Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Gustave Flaubert

CORRESPONDANCE

Tome III

1887

À EUGÈNE DELATTRE

Croisset, 10 janvier [18]59.

Mon cher ami,

Si je ne t'ai pas remercié plus tôt de ton volume, c'est que je voulais le relire. La seconde lecture m'a confirmé dans la bonne opinion que j'en avais conçue d'abord. Mais avant tout, je te remercie des gracieusetés à mon endroit ; tu ***chauffes les amis***, tu es un brave !

J'ai trouvé l'introduction d'un très remarquable style. Quant à l'ouvrage, il me paraît méthodique, clair, net et ***amusant***, chose qui semblait difficile en un tel sujet. La partie anecdotique est bien fondue avec la partie technique. En somme, cela me semble complètement réussi, et je serais fort étonné si ce bouquin n'était très lu. Ce que j'aime, c'est qu'on y sent partout la protestation de l'individu contre le monopole, contre le pouvoir. (Il y a si peu de gens qui aiment la liberté par le temps qui court !) Le sentiment du Juste éclate à chaque ligne ; cela fait aimer l'auteur.

Voilà en gros tout ce que j'en pense. Quant aux détails, ce livre suggère une foule d'idées. Il sera dans quelques années bien curieux à consulter comme histoire. La conclusion

en sera que nous étions encore en pleine barbarie ; nous marchons à quatre pattes et nous broutons de l'herbe.

La société est une vraie forêt de Bondy. – On a dit que nous dansions sur un volcan ; la comparaison est emphatique ! Pas du tout ! Nous trépignons sur la planche pourrie d'une vaste latrine. L'humanité, pour ma part, me donne envie de vomir, et il faudrait aller se pendre, s'il n'y avait, par-ci par-là, de nobles esprits qui désinfectent l'atmosphère. Ceci est une allusion à l'auteur.

Sur quoi, je lui serre les deux pattes bien cordialement.

À toi, mon vieux.

À ERNEST FEYDEAU

[Croisset,] mardi au soir, 11 [janvier 1859].

Donne-moi l'adresse de Théo ! Faut-il que je t'envoie sa lettre ? ou que je l'envoie à Ernesta ? ou que je la mette à la poste ? J'ignore l'adresse d'Ernesta. Si le Théo était en train de revenir, je ne lui écrirais pas, bien entendu. Sais-tu quand nous reverrons ce vieux, vieux toi-même ?

J'attends demain le sieur Bouilhet qui doit rester ici une dizaine de jours. – Après quoi, je me retrouverai dans ma solitude. – Et dans six semaines, nos excellences auront la volupté de se contempler mutuellement.

Non ! mon bon ! je n'admets pas que les femmes se connaissent en sentiment. Elles ne le perçoivent jamais que d'une manière ***personnelle*** et relative. Ce sont les plus ***durs*** et les plus cruels des êtres : « La femme est la désolation du juste. » Cela est un mot de Proudhon, j'admire peu ce mon-

sieur, mais cet aphorisme est une pensée de Génie, tout bonnement.

Il ne faut se fier aux femmes (en fait de littérature), que pour les choses de délicatesse et de nervosité, mais tout ce qui est vraiment élevé et haut leur échappe. La condescendance que nous avons pour elles est une des causes de l'abaissement moral où nous gisons aplatis. – Tous, nous sommes pour nos mères, nos sœurs, nos filles, nos femmes, et nos maîtresses, d'une inconcevable lâcheté. Jamais le téton n'a causé plus de bassesses ! Et l'Église (catholique, apostolique et romaine) a fait preuve du plus haut sens en décrétant le dogme de l'Immaculée Conception. Il résume la vie sentimentale du XIX[e] siècle. – Ce pauvre siècle à scrofules et à pâmoisons, qui a en horreur les choses fortes, les solides nourritures, et qui se complaît sur les genoux féminins, comme un enfant malade !

« Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? » est un mot qui me semble plus beau que tous les mots vantés dans les histoires. C'est le cri de la pensée pure, la protestation du cerveau contre la matrice. – Et il a cela pour lui qu'il a toujours révolté les idiots.

Le culte de la mère sera une des choses qui fera pouffer de rire les générations futures. Ainsi que notre respect pour ***l'amour***. Cela ira dans le même sac aux ordures que la ***sensibilité*** et la ***nature*** d'il y a cent ans.

Un seul poète, selon moi, a compris ces charmants animaux, à savoir le maître des maîtres, l'omniscient Shakespeare. Les femmes sont ***pires*** ou ***meilleures*** que les hommes. Il en a fait des êtres extra-exaltés, mais jamais raisonnables. C'est pour cela que ses figures de femme sont à la fois si idéales et si vraies.

En résumé, ne t'en rapporte ***jamais*** à ce qu'elles diront d'un livre. Le tempérament est tout pour elles, l'occasion, la place, ***l'auteur***. Mais savoir si une chose (exquise ou même sublime) détonne, dans un ensemble, non ! mille fois, non !

J'ai vu avec plaisir que la typographie commençait à te puer au nez. C'est, selon moi, une des plus sales inventions de l'humanité. J'y ai résisté jusqu'à trente-cinq ans, et dès onze je barbouillais. Un livre est une chose essentiellement organique, cela fait partie de nous-mêmes. Nous nous sommes arrachés du ventre un peu de tripes, que nous servons aux bourgeois. Les gouttes de notre cœur peuvent se voir dans les caractères de notre écriture. Mais une fois imprimé, bonsoir. Cela appartient à tout le monde ! La foule nous passe sur le corps ! C'est de la prostitution au plus haut degré et de la plus vile ! Mais ***il est reçu*** que c'est très beau, et que prêter son cul pour dix francs est une infamie. Ainsi soit-il !

On t'embrasse très fort.

Pourquoi ai-je été si bavard ce soir ?

J'attends dimanche matin le 1er numéro de *Daniel* avec une impatience à nulle autre pareille.

À ÉLISA SCHLÉSINGER

Croisset, 16 janvier [1859].

Combien j'ai été heureux, chère Madame, en reconnaissant le timbre de Bade et votre écriture ! Pour me justifier de

mon apparent oubli, il faut que je vous dise combien j'ai été ***embêté*** depuis un an.

Après la publication de mon roman, je me suis remis à une grande œuvre de jeunesse intitulée : ***La Tentation de saint Antoine***. Après six mois de travail, il a fallu me résigner à la remettre dans le carton. Ce livre m'eût fait avoir, par le temps qui court, des désagréments infinis.

Sollicité alors par le journal ***La Presse***, je lui ai promis une étude antique et, avant d'en savoir le premier mot, au bout de huit jours, on me talonnait déjà en me demandant : « Est-ce fini ? »

Les lectures et le travail préalable m'ont demandé six à huit mois. Je m'y suis mis enfin il y a un an environ. Au bout de mon premier chapitre, je me suis aperçu qu'il me fallait absolument aller à Tunis. L'hiver dernier s'est passé dans les hésitations, tourments et dérangements infinis. Au mois d'avril, je suis parti pour l'Afrique où je suis resté deux mois. J'ai été seul et à cheval de Tunis à Constantine ; enfin, au mois de juillet, j'étais revenu ici où j'ai démoli tout ce que j'avais fait. Bref, depuis le mois de septembre seulement, je travaille à ce livre annoncé depuis deux ans ; il me couvrira de ridicule ou me placera très haut ; c'est une tentative ambitieuse s'il en fut.

J'ai été très souffrant cet automne ; j'ai eu des maux d'estomac épouvantables. C'est passé maintenant. Pour aller un peu plus vite, je suis resté à la campagne ; ma mère est à Paris et depuis trois mois je vis complètement seul, me couchant à quatre heures du matin et me levant à midi. Enfin, je ne ***vis*** pas, j'escamote l'existence, c'est le seul moyen de la supporter. Au Jour de l'An, j'ai bien songé à vous (j'avais deux amis chez moi ; j'ai été dérangé : voilà ce qui a retardé

cette lettre). Une liste nécrologique où j'ai lu le nom d'Henri Blanchard m'a fait rêver à la rue de Grammont… et puis votre souvenir m'arrive !

Combien je vous plains d'avoir perdu madame votre mère ! je connais ces ***déchirements***. En ai-je déjà enseveli de ces pauvres morts !

Je n'ai aucune idée de votre vie ! Que fait Maurice tout le long du jour ! Et quand nous reverrons-nous ? quand irai-je vous voir ? Dieu le sait, je suis engagé dans un travail accablant et que je veux mener à bonne fin. Voilà la quarantaine qui approche ; j'ai eu 37 ans le 12 décembre dernier.

Quant au cœur, il est vieux comme l'antiquité elle-même ; c'est une nécropole. Adieu, mille et mille souvenirs. Vos lettres seront toujours bienvenues, vous le savez.

Je vous baise les mains très affectueusement.

Non, je ne suis pour rien dans ***Hélène Peyron***. Aujourd'hui même paraît dans la ***Revue contemporaine*** le commencement d'un roman qui m'est dédié. Quand l'auteur m'en a lu le titre, j'ai été bien surpris de voir que la plupart des scènes se passaient à Trouville !

À ERNEST FEYDEAU

[Croisset,] mardi soir [18 janvier 1859].

Mon bon,

J'ai d'abord parcouru, puis lu la première partie de ***Daniel***. Je la sais par cœur, au point de finir les phrases. Néanmoins le tout m'a paru plus court, ce qui est excellent ; je

présume très bien du reste. Quant aux détails je n'en vois pas trois à changer même en y regardant minutieusement. Marche de l'avant et ne t'inquiète plus de rien, quant à ce qui est fait. Merci, encore une fois, mon vieux, de la dédicace.

Voilà quatre jours que je suis à refaire le plan de la fin d'une scène ! Nous bûchons comme des nègres. Le sieur Bouilhet te fait mille tendresses et te remercie pour la ***Revue contemporaine***. Il importe en effet que ses vers y paraissent le plus tôt possible car il se propose de publier vers le milieu du mois prochain. Ledit sieur a été deux fois chez toi sans te trouver. Il ne veut pas lire ton roman dans la revue parce que tout journal échigne un livre, résolution vertueuse dans laquelle je l'ai confirmé. Il m'a même défendu de lui en parler parce qu'il se réserve pour jouir.

Il faut que nous soyons bien abasourdis par la littérature car nous ne disons presque pas d'ordures. Décadence !

Adieu, vieux lubrique, on t'embrasse.

Connais-tu une demoiselle Strub (Florence), auteur d'un roman intitulé ***L'Hermite de Vallombreuse*** ? c'est une Allemande. Réponds-moi à cette question et n'en souffle pas un mot parce qu'il y a une parole d'honneur d'engagée. Ce n'est qu'une hypothèse, mais il peut y avoir là quelque machination contre toi, moi ou Bouilhet. Il est probable que ce n'est rien du tout.

MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE À GUSTAVE FLAUBERT

Tertre Saint-Laurent, Angers, 22 janvier 1859.

J'ai été heureuse, cher Monsieur, de votre souvenir, si vous ne m'oubliez pas, croyez que je vis dans votre pensée. Lorsqu'on est entré en communion avec un auteur aussi entièrement que je l'ai fait, en lisant ce chef-d'œuvre qui s'appelle ***Madame Bovary***, il est impossible de rester étranger et de ne pas se croire de la même famille. Je vous vois en idée écrivant ce ***Salammbô*** que nous attendons avec tant d'impatience. Que vous êtes difficile pour vous-même ! eh quoi ! brûler ce qui déjà était écrit, et bien j'en suis sûre, quel dommage. Je vous en veux pour cette destruction. J'ai lu l'analyse et les éloges donnés à ***Hélène Peyron***, et je pense que nous verrons ici la pièce ; je vous avoue, néanmoins, que la comédie m'ennuie, que je déteste le drame, et n'aime et n'adore que l'opéra. Je ne vis que là, dans le théâtre il fait toujours chaud, clair et beau. Tous ces personnages de ces drames lyriques sont mes frères, mes amis, ah ! c'est bien là ma seule et véritable famille. Cette vie fantastique, c'est la mienne, la seule que je puisse et veuille accepter. Le théâtre est mon champ d'asile, mon oasis, je sens que là, ni maladie, ni médecins, ni prêtres ne peuvent m'atteindre. C'est comme la présence d'un être aimé qui conjure la souffrance et la mort. Un amour quelconque, un sentiment passionné de l'art, de la littérature, ou d'autres choses, n'est-ce pas la vie et comment exister autrement ! J'ai achevé la saison d'automne à la campagne, bien triste et croyant toujours entendre et voir ma pauvre Agathe. Enfin, je me suis décidée à venir habiter à la ville une vieille petite maison qui appartenait à mon père. Elle est située dans un ancien quartier qui, dans des temps reculés, appartenait aux Anglais ; ma maison

est sur un tertre élevé ! En face, il y a un ancien cimetière où l'on prêchait jadis chaque année à la Fête-Dieu, contre l'hérésie du diacre Béranger, à l'extrémité de ce cimetière sont les ruines d'une église brûlée (Saint-Laurent) par les Normands, qui tuèrent le prêtre à l'autel. Tout cela va être vendu, et alors, ma maison privée de vue ne sera plus habitable, elle est entre cour et jardin, il y a dans ce dernier un noyer que ma mère aimait, j'ai racheté cette maison pour cet arbre, mais après moi ! Je retrouve ici de vieux portraits de famille auxquels je tiens, l'un d'eux date de 1652, c'est un homme dont la barbe blanche est taillée en pointe, une inscription latine dit qu'il fut peint à 81 ans et demande pour lui des prières. Il y a dans ma généalogie un de mes ancêtres mort à 103 ans d'une chute en allant à la messe. Ma maison est sombre, silencieuse, triste, mais ne manque pas d'une certaine poésie. J'ai passé là presque toute ma vie, j'ai soigné vingt ans ma mère dans la chambre où je vous écris ; j'avais une amie jeune, blonde, qui passait avec moi une partie de ses journées ; elle est morte, ma mère aussi, et pourtant elle existe pour moi ; je les vois, je les aime, je les cherche, ainsi que ma pauvre Agathe ! Où sont-elles ? Ah ! l'incertitude sur le sort et la situation de ceux qui nous quittent ! J'avais tant souffert à la campagne que j'ai accepté la ville avec moins de répugnance qu'à l'ordinaire. J'ai fait venir mon piano, et je cherche ici quelqu'un qui puisse me faire de la musique, j'ai renoncé à en faire moi-même depuis la mort de ma mère. J'ai souvent des crises affreuses, surtout la nuit, alors je me crois coupable de toutes les fautes que j'imagine et j'en souffre bien davantage que de réalités. La confession est une chose horrible, qui me rend folle ; je me défends d'y penser, car je veux conserver ma raison. Une jeune fille de mes parentes est tombée presque folle par suite de ces idées, on l'a conduite à Paris et fait voyager, mais il

était trop tard, elle vient d'arriver ici avec sa mère et sa sœur. J'étais navrée des souffrances de cette jeune fille, qui me rappellent les miennes, je ne sais comment la secourir. J'ai là la *Théodicée* de Leibnitz qui justifie la damnation, ce qui n'est pas consolant. Je viens de lire les *Lois de Dieu* par Charles Richard et la belle réponse de J. Reynaud au concile ; il est certain que jusqu'ici je n'ai rien trouvé de meilleur que *Terre et ciel* ; ce livre consolant est à coup sûr dans le vrai, j'y ai trouvé le courage de mourir et la force de vivre. C'est un excellent antidote contre le suicide. J'ai trouvé ici de vieux livres qui parlent des théâtres depuis 1600 ; c'est très curieux et j'en fais des extraits. Il n'y a pas ici chez les libraires un seul ouvrage littéraire que l'on puisse lire ; jamais en aucun temps je n'ai vu une telle disette de livres. J'ai été obligée de faire venir de Nantes *L'Homme de neige*, encore n'ai-je pu avoir que la première partie. Je lis *Narcisse*, que tout cela est admirable ! G. Sand est ma foi et ma loi, je me retrouve tout entière dans les sentiments et les pensées exprimés dans ses ouvrages, dans *Lélia* surtout ! il me semble lire dans mon âme. Il y a tant de sympathie entre G. Sand et moi, qu'on dirait que c'est une sœur, et lorsque je vis son portrait, je crus la reconnaître. J'ai bien, cher Monsieur, le désir de vous voir et j'espère qu'il se réalisera si Dieu me laisse vivre, ce dont je doute toujours ! Vous me dites que vous avez pensé à moi, et pourtant je vous avais prié de placer à Paris ma *Légende* et de m'obtenir la collaboration d'un journal littéraire et vous m'avez complètement oubliée, cela m'eût fait grand plaisir.

Adieu, cher Monsieur, ne m'oubliez pas. Votre dévouée.

M.-S. LEROYER DE CHANTEPIE.

À ERNEST FEYDEAU

[Croisset,] lundi matin [24 janvier 1859 ?].

Qu'apprends-je dans le *Journal de Rouen* ? Tout le conseil de rédaction se retire de la *Revue contemporaine* parce que tu m'as dédié *Daniel* ?

Cela entrave-t-il la publication dudit *Daniel* ?

Détails, mon vieux, détails !

Voilà qui me semble superbe !

À THÉOPHILE GAUTIER

[Croisset,] jeudi 27 janvier [1859].

Cher vieux Théo,

Une lettre du gars Feydeau m'apprend que tu es maintenant à Moscou, et qu'à la fin de février, nous te reverrons ! Alléluia ! Car je m'ennuie de ta personne incroyablement. Quand j'ai été à Paris, au mois de novembre dernier, pour l'*Hélène Peyron* de Bouilhet, tu m'as manqué, tout le temps, d'une façon agaçante. Voilà.

Souvent, je pense à ta mirifique trombine perdue au milieu des neiges. Je te vois en traîneau, tout encapuchonné de fourrures, baissant la tête et les bras croisés…

Je n'ai rien lu de ce que tu as envoyé au *Moniteur*. On m'a dit que tu avais fait une arrivée à Saint-Pétersbourg qui était une merveille. J'attends le tout pour le lire en volume. As-tu fait des *verres* ? pardon de la question qui est stupide.

Je veux dire que tu nous dois un recueil lyrique intitulé *Les Hyperboréennes* ou *L'Ours blanc*.

Tu retrouveras ta patrie encore plus stupide que tu ne l'as quittée ! Les hommes maintenant portent des manches à gigot. Cet amour du ***manche de gigot*** me semble un indice obscène, un curieux symbolisme, comme dirait le père Michelet.

Ce vieux a publié un bouquin sur *L'Amour*, où il trouve que Mme Mélanie Waldor est le premier prosateur du XIXe siècle, etc., etc. Et dans tout le reste du livre, « notre grand poète-historien » s'écrie, à chaque instant, comme le docteur Sacombe :

Ah ! laissez-moi de grâce adorer la matrice.

Car il ne parle que de ça, ne rêve qu'ovaires, allaitement, lochies et unions constantes. C'est l'apothéose du mariage, l'idéalisation de la vesse conjugale, le délire du pot-au-feu !

D'autre part on se pâme à lire et à écouter *Le Roman d'un jeune homme pauvre* par cet escouillé d'Octave Feuillet. Ladite chose s'avale, suivant les goûts, en pilule ou en tisane, sous forme de volume ou de pièce ! Triste drogue ! – Voilà tout ce que je sais touchant cette immense latrine appelée le Monde des Arts.

Quant à moi, depuis trois mois, je vis ici complètement seul, plongé dans Carthage et dans les bouquins y relatifs. Je me lève à midi et me couche à trois heures du matin. Je n'entends pas un bruit, je ne vois pas un chat. Je mène une

existence farouche et extravagante. Puisque la vie est intolérable, ne faut-il pas l'escamoter ?

Je ne sais pas ce que sera ma ***Salammbô***. C'est bien difficile. Je me fous un mal de chien. Mais je te garantis, ô Maître, que les intentions en sont vertueuses. Ça n'a pas une idée, ça ne prouve rien du tout. Mes personnages au lieu de parler, hurlent. D'un bout à l'autre c'est couleur de sang. Il y a des bordels d'hommes, des anthropophagies, des éléphants et des supplices. Mais il se pourrait faire que tout cela fût profondément idiot et parfaitement ennuyeux. Quand sera-ce fini ? Dieu le sait !

En attendant je continue à jouir du mépris des honnêtes gens. ***Tous*** les rédacteurs de la ***Revue contemporaine*** voulant se retirer dudit papier ont pris pour prétexte la « Dédicace » que Feydeau m'a faite en tête de son nouveau roman. Ils ne voulaient plus écrire dans un journal pollué par mon nom. Comme bêtise, je trouve cela fort.

Il me tarde bien d'être à la fin du mois prochain. – Seul avec toi, les coudes sur la table, dans mon humble réduit du boulevard. —

Vas-tu t'embêter, pauvre cher vieux Maître, une fois revenu !!!

Je te saute au cou et t'embrasse très fort.

À toi, ton.

À ERNEST FEYDEAU

Croisset, jeudi soir [27 janvier 1859].

Mon cher vieux,

Je viens de lire et d'annoter la première partie de ***Daniel***. Les observations de détail ne sont pas nombreuses, mais je tiens à toutes. Elles consistent en répétitions de mots, etc. Tu es beau ! les phrases toutes faites sont rares. Le paquet sera mis demain au chemin de fer, tu vois que je n'ai pas perdu de temps.

Quant aux observations d'ensemble, je n'ai presque rien à te dire :

1° Il y a un peu de longueur dans le séjour à Trouville, au passage qui est entre la description de l'hiver et la grande tartine philosophique de Daniel. C'est toujours aux endroits ***tempérés*** que tu faiblis. Tâche d'escamoter tout ce qui n'est pas utile à l'exposition des théories de Daniel.

2° La grande scène avec Georget est une des bonnes et superbes choses que je connaisse, et elle n'était pas facile à faire ! Dans la description des chasseurs et du dîner, rien à reprendre. Ça se voit.

3° Dans la scène du pavillon, il y a des mollesses, des longueurs. Ça n'est pas assez ***intense***. On sait trop ce qu'ils vont dire et l'on sent que l'auteur ***aime*** ses personnages à un point que le lecteur ne partage pas. La fin est fort belle. Mais il faut retravailler cette scène, et faire qu'il y ait moins de lignes sans enlever ***une seule idée***.

4° La scène avec Georget dans l'auberge, courte, nette, bonne.

5° Il faut, dans le grand dialogue de Daniel avec le comte, qui a plus de vingt pages, ***serrer vers le milieu*** ; il est plein de choses excellentes. Mais il y a des tournures de phrases lentes, lourdes, des précautions oratoires inutiles. Sois donc plus concis, nom d'un pétard !

La scène finale chez les deux femmes est palpitante d'intérêt, comme on dit en beau langage.

En résumé, je trouve dans cette partie comme dans toutes les autres des inégalités de talent entre les descriptions et les dialogues, à moins que le dialogue n'ait par lui-même un grand fond, comme dans la scène de Georget. Tu me feras le plaisir, désormais, d'écrire des livres ***impersonnels***, de mettre ton objectif plus loin et tu verras comme tes personnages parleront bien du moment que tu ne parleras plus par leur bouche. Tu t'amuses trop avec eux. Voilà tout le secret.

Je tiens à l'observation 3° et 5°. Elle est ***sérieuse***, ne néglige rien. Et ensuite, dors sur tes deux oreilles, on lira ***Daniel***, je t'en réponds, et l'on se passionnera pour lui.

Ci-inclus une lettre pour le Théo. Fais-la-lui parvenir le plus tôt possible.

La maladie de ta femme commence à m'inquiéter. Que diable est-ce donc ?

Bouilhet est à Mantes depuis lundi. S'il ne t'a pas envoyé de loge pour sa pièce, c'est qu'on ne la joue plus, sa jeune première et son jeune premier étant malades.

Je suis indigné par les opinions littéraires du gars Proudhon dans son livre la ***Justice***, etc. Quelle brute !

J'ai commencé hier au soir mon quatrième chapitre. La fin du troisième n'a pas été commode et je n'en suis pas encore enchanté. Ma parole d'honneur, c'est à en devenir fou ! Quel bouquin !

J'espère dans un mois être à Paris.

Adieu, cher vieux, je t'embrasse très fort.

Tiens-moi au courant des cancans de la ***Revue contemporaine***. Ça m'amuse.

Et dis-moi ce qu'on dit de ***Daniel***. Franchement, je crois que tes collaborateurs universitaires doivent ***rager***.

À ERNEST FEYDEAU

[Croisset, début de février 1859.]

Ça va bien ! très bien ! jeune homme ! La deuxième partie marche comme sur des roulettes. Je ne suis plus inquiet du reste ; c'est celle-là que je redoutais.

Quant aux taches, ce n'est pas grand-chose. Note tout de suite la page 252, où le mot ***et*** revient sans cesse au commencement des phrases ; c'est un vieux chic biblique qui est agaçant.

Il y a peut-être un peu de lenteur dans les deux ou trois premières pages.

Ce qu'il y a évidemment de moins amusant, ce sont les pages 291, 2, 3 ; quant au reste, le papier vous brûle les

mains, pour moi du moins. J'ai poussé, tout seul, des ***bravo ! très bien !*** plusieurs fois.

Je te prédis que la ***plage*** de Trouville et le ***portrait*** de ***Cabâss*** seront remarqués, tu verras.

Il y a des choses charmantes, exquises, pages 281, 285 ; ça donne envie d'archif… l'héroïne.

Ne pleure pas sur tes suppressions, elles étaient indispensables. Je m'y connais, n'aie pas peur. Si je voyais aussi bien dans mes œuvres que dans celles des autres, je serais un bien grand homme ; mais hélas !

Oh ! que ***Carthage***, par moments, me scie le trou du c… !

Tu es beau, et héroïque, quant aux retranchements ; mais j'ai la conviction qu'une ligne oiseuse d'ôtée vous donne dix lecteurs de plus.

Tu me dis que tu as besoin d'argent, misérable ! et moi !… N'importe ! Périssent les États-Unis plutôt qu'un principe ! On me verra cocher de fiacre avant de me voir ***écrire pour de l'argent***. Quant à cela, je le jure solennellement et sans le moindre effort.

Fais-moi le plaisir de prendre des informations sur le gars A. Claveau, qui, dans ce même numéro de la ***Revue contemporaine***, a fait le compte rendu de ***Richard Darlington***. Ce drôle a, l'autre été, écrit sur ton oncle une diatribe dans un journal nommé, je crois, le ***Courrier franco-italien*** ; il m'engueulait comme disciple de Champfleury, etc. Bref, une ordure méchante, et c'est un des premiers articles qui aient paru. – N.B. Se rappeler Claveau.

C'est à la fin du mois, dans trois semaines, que je te serrerai dans mes bras. J'aurai fait, dans mon hiver, à peu près

deux chapitres !!! Si j'en fais un et demi d'ici à la fin de mai, ce sera bien beau. Total : cinq, et il m'en restera encore dix !

Adieu, vieux. Soigne-moi la sixième partie, n… de D… ! Il faut que ce soit écrit transcendantalement, lisse comme un marbre et furieux comme un tigre.

Mais prends garde d'abîmer ton intelligence dans le commerce des dames. Tu perdras ton génie au fond d'une matrice. Tâche de nous montrer un peu.

***L'accord d'un beau talent et d'un beau caractère*.**

Réserve ton priapisme pour le style, f… ton encrier, calme-toi sur la viande, et sois bien convaincu, comme dit Tissot (de Genève), (***Traité de l'onanisme***, page 72, voir la gravure), que : une once de sperme perdu fatigue plus que trois litres de sang.

Je t'embrasse, vieux dromadaire.

À ERNEST FEYDEAU

[Croisset,] mercredi soir [16 février 1859].

Tu m'as l'air bien embêté, mon pauvre vieux ?

Si ma présence peut te distraire, viens me voir dimanche, dans l'après-midi. Je serai à Paris, samedi, vers 6 heures.

Tu serais même bien gentil au sortir de la Bourse de venir te précipiter dans les bras de ton oncle

qui t'embrasse.

J'ai eu aujourd'hui ***a great disappointment***, pas de ***Daniel*** ! Je n'ai point reçu la ***Revue***.

À JULES DUPLAN

[Croisset, 17 février 1859.]

Mon bon Vieux,

Je compte être à Paris samedi ***prochain***.

Veux-tu dîner ensemble samedi ou dimanche ?

Réponds-moi pour samedi : bd du Temple, 42.

J'ai bien envie de te voir !

Je t'embrasse.

Ton.

Jeudi matin.

À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE

Croisset, 18 février 1859.

Chère Demoiselle,

Mes malles sont faites et je vous écris sur ma table désencombrée de ses livres et de ses paperasses. Demain matin je pars pour Paris où je vais rester trois mois. Mais je ne veux pas m'en aller sans répondre à votre dernière lettre.

Je ne vous ai nullement oubliée quant à votre article, mais il est d'un placement difficile ***à cause du sujet***, qui est peu dans le goût du jour (style journaliste). J'essaierai encore dans ***L'Artiste***, mais j'ai peu d'espoir. Quant à ***La Presse***, je suis en délicatesse avec cette feuille (tout cela entre nous). Ils m'ont refusé un service analogue que je leur demandais et auquel je tenais beaucoup. Voilà la vérité.

Combien votre lettre m'a ému avec la description de votre vieille maison pleine de tableaux de famille. Comme cela fait rêver, les vieux portraits ! Je vous aime pour cet arbre, ce noyer que vous aimez. Pauvre chose que nous ! Comme nous nous attachons aux choses ! C'est surtout quand on voyage que l'on sent profondément la ***mélancolie de la matière***, qui n'est que celle de notre âme projetée sur les objets. Il m'est arrivé d'avoir des larmes aux yeux en quittant tel paysage. Pourquoi ?

C'est une triste histoire que celle de cette jeune fille, votre parente, devenue folle par suite d'idées religieuses, mais c'est une histoire commune. Il faut avoir le tempérament robuste pour monter sur les cimes du mysticisme sans y perdre la tête. Et puis, il y a dans tout cela (chez les femmes surtout) des questions de tempérament qui compliquent la douleur. Ne voyez-vous pas qu'elles sont toutes amoureuses d'Adonis ? c'est l'éternel époux qu'elles demandent. Ascétiques ou libidineuses, elles rêvent l'amour, le grand amour ; et pour les guérir (momentanément du moins) ce n'est pas une idée qu'il leur faut, mais un fait, un homme, un enfant, un amant. Cela vous paraît cynique. Mais ce n'est

pas moi qui ai inventé la nature humaine. Je suis convaincu que les appétits matériels les plus furieux se formulent ***insciemment*** par des élans d'idéalisme, de même que les extravagances charnelles les plus immondes sont engendrées par le désir pur de l'impossible, l'aspiration éthérée de la souveraine joie. Et d'ailleurs je ne sais (et personne ne sait) ce que veulent dire ces deux mots : âme et corps, où l'une finit, où l'autre commence. Nous sentons ***des forces*** et puis c'est tout. Le matérialisme et le spiritualisme pèsent encore trop sur la science de l'homme pour que l'on étudie impartialement tous ces phénomènes. L'anatomie du cœur humain n'est pas encore faite. Comment voulez-vous qu'on le guérisse ? Ce sera l'unique gloire du XIXe siècle que d'avoir commencé ces études. Le ***sens historique*** est tout nouveau dans ce monde. On va se mettre à étudier les idées comme des faits, et à disséquer les croyances comme des organismes. Il y a toute une école qui travaille dans l'ombre et qui fera quelque chose, j'en suis sûr.

Lisez-vous les beaux travaux de Renan ? Connaissez-vous les livres de Lanfrey, de Maury ?

Moi, dans ces derniers temps, je suis revenu incidemment à ces études psycho-médicales qui m'avaient tant charmé il y a dix ans, lorsque j'écrivais mon ***Saint Antoine***. À propos de ma ***Salammbô***, je me suis occupé d'hystérie et d'aliénation mentale. Il y a des trésors à découvrir dans tout cela. Mais la vie est courte et l'art est long, presque impossible même lorsqu'on écrit dans une langue usée jusqu'à la corde, vermoulue, affaiblie et qui craque sous le doigt à chaque effort. Que de découragements et d'angoisses cet amour du Beau ne donne-t-il pas ? J'ai d'ailleurs entrepris une chose irréalisable. N'importe ; si je fais rêver quelques nobles imaginations, je n'aurai pas perdu mon temps. Je suis

à peu près au quart de ma besogne. J'en ai encore pour deux ans.

À CHARLES BAUDELAIRE

[Paris, après le 19 février 1859.]

Merci pour votre souvenir, mon cher Baudelaire. J'en ai été à la fois attendri et charmé.

Vos trois pièces m'ont fait énormément rêver. – Je les relis de temps à autre. Elles restent sur ma table comme des choses de luxe qu'on aime à regarder. ***L'Albatros*** me semble un vrai diamant. Quant aux deux autres morceaux, mon papier serait trop court si je me mettais à vous parler de tous les détails qui me ravissent.

Vous me demandez ce que je fais ? Je suis attelé à ***Carthage***. C'est un travail de deux ou trois ans pour le moins.

Bouilhet doit venir à Paris dans quelques jours pour son volume de vers qui est sous presse.

Le Théo ne donne pas de ses nouvelles. – La Présidente est toujours charmante, et tous les dimanches, chez elle, je rivalise de stupidité avec Henri Monnier. Voilà.

Les bourgeois ***craignent*** la guerre et les omnibus roulent sous ma fenêtre. Quoi de plus encore ? Je ne sais rien.

Je vous serre les mains bien affectueusement.

À JULES DUPLAN

[Paris, après le 19 février 1859.]

Ne crois pas, ô Saint-Florent, que tu sois à perpétuité propriétaire de la ***Philosophie***.

J'ai besoin de ces deux petits volumes pour un ***savant*** qui désire les lire. Donc apporte-les dimanche, avec ton infâme personne.

À toi.

Et si ton frère qui est un avocat peut te dire où se trouve un traité sur le droit commercial des Juifs au Moyen Âge, il m'obligera.

MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE À GUSTAVE FLAUBERT

Angers, le 11 mars 1859.

Vous avez pensé à moi en partant pour Paris, merci mille fois pour ce souvenir donné à une personne et qui n'a d'autre titre à votre amitié, que la sympathie que lui inspiraient votre caractère et vos ouvrages. Eh ! quoi, il vous faut encore deux ans pour achever ***Salammbô*** ; je comprends que vous viviez avec cette œuvre et de la vie de vos créations, mais je me demande si je vivrai assez pour lire votre ouvrage. Je regretterais bien de ne pas le connaître avant de mourir ! Je vous remercie de cœur pour la peine que vous prenez afin de placer ma ***Légende***, ne vous adressez donc pas à de grands journaux, je n'ai point tant de prétentions, je

connais mon peu de mérite et me contenterais de la moindre publication. J'ai écrit autrefois dans ***L'Artiste***, maintenant, je crois qu'il est difficile d'y placer des articles. Les écrivains se multiplient de plus en plus, les journaux secondaires en sont assiégés et les revues ne veulent avec raison admettre que les auteurs célèbres. Il me faudrait, et je voudrais, un très modeste recueil littéraire, qui acceptât régulièrement tous les mois ou deux mois une nouvelle, ou une biographie, ou des lettres sur l'Anjou, ou tout autre sujet ; je voudrais que ce fût certain, exact, je ne voudrais ni attente, surtout ni refus, je n'en supporte pas. Vous êtes à Paris que je ne connais pas. Mon médecin veut absolument que je fasse ce voyage cet été ; il y a longtemps qu'il juge cette distraction indispensable à mon état moral qui ne s'améliore pas. Je vous le dis de cœur, car ces souffrances sont si peu comprises, elles me donneraient tellement l'apparence de la folie, que je les cache comme une infirmité morale. Oui, je suis toujours malade intellectuellement, ma guérison n'a pas fait de progrès, c'est toujours le même tourment. Sans cesse, nuit et jour, la confession m'obsède, mon imagination me crée des fautes ridicules, étranges, impossibles à dire, sans nom, mais de la nature la plus pénible. Les idées naissent d'un mot que j'entends comme en rêve, car alors, je suis comme si je dormais éveillée, et cela suffit pour me créer une foule d'imaginations ; je suis saisie, tout mon sang recule vers mon cœur et ma tête de frayeur, mes mains deviennent rouges, une sueur d'agonie me couvre le front par le plus grand froid. Je me crois coupable de choses, dont l'idée seule me fait trembler, j'ai beau me dire : cela n'est pas, j'y pense, je finis par douter ; dans le doute, je me crois obligée de le dire et je ne puis [m']y résoudre. Alors, je pense [que] je mourrai ainsi, avec le désir de me confesser sans le pouvoir, je me sens perdue, non que je croie à l'enfer, ni que je

le craigne, mais je crains davantage de me sentir coupable, sans expiation possible, et loin de Dieu, malgré mes efforts et ma volonté. D'où vient cet état ? Personne ne peut me le dire ? Est-ce maladie physique ou morale ? Si j'en étais certaine, je me résignerais, je prendrais patience, j'espérerais ! Que deviendrai-je ainsi ! Cela dure depuis plusieurs années, quelle vie ! Il vaudrait mieux mourir ! J'ai tant souffert que je partirais sans regret, avec joie, si j'avais la conscience en paix ! Une heure de paix ! L'obtiendrai-je avant ma mort ? Je ne l'espère plus ! et pourtant Dieu est bon, il est juste, comment ai-je donc mérité de tant souffrir. Vous me parlez d'hystérie, ce mot m'a frappée dans votre lettre, parce qu'un médecin de mes amis et qui habite Paris, et à qui j'écrivais mon état, me disait que c'étaient des accès d'hystérie ; alors, je suis donc malade, et ma conscience n'est point obscurcie pour toujours ! Vous me dites que toutes les femmes cherchent l'amour ; et qui ne le cherche pas ? Aimer, admirer, n'est-ce pas toute la vie ! Lorsqu'on peut aimer on est sauvé ! mais pour cela il faut des illusions, ah, combien de personnes et de choses n'ai-je pas aimées, adorées, qui, maintenant ne m'inspirent que la plus profonde indifférence, pour ne pas dire plus ! Tous nos sentiments reposent-ils donc sur l'erreur ! Ah, s'il en est ainsi, tout est mort, absent, rien n'existe, tout est inutile, le flambeau de la vie est éteint, il ne reste qu'à mourir, n'est-ce pas une mort anticipée ! Les femmes dites-vous veulent un amant, un enfant, c'est assez naturel, mais en sont-elles plus heureuses ? J'ai eu une amie femme de cœur et d'esprit, elle s'est mariée avec toutes les conditions de bonheur, elle avait des enfants. Elle me disait que passés les premiers temps de son mariage, elle était tombée dans un ennui plus profond qu'avant. Elle est morte, jeune, dévorée de consomption et d'une dévotion extrême. Oui, je crois que nous ne pouvons désirer que l'impossible,

parce que le possible ne peut nous satisfaire. Toute ma vie je n'ai aimé et désiré que ce que je n'ai pu obtenir. Si je l'avais eu et lorsque je l'ai obtenu, j'en ai été profondément dégoûtée, oui, c'est le mot, je n'en ai plus voulu. Je ne sais quel ouvrage de Renan vous me recommandez, ses études religieuses sans doute ! Je vais vous étonner en vous disant que je ne connais les ouvrages de Rousseau que partiellement, tant on m'en faisait de peur dans ma jeunesse. J'ai ses œuvres entières qui me sont venues d'héritage et je lis son ***Héloïse***, en passant les lettres trop vives ! Combien cela est beau, je suis dans l'admiration, en lisant cela, je vis, je me retrouve, cela est vrai ! la lettre écrite des rochers de Meillerie, celles sur le Valais, et la musique italienne, celle de Claire racontant les adieux du départ ; j'en suis restée là, mais pour moi c'est un monde nouveau. J'ai fini ***L'Homme de neige***. Je lis en ce moment ***Le Cabaret de Gaubert***. C'est charmant, j'aime beaucoup Mme Reybaud. Quant à G. Sand, je vous l'ai dit, elle est ma foi et ma loi, je l'aime comme amie, je l'admire comme auteur, ***Lélia*** surtout est mon livre de prédilection. Il me semble que je lis dans mon âme qui s'y voit comme dans un miroir. À ce sujet, je vous dirai que je suis exclusive dans mes amitiés et mes enthousiasmes, en politique comme en littérature je n'entends pas raison, je suis intraitable ; naguère, je me suis fâchée avec un petit monsieur qui se permettait de critiquer ma chère dame Bovary, et je n'ai plus voulu revoir cet impertinent. Votre livre est toujours admiré par ceux à qui je l'ai fait lire. Vous avez, je pense, écrit d'autres livres que je n'ai pas lus, indiquez-les-moi, je les lirai. C'est un bonheur pour moi de pouvoir vous lire. Vous me parlez de l'amour que l'on a pour certains sites, c'est que là on a laissé quelque chose de soi. Dans cette vieille maison, partout je retrouve l'empreinte de mes sentiments et de mes pensées, de ma vie entière que j'écris,

ah, c'est une lourde tâche, je suis souvent prête à y renoncer, ah, que c'est long ! et pénible ! Nous donnons quelque chose de nous aux objets et nous en recevons à notre tour une impression quelconque, voilà le secret de nos sympathies et de nos répulsions. Je sens l'existence de l'âme indépendante de celle du corps, et cela si réellement, que souvent je me vois double, l'âme d'un côté et le corps de l'autre. Je sens une vie supérieure et il me semble qu'un faible obstacle m'en sépare. J'aurais encore mille choses à vous dire, il y a un mois que je ne suis sortie, j'ai été malade. Adieu, écrivez-moi. Votre amie dévouée.

M.-S. LEROYER DE CHANTEPIE.

À JEANNE DE TOURBEY

[Paris, février-mai 1859 ?]

Chère et belle voisine,

N'est-ce pas pour aujourd'hui que vous m'avez invité à dîner ?

Voilà deux fois que je vais chez vous, sans vous trouver. Comme je soupire !!!

À JULES DUPLAN

[Paris, 12 ? mai 1859.]

Vieux capitaliste,

J'ai passé à ton établissement avant-hier, et je t'attendais aujourd'hui !

Bonsoir, mon vieux ! Je m'en retourne ***sous ma chaumine***.

Oui, mais ce n'est pas ça, tes richesses acquises sur la sueur du peuple sont-elles suffisantes pour me prêter 100 francs ? Je n'ai ***pas le moyen*** de m'en retourner chez moi, suivant ma coutume.

Adieu, vieux, merci. Viendras-tu me voir cet été ?

Ton.

À ERNEST FEYDEAU

[Croisset, vers le 15 mai 1859.]

Il y aura encore de beaux jours pour notre belle patrie ! Ouis cette anecdote que m'a narrée, tantôt, mon médecin de Croisset. Il venait d'être appelé près d'un moutard de sept ans affligé d'un paraphimosis, résultant de masturbation exercée sur lui par une femme de 40 ans ! Ladite villageoise recueille des petits malheureux, dont elle fait à la fois des domestiques et des godemichets. Car, c'est en frottant sur son clitoris (supposition du docteur) la quiquette du pauvre garçon qu'elle l'a élevée jusqu'à la hauteur d'une pine d'âne – que je te souhaite.

Non, Amyot ne m'a envoyé aucune feuille.

Je suis plus bégueule que toi et je repousse systématiquement autre chose que le mauvais langage. Car je ne crois pas que l'on puisse ***tout*** bien dire. Il y a des idées impos-

sibles (celles qui sont usées, par exemple, ou foncièrement mauvaises), et comme le ***style n'est qu'une manière de penser***, si votre conception est faible, jamais vous n'écrirez d'une façon forte. Exemple : je viens de recorriger mon IVe chapitre. C'est un tour de force (je crois) comme concision et netteté, si on l'examine phrase à phrase ; ce qui n'empêche pas que le susdit chapitre ne soit ***assommant*** et ne paraisse très long et très obscur, parce que la conception, le fond ou le plan (je ne sais) a un vice secret que je découvrirai. Le style est autant ***sous*** les mots que ***dans*** les mots. C'est autant l'âme que la chair d'une œuvre.

Je vais ce soir commencer mon VIe chapitre. Me voilà donc au tiers, et encore dans ce premier tiers, bien des choses seront à modifier, j'en suis sûr.

Et ne donne pas, ô mon ami, dans cette scie commode dont je suis embêté : « Tu es bien heureux de pouvoir travailler sans te presser, grâce à tes rentes. » Les confrères me jettent à la tête, continuellement, les trois sols de revenu qui m'empêchent de crever précisément de faim. Cela est plus facile que de m'imiter. J'entends de vivre comme je fais : 1° à la campagne les trois quarts de l'année ; 2° ***sans femme*** (petit point assez délicat, mais considérable), sans ami, sans cheval, sans chien, bref sans aucun des attributs de la vie humaine ; 3° et puis, je regarde comme néant tout ce qui est en dehors de l'œuvre en elle-même. Le succès, le temps, l'argent, et l'***imprimerie*** sont relégués au fond de ma pensée dans des horizons très vagues et parfaitement indifférents. Tout cela me semble bête comme chou et indigne (je répète le mot, ***indigne***) de vous émouvoir la cervelle.

L'impatience qu'ont les gens de lettres à se voir imprimés, joués, connus, vantés, m'émerveille comme une folie.

Cela me semble avoir autant de rapports avec leur besogne qu'avec le jeu de dominos ou la politique. Voilà.

Tout le monde peut faire comme moi. Travailler tout aussi lentement et mieux. Il faut seulement se débarrasser de certains goûts et se priver de quelques douceurs. Je ne suis nullement vertueux, mais conséquent. Et, bien que j'aie de grands besoins (dont je ne dis mot), je me ferais plutôt pion dans un collège que d'écrire quatre lignes pour de l'argent. J'aurais pu être riche, j'ai tout envoyé faire f…, et je reste comme un Bédouin dans mon désert et dans ma noblesse. M…, m… et archim…, telle est ma devise et je t'embrasse bien tendrement.

MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE À GUSTAVE FLAUBERT

[Angers,] ce 18 mai 1859.

Cher Monsieur,

Je pensais à vous écrire au moment où j'ai reçu votre petit mot, et je viens vous remercier mille et mille fois de vous être souvenu de moi, tout mon regret est de vous avoir donné tant de peine pour cet impossible placement de ma ***Légende***. Croyez, cher Monsieur, que je suis bien reconnaissante de ce que vous avez fait pour moi. Je n'écris plus, l'inspiration me manque, je ne me sens plus exister, je voudrais être morte, et quelque malheureux qu'on puisse être, personne ne l'est autant que moi. J'ai voulu me confesser et mes idées sont devenues si confuses, si extravagantes, que je ne l'ai pu, c'est la lutte de la volonté contre l'impuissance. Je suis allée pour parler à un prêtre qui m'avait paru sympa-

thique, je ne l'ai pas trouvé, je n'y veux pas retourner, on m'a dit qu'il était singulier et je crains que le remède ne soit pis que le mal. J'étais si souffrante de névralgies, que le médecin m'a fait revenir à la campagne, j'y suis malgré moi, ici tout m'attriste, il y a un an à pareil jour, la pauvre Agathe sortait de chez moi pour n'y jamais rentrer. Quelles coutumes barbares que les nôtres. Où est-elle à présent ? Où est ma mère, ce qui m'aimait en elle, sa pensée, son cœur existent toujours, je le sais, je le sens, mais je ne puis rien voir sans la forme, et celle-là a disparu ! C'est un mystère à rendre fou ! Que vous dirai-je, cher Monsieur, je ne suis même plus sensible à l'aspect de la nature si belle en cette saison ! J'éprouve, en voyant tout revivre, un surcroît de tristesse, à chaque place je retrouve la trace d'un chagrin ou d'un ennui ! Cette pauvre Agathe, personne ne s'en souvient, pas même M. Rousseau pour qui elle a vécu et qui occupa sa dernière pensée. À quoi sert donc le dévouement s'il ne doit être payé que par un profond oubli ! À quoi sert-il sur cette terre, même le bonheur ! le bonheur qui après tout n'existe que dans notre imagination ! Il me semble parfois que si je pouvais aimer, admirer quelqu'un, ou quelque chose, me passionner, me dévouer pour un sentiment ou une idée, je serais sauvée ! Souvent j'ai envié le sort de cette pauvre Agathe, elle aimait avec une foi aveugle, et c'est ainsi qu'il faut être, dès que la réalité nous est connue, on n'aime plus ! Rousseau a raison, le pays des chimères est seul digne d'être habité ! Je viens de lire son ***Héloïse***, je suis à moitié de l'***Émile***, il y a dans ces ouvrages d'impérissables vérités mêlées d'erreurs. J'écris ma vie, le bien et le mal, une vraie confession, c'est un triste réalisme. Je pense que vous allez enfin bientôt nous donner votre ***Salammbô***, je suis très impatiente et l'attends depuis longtemps. Je ne voudrais pas rester ici, je crois qu'il faut absolument que je change de lieu !

où irai-je, je n'en sais rien ; me conseillez-vous d'aller à Paris que je ne connais pas ? mais avec ma santé si déplorable, habituée à la campagne, pourrai-je me loger, me nourrir comme ici, je crains d'être encore plus mal, je ne me sens ni désir, ni volonté, il faudrait qu'un autre pût agir et vouloir pour moi. J'ai là les deux premières parties d'***Elle et Lui*** de G. Sand. Cela ne m'est pas sympathique, j'ai connu des gens du caractère de cet homme qu'on dit être de Musset, c'est un caractère trop commun.

Adieu, cher Monsieur, donnez-moi un souvenir et croyez à mon entière reconnaissance.

M.-S. LEROYER DE CHANTEPIE.

À ERNEST FEYDEAU

[Croisset,] dimanche soir [29 mai 1859].

Grand homme,

J'ai reçu hier ton paquet de livres, dont je te remercie. J'ai coupé le ***Daniel*** et l'ai feuilleté. Je le sais par cœur, ce qui n'empêche pas que je vais le relire.

Cela a bonne mine. – Mais il est fâcheux que les deux volumes ne soient point de dimension pareille.

S'il y a quelques articles ***bons*** de louange ou d'engueulement, envoie-les-moi.

J'ai passé deux jours chez Bouilhet, de sorte que cette semaine je n'ai pas foutu grand-chose. J'ai lu ***Elle et Lui*** et ***Nicolas Nickleby*** de Dickens où il y a des choses à prendre.

Je me refous à la besogne. Mais franchement ça me scie le dos. J'aurais besoin de je ne sais quoi pour me remettre en appétit.

Adieu, vieux bougre. Donne-moi des nouvelles de Mme Feydeau.

Embrasse-toi de ma part.

Ton.

Amitiés au Théo.

A-t-on des nouvelles de son fils ?

À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE

[Croisset, 15 juin 1859.]

Enfin ! c'est moi ! Comme il y a longtemps que je n'ai causé avec vous ! Je me promets ce plaisir tous les matins et je l'ajourne tous les soirs ; car, lorsque ma journée est finie, je me trouve aussi brisé que si j'avais cassé du caillou sur la grande route. Je travaille beaucoup cet été et je n'avance guère ; c'est un ouvrage très long et fort difficile. Je dirai plus : il faut être à moitié fou pour l'entreprendre.

Vous me demandez quand je l'aurai fini ? Je commence mon cinquième chapitre ; le livre entier en aura quinze ; vous voyez où j'en suis ! Enfin (manquée ou réussie) ce sera, je l'espère, une tentative honorable. Tout est là : il faut faire ce qu'on juge bien dans la vie et ce qu'on croit beau dans l'Art.

Mais parlons de vous ! En relisant vos deux dernières lettres (celle du mois d'avril et celle du mois de mai), je suis désolé de vous voir si triste. Pourquoi vous ***obstinez-vous*** à vouloir vous confesser puisque cette idée seule vous trouble et que le confessionnal occasionne vos rechutes ? Soyez donc ***votre prêtre à vous-même***. Devenez stoïque (ou plus chrétienne, si vous voulez) ; détachez-vous de l'idée de votre personne. Toutes les fois que l'on réfléchit sur soi-même, on se trouve malade ; cela est un axiome, soyez-en sûre ! Des gens qui commencent à étudier la médecine se découvrent toutes les infirmités, et quand on s'inquiète du bonheur pur, de son âme, de son corps, de sa vie ou de son salut, comme l'infini est au bout de tout cela, on devient fou. J'y ai passé et j'en puis dire quelque chose.

Oui ! venez à Paris – *quand même* – et tout de suite ! Il vous faut sortir, voir du monde et des tableaux, entendre de la musique et du bruit. Vous menez une existence détestable, au milieu de souvenirs amers et dans un centre qui vous étouffe. La tristesse de tous vos jours vécus retombe de votre plafond, comme un brouillard ; votre cœur en est noyé !

Mais vous *ne voulez pas guérir* ! Vous vous inquiétez d'avance de mille petits détails secondaires. Comment me loger ? comment me nourrir ? que ferai-je de ceci ? emporterai-je cela ? etc. Oh ! comme on tient à ses douleurs ! avouez-le.

Si j'étais votre médecin, je vous ordonnerais immédiatement le séjour de Paris, et si j'étais votre directeur, je vous interdirais le confessionnal.

Il vous faudrait un travail *forcé*, quelque chose de difficile et d'obligatoire à exécuter tous les jours. Vous me dites

que vous écrivez votre vie ; cela est bien. Mais j'ai peur que cette besogne ne vous soit funeste. Vous rouvrez vos plaies pour les regarder ; j'aimerais mieux, à votre place, écrire l'histoire d'une autre. L'analyse d'une individualité étrangère vous écarterait de la vôtre.

J'ai vu, dans les derniers temps de mon séjour à Paris, M[me] Sand ; j'allais lui parler de vous quand quelqu'un est entré, et je n'y suis pas retourné, car elle n'est restée à Paris que huit jours environ.

Voyons ! que lisez-vous ? connaissez-vous ***La Question romaine*** d'abord ? Cela vous intéresserait. C'est un tableau fort exact, quoi qu'on dise. Connaissez-vous les romans de Dickens ? Vous les trouverez peut-être d'un réalisme un peu vulgaire ; mais c'est plein de talent, du plus vrai et du plus fort. Avez-vous lu ***Daniel***, qui m'est dédié ? Qu'en pensez-vous ?

Lisez-donc Marc Aurèle. J'ai connu des gens qui s'en sont bien trouvés. Je vous baise les deux mains et j'espère vous voir dans six mois à Paris. Mille tendresses et écrivez-moi tant que vous voudrez ; il me semble que le visage d'un ami me sourit quand j'aperçois votre bonne grosse écriture.

À vous.

À ERNEST FEYDEAU

Croisset, jeudi [16 juin 1859].

Je ne t'oublie pas du tout, mon cher vieux, mais je travaille comme trente nègres, voilà. J'ai enfin terminé mon interminable quatrième chapitre, d'où j'ai retranché ce que

j'en aimais le mieux. Puis, j'ai fait le plan du cinquième, pris des notes en quantité, etc. L'été ne s'annonce pas mal. Je crois que ça va marcher ; c'est peut-être une illusion. Quel bouquin ! nom d'un pétard ! est-ce difficile !

Oui, je trouve, contrairement au sieur d'Aurevilly, qu'il s'agit maintenant d'hypocrisie et pas d'autre chose. Je suis effrayé, épouvanté, scandalisé par la couillonnade transcendante qui règne sur les humains. A-t-on ***peur de se compromettre*** !!! Cela est tout nouveau, à ce degré du moins. L'envie du succès, le besoin de réussir quand même, ***à cause du profit***, a tellement démoralisé la littérature qu'on devient stupide de timidité. L'idée d'une chute ou d'un blâme les fait tous foirer de peur dans leurs culottes. – « Cela vous est bien commode à dire, vous, parce que vous avez des rentes » – réponse commode et qui relègue la moralité parmi les choses de luxe. Le temps n'est plus où les écrivains se faisaient ***traîner*** à la Bastille. On peut la rétablir maintenant, on ne trouvera personne à y mettre.

Tout cela ne sera pas perdu. À mesure que je me plonge plus avant dans l'antique, le besoin de faire du moderne me reprend, et je ***cuis*** à part moi un tas de bonshommes.

Ne pense plus à ***Daniel***. C'est fini. On le lira, sois-en sûr.

Quand tu viendras à Croisset, avant de partir pour Luchon (vers le commencement de juillet, je suppose), apporte-moi le plan détaillé de ***Catherine***. J'ai plusieurs idées sur ton style en général et sur ton futur livre en particulier.

Il faudra que ce soit complètement impersonnel ; et plus de thèse cette fois, mon bonhomme, plus de tartines, des barres d'airain, mosieu ! Et ne va pas vite ! ne te presse pas !

mets ton objectif à cent lieues de ta vie et considère-toi comme le Père éternel.

Tu es un polisson, tu compromets mon nom dans les lieux publics. Je t'attaquerai devant les cours de justice pour vol de titres.

J'ai deux jolies voisines qui ont relu deux fois de suite ***Daniel***. Et les cochers de fiacre de Rouen se prélassent sur leur siège en lisant ***Fanny*** (historique).

À propos de moralité, as-tu vu que les habitants de Glasgow ont fait une pétition au Parlement pour faire supprimer les modèles de femmes nues dans les académies de dessin ?

Adieu, vieux, pioche profondément. Je t'embrasse.

Continue à m'envoyer ce qui se publie de curieux sur ton compte.

Et des nouvelles de ta femme ? Pourquoi est-elle à Versailles, qui est un atroce pays plus froid que la Sibérie ?

MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE À GUSTAVE FLAUBERT

[Angers,] ce 23 juin 1859.

Je pensais à vous, cher Monsieur, lorsque j'ai reçu votre lettre ; je me disais que vous ne pensiez plus à moi, et je voulais vous écrire ! Merci mille fois de votre souvenir ! Je suis si peu de chose par rapport à vous, que je suis on ne peut plus reconnaissante de l'amitié que vous voulez bien m'accorder. Croyez que personne plus que moi n'éprouve

une estime plus profonde, une admiration mieux sentie pour vous. Joignez-y l'amitié reconnaissante que m'inspire l'intérêt que vous prenez à mon sort. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, je me suis couchée très fatiguée, mes idées, mon obsession m'a saisie, et je n'ai pas eu un instant de sommeil ! Le jour se lève sombre et triste comme mon cœur ! Le vent du matin agite les fleurs de ma fenêtre, elles relèvent leurs têtes chargées de rosée, une voile blanche est sur la rivière, l'hirondelle descend des toits et cherche sa proie en poussant un doux murmure ! Je l'entendais ainsi à l'aube du 24 juin 1848, je souffrais cruellement de corps et d'âme, et pourtant je vivais, j'étais moins à plaindre qu'aujourd'hui. J'ai pitié de moi-même ! À pareil jour je faillis mourir pour m'être confessée, il y a bien des années ; l'an passé je sortais de voir mourir ma pauvre Agathe et une dame qui habitait près de moi depuis 8 ans me quittait. Oui, en écrivant ma vie, il me faut refaire un pénible chemin, c'est une triste tâche. Je n'ai jamais pu vivre que d'illusions, et je crois avec Rousseau que le monde des chimères est le seul digne d'être habité ! que rien n'est digne d'amour que l'être existant par lui-même. Ce que vous me dites est mot pour mot ce que me prescrit mon médecin, il ajoute que pour la confession, il y a des impossibilités morales comme des impossibilités physiques ; mais, j'ai été élevée, malheureusement pour moi, dans une religion qui prescrit la confession sous peine de perdition ; je veux et ne puis remplir ce devoir ; je me trouve donc sans Dieu, sans religion, comme un enfant sans père. Je sais bien qu'au-dessus de toute religion, il y a Dieu ! et il faut bien sortir d'un temple lorsque le toit vous écrase, mais alors où chercher un abri ! Me voilà dehors ne sachant où reposer ma tête ! Je crois que le temps amènera une religion plus parfaite, mais je n'y serai plus ! Quel sera ce culte nouveau ! J'admets qu'on ôte le catholicisme, que mettra-t-on à

la place ! Le protestantisme a mes sympathies ; je suis bien malheureuse en attendant. J'ai eu enfin ***Fanny***, je commence, ce livre n'est pas à comparer à ***Madame Bovary***, tout est vrai, saisissant, naturel, dans ***Fanny*** ce n'est rien de tout cela. Je trouve seulement que l'obsession de jalousie de Roger ressemble à mon obsession relativement à la confession. Je n'aime ni Roger, ni Fanny, et j'aime tant cette pauvre Mme Bovary. Tous ceux qui l'ont lue disaient : « Quand donc aurons-nous un roman de M. Flaubert, il ne pourra jamais faire mieux que ***Madame Bovary***, c'est un chef-d'œuvre ! c'est un livre qui, comme certaines personnes, ne s'oublie jamais ! » Que vous êtes heureux, vous avez vu G. Sand. Je vous l'ai dit, elle est ma foi et ma loi, je regrette que vous ne m'ayez pas rappelée à son souvenir ! Admirable et chère femme ! J'ai lu sa brochure sur l'Italie, c'est beau, mais je ne partage à cet égard ni ses illusions, ni ses espérances. J'ai fini l'***Émile***, je lis la ***Révolution française*** de Michelet, et je ne puis quitter ce livre, quelle héroïque histoire ! c'est ainsi que je l'ai entendu raconter à ma mère, que n'ai-je vécu dans ce temps ! Alors on pouvait du moins vivre et mourir pour une idée ! Ce pauvre roi a toutes mes sympathies, nos caractères se ressemblent, comme lui je n'eus jamais qu'une volonté négative, cependant, j'aurais été plus franche que lui ! Oui, je suis moralement comme ceux qui étudient la médecine, je crois avoir commis toutes les fautes, non seulement imaginables, mais que j'imagine, cela est horrible, ces hallucinations, j'en souffre bien plus que de réalités. Michelet dit en parlant des religieuses : le monde leur manquait, et la religion bien plus que le monde, voilà mon mal ; il ajoute : rien aujourd'hui, rien demain ! Voilà encore mon existence, elle est détestable, je le sais, c'est un cercle, et lorsque je le recommence, quand je vois les saisons se succéder à la même place, où chaque site est empreint de mes ennuis et me rend

des souvenirs cruels, une suite de douleurs sans espoir, je me désespère, je voudrais n'avoir jamais existé ! Je n'ai que des affections tièdes, résultant de l'habitude, je suis trop vieille pour aimer, et lorsque je serais jeune, je ne pourrais plus m'attacher à personne, car toute illusion est suivie d'une déception, et là il n'y a qu'illusion. Vous me dites que je ne veux pas guérir, mais c'est que je crois ma guérison impossible, je suis un malade désespéré. Aller à Paris, c'est l'avis de mon médecin, mais il faudrait m'y forcer, je suis comme l'oiseau qui a passé sa vie en cage, il n'ose plus sortir, et puis vous croyez parler à quelqu'un de bien portant, et je suis malade, faire le moindre déplacement me met à la mort. Je ne la crains pas, mais son appareil, la confession, les prêtres autour de mon lit, j'aimerais mieux qu'on me précipitât une meule au cou au fond de la mer. On m'a offert un rez-de-chaussée dans les Champs-Élysées, meublé, de 1 000 F par mois. Je suis souvent 15 jours avant de me trouver assez forte pour partir ; si quelqu'un de ma maison avait besoin de voyager, je ferais pour eux tout ce qu'il faudrait, pour moi, je ne ferai jamais rien, je n'en ai pas le courage, et personne ne prend pour moi l'initiative. Je suis seule au monde et pourtant je suis chargée d'une famille entière. J'ai loué à Nantes une petite maison sans meubles pour 6 mois, j'irai voir l'océan, puis le théâtre ouvre le 15 août ; je ne me plais plus ici depuis que je sais que je sortirai quand je voudrai. Je m'inquiète de quitter cette belle campagne, lorsque je vais me trouver dans une petite maison en ville, ne connaissant presque personne, n'ayant plus mon piano, ni l'artiste qui me fait de la musique, plus mon filleul et sa femme, je vais être bien malade, point mon médecin, je vais pleurer, me tourmenter, être folle d'inquiétude, je voudrais revenir ! Et mes pauvres chiens, les êtres que j'aime, parce qu'ils m'aiment le plus sur la terre et que pour rien au

monde, je ne voudrais les voir malheureux, ils ne seront ni promenés, ni heureux comme ici ! Je vais chaque jour dans la chambre où mourut ma pauvre Agathe, elle a bien souffert là, bien pleuré, bien désiré aller vers M. Rousseau Lagrave, il a fallu mourir à la même place, sa broderie commencée est encore sur le métier, elle pensait, aimait, travaillait pour M. Rousseau, il ne m'a pas même donné un souvenir pour elle à l'anniversaire de sa mort ! À quoi sert donc cette sublime folie qu'on nomme le dévouement ! Pauvre Agathe, j'étais donc seule à l'aimer. ***Daniel*** n'a pas paru en volume ici, nul ne le connaît, les libraires n'ont rien, absolument rien ; j'ai écrit un roman il y a quelques années, il y a 900 feuilles écrites d'un seul côté, l'impression reviendrait à 1 500 F au moins, et peut-être n'en retirerai-je rien. Que faites-vous à cette heure où je vous souhaite une heureuse journée.

Adieu, Monsieur et ami. Votre dévouée.

M.-S. LEROYER DE CHANTEPIE.

À ERNEST FEYDEAU

[Croisset,] jeudi, 4 heures [30 juin 1859].

N'oublie pas, ô grand homme, de dire à la ***Revue contemporaine*** que l'on m'envoie le numéro où seront les prochains vers de Bouilhet. Ce doit être dans le numéro de demain, ou dans celui du 15.

Tiens-moi au courant des obscénités et subagitations vénériennes que tu pratiqueras à Luchon. Injecte-toi l'eau des glaciers pour te rafraîchir le canal et fourre-toi le pic de

la Maladetta dans l'anus pour te procurer une érection antédiluvienne.

Tu as oublié dans mon gîte : 1° une boîte d'allumettes ; 2° un mouchoir de poche ; 3° ton filtre à café.

Adieu, je t'embrasse.

À ERNEST FEYDEAU

[Croisset,] lundi 18 [juillet 1859].

Eh bien ! vieux lubrique, vieux Valmont, vieux Cardoville, infect Noirceul et père Jérôme, souilles-tu suffisamment le département de la Haute-Garonne ? Emplis-tu les ravines des éjaculations de ton indomptable broquette ? Combien de chèvres as-tu déshonorées, combien de caméristes séduites, de pâtres violés et de tables d'hôte éblouies ? Tu dois être bien là-bas, parlant javanais, avec tes grandes guêtres et ton costume espagnol ?

Terrifies-tu les bourgeois ? Soutiens-tu un peu les principes ?

J'éclate de curiosité relativement à cette *chose forte* que tu as faite avant ton départ de Paris. Et je te ferai, à ce propos, observer, mon bichon, que tu m'as écrit un mot qui ne l'était pas (fort) : « Cela ne s'écrit pas. » Mais tonnerre de Dieu, tout s'écrit ! au contraire ! Plus une chose est forte, plus on doit l'écrire. Et le style, qu'est-ce que nous en faisons ? Feydeau, tu faiblis ! tu n'es qu'un homme !

Et à moi aussi la pine me brûle ! bien que je n'aie pas eu de chaude-pisse. Par ces chaleurs atroces, mon cher Monsieur, lorsque je vais pour expectorer mes urines le canal me

cuit d'une façon outrageante ! c'est peut-être le désir qu'a mon vi d'avoir quelque rafraîchissement !

Je n'ai reçu du sieur Amyot aucun papier.

Travaille ton plan au milieu des monts et pense à ceci que je livre à tes méditations. ***L'histoire vraie ne signifie rien***. Change, raccourcis, allonge ! Et ne te préoccupe pas de reproduire exactement les faits ou les caractères. Et puis, mon vieux, prends garde : tu as déjà dans ***Daniel***, un duel, un incendie, des tempêtes et une mort dans un tombeau. Tu vas avoir, dans ***Catherine***, un enlèvement ***classique***. Atténue-le d'avance. Autrement tu rentrerais dans la spécialité des grands effets, ce qui va un peu avec les pensées fortes ?

J'aurai dans une quinzaine fini mon V^e^ chapitre ; restent encore dix ! Et avant de passer au VIe je vais revenir sur le IVe qui décidément m'embête.

Adieu, vieux. Amuse-toi. Mes souvenirs affectueux à ton compagnon. Vous touchez-vous ?

À AGLAÉ SABATIER

[Juillet-août 1859 ?]

Chère Présidente,

Je n'entends jamais parler de votre belle personne. – Et j'y rêve souvent. ***La présente*** est donc pour vous demander de vos nouvelles et vous dire qu'on est toujours votre esclave indigne.

Pendant l'hiver, je me précipite chez vous tous les dimanches. – Et puis je reste des mois sans savoir si vous vi-

vez encore. Cela est absurde. Eh bien, oui, il m'ennuie de vous. Voilà (prenez-le comme vous voudrez. Plus un mot ! sortez !)

Pourquoi *poser* toujours et affecter une indifférence que l'on n'a pas ? Quand on vous connaît et qu'on vous a un peu fréquentée, on vous aime trop pour vous oublier ! Vos grâces, belle Présidente, sont comme des *laisses* à chien qui retiennent les gens. Nous sommes ainsi une bande de toutous. La suite de la comparaison me mènerait dans l'obscénité. J'arriverais bientôt au Portugal.

Donc, que devenez-vous ? Vous embêtez-vous ? Oui, n'est-ce pas ? Mais est-ce beaucoup, ou bien comme à l'ordinaire ?

Et Mac-Ha-Rouilh ? Restez-vous à Paris tout l'été ? Il fait chaud ces deux derniers mois. Et j'imagine que vous avez maintes fois plongé votre beau corps de femme dans les ondes de la Seine. La tribade, comme [elle] a dû jouir sous vous ! et que j'aurais voulu être à sa place ! Pardon, je crois que j'ai lâché un gros mot ! C'est un cri du cœur.

Quant à moi, belle Présidente, si vous tenez à savoir ce que je suis devenu, apprenez que j'ai vécu comme une huître. – Selon ma coutume. J'ai assez travaillé. Qu'est-ce que tout cela vaut ? Je n'en sais rien. Que c'est difficile d'écrire ! Ça vous assomme et vous amuse tout à [la] fois, car ainsi que l'a chanté notre immortel Casimir Delavigne (ce vieux mufle) :

L'étude après l'amour est le plus doux des maux.

Ah ! l'Amour ! autre impossibilité ! Comme tout cela est triste !

Vers la fin de novembre, enfin, j'espère vous revoir et derechef vous fatiguer de ma compagnie. En attendant, je vous baise les mains bien longuement. Amitiés aux amis, et à vous mille tendresses.

Croisset, près Rouen [dimanche].

À ERNEST FEYDEAU

[Croisset,] mercredi 3 [août 1859].

Ta sacrée queue te mènera au tombeau, mon bonhomme. Tu commences à avoir des infirmités de vieillard, résultat ***funeste*** de tes débauches ***précoces***. Prends garde, jeune homme. Prends garde, tu es sur une pente ! La prostate s'affaiblit, ça va gagner la moelle épinière. D'ici à six mois tu pisseras dans ta culotte. Les érections vont devenir rares, horizontales d'abord, puis obliques. Bref, si tu ne mets pas d'eau dans ton vin ou pour parler plus clairement si tu ne te résignes pas à moins honorer Paphos, tu t'en trouveras mal, prochainement.

Et engueuler l'Être suprême ne sert à rien, ou de rien, parce que pour s'adresser aux gens il faut au préalable les connaître. Or comme on ne connaît pas l'Être suprême, tu ferais bien de le laisser tranquille et tu ferais beaucoup mieux d'engueuler le suprême cochon qui est Feydeau.

Mais, misérable, si tu répands ainsi toujours ton foutre, il ne t'en restera plus pour mettre dans ton encrier. C'est là (l'encrier) le vrai vagin des gens de lettres.

Les ecclésiastiques de la Seine-Inférieure se signalent par leurs débordements. Le vicaire d'Honfleur vient d'être condamné à 20 ans de galères pour avoir effondré plusieurs de ses jeunes paroissiens, et celui de Canteleu, qui s'appelle ***Chalumeau***, a été surpris souillant le cimetière des protestants avec deux jeunes filles. Il y a encore une troisième anecdote, mais je manque de détails. Tu vois que l'ordre se rétablit. Ça rassure.

Sur ce, mon bon, je t'embrasse.

À MADAME JULES SANDEAU

Croisset, dimanche 7 [août 1859].

Quelle surprise, chère Madame ! et comme j'ai été attendri de votre souvenir ! Je pense souvent à vous, et vous auriez reçu des volumes si j'avais cédé à mon envie. Je vais donc répondre à toutes vos questions.

Et d'abord, il m'est très « agréable de savoir que vous êtes encore de ce monde ». J'espère vous y voir longtemps, et je compte bien, cet hiver, reprendre nos bonnes causeries, le jeudi, vers quatre heures du soir, quand les bourgeois et les bourgeoises sont partis ! Vous souffrez avec indulgence toutes les sottises qui me passent par la cervelle. On se trouve heureux près de vous. Comment n'y pas revenir ?

La chaleur vous gêne donc ? Vous avez manqué, en écrivant ce mot, d'y adjoindre l'épithète de ***tropicale***. Il le faut ! (Voir tous les journaux, et ouïr les exclamations de personnes rouges agitant des mouchoirs.) Quand on a dit : « Ah ! il fait une chaleur… une chaleur… vraiment… tropi-

cale !!! » on est soulagé. Les maniérés formulent « sénégalienne ».

Moi, je me réjouis de cette température. Le soleil m'anime et me grise comme du vin. Je passe mes après-midi dans des négligés peu convenables, fenêtres closes et jalousies fermées. Je me plonge, le soir, dans la Seine qui coule au bas de mon jardin. Les nuits sont exquises et je me couche au jour levant. Voilà. D'ailleurs, j'aime la nuit passionnément. Elle me pénètre d'un grand calme. C'est une manie, un vice.

Quant aux ennuis du monde, comme je ne vois absolument ***personne***, j'en subis peu. Mais j'en ai d'autres, et qui les valent bien ! Ceux de la littérature et ceux du cœur ! Le fardeau du style à remuer et l'éternel ***moi*** qui vous pèse ! En définitive, je m'amuse peu sur la planète.

Vous me demandez si mon roman sera bientôt fini ? Hélas ! non ; j'en suis au tiers. Un livre a toujours été pour moi une manière spéciale de vivre, un moyen de me mettre dans un certain milieu. J'écris comme on joue du violon, sans autre but que de me divertir, et il m'arrive de faire ***des morceaux*** qui ne doivent servir à rien dans l'ensemble de l'œuvre, et que je supprime ensuite. Avec une pareille méthode, et un sujet difficile, un volume de cent pages peut demander dix ans. Telle est toute la vérité. Elle est déplorable. Je n'ai pas bougé depuis bientôt trois mois. Mon existence est plate comme ma table de travail, et immobile comme elle.

Humez bien le vent de la mer à Honfleur ! J'ai passé par là de bonnes vacances dans ma jeunesse, et j'y ai beaucoup vécu, sentimentalement.

Les deux mains que vous me tendez, permettez-moi de les baiser, – et croyez-moi tout à vous (bien que ce soit une locution banale).

Qui donc vous empêche de revenir par Rouen ? Venez donc, je vous montrerai un tas de closes que vous ne connaissez pas.

Quand vous n'aurez rien de mieux à faire, envoyez-moi un peu de votre écriture. Votre lettre m'est arrivée, vous voyez. La poste a été plus intelligente que le pseudo-cocher de fiacre qui, l'année dernière, n'a pu vous dire où j'étais.

À ERNEST FEYDEAU

[Croisset,] dimanche [21 août 1859].

Non, mon cher vieux, pas du tout. Je vais très bien et n'ai rien à te dire, si ce n'est que tu es fort gentil.

Décidément je travaille assez raide cet été. Mon VIe chapitre va bientôt arriver au milieu ; dans un an la fin s'apercevra.

Tu m'as l'air assez triste ? Prends garde à ton estomac. Ne travaille pas trop la nuit ; ça éreinte quoi que nous disions et ménage un peu ta tonnerre de Dieu de…

Tu me parais chérir la mère Sand. Je la trouve personnellement une femme charmante. Quant à ses doctrines, s'en méfier d'après ses œuvres. J'ai, il y a quinze jours, relu ***Lélia***. Lis-le ! Je t'en supplie, relis-moi ça !

Quant à la veuve Colet, elle a des projets, je ne sais lesquels. Mais elle a des projets. Celle-là, je la connais à fond.

Ce qu'elle a dit de bien sur ***Fanny*** a un ***but***. Tu lui as écrit, elle t'invitera à venir la voir. Vas-y, mais sois sur tes gardes. C'est une créature pernicieuse. Quand tu voudras te foutre une bosse de rire, lis d'elle une ***Histoire de soldat*** – c'est un roman (format Charpentier), publié dans ***Le Moniteur***, ce qui est plus farce. Tu reconnaîtras là ton ami sous les couleurs odieuses dont on a voulu le noircir. Et ce n'est pas tout, j'ai servi de sujet à une comédie inédite et à quantité de pièces détachées. Tout cela parce que ma pièce s'était détachée d'elle ! (Et d'un !)

Quant à mon biographe anonyme, que veux-tu que je t'envoie pour lui être agréable ? Je n'ai aucune biographie. Communique-lui, de ton cru, tout ce qui te fera plaisir. On ne peut plus vivre maintenant ! du moment qu'on est artiste, il faut que messieurs les épiciers, vérificateurs d'enregistrement, commis de la douane, bottiers en chambre et autres s'amusent sur votre compte personnel ! Il y a des gens pour leur apprendre que vous êtes brun ou blond, facétieux ou mélancolique, âgé de tant de printemps, enclin à la boisson, ou amateur d'harmonica. Je pense, au contraire, que l'écrivain ne doit laisser de lui que ses œuvres. Sa vie importe peu. Arrière la guenille !

Est-ce beau, la croix d'Albéric Second ! doit-il être content ! Quant au père Dennery, c'est un grand homme, comme filateur de coton. Voilà, mon cher Monsieur, la mesure des gloires humaines.

J'ai vu Bouilhet, lundi soir (il était venu à Rouen pour dîner chez mon frère qui est décoré mêmement). Mais celui-ci est bien calme, et cet honneur qui doit faire des jaloux, lesquels se vengeront à sa prochaine pièce, ne lui monte guère à la tête.

Ton volume me paraît une chose corsée, décidément.

Jusqu'à jeudi, je suis complètement seul. J'en vais profiter pour avancer dans ma besogne, car je travaille mieux dans la solitude absolue. Puis, nous ***aurons*** en septembre un tas de monde !!!

Je suis désolé d'apprendre que ta pauvre femme ne va pas mieux.

Adieu, mon brave, je t'embrasse.

Après mille réflexions, j'ai envie d'inventer une autobiographie chouette, afin de donner de moi une bonne opinion :

1° Dès l'âge le plus tendre, j'ai dit tous les mots célèbres dans l'histoire : nous combattrons à l'ombre – retire-toi de mon soleil – quand vous aurez perdu vos enseignes et guidons – frappe, mais écoute, etc. ;

2° J'étais si beau que les bonnes d'enfant me m… à s'en décrocher les épaules… et la duchesse de Berry fit arrêter son carrosse pour me baiser (historique) ;

3° J'annonçai une intelligence démesurée. Avant dix ans, je savais les langues orientales et lisais la ***Mécanique céleste*** de Laplace ;

4° J'ai sauvé des incendies 48 personnes ;

5° Par défi, j'ai mangé un jour 15 aloyaux, et je peux encore, sans me gêner, boire 72 décalitres d'eau-de-vie ;

6° J'ai tué en duel trente carabiniers. Un jour nous étions trois, ils étaient dix mille. Nous leur avons f… une pile !

7° J'ai fatigué le harem du grand Turc. Toutes les sultanes, en m'apercevant, disaient : « Ah ! qu'il est beau ! Taïeb ! Zeb Ketir ! »

8° Je me glisse dans la cabane du pauvre et dans la mansarde de l'ouvrier pour soulager des misères inconnues. Là, je vois un vieillard… ici une jeune fille, etc. (finis le mouvement), et je sème l'or à pleines mains ;

9° J'ai huit cent mille livres de rentes. ***Je donne des fêtes*** ;

10° Tous les éditeurs s'arrachent mes manuscrits ; sans cesse je suis assailli par les avances des cours du Nord ;

11° Je sais le « secret des cabinets » ;

12° (et dernier). Je suis religieux !!! J'exige que mes domestiques communient.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] mardi midi [23 août 1859].

Mon Bichon,

Je vois avec plaisir que vous vous amusez. Et je regrette bien de n'être pas avec vous. Mais il faut être raisonnable !

J'ai reçu hier un mot du jeune Baudry pour vous inviter à venir passer dimanche prochain à la Neuville. Il viendrait dès le matin vous chercher en fiacre et vous ramènerait. Je ne lui ai point donné de réponse définitive, car si ta bonne maman se porte bien au bord de la mer, pourquoi n'y pas rester plus longtemps ? Restez jusqu'à la fin de la semaine ? Qu'elle suive l'avis de ton oncle. La soignes-tu bien ? Es-tu gentille ?

Autre histoire : il m'est arrivé ce matin un billet d'Hamilton Aïdé, qui est au Havre à l'hôtel ***Frascati*** avec sa mère. Il se propose de faire un petit voyage en Normandie et de venir me voir à Croisset. Comme c'est un très aimable garçon, je tiendrais à le bien recevoir. Il faudra que ta bonne maman les invite à dîner. Ça me fera plaisir. – Ils sont vos voisins et vous les avez peut-être rencontrés. Allez leur faire une visite. Je vais me mettre incontinent à lire son roman.

Voilà, je crois, toutes les nouvelles. Embrasse pour moi tes parents grands, et surtout ta vieille compagne.

Ton oncle,

TOM, bon nègre.

À ERNEST FEYDEAU

Croisset, mardi soir [30 août 1859].

Ne te plains plus de la Providence, ô Feydeau, car tu ignores les politesses dont elle te comble dans la province ! Ouïs cette anecdote ; mais auparavant, monte sur une chaise et contemple-toi dans la glace, car voici un fait qui te rend plus haut que la colonne : un jeune homme de Rouen, riche, vingt-trois ans, etc., allait épouser et enrichir, par ce mariage, une jeune demoiselle, dix-sept ans, jolie, etc., lorsqu'un jour il surprit, dans sa table à ouvrage, un livre infâme intitulé : ***Fanny***, d'un nommé E. Feydeau ! Scandale ! cris, scène ! et le mariage fut manqué ***à cause de cela***.

Je supprime tous les commentaires. J'étais tellement enthousiasmé de ce jeune bourgeois que j'éprouvais tour à tour le besoin de lui faire frapper une médaille en aluminium

– et de l’écorcher vif. Franchement, je l’aurais vu écarteler avec ivresse. J’ai tout fait pour savoir son nom ; on a ***calé***, on m’a dit qu’on ne savait plus, etc. Mais, le positif, c’est que ton bouquin a fait rompre un mariage et il est probable qu’en cela il a fait une bonne action ! Est-ce beau ! nom d’un pétard, est-ce beau !

Je ne vais pas si vite que tu penses, mon cher vieux. Mais je commence à voir un peu mes personnages. Je crois qu’ils ne sont plus maintenant à l’état de mannequins, décorés d’un nom quelconque. Pour qu’on dise d’un personnage antique : « c’est vrai », il faut qu’il soit doué d’une triple vie, car le modèle, le type, qui l’a vu ? J’espère dans un mois avoir fini mon VIe chapitre et, avant de rentrer à Paris, le VIIe sera fait, il le faut. Je me suis débarrassé du Ve par la suppression de deux morceaux excellents, mais qui ralentissaient le mouvement. J’ai aussi changé l’ordre de deux ou trois paragraphes et je crois qu’à présent ça roule. Bref, ça ne va pas trop mal.

Mais je deviens lubrique, ma parole d’honneur, mon v… m’occupe ou mieux me préoccupe, chose grave ! Est-ce l’été de la Saint-Martin qui approche ? J’en ai peur ! Je fais pour cet hiver des projets féroces ! T’effraierai-je ?

Je vais avoir, pendant deux jours, à trimbaler un jeune auteur anglais, le fils de l’ancien ambassadeur grec à Londres. Puis le Bouilhet m’arrive. Puis dans huit jours des parents de la Champagne. Ceux-là ne me dérangeront guère.

Ne t’inquiète pas des objections que tu me fais sur ***Catherine***. Tout cela ne signifie rien. Le danger à éviter est dans le romanesque du sujet. Il faut trouver des liens infinis pour le rattacher à la partie commune, ordinaire, c’est-à-dire à la

vie à Paris, laquelle partie m'a semblé en plan ce qu'il y a de mieux avec le début ?

Tes maux d'estomac viennent de tes cigarettes, fume donc des chibouks, foutu âne ! tes cigarettes m'agacent, ça manque complètement de galbe !

Procure-toi le numéro du 18 août de la ***Revue de l'instruction publique***, journal du sieur Hachette ; il y a dedans un article qui nous concerne : ***Arcades ambo***.

J'ai envoyé une carte à Sainte-Beuve, l'a-t-il reçue ?

Adieu. Travaille bien.

À ERNEST FEYDEAU

[Croisset,] dimanche soir [11 septembre 1859 ?]

Mon pauvre Vieux,

Tu m'as l'air bien triste et bien désolé ! Nous sommes tous en grande inquiétude de ta pauvre femme ! Qu'a-t-elle donc ? Je croyais qu'elle allait mieux ? c'est peut-être le voyage qui l'a fatiguée ? et elle va se remettre ?

Bien que je n'aie pas écrit cette semaine, j'ai fort songé à toi. Mais je n'ai pas eu une minute pour t'envoyer un mot. – Sans compter que j'ai été ***malade*** moi-même pendant deux jours. – Par suite d'un accès de rage littéraire contre ma propre personne.

J'ai eu Bouilhet pendant dix jours (il est parti d'hier). Nous avons fortement travaillé, et j'ai eu les nerfs un peu ébranlés. Je ne deviens pas gai non plus, mon pauvre vieux,

et il y a des jours où je me sens brisé comme si je sortais d'un engrenage.

Je n'ai lu aucune des turpitudes du ***Figaro*** touchant le Bouilhet, mais je sais qu'elles étaient d'un fort calibre. Mon frère a rencontré au Havre le gars Villemessant, lequel l'a accosté exprès pour lui dire qu'il ***m'adorait***. Note que nous ne nous connaissons pas du tout. C'était peut-être dans l'espoir fallacieux d'un abonnement.

Je suis toujours au milieu de mon VIe chapitre. Je voudrais bien avoir fini le VIIe avant de revenir à Paris. Tous les soirs je me plonge dans Ammien Marcellin, où je trouve des détails de mœurs splendides. Demain il nous arrive pour un mois des parents de la Champagne. Voilà tout ce que je peux t'apprendre.

Ce que tu me dis de ta belle-mère ne m'étonne nullement. Je l'avais jugée telle à première vue.

Adieu, pauvre vieux, bon courage, écris-moi.

Je t'embrasse.

À ERNEST FEYDEAU

[Croisset,] mercredi soir [21 septembre 1859].

Ton ami a manqué passer sous une locomotive dimanche soir. C'eût été une perte pour la littérature, je le sais ; mais à cette heure, j'en saurais long en philosophie et cela m'eût épargné toutes les ratures qui me restent à faire, tous les embêtements que j'ai encore à subir !

C'était en revenant d'un castel dans le pays de Caux, où j'avais couché et dîné.

Merci de ton *Athénée* ; je l'ai autrefois fortement labouré et pour le moment je n'en ai pas besoin.

La santé ne va pas fort, je m'emmerde comme trente mille hommes ; je suis éreinté, j'ai mal à la poitrine et aux nerfs, aujourd'hui surtout. Car j'ai été obligé (pour un acte de complaisance) de fouiller mes notes d'Orient, chose qui m'attriste toujours. Il me faut encore un mois pour finir mon VI[e] chapitre et je voudrais avoir fait le VII[e] avant le Jour de l'An, ce qui serait la moitié du tout.

J'ai des hôtes qui ne m'amusent nullement. Il m'est impossible maintenant de supporter pendant cinq minutes un bourgeois. Autrefois ça m'exaspérait. À présent ça m'abrutit et m'attriste. Il m'use.

Adieu, je t'embrasse très tendrement.

À ERNEST FEYDEAU

[Croisset, fin de septembre 1859.]

Quel homme que ce père Hugo ! Sacré nom de Dieu, quel poète ! Je viens d'un trait d'avaler ses deux volumes ! Tu me manques ! Bouilhet me manque ! Un auditoire intelligent me manque ! J'ai besoin de gueuler trois mille vers comme on n'en a jamais fait ! Et quand je dis gueuler – non, hurler ! Je ne me connais plus ! Qu'on m'attache ! Ah ! ça m'a fait du bien !

Mais j'ai trouvé trois détails *superbes* qui ne sont nullement historiques et qui se trouvent dans *Salammbô*. Il va fal-

loir que je les enlève, car on ne manquerait pas de crier au plagiat. Ce sont les pauvres qui ont toujours volé !

Ma besogne va un peu mieux. Je suis en plein dans une bataille d'éléphants et je te prie de croire que je tue les hommes comme les mouches. Je verse le sang à flots.

Je voulais t'écrire une longue lettre, mon pauvre vieux, sur tous les ennuis que tu as et qui ne me paraissent pas légers, mais franchement il est temps que j'aille me coucher. Voilà 4 heures du matin dans quelques minutes.

Le père Hugo m'a mis la boule à l'envers.

J'ai moi-même depuis quelque temps des ennuis et des inquiétudes qui ne sont pas minces. Enfin, ***Allah kerim*** !

Tu me parais en bon train. Tu as raison. Ton livre, ne sortant pas (comme lieu de scènes) de la Belgique, aura une couleur et une unité très franches. Mais songe sérieusement, après celui-là, à ton ouvrage sur la Bourse dont le ***besoin se fait sentir***.

À JULES DUPLAN

[Croisset, vers le 1er octobre 1859.]

Mon cher Duplan,

Je voulais savoir quel était de nous deux le plus ignoble personnage ? Mais à toi le pompon, mon bonhomme. « ***Vincis forma, vincis magnitudine*** », comme dit Me Lhomond. Tu l'emportes par l'oubli.

Oui, je sais bien, tu vas gueuler : « Mon commerce ! Ma boutique ! mes registres ! le grand-livre ! mes commis ! ces messieurs ! ces dames ! les commettants, *dito*, report, font 72 F 75 c. » N'importe ! j'ai à te dire que tu es un sale cochon, voilà tout. Narcisse lui-même en pleure ; il s'ennuie de ne pas avoir de tes nouvelles. Tu révoltes et attendris jusqu'à la livrée.

Ça va-t-il, au moins ? es-tu content ? gagnes-tu des monacos pour subvenir à tes débauches dans ta vieillesse ? Filoutes-tu assez pour acheter une provision suffisante de martinets ? Auras-tu de quoi faire construire des machines ?

La mienne est loin d'être finie. Depuis près de cinq mois que nous ne nous sommes vus, j'ai eu assez d'emmerdements. Au milieu du mois dernier j'en ai été ***physiquement*** malade. Ça remonte un peu. N'importe ! ce polisson de livre-là sera raté, j'en ai peur. Je marche sur un terrain trop peu solide ! c'est un dédale de difficultés enchevêtrées les unes dans les autres à rendre fou ! J'ai écrit à peu près six chapitres. J'espère au Jour de l'An en avoir fait encore un, ce qui sera la moitié du livre. J'aurai donc, mon cher Monsieur, quatre chapitres à te dire, car tu dois n'en connaître que trois ?

Je t'ai attendu tout l'été. De dimanche en dimanche j'espérais ta gentille personne. – Mais pas de Cardoville ! – J'ai été indigné, et puis, ma foi, je n'y ai plus tenu. Ç'a été plus fort que moi !

As-tu lu ***La Légende des siècles*** du père Hugo ? Je trouve cela tout bonnement énorme. Ce bouquin m'a fortement calotté. Quel immense bonhomme ! on n'a jamais fait de vers comme ceux des ***Lions*** !

Je ne retournerai pas à Paris avant Noël. Ma mère me précédera de six semaines probablement.

Adieu, mon cher vieux.

Je t'embrasse tendrement.

À MADAME JULES SANDEAU

[Croisset,] samedi 30 septembre [1er octobre 1859].

Je suis tout étourdi et ébloui par les deux nouveaux volumes d'Hugo, d'où je sors à l'instant. J'ai des soleils qui me tournent devant les yeux et des rugissements dans les oreilles. Quel homme ! – Mais parlons de vous.

Comme c'est aimable de m'avoir écrit ! de vous être souvenue de moi ! Cette ***ingrate de fièvre*** est-elle passée ? L'eau est un peu froide pour la ***mener aux bains***. Voici l'hiver qui vient, et tantôt, la Seine déferlait au pied de mon mur avec des airs d'océan. Il paraît que c'est l'équinoxe et que les marées doivent être ainsi ? Pourquoi ***doit-on*** crier contre l'hiver ? Quant à moi, je vois revenir avec plaisir la saison des grands feux et des longues heures sous la lampe. C'est d'ailleurs le temps où je sors de mon antre – où je retourne à Paris – où je pourrai vous revoir. Comme j'espère bavarder chez vous dans deux mois.

J'ai eu, ces dernières semaines (et j'ai encore), des inquiétudes et des tracas domestiques assez graves. On a beau vouloir s'écarter de toutes les affaires et affections humaines, on tient toujours à la terre ; et on n'a pas fait trois pas qu'on se déchire à toutes les épines ou qu'on barbote

dans des fanges. Votre charmant souvenir m'a fait grand bien, je vous assure.

J'ai beaucoup songé à vous, depuis que je vous sais à Honfleur. Voilà un ***depuis*** qui n'est guère convenable ? Mais j'ai longtemps vécu dans ce pays-là. Quelque chose de mon cœur y est resté. C'était une rencontre, peut-être ?

Si vous tenez à savoir ce que je fais, apprenez que je suis au milieu des éléphants et des batailles. J'éventre des hommes avec prodigalité. Je verse du sang. Je fais du style cannibale. Voilà.

Et puis – et surtout – je vous baise les deux mains.

Donnez-moi donc, je vous prie, votre numéro, dont je doute.

Je veux que ceci vous arrive avant lundi. Je n'avais plus que ce soir pour vous écrire. Mais ne jugez pas mon affection aussi courte que ma lettre !

MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE À GUSTAVE FLAUBERT

Angers, ce 3 octobre 1859.

Il y a longtemps, cher Monsieur, que je n'ai eu le plaisir de vous écrire. Je pense que vous allez bientôt retourner à Paris, et sans doute, votre ouvrage doit avancer. Je voudrais le lire avant de mourir. Je suis souvent avec vous par la pensée. Mon état physique et moral est le même, je crois que je ne pourrais en sortir, que par un changement de milieu, mon

salut est là, je manque ici de sympathie, je ne suis en rapport intellectuel, ni de cœur avec personne. J'ai bien des affections résultant de l'habitude, mais cela ne suffit pas, des femmes positives occupées des soins du ménage. J'ai vu une de mes compagnes d'enfance se marier il y a peu et se trouver plus heureuse qu'elle ne l'ait été de sa vie, à soixante ans, elle a trouvé son idéal. Je me demande ce qui pourrait réaliser le mien, ce ne serait pas un homme assurément, ni un ange non plus, car cet être implique un caractère trop féminin, c'est plutôt une amie qu'un protecteur ; serait-ce un Dieu, non encore, car il faudrait lui donner une forme, et ce serait celle d'un homme, à coup sûr ce n'est pas un homme qu'on aime, mais c'est l'amour. Mais quel peut en être l'objet, où le trouver, où le chercher sur la terre, et même au ciel ? Il n'y a rien à répondre à cela je pense. Je crois que la littérature et l'art seraient pour moi une passion, la seule vraie de ma vie. Je l'ai conservée du moins dans toute sa plénitude. J'ai manqué ma vocation, j'ai menti à ma nature, ce n'est pas ma faute, mais celle du milieu où je suis née. Voilà sans doute pourquoi je suis si malheureuse. Que trouverai-je au-delà de cette vie terrestre ? J'ai trop souffert pour croire que le but de ma création est atteint, mais un voile épais me cache mon avenir, comme mon passé. Je dois lire incessamment ***La Légende des siècles***, ce que j'en connais est très beau, mais on dit que l'ensemble de l'ouvrage ne répond pas à l'idée philosophique qui la dicte. Je lis les ***Vies des hommes Illustres*** de Plutarque et l'***Histoire de France*** d'Henri Martin. Je retrouve parmi un progrès incessant, les mêmes types, les mêmes caractères de siècle en siècle ; on dirait des âmes voyageuses. Ces lectures m'intéressent, sans rien dire à mon cœur. Je suis encore à la campagne, elle est triste en cette saison, mais que trouverai-je de mieux à la ville ; si j'avais la santé, je ne m'ennuierais jamais nulle part, car je

pourrais lire et écrire, l'état de mes yeux me condamne à une heure de lecture par jour, les travaux manuels me causent des douleurs insupportables, et tout l'hiver, l'air extérieur m'est impossible. Les soirées sont longues. Nous avons ici un mauvais Opéra et pourtant c'est ma seule distraction. Je ne vis que là, c'est pour moi le pays des songes ! et je ne sais exister que dans l'illusion. J'ai, dans ce moment, un sujet réel d'inquiétude : une femme qui m'a élevée, presque une seconde mère, dans ma maison depuis quarante ans, est malade, et si je la perdais, je n'aurais pas près de moi une seule personne sur qui pouvoir compter. La vie est un travail bien pénible. Je n'ai aucun parent avec lequel je sympathise. Ma pensée se reporte sans cesse vers ma mère que j'ai aimée plus que tout au monde, et vers ma pauvre Agathe ; je crois les voir toutes deux autour de moi, je sens leur invisible présence, elles ne sont pas mortes, elles ont disparu, mais où sont-elles ? où dois-je les retrouver ? J'ai lu quelques fragments du livre de Michelet ***La Femme***, je crains qu'il ne me satisfasse guère plus que ***L'Amour***. J'écris toujours ma vie, cela est bien triste ! Adieu, cher Monsieur, donnez-moi un souvenir et croyez à toutes mes sympathies. Votre toute dévouée.

MARIE-S. LEROYER DE CHANTEPIE.

À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE

[Croisset, 8 octobre 1859.]

Vous devez croire que je vous ai oubliée ! il n'en est rien. Mais il faut pardonner un peu de paresse à un pauvre homme qui garde la plume à la main toute la journée et qui

se couche le soir, ou plutôt le matin, éreinté comme un casseur de cailloux.

Dans votre dernière lettre du 23 juin, vous me disiez que vous deviez aller à Nantes. Avez-vous fait ce voyage et vous en êtes-vous bien trouvée ? Non, n'est-ce pas ? Quand on a une douleur, on la porte avec soi partout. Les plaies ne se déposent pas comme les vêtements, et celles que nous aimons, celles qu'on gratte toujours et qu'on ravive ne guérissent jamais.

Je ne puis rien faire pour vous que vous plaindre, pauvre âme souffrante ! Tout ce que je vous dirais, vous le savez ; tous les conseils que je vous donnerais, on vous les donne.

Mais pourquoi n'êtes-vous pas plus obéissante et ***n'essayez-vous pas*** ? J'ai vu des personnes dans un état déplorable finir par se trouver mieux à force de recevoir du monde, d'entendre de la musique, d'aller au théâtre, etc. Venez donc un hiver à Paris et prenez avec vous une jeune fille gaie qui vous mènera partout. Le spectacle de la gaieté rend heureux quand on a le cœur bon. Faites l'éducation d'un enfant intelligent, vous vous amuserez à voir son esprit se développer.

Pendant que vous étiez dans vos souffrances, j'étais dans les miennes ; j'ai été physiquement malade le mois dernier, par suite d'une longue irritation nerveuse due à des inquiétudes et tracas domestiques. Les difficultés de mon travail y avaient peut-être aussi contribué. J'écris un gros livre ; il est lourd et il me pèse quelquefois.

Enfin, me voilà bientôt à moitié ; j'ai presque écrit six chapitres ! il m'en reste encore sept. Vous voyez que j'ai encore de la besogne.

Une chose magnifique vient de paraître : ***La Légende des siècles***, de Hugo. Jamais ce colossal poète n'avait été si haut. Vous qui aimez l'idéal et qui le sentez, je vous recommande les histoires de chevalerie qui sont dans le premier volume. Quel enthousiasme, quelle force et quel langage ! Il est désespérant d'écrire après un pareil homme. Lisez et gorgez-vous de cela, car c'est beau et sain.

Je suis sûr que le public va rester indifférent à cette collection de chefs-d'œuvre ! Son niveau moral est tellement bas, maintenant ! On pense au caoutchouc durci, aux chemins de fer, aux expositions, etc., à toutes les choses du pot-au-feu et du bien-être ; mais la poésie, l'idéal, l'Art, les grands élans et les nobles discours, allons donc !

À propos de choses élevées, lisez donc les travaux de Renan.

Que dites-vous de tous les mandements des évêques à propos de l'Italie. Comme c'est triste ! Il est immonde, ce clergé, qui défend et bénit toutes les tyrannies, jette l'anathème à la liberté, n'a d'encens que pour le pouvoir et se vautre bassement devant la chose reçue ; ***quand même***, toutes ces soutanes qui se cousent au drap du trône me font horreur !

Avez-vous lu ***La Question romaine***, d'Edmond About. Cela est très spirituel et très ***vrai*** pour quiconque a vu l'Italie ; on ne peut faire à ce livre aucune objection sérieuse, et néanmoins ce n'était pas là ce qu'il fallait dire. La question devait être prise de plus haut ; cela manque de maîtrise. – Il me semble que tout craque sur la terre depuis la Chine jusqu'à Rome. – Le musulmanisme, qui va mourir aussi, se convulsionne. Nous verrons de grandes choses. J'ai peur qu'elles ne soient funèbres.

Adieu, je vous serre les mains bien affectueusement.

Le verre de votre portrait accroché dans ma chambre, sur une porte, s'est fêlé ces jours-ci. J'ai de ces superstitions. Vous est-il arrivé quelque malheur ?

À JEANNE DE TOURBEY

[Croisset,] samedi 8 [octobre 1859].

C'est moi ! M'avez-vous oublié ? Rassurez-moi bien vite en me disant que non, n'est-ce pas ? Je n'ai rien à vous conter si ce n'est que je m'ennuie de vous, démesurément. Voilà ! Et que je songe à votre adorable personne avec toutes sortes de mélancolies profondes.

Qu'êtes-vous devenue cet été ? Avez-vous été aux bains de mer, etc., etc. ? Êtes-vous maintenant revenue de Neuilly ? Est-ce dans le boudoir de la rue de Vendôme que se retrouvent vos grâces de panthère et votre esprit de démon ? Comme je rêve souvent à tout cela ! Je vous suis, de la pensée, allant et venant partout, glissant sur vos tapis, vous asseyant mollement sur les fauteuils, avec des poses exquises !

Mais une ombre obscurcit ce tableau..., à savoir la quantité de messieurs qui vous entourent (braves garçons du reste). Il m'est impossible de penser à vous, sans voir en même temps des basques d'habits noirs à vos pieds. Il me semble que vous marchez sur des moustaches comme une Vénus indienne sur des fleurs. Triste jardin !

Et les leçons de musique ? Faisons-nous des progrès. Et les promenades à cheval ? A-t-on toujours cette petite cra-

vache dont on cingle les gens ? Comme si vous aviez besoin de cela pour les faire souffrir !

Quant à votre serviteur indigne, il a été le mois dernier assez malade, par suite d'ennuis dont je vous épargne le détail. J'ai travaillé. Je n'ai pas bougé de chez moi. J'ai regardé les clairs de lune, la nuit, je me suis baigné dans la rivière quand il faisait chaud, j'ai pendant quatre mois supporté la compagnie de bourgeois et surtout de bourgeoises dont ma maison était pleine – et, il y a aujourd'hui trois semaines, j'ai failli passer sous une locomotive ! Oui, j'ai manqué être écrasé comme un chien ! Hélas ! aucune « amante » ne serait venue sur « ma tombe isolée » et « le pâtre de la vallée », etc.

Dans deux mois, j'espère vous revoir, revenir me mettre à vos genoux, et causer comme les autres hivers de philosophie sentimentale, tout en regardant vos yeux qui rient si franchement et qui pensent si fort.

Je me précipite sous la semelle de vos pantoufles, et, tout en les baisant, je répète que je suis

tout à vous.

Amitiés de ma part à Fournier, si ça ne vous dérange pas…

MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE
À GUSTAVE FLAUBERT

Angers, 14 octobre 1859.

Alors même que vous m'auriez oubliée, cher Monsieur, je n'en aurais pas moins pensé à vous. J'ai mille raisons pour cela que vous n'avez pas, je n'ai nul mérite que celui de vous comprendre et d'admirer vos œuvres littéraires. Je vous aime à cause de votre cœur, de votre intelligence, de vos idées qui me sont toutes sympathiques, et aussi à cause de la reconnaissance profonde que j'éprouve, pour l'intérêt que vous me témoignez avec tant de douce mansuétude. Je n'ai donc pas cessé de penser à vous, et je vous aurais écrit si la monotonie de mes plaintes n'avait pas dû vous ennuyer. Votre lettre m'est arrivée comme une de ces consolations providentielles qui nous viennent au moment où nous sommes le plus accablés ! Je devais aller à Nantes pour le 1er septembre, époque de l'Opéra ; il s'est trouvé que l'ouverture de ce genre de spectacle a été retardée jusqu'au 1er octobre, premier contretemps. Ensuite à la fin de septembre, j'ai été prise d'une violente névralgie à la tête et aux dents, et j'en souffre encore cruellement, surtout la nuit. Dès l'âge de 16 ans, j'ai éprouvé de ces névralgies qui souvent duraient de l'hiver jusqu'au printemps, et me retenaient prisonnière, car, en ce moment, la plus légère impression de l'air me cause des douleurs affreuses. Dans cet état, je n'ai pu aller à Nantes où la température est beaucoup plus humide qu'ici. On me fait espérer que le propriétaire reprendra la maison que j'ai louée à Nantes ; j'ai donc consenti à la lui rendre, mais cela m'a vivement contrariée. Tout l'été j'ai vécu, j'ai pris patience ici, dans la pensée qu'ayant une maison ailleurs, j'en sortirais lorsque je le voudrais. C'était mon espoir, le remède en perspective à mes maux. Maintenant qu'il

faut y renoncer, je le regrette plus que de raison, il me semble que je suis prisonnière ici, condamnée à vivre et à y mourir. Et chaque site, chaque objet m'y rappelle un chagrin, une déception ou un ennui. Lorsque je vois un hiver encore à recommencer dans les mêmes conditions, sans espoir de changement, je me désespère ! Cependant, je n'aime pas Nantes, j'y suis plus malade qu'ici, mais j'ai l'Opéra et pour lui je souffrirais bien des choses. C'est un ami, c'est ma famille, mon champ d'asile, je ne vis que là, parmi ce que le monde appelle des fictions et ce qui pour moi est la seule vérité ! J'ai tant désiré me retrouver dans la salle Graslin ! enfin, il faut se résigner, je n'ai pas fait autre chose depuis que j'existe. Enfin, j'ignore si j'irai ou non, et cette incertitude est plus irritante qu'une décision définitive. L'état de mon âme est le même ; à quoi m'a servi ma jeunesse, ma fortune, mon dévouement pour tous, à rien ; ceux qui m'ont aimée m'ont fait plus de mal que ceux qui m'ont haïe. Ceux que j'ai aimés, je ne les aime plus, car ce n'était pas eux que j'aimais, mais les créations de mon imagination. Je n'ai plus d'illusions à l'égard de ce qui existe, je ne puis donc plus aimer que ce qui n'existe pas, en ce monde du moins, et que trouverai-je ailleurs ! qui sait et qui peut savoir ! Ai-je vécu ? non, j'ai souffert ! L'aspect de la nature est triste, lugubre, les feuilles des tilleuls de ma fenêtre jonchent la terre, d'autres les remplaceront, les hommes aussi renaissent, le corps disparaît, mais l'âme que devient-elle ? Je vois que votre ouvrage avance, maintenant vous devez avoir maîtrisé votre sujet, et la moitié de l'œuvre doit vous coûter moins de peine. J'attends avec impatience ce nouveau chef-d'œuvre. Ceux qui ont critiqué ***Madame Bovary*** ne l'ont pas lue, ou ne l'ont pas comprise ; à mon tour, je ne les comprends pas, comment ont-ils pu méconnaître la pensée morale qui a présidé à cette œuvre si généralement admirée ? Jamais sermon

ne m'a fait une aussi vive impression que le dénouement, c'est un enseignement sévère, terrible et de nature à retenir toutes les femmes dans la voie du devoir. Toutes les dames m'en parlent dans ce sens, et personne ne peut oublier ce livre si vrai, si naturel, si beau. Écrivez toujours ainsi, et vous aurez la sympathie des cœurs et la gloire d'un écrivain supérieur à tout ce qui usurpe aujourd'hui ce nom. Je n'ai lu que des fragments de ***La Légende des siècles***, je vais faire venir l'ouvrage ; je lis ***La Formation du dogme*** par Mme de Belgiojoso. Ici pas une revue, pas un ouvrage sérieux. Je suis toujours à la recherche d'un journal secondaire dans lequel je puisse écrire, on m'a indiqué le ***Journal pour tous***, dirigé par Jules Simon ; pourriez-vous m'obtenir à ce journal des insertions. J'écris toujours mes mémoires, cela n'avance guère, c'est ma vie que je refais jour par jour, c'est bien triste. Vous me dites d'aller à Paris, mais l'hiver pour moi c'est impossible, les trois quarts du temps je vis dans ma chambre. Angers ne me convient point, j'y suis comme dans la fosse aux lions, dans un milieu hostile, antipathique, je voudrais en sortir, mais comment ? Vous avez été malade aussi, j'espère que maintenant que vous êtes bien, que Dieu vous préserve de la souffrance ! Je l'en prie de cœur ; vous me dites que le monde, la variété des occupations, la musique, le théâtre, me guériraient, peut-être, mais ici, je n'ai rien de tout cela. Oui, voir quelqu'un jeune, gai et [en] bonne santé, donne un peu de tout cela, la joie est sympathique comme la douleur. J'ai eu celle de voir ma mère, que j'aimais plus que tout au monde, souffrir pendant vingt ans, faire l'éducation d'un enfant, non vraiment se donner mille peines, s'attacher, pour recueillir l'ingratitude, cela ne m'est que trop arrivé ! Je ne recommencerai plus ! Je trouve encore bien plus que vous la marche du clergé triste, moi qui suis restée catholique ! Je suis convaincue que si nous vivons, nous verrons de grands

événements, il est impossible de méconnaître les signes du temps, le ciel est de tous côtés chargé d'orage. J'ai lu dans le temps la brochure de G. Sand sur la guerre d'Italie ; jamais je n'ai partagé son erreur à cet égard. Peut-on donner ce qu'on n'a pas ? et ne se trouve-t-on pas en contradiction avec soi-même ! Les guerres de religion ne renaîtront pas, personne n'y attache assez d'importance. Mais si le catholicisme disparaît, qu'est-ce qui lui succédera ? Déjà Chateaubriand s'adressait cette question, je cherche, et je ne trouve pas ! Maintenant, c'est le chaos, qu'en sortira-t-il ? Sera-ce les ténèbres ou la lumière ? Là, est la crainte, mais aussi l'espoir de l'humanité. Elle attend comme à la venue du Christ. Heureux qui peut avoir un but dans sa vie, et qui peut vivre et mourir pour un sentiment ou une conviction ! Le verre de mon portrait s'est brisé, c'est un présage, pourquoi n'y pas croire, il existe un courant magnétique, une invisible affinité entre les êtres et les choses, je le crois. Les livres des Anciens sont pleins de ces croyances, et souvent pour mon propre compte, j'en ai eu la réalisation. Jusqu'ici, je n'ai pas de nouveaux malheurs, mais qui sait ?

Adieu, cher Monsieur, pensez quelquefois à l'âme sympathique qui souvent est près de la vôtre. Adieu, croyez à l'inaltérable amitié avec laquelle je suis

M.-S. LEROYER DE CHANTEPIE.

À ERNEST FEYDEAU

[Croisset, première quinzaine d'octobre 1859.]

Ta lettre m'a navré, mon pauvre Feydeau ! Que veux-tu que je te dise ? Quelle banalité t'offrir ? Je pense beaucoup à toi, voilà tout. Est-ce qu'il n'y a plus aucun espoir ? Pauvre

petite femme[2] ! c'est affreux ! Tu as et tu vas avoir de ***bons*** tableaux et tu pourras faire de ***bonnes*** études ! C'est chèrement les payer. Les bourgeois ne se doutent guère que nous leur servons notre cœur. La race des gladiateurs n'est pas morte, tout artiste en est un. Il amuse le public avec ses agonies. Comme tu dois être éreinté, écrasé, brisé ! Le seul moyen dans ces crises-là de ne pas trop souffrir, c'est de s'étudier soi-même démesurément, et la chose est possible, car l'esprit a une acuité extraordinaire.

Ma mère me charge de te dire combien elle te plaint ; elle a si profondément passé par là !

Adieu, mon pauvre vieux, bon courage.

Je t'embrasse.

À JULES DUPLAN

[Croisset, 17 ? octobre 1859.]

Homme aimable !

Je t'attends aux fêtes de la Toussaint. Tu es spécialement convié par ma nièce à embellir de ta présence notre modeste asile. – Nous ferons des ***horreurs*** à la fête des morts. Quelle excitation ne puise-t-on pas dans les pompes du catholicisme ! « Ô mes amis, c'est à l'abri des autels, etc. » Je te ferai lire ***un autre*** ouvrage, et dans lequel il n'y a que des ***principes***, puisque tu les aimes.

J'aurai fini cette semaine mon VIe chapitre. Il m'en reste encore huit ! Agréable perspective ! Sais-tu ce que je cherche par-dessus tout ? – Des supplices. Le bourgeois aura le tempérament robuste s'il avale tout ce que tu lui verses de sang,

de tripes, de lèpre, de bêtes féroces, et de religion. « c'est un livre d'un dessin farouche et extravagant. »

J'ai vu aujourd'hui le jeune Crépet. Toujours le même ! Excellent môme. Mais quel incroyable bonhomme ! quel crâne !

L'engueulade du ***Figaro*** sur About et Suttières ne m'a pas plus satisfait que la réponse dudit About à M. d'Orléans. ***Ce n'était pas cela qu'il fallait dire***. Sont-ils bons, les évêques ! À ce qu'il paraît que le père Gide devient colossal d'impiété. Tout cela est bien farce.

Je vois avec plaisir, mon cher Monsieur, que tu fais des progrès dans les arts. Tu es pénétré des bons auteurs. Tu as tout à fait le style du maître, mêmes coupes, mêmes épithètes, par-ci par-là une pensée forte, de la philosophie, ***du coloris***, de l'élégance, et de la délicatesse. Très bien, jeune homme !

Ah ! tu viens dans quinze jours, mon pauvre vieux. Ça me fera du bien ! Nous taillerons une soignée bavette ! Écris-moi l'heure de ton arrivée pour que j'aille te chercher à la gare.

Adieu, je t'embrasse, et ne manque pas, sacré bougre !

À toi.

La petite farce sur les fils de Berquin est charmante. – Ce Pollet, n'est-ce pas le graveur ?

À JULES DUPLAN

[Croisset, 26 octobre 1859.]

Illustre Saint-Florent,

Je t'attends samedi soir. – Il y a un train qui doit partir vers 6 heures et arriver vers 8 heures 40 minutes ? à moins qu'on ne l'ait récemment supprimé.

J'espère que tu seras chez moi pour la ***Fête des Morts*** ! À bon entendeur, salut !!!

Voudras-tu te charger de deux commissions ?

1° Me rapporter ma pelisse de fourrure. Envoie, je te prie, un de tes garçons à l'adresse ci-jointe, il aura à payer 6, 8 ou 12 francs, je ne me rappelle plus.

2° Feydeau fera remettre chez toi un bouquin.

Voilà, mon bon, c'est tout. Mais surtout apporte ta personne, au plus vite. – Et dis-moi le jour et l'heure où il faut que j'aille à la gare me précipiter dans tes bras infâmes.

À toi.

Mercredi soir.

À ERNEST FEYDEAU'

[Croisset,] mercredi soir [26 octobre 1859].

Tu m'as écrit une très belle et très navrante, très lamentable lettre, mon pauvre Feydeau ! Quand ta douleur sera plus sourde, nous en recauserons. Mais, au nom de la seule chose respectable en ce monde, ***au nom du Beau***, cram-

ponne-toi des deux mains, bondis furieusement sur tes deux talons et sors de là ! Je sais bien que la douleur est un plaisir et qu'on jouit de pleurer. Mais l'âme s'y dissout, l'esprit se fond dans les larmes, la souffrance devient une habitude et une manière de voir la vie qui la rend intolérable.

As-tu maintenant cuvé tout ton chagrin ? As-tu bien « ruminé l'amère pâture de tes souvenirs » ? T'es-tu fait une grande orgie avec ta tristesse étalée ? Depuis quinze jours, je peux dire que je pense à toi, à travers tout, et je te vois seul, dans ta maison, allant et venant par les appartements vides, et t'asseyant devant la table, et mettant dans tes deux mains ta tête plus lourde qu'une montagne et brûlante comme une forge.

Ne te révolte pas devant l'idée de l'oubli. Appelle-le plutôt ! Les gens comme nous doivent avoir la religion du Désespoir. Il faut qu'il soit à la hauteur du Destin, c'est-à-dire impassible comme lui. À force de se dire : « Cela est, cela est, cela est », et de contempler le trou noir, on se calme.

Tu es jeune encore. Tu as, je crois, dans le ventre, de grandes œuvres à pondre. Pense qu'il faut les faire. Oui, ***qu'il faut***, et je te prie de remarquer que je ne te donne ***aucune consolation***. Je regarde ce genre de choses comme une injure.

Si Gautier a été à l'enterrement, sois sûr qu'il a fait, dans sa pensée, une chose héroïque (je le connais depuis longtemps), et il faut lui en savoir gré. Ce qui ne serait rien pour un autre était pour celui-là excessif. Balaye tout et arrange-toi pour qu'il revienne. Si j'étais à Paris je m'en chargerais. Tu peux lui faire parler par quelqu'un. Sois bon ! c'est plus commode d'ailleurs.

Et maintenant, parlons de tes affaires. Est-ce qu'elles sont aussi désespérées que tu les fais ? Quittes-tu la Bourse définitivement, absolument ? N'y trouves-tu plus le moyen d'y gagner de quoi vivre ? S'il en est ainsi, cherche quelque chose ***d'analogue***. Tu connais l'Argent, ne le quitte pas, bien qu'il te quitte momentanément. Car tu es, sous ce rapport, un monsieur à retomber toujours sur ses pattes. Quant à la littérature, je crois qu'elle pourrait te rapporter suffisamment. Mais (et le ***mais*** est gros) en travaillant d'une manière hâtive et commerciale où tu finirais bientôt par perdre ton talent. Les plus forts y ont péri. L'Art est un luxe. Il veut des mains blanches et calmes. On fait d'abord une petite concession, puis deux, puis vingt. On s'illusionne sur sa moralité pendant longtemps, puis on s'en fout complètement. Et puis, on devient imbécile, tout à fait, ou approchant. Tu n'es pas né journaliste, Dieu merci ! Donc, je t'en supplie, continue comme tu as fait jusqu'à présent.

Ma mère fait ses préparatifs pour s'en aller à Paris. Tu la verras bientôt et tu me verras dans deux mois. J'attends dimanche le petit Duplan. Voilà toutes mes nouvelles. J'ai refusé son ***Athénée***. Fais-moi le plaisir de le porter chez lui, 18, rue Vivienne.

Adieu, mon pauvre vieux.

Sursum corda ! et je t'embrasse.

À ERNEST FEYDEAU

[Croisset,] samedi soir [12 novembre 1859].

Tu m'as l'air d'un homme, puisque tu t'es remis à travailler ! et que dans son malheur ton esprit rue au lieu de

geindre. Sois persuadé que je t'apprécie, et je crois que peu de messieurs mèneraient, comme tu le fais, une double existence. Nous en avons souvent causé avec le père Sainte-Beuve.

Continue, mon pauvre vieux ! acharne-toi sur une idée ! ces femmes-là au moins ne meurent pas et ne trompent pas !

Veux-tu te distraire ? Fais-moi (ou plutôt fais-toi) le plaisir d'acheter ***Lui***, roman contemporain par Mme Louise Colet. Tu y reconnaîtras ton ami arrangé d'une belle façon. Mais pour comprendre entièrement l'histoire et surtout l'auteur, procure-toi d'abord : 1° ***La Servante***, poème (où le gars Musset est aussi éreinté qu'il est exalté dans ***Lui***) et 2° ***Une histoire de soldat***, roman dont je suis le principal personnage. Tu n'imagines pas ce que c'est comme canaillerie. Mais quel piètre coco que le sieur Musset ! Ce livre (***Lui***), fait pour le réhabiliter, le démode encore plus que ***Elle et Lui*** !

Quant à moi j'en ressors blanc comme neige, mais comme un homme insensible, avare, en somme un sombre imbécile. Voilà ce que c'est que d'avoir coïté avec des Muses ! J'ai ri à m'en rompre les côtes. Si ***Le Figaro*** savait ce que je possède dans mes cartons, il m'offrirait des sommes exorbitantes ! c'est triste à penser.

Quelle drôle de chose que de mettre ainsi la littérature au service de ses passions, et quelles tristes œuvres cela fait faire, sous tous les rapports !

J'ai savouré le Cuvillier-Fleury. L'article ne manque pas de mauvaise foi ; mais je trouve qu'il est simplement bête. Il ne t'éreinte pas assez. Peut-être le Cuvillier t'admire-t-il, au fond ? Je te plains, alors !

Est-ce que notre ami Turgan tourne au catholicisme ? Il m'a envoyé un article de lui, ***très*** orthodoxe. Dans ce même numéro de la ***Revue européenne***, j'ai lu un éreintement de Renan qui m'a indigné. Dans quelle m… nous pataugeons, mon Dieu !

C'est en haine de tout cela, pour fuir toutes les turpitudes qu'on fait, qu'on dit et qu'on pense, que je me réfugie en désespéré dans les choses anciennes. Je me fiche une bosse d'antiquité comme d'autres se gorgent de vin. ***Carthage*** ne va pas trop mal, bien que lentement. Mais au moins je ***vois***, maintenant. Il me semble que je vais atteindre à la Réalité. Quant à l'exécution, c'est à en devenir fou !

Dans ce livre de la mère Colet il y a des choses atroces d'intention. Ainsi elle fait tout ce qu'elle peut pour me brouiller avec Sainte-Beuve, etc. Ah ! c'est bien joli ! Mais garde tout cela pour toi, car tout ce que je souhaite c'est de ne plus en entendre parler. D'ailleurs j'ai pour principe qu'il ne faut jamais ***rien répondre***. Les œuvres, voilà tout. Qu'importe le ***Nou***s, le ***Moi*** et surtout le ***Je*** ?

Je suis curieux de savoir si Théo est revenu chez toi. Il me semble que si j'avais été à Paris, tout cela ne serait pas arrivé.

Est-ce que tu vois souvent la Présidente ? c'est une excellente et surtout saine créature.

Ma mère termine ses préparatifs. Tu la verras dans le milieu de la semaine prochaine.

Merci de ton ***Athénée***.

Allons, mon pauvre vieux, adieu ! Que veux-tu que je te dise ? que je t'aime et t'embrasse.

Il se publie dans ***Le Constitutionnel*** un roman-feuilleton où l'héroïne m'accuse ***sérieusement*** (c'est l'auteur qui parle par sa bouche) d'écrire ***en vue de l'argent***. Sens-tu la profondeur du reproche ?

À GEORGES POUCHET

[Croisset,] mercredi [16 novembre 1859].

Vous êtes le plus aimable des mortels. Merci mille fois.

Le passage de Plutarque dont je vous ai parlé ne concerne point l'âge de fer. Il y est dit seulement que les premiers temps étaient de foutus temps, et que la terre se trouvait laide, et désordonnée, ***s'il est loisible de manger chair*** (chap. II).

Tâchez donc de me venir voir un de ces jours !

Mille poignées de main de votre.

Quand vous aurez le temps, envoyez-moi votre traduction de Gesenius.

À ERNEST FEYDEAU

[Croisset,] mardi soir [22 novembre 1859].

Je commençais à trouver que tu étais longtemps à me répondre, mon bon. Et après toutes les bourrasques effroyables que tu as subies, j'avais peur que tu ne fusses malade.

Je vois au contraire que tu travailles. Continue ! Tu en seras récompensé probablement, par un beau livre.

Bien que je n'admire pas immensément le sieur Musset, il n'en restera pas moins comme un charmant jeune homme. Il a eu de beaux *jets*. Quant à faire *une œuvre*, ce gentilhomme avait la poitrine trop étroite (tu as vu dans *Lui* qu'il était essoufflé pour monter chez la Muse). Mais il ne faut pas oublier qu'il a été très original (à son heure), et qu'il a écrit de petites choses ravissantes. Quant à avoir la mine d'un *maître*, comme tu le dis fort bien, jamais !

Il me *déplaît* pour avoir mis en axiomes et pratique « la Poésie du cœur » (double farce à l'usage des impuissants et des charlatans). En voilà un qui a été peu critique ! Il me paraît avoir eu sur l'humanité le coup d'œil d'un coiffeur sentimental ! toujours « mon pauvre cœur », toujours les larmes ! – Je crois du reste que la mère Colet l'a reproduit assez fidèlement ? et il est facile maintenant de le bien connaître. As-tu remarqué ses affectations de noblesse ? ses éternels bals aux ambassades ? Comme c'est beau cet homme qui porte sa douleur *dans le monde* ! – telle qu'un bijou rare, pour l'ébahissement de ces Messieurs et ces Dames !

Quant à moi, ne crois pas que ce livre m'ait *irrité* (il y a longtemps que je sais à quoi m'en tenir sur l'auteur !). Je t'avouerai même que je suis assez corrompu, assez orgueilleux, ou assez vertueux pour m'en être *démesurément* amusé. Et puis en définitive j'y fais bonne figure. Ai-je l'air suffisamment rébarbatif ? invulnérable, *piété*, à la fois tout spirituel et invisible comme un ange et baiseur comme un héros de De Sade : « Personne au monde n'était maître de son foutre comme Rombeau !!! » (ce qui, par parenthèse, est une jolie phrase). C'est en effet parce que j'étais *trop* maître de

mon foutre que nous nous sommes fâchés ! Je trouvais qu'elle empiétait sur mon sexe. Les couilles peuvent se louer ou se prêter, mais s'aliéner, jamais !

Cette publication m'a convaincu, une fois de plus, de l'immoralité profonde des femmes. Tu m'objecteras que celle-là est un monstre (non, d'abord ! Il n'y a pas de monstres, hélas !) et quand même, il y a des monstres aussi parmi les hommes ! Or, ***pas un*** homme ne ferait cela sur une ancienne maîtresse. Mais les femmes n'ont aucune idée du ***Droit***. Les meilleures ne se font pas scrupule d'écouter aux portes, de décacheter des lettres, de conseiller et de pratiquer mille petites trahisons, etc. Tout cela vient de leur organe. Où l'homme a une Éminence, elles ont un Trou !

Cette éminence-là c'est la Raison, l'Ordre, la Science, le Phallus-Soleil, et le trou, c'est la nuit, l'humide, le trouble. Ceci est du pur Carthaginois.

À propos de ***Carthage***, j'entre maintenant à la séance de nuit des ***Cent*** dans le temple de Moloch, où on engueule M. Hamilcar Barca lequel doit répondre avec une éloquence digne d'Odilon Barrot, ou plutôt du général Foy ? Ça me mènera jusqu'à Noël, époque où je me précipiterai dans tes bras, et il y a longtemps que j'en ai envie, mon pauvre garçon !

Ma mère part demain matin pour Paris. Elle me charge de te dire que tu les trouveras toujours le matin et le soir. – Une fois passé 5 heures.

Adieu, vieux, je t'embrasse.

À MADAME JULES SANDEAU

Croisset, jeudi [24 novembre 1859].

C'est moi !

Comment allez-vous ? Il m'ennuie de ne pas avoir de vos nouvelles ! Où êtes-vous, maintenant, et comment se passe votre vie ? Écrivez-moi donc un peu.

Quant à moi, je n'ai absolument rien à vous dire, si ce n'est que dans un mois j'espère me précipiter rue du Cherche-Midi. Mes jours s'écoulent dans une monotonie et une régularité monacales. Je suis seul maintenant – (ma mère est à Paris). Je ne vois personne et je n'entends rien. De temps à autre, un remorqueur passe sous mes fenêtres. La Seine murmure, les grands arbres sans feuilles se balancent, et pendant la nuit le vent bruit. Voilà tout. Je suis perdu dans des rêveries et des lectures sans fin ni fond. J'ai fait, cet été, de la médecine, de l'art militaire, etc., un tas de choses fort inutiles. Une idée en amène une autre, et je me laisse aller au courant sans trop songer à ma besogne. Voilà pourquoi je suis si longtemps à pondre un livre. « Mon dernier petit » a cependant avancé. Maintenant, j'en vois la fin. Pourvu qu'il vous plaise ! Car je tiens beaucoup à votre estime littéraire. Comment accepterez-vous ce tissu d'extravagances ? En tout cas, la tentative est honnête. J'ai fait ce que j'ai cru *bien*. Or, nous ne valons quelque chose que par nos aspirations.

Je suis en ce moment un peu troublé par l'idée d'un voyage en Chine. Il me serait *facile* de partir avec l'expédition française. Et je ne vous cache pas que je lâcherais très bien mon travail et mes travaux pour m'en aller au pays des paravents et du nankin, si je n'avais une mère qui commence à devenir vieille, et que ce départ achèverait.

Voilà la seconde fois que je *rate* la Chine !

Voyager (bien que ce soit un triste plaisir) est encore la meilleure chose de la vie – puisque tout, ici-bas, est impossible : l'art, l'amour, etc., et même le bien-être, – j'entends la parfaite santé du corps et de l'âme, que je vous souhaite, – comme on dit à la fin des sermons. Mais je suis lugubre, il me semble ? c'est peut-être l'influence de Moloch (dont je décris le sanctuaire) – ou bien celle de mes trente-huit ans qui vont sonner dans quinze jours ? Hélas, oui !

Ah ! si mon cœur osait encor se renflammer !
Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête ?
Ai-je passé le temps d'aimer ?

comme dit notre *immortel* fabuliste, l'*inimitable* La Fontaine.

Avez-vous *La Légende des siècles ?* Comme c'est beau ! J'en suis resté ébloui.

Quel Kabyre, quel colosse que ce père Hugo.

Mais tout cela doit plaire très peu au bon public. Tant qu'on ne le prend pas par un vice, il vous échappe, ce bon public. Plus nous irons et plus le talent se séparera de lui.

Dans ce ramassis de badauds et de misérables qui composent la grand-ville, il [faut] bien faire des exceptions, cependant. – Vous savez qu'il s'y trouve un petit coin où ma pensée se reporte souvent. Acceptez-la, pour si peu qu'elle vaille, – et permettez-moi de baiser vos deux mains,

en me disant,

tout à vous.

À ERNEST FEYDEAU

Nuit de mardi, Croisset [29 novembre 1859].

Il est bien tard, mon vieux ; n'importe ! il faut que je te dise un petit bonjour. Comment vas-tu ? Es-tu un peu moins triste ? ***Catherine*** marche-t-elle ? Moi, je suis empêtré dans le temple de Moloch, et ma séance du parlement n'est pas facile à faire !

Il faut être absolument fou pour entreprendre de semblables bouquins ! À chaque ligne, à chaque mot, je surmonte des difficultés dont personne ne me saura gré, et on aura peut-être raison de ne pas m'en savoir gré. Car si mon système est faux, l'œuvre est ratée.

Quelquefois, je me sens épuisé et las jusque dans la moelle des os, et je pense à la mort avec avidité, comme un terme à toutes ces angoisses. Puis ça remonte tout doucement. Je me re-exalte et je retombe – toujours ainsi !

Quand on lira ***Salammbô***, on ne pensera pas, j'espère, à l'auteur ! Peu de gens devineront combien il a fallu être triste pour entreprendre de ressusciter Carthage ! C'est là une Thébaïde où le dégoût de la vie moderne m'a poussé.

Si je n'avais pas ma mère, je partirais maintenant pour la Chine. L'occasion m'en serait facile.

Je viens de lire ce soir ***La Femme*** du père Michelet. Quel vieux radoteur ! Il abuse du bavardage, franchement. Ne te semble-t-il pas, au fond, jaloux de Balzac !

Puisque tu as lu ***Lui***, lis donc ***Une histoire de soldat***. Je t'assure que tu t'amuseras. C'est bien plus beau, parce que je suis au premier plan.

Est-ce que tu vas tous les dimanches soir chez la Présidente ?

C'est une chose étrange, comme je suis attiré par les études médicales (le vent est à cela dans les esprits). J'ai envie de disséquer. Si j'étais plus jeune de dix ans, je m'y mettrais. Il y a à Rouen un homme très fort, le médecin en chef d'un hôpital de fous, qui fait pour des intimes un petit cours très curieux sur l'hystérie, la nymphomanie, etc. Je n'ai pas le temps d'y aller et voilà longtemps que je médite un roman sur la folie, ou plutôt sur ***la manière*** dont on devient fou ! J'enrage d'être si long à écrire, d'être pris dans toutes sortes de lectures ou de ratures. La vie est courte et l'Art long ! Et puis, à quoi bon ? N'importe, « il faut cultiver notre jardin ». La veille de sa mort, Socrate priait, dans sa prison, je ne sais quel musicien de lui enseigner un air sur la lyre : « À quoi bon, dit l'autre, puisque tu vas mourir ? – À le savoir avant de mourir », répondit Socrate. Voilà une des choses les plus hautes en morale que je connaisse et j'aimerais mieux l'avoir dite que d'avoir pris Sébastopol.

Je ne vois personne. Je ne lis aucun journal. Je ne sais pas du tout ce qui se passe dans le monde.

Adieu mon pauvre vieux, je t'embrasse.

À AMÉLIE BOSQUET

[Croisset,] mercredi matin [novembre 1859].

Vous vous êtes trompée sur le ***sens*** de ma dernière lettre. Et j'ai été sans doute trop loin dans mes reproches puisque vous me faites des excuses. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la réparation m'a fait plus que ***(sic)*** de plaisir que

l'offense ne m'avait fait de mal. Il n'y a que les femmes pour blesser et caresser ! Que nous avons la main lourde à côté d'elles !

Ma liaison avec Mme C[olet] ne [m'a] pas laissé aucune « blessure », dans l'acception sentimentale et profonde du mot. C'est plutôt le souvenir (et encore maintenant la sensation) d'une irritation très longue. Son livre a été le bouquet final de la chose. Joignez à cela les commentaires, questions, plaisanteries, allusions, dont je suis l'objet depuis la publication de ladite œuvre. Quand j'ai vu que ***vous aussi***, vous vous en mêliez, j'ai un peu perdu patience, je l'avoue, parce qu'en public je fais bonne figure. Comprenez-vous ? N'allez pas croire que je vous en veuille. – Non, je vous embrasse très tendrement pour les gentilles choses que vous me dites. Voilà le vrai.

Pourquoi aussi ***plaisantiez-vous*** ? pourquoi faisiez-vous comme les autres, car ***on*** a sur moi une opinion toute faite et que rien ne déracinera (je ne cherche pas, il est vrai, à détromper le monde), à savoir : que je n'ai aucune espèce de sentiment, que je suis un farceur, un coureur de filles (une sorte de Paul de Kock romantique ?), quelque chose entre le bohème et le pédant. Quelques-uns prétendent même que j'ai l'air d'un ivrogne, etc., etc.

Je ne crois être, cependant, ni un hypocrite ni un poseur. N'importe ! on se méprend toujours sur moi. À qui la faute ? à moi sans doute ? Je suis plus élégiaque qu'on ne croit ! Mais je porte la pénitence de mes cinq pieds huit pouces et de ma figure rougeaude. –

Je suis encore timide comme un adolescent et capable de conserver dans des tiroirs des bouquets fanés. – J'ai dans ma jeunesse démesurément aimé, aimé sans retour, profon-

dément, silencieusement. Nuits passées à regarder la lune, projets d'enlèvement et de voyages en Italie, rêves de gloire pour *elle*, tortures du corps et de l'âme, spasmes à l'odeur d'une épaule, et pâleurs subites sous un regard, j'ai connu tout cela, et très bien connu. Chacun de nous a dans le cœur une chambre royale. *Je l'ai murée*, mais elle n'est pas détruite.

On a parlé à satiété de la prostitution des femmes. On n'a pas dit un mot sur celle des hommes. – J'ai connu le supplice des filles de joie. – Et tout homme qui a aimé longtemps et qui voulait ne plus aimer l'a connu, etc. !

Et puis il arrive un âge *où l'on a peur*. – Peur de tout, d'une liaison, d'une entrave, d'un dérangement ; on a tout à la fois soif et épouvante du bonheur. Est-ce vrai ?

Il serait pourtant si facile de passer la vie d'une manière tolérable ! mais on cherche les sentiments tranchés, excessifs, exclusifs, tandis que le complexe, le grisâtre est seul praticable. – Nos grands-pères, et surtout nos grand-mères, avaient plus de sens que nous, n'est-ce pas ?

Il me semble que notre petite *dissension* nous a faits encore meilleurs amis qu'auparavant. Est-ce une illusion ? non ! vous avez compris que j'étais plus sérieux que je n'en ai l'air, et je vous ai trouvée très bonne. Ainsi je vous serre les mains très longuement.

À vous.

Parlez-moi de vous, quand vous n'aurez rien de mieux à faire. Travaillez le plus possible, c'est encore le meilleur ! La morale de *Candide* « il faut cultiver notre jardin » doit être

celle des gens comme nous, de ceux ***qui n'ont pas trouvé***. Trouve-t-on jamais d'ailleurs ? et quand on a trouvé, on cherche autre chose.

À AGLAÉ SABATIER

[Croisset,] dimanche 4 [décembre 1859].

Je n'ai rien à vous dire, chère Présidente, et cependant je vous écris – oui – afin que vous me répondiez. Tel est le fond de ma politique.

Je veux savoir ce que vous devenez, si vous ne vous ennuyez pas trop, etc. Comment se portent vos toutous ? Comment va la peinturlurade ? Je désire voir un peu vos pattes de mouche. Voilà.

Avez-vous froid comme moi ? Ici on est à la glace. Et les roupies font des chandelles des rois, aux nez des personnes. Et la chaude-pisse des bâtons de sucre d'orge à l'extrémité de leurs engins (vu la violence horrifique de la température). Je ne parle pas pour moi. Car voilà huit mois que je vis dans une chasteté absolue. Si je n'avais l'habitude de me laver quotidiennement, mon pucelage aurait eu le temps de se refaire : la membrane se serait reformée (voir ***La Femme*** de Michelet, 1 vol., prix 3 francs). Quel vieux fol que ce père Michelet ! Il me paraît, au fond, jaloux du sieur Balzac qui avait pénétré plus avant que lui dans les callibistrés physiques et moraux du sexe que j'idolâtre.

J'ai fort hésité, depuis quelque temps, à m'en aller en Chine, avec l'expédition française. Il m'est été facile de m'y faire admettre. Voyager (bien que ce soit un triste plaisir) est encore la plus tolérable chose de l'existence, puisque tout

est impossible ici-bas, l'art, l'amour, l'argent, tous nos rêves, tout ce qu'on désire.

J'ai travaillé comme dix nègres, cet été. – Et je commence à comprendre ce que je fais. Mais il faut encore que tout 1860 soit écoulé avant que je n'aie fini. Et ensuite ce sera peut-être un *four* ? Voilà !

La semaine prochaine je prends 38 ans. – Ou plutôt trente-huit m'auront pris – ce qui me fait faire des réflexions philosophiques dans le silence du cabinet ! et cependant, comme dit notre ***immortel*** fabuliste, le ***bon*** La Fontaine :

Ah ! si mon cœur pouvait encor se renflammer !
Ne trouverai-je plus de charme qui m'arrête ?
Ai-je passé le temps d'aimer ?

On trouve toujours des charmes qui vous arrêtent. Les roses ne manquent jamais ! Mais si l'on ne sent plus que les épines !

Suis-je fleuri, hein ?

Vous avez donc lu les turpitudes de ce misérable Léonce ? Avouez que c'était un ***gars*** ! Mais tout cela n'est beau que si l'on connaît deux ouvrages préliminaires qui préparent l'effet.

J'ai appris, dans la paix des champs, deux ou trois belles histoires… ***d'hommes*** ; l'une s'est même passée chez moi. – Et je compte vous en régaler, en gazant bien entendu.

C'est dans trois semaines, à Noël, que je compte, chère Présidente, me précipiter à vos pieds. En attendant, je fais une caresse obscène dans chaque œillet de vos bottines et

vous prie de croire que je vous aime beaucoup, de toutes les façons.

Le vôtre.

À AGLAÉ SABATIER

[Croisset, 13 décembre 1859.]

Voulez-vous, belle Présidente, faire à Mlle Doudou tous mes compliments de condoléance, pour la mort de son pauvre petit enfant, que j'ai apprise avant-hier au soir.

Je ne lui écris pas, pour mille raisons. – Mais la meilleure de toutes est que vous vous entendrez à cela bien mieux que moi, en votre qualité de femme. – Dites-lui de ces choses qui font pleurer et qui soulagent.

La voilà revenue telle que devant. – Rien ne reste plus de cette liaison que le souvenir.

Ainsi finissent les choses humaines. Quelle triste mascarade que l'existence !

Quant à vous, vous savez ***les sentiments que je vous porte***. Le silence est donc plus éloquent que toutes les paroles. Lorsque vous n'aurez rien de mieux à faire, écrivez-moi pour me dire si vous vous ennuyez beaucoup et si la portraiture fait son chemin.

Mille tendresses de votre…

13 décembre, Croisset.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset, 17 décembre 1859.]

Ma chère Carolo,

Je compte revoir et baiser ta gentille petite ***trombine*** vendredi prochain, si d'ici là je ne péris pas enseveli sous la neige, comme un crétin des Alpes. Tu n'as pas l'idée du temps qu'il fait ! Et ***de l'horreur de la nature*** ! Si ta grand-mère était à Croisset, elle périrait de mélancolie. Rien n'est plus sauvage. Cette tristesse a sa beauté. Je préfère celle du soleil, néanmoins.

Ton chat a été aujourd'hui porté chez Mme Sénard, la femme du menuisier. Le boucher lui apportera toutes les semaines pour 4 sols de ***mou***. C'est la quantité qu'il faut. – Mais il ne paraissait pas disposé à quitter sa maison. Ça l'ennuyait évidemment.

J'ai reçu dimanche dernier une lettre qui était à mon adresse, mais écrite à ta bonne-maman, lettre fort aimable de Mme Tennant (Gertrude Collier), pour la prier de lui envoyer une bonne d'enfant française. Je vous l'apporterai. – Et comme j'ai pensé qu'à Paris vous ne connaissiez guère de bonnes d'enfant, j'ai donné la commission à Narcisse et à Julie qui ont découvert la fille d'un douanier. Cette jeune personne joint à ses talents celui de savoir faire la barbe. Mais à ce qu'il paraît que c'est un très bon sujet. Je verrai demain les parents et j'écrirai à Gertrude leurs conditions.

Probablement que ta tante Achille arrivera à Paris, demain dimanche. C'était du moins son projet mercredi dernier. – Je dois dîner chez eux tantôt. – Mais je serai peut-être le soir fort embarrassé pour revenir à cause de la neige.

As-tu bien travaillé pour moi ? Je me présenterai avec une quantité de programme effrayante. J'aurai ce soir fini tout le cours du Moyen Âge : voilà deux jours entiers que j'y travaille, sans discontinuer.

Je partirai d'ici probablement jeudi et je coucherai à Mantes chez Bouilhet.

Adieu, mon aimable nièce,

À bientôt.

Ton sheik.

Samedi matin.

Tâchez que Touzan ait fini. – Quel animal !

À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE

Croisset, dimanche matin [18 décembre 1859].

Je pars pour Paris après-demain et je vous envoie un bonjour du seuil de ma cabane. – Voici l'époque des souhaits de nouvelle année, lesquels vous faire ? Si j'avais le bonheur dans mes mains, je vous le donnerais, car vous me semblez le mériter ; mais pourquoi vous obstinez-vous à vivre d'une vie qui vous est funeste ? Tâchez donc d'avoir un peu plus d'énergie. Vos lettres, si charmantes et affectueuses pour moi, me navrent cependant, car j'y découvre une incurable mélancolie. Ne craignez pas de me lasser ; en fait de tristesses, j'ai le cœur large. Elles entrent toutes là-dedans comme dans leur gîte naturel.

Vous me parlez des déceptions de cette vie, des gens qu'on a aimés, qui ne vous aiment plus ou qu'on n'aime plus – chose plus triste encore ! – J'ai eu dans ma jeunesse de grandes affections ! J'ai beaucoup aimé certains amis qui m'ont tous peu à peu (et sans s'en douter eux-mêmes) ***planté là***, comme on dit. Les uns se sont mariés, les autres ont tourné à l'ambition, ***etc***. ! À trente-cinq ans (et j'en ai trente-huit) on se trouve veuf de sa jeunesse ; alors on se retourne vers elle et on la regarde comme de l'histoire. – Quant à l'amour, je n'ai jamais trouvé dans ce suprême bonheur que troubles, orages et désespoirs ! La femme me semble une chose impossible. Et plus je l'étudie, et moins je la comprends. Je m'en suis toujours écarté le plus que j'ai pu. C'est un abîme qui attire et qui me fait peur ! Je crois, du reste, qu'une des causes de la faiblesse morale du XIXe siècle vient de sa ***poétisation*** exagérée. Aussi le dogme de l'immaculée Conception me semble un coup de génie politique de la part de l'Église. Elle a formulé et annulé à son profit toutes les aspirations féminines du temps. Il n'est pas un écrivain qui n'ait exalté la mère, l'épouse ou l'amante. – La génération, endolorie, larmoie sur les genoux des femmes, comme un enfant malade. On n'a pas l'idée de la ***lâcheté*** des hommes envers elles !

De sorte que, ***pour ne pas vivre***, je me plonge dans l'Art, en désespéré ; je me grise avec de l'encre comme d'autres avec du vin. Mais c'est si difficile d'écrire que parfois je suis brisé de fatigue.

J'ai cependant travaillé sans relâche depuis huit mois. Aussi suis-je arrivé au milieu de mon livre. J'espère l'avoir fini pour le commencement de 1861. – Si je vais si lentement, c'est qu'un livre est pour moi une manière spéciale de vivre. À propos d'un mot ou d'une idée, je fais des re-

cherches, je me perds dans des lectures et dans des rêveries sans fin. Ainsi, cet été, j'ai lu de la médecine, ***et caetera***.

Il vient de paraître un livre que je ne connais pas, mais qui doit vous intéresser, j'en suis presque sûr : ***Les Lettres d'Éverard***, par Lanfrey. – Vous me parlez de J. Simon, je ne le connais ni directement, ni indirectement.

Je crois que toutes vos douleurs morales viennent surtout de l'habitude où vous êtes de chercher la ***cause***. Il faut tout accepter et se résigner à ne pas conclure. Remarquez que les sciences n'ont fait de progrès que du moment où elles ont mis de côté cette idée de cause. Le Moyen Âge a passé son temps à rechercher ce que c'était que la substance, Dieu, le mouvement, l'infini, et il n'a rien trouvé, parce qu'il était ***intéressé***, égoïste, pratique dans la recherche de la vérité. (Ceci doit être un enseignement pour les individus.) – « Qu'est-ce que ton devoir ? L'exigence de chaque jour. » Ceci est un mot de Goethe. Notre devoir est de vivre (noblement, cela va sans dire), mais rien de plus. Or, je ne connais rien de plus noble que la contemplation ardente des choses de ce monde. La science deviendra une foi, j'en suis sûr. Mais, pour cela, il faut sortir des vieilles habitudes scolastiques : ne pas faire ces divisions de la forme et du fond, de l'âme et du corps, qui ne mènent à rien ; – il n'y a que des faits et des ensembles dans l'univers. Nous ne faisons que de naître. Nous marchons encore à quatre pattes et nous broutons de l'herbe, malgré les ballons. Il y a des gens qui peignent l'infini en bleu, d'autres en noir. L'idée que le catholicisme se fait de Dieu n'est-elle pas celle d'un monarque oriental entouré de sa cour ? La pensée religieuse est en retard de plusieurs siècles. Ainsi du reste.

Un temps viendra où l'on ne cherchera plus le bonheur – ce qui ne sera pas un progrès, mais l'humanité sera plus tranquille.

Savez-vous encore ce qui vous nuit ? c'est que vous vous perdez dans mille petites choses accessoires. Vous faites dans votre vie comme je fais dans mes œuvres. Vous négligez les premiers plans pour les lointains, cela est un défaut de raison. Vous êtes libre, rien ne vous retient et tout vous retient. Quand on vous indique un remède, vous objectez votre santé ; mais le seul moyen de guérir, c'est de se considérer comme guéri. Les gens qui ***veulent*** guérir guérissent, demandez cela aux chirurgiens. – Ainsi vous me dites qu'un séjour à Paris, dans l'hiver, vous ferait du mal. – Pourquoi ? Essayez !

Quand je suis parti pour l'Orient (où j'ai voyagé pendant deux ans), j'avais le cœur arraché ; mais comme je m'étais ***juré*** de partir, je suis parti et j'en suis revenu.

La fable du ***Chariot embourbé*** est d'une bonne morale, allez !

Un peu de courage, voyons, ***n'aimez pas*** votre douleur, et quand vous serez trop triste, écrivez-moi, car j'ai pour vous un sentiment très profond et très tendre.

Mille bonnes cordialités.

À EDMA ROGER DES GENETTES

[Croisset, 18 décembre 1859 ?]

Oui ! encore séparés ! « Encore une fois sur les mers », comme dit Childe Harold ! Décidément ma vie, qui est pleine

de noblesse, n'est pas rembourrée de douceurs. Je vis comme un chien, ou comme un saint ! Enfin !... Je ne vous connais pas ; vous ne savez pas ce que je donnerais pour vivre avec vous pendant deux jours, seuls, entièrement seuls ! Il y a mille choses qui me viendraient et qui vous viendraient. Nous ne nous sommes pas tout dit. Il me semble que nous sommes deux ombres courant l'une après l'autre, tandis que nous pourrions devenir deux êtres se confondant.

Je vous plains de la mort de cette femme. Ça n'est pas gai de perdre les gens qu'on aime. En ai-je déjà enseveli, moi ! J'ai fait souvent la ***veillée*** ! L'homme que j'ai le plus aimé m'est resté à demi dans les mains... Quand une fois on a baisé un cadavre au front, il vous en reste toujours sur les lèvres quelque chose, une amertume infinie, un arrière-goût de néant que rien n'efface. Il faut regarder les étoiles et dire : « J'irai peut-être. »

Mais la manière dont parlent de Dieu toutes les religions me révolte, tant elles le traitent avec certitude, légèreté et familiarité. Les prêtres surtout, qui ont toujours ce nom-là à la bouche, m'agacent. C'est une espèce d'éternuement qui leur est habituel : ***la bonté de Dieu***, ***la colère de Dieu***, ***offenser Dieu***, voilà leurs mots. C'est le considérer comme un homme et, qui pis est, comme un bourgeois. On s'acharne encore à le décorer d'attributs, comme les sauvages mettent des plumes sur leur fétiche. Les uns peignent l'infini en bleu, les autres en noir. Cannibales que tout cela... Nous en sommes encore à brouter de l'herbe et à marcher à quatre pattes, malgré les ballons. L'idée que l'humanité se fait de Dieu ne dépasse pas celle d'un monarque oriental entouré de sa cour. L'idée religieuse est donc en retard de plusieurs siècles sur l'idée sociale, qui n'est pas déjà si parfaite. – Et il y a des

tas de farceurs qui font semblant de se pâmer d'admiration là-devant.

À MAURICE SCHLÉSINGER

[Croisset, 18 décembre 1859.]

Voici venir le Jour de l'An, mon cher Maurice ! Quels souhaits faut-il vous faire ? Acceptez-les tous, et pour les vôtres.

Il m'ennuie de n'entendre parler d'aucun de vous. Ne reverrai-je plus personne ? Dites-moi ce que vous devenez, femme, fils, fille et petite-fille.

Dans deux jours, je m'en retourne au boulevard du Temple. Je vais trouver Paris probablement aussi bête que je l'ai laissé, ou encore plus. La platitude gagne avec l'élargissement des rues ; le crétinisme monte à la hauteur des embellissements. Vous n'avez pas l'idée du point où nous en sommes. L'hypocrisie vertueuse surtout n'a pas de limites, on est d'une honnêteté qui ne se trouve que chez les filous.

Ce ne sera pas encore pour cette année que j'aurai fini mon bouquin sur *Carthage*. J'écris fort lentement, parce qu'un livre est pour moi une manière spéciale de vivre. À propos d'un mot ou d'une idée, je fais des recherches, je me livre à des divagations, j'entre dans des rêveries infinies ; et puis, notre âge est si lamentable, que je me plonge avec délices dans l'Antiquité. Cela me décrasse des Temps modernes. Mais dès que j'aurai fini, au commencement de 1861, j'espère, j'irai vous porter la chose : 1° parce que j'ai

envie de vous voir et 2° parce qu'un peu d'air me fera du bien.

Rien de neuf dans ma famille. Ma mère vieillit et devient délicate. J'ai une belle nièce de dix-neuf ans qu'on va marier un de ces jours, une autre de treize dont le plus grand amour est un jeune chat à pattes blanches. Mon frère a été décoré cet été, et moi, quand vous me reverrez, vous me reconnaîtrez à peine, tant je suis chauve et éreinté. Voilà tout.

Nous causons souvent de vous, Janin et moi. Jamais je ne vois Panofka, et je ne passe pas devant le splendide magasin de Brandus sans un serrement de cœur, en songeant au vieux temps où l'on blaguait si bien et si fort à la ***Gazette musicale***.

MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE À GUSTAVE FLAUBERT

Angers, le 28 décembre 1859.

Merci mille fois, cher Monsieur, du souvenir que vous m'avez donné en quittant la campagne. Moi aussi, je veux vous dire combien j'ai d'estime, d'amitié, de confiance en vous, avant que l'état où je me trouve m'empêche peut-être de vous écrire. Je vous dirai que le prêtre auquel je me confessais depuis 30 ans vient de mourir, et cela m'a mis dans un état dont rien ne peut vous donner l'idée. La pensée d'un prêtre inconnu m'a jetée dans des angoisses telles que je jetais la nuit des cris de détresse. J'ai été reprise des imaginations les plus folles, les plus affreuses, les plus incroyables, dont je m'accusais hautement à ceux qui m'entourent. Ma pauvre vieille bonne avec moi depuis 40 ans, qui couche

dans ma chambre, ne dort pas plus que moi depuis 15 jours. J'ai des maux de tête affreux, je ne mange pas, je n'y résisterai point. Et pourtant j'ai souffert toute la vie, Dieu n'est pas juste de me laisser ainsi ! je me crois obligée de me confesser et je sens que cela m'est impossible, ne pourrai-je obtenir une exemption de confession pour cause d'impossibilité ? Pour me rendre tranquille, il faudrait m'emmener dans un pays où il n'y eût pas de confession, ce serait me rendre plus que la vie, la raison. Sur tout autre sujet, j'ai des idées très nettes, mais sur la confession, il paraît que je suis folle ! Que vais-je devenir ! Vivre nuit et jour dans des angoisses, des tortures inexprimables, cela ne se peut longtemps, je céderais à la tentation du suicide ! L'idée d'un prêtre inconnu m'est horrible ! Depuis quelques années, j'écris toutes mes confessions, je veux que le prêtre les lise, mais à chaque instant il me vient une nouvelle imagination ! Mon Dieu ! donnez-moi un conseil, un remède. J'attends mon médecin, que lui dirai-je ? que dira-t-il, cela m'inquiète, je voudrais que personne ne connût mon état. Cher Monsieur, pensez à moi, je ne comprends pas ce que je lis, ni la musique, il faut que j'aie la tête bien malade. Adieu, encore une fois. Votre amie dévouée.

M.-S. LEROYER DE CHANTEPIE.

À ERNEST FEYDEAU

[Paris, fin de décembre 1859 ?]

Mon brave,

Apporte-nous demain en venant dîner ***La Légende des siècles*** !!!

À EDMA ROGER DES GENETTES

[Paris, fin de décembre 1859.]

[…] Votre lettre de ce matin m'a fait longuement réfléchir. J'aime mieux ces cris vrais que des efforts pour rire et plaisanter, car vous ignorez complètement ce que c'est que la joie. Cette énergie, ce don naturel vous manque. Pleurez donc en liberté sur le cœur de votre ami, il tâchera d'essuyer vos larmes, quoique vos injustices le blessent. Vous ne me connaissez pas, dites-vous, pas plus qu'une langue dont on sait à peine quelques mots ? Et pourtant, que vous ai-je caché ? Il me semble que je suis naturellement ouvert. Rien n'est moins compliqué que mon esprit. Mais le monde et le catholicisme vous ont gâtée. Vous êtes pleine de sophismes et de sentiments troubles qui vous empêchent de voir le Vrai. Le bon Dieu vous avait faite meilleure et c'est à cause de cela que je vous aime, car vous avez dû horriblement souffrir, et vous souffrez encore, pauvre chère amie ! J'ai la présomption de vous connaître, moi. Or, j'entrevois dans votre vie et dans votre âme des abîmes d'ennui et de misères, une solitude, un Sahara éternel que vous parcourez incessamment. Je ne connais personne d'aussi profondément sceptique que vous et vous vous torturez dans tous les sens pour essayer de croire. Je vous irrite horriblement, et c'est peut-être pour cela que vous tenez à moi. Je vous reproche de m'avoir traité comme tout le monde quand je vous aimais comme personne ne vous aimera.

[…] Il est si facile pourtant d'avoir la foi du charbonnier, d'admirer ce qui est admirable, de rire à ce qui est drôle, d'exécrer le laid, le faux, l'obscur, d'être ***humain*** en un mot, je ne dis pas humanitaire, de lire l'histoire et de se chauffer au soleil ! Il faut si peu de chose pour remplir une âme humaine ! J'entends d'avance l'objection ; je vois arriver la sé-

rie de ceux qui ont chanté l'insuffisance de la vie terrestre, le néant de la science, la débilité naturelle des affections humaines. Mais êtes-vous bien sûre de connaître la vie ? Avez-vous été jusqu'au fond de la science ? N'êtes-vous pas trop faible pour la passion ? N'accusons pas l'alcool, mais notre estomac ou notre intempérance. Qui donc parmi nous s'efforce constamment et sans espoir de récompense, sans intérêt personnel, sans attente de profit, de se rapprocher de Dieu ? Qui est-ce qui travaille pour être plus grand et meilleur, pour aimer plus fort, pour sentir d'une façon plus intense, pour comprendre davantage ?…

À AGLAÉ SABATIER

[Paris, hiver 1859-1860.]

Chère Présidente,

Oui ! certainement !

J'en étais ! J'en re-serai.

À vous, sous toutes les températures, et éternellement vôtre.

Mercredi soir.

À AGLAÉ SABATIER

[Paris,] samedi midi [hiver 1859-1860 ?]

Chère Présidente,

Je ne pourrai aller, demain, dîner chez vous. Car j'ai plusieurs courses à faire dans la soirée, de 7 à 10 heures. – Mais j'apparaîtrai sur ***le tard***, comme un Phantôme.

Il y a, dans votre aimable billet, un mot que je ne comprends nullement. Qu'est-ce que c'est que ***M***lle ***Sauvage*** qui doit dîner demain chez vous, et qui est mon amie ? Problème ! Pensée ! comme dirait le père Hugo… Je m'y perds…

À demain donc, et en attendant, mille tendresses.

Je vous baise les mains, les pieds et ***tout*** ce que vous voudrez.

Le vôtre du fond de l'âme.

À AGLAÉ SABATIER

[Paris, hiver 1859-1860 ?]

Ne m'attendez pas aujourd'hui, belle Présidente.

Je ne puis aller dîner chez Théo. – Envers lequel je suis honteux.

Je tâcherai demain de me lever dès l'aurore et de courir vers ses régions lointaines.

Mille tendresses.

À bientôt. Je vous baise les mains.

Mercredi matin.

À EDMA ROGER DES GENETTES

[Paris, début de janvier 1860.]

[…] Vous savez bien que je ne partage nullement votre opinion sur la personne de M. de Voltaire. C'est pour moi un ***saint*** ! Pourquoi s'obstiner à voir un farceur dans un homme qui était un fanatique ? M. de Maistre a dit de lui dans son traité des ***Sacrifices*** : « Il n'y a pas de fleur dans le jardin de l'intelligence que cette chenille n'ait souillée. » Je ne pardonne pas plus cette phrase à M. de Maistre que je ne pardonne tous leurs jugements à MM. Stendhal, Veuillot et Proudhon. C'est la même race quinteuse et anti-artiste. Le tempérament est pour beaucoup dans nos prédilections littéraires. Or, j'aime le grand Voltaire autant que je déteste le grand Rousseau ; et cela me tient au cœur, la diversité de nos appréciations. Je m'étonne que vous n'admiriez pas cette grande palpitation qui a remué un monde. Est-ce qu'on obtient de tels résultats quand on n'est pas sincère ? Vous êtes, dans ce jugement-là, de l'école du XVIIIe siècle lui-même, qui voyait dans les enthousiasmes religieux des ***momeries*** de prêtres. Inclinons-nous devant tous les autels. Bref, cet homme-là me semble ardent, acharné, convaincu, superbe. Son « Écrasons l'infâme » me fait l'effet d'un cri de croisade. Toute son intelligence était une machine de guerre. Et ce qui me le fait chérir, c'est le dégoût que m'inspirent les voltairiens, des gens qui rient sur les grandes choses ! Est-ce qu'il riait, lui ? Il grinçait ! […]

Mais vous m'échappez souvent ; vous avez pour moi des côtés fuyants, des ambiguïtés où je me perds. Je ne puis allier votre libéralisme intellectuel avec votre attachement pour la tradition catholique. Il y a eu dans votre vie, dans votre passé, que je ne connais nullement, des pressions, des contraintes, et comme une longue maladie dont il vous reste

quelque chose. Vous me dites que je vous regarde quelquefois avec ironie ; jamais, je vous le jure bien, mais avec étonnement et plutôt, tranchons le mot, avec méfiance. Vous me faites peur parfois. Vous me quittez brusquement quand mon cœur va se fondre, quand je voudrais absorber le vôtre tout entier. Il me semble que je vous amuse comme un piano, et puis que c'est tout. L'air joué, on referme le couvercle. J'ai soif de votre intelligence, je voudrais la posséder complètement dans l'âme, l'absorber comme une liqueur et la mêler au plus profond de mon être. Mon orgueil se révolte que vous m'échappiez ainsi ; en vain, je vous enveloppe de ma pensée, en vain je veux retenir cette flamme qui me charme et m'éblouit, tout s'échappe et je ne sais rien et je cherche toujours.

Mon livre me désespère. Je sens que je me suis trompé. Je n'ai pas de terrain solide sous les pieds ; l'exécution manque à chaque minute et je continue pourtant. Enfin, vous serez là, puis je ferai rêver quelques nobles esprits. Ce sera tout.

À HENRI DE BORNIER

[Paris, 6 janvier 1860 ?]

Je trouve dans Bédarride, qui m'a l'air, entre parenthèses, d'un fier couillon, l'indication suivante :

Muratori, ***De mercatoribus antiq. ital. Medii Ævi***. Qu'est-ce que ce livre ? L'avez-vous et voulez-vous me le donner ? Il me semble que cela doit traiter des Lombards ?

Chojecki m'a parlé d'un M. *Augier* qui avait fait un livre sur cette matière, livre paru il y a environ quatorze ans. Pouvez-vous me dire ce que c'est en regardant dans Brunet ?

Voir encore deux autres ouvrages sur lesquels je vous prie de me renseigner :

1° Raibaud, ***Traité de la garantie des matières d'or et d'argent, avec des planches*** ;

2° Million, ***Traité des fraudes en matière des marchandises***.

Mais vous me direz tout cela mardi.

Pour le moment, je n'ai besoin que du Muratori. – Et je vous renvoie le Jugler.

Mille poignées de main.

Vendredi.

Je ne sais où me procurer le Dureau de La Malle. On ne l'a pas à la Mazarine. Est-ce cher ?

***

P.-S. – Je lis les séances de Hariri. Je relève des mots dans *Athénée*, et je me torture sur mes phrases !

À HENRI DE BORNIER

[Paris, 10 janvier 1860 ?]

À un grave bibliothécaire, membre de l'Institut.

Grand homme,

Voici les deux volumes de Muratori dans lesquels je n'ai rien trouvé.

1° Donnez-moi le Boèce.

2° Dans le catalogue de Guillaumin, trouvez-vous quelque chose sur le sieur Augier ?

3° Avez-vous le traité de Michælis, ***De pretiis rerum apud veteres Hebraeos commentatio*** ? Voilà surtout ce qui me serait utile ***immédiatement***. Où l'avoir ?

Depuis plus de quinze jours, je n'ai pas écrit une ligne. – Le commerce de Carthage me fera crever de stérilité.

Sacré nom de Dieu ! la belle histoire que votre beau-père m'a racontée dimanche. « c'est une porte ouverte à l'espérance, un débouché, peut-être » – à propos d'un agonisant qui p… Oh ! le beau mot !

À vous, mon brave.

À JULES ? DE GONCOURT

[Paris, 10 janvier 1860 ?]

Merci, mon cher ami, j'accepte de grand cœur.

À vous.

Mardi soir.

À JEANNE DE TOURBEY

[Paris, 21 janvier 1860.]

Je ne pourrai vous aller voir d'ici à longtemps, ma belle voisine, car dimanche au soir j'ai failli me tuer en tombant devant ma porte, et je suis encore tout hideux par suite des coups que je me suis donnés à la figure.

Envoyez-moi de vos nouvelles. – Je m'ennuie beaucoup. – Je songe à vous et je vous baise les mains.

Samedi.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Paris,] mardi matin [24 janvier 1860].

Mes chers amis,

Je me serais déjà présenté chez vous pour vous remercier du plaisir que m'a causé la lecture de vos deux volumes, si je n'étais forcé de garder la chambre. Il y a huit jours je me suis laissé tomber stupidement sur le pavé et j'ai une balafre horrible au nez et au sourcil qui m'empêche de montrer ma figure aux populations. Je ne serai présentable que dans une dizaine de jours, environ.

Merci aussi, mille fois, du beau cadeau que j'ai reçu hier, au soir. Je viens de le couper et je vais m'y mettre.

Combien vos deux livres sur la Révolution et sur le Directoire m'ont intéressé ! J'éprouve le besoin de causer avec vous très longuement !

Mille cordialités ! Je serre vos quatre mains à vous décrocher vos quatre épaules.

Ex imo.

À JEANNE DE TOURBEY

[Paris,] mercredi [25 ? janvier 1860].

Comme vous êtes bonne ! et charmante ! Si les paroles pouvaient cicatriser les plaies de la peau, mon front et mon nez seraient maintenant guéris, grâce aux tendres mignardises que vous m'envoyez. – Ma première course sera pour vous, allez ! Il y a un siècle que je ne vous ai vue ! Je m'ennuie démesurément de votre belle personne !

Mais avec vous j'ai toutes mes coquetteries. J'étais hideux ces jours-ci, je ne suis plus que laid, maintenant ! Vous ne me verrez donc que dans mon état ***naturel*** – et combien je voudrais qu'il fût splendide pour vous ***plaire*** !

Puisque vous vous informez de ma santé, et que vous voulez savoir si je souffre – eh bien ! je vais mieux, je ne souffre pas. – Je recommence à travailler.

Je songe à vous, et j'aspire au moment où j'irai m'asseoir à vos pieds, pour regarder vos grands yeux et prendre vos mains

que je baise bien

longuement.

À vous.

À JEANNE DE TOURBEY

[Paris,] mardi soir [31 ? janvier 1860].

Je garde toujours le coin du feu et je ne puis encore endurer la voiture… J'ai tant envie de vous contempler, cher astre… Bien que les astres n'aient pas de mains, je baise les vôtres très longuement et avec des sentiments fort peu astronomiques.

Tout à vous ! – (Vous le savez.)

À CHARLES-ERNEST BEULÉ

[Paris,] mardi soir [14 ? février 1860].

Je suis bien en retard avec vous, cher Monsieur ! et j'ai, tantôt, été fortement contrarié, en apprenant que vous êtes venu chez moi, – vainement.

D'abord je voulais vous remercier pour la petite note de Zonare que vous m'avez envoyée et ensuite vous dire combien votre article sur le […] m'a intéressé.

Excusez-moi de ne pas vous avoir fait encore mes félicitations. Mais je ne lis aucun journal et je vois peu de monde, si bien qu'avant-hier seulement, j'ai appris votre nomination à l'Institut.

Je vous assure que ç'a été pour moi une bonne nouvelle. J'espère un de ces jours (le jeudi, n'est-ce pas ?) aller vous le redire encore, et causer un peu ***de rebus punicis***.

En attendant ce plaisir recevez, je vous prie,

Mille poignées de main de votre tout dévoué.

MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE
À GUSTAVE FLAUBERT

À Angers, le 7 mars 1860.

Monsieur et cher correspondant,

Bien des jours se sont écoulés depuis que je n'ai eu de vos bonnes lettres. Je n'ai pas cessé de penser à vous, mais j'ai été comme folle pendant un mois et ma tête est encore bien malade. J'ai souffert des tourments inexprimables. Je ne forme qu'un désir, c'est d'être dans un pays où il n'y ait pas de confession, c'est le seul moyen de me guérir ! Mes hallucinations morales ont été terribles et le sont encore la nuit ! Je lis lorsque je le puis, mais pendant quelque temps, je ne comprenais rien et faisais effort pour répondre lorsqu'on me parlait. On a fini par me dire que j'avais le cerveau malade, cela m'a tranquillisée, car alors je ne suis plus responsable de rien. Je voudrais m'anéantir, ne plus penser. Quand pourrai-je donc lire ***Salammbô*** ? Il se fait bien attendre. Je n'oublie pas cette pauvre Mme Bovary, c'est comme si je l'avais connue vivante. Vous avez dû passer l'hiver à Paris, on me conseille d'y aller comme remède, je ne désire rien, j'irai s'il le faut. Pour comble de malheur, j'ai malade une femme qui m'a soignée depuis mon enfance, presque une seconde mère, mon médecin très alarmiste m'inquiète beaucoup. Je ne puis la quitter malade, et si je la perdais, ce serait un grand chagrin pour moi, c'est la seule personne raisonnable sur laquelle je puisse compter. Je n'ai jamais pu m'habituer à voir souffrir et mourir, en un mot, je ne puis accepter la vie telle que nous l'avons ! que trouverai-je au-delà ! question insoluble et dont l'incertitude suffit pour tourmenter toute la vie ! J'ai là ***Jean de La Roche*** et ***Constance Verrier***, les deux derniers romans de G. Sand, c'est charmant comme tout ce qu'elle écrit, mais je préfère ses

premiers ouvrages. Je relis souvent ***Lélia*** et toujours avec une nouvelle admiration ! J'y retrouve mes pensées et mes souffrances, ce livre c'est moi ! Quelle profondeur de pensées, quelle vérité et quelle poésie ! Je ne sais si vous pensez comme moi à cet égard. Je n'ai lu aucune des brochures, cela m'est bien égal et je ne m'en inquiète pas le moins du monde. Je n'ai lu encore que des pièces détachées de ***La Légende des siècles***. ***La Femme*** de Michelet est comme ***L'Amour***, les derniers chapitres sont admirables, les autres ne devraient trouver place que dans les livres de médecine. Je n'ai lu que ***Fanny*** d'Ernest Feydeau, et ce livre ne m'a pas été sympathique, il n'a rien que de très ordinaire. Je ne donnerais pas une obole de ***La Pénélope normande***, cela est bien mauvais. J'attends ***Le Pardon de Ploërmel***, la partition au piano renferme des beautés. J'ai entendu Roger, il y a peu, dans ***Lucie***, je l'avais vu déjà dans cet opéra et dans ***La Dame blanche***, il m'a fait grand plaisir. Le théâtre seul me fait du bien, je ne vis que là ! J'ai profité d'un moment de calme et de lucidité pour vous dire que je ne vous oublie point et que je penserai toujours à vous comme au meilleur cœur et à la plus haute intelligence qui existe. Je serai toute ma vie reconnaissante de l'intérêt que vous m'avez témoigné. Il me faudrait un travail forcé ; si vous voulez m'en donner un à faire, ce sera me rendre service. Adieu, cher Monsieur, plaignez-moi et croyez à l'inaltérable affection avec laquelle je suis.

M.-S. LEROYER DE CHANTEPIE.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Paris, 13-15 ? mars 1860 ?]

Je suis un ami et j'irai, mais il faudra que je m'en aille à 10 heures. Me recevez-vous nonobstant ?

À vous.

Bouilhet est ***enchanté*** de votre roman. Voilà son opinion et j'en suis bien aise.

À LOUIS BOUILHET

[Paris,] vendredi, 5 h[eures, 16 mars 1860].

Jamais ! jamais ! jamais ! c'est une ***enfonçade*** qu'on te prépare. – Et sérieuse.

Au nom du Ciel ! ou plutôt en notre nom, mon pauvre vieux, ***je t'en supplie***, ne fais pas cela ! C'est ***impossible*** de toute manière.

Quant à Thierry, il a été gentil, c'est bien. – Mais, 1° tu le mérites ; 2° il y avait intérêt. Réponds-lui le plus poliment, le plus longuement possible si tu veux. Mais un voyage est inutile, on ***t'enfoncerait***. Ne cède pas.

Ne viens pas à Paris ; dis que tu es tout entier à ta pièce, ce qui est vrai, et qu'une comédie servira mieux les Français qu'une ode. Ce serait selon moi une ***canaillerie*** politique et une ***cochonnerie*** littéraire. Je défie qui que ce soit de faire là-dessus rien de passable.

Laisse de semblables besognes à Philoxène et à Théo. Je t'embrasse. À toi.

Encore une fois et mille fois, non !

P.-S. – ***Quand même*** ça servirait au commerce de ***Carthage***, non !

Je rentre des Médailles et t'écris, le chapeau sur la tête.

Le secret sera gardé, ***n'aie aucune inquiétude***.

À LOUIS BOUILHET

[Paris,] nuit de vendredi, 1 h[eure, 16 mars 1860].

Et de même que je te garde une gratitude éternelle pour m'avoir empêché de consentir à ce qu'on fît une pièce avec la ***Bovary***, tu me remercieras pareillement de t'avoir ***ouvert les yeux*** sur la chose en question.

Elle me trouble et « je reviens à la charge ». Peut-être te suis-je à charge ?

Ce n'est pas là une bonne entrée pour les Français. Au contraire. Qu'est-ce que ça leur fait, aux Sociétaires ? Je comprends l'idée de Thierry en sa qualité d'homme officiel et à sa place j'en eusse fait tout autant. – Mais en acceptant tu t'abaisses et, tranchons le mot, tu te dégrades. – Tu perds ta balle de poète ***pur***, d'homme indépendant. – Tu es classé, enrégimenté, capturé. – Jamais de politique, nom de Dieu ! ça porte malheur et ça n'est pas propre. « Périssent les États-

Unis plutôt qu'un principe. » Après une concession il en faut faire une autre, etc. Vois ce pauvre Théo. Ce sont d'ailleurs des choses fort ***peu*** payées, et quand même, non ! N'en parlons plus.

Quant à la lettre à Thierry, elle est moins difficile à écrire que celle de Janin. – Et si tu veux, je te la fais incontinent, et de façon à ce qu'il soit ***enchanté*** de toi et qu'il puisse même la montrer à Fould. Car la proposition part peut-être du ministère d'État ? Est-ce une façon de te faire ***payer*** ta croix ?

J'ai passé mon après-midi au cabinet des Médailles. – Ma besogne ne sera pas longue. J'espère qu'il en sera de même pour les Pierreries.

La Rounat m'a invité aujourd'hui au dîner de mardi. – J'ai accepté.

La Présidente, que j'ai rencontrée tantôt dans la rue, m'a dit que les sieurs Du Camp et Baudelaire ne voulaient pas se trouver avec Feydeau, « ne pouvant se résigner à lui faire le moindre compliment sur son livre ». Je trouve cette bégueulerie du plus haut goût ! dans ces deux messieurs. – Elle les croit jaloux de la ***vente***, aperçu littéraire qui peut être vrai ?

Les plus vieilles médailles d'argent de la Macédoine représentent un homme baisant une femme. Quelle obscénité ! (et la posture est bonne). Celles d'un travail un peu plus avancé représentent un homme debout, se polluant ! Quelle turpitude !

Adieu, vieux. Je t'embrasse. Ton.

À AGLAÉ SABATIER

[Paris,] mercredi au soir [25 ? mars 1860].

Adorable Présidente,

« Je mets la main à la plume pour vous écrire » (et ***entre nous*** ce n'est pas à la plume que je voudrais mettre ma main) ; je vous écris, dis-je, ce petit mot, afin de savoir :

Comment va cette chère santé – qui fait la nôtre ?

Avez-vous toujours la fièvre ?

Ce coup d'air enfin est-il parti ?

Est-on tout à fait rétablie ?

Voilà.

Je me serais moi-même précipité rue Frochot pour avoir de vos nouvelles si je n'étais éreinté.

Éreintement qui ne résulte pas de la masturbation, comme vous pourriez le croire.

Mais de réveils trop matineux ou matinals, auxquels je me livre depuis que je suis plongé dans les recherches savantes, si bien que je dors assez ordinairement de 3 à 6, qui est la seule heure où il soit convenable d'aller chez les personnes.

Faites-moi donc savoir comment ***ça va*** et croyez à l'affection bien sincère de celui

qui ne vous baise, hélas ! que les mains.

À ALFRED BAUDRY

[Paris, 27 mars 1860.]

Mon brave,

Je vais bientôt m'en retourner à Rouen pour le mariage de ma nièce. Mais, sans doute, je serai obligé de revenir ici presque immédiatement, pour me livrer à diverses lectures. À mesure que j'avance dans mon travail, il s'agrandit. Je deviens stupide ! Les notes m'encombrent. Quand sera-ce fini ?!!!

Or, ayez l'obligeance de communiquer au père Pottier la liste suivante, pour savoir quels sont les livres qui se trouvent à la bibliothèque de Rouen. Cela m'importe fort. Répondez-moi ***tout de suite*** en me renvoyant la susdite liste avec un signe qui me fera comprendre ce que je peux trouver là-bas.

Je vais après-demain dîner chez votre frère avec Maury et Renan.

Mille poignées de main. À vous.

Mardi soir.

Vel elegantius : mardi au soir.

À LOUIS BOUILHET

[Paris,] mercredi soir [28 mars 1860].

J'ai fait hier connaissance de mon futur neveu. – ***c'est un fort homme*** (ne pas lire : ***homme fort***) et qui me paraît doux comme un mouton. Les jeunes gens ont l'air épris l'un de l'autre. Tout cela est très bien ! On est enchanté ! Heureux ceux qui vivent dans la bonne et simple nature ! – Oui, quand je me suis retrouvé, seul, le soir, j'ai senti qu'entre moi et mes comortels il y avait des abîmes. Tout le bonheur de la vie est là sans doute. Et pourtant si on me l'offrait, accepterais-je ? – Enfin ! encore trois semaines et je m'en retourne à Croisset. Mais il est probable que je reviendrai ici, pour préparer mon chapitre VIII. – Quant à celui que je fais maintenant, j'y vois un peu plus clair, mais je ne sais encore quand il sera fini.

Rassure-toi ! mes coïts diminuent sensiblement. – Mais franchement je crois que ça m'a fait du ***bien à la santé***.

Aujourd'hui j'ai été chez Janin qui est ***très*** touché de ta lettre. Il m'a fait ton éloge, dit que tu avais ***beaucoup*** de talent, que ta personne lui plaisait, que tu avais raison d'habiter la province, etc., etc. « Il entend joliment Horace, ce gaillard-là ! Aussi, voyez ! quelle supériorité ça lui donne sur les autres ! » Bref, tu as très bien fait de lui envoyer ton épître. – Et je parie qu'à ta prochaine pièce, tu auras un feuilleton superbe. – Oh ! les hommes !

Feydeau, de plus en plus furieux contre iceux, se console en faisant faire pour son usage personnel : 1° son portrait ; 2° son camée. Je suis effrayé du peu d'affection qu'on lui porte. – Et je passe ma vie à le défendre ; or, j'ai fort à faire, car ce coco-là manque entièrement de politique.

Chez Janin, tantôt, re-vue de Feuillet (peu sympathique, décidément). Il vient de faire une jolie chute avec sa ***Tentation***, événement qui ne m'a pas été désagréable.

L'idiot d'Amsterdam est venu me voir dimanche. – Il a été assez malade d'un mal de gorge et je lui ai trouvé une foutue balle. – En partant il m'a dit « qu'il travaillait ».

Ce même dimanche il y avait eu chez moi ***un grand combat*** entre Baudry, Saint-Victor et l'excellent père Maury, qui est charmant. Je dîne demain à Versailles avec lui et Renan.

Notre ami Maxime a publié dans la ***Revue des Deux Mondes*** une nouvelle que l'on dit peu roide.

Ça va mal dans le ménage de la Présidente. Et (d'ici à peu) j'ai peur d'une rupture définitive ?

Je n'ose te donner un avis sur le dénouement de ta pièce par peur de te conseiller une couillonnade, ou une imprudence. Le public est si bête, si stupide, si idiot ! D'autre part, c'est embêtant de rater une belle chose et peut-être ***qu'à force d'art*** on peut la faire passer ? Vois, cherche. Je serai tout aussi embarrassé que toi.

Est-ce que tu vas prendre mon genre et te livrer à des lectures sans fin ? Jolie manière de perdre son temps.

Adieu, vieux. Il y a des fois où j'ai ***des soifs de toi*** à prendre le chemin de fer pour aller t'embrasser. Depuis que nous sommes séparés, je ne m'habitue pas à mon veuvage.

À toi, mon pauvre Caraphon ! Ton.

À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE

[Paris, 30 mars 1860.]

Non, je ne vous oublie pas. Mais à Paris les jours passent si vite ! et je suis dans un tel train d'occupations et de lectures, que je ne fais pas toujours ce que je veux et ne vois pas les gens que j'aime. Voici d'ailleurs mes excuses :

1° Je suis arrivé ici à l'époque du Jour de l'An, et j'ai été pris par les visites et courses de la nouvelle année. 2° Le 15 janvier j'ai fait une chute assez grave, qui m'a retenu une huitaine au lit. 3° Mon roman carthaginois m'a entraîné et m'entraîne encore dans tant de divagations et de recherches (j'ai bien avalé depuis le 1er février une cinquantaine de volumes) que je ne sais souvent où donner de la tête. Voilà cinq mois que je suis sur le même chapitre. Il s'agit de reconstruire ou plutôt d'inventer tout le commerce antique de l'Orient. 4° Je suis depuis trois semaines dérangé par un mariage. C'est la fille de mon frère qui prend époux le 17 du mois prochain, je retourne à Rouen à cette époque. 5° Comme, à Rouen, je ne puis me procurer les livres dont j'ai besoin et que je ne peux emporter ceux des bibliothèques publiques, il faut que je me hâte de finir toutes ces lectures avant mon départ. Voilà mes raisons. Mais croyez bien que je pense à vous souvent, très souvent. J'ai la plus grande sympathie pour votre esprit et pour votre cœur. Ne craignez pas de m'envoyer de vos lettres. Elles me plaisent et me touchent ; elles m'agréent et m'attendrissent.

Je n'ai été cet hiver que deux fois au spectacle, deux fois pour entendre Mme Viardot dans ***Orphée***. C'est une des plus grandes choses que je connaisse. Depuis longtemps je n'avais eu pareil enthousiasme. Quant au reste, à ce qu'on appelle des nouveautés et qui sont souvent des vieilleries, ça

ne vaut pas la peine d'être nommé. Je suis, du reste, peu ***au courant***. Tout ce qui n'est pas art phénicien, depuis longtemps m'est indifférent, et plus j'éprouve dans mon travail de difficultés, plus je m'y attache. On n'aime que les choses et les gens qui vous font souffrir. Et puis, pour tolérer l'existence, ne faut-il pas avoir une marotte ?

Que vous dirai-je de vous et quel conseil vous donner ? On vous les a tous donnés et vous n'en avez suivi aucun. On est incurable quand on chérit sa souffrance. Vous ne voulez pas guérir. Vous ne savez pas ce que peut la volonté. Que puis-je faire pour vous, sinon des vœux stériles ? Mais si vous avez besoin d'une oreille pour écouter vos plaintes, criez-les dans la mienne, le cœur les entendra.

J'ai, ce soir, dîné avec des savants qui m'ont fortement loué un nouvel ouvrage d'un M. Larroque, 2 volumes sur les dogmes catholiques. Mais il paraît que le susdit ouvrage vient d'être interdit.

À ERNEST FEYDEAU

[Paris,] vendredi 3 h[eures 30 mars ? 1860].

[…] Tout ce que j'ai à faire pour mon livre me tourne sur le cœur. Je suis exténué. Ce que j'écris est ignoble. Je viens, après le jardin des Plantes, de me livrer à Dioscoride et à la Mischna. Chaque jour je suis dérangé et malgré tous mes efforts je ne travaille pas et malgré mon envie je ne m'amuse point. Il faut que je refoute mon camp dans ma cabane […]

MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE
À GUSTAVE FLAUBERT

[Angers,] ce 3 avril 1860.

Vous êtes bien bon, cher Monsieur et ami, de vous souvenir de moi. Je suis heureuse et fière de l'intérêt que vous me témoignez ! Je pense à vous comme à quelqu'un placé dans une sphère bien plus élevée que la mienne, sous le rapport de l'intelligence, du génie et du talent. Jugez combien vos lettres m'inspirent de la reconnaissance ! J'ai voulu vous écrire avant votre départ de Paris. J'attends toujours avec impatience votre roman carthaginois. Les dames qui ont lu ***Madame Bovary*** me disent : « Quand donc pourrons-nous lire un roman de M. Flaubert ? » Puis elles ajoutent : « Jamais rien ne nous a tant impressionnées que ***Madame Bovary***, cette histoire est vraie, on n'invente pas ainsi, c'est trop naturel ! » Je suis bien peinée de savoir que vous avez été souffrant. Il me semble que vous [vous] fatiguez beaucoup, et pourtant cette passion de l'art vous fait vivre, si elle n'en était pas une, elle ne serait rien. Je sais qu'on n'aime bien que les personnes et les choses qui vous tourmentent, alors on n'est pas heureux, mais autrement c'est l'indifférence, c'est-à-dire encore le malheur ; heureux qui peut se passionner pour quelqu'un ou quelque chose ! Je vous vois en idée au milieu de tant de volumes, il y a longtemps que je désire aller ici à la bibliothèque, je suis saisie d'admiration et de respect en voyant tant d'œuvres de l'esprit humain. J'ai lu les deux derniers ouvrages de G. Sand : ***Constance Verrier*** et ***Jean de La Roche*** ; ce dernier est reproduit ici par le journal de la localité qui le fait précéder de cette note : ***Nous prévenons les personnes, que le nom de G. Sand pourrait effrayer, que ce présent roman n'a rien qui doive alarmer les consciences !*** Ceci doit vous faire apprécier l'esprit qui anime les

bons Angevins. Pour moi, je trouve que les derniers romans de G. Sand ne valent pas les premiers, ils ne sont ni l'idéal, ni la réalité, c'est quelque chose entre l'un et l'autre qui ne satisfait pas. Pour moi, ***Lélia*** est mon livre, je le relis souvent, je m'y retrouve, mon âme s'y voit comme en un miroir. Je suis toujours sans confesseur, j'ai été comme folle pendant longtemps, on me défend de penser à la confession. De Dieu à moi, je me sens en paix, mais lorsque la pensée du prêtre se place entre moi et Dieu, je suis saisie d'effroi ; le prêtre est à mes yeux un être qui prend l'homme au berceau et le tourmente, sans lui laisser un moment de liberté jusqu'à l'heure où il le dépose dans la terre, comme pour s'assurer qu'il n'en pourra sortir. Il faudra pourtant bien que je trouve un prêtre, je n'ai point peur de la mort, mais du prêtre. J'ai lu le compte rendu de l'ouvrage de ***Larroque*** qui a valu un avertissement au ***Siècle***. J'aurais bien envie de le lire, car il y a eu une ordonnance de non-lieu, mais il nous avertit que nos croyances seront détruites, et que mettrons-nous à la place ? Voilà toujours la question insoluble. J'ai deux numéros de ***La Libre Recherche***, qui contient des articles sur la vie future et le péché originel ; par malheur, nous n'avons à cet égard que des hypothèses, aucune certitude, et pourtant c'est là, où il faudra tôt ou tard arriver. Je trouve dans la ***Revue des Deux Mondes***, les consolations d'une âme protestante, cela m'est on ne peut plus sympathique, le protestantisme m'attire beaucoup. Il ne faut pas nier le progrès moral lorsqu'on lit l'***Histoire*** d'Henri Martin. Que vous êtes heureux d'avoir entendu ***Orphée*** et Mme Viardot ! Oh ! si j'avais le même bonheur ! En est-il un plus grand que celui d'admirer, d'éprouver un enthousiasme inspiré par les âmes de l'art. Ici, nous n'avons qu'un mauvais Opéra, et pourtant c'est ma consolation, je ne vis que là, c'est mon refuge, mon champ d'asile ! Je n'écris rien depuis longtemps, que ma vie, c'est

une espèce de confession pénible. Vous me dites que je ne veux suivre aucun conseil, que je ne sais pas vouloir, cela est vrai, je n'ai qu'une volonté négative, j'ai tant souffert, tant obéi depuis que j'existe ! J'ai vécu dans des milieux si antipathiques, si hostiles, comment voulez-vous que je sois restée moi-même ! et pourtant au moindre éclairci du ciel, je me sens le cœur et l'imagination capables de tous les enthousiasmes, comme si j'étais jeune. Ma vie comme celle de toutes les vieilles filles, s'est arrêtée à moitié. Je sens le besoin de soumettre ma volonté et mes actions à la direction d'une volonté amie, plus éclairée et plus ferme que la mienne. Il me faudrait être guidée comme un enfant ! Je veux pourtant voir Paris cette année, mon médecin le veut et m'assure que ce que j'éprouve est une irritation partielle du cerveau, qu'il me faut changer de milieu, voir des objets nouveaux. J'ai en ce moment malade une femme qui est avec moi depuis mon enfance, c'est presque une seconde mère, j'en suis très inquiète, je ne puis la laisser, ni l'emmener, ce serait une grande affliction pour moi si je la perdais. Je ne manque pas d'inquiétudes et d'ennuis journaliers. On annonce la réapparition de la ***Revue de Paris*** avec la collaboration de G. Sand, Michelet, Hugo, mes trois auteurs de prédilection, surtout G. Sand que j'admire et que j'aime au-delà de toute expression. Je suis peinée de voir que Michelet, qui écrit si bien l'histoire, ait écrit ***L'Amour*** et ***La Femme***. Il me semble qu'il s'est fourvoyé dans ces deux ouvrages qui, à l'exception de pages admirables sur la mort et l'immortalité de l'âme, sont bons à renvoyer aux livres de médecine. Vous allez revoir la campagne qui commence à fleurir et à reverdir ! cette renaissance m'attriste profondément. Adieu, cher Monsieur et ami, croyez que votre pensée est dans mon âme et mon cœur avec le sentiment d'amitié le plus dévoué.

M.-S. LEROYER DE CHANTEPIE.

À AGLAÉ SABATIER

[Paris,] samedi, 6 heures [7 avril 1860].

Chère Présidente,

Vous êtes bonne comme le Petit Manteau bleu, charmante comme Cypris et cordiale comme le meilleur des amis.

Donc, je me regarde désormais comme étant convié à vos festins dominicaux.

Mais je ne pourrai venir demain. J'ai un tas d'embêtements ou, pour employer un mot moins lourd, d'occupations suscitées par le prochain mariage de ma nièce.

J'espère vous aller faire une petite visite un des jours de cette semaine.

Mille tendresses et deux baisers sur vos deux bras.

À JEANNE DE TOURBEY

Croisset, mardi [17 avril 1860].

Ange !

J'ai été tellement occupé ces jours derniers que je n'ai pu aller vous dire adieu. Excusez-moi et plaignez-moi.

Je vous suppose à la campagne ? Soignez-vous bien. – Afin qu'on vous retrouve aussi jolie que par le passé.

Je compte vous voir vers la fin d'août ? pourvu que vous ne soyez pas à un bain de mer quelconque ?

Quand vous n'aurez rien de mieux à faire, envoyez-moi de longues nouvelles de votre exquise personne.

Je baise vos jolies mains, vos jolis pieds, et tout le reste, et suis vôtre.

À ERNEST FEYDEAU

Croisset, samedi soir [21 avril 1860].

Comment vas-tu ! mon cher Monsieur ? Quant à moi je travaille assez raide et suis pour le quart d'heure dans une telle exaltation qu'il m'est impossible de dormir depuis deux jours. Enfin, je finis mon infinissable chapitre VII !!!

Je crois que mon état littéraire a pour cause la réaction de la noce. J'ai eu une indigestion de bourgeois ! 3 dîners, 1 déjeuner ! Et 48 heures passées à Rouen. C'est fort ! Je rote encore les rues de ma ville natale et je vomis des cravates blanches.

Il fait un froid de chien, nom d'un petit bonhomme ! et je me rôtis les tibias comme en plein décembre.

Sylvie avance-t-elle ? Adieu, mon vieux ; ne t'em… pas trop !

Bonnes métaphores !

Fais mes excuses à Sainte-Beuve et à Théo, de ne pas leur avoir dit adieu. Mais nous devions nous trouver ensemble à un dîner qui n'a pas eu lieu. Amitiés à la Présidente. Qu'est-ce que ça devient ?

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

Croisset, 24 avril [1860].

Ci-inclus 1° une lettre pour M. Jules Cloquet ; 2° une lettre pour le d[octeur] Dumont.

Je suis convaincu que ces deux ***Esculapes*** (style Prudhomme) vous recevront très bien.

De plus, j'ai parlé de vous au docteur Forget qui demeure rue de Trévise 8, 18 ou 28 ? (car j'ai perdu son adresse) et vous pouvez vous présenter chez lui, si vous n'obtenez pas, de mes deux amis, les renseignements désirables.

Adieu, mille cordialités, bonne pioche et pas trop d'emmerdements.

À vous.

Dites-moi si vous avez besoin d'une lettre pour un médecin de l'hôpital Saint-Antoine.

AU DOCTEUR JULES CLOQUET

Croisset, [24 avril 1860].

Cher et excellent ami,

Soyez assez bon pour recevoir deux de mes amis ***très intimes***, MM. Jules et Edmond de Goncourt, qui ont besoin d'avoir leurs entrées dans les hôpitaux de Paris et d'être en rapport avec des chefs de service. Ils vous expliqueront eux-mêmes leur affaire. Et en les obligeant vous m'obligerez beaucoup. Cela s'ajoutera à tout ce que je vous dois.

Je vous embrasse bien affectueusement.

AU DOCTEUR DUMONT

[Croisset, 24 avril 1860.]

Mon brave,

Ceci te sera remis par deux de mes camarades de lettres, MM. Jules et Edmond de Goncourt.

Peux-tu les mettre en rapport avec des chefs de clinique, etc. ? Ils ont besoin d'un tas de renseignements pour un bouquin qu'ils préparent.

Si tu peux leur rendre ce petit service, tu seras bien gentil. Fais pour eux ce que tu ferais pour moi.

Mille poignées de main.

À toi.

À LOUIS BOUILHET

[Croisset,] dimanche soir, 29 [avril 1860].

Charmant, mon vieux. – Exquis ! Sans blague aucune, ça m'a *ravi*. Je n'y vois rien à reprendre. Il va sans dire qu'il faudra, lorsque tu feras imprimer la susdite pièce, mettre un chiffre II après le « doublait le nombre des ét[oiles] ». Je le crois du moins ?

La seule tache est *peut-être* « … qui menace ». Menace quoi ? mais je vois le geste mignon de son doigt, et puis le vers qui rime avec *menace* est si charmant et si juste :

Comme une anguille dans sa nasse.

Bravo ! Caraphon ! *Taieb* ! continue !

Tu ne trouves donc pas de sujet, mon pauvre vieux ? C'est emmerdant, je le sais, et je te plains. Mais c'est ton habitude. – Tu es condamné maintenant à passer six mois de l'année ainsi. Au mois de juin, ça vient. Tu as encore tout au plus un mois d'angoisses. – Console-toi, d'ailleurs, voilà le soleil.

Nous avons nous deux Achille causé, tantôt, de ce brave Leplay. Il l'avait rencontré plusieurs fois dans les rues de Rouen, se dirigeant vers la préfecture pour solliciter la croix ! et Achille connaissait ses titres !!! Je devais aller le voir le jour même où il est mort.

T'ai-je dit que Foy avait pour toi la plus haute considération ?

Le jeune Narcisse Lormier a fait demander à son père un re-secours de 60 mille francs, si bien que le bonhomme harassé et désolé a répondu : « Mais mon Dieu qu'il patiente ! Je vais bientôt mourir ! » Ce jeune bourgeois est décidément un monstre.

Assez causé de bourgeois.

***

Je ne travaille pas trop mal pour le moment, et je vois enfin la fin de mon infinissable chapitre VII. Ce sera avant une quinzaine. Il me faudra bien encore une huitaine de jours pour repolir le tout. Après quoi j'allumerai un feu de joie, car j'ai cru un moment que j'y crèverais.

Oh ! comme il faut se ***monter le bourrichon*** pour faire de la littérature, et que bien heureux sont les épiciers !

Nous avons perdu un ami en la personne de Fessard, qui, avant-hier, a fait son plongeon dans l'éternité. Nous ne prendrons plus de petits verres ensemble !… J'ai des souvenirs charmants d'après-midi passés à son école, sous la petite avenue de peupliers, nu, en caleçon, avec l'odeur des filets et du goudron… la vue des voiles… je ne sais quoi qui m'attendrit.

Autre mort d'un de mes camarades de collège (excellent bougre), Marc Arnaudtizon, tué d'un coup de soleil à Manille, patrie des cigares ! J'ai appris ce soir ces deux décès, et j'ai encore dans l'oreille la voix de Fessard et la voix d'Arnaudtizon ! Tout cela fait faire des réflexions philosophiques, comme dirait Fellacher.

Comme c'est beau, la mère de Lao-Tseu qui a conçu son fils rien qu'en regardant filer une étoile !

Adieu, cher vieux. Je t'embrasse. Bonne chance.

À toi.

À ERNEST FEYDEAU

[Croisset, 8 mai 1860.]

J'ai reçu la nouvelle édition des *Quatre Saisons*. Bien que je n'aime pas les illustrations, celles-là sont fort gentilles, un peu trop pareilles les unes aux autres, peut-être ? J'ai lu la « Préface » qui est claire et bien faite. Le volume est là sur ma table, à côté des bons auteurs et je le relirai *in extenso*, au premier moment de loisir que j'aurai, car je n'en peux plus.

Je recalle enfin mon interminable chapitre VII qui ne sera pas venu sans peine. De plus je prépare le huitième. Je me bourre des objections anticatholiques du père Larroque, je lis le dernier volume de Michelet et divers articles d'exégèse dans la *Revue germanique*. Depuis mon retour j'ai écrit 15 pages, ce qui est bien joli pour un empêtré comme moi.

N'est-ce pas en Andalousie que tu vas porter ton inconcevable trombine ? La terre de Pélage va donc te recevoir. Tu fais bien, mon vieux ! Je t'y engage et voudrais te suivre. Une fois que tu auras tâté des voyages, tu y reviendras. C'est une maladie, je t'en préviens.

T'es-tu enfin procuré les œuvres de Petrus Borel et les Jeunes-France, bougre d'entêté ?

Jolie phrase du père Humboldt dans une de ses lettres : « Notre renommée s'étend à mesure que notre imbécillité s'accroît. » C'est pourquoi il ne faut pas souhaiter que notre renommée s'étende.

Adieu, quand pars-tu ? Ne t'em… pas trop. Bonne pioche. Je t'embrasse.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

Croisset [vers le 15 mai 1860.]

Il faut que je vous dise tout le plaisir que vient de me faire la lecture de vos deux volumes. Je les trouve charmants, pleins de détails neufs et d'un excellent style, à la fois très nerveux et très élevé. Cela est de l'histoire, il me semble, et de l'histoire originale.

On y voit toujours l'âme sous le corps ; l'abondance des détails n'étouffe pas le côté psychologique. La morale court sous les faits et sans déclamation, sans digressions ! Cela vit, rare mérite.

Le portrait de Louis XV, celui de Bachelier et surtout celui de Richelieu (pages 214-215) me semblent des morceaux achevés.

Combien vous me faites aimer M[me] de Mailly, ce qu'elle m'excite ! « C'était une de ces beautés… comme les divinités d'une bacchanale ! » Mais, s… n… de D…, vous écrivez comme des anges, décidément.

Je ne connais rien au monde qui m'ait plus intéressé que la fin de ***Madame de Châteauroux***.

Votre jugement sur la Pompadour restera sans appel, je crois. Que peut-on dire après vous ?

Cette pauvre Dubarry, comme vous l'aimez, hein ? et moi aussi, je l'avoue. Que vous êtes heureux de vous occuper de tout cela, au lieu de vous creuser sur le néant ou sur du néant comme je fais !

Vous êtes bien gentils de m'avoir envoyé le livre, d'avoir tant de talent et de m'aimer un peu.

Je serre vos quatre mains le plus fort possible.

À vous.

G. FLAUBERT,

Ami de Franklin et de Marat, factieux
et anarchiste ***du premier*** ordre, et
désorganisateur du despotisme dans
les deux hémisphères depuis vingt ans !!!

À ALFRED DARCEL

[Croisset, mai ? 1860.]

Mon cher Darcel,

Vous m'avez tellement gâté par vos complaisances que je ne crains pas d'en abuser en vous recommandant un compatriote, M. L. Heuzey, auteur du ***Mont Olympe et de l'Acarnanie***. Pouvez-vous lui faire, dans la feuille rouennaise que vous embellissez des charmes de votre style, une ***forte réclame***. Elle ne vous compromettra en rien, puisque vous vanterez un excellent travail.

Mille poignées de main.

À vous.

À CHARLES BAUDELAIRE

Croisset, lundi [18 ou 25 juin 1860].

Vous êtes bien aimable, mon cher Baudelaire, de m'avoir envoyé un tel livre ! tout m'en plaît, l'intention, le style et jusqu'au papier. Je l'ai lu très attentivement. Mais il faut d'abord que je vous remercie pour m'avoir fait connaître un aussi charmant homme que le sieur de Quincey ! Comme on l'aime celui-là !

Voici (pour en finir tout de suite avec le ***mais***) ma seule objection. Il me semble que dans un sujet, traité d'aussi haut, dans un travail qui est le commencement d'une ***science***, dans une œuvre d'observation naturelle et d'induction, vous avez (et à plusieurs reprises) insisté trop (?) sur l'***Esprit du Mal***. On sent comme un levain de catholicisme çà et là. J'aurais mieux aimé que vous ne ***blâmiez pas*** le haschich, l'opium, l'excès. Savez-vous ce qui en sortira plus tard ?

Mais notez que c'est là une opinion ***personnelle***, et dont je ne fais aucun cas. Je ne reconnais point à la critique le droit de substituer sa pensée à celle d'un autre. – Et ce que je blâme dans votre livre est, peut-être, ce qui en constitue l'originalité, et la marque même de votre talent ? Ne pas ressembler au voisin, tout est là.

Maintenant que je vous ai avoué toute ma rancune je ne saurais trop vous dire combien j'ai trouvé votre œuvre excellente d'un bout à l'autre. C'est d'un style très haut, très

ferme et très fouillé. J'admire profondément dans le poème du « Haschich » les pages 27-33, 51-55, 76 et tout ce qui suit. Vous avez trouvé le moyen d'être ***classique***, tout en restant le romantique transcendant que nous aimons.

Quant à la partie intitulée « Un mangeur d'opium », je ne sais ce que vous devez à Quincey. Mais en tout cas c'est une merveille. Je ne sais pas de figure plus sympathique, pour moi du moins.

Ces drogues-là m'ont toujours causé une grande envie. Je possède même d'excellent haschich composé par le pharmacien Gastinel. ***Mais ça me fait peur***. – Ce dont je me blâme.

Connaissez-vous dans le ***Soudan*** de d'Escayrac de Lauture toute une théogonie et cosmogonie particulière inventée par un fumeur d'opium. Il m'en reste un souvenir « assez farce » mais j'aime mieux M. de Quincey. Pauvre homme ! Qu'est devenue Miss Ann ! On vous doit aussi de la reconnaissance pour la petite note relative aux critiques moraux. Là, j'ai été gratté ou plutôt flatté à mon endroit sensible.

J'attends avec impatience les nouvelles ***Fleurs du mal***. – Mon ***observation*** ne peut ici avoir lieu. Car le poète a parfaitement le [droit de] croire à tout ce qu'il voudra. Mais le ***savant*** ?

Je vous dis peut-être des stupidités ? Il me semble néanmoins que je me comprends. Nous en recauserons. Comme vous travaillez ! – et bien !

Adieu, je vous serre la main à vous décrocher l'épaule.

À CHARLES BAUDELAIRE

Croisset, 3 juillet 1860.

Avec bien du plaisir, mon cher ami, je recevrai votre visite. Je compte dessus. Ce serait un grand hasard si vous ne me trouviez pas. Mais, par excès de prudence, prévenez-moi la veille cependant.

Je vous lirai du ***Novembre***, si cela peut vous divertir. Quant au ***Saint Antoine***, comme j'y reviendrai dans quelque temps, il faudra que vous attendiez.

J'ai bien des choses à vous dire.

Mille cordialités. Tout à vous.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

Croisset, 3 juillet [1860].

Puisque vous vous inquiétez de ***Carthage***, voici ce que j'en ai à vous dire :

Je crois que j'ai eu les yeux plus grands que le ventre ? La ***réalité*** est chose presque impossible dans un pareil sujet. Reste la ressource de faire ***Pohëtique***. Mais on retombe dans quantité de vieilles blagues connues, depuis le ***Télémaque*** jusqu'aux ***Martyrs***. Je ne parle pas du travail archéologique qui ne doit pas se faire sentir, ni du langage, de la forme, qui est presque impossible. Pour être vrai il faudrait être obscur, parler charabia et bourrer le livre de notes ; et si l'on s'en tient au ton littéraire et françoys, on devient banal. – « Problème ! », comme dirait le père Hugo.

Malgré tout cela je continue, mais dévoré d'inquiétudes et de doutes. Je me console dans cette pensée que je tente quelque chose d'estimable. Voilà tout.

Le drapeau de la Doctrine sera, cette fois, franchement porté, je vous en réponds ! Car ça ne prouve rien, ça ne dit rien. Ce n'est ni historique, ni satirique, ni humoristique. En revanche ça peut être stupide ?

Je commence maintenant le chapitre VIII. – Après lequel il m'en restera encore sept ! Je n'aurai pas fini avant 18 mois.

Ce n'était pas une politesse de ma part que de vous féliciter sur votre dernier livre. – Et sur le genre de vos travaux. J'aime l'histoire, follement. Les morts m'agréent plus que les vivants. D'où vient cette séduction du passé ? Pourquoi m'avez-vous rendu amoureux des maîtresses de Louis XV ? Cet amour-là est, du reste, une chose toute nouvelle dans l'humanité. Le sens historique date d'hier. Et c'est peut-être ce que le XIXe siècle a de meilleur.

Qu'allez-vous faire maintenant ? Quant à moi, je me livre à la Kabbale, à la Mischna, à l'art militaire des Anciens, etc. (un tas de lectures qui ne me servent à rien, mais que j'entreprends par excès de conscience, et un peu aussi pour m'amuser) ; et puis je me désole sur les assonances que je rencontre dans ma prose. – Ma vie est plate comme la table où j'écris. Les jours se suivent et se ressemblent, extérieurement, du moins.

Dans mes désespoirs je rêve à des voyages. Triste remède.

Vous m'avez l'air tous les deux de vous embêter vertueusement au sein de la famille et parmi les délices de la

campagne. Je comprends cet état pour l'avoir subi, maintes fois.

Serez-vous à Paris du 10 au 25 août ?

En attendant la joie de vous voir, je vous serre les mains très affectueusement.

À vous.

À ERNEST FEYDEAU

Croisset, 4 juillet 1860.

Sais-tu que je commençais à être inquiet de ta Seigneurie ? Enfin, ta lettre est advenue et je vois que tout se passe admirablement. Tant mieux !

Eh bien, mon bon, qu'en dis-tu de cette Méditerranée et de cette Afrique ? Te f…-tu suffisamment d'azur dans l'œil et d'air dans le ventre ? Admires-tu les dromadaires ? et gamahuches-tu les c… sans poils, jolie variété des artifices donnés au pourpris de Vénus.

Il me semble te voir dans ton costume ! Ah ! vieux gredin, comme je t'envie et que je voudrais être à tes côtés. Mais permets-moi de te donner un conseil de bourgeois, tiré de ma profonde pratique des voyages. Tu t'amuses maintenant énormément. Et plus tu iras, plus ça augmentera. Donc, ménage ton argent. J'ai passé par là et je sais quelles fureurs on éprouve quand on aperçoit le fond de sa bourse et qu'il faut s'en retourner. Crois-moi, mon vieux, vis moins bien pour voyager plus longtemps. À peine revenu, tu éprouveras des remords. Le mot est faible.

Et crève-toi les yeux à force de regarder sans songer à aucun livre (c'est la bonne manière). Au lieu d'un, il en viendra dix, quand tu seras chez toi, à Paris. Quand on voit les choses dans un but, on ne voit qu'un côté des choses.

Je te plains de l'ennui que tu subiras à ton retour. La maladie des voyages t'empoignera. C'est comme le macaroni et l'amour ignoble, il faut en prendre l'habitude avant d'en avoir le goût.

Tu seras aussi tout étonné d'aimer les femmes d'une autre manière ; leur ton d'égalité te choquera. Tu regretteras ces amours silencieux où les âmes seules se parlent, ces tendresses sans paroles, ces passivités de bête où se dilate l'orgueil viril. Don Juan a beau être gentil, le grand Turc me fait envie.

Je repousse absolument l'idée que tu as d'écrire ton voyage : 1° parce que c'est facile ; 2° parce qu'un roman vaut mieux. As-tu besoin de prouver que tu sais faire des descriptions[2] ? Et ***Sylvie***, que devient-elle au milieu des burnous ?

Quant à moi, je suis bientôt au milieu de mon chapitre VIII (***La Bataille du Macar***).

Je viens de lire un livre sur le magnétisme. Dans six semaines, j'irai à Paris pour une quinzaine de jours. Le sieur Bouilhet était ici la semaine dernière. Voilà toutes les nouvelles.

Ce n'est pas une petite besogne que la narration et description d'une bataille antique, car on retombe dans l'éternelle bataille épique qu'ont faite, d'après des traductions d'Homère, tous les écrivains ***nobles***. Il n'est sorte de couillonnade que je ne côtoie dans ce sacré bouquin. J'aurai

un joli poids de moins sur la conscience quand il sera fini. Que ne suis-je seulement à la fin de mon dixième chapitre, qui sera celui où l'on f… a.

Pendant que tu t'étales au soleil comme un lézard, nous continuons à jouir de ce joli été que tu connais. Depuis trois jours seulement je ne fais plus de feu. Ah ! vieux bougre, comme je voudrais m'en aller avec toi, côte à côte, jusqu'à Tuggurt. Tu vas voir que ***tous les dangers*** vont s'enfuir devant toi comme de la fumée et il en sera de même pour l'espace. Une fois revenu, tu croiras n'avoir pas dépassé les Batignolles.

Je ne sais, de Paris, pas la moindre chose, et ne m'en soucie.

Je n'exige nullement que tu m'écrives souvent, car rien n'est assommant, en voyage, comme d'écrire. Néanmoins, quand tu voudras m'envoyer ta signature précédée de ces simples mots : « Je me porte bien », tu me seras moult agréable.

Adieu, vieux, toute ma maisonnée te souhaite plaisir et bonne santé.

Amuse-toi pendant que tu y es. Les jours de pluie et d'em… reviendront assez tôt.

Re-adieu et je te re-embrasse.

À AMÉLIE BOSQUET

[Croisset, 11 ? juillet 1860.]

Vous recevrez peu de temps après ce billet (ou peut-être avant lui ?) le livre de Feydeau et des fragments de ***Saint Antoine*** que j'ai retrouvés, non sans peine.

Ne m'accusez pas ! j'ai eu, l'autre dimanche, une grande désillusion sous votre porte cochère. Vous m'aviez dit que vous restiez chez vous ***tous*** les dimanches et j'étais venu ce jour-là, à trois heures, espérant bavarder en votre compagnie jusqu'à sept.

Je suis présentement accablé de fatigue ! Je porte sur les épaules deux armées entières, 30 mille hommes d'un côté, onze mille de l'autre, sans compter les éléphants avec leurs éléphantarques, les goujats et les bagages !

Il faut que j'aille à Paris avant le 15 août (toujours pour *Carthage*). Or, je voudrais avoir terminé mon chapitre pour cette époque, et je travaille furieusement.

Mais quand je songe : qu'on ne me tiendra aucun compte de toute la peine que je me donne ? et que le premier venu, un journaliste, un idiot, un bourgeois, trouvera, ***sans se gêner*** (et justement peut-être ?), quantité de sottises dans ce qui me paraît le meilleur… j'entre dans une mélancolie sans fond, j'ai des tristesses d'ébène, une amertume à en crever, des angoisses qui me ballottent comme sur un océan d'immondices.

Ne dites rien de tout cela à personne. On se moquerait de moi encore bien plus. Mais puisque vous aimez les confidences, en voilà une.

Et vous ? n'est-ce pas le moment où vous vous remettez à la besogne ?

Je ne comprends rien au gars Chojecki ? Pas de nouvelles ! Il est vrai qu'il doit maintenant être en répétition aux Français. Mais j'en aurai le cœur net dans un mois. – Et je vous dis que votre roman paraîtra et qu'il réussira, ***quoique ce*** soit bon.

À bientôt.

Je vous baise les mains malgré vos injustes rancunes.

Croisset, mercredi matin.

À JEANNE DE TOURBEY

Croisset, près Rouen [mi-juillet 1860].

Ma belle voisine,

Il m'ennuie de vous, démesurément. Et je voudrais bien avoir de vos nouvelles, savoir ce que devient votre exquise personne ?

Êtes-vous à Paris ? Irez-vous aux bains de mer ? ou à des Eaux quelconques ? Vous trouverais-je rue de Vendôme, dans un mois environ ?

Il y a des jours comme aujourd'hui, où je songe à vous à en crier, à en crever. Je revois vos grands yeux qui rient, et vos petits pieds dans leurs pantoufles. Je vous contemple dans votre cabinet de toilette, debout auprès de votre grande table de marbre, à côté de tous vos ustensiles mignons, dans ce milieu charmant plein de vos habitudes, et où quelque

chose de votre personne s'épand dans l'air, comme une vapeur invisible.

J'ai l'autre jour longtemps regardé, dans l'***Illustration***, une affreuse image représentant la salle de la Porte-Saint-Martin, aquatiquement décorée. La vue était prise du côté gauche, si bien que dans votre loge un petit pâté d'encre surmonté d'un cercle figurant un chapeau de femme m'a fait rêver à vous, belle dame. – Et comme un idiot, je suis resté longtemps devant la petite tâche de boue noire, où je découvrais par le souvenir des sujets de ravissement.

Vous ennuyez-vous bien ?

Faites-vous toujours en baissant votre front bombé votre petite moue ? Consolez-vous Masson ?

Quant à vous parler de moi, je n'aurais à vous en dire que des choses fort ennuyeuses. Vous n'exigez pas que je vous parle de l'art militaire des Anciens et de la théologie phénicienne, n'est-ce pas ? Eh bien, voilà tout ce qui m'occupe.

Mais quand je suis bien las, bien triste, bien vide, éreinté comme un casseur de cailloux et fourbu comme un âne, je me délasse dans votre pensée. – Je vous évoque, je vous regarde. – Je prends vos mains. Je les baise et…………………… ***mon imagination en délire*** va plus loin encore.

Cependant il se mêle à tout cela une tristesse. – Et je ne ris pas du tout, croyez-le bien.

Direz-vous cette fois que vous ne savez pas mon adresse ? Me répondrez-vous ? Si vous saviez comme je me jetterai sur votre écriture !

Adieu, pensez à moi. Les Turcs, pour honorer leurs maîtres, se posent le front sur leurs pieds. Moi, ce n'est pas pour vous honorer que j'applique mes lèvres sur les vôtres.

À vous.

À AMÉLIE BOSQUET

[Croisset, juillet 1860.]

Ci-joint, chère amie, une réponse que j'ai reçue de Charles-Edmond il y a quelques jours, et une réplique de votre serviteur, que j'ai gardée afin de vous la montrer. – J'attends la suite.

Vous voyez que j'avais pensé à vous. Patientez ! Votre heure viendra. ***C'est bon***. Je suis un mince artiste, mais un grand critique, je m'y connais. Vous verrez !

Mille cordialités. – Je vous baise les mains, puisque les convenances (!!!!) m'empêchent d'aller plus loin* ....

À vous.

* Les lignes ponctuées expriment toujours la Rêverie.

À ERNEST FEYDEAU

[Croisset,] dimanche, 5 août [1860].

Je commençais à trouver le temps long, et je me demandais si tu n'étais pas resté collé au fond de l'anus d'un

môme oriental, quand est survenue ton épître. Tu négliges trop la calligraphie, j'ai eu du mal à te lire. Ne te fâche pas, et taille tes plumes.

Tu m'as l'air, mon bon, de te la passer douce. Continue, profite, f…-toi des bosses de toutes sortes, et reste là-bas le plus longtemps qu'il te sera possible. Tu regretteras les bottes de maroquin rouge et les c… sans poil.

Mais puisque tu y es, va le plus loin possible. File à Tuggurt, de Constantine cela est très facile. Si, chemin faisant, tu découvres quelque facétie idoine à être intercalée dans ***Salammbô***, fais-en part à ton ami.

Quand crois-tu que Paris te repossédera ?

Nous ne nous verrons pas énormément, cet hiver. J'irai « dans la moderne Athènes » au mois de novembre, pour la pièce de Bouilhet, puis je reviendrai ici, seul, abattre le plus de pages que je pourrai, car je voudrais que 1861 vît la fin de mon sacré roman. Je finis le chapitre VIII (j'en aurai encore six !) Ma ***Bataille du Macar*** est terminée, provisoirement du moins, car je n'en suis pas satisfait, c'est à reprendre, cela peut être mieux.

En fait de nouvelles littéraires, je n'en sais qu'une qui va te réjouir. La pièce de l'académicien Ponsard est tombée honteusement, tombée comme on tombait autrefois, à plat, classiquement. C'est une élégance de plus. Mais, comme le public l'a beaucoup sifflée, je me demande si ce n'est pas un honneur, et je suspecte sa pièce de valoir mieux que les précédentes.

Je lis maintenant le volume de mon ami le docteur Pouchet sur l'***Hétérogénie***, cela m'éblouit. Quelle quantité de splendides bougreries il y a dans la nature ! On lui a refusé

(au père Pouchet) son passage au bord des paquebots, passage qu'il demandait au ministre de l'Instruction publique, pour aller continuer ses expériences au Caucase. Telle est la façon dont on encourage les sciences. Quant à celle dont on chérit les lettres, nous savons à quoi nous en tenir.

Que dit-on, où tu es, des massacres de la Syrie ? Ça va bien dans le Liban ! La chose, du reste, était facile à prévoir. On se conduit si intelligemment avec ces gens-là !

Quelle espèce de bouquin rêves-tu ? Est-ce un roman ? un voyage ? ou un traité ? ou des essais ?

Que devient ***Sylvie*** au milieu de tout cela ? tu ne m'en parles pas.

À la fin de la semaine prochaine (après les fêtes de Sa Majesté) je serai à Paris. En conséquence, si tu m'écris du 18 courant au 1er septembre, adresse ta lettre boulevard du Temple.

Nous causons souvent de ta Seigneurie, et d'ailleurs, toutes les fois que je vais pisser, je contemple au-dessus de ma table de nuit ta truculente portraiture et je te dis un petit bonjour.

Non ! mon vieux, ne va pas croire que les beaux sujets font les bons livres. J'ai peur, après la confection de ***Salammbô***, d'être plus que jamais convaincu de cette vérité. Rumine-la pendant que, pour toi, il en est temps encore.

Adieu, porte-toi bien, je t'embrasse.

À MADAME JULES SANDEAU

[Croisset,] dimanche [5 août 1860].

Je m'ennuie de vous extrêmement. De jour en jour j'attends de vos nouvelles – et comme elles n'arrivent pas, je vous en demande.

Que faites-vous ? Que devenez-vous ? Que lisez-vous ? etc. ! etc. ! L'atroce été que nous avons vous jette-t-il un peu de noir dans l'âme ? Moi, je me rôtis les tibias devant ma cheminée, comme en décembre – en ruminant un tas de vieilles choses, et bâtissant encore (comme si j'étais jeune !) des plans de livres, de voyages et de vie. Je pousse de grands soupirs. Je fume pipes sur pipes, puis je retourne à ma table. Telle est la façon diaprée dont s'écoulent mes jours. Les angoisses de la littérature succèdent aux aplatissements de l'existence. Et toujours ainsi ! Cela alterne – c'est un duo, une harmonie.

J'entremêle mes lectures ***puniques*** (qui ne sont pas légères) d'autres facéties graves. Je me livre maintenant au volumineux bouquin de mon ami le docteur Pouchet sur les générations spontanées.

Je regrette de ne pas être un savant, et puis… je songe à vous ! bien que vous ne vouliez pas le croire.

Voici les vacances qui vont venir. Vous allez avoir chez vous votre fils, ce sera une douceur. Savourez-la. On en goûte peu. Cette époque de distributions de prix me remet toujours en mémoire mon temps de collège. J'ai un grand respect pour ce que j'étais alors (bien que je fusse parfaitement ridicule) – et si je vaux quelque chose, c'est peut-être à cause de cela ? – Nous étions un petit cénacle où bouillonnait et flamboyait, je vous le jure, la plus furieuse exaltation

poétique et sentimentale qu'il soit possible de contempler. Nous couchions la tête sur des poignards. On se suicidait ***pour tout de bon***. Nous étions beaux comme des anges !

Pourquoi diable vous dis-je tout cela ?

Le but ou le prétexte de ma lettre (comme vous voudrez) était de vous demander si, à la fin de la semaine prochaine (c'est-à-dire après la fête de S[a] M[ajesté]), vous serez chez vous ? et l'heure à laquelle on peut vous voir ? – Répondez-moi, hein !

Et laissez-moi vous baiser les mains.

À FÉLICIEN DE SAULCY

[Croisset, 5 ? août 1860.]

Mon cher de Saulcy,

Je vous présente un de mes amis ***très*** intimes, le d[oc]teur Pouchet, que vous connaissez de nom, certainement. – Et qui se propose de faire un voyage dans le Caucase pour y continuer ses expériences sur les générations spontanées.

On a refusé à ce savant son passage à bord des paquebots sous le prétexte qu'il n'appartient à aucun ordre religieux ; et il a passé l'âge où l'on se fait circoncire ou tonsurer. – Et il n'en désire pas moins poursuivre ses travaux.

Ne pourriez-vous pas, cher ami, pour moi, pour lui, pour la science, arranger l'affaire ? trouver un moyen auprès du ministère des Finances d'obtenir ce passage ? On gaspille

assez d'argent en sottises pour en consacrer quelque peu à l'endroit des choses *utiles*.

M. Pouchet est votre collègue comme membre correspondant de l'Institut. C'est à ce titre que je vous l'adresse. J'y joins celui de notre vieille amitié, sur laquelle je compte,

en vous serrant les mains très cordialement.

À vous.

À CHARLES-EDMOND CHOJECKI

[Croisset, 11 août 1860.]

Taïeb ! Taïeb Ketir !!!

L'Africain a complètement réussi. – Voilà ce que j'ai lu, ce matin, par hasard, dans une feuille locale. Ah ! sacré nom de Dieu, j'en suis bien content ! Mille félicitations, mon cher vieux.

Mais ce n'est pas gentil de n'avoir point prévenu les amis. Vous savez bien que j'aurais été, dès le commencement, le premier à vous applaudir, et, à la fin, le premier qui vous aurait sauté au col.

Du reste, dans quelques jours, je vous renouvellerai en personne mes congratulations.

D'ici là cent poignées de main.

Question à la partie la plus charmante de vous-même : – Le cœur vous battait-il un peu ?

Commentaire : – Oh ! que j'aurais voulu poser une main sur iceluy.

À JULES DUPLAN

[Croisset, 15 août 1860.]

Arrange-toi de façon à venir déjeuner dimanche prochain chez ton ami.

Et à avoir dans la semaine suivante deux ou trois soirs libres. – Nous irons au spectacle ensemble. – J'éprouve le besoin de prendre l'air. – J'ai bien travaillé cet hiver, mon pauvre vieux (bien veut dire beaucoup), et je suis profondément éreinté.

Adieu, à bientôt.

Je t'embrasse, ô Cardoville.

À toi.

Mercredi matin.

À AMÉLIE BOSQUET

[Paris,] lundi matin [20 août 1860].

Voici le dialogue ***textuel*** que j'ai eu hier, avec Koieski, à votre endroit.

9 h[eures] du soir. Obscurité complète. Debout tous les deux dans son antichambre, les autres appartements étant remplis.

« Vous ne voulez point, n'est-ce pas, publier le roman de Mlle Bosquet. Vous allez me rendre le ***manuscrit***.

— Pas du tout. Pas du tout ! C'est excellent. Nous le publierons.

— Eh bien, quand ? on annonce le maintenant ***(sic)***.

— Je l'annoncerai quand nous aurons fini Achard.

— C'est de la blague ! Voyons, franchement, quand le publierez-vous ? »

Ici il a fait un calcul et m'a répondu : « Positivement dans six mois. »

Colère de votre serviteur.

« Je veux bien rendre le ***manuscrit*** de Mlle Bosquet si dans 6 mois j'ai quelque chose d'elle à mettre. »

Voilà la conclusion.

Je ne me suis engagé à rien. Si vous me dites de laisser le ***manuscrit*** je le laisserai, de le reprendre, je le reprendrai.

J'avais passé (avant d'aller à Bellevue) au ***Moniteur*** ; Turgan ne reviendra à Paris que le 15 septembre. La saison est déplorable. On ne trouve personne.

Je ne vous donne aucun conseil, faites ce que vous voudrez. J'exécuterai vos ordres.

Mille bonnes poignées de main.

À JULES DUPLAN

[Paris,] mercredi matin [22 août 1860].

Comme je verrai, demain, le Charles-Edmond et qu'il *faut* que j'aille à sa pièce, cela te répugne-t-il d'y venir avec ton ami ?

Veux-tu que je lui demande 2 stalles au lieu d'une ?

Ce serait pour vendredi ou pour samedi ? Dis-moi ton jour, vieux Cardoville.

À toi.

À MADAME JULES SANDEAU

[Paris,] dimanche [26 août 1860].

Eh bien ! c'est joli ! voilà trois semaines que j'attends une lettre de vous. Pas de nouvelles de vous, rien !

Comment ! Je me transporte à Bellevue afin de jouir de la vôtre (pardon !), j'endure une chaleur africaine, et la soif comme dans le désert ! Je me rabats sur l'Institut, etc., enfin j'ai passé une journée abominable à courir après vous – vainement – et vous ne me dites pas que vous en êtes un peu fâchée !

Vous qui ne passez pas votre journée à écrire, envoyez-moi une très longue lettre.

Je m'ennuie de vous. J'ai bien envie de voir vos jolis yeux, votre jolie bouche, et je vous baise les deux mains très longuement. Voilà tout ce que j'avais à vous dire, depuis que je suis

tout à vous.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Paris, 27 août ? 1860.]

J'ai oublié hier de vous demander un exemplaire de vos ***Maîtresses de Louis XV*** pour Mme Sandeau qui m'avait demandé le mien. Mais les dits volumes étant à relier je n'ai pu ***obtempérer*** à son désir.

En avez-vous encore ?

Mille remerciements.

À vous.

Lundi matin.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Paris, 29 août 186o.]

Le d[oc]teur Follin peut nous recevoir demain (jeudi) de midi à 2 heures – et samedi prochain à la même heure.

Quel jour vous convient ? Voulez-vous demain ? Si vous n'avez aucun rendez-vous, cela m'arrangerait mieux. – J'irais vous prendre ?

Je serre vos quatre mains.

À vous.

Mercredi.

MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE À GUSTAVE FLAUBERT

[Angers,] ce 1er septembre 1860.

Cher Monsieur,

Il y a longtemps que je ne vous ai écrit et pourtant ma pensée s'est bien souvent reportée vers vous ! J'ai comme toujours tant souffert que j'en suis accablée physiquement et moralement. Parmi mes hallucinations intellectuelles, les maux créés par mon imagination, j'ai été cruellement rappelée à la réalité par les peines fondées sur la désaffection et l'ingratitude. Je vous ai dit que j'étais chargée de toute une famille qui arrive à la troisième génération ! J'ai encore plusieurs autres charges que mon bon cœur m'a imposées. Eh bien ! tout ce que je possède est employé pour les autres, j'ai à peine le nécessaire et je vois que chacun a ses affections, ses intérêts en dehors de moi, ses jalousies ; en un mot, pour tous, je suis le moyen et non le but. Dans tout cela pas une amitié dont je sois l'objet exclusif et pourtant j'ai dévoué ma vie à tous et à chacun. Ensuite je me trouve isolée au milieu de tant de personnes, aucune n'a mes sentiments, mes idées. Je ne trouve autour de moi ni vraie sympathie, ni appui moral. Je ne suis pas heureuse, on m'a conseillé de me marier, à mon âge ce serait une association, mais je ne puis aimer personne assez pour associer ma vie à la sienne, un homme, moins que toute créature du Bon Dieu ; sans doute, si je pouvais me rattacher puissamment à quelqu'un ou à quelque chose, je serais sauvée, car aimer c'est la vie, mais je ne le puis, ni le veux ! Si à cet égard la puissance m'était rendue, ce serait contre ma volonté. Je pense que vous travaillez à votre roman, je l'attends avec impatience, je suis certaine qu'il ne me fera pas oublier ***Madame Bovary***, cette œuvre impérissable qui sera de tous les temps, parce que tout y est

naturel et vrai. Je viens de lire ***La Libre Recherche*** qui paraît en Belgique, 3 livraisons me sont parvenues. Il y a des articles bien remarquables sur ***L'Église et l'État*** de Laurent, puis sur le communisme, je lirai le tout et je retrouve avec bonheur des noms amis, et des idées qui vivent profondément dans mon âme. Je lis aussi la ***Revue des Deux Mondes*** ; malgré mon admiration, mon amitié pour G. Sand, je ne puis me dissimuler que ses dernières compositions ne soient bien pâles ! Quelle énorme différence entre ***La Ville noire*** et ***Lélia***, mon livre de prédilection où je me retrouve tout entière ! Quelques personnes prétendent que G. Sand est en progrès ! Hélas ! ses ouvrages d'à présent me semblent aussi tristes qu'une amende honorable ! Je n'ai pas lu le livre de V. Hugo, j'aime peu les vers, cependant j'admire ce grand poète. ***Les Derniers Entretiens*** de Lamartine ne sont que du rabâchage, c'est pénible à voir, mais cela est ainsi. Je suis, comme je vous l'ai dit, très souffrante, j'ai pris une maison à Nantes pour changer de lieu, j'ai tant souffert ici ! Eh bien ! prête à partir je le regrette, et puis comme tous les reclus, il me semble que je ne pourrai faire ce court voyage, que je mourrai là-bas. Enfin, j'éprouve d'avance tout ce que je crains, tout ce que j'imagine. Je n'ai pu me confesser ; en partant, je vais laisser à un prêtre ma confession écrite, j'ai attendu à dessein pour ne pas le voir. J'ai le pressentiment de ma mort prochaine et quittant la vie, je n'emporterai même pas un faible espoir du Ciel. J'ai si peu de force que je n'ai plus le courage de me défendre de rien, j'en suis venue à accepter les peines éternelles et à désirer le repos dans le néant, tant je suis fatiguée de tourments intérieurs, et d'émotions violentes. Je ne cherche plus de remède à mes maux, parce que je n'en espère plus, persuadée que le remède n'existe pas. Adieu, cher Monsieur et ami, croyez que l'intérêt que vous m'avez témoigné restera comme le meilleur souvenir de

mon cœur et la seule consolation. Lorsque vous m'écrirez, adressez toujours ici.

Votre dévouée.

M.-S. LEROYER DE CHANTEPIE.

À LÉON HEUZEY

Croisset, 8 septembre [1860].

En rentrant hier chez moi, j'ai trouvé un exemplaire de votre ouvrage. Et immédiatement j'ai envoyé à Rouen pour savoir votre adresse, afin de vous faire toutes mes excuses. Car je suis bien coupable envers vous.

Mais j'attendais votre visite aux vacances pour en causer tout à l'aise longuement. Le hasard a voulu que je fusse alors à Paris. Telle est l'histoire de ma négligence apparente.

J'ai lu votre beau volume qui m'a instruit extrêmement comme vous pourrez vous en convaincre en regardant les marges de mon exemplaire. Cela est plein de faits et écrit d'un style historique très élevé.

L'Olympe et l'Acarnanie vous appartiennent maintenant. On ne pourra plus que marcher dans vos traces. Vous êtes bien heureux d'attacher votre nom à de si grandes choses.

La vue générale du mont Olympe et celle de l'Acarnanie me semblent des morceaux hors ligne. On y voyage. C'est tout dire.

Peut-être pourrait-on regretter (comme harmonie de composition) que la partie ethnographique ne soit pas aussi

développée que l'archéologique. Mais le sujet fournissait moins, j'en suis sûr, – et cela eût peut-être détruit la sévérité de votre livre.

C'est un simple doute que je vous soumets, afin de vous montrer que je l'ai bien lu.

Continuez à en faire de pareils. Voilà tout ce que je vous souhaite.

Je vous serre les mains très cordialement, en vous priant de présenter mes respects à Mme Heuzey.

Mille félicitations encore une fois.

Tout à vous.

À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE

Croisset, 8 septembre 1860.

J'ai reçu mardi matin votre lettre du 1er septembre. Elle m'a désolé en y voyant l'expression de tous vos chagrins. Par-dessus vos souffrances intimes, des malheurs extérieurs vous assiègent, puisque vous vous apercevez de l'ingratitude et de l'égoïsme de vos obligés. Il faut vous dire ***que cela est toujours*** ; mince consolation, il est vrai. Mais la conviction que la pluie mouille et que les serpents à sonnettes sont dangereux doit contribuer à nous faire supporter ces misères. Pourquoi cela est-il ? Ici, nous empiétons sur Dieu ! Tâchons d'oublier le mal, tournons-nous du côté du soleil et des bons. Si un mauvais cœur vous blesse, tâchez de vous en rappeler un noble et noyez-vous dans son souvenir. Mais la ***sympathie des idées*** vous manque absolument, me direz-vous. C'est pourquoi vous auriez dû habiter Paris. On trouve tou-

jours dans cette ville-là des gens à qui causer. Vous n'étiez pas faite pour la province. Dans un autre milieu, j'en ai la conviction, vous eussiez moins souffert. Chaque âme a une atmosphère différente. Vous devez horriblement souffrir de tous les cancans, médisances, calomnies, jalousies et autres petitesses qui composent exclusivement la vie des bourgeois dans les petites villes. Tout cela existe bien à Paris, mais d'une autre manière, d'une manière moins directe et moins irritante.

Il en est temps encore, prenez une bonne résolution. Ne continuez pas à mourir sur pied comme vous faites. ***Arrachez-vous de là***. Voyagez ! Vous mourrez en route, croyez-vous, eh bien ! qu'importe ! Non ! d'abord, je vous réponds que vous vous porterez mieux, physiquement et moralement. Vous auriez besoin d'un maître quelconque qui vous ordonnât de partir, vous y forçât ! Je vous connais, comme si j'étais près de vous depuis vingt ans. C'est peut-être une présomption de ma part, ou l'excès de la sympathie que j'ai pour vous.

Je vous assure que je vous aime beaucoup et que je voudrais vous savoir, sinon heureuse, du moins ***tranquille***. Mais il n'est pas possible d'avoir la moindre sérénité avec l'habitude que vous avez de ***creuser*** incessamment les plus grands mystères. Vous vous tuez le corps et l'âme à vouloir concilier deux choses contradictoires : la religion et la philosophie. Le libéralisme de votre esprit se cabre contre les vieilleries du dogme, et votre mysticisme naturel s'effarouche des conséquences extrêmes où la raison vous conduit. Tâchez de vous cramponner à ***la science***, à la science pure ; aimez les faits pour eux-mêmes. Étudiez les idées comme les naturalistes étudient les mouches. La contemplation peut être pleine de tendresses. Les muses ont la

poitrine pleine de lait. Ce liquide-là est la boisson des forts. – Et, encore une fois, sortez du milieu où vous étouffez. Partez à l'instant, tout de suite, comme si votre maison brûlait.

Pensez à moi quelquefois et croyez toujours à mon affection bien sincère.

À AMÉDÉE POMMIER

Croisset, 8 septembre [1860].

Vous devez me considérer, Monsieur, comme le dernier des goujats ? Mais depuis le mois d'avril, j'étais absent de Paris. C'est il y a huit jours seulement que j'ai trouvé chez moi votre volume. Donc agréez d'abord toutes mes excuses, puis mes remerciements.

Vous m'avez, d'ailleurs, écrit, à propos de la *Bovary*, une lettre qui a « chatouillé de mon cœur l'orgueilleuse faiblesse ». La nouvelle marque de sympathie que vous me donnez en me dédiant une pièce m'a été très douce, je vous assure.

Vos *Colifichets* sont des joyaux. Je me suis rué dessus. J'ai lu le volume tout d'une haleine. Je l'ai relu. Il reste sur ma table pour longtemps encore. Partout j'ai retrouvé l'exquis écrivain des *Crâneries*, des *Océanides* et de *L'Enfer*. Je vous connais et depuis longtemps je vous étudie. Il n'est guère possible d'aimer le style sans faire de vos œuvres le plus grand cas. Quelles rimes ! quelle variété de tournures ! quelles surprises d'images ! C'est à la fois clair et dense comme du diamant. Vous me semblez un classique dans la meilleure acception du mot.

Il va sans dire que la page 8, tout d'abord, m'a séduit. Et mon émerveillement n'a pas ensuite faibli. J'aime autant les petites pièces que les grandes. Est-ce une vanité ? Mais je crois comprendre tout le mérite du ***Voyageur*** et de ***Blanc et rose***. Il faut être fort comme un Cabire pour avoir de ces légèretés-là. Vous m'avez fait rêver délicieusement avec ***L'Égoïste*** et ***La Chine*** ; ***Le Géant*** m'a « transporté d'enthousiasme ». L'expression, quoique banale, n'est pas trop forte. Je la maintiens.

Les œuvres d'art qui me plaisent par-dessus toutes les autres sont celles où l'art ***excède***. J'aime dans la peinture, la Peinture ; dans les vers, le Vers. Or s'il fut un artiste au monde, c'est vous. Tour à tour, vous êtes abondant comme une cataracte et vif comme un oiseau. Les phrases découlent de votre sujet naturellement et sans que jamais on voie le ***dessous***. Cela étincelle et chante, reluit, bruit, et résiste.

Combien n'avez-vous pas de ces vers tout d'une pièce, de ces vrais vers où l'idée se trouve si bien prise dans la Forme qu'elle en demeure inséparable :

> ***Sa toque de velours descendait jusqu'aux yeux***…
>
> ***Qui tombait sur la main et jusqu'au bout des doigts***…

Je ne cite que ces deux-là, pris au hasard, pour vous montrer ce que je veux dire.

Je vous aime encore parce que vous n'appartenez à aucune boutique, à aucune Église, parce qu'il n'est question, dans votre volume, ni du Problème Social, ni des Bases, etc.

Et je serre cordialement, et respectueusement, la main qui écrit de pareilles choses.

En me disant, Monsieur, votre

À EUGÈNE CRÉPET

[Croisset, vers le 13 septembre 1860.]

Voici la lettre pour le Taschereau ; est-ce ça ? ai-je compris ?

Faites tous mes remerciements à Sainte-Beuve.

Mais, entre nous, je ne vous cache pas que je trouve tous ces manèges et entortillements d'un piètre goût, et si je n'avais pas craint de fâcher notre ami, j'aurais tout envoyé faire f… carrément (telle fut même ma première idée). C'est bien de l'embarras pour peu de chose ! Donc, allez à la bibliothèque, mon bon, et envoyez-moi le Hendrich (marqué au catalogue 331 A), dans une petite boîte adressée à M. Achille Flaubert, Hôtel-Dieu, Rouen, pour M.G.F. J'ai vu, il y a huit jours, Bouilhet ; il finit le premier acte de sa pièce espagnole qui sera, je crois, d'un ton très original.

Nous nous reverrons avant deux mois pour ***Le Million de l'oncle Étienne*** ; ce sera, je pense, vers la fin d'octobre.

Préparons nos ***paumes***. Adieu, mon vieux brave, merci encore une fois.

À vous.

Je vous adresse ma lettre chez le père Gide, car je ne sais pas au juste votre numéro dans la rue de Seine ; bien

que je connaisse la maison. Vous savez que je suis ***toqué*** de votre ouvrage et que j'y pense maintes fois par jour.

À AGLAÉ SABATIER

[Paris,] samedi 4 h[eures, 15 septembre 1860].

Belle Présidente,

Je ne sais ce que devient le Bouilhet ? Sa pièce doit pourtant entrer en répétitions le 17, après-demain.

Quant à moi, je me suis laissé enferrer comme un imbécile. – Et demain, hélas, ne m'assoirai point à votre table ! Mais je viendrai ***sur le tard***. Passer un dimanche sans voir votre charmante personne serait trop cruel !!!

J'accepte les « choses tendres » que vous m'envoyez et ***je me monte l'imagination*** avec « les badines » en vous baisant les mains bien longuement.

À vous.

À EUGÈNE CRÉPET

[Croisset, vers le 16 septembre 1860.]

Voici une re-lettre pour le Taschereau, cette fois est-ce la dernière ?

Si j'avais su vous donner tant de mal, mon cher ami, je me serais passé du Hendrich. Tout cela m'assomme ! est-ce bête !

Écrivez-moi à Croisset directement pour me prévenir de l'envoi de la boîte. Car vos deux lettres ont eu un jour de retard !

Remerciements encore une fois.

Tout à vous.

P.-S. – Vous remarquerez, sans doute, que ma lettre n'est pas bourrée de formules de politesse.

Ah ! m… !

À LOUIS BOUILHET

[Croisset,] mercredi soir [19 septembre 1860].

Incontestablement, cette seconde sérénade vaut mieux que l'autre.

Elle est plus locale. Je n'y vois rien à redire. C'est plein de détails charmants et d'un ton excellent.

Quant à la musique, ne t'en inquiète pas. Le principal, c'est que la pièce est bonne.

Je travaille maintenant assez roide. Ces deux jours passés à Fécamp (samedi et dimanche prochains) vont bien me déranger, mais il le faut ! Je suis forcé.

J'arriverai, je crois, à avoir 18 pages à mon chapitre. Elles seront bourrées de faits, ce qui n'empêche pas que le roman, ***l'histoire***, n'avance guère. On se traîne éternellement

sur la même situation ! et pourtant c'est rapide, mais par parties (successivement) et non d'ensemble !

Quels beaux détails je trouve dans ***L'Hygiène des Arabes*** du docteur Bertherand ! Cataplasmes de sauterelles, fiel de corbeau, etc. Pour faire accoucher les femmes, des matrones leur montent sur le ventre et piétinent. Pour se ***[sic]*** rendre fécondes, on leur brûle sous le nez des poils de lion, et elles avalent la crasse qui est dans les oreilles des ânes, etc. ! C'est un livre des plus réjouissants que je connaisse.

À propos d'Arabes, j'ai reçu ce matin une lettre du gars Feydeau. Piètre voyageur ! Il s'en revient, ayant vu ***seulement*** la province d'Alger, et me disant que je « ne me doute pas » de la chaleur qu'il fait en Afrique. Il a été malade ; et je crois qu'il en a assez, bien qu'il prétende le contraire. – Ce qui ne l'empêchera pas, au retour, d'être plus crâne que Barth et Livingstone réunis.

Tu ne m'as pas dit si La Rounat était venu te voir. Et quelle époque est fixée pour la 1re ! Réponds-moi là-dessus. S.V.P.

Adieu, vieux. Dors sur tes deux oreilles quant à la sérénade.

Embrasse Léonie pour moi. Amitiés à mon ami Philippe.

Je te presse les roustons.

À toi.

Un petit peu ***d'appelle-moi*** ! (de temps à autre une petite débauche d'esprit) :

Appelle-moi « la collection des Manuels Roret ».

***

Dis-moi que je me fais sucer le bigarrot par le cardinal Antonelli.

***

Dis-moi que j'ai extirpé des hérésies.

***

Appelle-moi brandon de discorde.

Dis-moi que je ressemble à Garibaldi.

Allons ! voyons ! cochonne ! ratisse-moi le cervelas. Loche-moi ma plume de monsieur. – Tire-moi l'asticot. Fourre-moi une livre de chandelles à la fois dans le cul.

Appelle-moi ébéniste.

Dis-moi que j'enfonce Léotard !

À ERNEST FEYDEAU

[Croisset, vers le 20 septembre 1860.]

Enfin ! Je te croyais mort ! Tu n'as été que malade. Béni soit Dieu, si tant est qu'on puisse bénir Dieu.

Et tu t'en reviens ! Je verrai donc ta ***portenteuse*** personne quelques jours après son débarquement ; car il faut que je sois à Paris vers la fin d'octobre pour la pièce de Bouilhet. Mais notre entrevue ne sera pas longue. Je resterai ici probablement tout l'hiver à me ronger le corps et l'âme dans le silence du cabinet. Il faut que j'avance et j'ai énor-

mément à faire ! J'ai écrit depuis la fin de juin deux chapitres ***à peu près***, car je termine le neuvième. Il m'en reste ***six***. Et mes lectures ne font qu'augmenter et les difficultés ne font que s'accroître, bien entendu.

J'ai passé le mois dernier trois semaines à Paris, à me traîner dans les bibliothèques, ce qui est peu divertissant, et j'étais si ahuri de lecture que j'en oubliais Paphos.

Rien de neuf chez nos amis. Maxime est en Calabre avec Garibaldi, comme tu sais, ou ne sais pas. La Présidente s'est consolée du Mac à Roull, qui lui fait définitivement une pension de six mille francs par an. Je crois qu'elle va trouver un autre môsieu. (Elle n'a pas été forte dans toutes ces histoires, la pauvre fille !)

Turgan vient d'inventer une chose superbe ***pour vuider les lieux*** ! Je ne sais combien de kilogrammes de m… se trouvent absorbés en une seconde par sa machine. On a nettoyé l'École polytechnique en un clin d'œil : les étrons mathématiques s'envolaient comme des corbeaux. C'est sublime.

Quant à moi, je travaille ***furieusement***. Je viens de lire un livre très curieux sur la médecine des Arabes, et actuellement (sans compter ce que j'écris), je lis Cedrenus, Socrate, Sozomène, Eusèbe et un ***Traité*** de M. Obry sur l'immortalité de l'âme chez les juifs ; le tout entrelardé de Mischna comme pièce de résistance. Mais le cœur m'a manqué pour lire les quarante pages qui t'étaient consacrées dans la ***Revue européenne***, précédées des quarante qui me concernaient. Où il n'y a ni profit ni plaisir, bonsoir.

Il paraît que tu as eu chaud, mon bonhomme ? Je sais ce que c'est, ne t'en déplaise (que d'avoir chaud), bien que tu m'écrives : « Tu ne peux pas t'en faire une idée. » J'étais au

mois de mai sur les bords de la mer Rouge, mon bon, et j'ai traversé le tropique en juin. Ah !

Veux-tu que je te fasse une petite prédiction ? ***Tu ne retourneras pas en Afrique*** ; un voyage raté ne se recommence pas. Si tu veux aller au printemps à Tuggurt, reste en Algérie jusque-là. Mais je crois que tu t'embêtes de Paris, mon vieux, avoue-le. Allons ! tu ne découvriras pas les sources du Nil. Oh ! sois vexé, je m'en f… Tout cela est pour t'engager, pendant que tu y es, à te transporter à Constantine. ***Je t'en supplie***, vas-y. Tu me remercieras ensuite.

Autre guitare. Pourquoi écoutes-tu le père Sainte-Beuve, et ne continues-tu pas ***Sylvie***, qui était bien et très bien commencée ? Débarrasse-toi de ça, et fais-nous ensuite un grandissime roman sur l'Algérie. Tu dois en savoir assez ? Il y a plus à faire sur ce pays que Walter Scott n'a fait sur l'Écosse, et un succès non moindre « attend ce ou ces livres-là ». Telle est mon opinion.

Adieu, vieux. Es-tu bien bronzé ? T'es-tu fait couper le prépuce par amour de la couleur locale et t'es-tu livré… Nous pourrions passer une gentille soirée dans six semaines.

À toi, ***salam*** !

À LOUIS BOUILHET

[Croisset,] lundi soir [1er octobre 1860].

Vieux pédéraste,

Si je ne t'ai pas écrit plus tôt, c'est afin de rétablir les us de notre correspondance. – Donc, j'attends une lettre de toi, dimanche. – Quand même tu serais à Paris. Quel singulier

coco que La Rounat ! À l'entendre il devait venir immédiatement à Mantes. Et il s'est presque ***révolté*** quand je lui ai dit que ta 1re aurait lieu vers le 10 novembre ! – Enfin, peu importe, ce sera dans la bonne saison.

J'espère, dans une quinzaine, avoir fini mon IXe chapitre. Il n'aura pas loin de 20 pages, peut-être 18 ou 19 ? Autant que le précédent. Je le crois concis et rapide comme mouvement. Mais ***l'action générale*** n'avance pas. Je retombe à chaque minute dans des effets déjà produits, bien que je tâche de les renforcer. – Ainsi pour le moment je ***peins*** un tourlourou qui dévore à belles dents le cœur d'un bourgeois. C'est beau d'intention ! Vois-tu, de là, les critiques ? On m'accusera « d'exalter l'anthropophagie ».

Il me faudra bien quinze jours ou même trois semaines pour faire quelques lectures relatives à mon Xe chapitre et préparer iceluy. Tels sont mes plans jusqu'à ta pièce. À propos de livres, j'ai découvert le texte ***original*** de l'anecdote sur Julien. Ça a une douzaine de lignes. Je te les enverrai.

Ma mère part demain matin pour Verneuil, où elle restera huit jours. Si tu es encore à Mantes à ce moment-là, je te préviens que tu n'éviteras pas la visite de Lilinne, qui ***brûle*** de voir ton logement.

Il a fait un temps atroce pendant que j'étais à Étretat, et je me suis peu promené. Le résultat de cette distraction a été de me faire perdre tout le reste de la semaine. Je revoyais continuellement la mer et j'entendais le bruit des galets sous mes b…ottes. – Il y a aujourd'hui huit jours, lundi, j'ai couché à Fécamp chez Mme Le Poittevin, où je n'étais pas venu depuis *18 ans* ! Ai-je pensé à ce pauvre bougre d'Alfred ! J'avais presque peur de le voir apparaître. Notre jeunesse

commune me semblait suinter sur les murailles. – C'était comme un dégel qui me glaçait jusqu'au fond du cœur.

Devine quel admirateur j'ai rencontré à Étretat ? Le père Anicet ***Bourgeois*** (bien nommé), brave homme du reste. Mais le peu d'admiration qu'il m'a montré pour Goethe a singulièrement diminué le plaisir de ses éloges à mon endroit. Oui, il ne trouve « rien de remarquable dans ***Faust***, ce n'est ni une pièce, ni un poème, ni rien du tout ». Oh !… Je répète ce ***oh !***… arène !

Le père Clogenson m'a envoyé sa brochure sur ***Voltaire jardinier***, qui n'est point des plus roides. – Maigre légume.

Hier, chez Deschamps, grande représentation dramatique : quatre pièces. Le jeune Baudry y allait comme spectateur. Mais je le soupçonne de m'avoir menti comme un âne et d'être, au contraire, un des acteurs.

Fais-moi le plaisir de remercier en mon nom Alfr[ed] Guérard qui a eu l'amabilité de m'envoyer deux perdrix et un lièvre. J'ignore son adresse pour lui écrire.

J'ai relu ce soir ***Les Fossiles*** en entier. Et ça m'a enthousiasmé plus que jamais. Quoi qu'on die, c'est solide, va ! et c'est beau.

Adieu, vieux. Gémis-tu sur la captivité de Lamoricière ?

« Appelle-moi foudres du Vatican

– – – – – – vaisseau de haut bord. »

Dis-moi que je pète à la Paithaus et que je décharge par le télégraphe.

Je t'embrasse. Ton.

À LOUIS BOUILHET

[Croisset,] vendredi soir [5 octobre 1860].

Tu vas donc revoir ce vieil Odéon ! Et recommencer à faire des langues au père Saint-Léon, dans les couloirs ! – ***Taïeb !*** Tu ne m'as pas dit si tu es à peu près satisfait de ton amoureux. Le connais-je ? Je m'aperçois de ma bêtise, tu ne l'as pas encore vu ***la main à la pâte***. J'attends quelques détails sur le train dont ça marche, dans ta prochaine épître… Béarnais.

Je viens d'écrire à Guérard et j'ai trouvé le moyen, dans cinq lignes, de mettre douze ordures. Il doit trouver que je suis poli.

Mon chapitre approche de sa fin et lundi j'espère commencer le dernier mouvement. Ça ne va [pas] trop mal pour le quart d'heure. Mais je me livre dans le silence du cabinet à de si fortes gueulades et à une telle pantomime, que j'en arriverai à ressembler à Du Bartas, qui, pour faire la description d'un cheval, se mettait à quatre pattes, galopait, hennissait et ruait. Ce devait être beau ! – Et pour arriver à quels vers, miséricorde !

Je me réjouis tous les matins dans la Politique. Aujourd'hui l'encyclique du pape est bien belle, accusant Victor-Emmanuel d'établir « des maisons de débauche ». Puis, récriminations contre les livres et les pièces de théâtre qui ***sapent***, etc. Quel bon vieux style poncif que le style ecclésiastique ! Ce serait, du reste, une étude à faire que celle des *Styles professionnels* ! quelque chose qui serait dans la littérature analogue à l'étude des physionomies en histoire naturelle.

Actuellement, je lis des historiens ecclésiastiques et je suis *H*indigné de leur langage. – Ils ont d'ailleurs débité, sur l'établissement du christianisme, des mensonges atroces. Mais ça durera encore longtemps, bien que d'autres sottises se préparent.

Tu feras bien d'aller voir le jeune Duplan, qui t'aime beaucoup. Et la Présidente.

Mais ma plus forte recommandation est ***d'être chien***, aux répétitions. Sois digne ! sacré nom de Dieu ! maintenant que tu as la croix !

Si tu vois Crépet dis-lui de m'envoyer ou envoie-moi son ***adresse positive***. J'ignore son numéro et j'en ai besoin. C'est rue de Seine, 34 ou 36.

Sais-tu vers quelle époque ta 1re ? J'imagine que ça ne peut être avant le 10 novembre.

Tout cela va arrêter ton ***Honneur d'une femme***. Le commencement était bougrement bon. J'ai envie de voir le second acte. Mais combien je suis humilié de la façon dont tu expédies tes œuvres, quand je contemple, en regard, la lenteur de mes évolutions !................. ces points indiquent toutes les misères dont mes mémoires seraient remplis, si j'écrivais mes mémoires.

Mes compliments à ton professeur de Mantes qui aime ***Les Fossiles***. C'est un homme de goût, c'est-à-dire qui a ***mon*** goût. Oui ! je persiste ! ***Les Fossiles*** sont ou est ***un chef-d'œuvre***. On le reconnaîtra, à quelque jour.

Allons, vieux mousse-doigts, travaille bien à tes répétitions ! ne néglige ***rien*** ! Les centimes font les millions et les atomes sont respectables. Fous à mort, dans les entractes !

ça te fera maigrir ! tu en as besoin. Enconne Ramelli (chose que j'ai envie d'exécuter moi-même, à mon prochain séjour dans la capitale, si mes moyens me permettent de lui offrir un fort dîner). Et Arène… Oh ! Arène !

Adieu, je t'embrasse.

À ERNEST FEYDEAU

[Croisset, après le 5 octobre 1860.]

Si je t'ai agacé en te rabâchant Tuggurt, c'est que j'ai vu de nombreux dessins sur ce pays, qui m'ont tellement toqué, que j'avais fort envie d'y aller moi-même, étant à Constantine. Voilà. Mille excuses et n'en parlons plus.

Mais je te ferai observer qu'il n'y a pas moyen de s'y reconnaître et que je mérite de l'indulgence. Tu pars en me disant que tu vas faire un grand voyage dans toute l'Afrique française, etc. Puis, ça se borne à la province d'Alger. D'abord tu voulais faire un roman, puis ç'a été un voyage. Puis, ce r'est un roman. Je réponds toujours à des idées que tu n'as plus, tel est le vrai. Ou peut-être deviens-je idiot ? ce qui serait possible. Je fais tout ce qu'il faut pour cela par la manière dont je vis.

N'importe. J'embrasserai ta vieille trombine avec moult satisfaction. Je pense être à Paris vers le 10 novembre. J'ai bien des choses d'ici là que je voudrais avoir expédiées.

Aucune nouvelle. Je me réjouis, je me délecte, je m'enivre avec la littérature ecclésiastique. As-tu lu la dernière publication de N.S.-P. où il fulmine contre les littératures obscènes et les maisons de débauche ? Est-ce beau !

Depuis longtemps je ne m'étais repassé par le bec un morceau de si haut goût, mes lectures alternant entre la Mischna, Sozomène, Cedrenus, etc. Mais j'ai bientôt fini, Dieu merci ! Je crois que mon éternel bouquinage va cesser. Quant à la copie, j'écris les trois dernières pages du IXe chapitre. Après quoi j'entre dans les endroits où mon héros entre dans mon héroïne.

Voilà, mon bon vieux. J'ai été seul tous ces derniers temps, ma mère et sa petite-fille se promenant au-dehors. Mon frère est pris d'une rage pour la chasse et je reste, comme Job sur son fumier, à gratter ma vermine, à retourner mes phrases. Je fume pipes sur pipes. Je regarde mon feu brûler. Je gueule comme un énergumène, je bois des potées d'eau, je me désole tous les matins et je m'enthousiasme tous les soirs. Puis je me console, et cela recommence.

Bonne traversée, je t'embrasse.

À MAXIME DU CAMP

Croisset, mardi 9 octobre [1860].

Il y a un mois j'ai envoyé à tout hasard une lettre à Palerme. L'as-tu reçue ? Je risque encore celle-ci ?

Si tu as, devant toi, cinq minutes, mon bon vieux Max, réponds-moi. – Envoie-moi *un* mot seulement. Que je sache ce que tu deviens, nom de Dieu ! si tu es mort, vif, ou blessé. Je fais tout ce que je peux pour ne point penser à toi, mais ton souvenir me revient, cent fois par jour. J'ai l'imagination fertile en images, tu sais. – Et je compose des tableaux, où tu

es au premier plan, qui ne sont pas drôles et qui me serrent le cœur.

D'après ce que je peux conjecturer d'ici, où nous manquons, je crois, de documents positifs, la guerre touche à sa fin ? Il serait possible qu'elle se portât en Hongrie ? Où vas-tu aller ? Quand reviens-tu ? etc., etc. Je ne te demande aucun détail bien entendu. Je veux savoir seulement ce que tu deviens.

Rien de neuf. – Toujours calme plat.

Quant à moi, je m'enfonce de plus en plus dans ***Carthage***. Je travaille vigoureusement. Mais j'en ai pour une année encore.

Les répétitions de la pièce de Bouilhet sont commencées. La 1re aura lieu vers le milieu de novembre. Je ne resterai pas à Paris plus de huit jours, après quoi je reviendrai à Croisset jusqu'à la fin de février et peut-être de mars.

Adieu, mon pauvre vieux Max. Je t'embrasse bien tendrement. Bonne chance, bonne santé, bonne humeur et vive la liberté.

Ton

À ERNEST FEYDEAU

Croisset, dimanche [21 octobre 1860].

Je réponds tout de suite à la gentille lettre que j'ai reçue ce matin pour te congratuler, mon cher Monsieur, sur l'existence que tu mènes ! Accepte l'hommage de mon envie.

Et, puisque tu me fais des questions sur ***Salammbô***, voici où j'en suis. Je viens de finir le chapitre IX et je prépare les X et XI que je ferai cet hiver, ici, tout seul, comme un ours.

Je me livre maintenant à quantité de lectures que j'expédie voracement. Voilà trois ans que je ne fais qu'avaler du latin (et chemin faisant, je continue mes petites études chrétiennes). Quant aux ***Carthaginois***, je crois franchement avoir épuisé tous les textes. Il me serait facile de faire, derrière mon roman, un très gros volume de critique avec force citations. Ainsi, pas plus tard qu'aujourd'hui, un passage de ***Cicéron*** m'a induit à supposer une forme de Tanit que je n'ai vue nulle part, etc., etc. Je deviens savant et triste ! Oui, je mène une sacrée existence et j'étais né avec tant d'appétits ! Mais la sacrée littérature me les a tous rentrés au ventre.

Je passe ma vie à me mettre des cailloux sur le creux de l'estomac pour m'empêcher de sentir la faim. Ça m'embête quelquefois.

Quant à la copie (puisque c'est là le terme), je n'en sais franchement que penser. J'ai peur de retomber dans des répétitions d'effets continuelles, de ressasser éternellement la même chose. Il me semble que mes phrases sont toutes coupées de la même façon et que cela est ennuyeux à crever. Ma volonté ne faiblit pas cependant, et comme fond ça devient coquet. On a déjà commencé à se ***manger***. Mais juge de mon inquiétude, je prépare actuellement un coup, le ***coup*** du livre. Il faut que ce soit à la fois cochon, chaste, mystique et réaliste ! Une bave comme on n'en a jamais vu, et cependant qu'on la voie !

Ce que je t'avais prédit s'effectue ; tu t'enamoures des mœurs arabes ! Combien de temps tu perdras, par la suite, à

rêver au coin du feu à des c… sans poils sous un ciel sans nuages !

Envoie-moi un petit mot dès ton retour à Paris. Tu me dis que tu reviens à la fin du mois. C'est de celui-ci sans doute. Nous ne serons plus longtemps sans nous voir. La première de Bouilhet aura lieu du 15 au 20 novembre.

Ma mère et ma nièce vont bien et te remercient de ton souvenir. Quant à mon autre nièce, je crois que je serai grand-oncle au mois d'avril prochain.

Je tourne à la bedolle, au sheik, au vieux, à l'idiot.

Jouis de tes derniers jours et bonne traversée.

Je t'embrasse.

MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE
À GUSTAVE FLAUBERT

Nantes, ce 23 octobre 1860.

Vos bonnes et consolantes paroles me sont arrivées au milieu des angoisses de mon âme comme une de ces compensations que Dieu envoie pour aider à supporter le fardeau trop lourd de la vie. Cher Monsieur, vous comprenez parfaitement mes souffrances, mais la plus grande est l'absence d'une passion forte, d'un amour, d'une admiration sans bornes pour quelqu'un ou quelque chose. Dans ma jeunesse, j'ai cru sur l'apparence rencontrer des personnes ou des objets qui en étaient dignes, mais je reconnaissais bien vite mon illusion. Toute réalité est une déception, aussi je n'ai jamais pu vivre que d'idéalité. Encore à présent, je n'existe que dans le rêve. Toutefois, ce qui est chimère pour

les autres, est, à mes yeux, la seule réalité, la seule vérité ! Si ce monde tel que je le rêve n'existe pas sur la terre, je suis certaine qu'il doit se trouver ailleurs. J'en conclus que rien de ce qui existe sur la terre ne mérite notre amour, qui doit trouver sa réalisation au-delà de ce monde mortel. De là ce mysticisme qui est, comme vous le dites, la tendance naturelle, la vocation de mon âme. Je ne sais si la religion dogmatique s'oppose à ma raison, mais aussitôt que je pense à la confession, je retombe dans des hallucinations et un état moral déplorable. J'ai, en effet, cruellement souffert des calomnies, de l'injustice que la sottise, la méchanceté et l'ignorance ont suscitées contre moi. D'autant plus, qu'incapable de me soumettre aux idées étroites et aux préjugés imbéciles de la province, je n'ai jamais consulté que Dieu et ma conscience. Depuis longtemps, je suis indifférente aux jugements des sots, qui m'est fort égal. J'ai toute une famille sur les bras, trois générations que je fais exister et dont je n'ai pas grande satisfaction. J'ai, en outre, d'autres personnes qui doivent m'être attachées et qui ne peuvent sympathiser avec moi par leur nature opposée à la mienne. J'ai tant fait pour tout ce monde que je croyais qu'ils m'aimaient, et je vois le contraire, je suis pour tous un moyen, un but pour personne. Ils ont leurs attachements, leurs intérêts en dehors de moi. Toute ma vie n'a pourtant été qu'un long dévouement à eux, je les aime parce que je me suis dévouée, et par habitude, par gratitude de l'attachement que je leur supposais. Du reste, ils n'ont ni mon cœur, ni mon âme, en cela, ils me sont étrangers. Si quelque jour, vous lisez le journal de ma vie, vous verrez dans quel triste milieu je suis née et comment tous, même ceux qui m'aimaient, contribuaient à mon malheur. Quand j'y pense, j'ai grande pitié de moi-même ! Je méritais mieux ! Cher Monsieur, votre lettre m'est arrivée à Nantes que

j'habite depuis le 10 septembre, j'ai été en quelque sorte chassée de chez moi par les chagrins et les tourments de mon intérieur. J'étais bien souffrante, mon médecin a insisté pour me faire partir. J'avais une maison ici retenue et meublée d'avance. Toute ma maison m'a suivie et une dame qui habite Paris et qui est restée huit ans chez moi avec son enfant. Cette dame a passé un mois avec moi ici. Je causais avec elle, nous faisions de la musique, je l'ai vue partir avec regret. J'ai trouvé ici une maison charmante, d'un côté les fenêtres donnent sur un square, une allée d'arbres, du gazon, des fleurs, des promeneurs, puis au-delà, des bois, des prairies, la campagne à deux pas de la ville. De l'autre côté, un grand jardin dépendant de la maison, puis la vue d'un jardin anglais, dernier amour d'un riche, seul, qui mettait sa joie dans ce jardin. Après sa mort, on l'a vendu, un couvent de femmes l'a acheté et se trouve du côté de ma chambre. Chaque soir, l'étoile que je voyais en Anjou et qui dans mes longues insomnies me semble être habitée par ma mère qui de là veille encore sur moi, cette étoile se lève sur le couvent, et semble m'indiquer que le repos est là. Je l'ai souvent pensé, et je porte envie au sort de ces religieuses. De ma chambre, je vois une statue de la Vierge placée sur une tour, je la prie de m'accorder la lumière et la paix. Le son argentin de la petite cloche n'a rien de désagréable et les rires joyeux des pensionnaires sont frais et gais. Cette maison me plaît au point que j'en sors avec peine, elle a été mon refuge, j'y ai fait trêve au passé, au présent, à l'avenir surtout ! et j'ai été plus calme ici que je ne l'ai été depuis longtemps. J'ai des fleurs, de la musique, un piano, des revues que je ne puis trouver à Angers, personne que je connaisse, et savez-vous, je vois avec peine des personnes d'Angers, les lettres mêmes qui me le rappellent m'impressionnent péniblement. Je voudrais oublier tout ce passé si douloureux. J'ai ici l'Opéra qui

est, en comparaison d'Angers, ce que celui de Paris serait comparé à la province. J'adore l'opéra, mais j'étais d'abord si triste que je ne le goûtais pas, maintenant, je l'aime comme par le passé ; j'ai pleuré l'autre soir à l'air de ***La Juive*** : « Quand du Seigneur » ! et pourtant le sujet de cet opéra m'a toujours été antipathique. J'ai entendu ***Robert, Guillaume Tell, Jérusalem, Le Trouvère***. Enfin, je suis allée voir l'océan à 18 lieues de Nantes et revenue le soir ! Lorsque j'ai vu la grande mer, j'ai pleuré à sanglots. Si Dieu me laisse vivre l'an prochain, je veux passer quelques jours au bord de la mer ! Le temps approche où je vais revenir à Angers, je m'en inquiète, je vais retrouver mes ennuis, mes tourments, la confession en perspective, des affaires d'argent à débrouiller, car j'ai tant de charges que souvent je n'ai pas 5 francs à ma disposition. Un filleul dont le cerveau est bien malade, qui a fait un mariage déplorable et qui veut toujours être avec nous, sa femme, son enfant, tout cela qui se querelle. Un de mes amis qui depuis 18 ans fait mes affaires, habite près de nous, et qui à l'âge de 50 ans, veut épouser une petite servante de 18 ans que j'avais à mon service. Je ne veux pas empêcher ce mariage ridicule, et pourtant, cela fera encore un ménage à ma charge. Croyez-vous que tout cela m'engage à retourner à Angers ? J'ai vendu une propriété pour augmenter mon revenu et il me prend envie de tout dépenser, car je n'aime pas assez les autres pour me gêner, afin de leur laisser mon héritage. Ils m'ont assez tourmentée pendant ma vie, ils veulent être avec moi et ne cessent de me tourmenter. J'ai envie, avant de partir, de louer ici une maison. Je serais au moins sûre d'y revenir et si on me tourmente trop [à] Angers, je viendrais ici. D'un autre côté, si je vais à Paris l'an prochain, ce sera un loyer perdu. Je n'ai jamais vu Paris et cette dame me dit que dans l'avenue de Neuilly, je serais comme à la campagne, car les

villes sont inhabitables pour moi. Quoiqu'il en soit, j'ai envie d'une maison ici, je ne voudrais pas y mettre plus de 800 francs par an, car mon revenu ne suffit jamais. Que pensez-vous de tout cela ? Je vous dis tout ce que je pense. Si vous saviez combien je suis touchée et reconnaissante de l'intérêt que vous voulez prendre à moi ! si inférieure à vous par l'intelligence et le savoir ! Je pense à vous avec autant d'affection que de gratitude, ne m'oubliez pas, adressez vos lettres à Angers. Votre toute dévouée.

M.-S. LEROYER DE CHANTEPIE.

À ALFRED MAURY

Croisset, mercredi [24 octobre 1860.]

Je viens d'apprendre, mon cher ami, que vous êtes nommé bibliothécaire aux Tuileries !

Personne plus que moi ne se réjouit de cette nouvelle, soyez-en bien sûr !

Il me semble que depuis six mois on commence (enfin !) à reconnaître un peu ce que vous valez !

Cette place, sans doute, vous laissera tout votre temps pour vos travaux ? et n'aura que des agréments. C'est pourquoi je vous en félicite. Quant à l'honneur, vous êtes de ceux que rien n'honore.

Mais c'est surtout à S.M. l'empereur Napoléon III que j'ai envie d'exprimer mon approbation. Oui ! – Je trouve cela très intelligent de sa part. Si j'étais dans sa position il y a longtemps que je me serais payé le luxe d'un homme comme vous.

Je compte dans une quinzaine aller à Paris – et vous dire encore une fois combien je suis content.

Recevez, d'ici là, une très cordiale poignée de main de celui qui est (sans aucune formule), tout à vous.

À PAUL DE SAINT-VICTOR

[Paris,] vendredi soir [30 novembre 1860].

Cher Ami,

J'aurais été vous voir si vous n'étiez pas un homme insaisissable, etc.

Je suis chargé de vous annoncer que la première de la pièce de Bouilhet aura lieu jeudi prochain et que la répétition générale se fera mercredi prochain vers ***1 heure de l'après-midi***. (L'Odéon se prive de faire relâche, jugeant cette solennité inutile.)

Autre histoire : les de Goncourt m'ont parlé d'un dîner où [vous] êtes convié pour jeudi prochain.

Pouvez-vous faire en sorte qu'il soit remis ? Cela obligerait :

1° les susdits de Goncourt,

2° Bouilhet et

3° votre serviteur.

Avant de nous rencontrer soit mercredi, soit jeudi, j'espère vous faire une petite visite un de ces matins, avant midi.

Mille poignées de main.

Tout à vous.

Ex imo.

À AGÉNOR BARDOUX

[Paris, 1er décembre 1860.]

La 1re de ***L'Oncle Million*** aura lieu jeudi prochain.

La répétition générale se fait mercredi prochain à 1 h[eure].

Nous t'attendons.

D'ici là je t'embrasse.

Bouilhet n'en peut plus. Ça ira ***très bien***, je crois.

À JEAN CLOGENSON

[Paris, 1er décembre 1860.]

Cher Monsieur Clogenson,

Je suis chargé par notre ami Bouilhet de vous annoncer que la 1re représentation de ***L'Oncle Million*** aura lieu jeudi prochain. – Il compte sur vous.

Mille poignées de main de votre tout dévoué.

Voulez-vous avoir la bonté de prévenir Allais ?

À THÉOPHILE GAUTIER

[Paris,] dimanche [2 décembre 1860].

Mon vieux Théo,

Je suis chargé de t'annoncer que la première de ***L'Oncle Million*** a lieu jeudi prochain, et la répétition générale mercredi à midi et demi.

Voilà.

À toi.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Paris, 4 décembre 1860.]

La répétition générale est pour demain, matin, marquée sur le bulletin à 11 h 1/4 pour 11 h 1/2.

À vous.

Mardi soir.

À ALFRED BAUDRY

[Croisset, 15 décembre 1860 ?]

Mon cher Ami,

Je suis revenu de Paris hier au soir. Et recevrai votre visite avec grand plaisir. – Dès qu'il vous conviendra. Le plus tôt sera le mieux.

J'ai vu votre frère lundi. Il allait comme un charme.

À bientôt, n'est-ce pas ?

Un mot de réponse, S.V.P.

Tout à vous.

Jeudi soir 15.

À JULES DUPLAN

[Croisset,] nuit de mercredi [19 décembre 1860].
(Heure indue.)

Non ! rien du tout, mon brave, rien à te dire, si ce n'est que tu es bien gentil. Mais tu le savais, étant décidément pour homme ***(sic)***.

J'ai la poitrine éreintée de fumer et de gueuler. Tel est mon état.

Salammbô m'épuise. Je ne sais plus qu'en faire. Ah ! comme c'est lourd de vouloir faire beau !

Engage le Bouilhet à faire de sa pièce une large distribution, et remonte-lui la manivelle, tant que tu pourras.

Adieu, vieux. Écris-moi quand tu n'auras rien de mieux à faire.

4 fois *faire* répété dans mon épître ! – Ah ! merde ! Bonsoir, je vais me coucher.

À toi.

Si au moins j'avais le Vieux dans ma solitude !

Ton.

À JULES DUPLAN

[25 décembre 1860 ?]

Je compte sur toi, à la fin de la semaine. Accompagne Maisiat.

Tu t'en retourneras lundi si tu veux. Arrive-nous vendredi ou samedi soir. Je te ferai lire ***Aline et Valcour*** !…

C'est convenu.

À bientôt.

Ton vieux.

Mardi soir.

À ERNEST FEYDEAU

[Croisset, fin de décembre 1860.]

Vieux fol,

Je te souhaite pour 1861 gloire, argent, santé et ce qui vaut mieux que tout cela : bonne humeur.

Tu vas avoir pour ta pièce, mon bon, une série d'emmerdements fantastiques, et tu entendras sur la moindre de tes scènes plus de bêtises qu'il n'en fut imprimé sur tous tes livres, ce qui n'est pas une raison pour reculer, au contraire ! Mais tu n'es pas au bout et je te plains d'avance ; car tu vas entrer dans un joli monde, joli ! joli !

Quant à moi, je ne vois personne, je ne lis rien. Je barbouille de midi à 3 heures du matin et me rôtis horriblement les tibias. Voilà tout. Mlle Salammbô fait maintenant, toute

nue, des langues fourrées avec un crocodile, par un clair de lune superbe, et dans le chapitre qui va venir (le XI[e]) elle va enfin tirer un coup.

Quand penses-tu avoir fini ta pièce ?

Et ton mariage ?

Et l'Algérie ?

Tu as donné à ma nièce quelque chose dont elle est ravie.

Adieu, vieux, je n'ai absolument rien à te dire.

Bonne pioche.

À toi.

À AGLAÉ SABATIER

[Croisset, fin de décembre 1860.]

Belle Présidente,

Avez-vous reçu des ***gelées*** ? Je ne parle pas de celle qui pince la température ; mais d'autres, en pot, dans une Boëte, expédiée à votre adresse, il y a huit jours. Est-elle perdue ?

Ah ! Présidente, que de souhaits je fais pour vous pour 1861 ! Mais vous savez bien le plus ***ardent***. Donnez-moi donc de vos nouvelles. Je m'ennuie de ne pas entendre parler de vous. Dites-moi tout ce que vous voudrez pourvu que je voie un peu de votre écriture.

Quel froid, belle Présidente !

Je me rôtis les jambes horrifiquement. Je travaille pas mal et fume beaucoup et rêvasse encore plus. Je me lève à midi et me couche à 3 heures du matin. Voilà.

Et chaque matin, mon lit figure une tente arabe, grâce à votre souvenir.

Adieu, vous savez que je vous adore de toutes les façons.

Mille tendresses et mille baisers où vous voudrez.

À JEANNE DE TOURBEY

[Croisset, fin de décembre 1860 ?]

« […] Et puisque nous sommes dans le mois des compliments et des souhaits, je vous souhaite… un cœur qui vous aime. Mais voilà trois ans que le mien gît à vos pieds, comme un toutou, et vous ne le prenez pas. » Irait-il [Flaubert] lui souhaiter des amis ; de la beauté, « ce serait une injure », alors… Ses vœux iront à la prospérité du théâtre de Marc Fournier : « Je vous souhaite… entendons-nous… une queue de monde qui tous les soirs aille depuis la Madeleine jusqu'à la Porte-Saint-Martin, sans compter les rues adjacentes. » Cette prospérité se traduirait en conte de fées « afin que vous puissiez avoir des équipages à trente chevaux, des divans en plumes de colibris, et que vous commandiez pour Fournier une paire de bottes à clous de diamants ». Il fait encore toutes sortes de souhaits poétiques tels que les appelle une jolie femme : roses épanouies dans son boudoir, du soleil pour ses promenades, un petit vent frais à l'heure de sa migraine, le rire aux lèvres, le contentement au cœur. Après ce qu'il appelle « cet épanchement en

style Claudin », Flaubert donne des nouvelles de sa solitude à Croisset où il fait très froid, où « la Seine prend des airs de Borysthène tout à fait désobligeants », mais il écrit ***Salammbô*** : « Au reste, je suis à Carthage, et j'ai tant de rideaux fermés entre le monde et moi, que je ne vois guère les choses présentes. » Flaubert prend congé de son amie sur une citation : « Et comme ce serait le moment par le temps qui court de s'écrier ou plutôt de fredonner avec notre grand poète national :

Jane tes mains sont de glace
Sur mes genoux prends ta place
Chauffons-nous ! chauffons-nous bien !
L'ombre s'avance, et la nuit
Roule son char sur la neige.
Jane, l'amour nous protège, etc.

Il quitte son amie sur un galant adieu et signe : « Le vôtre. »

À EUGÈNE CRÉPET

Croisset, vendredi [1860].

Mon cher Ami,

Je n'ai réellement rien à vous donner, rien de présentable.

Mon voyage en Bretagne ***sent le vieux***.

Quant au ***Saint Antoine***, divers fragments en ont paru dans ***L'Artiste*** en 1857. Je me propose (dès que j'aurai fini ce

que je fais maintenant) de reprendre cette œuvre pour en faire quelque chose de plus compréhensible et de plus *vivant*. Mais je suis tout entier à un lourd roman. Il faut que je m'en débarrasse ! Donc excusez-moi, et recevez une bonne poignée de main de votre…

À EDMA ROGER DES GENETTES

[1860.]

[…] Je ne crois guère à ce qu'on appelle la gloire et pourtant je me tue pour elle. L'art me donne quelquefois des désespoirs à hurler, des fatigues à en mourir et je me sens las comme si je portais des montagnes sur mon dos. Je crèverai entre deux périodes.

Vous vous étonnez de ma rage antireligieuse, en voici la raison immédiate : c'est qu'à chaque moment dans mes études, je touche à la Bible, et dans la Bible, au Dieu actuel, à celui des catholiques, qui m'exaspère de plus en plus par son côté restreint, borné, oriental, monarchique. C'est un Louis XIV, un sultan, je ne sais quoi d'humain, qui me semble, en définitive, très piètre et dont la conception me paraît très impie… La vérité n'est pas faite pour consoler comme une tartine de confitures qu'on donne aux enfants qui pleurent. Il faut la rechercher, voilà tout, et écarter de soi ce qui n'est pas *elle*. Je suis indigné au plus fort de mon intelligence et de mon cœur, quand je vois dans le monde et même parmi les savants tant de lâches complaisances et de sourires pour des idées auxquelles on ne croit pas. Quand le concile de Trente a eu décidé qu'il ne fallait plus s'occuper de la question de la *Grâce*, de ce jour-là, le christianisme a

commencé son suicide ; il s’est jugé lui-même : il a reculé devant la philosophie. […]

À THÉOPHILE GAUTIER

[Paris, 1860-1868, sauf 1861 et 1863.]

N’oublie pas, vieux maître, que j’attends ta Seigneurie jeudi prochain pour dîner.

À toi.

Mardi gras.

À JULES DUPLAN

[Croisset,] 1er janvier [1861].

Cher Vieux,

Je te souhaite la bonne année accompagnée de plusieurs autres, c’est-à-dire fasse le Ciel que : 1° tu trouves un portrait du Vieux ; 2° que tu gagnes des millions dans ton établissement ; 3° que tu sois constamment en belle santé et en bonne humeur.

Mais présentement il faut que tu me rendes un service. – Ouïs ceci.

La pièce de Bouilhet, comme tu sais (ou ne sais pas), a raté. La Presse a été atroce. Et la direction de l’Odéon pire. – Le tout pour complaire au gars Doucet, lequel se présente au prix de *la meilleure comédie* – échelon de l’Académie française. Tu conçois qu’un homme qui veut être de l’Académie

française n'épargne rien. Bouilhet avait pensé un moment à se présenter comme candidat (du prix). Mais Doucet se présentant, il se retire, bien entendu. C'est 10 000 francs qui lui passent sous le nez, sans compter le fiasco d'argent de ***L'Oncle Million***. – Ah ! ç'a été joli ! joli ! joli !

L'empereur devait y venir. – Il n'est pas venu.

Or, voici ce qu'il faudrait faire. Mme Cornu ne pourrait-elle pas le faire aller à l'Odéon ? S'ils sont en correspondance journalière, ne pourrait-elle, en manière de cancan, lui glisser une phrase de ce genre : « Allez donc voir ***L'Oncle Million***, c'est charmant. – Je ne sais pourquoi on étouffe ce garçon-là », etc. ? Puisque l'empereur tient à faire le Louis XIV, il est certain qu'il doit protéger la vraie littérature, quand par hasard elle se produit.

Tâche de faire ça, mon vieux, je t'en prie.

Quant au Bouilhet, il est désolé, et se trouve dans une foutue position. Il devait aller te voir, mais je le crois tellement assombri qu'il se cache. – Il a dû partir aujourd'hui pour Mantes. Il sera à Paris jeudi prochain (après-demain). Va-t'en le voir un matin à l'hôtel Corneille, et remonte-le un peu. Il en a besoin, malgré le stoïcisme de sa correspondance.

Je suis ulcéré contre les feuilletonistes. Quels misérables !

Voilà, mon vieux. Tu comprends la situation. Quand on a des amis c'est pour s'en servir. Il faut que Mme Cornu puisqu'elle est très bonne femme et intelligente des choses d'art ***éclaire*** l'empereur sur le compte de Bouilhet. Qu'elle ne demande rien pour lui, rien pour lui (car il n'y a rien à demander), mais qu'elle le fasse aller à sa pièce, d'abord ; puis

qu'elle lui fasse sentir que c'est le ***seul*** homme propre travaillant, maintenant, pour le théâtre.

Adieu, vieux. Je m'en rapporte à toi.

Et je t'embrasse.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] mercredi au soir [2 janvier 1861].

Ta lettre m'a fait bien plaisir, mon bichet, je trouve seulement qu'elle était trop courte. Tu aurais dû réjouir ton pauvre vieil oncle par quelque chose de plus abondant. J'ai vu avec plaisir que ton ami Maisiat n'a pas trouvé que tu aies trop reculé pendant les vacances. Étudie bien la bosse, afin de faire plus tard mon portrait. – Et la musique, comment ça va-t-il avec le père Coret ?

Ton chat ne me tient pas compagnie dans mon cabinet, parce qu'il pousse trop de miaulements. Je crois qu'il te cherche toujours. Mais, chaque matin, il assiste à mon déjeuner et en prend sa part. Si tu veux que Bouilhet s'en charge, il est temps de lui écrire.

Tes lapins font un ravage affreux dans le jardin et le père Bellami n'en est pas du tout content.

La mère Lebret va bien. Voilà toutes les nouvelles de Croisset.

Quant à moi, je travaille sans désemparer toute la journée ; je me couche et me lève à des heures indues. – Je ne vois personne et n'entends aucun bruit. Depuis trois jours la

pluie ne cesse de tomber. Dès quatre heures il faut allumer la lampe. Il y a une boue atroce devant la grille.

À propos de lampe, vous feriez bien d'essayer la mienne pour voir si elle va.

Avez-vous été chez Duplan ? Il doit être dans tout le feu du Jour de l'An ? Tu me dis que Feydeau a l'air très triste dans ses visites. Il ne me semble pas plus gai dans ses lettres.

Les camisoles de ta bonne maman sont enfin prêtes. – Je les ferai porter demain au chemin de fer. Pendant que Narcisse était parti les chercher à Rouen, elles venaient à Croisset.

Es-tu bien gentille ? Ne forces-tu pas trop ta grand-mère à sortir ? Soigne-la bien. Tâche d'être ***l'ange du foyer***, ce qui est un joli titre de romance, et, surtout, ne prends pas la maladie des Parisiens qui ont la rage ***de faire un tour***, tous les jours.

Ta tante Julie a toujours des clous abominables et elle ne sait comment se poser. – J'ai dîné chez eux dimanche avec l'abbé Pesnel qui est un homme assez agréable.

Adieu, mon pauvre Caro. Dans trois semaines j'espère bien baiser ta gentille mine. – Tâche par tes vertus et amabilités d'avoir un K… tout particulier.

Encore un ***bécot***.

Adieu.

Ton vieux.

Embrasse ta bonne-maman pour moi, ou plutôt embrassez-vous toutes les deux en pensant au pontife de Moloch qui est là-bas.

Jeudi. *P.-S.* – Les camisoles sont au chemin de fer.

MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE À GUSTAVE FLAUBERT

Angers, le 11 janvier 1861.

Vous devez être de retour à Paris, cher Monsieur et ami, aussi, je vais vous y adresser ma lettre. Souvent, oui bien souvent, j'ai pensé à vous depuis mon retour ici, comme toujours ! Où en est ***Salammbô***, quand lirons-nous cet ouvrage attendu avec tant d'impatience ? Tous ceux qui ont lu ***Madame Bovary*** m'en parlent sans cesse et désirent un nouvel ouvrage de l'auteur qui les a si vivement intéressés. Puissiez-vous être heureux ! car, en dehors de la haute intelligence que chacun admire, vous possédez un cœur, une bonté dont je sais apprécier toute la valeur. Puisque vous voulez bien vous intéresser à moi, je vous dirai que j'ai quitté Nantes le 18 novembre. J'ai beaucoup pleuré et pourtant je ne quittais qu'une maison, des objets insensibles, avec lesquels je m'étais identifiée pendant la trêve, les quelques jours de répit que j'avais eus là ! Je sentais que le calme que j'avais trouvé un instant allait me fuir de nouveau. En effet, moi, qui autrefois retrouvais ma maison avec plaisir, tout m'y semble si affreux que je n'ai cessé de pleurer. Si je l'avais osé, je serais retournée à Nantes. La campagne que j'avais laissée belle était devenue triste et dépouillée. Enfin, les idées de confession écartées, parce que je savais bien qu'il n'y fallait pas y songer là-bas, me sont revenues avec plus de force, les

imaginations les plus terribles m'ont causé d'affreuses crises. Placée entre l'obligation de me confesser et l'impossibilité de le faire, parce que j'imagine des choses impossibles à dire, tout en m'y croyant forcée, j'éprouve des angoisses au-dessus des forces humaines, je m'étonne d'y résister. Habituée à placer mon espoir en Dieu, comme accoutumée à faire du catholicisme la clef de voûte de mes idées religieuses, cet appui venant à me manquer, je ne sais plus où me réfugier. Je cherche Dieu, je le sens en dehors, et au-dessus de toute religion, mais dans les idées où j'ai été élevée, je me trouve comme un enfant sans père. Si j'étais prête à mourir et que je visse arriver un prêtre inconnu, j'en mourrais ! cette terreur me poursuit nuit et jour. Lorsqu'un homme est accusé d'un crime, on attend sa guérison pour l'interroger, là, on est malade, mourant, et on vous persécute pour vous faire dire vos fautes, c'est pire que de l'inquisition, c'est barbare, voilà tout. Je ne sais à quoi attribuer le mal étrange, affreux dont je souffre ; si on en connaissait la cause, on trouverait le remède. D'ailleurs, c'est une consolation de savoir pourquoi on souffre. Ce mal est-il physique ou moral ? S'il est physique, je pourrai guérir, mais dans le cas contraire, je suis perdue. Ici les médecins n'y connaissent rien et personne ne prend assez d'intérêt à moi pour tenter de me guérir. Un médecin de Paris prétend que j'éprouve une irritation du cerveau. Enfin, je suis si malheureuse, que quoi qu'on puisse éprouver, personne ne l'est autant que moi. Je me sens périr faute de secours ! Je n'espère ni de Dieu, ni des hommes, je n'ai rien à aimer, rien à espérer, ni au Ciel, ni sur la terre ! Je me cherche moi-même et ne me trouve plus ! Je crie en vain vers Dieu, nul ne me secourt ! Je suis pourtant bien digne de pitié ! Je ne suis sortie que trois fois en voiture depuis mon retour de Nantes. J'habite encore la campagne où la neige m'a ensevelie, les frimas couvrent

les arbres, il y a pourtant de beaux effets d'ombre et de lumière sur la rivière et le paysage. Cela me rappelle la mer. Cependant tout ici me parle de mort, c'est le néant, mais comme moi, le néant qui souffre. Je dois aller à ma maison de ville passer deux mois, cette maison est si triste et tout changement ne doit m'apporter aucun soulagement, de manière que je ne sais plus si c'est la peine de changer. Combien je regrette ma maison de Nantes et mon théâtre ! Ici le nôtre est mauvais, j'y ai pourtant entendu Mme Carvalho, mais je n'ai pu entendre les Marchisio parce que je ne suis pas abonnée à la Société philharmonique composée de femmes qui sont ce que vous savez en province et surtout Angers ; ce monde-là n'est pas le mien. Je lis ***La Libre Recherche*** où je trouve des noms aimés et des idées qui ne cesseront jamais d'être les miennes. Il semble qu'une ère nouvelle se prépare pour le monde ! Que sortira-t-il de ce grand mouvement intellectuel ? Sera-ce la lumière ou l'ombre ? Naîtra-t-il une religion nouvelle, une réforme, qui, je le crois, est devenue nécessaire ? Serons-nous replongés dans les ténèbres ? La rénovation désirée, attendue, ne sera-t-elle que l'œuvre des siècles ! Quoi qu'il en soit, il est certain que deux principes, deux mondes sont en présence ! la lutte peut être longue, c'est effrayant. Je vous dirai que j'ai appris la mort du ténor Rousseau-Lagrave que ma pauvre parente aimait tant ! C'était un idéal amour dont elle a vécu et dont les angoisses ont hâté sa mort ! Pourtant elle est morte avec toutes ses illusions. C'est un bonheur que j'envie et que je n'aurai jamais. Cette mort m'a plus vivement rappelé la sienne ! Sa chambre est restée dans le même état, son métier à broder, les quelques points tracés par sa main qui n'est plus qu'une froide poussière, ce dessin commencé pour M. Rousseau qui, lui aussi, n'est plus que poussière, tout est là ! moins elle ! Dans cette chambre, j'ai vu mourir ma mère, souvent la nuit

je crois sentir sa présence à mon chevet où elle venait dans mes heures de souffrance s'asseoir et me consoler ! et ma pauvre Agathe, sa place est vide au foyer. Ah ! Monsieur, je vis bien davantage avec elles dans ce monde invisible que dans celui-ci. J'appartiens déjà à ces régions inconnues d'outre-tombe, où mon œil cherche à jeter un regard et où parmi d'épaisses ténèbres je n'aperçois que d'incertaines clartés. En apprenant la mort de M. Rousseau, je me suis demandé si Dieu avait enfin récompensé ma pauvre Agathe en réunissant ces deux âmes séparées sur la terre ! J'ai écrit au ***Messager des théâtres*** la nécrologie de M. Rousseau en souvenir de ma pauvre Agathe, c'est le numéro du 6 janvier dernier. J'ai aussi un roman en manuscrit, on me demande 1 500 fr[ancs] pour l'imprimer, et ensuite, qui est-ce qui le vendrait ? Dites-m'en votre avis. Toute à vous de cœur et d'amitié.

M.-S. LEROYER DE CHANTEPIE.

À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE

Croisset, 15 janvier 1861.

Non ! je ne suis pas à Paris, chère Demoiselle, mais à Croisset, tout seul, depuis un mois, et je n'en dois partir que vers le milieu de mars, car je deviens très ridicule avec mon éternel livre qui ne paraît pas, et je me suis juré d'en finir cette année. Ma mère et sa petite-fille sont à Paris. Je suis ici avec un vieux domestique, me levant à midi et me couchant à 3 heures du matin, sans voir personne ni rien savoir de ce qui se passe dans le monde. Mais parlons de vous.

Dans votre avant-dernière lettre (à laquelle je n'ai pas répondu, parce que j'étais alors dans un tourbillon d'affaires pour la dernière pièce de Bouilhet, ***L'Oncle Million***), vous me paraissiez moins souffrante. La dernière m'a affligé de nouveau. Mais qu'avez-vous donc ? Et que vous faut-il ? Hélas ! je le sais bien, ce que vous avez et ce qu'il vous faut, je vous l'ai dit. Mais vous n'avez, je crois, jamais suivi un conseil donné ***contre vous***, j'entends contre votre douleur, parce que vous la chérissez. Vous ne voulez pas guérir.

Il faudrait quitter votre existence, votre maison, vos habitudes, tout, tout ! Hors de là, il n'y a pas de remède, d'espoir. Je suis sûr que dans Paris, dans une grande ville quelconque, vous trouveriez un soulagement immédiat. Vous objectez à ce déplacement un tas de raisons sans importance. Pardonnez-moi de vous rudoyer ainsi, mais je ne peux m'empêcher de vous aimer et de m'indigner de ce que vous ne vous aimez pas assez. Je voudrais vous savoir heureuse. Voilà tout.

J'ai là sur ma table un petit livre écrit par un réfugié valaque, intitulé ***Rosalie***, par Ange Pechméja. C'est une histoire ***véritable*** qui vous amusera. Demandez-la.

Avez-vous l'***Examen des dogmes de la religion chrétienne***, par P. Larroque ? Cela rentre dans vos lectures favorites. L'auteur est remonté ***aux sources***, chose rare ! et je ne vois pas une objection sérieuse qu'on puisse lui poser. C'est une réfutation complète du dogme catholique ; livre d'un esprit vieux du reste et conçu ***étroitement***. C'est peut-être ce qu'il faut pour une œuvre militante ? Lisez-vous aussi la ***Revue germanique*** ? Il y a dedans d'excellents articles. Mais ce n'est pas tout cela que je voudrais vous voir lire. Intéressez-vous donc à la vie : ***memento vivere***. C'était la devise que le grand Goethe portait sur sa montre, comme pour l'avertir d'avoir

l’œil incessamment ouvert sur les choses de ce monde. Ce spectacle est assez grand pour remplir toutes les âmes. Mais cela demande du travail et de la force ! Lisez de l’histoire, intéressez-vous aux générations mortes, c’est le moyen d’être indulgent pour les vivantes et de moins souffrir.

Quant à un conseil pour votre roman, je ne sais lequel vous donner. J’ai assisté dernièrement à tant de canailleries (dans une question semblable), que je n’y comprends plus rien. Les éditeurs et directeurs de théâtre même semblent encore plus bêtes que filous. Du reste, du moment que vous faites les frais du volume, vous aurez des éditeurs. Mais 1 500 francs me semble un prix exorbitant. Je crois que 1 000 francs est le prix ordinaire d’un in-8°. Je souhaite que 1861 soit pour nous plus doux que 1860, et je vous serre les mains bien affectueusement.

À ANGE PECHMÉJA

Croisset, près Rouen, 16 janvier [1861].

Excusez-moi, Monsieur, mais depuis deux ans je suis très rarement à Paris, et c’est le mois dernier seulement que j’ai trouvé sur ma table votre charmant livre. Merci mille fois pour avoir songé à moi, et pour le plaisir que j’ai eu en le lisant.

D’abord j’ai lu tout d’une haleine. Puis je l’ai relu. C’est, selon moi, une chose exquise, à la fois simple et forte, une histoire émouvante comme celle de ***Manon Lescaut***, moins l’odieux Tiberge, bien entendu.

Ce qui m’a charmé surtout, c’est un sentiment profond de la vie. On sent ***que cela est vrai***. L’autobiographie perce

sous le roman ; mais sans déclamation ni étalage de personnalité.

Le style me paraît ferme, net et singulièrement français. Il pince sans rire, comme disent les bonnes gens.

Le commencement m'a tout d'abord séduit. Ce sont bien là les bourgeois de province. C'est bien cette vie étroite où nous avons tous étouffé. Vous avez là des aperçus de nature excellents, avec des phrases d'un goût antique : « Mais ils ne se parlèrent pas parce qu'il y avait, etc., – raisins bleus. »

Peut-être, ensuite, le plan se relâche-t-il un peu ? et perd-on de vue légèrement Rosalie – mais il fallait bien que Jean s'attestât vigoureusement.

À partir de Bruxelles, l'action (j'entends le développement motivé des sentiments) vous mène tambour battant, sans une minute de relâche. Vous m'avez fait froid dans le dos en lisant les pages 150-153. J'ai passé par là, moi aussi. J'ai pleuré les larmes des longs départs.

Les choses ***senties*** sont par elles-mêmes si puissantes, que vous m'avez (et sans description cependant) remis sous les yeux Constantinople. J'ai vu Jean-François monter la petite rue de Péra. J'ai pataugé avec lui dans les boues de Stamboul et humé en passant l'odeur des narghilehs que l'on fume, accroupi, l'hiver, autour des mangals.

La longue lettre de Rosalie, son voyage, les jours amers vécus dans cette petite ville bulgare ; l'agonie de Rosalie, sa mort et ce qui suit, tout cela m'a ravi, pénétré, navré ! Le trait du pelletier qui veut sauver la robe est sublime, et la dernière ligne d'une ***haute*** amertume.

Nous rencontrerons-nous à quelque jour ? pourrai-je vous dire en face combien votre livre, votre talent me sont sympathiques ? Oui ! je songerai plus d'une fois à Jean-François, et à celle qui l'appelait son pauvre « m'ami ».

En attendant ce plaisir-là, je vous serre très cordialement les deux mains et vous prie de me croire un des vôtres.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] vendredi soir [25 janvier 1861].

Mon bon Carolo,

C'est afin d'avoir des lettres de toi que je t'envoie ce petit billet, car je n'ai rien du tout à te dire, si ce n'est que je voudrais bien embrasser ta gentille frimousse.

Es-tu venue à bout des raccommodages de ta robe ? Voilà ce que c'est que d'entreprendre ***une œuvre*** ! Tes dents te font-elles souffrir toujours ? T'es-tu résignée à aller chez le dentiste ? Parle-moi du bal des Robinets.

Penses-tu un peu à nos pauvres cahiers d'histoire ? Je t'arriverai avec un programme féroce. – Et mon intention est de te donner dès mon retour de longues leçons pour réparer le temps perdu.

Engage ta bonne-maman à ne pas aller à Nogent aux jours gras. Il fera encore trop froid. – Et surtout trop humide. Tu sais qu'il faut que dans l'hiver elle reste au coin de son feu, et comme elle a toujours envie de faire des courses et des visites, ***empêche-la de sortir***.

Rouen est maintenant plein de grippes et de rhumes. – Et je crois que mon serviteur Narcisse en tient un ou une soigné ou soignée. Car il a été pris ce matin d'une grande fièvre. Je l'ai fait se coucher dans l'après-midi.

J'ai reçu tantôt la visite de Grimaux qui est venu m'inviter à déjeuner pour dimanche prochain afin d'aller ensuite voir des lutteurs au cirque Saint-Sever, de sorte qu'après-demain ma journée sera entièrement perdue.

Le travail va un peu mieux. – Et si je ne rate pas le chapitre que je fais maintenant, mon livre sera sauvé.

Adieu, mon pauvre Loulou. Je te bécote sur tes deux bonnes joues.

Ton vieil oncle.

À ERNEST FEYDEAU

[Croisset, vers le 25 janvier 1861.]

Si je ne t'écris pas, mon bon, c'est que je n'ai absolument rien à te dire. Je m'***oursifie*** et m'assombris de plus en plus – et ce qui se passe dans la capitale n'est pas fait pour m'égayer. J'ai un tel dégoût de ce qu'on y applaudit et de toutes les turpitudes qu'on y imprime, que le cœur m'en soulève rien que d'y songer. (Est-ce beau le tapage que l'on fait autour des deux ineptes vomissages des sieurs Lacordaire et Guizot ! ah ! ah !) – J'avance tout doucement dans ***Carthage*** avec de bons et de mauvais jours (ceux-là plus fréquents, bien entendu).

J'ai écrit un chapitre depuis six semaines, ce qui n'est pas mal pour un bradype de mon espèce. J'espère, avant le

milieu de mars, en avoir fort avancé un autre, le XIe ; après quoi il m'en restera quatre, c'est long ! Tous les après-midi je lis du Virgile, et je ***me pâme*** devant le style et la précision des mots. Telle est mon existence, – mais parlons de la tienne, qui va changer. Bénie soit-elle, cher ami ; accepte tous mes souhaits, tu dois savoir s'ils sont sincères et profonds.

Nous ne suivons guère les mêmes sentiers. As-tu fait cette remarque ? Tu crois à la vie et tu l'aimes, moi je m'en méfie. J'en ai plein le dos et en prends le moins possible. C'est plus lâche, mais plus prudent – ou plutôt il n'y a dans tout cela aucun système : chacun suit sa voie et roule sur la petite pente, comme le ***Mektoûb*** l'a résolu. Écris-moi quant tu n'auras rien de mieux à faire.

Mille bonheurs – et longs surtout.

Je t'embrasse.

Je suis ce soir éreinté à ne pouvoir tenir ma plume, c'est le résultat de l'ennui que m'a causé la vue d'un bourgeois. Le bourgeois me devient ***physiquement*** intolérable. J'en pousserais des cris.

À JULES MICHELET

Croisset, 26 janvier [1861].

Comment vous remercier ? Monsieur et cher Maître, de l'envoi de votre livre ? Comment vous dire l'enchantement où cette lecture m'a plongé ?

Mais laissez-moi d'abord un peu parler de vous. C'est un besoin que j'ai depuis longtemps. Et puisque l'occasion se présente, j'en profite.

Il y a des génies que l'on admire et que cependant on n'aime pas. Et d'autres qui plaisent sans qu'on les considère. Mais on *chérit* ceux qui nous prennent à la fois par tous les bouts, et qui nous semblent créés pour notre tempérament. On les hume, ceux-là ! on s'en nourrit. Ils nous servent à vivre.

Au collège, je dévorais votre ***Histoire romaine***, les premiers volumes de l'***Histoire de France***, les ***Mémoires de Luther***, l'***Introduction***, tout ce qui sortait de votre plume. Avec un plaisir presque sensuel, tant il était vif et profond. Ces pages (que je retenais par cœur involontairement) me versaient à flots tout ce que je demandais ailleurs, vainement : poésie et réalité, couleur et relief, faits et rêveries. Ce n'étaient pas des livres pour moi. Mais tout un monde.

Combien de fois depuis, et en des lieux différents, me suis-je déclamé (seul, et pour me faire plaisir avec le style) :

J'aurais voulu voir cette figure pâle de César…

***

Là, le tigre aux bords du fleuve épie l'hippopotame, etc., etc.

Certaines expressions même m'obsédaient, comme « grasses dans la sécurité du péché », etc.

Devenu homme, mon admiration s'est solidifiée. Je vous ai suivi d'œuvre en œuvre, de volume en volume, dans ***Le***

Peuple, ***La Révolution***, ***L'Insecte***, ***L'Amour***, ***La Femme***, etc., et je suis resté de plus en plus béant devant cette sympathie immense qui va toujours en se développant, cet art inouï d'illuminer avec un mot toute une époque, ce sens merveilleux du Vrai qui embrasse les choses et les hommes et qui les pénètre jusqu'à la dernière fibre.

C'est ce don-là, Monsieur, parmi tous les autres, qui fait de vous un Maître et un grand Maître. Il ne sera plus permis d'écrire sur quoi que ce soit sans, auparavant, l'aimer. Vous avez inventé dans la critique la tendresse, chose féconde.

Je suis né dans un hôpital et j'y ai vécu un quart de siècle. Cela m'a peut-être servi à vous sentir en beaucoup d'endroits plus que littérairement ? Et pour employer une expression du peuple, que vous comprendrez, je vous aime encore parce que ***vous êtes un brave***. Vous avez la Bonté (la quatrième des grâces), et en même temps, plus que personne, l'invincible séduction des Forts, ce charme sans nom qui est un excès de la Puissance.

Puis voilà que vous descendez dans la nature elle-même, et que le battement de votre cœur vibre jusque dans les éléments. Quel admirable livre que ***La Mer*** ! D'abord je l'ai lu tout d'une haleine, puis je l'ai relu deux fois, et je le garde sur ma table, pour longtemps.

C'est une œuvre splendide d'un bout à l'autre, qui a l'air simple et qui est sublime. Quelle description que celle de ***la tempête d'octobre 1859*** ! quel chapitre que celui de ***la mer de lait***, avec cette phrase exquise à la fin : « De ses caresses assidues [...] la ***tendresse visible*** du sein de la femme [...] » ! Vous nous donnez des rêveries immenses avec ***l'atome***, La ***fleur de sang***, les ***faiseurs de mondes*** ! Il faudrait tout citer ! Vous faites aimer les phoques. On se trouve ému et on a de

la reconnaissance pour vous. Quelle merveille d'art et de sentiment que votre page sur les ***perles*** (196-197), ***les mers polaires***, la ***baleine*** ! « […] l'homme et l'ours fuyaient épouvantés de leurs soupirs… »

On dirait que vous avez fait le tour du monde sur l'aile des condors, et que vous revenez d'un voyage dans les forêts sous-marines. On entend le murmure des grèves. C'est comme si l'eau salée vous cinglait à la figure. Partout on se sent porté sur une grande houle.

Et ce qui n'est pas magnifique est d'une ***plaisance*** profonde, comme ce petit roman de la dame aux bains de mer, si fin et si vrai ! Le tableau des idiots sur le paquebot d'Honfleur m'a redonné une impression personnelle. Car, moi aussi, ces gens-là m'ont fait souffrir ! Ils m'ont chassé de Trouville où, pendant dix ans de suite, j'allais passer les automnes. Je vivais là-bas, pieds nus sur le sable, en sauvage. Mais dans un coin de votre livre j'ai retrouvé les soleils de mon adolescence.

N'importe, même dans un jour de défaillance, à un de ces lugubres moments où les bras vous tombent de fatigue, quand on se sent impuissant, triste, usé, nébuleux comme le brouillard et froid comme les glaçons qui craquent, on bénit la Vie, cependant, s'il vous arrive une sympathie comme la vôtre, un livre comme ***La Mer***. Alors tout s'oublie. – Et de ce haut plaisir il reste peut-être une force nouvelle, une énergie plus longue.

Permettez-moi donc, Monsieur, de serrer cordialement, avec un frémissement d'orgueil, votre loyale main, qui est si habile, et de me dire (sans formule épistolaire)

tout à vous.

Je me suis occupé de M. Noël. Un de mes amis doit parler pour lui à un directeur d'assurances. Si j'ai quelque bonne nouvelle, j'aurai le plaisir de vous la transmettre.

À AGLAÉ SABATIER

[Croisset, 31 janvier 1861.]

Enfin ! hier matin, j'ai donc eu de vos nouvelles ! J'ai poussé un rugissement et un bondissement en reconnaissant votre chère petite écriture.

Ah ! Présidente ! ***Je ne savais plus que penser***. Je vous croyais malade, ou enlevée vers des pays lointains. Bref, je commençais à en perdre la boule. Mais, Dieu merci, tout va bien.

Si vous saviez comme je vous aime, vous ne m'auriez pas laissé si longtemps le bec dans l'eau. Oui, Présidente, je pense à vous, tous les jours et plusieurs fois par jour. Je me fais des idées… me retourne ! et je me ronge ! Ah ! si vous entendiez mes monologues !

Je viens de voir dans le calendrier que c'est samedi prochain, 9, votre fête, Sainte-Apollonie. – Donc, je vous la souhaite. – Au bout de la même ligne (sur le calendrier) il y a ***nouvelle lune***. Oh ! que je voudrais voir la vôtre ! Mais je la couvrirais de baisers, je la dévorerais, je me ferais crever dessus.

Que n'y pratiquerais-je pas !

C'est hier que le gars Feydeau a dû s'unir légitimement. Devait-il être beau ! 1° en sortant de l'église et 2° en entrant au lit.

Si vous voyez Maxime, dites-lui qu'il m'envoie des nouvelles de sa santé.

J'en ai encore pour six semaines à rester dans mon coin ; après quoi j'accours me précipiter à vos pieds.

Vous savez bien que je me lèche les lèvres des baisers que vous m'envoyez… et moi, je vous en renvoie un autre plus long et plus profond avec toute espèce de sentiments tendres, cochons, etc., etc.

À vous.

GUST.

À AMÉLIE BOSQUET

[Croisset,] mercredi soir [6 ? février 1861].

Je vous renvoie votre ***Normandie***, et j'ai fini votre ***Louise Meunier***, dont je suis de plus en plus content. Ne perdez pas courage. Persévérez ! il y a là-dedans des choses charmantes, exquises, et l'ensemble est ***puissant***. Ce que j'aime le moins, c'est René : il est trop parfait, et sent un peu l'Almanzor ? mais Louise est un caractère, chose rare, et tout cela ***vit***.

Si j'avais le temps, je vous écrirais une longue lettre, car votre roman est très suggestif. – Mais vous verrez mes remarques sur l'exemplaire que j'attends.

À JULES MICHELET

Croisset, jeudi soir [7 février 1861].

Ci-inclus, mon cher Maître, une lettre d'un de mes amis que j'ai reçue ce matin. Et qui vous prouvera que je me suis occupé de M. Noël.

Je serai avec vous, par la pensée, jeudi prochain, dans la soirée. Mais j'y suis souvent, croyez-le bien.

Ne mesurez pas mon affection à la longueur de ce papier et permettez-moi de vous serrer les deux mains bien tendrement.

À AMÉLIE BOSQUET

[Croisset,] mardi soir [12 ? février 1861].

J'ai lu en deux séances votre roman, dont je suis ***ravi***. C'est plein de choses exquises, rares, délicates ! (Partout l'observation ***vient de vous***.) Bref, je ne ***doute*** pas du succès de ladite œuvre.

Cependant je me permettrai deux ou trois observations de pédant, sur des second et troisième plans qui me paraissent un peu négligés ?

Tâchez d'être seule dimanche prochain dans l'après-midi, afin que nous ayons nos aises pour littératurer à loisir.

Il y a moyen, je crois, en huit jours, de faire de ce livre un chef-d'œuvre, ou quelque chose d'approchant. Si vous trouvez l'expression trop forte, c'est que vous ne comprenez pas ce que vous avez fait.

Adieu, mille bonnes cordialités.

À AMÉLIE BOSQUET

[Croisset,] lundi [18 ? février 1861].

Je n'ai pas été hier à Rouen, afin de gagner un jour. Voilà pourquoi vous ne m'avez point vu. Mais dimanche je compte passer tout l'après-midi dans votre chère compagnie et vous « remonter un peu le moral », à propos de l'affaire Censier.

Vous êtes bien bonne enfant de vous tourmenter de semblables misères. Qu'il se fâche ! Eh bien ! après ?…

Mais M. Charles Darcel est un charmant garçon. Vivent les amis !

Je ne vois qu'un remède à cela ; c'est dans une seconde édition, de *renforcer* le caractère de Maurice, afin que le portrait soit encore plus ressemblant.

[…]

À ERNEST FEYDEAU

[Croisset, 21-25 février 1861.]

Je n'étais pas « irrité », mon cher Feydeau, mais ennuyé de ne pas avoir de tes nouvelles, et si je ne t'ai pas écrit de mon côté, c'était pour te *laisser tranquille*. Tu n'avais nul besoin de moi dans ta lune de miel. Sois heureux, mon bon,

sois heureux, continue à l'être ! Ton système est peut-être le meilleur ; mais comme on se fait un système d'après son tempérament et qu'on ne choisit pas son tempérament, etc. !

Tu me demandes où en est ***Carthage***… au XIe chapitre. Je l'aurai fini avant la fin de mars, il m'en restera encore quatre. J'espère avoir tout terminé l'hiver prochain.

Tu me verras dans trois semaines environ. Je crois que, sanitairement parlant, j'ai besoin de prendre l'air et de sortir. Voilà bientôt trois mois que je mène une vie extra-farouche.

La littérature vient de faire de grandes pertes, E. Guinot, Scribe. Celui-là, au moins, avait plus d'esprit que Feuillet et tout autant de style.

As-tu suffisamment rugi de tout le tapage inepte que l'on a fait autour des deux discours académiques.

Je continue à m'indigner contre le cygne de Cambrai. J'annote le ***Télémaque*** ; et dire que ça passe encore pour bien écrit ! Est-ce bête, est-ce bête et faux à tous les points de vue ? J'entremêle cette lecture avec celle de ***L'Énéide***, que j'admire comme un vieux professeur de rhétorique. Quel monde que celui-là ! et comme cet art antique fait du bien !

À propos de roman, M. de Calonne a dû recevoir un livre envoyé par une de mes amies. C'est intitulé ***Louise Meunier***, par Émile Bosquet. Si tu peux en faire dire du bien, tu feras une bonne action, car ce petit ouvrage contient des choses excellentes, des observations prises à la source, ce qui est rare. Il va sans dire que tu demanderas ce service en ton nom et non au mien. La ***Revue contemporaine***, m'ayant éreinté, ***doit*** rester mon ennemie, et je n'en réclamerai jamais une ligne ni un salut, bien que tu sois devenu quasiment son gendre.

Je te blâme de changer quelque chose à ta pièce par cette considération que Mirès est f… à bas ; tant pis pour lui. Cela est beau et chevaleresque de la part de M. Feydeau. Mais si le passage est beau en soi, il fait une bêtise (ledit Feydeau). Reste à savoir si tu n'as pas eu tort de faire une allusion. Il faut toujours monter ses personnages à la hauteur d'un type, peindre ce qui ne passe pas, tâcher d'écrire pour l'éternité.

Adieu vieux, je t'embrasse.

Ma nièce m'a écrit une description de ta femme. Elle a été éblouie de sa beauté.

À AMÉLIE BOSQUET

[Croisset,] jeudi soir [28 février ? 1861].

Voulez-vous donner mes livres à votre portier, samedi (après-demain) ? Je les enverrai chercher vers 4 ou 5 heures.

Envoyez promener Hetzel carrément. Vous êtes dans votre droit.

Je travaille comme un misérable. Je ne sais pas quand j'irai vous voir. – Je vous préviendrai la veille.

Tout à vous.

Non ! vous n'avez aucun goût ***plastique***. Songer, ô Apollon, que vous trouvez beaux MM. XXX et X !

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] mercredi soir [6 mars 1861].

Ma chère petite Caro,

Tu peux dire à ta bonne-maman que j'espère la voir à la fin de la semaine prochaine. Je lui écrirai encore dimanche comme d'habitude et vous saurez mardi le jour positif de mon arrivée. – Je resterai deux jours chez Bouilhet. Narcisse arrivera avant moi.

J'ai demain à dîner Juliette et son mari avec leurs père et mère.

Je suis ***indigné*** contre ton cousin Bonenfant, qui vous lisait du Scribe et du Casimir Delavigne. Voilà de belles lectures ! et un joli style ! Sérieusement, j'ai envie de lui écrire une lettre d'injures.

Tu me dis que tu oublies ton histoire. Mais je vous avais recommandé, jeune fille, de repasser vos cahiers. Il me semble que tu te lâches un peu. Au fait, M. Scribe est plus amusant. Très bien ! Ah ! c'est une jolie conduite.

Malgré les gros yeux, que je te fais, j'ai bien envie de t'embrasser, mon pauvre Carolo. Je suis sûr que je vais te trouver grandie.

Comment va le clou de ta bonne-maman ? Il me tarde d'être à demain matin pour avoir des nouvelles de votre voyage.

Quant à moi, je jouis dans ce moment-ci d'un rhumatisme dans l'épaule qui n'est pas mince. Ça me gêne même pour écrire.

Adieu, mon pauvre loulou. Je te bécotte sur tes bonnes joues.

Ton vieux ganachon d'oncle.

Soigne bien ta bonne-maman, tâche d'être ***l'ange du foyer***.

MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE À GUSTAVE FLAUBERT

Angers, 15 mars 1861.

Cher Monsieur,

J'ai bien pensé à vous depuis mon retour à la ville. Vous devez être à Paris en ce moment, et ***Salammbô*** va paraître, nous l'attendons avec impatience. Pour moi, je suis toujours dans le même état d'angoisses et de douloureuses incertitudes. Je voudrais pouvoir me confesser, cela m'est impossible. En effet, le spectacle du monde est plein d'intérêt, mais je crains qu'il ne résulte de tout ce bruit aucune solution. Un malheur réel me désole, sans m'arracher à mes préoccupations habituelles. Je vous ai dit que j'avais toute une famille avec moi, le père, la mère, qui étaient chez nous du temps de ma mère, une jeune fille, ma fidèle compagne, puis un frère, mon filleul qui a été élevé chez moi, qui fut proscrit en 52, que je parvins à faire rentrer en France, qui s'est marié il y a trois ans malgré nous, et qui a 36 ans. Je fais vivre ce ménage, un enfant dont ma pauvre Agathe était marraine est mort peu après elle, un autre est né, une fille qui a 20 mois et dont je suis marraine. Le père, mon filleul Édouard, a

[eu] une attaque de paralysie, l'an passé ; il s'en était remis, mais il était devenu irritable, presque furieux, il regrettait son mariage, et il fallait bien l'aimer pour le supporter ; je le menai voir la mer avec sa femme et l'enfant pour le distraire, il cherchait toujours un refuge auprès de moi, mais son cerveau ne se remettait pas. Enfin, il y a un mois, il a eu une nouvelle attaque arrivée par degré, on a craint qu'il ne devînt furieux ; on a changé de médecin, il ne parle presque pas, il a tout un côté inerte, mais ce qui me frappe le plus, c'est l'état de son cerveau ; on l'a saigné, cautérisé. Il est chez lui, je vais le voir quand il me demande, mais le cœur me manque en le voyant dans cet état. Dimanche on lui amena l'enfant qui l'embrassa en souriant. Je lui dis que jamais ma filleule ne manquerait de rien, il le comprit et pleura, les deux grand-mères, qui étaient là, pleuraient et moi aussi ! Je ne puis croire que Dieu ordonne la souffrance, et pourtant comment l'expliquer, dans quel but ? De plus en plus, la vie me paraît inexplicable. J'ai peu lu tout ce temps, trop préoccupée de mon pauvre malade. Je viens de trouver dans ***La Libre Recherche*** un article de J. Reynaud sur l'immortalité, c'est très consolant. Je lis la ***Revue des Deux Mondes***, il a paru un petit roman de moi dans ***L'Observateur belge***, intitulé « Louise ». J'habite une triste maison, on ne voit que le ciel, mon jardin entouré de murs rempli d'arbres verts et d'oiseaux. Au crépuscule, je marche dans les chambres désertes où j'ai vu mon père, ma mère, mes compagnes de jeunesse, bien des êtres aimés que je ne reverrai plus ici-bas. Le vent du soir gémit dans les branches des mélèzes, et se mêle au bruit des cloches, rien n'est aussi lugubre ; à l'intérieur de vieux portraits de famille me regardent. J'habite un ancien quartier isolé, plein de couvents, de gens fanatiques, ce fut autrefois le domaine des Anglais. Plantagenet y a laissé sa trace. Deux cimetières abandonnés,

les ruines de la première église d'Angers qui fut brûlée par les Normands, ces ruines sont couvertes de fleurs. Je n'ai rien à espérer, rien à attendre, ni au Ciel, ni sur la terre ! Je n'ai point appelé le prêtre près de mon filleul, j'y ai pensé souvent, mais il n'a pas paru le désirer, et sa tête est si faible que je ne vois pas à quoi il servirait de le tourmenter. Si Dieu nous l'enlevait, je ne crois pas que ce fût pour le perdre. Je suis ici comme en prison, je n'ai de conversation qu'avec mon orgue. J'appelle de tous mes vœux la liberté, la vie, une autre patrie, un autre pays, un autre état de l'âme, la vie du cœur, je suis ensevelie vivante ! Combien vous êtes heureux ! Comparez votre sort au mien. Je resterai ici tant que je serai inutile à mon pauvre malade, il aurait dû être mon soutien, mon appui ! Quel vide effrayant autour de moi ! Adieu, cher Monsieur, adressez-moi vos lettres [à] Angers, tertre Saint-Laurent, ne m'oubliez pas tout à fait ! Votre dévouée.

M.-S. LEROYER DE CHANTEPIE.

À ERNEST CHEVALIER

[Paris,] mardi soir [26 mars 1861].

Pauvre cher Ernest,

Que te dirais-je ? Il n'y a pas de consolation pour de telles douleurs ! pas un mot à dire devant une perte pareille. Si j'étais près de toi je t'embrasserais en pleurant. Car, moi aussi ***j'ai passé par là***, je sais ce que c'est que ces arrachements de l'âme où il semble que l'on va mourir soi-même.

Et si le temps, si l'habitude, émousse la souffrance, il ne l'enlève pas. – Au contraire ! Plus tu iras et plus tu y songe-

ras. Dans mille circonstances de ta vie, tu te rappelleras ton père, tu évoqueras son souvenir, et tu lui demanderas mentalement des conseils et des approbations. – On finit même par sentir à cela une certaine douceur grave, c'est quelque chose de religieux qui vous suit partout.

Bien que nous nous voyions rarement, mon cher Ernest, et que nous ayons suivi dans l'existence deux routes différentes, je songe à toi, très souvent, à ton grand-père Mignot, qui me lisait ***Don Quichotte***, à ce pauvre Amédée, etc., à tous ceux que tu as perdus, ou que nous avons perdus, pour mieux dire. – Moi qui suis l'homme des songeries, avec quelle reconnaissance je me souviens du bon temps où j'allais passer aux Andelys les vacances de Pâques. Je vois encore la bonne figure de cet homme excellent, si charmant, si bon, si gai, si spirituel et si cordial ! Plus rien ! plus rien !

Que va devenir ta mère maintenant ? C'est un lourd fardeau pour toi qu'un tel chagrin à soigner ! Donne-nous de ses nouvelles dans quelque temps. Ma mère me charge de lui dire ?… quoi ?… les mots sont insuffisants. Mais tu dois penser qu'elle la comprend et qu'elle la plaint.

Embrasse-la bien de notre part, et crois-moi, mon pauvre ami, ton vieux affectionné.

À SAINTE-BEUVE

[Paris, 3 avril 1861 ?]

C'est convenu, cher Maître. J'irai samedi prochain dans l'après-midi faire un petit bout de causette avec vous.

Je vous serre les mains très fort.

Mercredi.

À AGLAÉ SABATIER

[Paris, 10 avril 1861.

Belle Présidente,

C'est demain, selon l'affiche, la 1re de ***La Statue***.

Donc le festival aura lieu vendredi.

J'espère vous voir demain au théâtre.

Je vous ai cherché[e] hier au soir, vainement.

Mille tendresses.

Il m'a été, hier, impossible de mettre la main sur Reyer. Pouvez-vous m'envoyer son adresse ?

À ERNEST FEYDEAU

[Paris, printemps 1861].

J'ai écrit à la Desgranges, j'ai été deux fois chez elle et j'ai fini par la trouver à la répétition de ***La Tour de Nesle***.

Dennery travaille sans relâche à ***La Chine***. Ce doit être fini dans 15 jours. Après quoi il lira ***Daniel***. Voilà tout ce que j'ai pu en tirer. Si tu veux, j'irai chez Dennery dimanche soir (c'est son jour) et je lui parlerai moi-même.

À JULES DUPLAN

[Paris,] mardi, 11 h[eures] 1/2 [30 avril 1861].

Mon vieux Saint-Florent,

Je suis dans une situation ridicule par suite de la bêtise d'un homme d'affaires, etc. Bref, fais-moi le plaisir de remettre à Narcisse (ô mon bienfaiteur !) la somme de 200 fr[ancs].

Merci, homme riche et sensible.

Ton.

À JULES DUPLAN

[Paris, 30 avril 1861.]

Tu es le plus gentil mortel de la création. – Merci, vieux.

Je ne sais pas si ma famille a envie de me laisser crever de faim dans la capitale ou si les sommes sont perdues par la poste, mais ce qu'il y a de certain c'est qu'on me laisse sans autre sol que les tiens.

Quant à la séance littéraire et au dîner qui l'accompagnera, c'est pour *lundi*, quand même mon larynx ne serait pas rétabli ! – En tout cas je te verrai dimanche, et peut-être, d'ici là, passerai-je te dire un petit bonjour.

Ton.

Mardi soir.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Paris, 30 avril ou premiers jours de mai 1861.]

C'est lundi qu'aura lieu la solennité. Grippe ou non, tant pis ! Merde !

Et je vous demande pardon de vous avoir fait attendre si longtemps.

Voici le programme :

1° Je commencerai à hurler à 4 heures juste. – Donc venez vers 3 ;

2° À 7 heures, dîner oriental. On vous y servira de la chair humaine, des cervelles de bourgeois et des clitoris de tigresse sautés au beurre de rhinocéros ;

3° Après le café, reprise de la gueulade punique jusqu'à la crevaison des auditeurs.

Ça vous va-t-il ?

À vous.

P.-S. – Exactitude et mystère !

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris, 10 mai 1861.]

Mon Carolo,

Le photographe ***a soutenu*** à Narcisse que vous n'aviez payé que 4 photographies. Je viens d'en envoyer une à Jane. Et voici les deux qui me restent.

J'ai été moi-même, hier, chez Mme Chansac. Vos robes, m'a-t-elle dit, ont été adressées à l'Hôtel-Dieu avant-hier matin. C'est aujourd'hui que Bouilhet va finir sa pièce. Il se cache de ses amis et depuis qu'il est ici n'a pas mis les pieds une fois dehors. Je saurai demain soir ou lundi le jour de sa lecture aux Français. D'ici là, je ne peux fixer mon départ. Ce sera dès le lendemain de sa lecture.

Mme Feydeau t'enverra sa carte. Je viens de voir son mari tout à l'heure.

Suis-je obéissant ? J'ai été hier faire une visite à Mme Delporte !!!

Travailles-tu ton histoire ? Songe que je vais revenir féroce.

Adieu, vieux bibi, à bientôt.

Embrasse bien ta bonne-maman pour moi.

Ton vieux ganachon.

Vendredi, 4 heures.

À ERNEST FEYDEAU

[Paris, 24 mai 1861.]

Bouilhet est reçu.

Adieu, vieux.

Bonne humeur et bonne santé.

5 h[eures].

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Paris, 24 mai 1861.]

Bouilhet est reçu.

Je n'ai que le temps de vous serrer la main à tous les deux.

Écrivez-moi ce que vous devenez cet été.

À vous.

À ERNEST FEYDEAU

[Croisset, 4 juin 1861.]

Merci de la ***Sylvie***, mon cher vieux. Je l'ai relue pour la 3e fois. – Et comme disait Louis-Philippe, avec un nouveau plaisir. Il a été partagé par ma mère qui l'a lue avant moi, tout d'une haleine, avant de se coucher. Cela est net et cocasse, et d'un style très ferme. – Et chose importante (et sur laquelle il ne faut pas cracher) on a envie de savoir la fin. C'est ***amusant***.

Quant à moi j'ai repris mon assommant chapitre XII ! plein d'explications politiques et de petites choses au 3e plan. – Ce qui fait que j'écris encore plus lentement que d'habitude. Puis je vais être dérangé pendant une douzaine de jours. – Car après-demain je pars pour Trouville où

j'accompagne ma mère qui y va pour ses affaires d'intérêt. – Après quoi je rentre ici, et je n'en bouge. J'ai hâte d'avoir fini. ***Salammbô*** devient une scie. – Et le séjour de Paris m'est intolérable à cause de cela.

Tu as dû recevoir, il y a eu vendredi dernier huit jours, un petit mot de moi, t'annonçant la réception de Bouilhet. – Nous avions été la veille chez toi pour te voir. – Tu as dû trouver nos cartes.

Écris-moi à Trouville, Calvados, poste restante, si tu me réponds de suite.

Où en es-tu de ton livre sur l'Afrique, etc., etc. ?

Adieu, vieux. Je t'embrasse tendrement. Ton.

P.-S. – Je te prie de me ***déposer*** aux pieds de Mme Feydeau.

À JULES MICHELET

Croisset près Rouen, 6 juin [1861].

En arrivant ici, mon cher Maître, je me suis précipité sur votre volume, et je vous écris à la hâte, dans l'émotion, l'éblouissement d'une première lecture.

Je trouve ce livre singulièrement austère, calme et vrai ! C'est là de l'histoire s'il en fut, et de la plus haute.

Ne craignez pas que la majesté de la forme et l'absence d'aigreur soient des obstacles à la conclusion et nuisent au

but ; on sent partout la ***science***, ce qui inspire un grand respect.

Vous dites à la fois ce qui a été et ce qui est (et peut-être, hélas ! ce qui sera encore pendant longtemps) ; vous avez fait ***un prêtre éternel***.

Elles étaient, du reste, bien vivantes dans mon souvenir, ces pages si charmantes et si pleines. Elles font rêver à chaque ligne. Quand on vous lit, on a envie de faire des livres.

Je ne sais nulle part rien de plus amusant, de plus profond que la première partie : l'histoire de la direction au XVII[e] siècle. Comme on y voit, comme on y apprend, comme on y ***sent*** le jésuite ! Et vous finissez par un aperçu qui contient une esthétique tout entière : à savoir le néant de leur art. Oui, vous avez raison, cher Maître ! La muse a horreur du petit et du faux, c'est pour cela qu'elle vous aime.

Quant aux parties suivantes, vous y montrez la vie moderne dans ses régions les plus intimes, les plus absconses ; et on ne peut que se répéter : oui, c'est cela ! en admirant la profondeur de votre coup d'œil et la véhémence de vos peintures. Le chapitre sur le jeune confesseur vaut mieux, pour moi, que tout ***Jocelyn***.

Quel dénouement que ce désespoir dans la possession, cette impossibilité d'amour dans l'amour !

Puis, quelles merveilles d'analyse et de style que vos études sur l'isolement de la femme, sur le pieux jeune homme, sur la mère, etc. La dernière page m'a touché jusqu'aux larmes.

Il n'est maintenant personne qui puisse se passer de vous, se soustraire à l'influence de votre génie, ne pas vivre sur vos idées. De vous aussi on peut dire : ***fons omnium***.

Le grand Voltaire finissait ses moindres billets par : « Écr. l'inf. » Je n'ai aucune autorité pour redire cette parole. De moi à vous, tout encouragement serait ridicule, mais je vous serre les mains dans la haine de l'***anti-physis***.

Avec tendresse.

Le vôtre.

G. F.

Seriez-vous assez bon pour me rappeler au souvenir de Mme Michelet ?

J'ai été bien fâché de ne pas me trouver chez moi l'autre jour, lorsque vous êtes venu. J'étais parti aux Français savoir le résultat de la lecture qu'on faisait de notre ami Bouilhet, résultat favorable puisque sa pièce est reçue.

À JULES DUPLAN

Trouville-sur-Mer, samedi [8 juin 1861].

Albert !

Tu as été bien gentil de m'envoyer le numéro du ***Figaro*** contenant mon épître au gars Pechméja. Voilà ce que c'est, mon vieux Cardoville, que d'être poli envers les estrangiers ! Après tout, je m'en fous et contrefous. Il était, sans doute,

décidé par la Providence que je signerais des choses dans le ***Figaro*** ?

Je suis ici depuis avant-hier au soir. – Avec ma mère qui y était appelée pour affaires d'intérêt. Mais dans huit jours je serai rentré à Croisset et je n'en bouge qu'à la terminaison de ***Salammbô***. Je recommençais à travailler quand ce petit dérangement est survenu.

J'ai reçu une lettre de l'Archevêque me disant que les comédiens des Français ne savent pas trop quelles corrections lui demander. N'importe ! il ***faut faire*** des corrections. – Parce qu'on ne doit jamais accepter les choses du premier coup. ***Nil admirari***. Voilà.

Ce qui n'empêche pas que nous n'ayons passé une jolie soirée tous les quatre, la veille de mon départ. Tu étais si joyeux que Narcisse t'a cru un peu ***pochard (sic)***. Il ne revenait pas de ta vvvvvverve !

Je suis bien content de Maisiat. C'est un excellent zig et un charmant bougre.

J'assisterai demain à des processions, où figure un agneau vivant avec un môme de trois ans. – Pour représenter saint Jean-Baptiste !!! Où sont Jourdan et Labédollière ?

Sur le bateau de [la] Bouille j'ai rencontré 15 moutards conduits par un ignorantin à figure ignoble, comme le cheval de Wistibrock. – Je l'ai vu folâtrer auprès des jeunes garçons et dire à l'un deux, en parlant d'un autre : « et où est le petit loulou, le petit loulou ? » ce qui m'a donné À PENSER !!!!

Si tu étais ici, devant chaque maison et chaque buisson, je pourrais te raconter un chapitre de ma jeunesse. J'ai tant de souvenirs ***en ces lieux***, qu'avant-hier, au soir, en arrivant,

j'en étais comme grisé. (Paraphrase de la ***Tristesse d'Olympio,*** mon cher Monsieur.) Ah ! j'y ai bien aimé dans ce pays-ci, bien bandé, bien rêvé, et bu pas mal de petits verres. – Avec des gens, maintenant morts.

Adieu, mon cher vieux. Écris-moi quand ça ne t'embêtera pas.

Je t'embrasse. Ton G[usta]ve Flaubert ou le Député de 40 ans. Quel tableau ! et Lagier dans le cabinet foirant de peur et éjaculant de plaisir « la garce se branlait au spectacle du plaisir des autres » (***Esprit des lois***, liv. XX, ch. XII).

À ERNEST FEYDEAU

Croisset, mercredi soir [19 juin 1861].

Tu ne me parais pas te réjouir infiniment, mon vieux Feydeau ? et je le conçois ! l'existence n'étant tolérable que dans le ***délire littéraire***. Mais le délire a des intermittences ; et c'est alors que l'on s'embête.

J'applaudis à ton idée de faire une pièce après ton livre sur Alger. Pourquoi veux-tu l'écrire dans des « tons doux » ? Soyons féroces, au contraire ! Versons de l'eau-de-vie sur ce siècle d'eau sucrée. Noyons le bourgeois dans un grog à 11 mille degrés et que la gueule lui en brûle, qu'il en rugisse de douleur ! C'est peut-être un moyen de l'émoustiller ? On ne gagne rien à faire des concessions, à s'émonder, à se dulcifier, à vouloir plaire en un mot. Tu auras beau t'y prendre, mon bonhomme, tu révolteras toujours. Dieu merci pour toi !

Au reste, puisque tu as ton idée, exécute-la. Mais sois sûr que ce qui a choqué ces messieurs dans ta dernière œuvre théâtrale est précisément ce qu'elle comportait de bon et de ***particulier***. Tous les angles sont blessants. Fais des boules de suif ou des tartines de beurre fondu et on les gobera en s'écriant : « Quelle douceur ! »

Quant à moi, après avoir passé sept jours à Trouville, je suis rentré ici vendredi soir et je retravaille avec plus d'acharnement que de succès, étant maintenant dans un passage atroce, un endroit de troisième plan et qui, même réussi dans la perfection, ne peut être que d'un médiocre effet. Et s'il est raté, c'est à jeter le livre par la fenêtre. Après quoi, j'aurai encore deux grands chapitres de la conclusion. Je ne pense pas avoir fini avant la fin de cette année. Mais dussé-je y être encore dix ans, je ne rentrerai à Paris qu'avec ***Salammbô*** terminée ! C'est un serment que je me suis fait. Voilà, vieux, tout ce que j'ai à te dire.

Il fait très chaud. Je braille en chemise, au clair de lune, mes fenêtres ouvertes. Ma mère reçoit une série de vieilles femmes ou dames peu excitantes et Narcisse se bourre de ***Sylvie***. Que devient-elle cette ***Sylvie*** ?

Fais mes amitiés à Sainte-Beuve. Je l'ai peu vu cet hiver. Souhaite bon voyage pour moi au Théo. Combien reste-t-il de temps chez les Scythes ?

Adieu, je t'embrasse. Bonne pioche.

MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE À GUSTAVE FLAUBERT

Angers, ce 4 juillet 1861.

Il y a bien longtemps, cher Monsieur, que je vous ai écrit, et pourtant il ne s'est pas passé un seul jour, sans que j'aie pensé à vous. Êtes-vous à la campagne ou en voyage ? Vous devez avoir quitté Paris, votre livre ***Salammbô*** a-t-il paru ? J'en ai vainement cherché l'annonce dans les journaux ? Je désire beaucoup le lire ! Quel contretemps a retardé sa publication ! Êtes-vous heureux, je ne le crois pas ; vous êtes trop au-dessus des conditions ordinaires d'existence pour vous contenter de la vie telle que nous l'avons. Pour moi, je n'ai jamais pu l'accepter, et si dans mes croyances, le suicide n'était pas un mal, il y a longtemps que j'aurais quitté la vie ! Rien ne m'y retient, ni affections, ni devoirs, ma situation intellectuelle et matérielle n'est pas changée et ne peut changer. J'en suis arrivée au point extrême de me résigner même au malheur éternel, comme à une nécessité inévitable et fatale. C'est vous dire assez combien je suis devenue insensible en ce qui me touche personnellement. La vue de la nature qui me faisait tant de bien m'est indifférente. Je ne me sens plus pour personne d'affection vive, je souffre des souffrances des autres, voilà mon seul lien avec la race humaine. J'ai depuis quelque temps souffert plus que jamais de l'idée de confession, mille hallucinations morales me torturaient nuit et jour. Je me croyais coupable de toutes les fautes dont j'entendais parler. Je n'ai pu encore me confesser et il m'est arrivé d'apercevoir le prêtre auquel j'ai confié mes confessions ; sa vue m'a rendue malade pendant huit jours. J'ai beau écrire toutes les fautes vraies ou imaginaires, toutes les idées folles qui me viennent à l'esprit, à peine envoyées au prêtre, il m'en revient des volumes d'une manière si inces-

sante, si obsessive, que j'ai à peine un moment de repos. La confession est obligatoire, je ne puis me confesser ; si j'étais malade, je le voudrais sans le pouvoir ; la vue d'un prêtre me tuerait, je mourrais folle et désespérée ! voilà ce qui m'attend. Je ne crains ni Dieu, ni la mort, mais le prêtre. C'est un fantôme qui me poursuit nuit et jour, comme les apparitions fantastiques des hallucinés. Suis-je donc condamnée à subir toute la vie ce supplice qui m'a ôté la sensibilité, l'inspiration, la pensée et les jouissances que donnent les arts et la nature. C'est que Dieu manque et c'est la clef de voûte de l'édifice, c'est que cette idée de Dieu est clouée à celle de la confession, qui est pour moi une impossibilité morale. On m'assure que cela tient à mon état maladif ; s'il en est ainsi, je pourrai guérir ; mon médecin dit que c'est l'âme qui est cause de la maladie du corps, alors je suis perdue, je ne guérirai pas. Les chagrins assez profonds que j'éprouve ne font qu'ajouter à mes obsessions habituelles. Mon pauvre filleul Édouard, que j'ai élevé comme mon enfant, est resté paralysé. Depuis cinq mois il parle à peine, ne peut remuer, nous connaît tous, mais souvent est dans un état d'enfance. Il a 36 ans. Il m'avait, la veille de sa rechute dernière, fait promettre d'avoir soin de sa petite fille, enfant de deux ans et aussi ma filleule, il me recommanda de ne pas lui amener les robes noires. Quoique tremblante bien des fois pour sa vie, je ne lui parlais donc pas de prêtre, d'autant plus que ses idées n'étaient pas lucides. Je fus donc bien étonnée d'apprendre qu'il avait demandé le curé, et qu'il s'était hâté de lui donner l'extrême-onction ; j'en fus bouleversée, il me semblait que c'était l'arrêt de sa mort. Enfin, il vit, mais je me demande s'il pourra exister ainsi, il n'a pas toute la conscience de son état ; il ne pense pas, j'envie son sort, oui, je souffrirais moins, j'envie ce néant de l'intelligence qui ne laisse qu'une vie végétative. J'ai mis

l'enfant en nourrice chez son aïeule. Le mariage d'Édouard a été très malheureux, et le chagrin, la cause de son état. J'ai pourtant pourvu à tous ses besoins, je lui ai donné une domestique qui, avec sa femme, le soignent le jour, la nuit des hommes le veillent ; son père et sa mère habitent avec moi et vont le voir tous les jours. J'y vais aussi tous les 5 ou 6 jours et il paraît content de me voir. C'est mourir à chaque fois que je le vois, j'en ai l'âme navrée ! Édouard, ma parente Agathe, tous deux jeunes, qui devaient me fermer les yeux ! il faut que je les voie souffrir et mourir. Le premier médecin qui a soigné Édouard dit que c'est un ramollissement du cerveau et qu'il ne vivra pas ; nous en avons pris un autre moins désespérant. Il dit qu'Édouard vivra et marchera peut-être après un long temps, seulement, il ne répond pas de sa tête ; il ne croit pas à un ramollissement du cerveau, mais à une paralysie compliquée d'une maladie nerveuse. On me conseille un voyage quelconque. Si Édouard n'eût pas été malade, j'étais décidée à aller à Paris pour la première fois de ma vie, mais je ne puis me résoudre à le quitter ; à défaut de Paris, on me conseille de retourner à Nantes où a lieu une exposition. J'hésite à m'éloigner de ce pauvre Édouard, puisque ma vue peut lui faire plaisir, car je donnerais tout au monde pour alléger ses maux. Si je vais à Nantes, il me faudra laisser sa mère avec lui, elle est âgée, elle ne m'a pas quittée depuis 40 ans et cette séparation m'est encore bien pénible ; rester ici tout l'été, c'est terrible, je m'inquiète encore davantage d'y revenir l'hiver, d'y rester, d'y vivre, d'y mourir ! Si vous saviez combien je m'y déplais, je m'y sens oppressée, malheureuse, dans un milieu antipathique, hostile, n'ayant personne qui ait mes idées, qui comprenne mes souffrances, je voudrais être morte ! J'ai tant souffert par les idées de confession, qu'il est naturel que j'éprouve une violente répulsion contre tout ce qui me la rappelle. Je voudrais

quitter l'Anjou. Édouard ne sera pas toujours malade. Je ne sais où aller, ni que devenir ! J'ai bien un neveu en Touraine, mais il est de la société de Saint-Vincent-de-Paul, il me semblerait toujours que si j'étais malade, il me ferait confesser et songerait à mon héritage. Je voudrais aller quelque part où je ne connaîtrais personne, où tout fût nouveau, où rien ne me rappelât mon triste passé. Je n'écris plus, je n'ai plus d'inspiration. Vous dire mes souffrances est ma seule consolation. Ayez donc la patience de me lire, plaignez-moi et croyez toujours à la sympathique amitié, à la reconnaissance dévouée avec laquelle je suis.

M.-S. LEROYER DE CHANTEPIE.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Croisset,] lundi soir [8 juillet 1861].

Mes chers Vieux,

Votre volume, reçu ce matin à 11 heures, était dévoré avant cinq heures du soir.

J'ai commencé par vous chercher quelques chicanes dans les premières pages, à cause de deux ou trois répétitions de mots, comme celles du mot *lit* par exemple. Puis ça m'a empoigné, enlevé. J'ai lu tout, d'une haleine et en ***mouillant*** quelquefois, comme un simple bourgeois.

Je vous trouve en progrès sur les « gens de lettres » comme narration, déductions des faits, enchaînement général. Vous n'avez ni une digression ni une répétition. Chose rare et excellente.

L'enfance de Philomène, sa vie au couvent, tout le ch[apitre] II m'a ***ébloui***. C'est très vrai, très fin et très ***profond***. Bien des femmes s'y reconnaîtront, j'en suis sûr. Il y a là des pages exquises (45, 46), on sent la chair sous le mysticisme, le petit teton qui commence à se former sous les médailles bénies, le premier sang des règles qui [se] mêle au sang de Jésus-Christ. Tout cela est beau, bon et solide.

Quant à tout le reste, la vie d'hôpital, je vous réponds que vous avez touché juste. Vous avez des endroits navrants par leur simplicité comme le ch[apitre] IX.

Les conversations des malades, les physionomies secondaires d'élèves, celle du chirurgien en chef Malivoire, etc., ***very well***.

Mais je suis amoureux de Romaine !!! Sacré nom de Dieu, m'excite-t-elle ! Bonne mort. Je comprends très bien l'emportement de Barnier pour la religieuse ensuite. Cela est discret et enlevé.

Bref, votre bouquin m'a plu extrêmement. Et ça me semble une chose ***réussie***.

Je n'ai qu'un reproche à faire à votre livre, c'est qu'il est trop court. On se dit à la fin : « Déjà ! » ; c'est fâcheux.

Maintenant : en vertu de cette rage que l'on a de substituer sa pensée à celle de l'auteur et de vouloir faire ***avec*** son livre ***un autre*** livre, je vous soumets respectueusement les doutes suivants :

Pourquoi, à côté de sœur Philomène, qui est une sainte (et conséquemment une exception), n'avez-vous pas mis la généralité des religieuses, à savoir de bonnes filles de basse-cour parfaitement stupides et parfois fort bourrues ? Car

Barnier a beau dire, le plus souvent « la Religieuse est une blague », elles embêtent les malades d'une façon terrible. Il y a même à leur usage toute une littérature spéciale. Je possède un de ces petits manuels qui est incroyable de bêtise et qui m'a été donné par un carabin. – Mais je prévois votre réponse. Vous n'avez pas eu la prétention de peindre les hôpitaux dans toutes leurs parties, et la figure de Philomène aurait perdu de son importance ? La couleur générale en est peut-être été viciée ?

N'importe ! comme la Religieuse est ***une idée reçue***, je regrette (ceci est une question nerveuse et personnelle) de ne pas voir dans votre livre une petite protestation à l'encontre. C'eût été désagréable au lecteur.

(Il y avait à l'hospice général de Rouen un idiot que l'on appelait Mirabeau, et qui, pour ***un café***, enfilait les femmes mortes sur la table d'amphithéâtre. Je suis fâché que vous n'ayez pu introduire ce petit épisode dans votre livre. – Il aurait plu aux dames. – Il est vrai que Mirabeau était faible et ne mérite pas tant d'honneur. Car un jour il a calé bassement devant une femme guillotinée.)

Je vous écris dans tout l'ahurissement d'une première lecture. Pardonnez-moi mes bêtises si elles sont trop fortes.

Dites-moi un peu comment on prend votre livre ? par quel côté on l'attaque ? vous savez combien j'aime vos écritures et vos personnes. Donnez-moi de vos nouvelles et soyez sûrs l'un et l'autre que je vous aime et que je vous embrasse tendrement.

À vous, mes bichons.

J'oubliais de vous parler de la mort de Barnier, et du dernier chapitre, qui est un chef-d'œuvre. Cette mèche de cheveux enlevée à la fin, et qu'elle portera sur son cœur, toujours, c'est exquis.

À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE

Croisset, 9 juillet 1861.

Vos lettres, si charmantes et si affectueuses pour moi, m'emplissent de tristesse. Je voudrais faire beaucoup pour vous et je ne puis rien, rien que vous répéter les mêmes conseils inutiles et vous offrir les condoléances d'un cœur sympathique.

Il me semblait, dans vos dernières lettres, que vous étiez un peu moins triste. Vous voilà retombée dans le même état. Mais vous finissez par le chérir involontairement. Ces tortures dont vous vous plaignez et qui sont atroces, elles ont un charme pourtant et vous tâchez de les aviver encore en y appliquant toute la réflexion de votre esprit.

Puisque la confession est pour vous une chose si intolérable, faites-vous donner par votre confesseur lui-même, ou mieux, par l'évêque de votre diocèse, une dispense, une indulgence, un ordre enfin qui vous enjoigne d'y renoncer ; votre conscience sera dès lors en repos.

Vous vous accusez de cet état de sécheresse dont sainte Thérèse parle tant et qui la désolait. C'est là le raffinement des âmes mystiques, l'excès de l'amour de ne pas croire à lui-même. Vous dites que vous n'aimez plus rien, c'est le contraire. Vous avez énervé votre cœur et votre sensibilité démesurément. Faites donc travailler votre jugement ; ap-

prenez quelque chose, lisez de l'histoire – pour elle-même – et comme on va au spectacle. Tâchez de devenir un œil ! me comprenez-vous ? Puisque vous vous inquiétez de mon travail, je vous dirai qu'il me tiendra encore jusqu'au mois de janvier. Mais je suis plein de doutes sur sa valeur. L'entreprise était bien ambitieuse, trop au-dessus de mes forces peut-être ? Quand on se compare aux autres, à la tourbe qui vous entoure, on s'admire ; mais quand on lève le nez un peu plus haut et que l'on contemple les maîtres, ou tout bonnement l'idéal, c'est alors que l'on se sent petit et que tout le poids de votre néant vous écrase. Ce n'est pas une chose douce que de vivre ainsi, passant tout son temps à se dire que l'on n'est qu'un imbécile et à s'en donner la preuve.

Tout le monde a sa croix, vous voyez bien ! La mienne est plus légère que la vôtre, je le sais, c'est pour cela que je vous plains et que je vous serre les deux mains très affectueusement.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Croisset, 15 juillet 1861.]

Vous devez avoir chez vous à Paris une lettre de moi ? Car je vous [ai] écrit le jour même où j'ai reçu votre volume (lundi dernier), après l'avoir lu d'un bout à l'autre, sans débrider.

J'en ai été ***enchanté***. C'est d'un seul jet et d'une poussée qui ne faiblit pas un instant. Quant à l'observation, elle est parfaite. C'est cela. C'est cela. Mais ce qui m'a vraiment ébloui, c'est toute l'enfance de Philomène. Vous trouverez

dans ma lettre mon impression immédiate après une 1re lecture. Je me serais livré à une seconde si ma mère n'avait présentement sous son toit trois dames qui s'en sont ***régalées***. Vous attendrissez le sexe. Ce qui est un succès, quoi qu'on dise. Néanmoins, j'ai refeuilleté çà et là votre ***Philomène*** et je connais le livre parfaitement. Donc, mon opinion est que vous avez fait ce que vous vouliez faire. Et que c'est une chose réussie.

N'ayez aucune crainte. Votre religieuse n'est pas banale, grâce aux explications du commencement. C'était là l'écueil, vous l'avez évité.

Mais ce que le livre a gagné à être simple lui a fait perdre, peut-être, un peu de largeur ? À côté de sœur Philomène, j'aurais voulu voir la généralité des religieuses, qui ne lui ressemblent guère. Voilà toutes mes objections. Il est vrai que vous n'avez pas intitulé votre livre : ***Mœurs d'hôpital***. Dès lors le reproche que l'on peut vous faire tombe.

Et je ne saurais vous dire combien j'en suis content. Je remarque en vous une qualité nouvelle, à savoir l'enchaînement naturel des faits. Votre méthode est excellente. De là vient peut-être l'intérêt du livre ?

Quel imbécile que ce Lévy ! C'est au contraire très amusant.

Non ! il n'y a pas trop d'horreurs (pour mon goût personnel il n'y en a même pas assez ! Mais ceci est une question de tempérament). Vous vous êtes arrêtés sur la limite. Il y a des traits exquis, comme le vieux qui tousse, par exemple, et le chirurgien en chef au milieu de ses élèves, etc. Votre fin est splendide : la mort de Barnier.

Il fallait faire ce que vous avez fait ou bien un roman en six volumes et qui eût été probablement fort ennuyeux. On vous a contesté jusqu'à présent la faculté de plaire. Or vous avez trouvé le moyen cette fois-ci de plaire à tout le monde. J'en suis convaincu, et ne serais point du tout étonné si ***Sœur Philomène*** avait un grand succès.

Je ne vous parle pas du style. Il y a longtemps que je lui serre la main, tendrement, à celui-là !

Romaine m'excite démesurément.

« Ah ! boucher, comme tu travaillais là-dedans, comme tu coupais ! » Voilà la vraie note profonde et juste.

Je suis aussi content de vous que je le suis peu de moi. Non ! mes bichons, ça ne va pas ! Ça ne va pas ! Il me semble que ***Salammbô*** est embêtante à crever. Il y a un abus évident du tourlourou antique. Toujours des batailles, toujours des gens furieux. On aspire à des berceaux de verdure et à du laitage. Berquin semblera délicieux au sortir de là. Bref, je ne suis pas gai. Je crois que mon plan est mauvais. Et il est trop tard pour rien changer, car tout se tient. Je commence maintenant mon XIII[e] ch[apitre]. J'en ai encore deux après celui-là. Le tout sera terminé, à moins de défaillances trop prolongées, en janvier.

Et vous, qu'allez-vous faire maintenant ? ***La Jeune Bourgeoise*** avance-t-elle ? Écrivez-moi quand vous n'aurez rien de mieux à faire. Car je pense à vous deux très souvent.

Adieu, mille remerciements et mille compliments ***vrais***. Je vous embrasse.

M. Louis Bouilhet, Sur le port, Mantes (Seine-et-Oise).

À EUGÈNE CRÉPET

[Croisset,] lundi soir [15 juillet 1861].

Je viens de recevoir vos deux beaux volumes, mon cher ami, cadeau dont je vous remercie très fort. J'attendrai pour vous en parler que je les aie lus à loisir – car ce ne sont point là de ces choses qu'on avale en un après-midi –, et pour le moment je suis accablé de besogne.

Je me suis juré de ne revenir à Paris qu'avec mon roman terminé. Mais, à mesure que j'avance dans ce travail, j'en vois toutes les difficultés, et tous les ***défauts***, et je ne suis pas gai.

J'aurai fini, si mes défaillances ne sont pas trop fortes, au mois de janvier prochain.

Je crois au succès de votre publication « dont le besoin se faisait sentir ». En tout cas, vous aurez fait là une œuvre méritoire. Ce que j'ai feuilleté, ce soir, des notices m'a plu.

Voilà tout ce que je peux vous dire.

Adieu, bonne chance, bonne santé, bonne humeur.

Je vous serre la dextre tendrement.

À vous.

À ERNEST FEYDEAU

Croisset, lundi soir [15 juillet 1861].

Si tu n'es pas gai, je ne suis pas précisément bien joyeux. *Carthage* me fera crever de rage. Je suis maintenant

plein de doutes, sur l'ensemble, sur le plan général ; je crois qu'il y a trop de troupiers ? C'est l'histoire, je le sais bien. Mais si un roman est aussi embêtant qu'un bouquin scientifique, bonsoir, il n'y a plus d'art. Bref, je passe mon temps à me dire que je suis un idiot et j'ai le cœur plein de tristesse et d'amertume.

Ma volonté ne faiblit point, cependant, et je continue. Je commence maintenant le siège de Carthage. Je suis perdu dans les machines de guerre, les balistes et les scorpions, et je n'y comprends rien, moi ni personne. On a bavardé là-dessus, sans rien dire de net. Pour te donner une idée du petit travail préparatoire que certains passages me demandent, j'ai lu depuis hier 60 pages (in-folio et à deux colonnes) de ***La Poliorcétique*** de Juste Lipse. Voilà.

Je commence maintenant le treizième chapitre. J'en ai encore deux après celui-là. Si mes défaillances ne sont pas trop fortes et trop nombreuses, je pense avoir fini au Jour de l'An. Mais c'est rude et lourd.

Tu as bien fait d'envoyer promener le papier de Buloz. Il y a des boutiques où on ne doit pas mettre les pieds. C'est un recueil qui m'est odieux.

Quel est le sujet de ta nouvelle pièce ? Car pour les pièces, j'ai la conviction que tout dépend du sujet, quant au succès bien entendu.

Bouilhet est comme toi indigné des réclames qu'on fait au grand Mocquard. Je n'ai pas lu son étron, c'est trop cher pour mes moyens. Le même Bouilhet m'a demandé à plusieurs reprises si tu étais content du débit de ***Sylvie*** et il a défendu ladite dame devant un bourgeois qui gueulait contre son immoralité, ***sans l'avoir lu***, bien entendu.

Ah ! mon pauvre vieux, il faut être né enragé pour faire de la littérature ! Comme on est soutenu ! comme on est encouragé ! comme on est récompensé ! Oui, fais ton livre sur ***La Condition des artistes***, le besoin s'en fait sentir, pour moi du moins.

Pourquoi te sens-tu « troublé et hésitant » ? Que tu sois embêté, exaspéré, je le conçois. C'est mon état ordinaire, à moi qui n'ai pas tes ennuis matériels. Mais puisque tu as encore plusieurs livres dans ton sac et un intérieur domestique plein de tendresse, c'est-à-dire le dessus et le dessous de la vie, marche sans tourner la tête et droit vers ton but.

Nous gueulons contre notre époque. Mais Rabelais, ni Molière, ni Voltaire même ne nous ont fait leurs confidences ? On préférait à Shakespeare je ne sais quel baladin qui montrait des ours. Il est vrai que j'aimerais mieux être comparé à Martin qu'à bien de nos confrères. Enfin ! étourdissons-nous avec le bruit de la plume et buvons de l'encre. Ça grise mieux que le vin. Quant à suivre les conseils du père Sainte-Beuve, « ménager la chèvre et le chou, mettre de l'eau dans son vin, s'arranger en un mot pour réussir près du public », c'est trop difficile et trop chanceux. Tu sais qu'il me prêche, de mon côté, pour faire du moderne. Eh bien ! sais-tu ce que je rêve, maintenant ? Une histoire de Cambyse. Mais je rejette ce rêve-là, je suis trop vieux, et puis, et puis ! Adieu, mon pauvre vieux, bon courage. Je t'embrasse très fort.

P.-S. – […] un vieil ami : Maurice Schlésinger, l'ancien éditeur de musique… C'est un très bon bougre – et sa femme une excellente femme.

À JULES DUPLAN

[Croisset,] jeudi 1er août [1861].

Je ne trouve pas ça gentil, sacré nom de Dieu ! il me semble que tu pourrais bien de temps à autre me donner de tes nouvelles. – Toi qui n'es pas fatigué par le poids des plumes ! – Quand tu as quitté ton établissement et que tu es rentré « dans ton délicieux nid de la rue Saint-Georges » (style putain), tu devrais quelquefois… de cette main qui…, etc., prendre un léger calame et m'éjaculer un souvenir.

Que deviens-tu ? Comment vont la santé et l'humeur par cette haute température ? On doit, présentement, beaucoup suer dans l'entrefesson, sur le boulevard ? Je vois d'ici la sueur des cochers et j'entends l'eau bouillir, sous le soleil, dans les ***fontaines*** des lupanars.

J'arrête le mouvement.

Et la vente ? Dis-moi enfin comment tu vas.

Depuis que tu ne m'as vu, j'ai fini mon chapitre XII. Et je suis maintenant dans le XIIIe qui peut être terminé au milieu d'octobre. Le XIVe me demandera deux bons mois et le XVe quinze jours. Bref, je puis être enfin débarrassé du tout au Jour de l'An ou à la fin de janvier. À mesure que j'avance, mes inquiétudes ***sur l'ensemble*** redoublent. J'ai peur qu'il n'y ait trop de troupiers et que ces perpétuelles scènes militaires n'emmerdent le lecteur françoys, toujours des gens furieux ! toujours des charogneries ! On aura besoin de laitages et de rubans roses après cette lecture.

N'importe ! On ne me reverra dans Paris qu'après la complète terminaison d'iceluy bouquin. Donc tu serais bien aimable si tu venais dans ma cabane vers la fin du cha-

pitre XIII. Tu as d'ici là le temps de faire tes malles. Tu m'as, d'ailleurs, promis de venir, mon bonhomme.

L'Archevêque Bouilhet aura terminé ses corrections la semaine prochaine. Il viendra me les lire, un soir, puis décampera vers les Français. Elles ont été pénibles, me dit-il. Plus nous allons et moins nous avons de vvvvvverve ! Nous ne ressemblerons pas à Bérat ! J'ai reçu le recueil de Crépet. Garde cette opinion pour toi : mais je le trouve piètre, les notices m'horripilent, et ***les plus beaux morceaux*** sont oubliés. En somme c'est un travail très peu sérieux.

As-tu des nouvelles de Maisiat ?

Et le ***Tartuffe*** qu'on empêche de jouer à Lyon, dans ta patrie ! est-ce beau !

Rappelle-moi au souvenir de l'angélique Gleyre, et de Mme Cornu.

Adieu, vieux bougre. Fais fortune afin de m'entretenir sur mes vieux jours et ne t'embête pas trop.

Je t'embrasse.

Ton.

P.-S. – Le notaire Fovard a à moi 300 francs. Il est averti que tu dois envoyer un de tes commis les chercher. ***Veuille*** « m'en accuser réception » mais n'envoie pas chez lui le samedi.

Re-P.-S. – Cette somme est destinée, dans ma pensée, à t'acheter une natte.

À JULES DUPLAN

[Croisset,] nuit du mercredi [7 août 1861].

Qu'est-ce que tu m'apprends, mon pauvre vieux ? Ta lettre de ce matin m'a désolé. Est-ce que ça va si mal que tu dis ? Donne-moi de tes nouvelles dans quelques jours. Je crois que tu te désoles, peut-être, en vain. Il faut se remonter le bourrichon. Tu as déjà passé par de mauvaises phases. Du nerf ! Faoutre… Docteur !

Ceci est donc pour te prier de me dire, avant une quinzaine, si ça va mieux.

Si tu as besoin de prendre l'air, viens dans le sein de ton ami, oublier un peu tes registres (un dimanche, je suppose). Tu n'as même pas besoin de m'avertir. Tu seras toujours le bien reçu.

Il est 3 heures du matin et ***je tombe sur les bottes***. Adieu. Tâche d'avoir le portefeuille de Saint-Florent, spécule sur les grains, cause la misère publique. Je t'embrasse.

À ERNEST FEYDEAU

Croisset, samedi soir 17 [août 1861].

L'histoire de Schanfara, « poète ***auvergnat*** », m'a délecté ! C'est beau ! très beau ! exquis ! sublime ! Quel tas de brutes ! Mais ***pourquoi s'en occuper*** ? On ne doit pas admettre que de tels imbéciles existent.

Tu as, mon bonhomme, le sort de tous. Cite-moi l'œuvre et l'écrivain de quelque valeur qui n'ait pas été ***déchiré***. Relis l'histoire et remercie les Dieux. Quant aux conseils de

Sainte-Beuve, ils peuvent être bons ***pour d'autres***. On n'a de chance qu'en suivant son tempérament et en l'exagérant. Des concessions, Monsieur ? Mais « ce sont les concessions qui ont conduit Louis XVI à l'échafaud ».

Ce qui n'empêche pas que je préfère, pour moi, ne jamais me mêler de ces messieurs ni directement, ni indirectement. La recherche de l'Art en soi demande trop de temps pour qu'on en perde même un peu à repousser les roquets qui vous mordent les jambes.

Il faut imiter les fakirs qui passent leur vie la tête levée vers le soleil, tandis que la vermine leur parcourt le corps.

J'ai lu ***Jessie***. Rien ne ressemble plus à un chef-d'œuvre, tant c'est d'une stupidité continue et irréprochable. Quelle conception, quel plan et quel style, nom de Dieu ! Il n'est pas possible d'imaginer une ordure plus infecte. – Et dire que ce monsieur-là passe pour un homme d'esprit, un lettré, un malin, un homme fort ! Ô dérision ! amertume ! As-tu vu que le sieur L. Énault était décoré ?…

J'ai fait, de mon XIIIe chapitre, 12 pages ; il doit en avoir une quarantaine, ce qui me mènera jusqu'à la fin d'octobre. L'avant-dernier et le XVe, qui aura dix pages, me demanderont bien encore deux bons mois. Je suis à compter les jours. Car je veux avoir fini en janvier, pour publier en mars – À mesure que j'avance, je m'aperçois des répétitions, ce qui fait que je récris à neuf des passages situés cent ou deux cents pages plus haut, besogne très amusante. Je bûche comme un nègre, je ne lis rien, je ne vois personne, j'ai une existence de curé, monotone, piètre et décolorée. Je compte sur ta visite quand je serai à la fin de mon XIIIe chapitre ; nous en aurons à nous dire.

Oui, on m'engueulera, comptes-y. ***Salammbô*** 1° embêtera les bourgeois, c'est-à-dire tout le monde ; 2° révoltera les nerfs et le cœur des personnes sensibles ; 3° irritera les archéologues ; 4° semblera inintelligible aux dames ; 5° me fera passer pour pédéraste et anthropophage. Espérons-le !

J'arrive aux tons un peu foncés. On commence à marcher dans les tripes et à brûler les moutards. Baudelaire sera content ! et l'ombre de P[étrus] Borel, blanche et innocente comme la face de Pierrot, en sera peut-être jalouse. À la grâce de Dieu !

Je trouve immoral d'affubler le chef d'une jolie femme d'une cuvette pareille à celle qu'on voit sur la carte de visite que tu m'as envoyée, en un mot de le ***souiller*** par une telle photographie. – Tout homme qui se sert de la photographie est d'ailleurs coupable. Tu manques de principes !

Adieu, vieux troubadour. Je t'embrasse tendrement ; bon courage. À toi.

À JULES DUPLAN

[Croisset, 20 août 1861.]

Je comptais la semaine dernière sur des nouvelles de ta Seigneurie.

Es-tu un peu plus content ? Voilà tout ce que je veux savoir.

J'ai vu, il y a huit jours, pendant 48 heures, l'Archevêque. Ses corrections sont finies. Mais le comité des

Français étant en vacances jusqu'au mois d'octobre, il lui faut présentement rester le bec dans l'eau.

J'ai fait 10 pages de mon chapitre XIII[e] qui sera fini vers la fin d'octobre. Je l'espère. – Voilà. Nulle autre nouvelle.

Adieu, vieux, bonne chance.

Je t'embrasse tendrement.

Mardi matin.

MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE À GUSTAVE FLAUBERT

Angers, le 22 août 1861.

Cher Monsieur,

Votre bonne lettre m'a fait du bien. J'ai grand besoin de consolation, de secours moral, car sous le poids sans cesse croissant d'obsessions morales, je sens ma raison sombrer et la vie me devient insupportable. J'ai consulté mon médecin sur ce mal étrange, il croit qu'un changement de lieu, d'objets, de personnes, serait le seul remède, sans cela je ne guérirai pas. Mais je suis si malade, les déplacements me sont presque impossibles. De plus, je ne puis m'éloigner de beaucoup, ni longtemps de mon pauvre malade, si malheureux. Je ne lui suis point utile, mais il me demande parfois, et ma vue semble adoucir sa triste position. Je me sens si malheureuse, que parfois un sentiment de révolte s'empare de moi en voyant tant d'imbéciles, d'insensibles, heureux ; je suis tentée d'accuser Dieu d'injustice envers moi. Votre idée d'obtenir une exemption de confession me sourit beaucoup, mais je ne veux pas la demander moi-même autrement que

par écrit. On m'avait retenu à Nantes une maison pour le temps de l'exposition du 15 août au 15 octobre, c'est le plus près d'Angers à cause de mon malade, mais un marin a apporté la fièvre jaune à Saint-Nazaire et quelques hommes sont morts tout près de Nantes, je n'irai donc qu'avec certitude qu'il n'y a pas de danger et encore je suis sûre que l'impression est faite et me restera. Je voudrais donc avant de partir pour Nantes avoir une exemption de confession pour jusqu'à mon retour et même jusqu'au temps où j'aurais assez de lucidité pour me confesser, en sorte que si j'étais malade, le prêtre qu'on appellerait n'aurait que l'absolution et l'extrême-onction à me donner ; j'ai bien mes confessions écrites, mais ce serait trop long. Je vous prie de me dire à qui je puis demander cette exemption et si vous voulez me l'obtenir vous-même, je vous enverrai ma demande écrite. Mon médecin y joindra un mot et si vous pouvez m'envoyer cela, vous me rendrez le plus grand service qu'il soit donné de me rendre. Je m'étonne qu'on puisse me voir tant souffrir sans chercher à me secourir, je trouve les autres durs, je ne serais pas de même à leur égard ! Où en est ***Salammbô*** ? Êtes-vous content de votre œuvre, paraîtra-t-elle avant ma mort ! Je pense bien à vous et je serai à jamais reconnaissante de l'intérêt que vous avez bien voulu me témoigner. Votre toute dévouée.

M.-S. LEROYER DE CHANTEPIE.

À AMÉLIE BOSQUET

[Croisset,] samedi 24 août [1861].

Anniversaire de la Saint-Barthélemy. Ce jour-là, tous les ans, M. de Voltaire avait la fièvre.

Vous y tenez donc, à cette ***Salammbô***, ma chère confrère ?

Eh bien ! voulez-vous une seconde lecture dans le milieu de la semaine prochaine, ***comme qui dirait*** de mercredi ou de jeudi prochain en huit ? Venez déjeuner et avertissez-moi la veille par un petit mot, afin que j'aie le temps de vous répondre en cas d'un obstacle quelconque, fort peu probable.

J'ai beaucoup travaillé depuis un mois. J'ai fait 16 pages ! J'écris des horreurs et cela m'amuse.

Bref, j'espère toujours avoir fini vers le Jour de l'An.

Mais que sera-ce ? Que sera-ce ?

***

Il ne ressort de ce livre qu'un immense dédain pour l'humanité (il faut très peu la chérir pour l'avoir écrit). Le lecteur en sera vaguement froissé, je vous le prédis, et il m'en voudra.

J'aurai, il est vrai, la sympathie de quelques intelligences, comme la vôtre, et c'est beaucoup.

Adieu, – à bientôt c'est-à-dire.

Amusez-vous à la campagne. Et pensez à moi qui ne vous oublie pas et qui vous baise les mains.

N. – Quant à l'étrange démarche de mon mameluk chez votre portier, je vous expliquerai l'histoire. Mais par pitié pour lui, vous la garderez pour vous, S.V.P.

À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE

Croisset, 24 août 1861.

Vous me semblez, chère Demoiselle, dans un état si lamentable que je me fais un devoir de vous répondre tout de suite.

Je suis tout prêt à vous rendre service. Mais comment le puis-je ? Je ne connais personne parmi MM. les ecclésiastiques ; c'est un monde qui m'est parfaitement étranger.

Et puis, il me semble que cette exemption de confession dépend exclusivement de votre évêque. Ce qu'il y aurait de mieux à faire serait d'aller le voir vous-même et de lui exposer votre état. Votre confesseur habituel ne peut-il pas se charger de la commission ?

Cette exemption dépend peut-être du Pape ? Je n'en sais rien. Vos craintes sur la fièvre jaune me semblent bien puériles. Je me rappelle avoir vécu en 1832 en plein choléra ; une simple cloison, percée d'une porte, séparait notre salle à manger d'une salle de malades où les gens mouraient comme des mouches. Notre heure est marquée. À quoi bon s'en inquiéter, quand on a la conscience tranquille ?

Puisque vous vous inquiétez de ***Salammbô***, j'espère l'avoir terminée vers le Jour de l'An ; il m'en reste encore la valeur de deux chapitres ; mais cet ouvrage ne vous sera

point sympathique, j'en ai peur. Il est fait pour les gens ***ivres d'antiquités***.

Je ne vous donne plus de conseils, car je les sais inutiles ; je me borne à faire des vœux pour vous et à vous dire encore une fois : « Que voulez-vous que je fasse ? » Indiquez-moi nettement quelque chose et j'agirai si je puis.

Je vous serre les mains bien affectueusement.

À MADAME JULES SANDEAU

[Croisset,] 1er septembre [1861].

Comme voilà longtemps que je n'ai entendu parler de vous ! – et qu'il est doux de vivre ainsi sans savoir si les gens qu'on aime sont morts ou vivants ! Où êtes-vous ? Que devenez-vous ? Que lisez-vous ? etc. Allez-vous en vacances quelque part ? à des eaux, à des bains quelconques ? – Ou bien restez-vous tout bonnement dans votre jardin ? – Et cette fameuse promesse de venir me faire une petite visite ?…

Quant à votre esclave indigne, il continue à mener la même existence que par le passé, une vie de curé, ma parole d'honneur ! Il me manque seulement la soutane. Quant à la tonsure et au reste, c'est complet !

Puisque vous êtes une personne littéraire, et que vous vous intéressez à mes longues turpitudes, je vous dirai que le mois prochain j'espère commencer mon dernier chapitre. Le tout sera, probablement, fini au Jour de l'An. Mais plus j'avance dans ce travail, plus j'en vois les défectuosités et plus j'en suis inquiet.

Je donnerai, je crois, aux gens d'imagination, l'idée de quelque chose de beau. Mais ce sera tout, probablement ? Bien que vous m'accusiez de manquer absolument de bon sens, je crois en avoir dans cette circonstance. Or, vous verrez que ma prédiction se réalisera : mon bouquin ne fera pas grand effet.

Eh bien, vos amis sont décorés : Nadaud et Énault, Énault et Nadaud ! Quel duo ! quel attelage ! En voilà qui trouvent l'art de plaire ! – et aux dames surtout.

Je ne sais pas d'autre nouvelle, car je ne vois personne et je ne lis rien – de moderne du moins – et avec tout cela je ne m'amuse guère.

Écrivez-moi un peu, afin que j'aie une petite illusion et que je me croie à vos côtés, quand nous sommes seuls.

Adieu. Ne vous ennuyez pas trop.

Songez à moi, dans vos moments perdus. Et laissez-moi vous baiser les mains bien longuement.

À vous.

À ERNEST FEYDEAU

[Croisset, vers le 15 septembre 1861.]

Si je ne t'écris pas, mon vieux bon, n'en accuse que mon extrême lassitude. Il y a des jours où je n'ai plus la force physique de remuer une plume. Je dors dix heures la nuit et deux heures le jour. *Carthage* aura ma fin si cela se prolonge, et je n'en suis pas encore à la fin ! J'aurai cependant, au commencement du mois prochain, terminé mon siège ; mais

j'en aurai encore pour tout le mois d'octobre avant d'arriver au chapitre XIV, qui sera suivi d'un petit autre. C'est long, et l'***écriture*** y devient de plus en plus impossible. Bref, je suis comme un crapaud écrasé par un pavé ; comme un chien étripé par une voiture de m…, comme un morviau sous la botte d'un gendarme, etc. L'art militaire des Anciens m'étourdit, m'emplit ; je vomis des catapultes, j'ai des tollénons dans le cul et je pisse des scorpions.

Quant à tout ce qu'on en dira, veux-tu savoir le fond de ma pensée ? Pourvu qu'on ne m'en parle pas ***en face***, c'est tout ce que je demande.

Tu n'imagines pas quel fardeau c'est à porter que toute cette masse de charogneries et d'horreurs ; j'en ai des fatigues réelles dans les muscles.

Tu me parais toujours jeune, toi, et furieux, puisque tu t'indignes contre la bêtise des hommes. Empêche la pluie de tomber et éclaire tes semblables ! Va ! marche, essaie !

La seule chose qui me divertisse un peu, ce sont les lubricités de messieurs les ecclésiastiques. As-tu vu l'histoire du frère Catulle, qui épuisait des enfants de 6 à 7 ans ?… C'est beau ! Et le langage des feuilles ? « L'école chrétienne était devenue une véritable école de débauche ! »

Caroline a écrit à Mme Feydeau une lettre pour la remercier de son portrait. Elle était adressée à Baden.

Tu ne me dis pas où tu es de ton ***Alger***, ni de ta nouvelle pièce.

Adieu, vieux, je t'embrasse tendrement.

À JULES DUPLAN

[Croisset,] mercredi 25 septembre [1861].

Eh bien, mon bon cher vieux, ta sacrée boutique de merde de tonnerre de Dieu t'encule-t-elle un peu moins ? (Voilà ce qui s'appelle un début de lettre à la Sévigné.) Bref, c'est pour te dire que je pense à tes ennuis tous les jours et plusieurs fois par jour. – Et que j'aurai un poids de moins sur l'estomac quand tu m'auras dit ***sérieusement*** : « La bourrasque est passée. » Enfin ça va-t-il mieux ? As-tu bon espoir ? Écris-moi donc un peu de temps à autre, pour me tirer d'inquiétude, car tu sais, mon pauvre vieux, si je t'aime et si je voudrais te voir tranquille, c'est-à-dire heureux.

Tu sais bien que tu m'as promis de venir me faire une visite entre deux chapitres. Or, je te préviens que, dans un bon mois d'ici, mon XIIIe sera (espérons-le) terminé. – Tu as du temps pour faire ta malle, comme tu vois.

Je finis maintenant le siège de Carthage, et je vais arriver à la grillade des moutards. Ô Bandole, toi qui les noyais dans l'étang, inspire-moi ! Après quoi j'aurai encore ***un*** chapitre, car je ne compte pas le dernier, qui aura dix pages tout au plus et ne fera qu'un tableau. – Tu vois que je n'ai pas fini !

Je compte cependant être quitte du tout dans le courant de janvier. Ce qui met la publication en avril.

Je suis physiquement fatigué. J'en ai des douleurs dans les muscles. L'empoisonnement de la Bovary m'avait fait dégueuler dans mon pot de chambre. L'assaut de Carthage me procure des courbatures dans les bras. – Et c'est pourtant ce que le métier offre de plus agréable ! – et puis l'idée de toutes les inepties que je vais faire dire sur mon livre

m'accable d'avance. Cette perspective quand j'étais au milieu m'égayait. À présent, elle m'écœure.

Je n'ai pas bougé de tout l'été, sauf deux jours que j'ai été passer chez ma nièce, où je me suis peu diverti, n'étant pas un homme champêtre. Je continue à vivre d'une façon farouche en rêvant des choses extravagantes.

Adieu vieux, je t'embrasse tendrement. Bonne chance.

Ton.

Amitiés et souvenirs à Gleyre, Maisiat, et Mme Cornu.

À JULES DE GONCOURT

Croisset, vendredi [27 septembre 1861].

Vous êtes bien gentil, mon cher Jules, de m'avoir envoyé ces bougreries puniques. Elles doivent avoir été rapportées par le major Humbert ? Je connaissais les poissons et le vase. Mais la 3e (les trois jambes dansant sur un taureau) me fait le plus grand plaisir, bien que je n'y comprenne goutte. Espérons que je trouverai le moyen de l'intercaler quelque part ?

Puisque vous vous intéressez à cet interminable travail, je vais vous en donner des nouvelles. Il me reste encore, à écrire, la fin d'un chapitre ; 2° le chapitre XIV, et 3° le ch[apitre] XV qui sera très court. Bref, j'espère en être débarrassé dans le courant de janvier, et je vous dirai bassement que j'aspire à cette époque avec une grande violence. ***Je n'en peux plus !*** Le siège de Carthage que je termine maintenant

m'a achevé. Les machines de guerre me scient le dos ! Je sue du sang, je pisse de l'huile bouillante, je chie des catapultes et je rote des balles de frondeurs. Tel est mon état.

Et puis, je commence déjà à être las de toutes les stupidités qui seront dites à l'occasion de ce livre. – À moins qu'il ne tombe à plat, chose possible. Car où trouver des gens qui s'intéressent à tout cela ?

Mes intentions sont, du reste, louables. Ainsi, je suis parvenu dans le même chapitre à amener successivement une pluie de merde *(sic)* et une procession de pédérastes. « Je m'en tiens là ! » Serai-je trop sobre ?

À mesure que j'avance, je juge mieux l'ensemble qui me paraît trop long et plein de redites. Les mêmes effets reviennent trop souvent. On sera harassé de tous ces troupiers féroces. – Et le plan est, malheureusement, fait de telle façon que des suppressions y amèneraient des obscurités trop nombreuses, etc., etc. N'importe ! j'aurai peut-être fait rêver à de grandes choses, ce qui est déjà bien gentil.

Je n'ai pas bougé de tout l'été, et je n'ai vu personne, sauf Bouilhet pendant vingt-quatre heures.

Et vous ? Où en est votre *Jeune Bourgeoise* ? Vous êtes-vous amusé ces vacances ? Il me semble que vous déambulez beaucoup ?

La *Sœur Philomène* a dû se vendre très bien ? à en juger par les nombreuses bourgeoises de ma connaissance qui en ont été toutes *ravies*. C'est là le mot.

Qu'en ont dit les Abrutis du Feuilleton ? Je sais que Saint-Victor vous a fait un très bel article. Mais je ne l'ai pas lu.

Au risque de me répéter, je déclare encore une fois à la face de Dieu et des hommes (comme M. Prudhomme), que vous avez écrit là un excellent livre.

Bien que vous souteniez dans votre correspondance intime des hérésies, relativement aux répétitions de mots !

Vous êtes-vous gaudis, comme moi, des croix d'honneur semées sur la littérature au 15 août ? Nadaud et Énault m'apparaissent dans les fulgurations de l'étoile… Rêvons ! et quelle joie ç'a dû être pour les chemisiers !

Adieu ; je songe à vous très souvent, et vous aime plus que je ne saurais dire.

Je vous serre les deux mains et je vous baise sur les quatre joues.

Ex imo.

À JULES DUPLAN

[Croisset,] mercredi [2 octobre 1861].

Ton petit billet de ce matin m'a retiré un grand poids de dessus l'estomach ; allons, tant mieux ! nom d'une balle !

J'ai une foule de questions à t'adresser. Mais je te les ferai de vive voix, d'ici à peu. Car je compte lundi prochain entamer le dernier mouvement de mon chapitre. Ainsi, dans le courant de novembre, tiens-toi prêt à venir dans le château de Bandole.

Adieu. Je t'embrasse tendrement.

Ton.

Voilà longtemps que j'oublie ceci :

Par Mme Cornu, peux-tu savoir les n^os^ du ***Moniteur*** où sont ***les*** rapports de Renan sur sa mission ? et pousser la magnanimité jusqu'à les acheter (puisque tu as un portefeuille bourré de billets de banque) et me les apporter quand tu viendras ici.

C'est une chose toute simple que tu te sois bien tiré de tes affaires. Le ciel protège les Scélérats. Si ton argent eût été destiné à faire de bonnes œuvres, tu allais ***au bagne***. Mais comme tu es un misérable, tu deviens riche, en vertu du principe : « Si vous étiez pauvre, je vous volerais », etc.

Je suis bien content, mon pauvre vieux. Et je t'embrasse encore une fois.

À ERNEST FEYDEAU

Croisset, lundi [7 octobre 1861].

Je vais commencer après-demain le dernier mouvement de mon avant-dernier chapitre : la grillade des moutards, ce qui va bien me demander encore trois semaines, après quoi j'attendrai ta Seigneurie avec impatience.

Tu ne peux pas te figurer ma fatigue, mes angoisses et mon ennui. Quant à me reposer, comme tu me le conseilles, ça m'est impossible. Je ne pourrais plus me remettre en route. Et d'ailleurs comment se reposer, et que faire en se reposant ?

À mesure que j'avance, mes doutes sur l'ensemble augmentent et je m'aperçois des défauts de l'œuvre, défauts irrémédiables et que je n'enlèverai point, une verrue valant mieux qu'une cicatrice.

Je me suis juré de ne point reparaître à Paris avant la fin, le séjour de la capitale me devenant odieux, intolérable, avec la scie que l'on m'y fait sur ***Salammbô***. D'autre part, il faut bien compter trois mois pour relire, faire copier, recorriger la copie et faire imprimer. Or, comme l'été est une saison détestable pour publier, si je n'ai fini en janvier, cela me remet à l'automne prochain. Tels sont, ô grand homme, les motifs de mon redoublement d'acharnement. Je suis ***beau*** comme morale ! Mais je crois que je deviens stupide intellectuellement parlant. Depuis un an j'ai vu Bouilhet ici vingt-quatre heures et je te remets de semaine en semaine. Le vieux mythe des Amazones qui se brûlaient le sein pour tirer de l'arc est une réalité pour certaines gens ! Que de sacrifices vous coûte la moindre des phrases !

Il me semble que tu es en ébullition ; deux pièces à la fois, quel gaillard !

Je lis maintenant de la physiologie, des observations médicales sur des gens qui crèvent de faim et je cherche à rattacher le mythe de Proserpine à celui de Tanit. Voici mon travail depuis deux jours, tout en préparant les horreurs finales du chapitre XIII qui seront dépassées par celles du chapitre XIV. J'ai fini l'interminable bouquin de Livingstone et relu beaucoup de Rabelais. Que je sois pendu si j'ai la moindre chose à te conter.

Nous avons eu ici, pendant trois semaines, des parents auxquels je n'ai pas tenu une fois compagnie pendant une heure, et je n'ai vu personne de tout l'été ; ma plus grande

distraction était de me laver dans la rivière. Attends-toi donc, dans une quinzaine environ, à recevoir de moi une lettre qui te conviera à venir dans ma cabane.

Que devient Sainte-Beuve ? Jamais tu ne m'en parles.

Adieu, vieux brave.

À MICHEL LÉVY

[Croisset,] mercredi 9 [octobre 1861].

Mon cher Michel,

Je ne serais pas fâché de faire quelques petites corrections…

MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE À GUSTAVE FLAUBERT

Nantes, ce 9 octobre 1861.

Cher Monsieur et ami,

Vous aviez bien raison de me dire dans votre dernière lettre, que ma position était lamentable ! Oui, mais je crois qu'il en sera ainsi tant que j'existerai sur la terre ! Mon médecin m'a fait partir presque malgré moi, il n'y a jamais eu de fièvre jaune à Nantes. Je crains et fuis toutes les épidémies, car je gagne même une simple fièvre. Vous me dites que lorsque la conscience ne reproche rien, on ne craint pas la mort, et voilà tout juste pourquoi je la crains, car la confession étant obligatoire et moi ne pouvant me confesser, je

n'ai pas la conscience en repos. Enfin, malgré mes pressentiments de mort, je suis venue entourée d'amis qui ont eu bien de la peine à m'amener. Arrivée à Nantes où une maison vaste et comme à la campagne m'attendait, je me suis trouvée mieux et toutes mes obsessions morales ont disparu ! Mais depuis huit jours, je suis si malade que je ne puis avoir un moment de repos. Je dois retourner à Angers le 15 et je suis certaine que mes ennuis et ma maladie morale vont me reprendre. Il me faudrait des années de voyages et de distractions, sous la direction de quelqu'un qui m'inspirât assez de confiance pour suivre aveuglément ses avis. J'ai lu ***Valvèdre*** de G. Sand. C'est très beau, mais la conclusion est de trop. Le roman devait finir à la mort d'Alida ; cet oubli, ce bonheur après la mort, me choque beaucoup. Malgré, et peut-être à cause de mon admiration pour G. Sand, je ne puis me dissimuler la faiblesse de ses derniers ouvrages comparés à ***Lélia, Spiridion***. Hélas ! ce n'est plus elle, je la cherche et ne la trouve plus ! On préfère, en général, ses derniers romans et c'est encore une preuve de leur faiblesse, c'est plus vulgaire, plus suivant la multitude d'esprits vulgaires. Je relis les ***Lettres d'un voyageur***. Ah, comme c'est bien elle et que c'est aussi bien moi ! cela est vrai, bien davantage que ce qu'elle écrit à présent ! Quand lirai-je ***Salammbô*** ? J'ai ici un manuscrit aux mains d'un de mes anciens amis, M. Mangin, qui dirige ***Le Phare de la Loire*** ; ce manuscrit a mille feuilles et on me demande 1 500 francs pour l'imprimerie. Ensuite, qui éditera, qui vendra, je ne puis pas perdre une somme si considérable, je ne sais comment faire, donnez-moi conseil. J'ai vu ici l'exposition et le musée, le Jardin des Plantes, le théâtre, c'est ce que j'aime toujours avec passion. J'aurais bien voulu revoir la mer, y passer quelques jours, mais je suis trop malade. Cher Monsieur, pensez un peu à moi. Je ne vous oublierai jamais, je suis si

touchée, si reconnaissante de l'intérêt que vous voulez bien prendre à ma triste destinée ! Je voudrais n'être jamais née ! Adieu, cher Monsieur et ami, croyez à mon amitié dévouée.

M.-S. LEROYER DE CHANTEPIE.

À ERNEST FEYDEAU

[Croisset, vers le 21 octobre 1861.]

Mon Vieux,

Voici ce qu'il faut faire sauf meilleur avis : 1° Envoie-moi par la poste tes épreuves, je les lirai et annoterai, ce qui facilitera et abrégera la besogne que nous aurons à faire ensemble.

2° Tâche d'obtenir quelques jours de retard du Lévy. Je te demande jusqu'au 10 novembre. ***Mais*** si tu ne pouvais attendre jusque-là, il va sans dire que tu peux venir quand bon te semble. Néanmoins tu serais bien gentil de ne pas m'incomber avant la semaine prochaine. C'est-à-dire après la Toussaint. Est-ce trop tard ?

Mon chapitre ne sera pas fini, mais j'aurai esquissé fortement la fin de manière à ne rien perdre.

Adieu, à bientôt.

Nous ferions peut-être bien d'ici-là de prendre quelques juleps pour ***nous faire la gorge***.

À ERNEST FEYDEAU

[Croisset,] samedi midi [26 octobre 1861].

C’est convenu ! Je t’attends samedi prochain pour dîner. 2 novembre ! Jour des morts ! Amène donc ta charogne.

Quant à te dire l’heure des trains, comme ils changent à partir du 1er novembre, j’ai peur de te tromper. Informe-toi et fais que je reçoive samedi matin une lettre me disant l’heure exacte où il faut t’attendre. Et tâche de ne pas arriver trop tard afin que ***l’on*** puisse dîner avec toi.

Je te prie de m’apporter le voyage à Constantinople de Théo. Il y a dedans une description des derviches hurleurs, dont j’ai besoin. Donc à bientôt. Je t’embrasse.

À ERNEST FEYDEAU

[Croisset, 29-30 octobre 1861.]

Je t’attends samedi. Dis-moi l’heure de ton arrivée pour que j’aille te présenter mes respects au débarcadère, s’il y a moyen.

Nous ferons une promenade dans le bois, dimanche ! Suis-je beau ?

En l’espérant, je t’embrasse.

À ERNEST FEYDEAU

[Croisset, 31 octobre ou 1er novembre 1861.]

Le train de 6 heures arrive à Rouen à 8 heures 25. Je t'attends pour dîner vers 9 heures. Arrive, il y aura ***de quoi***. Quelle nuit nous allons passer ! Quelles gueulades !

Apporte ***tout*** ton manuscrit et mes observations. Ça nous guidera.

À JULES DUPLAN

[Croisset,] mardi, 11 heures du soir [19 novembre 1861].

Je viens, il y a un quart d'heure, de finir mon XIVe chapitre !

Donc, ô Cardoville, je réclame l'exécution de ta promesse. C'est-à-dire que je t'attends samedi pour dîner. Voyons ! sacré nom de Dieu ! ne couillonne pas. Un peu de lyrisme, docteur ! – Si tu ne peux rester trois ou quatre jours, je ne te demande que dimanche, une seule journée. – Nous aurons deux bonnes soirées et un jour exclusivement à nous deux. Nous serons seuls. Car ma mère part après-demain (mercredi) pour Paris.

J'attends l'Archevêque pour une huitaine dans les premiers jours de décembre. Après quoi je commencerai mon chapitre XV et dernier. Car je ne compte pas le tableau final qui fera un petit chapitre. Le tout ne sera pas fini avant le commencement de février.

Tu peux prendre le train qui part à 6 heures du soir (si tu étais trop occupé samedi). Tu serais à Croisset à 9 heures, tu

me trouverais à Rouen au chemin de fer, et je t'aurais attendu pour dîner.

En attendant, je t'embrasse bien fort, vieux bougre chéri.

À JULES DUPLAN

[Croisset, 21 novembre 1861.]

Ah ! mon pauvre vieux, comme je suis content ! Je vais donc bécotter ta vieille binette ! – J'attends dimanche avec avidité pour savoir le jour et l'heure où je me ruerai au-devant de ta Seigneurie.

***

J'ai, ce matin, donné au docteur Pouchet (qui se présente à l'Académie des sciences pour remplacer Isid[ore] Geoffroy Saint-Hilaire) une lettre d'introduction près de Mme Cornu. Comme je la sais excellente et s'intéressant aux bonnes choses et aux braves gens, je n'ai pas craint d'être indiscret en lui recommandant fortement le père Pouchet, qui est un *très* galant homme, et un grand savant. Il est de plus *exécré* par MM. les ecclésiastiques, ce qui est un titre. – Tu feras bien de prévenir Mme Cornu de sa surdité. – Car le pauvre bonhomme n'entend pas plus qu'une bûche. Dis-lui que je m'y intéresse beaucoup, et qu'elle tâche de lui obtenir quelques voix, parmi ses amis. Les concurrents de Pouchet sont honteux. – Mais je suis sûr que le pauvre vieux va faire là-bas un tas de bêtises !

***

Quoi qu'il en soit *je languis* après toi. Je te foutrai des mets épicés, sacré bougre ! Tu auras tes 12 tasses de café ! Ci-joint un entrefilet qui *peint* les mœurs de ta patrie. Les Saint-Florent ne sont pas morts. Adieu, à bientôt, arrive.

Je t'embrasse.

Ne t'inquiète pas des rapports de Renan.

À JULES DUPLAN

[Croisset,] lundi [25 novembre 1861].

Tu te trompes, depuis le 1er novembre il n'y a pas d'express dans l'après-midi.

12 – 4 h 20 mn
4 – 7 h 55 mn
6 – 8 h 40 mn

Voilà, à moins que *Le Fanal* ne m'abuse étrangement ?

Donc je vais t'attendre tout le temps de la journée demain ?…

Je t'attendrai pour dîner jusqu'à 9 heures et quart, car je ne te suppose pas assez héroïque pour prendre le train de midi ? et tu n'auras personne au débarcadère. – Ô Bandole, ton étourderie me prive de cette jouissance.

À demain, quand même la terre croulerait.

Ton.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Croisset,] mardi matin [26 novembre 1861].

Je ne trouve pas ***ça*** gentil. Je m'ennuie beaucoup de vous deux. Et vous me laissez sans me donner de vos nouvelles.

J'ai su par Feydeau que vous cherchiez à acheter une maison rue du Rocher. Voilà tout. – C'est peu.

Que devenez-vous ? Que faites-vous ? Etc. – Et ce roman ? Etc., etc.

Quant à votre ami, il est en train de préparer son dernier chapitre. – Mais le cœur me manque. Plus j'approche du but et plus je suis assailli de doutes et de ***dégoûts*** sur l'ensemble de ladite œuvre. Cela me semble embêtant à crever. Tel est le fond de ma conscience.

Si le père Hugo publie en février prochain, il est probable que je reculerai devant l'impression jusqu'à l'automne ?

Quoi qu'il en soit je vais achever cet interminable livre, après quoi vous me verrez soulagé d'un grand poids. – Et prêt à passer à d'autres exercices.

Je ne sais aucune cocasserie à vous apprendre, ne voyant personne et ne lisant rien.

J'ai tant prêté à divers bourgeois ou plutôt bourgeoises votre ***Philomène*** qu'elle en est toute détraquée et presque réduite en morceaux. Acceptez cela comme une injure, mais ça plaît généralement et beaucoup.

Adieu, mes bichons, je vous embrasse tous les deux tendrement.

À vous.

Écrivez-moi donc ! Vous savez bien qu'il faut ***qu'on se tienne***.

À MADAME JULES SANDEAU

[Croisset, 28 novembre 1861.]

Quelle ***gente*** lettre vous m'avez écrite ! Il n'est pas possible de lire rien de plus aimable et de plus charmant. J'en ai été ravi et touché. Tout ce que vous me dites de mon livre est bien encourageant et bien bon. Mais qu'en résultera-t-il ? Je commence demain mon dernier chapitre, que je compte avoir fini vers la fin de janvier. Quant à la publication, il est fort probable (entre nous) qu'elle se trouvera reculée jusqu'à l'automne prochain – ou prochaine ; à moins que mon éditeur (je ne sais lequel) ne veuille risquer la chose quand même. Mais il me semble, à moi, très présomptueux et assez stupide de vouloir attirer l'attention publique pendant tout le temps que ***Les Misérables*** paraîtront. Or, si les huit volumes paraissent tous les mois, deux à deux, à partir de février, ce sera une affaire de quatre mois, ce qui me rejette en juin, époque détestable. Voilà !

Je comptais cet été sur un peu d'argent pour prendre l'air. C'est de ce côté-là seulement que la chose me blesse. Car je n'ai nullement la maladie typographique. Dès que j'ai fini un livre, il me devient complètement étranger, étant sorti de la sphère d'idées qui me l'a fait entreprendre. Donc, quand ***Salammbô*** sera recopiée – et recorrigée, je la fourrerai dans un bas d'armoire et n'y penserai plus, fort heureux de

me livrer immédiatement à d'autres exercices. Advienne que pourra ! Le succès n'est pas mon affaire. C'est celle du hasard et du vent qui souffle.

Je ne tiens compte que des intentions. C'est pour cela que je m'estime, les miennes étant hautes et nobles. Et voilà pourquoi j'ai défendu le doux Vacquerie. S'il n'a pas plus de talent, est-ce sa faute ? Je garde toute ma haine et tout mon dédain pour les gens qui font des choses ***convenables*** et réussies – et j'aime mieux un bossu, un nain et même un crétin du Valais qu'un môsieu quelconque. Il n'est pas donné à tout le monde d'être ridicule. Êtes-vous bien sûre que dans vingt-cinq ans ***La Camaraderie***, ou ***La Calomnie***, sera plus admirée que ***Les Funérailles de l'honneur*** ? Parlons d'autre chose ; le sujet n'est pas gai.

Je viens de me livrer à des lectures médicales sur la soif et la faim – et j'ai lu entre autres la thèse du Dr Savigny, le médecin du radeau de ***La Méduse***. Rien n'est plus dramatique, atroce, effrayant. Quel est le sens providentiel de toutes ces tortures ? Mais je connais quelque chose de bien plus affligeant pour l'humanité : c'est la ***Jessie*** du sieur Mocquard ! Parlez-m'en un peu. Quelles idées, quel langage, quelle conception ! Les expressions me manquent pour exprimer mon horreur.

Vous avez bien raison d'aimer les voyages. C'est la plus amusante manière de s'ennuyer, c'est-à-dire de vivre, qu'il y ait au monde. Ce goût-là, quand on s'y livre, ne tarde pas à devenir un vice, une soif insatiable. Combien n'ai-je pas perdu d'heures dans ma vie à rêver, au coin de mon feu, de longues journées passées à cheval, dans les plaines de la Tartarie ou de l'Amérique du Sud ! Mon sang de peau rouge (vous savez que je descends d'un Natchez ou d'un Iroquois) se met à bouillonner dès que je me trouve au grand air, dans

un pays inconnu. J'ai eu quelquefois (et la dernière entre autres, c'était il y a trois ans près de Constantine) des espèces de délire de liberté où j'en arrivais à crier tout haut, dans l'enivrement du bleu, de la solitude et de l'espace. Et cependant, je mène une vie recluse et monotone, une existence presque cellulaire et monacale. De quel côté est la vocation ?

Je vous félicite d'avoir été heureuse, ces vacances, à propos de votre cher fils, que « j'aime en vous », comme diraient les gens d'Église.

Écrivez-moi de longuissimes lettres où vous direz tout ce qui vous passera par la tête. Plus il y en aura, et mieux ce sera. Je pense à vous très souvent, très profondément, et j'ai grande envie de vous revoir. Je vous baise les mains.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Croisset,] samedi, 10 h[eures] du soir [30 novembre 1861].

Mes chers bons, je me suis transporté ce matin à Rouen, et je vous envoie mon travail de cet après-midi. – Il y avait trois lettres de Mme de La Popelinière, je les ai copiées toutes les trois, et j'ai ajouté quelques fragments qui me semblent assez drôles ? Ne m'ayez aucun gré de la chose. – Cela m'a amusé, attendri et ***excité***. J'aurais voulu ***boire les larmes*** de cette pauvre La Popelinière, lui faire des langues dans le coin des yeux, etc. Bref, ces vieilles écritures et tout ce qu'elles me faisaient entrevoir et rêver m'avaient ***monté le bourrichon*** et je me suis laissé polluer par l'Histoire, délicieusement.

J'ai copié très exactement l'orthographe et l'absence de ponctuation. Quant au dernier morceau, la lettre de la comtesse des Barres à l'abbé de Choisy, je sais bien que l'on attribue audit abbé une ***Hist[oire] de la comtesse des Barres***, qui serait sa propre histoire, à lui ? Mais ce qu'il y a de sûr, c'est que j'ai lu une lettre d'une écriture ***très*** ancienne, à demi effacée et « qui respire la passion » ; elle est donnée par une note ***manuscrite*** de Leber comme étant positivement adressée à l'abbé de Choisy. Ce qu'il y a de plus prudent est de s'en tenir à l'anonyme ?

***

Nos deux lettres ont dû se croiser et je commençais à m'ennuyer de vous, comme vous voyez. – Le gros bouquin d'histoire dont vous me parlez, n'est-ce pas pour ***La Femme au dix-huitième siècle*** ? Vous marchez sur un terrain solide, vous autres, je vous envie ! ***Carthage*** n'en finit [pas] ! j'ai commencé hier le dernier chapitre. Mais ça m'ennuie démesurément, je dégobille dessus. Voilà. Ah ! quel ***ouf !*** je pousserai quand j'aurai mis la barre finale !

Je viens de me livrer à des lectures pathologiques sur la soif et la faim pour un passage aimable qui me reste à faire. Mais je n'ai pas sous la main un recueil où il y a peut-être quelque chose ? Transition adroite pour vous prier (***par pari refertur***, ou autrement : bal paré à la préfecture) de voir, à la biblioth[èque] de l'École de médecine, dans la ***Biblioth[èque] médicale***, t. LXVII, le « Journal d'un négociant qui s'est laissé mourir de faim ». Si vous y trouvez des détails chic, envoyez-les-moi. J'ai cependant tout ce qu'il me faut. Mais qui sait ?

Je ne sais encore quand je vous reverrai. Pas avant la fin de janvier certainement. – Et puis, ceci est un conseil que je

vous demande et un fait à enquérir, comme disent les philosophes : si ***Les Misérables*** se mettent à paraître au mois de février, et qu'on en publie deux volumes tous les mois, ne trouvez-vous pas impudent et imprudent de risquer ***Salammbô*** pendant ce temps-là ? Ma pauvre chaloupe, mon pauvre petit joujou, sera écrasée par cette trirème, par cette pyramide.

Est-ce que vous voyez quelquefois l'illustre Lagier ? Je n'entends jamais parler d'elle. Faites-lui de ma part de doux reproches accompagnés de caresses obscènes.

Je ne deviens pas gai, nom d'un petit bonhomme ! Et le punique m'abrutit. Quand fumerons-nous une pipe ensemble !

Adieu, je vous embrasse très fort tous les deux.

Le vôtre.

À MICHEL LÉVY

[Croisset,] samedi [novembre ou décembre 1861].

Voici, mon cher Lévy, les corrections que j'ai faites…

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset, 4 décembre 1861.]

Ce ne sera pas pour ce soir, mon Caro, que je t'écrirai une longue lettre, parce qu'il est 1 heure du matin, et depuis hier, 2 heures d'après-midi, heure où Monseigneur est arrivé,

nous nous sommes reposés en tout 4 heures. Nous nous sommes couchés à 3 heures, et à 9 heures du matin nous étions à la besogne. – Aussi ce soir ai-je besoin de dormir.

Je crois que mon chapitre ira assez rondement. Mais j'ai des corrections importantes à faire à celui que je viens de finir, et je vais les expédier, pendant l'auguste présence de Monseigneur.

Tu ne m'as pas dit ce que Maisiat avait trouvé de tes portraits ?

Mme Lebret est venue aujourd'hui me faire une visite. Elle n'a aucune nouvelle de son neveu. L'avez-vous vu ?

Avez-vous été chez Mme Cloquet ?

Comment avez-vous trouvé mon logement ?

Tu peux dire à ta bonne-maman qu'elle n'a plus d'autres ouvriers dans la maison que les élagueurs.

Avez-vous reçu la boîte mise au chemin de fer par moi samedi dernier ?

Soigne bien ta vieille compagne, mon pauvre Caro, songe qu'elle n'a que toi pour l'entourer d'attentions et de douceurs. Et que tu dois être son ***bâton de vieillesse***.

Adieu. Embrasse-la pour moi qui te bécote sur tes bonnes joues fraîches.

Ton vieil oncle.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] dimanche [15 décembre 1861].

Mon Bibi,

Si je ne t'écris pas des lettres bien longues, c'est que je suis harassé d'écrire. Voilà mon excuse. Mon moral est cependant un peu remonté. Mais le départ de Monseigneur ***m'avait porté un coup***.

Je suis bien content de savoir que Maisiat a été content de tes travaux. Il me tarde de te voir avec la boîte à couleurs. Mais j'ai peur qu'il ne cède trop tôt à cette envie.

Édouard m'a écrit qu'il s'était présenté deux fois chez vous sans rencontrer personne. Il a carillonné à la porte, vainement, et le concierge n'était pas dans sa loge.

Je ne comprends rien à la disparition de Feydeau ? Il est malade, sans doute ?

Tu devrais bien me donner des détails sur ta nouvelle connaissance Mme Delahaye. Qu'est-ce, comme position sociale et comme physique ?

Je passe aujourd'hui mon dimanche complètement seul. Mme Achille m'a écrit qu'ils allaient dîner en ville. Mais je suis invité pour mardi prochain. « Il y aura du monde », je ne sais qui. Le jeune Ernest a maintenant 7 dents. Tu devrais bien en te promenant cette semaine me découvrir un beau joujou pour lui. Quelque chose qui puisse l'amuser et qu'on ne trouve point à Rouen. – Je te charge aussi des deux commissions suivantes :

1° n'oublie pas pour Coralie Vasse un terrible pot de moutarde avec des biscuits ;

2° j'ai promis, ces vacances, à Miss Juliet de lui faire cadeau au Jour de l'An de ***La Grammaire des grammaires***. Tu y joindras l'***Expédition dans le roy[aume] des Deux-Siciles*** par Du Camp, à la Librairie nouvelle. – Et vous mettrez ces deux ouvrages dans votre paquet.

Je vous avertis d'avance, afin que vous ayez le temps d'y songer et de vous retourner.

Il y avait, ce matin, dans le ***Journal de Rouen*** une bonne lettre d'un de tes amis, M. Gustave Delaitre, secrétaire de la société de Saint-Vincent-de-Paul !

Donne-moi des nouvelles détaillées de ta bonne-maman et soigne-la bien.

Embrasse-la pour moi et qu'elle te rende la pareille.

Ton ***vieil*** oncle qui t'aime.

À EUGÈNE DELATTRE

[Croisset, vers le 15 décembre 1861.]

Mon brave,

Tu es bien aimable de m'envoyer ce petit entrefilet. Mais la ***Salammbô*** dont tu me demandes des nouvelles ne sera pas finie avant le mois de mars, j'en ai peur. Il me reste encore un grandissime chapitre, voilà – et je n'en peux plus. Je suis embêté au-delà de toute hyperbole.

Je te remercie de tes offres de service. J'en userai.

J'ai vu Bouilhet dernièrement. Son ventre se soutient – et sa lyre tonne ***(sic)***, maintenant, de la prose. Il commence

le 2e acte de sa ***Faustine*** dont le plan est reçu, comme tu sais ou ne le sais pas, à la Porte-Saint-Martin. Voilà.

Adieu, vieux. Bonne humeur et bonne santé.

Ton G. F.

À MICHEL LÉVY

[1861 ?]

Monsieur Michel Lévy. Pouvez-vous me donner 2 ***Bovary*** ?

À EDMA ROGER DES GENETTES

[1861 ?]

[…] Un bon sujet de roman est celui qui vient tout d'une pièce, d'un seul jet. C'est une idée mère d'où toutes les autres découlent. On n'est pas du tout libre d'écrire telle ou telle chose. On ne choisit pas son sujet. Voilà ce que le public et les critiques ne comprennent point. Le secret des chefs-d'œuvre est là : dans la concordance du sujet et du tempérament de l'auteur.

Vous avez raison : il faut parler avec respect de Lucrèce. Je ne lui vois de comparable que Byron, et Byron n'a pas sa gravité, ni la sincérité de sa tristesse. La mélancolie antique me semble plus profonde que celle des Modernes, qui sous-entendent tous plus ou moins l'immortalité au-delà du ***trou noir***. Mais pour les Anciens, ce trou noir était l'infini même ; leurs rêves se dessinent et passent sur un fond d'ébène im-

muable. Pas de cris, pas de convulsions, rien que la fixité d'un visage pensif. Les Dieux n'étant plus et le Christ n'étant pas encore, il y a eu, de Cicéron à Marc Aurèle, un moment unique où ***l'homme*** seul a été. Je ne retrouve nulle part cette grandeur ; mais ce qui rend Lucrèce intolérable, c'est sa physique qu'il donne comme positive. C'est parce qu'il n'a pas assez douté qu'il est faible ; il a voulu expliquer, conclure !… S'il n'avait eu d'Épicure que l'esprit sans en avoir le système, toutes les parties de son œuvre eussent été immortelles et ***radicales***. N'importe, nos poètes modernes sont de maigres penseurs à côté d'un tel homme.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] Jour de l'An [1er janvier 1862].

Que faut-il te souhaiter pour ta bonne année, mon bibi ? Imagine tout ce que tu pourras de meilleur et de plus extravagant et sois sûre que je le désire pour toi. Donc je te souhaite :

bonne santé ;

bonne humeur ;

des progrès miraculeux dans tous les arts que tu cultives avec distinction ;

un trésor que tu trouveras et qu'il ne faudra pas rendre ;

de ***beaux*** sermons pendant le Carême ;

soixante-douze mille mètres de moire antique ;

un camée pour mettre en bague ;

quinze milliards de paires de gants beurre frais, etc., etc.

Moi aussi, mon pauvre loulou, je m'ennuie de ta gentille personne. – Et il me tarde de vous revoir toutes les deux. Mais dans cinq ou six semaines je ne serai pas loin de mon départ. ***Salammbô*** sera terminée et je pousserai un grand ***ouf !!!***

Je mets sur le compte des lettres que tu avais [à] écrire pour le Jour de l'An, le peu de détails que tu me donnes. Ta lettre était bien aimable, mais bien courte.

Ton ami le père Calame est mieux portant que jamais. Je lui ai fait cadeau ce matin de 50 centimes. Il porte avec lui dans son panier une bouteille d'eau-de-vie. Non qu'il en boive, mais tous les petits verres qu'on lui offre, il les verse dans ladite bouteille, qu'il compte vider quand il sera tout à fait rétabli. Je trouve cela d'un bon sens extrêmement comique.

Je devais aller, aujourd'hui, dîner chez le père Lormier. Mais Julie m'a écrit que le repas aurait lieu à l'Hôtel-Dieu. Je vais donc à 6 heures vêtir ma pelisse et m'embarquer sur ***L'Union***, qui ne naviguera pas demain, sans doute, car la Seine est à moitié gelée.

Comment allez-vous passer votre soirée ? Je voudrais bien vous voir. Je pense à vous, et je vous embrasse.

Ton vieil oncle, qui est sans doute ton meilleur ami.

Soigne bien ta bonne-maman.

À JULES DUPLAN

[Croisset, 2 janvier 1862.]

Mon vieux d'Holbourg,

Si je ne t'ai prié plus tôt de remercier M. le Président de Blamont de sa consultation, c'est que : je voulais être sorti du ***Défilé de la Hache*** ! – C'est fait ! je viens d'en sortir. J'ai vingt mille hommes qui viennent de crever, et de se manger réciproquement (onanisme à plusieurs, usage des villages). J'ai là, je crois, des détails coquets. Et j'espère soulever de dégoût le cœur des honnêtes gens.

Monseigneur m'a fait faire pas mal de changements et de corrections à mon siège et à ma brûlade (j'ai r'ajouté des ***supplices***) ; bref, ça marche, maintenant, plus lestement. Monseigneur n'a pas été indulgent. Monseigneur est ***sévère***, mais juste.

Depuis son départ (le 11 décembre), j'ai écrit *14* pages. Tu vois si j'ai le bourrichon monté. – Je peux (si je continue de ce train-là) avoir fini dans six semaines, et être à Paris du 12 au 20 février. – Mais je compte encore six belles semaines pour revoir l'ensemble, ce qui me remet pour avoir complètement terminé aux premiers jours d'avril. Peu importe, du reste, car je suis ***presque*** résolu à attendre que la première flambée des ***Misérables*** se soit éteinte, c'est-à-dire à publier au mois d'octobre prochain.

Voilà, vieux. Je ne sors pas. Je ne vois personne, je brûle un bois considérable et je trouble les échos de ma solitude par mes gueulades, frénétiques, et continues.

Donne-moi des nouvelles de ce pauvre bougre de Gleyre. J'ai été bien content d'apprendre qu'il va mieux.

Et toi ? Ça marche-t-il un peu mieux ?

Je te souhaite, pour 1862, trois millions de bénéfices, et je t'embrasse comme je t'aime : tendrement.

Dépose-moi aux pieds de Mme Cornu.

À ERNEST FEYDEAU

[Croisset, 2 ? janvier 1862.]

Je finissais par te croire crevé. Mais puisque c'est la pioche qui a été cause de ton retard insigne, je te pardonne et te bénis.

Moi aussi je ne fainéantise pas. J'ai profondément remanié (coupé par-ci et allongé par-là) mon dernier chapitre. Je peux avoir tout fini au milieu de février.

Quant à la publication, tu me dis à propos du père Hugo une phrase où je ne comprends rien, en m'appelant à la fois trop et trop peu modeste. Je demande des commentaires. Il n'y a là-dedans aucune modestie, mais 1° prudence, car le père Hugo prendra, pendant longtemps, toute la place pour lui seul, et 2° indifférence, dégoût, couardise, tout ce que tu voudras. La typographie me pue tellement au nez que je recule devant elle, toujours. J'ai laissé la ***Bovary*** dormir six mois après sa terminaison et, quand j'ai eu gagné mon procès, sans ma mère et Bouilhet je m'en serais tenu là et n'aurais pas publié en volume. Lorsqu'une œuvre est finie, il faut songer à en faire une autre. Quant à celle qui vient d'être faite, elle me devient absolument indifférente et, si je la fais voir au public, c'est par bêtise et en vertu d'une idée reçue ***qu'il faut publier***, chose dont je ne sens pas pour moi le

besoin. Je ne dis même pas là-dessus tout ce que je pense, dans la crainte d'avoir l'air d'un poseur.

Et toi ? Ça marche-t-il ? Es-tu content ? Mais je croyais ton *Alger* complètement fini, et je m'attendais à le recevoir un de ces jours. Adieu, bon courage. Je te souhaite pour 1862 toutes les félicités possibles et je t'embrasse.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Croisset,] jeudi soir [2 janvier 1862].

Vous êtes bien gentils de songer à moi, mais ce n'est que justice, car votre idée vingt fois par jour me traverse la cervelle ou le cœur, comme vous voudrez, et probablement l'une et l'autre.

Que faut-il vous souhaiter pour 1862, mes bichons ? Imaginez quelque chose d'exquis et d'extravagamment beau ; et soyez sûrs que je le désire pour vous. Voilà.

Je suis à la moitié à peu près de mon dernier chapitre. Je me livre à des farces qui soulèveront de dégoût le cœur des honnêtes gens. J'accumule horreurs sur horreurs. Vingt mille de mes bonshommes viennent de crever de faim et de s'entre-manger ; le reste finira sous la patte des éléphants et dans la gueule des lions. « Bestialitaire et meurtrier, je ne sors pas de là » (Hist[oire] de Jérôme, tome II).

N'importe ! je crois que j'écris présentement d'une manière canaille ? Phrases courtes et genre dramatique. Ce n'est guère beau.

Et vous ????? Comme il me tarde de vous voir ! Je compte être de retour à Paris au milieu de février, peut-être avant ? Je suis éreinté et j'ai des rhumatismes.

Adieu. Bonne humeur et bon travail. Je vous embrasse tous les deux tendrement.

MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE À GUSTAVE FLAUBERT

Angers, 11 janvier 1862.

Cher Monsieur,

Il y a bien longtemps que je n'ai eu de vos nouvelles, vous devez être de retour à Paris et bientôt, je l'espère, j'aurai le plaisir de lire votre ***Salammbô***. Toutes les personnes qui ont lu ***Madame Bovary*** attendent impatiemment votre ouvrage annoncé depuis longtemps. Nul plus que moi ne désire lire quelque chose de vous, persuadée que ce doit être un second chef-d'œuvre. ***Madame Bovary*** restera comme une composition inimitable et parfaite. Je profite d'un instant de calme pour vous écrire, car pendant les trois semaines de froid et de réclusion, j'ai cruellement souffert ! J'avais été reprise avec plus d'intensité que jamais, des hallucinations morales, des imaginations horribles, qui me rendent folle. Dans ces heures d'angoisse, je me crois coupable de toutes les fautes possibles ou plutôt impossibles, enfin de mille choses aussi impossibles à dire qu'affreuses à penser. Cet état constitue une véritable obsession, ces idées me saisissent comme un coup de foudre, partout, en lisant, en faisant de la musique, au milieu du monde, on dirait qu'une vie méchante s'empare de ma vie paisible, que je change de na-

ture, en voyant les autres je sens que je vis d'une existence différente et qui n'a rien de commun avec celle de tout ce qui m'entoure, alors je suis plus malheureuse que le condamné à l'échafaud, lui, du moins après le supplice, espère le pardon, tandis que mon supplice est continuel, et que je n'espère rien au Ciel et sur la terre. En m'endormant, je désire ne jamais me réveiller. Enfin, je ne puis vous donner qu'une faible idée de mes souffrances. Souvent j'accuse chacun de dureté en voyant que personne ne me secourt, car je me sens périr faute de secours. Si vous pouviez me voir, je vous ferais grande pitié, et je me fais pitié à moi-même. Dans ces heures d'angoisse, tout travail, toute lecture m'est impossible. Mon médecin prétend que ce n'est point un mal matériel, mais une maladie morale ; je crois qu'il se trompe, et dans tous les cas, cela me désole, car si l'âme seule est malade, je ne guérirai jamais. Il prétend que les distractions, un travail forcé, et surtout les voyages, sont le seul remède. Il veut m'envoyer à Paris, mais je suis d'une si mauvaise santé qu'il est difficile de me déplacer ; ensuite mon pauvre filleul, qui depuis un an est au lit, se tourmenterait bien de mon absence. Songez que la peine que je pourrais causer, même à mon chien, serait capable de m'arrêter. Je ne pourrais prendre une distraction qui affligerait un être quelconque. Souffrir est si affreux ! Comment peut-on faire souffrir ! Je me le reprocherais toute ma vie. Je passe l'hiver à la campagne, ma maison de la ville est si triste que je crains d'y rentrer. Cependant en hiver l'aspect de la nature est bien sombre, les arbres dépouillés, les chemins couverts de givre, tout parle de mort. De ma fenêtre, je vois le Maine, et je songe à la mer que je regrette et qui m'a laissé un ineffaçable souvenir. J'ai des instants de calme où je me sens une force, une puissance de vie, capable de remuer le monde ! Alors j'espère sans savoir quoi, quelques notes d'une partition me

font pleurer ! j'éprouve un immense besoin d'admiration et d'amour, il me semble que si je pouvais me passionner pour quelqu'un ou pour quelque chose, je serais sauvée ! Dieu, sans doute, mérite tout notre amour, mais j'ai été habituée à ne le voir qu'à travers les pratiques du catholicisme que l'état de mon âme ne me permet plus d'observer. D'ailleurs, je sens que j'existe encore sur la terre, où malgré moi je suis rejetée violemment. À l'heure où je vous écris, il règne une espèce de tempête, le bruit du vent dans les arbres verts de mon jardin rappelle celui de la mer, et les oiseaux accourent chercher leur nourriture sur ma fenêtre. Il y a un rouge-gorge familier que j'aime beaucoup. Comme j'envie le sort de ces oiseaux bien mieux doués que moi ! Quel étonnant mystère que celui de la destinée humaine ! D'où venons-nous, où allons-nous ! Je crois qu'un jour ce mystère nous sera révélé ! Je sens souvent autour de moi l'invisible présence de ma mère et de ma pauvre Agathe. Toutes deux m'aimaient trop pour m'avoir quittée en déposant leur enveloppe mortelle. Je ne sais si vous vous faites une idée de ma vie journalière, et surtout de mes soirées assise à une table de boston, alors le chagrin le plus désespéré me prend, je rêve de bals, de théâtres, comme si je n'avais que 15 ans. Je me surprends à désirer tous ces bonheurs dont je n'ai pas joui. Je maudis mon existence et j'en appelle une autre de tous mes vœux. Je ne trouve ici aucun ouvrage sérieux, aucune œuvre littéraire digne d'intérêt. Les libraires disent qu'ils n'ont plus de livres parce qu'ils n'ont plus de lecteurs. Je crois que si les livres étaient meilleurs on les lirait. Je lis la ***Revue des Deux Mondes***. Je viens de lire ***Le Gardian de la Camargue***, c'est charmant. Que dites-vous des lois sur le colportage et les feuilletons ? La nouvelle année promet des événements, le monde marche vers un but inconnu, mais il marche.

Adieu, cher Monsieur, mille souhaits de bonheur du fond du cœur. Croyez à mon inaltérable amitié.

M.-S. LEROYER DE CHANTEPIE.

À ALFRED BAUDRY

[Croisset,] vendredi soir [17 janvier 1862 ?]

Mon Bonhomme,

Pour m'épargner une course vaine dans la patrie de Corneille, vous devriez bien me faire le plaisir de voir un peu à la bibliothèque ce qu'il y a en fait de ***merveilleux théâtral*** – et si vous trouvez quelque bouquin de prendre iceluy et de m'en avertir, je l'enverrais chercher.

Je travaille toujours excessivement. À vous.

À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE

Croisset, 18 janvier 1862.

Je suis bien coupable envers vous, chère Demoiselle, et je n'ai d'autre excuse que celle-ci : c'est qu'au moment de vous écrire, le soir, je suis ***accablé***. Voilà trois mois bientôt que je suis tout seul à la campagne et que je travaille d'une manière furieuse, pour avoir fini au printemps prochain, c'est-à-dire au mois d'avril. Je compte partir pour Paris dans un mois.

Je ne sais cependant si je publierai immédiatement ou si je n'attendrai pas le mois d'octobre, à cause des ***Misérables***

du grand Hugo, dont il va paraître deux volumes le mois prochain. Cette publication colossale va durer jusqu'au mois de mai (car deux volumes doivent paraître chaque mois) et à cette époque-là commence une mauvaise saison pour les livres. Bref, je trouve un peu imprudent et impudent de me risquer à côté d'une si grande chose. Il y a des gens devant lesquels on doit s'incliner et leur dire : « Après vous, monsieur. » Victor Hugo est de ceux-là.

Ce qui n'empêche que je me hâte pour avoir fini le plus promptement possible. Je commence à être ***excédé*** de mon livre. Quant à vous, n'en soyez pas impatiente : il ne répondra, je crois, à aucun de vos instincts.

Si je ne vous écris pas, soyez sûre cependant que je pense à vous très souvent ; il me semble maintenant que nous sommes de vieux amis et qu'il me manquerait quelque chose si, de temps en temps, je ne recevais de vos lettres.

Vous m'en écrivez de bien belles, pleines de sentiments et d'idées, pleines de douleurs aussi, hélas ! Que puis-je faire pour vous, sinon vous répéter le même conseil que vous ne suivez pas : ***sortez de votre vie habituelle***, voyagez, allez à Paris, ou, mieux encore, dans un pays chaud ; le soleil détend les nerfs et rassainit le cœur. Mais vous avez une grande lâcheté morale, permettez-moi de vous le dire. Vous tenez à vos habitudes, à votre milieu, à vos charités. Tout cela ne vaut rien. ***Il faut être libre***. Est-ce que vous ne sentez pas en vous une protestation qui élève la voix, et comme le battement d'ailes d'un oiseau qui voudrait prendre la volée ? Écoutez cette voix, laissez-vous aller à ce mouvement. Vous êtes trop loin de l'état de nature. La méditation, les livres, la province et la solitude vous ont perdue ; vous étiez née pour faire les délices d'un grand cœur et d'un grand esprit, et ne

trouvant rien de tout cela, vous vous êtes rongée sur place, stérilement ; est-ce vrai ?

Mais votre médecin me paraît un homme d'un excellent jugement. Suivez donc un peu ses avis, quand ce ne serait que par humilité. Le principal c'est ***vous*** ; laissez là tout le reste.

Serez-vous plus forte en 1862 qu'en 1861 ? Je vous souhaite de l'être, parce que ce serait le moyen d'avoir un peu plus (je ne dis pas de bonheur) mais de tranquillité.

Pensez à moi quelquefois, et croyez-moi, chère Demoiselle, votre tout affectionné.

À JULES DUPLAN

[Croisset,] samedi [18 janvier 1862].

Tu as été bien aimable de m'envoyer les feuilles relatives au jeune About.

Eh bien, moi, Monsieur, je suis indigné de cette chose-là ! ***Le Parti prêtre*** triomphe et les libéraux plus imbéciles que jamais se laissent mener. On a sifflé About comme impérialiste et voltairien, voilà tout.

Sais-tu que la jeunesse des écoles se propose de faire un égal bousin au cours de Renan, parce qu'il a eu une mission de l'empereur ?

On ne peut faire un pas sans marcher sur de la merde, mon pauvre vieux ! C'est embêtant pour ceux qui ont la semelle de l'escarpin un peu fine.

J'ai commencé ce soir à esquisser le plan de mon avant-dernier mouvement. Je compte partir au milieu du mois prochain, et avoir encore à Paris 15 jours de travail pour parachever le tout.

Mais je suis presque décidé à ne publier qu'en octobre à cause du père Hugo. C'est plus décent.

Au reste je m'en fous complètement. Je ne demande qu'à ***avoir fini***. Voilà maintenant ma seule idée et mon seul but. Je suis abruti, ahuri d'impatience.

Comment vont tes affaires ? Gleyre va-t-il tout à fait bien ?

Adieu, mon bon vieux.

Je t'embrasse tendrement.

À ERNEST FEYDEAU

Croisset, samedi soir [18 janvier 1862].

Sacré nom de Dieu ! ta lettre de ce matin m'a affligé. C'est embêtant ! Je ne peux répéter que cela.

Est-ce que cette pièce est ***injouable*** à tout autre théâtre qu'aux Français ? Et n'y a-t-il que Bressant dans le monde ? Pourquoi fais-tu des pièces pour des acteurs ?

Quant au Thierry, qu'il t'ait joué quelque mauvais tour, ça ne m'étonne pas. C'est un catholique dont il faut, dit-on, se défier. Tu aurais tort, nonobstant, de renoncer au théâtre. Je ne connais pas ta dernière œuvre, mais ce dont je suis sûr, c'est que ***Un coup de Bourse*** est ce que tu as fait de plus original. Voilà mon opinion.

Soigne ta calligraphie si tu veux que je lise tes lettres, car celle de ce matin m'a donné beaucoup de mal.

Sais-tu que la « jeunesse des écoles » s'apprête à aller siffler Renan comme impérialiste ? Le naufrage d'About l'exalte. Les soi-disant libéraux menés par MM. les ecclésiastiques me paraissent d'un joli tonneau comme stupidité. De quelque côté qu'on se tourne, c'est à en vomir. On ne peut faire un pas sans marcher sur de la merde, chose fâcheuse pour les gens qui ont la semelle de l'escarpin un peu fine.

J'ai commencé ce soir à esquisser mon avant-dernier mouvement. J'en ai encore pour un mois, et je suis bien exténué, ou plutôt bien impatient. L'envie d'avoir fini me ronge. Quant à l'ensemble, mes inquiétudes augmentent sur iceluy et l'exécution est de plus en plus difficile à mesure que j'avance, parce que j'ai vidé mon sac et qu'il doit avoir l'air encore plein.

Je ne lis rien, je ne vois personne. Depuis le 12 décembre, il est venu ***un môsieu*** me faire une visite de deux heures. Voilà tout. Adieu, meilleure chance, mon pauvre vieux. Bonne pioche.

MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE À GUSTAVE FLAUBERT

Angers, le 21 janvier 1862.

Vous aviez raison, cher Monsieur, de prévoir que le mieux que j'éprouvais ne serait pas de longue durée. Depuis ma dernière lettre, j'ai éprouvé des crises affreuses et des frayeurs, des inquiétudes, des angoisses inexprimables. Mon médecin comprend enfin ma maladie. Il dit que c'est une

hallucination intérieure, une obsession compliquée d'un commencement de maladie de cœur, en sorte que le moral et le physique réagissent l'un sur l'autre. Il me conseille de voyager, mais pour cela, il me faudrait quelqu'un qui m'inspirât assez de confiance pour me laisser conduire comme un enfant. Je n'ai plus ni force, ni volonté, si ce n'est une résistance d'inertie. Si Dieu ne m'envoie un secours inespéré, je succomberai inévitablement. J'ai une invincible répugnance à me déplacer, le moindre changement me cause des peurs affreuses. Pourtant je ne puis rester ici, j'ai une jolie habitation à la campagne, mais tous ceux que je voyais sont morts ou absents. Les habitants d'Angers me sont hostiles, l'idée de passer ici un autre hiver m'effraye. Où aller, quel lieu choisir ? Je n'ai rien que je puisse aimer sur la terre. Je vis par instinct de conservation ; sans la crainte de la confession, je regarderais la mort comme un grand bien. Je ne mange plus, je ne dors plus. Je vous écris à l'aube, je n'ai pas encore dormi. Vous recevrez la visite d'un jeune Angevin, c'est le fils d'une dame que je connais depuis longtemps ; il se nomme GUINHUT et il a lu ***Madame Bovary***, il vous admire. Il m'a demandé un mot pour vous que je n'ai pas cru devoir lui refuser. Il fait des vers et veut embrasser la carrière littéraire, c'est un excellent jeune homme digne de confiance.

Avez-vous vu Mme Sand, je lis son ***Tamaris*** qui conjure un peu mes maux. Si vous la voyez, dites-lui combien je vis près d'elle par la pensée. J'attends toujours ***Salammbô*** ! Je n'ai point encore lu ***Les Misérables***. J'ai ***La Légende des siècles***. Bien des gens d'esprit n'ont pu aller jusqu'au second volume. Je crains d'en faire autant. J'aime peu les vers. Je n'écris plus que quelques pages de ma vie passée que vous lirez quelque jour si vous ne m'avez pas tout à fait oubliée. Je suis triste à la mort. Le ciel gris rappelle les plus mauvais

jours d'hiver. Je désespère de tout, et de moi-même surtout ! Il n'existe pas de malheur semblable au mien ! Plaignez-moi et consolez-moi ! Je ne puis venir à bout de l'***Histoire de France*** d'Henri Martin, je la préfère cependant à Michelet. Son siècle de Louis XIV contient des détails tels que je n'ai pu les lire. J'admire ***La Campagne de 1815*** d'Edgar Quinet, c'est parfait. Je lis ***La Réforme littéraire*** qui contient de bons articles, mais cela ne remplace pas la ***Revue de Paris***. Je trouve les feuilletons de ***La Presse*** et du ***Siècle*** déplorables. Que dites-vous de ***La famille de Mestral*** du ***Siècle*** et de ***Bouche de fer*** de ***La Presse*** ? Là pas une idée, pas même de sens commun.

Adieu, cher Monsieur, donnez-moi parfois un souvenir et croyez à l'inaltérable affection avec laquelle je suis.

M.-S. LEROYER DE CHANTEPIE.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] vendredi [24 janvier 1862].

Pourquoi ta bonne-maman ne m'a-t-elle pas écrit, aujourd'hui, mon Carolo ? Est-elle malade ? S'il fait à Paris le temps qu'il fait à Croisset, je n'en serais pas surpris. Tu n'imagines pas l'humidité dans laquelle nous sommes ***plongés***. La maison est dans un état pitoyable depuis que l'on répare la salle à manger, surtout. On a l'air d'habiter au milieu des ruines. – J'ai pour distraction la conversation des ouvriers, le père Senart qui ne me paraît pas fort du tout et l'illustre Migraine qui sort de mon cabinet à l'instant. Il me tarde bien de m'en aller, et de bécoter tes bonnes joues.

Je vais aujourd'hui à Rouen dîner chez le petit Baudry, avec des Persans. Je passerai à l'Hôtel-Dieu et je profiterai de l'occasion pour prendre un bain de vapeur. Ça me délassera. La fin de *Carthage* est lourde.

La lettre du couvent, que je viens d'ouvrir *par ton ordre*, est pour t'inviter à assister au tirage de la loterie, qui a eu lieu hier.

Je suis content que tu étudies un peu plus ton piano. Tâche d'acquérir le plus *de talents* possible. Ça fait passer le temps agréablement, et ça peut servir.

Continue à lire l'*Histoire de la conquête*. Ne t'habitue pas à commencer des lectures et à les planter là pour quelque temps. Quand on a pris un livre, il faut l'avaler d'un seul coup. C'est le seul moyen de voir l'ensemble et d'en tirer du profit. Accoutume-toi à poursuivre une idée. Puisque tu es mon élève, je ne veux pas que tu aies ce *décousu* dans les pensées, ce peu d'esprit de suite, qui est l'*apanage* des personnes de ton sexe. Voilà des conseils bien rébarbatifs (ou *rébarbaratifs*), mon bibi, et qui sentent le sheik. – Mais ta lettre de ce matin est si gentille et bien troussée que l'on peut te parler comme à un jeune homme raisonnable, ce qui est le plus grand éloge que je puisse te faire.

À propos de lettres, je ne comprends goutte à celles que m'écrit *the young Edward*, je me perds dans toutes ses histoires. Il passe sa vie à se monter et à se démonter alternativement le bourrichon.

Est-ce bientôt fini, le cours de danse ? j'ai reçu une lettre de Mme Sandeau, qui me charge de l'excuser près de ta grand-mère. Mais elle a eu une grippe abominable.

Adieu, ma chère Caroline. Je t'embrasse bien tendrement.

Ton vieil oncle.

À JULES SANDEAU

Croisset, 26 janvier [1862].

J'ai une singulière requête à vous faire, mon cher ami.

Voici l'histoire :

J'ai reçu hier une lettre de Baudelaire m'invitant à solliciter votre voix pour sa candidature à l'Académie.

Or, comme je trouve insolent de vous donner, en cette matière, un conseil, ***je vous prie*** de lui donner votre voix, si vous ne l'avez déjà promise à quelqu'un.

Le candidat m'engage à vous dire « ce que je pense de lui ». Vous devez connaître ses œuvres. Quant à moi, certainement, si j'étais de l'honorable assemblée, j'aimerais à le voir assis entre Villemain et Nisard ! Quel tableau !

Faites cela ! Nommez-le ! Ce sera beau. Il paraît que Sainte-Beuve y tient.

Je ne sais rien de toutes ces choses dans mon petit trou, étant acharné à la fin de ***Carthage***, qui aura lieu dans deux ou trois semaines ; après quoi j'irai vous serrer les deux mains.

C'est ce que je fais à distance, en vous priant de me déposer aux pieds de Mme Sandeau et de me croire, mon cher Maître,

tout à vous.

À CHARLES BAUDELAIRE

[Croisset,] dimanche soir [26 janvier 1862].

Mon cher Baudelaire,

Le premier devoir d'un ami est d'obliger son ami. Donc, sans rien comprendre à votre lettre, je viens d'écrire à Sandeau ***en le priant*** de voter pour vous. – Mais sa voix doit être promise ?

J'ai tant de questions à vous faire, et mon ébahissement a été si profond qu'un volume ne me suffirait pas !

J'espère vous voir avant un mois.

D'ici là, bonne chance.

Et tout à vous.

Malheureux ! vous voulez donc que la coupole de l'Institut s'écroule.

Je ***vous rêve*** entre Villemain et Nisard.

À MAURICE SCHLÉSINGER

Croisset, mardi [28 janvier 1862].

Mon Cher,

Ma mère m'écrit de Paris avoir vu votre fils qui est maintenant à ce qu'il paraît un monsieur à barbe. Il lui a dit que Mme Maurice était malade d'une ***affection nerveuse***. Qu'est-ce donc, mon Dieu ! Donnez-moi je vous prie de ses nouvelles, promptes et détaillées.

Je suis encore ici pour douze jours, après quoi je m'en retourne dans la capitale avec mon livre achevé. Mais je ne sais encore si je le ferai paraître maintenant et si je n'attendrai pas le mois d'octobre, à cause des ***Misérables*** d'Hugo.

Je suis si ***accablé*** et si pressé de besogne que je ne vous en ai pas souhaité la bonne année – ces jours-ci. Acceptez donc, cher ami, pour vous ***deux*** tous mes souhaits de bonheur.

Adieu – écrivez-moi (***lisiblement***) et excusez mon laconisme. Mes sentiments sont plus longs que mes phrases.

Je vous embrasse.

À ALFRED BAUDRY

[Croisset, 31 janvier 1862.]

Êtes-vous parti à Paris ? Sinon, venez donc dimanche matin déjeuner. Si vous ne pouvez ce jour-là, dites-moi quel jour. – J'aurais besoin de le savoir pour mes petits arrangements particuliers. Je pars certainement au commencement de l'autre semaine. À vous.

Vendredi 31.

À CHARLES BAUDELAIRE

[Croisset,] dimanche [2 février 1862].

Je vous envoie la lettre que j'ai reçue de Sandeau hier matin. Je vous prie de ne pas la perdre et de me la rendre, quand vous l'aurez lue, mon cher Baudelaire.

Et ne me remerciez pas trop pour un petit service qui ne m'a rien coûté du tout.

Comment voulez-vous que je connaisse l'article de Sainte-Beuve ? Qui m'en aurait parlé, puisque je ne vois personne ?

Je compte me livrer avec vous à un fier dialogue dans une quinzaine de jours.

Mille poignées de main.

À vous.

À ALFRED BAUDRY

[Croisset, vendredi 7 février 1862.]

Si vous avez les volumes de la bibliothèque du ***Cabinet des fées***, faites-en un paquet, mon bon. Narcisse va le prendre.

Si vous ne les avez pas, n'en ayez souci. – Je ne suis nullement pressé de faire cette lecture. – *Carthage* va me tenir encore jusqu'à la fin de mars, et peut-être d'avril. – J'aurai d'autres choses à lire à Paris.

Mais si vous ne venez pas demain samedi, je ne peux plus vous recevoir que mardi, parce que dimanche je recopie toutes mes pages, et lundi (si vous voulez savoir des détails intimes) je me purge, Monsieur, afin de bannir mes humeurs peccantes et d'arriver frais dans la capitale.

Si vous venez mardi, nous nous en retournerions ensemble par le bateau de 2 h 1/2.

Samedi, vous vous trouveriez avec Édouard Lebarbier.

Mercredi, à 9 heures 15, je fous mon camp, Dieu merci ! Je l'espère, du moins. – (Foutre mon camp !) J'écris comme M. Thiers.

À bientôt. Il faut que vous veniez un de ces deux jours-là, sacrebleu !

Le vostre.

À JULES DUPLAN

[Croisset,] dimanche soir [9 février 1862].

Je t'attends, ô Dolbourg, dimanche prochain à 11 heures pour déjeuner suivant les vieux us.

À moins que tu ne fasses partie *de ces individus* dont parle Dumolard et que la maréchaussée n'arrête le cours de tes crimes d'ici à la semaine prochaine.

Ton vieux.

Mardi matin.

Le bougre du *rural* n'ayant pas pris ma lettre hier, il se fait qu'elle sera en retard de 24 heures. Je reçois ton portrait. Merci, cher vieux. Tu seras suspendu près de ma glace dans mon cabinet. Je pars demain pour Mantes. J'arriverai à Paris samedi soir.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Croisset, 10 février 1862.]

Collez sur votre glace, ô mes chéris ! que :

dimanche prochain 16 je vous attends, boulevard du Temple. – Dans l'après-midi.

Si vous ne pouviez venir ce jour-là, envoyez-moi un petit mot, pour me dire le jour et l'heure où nous pourrons nous embrasser.

Mais je compte sur vous néanmoins.

À bientôt.

Je vous serre les quatre mains à vous casser les doigts.

Je reste chez Bouilhet de mercredi à samedi soir.

Lundi matin.

À JULES DUPLAN

Croisset, jeudi matin [13 février 1862].

Je t'attends dimanche prochain à 11 heures pour déjeuner.

Et je n'admets ***aucune excuse***, tu sais ! mon bon !

J'ai bien envie de t'embrasser.

Ton.

À JULES DUPLAN

[Paris, 15 février 1862.]

Mon pauvre Vieux,

Me voilà revenu. – Je t'attends demain à 11 heures pour déjeuner, selon les vieux us.

Je t'embrasse.

Samedi, 2 heures.

À JULES DUPLAN

[Paris, vers le 20 février 1862 ?]

J'ai invité Gleyre à déjeuner pour dimanche prochain.

N'oublie pas de le prendre et de l'accompagner.

À toi.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Paris, 21 février 1862.]

Venez-vous demain au Renan ? À quelle heure dois-je vous attendre ?

À vous.

Vendredi midi.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Paris, 24 février 1862.]

Mille excuses, mon cher ami. Mais il ***m'est impossible*** d'aller chez vous jeudi. Je serai plus heureux une autre fois. – Espérons-le !

Je compte vous faire une petite visite, à la fin de la semaine prochaine après le Carnaval.

Si vous n'avez rien de mieux à faire dimanche dans l'après-midi, venez donc causer un tantinet.

Un grand serrement dans vos quatre mains.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Paris, 4 mars 1862.]

Est-ce une conduite ? Que devenez-vous ?

Je vous ai vainement ***espéré*** dimanche dernier.

Or dimanche prochain je vous attends à 11 heures, pour prendre la côtelette du Désert.

À vous.

Mardi gras.

À THÉOPHILE GAUTIER

[Paris, mars-avril 1862 ?]

Tu sais, ô grand homme, que je t'attends samedi prochain à 6 h 1/2 pour dîner avec Sainte-Beuve.

N'oublie pas, sacré nom de Dieu !

Tout à toi.

Boulevard du Temple, 42.

À SAINTE-BEUVE

[Paris,] mercredi soir [mars-avril 1862 ?]

Mon cher Maître,

Êtes-vous assez aimable pour venir samedi prochain dîner chez moi avec Théo ?

Si rien ne vous en empêche, faites-nous ce plaisir !

Mille poignées de main de votre.

Boulevard du Temple, 42.

À AMÉLIE BOSQUET

[Paris,] lundi (nuit de) [14 avril 1862].

Comme j'ai passé deux dimanches consécutifs à parler des ***Misérables***, vous me pardonnerez, n'est-ce pas, si je ne vous en envoie pas une critique détaillée ?

Je suis à peu de chose près de votre avis, ou peut-être de votre avis complètement. Êtes-vous contente ?

Depuis trois semaines j'ai pris l'air ***deux*** fois. Je ne vais nulle part. J'ai encore 5 pages pour avoir complètement fini. – Elles ne sont pas les plus faciles. – Et je n'en peux plus. Voilà juste cinq ans que je travaille à cet interminable bouquin. Donnez-moi des nouvelles de votre santé.

Je vous embrasse.

À vous.

MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE À GUSTAVE FLAUBERT

Angers, 14 avril 1862.

Il y a un siècle, cher Monsieur et ami, que je me refuse le plaisir de vous écrire. J'ai pourtant été bien souvent avec vous par la pensée. J'ai vu dans un journal qu'on vous avait remarqué dans un bal travesti, chez je ne sais quel grand personnage et j'ai pensé que vous renonciez un peu à votre vie de solitude. Que devient ***Salammbô*** que nous attendons toujours. J'ai ***La Légende des siècles*** que je n'ai point encore lue. Je compte avoir ***Les Misérables*** ; la confession du conventionnel à l'évêque que j'ai lue m'a paru parfaite de vérité.

J'ai surtout remarqué le passage où il dit que 93 fut une réplique. Je vous adresse ma lettre à Paris où vous devez être. J'ai passé un hiver tel que pour rien au monde je ne voudrais en recommencer un pareil. J'ai cru devenir folle, et souvent j'en ai été bien près. Maintenant voici le printemps, tout est vert et blanc, je crois que je reprends un peu d'énergie. J'ai été obligée de laisser de côté l'idée de la confession, quoiqu'en ce temps elle soit obligatoire. Je suis peinée de ne pouvoir remplir cette prescription, mais Dieu ne veut pas que je devienne folle et je sens que je le deviendrais. J'attendrai que le calme et la lumière se fassent dans mon âme. J'ai éprouvé des crises si affreuses, que l'idée seule de leur retour me fait trembler. Il me semble que je redeviens jeune et qu'un travail de transformation se fait en moi. Je me sens capable d'enthousiasme, d'admiration, d'amour, mais rien autour de moi ne peut servir de prétexte à ces sentiments. Je n'ai point l'appui moral dont j'aurais besoin, la religion que j'ai été habituée à voir à travers le prêtre me manque, nul ne m'est sympathique ici, le monde n'existe pas pour moi ! Les idées, les opinions des habitants de l'Anjou me sont antipathiques. Je me suis cruellement ennuyée tout l'hiver et vous ne pouvez imaginer ce que c'est qu'une femme qui s'ennuie. Cela conduit les faibles à des fautes et les autres à la folie ou au suicide. Je relis les premiers romans de G. Sand. Je les admire toujours davantage et pourtant aucun ne me touche comme ***Madame Bovary***. C'est que ce roman est vrai, réel, et voilà pourquoi il n'est pas égalé par les plus grands chefs-d'œuvre ; moi aussi j'accuse souvent le sort qui m'a constamment placée dans le plus triste milieu. Je sens le besoin impérieux d'aller ailleurs. J'ai à Tours des parents nobles qui désirent ma présence ; à la vérité ils n'ont pas mes idées, ni mes opinions, mais je louerai une maison à Tours pour un mois, la Touraine a mes meil-

leurs souvenirs. J'ai dans mes mémoires des pages à ce sujet que vous lirez, car, d'après mon testament, ces mémoires vous seront donnés et vous pourrez en faire prendre copie. De Tours, si j'en ai le courage, j'irai à Paris. Savez-vous ce qui m'a fait vivre dans ces derniers temps : l'audition d'un mauvais opéra ; on a raison de dire que l'on [n']aime que l'idéal qu'on porte en soi et non l'objet qui existe, l'amour n'est jamais qu'une création de celui qui l'éprouve. J'ai mis, sans doute, dans cette musique si mal exécutée, tout ce que mon âme renferme de poésie, de besoin d'aimer quelque chose ; à présent que je n'ai plus d'opéra, c'est comme si on m'avait ôté mon pain quotidien. G. Sand fait dire à *Lélia* : « Je fus à l'opéra à Venise et je sentis que je devais y retourner chaque soir ou mourir. » C'est moi, je ne vis que là, ce goût est inné chez moi. Les Romains voulaient du pain et des spectacles. Je vivrais de ces derniers, c'est un besoin plus impérieux que celui du pain. Ne m'oubliez pas trop, songez à ma solitude, à mon abandon, à mon besoin de soutien et d'amitié. Pour moi, vous m'avez inspiré trop d'estime, de sympathie, vous avez été trop bon pour moi, pour que je ne pense pas tous les jours à vous. Croyez donc à l'inaltérable amitié avec laquelle je suis.

M.-S. LEROYER DE CHANTEPIE.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Paris, 21 avril 1862 ?]

Mes Bichons,

Nous serons demain à 6 heures devant la Librairie nouvelle pour dîner avec ensemble.

En cas d'impossibilité prévenez-nous.

Tâchez d'avertir Saint-Victor.

À vous.

À THÉOPHILE GAUTIER

[Paris, 22 avril 1862.]

Suis-je encore cette fois obligé de manger à moi seul la portion de trois ?

Tâche de venir jeudi, sacré nom de Dieu ! – Il y a longtemps que nous n'avons causé, tranquillement.

J'éprouve le besoin de te faire un discours sur ***Les Misérables***.

Ton.

Le couvert du Toto sera mis.

Mardi matin.

À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE

Paris, 24 avril 1862.

Je suis bien aise d'apprendre, par votre dernière lettre, que votre état s'améliore ; tâchez que cela dure. Votre intention de venir à Paris est excellente. Voilà bien longtemps que je vous *prêche* la distraction, les voyages. Quand espérez-vous mettre ce projet à exécution ? C'est le plus sensé que vous ayez jamais eu ; mais, puisque vous aimez la musique,

ce grand soulagement des nerfs malades, je vous conseille de remettre à l'hiver prochain votre voyage à Paris. Vous trouverez alors de quoi vous satisfaire amplement.

J'ai enfin terminé, dimanche dernier, à sept heures du matin, mon roman de ***Salammbô***. Les corrections et la copie me demanderont encore un mois et je reviendrai ici dans le milieu de septembre, pour faire paraître mon livre à la fin d'octobre. Mais ***je n'en puis plus***. J'ai la fièvre tous les soirs et à peine si je peux tenir une plume. La fin a été lourde et difficile à venir.

Mme Sand, dont vous me parlez souvent, est à Paris, pour les répétitions d'un drame qu'elle a fait en collaboration avec Meurice. Je n'ai pas encore eu le temps d'aller la voir ; ce sera pour la semaine prochaine, nous parlerons de vous.

Je ne partage pas toutes vos idées sur ***Les Misérables***. Mais, avant d'avoir une opinion arrêtée sur une œuvre aussi considérable, il faut connaître l'ensemble.

Depuis deux mois que je suis à Paris, j'ai vu fort peu de monde, mais ce que j'en sais n'est ni beau ni édifiant. Le ***sens moral*** me paraît baisser de plus en plus ; on se rue dans le médiocre. Petites œuvres, petites passions et petites gens : on n'a pas autre chose autour de soi.

Deux curiosités charmantes attirent maintenant les gens de goût : le musée Campana et le jardin d'Acclimatation. On peut là rêver, pendant de longues heures, à des époques disparues et à des pays lointains.

Excusez la brièveté de ma lettre, et croyez que mon affection pour vous est plus longue que mon papier.

Mille bonnes tendresses ; le vôtre tout dévoué.

À EUGÈNE DELATTRE

[Paris, fin d'avril 1862.]

Non ! Bouilhet n'a pas de prix. C'est une bêtise du ***Moniteur*** qui est cause de ce cancan.

Mes compliments, mon cher Monsieur, bon voyage et ***bonne chance***.

Ton ancien.

Foulongne m'a demandé une chose absurde et impossible. Tâche de le lui faire comprendre.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Paris, avril-mai 1862 ?]

C'est à 7 h 1/2 (samedi) que commence cette chose à l'École lyrique.

Nous dînons ensemble, n'est-ce pas ? C'est convenu. Voulez-vous que j'aille vous prendre rue Saint-Georges entre 5 et 5 heures et demie.

À vous, mes très chers.

Jeudi.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Paris, avril-mai 1862 ?]

Je compte sur vous demain à 7 h. du soir pour m'accompagner à l'École lyrique.

Voulez-vous que j'aille vous prendre chez vous à 7 h. ? En cas de non-réponse, c'est ce que je ferai.

Mille tendresses.

Je ne peux pas dîner dehors. Sans cela nous eussions cauponisé ès tabernes méritoires.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Paris, 1er mai 1862.]

C'est à midi qu'il faut que vous soyez au musée Campana. Parce qu'à 3 heures l'impératrice arrive.

Je préviens Saint-Victor.

À vous.

À AMÉLIE BOSQUET

[Paris, début de mai 1862.]

Pauvre chère Amie,

J'ai longtemps hésité à vous écrire. – Car il m'est impossible de trouver des mots, des consolations, comme on dit.

J'ai passé ***par là***. Et toutes les phrases banales que l'on débite en pareilles circonstances, loin de soulager, irritent. – Mais si nous étions l'un près de l'autre, vous verriez bien que je ne suis pas insensible à votre douleur.

J'ai pensé longuement à vous. – À votre solitude maintenant complète. J'ai senti quelque chose de vos ***arrachements*** et je vous ai vue dans la désolation et dans les larmes.

Êtes-vous un peu plus tranquille maintenant ? Écrivez-moi un seul petit mot pour répondre aux deux longues poignées de main que je vous envoie. – En vous regardant, jusqu'au fond du cœur, tendrement.

Jetez-vous tête baissée dans le travail. L'encre est un vin qui grise, plongeons-nous dans les rêves, puisque la vie est si atroce !

Du courage ! pauvre chère amie, et soyez sûre que je vous aime bien. Mais à quoi cela vous sert-il ?

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris, 6 mai 1862.]

(***À lire tout haut***, la main gauche sur le cœur et la droite levée en l'air, pour punir la jeune personne.)

Mon Bibi,

Je te renvoie une lettre adressée à Jeanne. Sans doute que tu lui en as envoyé une qui m'était destinée. « Nous sommes bien légers ! bien légers ! »

Pour réparer ton étourderie, tu devrais m'envoyer une longue lettre me donnant des nouvelles de ta bon[ne]-maman, de ta personne, et de Croisset.

Je deviens décidément ***sheik*** et ***bedolle***. Croirais-tu que je m'ennuie de la campagne et que j'ai envie de voir de la verdure et des fleurs ? J'en rougis de honte. Voilà la première fois de ma vie que ce sentiment épicier surgit dans mon âme.

Il m'est ***impossible*** de continuer mes corrections de ***Salammbô***. Le cœur me saute de dégoût à la vue de mon écriture. J'attends Monseigneur avec impatience. Il sera ici avant huit jours. Je lui écris d'avancer son voyage, si cela se peut.

Duplan m'a payé hier à dîner et m'a ensuite régalé du spectacle. – Je dîne demain chez Mme Cornu.

Je vais me mettre à te faire du programme.

Adieu, ma chère petite Caro. Embrasse ta bonne-maman pour moi et soigne-la bien.

Ton vieil oncle qui te bécotte sur
les deux joues.

À JULES DUPLAN

[Paris, 6 mai 1862.]

Mon cher Vieux,

Je t'attends pour dîner ***jeudi à 6 heure***s. – Et après le dîner je te lirai ce que tu ne connais pas du roman.

Monseigneur sera probablement ici, vendredi. – La semaine prochaine je ferai des courses et commencerai les préparatifs de mon départ. Donc à jeudi.

Si je n'ai pas de réponse, je compte sur toi. – En cas d'empêchement de ta part, préviens Maisiat.

À toi.

Mardi.

À JULES DUPLAN

[Paris,] mardi soir [6 mai 1862].

Mme Cornu m'a invité à dîner pour demain.

Je me propose d'aller te prendre chez toi vers 4 heures.

Ne me réponds pas, si cela te convient.

À toi, ton.

À THÉOPHILE GAUTIER

[Paris,] jeudi [9 mai 1862].

Mon bon Théo,

Je suis chargé par M. Cornu ***de te faire des excuses***. Tels sont ses mots que je te transmets.

Il y a eu, relativement aux articles à écrire sur le musée Campana, beaucoup de malentendus. Un tas de farceurs se sont jetés là-dessus avec emportement croyant se faire bien

voir du souverain, etc., etc. Je t'épargne les nombreux détails de ces ***potins***.

Bref, je suis chargé de te demander ***officiellement*** si tu veux écrire dans ***Le Moniteur*** des articles sur les peintures, les vases et les terres cuites.

La sculpture et les bijoux sont donnés à je ne sais plus qui ? – ce que l'on regrette amèrement.

Voilà ! réponds-moi tout de suite.

J'ai vu le sieur Toto hier, l'ayant mandé près de ma personne pour avoir ton adresse.

Adieu, vieux cher Maître. Je t'embrasse tendrement.

À THÉOPHILE GAUTIER

[Paris,] boulevard du Temple, 42, mardi [14 mai 1862].

Mon vieux Théo,

Je t'ai adressé, il y a cinq ou six jours, une lettre à l'hôtel Sablonnière. Accuse ton fils de cette bêtise. Saint-Victor, heureusement, m'a averti, et j'ai, ce matin, été prendre ton adresse au ***Moniteur***.

Dans cette lettre, qui a été perdue, sans doute, je te disais que M. Cornu ***me chargeait de te faire des excuses***. Ce sont ses propres paroles. Il y a eu (quant aux articles à faire dans ***Le Moniteur*** sur le musée Campana) des malentendus déplorables, un tas de farceurs se sont jetés là-dessus. Bref, je suis chargé de te demander ***officiellement*** si tu veux te

charger de la peinture, des vases et des terres cuites. Réponds-moi tout de suite.

L'objection que tu resteras encore à Londres pendant un mois n'en est pas une. On attendra ton retour.

Je crois, cher vieux Maître, avoir bien emmanché cette affaire. – Tu soigneras tes articles. – Tu deviendras l'ami de Mme Cornu, etc. « J'ai mon plan », comme le général Cavaignac.

Adieu, ne t'embête pas trop, embrasse Ernesta et tes filles de ma part. Ton.

Le sieur Bouilhet ci-présent me charge de le déposer à tes pieds.

À ERNEST FEYDEAU

[Paris, 16 mai 1862 ?]

Mon vieux Feydeau,

Je me suis tellement plu à ton dernier festin, j'ai trouvé les mets tellement bons, ton môme si beau, Mme Feydeau si charmante, et toi… « Ici nous renonçons à peindre » (***Notre-Dame-de-Paris***, tome III, p. 957) que je n'hésite pas à dire OUI !!! Donc tu me verras demain samedi comparaître en ton logis vers 7 heures.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris, 19 mai 1862.]

Ma chère Lilinne,

Merci de ta gentille lettre. Je devrais y répondre par une fort longue. Mais, sérieusement, je suis fort occupé. Ma copiste me met en fureur. Je devais tout avoir demain. Et je n'ai encore que 80 pages. Ce sera bien heureux si le manuscrit entier est recopié à la fin de la semaine. Je vais ou j'envoie tous les jours dans son établissement. Bref, j'espère que, le galop de ce matin ayant produit quelque effet, dans huit jours je baiserai à mon aise tes bonnes joues.

Monseigneur lit sa pièce demain à Fournier à 8 heures du matin. Mais on prétend que ledit Fournier va faire faillite.

Je suis en train de lire le dernier des 4 volumes des ***Misérables*** nouvellement parus. Je vous les apporterai.

Nous avons hier dîné chez Mme Cornu, et mercredi nous dînons avec les bichons.

Maisiat est venu hier me faire ses adieux. Il part pour la campagne. Embrasse ta bonne-maman pour moi, bien tendrement.

Ton vieux ganachon d'oncle.

À CHARLES LAMBERT

[Paris, vers le 20 mai 1862 ?]

Mon cher Lambert,

Excusez-moi de ne pas aller vous faire mes adieux. Recevez-les ici sur cette feuille de papier. N'allez-vous pas tous les ans au Tréport ou à Fécamp ? Si vous passez par Rouen, cet été, rappelez-vous que Croisset est à un quart d'heure de ladite ville, et que vous y serez reçu avec ivresse.

J'aurais bien voulu cet hiver vous voir plus souvent. Mais ! etc. Espérons que l'hiver prochain sera plus bourré de hautes questions.

Adieu. Tout à vous.

Je vous serre les mains bien affectueusement, cher ami.

À AGLAÉ SABATIER

Croisset, lundi [26 mai 1862 ?]

Vous savez pourquoi je n'ai pas été vous voir, chère belle Présidente. – Mais je ne vous en suis pas moins reconnaissant et agréez, Madame, tous mes remerciements. Ma modestie m'empêche de vous en dire plus long.

Quand vous n'aurez rien de mieux à faire, écrivez-moi. Quand vous aurez envie de pleurer et que vous n'oserez, envoyez-moi vos larmes. – Rien de ce qui vous arrive ne m'est indifférent. Cela m'a navré l'autre jour de vous voir ainsi. Mais qu'y puis-je, malheureux ? Vous, sacré nom de Dieu, qui étiez faite pour faire revivre l'hôtel de Rambouillet. – Une femme comme vous, née pour toutes les belles choses et qui les comprend si bien !

Les hommes sont des cochons, décidément, et vivre est un sale métier.

Qu'il est beau, le mot de La Bruyère : « Il est triste d'aimer sans une grande fortune. » Cela en dit plus long, comme profondeur de sentiment, que bien des ballades à la lune.

Mais ne désespérez pas. – Ne désespérez jamais. L'homme et les flots sont changeants. – Il faut se redire toujours ce grand mot : « Qui sait ? » Ça aide à s'endormir, et le vent tourne pendant la nuit.

Adieu, donc, chère amie ! Au mois d'août prochain. D'ici là, donnez-moi de vos nouvelles.

Je vous baise les bras jusqu'aux oreilles.

Mille tendresses.

À MICHEL LÉVY

Croisset, vendredi 30 mai [1862].

Mon cher Michel,

Je n'ai rien répondu aux propositions que m'ont faites vos collègues…

À JULES DUPLAN

[Croisset,] vendredi soir [30 mai 1862].

Je viens d'écrire à Lévy pour lui donner l'adresse de ton frère et l'avertir que c'est lui que j'ai chargé de traiter pour moi. Je l'engage à lui demander un rendez-vous.

Je ne fais à M. le Président de Blamont aucune recommandation, le sachant plus intelligent que son serviteur. Mais Minski dépose à ses pieds son champignon en le priant de s'arranger de telle sorte qu'*il* (Minski) puisse avoir de belles soupières pour ses glaces.

Je suis éreinté, mon pauvre vieux, et les dernières corrections de ***Salammbô*** m'achèvent. Elles sont plus longues et plus difficiles que je ne croyais. – J'ai un mal de tête qui ne me quitte pas. – Je me couche à 10 heures et je me lève à midi. Bref, le petit bonhomme n'en peut plus. J'attends l'Archevêque dans une quinzaine. – À moins que dans une quinzaine je ne parte avec ma mère pour Vichy ? cela sera décidé dans quelques jours.

Tu as vu comment mes futurs collaborateurs de la fameuse féerie m'ont ***lâché***. J'en ai été plus peiné que surpris, moi qui connois les hommes. N'importe ! moi je ne me lâche pas. Mais il y a une chose qui me manque et dont je n'ai pas eu le temps de m'occuper à Paris dans ces derniers temps. – À savoir la collection des féeries que l'on a jouées depuis une trentaine d'années. Tâche de me la faire faire dans ***Le Magasin théâtral***, et dans ***Le Monde dramatique***. Ce sera une trentaine de francs que je devrai de plus à ta Seigneurie ? Tu serais bien gentil de t'occuper de cela. Je ne connais personne à Paris qui puisse me rendre ce service, les de Goncourt étant absents. – Si au mois d'octobre je n'ai rien trouvé, je passerai à d'autres exercices. Mais au moins j'en aurai le cœur net.

Tu m'enverrais cela par le chemin de fer avec les 2 derniers vo[lumes] des ***Misérables*** à l'adresse de mon frère.

Adieu, cher vieux, je t'embrasse bien tendrement. Ton

À JULES DUPLAN

[Croisset,] mardi [10 juin 1862].

J'ai reçu ton ***paquet***, cher Vieux, et t'en remercie.

J'ai déjà avalé 4 féeries. C'est une lourde lecture. Mais je persiste à soutenir plus que jamais qu'il y a là-dedans quelque chose à faire ? Le d'Osmoy (que j'avais calomnié) ne m'a point lâché. Il viendra dans une quinzaine, brûlant de zèle. Ainsi dans trois semaines notre parti sera pris d'une façon ou d'une autre.

Les dernières corrections de ***Salammbô*** m'ont fortement embêté. – Et j'éprouve un vieil éreintement qui ne se passe point. Je dors beaucoup sans en avoir la tête plus légère.

Je rêvasse des sujets de livres ***noirs et terribles***.

J'attends Monseigneur samedi. Nous allons avoir quelques jours de pioche furieuse pour en finir avec ***Salammbô***, après quoi à la grâce de Dieu ! La vue seule de ma copie me pèse sur les bras.

Gleyre a eu tort de ne pas demander à Hetzel quels étaient ces conseils qu'il voulait me donner. Il faut tout entendre.

J'admire le toupet du Président de Blamont. Calme-le. Au reste je m'en rapporte complètement à sa sagacité.

Oh ! merci ! merci ! pour le Fanjat. Je me suis foutu une bosse hier dans mon lit avec l'élucubration de ce pauvre vieux. – Mets de côté tous les numéros où paraît sa ***Vengeance***. Je les lirai tous d'un seul coup. Ce bougre-là a des personnages à lui !

Tu aimes Albéric. Ça me fait plaisir. Mais il faut le voir ***avec moi***. Je l'excite et il devient très beau. Nous sommes intimes bien qu'il me démolisse en cachette.

Adieu, mon pauvre vieux.

Je t'embrasse tendrement.

Ton

Puisque ton frère ***s'est chargé*** de mon affaire, il serait peut-être bon de savoir ce que Hetzel voulait dire ?

Si Lévy refuse on verrait ce que Hachette propose. – Mais la maison Hachette me déplaît avec ses locomotives ; espérons que l'Israélite aboulera ses piastres.

À ERNEST DUPLAN

Croisset, jeudi [12 juin 1862].

Mon cher Ami,

L'affaire, grâce à vous, me paraît bien emmanchée et j'ai bon espoir ; mais voici les considérations que je soumets à votre judiciaire :

1° Je ne crois point qu'il soit sage de laisser Lévy lire mon manuscrit.

Pourquoi cette exception défavorable ? Car jamais un éditeur ne lit les œuvres qu'il imprime. Quand je me suis abouché avec Lévy pour la ***Bovary*** (j'étais alors complètement inconnu), je lui ai offert de la lire. Il a refusé en disant

que « ce n'était pas la peine ». Notez qu'il n'achète nullement ***Salammbô***, mais la valeur vénale que ma première publication donne à la seconde.

Je ne crois pas qu'il abuse de mon manuscrit, mais voici ce qui arriverait. Quelle que soit son opinion, il commencera par faire de mon livre de grands éloges, en ayant bien soin d'ajouter que « ça ne marchera pas sur le public ». Puis il ira chez ses confrères déprécier ma denrée, et, de guerre lasse, il me faudra enfin revenir à sa boutique et en passer par ses conditions, à lui. Je crois ce petit aperçu grave. ***Quid dicis ?***

2° Jamais, moi vivant, on ne m'illustrera, parce que la plus belle description littéraire est dévorée par le plus piètre dessin. Du moment qu'un type est fixé par le crayon, il perd ce caractère de généralité, cette concordance avec mille objets connus qui font dire au lecteur : « J'ai vu cela » ou « Cela doit être ». Une femme dessinée ressemble à une femme, voilà tout. L'idée est dès lors fermée, complète, et toutes les phrases sont inutiles, tandis qu'une femme écrite fait rêver à mille femmes. Donc, ceci étant une question d'esthétique, je refuse formellement toute espèce d'illustration.

Je n'y avais pas pris garde lorsque j'ai vendu ***Madame Bovary***. Lévy, heureusement, n'y a point songé non plus. Mais j'ai arrogamment refusé cette permission à Préault qui me la demandait pour un de ses amis.

3° Quant aux traductions et aux pièces de théâtre, je serai là-dessus aussi coulant que l'on voudra, parce que, jusqu'à présent, je n'ai point vu le nez d'une seule traduction et que le fameux ***droit de traduction réservé***, inscrit à la première page de tous les bouquins modernes, me paraît une amère plaisanterie, une décevante blague. J'en avais une de la ***Bovary*** (en anglais) faite sous mes yeux et qui était un

chef-d'œuvre. J'avais prié Lévy de s'arranger avec un éditeur de Londres pour la faire paraître. Néant ! Donc, comme je ne compte de ce côté-là sur rien, je suis prêt à abandonner tout.

Cependant, comme j'ai une promesse envers Mme Cornu relativement à une dame allemande de ses amis, je me réserve le choix du traducteur en allemand.

J'ai aussi une espèce d'engagement avec Reyer pour un opéra. Il serait même possible que ***Salammbô***, mise en musique, inaugurât la Nouvelle Salle, car le ***libretto*** que l'on a donné audit Reyer lui plaît médiocrement et il est affriandé par l'idée de ***Carthage***. Ainsi, réserve pour Reyer.

4° J'aime mieux une somme fixe que tant par exemplaire. En effet, qui peut prouver jamais le nombre d'exemplaires vendus ?

5° Quant à la somme, vous pouvez en rabattre. Au lieu de 25 à 30 mille francs, demandez-en vingt mille. Nous verrons ce qu'il dira.

En résumé :

Je suis inflexible quant aux illustrations. Pour le prêt du manuscrit, je rechigne, et je crois la chose dangereuse. La question de traduction et de pièces est à voir et le chiffre demandé peut être abaissé.

Il me reste, mon cher Ami, à vous remercier bien fort et à vous serrer les mains – *id.* – en me disant tout à vous.

A-t-il été question de l'édition in-8°, des 100 exemplaires qui seront donnés et des 25 exemplaires sur papier de Hollande ?

MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE
À GUSTAVE FLAUBERT

Angers, le 13 juin 1862.

Cher Monsieur,

Vous aviez bien raison de prévoir que l'amélioration de mon état moral ne devait pas être de longue durée. J'ai éprouvé des crises affreuses, mon médecin veut absolument que je change de lieu et je n'en ai pas le courage. Cette lettre vous sera remise par le fils d'une dame de mes amies ; c'est un excellent et intelligent jeune homme qui n'a jamais été à Paris ; il écrit bien, avec facilité, des vers et a fait quelques pièces de théâtre, il est un de vos admirateurs et m'a priée, sachant aussi combien je vous estime et vous admire, de lui donner ce petit mot pour vous. Je suis persuadée d'avance que vous serez assez bon pour le renseigner sur la carrière qu'il désire embrasser, c'est une bonne et franche nature, vous n'aurez jamais à regretter l'estime que vous lui accorderez et qu'il mérite.

Adieu, cher Monsieur, j'attends l'apparition de ***Salammbô*** avec impatience et je suis votre toute dévouée.

M.-S. LEROYER DE CHANTEPIE.

Ce jeune homme se nomme Camille GUINHUT.

À JULES DUPLAN

[Croisset, 15 juin 1862.]

Mon bon Vieux,

Ton frère, dans son avant-dernière lettre, m'en avait annoncé une de ta Seigneurie, et je serais bien aise de l'avoir pour que tu me dises ton opinion sur le point en litige : dois-je ou ne dois-je pas prêter mon manuscrit à Lévy ?

Si tu dînes demain avec le Président de Blamont, dis-lui que je lui répondrai là-dessus mercredi. C'est demain qu'arrive Monseigneur. Je prendrai son avis, le tien, et je me déciderai.

Je suis sûr que mon notaire me trouve insensé ! – Il ne réfléchit pas assez à ceci. 1° Lévy, quoi qu'il trouve du manuscrit, le dépréciera. 2° Nous pouvons nous fâcher, avoir recours à un autre éditeur. Cet autre éditeur, lui aussi, voudra savoir à quoi s'en tenir. Il peut en être de même pour un troisième et un quatrième. 3° Pourquoi faire une exception qui m'est défavorable, puisque, du moment que l'on a un nom en littérature, il est d'usage de vendre chat en poche ?

Si toutes ces considérations étaient levées, je passerais sur la première de toutes, qui est une répugnance, une ***horripilation*** extrême à me laisser juger par M. Lévy. – Il doit acheter mon nom, et rien que cela. Ah ! que j'ai eu raison de confier mon affaire à un tiers ! Si j'étais là-bas, j'aurais embrouillé ou, pour mieux dire, rompu les choses par ma violence intempestive !

Quant à la question d'immoralité qui revient (est-ce une plaisanterie du Président ou une objection de Michel ?), je me targue : 1° du jugement qui me déclare un homme moral ; et 2° de l'opinion des bourgeois qui me déclarent obscène – ce qui fait qu'à ce point de vue-là j'ai une valeur double. Bref, ça commence à m'emmerder et je vous enverrai ma réponse définitive dès que j'aurai eu ton avis et celui de Monseigneur.

J'ai lu, grâce à toi, ma petite vieille, 14 féeries ; jamais plus lourd ***pensum*** ne m'a pesé ! Nom d'un nom ! est-ce bête ! Mais ce n'est pas une féerie que je veux faire. – Non ! non ! je rêvasse une pièce passionnée où le fantastique soit au bout ; il faut sortir des vieux cadres et des vieilles rengaines, et commencer par mettre dehors la lâche venette dont sont imbibés ***tous ceux*** qui font ou veulent faire du théâtre. Le domaine de la fantaisie est assez large pour qu'on y trouve une place propre. Voilà tout ce que je veux dire.

Je continue à être fort éreinté, et à me livrer à de violents sommeils. Mes lectures féeriques, par le dégoût qu'elles m'inspirent, contribuent à m'achever.

Adieu, vieux bougre. Je t'embrasse bien tendrement.

Ton

Amitiés à M. Cornu. Tout ce que tu trouveras de plus aimable à Madame.

***

Mon petit ami Édouard Lebarbier (qui déjeune demain à Fontainebleau chez le sauveur de la société) m'a demandé ton adresse pour aller te serrer la main, uniquement.

À JULES DUPLAN

[Croisset, 18 juin 1862.]

Mon cher Vieux,

Tout ce que je te peux répondre, c'est que je ne te réponds pas.

J'ai la tête pleine de ratures, je suis harassé, excédé, ***hhahhuri*** par ***Salammbô***. Le dégoût de la publication s'ajoute aux nausées de l'œuvre ; bref, le nom seul de mon roman m'emmerde jusqu'au fond de l'âme.

Donc attendez jusqu'au milieu ou à la fin de la semaine prochaine, je me déciderai.

D'ici là, on peut voir d'autres éditeurs.

N.B. Il y aurait encore à demander à Lévy ***combien il offre du manuscrit sans le lire*** ?

Il n'en offrira pas davantage (peut-être même en offrira-t-il moins) quand il l'aura lu.

Et puis l'idée de la balle de Lévy foutant ses ***pattes sur mes pages*** me révolte plus que ne pourra faire n'importe quelle critique. C'est comme si on me proposait de lui faire des langues.

On se paye de deux manières : ou par orgueil ou par argent ; il faut choisir. Mes prétentions pécuniaires sont exorbitantes. Rabattons-en, et restons fier !

Je serais tout seul, c'est-à-dire sans toi, sans mère et sans Monseigneur, avec quelles délices je rengainerais la chose dans un carton, sans y plus songer ! Enfin !…

Adieu, cher vieux. Monseigneur te donne sa bénédiction, et moi je t'embrasse.

À JULES DUPLAN

[Croisset,] mardi, 1 heure, 24 juin [1862].

Mon Bon,

Je te ferai observer que ni toi ni ton frère n'avez répondu à une ***seule*** des objections que je posais relativement à la remise du manuscrit. (J'ai tort, c'est convenu.) L'Archevêque est d'avis que je lise moi-même à Lévy des fragments seulement. – Je ne comprends pas la nuance, à te dire vrai. Donc me voilà condamné à subir un examen par-devers ***tous*** les éditeurs de Paris.

Quant aux illustrations, m'offrirait-on cent mille francs, je te jure qu'il n'en paraîtra pas ***une***. Ainsi il est inutile de revenir là-dessus. Cette idée seule me fait entrer en ***ph***rénésie. Je trouve cela ***stupide***, surtout à propos de ***Carthage***. – Jamais, jamais ! Plutôt rengainer le manuscrit indéfiniment au fond de mon tiroir. Donc voilà une question vuidée.

De plus il est une facétie dont je commence à être las. À savoir celle de l'obscénité. Comme maître Lévy paye fort peu mon avocat, quand j'ai un procès, ***je trouve mauvais*** qu'il ait des inquiétudes. Car, si mon immoralité a profité à quelqu'un, c'est à lui, il me semble ?

En résumé : concessions d'argent, tant qu'on voudra. – Concessions d'art, aucune.

Je commence aujourd'hui les dernières corrections. J'en ai pour quinze jours, après quoi je m'occuperai d'autre chose. Voilà. Donc ton frère peut répondre à Lévy que les relations sont interrompues. Car nous ne paraissons pas disposés à céder ni l'un ni l'autre. – On peut encore lui deman-

der combien il offre de la chose, ***sans la connaître***. Libre à moi d'accepter ou de refuser.

J'irai à un autre éditeur, ou bien j'imprimerai à mes frais, ou j'imprimerai plus tard, ou pas du tout. Tu sais que la rage typographique me ronge très peu, et Dieu merci ! comme j'ai de quoi manger, je peux attendre.

Je crois que les emmerdements de la ***Revue de Paris*** vont recommencer. Non ! non ! – que ton frère prenne des informations, qu'il voie ailleurs, qu'il soit plus coulant sur le prix, tout ce qu'il voudra. Mais puisque Lévy ***a peur***, je deviens féroce, et ne recule pas d'une semelle. Tel est mon caractère.

Je sais bien que vous allez me trouver complètement insensé. – Mais la persistance que Lévy met à demander des illustrations me fout dans une fureur ***impossible à décrire***. Ah ! qu'on me le montre, le coco qui me fera le portrait d'Hannibal. – Et le dessin d'un fauteuil carthaginois ! Il me rendra grand service. Ce n'était guère la peine d'employer tant d'art à laisser tout dans le vague, pour qu'un pignouf vienne démolir mon rêve par sa précision inepte. – ***Je [ne] me connais plus*** et je t'embrasse tendrement. Hindigné, faoutre !

À AMÉLIE BOSQUET

[Croisset,] mardi soir [24 juin 1862].

Hélas non ! ***Salammbô*** n'est pas encore vendue. Mais quelque chose de pire, c'est qu'elle n'est pas terminée. Croiriez-vous que je suis encore dessus, à enlever les répétitions de mots et à changer les substantifs impropres ? Je ***me meurs*** d'ennui « à la lettre », comme dit élégamment le père Hugo.

Et puis l'avenir m'inquiète. Que vais-je faire ? Je suis plein de doutes, de rêves et de peurs. Une œuvre, quelle qu'elle soit, est pour moi un long voyage ; j'hésite à m'embarquer, et j'en ai d'avance mal au cœur.

Vous me semblez, en revanche, ma chère confrère, en bien bon train. J'imagine que ce sera bon.

Ne vous pressez pas. Rassemblez toutes vos forces. Mettez là toute votre âme.

J'irai vous voir un des jours de la semaine prochaine.

En attendant, je vous embrasse bien tendrement.

Le vôtre.

À JULES DUPLAN

[Croisset,] samedi [5 juillet 1862].

Mon cher Vieux,

Je me résigne à regarder comme fini un travail interminable. Je viens de relire pour la 8e fois ma copie en y trouvant des taches nouvelles que je corrigerai sur les épreuves. – Donc maintenant je n'ai plus rien à faire.

Par condescendance, douceur, moutonnerie, pour n'avoir point l'air d'un poseur et d'un homme entêté, j'enverrai à ton frère dans les premiers jours de la semaine prochaine le fort colis intitulé ***Salammbô***. Qu'il en fasse ce qu'il en voudra, bonsoir. – Je demande 125 exempl[aires], ***pas d'illustrations*** et le plus d'argent possible, bien entendu. (Que Lévy le lise chez lui ou dans l'étude de ton frère, je ne saisis pas bien la différence.) Mais je vous prédis ceci : après

la lecture Lévy n'en voudra pas, et ma copie est menacée de se promener successivement chez tous les éditeurs de Paris pour revenir avec sa honte chez ledit Michel.

Je trouve qu'il faudrait au préalable savoir :

1° Ce que Lévy offre du livre ***sans le lire***. Vous ne m'avez pas répondu à ce sujet.

2° Voir d'autres éditeurs et leur faire la même question.

3° Faire peur à Lévy d'une concurrence possible.

Claye m'a écrit hier pour m'aboucher avec Lacroix de Bruxelles. Lacroix n'était à Paris que pour un jour. Mais j'ai prié Claye d'avertir ton frère du séjour de Lacroix à Paris, s'il y revient d'ici à une quinzaine.

4° Je pourrais aussi publier à mes frais, en donnant sur chaque exemplaire une bonne remise à l'éditeur qui se chargerait des réclames, des affiches, etc.

Voilà, je crois, ce qu'il faut faire maintenant et d'abord.

Tâche de me répondre clairement sur toutes ces questions et sans y mêler de farces.

Je t'embrasse tendrement.

Ton vieux,

Embêté, irrité.

À JULES DUPLAN

[Croisset, 8 juillet 1862.]

Très bien, jeune homme !

« Soldats je suis content de vous !!! »

Ci-inclus une lettre de Claye (garde-la). Je pense qu'il est bon d'attendre ce que Lacroix proposera avant de rien conclure avec Michel ?

En cas qu'il faille en passer par la lecture, nous suivrons l'avis de ton frère, elle se fera dans son étude. – Quant à en faire une lecture moi-même, je ***redoute ma fureur*** devant la tronche de Lévy m'écoutant et faisant des observations.

On pourrait voir aussi, en attendant la fin du mois, les idées de Hetzel (si Hetzel a des idées). Quels étaient ces ***conseils*** qu'il voulait me donner ? Lacroix ou Lévy ; je crois qu'il faut s'en tenir à cette alternative.

La maison Hachette me pue au nez avec ses couronnes de prix et ses locomotives ??

***

Je suis en ce moment dans la confection d'un travail ***secret*** et farce pour Monseigneur. – Il faut que ce soit fait à jour fixe et je me hâte comme un cerf et je bûche comme un nègre.

Est-ce que le musée Campana est définitivement fondu dans le Louvre ? M. Cornu a-t-il donné sa démission ? ***Quid ?***

Adieu, cher vieux.

Je t'embrasse tendrement.

Ton

À JULES DUPLAN

[Croisset,] samedi, 4 h[eures, 12 juillet 1862].

Mon pauvre vieux ! mon pauvre vieux ! ta lettre de ce matin m'a ***désolé*** ! J'en suis resté et j'en reste encore tout abruti. Je ne fais que regarder ton portrait sur la cheminée et marcher de long en large dans mon cabinet. Est-ce que tout est perdu ?

N'y a-t-il plus d'arrangement possible ? Ne me réponds pas, j'écris à ton frère pour avoir de tes nouvelles.

Ne t'occupe pas de mes affaires. Tu as bien assez des tiennes. Ah ! sacré nom de Dieu ! que ça m'embête et que je suis triste !

Que veux-tu que je dise si ce n'est que je t'embrasse tendrement.

Tu me verras au commencement du mois prochain car ma mère paraît décidée à faire le voyage de Vichy.

Du courage, pauvre vieux, va-t'en voir Monseigneur qui ne me paraît pas de son côté bien hilare, mais ses embêtements sont des facéties à côté des tiens.

Tâche d'avoir « de la Philosophie ».

Adieu, ou mieux à bientôt.

Je te bécote. Ton.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

Croisset, samedi soir [12 juillet 1862].

Ce que je deviens, mes chers Bons ? Rien du tout. – Je suis enfin débarrassé de ***Salammbô***. La copie est à Paris depuis lundi dernier, mais je n'ai jusqu'à présent rien conclu quant à la vente de ce fort colis.

Je me suis enfin résigné à considérer comme fini un travail interminable. À présent, le cordon ombilical est coupé. Ouf ! n'y pensons plus ! Il s'agit de passer à d'autres exercices.

Mais lesquels ? Je rêvasse un tas de choses, je divague dans mille projets. Un livre à écrire est pour moi un long voyage. La navigation est rude et j'en ai d'avance mal au cœur. Voilà. Si bien que, la venette s'ajoutant à ma stérilité d'imagination, je ne trouve rien. Dès qu'une idée surgit à l'horizon, et que je crois entrevoir quelque chose, j'aperçois en même temps de telles difficultés que je passe à une autre, et ainsi de suite.

J'ai lu, d'un seul coup, ***33*** féeries modernes, tout le répertoire Dennery, Clairville, Anicet Bourgeois ! Quel pensum ! C'est avec saint Augustin et le cochon de lait ce que je connais de plus lourd. On n'a pas l'idée du poids de ces fantaisies. Je lis aussi des poésies de Shakespeare, la Bibliothèque des fées, et j'ai terminé ***Les Misérables***. Avez-vous savouré la dissertation sur les engrais ? Ça doit plaire à Pelletan !

Quant à mes projets de locomotion, je ne sais encore si j'irai à Vichy. Vous pouvez donc m'écrire ici, en toute sécurité, jusqu'aux premiers jours d'août. Serez-vous à Paris à cette époque ? Mon intention est toujours de commencer

mon hiver dès le milieu de septembre prochain, pour faire « gémir les presses ».

Et vous, mes bichons, vous ne me paraissez pas vous divertir démesurément dans le sein de votre famille ? Avez-vous au moins des rêves lubriques pour vous distraire ? La fausse couche est une consolation à la campagne, bien que ce soit une malpropreté à la ville.

Le ciel n'est pas plus beau ici qu'en Champagne. On dirait à sa couleur un pot de chambre mal rincé. Il a des écaillures de vieille porcelaine avec un vague ton jaune au milieu, qui ressemble à de l'urine et tient la place du soleil. La nature est bête comme les hommes, décidément. Quand on a le malheur d'être cloué à ces aimables contrées, on devrait vivre aux lumières, dans une serre chaude.

Il doit y avoir dans quinze jours des courses à Rouen. J'aurai peut-être la visite de Claudin. Ce sera le seul astre de mon été !

Les répétitions de ***Dolorès*** aux Français commencent mercredi prochain. Quant à ***Faustine***, je soupçonne Fournier de méditer quelque farce désagréable à son auteur. Joli monde ! joli ! joli !

Allons ! ne vous embêtez pas trop. Et pensez à moi, qui vous embrasse tous les deux tendrement.

À JULES DUPLAN

[Croisset,] lundi soir [14 juillet 1862].

Cher Vieux,

Vous pouvez envoyer chercher le manuscrit, chez Du Camp (il est maintenant à Bade), rue du Rocher, 43, où Jenny le remettra au porteur ; c'est convenu. Que ton frère le garde jusqu'à nouvel ordre. Pas de nouvelles de Lacroix. – Au reste, peu m'importe ! L'idée seule de ***Salammbô*** m'assomme comme si on me foutait un coup de bâton sur la tête.

Monseigneur doit arriver à Paris ; surveille-le un peu. Il m'a l'air tout disposé à se laisser mener par cet âne de Thierry. Voilà Beauvallet parti, ce que je juge ***déplorable***, et par sa négligence il perd Plessy, qui est seule capable de jouer sa duchesse. Monseigneur est si bon ! Mais pour atteindre d'abord à un ***canonicat***, il faut s'y prendre autrement.

Je ne suis pas gai, mon pauvre vieux. Peu d'imagination ; le petit bonhomme se sent ***usé*** ; je rêvasse, je patauge. Tout ce que j'entrevois me semble impossible ou déplorable. Et toi ? Édouard m'a dit que tu n'étais guère hilare, ta boutique allant médiocrem[ent].

Peux-tu me dire si Théo est revenu d'Angleterre et s'il a fait un ou des articles au ***Moniteur*** ? La suppression du musée Campana a dû mettre les Cornu dans un bon état. Voilà ce que l'on gagne à servir les souverains.

Adieu, pauvre vieux.

Je t'embrasse tendrement.

Ton

Stimule Monseigneur.

P.S. – J'ai découvert un abbé Pruneau. Ainsi s'appelle le grand vicaire ***actuel*** de l'évêque de ***Meaux***.

À MADAME JULES SANDEAU

Croisset, lundi 14 [juillet 1862].

Vous devez être bien contente, maintenant que vous avez votre cher fils. Aussi, ne me suis-je pas trop pressé de vous répondre. Sa compagnie doit vous tenir lieu de tout plaisir, en admettant que vous en ayez un peu à lire mes tristes lettres.

Je suis comme le temps, sombre et sans soleil. Maintenant que je n'ai plus de travail suivi, je ne sais que devenir. Je rêvasse et je patauge au milieu d'un tas de plans et d'idées. La moindre chose que j'entrevois me semble impossible ou inepte. J'avais pris un sujet antique pour me faire passer le dégoût que m'avait inspiré la ***Bovary***. Pas du tout ! Les choses modernes me répugnent tout autant ! L'idée de peindre des bourgeois me fait d'avance mal au cœur. Si j'avais dix ans de moins (et quelque argent de plus) j'irais en Perse ou aux Indes, par terre, pour écrire l'histoire de Cambyse ou bien celle d'Alexandre. Voilà au moins des milieux qui vous ***montent le bourrichon***. Mais s'exalter sur des messieurs ou des dames, je n'en ai plus la force. Je lis de droite et de gauche, je dors beaucoup, je m'ennuie considérablement, et je ne trouve rien. Tel est mon état.

Vous verrez probablement un de ces jours Bouilhet. Il vous expliquera sa conduite envers Mme Plessy et comment il n'a pu, jusqu'à présent, rien faire à cet endroit. Tâchez de les réconcilier et d'arranger les choses. Je regarderais

comme déplorable, pour la pièce de Bouilhet, que Mme Plessy n'eût pas le rôle de la duchesse.

Mais notre ami Bouilhet (entre nous – je dis ***entre nous***, car ce reproche mérité le révolte) est d'une lourdeur, d'une négligence, d'une maladresse, d'une ***veulerie*** insigne dans toutes les choses de ce monde. Il a besoin, dans son intérêt, qu'on le surveille et qu'on le pousse. Et encore !

Du Camp m'a écrit de Naples, deux fois, de vous envoyer mille bons souvenirs. Il est maintenant à Bade.

Je ne sais encore si j'irai à Vichy au mois d'août. En tout cas, nous nous reverrons au milieu de septembre.

Adieu. Bonne humeur et bonne santé. Je vous baise les mains bien tendrement.

À ERNEST FEYDEAU

[Croisset,] dimanche [20 juillet 1862].

Si j'ai été tant de temps sans t'écrire, cher Ami, c'est que je voulais te donner des nouvelles positives de mon bouquin et de ma personne. Quant au premier, rien n'est encore conclu avec personne. Pour la seconde, après des hésitations infinies, ma mère s'est enfin décidée au voyage de Vichy. Nous partons dans les premiers jours d'août. Donc dans une quinzaine j'aurai l'heur d'embrasser ta trombine. Mais as-tu laissé repousser ton poil ? As-tu rétabli dans sa plénitude la beauté dont le Ciel gratifia ton individu ?

Que deviens-tu ? Qu'écris-tu ? Moi, je ne fais rien du tout que m'embêter prodigieusement. Je lis et je rêvasse

sans *oser* rien entreprendre. Je dors beaucoup et suis au fond très éreinté.

Comment va Mme Feydeau ? Écris-moi longuement et tu seras bien aimable. Théo est-il toujours en Albion ?

Adieu, vieux. Bonne humeur et bon travail. Je t'embrasse.

À JULES CLAYE

Croisset, 23 juillet 1862.

Monsieur,

Je n'ai souscrit à aucun ouvrage de M. Henri Monnier.

J'ignore même qui a pu m'inscrire sur cette liste ? et vous pouvez, Monsieur, disposer complètement d'un exemplaire qui ne m'appartient pas.

Agréez, je vous prie, mes civilités empressées.

À ARMAND RENAUD

[Croisset, vers le 25 juillet 1862.]

Cher Confrère,

Je viens de lire votre *Griffe rose*, c'est une charmante et courte histoire ! Trop courte, peut-être ? Car il y avait là, selon moi, matière à un grand livre.

Mais avec un pareil défaut on est sauvé et c'est ce qui vous advient.

Cela d'un bout à l'autre est amusant, émouvant, distingué. J'aime votre Simplice, votre Rozès et votre Alix, si ***humaine*** à la fin. Il y a dans l'ensemble de cette œuvre ou plutôt dans ***le dessous*** je ne sais quoi d'âcre et d'intense qui en fait le charme et l'originalité.

Continuez ! Donnez-nous en de pareilles et recevez tous les applaudissements de votre dévoué.

À ERNEST DUPLAN

[Croisset,] samedi 26 [juillet 1862].

Mon cher Ami,

Je n'entends point parler de Lacroix ni de personne. Il serait peut-être temps de reprendre les négociations et d'en finir. Qu'en pensez-vous ?

Je voudrais bien que la chose fût terminée dans une quinzaine, quand je passerai par Paris pour aller à Vichy.

Pour que mon bouquin paraisse au commencement de novembre, il faudrait commencer à imprimer dès le milieu de septembre. Et puis, ça commence à m'embêter, entre nous, et j'ai envie de savoir à quoi m'en tenir.

Puisque vous m'avez prêché pour laisser lire mon manuscrit, et qu'il est entre vos mains, faites-en ce que bon vous semblera. Je me fie là-dessus (comme sur le reste) entièrement à vous.

Il n'y a que trois éditeurs possibles : Lévy, Lacroix et Hachette. Voyez, tâtez ! Et tâchez de m'avoir une somme assez ronde, sans pour cela manquer aux principes.

J'ai reçu ce matin une lettre de Jules. Il me paraît bien ferme et bien solide. J'attends avec impatience ce que décideront ses créanciers lundi. J'ai oublié de vous remercier pour votre dernière lettre.

À bientôt, mille poignées de main.

À JULES DUPLAN

[Croisset,] samedi [26 juillet 1862].

Si jamais j'avais douté de toi, cher Vieux, je serais forcé de reconnaître aujourd'hui que tu es ***un homme*** ; ton aplomb au milieu de cette tempête m'édifie. Je ne t'en estime pas davantage, mais je crois, Dieu me pardonne ! que je t'en aime un peu mieux si c'est possible. – Pauvre vieux ! comme tu as dû souffrir ! – que d'emmerdements !

Si tu en as le temps lundi soir, écris-moi un simple mot pour me dire l'issue de votre conférence avec les créanciers, quelle est leur décision. – Il me paraît impossible, vu l'état des choses, qu'ils se déclarent pour une faillite.

Je compte te voir au milieu ***de l'autre*** semaine, du 6 au 8 août. Quand même je ne resterais à Paris qu'un soir, je t'écrirai pour que nous puissions nous embrasser. – Chose qu'il me tarde de faire.

Rien de neuf. – Je ne fous rien du tout, et ne m'amuse guère.

As-tu quelque idée sur ce que tu feras ensuite ? Mais nous causerons de tout cela, bientôt.

Adieu, mon pauvre vieux.

Bon courage, je t'embrasse tendrement.

Ah ! que Saint-Florent eût agi différemment !

À JULES DUPLAN

[Croisset], jeudi matin [31 juillet 1862].

Eh bien ? Est-ce une liquidation ou une faillite ?

Ton silence m'inquiète et cependant je te le pardonne, pauvre vieux !

Je serai à Paris jeudi prochain et j'en repartirai pour Vichy samedi. Tu recevras un mot pour te dire l'heure.

Adieu, je t'embrasse tendrement.

Ton

À EDMA ROGER DES GENETTES

[Croisset, juillet ? 1862.]

[…] une série de rengaines aussi vieilles que ***Les Misérables***. Mais il n'est pas permis d'en dire du mal. On a l'air d'un mouchard. La position de l'auteur est inexpugnable, inattaquable. – Moi qui ai passé ma vie à l'adorer, je suis présentement ***indigné*** ! Il faut bien que j'éclate, cependant.

Je ne trouve dans ce livre ni vérité, ni grandeur. Quant au style, il me semble intentionnellement incorrect et bas. C'est une façon de flatter le populaire. Hugo a des attentions

et des prévenances pour tout le monde. Saint-Simoniens, Philippistes et jusqu'aux aubergistes, tous […] misère et lutta […] d'après le système des […] types tout d'une pièce. Que la vérité s'arrange ensuite, tant pis. Où y a-t-il des prostituées comme Fantine, des forçats comme Valjean et des hommes politiques comme les stupides cocos de l'A, B, C ? Pas une fois on ne les voit ***souffrir***, dans le fond de leur âme. Ce sont des mannequins, des bonshommes en sucre, à commencer par Mgr Bienvenu. Par rage socialiste, Hugo a calomnié l'Église comme il a calomnié la misère. Où est l'évêque qui demande la bénédiction d'un conventionnel ? Où est la fabrique où l'on met à la porte une fille pour avoir eu un enfant, etc. ? Et les digressions ! Y en a-t-il ! Y en a-t-il ! Le passage des engrais a dû ravir Pelletan. Ce livre est fait pour la crapule catholico-socialiste, pour toute la vermine philosophico-évangélique. Quel joli caractère que celui de M. Marius vivant 3 jours sur une côtelette. Et que celui de M. Enjolras qui n'a donné que deux baisers dans sa vie, pauvre garçon ! Quant à leurs discours, ils parlent très bien, mais tous ***de même***. Le rabâchage du père Gillenormant, le délire final de Valjean, l'humour de Tholomiès et de Grantaire, tout cela est dans le même moule. Toujours des pointes, des farces, le parti pris de la gaieté et jamais rien de comique. – Des explications énormes données sur des choses en dehors du sujet, et rien sur celles qui sont indispensables au sujet. Mais en revanche des sermons pour dire que le suffrage universel est une bien jolie chose, qu'il faut de l'instruction aux masses, cela est répété à satiété. Décidément ce livre, malgré les beaux morceaux, et ils sont rares, est enfantin. L'observation est une qualité seconde en littérature, mais il n'est pas permis de peindre si faussement la société, quand on est le contemporain de Balzac et de Dickens. C'était un bien beau sujet pourtant. Mais quel

calme il aurait fallu et quelle envergure scientifique ! Il est vrai que le père Hugo méprise la science. Et il le prouve.

Confirme en mon esprit Descarte ou Spinoza.

La postérité ne lui pardonnera pas, à celui-là, d'avoir voulu être un penseur, malgré sa nature. – Où la rage de la pose philosophique l'a-t-elle conduit ? Et quelle philosophie ! Celle de Prudhomme, du bonhomme Richard, et de Béranger ! Il n'est pas plus penseur que Racine ou La Fontaine qu'il estime médiocrement. C'est-à-dire qu'il résume comme eux le courant, l'ensemble des idées banales de son époque – et avec une telle persistance qu'il en oublie son œuvre, et son art. Voilà mon opinion [...]. Je la garde pour moi, bien entendu. Tout ce qui touche une plume doit avoir trop de reconnaissance à Hugo pour se permettre une critique. Mais je trouve, intérieurement, que les dieux vieillissent. Quel insouci de la beauté ! Que l'on me cite une de ces pages (comme il en avait [...]).

J'attends votre réponse et votre colère.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Croisset,] vendredi 1er [août 1862].

Mes chers Bons,

J'espère vous embrasser dans huit jours si vous êtes encore à Paris, où j'arriverai jeudi pour en repartir samedi matin.

Vous seriez bien aimable de me dire à quelle heure nous pouvons nous voir !

Et de me dire aussi ce que signifie votre P.S. : « Lévy est confondu », car ***je ne sais rien*** de ce qui se passe à Paris par rapport à ***Salammbô***, qui n'est point encore vendu.

Mille tendresses de votre.

À AMÉLIE BOSQUET

[Croisset, 6 août 1862.]

Je pars sans avoir pu vous dire adieu. Accepterez-vous mes excuses, chère Confrère ? Mais nous comptions un peu sur votre visite.

Tenez-moi au courant de votre roman. Et, si vous voulez que je le lise en manuscrit, envoyez-le-moi à Paris, car il [est] peu probable que je revienne au mois de septembre à Croisset ?

Je n'ai encore aucune nouvelle de ***Salammbô***. – Dès que le marché sera fait, je vous en préviendrai, puisque vous vous intéressez à ce lourd colis.

Vous m'avez semblé, la dernière fois que nous nous sommes vus, en bien bonnes dispositions. – Continuez ; vous aurez un jour, votre succès.

Quant à moi, je suis sec comme un caillou et vide comme un cruchon sans vin.

Pensez à moi quelquefois, et croyez à la profonde affection de votre.

Mercredi.

À AGÉNOR BARDOUX

Vichy, mardi [12 août 1862].

Mon cher Ami,

Me voilà à Vichy depuis avant-hier, et je dois y passer une saison, c'est-à-dire une vingtaine de jours. Comme je suis ici avec ma mère et pour elle, je ne puis guère m'absenter. Cependant je ne quitterai pas l'Auvergne sans t'avoir fait une visite. Mon intention est d'aller (avant notre départ) te serrer la main à Clermont.

Es-tu très occupé ? Et peux-tu, d'ici à mon apparition, en faire une toi-même ? Faut-il compter sur toi, un de ces dimanches ? Bouilhet m'a chargé de t'embrasser. C'est ce que je fais avec grand plaisir. À toi, ton

Hôtel Britannique.

À JULES CLAYE

Vichy, hôtel Britannique, jeudi 21 [août 1862].

Monsieur,

J'ai reçu la lettre de M. Lacroix de Bruxelles, car il m'en avait envoyé deux, une à Croisset et une à Paris. C'est la première qui m'est parvenue ; quant à la seconde, vous pouvez la détruire ou me l'envoyer, peu importe.

Je vous remercie, Monsieur, de votre extrême obligeance et vous prie de me croire.

Votre très humble.

À ERNEST DUPLAN

Samedi, 2 h[eures, 23 août 1862].

Mon cher Ami,

En relisant votre lettre avec une loupe, je la comprends et je vous fais des excuses.

Monseigneur m'écrit d'autre part que Lévy ne me force nullement à l'action, que je garde toute liberté, et qu'il n'est plus question d'un second traité par lequel je m'engagerais à lui fournir un roman moderne dans un temps déterminé.

Donc j'accepte.

Il vous reste à avertir Claye, ou Lacroix que j'ai conclu avec Lévy. Écrivez plutôt à Lacroix une lettre aimable, en mon nom. Lévy vous présentera sans doute un modèle, un projet de traité. Cela vous concerne spécialement. Mais je crois qu'il n'y aura point de chicanes, puisque les principales clauses sont déjà arrêtées.

Quand vous l'aurez vu, vous et Monseigneur, vous me l'enverrez en me communiquant vos remarques, et il ne me restera plus qu'à le signer en arrivant à Paris.

Je vous ai envoyé ce matin un mot par le télégraphe. J'attends encore la réponse. Je suis obligé de clore ma lettre.

Lévy attend une solution définitive lundi soir. J'ai écrit une lettre explicite à Bouilhet. Tâchez qu'il vous la montre. Au reste, je lui dis de la porter chez vous avant d'aller chez Lévy. Mais il n'y a plus, je crois, de confusion possible.

Adieu. Tout à vous. Merci.

À JULES DUPLAN

[Vichy, 23 août 1862.]

D'après les explications nouvelles que Monseigneur me donne, j'accepte.

Ton frère doit avoir maintenant une lettre où je l'avertis de cela. Elle est adressée à son étude.

Adieu, vieux, je t'embrasse.

Ton.

Samedi, 2 heures.

À ALFRED BAUDRY

Vichy, samedi [23 août 1862].

J'attendais toujours pour vous écrire, mon cher Vieux, que j'eusse quelque chose de neuf à vous narrer.

Or, ce matin, en même temps que votre lettre, j'en recevais une autre de Bouilhet où il me dit que Lévy accepte *toutes* mes conditions.

C'est-à-dire que j'ai :

1° une édition in-8° ;

2° pas d'illustrations ;

et 3° la somme de dix mille francs net, sans que le manuscrit ait été lu.

Maintenant, je vous prie de garder pour vous l'énoncé de ce chiffre, parce que ledit Lévy se propose de faire avec ***Salammbô*** un boucan infernal et de répandre dans les feuilles qu'il me l'a achetée 30 mille francs, ce qui lui donne les gants d'un homme généreux. Voilà. Donc, ***motus***, dites seulement que j'ai vendu à des conditions très avantageuses.

Dans quelques jours on m'envoie la copie du traité et je n'aurai plus qu'à le signer à Paris.

J'y arriverai probablement d'aujourd'hui en quinze ; il me faudra encore une huitaine pour relire une dernière fois le manuscrit. Dès le 15 ou le 18, je commencerai à imprimer, afin de paraître vers le 20 octobre.

Donc, je ne reviendrai pas à Croisset cette année.

Ma mère se trouve très bien des eaux de Vichy… Quant au pays, mon cher vieux, il est stupide et peuplé de figures pauvres à faire peur ; voilà tout ce que j'en puis dire.

Je lis toujours ***Le Cabinet des fées***, lecture peu amusante…

Adieu, je vous embrasse.

Vostrissimo.

À ERNEST DUPLAN

[Vichy,] dimanche, 4 h[eures, 24 août 1862].

Mon cher Ami,

C'est une affaire convenue, conclue, il n'y a plus à y revenir. Dans quinze jours j'arriverai à Paris ; il me faudra encore une huitaine pour une dernière lecture du manuscrit. Je donnerai le premier bon à tirer du 15 au 20. Le livre peut donc paraître vers le 20 octobre. Dites cela à Lévy.

Mais dites-lui aussi que ***je demande*** :

1° à être imprimé chez Claye ; c'est le meilleur imprimeur. Je tiens à avoir un beau volume.

2° J'espère bien que, cette fois, il accusera les éditions et ne se bornera pas à mettre constamment « Nouvelle édition ».

N.B. – Ayez soin de spécifier dans le traité que, si je dois à Lévy mon premier roman moderne au prix de 10 000 francs, c'est bien entendu 10 000 francs par volume. Car si je faisais un roman en 2 ou 3 volumes je me trouverais lésé. Ainsi, un « roman moderne » est une mauvaise expression ; il faut mettre « volume ». Cela me semble juste. Un volume égal à la contenance de ***Salammbô***, ou à peu près. Envoyez-moi le projet d'acte plutôt que l'acte lui-même, et, pour ménager votre temps et les écritures, montrez-le à Monseigneur avant de me l'envoyer.

Rien ne presse. Lévy a ma parole. Je ne reviendrai pas dessus. Je livrerai le manuscrit à l'époque indiquée. Qu'il dorme tranquille. Après quoi, nous n'aurons plus, je crois, rien à faire.

Mille remerciements. Adieu. Je vous serre la dextre.

Avez-vous pensé à me dégager poliment vis-à-vis de Lacroix ?

À MICHEL LÉVY

Vichy, 25 août [1862], 5 heures.

Oui, mon cher Lévy, comme vous le dites, nous voilà remariés…

À AGÉNOR BARDOUX

Vichy, hôtel Britannique.
Vendredi 28 [29 août 1862].

Mon cher Ami,

J'ai enfin vendu ***Salammbô*** à Lévy et ***il faut*** que je sois à Paris le lundi 8 septembre, pour revoir une dernière fois mon manuscrit et donner le bon à tirer de la première épreuve du 15 au 20.

Ma mère part d'ici jeudi prochain et a l'intention de rester à Clermont jusqu'au lundi matin, 8. Ses bains l'ont fatiguée et elle ne pourra certainement faire l'ascension du mont Dore. Elle se bornera à voir le Puy. Quant à moi, je voudrais ne pas quitter l'Auvergne sans avoir vu ce que ta patrie (après toi) possède de plus intéressant. ***[La lettre se continuait sur un second feuillet qui a été perdu.]***

À ERNEST DUPLAN

[Vichy,] vendredi [29 août 1862].

Mon cher Ami,

Votre projet de traité me semble aussi bien que possible et je n'y vois rien à redire. Il me reste à m'incliner et à vous bénir.

J'appellerai néanmoins votre attention sur le § 2e de la 1re page. Je désire que Lévy ***indique*** les éditions qu'il fera, qu'il mette (comme c'est la coutume), sur le titre, le chiffre de l'édition, 2e, 3e, etc.

Demandez-lui pourquoi il n'a pas suivi cet usage dans la ***Bovary*** ? Un auteur aime à savoir où il en est avec le public. Lévy n'a jamais voulu me dire combien il avait vendu d'exemplaires de mon 1er roman. Je ne trouve pas cela gentil. A-t-il peur que je ne sois jaloux de l'argent qu'il gagne ? C'est me connaître bien peu. Je lui souhaite un million avec ***Salammbô***.

Je partirai d'ici pour Clermont, probablement lundi ou mardi prochain au plus tard, et je serai à Paris le lundi 8 septembre, certainement.

Si Lévy tient à ce que je signe le traité tout de suite, envoyez-le-moi immédiatement, ou bien je le signerai dès le lundi 8 dans la soirée.

Au-delà de lundi prochain, envoyez-moi vos lettres (si lettres il y a) à Clermont (Puy-de-Dôme), chez M. Bardoux, avocat.

Insistez pour qu'il indique les éditions ; je ne demande aucune blague, mais la déclaration de la vérité pure et simple.

Tout à vous.

D'où vient la petite farce signée Aurélien Scholl dans ***Le Figaro*** d'hier ? Au reste, c'est peu important.

À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE

Vichy, hôtel Britannique, 29 août 1862.

Si je n'ai pas répondu à votre dernière lettre, chère Mademoiselle, c'est que j'attendais toujours la conclusion de ma grosse affaire pour vous en parler. La semaine dernière seulement j'ai vendu à Michel Lévy ***Salammbô***. Ce volume paraîtra à la fin d'octobre. Vous en aurez un des premiers exemplaires. Vous pouvez compter dessus. À qui en enverrais-je si ce n'est à vous, qui avez été si sympathique à ma première œuvre ! Je bénis la ***Bovary*** qui m'a fait vous connaître et m'a mis en relation avec un esprit, un cœur tel que le vôtre.

Je suis venu ici à Vichy pour la santé de ma mère. À la fin de la semaine prochaine, je retourne à Paris et je ne reviendrai à Croisset que vers le mois de mai ou de juin. Vous pouvez donc m'adresser vos lettres boulevard du Temple.

Vous êtes-vous enfin déterminée à quelque chose d'***énergique***, à un voyage, à un séjour à Paris ? Sortez donc du milieu funeste où vous vous rongez l'âme. Vivre attaché au même endroit ne vaut rien ni pour le corps, ni pour

l’esprit. Nous sommes tous nés nomades. On ne manque point à ses origines impunément.

Il n’y a pas longtemps que nous étions des Barbares !

En revoyant de loin des montagnes, mon vieux sang de voyageur a bondi dans mes veines. La vue du Puy-de-Dôme me fait penser au Liban et au Taurus que je parcourais à cheval il y a onze ans. Pourquoi, parmi vos lectures, ne lisez-vous pas plus de voyages ? Cela ouvre l’imagination délicieusement, on vagabonde au coin de son feu. J’ai retrouvé ici un médecin que j’avais connu au Caire il y a douze ans. Nous causons du Nil au bord de l’Allier. Comme c’est loin, tout cela ! Comme tout change ! Mais ce qui ne change pas, c’est mon affection pour vous.

Allons, à bientôt ; bon courage et croyez-moi toujours votre très affectionné.

À ERNEST DUPLAN

[Vichy,] vendredi, 4 h 1/2 [5 septembre 1862].

Je n’ai pas reçu le traité. Est-il perdu ? Ou bien y a-t-il du neuf ?

Nous partons d’ici lundi matin. Je passerai chez vous mardi. À quelle heure pourrai-je vous trouver, ô Président ?

À vous.

À ERNEST FEYDEAU

[Paris, 8 septembre 1862.]

Mon cher Vieux,

Me voilà revenu. Dans huit jours je fais ***gémir les presses*** et je donne un dernier coup de pouce à mon bouquin. Peux-tu venir me voir un de ces matins avant d'aller à la Bourse ? C'est l'instant le plus chanceux pour nous rencontrer, car je pense être sorti l'après-midi et je travaille tous les soirs. Je suis fort occupé, mais il me tarde d'embrasser ta vieille trombine.

Ton

Lundi matin.

MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE À GUSTAVE FLAUBERT

Tours, ce 8 septembre 1862.

Cher Monsieur,

Je ne puis vous exprimer tout le plaisir que m'a causé votre lettre, elle est venue vers moi comme la visite d'un ami, comme une douce consolation et un présage de bonheur. Cette preuve de souvenir me venant de vous, m'a profondément touchée. Je n'ai rien fait pour mériter l'intérêt que vous me témoignez, je n'ai pour tout mérite, que le bonheur d'admirer votre ouvrage, d'en avoir compris la pensée, et de rendre justice à votre talent et à votre caractère. Je serais heureuse de lire votre ***Salammbô***. J'ai lu dans ***Le Phare*** qu'on vous l'avait achetée 30 000 francs. Chacun attend

avec impatience la publication. Vous êtes sans doute de retour, et j'espère que les eaux auront fait du bien à madame votre mère. Pour moi, j'ai été dans l'état le plus déplorable, mon médecin me disait : « Si vous restez ici, vous deviendrez folle. » Je ne pouvais me résoudre à partir, c'était aussi pénible pour moi que la mort. Les hallucinations intérieures se multipliaient à l'infini dans mon cerveau et ne me laissaient ni repos, ni sommeil ; depuis six mois j'avais l'existence la plus misérable qu'on puisse imaginer. Je suis venue ici où on m'avait préparé une maison meublée avec un jardin, le tout sur le boulevard. À peine ai-je été à moitié chemin que j'ai été mieux, en arrivant le calme s'est fait dans mon âme. Je ne puis vous dire le soulagement que j'ai éprouvé en ne voyant plus les mêmes objets. C'était une vraie délivrance, on eût dit qu'une montagne s'enlevait de sur mon cœur. Je me sentais libre. J'ai ici toutes les personnes de ma maison avec lesquelles je vis habituellement. J'ai dans les environs des nièces qui sont venues me voir, elles sont jeunes, belles, riches, elles habitent leur château. Du reste, je n'ai vu personne et la pluie torrentielle m'a empêchée de sortir et pourtant je n'ai pas un moment d'ennui. Je suis venue en Touraine enfant, puis jeune, j'avais une sœur ici. Je connais les paysages charmants de ce pays, et lorsque [le temps] le permettra, je veux revoir Cangey où fut assassiné P.-L. Courier, Saint-Avertin, Véretz où vécut Rancé, Couziers, Villandry, le petit village où ma sœur a sa sépulture. Tandis qu'en pensant aux bords du Nil, vous disiez comme tout change ! je me disais comme tout est changé ! J'ai passé ici il y a quelque vingt ans les heures les plus idéales de ma vie ! La maison que j'habite était un agreste jardin, où on m'offrait un bouquet de jasmin auquel j'attachais alors un grand prix et que maintenant je jetterais au ruisseau. Je n'ai même plus le charme du souvenir ! En

existe-t-il pour ce qui n'a jamais existé ! L'édifice brillant créé par mon imagination n'est plus qu'une hideuse ruine. Le rêve a fait place au réalisme, et pourtant la vérité n'est-elle pas plutôt dans le songe que dans la réalité. Il est certain que j'ai aimé, admiré, cela est vrai, seulement l'objet n'a jamais existé ! On doit éviter avec soin de revoir après de longues années les personnes qu'on a le plus aimées ! et toujours ne les voyons-nous que de loin, car Rousseau a dit une grande vérité : le pays des chimères est seul digne d'être habité, surtout pour ceux qui comme moi n'ont jamais pu, ne pourront jamais accepter ce qui existe ! Il y a deux choses dont je ne me consolerai point : la souffrance et la mort ! sans compter les déceptions, l'inconstance des affections, les séparations forcées et volontaires, ce qui est plus triste encore ! et puis l'avenir, la vie future, l'inconnu ! Bocage est mort calme en libre penseur. Ici depuis 15 ans tout est couvert de couvents. Je vous dirai que je ne puis entendre sans pleurer les chants religieux de Saint-Gratien, c'est encore un de mes souvenirs. J'avais trouvé un grand plaisir à la lecture du ***Matin*** et surtout de ***La Réforme littéraire***, ces deux recueils cessent de paraître. Je poursuis la lecture des ***Misérables*** qui m'ont sauvé bien des mauvais moments. Il y a aussi dans la ***Revue des Deux Mondes*** « Dominique », dont la première partie est pleine de poésie. Je lis ***Autour de la table*** de G. Sand, on dit qu'elle a changé ; j'en suis affligée. Est-ce vrai ? Ses derniers ouvrages n'ont plus la vie des premiers. ***Lélia*** reste mon livre de prédilection.

Adieu, cher Monsieur, je suis votre toute dévouée.

M.-S. LEROYER DE CHANTEPIE.
Boulevard Heurteloup, 12, Tours, pour jusqu'à la fin du mois.

À PAUL DE SAINT-VICTOR

[Paris,] lundi, 4 h[eures, 8 septembre 1862 ?].

Mon cher Ami,

Je viens de lire, sans en passer une ligne, tous vos feuilletons. Je suis présentement en train de les classer et de les relire.

On peut faire avec cela un livre splendide !!!

Nous avons à en causer longuement. Je vous attends un de ces soirs, vers neuf heures. Je serai chez moi ce soir, demain mardi et mercredi. Ne venez pas jeudi.

Mille poignées de main.

Sacré nom de Dieu, les belles phrases !

Tout à vous.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

Paris, samedi [13 septembre 1862].

Je suis ici depuis lundi au soir, mes chers Bons ; votre lettre m'est arrivée mardi matin. Comment ! encore trois semaines sans vous voir ! Vous me manquez étrangement. Paris me semble vide sans mes deux bichons. Hâtez-vous donc de revenir.

J'ai signé, avant-hier soir, mon traité avec Lévy, à des conditions extrêmement avantageuses. Elles ne sont pas cependant aussi fantastiques que vous pouvez le croire.

Je m'occupe présentement à enlever les ***et*** trop fréquents et quelques fautes de français. Je couche avec ***la Grammaire des grammaires*** et le dictionnaire de l'Académie surcharge mon tapis vert. Tout cela sera fini dans huit jours ; le livre peut paraître à la fin d'octobre. J'ai obtenu une édition in-8° et 25 exemplaires sur papier de Hollande pour les têtes couronnées.

La pièce de Bouilhet (***Dolorès***) sera jouée du 25 au 28 courant.

Je n'ai encore vu personne de nos amis et n'ai point par conséquent contemplé l'étoile de l'honneur sur le paletot blanc de Claudin.

J'ai passé à Vichy quatre semaines stupides où je n'ai fait que dormir. J'en avais besoin probablement. Cela m'a rafraîchi, mais mon intellect en est demeuré atrophié. Je suis bête et vide comme un cruchon sans bière. Pas une idée, pas un plan. Je ne bande pour rien. Tel est mon état.

Mirecourt a fait une attaque terrible contre ***Les Misérables***. La réaction commence, le bourgeois s'apercevant qu'on l'a foutu dedans.

Serez-vous revenus pour la 1re de Bouilhet ? Il aura besoin d'amis.

Ne vous embêtez pas trop et répondez-moi.

Je vous embrasse sur les quatre joues et je serre vos quatre mains.

AU PROFESSEUR JULES CLOQUET

[Paris,] mercredi matin [17 septembre 1862].

Voici la thèse que vous avez eu la bonté de prendre pour moi, à l'Institut, et dont je vous remercie infiniment, car elle est fort instructive et intéressante.

Je suis sur les planches toute la journée, et le soir je corrige des épreuves. Cette existence va durer encore un bon mois. – Après quoi, j'aurai le temps de voir mes amis, Dieu merci !

Je vous embrasse, cher Monsieur Cloquet, et suis votre vieux dévoué.

Mes respects à Mme Cloquet.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris,] jeudi, 1 h[eure, 18 septembre 1862].

Ma chère Caro,

Je suis maintenant dans tout le feu ***de la vie brûlante***. C'est samedi matin que je remets à Lévy mon manuscrit. Nous avons, Monseigneur et moi, encore deux séances de cinq heures chacune avant d'en avoir fini. – ***Dolorès*** sera joué au milieu de la semaine prochaine, au commencement peut-être ? Tu dois penser si nous sommes occupés !

Ton ami Bardoux est parti à la campagne pour jusqu'à mardi prochain. Il a assisté à trois de nos séances correctives.

L'idiot d'Amsterdam a, hier, paru à ma porte, tenant deux lièvres qu'il avait tués la veille. Jamais je ne l'avais vu si sale et si spirituel. Dès les premiers jours d'octobre, nous nous mettrons résolument à la recherche d'une féerie.

Fournier a reçu le manuscrit de ***Faustine*** et paraît être pour son auteur dans les meilleures dispositions. Tout cela dépendra du reste du succès de ***Dolorès***.

Pourquoi Édouard ne m'a-t-il pas averti de son départ pour l'Espagne ?

Je suis bien aise de savoir que ta grand-mère ne s'ennuie pas trop à Croisset. Tâche d'être bien gentille pour elle. Pensez à moi et embrassez-vous en souvenir de

Vieux
qui bécotte tes bonnes joues.

Sais-tu si Mme Laurent est à Paris et quand elle revient ?

Allez-vous à Pissy ?

L'époque de votre retour est-elle fixée ? Je m'ennuie de vous deux comme un âne.

À SA NIÈCE CAROLINE

Vendredi, 2 heures [26 septembre 1862].

Ne me demande aucun détail, cher Bibi. Je suis ***accablé*** de fatigue, quoique extrêmement bien portant. La pièce de Bouilhet fera du bruit, et je serais bien surpris si le feuilleton de lundi n'était en général excellent. J'ai trop de choses à

vous dire pour vous en dire aucune. J'enverrai demain chez Maisiat.

Embrasse bien ta bonne-maman pour moi.

Ton vieil oncle (moins tranquille qu'au puits Lardy).

On dit partout que c'est *un succès*.

À GEORGES POUCHET

Samedi [27 septembre ? 1862].
Paris, boulevard du Temple, 42.

Mon cher Ami,

Il faut que vous me rendiez le petit service suivant : je donne le premier bon à tirer de *Salammbô* dans huit jours et je suis présentement dans tout *le feu* des ultimes corrections.

Or je découvre dans mon œuvre des sottises sans nombre. Quant à celles qui sont de votre compétence spéciale, éclairez-moi sur les points suivants :

1° Peut-on dire *la corne* en parlant du pied des cerfs ? Je crois que non. Le mot *corne* ne devant pas s'appliquer aux animaux qui ont le pied fendu.

Quel est le mot propre ?

2° « Mandibules de sauterelles » ; c'est *cigales*, n'est-ce pas ? Ce sont les cigales qui font avec leur bec un bruit aigre et strident.

3° Peut-on dire que l'on entend le bruit des tarentules nichées aux parties sèches de la voûte ? L'action desdites ta-

rentules se passe dans les citernes de Carthage. Un ami m'a fait l'objection que les tarentules sont des araignées. Mais c'étaient bien des tarentules que j'entendais la nuit dans le temple de Karnac.

Répondez-moi sur tout cela avec la netteté qui vous caractérise.

Que devenez-vous ? Où êtes-vous, et la thèse ? Etc., etc. ? Amitiés à votre père.

Je vous serre la dextre tendrement.

À MICHEL LÉVY

[Paris,] vendredi matin [3 ? octobre 1862].

Les lignes sont trop rapprochées, voilà la 3e fois que je réclame pour n'avoir que 30 lignes à la page, comme nous en étions convenus. Mon style est assez serré sans donner un mal de plus au lecteur. Cela finira par papilloter aux yeux et dans l'esprit.

2° On m'a renvoyé la 2e épreuve (p. 1-16) avec des mots coupés au bas des pages, ce qui est très laid et incommode. Veillez à cela, S.V.P.

3° L'accent circonflexe de Salammbô n'a aucun galbe. Rien n'est moins punique. J'en demande un plus ouvert.

4° Observez les divisions que j'indique dans l'épreuve (33-48) ; elles sont *importantes*, mon chapitre étant coupé en trois temps qu'il est bon de marquer et qui feront paraître le chapitre moins lourd.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris,] lundi matin [6 octobre 1862].

J'ai reçu une lettre de Maisiat timbrée de Vouvray, dans laquelle il me charge de vous faire ses excuses. Il est encore retenu à la campagne pour une quinzaine. Après quoi il se propose d'aller à Croisset, ce qui ne fait pas mon affaire, ni la vôtre sans doute, car j'ai bien envie de vous voir et le temps sera mauvais.

Tu n'imagines pas combien je suis fatigué, irrité, ***excédé*** par la correction de mes épreuves. Je découvre à chaque phrase des fautes, et il faut que je me dépêche. Lévy va très vite. J'aurai 4 ch[apitres] d'imprimés à la fin de la semaine. – Je vous enverrai ***Dolorès***.

Je te remercie, mon bibi, de t'être occupée de mes fauteuils. Donne-les au tapissier.

Je n'ai aucune nouvelle de M. et de Mme Laurent.

J'ai reçu une lettre d'Hamilton qui m'annonce sa visite pour dans une dizaine de jours.

J'ai dîné avant-hier chez M. Cloquet. Nous n'étions que quatre, en tout. M. et Mme ont été charmants.

Adieu, pauvre bibi. Embrassez-vous bien l'une et l'autre en souvenir de moi.

À MICHEL LÉVY

[Paris, 6 ? octobre 1862.]

Mon cher Michel,

Je suis malade et dans mon lit. Voilà pourquoi je ne puis aller chez vous. – Je n'en continue pas moins, comme vous le voyez, à corriger les épreuves.

Mais je ***vous en supplie*** encore une fois, faites espacer les lignes. C'est trop que 31. Vous avez écrit, vous-même, sur la 1re page de mon manuscrit, qu'il ne fallait que 30 lignes. Je vous assure que ces lignes serrées rendent la lecture plus pénible. – Il faut retrancher une ligne par page et une lettre par ligne.

Vous êtes convenu de ces deux choses avec moi.

Je n'en peux plus. – Et je travaille à améliorer mon œuvre jusqu'au dernier moment. Vous devriez bien m'imiter.

À vous.

Lundi matin.

À MICHEL LÉVY

[Paris,] mercredi [8 ? octobre 1862].

Vous n'êtes pas gentil, vous êtes beau !!!…

À MICHEL LÉVY

[Paris, 9 ? octobre 1862.]

Qu'il soit fait selon votre volonté, ô Michel ! Je ne tenais, quant à moi, nullement à la date mise au faux titre. C'était par complaisance pour le bourgeois et pour lui dire l'époque précise où l'histoire se passait.

L’accent circonflexe sur l’*ô* est bien. Je ne vois rien à redire au titre.

Mais quant à me contenter de deux épreuves, ah ! non ! Cela est impossible. J’ai découvert pas mal de fautes dans les feuilles livrées et je crois qu’il serait imprudent à moi de donner le bon à tirer sur la deuxième épreuve.

Vous voyez que j’y mets toute la diligence possible. Votre gamin m’apporte les épreuves à 11 heures du soir, ce qui me fait travailler jusqu’à 3 heures du matin. J’ai commencé tout à l’heure à midi. Poussez la composition tant que vous pourrez. Si je pouvais sortir, j’irais corriger à l’imprimerie ; mais c’est à peine si je peux me tenir assis.

À vous.

À MICHEL LÉVY

[Paris,] vendredi soir [10 ? octobre 1862].

Mon cher Michel,

Je donne le bon à tirer des ***deux premières feuilles***…

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris,] lundi soir, 9 h[eures, 13 octobre 1862].

Mon aimable Nièce,

Mon Bibi,

Oui !!!

Tu peux prendre les fragments de rideaux qui te conviennent et en orner ton appartement.

Je te prie en même temps de rétablir mon trophée et de recrocher mes cadres. Cela rentre dans ta spécialité. Fais, de même, arranger mon tapis dans ma chambre à coucher. Je pense que Lallemant ne se refusera pas à poser dans mon cabinet des rideaux et un tapis fournis par un autre ?

Quand tu iras à Rouen, fais-moi aussi le plaisir de me commander chez la mère Plichon une paire de pantoufles que vous m'apporterez.

Tu te plains, mon pauvre loulou, de la brièveté de mes lettres. Mais, loin de mener la vie brûlante et de voir beaucoup de monde, je vis présentement fort retiré. J'ai passé toute la semaine dernière dans mon lit. J'ai un clou qui a un peu frisé l'anthrax. Celui-là est parti. Mais d'autres me sont survenus, je me suis encore ***purgé*** aujourd'hui et j'ai de la bouillie autour du corps. Ma seule distraction a été de corriger mes épreuves. Et comme Monseigneur était à Mantes (je l'attends demain), je me trouvais parfaitement isolé. Voilà pourquoi j'ai fort peu de choses à te narrer.

J'ai eu hier la visite d'Hamilton Aïdé. Il est pour peu de jours à Paris. Il m'a semblé vieilli et ratatiné. Ton analyse m'a été d'un grand secours.

Pendant qu'il était là est survenu le sieur Cordier (de Rouen), qui m'a donné des nouvelles de l'Hôtel-Dieu.

Les affaires de Duplan se calment. Mais il se retirera du commerce sans un sou. Mme Cornu tâchera de lui faire avoir quelque place. Il s'est habitué à son désastre et le porte avec philosophie.

Je sais au moins maintenant à quelle époque vous viendrez. Ne la reculez pas. ***Salammbô*** ne sera pas encore parue. Tu m'aideras à faire les dédicaces et à coller les bandes sur les volumes. Il faut que je retire quelque fruit de l'éducation que je t'ai donnée.

Cordier m'a dit que le petit monsieur était tout couvert de gourmes. Va-t-il mieux ?

Je n'ai pas encore eu le temps d'aller voir maman Robinet ni la mère Stroehlin. La pièce de Bouilhet et mes clous m'ont trop occupé jusqu'à présent. J'ai encore vu très peu de monde.

Tu t'ennuies donc du pauvre vieux, quoiqu'il soit « drôle » ! et « pas aimable », moi aussi, pauvre Caro, je m'ennuie de toi beaucoup. Et j'ai bien envie de bécoter ta gentille et fraîche mine.

J'ai reçu une lettre de l'honnête Bardoux qui me charge de vous dire mille choses.

Embrasse bien ta bonne-maman pour moi.

Ton vieux ganachon.

À MICHEL LÉVY

[Paris,] 9 heures du matin [15 ? octobre 1862].

Tâchez de m'envoyer des épreuves…

À MICHEL LÉVY

[Paris,] nuit de vendredi, 1 h[eure, 15 ? octobre 1862].

J'ai attendu toute la soirée ! Pas une épreuve !…

À AMÉLIE BOSQUET

[Paris,] mardi soir [21 octobre 1862].

La pièce de Bouilhet, les épreuves de ***Salammbô*** et douze jours d'arrêts forcés dans mon lit, où j'étais ***cloué***, m'ont empêché d'aller chez Lambert-Bey recommander votre livre. Voilà, chère Amie, mon excuse. Mais je m'occuperai de vous à la fin de cette semaine probablement.

Que devenez-vous maintenant ? Vous devez avoir repris votre train-train habituel et vous ennuyer plus fort que jamais ? Avez-vous quelque chose en tête ? On ne [se] sauve de l'ennui que par le travail. Grisons-nous avec de l'encre, puisque le nectar des dieux nous manque.

Je suis dans l'agacement des épreuves et des dernières corrections. Je bondis de colère sur mon fauteuil en découvrant dans mon œuvre quantité de négligences et de sottises. Les embarras que me donne un mot à changer me donnent des insomnies. – D'autre part, je rêvasse un autre bouquin, mais il me manque encore bien des choses avant même d'en faire le plan. J'ai grande envie, ou plutôt grand besoin, d'écrire. Voilà tout ce que je sais de moi.

J'ai vu fort [peu] de monde, et ne puis par conséquent vous donner aucune nouvelle des choses extérieures. ***Dolorès*** a paru hier.

On m'écrit de Croisset que vous y avez fait dernièrement une visite et l'on vous a trouvée « charmante » ; enfin vous avez plu extrêmement. Nous avons tous les mêmes yeux dans la famille.

Savez-vous qu'à votre dernier voyage nous avons eu deux séances qui me sont restées non pas sur, mais ***dans*** le cœur ? Il me semble que nous avons été plus intimes qu'à l'ordinaire ; il y a eu… je ne sais quoi. Mais quelque chose de très bon, de fort et d'attendri en même temps… et comme une étreinte douce. Je vous aime beaucoup quand vous ne riez pas.

Pensez à moi, écrivez-moi. Je baise votre front plein de littérature et les deux côtés de votre col. Cela est dans un autre ordre d'idées. Mais vous savez que [je] vous chéris de toutes les façons.

À vous donc.

À MICHEL LÉVY

[Paris, 22 ? octobre 1862.]

Mon cher Ami,

Pouvez-vous me renvoyer les feuilles de ***Salammbô*** ? J'en aurais besoin pour éviter les répétitions de mots dans les feuilles suivantes.

Mille poignées de main, et tout à vous.

Mercredi matin.

À MICHEL LÉVY

[Paris,] mercredi soir [22 ? octobre 1862].

Mon cher Michel,

Je voudrais bien avoir, avant d'aller plus loin, les bonnes feuilles corrigées. Je suis obligé de faire des efforts de mémoire inouïs pour me rappeler quelquefois un mot que je peux avoir déjà mis.

J'ai besoin d'avoir sous ma main l'ensemble de mon œuvre, corrigé, ce qu'il y a de bon, enfin, et de définitif. Dites donc que l'on m'envoie les 2es épreuves des 1res, les 3es des secondes, etc.

Vous voyez que je travaille comme un homme. Aussi suis-je éreinté !

À vous.

À MICHEL LÉVY

[Paris,] vendredi soir [24 ? octobre 1862].

Mon cher Michel,

Le correcteur me demande l***es feuilles bonnes à tirer***…

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris,] dimanche soir, 7 heures [26 octobre 1862].

Ma chère Carolo,

Je ne me suis point encore acquitté de votre commission relativement à un maître de clavecin, par la bonne raison que depuis bientôt un mois j'ai pris l'air deux fois, une pour aller prendre un bain et une autre pour aller à l'imprimerie. Car j'ai été non pas bien malade, mais bien embêté par tous mes maux, qui ont été nombreux et variés. J'ai passé toute la semaine dernière dans mon lit, tellement abîmé de rhumatismes que je ne pouvais faire un mouvement sans crier. – C'est, Dieu merci, passé, mais Godard m'a défendu de sortir par le temps pluvieux qu'il fait. Après-demain il faut pourtant, coûte que coûte, que je me fasse voiturer à l'imprimerie. – N'ayant plus de clous, je souffrirai moins (il m'en reste un cependant, à la joue, qui me défigure). Sans compter des démangeaisons intolérables à certains endroits du corps. Bref, je n'ai pas été gai depuis un mois. Ajoute à cela les épreuves, et les discussions sur la féerie !

Il y a une malédiction sur elle (sur cette pauvre féerie), car la femme de d'Osmoy est revenue à Paris fort souffrante d'une maladie de foie, de sorte que le trio est maintenant rompu.

À l'heure qu'il est, Monseigneur dîne avec Duplan chez Mme Cornu. Monseigneur déjeune et dîne demain en ville. Monseigneur, après-demain, signe un contrat de mariage et redîne en ville. Monseigneur va bien. Monseigneur seul est beau ! Monseigneur a un tempérament si peu nerveux ! Monseigneur est un hippopotame si bien cuirassé ! Il s'en va de Paris mercredi, pour revenir deux jours au commencement de l'autre semaine et repartir définitivement.

De tout cela il résulte que j'ai la plus grande envie et la plus extrême impatience de vous voir. Vous seriez bien gentilles si vous m'arriviez au milieu de l'autre semaine, vers le

3 ou le 4 novembre. Il faudrait pour cela vous priver du voyage de Verneuil. – De plus : sous la pluie qui tombe et le froid qui pince, il est ***insensé*** à ta bonne-maman de se trimbaler dans une carriole. Je te prie de réfléchir un peu aux remords que tu aurais si elle devenait, par la suite, malade ! Je suis sûr qu'elle ne fait ce voyage que par complaisance pour toi. Donc je te prie, chère Caro, pour moi et pour elle, d'être la première à l'en dissuader. Vous irez au printemps, à votre retour ; il fera plus beau. Assez parlé de cette affaire. J'en laisse la décision, ma petite Caro, à ta sagesse et à ton cœur.

***

J'ai eu avant-hier et aujourd'hui la visite d'Ernest Chevalier, qui vient d'être nommé procureur impérial à Lyon. – Je l'ai trouvé très bon enfant et très gentil. – Feydeau est venu me voir deux fois, ainsi que Saint-Victor et mes bichons. Il n'est pas jusqu'à l'aimable Claudin qui n'ait comparu au pied de mon lit. – Je crois que je touche à la fin. N'importe ! Ç'a été une drôle de manière de passer ***mon temps*** de Paris.

Lévy, qui est venu me voir aujourd'hui, m'affirme que mon livre peut paraître dans 15 jours et même avant. J'aurai besoin de toi pour mes dédicaces et mes bandes.

Adieu, mes pauvres compagnes. Prenez garde au froid, il fait un temps terrible. Je suis bien peiné d'apprendre que le petit monsieur n'aille pas mieux. – Embrasse-le à une place propre en lui disant de ma part : « Pauvre petit bougre. »

Adieu, chère Caro.

Ton vieux ***sheik***.

Apportez-moi un gilet de chambre (le plus propre).

À BEUZEVILLE

[Paris,] lundi 27 [octobre 1862].

Cher Monsieur,

Je viens réclamer de votre complaisance un petit service que vous ne me refuserez pas, j'en suis sûr.

Voici le fait :

Le *Journal de Rouen* a publié ces jours derniers une lettre de M. de Nieuwerkerke (le directeur des musées impériaux) à propos du musée Campana. M. Cornu et ses deux coadministrateurs, justement blessés par les imputations contenues dans cette lettre, ont dû nécessairement y répondre. Vous avez reçu cette réponse ; ils espèrent que vous la publierez intégralement et le plus tôt possible. C'est un droit qu'il leur serait pénible de réclamer par sommation d'huissier.

M. Cornu, qui sait que vous êtes de mes amis, m'a prié de faire auprès de vous cette démarche officieuse.

J'ajoute, de mon chef, que M. Cornu appartient au petit groupe de mes plus *intimes* ! Tout ce que vous ferez pour lui sera fait pour moi.

Mille remerciements d'avance. Je vous serre les mains très cordialement.

À MICHEL LÉVY

[Paris,] nuit de lundi [27 ? octobre 1862].

J'ai donné depuis hier trois bons à tirer. Le correcteur peut commencer son travail. J'irai vite si on va vite.

Il faut maintenant interrompre le tirage et aller de l'avant dans la composition.

N.B. – L'enveloppe que j'ai reçue ce soir était décachetée.

J'y ai trouvé quatre feuilles tirées et la feuille que je renvoie, était-ce tout ?

À vous, mon cher Michel.

À MICHEL LÉVY

[Paris, fin d'octobre ou début de novembre 1862.]

J'ai rendu tous les bons à tirer…

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris, 3 novembre 1862.]

Ma chère Caro,

Je suis bien content de penser que je vous verrai après-demain.

Je tâcherai d'être à la gare. Vous ne me dites pas si Julie vient avec vous. – Si elle reste, dis-lui de nous envoyer ***du cidre***, dans quelques jours nous n'en aurions plus. Adieu, pauvre bibi, je vais donc pouvoir bécoter ta gentille mine.

Prends garde que ta bonne-maman n'ait froid en route.

Ton vieux ganachon.

Lundi matin.

À EUGÈNE NOËL

[Paris,] 8 novembre [1862].

Mon cher Confrère,

Merci et pardon pour le mal que je vous ai donné, ne vous préoccupez plus de la chose. Je m'en suis tiré par des tournures de rhétorique et mon « siège de Malte » est fait.

Un de ces jours, j'irai vous voir. D'ici là, comme toujours,

tout à vous.
8 novembre, samedi.

À MICHEL LÉVY

[Paris, 9 ? novembre 1862.]

M. Okmer m'a affirmé…

À MICHEL LÉVY

[Paris, 10 ? novembre 1862.]

Mon cher Michel,

Je vous renvoie votre livre…

À JULES CLAYE

[Paris,] lundi soir [10 novembre 1862].

Monsieur,

Si le tirage de la feuille II n'est pas trop avancé, y a-t-il moyen de retrancher un ***s*** : « Ils avaient l'air fatigués par de… » C'est ***fatigué***, ***fatigué*** se rapportant à ***l'air***. Les épreuves ne portaient pas d'***s***, ce qui était bien.

Peut-on intercaler une barre entre ***Carthaginois*** et ***nouveaux*** ? Les Carthaginois-nouveaux. C'est un seul mot. Il se trouve plusieurs fois.

J'ai l'honneur de vous saluer.

À JEANNE DE TOURBEY

[Paris, vers le 10 novembre 1862.]

[…] Depuis bientôt six semaines je garde la chambre et depuis un mois le lit. J'ai eu un rhumatisme articulaire… Ma première course sera pour vous, si vous êtes à Paris…

AU DOCTEUR GODARD

[Paris,] mardi soir, 8 h 1/2 [11 novembre 1862].

Voilà la troisième fois, cher Ami, que vous me manquez, ou plutôt que je vous manque. Mais cette fois, j'ai une excuse. J'avais écrit sous votre dictée : « Mardi, de 1 à 2 heures. » À 2 h 35 minutes je suis sorti pour aller à l'imprimerie où l'on m'attendait.

Ce qui m'a fait croire que vous ne deviez pas venir, c'est que 1° la séance de l'Académie de médecine est à deux heures et que 2° Mme Cloquet avait dit, hier, à ma mère que vous étiez malade. – J'ai été tantôt chez vous pour avoir de vos nouvelles.

Quant à moi, ça ne va pas mieux. – J'ai passé la nuit dernière sans fermer l'œil. Je crois qu'il est temps de recourir aux grands moyens.

Pouvez-vous venir demain ? Je vous attendrai jusqu'à 5 heures du soir. – Quoi qu'il advienne.

Mille excuses encore une fois et tout à vous.

À PAUL DE SAINT-VICTOR

[Paris,] mercredi matin.
[12 novembre 1862 (date de la poste).]

Mon cher Ami,

Pouvez-vous me renvoyer les feuilles de ***Salammbô*** ? J'en aurais besoin pour éviter les répétitions de mots dans les feuilles suivantes.

Mille poignées de main.

Et tout à vous.

À SAINTE-BEUVE

[Paris,] jeudi soir [13 novembre 1862].

Quand nous verrons-nous, mon cher Maître ? J'ai été trois fois chez vous sans avoir le plaisir de vous rencontrer.

Je me proposais d'y retourner samedi ; mais me voilà repris par mes empêchements ridicules. J'ai eu successivement un mal de genou, un mal de gorge, un rhumatisme articulaire, etc., et des ***clous*** continuellement.

Je suis avec vous, du reste, car je lis ***Port-Royal***, qui m'amuse extrêmement. Cela charme et prolonge tout à la fois mes insomnies. J'étais trop jeune autrefois pour comprendre les deux premiers volumes. J'ai recommencé par le commencement et depuis huit jours je ne fais que vous dévorer.

J'ai cependant bien envie de vous voir. Dites-moi vos heures et vos jours. N'est-ce pas le samedi et le lundi ? Dès que je pourrai endurer la voiture, je me transporterai au Mont Parnasse.

D'ici là je vous serre les mains bien affectueusement.

Tout à vous.

À SAINTE-BEUVE

[Paris, 19 novembre 1862.]

Vous êtes bien bon, mon cher Maître. Mais je ne peux me rendre demain à votre invitation. Mon rhumatisme articulaire n'est pas complètement passé ; je crains le froid. Mes ***clous***, d'ailleurs, m'empêcheraient de m'asseoir dans une voiture pour aller chez vous. Tout cela va bientôt se passer. Et nous nous verrons prochainement. Espérons-le !

D'ici là mille bonnes poignées de main et tout à vous.

Mercredi 5 heures.

À MICHEL LÉVY

[Paris, 24 ? novembre 1862.]

Mon cher Michel,

Je viens de découvrir p. 449 une faute d'impression ***déplorable***…

À ERNEST RENAN

[Paris, 24-25 ? novembre 1862.]

Cher Monsieur Renan,

Je suis si impatient ou pour mieux dire si anxieux d'avoir votre avis sur ma Carthaginoise, que je vous l'envoie dans sa demi-toilette.

Excusez les bévues qui s'y trouvent et croyez-moi, je vous prie,

tout à vous.

Vous me permettrez, n'est-ce pas, de vous offrir un exemplaire plus convenable ?

À SAINTE-BEUVE

[Paris, 24-25 ? novembre 1862.]

Mon cher Maître,

Voici enfin ma Carthaginoise. Je vous l'envoie avec ***tremblement***. Je n'ai plus maintenant rien à faire qu'à découvrir les fautes d'impression, les fautes de style, les fautes de grammaire, etc. – bref, qu'à m'humilier.

Je suis impatient de savoir ce que vous en pensez. Quand vous aurez fini la lecture de ce gros paquet, écrivez-moi un mot pour me dire le jour et l'heure où vous pouvez me recevoir. – Et je me précipiterai chez vous.

Mille poignées de main, cher Maître.

Tout à vous.

Je vous prierai de me rendre cet exemplaire. Je vous en offrirai un plus convenable.

À THÉOPHILE GAUTIER

[Paris, 25 ? novembre 1862.]

Pas n'est besoin, n'est-ce pas, de te dire que je t'attends jeudi à 6 heures.

J'espère pouvoir te donner un exemplaire.

Je me suis occupé de la grosse affaire qui sera, je crois, bien menée.

À toi, cher Théo. Ton

Mardi, 4 heures.

À MICHEL LÉVY

[Paris, 26 novembre 1862.]

Quand aurai-je mes exemplaires sur papier de Hollande ?…

À MICHEL LÉVY

[Paris, vers le 28 novembre 1862.]

L'exemplaire de Sainte-Beuve…

À JULES MICHELET

[Paris,] samedi, 2 h[eures, 29 novembre 1862].

Je suis payé, cher Maître… Payé au-delà de mes mérites, par le petit mot si bon que vous m'envoyez.

J'ai fait ce livre pour plaire à quelques esprits seulement. Parmi ceux-là je vous comptais au premier rang. N'ai-je pas ma récompense ? Qu'importe maintenant ce qu'en pensera le public !

Voilà huit jours que je veux aller vous voir pour vous parler de votre prodigieuse *Sorcière*, que j'ai dévorée en une nuit d'une seule haleine. Mais je n'ai pas eu une minute à moi tous ces jours-ci.

Je suis honteux que vous m'ayez prévenu. Vous avez toutes les supériorités, les petites comme les grandes. – Que nous reste-t-il à nous autres ? – Pas même le savoir-vivre !

Mais ce qui me reste, à moi, c'est une admiration et une sympathie (sans bornes ni restrictions) pour votre génie et pour votre personne.

Je vous serre les mains respectueusement et fortement.

À CHARLES LAMBERT

[Paris, fin de novembre 1862 ?]

Mon cher Ami,

Faites-moi le plaisir de me dire votre numéro, afin que je puisse vous envoyer une Carthaginoise.

Donnez-moi aussi l'adresse d'Urbain.

Avez-vous pensé à recommander ***Une femme bien élevée***, d'Amélie Bosquet, à Guéroult ? L'auteur attend impatiemment sa décision.

Mille poignées de main.

À MADAME HORTENSE CORNU

[Paris,] dim[anche] soir [novembre-décembre 1862].

Chère Madame,

J'espère aller vous faire une petite visite un de ces jours de cette semaine. Mais en attendant ce plaisir je prends la liberté de vous communiquer un soupçon relativement à mon ami Th. Gautier, dont vous m'avez promis, avec tant de bienveillance, de vous occuper.

Alph[onse] Royer sort de l'Opéra. Il va falloir le placer bien entendu. On le casera dans les beaux-arts ou dans les théâtres, cela va sans dire. – La place en question pourrait bien être prise par lui ? Votre ***ennemi*** va sortir du Louvre, dit-on. Tout cela ne va faire qu'une seule affaire. Oubliera-t-on encore une fois le critique du ***Moniteur***, qui a le malheur d'être un grand poète ? Est-ce le moment de songer à lui ? Je le crois.

Voilà tout ce que j'avais à vous dire, et puis que je vous remercie d'avance, et que je vous baise les mains en vous priant de me croire, Madame, votre tout dévoué et affectionné.

À MICHEL LÉVY

[Paris,] lundi matin [1er ? décembre 1862].

Je serai ce soir chez vous…

À ERNEST FEYDEAU

[Paris, vers le 2 décembre 1862.]

Merci, mon cher Vieux.

***

J'ai passé trois heures cet après-midi à mes corrections. Il restera peu de fautes.

Quant à ***piétiner***, c'est toi qui te trompes, mon bon, piétiner étant un verbe neutre (voy. le dict. de l'Acad[émie]). Cuvillier-Fleury est beau ! Je t'embrasse.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Paris, 3 décembre 1862.]

J'ai vu hier le père Sainte-Beuve ***horripilé***, furieux contre ***Salammbô***. Nous n'en dînons pas moins ensemble samedi chez Magny. Mais je ne sais pas l'adresse exacte dudit restaurant. ***Envoyez-la-moi***.

J'ai trouvé votre volume en rentrant. – Je vais le relire, afin d'en parler pertinemment.

Comme vous sortez de bonne heure ! J'ai été tout dupe, hier, de ne pas vous trouver !

Mille tendresses.

Mercredi 2 heures.

MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE À GUSTAVE FLAUBERT

Angers, 3 décembre 1862.

Cher Monsieur et ami,

Je viens vous dire combien j'ai été touchée et reconnaissante de l'envoi de votre ouvrage. J'en serais toute confuse si je n'y voyais une preuve de souvenir, et d'une amitié qui m'honore. Je suis si peu de chose comme intelligence comparée à la vôtre, que je m'étonne que vous puissiez me compter pour quelque chose. Ce n'est que du côté du cœur que je puis prétendre à votre sympathie, car je comprends le vôtre, son exquise sensibilité et sa bonté ! J'ai lu en grande partie ***Salammbô***, et ce n'est pas sans peine ! C'est un livre si terrible que je craignais d'en devenir folle, surtout dans mon état maladif et nerveux. Si, comme je le crois, l'auteur s'identifie avec son sujet, vous avez dû cruellement souffrir, c'est une œuvre de titan et qui va soulever bien des polémiques, le bruit sera grand, comptez-y. Si vous le permettez, j'écrirai un petit compte rendu de ***Salammbô***, il n'aura d'autre mérite que celui de vous avoir compris, je l'espère. Votre récit est homérique et rappelle souvent ***L'Iliade***. Vous avez fait revivre tout un monde évanoui, votre livre est si nouveau, si impossible à imiter qu'il fera une immense sensation. J'ai commencé ***Sibylle*** d'Octave Feuillet qu'on vante tant ; rien n'est aussi fade, aussi dénué d'idées que ce roman bon pour les petites filles. Je lis un article sérieux sur l'âme

de Lainet, enfin tout est bien pauvre en littérature et en fait d'art. Que vous dirai-je de mon état moral, il est déplorable, il y a des jours où je me sens folle entièrement. Je me désespère, j'ai pris en haine tout ce qui m'entoure, personnes et choses. Il me semble que je retrouve ici partout l'empreinte de mes idées folles, et qu'il y a ensuite réaction vers moi. Je suis à la campagne, isolée. J'ai encore eu le chagrin de ne plus voir les seuls amis que j'eusse auprès de moi, et avec lesquels je pouvais échanger quelques idées. Ils se sont fâchés pour une vente de terrains par trop désavantageuse pour moi, pour qu'il me fût possible d'y consentir. De plus en plus, je sens la nécessité de quitter Angers, mais où irai-je ? Ma santé est telle que je me dis chaque matin que je n'irai pas jusqu'au printemps. Je ne puis faire de longs voyages. Je serais allée à Nantes si l'air n'y eût été plus humide qu'ici. Je suis prisonnière dans ma maison, hier je suis sortie au soleil et me voilà malade. Plaignez-moi et pensez un peu à celle qui ne vous oublie jamais. Puissiez-vous être heureux. Adieu et croyez à l'amitié inaltérable avec laquelle je suis.

M.-S. LEROYER DE CHANTEPIE.

À MICHEL LÉVY

[Paris,] jeudi matin [4 décembre 1862].

Mon cher Ami,

On m'avertit que M. Adolphe Amat, directeur de la *Revue française*…

À JULES DUPLAN

[Paris, 6 décembre 1862.]

Mon bon Vieux,

Je t'engage à ne pas venir dimanche chez moi parce que Du Camp s'y trouvera, probablement.

Comme Monseigneur est ici pour deux ou trois jours encore, veux-tu venir dîner avec nous, lundi ?

On m'a dit qu'il y avait un éreintement de ***Salammbô*** dans ***Le Monde***, journal religieux. Je suis poursuivi par la ***Haine*** des prêtres.

Adieu, vieux, à lundi.

Ton

Samedi matin.

À ERNEST FEYDEAU

[Paris, lundi soir 8 décembre 1862.]

Mes compliments, cher Ami, et mes doubles compliments, un homme comme toi ne pouvait faire qu'un mâle.

Tu serais bien gentil de m'envoyer le plus souvent possible un bulletin ***de*** la santé ***de*** Mme Feydeau.

Quant à mon enfant à moi, je te conseille de lire ***Le Siècle*** d'aujourd'hui et ***Le Monde*** de vendredi, tu t'amuseras. Sainte-Beuve s'est radouci. Demain paraît le Cuvillier-Fleury. Mais le plus beau c'est ***Le Publicateur de Louviers*** qui me loue (SÉRIEUSEMENT) de ressembler à Marmontel. Il se

pourrait bien, après tout, que je ne fusse qu'un classique et un rococo ? qui ne t'en aime pas moins et qui t'embrasse avec le respect dû à un patriarche !!!

À LAURE DE MAUPASSANT

Paris, 8 décembre 1862.

Ta bonne lettre m'a bien touché, ma chère Laure ; elle a remué en moi des vieux sentiments toujours jeunes. Elle m'a apporté, comme sur un souffle d'air frais, toute la senteur de ma jeunesse où notre pauvre Alfred a tenu une si grande place ! Ce souvenir-là ne me quitte pas. Il n'est point de jour, et j'ose dire presque point d'heure où je ne songe à lui. Je connais, maintenant, ce qu'on est convenu d'appeler « les hommes les plus intelligents de l'époque ». Je les toise à sa mesure et les trouve médiocres en comparaison. Je n'ai ressenti auprès d'aucun d'eux l'éblouissement que ton frère me causait. Quels voyages il m'a fait faire dans le bleu, celui-là ! et comme je l'aimais ! Je crois même que je n'ai aimé personne (homme ou femme) comme lui. J'ai eu, lorsqu'il s'est marié, un chagrin de jalousie très profond ; ç'a été une rupture, un arrachement ! Pour moi il est mort deux fois et je porte sa pensée constamment comme une amulette, comme une chose particulière et intime. Combien de fois dans les lassitudes de mon travail, au théâtre, à Paris, pendant un entracte, ou seul à Croisset au coin du feu, dans les longues soirées d'hiver, je me reporte vers lui, je le revois et je l'entends ! Je me rappelle, avec délices et mélancolie tout à la fois, nos interminables conversations mêlées de bouffonneries et de métaphysique, nos lectures, nos rêves et nos aspirations si hautes ! Si je vaux quelque chose, c'est sans

doute à cause de cela. J'ai conservé pour ce passé un grand respect ; nous étions très beaux ; je n'ai pas voulu déchoir.

Je vous revois tous dans votre maison de la Grande-Rue, quand vous vous promeniez en plein soleil sur la terrasse, à côté de la volière. J'arrivais et le rire du « Garçon » éclatait, etc. Combien il me serait doux de causer de tout cela avec toi, ma chère Laure ! Nous avons été bien longtemps sans nous revoir.

Mais j'ai suivi de loin ton existence et participé intérieurement à des souffrances que j'ai devinées. Je t'ai « comprise » enfin. C'est un vieux mot, un mot de notre temps, de la bonne école romantique. Il exprime tout ce que je veux dire et je le garde.

Puisque tu m'as parlé de ***Salammbô***, ton amitié apprendra avec plaisir que ma Carthaginoise fait son chemin dans le monde : mon éditeur annonce pour vendredi la deuxième édition. Grands et petits journaux parlent de moi. Je fais dire beaucoup de sottises. Les uns me dénigrent, les autres m'exaltent. On m'a appelé « ilote ivre », on a dit que je répandais « un air empesté », on m'a comparé à Chateaubriand et à Marmontel, on m'accuse de viser à l'Institut, et une dame qui avait lu mon livre a demandé à un de mes amis si Tanit n'était pas un diable. Voilà ! Telle est la gloire littéraire. Puis on parle de vous de temps à autre, puis on vous oublie – et c'est fini.

N'importe ; j'avais fait un livre pour un nombre très restreint de lecteurs et il se trouve que le public y mord. Que le dieu de la librairie soit béni ! J'ai été bien content de savoir qu'il te plaisait, car tu sais le cas que je fais de ton intelligence, ma chère Laure. Nous sommes non seulement des amis d'enfance, mais presque des camarades d'études. Te

rappelles-tu que nous lisions ***Les Feuilles d'automne*** à Fécamp, dans la petite chambre du second étage ?

Fais-moi le plaisir de m'excuser près de ta mère et de ta sœur si je ne leur ai pas envoyé un volume ; mais j'ai eu un nombre d'exemplaires fort restreint et beaucoup de cadeaux à faire. Je savais d'ailleurs Mme Le Poittevin à Étretat et je comptais sur toi comme lectrice. Embrasse tes fils de ma part et à toi, ma chère Laure, avec deux très longues poignées de main, la meilleure pensée de ton vieil ami.

À SAINTE-BEUVE

[Paris, 8 décembre 1862.]

Je vous remercie, cher Maître. Vous m'avez traité aussi aimablement que possible. – Le préambule m'a d'ailleurs ***touché***. Je n'avais pas besoin de cela pour savoir que vous m'aimez. Mais de pareilles preuves d'estime sont toujours très ***flatteuses*** – même pour les anthropophages.

Avez-vous jeté les yeux sur l'article du ***Siècle***, par hasard ? C'est un contrepoids, mais qui m'a fait moins peine que le vôtre ne m'a fait de plaisir.

J'irais vous voir si je ne vous savais trop occupé – et occupé de moi.

Merci donc encore une fois. Je vous serre les mains très tendrement.

Tout à vous.

Lundi soir.

À PAUL DE SAINT-VICTOR

[Paris,] lundi soir [8 décembre ? 1862].

Êtes-vous assez brave pour venir, après-demain mercredi, dîner chez votre serviteur ?

Nous serons quatre, vous, Théo, Bouilhet et moi, qui vous serre les mains.

À MICHEL LÉVY

[Paris, vers le 8-10 décembre 1862.]

P. 4, ligne 14 « … d'anis ***s'alternaient*** »…

À ALFRED BAUDRY

[Paris,] mardi soir [9 décembre 1862].

Je crois dans mes envois de volumes à Rouen avoir oublié M. Deschamps. Voulez-vous lui en présenter mes excuses, il était cependant sur ma liste. Je n'ai plus d'exemplaires, il n'y en a plus. Les quatre mille de la première édition sont épuisés ! Michel met en vente la seconde édition vendredi ; elle sera, celle-là, ***purgée*** des fautes d'impression. J'expédierai à M. Deschamps un volume dès que j'en aurai.

Mille poignées de main.

Ça va rudement bien. J'ai séduit les ***sheiks*** de la littérature (serai-je un classique ?), mais ce qu'il y a de meilleur : le public.

Quid à Rouen ? Demandez ***Le Publicateur de Louviers***. Il y a un article qui vous fera rire. Informez-vous de l'auteur.

À ALFRED BAUDRY

[Paris,] dimanche soir [14 décembre 1862].

Mon chef Ami,

Il a paru ce soir dans ***La Presse*** un article de Saint-Victor ***splendide***. Un peu plus et il m'appellerait le Père éternel.

Vous devriez vous arranger pour qu'on le reproduisît dans ***Le Fanal*** – cela vaudra bien Brescy comme forme, fond, intention (et agrément pour l'auteur).

À défaut du ***Journal de Rouen***, faites-le mettre dans ***Le Nouvelliste***.

Je suis pas mal trépigné par les ânes, quelques roses ne nuiront pas.

Vous êtes bien paresseux, mon brave !

J'aurai encore, en fait d'articles favorables dans ***Le Moniteur***, ***Le Nord*** et ***Le Pays***, les critiques de Théo, Ph. Boyer et Baudelaire.

À vous, mon cher Vieux.

À partir de demain je m'enferme et je me remets à travailler.

À MICHEL LÉVY

[Paris, mi-décembre 1862.]

Mon cher Michel,

Ci-inclus une lettre de M. Ch. Bernard-Derosne…

À MICHEL LÉVY

[Paris,] mardi, 2 heures [16 décembre 1862].

Mon cher Michel,

Voici 75 francs que je vous dois pour 15 exempl[aires] de *Salammbô*…

À MAURICE SCHLÉSINGER

[Paris,] jeudi soir [18 décembre 1862].

Deux mots seulement, mon cher Maurice, car je suis un peu accablé d'affaires. – Dieu merci elles touchent à leur fin et la semaine prochaine je rentre dans mon calme.

Je vous ai envoyé à Baden un volume dès l'apparition de *Salammbô*, c'est-à-dire dans les premiers jours de ce mois-ci, réclamez-le.

J'écris à Lévy en ce moment d'envoyer à M. Cotta un exemplaire de ***Salammbô*** et un de ***Bovary***.

Je n'oublierai pas les enfants de Maria. J'ai rencontré votre fils sur le boulevard, il y a quelques jours.

Donnez-moi des nouvelles de vous et des vôtres, de votre pauvre femme surtout. Mille remerciements pour votre bon souvenir.

Je vous embrasse.

Boulevard du Temple, 42.

À MICHEL LÉVY

[Paris,] jeudi soir [18 décembre 1862].

Mon cher Michel,

Un de vos anciens collègues, Maurice Schlésinger…

À FÉLICIEN DE SAULCY

[Paris, 18-19 décembre 1862.]

Vous ne sauriez croire, mon cher Ami, le plaisir profond que m'a causé votre bonne lettre. J'avais fait ce livre pour un petit nombre d'hommes seulement, dont je redoutais la critique. Vous êtes au premier rang de ceux-là, et le juge le plus compétent en pareille matière. Vous m'applaudissez. Que me faut-il de plus ? Je suis payé.

Je ferai mon profit de votre observation sur ***Rabatna*** (qu'il faut écrire avec deux ***b***, n'est-ce pas ?).

Quant aux boucliers appendus en dehors des tours, c'est effectivement dans la Bible que j'ai trouvé ce détail.

Le ***Zaïmph*** est mentionné dans Athénée, XII, 58, qui en donne même la description. Ce devait être une chose très importante, puisqu'il fut pris par Scipion Émilien, reporté à Carthage par Caius Gracchus, qu'il revint à Rome sous Héliogabale, puis fut rendu à Carthage. – Le nom d'Héliogabale m'a fait conjecturer que ce ***peplos*** d'Astarté devait avoir un sens religieux profond. – Et j'en ai fait une sorte de palladium.

Au reste, je ne distingue plus maintenant dans mon livre, les conjectures des sources authentiques.

Vous avez vu que mes intentions étaient bonnes et mes recherches sincères ; vous m'en avez tenu compte. Voilà ce qui m'a attendri.

Je suis bien fier de votre opinion, cher ami, et bien heureux en même temps d'avoir amusé Mme de Saulcy, à qui je vous prie de présenter mes très humbles hommages et respects.

N'est-ce pas le jeudi que l'on vous trouve ? Car je veux aller vous voir, non pour « recevoir des compliments » (ce qui n'est pas désagréable pourtant) mais pour vous dire que je vous aime et suis tout à vous.

P.-S. – Je connais très bien votre inscription de Marseille, mais je ***n'ai pu*** la faire entrer dans mon livre, ainsi que

deux ou trois choses que je regrette, les peaux de gorille, entre autres, rapportées par Hannon (Hérodote).

Boul[evard] du Temple, 42.

À THÉOPHILE GAUTIER

[Paris, 22 décembre 1862.]

Quel bel article, mon cher Théo, et comment t'en remercier ? Si l'on m'avait dit, il y a vingt ans, que ce Théophile Gautier, dont je me bourrais l'imagination, écrirait sur mon compte de pareilles choses, j'en serais devenu fou d'orgueil.

As-tu lu la troisième ***Philippique*** de Sainte-Beuve ? Mais ton ***Panégyrique de Trajan*** me venge et au-delà.

Dois-je vous attendre après-demain ? Dis à Toto de me répondre là-dessus.

Ton vieux.

À JULES DUPLAN

[Paris,] lundi soir [22 décembre 1862].

Il est bien entendu que c'est jeudi jour de Noël (et non pas mercredi) que tu dînes chez ton ami. Nous serons seuls avec ma mère et ma nièce.

Lis l'article de Théo paru ce matin.

Présentement je m'amuse beaucoup, étant en train d'éreinter mon petit ami Sainte-Beuve dans le silence du cabinet et entre quatre ***z'yeux***. Je te montrerai cette élucubration, qu'il gardera pour lui, sois-en sûr.

Ton vieux.

À SAINTE-BEUVE

[Paris, 23-24 décembre 1862.]

Mon cher Maître,

Votre troisième article sur ***Salammbô*** m'a ***radouci*** (je n'ai jamais été bien furieux). Mes amis les plus intimes se sont un peu irrités des deux autres. Mais moi, à qui vous avez dit franchement ce que vous pensez de mon gros livre, je vous sais gré d'avoir mis tant de clémence dans votre critique. Donc, encore une fois, et bien sincèrement, je vous remercie des marques d'affection que vous me donnez, et passant par-dessus les politesses, je commence

MON APOLOGIE.

Êtes-vous bien sûr, d'abord – dans votre jugement général – de n'avoir pas obéi un peu trop à votre impression nerveuse ? L'objet de mon livre, tout ce monde barbare, oriental, molochiste, vous déplaît ***en soi*** ! Vous commencez par douter de la réalité de ma reproduction, puis vous me dites : « Après tout, elle peut être vraie ? » ; et comme conclusion : « Tant pis si elle est vraie ! » À chaque minute vous vous étonnez ; et vous m'en voulez d'être étonné. Je n'y peux rien, cependant ! Fallait-il embellir, atténuer, ***franciser*** ? Mais vous me reprochez, vous-même, d'avoir fait un poème,

d'avoir été classique dans le mauvais sens du mot et vous me battez avec ***Les Martyrs*** !

Or, le système de Chateaubriand me semble diamétralement opposé au mien ? Il partait d'un point de vue tout idéal. Il rêvait des martyrs ***typiques***. Moi, j'ai voulu fixer un mirage en appliquant à l'Antiquité les procédés du roman moderne, et j'ai tâché d'être simple. Riez tant qu'il vous plaira, oui ! je dis ***simple***, et non pas ***sobre***. Rien de plus compliqué qu'un Barbare. Mais j'arrive à vos articles. Et je me défends (je vous combats) pied à pied.

Dès le début je vous arrête, à propos du ***Périple*** d'Hannon, admiré par Montesquieu et que je n'admire point. À qui peut-on faire croire aujourd'hui, que ce soit là un document ***original*** ? C'est évidemment traduit, raccourci, échenillé et arrangé par un Grec. Jamais un Oriental, quel qu'il soit, n'a écrit de ce style. J'en prends à témoin l'inscription d'Eschmounazar, si emphatique et redondante ! Des gens qui se font appeler fils de Dieu, œil de Dieu (voyez les inscriptions du colonel Hamaker) ne sont pas simples, comme vous l'entendez ! – Et puis vous m'accorderez que les Grecs ne comprenaient rien au monde barbare. S'ils y avaient compris quelque chose, ils n'eussent pas été des Grecs. L'Orient répugnait à l'hellénisme. Quels travestissements n'ont-ils pas fait subir à tout ce qui leur a passé par les mains d'étranger ! – J'en dirai autant de Polybe. C'est pour moi une autorité incontestable, quant aux faits. Mais tout ce qu'il n'a pas vu (ou omis intentionnellement, car lui aussi, il avait un cadre et une école), je peux bien aller le chercher partout ailleurs. Le ***Périple*** d'Hannon n'est donc pas « un monument carthaginois », bien loin « d'être le seul » comme vous le dites. Un vrai monument carthaginois, c'est l'inscription de Marseille écrite en vrai punique. Il est simple, celui-là, je l'avoue, car

c’est un tarif, et encore l’est-il moins que ce fameux ***Périple*** où perce un petit coin de merveilleux à travers le grec ; ne fût-ce que ces peaux de gorilles prises pour des peaux humaines et qui étaient appendues dans le temple de Moloch, traduisez Saturne, et dont je vous ai épargné la description. Et d’une ! Remerciez-moi. Je vous dirai même entre nous que le ***Périple*** d’Hannon m’est complètement odieux, pour l’avoir lu et relu avec les six dissertations de Bougainville (dans les ***Mémoires de l’Académie des inscriptions***), sans compter mainte thèse de doctorat – le ***Périple*** d’Hannon étant un sujet de thèse.

Quant à mon héroïne, je ne la défends pas. Elle ressemble selon vous à « une Elvire sentimentale », à Velléda, à Bovary. Mais non ! Velléda est active, intelligente, européenne, Mme Bovary est agitée par des passions multiples. Salammbô, au contraire, demeure clouée par l’idée fixe. C’est une maniaque, une espèce de sainte Thérèse ? N’importe ! Je ne suis pas sûr de sa réalité. Car ni moi, ni vous, ni personne, aucun Ancien et aucun Moderne ne peut connaître la femme orientale par la raison qu’il est impossible de la fréquenter.

Vous m’accusez de manquer de logique et vous me demandez : « Pourquoi les Carthaginois ont-ils massacré les Barbares ? » La raison en est bien simple : ils haïssent les mercenaires, ceux-là leur tombent sous la main, ils sont les plus forts et ils les tuent. Mais « la nouvelle, dites-vous, pouvait arriver d’un moment à l’autre au camp ». Par quel moyen ? Et qui donc l’eût apportée ? Les Carthaginois ? Mais dans quel but ? Des Barbares ? Mais il n’en restait plus dans la ville ! Des étrangers ? Des indifférents ? Mais j’ai eu soin de montrer que les communications n’existaient pas entre Carthage et l’armée !

Pour ce qui est d'Hannon (*le lait de chienne*, soit dit en passant, n'est point une ***plaisanterie***, mais il était et ***est encore*** un remède contre la lèpre : voyez ***Dictionnaire des sciences médicales***, article « Lèpre » ; mauvais article, d'ailleurs, et dont j'ai rectifié les données d'après mes propres observations faites à Damas et en Nubie), Hannon, dis-je, s'échappe parce que les mercenaires le laissent volontairement s'échapper. Ils ne sont pas encore ***déchaînés*** contre lui. L'indignation leur vient ensuite avec la réflexion. Car il leur faut beaucoup de temps avant de comprendre toute la perfidie des Anciens. (Voyez le commencement de mon chapitre IV.)

Mâtho ***rôde comme un fou*** autour de Carthage. Fou est le mot juste. L'amour tel que le concevaient les Anciens n'était-il pas une folie, une malédiction, une maladie envoyée par les dieux ? Polybe serait bien ***étonné***, dites-vous, de voir ainsi son Mâtho. Je ne le crois pas, et M. de Voltaire n'eût point partagé cet étonnement. Rappelez-vous ce qu'il dit de la violence des passions en Afrique, dans ***Candide***, récit de la vieille : « C'est du feu, du vitriol, etc. »

À propos de l'aqueduc : « ***Ici on est dans l'invraisemblance jusqu'au cou***. » Oui, cher Maître, vous avez raison et plus même que vous ne croyez ; mais pas comme vous le croyez. Je vous dirai plus loin ce que je pense de cet épisode, amené non pour décrire l'aqueduc, lequel m'a donné beaucoup de mal, mais pour faire entrer convenablement dans Carthage mes deux héros. C'est d'ailleurs le ressouvenir d'une anecdote rapportée dans Polyen (***Ruses de guerre***), l'histoire de Théodore, l'ami de Cléon, lors de la prise de Sestos par les gens d'Abydos.

« On regrette un lexique. » Voilà un reproche que je trouve souverainement injuste. J'aurais pu assommer le lec-

teur avec des mots techniques. Loin de là ! j'ai pris soin de traduire tout en français. Je n'ai pas employé un seul mot spécial sans le faire suivre de son explication immédiatement. J'en excepte les noms de monnaie, de mesure et de mois que le sens de la phrase indique. Mais quand vous rencontrez dans une page ***Kreutzer***, ***yard***, ***piastre*** ou ***penny***, cela vous empêche-t-il de la comprendre ? Qu'auriez-vous dit, si j'avais appelé Moloch ***Melek***, Hannibal ***Han-Baal***, Carthage ***Karts-Adda***, et si, au lieu de dire que les esclaves au moulin portaient des muselières, j'avais écrit des ***pausicappes*** ! Quant aux noms de parfums et de pierreries, j'ai bien été obligé de prendre les noms qui sont dans Théophraste, Pline et Athénée. Pour les plantes, j'ai employé les noms latins, les ***mots reçus***, au lieu des mots arabes ou phéniciens. Ainsi j'ai dit ***lawsonia*** au lieu de ***henneh***, et même j'ai eu la complaisance d'écrire ***lausonia*** par un ***u***, ce qui est une faute, et de ne pas ajouter ***inermis*** qui eût été plus précis. De même pour ***kok'heul*** que j'écris ***antimoine***, en vous épargnant ***sulfure***, ingrat ! Mais je ne peux pas, par respect pour le lecteur français, écrire Hannibal et Hamilcar sans ***H***, puisqu'il y a un esprit rude sur l'α et m'en tenir à Rollin ! Un peu de douceur !

Quant au ***temple de Tanit***, je suis sûr de l'avoir reconstruit tel qu'il était, avec le traité de la déesse de Syrie, avec les médailles du duc de Luynes, avec ce qu'on sait du Temple de Jérusalem, avec un passage de saint Jérôme cité par Selden (***De diis Syriis***), avec le plan du temple de Gozzo qui est bien carthaginois, et mieux que tout cela : avec les ruines du temple de Thugga que j'ai vu, moi-même, de mes yeux, et dont aucun voyageur ni antiquaire, que je sache, n'a parlé. N'importe, direz-vous, c'est drôle ! Soit. – Quant à la description en elle-même, au point de vue littéraire, je la trouve, moi, très compréhensible, et le drame n'en est pas embarrassé, car Spendius et Mâtho restent au premier plan.

On ne les perd pas de vue. Il n'y a point dans mon livre une description isolée, gratuite ; toutes ***servent*** à mes personnages et ont une influence lointaine ou immédiate sur l'action.

Je n'accepte pas non plus le mot de ***chinoiserie*** appliqué à la chambre de Salammbô, malgré l'épithète d'***exquise*** qui le relève (comme ***dévorants*** fait à ***chiens*** dans le fameux songe), parce que je n'ai pas mis là un seul détail qui ne soit dans la Bible, ou que l'on ne rencontre encore en Orient. Vous me répétez que la Bible n'est pas un guide pour Carthage (ce qui est un point à discuter), mais les Hébreux étaient plus près des Carthaginois que des Chinois, convenez-en ! D'ailleurs, il y a des choses de climat qui sont éternelles. Pour ce mobilier et les costumes, je vous renvoie aux textes réunis dans la 19e dissertation de l'abbé Mignot (***Mémoires de l'Académie des inscriptions***, tome XLVIII ou XLIX, je ne sais plus).

Quant à ce goût « d'opéra, de pompe et d'emphase », pourquoi donc voulez-vous que les choses n'aient pas été ainsi, puisqu'elles sont telles maintenant ! Les cérémonies des visites, les prosternations, les invocations, les encensements et tout le reste, n'a pas été inventé par Mahomet, je suppose.

Il en est de même d'Hannibal. Pourquoi trouvez-vous que j'ai fait son enfance ***fabuleuse*** ? Est-ce parce qu'il tue un aigle ? Beau miracle dans un pays où les aigles abondent ! Si la scène eût été placée dans les Gaules, j'aurais mis un hibou, un loup, ou un renard. Mais, Français que vous êtes, vous êtes habitué, ***malgré vous***, à considérer l'aigle comme un oiseau noble, et plutôt comme un symbole que comme un être animé. Ils existent, cependant.

Vous me demandez où j'ai pris une « pareille idée du Conseil de Carthage » ? Mais dans tous les milieux analogues par les temps de Révolution, depuis la Convention jusqu'au Parlement d'Amérique, où naguère encore on s'échangeait des coups de canne et des coups de revolver, lesquelles cannes et lesquels revolvers étaient apportés (comme mes poignards) dans la manche des paletots. Et même mes Carthaginois sont plus décents que les Américains, puisque le public n'était pas là. Vous me citez, en opposition, une grosse autorité, celle d'Aristote. Mais Aristote, antérieur à mon époque de plus de 80 ans, n'est ici d'aucun poids. D'ailleurs il se trompe grossièrement, le Stagirique, quand il affirme qu'« on n'a jamais vu à Carthage d'émeute ni de tyran ». Voulez-vous des dates ? En voici : il y avait eu la conspiration de Carthalon, 530 avant Jésus-Christ ; les empiétements des Magon, 460 ; la conspiration d'Hannon, 337 ; la conspiration de Bomilcar, 307. Mais je dépasse Aristote ! À un autre.

Vous me reprochez les « escarboucles formées par l'urine des lynx ». C'est du Théophraste, ***Traité des pierreries*** : tant pis pour lui. J'allais oublier Spendius ! Eh bien, non, cher Maître, son stratagème n'est ni ***bizarre*** ni ***étrange***. C'est presque un poncif. Il m'a été fourni par Élien (***Histoire des animaux***) et par Polyen (***Stratagèmes***). Cela était même si connu depuis le siège de Mégare par Antipater (ou Antigone), que l'on nourrissait exprès des porcs avec les éléphants pour que les grosses bêtes ne fussent pas effrayées par les petites. C'était, en un mot, une farce usuelle, et probablement fort usée au temps de Spendius. Je n'ai pas été obligé de remonter jusqu'à Samson. Car j'ai repoussé, autant que possible, tout détail appartenant à des époques légendaires.

J'arrive aux richesses d'Hamilcar. Cette description, quoi que vous disiez, est au second plan. Hamilcar la domine, et je *la crois très motivée*. La colère du suffète va en augmentant à mesure qu'il aperçoit les déprédations commises dans sa maison. Loin d'être « à tout moment hors de lui », il n'éclate qu'à la fin, quand il se heurte à une injure personnelle. « Qu'il ne gagne pas à cette visite », cela m'est bien égal, n'étant point chargé de faire son panégyrique. Mais je ne pense pas l'avoir « taillé en charge aux dépens du reste du caractère ». L'homme qui tue plus loin les mercenaires de la façon que j'ai montrée (ce qui est un joli trait de son fils Hannibal, en Italie), est bien le même qui fait falsifier ses marchandises et fouetter à outrance ses esclaves.

Vous me chicanez sur les « onze mille trois cent quatre-vingt-seize hommes » de son armée en me demandant : « D'où le savez-vous ? » Ce nombre « qui vous l'a dit » ? Mais vous venez de le voir, vous-même, puisque j'ai dit le nombre d'hommes qu'il y avait dans les différents corps de l'armée punique. C'est le total de l'addition, tout bonnement, et non un chiffre jeté au hasard pour produire un effet de précision.

Il n'y a ni *vice malicieux* ni *bagatelle* dans mon serpent. Ce chapitre est une espèce de précaution oratoire pour atténuer celui de la tente, qui n'a choqué personne, et qui, sans le serpent, eût fait pousser des cris. J'ai mieux aimé un effet impudique (si impudeur il y a) avec un serpent qu'avec un homme. Salammbô, avant de quitter sa maison, s'enlace au génie de sa famille, à la religion même de sa patrie en son symbole le plus antique, voilà tout. Que cela soit « messéant dans une *Iliade* ou une *Pharsale* », c'est possible ; mais je n'ai pas eu la prétention de faire *L'Iliade* ni *La Pharsale*.

Ce n'est pas ma faute, non plus, si les orages sont fréquents dans la Tunisie à la fin de l'été. Chateaubriand n'a pas plus inventé les orages que les couchers de soleil, et les uns et les autres, il me semble, appartiennent à tout le monde. Notez d'ailleurs que l'âme de cette histoire est Moloch, le Feu, la Foudre. Ici le Dieu lui-même, sous une de ses formes, agit : il dompte Salammbô. Le tonnerre était donc bien à sa place. C'est la voix de Moloch resté en dehors. Vous avouerez de plus que je vous ai épargné ***la description classique de l'orage***. Et puis mon pauvre orage ne tient pas en tout ***trois*** lignes, et à des endroits différents !

L'incendie qui suit m'a été inspiré par un épisode de l'histoire de Massinissa, par un autre de l'histoire d'Agathoclés et par un passage d'Hirtius – tous les trois dans des circonstances analogues. Je ne sors pas du milieu, du pays même de mon action, comme vous voyez.

À propos des parfums de Salammbô, vous m'attribuez plus d'imagination que je n'en ai. Sentez donc, humez, dans la Bible, Judith et Esther ! On les pénétrait, on les empoisonnait de parfums littéralement. – C'est ce que j'ai eu soin de dire au commencement, dès qu'il a été question de la maladie de Salammbô.

Pourquoi ne voulez-vous pas non plus que « la disparition du Zaïmph » ait été pour ***quelque chose*** dans la perte de la bataille, puisque l'armée des mercenaires contenait des gens qui croyaient au Zaïmph ! J'indique les causes principales (3 mouvements militaires) de cette perte ; puis j'ajoute celle-là comme cause secondaire et dernière.

Dire que j'ai « inventé des supplices », aux funérailles des Barbares, n'est pas exact. Hendrich (***Carthago, seu Carth. respublica***, 1664) a réuni des textes pour prouver que les Car-

thaginois avaient coutume de mutiler les cadavres de leurs ennemis, et vous vous étonnez que des Barbares qui sont vaincus, désespérés, enragés, ne leur rendent pas la pareille, n'en fassent pas autant une fois, et cette fois-là, seulement ? Faut-il vous rappeler Mme de Lamballe, les Mobiles en 48, et ce qui se passe actuellement aux États-Unis ? J'ai été sobre et très doux, au contraire.

Et puisque nous sommes en train de nous dire nos vérités, franchement, je vous avouerai, cher Maître, que « la pointe d'imagination sadique » m'a un peu blessé. Toutes vos paroles sont graves. Or un tel mot de vous, lorsqu'il est imprimé, devient presque une flétrissure. Oubliez-vous que je me suis assis sur les bancs de la correctionnelle comme prévenu d'outrage aux mœurs, et que les imbéciles et les méchants se font des armes de tout ? Ne soyez donc pas étonné si un de ces jours vous lisez dans ***Le Figaro*** quelque chose d'analogue à ceci : « M. G. Flaubert est un disciple de De Sade. Son ami, son parrain, un maître en fait de critique l'a dit lui-même assez clairement, bien qu'avec cette finesse et cette bonhomie railleuse qui, etc. » Qu'aurais-je à répondre – et à faire ?

Je m'incline devant ce qui suit. Vous avez raison, cher Maître. J'ai donné le coup de pouce. J'ai forcé l'histoire. Et comme vous le dites très bien, « j'ai voulu faire un siège ». Mais dans un sujet militaire, où est le mal ? Et puis, je ne l'ai pas complètement inventé, ce siège. Je l'ai seulement un peu chargé. Là est toute ma faute.

Mais pour « le passage de Montesquieu » relatif aux immolations d'enfants, je m'insurge. Cette horreur ne fait pas dans mon esprit ***un doute***. (Songez donc que les sacrifices humains n'étaient pas complètement abolis EN GRÈCE à la bataille de Leuctres, 370 avant Jésus-Christ.) Malgré la

condition imposée par Gélon (440), dans la guerre contre Agathoclès (309), on brûla, selon Diodore, 200 enfants ; et quant aux époques postérieures, je m'en rapporte à Silius Italicus, à Eusèbe, et surtout à saint Augustin, lequel affirme que la chose se passait encore quelquefois, de son temps.

Vous regrettez que je n'aie point introduit parmi les Grecs un philosophe, un raisonneur chargé de nous faire un cours de morale, ou commettant de bonnes actions, un monsieur enfin « sentant comme nous ». Allons donc ! était-ce possible ? Aratus, que vous rappelez, est précisément celui d'après lequel j'ai rêvé Spendius, c'était un homme d'escalades et de ruses, qui tuait très bien la nuit les sentinelles et qui avait des éblouissements au grand jour. Je me suis refusé un contraste, c'est vrai ; mais un contraste facile, un contraste ***voulu*** et faux.

J'ai fini l'analyse et j'arrive à votre jugement. Vous avez peut-être raison dans vos considérations sur le roman historique appliqué à l'Antiquité, et il se peut très bien que j'aie échoué. Cependant, d'après toutes les vraisemblances et mes impressions, à moi, je crois avoir fait quelque chose qui ressemble à Carthage. Mais là n'est pas la question, je me moque de l'archéologie ! Si la couleur n'est pas une, si les détails détonnent, si les mœurs ne dérivent pas de la religion et les faits des passions, si les caractères ne sont pas suivis, si les costumes ne sont pas appropriés aux usages et les architectures au climat, s'il n'y a pas, en un mot, harmonie, je suis dans le faux. Sinon, non. Tout se tient.

Mais le milieu vous agace ! Je le sais, ou plutôt je le sens. Au lieu de rester à votre point de vue personnel, votre point de vue de lettré, de Moderne, de Parisien, pourquoi n'êtes-vous pas venu de mon côté ? « ***L'âme humaine*** n'est point ***partout la même*** », bien qu'en dise M. Levallois. La

moindre vue sur le monde est là pour prouver le contraire. – Je crois même avoir été moins dur pour l'humanité dans ***Salammbô*** que dans ***Madame Bovary***. La curiosité, l'amour qui m'a poussé vers des religions et des peuples disparus, a quelque chose de moral en soi, et de sympathique, il me semble ?

Quant au style, j'ai moins sacrifié dans ce livre-là que dans l'autre à la rondeur de la phrase et à la période. Les métaphores y sont rares et les épithètes positives. Si je mets ***bleues*** après ***pierres***, c'est que ***bleues*** est le mot juste, croyez-moi, et soyez également persuadé que l'on distingue très bien la couleur des pierres à la clarté des étoiles. Interrogez là-dessus tous les voyageurs en Orient, ou allez-y voir.

Et puisque vous me blâmez pour certains mots, ***énorme***, entre autres, que je ne défends pas (bien qu'un silence excessif fasse l'effet du vacarme), moi aussi je vous reprocherai quelques expressions.

Je n'ai pas compris la citation de Désaugiers, ni quel était son but ? J'ai froncé les sourcils à « bibelots » carthaginois, « diable de manteau », « ragoût » et « pimenté » pour Salammbô qui « batifole avec le serpent », et devant le « beau drôle de Libyen » qui n'est ni beau ni drôle, et à l'imagination « libertine » de Schahabarim.

Une dernière question, ô Maître, une question inconvenante : pourquoi trouvez-vous Schahabarim presque comique et vos bonshommes de Port-Royal si sérieux ! Pour moi, M. Singlin est funèbre à côté de mes éléphants. Je regarde des Barbares tatoués comme étant moins antihumains, moins spéciaux, moins cocasses, moins rares que des gens vivant en commun et qui s'appellent jusqu'à la mort « Monsieur » ! Et c'est précisément parce qu'ils sont très loin

de moi que j'admire votre talent à me les faire comprendre. Car j'y crois, à Port-Royal, et je souhaite encore moins y vivre qu'à Carthage. Cela aussi était exclusif, hors nature, forcé, tout d'un morceau, et cependant vrai. Pourquoi ne voulez-vous pas que deux vrais existent, deux excès contraires, deux monstruosités différentes ?

Je vais finir. – Un peu de patience ! Êtes-vous curieux de connaître la faute ***énorme*** (énorme est ici à sa place) que je trouve dans mon livre ? La voici :

[1°] Le piédestal est trop grand pour la statue. Or, comme on ne pèche jamais par ***le trop***, mais par ***le pas assez***, il aurait fallu cent pages de plus relatives à Salammbô, seulement.

2° Quelques transitions manquent. Elles existaient. Je les ai retranchées ou trop raccourcies, dans la peur d'être ennuyeux.

3° Dans le chapitre IV, tout ce qui se rapporte à Giscon est ***de même tonalité*** que la 2e partie du chapitre II (Hannon). C'est la même situation et il n'y a point progression d'effet.

4° Tout ce qui s'étend depuis la bataille du Macar jusqu'au serpent, et tout le chapitre XII, jusqu'au dénombrement des Barbares, ***s'enfonce***, disparaît dans le souvenir. Ce sont des endroits de second plan, ternes, transitoires, que je ne pouvais malheureusement éviter et qui alourdissent le livre, malgré les efforts de prestesse que j'ai pu faire. Ce sont ceux-là qui m'ont le plus coûté, que j'aime le moins et dont je me suis le plus reconnaissant.

5° L'aqueduc.

Aveu ! mon opinion ***secrète*** est qu'il n'y avait point d'aqueduc à Carthage, malgré les ruines actuelles de l'aqueduc. Aussi ai-je eu soin de prévenir d'avance toutes les objections par une phrase hypocrite à l'adresse des archéologues. J'ai mis les pieds dans le plat lourdement, en rappelant que c'était une invention romaine alors nouvelle, et que l'aqueduc d'à présent a été refait sur l'ancien. Le souvenir de Bélisaire coupant l'aqueduc (romain) de Carthage m'a poursuivi, et puis c'était une belle entrée pour Spendius et Mâtho. N'importe ! mon aqueduc est une lâcheté ! ***Confiteor***.

6° Autre et dernière canaillerie : Hannon.

Par amour de la clarté, j'ai faussé l'histoire quant à sa mort. Il fut bien, il est vrai, crucifié par les mercenaires, mais en Sardaigne. Le général crucifié à Tunis en face de Spendius s'appelait Hannibal. Mais quelle confusion cela eût fait pour le lecteur !

Tel est, cher Maître, ce qu'il y a, selon moi, de pire dans mon livre. Je ne vous dis pas ce que j'y trouve de bon. Mais soyez sûr que je n'ai point fait une Carthage fantastique. Les documents sur Carthage existent. Et ils ne sont pas tous dans Movers. Il faut aller les chercher un peu loin. Ainsi Ammien Marcellin m'a fourni la forme ***exacte*** d'une porte, le poème de Corippus (***Johannides***) beaucoup de détails sur les peuplades africaines, etc., etc.

Et puis mon exemple sera peu suivi. Où donc alors est le danger ? Les Leconte de Lisle et les Baudelaire sont moins à craindre que les Nadaud et les Clairville dans ce doux pays de France où le superficiel est une qualité, et où le banal, le facile et le niais sont toujours applaudis, adoptés, adorés. On ne risque de corrompre personne quand on aspire à la grandeur. Ai-je mon pardon ?

Je termine en vous disant encore une fois merci, mon cher Maître. En me donnant des égratignures, vous m'avez très tendrement serré les mains, et bien que vous m'ayez quelque peu ri au nez, vous ne m'avez pas moins fait trois grands saluts, trois grands articles très détaillés, très considérables et qui ont dû vous être plus pénibles qu'à moi. C'est de cela surtout que je vous suis reconnaissant. Les conseils de la fin ne seront pas perdus. Et vous n'aurez eu affaire ni à un sot, ni à un ingrat.

Tout à vous.

À THÉOPHILE GAUTIER

[Paris, 23 décembre 1862.]

Vieux Maître,

N'oublie pas que je t'attends demain à 6 h 1/2.

Il y a quinze jours que je n'ai vu ta trombine et il m'en ennuie.

Ton

Mercredi.

Amène le sieur Toto si cela peut lui faire plaisir.

À SAINTE-BEUVE

[Paris, 25 décembre 1862.]

Moins bons amis qu'auparavant, cher Maître. Allons donc ! ***Meilleurs !***

Quel homme charmant vous faites ! Je ne vous serre plus les mains cette fois, je vous embrasse.

Jeudi 4 h 1/2, 25 décembre.

À SAINTE-BEUVE

[Paris, 27 décembre 1862.]

Mon cher Maître,

C'est encore moi qui vous importune.

Je crois que vous feriez bien lorsque vous publierez mon ***factum*** contre vous de supprimer tout le paragraphe où se trouve le mot « sadique ». Il serait ***relevé*** par ***Le Figaro***. Et nous aurions à faire vous et moi avec cette feuille ! Et puis, en le relisant, ce passage, il me semble contenir une certaine âcreté qui me déplaît. Il y a des choses que l'on dit et que l'on n'écrit point, d'autres que l'on écrit et qu'on ne se soucie pas de voir imprimées. C'est un ***reproche que je vous fais***. Je ne veux pas qu'il soit public. Me comprenez-vous ?

Vous ferez bien aussi de remplacer par des initiales ou des étoiles les noms de Nadaud et de Clairville. Je n'ai aucune raison pour leur être désagréable.

Nous nous verrons samedi prochain chez Magny ? Si la semaine qui va venir n'était pas si bêtement occupée, j'irais chez vous. Car j'ai bien envie de vous dire encore une fois

combien je vous aime.

Samedi matin.

À PAUL DALLOZ

[Paris,] 42, boulevard du Temple.
[30 décembre 1862.]

Cher Monsieur,

Perrin me paraît avoir envie de ***Salammbô*** sur son théâtre. Ce qui l'inquiète c'est la pièce en elle-même, c'est de trouver là-dedans un drame suivi et serré ; il va relire mon livre dans ce seul but, et dans quinze jours il nous donnera un rendez-vous pour en causer.

Quant au musicien il a nommé d'emblée ***Verdi***.

L'affaire m'a l'air de bien commencer.

Mille cordialités.

À MICHEL LÉVY

[Paris, fin de décembre 1862.]

Voici une réclamation…

AU DOCTEUR GODARD

[Paris, 1862-1863.]

Cher Ami,

Vous veniez tantôt de vous en aller quand M. Cloquet est arrivé. Je lui ai exhibé mon cas. Il pense que ***ça en est*** et qu'un peu d'iodure ne me ferait pas mal. Il doit s'entendre avec vous à cet effet. Dès que vous le verrez, voudrez-vous avoir la bonté de lui en parler, et de m'envoyer une ordonnance afin que je puisse me donner des rhumes de cerveau avec cette bienfaisante liqueur.

Mille poignées de main.

Tout à vous.

Dimanche soir.

AU DOCTEUR GODARD ?

[Paris, 1862-1869.]

Mon cher Ami,

Comment faut-il s'y prendre pour faire admettre une sage-femme à travailler dans un bureau de bienfaisance ?

La mienne (que je ne connais pas du tout, mais qui m'est recommandée et qui m'apitoie) a exercé à Oran et est sage-femme de 1re classe, reçue à Paris.

Je vous demande pardon de vous déranger, mais c'est, je crois, pour une bonne action.

Mille remerciements et tout à vous.

B[oulevar]d du Temple, 42.

À PAUL DE SAINT-VICTOR

[Paris, 1862 ?]

Voulez-vous remettre à mon serviteur ***L'Antijustine***, afin de charmer mes loisirs ?

À vous.

À PAUL DE SAINT-VICTOR

[Paris,] mardi soir [1862 ?].

Voici ***l'objet***, que je vous renvoie sous double capote.

C'est gentil. Mais quelle absence ***de philosophie***, quelle différence avec le Vieux !

Merci, cher Ami.

Et à vous.

À EUGÈNE DELATTRE

[Paris, 1er janvier 1863.]

Mon Brave,

Je ne sais à quelle heure te trouver ?

Veux-tu me venir faire une petite visite, dimanche dans l'après-midi ?

Et apporte-moi ou envoie-moi l'adresse du sieur Crépet, qui m'a écrit sans me dire ni sa rue ni son numéro.

À MICHEL LÉVY

[Paris,] lundi matin [5 janvier 1863].

Renvoyez-moi donc, mon cher Michel, la lettre de M. Derosne…

À JULES DUPLAN

[Paris, 12 janvier 1863.]

Tous les arts s'en mêlent.

J'ai, avec le ***Journal pour rire***, ***La Vie parisienne*** qui m'éreinte, ***L'Union***, ***La Patrie*** (d'hier), la ***Revue française***, etc. Ça va bien.

Tâche de me procurer les autres revues dont tu m'as parlé, je ne sais plus lesquelles ni où on les trouve. Je tiens à la collection.

On ne m'ôtera pas de l'idée, si Longpérier est là-dessous, que le musée Campana n'y soit pour quelque chose. Lévy a refusé à Silvestre de lui imprimer une brochure contre Ingres, il y a de cela et du ***Prêtre*** !!!

Enfin Cormenin m'a apporté hier soir des caricatures inédites faites par un ***troupier*** d'Orléans ! C'est le commencement d'une série.

La 3e édition sera in-8° comme les deux autres. Lévy médite ***des coups*** pour me venger.

Ton vieux qui t'embrasse.

Lundi 3 heures.

J'aurais, ***j'ai besoin***, de savoir pourquoi on a mis le gars Frœhner à la porte des universités. S'informerrrr.

À JULES DUPLAN

[Paris,] mardi soir [13 janvier 1863].

J'ai, ce soir, appris de source certaine que ***la Muse*** est là-dessous. Il y a aussi du musée Campana et de la haine contre Mme Cornu.

Je t'assure que je suis si excédé de tout cela que je regrette amèrement de n'avoir pas suivi mon premier mouvement, c'est-à-dire de n'avoir pas flanqué mon pied au cul de ces messieurs.

Enfin pour comble de gentillesses, des amis que tu connais me disent que j'ai ***calé***. Voilà le plus beau.

J'avais pris toutes les précautions imaginables pour que ma mère ne sût rien de l'article du ***Figaro***. Deux amies à elle (toujours les amis) n'ont eu rien de plus pressé que de lui réciter l'article par cœur. – Elle en a eu un mouvement ner-

veux assez vif dimanche soir et elle s'imagine, dès qu'elle me voit sortir, que je vais aller sur le terrain. Ainsi mon intérieur est troublé par ces drôles. Voilà les bénéfices de la littérature. Lévy se frotte les mains et imprime la troisième édition ***in-8°***.

Ah ! j'en ai assez ! j'en ai assez !

Je t'embrasse.

Ton.

À HIPPOLYTE TAINE

[Paris, vers le 15 janvier 1863.]

Vous devez me trouver bien grossier ? Vous êtes venu chez moi plusieurs fois et je ne vais pas chez vous. Tous les jours je veux me mettre en route pour l'île Louviers et il me survient des empêchements stupides.

Puisque ma porte vous a jusqu'à présent été fermée, dites-moi le jour et l'heure dans la semaine prochaine où j'aurais le plaisir de vous l'ouvrir à deux battants – j'en excepte l'après-midi de mardi et la soirée de mercredi. Nous serions pour causer tranquillement bien plus à notre aise les coudes sur la table ? Voulez-vous venir dîner avec moi en tête à tête lundi, mardi, vendredi ou samedi de la semaine prochaine.

Il m'est resté de notre première causerie un grand désir de la reprendre.

Je compte sur vous et vous serre les mains.

Très cordialement.

À EDMOND OU À JULES DE GONCOURT

[Paris, 17 janvier 1863 ?]

Mon cher Ami,

Je vous prie de m’excuser auprès de ces messieurs. – Mais il me survient une occupation forcée. Je ne puis bouger de chez moi.

Mille poignées de main pour vous et pour eux. À demain n’est-ce pas ?

Tout à vous.

6 heures du soir.

À THÉOPHILE GAUTIER

[Paris,] lundi soir [19 janvier 1863].

Mon vieux Théo,

Ne viens pas mercredi. Je suis invité le soir chez la princesse Mathilde. Nous n’aurions pas le temps de causer tranquillement après le dîner. ***C’est remis à samedi***. Le Du Camp est averti.

Ma réponse au sieur Frœhner paraîtra dans ***L’Opinion*** samedi ou peut-être jeudi. Je crois que tu ne seras pas mécontent de la phrase qui te concerne.

Est-il convenu ? À samedi.

À MAURICE SCHLÉSINGER

[Paris,] lundi soir [19 janvier 1863].

Mon cher Ami,

Pour vous donner une consultation sur l'état de Mme Schlésinger, il faudrait que les médecins eussent plus de détails que vous ne m'en donnez. Envoyez-moi une lettre lisible où vous exposerez tous les symptômes de sa maladie, le temps, l'origine, etc., et je vous promets de vous rendre une réponse catégorique. Mille amitiés. Je suis bien occupé, ne mesurez pas mon affection à la brièveté de mon épître.

Tout à vous.

À MICHEL LÉVY

[Paris, 20 janvier 1863.]

J'attends les deux articles de Fournier…

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Paris, 20 janvier 1863.]

Vous devez avoir reçu une invitation pour demain, chez la princesse ? Voulez-vous que j'aille vous prendre ? On fumera chez vous une dernière pipe, et l'on poussera une dernière merde, peut-être ?

ROMBAUD !

Mardi 1 heure.

Réponse.

À HORTENSE CORNU

[Paris,] mercredi matin [21 janvier 1863].

Chère Madame,

J'ai été bien sottement occupé tous ces jours-ci. Voilà pourquoi je n'ai pas eu le plaisir d'aller vous voir.

Ma réponse au sieur Frœhner paraîtra dans ***L'Opinion nationale*** samedi prochain. Je ne vois pas trop ce qu'il peut répliquer à mes arguments. Mais il répondra ***tout de même*** : les choses peuvent s'envenimer ; or il est bon d'avoir toute espèce d'armes envers ces drôles. Je voudrais bien savoir de Mme Ritschl pourquoi il a été renvoyé des universités allemandes et les antécédents dudit. M. Léon Renier a eu aussi à s'en plaindre. Renan me l'a dit.

Le musée Campana, la mission Phénicienne [de] Renan et M. Desjardins, tout cela est mêlé à ***Salammbô*** dans les attaques que l'on dirige contre moi. L'article de Frœhner est curieux à ce point de vue. Mais je ne crois pas que les rieurs resteront de son côté. J'en ai assez, et je suis maintenant décidé à mener ces messieurs tambour battant.

Je tâcherai d'aller vous voir jeudi ou samedi.

Voulez-vous dire mille amitiés de ma part à M. Cornu, et me permettre, chère Madame,

de vous baiser les mains.

Si ma traductrice fait paraître son travail en Prusse, comme il n'y a aucun traité international avec cette puissance, elle n'a rien à donner ni à Lévy ni à moi. Nous n'avons aucun *droit* à faire valoir.

P.-S. – J'ai reçu hier une invitation pour aller ce soir chez la princesse Mathilde. Votre *grand ami* y sera. On me l'a fait dire.

***

L'article Frœhner vient du Louvre, évidemment.

***

À GUILLAUME FRŒHNER,
rédacteur de la *Revue contemporaine*

Paris, 21 janvier 1863.

Monsieur,

Je viens de lire votre article sur *Salammbô*, paru dans la *Revue contemporaine* le 31 décembre 1862. Malgré l'habitude où je suis de ne répondre à aucune critique, je ne puis accepter la vôtre. Elle est pleine de convenance et de choses extrêmement flatteuses pour moi ; mais comme elle met en doute la sincérité de mes études, vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je relève ici plusieurs de vos assertions.

Je vous demanderai d'abord, Monsieur, pourquoi vous me mêlez si obstinément à la collection Campana, en affir-

mant qu'elle a été ma ressource, mon inspiration permanente ? Or j'avais fini ***Salammbô*** au mois de mars, six semaines avant l'ouverture de ce musée. Voilà une erreur, déjà. Nous en trouverons de plus graves.

Je n'ai, Monsieur, nulle prétention à l'archéologie. J'ai donné mon livre pour un roman, sans préface, sans notes, et je m'étonne qu'un homme illustre, comme vous, par des travaux si considérables, perde ses loisirs à une littérature si légère ! J'en sais cependant assez, Monsieur, pour oser dire que vous errez complètement d'un bout à l'autre de votre travail, tout le long de vos dix-huit pages, à chaque paragraphe et presque à chaque ligne.

Vous me blâmez « de n'avoir consulté ni Falbe ni Dureau de La Malle, dont j'aurais pu tirer profit ». Mille pardons ! je les ai lus, plus souvent que vous peut-être, et sur les ruines mêmes de Carthage. Que vous ne sachiez « rien de satisfaisant sur la forme ni sur les principaux quartiers », cela se peut ; mais d'autres, mieux informés, ne partagent point votre scepticisme. Si l'on ignore où était le faubourg Aclas, l'endroit appelé Fuscianus, la position exacte des portes principales dont on a les noms, etc., on connaît assez bien l'emplacement de la ville, l'appareil architectonique des murailles, la Taenia, le Môle et le Cothon. On sait que les maisons étaient enduites de bitume et les rues dallées ; on a une idée de l'Ancô décrit dans mon chapitre XV ; on a entendu parler de Malquâ, de Byrsa, de Megara, des Mappales et des catacombes, et du temple d'Eschmoûn situé sur l'Acropole, et de celui de Tanit, un peu à droite en tournant le dos à la mer. Tout cela se trouve (sans parler d'Appien, de Pline et de Procope) dans ce même Dureau de La Malle, que vous m'accusez d'ignorer. Il est donc regrettable, Monsieur, que vous ne soyez pas « entré dans des détails fastidieux »

pour montrer que je n'ai eu aucune idée de l'emplacement et de la disposition de l'ancienne Carthage, « moins encore que Dureau de la Malle », ajoutez-vous. Mais que faut-il croire ? À qui se fier, puisque vous n'avez pas eu, jusqu'à présent, l'obligeance de révéler votre système sur la topographie carthaginoise ?

Je ne possède, il est vrai, aucun texte pour vous prouver qu'il existait une rue des Tanneurs, des Parfumeurs, des Teinturiers. C'est, en tout cas, une hypothèse vraisemblable, convenez-en ! Mais je n'ai point inventé Kinisdo et Cynasyn, « mots, dites-vous, dont la structure est étrangère à l'esprit des langues sémitiques ». Pas si étrangère cependant, puisqu'ils sont dans Gesenius – presque tous mes noms puniques, ***défigurés*** selon vous, étant pris dans Gesenius (***Scripturae linguaeque phœniciae***, etc.), ou dans Falbe, que j'ai consulté, je vous assure.

Un orientaliste de votre érudition, Monsieur, qui aurait dû avoir un peu plus d'indulgence pour le nom numide de Naravase que j'écris Narr'Havas, de ***Nar-el-haouah***, feu du souffle. Vous auriez pu deviner que les deux ***m*** de Salammbô sont mis exprès pour faire prononcer Salam et non Salan, et supposer charitablement que Égates, au lieu de Aegates, était une faute typographique, corrigée du reste dans la seconde édition de mon livre, antérieure de quinze jours à vos conseils. Il en est de même de ***Scissites*** pour ***Syssites*** et du mot Kabire, que l'on avait imprimé sans un ***k*** (horreur !) jusque dans les ouvrages les plus sérieux, tels que ***Les Religions de la Grèce antique***, par Maury. Quant à Schalischim, si je n'ai pas écrit (comme j'aurais dû le faire) Rosch-eisch-Schalischim, c'était pour raccourcir un nom déjà trop rébarbatif, ne supposant pas d'ailleurs que je serais examiné par des philologues. Mais puisque vous êtes descendu jusqu'à

ces chicanes de mots, j'en reprendrai chez vous deux entre autres : 1° ***compendieusement***, que vous employez tout au rebours de la signification pour dire abondamment, prolixement, et 2° ***carthachinoiserie***, plaisanterie excellente, bien qu'elle ne soit pas de vous, et que vous avez ramassée, au commencement du mois dernier, dans un petit journal. Vous voyez, Monsieur, que si vous ignorez parfois mes auteurs, je sais les vôtres. Mais il eût mieux valu, peut-être, négliger « ces minuties qui se refusent », comme vous le dites fort bien, « à l'examen de la critique ».

Encore une, cependant ! Pourquoi avez-vous souligné le ***et*** dans cette phrase (un peu tronquée) de ma page 209 : « Achète-moi des Cappadociens ***et*** des Asiatiques » ? Était-ce pour briller en voulant faire accroire aux badauds que je ne distingue pas la Cappadoce de l'Asie Mineure ? Mais je la connais, Monsieur, je l'ai vue, je m'y suis promené !

Vous m'avez lu si négligemment que presque toujours vous me ***citez à faux***. Je n'ai dit nulle part que les prêtres aient formé une caste particulière ; ni, page 118, que les soldats libyens « fussent possédés de l'envie de boire du fer », mais que les Barbares menaçaient les Carthaginois de leur faire boire du fer ; ni, page 145, que les gardes de la légion « portaient au milieu du front une corne d'argent pour les faire ressembler à des rhinocéros », mais « leurs gros chevaux avaient, etc. » ; ni, page 36, que les paysans, un jour, s'amusèrent à crucifier deux cents lions. Même observation pour ces malheureuses Syssites, que j'ai employées, selon vous, « ne sachant pas sans doute que ce mot signifiait des corporations particulières ». ***Sans doute*** est aimable ! Mais sans doute je savais ce qu'étaient ces corporations et l'étymologie du mot, puisque je le traduis en français, la première fois qu'il apparaît dans mon livre, page 10 :

« Syssites, compagnies (de commerçants) qui mangeaient en commun ». Vous avez de même faussé un passage de Plaute, car il n'est point démontré dans le ***Pœnulus*** « que les Carthaginois savaient toutes les langues », ce qui eût été un curieux privilège pour une nation entière ; il y a tout simplement dans le Prologue, v. 112, ***Is omnes linguas scit*** ; ce qu'il faut traduire : « Celui-là sait toutes les langues » – le Carthaginois en question, et non tous les Carthaginois.

Il n'est pas vrai de dire que « Hannon n'a pas été crucifié dans la guerre des Mercenaires, attendu qu'il commandait des armées encore longtemps après », car vous trouverez dans Polybe, Monsieur, que les rebelles se saisirent de sa personne, et l'attachèrent à une croix (en Sardaigne, il est vrai, mais à la même époque), livre I[er], chapitre XVII. Ce n'est donc pas « ce personnage » qui « aurait à se plaindre de M. Flaubert », mais plutôt Polybe qui aurait à se plaindre de M. Frœhner.

Pour les sacrifices d'enfants, il est si peu ***impossible*** qu'au siècle d'Hamilcar on les brûlât vifs, qu'on en brûlait encore au temps de Jules César et de Tibère, s'il faut s'en rapporter à Cicéron (***Pro Balbo***) et à Strabon (livre III). Cependant, « la statue de Moloch ne ressemble pas à la machine infernale décrite dans ***Salammbô***. Cette figure, composée de sept cases étagées l'une sur l'autre pour y enfermer les victimes, appartient à la religion gauloise. M. Flaubert n'a aucun prétexte d'analogie pour justifier son audacieuse transposition ».

Non ! je n'ai aucun prétexte, c'est vrai ! Mais j'ai un texte, à savoir le texte, la description même de Diodore, que vous rappelez et qui n'est autre que la mienne, comme vous pourrez vous en convaincre en daignant relire ou lire le livre XX de Diodore, chapitre IV, auquel vous joindrez la pa-

raphrase chaldaïque de Paul Fage, dont vous ne parlez pas et qui est citée par Selden, ***De diis Syriis***, p. 164-170, avec Eusèbe, ***Préparation évangélique***, livre Ier.

Comment se fait-il aussi que ***l'histoire ne dise rien du manteau miraculeux***, puisque vous dites vous-même « qu'on le montrait dans le temple de Vénus, mais bien plus tard, et seulement à l'époque des empereurs romains » ? Or je trouve dans Athénée, XII, 58, la description très minutieuse de ce manteau, ***bien que l'histoire n'en dise rien***. Il fut acheté à Denys l'Ancien 120 talents, porté à Rome par Scipion Émilien, reporté à Carthage par Caius Gracchus, revint à Rome sous Héliogabale, puis fut rendu à Carthage. Tout cela se trouve encore dans Dureau de La Malle, dont j'ai tiré profit, décidément.

Trois lignes plus bas, vous affirmez, avec la même… candeur, que « la plupart des autres dieux invoqués dans ***Salammbô sont de pure invention*** », et vous ajoutez : « Qui a entendu parler d'un Aptoukhos ? » Qui ? D'Avezac (***Cyrénaïque***), à propos d'un temple dans les environs de Cyrène. – « D'un Schaoûl ? » Mais c'est un nom que je donne à un esclave (voyez ma page 123) – « Ou d'un Matismann ? » Il est mentionné comme dieu par Corippus. (Voyez ***Johannides*** et ***Mémoires de l'Académie des inscriptions***, tome XII, p. 181.) – « Qui ne sait que Micipsa n'était pas une divinité mais un homme ? » Or c'est ce que je dis, Monsieur, et très clairement, dans cette même page 123, quand Salammbô appelle ses esclaves : « À moi Kroum, Ewa, Micipsa, Schaoûl ! »

Vous m'accusez de prendre pour deux divinités distinctes Astareth et Astarté. Mais au commencement, page 65, lorsque Salammbô invoque Tanit, elle l'invoque par tous ses noms à la fois : « Anaïtis, Astarté, Derceto, Astareth, Tiratha. » Et même j'ai pris soin de dire un peu plus bas,

page 70, qu'elle répétait « tous ces noms sans qu'ils eussent pour elle de signification distincte ». Seriez-vous comme Salammbô ? Je suis tenté de le croire, puisque vous faites de Tanit la déesse de la Guerre et non de l'Amour, de l'Élément femelle, humide, fécond, en dépit de Tertullien, et de ce nom même de Tiratha, dont vous rencontrez l'explication peu décente, mais claire, dans Movers, ***Phenic.***, livre Ier, page 574.

Vous vous ébahissez ensuite des singes consacrés à la Lune et des chevaux consacrés au Soleil. « Ces détails » (vous en êtes sûr) « ne se trouvent dans aucun auteur ancien, ni dans aucun monument authentique. » Or je me permettrai, pour les singes, de vous rappeler, Monsieur, que les cynocéphales étaient, en Égypte, consacrés à la Lune, comme on le voit encore sur les murailles des temples, et que les cultes égyptiens avaient pénétré en Libye et dans les oasis. Quant aux chevaux, je ne dis pas qu'il y en avait de consacrés à Esculape, mais à Eschmoûn, assimilé à Esculape, Iolaüs, Apollon, le Soleil. Or je vois des chevaux consacrés au Soleil dans Pausanias (livre Ier, chapitre I), et dans la Bible (Rois, livre II, chapitre XXXII). Mais peut-être nierez-vous que les temples d'Égypte soient des monuments authentiques, et la Bible et Pausanias des auteurs anciens ?

À propos de la Bible, je prendrai encore, Monsieur, la liberté grande de vous indiquer le tome II de la traduction de Cahen, page 186, où vous lirez ceci : « Ils portaient au cou, suspendue à une chaîne d'or, une petite figure de pierres précieuses qu'ils appelaient la Vérité. Les débats s'ouvraient lorsque le président mettait devant soi l'image de la Vérité. » C'est un texte de Diodore. En voici un autre d'Elien : « Le plus âgé d'entre eux était leur chef et leur juge à tous ; il portait autour du cou une image en saphir. On appelait cette

image la Vérité. » C'est ainsi, Monsieur, que « cette Vérité-là est une jolie invention de l'auteur ».

Mais tout vous étonne : le malobathre, que l'on écrit très bien (ne vous en déplaise) malobathre ou malabathre, la poudre d'or que l'on ramasse aujourd'hui, comme autrefois, sur le rivage de Carthage, les oreilles des éléphants peintes en bleu, les hommes qui se barbouillent de vermillon et mangent de la vermine et des singes, les Lydiens en robes de femme, les escarboucles des lynx, les mandragores qui sont dans Hippocrate, la chaînette des chevilles qui est dans le Cantique des Cantiques (Cahen, tome XVI, 37), et les arrosages de silphium, les barbes enveloppées, les lions en croix, etc., tout !

Eh bien ! non, Monsieur, je n'ai point « emprunté tous ces détails aux nègres de la Sénégambie ». Je vous renvoie, pour les éléphants, à l'ouvrage d'Armandi, page 256, et aux autorités qu'il indique, telles que Florus, Diodore, Ammien Marcellin et autres nègres de la Sénégambie.

Quant aux nomades qui mangent des singes, croquent des poux et se barbouillent de vermillon, comme on pourrait « vous demander à quelle source l'auteur a puisé ces précieux renseignements », et que « vous seriez », d'après votre aveu, « ***très embarrassé*** de le dire », je vais vous donner, humblement, quelques indications qui faciliteront vos recherches.

« Les Maxies… se peignent le corps avec du vermillon. Les Gysantes se peignent tous avec du vermillon et mangent des singes. Leurs femmes (celles des Adrymachides), si elles sont mordues par un pou, elles le prennent, le mordent, etc. » Vous verrez tout cela dans le IVe livre d'Hérodote, aux

chapitres CXCIV, CXCI et CLXVIII. Je ne suis pas embarrassé de le dire.

Le même Hérodote m'a appris, dans la description de l'armée de Xerxès, que les Lydiens avaient des robes de femmes ; de plus, Athénée, dans le chapitre des Étrusques et de leur ressemblance avec les Lydiens, dit qu'ils portaient des robes de femme ; enfin, le Bacchus lydien est toujours représenté en costume de femme. Est-ce assez pour les Lydiens et leur costume ?

Les barbes enfermées en signe de deuil sont dans Cahen (Ézéchiel, chapitre XXIV, 17) et au menton des colosses égyptiens, ceux d'Abou-Simbal, entre autres ; les escarboucles formées par l'urine de lynx, dans Théophraste, ***Traité des pierreries***, et dans Pline, livre VIII, chapitre LVII. Et pour ce qui regarde les lions crucifiés (dont vous portez le nombre à deux cents, afin de me gratifier, sans doute, d'un ridicule que je n'ai pas), je vous prie de lire dans le même livre de Pline le chapitre XVIII, où vous apprendrez que Scipion Émilien et Polybe, se promenant ensemble dans la campagne carthaginoise, en virent de suppliciés dans cette position. ***Quia ceteri metu poenae similis absterrentur eadem noxia***. Sont-ce là, Monsieur, de ces passages pris sans discernement dans ***L'Univers pittoresque***, « et que la haute critique a employés avec succès contre moi » ? De quelle haute critique parlez-vous ? Est-ce de la vôtre ?

Vous vous égayez considérablement sur les grenadiers que l'on arrosait avec du silphium. Mais ce détail, Monsieur, n'est pas de moi. Il est dans Pline, livre XVII, chapitre XLVII. J'en suis bien fâché pour votre plaisanterie sur « l'ellébore que l'on devrait cultiver à Charenton » ; mais, comme vous le dites vous-même, « l'esprit le plus pénétrant ne saurait suppléer au défaut de connaissances acquises ».

Vous en avez manqué complètement en affirmant que « parmi les pierres précieuses du trésor d'Hamilcar, plus d'une appartient aux légendes et aux superstitions chrétiennes ». Non, Monsieur, elles sont ***toutes*** dans Pline et dans Théophraste.

Les stèles d'émeraude, à l'entrée du temple, qui vous font rire, car vous êtes gai, sont mentionnées par Philostrate (***Vie d'Apollonius***) et par Théophraste (***Traité des pierreries***). Heeren (tome II) cite sa phrase : « La plus grosse émeraude bactrienne se trouve à Tyr, dans le temple d'Hercule. C'est une colonne d'assez forte dimension. » Autre passage de Théophraste (traduction de Hill) : « Il y avait dans leur temple de Jupiter un obélisque composé de quatre émeraudes. »

Malgré « vos connaissances acquises », vous confondez le jade, qui est une néphrite d'un vert brun et qui vient de Chine, avec le jaspe, variété de quartz que l'on trouve en Europe et en Sicile. Si vous aviez ouvert, par hasard, le ***Dictionnaire de l'Académie française***, au mot ***jaspe***, vous eussiez appris, sans aller plus loin, qu'il y en a de noir, de rouge et de blanc. Il fallait donc, Monsieur, modérer les transports de votre indomptable verve et ne pas reprocher folâtrement à mon maître et ami Théophile Gautier d'avoir prêté à une femme (dans son ***Roman de la momie***) des pieds verts quand il lui a donné des pieds blancs. Ainsi, ce n'est point lui, mais vous, qui avez fait ***une erreur ridicule***.

Si vous dédaigniez un peu moins les voyages, vous auriez pu voir au musée de Turin le propre bras de sa momie, rapportée par M. Passalacqua, d'Égypte, et dans la pose que décrit Th. Gautier, ***cette pose*** qui, d'après vous, ***n'est certainement pas égyptienne***. Sans être ingénieur non plus, vous auriez appris ce que font les Sakiehs pour amener l'eau dans

les maisons, et vous seriez convaincu que je n'ai point abusé des vêtements noirs en les mettant dans des pays où ils foisonnent et où les femmes de la haute classe ne sortent que vêtues de manteaux noirs. Mais comme vous préférez les témoignages écrits, je vous recommanderai, pour tout ce qui concerne la toilette des femmes, Isaïe, III, 3 ; la Mischna, tit. ***De Sabbatho*** ; Samuel, XIII, 18 ; saint Clément d'Alexandrie, ***Paed.***, II, 13, et les dissertations de l'abbé Mignot, dans les ***Mémoires de l'Académie des inscriptions***, t. XLII. Et quant à cette abondance d'ornementation qui vous ébahit si fort, j'étais bien en droit d'en prodiguer à des peuples qui incrustaient dans le sol de leurs appartements des pierreries. (Voy. Cahen, Ézéchiel, XXVIII, 14.) Mais vous n'êtes pas heureux, en fait de pierreries.

Je termine, Monsieur, en vous remerciant des formes amènes que vous avez employées, chose rare maintenant. Je n'ai relevé parmi vos inexactitudes que les plus grossières, qui touchaient à des points spéciaux. Quant aux critiques vagues, aux appréciations personnelles et à l'examen littéraire de mon livre, je n'y ai pas même fait allusion. Je me suis tenu tout le temps sur votre terrain, celui de la science, et je vous répète encore une fois que j'y suis médiocrement solide. Je ne sais ni l'hébreu, ni l'arabe, ni l'allemand, ni le grec, ni le latin, et je ne me vante pas de savoir le français. J'ai usé souvent des traductions, mais quelquefois aussi des originaux. J'ai consulté, dans mes incertitudes, les hommes qui passent en France pour les plus compétents, et si je n'ai pas été ***mieux guidé***, c'est que je n'avais point l'honneur, l'avantage de vous connaître : excusez-moi ! Si j'avais pris vos conseils, aurais-je ***mieux réussi*** ? J'en doute. En tout cas, j'eusse été privé des marques de bienveillance que vous me donnez çà et là dans votre article et je vous aurais épargné l'espèce de remords qui le termine. Mais rassurez-vous,

Monsieur ; bien que vous paraissiez effrayé vous-même de votre force et que vous pensiez sérieusement « avoir déchiqueté mon livre pièce à pièce », n'ayez aucune ***peur***, tranquillisez-vous ! car vous n'avez pas été ***cruel***, mais… léger.

J'ai l'honneur d'être, etc.

GUSTAVE FLAUBERT.

À MADAME DE FLY ?

[Paris,] jeudi [22 janvier 1863].

Chère Madame,

Un de mes compatriotes, M. Valentin, a fait (en suivant un peu mes conseils) quatre dessins de costume tirés de ***Salammbô***, qui doivent paraître la semaine prochaine dans ***L'Illustrateur des dames***, journal de modes.

Il désirerait les faire voir à l'Impératrice.

Auriez-vous la bonté de lui dire à qui il doit s'adresser aux Tuileries pour que ces dessins arrivent promptement sous les yeux de Sa Majesté.

Mille respects, chère Madame, et tout à vous.

À MADAME JULES SANDEAU

[Paris,] samedi matin [24 janvier 1863].

Quelle conduite ! voilà plusieurs mardis que je reste chez moi, espérant toujours (d'après votre parole) que vous

viendrez faire une visite à ma mère et que je vous verrai, mais non !

Voyons ! sera-ce pour mardi prochain ? Faut-il encore vous attendre ?

Je vous baise les deux mains très longuement.

À vous.

Demandez ***L'Opinion nationale*** d'hier au soir, il y a un article de moi.

À FÉLICIEN DE SAULCY

[Paris,] samedi midi [24 janvier 1863].

Mon cher Ami,

Vous recevrez ce soir ma réponse au gars Frœhner. Mais voici pourquoi je vous écris.

Vous rappelez-vous m'avoir montré, il y a deux ou trois ans, une plaquette en or repoussé qui avait été rapportée de Kamyros par Salzmann ? Cette plaquette représentait une femme qui m'a servi pour un des costumes de Salammbô. J'aurais besoin de la revoir. Où est-elle ? En avez-vous un dessin ou une description minutieuse ?

On m'a demandé en très haut lieu, pour une grande dame de votre connaissance, les costumes de Salammbô (il y en a quatre dans mon livre, celui de la plaquette en est un). Je suis en train de les faire dessiner par Bida, et j'y joindrai

une note explicative la plus claire possible. Telles sont à présent mes occupations.

Dans votre petit mot de réponse, soyez assez bon pour me donner des nouvelles de Mme de Saulcy, à qui vous présenterez, je vous prie, mes respects.

Quant à vous, mon cher ami, je vous envoie la plus chaude poignée de main qui ait jamais été donnée.

Tout à vous.

AU GÉNÉRAL BOUGENEL,
Chambellan d'honneur de S.A.I.

[Paris, 24 janvier 1863.]

Général,

S.A.I. la princesse Mathilde m'a exprimé le désir d'avoir des dessins de costumes tirés de mon livre intitulé : ***Salammbô***.

Mais on me dit qu'il est inutile que je continue à m'occuper de ce travail.

Je voudrais savoir à quoi m'en tenir, ***positivement***. Donc, je vous prie, Général, d'avoir la bonté de me répondre et d'accepter l'hommage de ma considération la plus distinguée.

Votre très humble.

G. FLAUBERT.

À MICHEL LÉVY

[Paris, 27 janvier 1863.]

Dites-moi l'adresse exacte de Mme Sand…

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 28 janvier [18]63.

Mon cher Frère,

Il ne faut pas me savoir gré d'avoir rempli un devoir. Toutes les fois que la critique fera le sien je me tairai, parce que j'aime mieux produire que juger. Mais tout ce que j'avais lu sur *Salammbô* avant de lire *Salammbô* était injuste ou insuffisant. J'aurais regardé le silence comme une lâcheté, ou comme une paresse, ce qui se ressemble beaucoup. Il m'est indifférent d'avoir à ajouter vos adversaires aux miens – un peu plus, un peu moins…

J'ai à vous demander pardon d'une critique assez puérile à propos du *Défilé de la Hache*. Si je l'ai laissée c'est qu'une *réserve* ajoutait à la sincérité de mon admiration.

Nous nous connaissons bien peu. Venez donc me voir quand vous aurez le temps. Ce n'est pas loin, j'y suis toujours, mais je suis âgée, n'attendez pas que je sois en enfance.

Tirez-moi d'intrigue. J'ai reçu en septembre une plante sèche intéressante dans une enveloppe anonyme. C'est votre écriture à ce qu'il me semble aujourd'hui. Mais c'est invraisemblable, d'où sauriez-vous que je m'occupe assez minutieusement de botanique ?

Ce que je garde, moi, de vos remerciements, c'est le ton de l'amitié et cela, je sais que je le mérite.

Tout à vous.

G. SAND.

À GEORGE SAND

[Paris, 31 janvier 1863.]

Chère Madame,

Je ne vous sais pas gré d'avoir rempli ce que vous appelez un devoir. La bonté de votre cœur m'a attendri et votre sympathie m'a rendu fier. Voilà tout.

Votre lettre, que je viens de recevoir, ajoute encore à votre article et le dépasse, et je ne sais que vous dire, si ce n'est que : ***je vous aime bien franchement***.

M. Aucante me demande pour vous un n[umér]o de ***L'Opinion nationale***. Vous le recevrez en même temps que ceci.

Ce n'est point moi qui vous ai envoyé au mois de septembre une petite fleur dans une enveloppe. Mais ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'à la même époque j'ai reçu de la même façon une feuille d'arbre.

Quant à votre invitation si cordiale, je ne vous réponds ni oui ni non, en vrai Normand. J'irai peut-être, un jour, vous surprendre, cet été. Car j'ai grande envie de vous voir et de causer avec vous.

Mille bonnes tendresses ; je vous baise les mains et suis

tout à vous.

Boulev[ard] du Temple, 42.
ou Croisset près Rouen.

Il me serait bien doux d’avoir votre portrait pour l’accrocher à la muraille dans mon cabinet, à la campagne, où je passe souvent de longs mois tout seul. La demande est-elle indiscrète ? Sinon, mille remerciements d’avance. Prenez ceux-là avec les autres que je réitère.

À EUGÈNE FROMENTIN

[Paris,] samedi soir [31 janvier 1863].

Mon cher Fromentin,

Je viens de lire *Dominique* d’un seul coup. J’ai commencé à 8 h. du soir et j’ai fini à 2 h. du matin. Je brûle de l’envie de vous voir pour en causer, et pour vous en féliciter.

Dites-moi quand est-ce que nous pourrons nous voir ? Quel jour voulez-vous que j’aille à votre atelier ?

Ou quel jour voulez-vous venir chez moi ? Je n’y serai ni dimanche soir ni mardi soir. Quant aux autres soirs de la semaine prochaine jusqu’à présent je n’ai pas d’engagements. Bravo ! encore une fois ! Mille poignées de main.

À AGLAÉ SABATIER

[Paris, janvier-février 1863 ?]

Belle Présidente,

Avez-vous encore besoin des deux volumes de Shakespeare ? S'ils ne vous sont plus agréables, soyez assez bonne pour les remettre à mon mameluk !

Vous savez que c'est demain qu'a lieu à Neuilly la lecture de ***Tragaldabas***.

Je vous baise les mains très luxurieusement.

GUSTAVE FLAUBERT

qui voudrait bien arriver enfin au Portugal.

À ADOLPHE GUÉROULT

[Paris,] 2 février 1863.

Mon cher Monsieur Guéroult,

Excusez-moi si je vous importune encore une fois. Mais comme M. G. Frœhner doit reproduire dans ***L'Opinion nationale*** ce qu'il vient de publier dans la ***Revue contemporaine***, je me permets de lui dire que :

J'ai commis, effectivement, une erreur ***très grave***. Au lieu de Diodore, liv. XX, chap. IV, lisez chapitre XIV. Autre erreur : j'ai oublié un texte à propos de la Statue de Moloch, dans ***La Mythologie*** du docteur Jacobi, traduction de Ber-

nard, la page 322, où il verra une fois de plus les sept compartiments qui l'indignent.

Et, bien qu'il n'ait pas daigné me répondre un seul mot touchant : 1° la topographie de Carthage ; 2° le manteau de Tanit ; 3° les noms puniques que j'ai travestis et 4° les dieux que j'ai inventés – et qu'il ait gardé le même silence : 5° sur les chevaux consacrés au Soleil ; 6° sur la statuette de la Vérité ; 7° sur les coutumes bizarres des nomades ; 8° sur les lions crucifiés, et 9° sur les arrosages de silphium, avec 10° les escarboucles des lynx et 11° les superstitions chrétiennes relatives aux pierreries ; en se taisant, de même, sur le jade 12° ; et sur le jaspe 13° ; sans en dire plus long quant à tout ce qui concerne : 14° Hannon ; 15° les costumes des femmes ; 16° les robes des Lydiens ; 17° la pose fantastique de la momie égyptienne ; 18° le musée Campana ; 19° les citations… (peu exactes) qu'il fait de mon livre ; et 20° mon latin, qu'il vous conjure de trouver ***faux***, etc., je suis prêt, néanmoins, sur cela, comme sur tout le reste, à reconnaître qu'il a raison et que l'Antiquité est sa propriété particulière. Il peut donc s'amuser en paix ***à détruire mon édifice*** et prouver que je ne sais rien du tout, comme il l'a fait victorieusement pour MM. Léon Heuzey et Léon Renier, car je ne lui répondrai pas. Je ne m'occuperai plus de ce monsieur.

Je retire un mot qui me paraît l'avoir contrarié. Non, M. Frœhner n'est pas ***léger***, il est tout le contraire. Et si je l'ai choisi « pour victime parmi tant d'écrivains qui ont rabaissé mon livre », c'est qu'il m'avait semblé le plus sérieux. Je me suis bien trompé.

Enfin, puisqu'il se mêle de ma biographie (comme si je m'inquiétais de la sienne !) en affirmant par deux fois (il le sait !) que j'ai été six ans à écrire ***Salammbô***, je lui avouerai

que je ne suis pas bien sûr, à présent, d'avoir jamais été à Carthage !

Il nous reste, l'un et l'autre, à vous remercier, cher Monsieur, moi pour m'avoir ouvert votre journal spontanément et d'une si large manière, et quant à lui, M. Frœhner, il doit vous savoir un gré infini. Vous lui avez donné l'occasion d'apprendre à beaucoup de monde son existence. Cet étranger tenait à être connu ; maintenant il l'est… avantageusement.

Mille cordialités.

À MICHEL LÉVY

[Paris,] vendredi, 3 heures [6 février 1863].

Mon cher Michel,

Je vous prie de donner une ***Salammbô*** au porteur de ce billet M. Valentin…

À ALPHONSE DE CALONNE

[Paris,] 9 février [1863].

Je n'ai chargé personne de demander si la ***Revue contemporaine*** admettrait une réponse à l'article de M. Frœhner sur le roman archéologique. Le manuscrit de ma réponse a été porté au bureau de votre ***Revue*** dans la matinée de vendredi et non le samedi. Vous ferez, Monsieur, de cette réclamation l'usage que vous trouverez convenable […].

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 10 février [18]63.

Mes portraits sont rares, bien qu'on en vende de toutes sortes qui ne sont pas faits d'après moi. Je n'ai ici que de mauvaises épreuves. Quand j'irai à Paris je choisirai moi-même et je vous enverrai ce qu'il y aura de présentable – et merci de l'accueil que vous voulez faire à ma figure insignifiante en elle-même, comme vous savez bien. Ce qu'il y a de meilleur est dans la tête, pour comprendre et dans le cœur pour apprécier.

G. SAND.

À GEORGE SAND

[Paris,] jeudi matin [12 février 1863].

Merci d'avance, cher Maître. Il n'y a rien d'insignifiant en vous quoi que vous disiez. Je recevrai le cadeau avec joie. Et je le conserverai avec orgueil.

Je vous baise les deux mains et suis

tout à vous.

Si vous venez à Paris, cet été, ayez la bonté de m'en prévenir par un mot que vous m'adresseriez à Croisset. Je me rendrai au rendez-vous, à moins d'une impossibilité – improbable ?

À JULES DUPLAN

[Paris,] lundi [23 février 1863].

Tâche de t'arranger pour être libre lundi prochain ; nous irons à *Giboyer*. C'est la *seule* soirée (d'ici à mon départ) dont je n'aie pas disposé d'avance.

Je fous mon camp d'après-demain en huit. Je suis exténué, et ennuyé, et j'éprouve le besoin de me recueillir dans le silence du Cabinet. – Je ne bouge demain de toute la journée. Tâche de venir le soir que nous causions tranquillement.

À toi.

À JULES SANDEAU

[Paris,] samedi [28 février 1863].

J'irai vous dire adieu demain matin. Je pars demain soir ou lundi matin. Ma petite maman me réclame.

Bouilhet a promis les corrections de sa *Faustine* pour la fin de la semaine prochaine.

Nous sommes l'un et l'autre *exténués*. Voilà quatre nuits que je ne ferme l'œil. Adieu. À demain. De onze heures à une heure ? Est-ce votre heure ? Ou bien de trois à six, ce qui m'arrangerait mieux.

À vous toujours.

IVAN TOURGUENEFF À GUSTAVE FLAUBERT

[Paris, 1er mars 1863.]

Cher Monsieur,

Permettez-moi de vous offrir les deux volumes ci-joints ; je vous en enverrai deux autres à votre habitation près de Rouen – dans quelque temps – car il ne faut pas abuser de votre complaisance. Vous seriez bien aimable de venir passer au moins une partie de la soirée de demain lundi chez moi (rue de Rivoli, 210). Nous aurons quelques amis, entre autres Mme Viardot, qui est désireuse de faire votre connaissance. – Ce serait une façon de diminuer quelque peu le regret que j'éprouve de vous avoir rencontré si tard. – En attendant, je vous prie d'accepter l'expression de ma sincère sympathie.

I. TOURGUENEFF.
Dimanche.
Rue de Rivoli, 210.

À MICHEL LÉVY

[Paris,] lundi [2 mars 1863].

Mon cher Michel,

Vous devriez bien m'envoyer l'article de la ***Revue des Deux Mondes***…

À IVAN TOURGUENEFF

Croisset, près Rouen, 16 mars [1863].

Cher Monsieur Tourgueneff,

Comme je suis reconnaissant du cadeau que vous m'avez fait ! Je viens de lire vos deux volumes, et je ne puis résister au besoin de vous dire que j'en suis ravi.

Depuis longtemps, vous êtes pour moi un maître. Mais plus je vous étudie, et plus votre talent me tient en ébahissement. J'admire cette manière à la fois véhémente et contenue, cette sympathie qui descend jusqu'aux êtres les plus infimes et donne une pensée aux paysages. On voit et on rêve.

De même que quand je lis *Don Quichotte* je voudrais aller à cheval sur une route blanche de poussière et manger des olives et des oignons crus à l'ombre d'un rocher, vos *Scènes de la vie russe* me donnent envie d'être secoué en télègue au milieu de champs couverts de neige, en entendant des loups aboyer. Il s'exhale de vos œuvres un parfum âcre et doux, une tristesse charmante, qui me pénètre jusqu'au fond de l'âme.

Quel art vous avez ! Quel mélange d'attendrissement, d'ironie, d'observation et de couleur ! Et comme tout cela est combiné ! Comme vous amenez vos effets ! Quelle sûreté de main !

Tout en étant *particulier*, vous êtes général. Que de choses senties par moi, éprouvées, n'ai-je pas retrouvées chez vous ! Dans les *Trois rencontres* entre autres, dans *Jacques Passynkof*, dans le *Journal d'un homme de trop*, etc., partout.

Mais ce qu'on n'a pas assez loué en vous, c'est le cœur, c'est-à-dire une émotion permanente, je ne sais quelle sensibilité profonde et cachée.

J'ai été bien heureux, il y a quinze jours, de faire votre connaissance et de vous serrer les mains. C'est ce que je fais de nouveau, plus fortement que jamais, en vous priant de me croire, cher confrère, tout à vous.

IVAN TOURGUENEFF À GUSTAVE FLAUBERT

Paris, rue de Rivoli, 210, ce 19 mars 1863.

Cher Monsieur Flaubert,

Votre lettre m'a fait rougir autant qu'elle m'a fait de plaisir, et c'est beaucoup dire. De pareils éloges rendent fier, et je voudrais les avoir mérités. Quoi qu'il en soit, je suis très heureux de vous avoir plu, et je vous remercie de me l'avoir dit.

Je vous envoie un livre de moi qui vient de paraître ; j'en publie un autre que je vous enverrai, dès qu'il sera fini. – Vous voyez que je ne vous ménage plus.

Ne comptez-vous pas venir à Paris avant l'été ? Je serais si heureux de continuer mes rapports avec vous, qui avaient commencé sous de si bons auspices, et qui – j'en suis sûr pour ma part – ne demanderaient pas mieux que d'aboutir à la plus franche amitié.

Je vous serre la main avec toute celle que je ressens déjà, et vous prie de croire à mes sentiments les plus affectueux.

I. TOURGUENEFF.

MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE À GUSTAVE FLAUBERT

Angers, 20 mars 1863.

Il y a bien longtemps, cher Monsieur, que je n'ai eu le plaisir de vous écrire. J'avais envoyé au ***Messager des théâtres***, qui l'avait accepté, un article sur votre beau roman de ***Salammbô*** et j'attendais son insertion pour vous l'adresser ; on m'écrit du ***Messager*** que par suite du refus de votre éditeur de remettre les deux volumes exigés, à ce qu'il paraît, par la rédaction du ***Messager***, ils ne peuvent rien insérer sur ***Salammbô***, et qu'ils ont donné mon article à ***La Sentinelle parisienne***. Je suis très contrariée de ce retard, j'espère que l'article sera inséré et que j'aurai le plaisir de vous l'envoyer. Je ne sais pas écrire, mais je sais comprendre votre pensée, je le crois du moins, et je me suis efforcée de la rendre. Votre ***Salammbô***, lue plusieurs fois, gagne beaucoup et j'en ai entendu, par des lecteurs sérieux, faire un grand éloge. J'ai pensé à vous chaque jour. Êtes-vous heureux et bien portant ? Combien je le désire ! mais que le bonheur est difficile avec un cœur comme le vôtre, et une intelligence si élevée ! Vous êtes une exception, c'est ce qui fait votre grandeur et votre cœur. Les facultés immenses impliquent des souffrances infinies. Puisque vous êtes assez bon pour vous intéresser à moi, pauvre être infime, je vous dirai que j'ai passé le plus triste hiver et maintenant mon état moral s'aggrave chaque jour. Les hallucinations intérieures, qui me font si cruellement souffrir, sont continuelles, et ne me laissent de repos ni le jour, ni la nuit. Les imaginations les plus folles, les plus affreuses, me semblent des réali-

tés ; je ne dors que lorsque la fatigue m'accable. Je suis incapable de tout et je crois que je mourrai dans une maison de fous. Cet état qui n'est ni la raison, ni la folie, est affreux, c'est une lumière jetée sur des abîmes. Oui je désire souvent une folie complète, le néant de l'intelligence. Le mal n'existe que lorsqu'on en a conscience. Pour comble de maux, j'ai les yeux si malades, que lire, écrire, faire de la musique m'est interdit ; l'inaction, la solitude, le silence ajoutent à mes souffrances ! Je me dis souvent qu'il n'y a plus de pitié dans le monde puisqu'on me laisse tant souffrir. Je me sens comme une barque perdue sur une mer inconnue, sans boussole, sans une lueur dans les ténèbres. Le passé m'apparaît comme une vie qui n'est pas la mienne, je me cherche moi-même et ne me trouve plus ; à chaque instant, je me sens perdue sans retour, et je le suis, sans un secours providentiel, je ne l'espère pas. On me fait la lecture, mais à peine si mon intelligence entend. Il ne paraît en littérature que pauvreté. C'est à croire qu'il n'existe plus rien de bon, ni de beau sur la terre. La nature elle-même est en deuil, les plaintes du vent dans mes arbres verts, la pluie, le brouillard, les branches dépouillées, tout est lugubre. Les oiseaux seuls viennent se nourrir sur ma fenêtre. Il y a des roitelets, des rouges-gorges, des jolies mésanges bleues, tous ont l'air heureux ! C'est demain le premier jour de printemps, mais il ne peut apporter de changement à mon sort, il n'y a plus pour moi qu'un éternel hiver. Nous avons ici un mauvais Opéra, ce qui m'afflige, car l'art est mon seul, mon dernier amour ! J'ai vu ***Faust*** qui m'a impressionnée. Cette pauvre Marguerite soumise à un pouvoir infernal, n'est-ce pas l'histoire de toutes les femmes ? Tous les êtres faibles n'agissent que sous l'influence de volontés étrangères. La liberté morale existe, mais jamais absolue, surtout lorsqu'elle rencontre une volonté plus forte. Dans le domaine des réalités, je suis

tourmentée, les événements de Pologne retentissent jusque dans le coin obscur où je vis, un réfugié polonais chez moi depuis 12 ans va sans doute partir, c'était notre seul soutien, notre appui, il faisait toutes les affaires avec zèle et une probité, une délicatesse à toute épreuve, c'était un second moi-même et je ne sais ce que nous deviendrons sans lui. Mon filleul Édouard est cloué sur son lit depuis 2 ans sans se mouvoir, ni presque parler : là je suis en présence d'un malade et de sa fille, enfant de 3 ans ; un orphelin auquel j'ai sauvé la vie et que j'ai fait élever m'a quittée, aussitôt que je l'ai fait remplacer au service. Il m'a bien offert ses services, mais il est marié à Paris et veut avoir sa belle-mère. Une dame dont j'ai élevé le fils et que j'ai eu 8 ans chez moi viendrait aussi, mais tous ont été ingrats et dans leurs offres, je vois un marché. Personne ne m'aime vraiment et j'ai tant fait pour eux. Adieu, cher Monsieur, plaignez-moi, ne m'oubliez pas. Votre dévouée.

M.-S. LEROYER DE CHANTEPIE.

À IVAN TOURGUENEFF

[Croisset, 24 mars 1863.]

Mon cher Confrère,

Vous m'avez écrit une lettre bien aimable et vous êtes trop modeste. Car je viens de lire votre nouveau volume. Je vous y ai retrouvé, et plus ***intense***, plus rare que jamais.

Ce que j'admire par-dessus tout dans votre talent, c'est la ***distinction*** – chose suprême. Vous trouvez le moyen de faire vrai sans banalité, d'être sentimental sans mièvrerie, et comique sans la moindre bassesse. Sans chercher les coups

de théâtre, vous obtenez par le seul *fini* de la composition des effets tragiques. Vous avez l'air très bonhomme et vous êtes très fort. « La peau du regnard jointe à celle du lion », comme dit Montaigne.

C'est une belle histoire que celle d'*Éléna* ; j'aime cette figure, et celle de Choubine, et toutes les autres ! – On se dit en vous lisant : « J'ai passé par là. » Ainsi, je crois que la page 51 ne sera sentie par personne comme par moi. Quelle psychologie ! – Mais il me faudrait bien des lignes pour vous exprimer tout ce que je pense.

Quant à votre *Premier amour*, je l'ai d'autant mieux compris que c'est la propre histoire d'un de mes amis très intimes. Tous les vieux romantiques (et j'en suis un, moi qui ai couché la tête sur un poignard), tous ceux-là doivent vous être reconnaissants pour ce petit conte qui en dit si long sur leur jeunesse. Quelle fille excitante que Zinotchka ! – C'est une de vos qualités que de savoir inventer des femmes. Elles sont idéales et réelles. Elles ont l'attraction et l'auréole. Mais ce qui domine toute cette œuvre et même tout le volume, ce sont ces deux lignes : « Je n'éprouvais pour mon père aucun sentiment mauvais. Au contraire, il avait encore grandi pour ainsi dire, à mes yeux. » Cela me semble d'une profondeur effrayante. Sera-ce remarqué ? Je n'en sais rien. Mais, pour moi, voilà du sublime.

Oui, cher confrère, j'espère que nos relations n'en resteront pas là, et que notre sympathie deviendra de l'amitié. J'y compte, et j'en suis sûr.

D'ici là, mille poignées de main de votre

Croisset, mardi soir.

À JULES DUPLAN

[Croisset, 29 mars 1863.]

Tu es bien gentil de m'envoyer des feuilles ***farces***. On me dit que le sieur Vitet m'a attaqué dans sa réponse à Octave Feuillet ? Envoie-moi ça. – À propos d'attaque, sais-tu que j'ai été dénoncé comme corrupteur des mœurs dans deux églises ? 1° église Sainte-Clotilde, 2° église de la Trinité (rue de Clichy). Là, le prédicateur s'appelait l'abbé Becel. J'ignore le nom de l'autre. Tous deux ont tonné contre l'impudicité des mascarades, contre le costume de Salammbô ! Ledit Becel a rappelé la Bovary et prétend que cette fois je veux ramener le paganisme. Ainsi l'Académie et le clergé m'exècrent. ***Ça me flatte***, et ça m'excite !!!

Quel discours que celui de Feuillet, nom de Dieu ! Quelle platitude ! J'en étais indigné pour le père Scribe.

J'oubliais de te dire que je trouve ta conduite indécente. Tu n'écris pas à ton vieux Bandole. – Comment vas-tu ? et Mme Cornu ? et la note relative à Théo ? etc., etc. Et la traduction allemande ? Comme il n'existe point de traité avec la Prusse, Mme Ritschl est parfaitement libre quant à l'argent ; que Mme Cornu arrange l'affaire comme elle l'entendra.

Quant à moi, je suis dans la confection simultanée de mes deux plans. C'est à cela que je passe toutes mes soirées. Je ne sais pour lequel me décider. J'attends Monseigneur dans 15 jours. Alors je prendrai un parti.

Dans la journée, je lis de l'anglais, et même du grec ; il m'a pris une rage de Théocrite. Jolie préparation pour peindre les mœurs parisiennes !

Je ne suis pas né pour écrire des choses modernes, décidément ; il m'en coûte trop pour m'y mettre ! J'aurais dû, après ***Salammbô***, me mettre immédiatement à ***Saint Antoine***. J'étais en train. Ce serait fini, maintenant.

Je m'ennuie à crever. Mon oisiveté (qui n'en est pas une, car je me creuse la cervelle comme un misérable), ma non-écriture, dis-je, me pèse ! Sacré état !

Je compte sur toi, cet été. Adieu, tâche d'être plus gas que moi. Je t'embrasse tendrement, mon cher vieux.

Dimanche soir.

En fait de nouvelles, en voici. Plonplon m'a envoyé son discours.

***

Caroline a hérité cette semaine d'environ 200 mille francs, dont elle n'a maintenant que la nue-propriété. Il lui revient présentement peut-être mille à 15 cents francs de rentes.

***

Je suis toujours envahi à la face par des clous. (***C'est de ne pas voir assez de femmes !***) Cette gêne permanente contribue à mon abrutissement.

***

Je relis du Goethe pour me remonter le bourrichon.

À MICHEL LEVY

[Croisset,] mardi [31 mars 1863].

Mon cher Michel,

Je reçois une lettre de M. ***Siegfried Neuburger***, de Munich, le traducteur allemand du ***Fils de Giboyer***…

À JULES DUPLAN

[Croisset,] jeudi soir [2 avril 1863].

Merci de tes journaux, cher Vieux. J'ai bien ri de ***l'abominable attentat*** dont le Patriarche de l'Honneur a été victime. L'histoire me paraît trouble ? Si tu rencontres des détails envoie-les-moi.

Je n'ai pas été très hilare depuis notre séparation : 1° mes clous à la gueule n'ont fait que redoubler, 2° j'ai eu des peintres qui, barbouillant tout le rez-de-chaussée de mon logis, m'ont empoisonné, et 3° peu d'imaginative en fait de littérature !

Je m'acharne à mon roman parisien, qui ne vient pas du tout. Ce sont des couillades usées. Rien d'âpre ni de neuf ! Aucune scène capitale ne surgit. Ça ne m'empoigne pas. Je ne bande pas et je masturbe en vain ma pauvre cervelle.

Je suis attiré par l'hist[oire] de mes cloportes. – Dont j'ai aussi travaillé le plan. Celui-là, il est bon, j'en suis sûr ! malgré des difficultés effroyables pour varier la monotonie de l'effet. – Mais je me ferai chasser de France et de l'Europe si j'écris ce bouquin-là !

Cela vaudrait mieux, pourtant, que d'en rater un autre. – Et c'est ce qui me pend au bout du nez, ***les récits du cœur*** n'étant pas mon fait, je crois ?

J'ai lu du Dickens et deux volumes de Tourgueneff, avec ***Les Miettes de l'Histoire*** ! Je me suis remis à lire de l'anglais et du grec, et puis je m'embête, ou plutôt je m'emmerde.

Tache de ne pas faire comme moi et donne-moi de tes nouvelles, complètes.

Adieu, vieux, je t'embrasse.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

Croisset, jeudi soir [2 avril 1863].

Que devenez-vous ? Il m'ennuie de ne pas vous voir.

Donnez-moi des nouvelles de vos personnes et de votre travail. – Et rappelez-vous que vous m'avez promis de venir me faire une longue visite dès qu'il sera terminé. Quand sera-ce ?

Je vous demande, incidemment, un conseil. J'ai reçu du guerrier Bougenel une invitation pour tous les dimanches du mois d'avril et du mois de mai. La carte m'est renvoyée de Paris. Que dois-je faire ? Répondre que je ne puis « profiter de cette faveur » parce que je ne suis pas à Paris, est peut-être ridicule ? Ne rien faire est peut-être grossier ? Faut-il que je me présente rue de Courcelles, au moins une fois pendant ces deux mois ? Éclairez-moi sur les usages des cours.

Le dîner du samedi dure-t-il toujours et qu'y dit-on ? Et le Sainte-Beuve ? J'ai lu ***tous*** les livres de Tourgueneff. Il a bien du talent cet homme-là ! Ce qui me plaît en lui c'est une distinction et une poésie permanentes.

Quant à moi, mes chers vieux, j'ai été empoisonné par la peinture dont on a barbouillé mon rez-de-chaussée. Je suis ravagé à la face par des clous qui s'y succèdent avec obstination et je travaille à deux plans de roman sans savoir encore auquel des deux il faut s'atteler. Tel est l'état de votre ami.

Donnez de ma part une bonne poignée de main à Saint-Victor. Écrivez-moi et accourez dès que vous serez libres. Soyez sans crainte. Je ne vous ferai voir aucune curiosité et je ne vous présenterai à aucune notabilité.

Je vous embrasse tous les deux tendrement.

Votre.

Vous ignorez sans doute que j'ai été signalé à la haine des Fidèles dans deux églises de Paris (Sainte-Clotilde et la Trinité). On m'accuse d'avoir inventé des costumes obscènes et « de vouloir ramener le paganisme ». ***Sic.***

Je pense, présentement, à la quantité de bêtises, que l'on dira et fera demain, Vendredi saint, dans toute la chrétienté ! – C'est un beau jour pour le libre penseur qui proteste au nom de la Philosophie en mangeant du cochon. Mais les autres, le bourgeois qui cale, par respect pour l'opinion, celui qui cède à sa femme après une longue discussion, celui qui, au fond, a ***peur***, etc. : tous sont bien beaux. ***Faire-gras*** ou ***faire-maigre (to be, or not to be)*** me sem-

blant aussi ineptes l'un que l'autre, j'ai toujours eu envie, ce jour-là, de jeûner absolument, et de rester 24 heures sans manger. Mais ce serait prendre un parti violent et mal trancher la difficulté. N'importe ! C'est un jour bien difficile à passer pour un sceptique, avouons-le !… et puis il y a « la question des domestiques ».

À THÉOPHILE GAUTIER

Croisset, 3 avril [1863].

Comment vas-tu, cher vieux Maître ? Le ***Fracasse*** avance-t-il ? Penses-tu à ***Salammbô*** ? Est-ce qu'il y a quelque chose de nouveau relativement à cette jeune personne ? ***Le Figaro-programme*** en reparle, et Verdi est à Paris.

Dès que tu auras fini ton roman, viens dans ma cabane passer une huitaine (ou plus) selon ta promesse. Et nous réglerons le scénario. Je t'attends au mois de mai. Préviens-moi de ton arrivée, deux jours à l'avance.

Je rêvasse à la fois deux livres sans faire grande besogne. J'ai des clous à la gueule et je m'emmerde si l'on [peut] s'exprimer ainsi.

Il me semble qu'il y a déjà bien longtemps que je n'ai vu ta chère trombine !

J'imagine que nous taillerons, ici, dans le silence du cabinet (loin des cours et des femmes), une fière bavette ! C'est pourquoi, accours dès que tu seras libre.

Je te baise sur les deux joues.

Ton.

Amitiés tendres à toute la nichée et particulièrement au Toto.

Je suis victime de la HHHHAINE DES PRÊTRES, ayant été maudit par iceux dans deux églises : Sainte-Clotilde et la Trinité. On m'accuse d'être l'inventeur de travestissements obscènes, et de vouloir « ramener le paganisme » ***(sic)***.

À JULES DUPLAN

Croisset, mardi soir [7 avril 1863].

Mon cher Jules,

Voici deux papiers que je te prie de communiquer à Mme Cornu. (Ne pas les perdre.) J'aime mieux te les envoyer que de te donner des explications. La compréhension de la chose sera plus facile.

On m'a demandé de Munich une autorisation. J'ai dit de s'adresser à Lévy et qu'il y en avait déjà une de donnée.

Comme il n'y a point de traité international avec la Prusse, je crois Mme Ritschl parfaitement libre.

Ton frère fera peut-être bien de s'entendre là-dessus avec l'enfant d'Israël. Comme je ne dois rien toucher des traductions, je me moque de tout cela parfaitement, bien entendu. Mais j'aimerais bien à ce que les choses fussent claires et propres.

Lévy n'ayant rien à voir sur le travail de Mme Ritschl, celle-ci me donnera ce qu'elle jugera convenable, ou rien du tout (ce qui arrivera, je m'y attends).

J'ai reçu ce matin le vol[ume] envoyé par Mme Cornu. Remercie-la bien pour moi.

J'irai peut-être à Paris, deux ou trois jours, dans le commencement de mai.

Je travaille sans relâche au plan de mon ***Éducation sentimentale***, ça commence à prendre forme ? Mais le dessin général en est mauvais ! Ça ne fait pas la pyramide ! Je doute que j'arrive jamais à m'enthousiasmer pour cette idée. Je ne suis pas gai.

Adieu, pauvre cher vieux, débarrasse-toi de tes affaires. J'attends Monseigneur dans 8 jours.

Je t'embrasse.

J'admire la nomination de ***Silvestre***. Bravo ! voilà comme on encourage les lettres. « Curieux symbolisme », du reste. Ça montre le cas qu'on fait de la presse.

À MICHEL LÉVY

[Croisset, 7 avril 1863.]

F.D. Sauerländers Verlag. Francfort-sur-le-Main. Telle est l'adresse…

À JULES DUPLAN

[Croisset,] mercredi soir [15 avril 1863].

Je suis ***tanné*** de Mme Ritschl et du sieur Lévy. Qu'ils s'arrangent ! Merde !

Ledit Lévy n'a pas jugé convenable de me répondre. Théo à qui j'ai demandé 2 fois par écrit ce que devenait l'opéra (que j'ai vu re-annoncé deux fois dans le ***Journal de Rouen***), se conduit comme un éditeur et ne me répond pas. Quand tu passeras devant la rue de Beaune, n° 1, monte chez Toto pour lui dire que c'est un polisson. Il fait l'homme occupé et ne me répond pas plus que son père. Au reste je me fous de l'opéra, comme de toutes les traductions, n'ayant pas un sou à récolter ni de l'un ni des autres.

Je ne sais pas davantage ce que devient ***Folammbo*** ni même si la 4e édition est parue. Le citoyen Jean-Jacques aurait vu là un des traits de la conjuration d'holbachique. Car Suzanne (elle-même !) n'a pas répondu à une lettre où je lui faisais des questions touchant la Porte-Saint-Martin. Plonplon seul ne m'oublie pas, et m'envoie ses discours polonais.

Je suis dans un état déplorable, mes clous reprennent de plus belle. Je me suis encore purgé aujourd'hui, et je ne fais rien qui vaille. Je n'ai point « la Grâce », comme disent les dévots, je ne « bande » pas comme disent les cochons. L'***Éducation sentimentale*** en reste là. Les ***faits*** me manquent. Je n'y vois point de scènes principales. – Ça ne fait pas la pyramide. Bref, ça me dégoûte. Il est fort probable que je vais me rabattre sur ***Les Deux Cloportes***. C'est une vieille idée que j'ai depuis des années et dont il faut peut-être que je me débarrasse ? J'aimerais mieux écrire un livre de passion. Mais on ne choisit pas ses sujets ! on les subit.

J'attends demain Monseigneur. Nous allons causer de tout cela et je me déciderai, mais je me sens très vide et très fatigué, et je ne suis pas gai.

Ni toi non plus, il me semble, mon pauvre vieux ? Je compte aller à Paris vers la fin de mai. Seras-tu débarrassé à ce moment-là ? Si ma mère ne va pas à Vichy, ce sera le mois de juin que j'emploierai à mon voyage de découvertes dans la capitale et aux environs. Sinon ce sera au mois d'août.

Adieu, mon pauvre vieux, tâche de ne pas trop t'emmerder, et pense à moi.

Je t'embrasse tendrement.

Ton

IVAN TOURGUENEFF À GUSTAVE FLAUBERT

Paris, rue de Rivoli, 210,
ce 6/18 avril [18 avril 1863].

Mon cher Confrère,

Je n'ai pas besoin, je l'espère, de vous dire combien votre seconde lettre m'a fait de plaisir – et plus que du plaisir… Si je ne vous ai pas répondu sur-le-champ, c'est que j'ai eu à me dépêtrer d'une foule de désagréables petites affaires, qui m'ont rendu maussade et paresseux à la fois. – Ces misères durent encore, mais j'ai conscience d'attendre plus longtemps. J'ai compté et je compte encore sur votre indulgence, et je veux surtout vous dire merci et vous serrer la main.

Je suis très heureux de votre approbation et vous devez en être persuadé : je sais bien qu'un artiste et un homme bienveillant comme vous lit entre les lignes d'un livre une foule de choses, dont il sait généreusement gré à l'auteur ; mais c'est égal. – Des éloges venant de vous valent de l'or, et je les empoche avec orgueil et reconnaissance.

Ne nous verrons-nous pas dans le courant de l'été ? Une heure de bonne et franche causerie vaut cent lettres.

Je quitte Paris dans huit jours pour aller m'établir à Bade. – N'y viendrez-vous pas ? Il y a là des arbres comme je n'en ai vu nulle part, et tout en haut des montagnes. – C'est vigoureux, jeune, et c'est poétique et gracieux en même temps. Cela fait beaucoup de bien aux yeux et à l'âme. – Quand on est assis au pied de l'un de ces géants, il vous semble que vous lui prenez un peu de sa sève, et c'est bien bon et bien utile. – Vrai, venez à Bade, ne fût-ce que pour quelques jours. – Vous en rapporterez de fameuses couleurs pour votre palette.

Vous recevrez avant mon départ un livre de moi, qu'on achève de publier. – Je vous bourre, mais il y a de votre faute.

Mille amitiés ; portez-vous bien, travaillez, et venez à Bade.

Tout à vous.

À IVAN TOURGUENEFF

Croisset, près Rouen, 20 mars *[sic, pour avril]* [1863].

Bourrez-moi donc, cher Confrère ! J'attends votre livre avec impatience, et je le lirai avec délectation, j'en suis sûr.

Moi aussi, j'ai eu des embêtements tous ces temps derniers. Vous voyez que la sympathie est complète.

Je ne crois point pouvoir aller à Bade, parce que j'aurai cet été plusieurs dérangements forcés. Quand serez-vous de retour ? Et envoyez-moi votre adresse.

Je passerai à Paris tout le mois de juin ou tout le mois d'août. En tout cas, à l'hiver prochain.

Mille poignées de main très longues et très fortes de votre.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Croisset,] vendredi soir [1er mai 1863].

Merci, mes très chers, de votre gentille invitation. Mais je suis dans un état déplorable, avec de nouveaux clous à la face et pire que cela : un embêtement colossal qui ferait de moi le plus maussade des convives.

Pouvez-vous remettre (ou renouveler) votre dîner dans 3 semaines ? J'irai à la fin du mois de mai, certainement. Je serai peut-être plus gai et mieux portant ?

D'ici là, tenez-vous en joie et souhaitez-m'en (de la joie !).

Adieu, je vous embrasse très tendrement.

Amitiés aux amis.

Si vous voyez la Lagier demandez-lui donc pourquoi elle n'a pas répondu aux questions que je lui ai adressées dernièrement ?

À ERNEST FEYDEAU

[Croisset,] mercredi [6 mai 1863].

Je commence à trouver ça bête. Es-tu mort ? Dans ce cas je te dispense de me répondre.

J'ai attendu pour t'écrire que j'aie quelque chose de curieux à te narrer. Mais rien de curieux ne se présentant, je prends la liberté de te demander :

— si tu as fini ton roman ?

— quand paraît-il ?

— comment te portes-tu ?

— et ton héritier et ta femme ? etc., etc.

Quant à moi je ne vais pas trop bien ni au physique ni au moral. – Je t'épargne le détail de mes ennuis, supposant que tu dois en avoir assez de ton côté, sans que j'y ajoute.

J'espère te voir à la fin de ce mois, en passant par Paris pour aller à Vichy. – J'y reviendrai et y séjournerai au mois d'août, probablement.

Je lis maintenant l'***Histoire du Consulat*** de mosieu Thiers. Quel épicier, quel bourgeois ! C'est à en vomir. – Et pas une protestation ! au contraire !

Que le diable m'emporte si je sais pourquoi je t'écris ? C'est que sans doute je m'ennuie de ne pas entendre parler de toi. Et que j'ai envie d'embrasser ta trombine. Adieu, ton

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

Croisset, mercredi [6 mai 1863].

Il n'est pas possible d'être plus gentils que vous, mes chers amis ! Votre lettre m'a attendri, sans me surprendre.

Ce que j'ai ? Un emmerdement constitutionnel que je refoule parfois à force de travail. Quand le travail ne marche pas (ce qui est le cas présent), il reparaît et me submerge. Tout ce que je pourrais vous dire ne serait que le développement de ces simples mots. – Je ne suis pas non plus très satisfait de mon physique. J'ai des clous, des irritations à la peau, etc. Bref, je suis dans un foutu moment.

J'ai fait le plan de deux livres qui ne me satisfont ni l'un ni l'autre. Le premier est une série d'analyses et de potins médiocres sans grandeur ni beauté. La vérité n'étant pas pour moi la première condition de l'art, je ne puis me résigner à écrire de telles platitudes, bien qu'on les aime actuellement. Quant au second, dont j'aime l'ensemble, j'ai peur de me faire lapider par les populations ou déporter par le gouvernement, sans compter que j'y vois des difficultés d'exécution, effroyables.

De plus, le printemps me donne des envies folles de m'en aller en Chine ou aux Indes, et la Normandie avec sa verdure m'agace les dents comme un plat d'oseilles crues.

De plus, j'ai des crampes à l'estomac. Voilà tout.

Et vous ? avancez-vous ? êtes-vous contents ? Les dîners du samedi durent-ils toujours ?

Claudin a eu l'amabilité de m'envoyer un compte rendu de ***Folammbô***, c'est une attention délicate dont je lui sais gré.

Avez-vous suffisamment vitupéré Sainte-Beuve et engueulé l'Académie à propos de la nomination Carné ?

Je lis maintenant l'***Histoire du Consulat*** d'un bout à l'autre, et je pousse des rugissements. Il n'est pas possible d'être plus foncièrement médiocre et bourgeois que ce monsieur-là ! Quel style ! et quelle philosophie !

Je compte toujours vous voir à la fin du mois.

Je vous embrasse sur vos quatre joues en vous serrant les mains tendrement.

À JULES DUPLAN

[Croisset, 13 mai 1863.]

J'arriverai à Paris lundi soir probablement.

Arrange-toi pour être libre l'après-midi pendant une dizaine de jours, afin que nous puissions faire des promenades pittoresques dans les faubourgs et aux environs.

Tu sais que tu m'as promis de m'accompagner dans ces flâneries.

Je suis toujours dans la même hésitation ? Trouverai-je quelque chose là-bas ?

Je t'embrasse.

Ton

Mercredi soir.

Tiens-toi chez toi, lundi vers 6 heures du soir si tu n'as pas d'engagement.

À AGÉNOR BARDOUX

Paris [18 mai 1863].

J'arrive à Paris et je trouve sur ma table ta brochure.

Je compte t'en remercier de vive voix d'ici à peu de temps. Car dans une quinzaine de jours, je serai à Vichy avec ma mère et ma nièce.

Viendras-tu m'y faire une petite visite ? Je te préviendrai dès mon arrivée.

Fais-moi le plaisir de présenter à Mme Bardoux tous mes respects. Quant à toi, mon cher vieux, je t'embrasse très tendrement.

Ton

À CHARLES-EDMOND ET SA FEMME JULIE

[Paris, vers le 26 mai 1863 ?]

Pour Monsieur,

Si j'étais bien sûr que : venir chez moi sans ***Elle*** amènerait votre mort je vous prierais de venir tout seul, afin de pouvoir par la suite souiller votre tombeau par des coïts forcenés. Mais comme le coup de couteau peut manquer, amenez-la ! amenez-la ! amenez-la !

Et à vous.

Pour Madame,

Viens ! viens ! viens !

N.B. Il aura du poison dans sa tasse. Nous le lafargerons[1]. Mille tendresses.

AL MANZOR.

Pour le couple,

Comme vous ne faites qu'un, qu'***il*** vienne, c'est une gentille idée, cela, ma chère Julie, et je vous en remercie très fort. Aussi c'est convenu.

Vendredi à 6 h 1/2 (je n'ai pas besoin de réponse).

---

[1] Ou plutôt nous le foutrons dans les lieux.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Paris,] jeudi, 11 h[eures, 28 mai 1863 ?]

Est-il trop tard ? Mais je comptais vous voir lundi chez Magny, puis hier chez la princesse. Un rhumatisme compliqué d'un mal de gorge m'a empêché de vous faire mon invitation. Donc : voulez-vous venir dîner ***demain*** chez votre ami, à 6 h 1/2 juste, avec Charles-Edmond et son épouse, la Présidente, le consul du Caire, Monseigneur et votre

Dites : oh oui, oh oui.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Paris, mai-juin 1863 ?]

Mes chers Bons,

Claudin et Saint-Victor sont ici. Je suis HHHHéreinté. Voilà pourquoi je ne vais pas vous prendre à la librairie.

Nous vous attendons dans un cabinet de Bonvalet.

Après le dîner je m'habillerai et j'attendrai à votre porte que vous *le* soyez (style Thiers).

À vous.

6 heures.

À AGÉNOR BARDOUX

[Vichy, 9 juin 1863.]

Mon cher Ami,

Nous sommes arrivés hier à Vichy. Quand aurons-nous le plaisir de te voir ?

Écris-moi un petit mot la veille pour me prévenir.

Mille respects et amitiés à ta mère.

Je t'embrasse.

Ton

Arrange-toi pour nous donner une bonne séance.

Hôtel Britannique, mercredi.

MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE À GUSTAVE FLAUBERT

Nantes, ce 9 juin 1863.

Cher Monsieur et ami,

J'ignore si vous êtes encore à Paris ou à la campagne et ne sais où vous adresser cette lettre et le journal contenant mon article sur ***Salammbô***. Je serais heureuse si vous accueilliez avec indulgence ce juste tribut de mon admiration pour votre beau talent, et cette expression de mon estime pour votre caractère. Je crois que j'ai compris votre pensée, et apprécié votre livre. Il a été lu et relu par des personnes

qui m'en ont fait un grand éloge. J'ai été constamment dans l'état moral le plus déplorable et, sans mon médecin qui m'a envoyée ici presque malgré moi, j'aurais fini par succomber entièrement. J'étais partie malade et les premiers huit jours je voulais revenir à toute heure de jour et de nuit, je pleurais, je criais à faire pitié. On m'a fait patienter et je suis ici depuis trois semaines. J'habite une vaste maison avec des meubles loués et j'ai tout mon monde. Cette maison est située dans une avenue plantée de tilleuls, fermée par des grilles ; de ma chambre, je vois des prairies, de grands bois, vers le soir je regarde le vol des hirondelles et des hannetons. Toute la création semble se réjouir. J'envie le sort du plus chétif insecte. J'ai vu le village de Saint-Félix habité par Michelet qui y écrivit ***L'Oiseau***, ce village est triste, il y a des gens bien pauvres et pourtant des femmes bien vieilles ; savez-vous ce qui m'a un peu fait oublier mon mal ici, la lecture des ***Mystères d'Udolphe***. J'avais lu ce livre plusieurs fois dans ma jeunesse, c'était un souvenir. J'en ai peu de bons, celui-là m'a rajeunie, j'aime le merveilleux, et je sympathise avec cette pauvre Ann Radcliffe qui finit dans une maison de fous.

J'ai là les deux premières parties de ***Mademoiselle La Quintinie*** de G. Sand. Cela m'a paru bien supérieur à ses derniers ouvrages, si toutefois la suite répond à la seconde partie ; si j'en avais la force, j'irais revoir la mer, mais c'est un voyage de 38 heures aller et retour compris en un jour ; je dois retourner à Angers au premier jour, je m'en inquiète, je suis sûre que ma maladie morale me reprendra ; si je devais rester ici longtemps ce serait, sans doute, de même. Mon médecin insiste pour m'envoyer à Paris. Je crains de n'en avoir ni le courage, ni la force. Une seule chose parvient à me distraire à Angers, c'est ma petite filleule, une enfant de 4 ans, la fille de mon pauvre filleul tout paralysé depuis plus de deux ans. Comme c'est innocent, et vrai, l'enfance, ah ! si

on pouvait rester ainsi !… J'ai ici un ami de vingt ans, Victor Mangin, ce fut dans son journal que j'écrivis pour la première fois en 1837 ; ***Le Phare de la Loire***, qu'il rédige, le seul bon journal, vient d'être suspendu pour deux mois, cela est très fâcheux de toute manière. J'ai ici un manuscrit que M. Mangin devait imprimer, mais les frais ne se monteraient pas à moins de 1 500 francs, et probablement je n'en retirerais rien. V[icto]r Mangin me conseille d'éditer en petits volumes. Qu'en pensez-vous ? J'ai bien pensé à vous depuis que je n'ai eu de vos nouvelles. Êtes-vous heureux ! Je le désire hélas ! plus que je ne l'espère. Je vous adresserai le journal aussitôt que je saurai si vous êtes à Paris ou à la campagne.

Adieu, cher Monsieur et ami, votre toute dévouée.

M.-S. LEROYER DE CHANTEPIE.

Adressez-moi votre réponse à Angers.

À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE

Vichy, hôtel Britannique, 17 juin 1863.

Si j'ai eu l'air de vous oublier ces derniers temps, chère Demoiselle, c'est que depuis le mois de mars dernier j'ai été en proie à la même maladie que vous. J'ai passé trois mois à Croisset, fort pénibles, sans rien écrire, et sans rien lire. Cela m'arrive presque toujours entre deux œuvres. L'ennui est pour moi une vieille connaissance hélas ! et en fait de défaillances je m'y connais. J'ai fait deux plans de livres qui sont peut-être bons ? mais qui ne m'enthousiasment guère ! Et

depuis quelques jours je poursuis une troisième idée. Qu'en adviendra-t-il ? Si je ne me sens pas en train d'écrire au mois d'août, je serai plus sage que vous et j'irai passer quelque temps sur les bords de la Méditerranée, à Bade, ou chez Mme Sand.

Je n'ai pas lu votre article qui est probablement chez moi, mais je ne vous en remercie pas moins, comme on dit.

C'est vendredi prochain que paraît la ***Vie de Jésus*** de Renan. Cela doit vous intéresser. Lisez-vous les articles de la ***Revue germanique*** ?

Pourquoi donc n'écoutez-vous pas les conseils de vos médecins qui me paraissent fort éclairés ? Allez au bord de la mer. Venez à Paris. Vous qui aimez tant la musique vous en entendriez d'excellente. Je m'afflige de voir une intelligence comme la vôtre sombrer dans l'hypocondrie et un cœur aussi excellent continuellement saturé d'amertume et de chagrin. Il n'y a pas de consolations à vous donner, puisque vous ne voulez pas vous arracher de votre milieu funeste. Vous en êtes arrivée à cet état lamentable où l'on aime sa douleur.

Que faut-il vous souhaiter ? Une grâce d'en haut, mais elle ne viendra que par vos efforts et vous n'en faites point.

Au milieu de vos souffrances pensez à moi quelquefois. Car personne ne voudrait plus que moi les voir allégées, ou plutôt disparues.

À ERNEST FEYDEAU

[Vichy,] mercredi (nuit de), 1 h[eure, 17 juin 1863].

J'ai enfin trouvé tes deux livres dont je te remercie grandement.

Je viens de lire tout d'une haleine ***Monsieur de Saint-Bertrand*** que j'ai eu avant le ***Début à l'Opéra***. J'en suis étourdi et ça me plaît. Voilà tout ce que j'en peux dire pour le moment. Il me semble seulement qu'il y a peut-être vers la fin trop de dialogue ? Ceci est une humble question que je te pose. – De plus je viens de lire aussi (tu vois que tu m'amuses) ***la divine préface*** de ton 1er volume. Tu soutiens les principes. Tu es un brave. – Et c'est ***toi***, il me semble t'entendre parler.

Adieu, vieux, je vais me coucher et t'embrasse plus tendrement que jamais.

Je serai à Paris vers le 10 juillet.

Ton

J'ai reçu ta lettre ce matin, bien entendu.

N.B. Je me replonge dans le ***Début à l'Opéra***.

MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE À GUSTAVE FLAUBERT

Angers, ce 20 juin 1863.

Lors même, cher Monsieur, que vous m'auriez complètement oubliée, je n'aurais eu aucun motif de m'en étonner ou de m'en plaindre. Je n'ai point de titre à occuper votre pensée, vous surtout si supérieur à moi, et si capable d'idées, de travaux et de distractions auxquels mon ignorance me rend tout à fait étrangère. Il est donc naturel que vous m'oubliiez et que je pense à vous, d'abord à cause de l'intérêt que vous avez bien voulu me témoigner, puis aussi par vos ouvrages qui tiennent une si grande place dans mon âme, et se présentent à ma mémoire avec toute la réalité de la vérité. Votre bonne lettre m'afflige, puisque je vois que vous souffrez ! J'aurais dû le prévoir, des âmes comme la vôtre ne peuvent être heureuses, dans les conditions ordinaires de la vie humaine, et bien plus dans celles de l'existence sociale que nous avons. Le milieu de notre époque doit vous être antipathique et pourtant comparez votre sort au mien. Vous avez la jeunesse, la santé, la force physique et morale, une intelligence d'élite, une puissance d'imagination rare, réglée par une raison supérieure, vous pouvez vivre dans vos créations, et la conscience seule de votre supériorité doit vous satisfaire. Vous avez une famille, des amis, vous pouvez à votre gré changer de lieu ; mon Dieu, que dirai-je donc, moi, pauvre vieille femme malade clouée à ma place, à un milieu qui me torture, comme Sisyphe à son rocher, moi qui n'ai rien sur la terre, ni un but, ni un intérêt, ni une sympathie, ni une affection vive, moi sans espoir au Ciel ni sur la terre. Je comprends qu'écrire soit votre vie, moi, je n'ai plus une idée, car le cœur seul est l'aliment de la pensée. Vous me dites que votre sujet ne vous

passionne pas ; alors vous n'écrivez pas avec enthousiasme. Peut-être fait-on mieux ainsi, on le prétend, je ne le crois pas. Ce que vous éprouvez me semble une fatigue d'émotions trop vives. Le repos vous rendra l'énergie et l'inspiration primitive. Où irai-je donc chercher la force, si vous, si bien doué, si puissant par le génie, vous éprouvez l'ennui et l'accablement ! et pourtant c'est peut-être à cause de ces dons exceptionnels que vous trouvez que rien ne peut vous satisfaire. Il vous faudrait toujours plus, et mieux que ce que vous possédez ! Vous êtes à Vichy, je vais lire la description du pays où vous êtes et je croirai vous y voir, j'imaginerai quelles sont vos impressions, et cela m'identifiera avec vous comme je le suis en lisant vos ouvrages. Que ne puis-je aller aussi, moi, loin d'ici ? Mais vous en parlez bien à l'aise, je suis malade, la possibilité physique me manque, je suis revenue de Nantes avec regret, j'y tombais tout à fait si je n'étais revenue, je ne pouvais plus y vivre ; à peine arrivée ici après le plaisir de cueillir les roses de mon jardin, j'aurais voulu repartir ; il n'y avait pas 24 heures que j'étais rentrée dans ma chambre que ma maladie morale me reprenait. Je ne sais comment faire ni où aller. J'ai envie de prendre une maison à Nantes, mais l'air ne m'y convient point. Je ne pourrais le supporter en hiver ; Paris est bien loin et je suis bien malade ; suis-je donc condamnée à mourir ici ? J'ai retrouvé mon filleul qui est paralysé depuis deux ou trois ans par suite d'une excroissance dans le cerveau, dans un état d'irritation qui tient à la folie, sa femme et la domestique n'y peuvent plus tenir, sa petite fille de 4 ans crie de son côté. J'ai chez moi un artiste âgé et très malade auquel nous avions jadis rendu service. Tout cela est triste. Combien de misères, de souffrances impossibles à soulager, et quand on pense aux misères morales ! ah ! quelque malheureux qu'on puisse être, personne ne l'est au-

tant que moi ! Vous me dites que vous irez chez Mme Sand. Combien j'envie votre sort, je l'aime tant, je l'admire, je la vénère ; on m'avait dit que ses opinions étaient changées. Cela m'avait fait autant de peine que si j'avais vu le ciel tomber sur la terre, mais je ne le crois pas, non, j'ai foi en elle, une confiance sans bornes. J'ai lu les deux premières parties de ***Mademoiselle La Quintinie*** et je la retrouve là tout entière. J'espère que la suite ne me désenchantera pas ! Je relis ***Terre et ciel*** de J. Reynaud et des ***Revues indépendantes*** publiées jadis par G. Sand et Pierre Leroux. Quelle différence avec tant de pâles et mauvaises revues publiées aujourd'hui ! En voyant cette littérature si malsaine, on croirait non au progrès, mais au retour à la barbarie du Moyen Âge. Dans quel esprit est donc écrite cette ***Vie de Jésus*** ? Je ne connais aucun des ouvrages de Renan. On vante ses études religieuses. J'écris toujours ma vie pour vous et G. Sand. Vous direz après moi : « Elle a bien souffert, dans quel triste milieu elle a été placée dès sa naissance », et tout s'enchaîne, c'est un chapelet qui, commencé, doit être défilé jusqu'au bout. Je vous adresse à Vichy le numéro de la comédie où je trouve mon article sur ***Salammbô***. Il n'a que le mérite d'être l'expression sincère de ma pensée. Je serais heureuse si vous l'acceptiez avec bienveillance.

Adieu, cher Monsieur, je vous désire de cœur tout le bonheur possible. Votre toute dévouée.

M.-S. LEROYER DE CHANTEPIE.

Vous verrai-je si vous allez à Nohant ?

À AGÉNOR BARDOUX

Dimanche [21 juin 1863].

Mon cher Ami,

J'attends de jour en jour une lettre de toi m'annonçant ton arrivée. J'ai peur que la mienne, partie il y a une dizaine de jours, ne soit point parvenue ?

Nous sommes encore à Vichy pour 15 jours. – Et nous ne pourrons aller à Clermont, ma mère attendant à jour fixe, du monde chez elle à Croisset. – Ce qui fait que j'ai doublement envie de te voir.

Préviens-moi la veille par un mot, afin que nous [ne] soyons point partis pour quelqu'excursion aux environs lorsque tu arriveras.

Ta mère serait bien aimable si elle t'accompagnait. Voilà ce que me chargent de te dire mes deux compagnes. Souhait que je partage.

Laisse donc là pour un moment « la veuve et l'orphelin » et viens deviser avec celui qui t'embrasse.

Vichy, hôtel Britannique.

À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE

Vichy, lundi [22 juin 1863].

J'ai reçu hier au soir votre article qui m'a été fort agréable. Je le mettrai de côté dans le coin des meilleurs, des plus sympathiques et des plus caressants. Merci donc encore une fois.

Comment avez-vous pu penser que je vous oubliais ? Vous avez toute espèce de droits à mon affection, et je n'ai pas l'habitude d'être ingrat. Vous êtes bonne, excellente même, et je vous aime. Je vous aime pour vos idées, pour vos sentiments et pour vos douleurs. Nous ne quitterons pas ce monde sans nous être serré la main, soyez-en sûre. Si je vais à Nohant, je passerai par Angers.

Mais je ne crois pas que ce plaisir me soit réservé pour cette année. Je vais me mettre à travailler furieusement, à peine rentré ; je l'espère du moins. La vie n'est tolérable qu'avec une marotte, un travail quelconque. Dès qu'on abandonne sa chimère, on meurt de tristesse. Il faut se cramponner dessus et souhaiter qu'elle nous emporte.

Pourquoi donc dites-vous que Paris est si loin ? Une fois en chemin de fer, qu'est-ce que cela fait ? Allons, un bon mouvement, un peu de courage. Priez vos médecins d'être bien durs pour vous et venez me voir cet hiver là-bas.

Je vous souhaite mille allégements et me dis,

tout à vous.

À MICHEL LÉVY

[Vichy,] mercredi[, vers le 22-25 juin 1863].

Mon cher Michel,

N'oubliez pas je vous prie de m'envoyer le volume de Renan…

À MADEMOISELLE AMÉLIE BOSQUET

Vichy, mercredi soir [24 juin ? 1863].

Ce n'est qu'hier seulement et par hasard que j'ai eu votre lettre adressée poste restante, le directeur de ladite poste n'ayant pas jugé convenable, je ne sais pourquoi, de l'envoyer à mon hôtel.

Je savais par Darcel que votre roman allait bientôt voir le jour. Je n'ai pas besoin de vous dire, n'est-ce pas, que je lui souhaite tout le succès imaginable.

Le même Darcel m'a conté que vous aviez retenu un logement à Paris. Est-ce vrai ? Vous voilà donc embrigadée dans la gent de lettre parisienne ! Tant mieux. Nous pourrons nous voir un peu plus souvent.

Je n'ai rien écrit, bien entendu, depuis mon départ. Les dérangements du voyage ne sont pas la seule cause de mon oisiveté, car je poursuis maintenant une troisième idée qui sera, peut-être, plus vite réalisée que les deux autres. — Comme je ne m'amuse pas démesurément à Vichy et que j'y suis mal pour écrire, je passe mon temps à lire et je lis beaucoup. J'ai avalé deux volumes de Goethe (que je ne connaissais pas), les mémoires de Herzen sur la Russie, quelques romans de Balzac, ***Madelon*** du gars About, et les deux derniers volumes du sieur Feydeau, etc. Le soir, je me promène pendant une demi-heure sous les arbres du ***Parc*** et je vais voir se coucher le soleil au bord de l'Allier. Voilà mon existence.

Vichy est peuplé de Rouennais et d'une quantité de bourgeois ignobles, ce qui fait que je me prive des lieux publics. – J'ai trouvé beaucoup de monde de connaissance, des

gens de mon monde ; on cause dans la rue, quand on se rencontre.

Contrairement à la plupart des pays d'eaux, l'embêtante petite ville où je suis présentement contient peu de ***cocottes***. Elles attendent pour accourir la venue de l'empereur ; voilà ce qui se dit du moins. Un bourgeois fort aimable m'a appris qu'il s'était fondé, depuis l'année dernière, une nouvelle maison de prostitution, et même il a poussé l'obligeance jusqu'à m'en donner l'adresse. Mais je n'y ai pas été ; je ne suis plus assez gai, ou assez jeune pour adorer la Vénus populaire. Le besoin d'idéal est une preuve de décadence, on a beau dire !

Je m'étonne de ce que vous a conté sur moi ce bon Chennevières ; je ne me souviens pas d'avoir été si drôle ?

À quelle époque allez-vous quitter Rouen ? Où logerez-vous ? À propos de votre dernier voyage à Paris, ce n'est pas gentil de ne m'avoir point prévenu. J'aurais été vous voir. J'ai gardé un souvenir ***exquis*** de deux entrevues là-bas, l'une à votre hôtel, l'autre chez moi. Vous en souvenez-vous, chère amie ? Il me semble qu'il y a eu, ces deux fois-là, quelque chose de plus intime que les autres ?

Je serai à Croisset vers le milieu du mois prochain.

Mes compagnes vous envoient mille choses aimables.

Et moi, je vous serre les deux mains et je vous baise sur les deux côtés de votre joli col.

À vous.

Hôtel Britannique.

À ERNEST FEYDEAU

Vichy, mercredi soir [24 juin 1863].

Mon cher Vieux,

J'attends ton troisième volume pour t'écrire longuement sur l'ensemble de ton œuvre. Avant de partir pour Trouville donne donc des ordres afin que l'on m'expédie ledit volume à Croisset où je serai revenu vers le 10 juillet.

J'ai lu l'article du ***Figaro*** et celui de Sarcey. Tu vois que je m'occupe de toi.

J'ai peur présentement de ne te dire que des bêtises, ne connaissant pas ***l'ensemble***. Donc moins présomptueux que les critiques, je me tais. Ce qui ne m'empêche pas de déclarer que la Préface m'a ravi.

J'ai dévoré gloutonnement les deux volumes qui m'ont ***amusé beaucoup***. Le ***Saint-Bertrand*** me paraît ***une création*** dont le besoin se faisait sentir. J'aime aussi Gaskell. Un endroit superbe est celui où Saint-Bertrand entend les rêves vertueux d'un bon Allemand, mais les médecins ***Tant-Mieux*** et ***Tant-Pis*** m'ont semblé vieux et un peu chargés, de même que le sieur Florimont ne me plaît guère. Au reste il faut la suite. Je me tais.

Bonne pioche et bon courage. Je t'embrasse, car tu es Beau.

Sacré nom d'un chien, qu'il fait chaud ! 35 degrés, Monsieur ! J'espère bien que tu vas concilier en ton âme sur tous les critiques et ne t'inquiéter d'aucun.

À LOUIS BOUILHET

[Vichy,] vendredi, 3 heures, après-midi,
36 degrés de chaleur [26 juin 1863].

Char à quatre chevaux,

Je ne sais pas si dans le Céleste Empire on a chaud ? Mais ici on casse-pète de chaleur. On atmosphère-habit-sue, on flanelle-mouille, on entre-fesson-coule, on aisselle-pue, on botte-gêne-pieds, on peau-cuit, on étouffe, on râle, on crève ! L'atmosphère arrive à des proportions emmerdantes (si je puis m'exprimer ainsi), il n'y a d'autres brises que celles des poitrines haletantes. – Chaque bourgeois est métamorphosé en un poêle qui tire de l'air chaud. – Et c'est la seule manière de *tirer* dont on ait envie. Bref la cervelle se fond et les esprits animaux sont troublés. Je me sens mollasse comme un vit de chien au sortir du coït, et je demeure rouge, pantelant et baveux, retombant sur moi-même, et incapable d'aulcun jet nouveau, d'aulcune projection véhémente.

***

Tu ferais bien pour les architectures de *Faustine* de voir l'ouvrage de Mazois sur Pompéi et la maison de Scaurus. Mais il y a bien mieux que cela. Va donc trouver Maury à l'Institut ou Baudry à l'Arsenal. – C'est le moment ! Ne néglige rien ! On ne peut, dans ces occasions, pécher par excès de zèle et de soins.

***

Ce que tu me dis me va parfaitement. Nous serons à Paris de mardi prochain en huit au plus tard, peut-être de dimanche ou de lundi en huit si l'impératrice est à Fontaine-

bleau et qu'il soit impossible de voir le palais, car Mlle Lilinne veut voir Fontainebleau, ce qui amènera à mon retour un retard de deux jours. Quoi qu'il en soit, compte sur le mardi soir. – Je resterai à Paris jusqu'au dimanche. Puis, je t'attends à Croisset le 1er août. Il faudrait nous mettre à l'écriture le 1er septembre, comme dernier terme.

Il m'est impossible de trouver quelque chose loin de toi et sans savoir ce que tu fais. – Sans compter que je suis fortement et incessamment dérangé, étant, de toute manière, dans des conditions de travail déplorables ! – Je me cogne contre tous les coins, je patauge dans toutes les bêtises imaginables.

Que dirais-tu, comme sujet de danses, comme tableau, de ceci : ***des choux énormes*** que l'on verrait éclore, la tête du chou deviendrait un bourlet, et des enfants sortiraient des feuilles. Cela bien exécuté ferait rire, et l'intention serait comprise ?

Ce qui me gêne c'est l'idée du groupe mâle et femelle qui est indispensable, ainsi voici une idée peut-être féconde : mais que faire de la femme ?

La Paix du ménage. Je garde, au commencement, l'influence des bons et des mauvais génies, fées et gnomes, et je suppose un couple homme et femme qui doivent être punis pour quelque crime. Je commence donc par un ménage détestable au point de vue de l'harmonie conjugale parce que l'un est porté à la chair, l'autre à l'esprit. C'est, si l'on veut, le soir des noces. Monsieur veut baiser, madame qui s'y refuse, etc. Pour arriver à l'harmonie, au bonheur, il faut que chacun fasse des concessions, se dépouille de sa nature, acquière des qualités qu'il n'a pas. Ils ne doivent être heureux et réunis que si l'un consent à mourir par amour

(sans espoir de récompense) et si l'autre consent à ce qui [est] pis que la mort pour les âmes délicates, au vice et à la honte. J'entre dans le fantastique par une querelle formidable où les meubles et la scène entière, tourne et éclate comme dans *Le Pot d'or*. Dès lors les influences spirituelles, les fées, agissent sur le mari, et les gnomes, les influences matérielles, sur la femme.

Le mari qui a tous les vices se spiritualise dans les milieux crapuleux où il découvre toujours quelque chose de bon, car un génie s'y trouve caché et incite au bien les mauvais ; de même la femme se matérialise, se désillusionne et s'attendrit dans les milieux vertueux et hypocrites. Chacun peu à peu se rejoint, les barrières matérielles s'abaissent, les caractères se modifient et par le sacrifice ils arrivent à l'union. Mais cette idée serait plus facile à suivre avec deux hommes, les milieux par où la femme est obligée de passer étant trop larges pour une femme. N'importe ! il y a peut-être quelque chose là-dedans ? – Mais si tu es en train dans ta recherche des cœurs, continue, creuse.

J'ai songé aussi à une espèce de Maïa indienne, une femme-illusion, une déesse forcée de fuir l'amour d'un homme et qui se cache successivement sous mille formes. Le jeune homme la poursuit incessamment à travers le monde et la nature. Il la rencontre plusieurs fois sans la reconnaître, jusqu'au terme *indiqué*. – Car c'est là la difficulté d'un sujet ambulatoire. Il ne faut pas s'arrêter faute d'encre. Je voudrais que le cercle de l'ambulation fût, dès le début, bien posé. Pour rendre nos amoureux intéressants, il faut que leur amour soit traversé. Cela n'est pas contestable. Ils doivent courir à la recherche l'un de l'autre. – Mais ça fait un tableau pour la femelle, un tableau pour le mâle. Je masturbe ma pauvre cervelle sans en rien tirer.

***

Enfin ! – Encore une semaine et je verrai Monseigneur !

***

Je jouis ici de la société philosophique du père Lambert et de la vue de Jules Lecomte. Je me suis même trouvé hier à dîner avec lui. – Sinistre personnage. Lambert-Bey était effrayé de son œil.

***

J'ai lu la ***Vie de Jésus*** de Renan, ouvrage qui entre nous exalte peu mon enthousiasme.

***

« Ardoyt si fort la diète estrangière que alors qu'elle se pourmenoyt à la vesprée au long de son mur, il treuvoyt le lendemain ses salades montées, et que aulcunes foys elle avoit par le froslement de sa iuppe, faict partir la sève aux arbres et hasté les poulses » (« Le Succube », BALZAC – ***Contes drolatiques***).

Il y a peut-être là quelque chose ? (Si l'on faisait la femme-perdition qui serait tour à tour Cléopâtre, Mélusine, une marquise du siècle dernier, et une Lorette moderne.) On pourrait mettre l'opposé, un être réfrigérant qui ferait tout mourir ?

Adieu vieux, le tout-petit te salue et t'embrasse.

À JULES DUPLAN

[Vichy,] vendredi [26 juin 1863].

Mon vieux Saint-Florent,

Tu es un sacré cochon de ne pas avoir charmé ma solitude par quelque épître. Cela m'eût égayé dans la vie embêtante que je mène, et où je n'ai pour distraction que la vue de ***Jules Lecomte*** sous les arbres du Parc !

J'ai lu beaucoup de romans depuis que je suis ici, et avant-hier la ***Vie de Jésus*** de l'ami Renan, œuvre qui (***inter nos***) m'enthousiasme peu. – J'ai réfléchi à mes deux plans sans y rien ajouter, et à la féerie sans rien trouver. Monseigneur me paraît très en train et nous allons nous y mettre sérieusement dans dix jours, quand je serai à Paris. Je compte y être le lundi ou le mardi prochain en huit.

Il paraît que vous avez tous les deux solidement bûché ***Les Eaux de Saint-Ronan***. Vous avez eu une forte conférence ecclésiastique.

T'es-tu arrêté à quelque chose quant à tes plans industriels ?

Sacré nom d'un chien, quelle chaleur ! Après plusieurs jours de froid et de pluie où je grelottais sans pouvoir me réchauffer, nous jouissons maintenant d'une température étouffante. Elle m'obstrue l'entendement, je ne fais que souffler et dormir étendu « comme ung veau » sur mon lit.

Lis-tu dans ***La Franchise*** le Salon de ce vieux Hennequin ? Oh ! énorme ! Encore plus beau comme critique d'art que comme poète ! Et les changements ministériels, Monsieur ? qu'en disons-nous ?

Adieu vieux bougre. Ne t'embête pas trop. À bientôt donc !

Je t'embrasse.

À AGÉNOR BARDOUX

[Vichy, 29 juin 1863.]

Tu sais bien, mon brave, que je ne te tiens pas quitte. – Je t'attends au milieu de cette semaine avec ton *Cahier*.

Nous partons dimanche matin, « sans aucune remise ». Arrive donc ! Tu serais bien gentil de coucher à Vichy. Nous aurions une bonne soirée bien entière pour causer.

Je t'embrasse.

Ton

Lundi.

À ERNEST FEYDEAU

[Vichy,] lundi [29 juin 1863].
35° Réaumur et pas de soleil.

Mon vieux Brave,

Si Lévy ne met pas à la poste ton volume vendredi soir, qu'il le garde et qu'il me l'envoie deux ou trois jours après chez moi, à Paris.

Il fait une chaleur telle que j'ai à peine la force de te serrer la dextre.

J'ai vu l'article de Janin le 25. C'est plus bête encore que méchant. Quels tristes bougres que tous ces gens-là !

On lit ton volume démesurément, je le rencontre partout.

À ERNEST FEYDEAU

[Vichy,] mercredi, 5 heures du soir [1er juillet 1863].

J'ai reçu ton livre à midi et je viens de le finir. J'en suis tout ému. J'ai plusieurs fois ***mouillé***.

Je t'écrirai longuement un de ces jours à Trouville. Mais je veux te dire tout de suite que je viens de m'amuser ***énormément***. Tu as eu à la fin une idée à la Shakespeare, celle de l'exposition du corps. C'est terrible et comique. Tout ce qui se passe en Russie est fort beau, et tu as des mots sublimes. Bref ça m'a empoigné et je t'embrasse plus tendrement que jamais.

Quant à tes femmes, la Mélédine m'excite au plus haut degré. Quel groupe je ferais avec elle en y adjoignant Barberine et la Wanda.

Mais Saint-Bertrand est beau ! ***H***énorme !

Continue, mon vieux, n'écoute personne et suis ta voie.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

Mercredi matin, Vichy, hôtel Britannique [1er juillet 1863].

Mes chers Vieux,

Si le dîner-Magny dure toujours j'aurai l'heur de m'y asseoir lundi prochain ? N'est-ce pas le jour ? À moins que je ne me sois trompé dans mes calculs.

Vous seriez bien gentils de me répondre un mot, ***tout de suite***. Sinon, adressez-le chez moi, boulevard du Temple. Je partirai d'ici samedi matin. – Mais je m'arrêterai en route.

Je me suis embêté outrageusement à Vichy et il me tarde de vous voir et de vous embrasser.

À vous

Ex imo.

À ERNEST FEYDEAU

Vichy, 2 juillet [1863].

À nous deux, mon Bon ! Causons tranquillement.

Tu me permettras d'abord de blâmer ton mode de publication. Pourquoi donner trois titres à une œuvre ***une*** s'il en fut ? Ton histoire est parfaitement suivie, elle se tient d'un bout à l'autre ; pourquoi faire accroire qu'il y en a trois ?

Je ne dirai rien de la Préface, qui a tous mes respects et approbations. Tu défends les bons principes, en bon langage ; je m'incline et salue.

J'arrive au livre, à l'œuvre. Eh bien, je trouve la chose extrêmement amusante, je répète ***extrêmement***. Tu as voulu faire un roman d'action, d'aventures, et tu as réussi. C'est une chanson nouvelle, Feydeau seconde manière. ***Le Mari de la danseuse*** (car c'est pour moi le titre général de l'œuvre, et

tu feras bien de le rétablir dans une prochaine édition, en gardant trois sous-titres si cela te convient), ***Le Mari de la danseuse***, dis-je (j'écris comme M. Thiers), est l'antithèse de ***Fanny***, comme conception, sujet et procédé. Voilà jusqu'à présent tes deux extrémités (style Sainte-Beuve) et j'aime autant l'une que l'autre. Je suis ébahi par l'habileté de l'intrigue et les ressources de ton imagination. Quant à mes goûts ***personnels***, ils s'assouvissent mieux, tu le sais, dans les livres de descriptions et d'analyse que dans ceux de drame ; mais ce n'est pas là ***ce que tu as voulu faire***, point auquel le critique doit toujours se placer ; et d'ailleurs ces sympathies toutes nerveuses se trouvent amplement satisfaites dans la contemplation de tes caractères, qui sont fort remarquables. 1° Saint-Bertrand est une création originale et vraie. Il devient un indigne gredin par des gradations adroitement ménagées. Tu n'en as pas fait un monstre, un personnage de tragédie ; c'est un homme, et un homme comme il y en a plusieurs. La gracieuse figure de Barberine lui fait un pendant exquis. On l'aime cette Barberine, ainsi que la bonne comtesse Wanda et que Mme Mélédine qui me fait b… atrocement. Comme je l'aurais g… avec plaisir sur son divan dans la petite maison de Bade ! Gaskell est bon et pris sur nature ; j'ai reconnu mon ancien ami Guillaume. Quant à M. de Bugny et Éveline, ils sont moins ***rares***, et, en leur qualité de gens vertueux, moins drôles. Mais à propos de vertu, mon bon, sais-tu que ton livre est moral, très moral, abjectement honnête ? Quels imbéciles que les critiques ! Si je voulais te démolir, c'est par là que je t'attaquerais, car tous les Saint-Bertrand ne sont pas punis, tous les domestiques n'ont pas le dévouement d'Eytmin, beaucoup de Barberines n'auraient pas mieux demandé que d'aider au confortable du ménage en prêtant leur cul à MM. les amateurs. Bref, ceci prouve que, pour arriver à édifier le lecteur par la seule pein-

ture de la vie moderne, il faut avoir recours au romanesque. Il est vrai que tu l'as traité, le romanesque, avec une ingéniosité remarquable ; il a l'air non seulement probable, mais vrai. Ton livre est sympathique, tu es un malin.

Ignorant les développements de la fable, j'avais trouvé le commencement un peu long, à une première lecture ; mais il a les proportions convenables.

Trouves-tu que la peinture du bal soit suffisante ? Cela me semble un peu maigre, ***pittoresquement*** parlant. Mais s'il en eût été autrement, tu aurais alangui ton action, car ton œuvre est avant tout dramatique. Il y a là une bonne silhouette, celle du marquis, avec ses favoris poudrés, et qui répète : « Sommes-nous assez Moyen Âge et Robert le Diable ? » Ce qui m'a le plus frappé dans le duel est ceci : « Vous n'avez donc pas de parents ? – Non ! – Pas de maîtresse ? – Non ! – Pas d'amis ! »

Cela jette une lueur atroce sur la solitude intime de Saint-Bertrand et me semble plus terrible que le coup de pistolet. Le profil de Rogatchef, de ce lâche qui devient impudent, est fin.

J'aime La Gruelle (p. 169-170), mais je n'en dirai pas autant de Cocodès, qui me semble le gandin poncif, le jeune homme du monde dont on se moque dans tous les livres. Cet endroit me semble lâché : « un… abbé… savant comme Ducange !!! » Où as-tu vu des abbés savants comme Ducange ? Cela t'est venu au bout de la plume, sans y songer, et tu l'as lâché sans te rappeler que, plus loin, ledit abbé se grise avec son élève. Les gens savants comme Ducange ne se grisent pas. Tu vois que je t'épluche et que je te suis pas à pas. Tout ce chapitre XV, d'ailleurs, me semble plus mou de facture, plus commun et trop abondant en dialogues.

M[lle] Chaussepied est la vraie mère d'actrice, l'éternelle maquerelle donnée par la nature, oscillant entre la prostitution et le mariage. Son livre des ***Dames heureuses*** est une découverte. Oui, voilà leurs rêves. Sa mort, par excès de truffes, est fort probable. Mais ce que je trouve d'un goût abominable, une chose qui m'exaspère, c'est la venue parallèle du médecin Tant-Pis et du médecin Tant-Mieux. Avec votre permission, monsieur Feydeau, voilà du bas ! Au lieu de les faire ennemis, pourquoi ne les as-tu pas faits amis, ce qui eût été bien plus canaille ? Mais tu as ***voulu*** être léger et tu n'es que lourd. L'homéopathe, bien qu'il soit vrai extérieurement, ne me plaît pas beaucoup plus. Bref, tout cela ne ***mord pas***, il y a fatigue.

Mais comme ça se relève au chapitre de « Les Artifices de saint-Bertrand » ! et comme le départ de Gaskell est simple et dans la mesure ! On a pitié de ce pauvre vieux, on le comprend, on est ***lui***…

Je sais peu de choses plus ***plaisantes*** que l'intérieur de la Mélédine à Bade, avec son portrait physique et son histoire (p. 60-61) ; elle se relie d'ailleurs à l'action d'une façon fort habile. (Quelle grande machine pour les boulevards ne ferait-on pas avec ton roman ?) J'aime cette espionne, on s'imagine qu'elle devait avoir des ressorts fantastiques dans le bassin. Oui, je sens son c.n et je vois son clitoris fait en manière de tire-bouchon, avec quoi elle happait les secrets d'État. Son v… me semble plein de mystères tragiques comme le corridor d'un palais ducal à Venise. Le contraste des ***Deux Timides***, venant après ces choses graves, est bien, est à sa place. Voilà une opposition naturelle et qui ***sort du sujet***, ici, rien de factice. J'ai été ému comme un enfant aux pages 106-107.

« Le bien est difficile à faire », et particulièrement les pages 112-115 sont d'une bonne psychologie. Tu as bien fait de montrer comment les papiers de la Wanda pèsent à Saint-Bertrand.

Cerveiro, neuf.

Le chapitre XIII est excellent en entier. La petite bataille se ***voit***, mais je ne comprends rien à l'extérieur du chevalier Florimond. Est-il probable, je te le demande, qu'un homme ***du monde*** comme ce diplomate soit de ***40 ans*** en arrière sur la mode ? Où as-tu vu cela ? Pourquoi en fais-tu un personnage grotesque ? Il est habitué à voir de beaux ameublements, par sa position même ; or pourquoi veux-tu qu'il trouve celui de Saint-Bertrand « d'un luxe extravagant » ? Ce magot m'a choqué comme improbable, et d'une invention grotesque, ***quand même***.

Tu n'as pas suffisamment expliqué, selon moi, pourquoi Valmaseda aime Saint-Bertrand, en est si fort entiché ; j'aurais voulu voir Saint-Bertrand dans l'intimité de cette famille, travaillant, en action.

Mais Florimond est comique par sa situation (p. 238-239), ce qui vaut mieux que de l'être par le costume. Les rapports qu'il a avec son fils sont dans le ton probable, et les embarras du jeune homme font sourire.

XXIII. Belle scène entre Éveline et Saint-Bertrand. Le moyen dont se sert Saint-Bertrand pour la mater est inattendu ; on ne sait ce qu'elle va devenir, c'est plein d'intérêt. Et Barberine se trouve reliée à cette action fort habilement par l'anéantissement desdites lettres compromettantes. Tout cela se suit, marche et glisse comme sur des roulettes. J'admire la façon dont l'action est conduite. La figure de Gugenheim est sinistre. Ces deux lignes (p. 339) : « Madame la

princesse est bien fâchée… elle vous prie de repasser demain », superbes ! Voilà comme les choses les plus simples, quand elles sont bien amenées, font de l'effet.

Ceci est bien mignon, et comme ça se voit : « "Bah !" dit-elle en ***tournant la main pour boutonner son gant***. »

Tu as bien fait de lui faire faire un voyage en Pologne et de le rendre le plus excusable possible. Le mouvement de la Mélédine, à la fin, ***superbe*** !!

Le troisième volume est, selon moi, supérieur aux deux autres, et je n'y vois pas un mot à reprendre.

J'adore Lorvieux. Énorme ! Est-ce mon portrait à soixante ans que tu as voulu faire ? Je le crois et ça me flatte ; car il ne faut pas se le dissimuler, c'est comme cela que je serai sur le retour.

Le comte de Perche est fin et distingué, les changements de Rogatchef sont bons.

« Comment aiment les femmes » les contradictions de Barberine, exquis de naturel et de délicatesse. C'est une jolie figure que celle de Barberine.

Mais mon Feydeau éprouve ensuite le besoin de faire rire un peu le parterre et d'***être comique*** avec Gaskell, qui doit cependant avoir autre chose à raconter que des farces, car c'est un homme sérieux. « Il venait à peine d'entrer chez Barberine », et le voilà qui se ***blague*** lui-même, avec ses histoires de chien savant et de volaille phénoménale ! Ses inventions sont cocasses en elles-mêmes, mais le dialogue y répugne ; on ne dit pas ça de soi, Gaskell moins qu'un autre ; il a bien d'autres choses à dire à ***Barberine***. Ces tartines drolatiques ne sont pas en situation ; il y a là quelque chose qui

blesse la délicatesse. Mais l'auteur a voulu montrer son esprit, a voulu briller, admirons-le ! Tu me répondras : « On ri. » Soit ! mais on a tort de rire.

Je n'ai plus maintenant qu'à admirer sans aucune restriction.

La réapparition de Saint-Bertrand, par un soir d'été, est une fort belle chose, et il dit un mot qui est pour moi une vraie merveille, tant il est simple. « Tu vois ! », dit-il… « Tu vois ! », répète-t-il. Cette répétition-là vous fait venir les larmes aux yeux. Les raccommodements avec Barberine, la comtesse Wanda qui revient, et la prostitution déjà esquissée page 99, très bien, très bien.

À partir du chapitre X, nous entrons dans l'épique, et ça nous tient haletant pendant 106 pages sans discontinuer. Les effets de neige et de paysage, la chanson patriotique des exilés, coupée par des coups, et le bon Eytmin, tout cela est ***excellent***, mon vieux, ***excellent***. Et ça ne faiblit pas. Tu as eu là une fière poussée, résultat d'un plan bien conduit et d'une imagination vigoureuse.

Où as-tu donc pris ce nom de Tiphaine, qui était le nom d'un ami de mon père ?

Un mot ***sublime*** : « Vous avez donc encore des économies ? »

Ce que j'ai dit du comique intentionnel ne s'applique pas aux pages 304-305, car, là, Gaskell est très sérieux ; il est comique pour les autres, mais non pour lui-même.

Comme Barberine est gentille, et comme le Saint-Bertrand s'enfonce, se dégrade ! l'un monte, l'autre descend.

Ça progresse, ça se développe, on est collé sur le livre. XXIX, charmant, charmant.

J'aime ta Californie, avec ses trottoirs de bois, ses boues et ses ballots. Mais tout disparaît devant l'idée de Cerveiro. Je lisais cela hier sur mon lit ; j'ai bondi comme une anguille, en rugissant comme un taureau. Et non seulement l'idée est sublime, mais elle est admirablement exécutée. On voit la pauvre Barberine à la toucher. Je trouve ce passage-là à la hauteur de n'importe quoi.

La pendaison de Saint-Bertrand m'a rappelé celle de je ne sais plus qui dans *La Prairie* de Cooper ; mais il n'y a nul plagiat, sois tranquille.

Enfin l'œuvre finit sur une petite note sentimentale qui console et émeut. Car tu as fait (je ne sais si tu l'ignores) un livre ***consolant***. On y « respire » partout l'amour du bien et on voit comment les jeunes gens tournent mal quand ils n'ont pas de principes. Je ne blâme nullement la chose dans un livre d'imagination ; tu as eu d'ailleurs ***l'art*** de ne montrer que des faits probables ; on est emporté par le torrent de ta narration.

Telles sont, mon vieux, les impressions que j'ai ressenties. Je t'écris à la hâte ; excuse les bévues du critique.

Ma mère, qui en est à la fin du second volume, me charge de t'exprimer son admiration et se rappelle, ainsi que ma nièce, au bon souvenir de Mme Feydeau. Quant à moi, je lui baise les mains et je te bécote sur les deux joues, en te dressant dans mon cœur un PIÉDESTAL ! Tu es un gars !

Ton vieux

À JULES DUPLAN

[Paris, 6 juillet 1863.]

Peux-tu me prêter jusqu'à la fin de la semaine deux louis. Je n'ai plus le sol pour m'en aller à Croisset.

Je viendrai les chercher ce soir, chez toi, en sortant de chez Magny, c'est-à-dire de 10 heures et demie à minuit.

À tantôt, vieux.

1 heure. Je sortirai de chez moi, tantôt à 5 heures.

À MICHEL LÉVY

[Croisset, 24 juillet 1863.]

Mon cher Michel,

Donnez, je vous prie…

À JULES DUPLAN

[Croisset,] vendredi matin [juillet-août 1863].

Pas de lettre de Blamont. Je lui écris un mot pour qu'il se dépêche ! Nion étant à se promener, je n'ai personne à Rouen à qui demander ce renseignement, et je reste à me morfondre devant mon papier blanc. J'ai commencé hier au soir mon 3e tableau, j'ai 30 pages de dialogue d'écrites, mes associés vont bien de leur côté. J'espère que ça marchera.

Quant à toi, vieux, ce n'est peut-être pas un mal d'avoir rencontré un obstacle du côté de Doucet. – J'aimerais mieux pour ta Seigneurie autre chose qui ait plus d'issue et d'avenir, une place de rédacteur dans un ministère. Ça mène au Conseil d'État, etc. L'autre te fait rester dans un trou. Nous en recauserons.

Adieu. Fais en sorte que j'aie ma note le plus tôt possible.

Voilà le bateau qui vient, je n'ai que le temps de t'embrasser.

Ton

À JULES DUPLAN

[Croisset, 9 août 1863 ?]

Mon cher Vieux,

Fais-nous le plaisir de nous envoyer ***illico***, poste pour poste, ***La Reine Crinoline***.

Nous bûchons comme des ours, mais nous sommes un peu embêtés dans le milieu. J'ai écrit 4 tableaux, Monseigneur en a préparé 9.

J'espère que dans une dizaine de jours nous apporterons à Fournier 120 pages d'écriture.

À toi, nous t'embrassons.

Ton

Nuit de dimanche.

À MICHEL LÉVY

[Croisset, 27 août 1863.]

Mon cher Michel,

J'ai reçu ce matin une lettre de M. ***Salmini***…

À JULES DUPLAN

Croisset, vendredi, 4 heures [4 septembre 1863].

Cher Vieux,

Comme Claudin est un homme léger, et insaisissable, tu feras bien de lui porter la lettre suivante pour notre ami Maisiat. Tu auras ainsi immédiatement la réponse et tu pourras l'écrire audit Maisiat.

Le Claudin demeure rue Lepelletier, 27. En y allant vers les 11 heures du matin, tu auras chance de le trouver, ou bien va au ***Moniteur***. S'il est absent de Paris, ce ne sera pas pour longtemps.

***

Tu sais que Fournier nous a rendu le manuscrit du ***Château des cœurs***. Ce qui me prouve une fois de plus que Monseigneur a l'habitude de se fourrer sa crosse dans l'œil.

Je viens de finir le 1er tableau qui est maintenant plus écrit et plus rapide. Dans quatre ou cinq jours j'aborde le Ve. Nous pouvons avoir tout terminé au Jour de l'An et si alors aucun directeur n'en veut, j'écris une forte Préface (une Préface à ***idées***) et nous publions la chose en volume vers avril ou mai.

L'explication d'affaires que m'a donnée Nion est un peu longue. Si de Blamont n'est pas complètement abruti par l'hyménée, dis-lui de m'en envoyer une. Je vous ai expliqué la situation. – Il me faut quelque chose de clair et de court. – Blamont finit comme d'Holbourg.

Dis-moi un peu ce que tu deviens.

Mille tendresses de ton vieux qui t'embrasse.

Croisset, vendredi, 4 heures.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Croisset, 20 septembre 1863.]

C'est moi ! je ne suis pas mort. Et vous ? où êtes-vous ? que devenez-vous ? etc., etc.

J'ai attendu vainement une réponse de Théo pour savoir s'il viendrait ici, dans le mois d'août ou de septembre, comme il me l'avait promis. Voilà ce qui fait que j'ai tant tardé à vous rappeler votre promesse. –

Car vous savez, ô mes bons, que vous m'avez fait celle d'une visite dans ma cabane. Quand sera-ce ? Je vous ***espère***.

Je suis à la moitié de ma féerie, laquelle a été refusée sur scénario par le sieur Fournier. Non seulement sur scénario, mais après lecture des 4 premiers tableaux. Il a beaucoup ***admiré le plan (sic)***, mais c'est le style qu'il a blâmé. Il le trouve mou ! Peut-être a-t-il raison ? Quoi qu'il en soit, j'ai continué la chose qui sera terminée vers le mois de décembre.

Répondez-moi un petit mot pour me dire le jour et l'heure de votre arrivée. J'irai à votre rencontre. Vos deux lits vous attendent.

Je vous embrasse sur vos quatre joues.

Dimanche 20 septembre.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Croisset, 24 septembre 1863.]

Dans la dernière quinzaine d'octobre, c'est convenu ! – Mais ne manquez pas à votre engagement, saprelotte !

Quant à la féerie si le secret ne vous pèse pas, gardez-le ! Il est toujours inutile de vendre la peau de ***l'ours***.

À bientôt donc.

Mille bonnes tendresses et bonne pioche.

Je vous embrasse.

Croisset, jeudi.

À ARMAND RENAUD

[Croisset, début d'octobre 1863.]

Flaubert s'excuse de ne pas écrire une lettre-préface pour la seconde édition de ***La Griffe rose*** :

« 1° parce que j'ai refusé d'en faire une à des amis très intimes (Bouilhet entre autres) ; 2° que je ne saurais nulle-

ment comment il faut s'y prendre : je suis radicalement impropre à un pareil travail… »

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Croisset,] lundi soir [5 octobre 1863].

Je vous remercie du petit avertissement. Mais comme je connais mes classiques je ne crains rien, là-dessus du moins. La jeune fille privée de cœur, et à qui on le remet (le cœur), au dénouement final se trouve déjà 1° dans ***La Poudre de Perlinpinpin*** et 2° dans ***Les Sept Merveilles***, sans compter les autres féeries où elle figure, aussi !

Il s'agit au contraire dans ***Le Château des cœurs***, de remettre les cœurs à tous les hommes. Les deux héros, seuls, en sont ornés.

Ça a-t-il réussi, ***Aladin*** ? Si cela paraissait avant votre arrivée ici, vous seriez bien gentils de me l'envoyer.

Il m'est impossible à Croisset de connaître ce qui s'étale aux vitres des libraires.

Dans une quinzaine, hein ? Je commence demain ou après-demain mon avant-dernier tableau.

Et le Théo ? l'amenez-vous ? Il pourrait de cette façon-là me voir et être sûr que j'existe encore.

Je vous embrasse.

À JULES MICHELET

[Croisset, 6 octobre 1863.]

Mon cher Maître,

J'ai reçu votre cadeau, avant-hier, et (comme les précédents) je l'ai dévoré de suite, tout d'une haleine.

Éblouissement et enchantement, telle est la première impression.

On vous retrouve là, entièrement, avec toutes vos grâces et toute votre force. J'admire (plus qu'un autre, et en homme du métier) cet art qui se dissimule sous une simplicité apparente, ce relief des images saillissant par un mot, quantité d'horizons qui se déploient ***entre les paragraphes***, ce don de ***faire vivre*** enfin, qui est la marque des élus, en fait de style, votre secret à vous, votre qualité suprême !

Comme tout cela est clair, substantiel, amusant !

Jusqu'à présent, je n'avais pas saisi les rapports intimes entre l'Espagne et la France, la différence essentielle de l'Angleterre, ni la physionomie de Dubois qui est, chez vous, toute neuve, il me semble, ni ***dans quelle mesure*** le Régent était un drôle et sa fille une drôlesse.

Quant au système de Law, voilà la première fois que je le comprends, ce qui n'est pas de votre part un médiocre tour de force.

Quelle charmante chose que le tableau de Paris pendant le système, avec tout ce que vous dites des cafés, des enlèvements, etc. !

Manon Lescaut, enfin, se trouve analysée jusque dans ses entrailles. Ce jugement-là est à mettre par-dessus tous

les autres et les dépasse. On n'a plus à y revenir. À tout ce que vous touchez, vous laissez une empreinte ineffaçable.

Je suis obsédé par votre peste de Marseille, comme par le souvenir d'un cauchemar. Vous avez atteint là, ô Maître, au dernier terme du pathétique. Aucune description classique de la peste ne m'avait causé un tel frisson. Non seulement on la voit, mais on la ***sent***. Des tableaux entiers, toute une vie, tout un monde en deux lignes : « Sans souci d'odorat, dans sa chambrette obscure, la jolie femme au teint jaune, etc. » Et quelle psychologie que celle-là, p. 318-319 : « Des groupes d'amies, de sœurs », etc. !

Et à travers toutes ces merveilles d'intuition, de reproduction et de langage, l'idée principale, le ***substratum***, le but (la Révolution qui vient) ne se perd pas de vue, une minute. Tout se rattache à cela dans votre livre, c'est comme l'épine dorsale de ce colosse.

Donnez-nous-en d'autres, cher Maître. Croyez bien que je vous admire autant que je vous aime, et acceptez, je vous prie, deux très fortes poignées de main que vous envoie

votre tout dévoué,

Seriez-vous assez bon pour présenter tous mes respects à Mme Michelet ?

Croisset, mardi.

À JEANNE DE TOURBEY

[Croisset,] jeudi 8 octobre [1863].

Amoureux remerciement pour une lettre « adorable ». « C'est à en baiser l'écriture. » Déclaration d'un constant amour. « Ah ! comme je voudrais vous voir, pour vous voir, pour vous regarder bien en face, dans vos chers yeux – et vous dire que je vous aime. Mais vous le savez depuis longtemps… » Ces tendres lignes pour finir : « J'applique ma vieille moustache sur vos mains – en vous répétant que je suis ***vôtre*** » (il souligne).

MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE À GUSTAVE FLAUBERT

Angers, ce 8 octobre 1863.

Il y a bien longtemps, cher Monsieur, que je n'ai eu de vos nouvelles. J'ai bien pensé à vous ; qu'êtes-vous devenu, êtes-vous allé aux eaux ou au bord de la mer ? Écrivez-vous un nouvel ouvrage ? Je vous dirai que *Salammbô* qui, comme tous les ouvrages d'exception, avait excité d'abord de vives critiques, est lu et relu par ceux qui savent l'apprécier, ceux-là trouvent votre œuvre magnifique. On parle d'un opéra de *Salammbô*. Je ne sais si ce bruit est fondé. J'ai lu la *Vie de Jésus* de Renan. C'est un beau livre, mystique, auquel on ne peut reprocher que de n'être pas orthodoxe. Du reste, il ne nous apprend rien. La plupart des hommes ont ces croyances, seulement ils ne les écrivent pas. Les derniers chapitres du livre m'ont paru les plus beaux. Toutefois, je préfère de beaucoup *Terre et ciel* de J. Reynaud. Je relisais ce beau livre lorsque j'ai appris la

mort de l'auteur. Je le regrette bien. Le dernier roman de G. Sand, ***Mademoiselle La Quintinie***, me semble plus rationnel que ***la Vie de Jésus***. Sans tout le bruit qu'on a fait autour de cet ouvrage, il n'aurait pas été tant lu. Me voici encore, cher Monsieur, reprise avec une nouvelle force de mes crises et de mes hallucinations morales. Tant qu'il a fait du soleil, de la chaleur, je me suis crue guérie, mais voici les brouillards, les feuilles qui tombent, l'aspect du néant m'envahit. Après mon voyage de Nantes, je me suis trouvée mieux. J'avais tant souffert dans ce voyage qu'en changeant de souffrances, j'avais aussi changé le cours de mes idées. Me voilà retombée, toute la nuit j'ai été sur pied, j'ai d'affreuses douleurs de tête ; tant que je n'aurai pas un puissant motif d'action, je ne serai pas mieux. Je voulais retourner à Nantes, voici les pluies, la mauvaise saison. J'hésite en présence de ma triste santé et des ennuis du transfert de toutes les personnes qui composent ma maison. Toutefois, si je n'étais pas partie ce printemps, je devenais folle. Je lisais dans Chateaubriand que lorsque le catholicisme aura cessé, ce sera un grand malheur, car rien ne pourra le remplacer. Je cherche en vain, je crois à une transformation du catholicisme, depuis longtemps cela me semble inévitable. Bien avant Renan, j'ai pensé que si nous suivions à la lettre l'esprit de l'Évangile, nous n'aurions plus besoin de prêtres, ni de rois, parce que nous serions tous parfaits, autant que la nature humaine peut le supposer, mais il faudra toujours un culte, une forme, puisque nous ne pouvons rien comprendre sans la forme, pas même la vie future. Pour moi, je ne puis me confesser, c'est une des obligations du catholicisme, je me trouve donc sans culte, sans abri, sans soutien. J'ai un immense besoin d'admiration, d'amour. Dieu seul pourrait remplir le vide de mon cœur, et un obstacle invincible, le prêtre, se place entre Dieu et moi. J'ai voulu vous écrire,

vous ouvrir mon cœur, vous faire lire dans ma pensée. Vous n'y pouvez rien, mais cela me console de penser que vous, si supérieur à moi, me plaignez avec un cœur ami. Je suis si souffrante, que je ne puis vous exprimer tous les vœux que je fais pour votre bonheur. Croyez à leur sincérité, à la profonde affection avec laquelle je suis votre dévouée.

M.-S. LEROYER DE CHANTEPIE.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

Croisset, lundi soir [19 octobre 1863].

Il me semble, mes chers bons, que ce serait le moment de se voir ? Vous m'avez dit « du 15 au 30 », or nous sommes au 20. Qu'on se le dise !

Je viens de finir ***Le Château des cœurs***. Et j'en suis ***honteux***. Ça me semble une immonde turpitude. Le manque radical de distinction (chose indispensable au théâtre) en est peut-être la cause ? De plus, triste style que celui du dialogue coupé, etc. Bref, je recommence mes lamentations. Aussi ai-je besoin de votre présence.

À bientôt. On s'embrasse en attendant.

À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE

Croisset, 23 octobre 1863.

Je suis honteux d'être depuis si longtemps sans vous écrire. Je pense à vous souvent, mais j'ai été depuis deux mois et demi absorbé par un travail dont j'ai vu la fin hier

seulement. C'est une féerie que l'on ne jouera pas, j'en ai peur. Je la ferai précéder d'une préface, plus importante pour moi que la pièce. Je veux seulement attirer l'attention publique sur une forme dramatique splendide et large, et qui ne sert jusqu'à présent que de cadre à des choses fort médiocres. Mon œuvre est loin d'avoir le sérieux qu'il faudrait et, entre nous, j'en suis un peu honteux.

Je n'attache à cela, du reste, qu'une importance fort secondaire. C'est pour moi une question de critique littéraire, pas autre chose. Je doute qu'aucun directeur en veuille et que la censure la laisse jouer. On trouvera certains tableaux d'une satire sociale trop directe. Cela est, chère Demoiselle, la bagatelle qui m'a occupé depuis le mois de juillet. Maintenant, parlons de choses plus graves, à savoir de vous et de vos préoccupations.

Le livre de mon ami Renan ne m'a pas enthousiasmé comme il a fait du public. J'aime que l'on traite ces matières-là avec plus d'appareil scientifique. Mais, à cause même de sa forme facile, le monde des femmes et des légers lecteurs s'y est pris. C'est beaucoup et je regarde comme une grande victoire pour la philosophie que d'amener le public à s'occuper de pareilles questions.

Connaissez-vous ***La Vie de Jésus*** du docteur Strauss ? Voilà qui donne à penser et qui est substantiel ! Je vous conseille cette lecture aride, mais intéressante au plus haut degré. Quant à ***Mademoiselle La Quintinie***… franchement, l'Art ne doit servir de chaire à aucune doctrine sous peine de déchoir ! On fausse toujours la réalité quand on veut l'amener à une conclusion qui n'appartient qu'à Dieu seul. Et puis, est-ce avec des fictions qu'on peut parvenir à découvrir la vérité ? L'histoire, l'histoire et l'histoire naturelle ! Voilà les deux muses de l'âge moderne. C'est avec elles que l'on en-

trera dans des mondes nouveaux. Ne revenons pas au Moyen Âge. ***Observons***, tout est là. Et après des siècles d'études il sera peut-être donné à quelqu'un de faire la synthèse. La rage de vouloir conclure est une des manies les plus funestes et les plus stériles qui appartiennent à l'humanité. Chaque religion, et chaque philosophie, a prétendu avoir Dieu à elle, toiser l'infini et connaître la recette du bonheur. Quel orgueil et quel néant ! Je vois, au contraire, que les plus grands génies et les plus grandes œuvres n'ont jamais conclu. Homère, Shakespeare, Goethe, tous les fils aînés de Dieu (comme dit Michelet) se sont bien gardés de faire autre chose que ***représenter***. Nous voulons escalader le Ciel ; eh bien, élargissons d'abord notre esprit et notre cœur ! Hommes d'aspirations célestes, nous sommes tous enfoncés dans les fanges de la terre jusqu'au cou. La barbarie du Moyen Âge nous étreint encore par mille préjugés, mille coutumes. La meilleure société de Paris en est encore à « remuer le sac » qui s'appelle maintenant les tables tournantes. Parlez du progrès, après cela ! Et ajoutez à nos misères morales les massacres de la Pologne, la guerre d'Amérique, etc.

Quant à vous, chère âme endolorie, c'est le passé qui vous fait souffrir, à savoir les obligations d'un culte où votre cœur est attaché, mais qui révolte votre esprit. De là, divorce et supplice. Vous ne pouvez vous passer de prêtre, et le prêtre vous est odieux. Soyez à vous-même votre prêtre. Ou bien « abêtissez-vous », comme dit Pascal. Mais vous vous écartez de tous les remèdes. Le soleil vous fait du bien et vous restez dans un climat mélancolique, etc., etc. Du courage ! et l'allégement à vos maux ! voilà ce que souhaite du fond de son âme celui qui est tout à vous.

À AMÉLIE BOSQUET

Croisset, lundi soir [26 octobre 1863].

Eh bien, et Paris ? et votre logement, et la solitude, et tout le reste ? vous y faites-vous ?

Vous avez dû éprouver un étrange ***écœurement***, quand, toutes vos affaires une fois rangées, vous vous êtes vue seule dans un gîte inconnu, avec la grande ville tout autour de vous. Je connais cela. En fait de sensations profondément amères il en est peu que je n'aie senties. Ayez bon courage, cependant. Vous vous habituerez à votre nouvelle existence, difficilement il est vrai. Mais cela viendra, et puis, vous ne pouviez plus rester à Rouen ; l'ennui vous submergeait. – J'ai bien pensé à vous, mercredi dernier, jour de votre départ, je crois. Le dimanche précédent je vous avais vaguement attendue tout l'après-midi ; espoir trompeur.

Donnez-moi, ou plutôt donnez-nous (car ici on parle de vous souvent) des nouvelles de votre aimable personne. Je compte la baiser sur les deux joues dans un mois au plus tard.

J'ai fini aujourd'hui tant bien que mal ***Le Château des cœurs***. J'en suis ***honteux***, cela me semble immonde, c'est-à-dire léger, ***petiot***. Le manque absolu de distinction, chose indispensable à la scène, est peut-être la cause de cette lamentable impression. La pièce n'est pas mal faite, mais comme c'est vide ! Tout cela ne m'ôte nullement l'espoir de la réussite ; au contraire, c'est une raison pour y croire. Mais je suis humilié, intérieurement : j'ai fait quelque chose de médiocre, d'inférieur.

Je vais maintenant m'occuper de la préface, qui sera, je l'espère, un travail plus sérieux ? et jeudi prochain j'irai à la

Bibliothèque, où je verrai votre vieil ami. Vous souvient-il que c'est là l'endroit de notre première entrevue ? *On* vous a apporté des mirlitons, le sucre en poudre faisait une moustache blanche à votre joli bec. Vous étiez charmante, à donner envie de vous croquer comme les gâteaux.

Ce pauvre Rouen, comme vous y songez, n'est-ce pas ? Il en est toujours ainsi ! Les choses dans l'éloignement seules sont les belles, pays et amours, peut-être ?

Je m'y suis trimbalé jeudi dernier (non pas dans les amours mais dans Rouen) pour le montrer à des étrangers, au docteur Willemin (de Vichy). Il y avait bien longtemps que je n'avais fait pareille promenade. – Cela m'a reporté à ma jeunesse, à mon temps de collège, etc.

Si vous attendez de moi des nouvelles *locales*, j'en suis bien fâché, mais je les ignore toutes. Je me suis privé d'aller mercredi dernier à un bal terrible où toute la rouennerie, toute la havrerie et toute l'elbeuferie étaient conviées. La vue d'une grande masse de bourgeois m'écrase. Je ne suis plus assez jeune ni assez sain pour de pareils spectacles. – Quant au grotesque qu'on y peut recueillir, je le sais par cœur.

Avez-vous lu le dernier volume de Michelet ? C'est bien amusant. Il a le don de charmer, celui-là.

Et votre roman à *L'Opinion nationale*, que devient-il ? En commencez-vous un autre ? Que faites-vous ? etc., etc.

Mille tendresses de votre

G.F.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Croisset, 28 octobre 1863.]

C'est très bien. Vous me trouverez demain jeudi à 3 h 22 mn au chemin de fer.

À vous.

Mercredi 5 heures.

Quand madame Waldor à Paul Foucher s'accroche
Montrant le tartre de ses dents
Et dans la valse en feu comme l'huître à la roche
S'incruste à ses muscles ardents
Quand d'un sourire affreux, glaçant la contredanse
Suspendue au collet du hanneton crépu
Comme un squelette à la potence
Elle agite son corps pointu

Quand l'immonde sueur qui de son front ruisselle
Comme l'huile d'un vieux quinquet
Sur ses pieds avachis coulant de son aisselle
Fait des dessins sur le parquet
Et quand brisée enfin par la valse rapide
Nonchalante et clignant des yeux
Elle laisse flotter sa mamelle livide
Et lance un regard fauve au Werther pustuleux

Alors le ciel pâlit, le hibou pleure et crie
Les morts dans leur tombeau se retournent d'horreur
La lune disparaît, la rivière charrie
Et Drouineau devient rêveur.

ALFRED DE MUSSET.

À JULES DUPLAN

[Croisset,] mardi [3 novembre 1863].

Oui, voilà bien longtemps, mon pauvre Vieux, que nous ne nous sommes vus. Un peu de patience ! Nous aurons ce plaisir dans une dizaine de jours, au milieu ou à la fin de la semaine prochaine au plus tard. Car ***j'ai fini Le Château des cœurs*** depuis mercredi dernier. Il ne reste plus que les vers (dont j'ai fait l'esquisse) à écrire. Je suis bien curieux de te montrer cela. Présentement je m'occupe de lectures relatives à ma préface.

Monseigneur a passé par des états ***déplorables***, telle est la raison de son silence vis-à-vis de toi, et de son inaction dans la féerie. Car il n'a jusqu'à présent ***rien*** fait. 1° sachant que Fournier ne voulait lui jouer ***Faustine*** que dans un an, il a retiré sa pièce. 2° Fournier a déclaré n'avoir pas l'argent de son indemnité. 3° Doucet lui a fait faire un manuscrit pour le montrer aux grands. 4° Ledit Doucet a donné ce manuscrit à Thierry. 5° Bouilhet a été sur le point d'intenter un procès à Fournier. 6° Le même Fournier, samedi dernier, lui a envoyé une dépêche télégraphique ainsi conçue : « Je triomphe. Je vais jouer ***Faustine*** immédiatement. » Dans un billet laconique et fiévreux, Monseigneur me dit que Fournier veut le jouer en 5 semaines, ce qui me paraît roide. Je n'en sais pas plus. Notre ami est maintenant à Paris, rue Lafayette, 48, chez Durel pharmacien. Voilà.

Je vais m'occuper, aussitôt arrivé, de faire recevoir quelque part la féerie pour qu'on la monte cet été et qu'on la

joue à l'automne. Il y aura du tirage et de la censure ! Mais je crois la chose ***amusante***. J'ai expédié ces 175 pages en deux mois et demi, c'est assez joli pour moi. Et note que j'ai recommencé deux fois le dénouement qui est tout autre que dans le plan primitif. Rien n'égale maintenant mon dédain pour le ***secret*** et surtout pour « le dialogue vif et coupé ». Quelle dérision du style !

Et toi, mon pauvre vieux bougre, tu m'as l'air joliment sodomisé par la vie. – Il y a de quoi l'être ! A-t-on demandé pour toi quelque chose de précis ? Attendre indéfiniment est pis que d'être refusé. Il me tarde bien d'embrasser ta bonne trombine.

À bientôt ; du courage.

Comme tu dois t'emmerder, mon pauvre vieux !

À toi, je te bécote.

Ton

À JULES DUPLAN

Croisset, mercredi, 3 heures [11 novembre 1863].

Mon bon Vieux,

J'aurais BESOIN de te parler dès mon arrivée à Paris pour une chose assez délicate.

Donc arrange-toi pour dîner avec ton ami vendredi (après-demain). J'arriverai à Paris à 4 h 20 mn. Si tu ne pouvais venir dîner vendredi, viens samedi matin à 11 heures. Nous avons à causer.

Tu es bien gentil. Je t'embrasse.

Croisset, 3 heures, mercredi.

Envoie un mot de réponse chez moi.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Paris,] samedi [14 novembre 1863].

Mes chers bons, me voilà revenu et j'attends demain votre visite dominicale. – Nous allons donc causer !

EUGÈNE FORQUET.

N'amenez pas Russe ! Apportez le porte-crayon.

À THÉOPHILE GAUTIER

[Paris,] lundi soir [16 novembre 1863].

Ne viens pas dîner jeudi chez moi. Je suis invité par le prince au Palais-Royal.

Aurons-nous l'heur de nous y rencontrer ?

Je finis *Fracasse*. Quelle *merveille* ! Oui, une merveille de style, de couleur et de goût. Sois convaincu, homme sans discernement, que jamais tu n'as eu plus de talent. Telle est mon opinion.

Je t'embrasse.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris,] mardi matin [17 novembre 1863].

Chère Caro,

Ta bonne petite lettre que j'ai reçue hier au soir était bien triste et je commence à être inquiet de ta bonne-maman. Qu'en pense ton oncle Achille ? Va-t-elle un peu mieux ? N'oublie pas de me donner de ses nouvelles tous les jours. Et dis-lui bien que si elle s'ennuie trop et désire que je revienne, je suis tout prêt à faire mon paquet et à m'en retourner à Croisset.

Il y a entre les collaborateurs de la féerie de grandes dissensions trop longues à vous expliquer. – Bref, je trouve que ça ne va pas du tout, et eux prétendent que ça ira. – Nous nous chamaillons très fort. – Et ça va recommencer cet après-midi.

J'ai été hier chez Mme Cloquet et j'y dîne demain mercredi. – J'avais déjeuné chez Du Camp qui va mieux.

J'ai rencontré le père Robinet sur le boulevard mais je ne lui ai pas parlé.

Soigne bien ta grand-mère, mon pauvre bibi. – Et embrasse-la pour moi.

Ton vieux ganachon d'oncle qui t'aime.

Tout le monde me trouve engraissé et forci.

Je n'ai pas de nappe pour manger. Elles sont dans vos armoires. Il faudrait d'ailleurs m'envoyer les clefs pour tout arranger chez vous.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris], nuit de jeudi à vendredi [19-20 novembre 1863].

Tu es bien gentille de me donner des nouvelles de ta bonne-maman avec tant de régularité, mon bibi. Continue. Je te serai fort obligé.

La lettre de ce soir me rassure un peu, puisque je vois que notre pauvre vieille a pu m'écrire. C'est qu'elle souffre moins. Soigne-la bien et tâche de lui faire prendre courage. Persuade-lui que ***ça la purge***.

Dis-lui de se rassurer quant à ses clefs. Toutes resteront enfermées soigneusement.

Nous avons passé toute la journée à travailler, Monseigneur et moi. Mais franchement, je suis dégoûté de la féerie, j'en tombe sur les bottes. Cependant, je doute du succès de moins en moins. Mais rien de ce que j'aime dans la littérature ne s'y trouvera. Il me tarde de faire autre chose. Et au lieu de passer une partie de mon hiver à intriguer pour la faire recevoir, j'aimerais mieux être enthousiasmé pour un roman et demeurer à Croisset, seul, comme un ours, s'il le fallait. Je finis par avoir l'opinion de tout le monde et trouver que je déchois. – Quoi qu'il en soit, j'irai jusqu'au bout. C'est l'affaire de trois belles semaines de travail encore !

Adieu, ma chère Carolo, je vais me coucher. Je me lève demain dès 7 heures et demie pour aller à Neuilly chez Gautier.

Je vous embrasse toutes les deux bien tendrement.

Ton vieil oncle.

L'adresse de Mlle Bosquet ?

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris, 23 novembre 1863.]

Mon Bibi,

Je compte avoir ce soir ou demain matin une lettre me disant que ta bonne-maman continue à moins souffrir. Soigne-la bien, ma chère Caro. Et tâche de lui faire prendre patience, et d'en prendre un peu toi-même. Pour vous égayer, tu pourras faire venir les Aztèques, les inviter à passer une quinzaine avec vous, seuls, à la campagne.

Ta tante Achille ne me dit pas quel jour elle viendra à Paris avec son époux.

J'ai reçu hier 12 bouteilles de vin de Vouvray. C'est un cadeau de ce brave Maisiat auquel je suis fort sensible. – J'ai eu hier 10 personnes à la fois dans mes salons. Et j'ai été le soir chez la princesse Mathilde, qui est toujours fort aimable. J'attends Monseigneur ; nous allons travailler cet après-midi ensemble, après quoi j'irai au dîner de Magny. Je n'ai aucun projet ni engagement pour le reste de la semaine.

Théo m'a dit qu'il allait se mettre à l'opéra de ***Salammbô***. – Chose que je crois fort peu. Voilà toutes les nouvelles. Tu me reproches, mon bibi, de ne pas t'écrire de longues lettres ; mais que veux-tu que je te dise, vous écrivant tous les jours ? J'ai bien envie de voir ta bonne petite mine fraîche et de la bécoter.

Embrasse ta bonne-maman pour moi.

Ton vieux.

Les Bichons (que j'ai vus hier pour la 1re fois) se sont beaucoup informés de ta peinture.

À EDMOND PAGNERRE

[Paris, 3 décembre 1863.]

Mon cher Vieux,

Mes deux collaborateurs sont d'avis qu'au lieu de donner une copie à Hostein, je lui lise moi-même la chose. – Et tout de suite. Ce sera une semaine de gagnée.

Donc peux-tu demander à Hostein un rendez-vous pour cette lecture ? Est-il convenable que j'aille ***avec*** toi m'entendre ***avec*** lui à ce sujet ?

Je préférerais la faire chez moi, à cause de la cravate et de la redingote qui sont durs à porter pendant une lecture de trois heures et un quart.

Réponds-moi sur tout cela.

Ton

Boul[evard] du Temple, 42.

***

Jeudi.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris,] samedi, 9 h 1/2 du matin [5 décembre 1863].

Oui, mon Caro, neuf heures et demie du matin. Monsieur est levé, bottiné, vêtu et prêt à se mettre en course. Hier matin j'ai fini, tout à fait fini la féerie. Ma table est brossée et il y a un gros caillou sur les pages du ***Château des cœurs***. Je vais dès maintenant commencer les affaires ! Je suis sûr que la fin de notre pièce est maintenant excellente.

J'ai hier dîné avec un ami des dames Vasse, qui connaissait leur naufrage par Mme Jacques. C'est le docteur Cabarrus. À ce dîner chez Mme de Tourbey, nous étions très peu de monde : Sainte-Beuve, Girardin, Darimont le député, Cabarrus, et le préfet de la Corse, lequel n'était pas ***à la hauteur***. Le prince m'appelle maintenant « son cher ami ». La bienveillance qu'il me témoigne a pour cause, je crois (ainsi que celle de sa sœur), la certitude où il est que je ne lui demanderai rien, ni une croix, ni un bureau de tabac. –

J'ai vu, avant d'aller là, la petite mère Cloquet, qui s'est, comme son mari, beaucoup informée de ta grand-mère. Ils me semblent cette année plus amicaux que jamais.

Ce matin je vais aller chez l'Idiot, puis chez Pagnerre, puis déjeuner chez Taine avec Renan. – Après quoi je passerai peut-être chez Mme Laurent, à moins que je n'y aille lundi ? Mercredi prochain à 1 heure, chez moi, lecture solennelle de la féerie, « devant un aréopage » dont je te dirai la constitution. Voilà, je crois, toutes les nouvelles. Monseigneur est toujours dans des transes et des angoisses continuelles ! Quel incroyable bonhomme ! – À propos d'ecclésiastiques, t'ai-je dit qu'il y a huit jours je m'étais trouvé en chemin de fer avec deux évêques et une grande quantité d'Onuphres ? J'espère qu'à la fin de la semaine pro-

chaine, vous prévoirez l'époque de votre départ. Embrasse bien ta pauvre grand-mère pour moi. Soigne-la bien, ma chère Caro, tâche de lui faire prendre patience.

Je bécote tendrement et longuement tes bonnes joues fraîches.

Ton vieil oncle qui t'aime.

Mme Touzan doit t'écrire pour te demander des explications relatives à la tapisserie. Vous voyez, Mademoiselle, qu'on fait vos commissions.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris], mercredi matin, 10 heures [9 décembre 1863].

Mon Loulou,

J'attends Pagnerre à déjeuner et j'ai encore ma toilette à faire. La féerie est annoncée et ***attendue*** au Châtelet. Demain matin je donne la copie. Quand elle sera copiée et pendant que notre sort se décidera, j'irai vous faire une visite, c'est-à-dire, je pense, dans 8 ou 10 jours.

À 1 heure précise je vais tantôt la lire à MM. Durandeau, l'auteur du ***Petit Léon***, qui doit faire les dessins des décors et des costumes, Duplan, de Beaulieu (un ami de d'Osmoy), le frère dudit d'Osmoy, Lemoine, un ami de Bouilhet, Alfred Guérard, Rohaut, un ami de Monseigneur qui écrit dans les petits journaux. – Nous avons voulu avoir un public de bourgeois pour juger de l'effet naïf de l'œuvre. Monseigneur n'arrivera qu'à la fin. Il sera à sa répétition, puis à la censure

qui lui cherche chicane. Voilà. Je vous ai dit sans doute que mon ami Pagnerre était un des actionnaires de la nouvelle société qui possède les théâtres du boulevard. C'est un des créateurs du ***Garçon***. Cela fait une franc-maçonnerie qu'on n'oublie point. Aussi l'ai-je trouvé très ardent à nous servir, jusqu'à présent.

J'ai hier dîné chez Mme d'Osmoy qui désire beaucoup vous connaître. – C'est une bonne et aimable jeune femme, très enfant encore, et pas du tout poseuse. Nous étions servis à table par une femme de chambre qui avait un petit bonnet d'opéra-comique très coquet. Avant d'aller chez l'Idiot j'avais vu le professeur, qui s'est beaucoup informé de ta grand-mère.

Soigne-la bien, ma chère Caro, fais en sorte qu'elle ne s'aperçoive pas trop de mon absence, bref, sois ***l'ange du foyer*** ! Tu ne dois pas trop t'amuser, mon pauvre bibi ? Mais elle s'amuse sans doute encore moins que toi. Ayez un peu de patience toutes les deux. Le mois prochain sera plus gai.

J'ai vu lundi Mme Laurent, en très bon état ainsi que son petit époux. Le père Laurent était avec eux, dans leur salle à manger et en train de filtrer du vin. – C'était un spectacle peu luxueux.

Je venais de voir le père Michelet, qui m'a l'air très touché, ainsi que sa femme, des lettres que je lui écris.

Ce soir et demain je dîne chez moi ; vendredi, chez Charles-Edmond.

Telles sont les nouvelles, mon bibi. La semaine prochaine je me remets à travailler.

Adieu, pauvre chat. J'embrasse ta bonne mine fraîche. – Caresse un peu ta mère-grand pour moi et tâchez de passer votre semaine le moins maussadement possible.

Ton oncle le sheik, qui t'aime.

MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE
À GUSTAVE FLAUBERT

Angers, 10 décembre 1863.

Cher Monsieur,

Il y a longtemps que je ne vous ai écrit, car je n'ai, hélas, qu'à vous répéter mes plaintes incessantes, éternelles ! Depuis l'hiver, je souffre cruellement des hallucinations intérieures qui me suivent jusque dans le sommeil. Ce qu'il y a de plus affreux, c'est qu'il n'existe aucun remède à ce mal. On me donnerait l'univers entier que je n'en serais pas mieux, il faudrait ou que la confession eût été abolie ou que je fusse persuadée qu'elle est inutile. Je ne puis arriver à aucune de ces deux solutions. Je crains de devenir folle, je le désire souvent, car je souffrirais moins, puisque j'ai conscience de mon mal sans pouvoir le vaincre. À chaque instant, ce sont nouvelles suppositions de fautes que je ne connais pas, que je ne puis m'expliquer à moi-même et dont je me crois coupable. Il me semble parfois que toutes les paroles que j'entends doivent se rattacher à quelque faute que j'ai commise et rentrer dans ma confession, alors je fais les suppositions les plus extraordinaires, les plus folles, cela me saisit, le sang se porte au cœur et je crois que je vais mourir, ce qui serait le plus grand bonheur qui pût m'arriver, puisque je serais délivrée des obsessions auxquelles je ne puis échapper et qui me suivent dans toutes mes occupations. Je

vais rester à la campagne, car je crois que je ne serais pas mieux à la ville ; je suis allée l'autre jour à ma maison du Tertre, je n'y avais pas mis le pied depuis deux ans, j'en suis sortie en pleurant. J'y retrouvai tant de places vides occupées jadis par ceux que j'ai le plus aimés, mon portrait est là comme l'ombre de moi-même qui ne suis plus, hélas, qu'une ombre tourmentée. J'ai là le portrait de mon père et d'un de mes aïeux, mort à 85 ans, peint à 81 en 1652, une inscription latine demande pour lui une prière ; un autre mourut à 103 ans. À coup sûr, ils ne se tourmentaient pas comme moi ! Je ne veux jamais habiter cette maison qui reste fermée. Je crois que ce serait pour moi une nécessité de changer d'horizon. Les environs de Paris devraient me convenir, j'ai seulement beaucoup de charges ici, mon revenu ne suffit qu'à moitié, j'ai toute la famille de mon pauvre neveu paralytique. J'ai en ce moment près de moi une dame et son fils que j'ai élevé, puisqu'ils ont passé huit ans chez moi, toutes ces personnes ne comptent que sur moi, je ne puis non plus quitter tout à fait mon pauvre filleul ; cependant, je sens que je ne puis plus vivre ici. Mon médecin insiste pour m'envoyer à Paris cet été, il dit que c'est le seul remède, une diversion vive ou un événement imprévu pouvant seul rétablir l'équilibre moral que j'ai perdu. Mes Mémoires touchent à leur fin, je ne puis plus écrire, c'est un malheur. Tous les journaux parlent de votre féerie, la vantent beaucoup et [en] annoncent la prochaine représentation. Je lis toujours la ***Revue des Deux Mondes***, je viens d'y trouver un article sur le matérialisme. Je me demande pourquoi nous sommes venus sur cette terre et de quelle faute antérieure j'ai pu être coupable pour tant souffrir, est-ce une expiation, un moyen de perfectionnement, mais Dieu pouvait en trouver un moins cruel, pourquoi la souffrance, la mort ? Ou plutôt qu'est-ce que la vie et la mort ? Deux problèmes insolubles. Comment

la création, la vie, celle de l'homme, a-t-elle commencé sur la terre, que devient l'âme des bêtes, car j'y crois ? Que pensez-vous des discours de Boissy, Dupin, Donnet, La Roche-Jaquelein ? C'est aussi étonnant qu'effrayant ? Il me semble qu'un silence sombre, un ennui mortel, précurseur des tempêtes, plane sur le monde. Il est certain qu'au temps des deux invasions 1814 et 15, j'étais en proie à la maladie morale dont je souffre tant aujourd'hui. Je guéris, alors maintenant, je n'ai plus rien à aimer, à espérer sur la terre ni au Ciel. Adieu, cher Monsieur, croyez à ma reconnaissante sympathie. Votre toute dévouée.

M.-S. LEROYER DE CHANTEPIE.

À JULES SANDEAU

[Paris,] lundi matin [14 décembre 1863].

Je ne vais pas vous voir parce que je vous suppose dans tous les embarras d'une première.

Quand a-t-elle lieu ? Est-ce demain ou après-demain ? J'aurais besoin de le savoir.

Et ma place (ou mes places) ? Comment les aurai-je ?

Bonne chance, et mille bonnes tendresses.

À EUDORE SOULIÉ

[Paris,] mardi [22 décembre 1863].

Mon cher Soulié,

Nous voudrions savoir, Saint-Victor, les de Goncourt et moi quel est l'usage vis-à-vis de la livrée, rue de Courcelles ? Que donne-t-on comme étrennes ? Et à qui les donne-t-on ?

Comme vous irez là demain mercredi, vous seriez bien gentil de vous informer de la chose près de Giraud ou de Mme de Fly.

Pourquoi n'êtes-vous pas venu hier chez Magny ?

Répondez-moi. Je vous serre la dextre.

À vous.

Vous verra-t-on dimanche ?

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris,] mercredi, 3 heures [23 décembre 1863].

Mon Bibi,

Mlle Virginie sort d'ici. Elle m'a appris que Mlle Ozenne devait arriver ce soir à Croisset. Vous allez donc avoir de la compagnie et ne pas vous ennuyer si fort. Je plains moins ta grand-mère d'être dans son lit par le froid horrible qu'il fait. Avez-vous reçu l'édredon ?

Je n'ai aucune nouvelle de la féerie. Voilà deux jours que Pagnerre (d'après une lettre de lui) doit venir me voir. Et je l'attends en ce moment même. Saint-Victor m'a dit que le directeur des Variétés en avait envie. Il n'y a donc rien de fait comme tu vois. Maintenant causons de la grande affaire.

Eh bien, ma pauvre Caro, tu es toujours dans la même incertitude, et peut-être que maintenant, après une troisième entrevue, tu n'en es pas plus avancée ? C'est une décision si grave à prendre que je serais exactement dans le même état si j'étais dans ta jolie peau. Vois, réfléchis, tâte bien ta personne tout entière (cœur et âme), pour voir si le monsieur comporte en lui des chances de bonheur. La vie humaine se nourrit d'autre chose que d'idées poétiques et de sentiments exaltés. Mais d'autre part si l'existence bourgeoise vous fait crever d'ennui, à quoi se résoudre ? Ta pauvre vieille grand-mère désire te marier, par la peur où elle est de te laisser toute seule, et moi aussi, ma chère Caro, je voudrais te voir unie à un honnête garçon qui te rendrait aussi heureuse que possible ! Quand je t'ai vue, l'autre soir, pleurer si abondamment, ta désolation me fendait le cœur. Nous t'aimons bien, mon bibi, et le jour de ton mariage ne sera pas un jour gai pour tes deux vieux compagnons. Bien que je sois naturellement peu jaloux, le coco qui deviendra ton époux, quel qu'il soit, me déplaira tout d'abord. Mais là n'est pas la question. Je lui pardonnerai plus tard et je l'aimerai, je le chérirai, s'il te rend heureuse.

Je n'ai donc pas même l'apparence d'un conseil à te donner. Ce qui plaide pour M. C[ommanville], c'est la façon dont il s'y est pris. De plus on connaît son caractère, ses origines et ses attaches, choses presque impossibles à savoir dans un milieu parisien. Tu pourrais peut-être, ici, trouver des gens plus brillants ? Mais l'esprit, ***l'agrément***, est le partage presque exclusif des bohèmes ! Or ma pauvre nièce mariée à un homme pauvre est une idée tellement atroce que je ne m'y arrête pas une minute. Oui, ma chérie, je déclare que j'aimerais mieux te voir épouser un épicier millionnaire qu'un grand homme indigent. – Car le grand homme aurait,

outre sa misère, des brutalités et des tyrannies à te rendre folle ou idiote de souffrances.

Il y a à considérer ce gredin de séjour à Rouen, je le sais. Mais il vaut mieux habiter Rouen avec de l'argent que vivre à Paris sans le sou. – Et puis pourquoi, plus tard, la ***maison de commerce*** allant bien, ne viendriez-vous pas habiter Paris ?

Je suis comme toi, tu vois bien, je perds la boule, je dis alternativement blanc et noir. On y voit très mal dans les questions qui vous intéressent trop.

Tu auras du mal à trouver un mari qui soit au-dessus de toi par l'esprit et l'éducation. Si j'en connaissais un rentrant dans cette condition et ayant en outre tout ce qu'il faut, j'irais te le chercher bien vite. Tu es donc forcée à prendre un brave garçon inférieur. Mais pourras-tu aimer un homme que tu jugeras de haut ? Pourras-tu vivre heureuse avec lui ? Voilà toute la question. Sans doute que l'on va te talonner pour donner une réponse prompte. Ne fais rien à la hâte. Et quoi qu'il advienne, mon pauvre loulou, compte sur la tendresse de ton vieil oncle qui t'embrasse.

Soigne bien ta bonne-maman. Embrasse-la pour moi.

***

Écris-moi de longues lettres avec beaucoup de détails.

CAROLINE HAMARD À GUSTAVE FLAUBERT

[Rouen,] jeudi, 6 heures [24 décembre 1863].

Tu as raison, pauvre cher Vieux, la troisième entrevue a eu lieu et je n'en suis pas plus avancée ; toujours les mêmes incertitudes ! les mêmes réflexions ! Je crois que je finirai par en maigrir, mais là ne sera pas le grand mal.

Cet état d'indécision ne peut durer, il paraît que ça commence à être su dans Rouen ; et je suis effrayée en pensant que d'ici à quelques jours il me faudra dire oui ou non. Certainement M. C. (puisque tu le désignes ainsi) a pour lui beaucoup d'avantages, nous avons fait hier de la musique ensemble, c'est un bon musicien, il joue infiniment mieux que le père Robinet et du reste M. Engelman m'a dit qu'il avait du talent. En causant avec moi, il m'a dit qu'il avait pris des leçons de Bouilhet. J'ai un bien grand désir que tu lui en parles. Vois ce qu'il t'en dira, s'il le juge un garçon intelligent ; peut-être Bouilhet ne s'en souviendra-t-il pas ? Mais il connaît aussi M. Émonin, ami de Monseigneur. Enfin, informes-en-toi un peu je te prie. Les renseignements de Me Bidault sont très bons. Je suis ridicule de m'informer ainsi de tous côtés, mais j'ai si peur, si peur de me tromper. Puis, te quitter, pauvre vieux, est une idée qui me fait bien de la peine. Mais tu viendrais toujours me voir, n'est-ce pas ? Quand même tu trouverais mon mari trop ***bourgeois***, tu viendrais pour ta Liline ? Tu aurais chez moi une chambre, avec de grands fauteuils comme tu les aime.

Allons, adieu, il faut que je te quitte, nous allons dîner. Mlle Ozenne est arrivée, l'édredon aussi.

Je t'embrasse le plus tendrement possible.

CAROLINE.

Ma bonne-maman va de même, les découragements sont moins grands.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Paris,] jeudi [24 décembre 1863].

J'avais demandé à Soulié ce qu'il fallait faire. Voici sa réponse :

Informez-vous de nos devoirs près de Giraud (dont j'ignore le logis) ou de Gavarni, afin que nous sachions à quoi nous en tenir dimanche prochain.

À vous, mes bons.

À dimanche, n'est-ce pas ?

***

Nom d'un chien, quel froid !

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Paris, 26 décembre 1863.]

Mon cher Ami,

Ne venez pas demain chez moi. Je n'y serai pas.

À l'autre dimanche et tout à vous.

Samedi.

Si le Jour de l'An on s'inscrit chez la Princesse, veuillez m'inscrire, je vous prie.

À JULES DUPLAN

Croisset, mardi [29 décembre 1863].

Mon bon Vieux,

Dès mon arrivée ici samedi soir j'ai rompu la glace, franchement. Je ne crois pas que besoin soit de recourir aux grands moyens.

Tout s'arrangera bourgeoisement, je l'espère. Mais il y a quelques larmes. Je compte être à Paris samedi soir. Viens dimanche de bonne heure afin que nous puissions causer seuls.

Pagnerre m'écrit qu'Hostein « ne jouera pas ***Le Château des cœurs*** à cause de son originalité et il doute qu'aucun directeur ait l'audace de la jouer ».

À bientôt. Je t'embrasse.

Ton

À JOHANNY MAISIAT ?

[1857-1863]

Voyons ! un bon mouvement ! un peu de lyrisme ! Arrangez-vous pour venir passer un laps à Croisset. Quand ce tableau serait retardé ? Après !

Je compte sur vous, très prochainement.

Avis : mardi prochain, et l'autre dimanche je dîne à Rouen, par extraordinaire.

À part ces deux jours-là, tous les autres sont à vous.

Je vous embrasse.

Votre vieux.

(Croisset, jeudi.)

À EDMOND PAGNERRE

[Paris, hiver 1863-1864.]

Mon cher Pagnerre,

Ceci te sera remis par Mme Chollet-Francillon qui désire débuter dans le drame sur une de tes planches. – Sois assez bon pour la recommander à l'un de tes directeurs. ***Qu'on l'entende***, et je suis sûr qu'elle fera votre affaire.

Mille remerciements et tout à vous.

Jeudi.

À HIPPOLYTE TAINE

[Paris, 5 janvier 1864.]

Vous avez eu tort de ne pas venir hier chez Magny, mon cher Taine. Nous vous attendions tous – on y a beaucoup parlé de vous et les oreilles ont dû vous corner, au fond de l'île Saint-Louis.

Je commence votre second volume. Quel bouquin vous avez fait ! Quel esprit, quel talent, quelle puissance de vision ! Je m'amuse énormément en vous lisant, il me semble que je me promène dans une forêt et que je hume à pleins poumons un air pur, exquis, fortifiant. Je me désole… […] gaillards que vous faites si bien comprendre. Comme vous traduisez ! bref, je me ***fous une bosse***.

Voilà tout ce que j'ai à vous dire, et de plus, que je vous aime et admire.

Oh ! « Les Saxons » ! comme c'est réussi !

P.-S. – Voulez-vous venir dimanche matin à 11 heures manger une côtelette ?

À FÉLIX-ARCHIMÈDE POUCHET

Paris, 9 janvier [1864].

Cher Monsieur Pouchet,

Il y a, selon moi, quelque chose de plus désagréable à recevoir qu'une critique acerbe, c'est un éloge maladroit. Or il est presque toujours maladroit ***quand on n'est pas du mé-***

tier. Voilà ce qui m'a empêché de vous remercier, plus vite, pour l'envoi de votre nouveau volume.

Cependant c'est un livre si clair, si net, d'une méthode si probante et d'une telle portée que vous sortez par là de la spécialité et qu'il me semble que je le comprends entièrement et que j'en puis parler ? Je suis ébloui par vos démonstrations, convaincu par votre logique, entraîné par la suite de vos idées, et quelque chose en moi me crie : « Il a raison ! c'est vrai ! ses adversaires sont des imposteurs ou des crétins. » Je ne vois pas ce que l'on peut dire maintenant contre vous. C'est là un monument inattaquable, j'en suis sûr. Laissez crier ; on se cassera les dents contre votre vérité qui est la vérité. Que d'expériences, de faits, de lectures ! Quelle érudition, quelle perspicacité, et j'ajoute (car ceci me regarde un peu) quel art ! Oui, j'admire beaucoup votre livre comme *façon*. Une idée étant donnée, trouver la forme qui lui est la plus adéquate, voilà le secret pour faire des chefs-d'œuvre. Vous l'avez trouvé ce secret-là.

Vous menez une belle vie de savant, vous labourez profond et droit, et vous laisserez un grand nom. Je vous aime depuis bien longtemps. Mais je vous admire de plus en plus.

Et je vous serre les deux mains avec orgueil et suis tout à vous.

À JULES DUPLAN

[Paris, 12 janvier ? 1864.]

Mon bon Vieux,

Trouve-toi demain à 7 heures juste au ***Café Cardinal***. Tu dîneras avec moi et Monseigneur.

Je passerai, auparavant et à tout hasard, chez toi, rue Saint-Georges.

Nous avons rendez-vous chez Fournier jeudi à 10 h 1/2.

Nous t'embrassons.

Mardi matin.

À PAUL DE SAINT-VICTOR

[Paris,] vendredi soir
[15 janvier 1864, cachet de la poste du 16].

Cher Ami,

Sainte-Beuve m'écrit que le dîner de lundi prochain aura lieu chez Magny.

Ne comptez pas sur moi pour dimanche au soir. Je suis invité au Palais-Royal. Mais j'irai vous retrouver en sortant de là.

Je compte vous voir dimanche dans l'après-midi chez moi !

Tout à vous.

Nous devons avoir des détails sur la fête nationale de la Porte-Saint-Martin.

À PAUL DE SAINT-VICTOR

[Paris,] lundi midi [18 janvier 1864].

Pouvez-vous donner ***Le Mauduit*** à mon icoglan ?

Soignez votre rhume, rôtissez votre muqueuse, jusqu'à ce soir.

À vous.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris, 18 janvier 1864.]

Oui, ma chère Caro. J'obéis à ton désir : je serai à Croisset mercredi. J'avais ce jour-là un dîner. Je l'ai remis.

Je vais donc te voir dans le véritable état d'« une jeune personne ayant un jeune homme ». Très bien ! très bien !

Je te bécote sur tes deux bonnes joues fraîches. –

Embrasse bien pour moi notre pauvre vieille.

Ton ganachon d'oncle.

Lundi matin.

À JULES DUPLAN

[Paris, 19 janvier ? 1864.]

Ce brave Idiot d'Amsterdam demeure rue Duphot, 8.

Nous irons demain, Monseigneur et moi, chez Mme Cornu.

J'ai appris hier du neuf. Nous ne savions pas toutes les turpitudes.

Ces messieurs de la censure sont maintenant des démagogues !

Adieu, vieux chéri.

À toi.

J'ai assisté hier à un bout de répétition. Fournier conduit cela très bien.

Mardi matin.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris,] mardi, 1 heure [26 janvier 1864 ?]

Mon Loulou,

J'ai hier soir à 10 heures envoyé une dépêche à Adolphe pour lui demander ***des explications***. Il m'a répondu immédiatement en me faisant allusion à une histoire que je dois connaître et que je ne connais pas du tout ? Tout ce que j'y comprends, c'est qu'Achille Dupont a fait une scène à notre pauvre vieille ? M'avez-vous écrit ? Y a-t-il eu une lettre de perdue ? Mais il ne peut y en avoir deux ? et depuis le temps que j'expédie à Rouen et à Croisset lettres et dépêches, vous auriez pu me répondre ! Non, ma parole d'honneur, on ne met pas à pareille épreuve les nerfs d'un pauvre homme !

Sans ce bon Adolphe que je te charge d'embrasser très fort, je ne sais s'il n'aurait pas fallu aujourd'hui me mener à Charenton. J'allais partir ce matin quand heureusement j'ai reçu sa lettre. Mais qu'est-ce qu'il y a, sacré nom de Dieu ! expliquez-vous donc ! écrivez-moi !

La 1re dépêche m'a produit un tel effet que j'ai été sur le point de m'évanouir et que tous mes amis en étaient troublés. Voilà 48 heures que la fièvre ne me quitte pas, etc., etc. Je vous épargne le détail de mes maux. Bref, j'étais dans un tel état avant la 2e dépêche d'Adolphe que je me suis perdu pour aller de chez moi chez Bonvalet dimanche soir (littéral). – Hier toute la journée (et quelle journée d'affaires !), mon portier et mon domestique n'ont été occupés qu'à guetter le facteur et à aller à la poste. – Et au milieu de mes courses, je suis revenu deux fois chez moi pour avoir de vos lettres. Pas de lettres !

Je me suis imaginé un tas de choses que je vous dirai et qui me bouleversaient. On ne change pas sa malheureuse nature, la mienne est ainsi.

J'attends avec bien de l'impatience des détails.

Je ne sais trop si je dois vous embrasser ; oui, tout de même, n'est-ce pas ?

La féerie ***est reçue***. Les répétitions commenceront en juillet, on doit faire agrandir la scène, etc., etc. Lundi prochain nous devons régler un tas de choses dans la pièce.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris], lundi, 1 heure [1er février 1864].

Je suis bien aise, mon Caro, de voir que tu es rétablie dans ***ton assiette***. Espérons que toutes nos agitations sont terminées et que le calme va succéder à la tempête. Ta bonne-maman m'a l'air d'aller mieux et de ne plus tant se désespérer. Tout a une fin, et « des jours plus tranquilles vont luire », comme dirait la Divine.

Pour te raconter toute l'histoire de ***Faustine***, il me faudrait un volume. Apprends seulement que c'est maintenant, grâce à moi, ***une affaire impériale***. Elle sera jouée du 10 au 15 février avec un luxe inouï. Toute la Cour y assistera, etc., etc. La Porte-Saint-Martin est maintenant ***aux pieds*** de Monseigneur. Quant à la censure, ayant en tête Camille Doucet, elle est furieuse et tremble dans sa peau, ne sachant d'où lui est venu ce terrible coup de bas. Bref, tout va admirablement et ton vieux ganachon d'oncle est content. J'étais né, peut-être, pour les intrigues politiques, car toutes les fois que je m'en suis mêlé, j'ai réussi. – Au milieu de tout cela je pense sans cesse à mon roman ; je me suis même trouvé samedi dans une des situations de mon héros. Je rapporte à cette œuvre (suivant mon habitude) tout ce que je vois et ressens. – Pour te donner une idée de mes occupations la semaine dernière et de la manière dont moi et mes fidèles trimions sur le pavé, sache que le jeune Duplan n'a fait dans la journée de jeudi que *6* fois le trajet du boulevard du Temple aux Invalides. Samedi dernier j'ai eu deux rendez-vous, un à minuit et un autre à 1 heure du matin. – J'ai été très content de Florimont dans cette affaire. Il s'est conduit en brave.

J'étais invité à dîner aujourd'hui chez Mme Cloquet et demain chez Dumont. J'ai refusé l'un et l'autre, n'ayant pas

le temps d'y aller. J'attends maintenant l'Idiot d'Amsterdam (devenu exact !!!). Nous allons aller à la répétition de ***Faustine*** ; de là aux Variétés pour notre traité. – Puis j'irai chez Florimont, puis chez la mère Sand qui est malade et de là au dîner de Magny. Demain je m'enferme ainsi qu'après-demain. Jeudi soir j'irai chez Michelet avec les de Goncourt.

J'ai fait cette nuit une nuit de 14 heures, m'étant couché à 10 et levé à midi.

Je voudrais bien vous voir, d'abord pour vous voir, et puis pour vous conter un tas de choses farces. J'ai dîné samedi chez la princesse Mathilde, et la nuit d'hier (du samedi au dimanche) j'ai été au bal de l'Opéra jusqu'à 5 heures du matin avec le prince Napoléon et l'ambassadeur de Turin, en grande loge impériale. Voilà. Ceci doit être lu en sheik : « Ah ! comme il y a loin de tout cela à notre bonne petite vie de province. »

Si quelque Rouennais t'interroge sur ***Faustine***, ***je te supplie***, mon loulou, de ne rien dire du tout. Il faut être modeste dans la victoire et, quand on fréquente les grands, ***discret***.

Tu t'imagines bien que je n'ai guère pensé à ton Homère. La meilleure trad[uction] que je connaisse est celle de Bareste. Patiente un peu. Je te la trouverai.

M. et Mme d'Osmoy demeurent rue Duphot, 8. Comme je leur ai dit que nous devions, ta grand-mère et moi, aller à Trouville cet été, ils se proposent d'y venir en même temps que nous pour jouir de notre compagnie.

Si tu n'assistes pas à la 1re de ***Faustine***, tu pourras voir celle du ***Château des cœurs***.

Adieu, pauvre bibi, embrasse bien ta bonne-maman et soigne-la de ton mieux.

Reçois-tu toujours de beaux bouquets ?

Suis-je gentil de t'écrire une si longue lettre, hein ?

Je baise tes bonnes joues fraîches.

Ton oncle le timoré.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris,] jeudi, 1 heure [4 février 1864].

Qu'est-ce que ça veut dire, mon Caro ? Avec qui viendras-tu à Paris ? Ce ne peut être avec ta grand-mère ni avec ta tante Achille ? C'est donc avec cette bonne Virginie ? Mais alors tu laisserais la pauvre vieille toute seule ? Quelles personnes énigmatiques vous faites pour me donner toujours des nouvelles incomplètes. Celle-là, heureusement, ne me tourmente pas !

La 1re de ***Faustine*** aura lieu dans 10 à 12 jours. – Ça va bien. J'assiste à toutes les répétitions, ce qui m'amuse et me tourmente tout à la fois. C'est non seulement Bouilhet, ***mais Fournier*** qui m'a prié de venir à trois reprises différentes. Je ne crois pas leur être inutile, soit dit sans vanité. On commence à beaucoup parler de ***Faustine***, la mise en scène sera splendide.

Comme je suis content de savoir que ta bonne-maman va mieux. Peut-être que, si elle eût employé la pierre infernale plus tôt, la guérison serait plus avancée ?

Adieu, mon pauvre loulou. Je n'ai absolument rien à te dire, si ce n'est que je t'embrasse bien tendrement.

Ton vieil oncle.

À LA COMTESSE DE BEAULAINCOURT ?

[Paris, 5 février 1864 ?]

Je suis bien fâché, chère Madame, de répondre par un refus à votre invitation si gracieusement cordiale.

Mais demain, j'attends à 4 heures du soir ma mère qui arrive de Rouen et dîne chez moi avec sa petite-fille et deux dames de ses amies.

Je me présenterai chez vous, avant deux heures, pour vous renouveler mes regrets et vous dire une fois de plus que je suis, Madame, votre très humble et affectionné.

Vendredi 3 h 1/4.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Paris, 10 février 1864.]

Oui, mes Bons, je dîne chez vous.

Mercredi, 1 heure.

AU PRINCE NAPOLÉON

[Paris,] mercredi, 10 février [1864].

Monseigneur,

Enhardi par la bienveillance dont vous m'honorez, j'ose vous faire une humble requête.

Mme Cornu, notre amie commune, vous a recommandé pour être employé à la correspondance de Napoléon Ier, M. ***Jules Duplan***.

C'est un de mes intimes les plus chers, un homme que je crois très capable de ce travail. Quant à sa moralité, Monseigneur, j'en réponds comme de la mienne, et vous n'aurez, je pense, qu'à vous applaudir de votre choix.

Daignez, Monseigneur, recevoir l'assurance du dévouement de votre respectueux et très affectionné serviteur.

À JULES DUPLAN

[Paris,] jeudi, 7 heures du matin [11 février 1864 ?].

J'ai vu l'homme hier au soir.

Il a pris ton adresse.

Je t'embrasse.

À dimanche.

À JEANNE DE TOURBEY

[Paris,] jeudi [18 février 1864].

Si Flaubert n'avait pas été empêché par l'enterrement de Lambert-Bey et par deux répétitions consécutives à la Porte-Saint-Martin, il aurait été causer avec son amie du « fameux discours » du prince Jérôme. « Sans la peur de *le* déranger et d'avoir l'air de poser l'enthousiasme, j'aurais même été au Palais-Royal, lui apporter l'obole du pauvre, c'est-à-dire ma part d'admiration. » – « Voilà longtemps que l'on a dit ou écrit de semblables paroles. Ça m'a causé l'impression et le soulagement d'une large fenêtre que l'on ouvre tout à coup. L'air et la lumière entrent d'un bond… » Il loue « ce raisonnement en ligne droite qui se continue sous les arabesques de la plaisanterie » qu'il compare « à une épée enguirlandée de pampres ». Et lui qui a « vu ces choses-là de près là-bas » affirme la vérité du tableau.

Quand Flaubert s'écrie, en parlant du Prince : « Quel tempérament ! quel homme ! », qu'il admire son « individualité tranchée », son génie de la parole, qu'il déclare avoir eu « le bourrichon monté » pendant 24 heures par l'effet de ce discours, il ajoute : « Vous pouvez le lui dire, en toute conscience ; ce que je vous écris ne perdra pas à passer par votre jolie bouche. »

En ***P.-S.***, Flaubert annonce la première de ***Faustine***.

À JULES DUPLAN

[Paris, 19 février 1864.]

C'est demain la 1re de ***Faustine***, et ce soir la répétition générale. – À 5 heures juste.

Viens-y.

Et si tu vois, aujourd'hui, Mme C***, tâche que ***l'homme*** y vienne.

Vendredi, 6 heures du matin.

À SAINTE-BEUVE

[Paris, 22 février 1864.]

Quel jour voulez-vous voir ***Faustine***, cher Maître ? On vous aura des places convenables.

Il nous a été impossible de vous en envoyer samedi.

On vous expliquera tout cela.

Mille excuses de la part de Bouilhet.

Tout à vous.

Lundi.

À AGLAÉ SABATIER

[Paris,] mardi soir [23 février 1864].

Chère Présidente,

Voici une loge, 1° parce qu'on vous aime, et 2° parce que vous êtes bien gentille et bien aimable.

Vous ne m'en voulez pas (comme tant d'autres) de n'avoir pu vous faire assister dans la loge impériale à la 1re de ***Faustine*** ! Quel embêtement que ces billets !

Je vous adore de plus en plus. – Ah ! si j'étais une des bêtes du jardin d'Acclimatation, comme je vous verrais souvent ! Mille tendresses et un long baiser sur vos beaux bras.

Votre vieux soupirant.

La loge étant pour le 5 (mars), vous avez le temps de vous retourner.

À MADAME DE BEAULAINCOURT ?

[Paris, 26 février 1864 ?]

Cela « ne me dérange » jamais, chère Madame, d'aller vous voir. – Mais je reçois votre aimable billet, à l'instant même, et ce soir, je suis pris.

Puisque vous êtes souffrante, peut-être ne sortirez-vous pas demain ? Je me présent[er]ai chez vous, à tout hasard, vers 4 heures ?

Permettez-moi d'ici-là de vous baiser les mains et de vous assurer que je suis entièrement

le vôtre.

Vendredi, 6 heures du soir.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris,] lundi, 3 heures [29 février 1864].

Ma chère Caro,

Je n'oublie pas du tout ***la Divine***, mais je n'ai pas eu, jusqu'à présent, de places à lui donner. Ce sera pour cette semaine. ***Faustine*** commence ***à faire de l'argent***. Les recettes de ces jours derniers étaient très bonnes. Le feuilleton d'aujourd'hui est en somme très favorable, et ça va aller, je crois. Leurs Majestés ont paru très contentes l'autre jour, ce qui attire du monde. Bref, je suis payé de mes peines qui n'ont pas été médiocres.

Je vais ce soir à la 1re de la mère Sand dans la loge du Prince. Demain j'assiste au contrat de Guérard. Jeudi je vais chez Michelet. Voilà le programme de la semaine. Le service des billets de ***Faustine*** commençant à se calmer, je suis un peu plus tranquille. Comme je dors ! comme je dors !

Tu devrais bien me donner de vos nouvelles un peu plus longuement. Quand pensez-vous pouvoir venir à Paris ? Meubles-tu ta maison ? Je serais content si vous preniez Touzan pour tapissier ; il est « de bon goût » et pas cher.

L'Idiot d'Amsterdam nous quitte à la fin de la semaine, la féerie une fois réglée.

Adieu, pauvre loulou, embrasse bien ta grand-mère pour moi.

Je suis fatigué d'écrire des billets. Quand j'ai un moment de repos, je dors sur mon divan en songeant à mon roman que j'ai grande envie d'écrire.

Je te bécote sur tes belles joues fraîches.

Ton vieux ganachon d'oncle.

Amitiés à M. mon futur neveu ainsi qu'à cette bonne Virginie.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

Nuit de lundi, 3 heures.
[Paris, 29 février 1864.]

Mes Bichons,

Mademoiselle Bosquet m'écrit pour me demander s'il vous est agréable qu'elle vous fasse un article dans le ***Journal de Rouen***. Elle admire grandement votre livre.

Et moi aussi, car je viens de le lire ou plutôt de le dévorer en entier et d'une seule haleine (depuis 9 heures du soir). Ça m'a charmé. Voilà tout ce que je puis dire maintenant. Ce qui me reste le plus dans la tête, c'est le portrait de l'abbé, celui d'Henri et la mort de Renée. – Quel charmant être que cette jeune fille-là !

Ce volume m'a l'air roide, dites donc ? Je vais maintenant le relire posément.

Mais c'est l'exemplaire de Bouilhet que j'ai reçu. Où est le mien ?

Comme ça s'enchaîne ! Quel mouvement ! Et il y a des morceaux chouettes, des portraits ***classiques***. Le dialogue au commencement entre les deux époux, exquis, le duel, superbe, etc.

J'ai été irrité plusieurs fois par des imparfaits dans la narration. Sont-ce des fautes typographiques ou bien est-ce intentionnel ?

Adieu. Je n'en puis plus. Je vous prends sur ma table de nuit. Et je vous relis.

Tendresses de votre vieux.

Oui, sacré nom de Dieu. C'est bien, très bien ! J'ai franchement ri à deux ou trois places, et mouillé à quelques autres (comme un bourgeois). Comme vous avez de talent et d'esprit et comme je vous aime !

À SA NIÈCE CAROLINE

Paris, [3 mars 1864].

Ma chère Caro,

Je suis bien content de penser que dans 8 jours nous revivrons enfin, ensemble ! Les douleurs de genou de ta grand-mère seront dissipées, espérons-le. Et nous passerons encore, avant ton mariage, quelques moments comme autrefois.

Les rideaux sont déjà donnés à la blanchisseuse et demain matin j'enverrai presser ton coffre à bois chez Touzan.

Il fait un temps horrible, bien défavorable aux gens enrhumés. Je tousse et suis sur le bord d'une grippe. Heureusement qu'a manqué le dîner de Bouilhet pour ce soir. Il devait nous payer un festival à moi, à l'Idiot et à Fournier. Mais

ce dernier étant malade par suite des fatigues de ***Faustine***, la partie est remise. –

Nous nous bornerons à aller chez le père Michelet en soirée, et puis demain et après-demain je me prive complètement de bottines et reste chez moi, si ce n'est demain soir où je vais chez la Tourbey. Mais ce qu'il y a de pire, ce sont les courses de jour. Heureusement elles sont finies, ***Faustine*** marchant toute seule.

Je vais employer le temps qui me reste d'ici à mon départ définitif de Paris, à préparer mon terrible roman.

Adieu, ma chère Carolo. Embrasse ta bonne-maman bien fort et dis-lui qu'elle touche à la fin de ses maux. Notre pauvre vieille a été bien éprouvée cet hiver.

Un bon baiser de

ton ganachon d'oncle.

Jeudi, 5 heures.

À EDMOND PAGNERRE

[Paris,] mardi soir [8 mars 1864].

Mon cher Pagnerre,

Il se passe à la Porte-Saint-Martin un fait ***léger*** :

Les journaux de théâtres annoncent la 1re du ***Capitaine Fantôme*** pour le Samedi saint. Je croyais d'après ce que tu m'avais dit il y a huit jours qu'elle n'aurait lieu que dans six semaines. La moyenne de ***Faustine*** est de 3 000, ce qui est beau par ce temps de Carême.

Pourquoi faire à ce brave *Fantôme* tant de réclames d'avance, tandis qu'on n'en a pas fait *une* à *Faustine* ? C'est dire : « Ne donnez pas votre argent maintenant. Réservez-le pour dans quelques jours. » Il y a là un préjudice moral irréparable, sans compter le préjudice matériel.

Qu'est-ce que ça veut dire ? d'où vient cet ordre ? et ce mauvais vouloir permanent contre la littérature, lors même *qu'elle fait de l'argent*. 3 000 est la moyenne du *Bossu*. N'importe, on étranglera *Faustine* à la 30e représentation parce que c'est écrit.

Fournier prend l'air à la campagne pour ne point paraître se mêler de tout cela, et Mariquitta (l'accompagnant naturellement) a lâché le ballet. – Très bien !

N'y a-t-il pas moyen de reculer le terrible *Fantôme* de 8 jours et de faire bénéficier Bouilhet de la semaine de Pâques, qui est productive ? Ce serait 3 ou 4 mille francs de plus dans sa poche ; or il en a grand besoin. Car note bien que si on joue Anicet le Samedi saint on arrête *Faustine* (à cause des relâches) quatre ou cinq jours d'avance. Ce qui fait deux semaines de flambées.

Je te supplie de faire tout ce que tu pourras.

L'année dernière aux Français ç'a été la même histoire. On a coupé *Dolorès* sur 3 500 francs. Il n'a pas de chance. – Bref, au nom des vieux, je te recommande le Bouilhet. Cette réclame dans les journaux 15 jours d'avance est inexplicable.

À toi, cher vieux.

P-S. – Tu sais ou ne sais pas que malgré ***la parole d'honneur*** du sieur Noriac ***Le Château des cœurs*** ne sera pas joué aux Variétés. Ils se sont aperçus après avoir gardé le manuscrit deux mois que leur scène était trop petite. – Si bien que nous attendons l'établissement des théâtres futurs.

Et dîner ?

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris,] jeudi soir [10 mars 1864 ?].

Mon Loulou,

Ta mère-grand arrivera à Rouen samedi par le train qui part de Paris à 8 heures 25 mn et entre à la gare à 11 heures 5 mn. Je l'accompagnerai jusqu'à Mantes d'où je partirai le lendemain.

Nous vous embrassons très fort.

Ton vieux, ton pauvre vieux !

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

[Paris,] 15 mars [18]64.

Cher Flaubert,

Je ne sais pas si vous m'avez prêté ou donné le beau livre de M. Taine. Dans le doute, je vous le renvoie. Je n'ai eu le temps d'en lire ici qu'une partie, et à Nohant, je vais n'avoir que le temps de griffonner pour Buloz. Mais, à mon retour, dans deux mois, je vous redemanderai ces excellents

volumes d’une si haute et si noble portée. Je regrette de ne vous avoir pas dit adieu. Mais comme je reviens bientôt, j’espère que vous ne m’aurez pas oubliée et que vous me ferez lire aussi quelque chose de vous. Vous avez été si bon et si sympathique pour moi à la première représentation de *Villemer*, que je n’admire plus seulement votre admirable talent, je vous aime de tout mon cœur.

GEORGE SAND.

À JEANNE DE TOURBEY

[Paris,] dimanche midi [27 mars 1864 ?].

Je ne puis aller dîner chez vous aujourd’hui, ma chère et belle amie ! Hélas ! ma soirée est prise.

J’irai vous dire un re-adieu un de ces jours. Je pars samedi.

Comme vous étiez jolie, avant-hier, en amazone ! quel charmant être vous faites ! Je vous adore et je baise vos belles mains très fort et pendant très longtemps.

Le vôtre.

J’aurais eu grand plaisir à faire la connaissance de M. Mistral, que j’admire beaucoup. Veuillez lui exprimer tous mes regrets. – Puisqu’il me reste de la place sur ce papier, encore un petit bonjour… ANGE !

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Paris, 31 mars 1864.]

Restez chez vous demain. J'irai vous dire adieu de 4 à 6.

Bouilhet m'écrit qu'il est « réellement toqué du livre des de Goncourt ». Et moi, donc !

À vous.

Jeudi, 10 heures.

À EDMA ROGER DES GENETTES

[4 ? avril 1864.]

Chère Madame,

Je ne puis malheureusement donner aucun ouvrage à votre protégée Mme Hamelin (dont je me souviens parfaitement), par la meilleure de toutes les raisons : je n'ai rien à faire copier. – Car je travaille hélas, fort lentement. Me voilà commençant un livre qui me demandera probablement plusieurs années. Plaignez-moi, et surtout excusez-moi. Vous seriez bien bonne, chère Madame, de me dire que vous ne m'en voulez pas et de me croire votre très respectueux et affectionné.

Croisset, lundi soir.

À ERNEST FEYDEAU

[Croisset,] dimanche soir [10 avril 1864].

Mon vieux Feydeau,

Malgré l'envie que j'avais [de] te voir avant mon départ, j'ai été tellement occupé qu'il m'a fallu me priver de ta visite. Je te la ferai dans une quinzaine quand je serai de retour à Paris, où je resterai tout le mois de mai.

Mlle Bosquet m'avait chargé ***de*** te prier ***de*** la recommander à la ***Revue de Paris***. Elle y a déposé un manuscrit ayant pour titre ***Jacqueline de Vardon***. Et elle attend la réponse de ces MM. anxieusement.

J'attends pour te parler du ***Secret du bonheur*** qu'il soit terminé. Quel sacré mode de publication qu'une revue ! – Et comme ça nuit aux livres ! Dans la crainte de te dire des bêtises je m'abstiens de toute parole. Je sais bien ce qu'il y a dans ton œuvre de bon, mais quant au mauvais j'ai peur de me tromper.

La cérémonie nuptiale de ma nièce s'est faite mercredi. Les époux doivent être demain à Milan. Je viens de passer une semaine peu gaie, mon bonhomme !

Et je t'embrasse.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] lundi soir [11 avril 1864].

Eh bien, mon pauvre loulou, ma chère Caroline, comment vas-tu ? Es-tu contente de ton voyage, de ton mari et

du mariage ? Comme je m'ennuie de toi ! et comme j'ai envie de te revoir et de causer avec ta gentille personne.

Bouilhet est parti avant-hier, les dames Vasse aujourd'hui. Mme Laurent s'en ira samedi et Virginie en même temps qu'elle, je crois ! Ta grand-mère qui est bien raisonnable m'accompagnera à la fin de la semaine prochaine pour aller au-devant de toi à Paris. Mme Desvilles doit arriver samedi ou dimanche. Telles sont les nouvelles.

Nous avons eu hier beaucoup de visites et entre autres celle de Miss Winikin. Tu n'imagines pas sa laideur, c'est fantastique !

Nous ne savons pas où vous adresser nos lettres. Vous devriez bien nous faire part de votre itinéraire et de vos projets de retour dès que vous serez arrivés soit à Gênes, soit à Venise.

Nous avons bu ce soir à votre santé et j'ai écrit les dernières adresses des billets de faire-part. Le temps est redevenu beau et le jardin verdit. Votre intention est-elle de rester à Paris quelques jours, avant de revenir à Rouen ?

J'ai tant de choses à te dire que je ne t'en dis aucune. – Ou plutôt non, j'ai simplement bien envie de baiser tes bonnes joues, de te regarder en face et de faire une longue causette.

Adieu donc, mon pauvre Carolo, embrasse pour moi monsieur mon neveu et pense à ton

Vieux.

Écris-nous le plus souvent que tu pourras. Ta grand-mère compte les jours qui la séparent de ton retour. Il lui semble que tu es partie depuis un siècle !

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] jeudi 14 [avril 1864], 3 heures du soir.

Il était temps que ta lettre arrivât, ma chère Caro, car ta bonne-maman commençait à perdre la boule. Nous avions beau lui expliquer qu'il fallait du temps à la poste pour apporter de tes nouvelles. Rien n'y faisait, et si nous n'en avions pas eu aujourd'hui, je ne sais comment la journée de demain se serait passée.

Je t'ai écrit à Milan lundi dernier.

Tu as l'air de bien t'amuser, mon pauvre loulou ? J'aurais bien voulu te voir en traîneau et sur un mulet ! Je m'imagine que tu ne dois pas être très brave et penser « à la sécurité de MM. les voyageurs » ; je me figure ta bonne mine fraîche au milieu des montagnes… Mais ce qui m'intéresse plus que ton voyage, c'est ton ***P.-S.***, à savoir que tu te plais beaucoup avec ton compagnon et que vous vous entendez très bien. Continuez comme cela une cinquantaine d'années encore et vous aurez accompli votre devoir.

Les dames Vasse sont parties lundi dernier. Virginie s'est en allée ce matin. Mme Laurent nous quitte samedi. La mère Desvilles vient d'arriver. – Il y a eu aujourd'hui visite de la mère Lebret et des dames Pelay.

Ta tante Achille avec Juliette dîne ici aujourd'hui. Telles sont les nouvelles. Le temps est superbe et le soleil brille sur la rivière.

Dites-nous le jour précis de votre retour. Ta bonne-maman reviendrait avec moi à Paris, si vous y restez deux ou trois jours. Dans le cas contraire, nous vous attendrons ici, sans bouger. Écrivez-nous souvent, car ta pauvre vieille grand-mère est moins raisonnable au fond qu'à la surface.

Je voudrais bien être avec vous à Venise ! QUEL CACHET ! Comme c'est beau, hein ? Profitez de votre liberté, mes chers petits. Nous vous embrassons tous et moi particulièrement, qui suis

ton vieux ganachon d'oncle.

Je me suis remis à travailler. Mais ça ne va pas du tout ! J'ai peur de n'avoir plus aucun talent et d'être devenu un pur crétin, un goitreux des Alpes.

À SA NIÈCE CAROLINE

Croisset, lundi 18 [avril 1864], 5 heures du soir.

J'espère que ceci vous arrivera avant votre départ, mon pauvre Caro, car dans mes prévisions vous ne devez partir de Venise que samedi ? Ta grand-mère attend avec bien de l'impatience l'annonce positive de votre retour. Quant à moi, je vois *que* tu t'amuses si bien *que* je regrette que ton voyage ne se prolonge pas. Vous promenez-vous bien en gondole ? Te repais-tu de Véronèse, de Titien, et de Tintoret… ? Je vous approuve fort d'avoir passé légèrement sur tout le reste

afin d'avoir plus de temps pour Venise. Il y a peu de choses aussi belles au monde, j'en suis sûr. Ouvre bien tes yeux pour t'en souvenir toute ta vie.

Tu as dû être bien longtemps sans avoir de nos nouvelles, mais c'est de votre faute, mes cocos.

Ta grand-mère, quand elle en a des tiennes, est assez raisonnable. Mais au bout de deux jours elle trouve que tu l'oublies ou s'imagine que tu es malade. – Donnez-nous votre itinéraire du retour. Si la chose n'est déjà faite dans une de vos lettres qui va croiser celle-ci.

Je n'ai plus pour compagnie que la mère Desvilles et maman. Elles viennent le soir dans mon cabinet ; la première ne dit rien et la seconde dort, ce qui fait des petites réunions fort animées. Heureusement que maintenant je travaille beaucoup. – Au plan de mon grand roman parisien. Je commence à le comprendre, mais jamais je n'ai autant tiré sur ma pauvre cervelle. Ah ! que j'aimerais mieux me promener sur le Grand Canal ou au Lido !

On nous fait beaucoup de visites. Toute la famille, sauf Achille, est venue aujourd'hui ici et va y dîner. Le jeune Rocquigny crie maintenant dans le jardin, avec son chien. Le temps est superbe et tous les arbres sont en fleurs. – N'importe ! Moi qui ***déteste la nature***, je préférerais une longue station devant la ***Magdeleine*** du Giorgione, et les Jean Belin, hein ? Est-ce farce ! Adieu, mon pauvre loulou. Revenez, qu'on vous embrasse tous les deux, vous serez bien reçus.

Ton vieux bonhomme d'oncle qui te chérit.

Je voudrais savoir si vous resterez à Paris quelques jours et le jour que vous y arriverez. Parce que ta grand-mère s'y transporterait avec moi. – Dans le cas contraire, je vous attendrai ici et ne m'en irai que plusieurs jours après, quand je t'aurai un peu usé les joues. J'ai besoin de passer à Paris un bon mois, au moins, à consulter des collections de journaux.

À ERNEST CHEVALIER

Croisset, 19 avril [1864].

Je n'accepte pas tes tendres reproches, mon cher Ernest, bien qu'ils m'aient remué jusqu'au fond de l'âme. Nous avons beau ne nous voir qu'à de rares et courts intervalles, je pense à toi bien souvent, sois-en convaincu, et je te regrette, mon pauvre vieux ! À mesure que l'on vieillit et que le foyer se dépeuple, on se reporte vers les jours anciens, vers le temps de la jeunesse. Tu as été trop mêlé à la mienne, tu as trop fait partie de ma vie pendant longtemps, pour qu'il y ait jamais de ma part oubli ni froideur ! Jamais je ne vais à Rouen chez mon frère sans regarder la maison du père Mignot, dont je me rappelle encore tout l'intérieur et jusqu'aux devants de cheminée : Henri IV chez la belle Gabrielle, un cheval qui ruait, etc., etc. ! Quand Pâques revient, je songe à mes voyages aux Andelys, alors que nous fumions pipes sur pipes dans les ruines du Château-Gaillard, et que ton pauvre père nous versait du vin de Collioure, et nous découpait des pâtés d'Amiens, tout en riant de si bon cœur aux bêtises que je disais. L'autre jour, j'ai été au collège voir un gamin que l'on m'avait recommandé à Paris ; tout le temps de collège m'est revenu à la pensée. Je t'ai revu battant la semelle

contre le mur, par un temps de neige, dans la cour des grands…

Mais, saprelotte, quand tu viens à Paris préviens-moi par un petit mot la veille, afin que je puisse te recevoir et t'embrasser. Je rugis comme un âne toutes les fois qu'on me remet ta carte.

J'y passerai tout le mois de mai, j'attends même le retour des nouveaux époux pour y aller. – Ils sont maintenant à Venise.

Pour répondre aux questions que tu ne me fais pas et qui t'intéressent, puisque tu t'intéresses à tout ce qui me regarde, je te dirai que mon nouveau neveu me paraît un excellent garçon, et qu'il adore sa femme. C'est le principal. Quant à son métier, il a une scierie mécanique à Dieppe, et fait venir des bois du Nord qu'il vend à Rouen et à Paris. Il est très considéré par les bourgeois comme honnête homme et homme capable dans son industrie. Voilà tout ce que je puis t'apprendre maintenant.

Ma mère m'a chargé de t'embrasser bien fort, ainsi que tous les tiens.

C'est ce que je fais.

Ton vieux.

Quand donc reverrai-je ta femme, qui m'a laissé un si excellent souvenir !

Tu me parais embêté de la toge ? Ne serait-ce pas plutôt de la province ? Quand siégeras-tu à Paris, ou tout au moins plus près de nous ?

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset, 22 avril 1864.]

Ma chère Caro,

Ta réponse ***à la présente*** nous arrivera peu de temps avant toi, probablement.

Ta lettre de Venise, datée de mardi, nous a fait bien plaisir. Ta grand-mère a eu le temps de la lire, sur le quai, avant de prendre le bateau de 2 heures. Elle est à faire des courses avec Mme Desvilles. Elle m'a chargé de t'embrasser et de te remercier de ton exactitude, pauvre chérie.

J'imagine qu'étant à Milan, vous avez été aux îles Borromées, ou tout au moins au lac de Côme. Cela en vaut la peine.

De Milan à Paris vous ne vous arrêterez guère, probablement. – Or nous vous attendons vers le milieu de la semaine (si vous ne vous arrêtez pas à Paris). –

Aucune nouvelle à vous apprendre. La famille vient très souvent ici, et tout le monde s'informe de vous avec empressement. Il fait chaud comme au mois de juin, et j'ai cuydé crever de chaleur, hier, à Rouen – j'ai rencontré dans les rues l'avocat Nion qui m'a assommé avec des ***potins*** locaux ! Quel être ! Quelle portière ! –, en allant voir ce malheureux E. Le Marié retenu chez son père par la goutte. Si la pudeur ne m'en avait empêché, je me serais assis sur une borne.

Ta grand-mère a reçu ce matin une lettre de Mme Le Poittevin, pour la prier de venir la voir à Étretat. – C'est ce qu'elle fera cet été, quand tu seras à Dieppe.

Adieu, ma chère Carolo. Amusez-vous bien et aimez-vous fort. C'est de votre âge et il n'y a que cela de bon dans la vie.

Regrettez-vous déjà Venise ?

Encore un baiser (***uno baccio***) sur chacune de tes bonnes joues. – Amitiés à M. mon neveu.

Ton vieil oncle qui te chérit.

Vendredi, 4 heures du soir.

À JULES DUPLAN

[Croisset, 29 avril 1864.]

Mon Vieux,

Sois chez toi lundi de 4 h 20 à 6 heures du soir. J'arriverai par le train de 4 h 20. – Et m'arrêterai à la porte.

J'ai reçu ce matin une invitation des Tuileries pour une soirée, mercredi prochain. Il y a sur la carte en ***uniforme***. Demande à Mme C[ornu] ce que ça veut dire pour les simples pékins.

À toi, je t'embrasse.

Vendredi.

À ERNEST FEYDEAU

[Paris,] vendredi soir [6 mai 1864].

Mon pauvre cher Vieux,

Je ne t'oublie pas. Mais j'ai eu la grippe, la représentation de Bouilhet (qui m'a demandé quinze jours de courses), j'ai été à Croisset – et j'ai un clou sur la face qui me rend hideux.

Nonobstant, tu me verras un de ces matins avant midi – lundi, mardi – (au plus tard mercredi).

Je t'embrasse.

Ton vieux fidèle.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris,] mercredi, 2 heures [11 mai 1864].

Mon cher Caro,

Ça ne va pas mieux. Ton petit oncle est cloué chez lui et n'en bouge. Je ne pourrai demain aller dîner à Neuilly chez Théo, ni après-demain chez Mme de Tourbey. Malgré l'onguent de la mère et les cataplasmes, ma ridicule infirmité ne se guérit pas. Tout cela prolonge mon séjour à Paris où j'ai tant à faire, et que je voudrais cependant quitter pour jouir de ta gentille compagnie à Croisset. Il faudra que vous y refassiez un séjour à l'automne. – Car voilà longtemps que nous ne nous sommes vus tranquillement.

J'ai, hier, travaillé toute la journée avec Monseigneur au plan de mon livre. Nous en étions, le soir, plus brisés l'un et

l'autre que si nous eussions cassé du caillou. Mais nous avons fait, je crois, ***d'excellente besogne***. L'idée principale s'est dégagée et maintenant c'est clair. Mon intention est de commencer à écrire, pas avant le mois de septembre.

Je n'ai aucune nouvelle à te donner, car je ne vois personne, ne sortant pas et ayant fait défendre ma porte, pour travailler plus librement avec l'Archevêque. Hier cependant j'ai eu la visite du sieur Roger Lévy qui est un ***idiot***. Il est resté chez moi trois quarts d'heure et, pour le mettre à la porte, il m'en a coûté 10 francs.

Adieu, pauvre bibi. Embrasse ta bonne-maman pour moi. Mes amitiés à M. mon neveu.

Ton vieil oncle qui te chérit.

Tu ne me dis pas si les couteaux te plaisent.

Je demande des détails sur les politiques Rocquigny. Est-ce pitoyable et comique !

À EDMA ROGER DES GENETTES

[Paris,] mercredi, 2 heures [11 mai 1864].

Il me sera impossible, chère Madame, de me rendre à votre aimable invitation. J'ai deux empêchements : un clou formidable qui me fait garder le lit, et mon ami Bouilhet qui me soigne. Je serai, je pense, débarrassé de l'un et privé de l'autre dans une huitaine de jours ? Alors j'irai vous présenter moi-même mes excuses et mes regrets. D'ici là, veuillez me croire, chère Madame, votre très humble et affectionné.

Présentez, je vous prie, mes respects à madame votre mère.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris,] dimanche, 6 heures du soir [22 mai 1864].

Mon Loulou,

Il me semble ***qu'***il y a longtemps ***que*** je n'ai reçu de nouvelles de ta grand-mère. Dis-lui ***de*** ne pas oublier ***de*** me répondre relativement à la chambre de la rue de Vendôme.

Quand venez-vous à Paris ? Retardez votre voyage tant que vous pourrez, afin de ne pas laisser seule la pauvre maman qui s'ennuierait trop dans la solitude. Mon séjour ici sera bien encore de 15 bons jours (mais pas plus). Il me faut bien cela pour en finir (momentanément du moins) avec mes ennuyeuses recherches. Mes séances à la Bibliothèque impériale ne sont pas douces, d'autant plus que je me prive à peu près de déjeuner afin d'y arriver de meilleure heure ; et quelle compagnie ! J'étais hier à côté d'un véritable La Pommerais, un bourgeois qui empoisonnait.

J'ai vu Mme Cloquet, qui désire beaucoup faire la connaissance de M. mon neveu, et Mlle Bosquet, qui m'a dit avoir reçu une lettre de toi.

À propos d'amies, as-tu des nouvelles de cette pauvre Flavie ? Où est-elle maintenant ?

Je vous envie beaucoup de vous promener le soir en canot, au clair de lune. – S'il ne fait pas froid toutefois. Depuis avant-hier, la température a baissé et le fond de l'air, etc.

Mon dimanche a été des plus solitaires, et je n'ai pas même eu mon petit Duplan (il est chez Du Camp, qui part pour l'Italie dans cinq ou six jours). – Aussi en ai-je profité pour expédier des livres que l'on m'a prêtés. Ce soir je vais aller, pour la première fois, chez la princesse Mathilde.

Adieu, ma chère Carolo. Je t'embrasse bien fort sur les deux joues.

Ton vieil oncle.

Demande à ta tante Achille si elle veut que je lui envoie maintenant des pipes ou si elle préfère attendre que je les lui apporte.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris, 27 mai 1864.]

Mon bon Caro,

Ta marchande de modes a dit hier à Eugène qu'elle enverrait aujourd'hui ton chapeau.

Il fait un froid horrible. Je reprends mon paletot d'hiver, et file à la bibliothèque.

Embrasse pour moi ta mère-grand et ton époux.

Un bon baiser sur chacune de tes bonnes joues fraîches.

Ton vieil oncle.

Vendredi, 9 heures 1/2.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris,] lundi matin, 9 heures [30 mai 1864].

Mon Carolo,

J'apprends ce matin par une lettre de ta grand-mère que vous vous disposez à venir samedi prochain à Paris. Je serai de retour à Croisset au plus tard le mercredi suivant. Vous devriez bien retarder votre voyage jusque-là, afin de ne pas laisser la pauvre bonne femme toute seule. Elle va s'ennuyer à périr, n'ayant autour d'elle ni sa petite ni son grand petit.

Je laisserai Eugène pour vous servir, si vous voulez.

Quand entrez-vous dans votre maison de Rouen, c'est-à-dire quand quittez-vous Croisset ? – J'espère que je vais t'y voir pendant quelque temps encore. Comme il y a longtemps que je n'ai contemplé et bécoté à l'aise mon pauvre loulou !

Tu ne m'as donné aucune nouvelle de cette pauvre Flavie.

Je suis invité à aller aujourd'hui chez son préfet, le sieur Janvier, me livrer à un bal suivi d'un gueuleton épique. – Mais je me prive de ce plaisir.

Te voilà donc devenue une canotière. La voile fait une peur abominable à ta grand-mère. J'ai été obligé, autrefois, de renoncer à ce plaisir pour lui laisser la tranquillité. – C'est un sacrifice qui m'a coûté, je l'avoue ; mais on en fait tant dans cette gueuse d'existence !

Sur ce, je t'embrasse et vais passer mes ***baûttes*** pour aller à la bibliothèque lire des choses ineptes et prendre des notes sur icelles.

Adieu, ma chère Caroline.

Ton vieil oncle.

Je vais faire préparer votre chambre, mais si vous n'avez pas absolument besoin [d'être] à Paris samedi, retardez jusqu'à mardi. Par ce moyen-là, ta grand-mère ne serait seule qu'un après-midi et qu'un matin.

À CHARLES-EDMOND CHOJECKI

Croisset, lundi soir [13 juin 1864 ?].

Cher Ami,

C'est encore moi.

Pouvez-vous me donner le renseignement suivant ?

Louis Blanc a publié sous Louis-Philippe la ***Revue du progrès*** et ***Le Monde*** ? J'aurais besoin de ces deux feuilles ! Cette publication double a commencé, je crois, vers 1839 ? Durait-elle encore en 1847 ? Le Sénat la possède-t-il ? Y a-t-il moyen de la tirer subrepticement de ladite boutique ? Une fois, bien entendu, que les séances de cet établissement seront closes.

J'espère vous voir à Paris vers la fin de juillet.

Mille tendresses chez vous et à vous.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Croisset, 16 juin 1864.]

Mes Bichons,

Je serai à Trouville lundi soir, et j'y resterai probablement toute la semaine. – Comment se voir ? Où êtes-vous ? À Fontainebleau, à Paris ou à Trouville ? ou à Villers ?

Fassent les Dieux que ceci vous arrive et que vous me répondiez le plus promptement possible !

Je vous baise sur vos quatre joues.

Le vôtre.

Croisset, jeudi.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Trouville-sur-Mer, hôtel de la Plage.]
Mercredi, 5 heures du soir [29 juin 1864].

Nous allons partir tout à l'heure pour Le Havre. Ta grand-mère a fortement peur d'être malade. Elle s'étonne de n'avoir pas de lettres de toi aujourd'hui, écris-lui donc bien vite à Étretat. La plume de fer dépasse mes forces.

Je t'embrasse bien fort, mon loulou.

Ton vieux.

Amitiés à Mimi.

À JULES DUPLAN

Croisset, dimanche 3 [juillet 1864].

Comme je suis content de ta lettre de ce matin, mon bon vieux ! Enfin te voilà casé et dans une position qui te plaît. Si toi ou ton patron aviez besoin du consul du Caire, fais-le-moi savoir : je lui écrirai ce que tu voudras. Ledit consul se nomme le comte ***de Saint-Foix***, et est un excellent bougre.

Tu vas donc entrer en relations avec les Rois-Nègres dont parle le Vieux. J'espère que tu vas puiser là quelques exemples pour renforcer tes principes. Mais comme l'industrie est un peu arriérée dans leur pays, tu ne ferais pas mal de leur envoyer des instruments de débauche et des gravures obscènes. – Penses-y !

Ce brave Cernuschi était si content de cette nouvelle que c'est là la première chose qu'il m'ait dite mercredi soir, où je l'ai trouvé, dans son lit, couché.

J'ai vu aussi, à Frascati, le prince Napoléon, superbe et orné de bas écossais.

Depuis que nous nous sommes quittés, j'ai lu toute la collection des ***Guêpes***, piètre lecture, du Saint-Simon (celui des Saint-Simoniens et non de Louis XIV), du Fourier, du Lacordaire et du Lamennais. Tout cela n'est pas démesurément amusant, ni même fort. Je me suis retrempé hier au soir, ***au débotté*** comme dit Villemessant, en relisant le 2e volume de ***La Philosophie***, et toujours avec un nouveau plaisir.

Je n'ai guère pensé à mon roman au milieu de mes villégiatures (mot du grand monde) consécutives. Je ne me

mettrai à la copie qu'après mon voyage de Montereau, vers la fin d'août.

L'artiste Feydeau a dédié son roman à Monseigneur.

Pleut-il à Paris autant qu'à Trouville et qu'à Croisset ? Je suis décidément embêté de la France, et de moi, aussi ! Je voudrais aller vivre pendant trois ans en Italie. Ça me rajeunirait, mais…

Adieu, mon bon vieux, je t'embrasse bien fort.

Ton.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] vendredi [8 juillet 1864].

Mon Loulou,

C'est bien gentil à vous de nous avoir envoyé du bouquet. Nous l'avons mangé ce matin en parlant de vous deux.

Nous n'avions pas besoin, du reste, ta grand-mère et moi, de ce petit souvenir pour penser à toi. – Nous n'avons fait que cela hier toute la journée où nous étions comme « des ânes en peine ».

Ta grand-mère est maintenant à Rouen partie prendre des renseignements sur un domestique qui a été un an chez ton ami Delacroix.

Elle ira dimanche aux courses avec la mère Baudry qui nous a invités à dîner pour ce jour-là.

Si Miss Juliet prend le train de 8 heures du soir, nous serons tout portés à Rouen pour aller au-devant d'elle à

9 heures 30. Si elle ne te quitte que le lendemain lundi, elle peut prendre le train de 10 heures 1/2 qui arrive à midi et demi, je crois. J'irais alors à sa rencontre. Embrasse-la bien pour moi, en attendant.

Maman n'ose pas, de peur de les casser, se charger de tes petites affaires.

La mère Lebret est venue lui tenir compagnie avant-hier soir et va revenir ce soir.

Adieu, mon pauvre Caro, à jeudi, donne-nous de tes nouvelles fréquentes. – Amitiés à Ernest. Je te bécote bien fort.

Ton ganachon.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] lundi matin, 10 heures [18 juillet 1864].

Mon Bibi,

Maxime Du Camp m'écrit ce matin qu'il a trouvé pour Fovard « une merveille, 200 francs : c'est le biscuit de Sèvres représentant ***La Baigneuse*** de Falconet, absolument intact, provenant de la succession du roi de Wurtemberg ; 38 centimètres de hauteur. Ça vaut à Paris de 700 à 800 francs. Frédéric sera ravi ». Il m'envoie en même temps la facture du marchand et me demande où il faut qu'il l'expédie.

Sans attendre ta réponse, qui ne peut être douteuse, j'envoie immédiatement à Baden 200 francs et j'écris à Max d'expédier la chose à Rouen. Ce sera plus gentil qu'elle parte

de Rouen pour Paris, avec une aimable lettre de ta personne pour ce bon Fovard.

***

Ta grand-mère va porter elle-même tout à l'heure au chemin de fer tes dentelles pour Gagelin. J'ai cacheté l'adresse moi-même. – Tu vois que l'on s'occupe de toi, mon loulou.

Mais voici ce que nous pensons ici. Puisque tu dois venir lundi, tâchez de venir dimanche ou plutôt samedi soir (les ouvriers de Commanville ne travaillent pas le dimanche). Vous resteriez jusqu'à mercredi. On se verrait un peu. – De cette façon-là, ta grand-mère et Miss Juliet n'iraient pas à Dieppe jeudi. Ce serait une petite économie pour ta grand-mère, qui te verrait deux jours plus tard et plus longuement ? Tout cela me semble sage. – Réponds-nous *illico*.

Adieu, mon pauvre Caro ; je t'embrasse bien tendrement.

Ton vieux.

Ta grand-mère a passé son après-midi dans *les honneurs* de la Société d'horticulture. – Mme Morin et le père Labrousse viennent demain dîner à Croisset, et Mme Achille aussi. Voilà.

Tire les favoris à ton époux, de ma part.

À AMÉLIE BOSQUET

Croisset, mardi soir [19 ? juillet 1864].

Non, chère Amie, ce n'est pas la bonne compagnie qui fait que vous vous ennuyez (la mauvaise ne vaut pas mieux, ne regrettez rien), c'est l'existence en elle-même. – Car la vie humaine est une triste boutique, décidément, une chose laide, lourde et compliquée. L'art n'a point d'autre but, pour les gens d'esprit, que d'en escamotter le fardeau et l'amertume.

(Est-ce une faute d'orthographe que d'écrire escamotter avec deux ***t*** ? Escamotez-en un, alors.)

Vous voilà donc placée au ***Temps*** ? Mais il faut prendre de la patience, à ce qu'il paraît. En prendrez-vous ?

Vous ne me dites pas si vous avancez dans votre roman martainvillais.

On m'a conté que vous aviez écrit, dans le ***Journal de Rouen***, le compte rendu de ***La Religieuse***. Vous êtes donc rentrée dans ce papier dont j'exècre le ton bourgeois et les tendances rétrogrades. – Tant pis pour vous ! C'est perdre votre temps.

Quant à votre ami, il continue ses lectures socialistes, du Fourier, du Saint-Simon, etc. Comme tous ces gens-là me pèsent ! Quels despotes ! et quels rustres ! Le socialisme moderne ***pue le pion***. Ce sont tous bonshommes enfoncés dans le Moyen Âge et l'esprit de caste. Le trait commun qui les rallie est la haine de la liberté et de la Révolution française.

Dans quelque temps, je serai fort en ces inepties. J'ai lu aussi toute la correspondance du P. Lacordaire avec

Mme Swetchine, et beaucoup de Lamennais. De plus, je viens de passer quinze jours à Trouville et à Étretat. – Au mois d'août je retournerai à Paris pour une huitaine. Ainsi vous voilà instruite de mes faits et projets.

Et vous ? N'est-ce pas bientôt que vous allez chez Mme Fourneaux ? Serez-vous à Paris dans la seconde quinzaine d'août ?

Ma nièce vous écrira de Dieppe très prochainement.

Vous savez bien que présentement je songe beaucoup à vos yeux, et à votre joli cou que je baise à droite, puis à gauche, en vous serrant les deux mains bien plus affectueusement que respectueusement.

Le vôtre.

À EDMA ROGER DES GENETTES

[Croisset, été 1864.]

Il n'y a rien de plus mélancolique que les beaux soirs d'été. Les forces de la nature éternelle nous font mieux sentir le néant de notre pauvre individualité.

Quand je vois ma solitude et mes angoisses, je me demande si je suis un idiot ou un saint. Cette volonté enragée qui m'honore est peut-être une marque de bêtise. – Les grandes œuvres n'ont pas exigé tant de peine. –

Je suis indigné de plus en plus contre les réformateurs modernes, qui n'ont rien réformé. ***Tous***, Saint-Simon, Leroux, Fourier et Proudhon, sont engagés dans le Moyen Âge jusqu'au cou ; ***tous*** (ce qu'on n'a pas observé) croient à la ré-

vélation biblique. Mais pourquoi vouloir expliquer des choses incompréhensibles par d'autres choses incompréhensibles ? Expliquer le mal par le péché originel, c'est ne rien expliquer du tout. La recherche de la cause est antiphilosophique, antiscientifique, et les Religions en cela me déplaisent encore plus que les philosophies, puisqu'elles affirment les connaître. Que ce soit un besoin du cœur, d'accord. C'est ce besoin-là qui est respectable, et non des dogmes éphémères.

Quant à l'idée de l'expiation, elle dérive d'une conception étroite de la justice, une manière de la sentir barbare et confuse ; c'est l'hérédité transportée dans la responsabilité humaine. – Le ***Bon Dieu*** oriental, qui n'est pas bon, fait payer aux petits enfants les fautes de leur père, comme un pacha qui réclame à un fils les dettes de son aïeul. Nous en sommes encore là, quand nous disons la justice, la colère, ou la miséricorde de Dieu, toutes qualités humaines, relatives, finies et partant incompatibles avec l'absolu. –

Quels clairs de lune, le soir ! Lundi, vers minuit, des gens, qui s'en revenaient d'une assemblée, ont passé en canot sous mes fenêtres en jouant des instruments à vent. Cela m'a surpris tout à coup. J'ai fermé ma croisée… Mon cœur débordait… Ah ! les orangers de Sorrente sont loin !…

À EDMA ROGER DES GENETTES

[Été 1864.]

[…] Je pourrais dans quelque temps faire un cours sur le socialisme : j'en connais du moins tout l'esprit et le sens. Je viens d'avaler Lamennais, Saint-Simon, Fourier et je re-

prends Proudhon d'un bout à l'autre. – Si on veut ne ***rien*** connaître de tous ces gens-là, c'est de lire les critiques et les résumés faits sur eux ; car on les a toujours réfutés ou exaltés, mais jamais exposés. – Il y a une chose saillante et qui les lie tous : c'est la haine de la liberté, la haine de la Révolution française et de la philosophie. Ce sont tous bonshommes du Moyen Âge, esprits enfoncés dans le passé. – Et quels cuistres ! quels ***pions*** ! Des séminaristes en goguette ou des caissiers en délire. – S'ils n'ont pas réussi en 48, c'est qu'ils étaient en dehors du grand courant traditionnel. – Le socialisme est une face du passé, comme le jésuitisme de l'autre. – Le grand maître de Saint-Simon était M. de Maistre et l'on n'a pas dit tout ce que Proudhon et Louis Blanc ont pris à Lamennais. – L'école de Lyon, qui a été la plus active, est toute mystique à la façon des Lollards. – Les bourgeois n'ont rien compris à tout cela. – On a senti instinctivement ce qui fait le fond de toutes les utopies sociales : la tyrannie, l'antinature, la mort de l'Âme […]

À AMÉLIE BOSQUET

[Paris,] mardi soir [9 août 1864].

Je n'avais pas besoin de votre lettre pour savoir que vous êtes un bon cœur et un excellent esprit. Mes brutalités, ou plutôt ma grossièreté, comptaient bien là-dessus. Si j'avais douté de votre intelligence, je ne vous aurais pas écrit si vertement, et, puisque vous acceptez mes baisers ***quand même***, je vous en envoie quatre, un sur chaque joue et deux autres, un peu plus longs, placés un peu plus bas.

Voilà tout ce que j'ai voulu vous dire : je regarde ledit Béranger comme funeste. Il a fait accroire à la France que la

poésie consistait dans l'exaltation rimée de ce qui lui tenait au cœur. Je l'exècre par amour même de la démocratie et du peuple. C'est un garçon de bureau, de boutique, ***un bourgeois*** s'il en fut ; sa gaieté m'est odieuse. Après Voltaire, il faut clore la gaudriole religieuse. – Quel argument contre la philosophie, pour les Veuillot, qu'un tel homme ! Et puis, encore un coup, pourquoi ne pas admirer les grandes choses et les vrais grands poètes ? Mais la France, peut-être, n'est pas capable de boire un vin plus fort ? Béranger et Horace Vernet seront pour longtemps son poète et son peintre ! Ce qui m'avait indigné dans votre article, c'était la comparaison que vous en faisiez avec Bossuet et Chateaubriand, qui sont cependant loin d'être des dieux pour moi. Je maintiens que le premier écrivait mal, quoi qu'on dise. Mais il serait temps de s'entendre ***sur le style***. N'importe ! je ne compare pas ces patriciens à ce boutiquier.

Je n'ai pas attendu la réaction pour avoir un avis ; en 1840, il y a 24 ans, je me suis fait presque mettre à la porte pour l'avoir attaqué chez un de ses amis. C'était chez le préfet de la Corse, devant tout le conseil général. Je vous dirai même que, maintenant, assez souvent, je défends ledit Béranger. Car on est encore bien plus bas que son idéal. Il y a, du reste, dans un des derniers volumes de Sainte-Beuve, une page exquise, où le Béranger que je conçois est admirablement décrit. J'y suis nommé en toutes lettres. Et cela m'a fait beaucoup rire tant c'est vrai !

Je vous accorde qu'il valait mieux que les gloires du jour. – L'éloge est mince, mais c'est jusque-là que je peux aller.

D'où vient qu'on est toujours indulgent pour la médiocrité dorée ? et qu'on sait Béranger par cœur et pas un vers de Saint-Amant, pas une page de Rabelais ? Pourquoi

M. Thiers est-il notre grand historien ? etc., etc. Quelle vanité que la littérature et que la gloire !

Le cavalier Marini a eu plus d'honneurs ***en France*** que tous ses écrivains réunis ? Qui est-ce qui lit Byron, maintenant ? même en Angleterre ! De tout cela, je conclus, suivant le père Cousin, que « le beau est fait pour 40 personnes par siècle, en Europe ». Je monte dans ma tour d'ivoire et ferme ma fenêtre. – Car autrement, autant se casser la margoulette, ou devenir fou. Mais quand vous ferez de la critique, par humanité, tâchez un peu de hausser vos lecteurs jusqu'à vous, au lieu de descendre jusqu'à eux. Pensez à votre sacerdoce, comme dirait M. Prudhomme, et aimez-moi toujours, car je suis vôtre.

À JULES DUPLAN

Sens, hôtel de l'Écu de France,
mercredi, 9 h 1/2 du soir [17 août 1864].

Tu l'avais deviné : le serf qui lavait la voiture rue du Château-d'Eau est familier (c'est lui que j'ai eu pour automédon, Monsieur), familier, mais bon. À Villeneuve-Saint-Georges, il a été sur le point, sans y être nullement convié, de s'asseoir à table à côté de moi. – Liberté justifiée par l'amour qu'il me portait ; il me trouve « un Brave Homme ». J'ai été fortement rincé par la pluie dans sa société. Quel temps, miséricorde ! J'étais tellement mouillé à Corbeil, que j'ai pris un bain chaud pour faire sécher mes vêtements. Dans l'établissement aquatique de cette infâme localité, on est servi par des jeunes filles de 15 ans, et une dame qui entrouvre la porte des cabinets avec une décence sans pareille. – Rien n'est convenable comme ce bras s'allongeant le long

du mur, pour prendre vos nippes. C'était bien là l'occasion de te foutre une douce dans la baignoire. Eh bien non ! Je me suis contenté de chier, pas dans la baignoire, mais dans un cabinet à côté. – Après avoir manqué de me colleter avec deux charbonniers et un loueur de voitures, j'ai pris l'omnibus de Melun en compagnie de deux maçons, fortement allumés, et d'un ouvrier champêtre qui schlinguait l'eau-de-vie et l'ail, et suis arrivé à 9 heures du soir dans Melun, mourant de faim et de froid. Se méfier de l'hôtel du Commerce ! Puis, ce matin, j'ai fait un voyage ***exquis*** de Melun à Montereau par le bord de la rivière, sous des roches couvertes de vignes, en plein soleil… Mon cocher portait à sa boutonnière 4 décorations, ce qui fait que les passants me saluaient.

Arrivé ici à 2 heures, j'ai visité le collège, l'asile austère où fut élevé notre grand poète dramatique, celui que la pudeur empêche de nommer et qui se livre à des existences de Richard Darlington comme tu le verras dans le petit bout de torche-cul ci-renfermé. La concierge du collège est une femme de 40 ans environ, tétonnière, brune, l'air excellent. Pendant qu'elle me montrait le dortoir l'idée m'a pris de la renverser sur un lit et de l'enfiler, en l'honneur de Doucet. – Mais j'ai pensé que ça pourrait avoir des suites graves. Cette considération m'a retenu. – Oh ! le beau sacristain que celui de la cathédrale ! Quel Onuphre ! Une barbe de 15 jours, une bosse sur chaque omoplate, un pif étroniforme, et une gueule ! une gueule ! Il m'a montré le manteau du sacre de-Charles X, divers ***chefs*** de saints, les habits de Thomas Becket, etc., etc., et a « reconnu de suite que j'étais un amateur ». J'ai vu aussi un rude cierge, donné par le pape à monseigneur ! Il pèse 20 livres et sert une fois par an seulement. – Afin qu'il dure davantage, on ne l'allume ***jamais*** ; un séminariste le porte à la procession devant monseigneur.

Voilà deux soirs consécutifs que je vais au café ! Hier, au café de messieurs les militaires ; aujourd'hui, à celui de messieurs les voyageurs de commerce. On y répète « Lambert » et on y rit du ***Charivari***. – Ô France !

Adieu, ma biche. Je compte être revenu à Paris samedi soir, ou, au soir.

Je t'embrasse. Ton vieux.

À SA NIÈCE CAROLINE

Nogent, vendredi, 10 h 1/2 [26 août 1864].

J'étais sûr que ta grand-mère viendrait à Paris, avec vous. J'y serai moi-même demain soir, je ne sais à quelle heure. Aussi n'attendez pas ma visite à l'hôtel du Louvre. Peut-être coucherai-je à Melun. – Si je n'avais pas une atroce plume je t'écrirais plus longuement.

Mme Bonenfant n'a aucun argent à me donner, elle en a envoyé la semaine dernière.

Mon voyage s'est très bien passé, si ce n'est que j'ai attendu, six heures, à Montereau.

Puisque vous ne repartez que mardi, je te mènerai aux étagères marocaines.

Adieu, vieux loulou, à bientôt. Je compte vous embrasser dimanche matin, ou peut-être demain soir. Mais ma course à votre hôtel sera peut-être vaine. Car vous serez en train de souper jusqu'à ***des*** 3 heures du matin.

Banting est beau.

Ton vieux good uncle.

À AGÉNOR BARDOUX

Croisset, 6 septembre [1864].

Bouilhet m'écrit que tu viendras voir d'Osmoy vers le 18 de ce mois.

Or, ma mère, ma nièce et moi te prions de pousser une pointe jusqu'à Croisset. Il y a bien longtemps que nous ne nous sommes vus, cher ami. – Et j'ai grande envie de causer avec toi.

En attendant je t'embrasse et suis ton

Mille respects et souvenirs affectueux de notre part à Mme Bardoux.

MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE À GUSTAVE FLAUBERT

Angers, 30 septembre 1864.

Il y a bien longtemps, cher Monsieur, que je veux me rappeler à votre souvenir. J'ai souvent pensé à vous ! et quoique je sois un atome dans votre vie, peut-être avez-vous dit parfois : « Que fait-elle ? qu'est devenue cette pauvre âme en peine ? » Qu'aurai-je pu vous dire, sinon vous répéter mon éternelle plainte, oui, je suis toujours dans le même état moral, en proie aux angoisses, aux hallucinations inté-

rieures qui dévorent ma vie. Je m'étonne qu'on puisse tant souffrir, sans mourir. Je voudrais pouvoir m'anéantir dans l'oubli, même de mon existence, je souhaite souvent la mort de mon intelligence. Tout ce qui ignore ne souffre pas. Ce n'est pas la mort que je crains, mais la continuation de la souffrance sous une forme inconnue. J'ai lu dans un journal que vous étiez à Vichy, mais désormais vous devez être de retour à la campagne. Ah ! que votre existence est différente de la mienne ! Mais à qui, à quoi, pourrais-je comparer ma vie ! Souffrir à la même place, Sisyphe sur son rocher, sans compter que je ne veux pas changer de souffrance en changeant de place. Mon médecin seul insiste pour me faire sortir de chez moi, et comme personne n'a autorité légale sur moi, il en résulte que je suis laissée à moi-même. Il est vrai que physiquement je suis très souffrante depuis la cessation de la chaleur. Il faudrait que je fusse forcée de changer de place, ou que j'eusse un travail obligé, une passion pour quelque chose. Mon existence est sans but, sans motif. La religion ne m'offre plus de secours, puisque je ne puis me confesser et que dans l'impossibilité de remplir ce devoir, le Ciel m'est fermé. J'admire toujours le beau livre de J. Reynaud ***Terre et ciel***. Si la religion était telle, je serais heureuse et tranquille. J'ai été frappée des paroles de Mossimi qui dit qu'il faut une religion supérieure à tout ce qui a existé depuis l'avènement du christianisme. J'ai toujours cru à une réforme dans les dogmes et le catholicisme, mais cela viendra trop tard pour moi. J'ai lu avec grand plaisir la ***Lettre d'un voyageur*** de G. Sand, c'est charmant. J'en aime tout jusqu'aux moindres détails. Je vous dirai que les anciennes ***Lettres d'un voyageur*** ont été dans les moments les plus pénibles de ma vie la seule lecture que j'aie pu supporter. Mais ***Lélia*** est mon livre favori, surtout le volume de méditation. J'admire, mais n'ai jamais été touchée aux larmes comme en lisant ***Madame Bo-***

vary ; cette œuvre admirable m'a laissé un impérissable souvenir ; c'est vrai, cela pénètre au plus profond du cœur, on ne fera jamais mieux. J'ai lu ***Madelon*** d'About ; cela ne vaut rien, c'est faux, nul personnage n'y intéresse et il ne reste pas une idée après l'avoir lu. Je verrai ***Cléopâtre*** dont je pense peu de bien. Vous me direz : « C'est la faute du sujet », et pourtant j'ai été très intéressée par ***La Dame aux camélias***. Le roman et la pièce jouée par Mme Doche m'ont impressionnée vivement. Je viens de lire les ***Récits mérovingiens*** de Thierry, cela m'a beaucoup intéressée, c'est dommage du peu. Je viens d'entendre sur l'orgue une vieille partition d'Auber, ***La Neige*** ; cela m'a rappelé les meilleures illusions de ma vie. J'existais alors, et maintenant ce n'est plus moi, on dirait qu'un autre vit à ma place. Indiquez-moi un travail quelconque, vous me ferez du bien. Quand aurai-je le bonheur de lire de vous une sœur de ***Madame Bovary*** ? Êtes-vous heureux, tous mes vœux sont pour votre bonheur. Pensez un peu à moi et croyez à toutes mes sympathies. Votre dévouée

M.-S. LEROYER DE CHANTEPIE.

À JULES DUPLAN

Croisset, mercredi 5 [octobre 1864].

Je crois que la mort de ton beau-frère a été pour toi une perte peu sensible. Aussi, mon cher vieux, n'est-ce pas une lettre de condoléance que je t'écris. Que va devenir ta sœur ? Dis-moi tout ce qui t'intéresse.

Et les affaires ? l'Afrique ? ça marche-t-il[1] ?

Je bûche comme un nègre. Je me couche régulièrement à 3 heures du matin. Quant à la besogne, je ne sais pas ce qu'elle vaut. L'enthousiasme ne vient pas encore. Il est vrai que mon 1er chapitre est hérissé de difficultés, et puis ton ami avait complètement perdu l'habitude d'écrire. Je suis puni de m'être arrêté pendant trop longtemps.

Monseigneur vient enfin de trouver un sujet de comédie qui lui plaît, et d'abandonner le plan dont il était embêté depuis trois mois.

Sais-tu quand revient le jeune Maxime ?

Rappelle-moi au souvenir de Mme Cornu. Que devient ***ma*** princesse ? Conte-moi des farces si tu en sais. J'en aurais besoin pour m'égayer. Car ma vie n'est pas précisément folâtre !

Adieu, je t'embrasse fort.

Ton vieux Géant.

À ERNEST FEYDEAU

Croisset, mercredi, 5 heures [5 octobre 1864].

Ah, çà ! mon Bon, cette conduite durera-t-elle toujours ? Et ne pourrais-tu me gratifier de tes nouvelles ? Je n'ai pas écrit à ton Altesse parce que je ne savais pas où elle gîtait. Je me suis présenté chez toi au mois d'août. Personne. Je te croyais aux Pyrénées et j'ai appris que tu étais à Trouville, dont tu faisais les délices. Quant à moi, j'ai été fort dérangé par toutes sortes de choses depuis six mois et je m'aperçois maintenant que j'ai fait une sottise en restant si longtemps sans écrire. J'éprouve dans mon nouveau roman des difficul-

tés inouïes. Il est vrai que mon premier chapitre n'est pas commode. Quand aurai-je fini cette lourde besogne ? Et que vaudra-t-elle ? Dieu seul le sait.

Et toi ? que fais-tu ?

Un mien domestique (celui que j'avais l'année dernière) a fait preuve de goût en ***me volant*** une partie de tes œuvres. Voilà où l'amour des bons auteurs pousse mes gens. Je te redemanderai lesdits ouvrages.

Comment va M[me] Feydeau, et M. Feydeau fils. Commence-t-il à avoir de« mauvaises habitudes » ?

T'amuses-tu dans la vie ? Moi, je m'emmerde effroyablement.

À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE

Croisset, 6 octobre 1864.

Non, chère Demoiselle, je ne vous ai pas oubliée. Je pense souvent à vous, à votre esprit si distingué et à vos souffrances qui me semblent définitivement irrémédiables.

Nos existences ne sont peut-être pas si différentes qu'elles le paraissent à la surface et que vous l'imaginez. Il y a, entre nous, un peu plus qu'une sympathie littéraire, il me semble. Mes jours se passent solitairement d'une manière sombre et ardue. C'est à force de travail que j'arrive à faire taire ma mélancolie native. Mais le vieux fond reparaît souvent, le vieux fond que personne ne connaît, la plaie profonde toujours cachée.

Me voilà maintenant attelé depuis un mois à un roman de mœurs modernes qui se passera à Paris. Je veux faire l'histoire morale des hommes de ma génération ; « sentimentale » serait plus vrai. C'est un livre d'amour, de passion ; mais de passion telle qu'elle peut exister maintenant, c'est-à-dire inactive. Le sujet, tel que je l'ai conçu, est, je crois, profondément vrai, mais, à cause de cela même, peu amusant probablement. Les faits, le drame manquent un peu ; et puis l'action est étendue dans un laps de temps trop considérable. Enfin, j'ai beaucoup de mal et je suis plein d'inquiétudes. Je resterai ici à la campagne une partie de l'hiver, pour m'avancer un peu dans cette longue besogne.

Je n'ai pas été cette année à Vichy ; c'est il y a deux ans, et l'année dernière ; on s'est trompé.

Je ne lis rien et ne puis par conséquent rien vous indiquer de nouveau. Tous ces temps-ci je m'étais occupé de socialisme ; mais vous connaissez tout cela, en partie du moins.

On dit beaucoup de bien du nouveau roman de Mme Sand.

Vous ne me parlez jamais de Michelet que j'aime et admire beaucoup. Et vous ?

Allons, tâchez d'avoir du courage, et pensez à moi qui vous serre les mains très cordialement.

À EDMA ROGER DES GENETTES

[Croisset, vers le 20 octobre 1864.]

Comme je m'ennuie, comme je suis las ! Les feuilles tombent, j'entends le glas d'une cloche. Le vent est doux, énervant. J'ai des envies de m'en aller au bout du monde, c'est-à-dire vers vous, de reposer ma pauvre tête endolorie sur votre cœur et d'y mourir. – Avez-vous jamais réfléchi à la tristesse de mon existence et à toute la volonté qu'il me faut pour vivre ? Je passe mes jours absolument seul, sans plus de compagnie qu'au fond de l'Afrique centrale. Le soir, enfin, après m'être bien battu les flancs, j'arrive à écrire quelques lignes qui me semblent détestables le lendemain. Il y a des gens plus gais, décidément. – Je suis écrasé par les difficultés de mon livre. Ai-je vieilli ? Suis-je usé ? Je le crois. Il y a de ça au fond. Et puis ce que je fais n'est pas commode, je suis devenu timide, ***noué***. Depuis sept semaines j'ai écrit quinze pages et encore ne valent-elles pas grand-chose…

Comme c'est mal arrangé, le monde ! À quoi bon la laideur, la souffrance, la tristesse ? Pourquoi tous nos rêves impuissants ? Pourquoi tout ?… J'ai vécu plusieurs années dans un état que j'ose qualifier ***d'épique***, sans ressentir le moindre doute, ni la plus légère fatigue. Mais à présent je suis rompu. J'aurais besoin de m'amuser beaucoup !

Comme je pense à vous et comme j'aurais envie de votre esprit et de votre grâce ! Mais les exigences de mon écrasant travail me condamnent à une séparation que je maudis. Je commence à croire que j'ai fait fausse route dans la vie : mais étais-je libre de choisir ? Heureux les bourgeois ! Et cependant je ne voudrais pas en être un. C'est l'histoire du bon Brahmine dans les contes de Voltaire.

Tant mieux si Taine vous intéresse. Son ouvrage est élevé et solide, bien que j'en blâme le point de départ. Il y a autre chose dans l'art que le milieu où il s'exerce et les antécédents physiologiques de l'ouvrier. Avec ce système-là, on explique la série, le groupe, mais jamais l'individualité, le fait spécial qui fait qu'on est ***celui-là***. Cette méthode amène forcément à ne faire aucun cas du ***talent***. Le chef-d'œuvre n'a plus de signification que comme document historique. – Voilà radicalement l'inverse de la vieille critique à la La Harpe. Autrefois, on croyait que la littérature était une chose toute personnelle et que les œuvres tombaient du ciel comme des aérolithes. Maintenant, on nie toute volonté, tout absolu. La vérité est, je crois, dans l'entre-deux.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset, 6 novembre 1864 ?]

Mon Loulou,

Je n'ai pas de nouvelles de ta bonne-maman ? Peux-tu m'en donner ?

Je me propose d'aller demain chez toi déjeuner ou dîner. Lequel t'est le plus commode ?

Un bon bécot sur chaque joue.

Ton vieux ganachon.

Dimanche, 10 h 1/2.

À JULES DUPLAN

Palais de Compiègne, corridor de la Pompe,
2e étage, n° 85.
[12 ? novembre 1864.]

Mon cher Jules,

Rends-moi *illico* le service suivant : transporte-toi au passage de l'Opéra et commande chez Mme Prévost un bouquet de camélias blancs, ***tout ce qu'il y a de plus beau***, je tiens à ce qu'il soit archichic. (Il faut donner de soi une bonne opinion, quand on appartient aux classes inférieures de la société.) La boîte doit arriver lundi matin, pour que j'offre la chose lundi soir. La marchande peut faire suivre la facture au chemin de fer. – Ou bien paye-la, *ad libitum*.

N'oublie pas, sapristi, je compte sur toi. – Réponse immédiate, S.V.P.

Je t'embrasse.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Compiègne, 15 novembre 1864.]

Mon Carolo,

Envoie-moi *bien vite* à Paris la note relative au congé du sieur de La Chaussée. Je la porterai au Palais-Royal.

Ton vieux ganachon d'oncle t'embrasse.

J'espère avoir une lettre de ta grand-mère jeudi à Paris.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris, 17 novembre 1864.]

Mon Bibi,

Je n'écris pas à ta maman, parce qu'elle ne m'a pas donné son adresse.

J'irai demain au Palais-Royal pour Coralie. Il est 4 heures et je ne fais que m'éveiller, car *les pompes de la Cour* m'ont éreinté.

Je reviendrai mardi. – J'ai bien des choses à faire d'ici là.

Les bourgeois de Rouen seraient encore plus épatés qu'ils ne le sont, s'ils savaient mes succès à Compiègne. Je parle sans aucune exagération.

Bref, au lieu de m'ennuyer, je me suis beaucoup amusé. Mais ce qu'il y a de dur, c'est le changement de costume et l'exactitude des heures. – Enfin je vous raconterai tout cela. Je dors encore et vais prendre un bain.

À toi, ton vieil oncle qui t'embrasse.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Paris, 18 novembre 1864.]

Voulez-vous de moi *aujourd'hui* ? Je suis libre. J'attendrai votre réponse jusqu'à 6 heures.

En cas contraire, à demain 6 heures.

Vendredi, 4 heures.

À vous.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Paris,] samedi, 9 heures du matin [19 novembre 1864].

J'ai bien des excuses à vous faire, mes chers bons, pour ma lettre d'hier et pour celle d'aujourd'hui. Car le présent billet est pour vous dire que ***je ne peux*** dîner avec vous aujourd'hui. C'est embêtant pour moi. Mais c'est ainsi.

Si vous pouvez venir demain dans l'après-midi avant 4 heures vous serez bien gentils. – En tout cas à lundi chez Magny.

Le vôtre.

À SA NIÈCE CAROLINE

Paris, samedi, 4 heures [19 novembre 1864].

Ma chère Caro,

Je rentre à l'instant. Ton père a signé la procuration avant-hier chez Fovard. Je n'ai pas vu ledit Fovard. Mais j'ai recommandé à ses clercs d'envoyer la procuration avant mercredi. – La mienne est ci-incluse.

Touzan a expédié le coffre à bois de ta grand-mère.

Il me semble que je ne fais pas trop mal les commissions ?

J’ai dîné ce matin chez le père Cloquet qui est toujours fort aimable.

Je compte déjeuner chez toi mardi matin, quoiqu’il soit rude de se lever à la lumière dans cette saison.

Mes amitiés à ton mouton et à ta grand-mère.

Reçois un *baccio* de ton vieux ganachon qui t’aime.

À JULES MICHELET

Croisset près Rouen, mardi soir [22 novembre 1864].

Mon cher Maître,

L’exemplaire de votre *Bible* que vous m’avez destiné m’est parvenu *ce matin* seulement. Voilà pourquoi mes remerciements sont tardifs.

Je viens de lire, d’un seul coup, en dix heures, ce merveilleux livre. J’en suis écrasé. Je crois cependant en saisir l’ensemble nettement. Quelle envergure ! Quel cercle !

Tout ce que cela suggère d’idées nouvelles, d’aperçus, de rêveries, est infini !

Vous m’avez placé sous les yeux des paysages que je connais : Delphes et l’Égypte entre autres. Personne n’aura été un *voyant* comme vous. Mais c’est une banalité que de le dire.

Une chose par-dessus tout m’a stupéfait et instruit : à savoir l’histoire d’Alexandre. Voilà qui est neuf, je crois, et profond.

Maintenant, les détails m'échappent un peu. Je vais m'y remettre et déguster chaque page lentement, comme il convient. Le passage sur Eschyle est bien beau ! Mais qu'est-ce qui n'est pas beau dans votre œuvre ? Cœur, imagination et jugement, vous ébranlez tout en nous-mêmes, avec vos mains puissantes et délicates.

Il y a des génies de première volée et qu'on n'aime pas cependant. Mais vous, cher Maître, vous emportez le lecteur dans votre personnalité par je ne sais quelle grâce – qui est l'extrême force peut-être.

Pas un, croyez-le, ne sent mieux cela que celui qui vous serre les mains bien tendrement, et ose se dire le vôtre.

À EDMA ROGER DES GENETTES

[Croisset, novembre 1864.]

[…] Eh bien, non, je n'admire pas ***La Bible de l'humanité*** ! Mais vous pourriez bien l'admirer, vous qui admirez tant de choses et qui ne manquez pas une solennité littéraire. C'est sans doute un effet de la solitude ; mais toutes les fois que vous vous amusez, ça m'agace horriblement. Passons. ***La Bible de l'humanité*** est un mauvais livre parce que le plan est vague, et parce que l'auteur parle d'un tas de choses qu'il ignore, à commencer par l'Inde. Ce qui m'a semblé le plus original, et ce qui m'a, nerveusement parlant, déplu davantage, j'entends sa manière de considérer Alexandre. Mais chacun est libre de regarder l'histoire à sa façon, puisque l'histoire n'est que la réflexion du présent sur le passé, et voilà pourquoi elle est toujours à refaire, chose qui désole le petit père de Sacy : il voudrait qu'une fois pour toutes on

s'entendît sur l'histoire romaine. Il demande un ***canon*** et puis on s'y tiendrait.

Votre jugement sur la personne de Michelet – qui est celui de tout le monde, du reste – est faux ; je suis convaincu que personne n'est plus chaste que ce charmant bonhomme ; et, quant à moi, on a beau dire, je ne le trouve pas indécent. Mais ce qu'il y a d'atroce dans ce dernier livre, c'est le procédé fragmentaire, le peu de lien entre les idées, le peu de preuves sous les faits. Quant à des mensonges, ah ! non, non ! Il est solide sur ses dates, allez, et pourrait faire encore une bonne classe. Mais sa précipitation d'écrire, sa rage d'imprimer le rendent maintenant banal ; cependant jamais esprit ne le fut moins. Le père Dumas trouve que lui seul est original maintenant, et il a raison. Tous tant que nous sommes, grands et petits, nous sommes d'affreux classiques. Hugo n'est qu'un classique révolutionnaire ; le seul romantique français aura été le père Michelet. Quel sillon il laissera ! Que d'idées, que d'aperçus ! Il a monté l'histoire à la hauteur de la poésie et l'a rendue impossible pour les gens médiocres. Enfin, je l'aime ! Quel génie sympathique, convenez-en, il restera, j'en suis sûr, on ne le ***refera pas***. […]

À JULES DUPLAN

[Croisset,] nuit de jeudi [24 novembre 1864].

Des détails ! bougre ! des détails ! tu es d'un laconisme exagéré. Développe, sacré nom de Dieu ! toi qui n'écris pas toute la journée, envoie-moi une longue lettre. ***Lui*** « fis-je impression », etc. Est-ce bête cette anecdote sur ma sensibilité ! Qui diable a inventé cette histoire ? Je sens là-dessous

une vague intention de débinage. ***Tâche de savoir*** d'où ça vient et qui est le mortel signant Y dans ***L'Europe***.

Quant à la photographie, voilà vingt fois que je la regarde et vingt fois que je ris. Quelles pattes ! et quelle bonne mine de bordel ! Hénaurme ! Je ne me lasse pas de la contempler.

Ah ! mon pauvre vieux, j'ai bien besoin de quelque chose pour m'égayer ! Je crois que mon roman ne m'empoignera jamais ? C'est là surtout ce que je lui reproche ! Les héros inactifs sont si peu intéressants ! Je pioche comme un misérable. À la fin de janvier j'espère t'apporter trois chapitres (de 40 à 50 pages). À cet endroit-là, seulement, je pourrai voir la tournure que ça aura.

Comment va Mme Cornu ? la princesse Julie est-elle revenue à Paris ?

Je vis absolument seul, ma mère étant à Rouen, et mon existence n'est pas folichonne.

Je t'embrasse tendrement.

Ton

J'oublie de te remercier de tes deux journaux.

Et l'Afrique ? etc., etc. !

À EDMA ROGER DES GENETTES

[Croisset, fin de novembre 1864.]

Je suis maintenant dans une solitude complète. – Le brouillard qu'il faisait ces jours derniers augmentait encore le silence ; c'était comme un grand tombeau blanchâtre qui vous enveloppait. Je n'entends d'autre bruit que le crépitement de mon feu et le tic-tac de ma pendule. Je travaille à la clarté de ma lampe environ dix heures sur vingt-quatre, et le temps s'écoule ! Mais comme j'en perds ! Quel rêvasseur je suis en dépit de moi-même ! Je commence néanmoins à être un peu moins découragé. – Quand vous me reverrez, j'aurai fait à peu près trois chapitres ; trois chapitres, pas plus. – Mais j'ai cru mourir de dégoût au premier. La foi en soi-même s'use avec les années, la flamme s'éteint, les forces s'épuisent. Ce qui me désole, au fond, c'est la conviction où je suis de faire une chose inutile, je veux dire contraire au but de l'art, qui est ***l'exaltation vague***. Or, avec les exigences scientifiques que l'on a maintenant et un sujet bourgeois, la chose me semble radicalement impossible. La beauté n'est pas compatible avec la vie moderne, aussi est-ce la dernière fois que je m'en mêle ; j'en ai assez. –

Les moines ont beau faire, le soleil n'est plus de leur côté, car rien n'est éternel, pas même le soleil, du reste. Et nous, pauvres petits grains de poussière, infimes vibrations de l'immense mouvement, atomes perdus, réunissons nos deux néants dans un même frisson et qu'il se continue comme l'espace ! Quelle métaphysique ! Il faut me la pardonner ; je n'en abuse guère, et puis, d'ailleurs, tout parle de l'amour !

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset, 1er décembre 1864.]

Ma chère Caro,

Ta grand-mère revient de Rouen, en meilleur état que je ne m'y attendais. J'attribue cela aux bonnes exhortations que tu lui auras faites, en la quittant ?

Voilà tout ce que j'avais à te dire, et puis, que je m'ennuie, déjà, de toi.

J'ai mal à la tête. C'est la suite de ma colère imbécile d'hier soir.

J'attends un mot de toi samedi matin.

Adieu, pauvre chérie.

Je t'embrasse bien fort.

Ton vieux.

Jeudi, 6 heures.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] mardi soir [13 décembre 1864].

Mon Bibi,

Je n'irai pas demain dîner chez toi, parce que je suis en train de travailler, et que ces voyages à Rouen me font perdre presqu'une journée entière. Je préfère d'ailleurs y aller un jour où tu n'auras personne.

Adieu, vieux loulou, je t'embrasse.

Ton oncle.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset, 14 décembre 1864.]

Oui. Je viendrai ***tout de même*** parce que je suis :

UNE GANACHE

qui t'aime.

Gustave F.
3 h 1/2.

À FLAVIE VASSE DE SAINT-OUEN

Croisset, mardi soir [27 décembre 1864].

M. de Maricourt ne s'est point trompé en préjugeant une sympathie entre nous deux. Son livre m'a tellement plu que je vais vous dire exactement, entièrement, ce que j'en pense. Si je le trouvais médiocre, je vous enverrais un éloge sans restrictions et tout serait dit. Mais ***Les Deux Chemins*** sont une œuvre à ***considérer***. Donc, au risque de faire le ***pion*** (mais j'y suis contraint), je commence.

Quant à de l'intérêt, il y en a beaucoup, et du talent aussi, un talent franc et charmant ; c'est plein de choses étudiées, vues, ***vécues***. Jusqu'aux deux tiers du livre (à part quelques petites taches, des étourderies) j'ai à peu près tout admiré. Mais à partir du tremblement de terre (page 140), il me semble que le roman ne se tient plus sur les pieds. Je veux dire que les événements ***ne dérivent plus*** du caractère

des personnages ou que ces mêmes caractères ne les produisent pas. Car c'est l'un ou l'autre (et même l'un et l'autre) dans la réalité. Les faits agissent sur nous et nous les causons. Ainsi, à quoi sert la révolution de Sicile ? Déborah n'avait pas besoin de cela pour s'en aller, et Pippina pour mourir. Pourquoi ne pas leur avoir trouvé une fin ***en rapport naturel*** avec tous leurs antécédents ? Cela est de la fantaisie et donne à une œuvre sérieusement commencée des apparences légères. Le roman, selon moi, doit être scientifique, c'est-à-dire rester dans les généralités probables. Voilà mon plus gros reproche et même le seul qui soit grave.

J'ai été ***ravi*** tout d'abord par le portrait de Pipinna et l'intérieur de sa famille. Si tout était de ce calibre-là, le livre serait un chef-d'œuvre. Stella, le père, la maman, tout cela est parfaitement fait. Certaines pages exhalent un parfum du Midi qui vous pénètre ; on s'écrie : « ***C'est ça***. »

J'aime beaucoup Déborah. Sa description de l'enfant mort est un bijou. Mais ce qui domine tout le livre, c'est la promenade en canot (pages 76 et suivantes). Quand on a écrit ces pages-là, on est capable de tout écrire. Pas un écrivain qui ne puisse s'en honorer.

Le parallélisme entre les deux femmes marche naturellement, tout est bien engagé ; mais, après la soirée où Déborah chante, commence (pour moi) le revers de la médaille. J'ai compris jusque-là et admiré ce caractère, mais il devient trop ***voulu*** de la part de l'auteur. Je la trouve un peu trop actrice et ***poseuse*** ; les femmes perdues sont plus naïves. Quel intérêt a-t-elle à faire le monstre ? Il me semble que la vérité (probable) et la moralité du livre y auraient gagné, si elle eût fini par aimer Hermann, juste au moment où celui-ci s'en fût dégoûté ! Du reste, elle a de beaux mouvements d'éloquence. Mais on se demande : « Est-ce vrai ? », tandis

que l’on croit, comme si on les avait reçues soi-même, aux hyperboles orientales de Pipinna, parce qu’elle est humaine. Je crois, enfin, qu’à un certain moment l’auteur a voulu montrer son esprit et a perdu de vue ses personnages, si bien plantés tout d’abord. Cela commençait comme un grand roman, puis a tourné à la nouvelle.

Je blâme le ***rêve*** (page 42) comme poncif. L’auteur ne s’aperçoit pas non plus parfois qu’il gâte ce qu’il vient de faire. Ainsi (page 23), entre deux paragraphes excellents, il intercale une naïveté qui détruit son effet : « Comme pour obéir à la grande loi du contraste. »

Puisque vous me montrez le contraste, vous n’avez pas besoin de me le dire. Il y a (rarement il est vrai) des métaphores fausses, mais il y en a ; ainsi dans ***Un purgatoire en sol dièse***, qui est un petit conte du meilleur goût : « Je fus frappé de l’extrême douceur […] ». Une douceur ne ***frappe*** pas. Ah ! je suis un pédant ! je sais bien. Mais quand on a de jolies mains, on doit les soigner. Or M. de Maricourt a non seulement une main d’artiste très bien faite et exercée, mais il a le biceps saillant, ce qui vaut mieux. Son livre a des parties énergiques et viriles. On y sent ce qui est la première des choses : une individualité. J’aurais encore beaucoup à vous dire, car ce livre, je vous le répète, m’a frappé. Je l’ai lu d’une haleine et je reviens de le feuilleter. Faites donc à son auteur mes compliments très sincères. Je voudrais le connaître, il me plaît.

À JULES DUPLAN

[Croisset, 30 décembre 1864.]

Mon bon Vieux,

Je te prie de m'inscrire, le Jour de l'An, chez le Prince et chez la Princesse au Palais-Royal.

Demande à Mme Cornu si la même chose s'exécute aux Tuileries. Dans ce cas, ce serait une seconde commission.

Je te la souhaite prospère. Il ne fait, ici, ni chaud, ni gai.

Mille tendresses de ton

Vendredi soir.

À MADAME DE BEAULAINCOURT ?

[Paris,] samedi soir [1864-1869].

Chère Madame,

N'y aurait-il pas moyen de lever la consigne pour un homme de la campagne ?

Puis-je me présenter mercredi, dans l'après-midi, vers 4 ou 5 heures ? Vous ne recevez que le jeudi et le dimanche. Or, ces jours-là, je suis pris. J'ai cependant bien envie de vous voir.

Permettez-moi, en attendant, de vous baiser les mains, et de vous assurer que je suis tout à vous.

Boul[evard] du Temple, 42.

À ALFRED NION ?

Croisset près Rouen [4 janvier 1865].

Eh bien, et la féerie, cher Ami ? Je crois que contrairement au proverbe « Pas de nouvelles, bonnes nouvelles » la chose est complètement flambée ?

Mon deuil en est tout fait. J'aurais cependant été bien aise de gagner quelques portraits de l'Empereur sur métal, avec cette folichonnerie, et 2° de montrer que l'on peut se servir d'un cadre usé [pour] rajeunir un vieux genre. Tu serais bien gentil de me dire ce que ton patron en a pensé.

Je te serre la dextre fortement et suis ton

Mes souvenirs les meilleurs à Baudry et au père Senard.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Croisset, 7 janvier 1865.]

C'est bien gentil à vous de penser à moi ! Si je ne vous ai pas prévenu dans nos souhaits réciproques du Jour de l'An c'est ***que*** ma vie est tellement bête ***que*** je n'ai rien du tout à vous narrer. Je me couche à 4 heures du matin, et commence à reprendre mes esprits vers 4 heures du soir. La copie va très lentement et je ne suis pas gai. Mais il est inutile que je vous emmerde avec mes emmerdements. Vous devez avoir assez des vôtres.

J'écrirai au revers de votre triomphante reliure tout ce que je pourrai trouver de plus aimable, c'est-à-dire tout ce que je pense.

Envoyez-moi cette ***Virginie Lacerteux***, impatiemment attendue. Je la lirai avec appétit.

Je compte vous voir, et me retremper un peu dans la civilisation, vers la fin de ce mois. –

Je ne sais rien du tout, ni de Paris, ni de nos amis, ni du reste, vivant comme une huître.

Et Magny ? et le père Beuve ? et la Princesse ? Si la chose n'est pas inconvenante, présentez-lui, etc.

Adieu, mes très bons.

Je vous baise sur vos quatre joues, et suis votre

À propos ? c'est demain les Rois ! Quel article ça va fournir à Timothée Trimm !

Samedi soir.

***

J'ai tout de même une crâne envie de vous voir !

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Croisset,] lundi [16 janvier 1865].

Mes très Chers,

Je n'ai eu votre volume que hier au soir, seulement. – Entamé à 10 h 1/2, il était fini à 3. – Je n'ai pas fermé l'œil, après cette lecture. Et j'ai mal à l'estomac. Vous serez cause de nombreuses gastrites ! Quel épouvantable bouquin !

Si je n'étais pas très souffrant aujourd'hui, je vous écrirais longuement pour vous dire tout ce que je pense de *Germinie*. Laquelle ***m'excite*** (p. 52-53). Cela est fort, roide, dramatique, pathétique et empoignant. Champfleury est dépassé, je crois ?

Ce que j'admire le plus dans votre ouvrage, c'est la gradation des effets, la progression psychologique. Cela est atroce d'un bout à l'autre, et sublime, par moments, tout simplement. – Le dernier morceau (sur le cimetière) rehausse tout ce qui précède et met comme une barre d'or au bas de votre œuvre.

La grande question du réalisme n'a jamais été si carrément posée. On peut joliment disputer sur le but de l'art, à propos de votre livre.

Nous en recauserons dans 15 jours. Excusez ma lettre ; j'ai, cet après-midi, une migraine atroce, avec des oppressions telles que j'ai du mal ***à*** me tenir ***à*** ma table.

Je vous embrasse, néanmoins, plus fort que jamais. À vous.

À MADAME JULES SANDEAU

[Paris,] jeudi [2 février 1865].

Moi aussi, j'ai été très souffrant cet hiver et je le suis encore. Des rhumatismes, des névralgies et un spleen abominable : voilà mon lot depuis trois mois. Vous voyez que nos tempéraments sont sympathiques.

Présentement, j'ai un affreux rhume de cerveau. C'est ce qui m'empêche de sortir. Mais dès le commencement de la

semaine prochaine, je compte bien aller vous voir. À quelle heure sortez-vous ? À quelle heure rentrez-vous ? À quelle heure peut-on se présenter ? Je vous baise les mains, bien longuement, et suis le vôtre, vous savez.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris,] dimanche soir [5 février 1865].

Mon Caro,

J'irai chez Perrin dès que mon rhume de cerveau m'en donnera la permission, mais tranquillisez-vous, ***L'Africaine*** ne sera pas jouée avant le mois de mars ou le mois d'avril. – On ne répète pas encore sur la scène, m'a-t-on dit. Si je ne puis avoir des places pour la 1re représentation, j'en demanderai pour la répétition générale, ce qui sera peut-être plus facile à obtenir.

Je vois, mon bibi, que tu ***te lances*** dans la société rouennaise. Ma lettre t'arrivera demain, au milieu de tes préparatifs pour aller au bal de M. le préfet. – Madame aime le monde. Madame sait qu'elle est jolie. Madame aime à se l'entendre dire.

Quant à moi, je ne suis jamais moins sorti. J'ai refusé pour demain une place dans une très belle loge à l'Opéra, où l'on joue ***Roland***. J'ai, de même, refusé pour mardi un dîner chez Charles-Edmond, où l'on s'amuse beaucoup, d'habitude. Je reste le soir chez moi, tranquillement. Et je recommence à travailler. Mon bouquin m'assomme un peu moins. Et depuis mon séjour ici, j'ai écrit près de dix pages. – Assez faibles, il est vrai. Tu es bien gentille, pauvre chérie, de m'envoyer des encouragements et des consolations. J'ai

besoin des uns et des autres. – ***Le fond de l'air*** n'est pas gai en moi.

Tu me dis de penser quelquefois à toi, ma chère Caroline. J'y pense bien souvent, va ! Mon existence a beaucoup changé depuis que nous ne vivons plus sous le même toit, et il faut que ton mari soit un aussi bon garçon qu'il est pour que je lui pardonne de m'avoir pris ton charmant individu. – Ce gaillard-là m'humilie cependant près de mes fournisseurs. Touzan m'a demandé d'un air tout à [la] fois sérieux et narquois « si M. Commanville habitait encore Rouen ». – Embrasse-le néanmoins, de ma part.

Redonne-moi le n[umér]o du régiment de La Chaussée. Je ne veux pas en avoir le démenti.

J'ai eu aujourd'hui, chez moi, l'artiste Feydeau que je n'avais pas encore vu. Son journal paraît le 25 de ce mois.

Mes compliments à M. Gustave Roquigny si cela peut lui être agréable.

Monseigneur viendra coucher sur mon divan vendredi et samedi. Il est invité samedi prochain au bal du Prince Napoléon. C'est une concession que le Prince fait à l'église. Un peu d'ecclésiastique siéra dans cette petite fête de famille, composée de 3 mille personnes.

Le livre des Bichons excite un dégoût universel, dont ils paraissent être très fiers. – En quoi je les approuve.

M. Horsin Déon ne m'a servi à rien du tout. Il me faut une masse de renseignements que je ne sais où prendre. J'arriverai à en trouver cependant. – Adieu, pauvre bibi. Voilà, il me semble, une longue lettre. Soigne ta grand-maman

et embrasse-la pour moi. Je bécote ta mine sur les deux joues.

Ton vieil oncle, dégradé, avachi, spleenitique.

Et Diane ? Comment se porte-t-elle ?

À quand le mariage de Valentine ?

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris,] mercredi [22 février 1865].

Ma chère Caro,

Ta grand-mère m'écrit aujourd'hui que vous viendrez à Paris vers le dix du mois prochain. Ainsi, dans une quinzaine, je verrai donc ta bonne et gentille mine que je n'ai pas ***bécottée*** depuis si longtemps !

Continues-tu à faire les délices des salons de Rouen en général et de celui de M. le préfet en particulier ? Ledit préfet m'a l'air ravi de ta personne. Il me semble que tu te dégrades un peu à tant fréquenter mes immondes compatriotes ? Et les lectures sérieuses, et Montaigne, les fortes études et le dessin, que devient tout cela au milieu d'une vie si folâtre ?

Je te remercie des beaux détails que tu m'as envoyés sur la noce de Valentine, qui m'a l'air un peu enfoncée dans la galuchetterie. Je ne puis te rendre [la] pareille, ne sachant aucune facétie. Le commerce des arts m'occupe exclusivement. Je suis perdu au milieu des vieux journaux et des marchands de tableaux. – Demain et les jours suivants, j'ai

rendez-vous avec plusieurs d'entre eux. Rien n'est plus difficile que les renseignements dont j'ai besoin. J'étudie en même temps l'histoire de la gravure. La copie est interrompue par ces occupations. J'espère la reprendre dans une huitaine de jours.

Aujourd'hui, je dîne chez Mme Husson avec Tourgueneff, Taine et Du Camp. – Demain je dînerai chez cette bonne Caroline, où je n'ai mis encore les pieds qu'une fois. Je ménage mes courses pour ménager les voitures. Quant à sortir à pied par le temps qu'il fait, c'est impossible. Je suis exaspéré contre l'hiver, j'engueule le Temps. – Qui, au lieu d'une faulx, devrait avoir une scie.

Pas, du tout, ma belle dame, je n'admire point le roman de Mlle Bosquet. ***Une femme bien élevée*** est un livre absolument raté, comme j'ai eu l'honneur de le dire à son auteur. Elle va trop vite. Je l'ai trouvée rayonnante. Elle rajeunit et flamboie.

Quelle narration veux-tu que je te fasse ***du*** bal ***du*** Prince ? C'était très nombreux et très luxueux comme décorations d'appartements. Ce qui m'a surpris le plus, c'est la quantité de salons : 23 au bout les uns des autres, sans compter les petits appartements de dégagement. Monseigneur était étonné de la quantité de monde que je connaissais. J'ai bien parlé à deux cents personnes. Au milieu de cette « brillante société », que vis-je ? Des trombines de Rouen ! Le père Ledier, le père Corneille, le père Barbet et le père Rouland, tous les quatre ensemble. Je me suis écarté de ce groupe avec horreur. – Et j'ai été m'asseoir ***sur les marches du trône***, à côté de la princesse Primoli. – Ladite princesse m'a envoyé samedi son album pour que j'y mette des pensées fortes. J'y ai mis une pensée, mais qui n'était pas forte. La moitié des dames qui ont assisté au bal du Prince, sont

dans leur lit, malades d'avoir eu froid, en sortant. Le désordre des paletots et des voitures était ***à son comble***. J'ai admiré sur la tête de ma souveraine le ***Régent*** (15 millions) ; cela est assez joli. Quant à elle, j'en ai été toujours très loin. Mais son petit époux a passé si près de moi que, si j'avais voulu le saluer, je serais tombé sur son nez. – La princesse Clotilde, me voyant au bras de Mme Sandeau, a demandé à sa cousine Mathilde si c'était ma femme. Là-dessus plaisanteries des deux princesses sur mon compte. – Tels sont les spirituels cancans que j'ai à te narrer.

Tu ne me dis pas quand est-ce que Flavie revient et tu ne m'as pas donné le n[umér]o du régiment de ce malheureux La Chaussée. Au reste, l'armée doit revenir du Mexique.

Je me re-occuperai de ***L'Africaine***. Mais je ne sais pas si on la jouera cet hiver. – ***Les Vieux Garçons***, ***La sœur de Jocrisse*** au Palais-Royal et Thérésa sont les succès du jour. – Je n'ai pas encore été au spectacle et n'irai point, n'ayant pas le temps. Adieu, mon vieux loulou. Amitiés à ton mari. Je t'embrasse bien fort.

Ton ganachon.

J'écrirai à ta bonne-maman à la fin de la semaine. – Embrasse Virginie pour moi. Et le baptême de Mlle Jenny ? Quel nom ! Ça fait penser à « Jenny l'ouvrière », heureuse si elle se contente de peu ! Que je voudrais être ainsi !

À FRÉDÉRIC FOVARD

[Paris,] lundi soir [27 février 1865].

Mon cher Vieux,

J'ai reçu ce matin une lettre de ma mère où elle me dit qu'elle n'entend pas parler de toi. Traduisez : qu'elle ne t'entend pas parler. Elle ajoute ceci : « C'est sans doute qu'il n'y a rien de pressé dans tes affaires. »

Je te prie de la détromper[a]. Rien ne m'embête plus que d'être dans la position où je me trouve. Fais ce que tu jugeras convenable, pourvu que j'aie le plus promptement possible quelques effigies du monarque afin de pouvoir : 1° payer mes dettes, 2° vivre tranquille quelque temps, sans songer à ce bougre d'argent.

***

Ces misères-là ajoutées aux autres ne vous rendent pas gai. Or j'ai besoin de l'être.

Décide donc dans ta sagesse, et agis.

Je passerai chez toi, mercredi, avant ton dîner.

À toi. Ton

À SA NIÈCE CAROLINE

Paris, vendredi, 2 heures [10 mars 1865].

Mon Loulou,

Ta grand-mère m'écrit ce matin que vous partez définitivement mardi prochain, et qu'elle viendra avec vous, même si son clou n'est pas guéri. – En quoi je l'approuve.

Vous arriverez probablement par le train de 4 h 20 mn. ***Dites-le-moi***, afin que j'aille à votre rencontre.

Ma soirée de mardi et celle de mercredi sont prises. Mais ça ne n'empêchera pas de dîner avec vous.

Apporte-moi la moitié du tombac. Consolez-vous, ***L'Africaine*** sera jouée au commencement d'avril. Vous pourrez voir également la 1re du jeune Feydeau. – Et ***La Flûte enchantée*** au Lyrique. Quant à moi, je n'ai pas encore été au spectacle. C'est bien assez que de sortir, une ou deux fois le soir, chaque semaine, pour aller dans le monde.

On vient de m'apprendre la mort du sieur Morny. Voilà une nouvelle fraîche.

Comme il y a longtemps que je n'ai baisé à mon aise ta bonne mine, mon Caro !

Adieu, à mardi, donc !

Ton vieux.

Où descendez-vous ? Que faites-vous en arrivant, etc. ?

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris, 26 mars 1865 ?]

Mon Loulou,

Je n'ai pas de nouvelles de ta bonne-maman ? Peux-tu m'en donner ?

Je me propose d'aller demain chez toi déjeûner ou dîner. Lequel t'est le plus commode ?

Un bon bécot sur chaque joue.

Ton vieux ganachon.

Dimanche 10 h 1/2.

MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE À GUSTAVE FLAUBERT

Angers, ce 27 mars 1865.

Il y a bien longtemps, cher Monsieur, que je ne vous ai écrit. Mille fois en pensant à vous je me suis demandé ce que vous deveniez, et si bientôt, vous donneriez une sœur à ***Madame Bovary***, ce livre admirable que vous pourrez égaler mais non surpasser ! Je me demandais encore si vous étiez heureux et je pensais qu'avec un cœur comme le vôtre et une intelligence si supérieure, vous ne pouviez l'être, ni vous contenter de la vie telle que nous l'avons en ce monde. J'ai lu dans les journaux que vous aviez été à Compiègne, cette distinction vous était due et sous ce rapport ne m'a pas surprise. Je vous aurais écrit, mais se plaindre sans cesse fatigue même les meilleurs amis. Je suis rentrée en octobre et novembre 3 semaines à Nantes [*sic*] toujours très souffrante, mais du moins délivrée de mes obsessions habituelles. Je garde un bon souvenir d'une représentation de ***Lucie*** pendant laquelle j'ai repris un instant le libre exercice de mes facultés intellectuelles, je me suis sentie redevenir moi-

même. Lorsque je suis à Nantes, je veux revenir [à] Angers et de retour ici je regrette Nantes et désire y retourner pour son théâtre seulement. Expliquez cette contradiction ? Enfin de retour ici à la fin de novembre, je commençais à me remettre lorsque j'ai eu un grand chagrin. Depuis 15 ans j'avais chez moi un officier polonais réfugié, il était bien élevé, bon, reconnaissant, et si dévoué pour moi, qu'il eût été au bout du monde pour me rendre service, c'était un homme sûr et consciencieux. Depuis 2 ans il se plaignait de douleurs et consultait ici mon médecin et à Nantes, un de ses compatriotes qui venait pour moi. De retour à Angers, il fut obligé de garder la chambre, il habitait une petite propriété à moi, voisine de celle que j'habite ; ce médecin le traita pour une bronchite. Il était mieux et vint me voir après 10 jours de réclusion. Il me remercia avec effusion de tous mes soins. Il était près de la fenêtre. Le soleil faisait paraître plus clairs ses yeux bleus, sa figure franche. Son regard attendri m'est encore présent. Il était si changé que je lui conseillai de revoir le médecin, je le jugeai bien malade. Il devait revenir [le] lendemain, le médecin le trouvant bien ; en entrant le matin dans sa chambre on le trouva levé, habillé et mort ! Jugez, cher Monsieur, de mon saisissement en apprenant ce malheur si imprévu ! Rien n'égale la douleur et l'épouvante de pareilles morts ! J'ai bien pleuré ce pauvre M. Pierre, je l'aimais comme un frère, il désirait tant revoir sa patrie, il l'espérait toujours ! Quatre mois se sont passés depuis cet événement et toujours je crois voir le pauvre exilé. Nous avions traversé bien des mauvais jours ensemble. Jamais je ne le remplacerai, ni ne trouverai ailleurs un cœur si dévoué. Il avait désiré mourir ainsi et je forme pour moi le même vœu ! Tout l'hiver, j'ai été cruellement tourmentée de mes hallucinations morales. Enfin j'ai pris le parti de renoncer à la confession jusqu'à ce que je puisse l'oublier tout à fait, au-

trement ma raison succomberait. Que dites-vous du [spectacle] que donne le monde actuel ? Je le trouve bien triste. Voilà votre ami M. Feydeau à la tête de ***L'Époque*** et il a pris pour collaborateur Guinhut d'Angers qui vous a remis une lettre de moi et qui a quitté ***Le Nord***. Il pleut des journaux. Pour moi je ne me fais lire que ***Le Phare*** de mon ami Mangin de Nantes. La ***Revue des Deux Mondes*** est une lecture. J'ai aussi la ***Revue de Paris*** qui ne vaut pas grand-chose. J'ai lu avec le plus vif intérêt ***Le Conscrit de 1813*** et ***Waterloo***, tout cela est de mon temps et m'émeut comme un souvenir. Il en a été de même de la description du 6 juin 1832 et des barricades dans ***Les Misérables*** de V. Hugo. Cela me touche profondément. Voilà M. Rogeard condamné pour ces terribles propos dont je n'avais lu qu'une partie dans ***La Rive gauche***. M. Langnet sera sans doute aussi condamné pour son article de ***La Police***. Quant à ***La Rive gauche***, je suis étonnée qu'elle ait vécu si longtemps. Quand vous lirai-je ? Je suis pour l'instruction gratuite et obligatoire ! Vous ne pouvez croire tout le mal que fait l'ignorance.

Adieu, cher Monsieur, je suis accablée de névralgies. Je vous adresse au Croisset à tout hasard. Adieu, cher Monsieur, n'oubliez pas tout à fait celle qui vous a voué une inaltérable amitié.

Votre dévouée.

M.-S. LEROYER DE CHANTEPIE.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris, 31 mars 1865.]

Mon Bibi,

Ne te dérange pas lundi. Je serai chez toi de 1 heure à 1 heure et demie.

Maman m'écrit ce soir que Bonenfant sera à Paris dimanche ou lundi.

Elle va bien.

Réponds-moi pour que je sache si tu as reçu ce mot.

Je t'embrasse.

Ton ganachon.

Nuit de vendredi.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris, 7 avril 1865.]

Voilà un petit mot de Mme Cloquet qui te concerne plus que moi.

J'ai reçu ce matin une lettre de ta grand-mère. Elle s'ennuie à Nogent et voudrait que tu lui écrives pour lui dire : que tu désires l'avoir chez toi une huitaine avant votre retour !!!

Adieu, pauvre loulou, à mardi.

Ton vieux ganachon.

À FRÉDÉRIC FOVARD

[Paris, 7 avril 1865.]

Voici, mon cher Frédéric, la note de mes dettes. – Tel est ce que je dois. Le plus pressé est Touzan. – Mais je voudrais payer immédiatement la totalité, c'est-à-dire tous les autres.

Quant au reste, arrange tout comme tu l'entendras. Ce que tu feras sera bien fait. Mille remerciements et une bonne poignée de main de ton

Vendredi soir.

Je dois :

à Touz	2.728
Marguillier	1.883
Guy	498
à divers fournisseurs de Rouen : confiseur, libraire, papetier, dont je n'ai pas les notes, environ	500
	5.609

À PAUL DE SAINT-VICTOR

[Paris,] dimanche soir [9 avril 1865].

J'ai des excuses à vous faire, mon cher Saint-Victor, d'autant plus que je ne vous verrai pas demain au banquet Magny.

Je vous remercie bien du Gobineau, que je trouve extra-intéressant. Tâchez de venir dimanche dans l'après-midi. Cette fois-là ***j'y*** serai.

À vous.

À FRÉDÉRIC FOVARD

[Paris, vers le 12 avril 1865.]

Oui, arrange tout. Tâche, ***je t'en supplie***, que je sois débarrassé de ces histoires-là qui m'assomment, m'irritent et m'abrutissent.

Rien ne m'est plus ***pénible*** que de demander continuellement de l'argent à ma mère. Tâche de lui persuader que je ne me livre pas à de folles débauches ! Hélas ! je le voudrais, je serais un peu plus gai ! Et puisqu'elle est décidée à payer mes dettes, qu'elle fasse le bien, ***bien***, sans trop de récriminations.

Il va sans dire qu'il n'y a rien à rabattre sur ces notes. Celles de Guy et de Marguillier représentent ma dépense chez eux depuis deux ans. – Et celle de Touzan le rafraîchissement de mon cabinet à Croisset. S'il me l'eût donnée quand je la lui ai demandée, je l'aurais payé avec l'argent de

Salammbô. – Sa femme est venue crier misère chez moi lundi dernier.

Enfin je te confie mes malheureux nerfs que tout cela ébranle. –

Et je t'embrasse.

G[usta]ve.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris,] mercredi matin [19 avril 1865].

Mon Bibi,

C'est demain soir à 6 heures que j'ai rendez-vous chez Perrin pour savoir si j'aurai des billets. Donc demain soir ou vendredi matin, terme de rigueur, vous recevrez une dépêche qui vous apprendra si j'aurai, oui ou non, des places.

Si l'on ne m'en donne qu'***une*** et pour moi ? que faire ?

J'y suis retourné (à l'Opéra) hier. Les stalles d'orchestre sont à des prix fabuleux.

Quelle chaleur !

Je t'embrasse bien fort.

Ton vieux ganachon d'oncle.

À SA NIÈCE CAROLINE

Paris, jeudi, 10 h 1/2 [20 avril 1865].

Vous êtes de singuliers pistolets !!! Vous me faites aller dix fois à l'Opéra, et puis, au dernier moment, vous me dites que c'était inutile.

Quelle rocambole me contez-vous avec la fin du mois ?

Si j'ai ce soir des billets, je vous écris par le télégraphe immédiatement. Vous aurez la nuit et demain jusqu'à 1 heure pour vous décider.

Si demain à trois heures je n'ai pas de vos nouvelles, j'en dispose. Réfléchissez bien avant de prendre votre parti.

Si ton mari ne ***peut*** réellement pas venir, prends ta vieille avec toi, ta mère-grand, et accourez ensemble. Allons, une petite débauche, saprelotte ! –

Mais peut-être n'aurai-je point de billets ?

Ton vieil oncle t'embrasse.

À ERNEST FEYDEAU

[Paris, 22 avril 1865.]

Comment me passer de mon fauteuil !!!!!!

Jamais.

Plutôt XV qu'I !

Mais je ne comprends goutte à ta lettre. Il faut donc que j'aille moi-même au Vaudeville prendre mon coupon ? Soit.

Mais JE TE SUPPLIE de me donner des voisins sympathiques. Autrement je les estrangle.

Ça ira bien, je le sens !

À toi.

Samedi soir.

Réponse.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris,] lundi, 5 heures [24 avril 1865].

Mon Bibi,

La répétition de ***L'Africaine*** a eu lieu hier. J'ai appris cela à 5 heures du soir.

La 1re a lieu mercredi. On m'a dit ce matin de repasser à 6 heures demain. – Votre sort sera décidé. – Si tu n'as pas de dépêche demain soir, il y faut renoncer.

Je t'embrasse.

Ainsi tenez-vous prêts pour mercredi – peut-être ?

À JULES DUPLAN

[Paris, 25 avril 1865.]

Mon cher Vieux,

Je t'attends pour dîner ***jeudi à 6 heures***. Et après le dîner je te lirai ce que tu ne connais pas du Roman.

Monseigneur sera probablement ici, vendredi. – La semaine prochaine je ferai des courses et commencerai les préparatifs de mon départ. Donc à jeudi.

Si je n'ai pas de réponse je compte sur toi. – En cas d'empêchement de ta part, préviens Maisiat.

À toi.

Mardi.

AU DOCTEUR DUMONT

[Paris,] mercredi matin [26 avril 1865].

Mon cher Ami,

Certainement ! Je viendrai chez toi samedi. Cela me sera d'autant plus agréable que je serai, par ce plaisir, privé de la ***suée*** qui m'attend au ***Supplice d'une femme***. Si Girardin m'envoie un billet, je partirai de chez vous un peu plus tôt. Voilà tout.

Donc à samedi, à 7 heures ?

Tout à toi.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris,] 6 heures un quart du soir [27 avril 1865].

Console-toi, mon Bibi. ***Il était écrit*** que tu ne verrais pas la première de ***L'Africaine***. – J'avais des places pour la répétition, dimanche, mais je n'ai su que la répétition avait lieu qu'à7 heures du soir. Perrin m'a fait pour demain 30 milliards d'excuses. J'ai un tabouret près d'une porte.

Merde pour les plumes de fer.

Je t'embrasse.

Ton vieux.

Je t'écris du bord d'un café, où je fonds. – Et prends un verre d'intrait.

À SAINTE-BEUVE

[Paris,] nuit de vendredi, 2 heures [28 avril 1865].

Mon cher Maître,

Tout à l'heure, à l'Opéra, Nieuwerkerke m'a appris la nouvelle ! Le renseignement, cette fois, doit être positif !

Comme je suis content !

Si je savais où vous trouver demain, j'irais vous embrasser. – Venez donc à la pièce de Girardin dans la loge de la Princesse, pour que l'on vous voie.

Allons ! tant mieux ! tant mieux ! tant mieux ! Puisque vous êtes heureux, nous le sommes.

Mille très fortes amitiés de votre

À JEANNE DE TOURBEY

[Paris, 29 avril 1865 ?]

Ma chère Amie,

Bouilhet vient d'arriver à 5 heures ce soir. – Nous irons demain chez vous vers 9 ou 10 heures du soir, quelqu'empêtrés que nous puissions être ailleurs. – Nous devons dîner tous quatre avec Gautier, mais nous nous séparerons de bonne heure et serons chez vous, je l'espère, encore assez à temps pour causer un instant.

À vous.

G.
Samedi, 1 heure du matin.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Paris, 1er mai 1865.]

Pourquoi donc n'êtes-vous pas venus hier ?

Allons-nous toujours chez Théo jeudi ?

Si oui, je m'y transporterai avec Monseigneur.

Mille tendresses.

Georges Pouchet espérait hier vous trouver chez moi. Il vous apportait des renseignements et m'a demandé votre adresse.

***

Nous dînons ensemble mercredi chez la Princesse pour fêter la Sénatorerie du Beuve.

À THÉOPHILE GAUTIER

[Paris, 2 mai 1865.]

Les de Goncourt et moi, nous nous proposons d'aller jeudi prochain dîner dans ton domicile.

Je t'amènerai ***Monseigneur***. Attends-toi donc au débarquement de nos quatre binettes vers 6 heures du soir.

Bien ***que*** tu dises ***que*** je ne t'aime plus, je t'embrasse. Ton

Mardi soir.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris,] vendredi, 1 heure [5 mai 1865].

Ma chère Caro,

J'arriverai à Croisset pour déjeuner mercredi prochain, sans faute, à moins d'empêchements imprévus. Je voulais partir mardi matin ; mais d'ici à lundi soir, tous mes mo-

ments sont pris, et je n'ai que mardi pour voir l'Exposition et faire mes visites d'adieu. – Donc je recule jusqu'à mercredi.

J'attends en ce moment Monseigneur, qui va passer toute la journée et la soirée avec moi. – Nous avons à travailler ensemble, ainsi que demain. – Dimanche a lieu ma dernière *réception*. Lundi je fais mes paquets, et le soir dîner chez Magny où l'on portera des toasts au père Sainte-Beuve, Sénateur. Voilà mon programme.

Hier nous avons dîné chez Théo, où nous étions vingt personnes à table, y compris un Chinois. – Avec lequel Monseigneur a causé en chinois.

J'ai reçu une lettre de reproches de la jeune Bosquet. – Qui prétend que je l'oublie. Cela est parfaitement vrai. Mais s'il fallait fréquenter tous ses amis, on ne rentrerait pas chez soi.

Tu diras à ta bonne-maman que j'ai vu hier matin Fovard. Il ne peut rien tirer de Bonenfant qui ne répond pas à ses lettres.

Tu serais bien gentille de t'arranger pour prolonger ton séjour à Croisset, mon bibi, afin que je jouisse un peu de ta compagnie.

Réponds-moi et embrasse pour moi tes deux compagnons.

Je te prends par les oreilles et je dépose sur chacune de tes joues un gros bécot de nourrice.

Ton vieux ganachon d'oncle.

AU COMTE RENÉ DE MARICOURT

Paris, 7 mai [1865].

Cher Monsieur ou plutôt cher Confrère,

Non ! Je ne serai pas à Paris, le 7 juin, car je m'en retourne après-demain vers ma maison des champs.

Quand vous aurez terminé la refonte de votre roman, portez-le franchement à la ***Revue des Deux Mondes***, au ***Moniteur***, partout. On finira par le recevoir. ***Vous aurez votre jour***. Croyez-en un homme qui a de l'expérience. Mais il faut de la patience, et beaucoup.

Comme je n'ai jamais écrit dans aucun journal et qu'aucun n'a besoin de moi, toutes les recommandations que je pourrai vous donner pour ces sortes d'endroits seraient complètement inutiles. Mais quand vous en serez à mettre votre roman en volume, je pourrai faire qu'on le lise chez Lévy.

Je suis présentement au milieu de mes préparatifs de départ. Voilà pourquoi je vous écris si brièvement. Mais je vous serre les deux mains très fort. Car je suis tout à vous.

À JULES DUPLAN

[Paris,] lundi, 3 heures [8 mai 1865].

Tu venais chez moi ce matin comme je me présentais à ton auberge.

Tu présenteras mes regrets à Mme Cornu, mais il m'a été impossible aujourd'hui de l'aller voir. – Si j'ai un moment avant Magny, tantôt, je pousserai jusqu'aux Invalides.

Tu diras également à Maisiat que je suis bien fâché de ne pas m'être trouvé chez moi lorsqu'il est venu, hier.

Si tu apprends par Mme Cornu quelque chose de Compiègne, écris-le-moi. ***Je L'aime***.

Je m'en retourne dans mon trou où je vais tâcher de piocher. – Bonne Santé, pauvre vieux, et pas trop d'emmerdement ; donne-moi de tes nouvelles.

Ton

À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE

Croisset, 11 mai 1865 [jeudi].

J'ai appris, chère Mademoiselle, par votre lettre du 27 mars, que vous étiez un peu moins souffrante, et que vos obsessions intellectuelles diminuaient. Fasse le Ciel que cela continue ! Tenez-moi au courant de votre état, et soyez bien convaincue que j'ai pour vous une affection très sincère. Nos relations sont étranges ; sans nous être jamais vus, nous nous aimons. C'est une preuve que les esprits ont aussi leur tendresse, n'est-ce pas ?

J'ai compati à la douleur causée par la mort de votre vieux compagnon. Hélas ! j'ai passé moi-même par toutes ces douleurs trop souvent pour ne pas les comprendre !

Mon hiver a été assez triste. J'ai souffert de rhumatismes et de névralgies violemment, résultat 1° de chagrins assez graves qui m'ont assailli depuis six mois, et 2° de l'atroce hiver par lequel nous avons passé. Vers la fin de janvier, j'ai été à Paris, d'où je suis revenu aujourd'hui seulement. Au mois de septembre dernier je me suis mis, après

beaucoup d'hésitations, à un grand roman qui va me demander *des* années et dont le sujet ne me plaît guère. J'ai devant moi une montagne à gravir, et je me sens les jarrets fatigués et la poitrine étroite. Je vieillis. Je perds l'enthousiasme et la confiance en moi-même, qualité sans laquelle on ne fait rien de bon.

Les lectures que j'ai été obligé de faire pour ce livre m'écartent de toute autre étude. Je ne puis donc rien vous dire des derniers ouvrages publiés. Je n'ai même pas ouvert le *César* de notre souverain, qui est une médiocre chose, à ce qu'il paraît. Mais j'ai été mécontent des critiques autant que des éloges. Personne, à présent, ne s'inquiète de l'Art ! de l'Art en soi ! Nous nous enfonçons dans le bourgeois d'une manière épouvantable et je ne désire pas voir le vingtième siècle. Pour le trentième, c'est différent !

Avez-vous lu *Un prêtre marié*, de Barbey d'Aurevilly ? Je voudrais bien avoir votre avis sur ce livre.

J'ai vu avant-hier Mme Sand. Elle avait fini un roman le matin même et m'a paru en excellente santé.

À GEORGES POUCHET

Croisset, lundi soir [15 mai 1865].

Mon cher Georges,

Venez donc me voir un de ces jours, nous causerons de votre affaire.

Je m'en occupe dès ce soir. Si cette démarche ne réussit point, nous en ferons une seconde d'un autre côté.

Je vous attends pour déjeuner très prochainement.

Et vous serre la dextre.

À ALFRED MAURY

Croisset, 17 mai [1865].

Mon cher Ami,

Georges Pouchet m'écrit pour que je vous prie de lui donner un petit coup d'épaule. Il voudrait bien devenir le préparateur de M. Serres au jardin des Plantes. Mais le jeune homme est le fils des générations spontanées, passe pour matérialiste, etc., bref, sa nomination rencontre quelques obstacles souterrains. Connaissez-vous des professeurs du jardin des Plantes auxquels vous puissiez le recommander ? Vous feriez là une bonne action – c'est un travailleur et une intelligence distinguée. Je vous remercie d'avance, mon cher Maury, et vous serre les deux mains très fort.

À vous.

J'ai bien regretté l'autre jour de ne vous avoir pas trouvé. Je prendrai ma revanche à mon prochain voyage.

À JULES DUPLAN

[Croisset, 21 mai 1865.]

Cher Vieux,

Voici une lettre reçue ce matin que ***je confie*** à ta discrétion. N'en dis rien à Monseigneur qui ne me pardonnerait pas.

Tu verras le fond de son sac, lequel n'est pas gai.

Crois-tu que, si tu montrais ce papier à Mme Cornu, elle s'en émotionnerait ? malgré le petit mot de doute à son endroit. Voilà pourquoi je te l'envoie. Décide, dans ta sagesse. Il est temps que les amis de Bouilhet agissent, il me semble au plus bas. – Au lieu d'une place future (et éventuelle), n'y aurait-il pas moyen d'une pension comme beaucoup de gens de lettres en touchent ?

Je suis navré de voir ce malheureux Monseigneur dans un pareil état. Mais mes navrements n'y font rien.

Il est homme à s'en retourner à Mantes sans avoir placé sa pièce. Tâche de le remonter. – Si c'est possible, chose dont je doute.

***

Gleyre doit avoir reçu mon cache-nez ?

***

Donne-moi de tes nouvelles en me renvoyant la lettre ci-jointe.

Je commence à travailler sérieusement. J'aurai fini mon chapitre à la fin de la semaine prochaine. Pour le moment, je suis un peu moins découragé.

Amitiés au Max.

Je te bécote.

Ton vieux géant.

Dimanche matin.

À JEANNE DE TOURBEY

Croisset, près Rouen, dimanche soir [21 mai 1865].

Que devenez-vous, chère et belle Amie ! Voilà trois semaines que je ne vous ai vue – et je m'ennuie de vous comme s'il y avait trois siècles. Contez-moi un peu ce que vous faites, ce que vous lisez, etc. – Et le sieur Erlinger ? S'est-on encore mis à la fenêtre pour le contempler s'en allant ?… Avez-vous eu bien froid ? Ici il fait un temps atroce. Je m'ennuie à crever, car je ne travaille guère et ma maison est pleine d'ouvriers, et de peintres, entre autres, lesquels m'empoisonnent. C'est une faiblesse, mais ça me gêne. J'ai lu, hier matin, un bien beau discours, qui m'a ému et enthousiasmé. C'est beau et bon, crâne et vrai, élégant et sensé. Vous devez être bien fière et bien heureuse. Avouez-le, voyons.

Pensez à moi quelquefois ! Quand vous n'aurez rien de mieux à faire, écrivez-moi. Vous savez que je vous aime. Donc soyez bonne pour votre esclave indigne, qui vous baise sur les deux joues et vous serre les deux mains très tendrement en se disant

Your devoted friend.

À JULES DUPLAN

[Croisset, 26 mai 1865.]

Cher Vieux,

J'allais écrire à Mme Cornu quand j'ai reçu ta lettre, hier. – Monseigneur m'écrit ce matin les mêmes choses.

Je suis bien attendri par la conduite de Mme Cornu. Remercie-la en mon nom de ce qu'elle fait pour notre ami.

Il m'est venu une idée que je te communique ***illico***. Pourquoi ne pas avouer qu'on a envie de faire un poème sur la Chine ? C'est un travail long, difficile, qui demande des années d'études et ne rapporte rien.

Si la machine dramatique échoue devant le public, notre ami aura l'air doublement couillon.

Réfléchis bien à cela. Je crois être dans le vrai.

Donne-moi des nouvelles de mes Anges……

Ai-je tort de ne pas écrire au prince une lettre sur son discours d'Ajaccio ? Mais j'attends qu'il me l'envoie. Il va sans doute le faire imprimer.

Quel joli sujet d'ode que la grève des vidangeurs ! Les merdes vont bouillonner dans les caves trop pleines et faire éclater les maisons. Etc.

Sérieusement il y a de beaux développements à faire avec cette idée-là. – Et quel joli ***chœur*** que celui des vidangeurs au repos, assis en plein jour, à l'ombre des tinettes, comme des bergers sous des pampres, etc.

Je t'embrasse.

Ton

Vendredi.

P.-S.

I

Chœur des merdes

Et les étrons disaient, rêvant dans leurs caveaux, « Quand aurons-nous fini de combler les tonneaux ? ». Désolation. Au moins, au temps du Vieux, on nous mangeait, etc., mais à présent on nous désinfecte. Nous ne nous sentons plus nous-mêmes. On nous torture, on nous praline.

II

Chœur des vidangeurs

III

Joie des kikes. Exubérance d'[icelles]. Éruption du Vésuve. – Tableau de Paris enseveli sous la merde, comme Herculanum sous la lave.

Dans la dernière strophe, le penseur se promène parmi les ruines et rêve.

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Croisset,] mardi [30 mai 1865].

Princesse,

Je ne vous ai pas donné de mes nouvelles depuis mon retour, parce qu'elles sont mauvaises et qu'on ne doit pas ennuyer ses amis avec l'étalage de ses souffrances lorsque les amis n'y peuvent rien.

Qu'ai-je, au juste ? Voilà le problème. Ce qu'il y a de sûr c'est que je deviens hypocondriaque. Ma pauvre cervelle est fatiguée. On me dit de me distraire. Mais à quoi ?

Ma nièce s'est établie ici, pour [me] remonter. Elle restera jusqu'au mois de juillet, après quoi, il est probable que je passerai le reste de l'été à Dieppe.

Peut-être un de ces jours, me réveillerai-je, ragaillardi ? Mais les jours se suivent, lentement, sans m'apporter rien d'agréable. Je suis assailli par des souvenirs tristes. Et tout m'apparaît, comme enveloppé d'un voile noir. Enfin je suis maintenant un ***pitoyable monsieur***.

Est-ce le commencement de la fin ? ou une maladie passagère ? J'essaye de divers remèdes. Entre autres, je ne fume plus, ou presque plus.

Merci, chère Princesse, pour vos offres d'hospitalité. J'en userai, mais quand je serai ***montrable***. Pour le moment, je vous ennuierais trop, vous et les vôtres.

Il y a toute une page de votre lettre que je ne puis lire, malgré tous mes efforts. Il me semble que vous m'y parlez de Mme Cornu ? Mais je n'en suis pas sûr.

Dès qu'il y aura un changement dans mon état, je vous écrirai. Espérons qu'avec de la patience, tout s'en ira.

Je vous baise les deux mains, Princesse, et
suis vôtre entièrement.

À GEORGES POUCHET

[Croisset, mai-juin 1865.]

Voici un mot pour Sainte-Beuve. Ça vous fera faire sa connaissance par la même occasion.

J'ai écrit déjà une fois à Maury. Mais n'ignorez pas, jeune homme, que ledit Maury est peu actif de sa nature. Me comprenez-vous ?

Cette histoire du jardin des Plantes me semble prodigieusement embrouillée. Tenez-moi toujours au courant.

Mille poignées de main.

Si Sainte-Beuve ne vous sert pas, il pourra vous donner de bons conseils, c'est un malin.

À JEANNE DE TOURBEY

Croisset, samedi soir [3 ? juin 1865].

Ma chère Amie,

J'ai reçu ce matin sous enveloppe une brochure que j'ai lue, avec moins de développements, il est vrai. Je l'ai relue, et ma seconde impression a été plus forte que la première. Je trouve la chose hors ligne de toute façon. Bref, comme dirait mon professeur de rhétorique, c'est ***un morceau***, bien que ça ne sente guère la rhétorique, Dieu merci.

Je vous en dirais plus long (et même trop long) si je ne craignais que mes paroles, dans votre bonne amitié pour

moi, ne fussent rapportées. Car on n'a pas envers certaines personnes toute la liberté possible. Je ne sais quoi, une fausse honte vous retient. On a peur que la vérité ne ressemble à une flagornerie, la justice à de l'intrigue et l'enthousiasme à de la bassesse.

N'importe ! voilà deux crânes discours, deux protestations splendides, deux grands actes, et nous ne sommes pas au bout, espérons-le.

Je suis très fier de ce qu'un pareil homme me serre la main quand il me rencontre. Mais ce qui m'a flatté et presque attendri, c'est le souvenir ! Avoir pensé à moi, de loin, est une amabilité charmante.

Ce qui serait aimable aussi ce serait de m'écrire un peu, beaucoup, très longuement pour me donner des nouvelles de cette chère petite Jane que je baise sur les deux joues et que j'embrasse à pleins bras.

Avec des ardeurs folles, telles qu'on a toujours à ses côtés et de loin.

Son vieil ami.

À GEORGES POUCHET

[Paris,] nuit de dimanche, 1 heure [18 juin 1865].

Mon cher Georges,

La princesse m'a promis ce soir, par deux fois, d'écrire ***demain*** à M. Serres. La chose a été toute seule.

Tenez-moi au courant de ce qui vous arrivera.

À vous.

Pourvu que vous n'ayez pas changé de domicile ? et que ceci vous parvienne ?

À JULES DUPLAN

[Paris,] mardi soir [20 juin 1865].

Cher Vieux,

J'ai repris le cours de mes travaux, et comme pour les rendre complets il faut que j'étudie un peu les choses, veux-tu venir dîner jeudi avec ton ami (demain tu as ton frère, et vendredi je vais chez Mme Husson). Après le repas nous irions dans un bastringue. Informe-toi-***z'en*** – d'ici là. – Quels sont ceux qui ont lieu le jeudi ?

Réponds-moi.

Ton

J'ai trouvé par hasard un détail sur le Vieux.

À HORTENSE CORNU

[Paris,] mercredi matin [21 juin 1865].

Chère Madame Cornu,

Ceci vous sera remis pour un ami *très* intime : le docteur Pouchet, fils.

Il aurait besoin, en ce moment, d'un petit coup d'épaule près de M. Duruy. Vous seriez bien bonne de l'aider, un tantinet.

Si mon ami Pouchet n'était pas si *recommandable* de toute façon, je ne permettrais pas de vous déranger.

Je compte, chère Madame, sur votre bonté habituelle et vous remercie d'avance, en me disant

votre très affectionné.

Nous verrons-nous à Bade ? J'y serai dans le milieu de juillet, pour quelques jours seulement.

À GEORGES POUCHET

[Paris,] nuit de mercredi, 1 heure [21 juin 1865].

La princesse m'a dit ce soir (sans question préalable de ma part) qu'elle avait écrit à M. Serres qui ne lui a pas répondu.

Je la reverrai vendredi soir vers 9 heures.

D'ici là je ne bouge de chez moi.

Tenez-moi au courant.

À vous.

À GEORGES POUCHET

[Paris,] jeudi, 11 heures du matin [22 juin 1865].

Je reçois à l'instant vos deux lettres d'hier.

La Princesse a, devant moi, déblatéré contre Duruy qui lui avait refusé sans doute quelque service ? Sainte-Beuve ne me paraît pas non plus le chérir. (Donc de ces deux côtés-là il vaut mieux se tenir tranquille ?) Mais notre ami Baudry le connaît très bien, allez le voir et prenez ses conseils. De plus allez ***immédiatement*** rue Laffitte, 43, chez mon ami Jules Duplan que vous avez vu chez moi, il vous mènera chez Mme Cornu.

Et vous aurez soin, jeune homme, ***de ne PAS dire*** à Mme Cornu que la Princesse a travaillé pour vous.

Mais j'ai peur que Mme Cornu ne soit en Allemagne ?

Vous pourriez aussi ne pas trouver Duplan ? En tout cas voici un mot d'introduction près d'elle… (Ah ! si ma pauvre princesse Julie n'était pas à Rome ! Votre affaire serait infaillible.)

N'importe, il me semble que le succès se dessine grandement ? Je suis sûr que, si vous pouviez voir personnellement Duruy, vous lui plairiez comme ***ennemi des prêtres***. Tâchez de ce faire.

Je m'absente à partir de lundi prochain.

Je repasserai par Paris vers le milieu de juillet.

Adieu, ou mieux, à bientôt. Je suis bien content de tout ce qui vous arrive et je vous embrasse.

À CHARLES-EDMOND CHOJECKI

[Paris, juin 1865 ?]

Mon cher Ami,

Ne croyez pas que je vous oublie. Ce n'est pas parce que je n'ai plus besoin de vous que vous ne me voyez plus. Mais je suis tellement courbaturé que je ne puis sortir. Mes embêtements sont très longs et je vous les conterai un de ces jours. En attendant, mille remerciements pour tout le mal que je vous ai donné. Je suis sûr que *cela* a fait beaucoup.

Mille poignées de main.

Tout à vous.

À SA NIÈCE CAROLINE

Londres, mardi, 8 heures du soir [11 juillet i865].

Ma chère Caro,

Je ne veux pas m'en aller de Londres avant de t'avoir écrit un petit mot. Maman me dit que tu seras revenue à Rouen mercredi. Donc, j'espère que ceci t'arrivera bientôt.

Je pars demain à 6 h 1/2 du soir et, au lieu de me trimbaler pendant 36 heures par les chemins belges qui ne me feraient arriver à Bade que dans la nuit de vendredi, je prends tout bonnement le chemin de fer de Paris. – Je resterai à Paris une heure, le temps d'aller à la gare de Strasbourg, et je serai à Baden le même jour, à 10 heures du soir. – Si j'avais été plus en fonds, *j'aurais pris plaisir* à voir les bords du Rhin. Mais ce voyage me demanderait cinq à six jours.

Je serai revenu à Croisset dans une quinzaine de jours certainement. – Et y resterai jusqu'au mois de février, probablement.

Je suis bien content de savoir que les dames Vasse arrivent la semaine prochaine. Ça va faire une compagnie à ta pauvre grand-mère.

J'ai vu à Londres beaucoup de choses très curieuses et plusieurs qui me seront fort utiles pour mon roman.

Mlle Juliette t'embrasse et va t'écrire bientôt.

Je suis en train de faire ma cantine. Voilà pourquoi ma lettre n'est pas plus longue. Écris-moi chez M. Du Camp, Allée-Haus, Baden-Baden (Grand-Duché).

Adieu, mon vieux bibi, embrasse pour moi M. mon neveu. Deux bécots sur tes bonnes joues.

Ton vieux ganachon d'oncle.

À JULES DUPLAN

[Bade, 20 juillet 1865.]

Mon vieux Jules,

Malgré la chaleur j'arriverai à Paris samedi prochain. Je serai chez moi de 10 à 11 heures. – Et toute la matinée du dimanche.

Comme mon portier est stupide (ou peut-être crevé ?), je te prie d'aller chez moi pour lui recommander de nettoyer ma chambre et de m'y mettre de l'eau. Dis-lui aussi d'aller

chez Touzan, tapissier, rue Notre-Dame-des-Victoires, 32, afin qu'il remette les rideaux de ma chambre à coucher.

Le Max t'embrasse et t'écrira un de ces jours. Que la chaleur te soit légère !

Je fonds en sueur.

À toi. Ton vieux

MINSKI.

À JULES DUPLAN

[Paris, 24 juillet 1865.]

Mon Vieux,

Il ne me reste que ***demain*** mardi pour faire l'excursion. – Veux-tu que j'aille te prendre à 10 heures ? Nous déjeunerions à Saint-Cloud, et nous pourrions être revenus à Paris vers 5 heures ?

Réponds-moi un mot m'indiquant tes intentions.

À toi.

Lundi matin.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

Croisset, 27 [juillet 1865].

Mes chers Vieux,

Votre lettre du 9 m'a été renvoyée à Baden. Voilà ce qui vous explique ma négligence à vous répondre. Vous oubliez de me donner votre adresse à Trouville. Quand ceci vous parviendra-t-il ?

J'ai pris un mois de vacances tant à Londres qu'à Baden. Je suis resté deux jours à Paris, où je n'ai vu, parmi nos amis, que le père Sainte-Beuve.

La princesse est à Dieppe depuis mardi dernier. Elle ne m'a pas honoré de sa visite, mais m'a envoyé un petit mot fort aimable. Ainsi tous les frais (costumes, arcs de triomphe et danseuses) commandés d'après vos conseils ont-ils été vains.

J'ai trouvé ici, à mon retour (hier) ma mère assez gravement malade. – Tout est grave à 72 ans !

Quant au travail, j'espère m'y remettre dès aujourd'hui.

Quand nous verrons-nous ? Il serait bien gentil de venir au mois de novembre ?

Adieu, mes chers bons.

Mille tendresses, je vous embrasse très fort.

N.B. Et la pièce ? Quand entre-t-on en répétition ?

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Croisset, 27 juillet 1865.]

Madame et Princesse,

Le petit mot que j'ai reçu ce matin (charmant, bon et excellent, comme tout ce qui vient de vous) m'a moins affligé qu'il ne l'eût fait en une autre occasion. Car avant-hier j'étais à Paris, et je me proposais d'aller à Saint-Gratien, quand Sainte-Beuve m'a appris votre voyage à Dieppe.

Je voulais vous voir, pour avoir le plaisir de vous voir, d'abord ; et 2° pour vous remercier de ce que vous avez fait en faveur de mon ami G. Pouchet.

De retour ici, hier au soir, j'ai trouvé ma mère assez gravement malade. Tout est grave à 72 ans.

Voilà l'unique raison qui m'empêche d'aller demain à Dieppe vous présenter mes respects.

Seriez-vous assez bonne pour me dire l'heure à laquelle vous passerez samedi par Rouen ? Je me trouverais dans la gare. Mieux vaut cinq minutes que rien du tout.

Permettez-moi, Madame, de vous baiser les mains et croyez que je suis de V[otre] A[ltesse]

le très respectueux et affectionné.

Croisset, jeudi soir.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Croisset,] vendredi [28 juillet ? 1865].

Mes très Chers,

Le sieur Émile Husson que vous connaissez et qui est ***un pilier de coulisses*** ira peut-être chez vous, à cette fin de vous demander un rôle pour ses petites amies du Théâtre-

Français. Soyez polis, mais *justes*. C'est-à-dire la pièce avant tout. Donc faites absolument ce qu'il vous plaira. Le meilleur est de laisser Thierry entièrement maître du terrain ?

J'ai toujours vu que des promesses de rôles, trop tôt faites, amenaient des brouilles.

Silence sur ce billet, bien entendu. Je me suis remis au travail, hier au soir ! C'est dur.

Serez-vous assez bons pour donner mon adresse exacte à la princesse (ou à Giraud) ; afin que je puisse recevoir son œuvre.

Je vous embrasse très fort.

Écrivez-moi, de temps à autre.

Croisset près Rouen.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset, 1er août 1865.]

Ma chère Caro,

Ta bonne-maman se trouve trop faible pour t'écrire. Elle a cependant passé une bonne nuit. Et elle vient de se promener en voiture dans le bois de Canteleu avec la mère Lebret. Mais l'action de tenir une plume la fatigue beaucoup. Elle n'est guère forte.

On pense que l'air de la mer la ravigotera, comme je te l'ai dit hier. Nous attendons Achille[1] pour savoir là-dessus à quoi nous en tenir.

Je n'ai absolument rien à te dire. Votre serviteur est encore venu aujourd'hui, pour refaire un savonnage à Diane qui est hérissée de puces. – Nous n'avons reçu aucune visite. Croisset est calme et silencieux.

Tu vois que je suis gentil en t'écrivant tous les jours. Fais-en de même de ton côté.

Adieu, vieux loulou. Je t'embrasse très fort.

Ton ganachon.

À AMÉLIE BOSQUET

Croisset, mercredi [2 août 1865].

Vous m'avez écrit, ***Mademoiselle et Amie***, une très aimable lettre pleine de reproches que je n'admets pas. Pouvez-vous croire que je vous oublie ? Vous savez bien que non ! Mais que vous aurais-je dit dans ces derniers temps, au milieu de toutes les tuiles domestiques qui me sont tombées sur le chef, et ont singulièrement troublé « le silence du cabinet » ?

Caroline vous a parlé de la maladie de ma mère ? Je la (***la*** se rapporte à ***ma mère***, j'écris comme un bon auteur) conduis demain à Ouville. On espère que l'air marin achèvera de la rétablir. Mais elle souffre encore beaucoup, et c'est bien pénible à voir.

Je crois que vous vous trompez, quant à Nefftzer ? C'est un bon diable, il se ***(sic)*** publiera. Que faites-vous en attendant ?

Quant à moi, je travaille comme 30 nègres. Mais je me suis embarqué dans un sujet inextricable, par sa simplicité et son abondance. Plus je vais, moins j'ai de facilité. J'ai passé hier 10 heures consécutives pour faire trois lignes, et qui ne sont pas faites ! « Qué folie ! », comme eût dit défunt Grassot.

Je ne sais aucune nouvelle, ne vois personne et ne lis rien. J'ai pourtant avalé dernièrement les deux volumes posthumes du Pignouf appelé Proudhon. Un peu de colère, de temps à autre, n'est pas nuisible à la santé.

Il nous a été impossible de découvrir, dans le volume de poésies chinoises, la pièce que vous dites. Votre indication est vague. Je crois que vous faites une confusion.

Mme Commanville part après-demain pour Saint-Martin, d'où elle reviendra à la fin de la semaine prochaine.

Nous comptons sur votre visite dans les derniers jours de ce mois-ci. Tenez-vous en joie ! Bonne pioche, et bien que vous m'appeliez Monsieur, je vous baise sur les deux côtés de votre charmant col, et suis

le vôtre.

J'ai vu dernièrement le père Pottier. Toujours hoffmannesque.

À LA PRINCESSE MATHILDE

Croisset, mercredi 4 heures [2 août 1865].

Madame et Princesse,

Je suis touché jusqu'au fond de l'âme par vos bonnes marques d'affection. Elles m'ont, du reste, plus ému que surpris, et je vous en remercie bien sincèrement, je vous le jure.

Mes inquiétudes relativement à ma mère diminuent. J'espère qu'elle entrera en convalescence dans une huitaine de jours ? Mais un atroce événement survenu dans notre famille samedi dernier, nous a tous bouleversés.

Le gendre de mon frère, un garçon de 34 ans, hypocondriaque depuis six semaines et devenu fou subitement, s'est brûlé la cervelle avec son fusil, dans son cabinet de toilette, à deux pas de sa femme et de son enfant. Telle est l'histoire vraie et *secrète*. Je vous épargne d'horribles détails.

Cela s'est passé à Ouville près de Dieppe. Je n'en suis revenu que hier au soir après avoir vécu deux jours dans les scènes les plus funèbres, au milieu de femmes en pleurs, entouré de cris et de désespoirs. Pendant ce temps-là le soleil brillait, les cygnes jouaient sur la pièce d'eau et il y avait dans le ciel des nuages roses, charmants.

Je suis horriblement fatigué et je n'ai que la force de vous baiser les mains, si vous le permettez, Princesse, en vous priant de croire que je suis votre reconnaissant et bien dévoué

Quand *pourrai-je* aller à Paris ? Je n'en sais rien. Merci encore mille fois, et que faut-il vous souhaiter ?

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] jeudi, 6 heures [10 août 1865].

Ta bonne-maman ne va pas bien aujourd'hui, ma chérie. Elle a eu ce matin une crise tellement violente (cris, pleurs, trépignements) que, ne sachant plus que faire, j'ai envoyé chercher M. Fortin. – Pendant sa visite elle ne souffrait pas. Puis, le médecin parti, le mal est revenu. C'est un spectacle bien triste, je t'assure !

Elle n'ira pas à Dieppe. – D'ici à quelque temps, du moins.

Elle voulait aujourd'hui écrire à ta tante Achille. Mais elle n'en a pas la force.

Hier elle désirait beaucoup te revoir, mais aujourd'hui, elle a peur de vous « embêter avec ses gémissements » et souhaite que vous prolongiez votre voyage.

Moi, je ne le souhaite pas, mon loulou. J'ai bien envie de revoir ta bonne mine, surtout si elle est rétablie dans son bel état naturel.

Il ne nous est pas venu, depuis votre départ, *une* visite de Rouen. En fait de grand monde, nous n'avons que maman Brette.

Adieu, pauvre chérie, amitiés à M. mon neveu. Je t'embrasse bien fort.

Ton vieil oncle.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

Croisset, samedi soir, 12 août [1865].

Eh bien, quand *Henriette* ? Et que faites-vous ?

Quant à moi, mes bons, j'ai reçu depuis mon retour dans mes lares de jolies tuiles sur la tête : 1° la mort déplorable et inattendue de mon neveu (le gendre de mon frère) ;

2° la maladie de ma mère : un zona compliqué d'une névralgie générale et qui lui fait pousser la nuit de tels cris que j'ai été obligé d'abandonner ma chambre. Vous pouvez imaginer le reste !

Aujourd'hui, il y a un peu de mieux.

La littérature ne marche pas roide au milieu de tout cela, comme vous pouvez le croire.

Je viens de lire le livre de Proudhon sur *L'Art* ! On a désormais le maximum de la Pignouferie socialiste. C'est curieux, parole d'honneur ! Ça m'a fait l'effet d'une de ces fortes latrines, où l'on marche à chaque pas sur un étron. Chaque phrase est une ordure. Le tout à la gloire de Courbet ! et pour la démolition du romantisme !

Ô saint Polycarpe !

Amitiés aux amis. Tout ce que vous trouverez de plus respectueusement cordial pour la Princesse.

Je vous embrasse.

Écrivez-moi donc un peu longuement, puisque vous êtes deux. J'ai besoin de distractions, je vous jure.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] lundi, 6 heures [14 août 1865].

Ma chère Caro,

Ta grand-mère passe maintenant d'assez bonnes nuits. – En somme elle va mieux, bien qu'elle souffre toujours dans le dos. On l'a mise au vin de quinquina, au malaga et aux viandes rouges pour lui redonner des forces. Mais elle s'ennuie ! elle s'ennuie ! elle s'ennuie !

Fortin lui conseille, si elle se trouve un peu mieux à la fin de cette semaine, d'aller passer quelques jours à Dieppe. – Et c'est ce qu'elle fera probablement. Elle a grand besoin de distraction, pour ne pas tomber dans l'hypocondrie.

Quant à moi, je crois que je suis en re-train de travailler. Je me suis couché cette nuit à quatre heures et je recommence à regueuler dans le silence du cabinet d'une façon congrue. Ça me fait du bien.

On a, tantôt, savonné à outrance Mlle Diane.

J'ai fait ta commission au jardinier relativement aux géraniums.

Adieu, mon pauvre bibi. Écris-moi. Amitiés à ton mari.

Je t'embrasse sur tes bonnes jouettes.

Ton vieux.

Ça va-t-il un peu mieux, ma pauvre petite Mérotte ?

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] mardi midi [15 août 1865].

Mon pauvre Bibi,

On a mis, ce matin, un vésicatoire à ta grand-mère. Jamais je ne l'ai vue souffrir aussi terriblement que cette nuit. Nous avons tous été sur le pied et je ne me suis pas couché. On ne sait plus que lui dire ? Quand tout cela finira-t-il ?

Sans cette bonne Coralie je serais bien embarrassé.

Je te prie de dire à ton mari qu'il m'achète sur la place de la Bourse, dans le débit de tabac qui est près de Touzan, une ou deux pipes en bois pareilles à celle qu'il fume à Croisset dans mon cabinet ; c'est pour les donner à Fortin qui m'a fait cadeau d'un vase.

J'oubliais de te dire que ta bonne-maman vous engage à ne plus coucher chez elle à cause des cris qu'elle fait la nuit. Elle a tenu à ce que je te dise cela.

Adieu, mon loulou. Tâche de continuer à te bien porter.

Ton vieux ganachon t'embrasse.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] jeudi, 2 heures [17 août 1865].

Mon pauvre Loulou,

Ta grand-mère va un peu mieux aujourd'hui. Elle a enfin passé une nuit tolérable. Le vésicatoire lui a fait du bien.

Elle persiste à ne pas vouloir que vous couchiez près d'elle, parce que ça la ***gêne*** pour se plaindre dans ses insomnies. J'ai été obligé en effet d'établir mon lit dans mon cabinet.

Nous avons reçu les pilules. Nous vous attendons demain soir par le train de 6 heures.

Ton vieux qui t'embrasse.

À SA NIÈCE CAROLINE

Croisset, samedi, 1 heure [26 août 1865].

À la Belle Dame Commanville,

Ainsi non seulement ***on*** refuse mes invitations et ***on*** ne vient pas me voir à Croisset, mais ***on*** évite ma présence en se réfugiant jusqu'aux bords de l'océan, les jours où l'***on*** sait que je dois paraître.

Ah ! Ah ! Ah !

Enfin, Madame, j'ai à vous déclarer que, si vous ne venez pas lundi ou mardi déjeuner chez moi, ***seule*** avec votre mère-grand, je vous déshonorerai samedi prochain, en affichant par devers vos nobles hôtes la tenue la plus inconvenante.

Adieu. Toujours ulcéré.

Fichtre !

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Croisset,] jeudi [vendredi] 1er septembre [1865].

Je m'en suis bien voulu, ce matin, en recevant votre lettre de n'avoir pas encore répondu à la précédente : j'attendais pour vous donner des nouvelles de ma mère qu'elle allât un peu mieux. Son état ne me donne pas pour le moment d'inquiétudes graves. Mais ça m'embête et m'occupe beaucoup. Elle a passé tout un mois sans fermer l'œil et avec des douleurs telles que je ne pouvais coucher dans ma chambre, etc., etc. Bref votre ami ne s'amuse pas. – Quand tout cela finira-t-il ? Les névralgies arrivant à cet âge-là sont longues. Et les vieillards ne sont pas commodes à soigner. Mais causons d'autre chose.

Pour en finir avec ma famille, dont j'ai plein le dos, je vous dirai encore que ma nièce (celle que vous connaissez) a été malade de son côté. Quant à l'autre, elle est dans un état pitoyable. J'aurai de ***bons*** détails à vous narrer !

Je me suis rué dans une pioche forcenée, afin de m'étourdir un peu. Et mon travail, au milieu de tout cela, ne va pas trop mal. Ce vésicatoire littéraire m'a soulagé.

Dites-moi donc, mes bons chers vieux, quand a lieu la 1re de ***Henriette*** ? où en êtes-vous de vos répétitions ? à qui sont confiés les rôles ? Vous ne m'avez pas l'air très satisfait des suppôts de Thalie ? La maison de Molière est une vraie baraque d'épicier, n'est-ce pas ?

Quant à l'histoire de la croix, ***very well***. Nous baignerons le ruban dans les flots d'une folle orgie. On s'enfoncera réciproquement les rayons de l'étoile dans le cul, en manière de réjouissance, et je fais le serment de l'avaler si je « tombe au pouvoir de l'ennemi ». D'ici là je garderai le secret.

Il me semble que je ne dois pas écrire à la Princesse de remerciements ? Ce serait vouloir la lier, d'avance ? Conseillez-moi là-dessus ? Dites-lui de ma part tout ce que vous voudrez.

La polémique Girardin-Dumas-Feydeau est-elle finie ? Je n'ai sur tout cela aucun détail. J'ignore ce qui se passe dans le monde.

Et Théo ? et le père Beuve ? et Totor ? et tout le Magny ?

Nom de Dieu ! quel bouzin je ferai à votre première ! Il me tarde d'y être. Et vous donc !

Adieu mes bons vieux. Vous faites bien de penser à moi car je vous aime, et je vous embrasse.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

Croisset, mardi soir [26 septembre 1865].

Eh bien ? et ***Henriette*** ?

Vous seriez bien aimables de m'en donner des nouvelles et de me dire quand la 1re. Êtes-vous contents de vos artistes ? Pas trop, hein ? et la Plessy ? et Thierry ? et la censure ? Saprelotte ! comme j'ai envie de voir ça sur les planches !

Que devenez-vous, d'ailleurs ? et la Princesse ? et le père Beuve ? et Théo ? et tout Magny ?

Je vis comme un ours et ne sais rien de ce qui se passe. Me voilà arrivé bientôt à la fin de ma première partie (en-

core trois ou quatre mois). J'ai travaillé beaucoup tout l'été. Que sera-ce ? Je n'en sais rien !

Je vous remercie de m'avoir fait lire ***Les Deux Sœurs***. Je l'ai, de plus, acheté. Comme je suis riche, n'est-ce pas ? Non ! on n'imagine pas ce que c'est ! Mais connaissez-vous un roman du jeune Dumas intitulé : ***Le Roman d'une femme*** ?… Oh ! je ne puis que pousser des cris inarticulés…

A-t-on bien peur du choléra à Paris ? Espérons qu'il y sera fort, et purgera la capitale de plusieurs bourgeois.

Tenez-vous le ventre chaud, en attendant, et pensez à moi qui vous embrasse très fort.

MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE À GUSTAVE FLAUBERT

Angers, 28 septembre 1865.

Il y a bien longtemps, cher Monsieur, que je n'ai eu le plaisir de vous écrire, mais ma pensée a souvent été vers vous. Bien des fois je me suis demandée où vous étiez et surtout si vous étiez heureux. Cela est-il possible en ce monde et ailleurs ! Quel mode d'existence nous attend ! Quel mystère impénétrable, et dont pourtant la solution nous tourmente au point de rendre malheureux avec tous les éléments de bonheur. Eh quoi, jetés dans un monde de misères, sans savoir ni d'où nous venons, ni pourquoi nous y sommes, ni où nous allons ! Éternelle question restée éternellement sans réponse ! Ceux que nous aimons qui existent au-delà du temps le savent, mais ils ne peuvent nous le dire ! Je crois pourtant qu'ils nous suivent encore de leur affection et s'ils ne sont pas affligés de nos douleurs, c'est qu'ils en connais-

sent le motif et le but que nous ne pouvons pénétrer. Je suis plus calme, j'ai renoncé à la confession pour le moment, car je m'en allais tout droit à la folie, sans ce divorce momentané. Tout cela est encore si confus dans ma mémoire que j'évite d'y revenir, car le retour des crises, où ma raison a failli succomber, m'effraie plus que la mort. J'avais formé bien des projets au retour du printemps et voilà la belle saison qui s'achève sans que j'en aie réalisé aucun. Cela me rappelle souvent ce vers d'Hugo :

À différer le temps se passe, puis la mort est là.

Croiriez-vous que j'ai le plus grand désir de revoir ma petite ville natale à 12 lieues d'ici, je n'y suis pas allée depuis 20 ans et j'hésite à faire ce voyage, tant je suis souffrante. Vous ne savez pas ce que c'est de n'avoir pas une heure de santé, l'âme s'en ressent et en souffre beaucoup. Pour mieux dire c'est elle seule, puisque si elle n'y était pas le corps ne sentirait plus rien. Je vous dirai qu'en reprenant un peu possession de moi-même, j'ai entrepris un travail qui m'a fatiguée, mais qui m'a fait un bien moral immense. Ici on a proposé un prix pour le meilleur mémoire sur l'Anjou, son histoire, sa littérature, ses arts. Il y avait longtemps que j'avais un vague désir de travailler sur ce sujet. J'ai été trouver le bibliothécaire, un vieillard charmant de 85 ans, plein de science aimable, et d'intelligence. Il m'a indiqué les vieux manuscrits où je trouverai des renseignements. J'ai trouvé deux vieilles éditions que j'ai achetées, et aidée de la sœur de mon filleul qui lisait, j'ai fait des extraits, en sorte que j'ai en partie mes matériaux, et maintenant je crains de mettre la main à l'œuvre. Je n'ai que trop d'extraits à classer, à fondre ensemble, je recule devant une œuvre que j'ai tant souhai-

tée. Se passionner pour quelque chose, c'est la vie, hors de là on supporte tout avec assez d'indifférence. Je regarde ce travail comme un secours providentiel venu d'en haut. Comparez, cher Monsieur, votre sort au mien, vous connaissez tout, vous avez voyagé, tout vu ! Moi, je passe ma vie à la même place et personne, autant que moi, ne désire voir, et connaître. Est-il un plus grand plaisir au monde ! Et songez que l'univers est pour moi un livre fermé ! Je suis restée à l'état d'enfance, lorsqu'on a passé plus de la moitié de sa vie à voir souffrir et à n'avoir aucun exercice de sa volonté, on n'a plus d'individualité, l'existence est annihilée au profit des autres. J'ai beaucoup de personnes avec moi. J'ai le souci de leur donner un peu de bien-être, mais je me sens parfaitement seule, car je ne puis échanger une seule de mes pensées avec eux. Je les aime, j'y suis attachée pour le bien que je leur fais, mais il n'y a entre nous ni rapports de cœur, ni sympathie. Ma vie a été bien malheureuse et lorsqu'on est entré dans ma voie, il n'est plus possible d'en sortir. J'ai lu d'Erckmann-Chatrian : ***Le Conscrit***, ***Waterloo*** ; je lis : ***L'Homme du peuple*** ; cela intéresse parce que cela touche au vif des événements contemporains. J'ai commencé ***Monsieur Sylvestre*** de G. Sand et cela a conjuré mes souffrances. Quand lirai-je quelque chose de vous ? ***Madame Bovary*** est un impérissable chef-d'œuvre qu'on relit toujours.

Adieu, cher Monsieur. Toute à vous de cœur et d'amitié.

M.-S. LEROYER DE CHANTEPIE.

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Croisset, vers le 1er octobre 1865.]

Madame et Princesse,

C'est ici à Croisset (ici dans mon vrai domicile, celui qui est habité le plus souvent) que j'attends votre gracieux souvenir.

Comme je suis ému par cette attention de Votre Altesse !

Vous m'avez écrit il y a deux mois, lors du malheur survenu dans ma famille, une bien bonne lettre qui m'a été au cœur.

Ma mère va un peu mieux. Mais il lui est resté un affaiblissement général grave à son âge. Elle sait vos marques d'intérêt, Princesse, et me charge de vous en exprimer toute sa gratitude.

Ce que vous me dites relativement aux de Goncourt me fait bien du plaisir. En effet, ils sont gentils comme des anges et spirituels comme des diables – deux qualités rarissimes parmi les confrères. L'embargo mis sur leur pièce ne m'étonne pas. Le théâtre est une boutique si abominable que le temps est proche où pas un honnête homme ne voudra s'en mêler.

Pour oublier un peu toutes les tuiles domestiques qui me sont tombées sur la tête cet été, j'ai travaillé le plus que j'ai pu (et selon ma coutume, sans avancer beaucoup dans ma besogne) ; mais enfin, le temps se passe ! C'est l'important.

Il serait moins long, Princesse, si je recevais tous les jours, des billets comme celui de ce matin. Car je ne saurais

être mieux « occupé » qu'à vous lire, bien que vous en disiez.

Au milieu de ma vie solitaire, ma pensée, souvent, me porte vers la rue de Courcelles ou Saint-Gratien ! Je m'y précipiterai en personne, dès que je pourrai m'arracher d'ici.

En attendant cet honneur-là – qui est aussi un plaisir – je vous prie de me permettre de vous baiser les mains, en vous assurant, Madame et Princesse, que je suis

votre très humble et dévoué.

À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE

[Croisset, 8 octobre 1865.]

Je suis bien aise d'apprendre, chère Demoiselle, qu'il y a enfin une trêve dans vos souffrances. Comme vous avez bien fait d'abandonner la confession, puisque vous ne pouviez plus la supporter ! À quelque point de vue que l'on se place, vous êtes parfaitement innocente. J'approuve beaucoup votre projet de travail. Rien n'est sain comme l'érudition ; il n'en est pas de même de la métaphysique et de l'art, matières plus hautes et où l'on navigue toujours un peu dans la folie.

Afin de me distraire, je me suis plongé dans un travail forcené. Jamais je ne me suis donné de mal comme depuis deux mois et j'espère, vers le Jour de l'An, être arrivé à la fin de la première partie de mon roman. Comme je suis tout entier à cet ouvrage, qui est long et difficile, je ne puis vous parler de ce qui se publie maintenant, car je ne lis absolument rien.

Vous me parlez de la solitude intellectuelle où vous vivez ! Moi aussi je connais cela ! Je passe de longs mois aussi seul qu'au milieu du désert, et ne croyez pas qu'à Paris même les gens sympathiques foisonnent.

Vous êtes pour moi, chère Demoiselle, du petit noyau des intimes et je fais, non pour votre bonheur, chose impossible ici-bas, mais pour votre tranquillité tous les souhaits possibles. Allons, travaillez bien votre ***Anjou***. Faites-nous un bon livre et pensez à moi quelquefois, car je suis le vôtre.

MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE
À GUSTAVE FLAUBERT

Angers, 15 octobre 1865.

J'éprouve, cher Monsieur, le besoin de vous dire combien j'ai été vivement impressionnée, en lisant dans votre lettre l'affreux malheur arrivé dans votre famille. Je comprends tout ce que vous avez dû souffrir ! Vous avez bien raison de dire qu'on ne peut savoir ce qui se passe dans l'âme de chacun, ni combien, presque toujours, le bonheur est à la surface et la souffrance au plus profond du cœur ! Qui de nous ne se sent pas accablé du souvenir de malheurs ignorés, de certaines heures néfastes pendant lesquelles il voudrait n'avoir jamais existé ! On cherche en vain à se débarrasser de ce lourd fardeau. Dieu lui-même, avec toute sa puissance, ne peut nous en délivrer, car il ne peut faire que le passé n'ait pas existé. Votre neveu avait une maladie morale aggravée par l'aspect de la folie, moi aussi, j'ai presque toujours vécu avec des personnes qui avaient plus ou moins le cerveau malade, et cela exerce une funeste influence. Grâce à Dieu et à vous, madame votre mère est guérie ; vous

avez dû cruellement souffrir d'inquiétudes ; j'ai soigné ma mère pendant 20 ans, tremblant à chaque instant de la perdre ; je n'avais qu'elle au monde. Si elle existait encore avec moi, je me trouverais heureuse, tout le reste me serait égal. Je sais bien qu'elle existe toujours, mais quel abîme nous sépare ! Je vous disais que j'étais mieux, eh bien, mes obsessions me reprennent. Je crains ce mal plus que la mort. Vous me dites que je suis innocente devant Dieu, je n'en sais rien, à cet égard ma tête est un chaos dans lequel je voudrais éviter de rentrer, car ma raison est toujours prête à y rester. Je savais que M[me] Sand avait perdu son secrétaire et un ami, dont l'affection et la présence devaient lui être nécessaires. Je m'en suis profondément affligée, car je l'aime trop pour que rien de ce qui lui arrive ne me touche pas vivement. J'ai là sa féerie dont l'idée est très belle. J'ai commencé ***Monsieur Sylvestre***. Je me réjouis de lire votre roman. Mes contes d'Anjou me donnent de la peine, mais je n'ai jamais aimé que l'impossible. Je suis toujours dans un état de santé déplorable et j'ai dans ce moment des malades qui m'intéressent et dont je suis inquiète. Je n'ai pu encore cette année revoir ma ville natale, je le désire depuis 20 ans.

Adieu, cher Monsieur, je pense bien à vous et vous prie de ne pas trop m'oublier ! Adieu. Votre toute dévouée.

M.-S. LEROYER DE CHANTEPIE.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Croisset,] nuit de lundi [16 octobre 1865].

Je n'ai donc pas répondu à votre lettre du 29 septembre ? où vous m'annonciez vos embêtements dans

la maison de Molière ? Car je la retrouve sur ma table ! à l'instant même.

Cette nouvelle m'a plus contrarié qu'étonné. – ***Je connais les cabots*** ! Monseigneur, à qui j'ai conté la chose, en a profité pour re-rugir contre eux.

Mais comment ça se fait-il, tonnerre de Dieu ! Est-ce que vous ne serez pas ***joués cet hiver*** ?

La Princesse m'a écrit une très aimable lettre où elle me dit qu'elle vous aime beaucoup. Je lui ai répondu qu'on ne pouvait plus mal placer sa confiance, et que vous étiez deux canailles. La vérité avant tout.

Autre histoire : la même lettre, qui a bien une quinzaine de jours de date, m'annonçait l'envoi de l'aquarelle promise. Or, pas d'aquarelle ! Pourquoi ? Est-elle perdue au chemin de fer ? Je n'ose écrire à la Princesse. Dites-moi ce qui en est, vous serez bien aimables.

Je continue à travailler comme un homme. – Et il se pourrait que j'aie fini ma 1re partie au commencement de janvier. – Alors, j'ornerais immédiatement la capitale de ma présence.

Il m'ennuie de ne pas avoir de nouvelles du Théo ! et encore bien plus, mes chers bons vieux, de ne pas vous voir.

Mais je vous embrasse très fort, comme je vous aime.

Si ça ne vous embête pas trop donnez-moi des détails sur ***Henriette***.

Je vous en écrirais plus long, mais il est 3 heures du matin et j'ai la tête cuite.

À JULES DUPLAN

[Croisset,] dimanche soir [29 octobre 1865].

Homme peu épistolier,

Comment vas-tu, par ce temps de choléra et avec ton sacré ventre toujours quelque peu foirard ? Je n'ai pas autre chose à te demander. – Je travaille toujours comme un misérable et j'espère dans les premiers jours de janvier, avant le 20, avoir fini ma sempiternelle 1re partie ? Je vais commencer dans une huitaine le dernier mouvement du chapitre VIe, après quoi j'en ai un, petit, de dix pages. Mais que sera-ce ? que sera-ce ? Il y a des jours où je suis las, à en crever, sans compter les inquiétudes, et je continue, cependant !

Je ne lis rien, je ne vois personne, je ne sais rien du tout.

Monseigneur, de son côté, bûche à outrance sa ***Conjuration d'Amboise***. Il m'en a l'air content et pense l'avoir finie dans deux mois.

Pas de nouvelles de Max depuis quelque temps.

Ta vie doit être un peu changée ? Vas-tu à Versailles le dimanche dîner chez Mme Cornu ? Ce doit être dur dans l'hiver.

J'ai ici la fille de mon frère avec ses mômes. Mais tout cela va bientôt déménager, et je serai seul jusqu'au moment où je me ruerai vers la nouvelle Athènes et toi que j'embrasse.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

Croisset, dimanche soir [29 octobre 1865 ?]

Êtes-vous morts ?

Par ce temps de choléra et toutes les bêtises (?) que l'on dit ici sur son compte, ce n'est pas gentil de ne point écrire à votre vieux qui vous embrasse.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Croisset,] mardi soir [14 novembre 1865].

Estranges Bonshommes,

Depuis huit jours j'attends deux fois par jour une lettre de vous, promise par vos Excellences.

Je ne vous demande pas de détails, car vous ne devez guère avoir de temps à vous, mais ceci seulement : à quand la 1re ? Est-ce pour le 1er décembre, positivement ? Voilà tout ?

De plus, je vous avais prié de me dire si la Princesse a mis au chemin de fer son aquarelle. Elle m'a averti de l'envoi, il y a un mois ! Qu'est-ce que ça signifie ? Répondez-moi sur ces deux points, S.V.P. Je vous embrasse très fort, et vais faire de la gymnastique afin d'avoir les biceps plus terribles à la 1re d'*Henriette*.

À vous.

À CHARLES-EDMOND CHOJECKI

[Croisset, vers le 15 novembre 1865.]

Très Cher,

Je n'ai pas fini !… Je touche à la terminaison de la première partie. Quand arriverai-je au bout des deux autres ? Apollon, Dieu des Ratures, seul peut le savoir !

Ouïssez d'ailleurs ceci, ô mon mignon ! ***Madame Bovary*** m'ayant, de bénéfice net, ***coûté trois cents francs***, lorsqu'il fut question de publier ***Salammbô***, mes intimes, ma famille, mon domestique, les cochers de fiacre qui s'intéressaient à moi, bref, tout le monde m'engagea à ne point (par prudence) traiter moi-même avec le sieur Lévy… Et puis mon travail me rapporte si peu que j'ai envie désormais de donner mes livres pour rien du tout. Ce serait ***une pose***, mais distinguée, convenez-en.

Le labeur et le salaire me semblent deux choses tellement loin l'une de l'autre, tellement disproportionnées, que leur rapport m'échappe !… Donc, n'y pouvant rien, je me résigne et, pourvu que je paye à peu près mon papier, je n'en demande pas plus. Nous causerons de tout cela prochainement, à la première des Goncourt.

À ERNEST CHEVALIER

Croisset, lundi [20 novembre 1865].

Mon pauvre cher Vieux,

Que veux-tu que je te dise ? J'ai passé moi-même par là, et je sais qu'en ces désastres les prétendues consolations

que l'on vous donne irritent plus qu'elles n'apaisent. Depuis dix jours, je ne fais absolument que songer à toi, à ta pauvre mère, à tous les tiens, à tous les autres disparus ! Nous avons tant de souvenirs communs, notre vie a été si mêlée pendant longtemps, que nos cœurs doivent encore battre à l'unisson dans de certains jours.

Si quelque chose peut amener un peu de douceur dans ton chagrin, c'est de penser que tu as fait le bonheur et l'orgueil de celle qui n'est plus. Tu n'as à te reprocher envers elle ni une mauvaise action, ni un mot brutal, et sa dernière pensée (si elle a vu sa fin) a été, j'en suis sûr, une bénédiction pour toi.

Mon pauvre cher Ernest, je t'embrasse plus tendrement que jamais, et seul, au coin de mon feu, je converse de loin avec toi, pour pleurer ensemble !

Adieu, mon plus vieil et meilleur ami ! Tâche de t'occuper le plus possible, de t'étourdir par le travail, c'est encore le meilleur cataplasme qu'il y ait pour les blessures de la vie.

Mille tendresses du fond de l'âme.

À SA NIÈCE CAROLINE

Croisset [vers le 20 novembre 1865].

Mon Bibi,

Est-ce que ta grand-mère est vraiment malade, qu'elle redemande Julie ? Arrange-toi pour que j'aie ***ce soir*** des nouvelles un peu explicites de sa santé.

— J'ai reçu ce matin une lettre de la Princesse qui me dit ce que tu verras.

Je te prie de *te* transporter aux deux gares et de faire faire des recherches immédiates. Cela devient drôle ! D'après le billet de la Princesse, je suis sûr qu'elle en a fait faire à Paris, comme me l'avaient dit les Bichons.

Veux-tu que je leur écrive (aux Bichons) pour leur dire, en cas qu'ils ne puissent te donner de places, de vous faire inscrire au contrôle ?

Mon clou ne se passe pas, et je vais remettre de la bouillie.

Envoie-moi demain une citadine à 3 h 1/2 pour que j'aille faire ma visite au général Valazé. Je passerai d'abord chez ta bonne-maman.

Embrasse-la pour moi *et ne perds pas la lettre de la Princesse*.

Ton vieux.

À LA PRINCESSE MATHILDE

[23 novembre 1865.]

Madame et Princesse,

Vous avez dû, depuis deux mois, me trouver le plus oublieux et le plus rustre des mortels. Comment ne pas vous remercier tout de suite d'un pareil cadeau, s'il m'était parvenu ?

Voilà deux jours que je vais à Rouen tout exprès, et après de minutieuses recherches faites sous mes yeux, dans les deux gares, on m'a répondu, comme on l'avait fait tout d'abord, « qu'on n'avait rien reçu pour moi ».

La caisse, sans doute, est restée à Paris ?

On me demande la date précise de l'envoi, le bulletin, etc. J'ai vu le moment où on allait exiger de moi un certificat de moralité !

Êtes-vous bien sûre que la personne chargée de porter la caisse rue d'Amsterdam se soit acquittée de la commission intelligemment ? Mais que Votre Altesse ne se préoccupe pas de tout cela. La semaine prochaine, dès mon arrivée (après avoir eu l'honneur et le plaisir de vous faire une visite), je me transporterai dans les bas-fonds du chemin de fer, décidé à m'y porter aux dernières violences.

Je suis comme vous, très angoissé relativement à ***Mademoiselle Henriette***. Et je vous remercie beaucoup de la bonne place que vous m'offrez pour l'entendre.

Permettez-moi, Madame et Princesse, de vous baiser [les mains] et de vous assurer que je suis votre très respectueux et très affectionné

Croisset, jeudi soir.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Croisset, 23 novembre 1865.]

C'est encore moi, mes Bons. Mais cette fois je ne demande pas de réponse.

Ma nièce et son époux (oui, vous me voyez venir ? Eh bien, non !). Bref, si vous ne pouvez me donner deux balcons, ayez l'obligeance ***de les retenir pour moi au contrôle***, la chose coûtât-elle des sommes insensées.

La Princesse m'offre une place dans sa loge. Si vous aimez mieux que je sois au paradis ou aux latrines, faites. On ne vient pas pour s'amuser aux 1res des amis, mais pour les servir. J'ai répondu à la Princesse « que je la remerciais beaucoup », ce qui ne m'engage à rien. – Quelle politique ! quelle astuce !

Voilà deux jours que je passe dans les deux gares de Rouen ; pas d'aquarelle. La chose sera restée à Paris ? ou aura été remise à un autre chemin de fer ?

J'arriverai à Paris jeudi soir, ou peut-être mercredi soir. Je ***brûle*** d'y être.

Allons, à bientôt. Vous allez avoir une semaine embêtante à passer.

C'est moi qui vous ***emprunterai de l'argent***, si vous avez un succès !

Ne ressemblez pas trop à Dennery, hein ?

Adieu, très chers vieux, je vous embrasse sur vos quatre joues.

(Nuit de jeudi.)

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Croisset,] dimanche matin [26 novembre 1865].

N'y allez pas par quatre chemins, mes Bons. Il est inutile de se débattre avec la censure. Adressez-vous ***directement à l'Empereur***.

J'arriverai à Paris mercredi. Je passerai chez vous entre 6 et 7. – Nous dînerons ensemble et je vous lâcherai à10 heures. – Si vous avez affaire ailleurs, tant pis.

À bientôt.

À JULES DUPLAN

[Croisset,] dimanche [26 novembre 1865].

Vieux Bardache,

J'arriverai à Paris mercredi soir.

Je compte sur ta visite jeudi, entre 9 et 10 heures du matin.

J'aurais dîné avec toi si je n'étais convaincu que le mercredi tu te délectes au sein de la famille, chez ton frère. Tu fais bien, mon bonhomme. La famille est une base, respectons-la !

En conséquence, moi qui suis un homme immoral, j'ai, pour mercredi soir, un rendez-vous lascif. – Si ma divinité me manque de parole, ce à quoi je m'attends, j'irai dîner chez Maxime, ou bien je dînerai seul et j'irai le soir chez la Princesse. Donc à jeudi matin.

Ton géant a fortement pioché depuis six mois. – Et un peu d'air ne lui fera pas de mal.

Adieu, ou plutôt à bientôt.

Je t'embrasse.

Monseigneur sera à Paris avant une quinzaine.

P.-S. – Le pharmacien Durel s'est remarié avant-hier. Les bocaux sont en liesse.

À JULES DUPLAN

[Croisset,] nuit de lundi [27 novembre 1865].

Saint-Florent,

Comme je désire voir l'exposition rétrospective qui ferme le 3, j'arriverai à Paris après-demain, mercredi, à 4 h 20 mn.

Le mercredi n'est-il pas le jour où tu dînes chez ton infect frère le tabellion ?

Dans cette crainte j'ai écrit aux Bichons que je dînerais avec eux, et viendrais les prendre entre 6 et 7. – Mais lesdits Bichons peuvent avoir un engagement ? Dans ce cas-là, je resterais le cul entre deux selles ! Tu serais donc bien aimable de venir au-devant de moi au chemin de fer. – Si je ne te vois pas je serai chez toi de 4 h 1/2 à 5 heures, pour t'embrasser le premier.

À toi.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Croisset, 9 décembre 1865.]

Je suis bien content de savoir le triomphe d'*Henriette* à la seconde. D'Osmoy me l'écrit en même temps que vous. Sa persuasion intime est que si vous tenez encore pendant deux ou trois représentations ce sera un *très grand succès*.

J'avais écrit une *lettre d'injures* au sieur Darcel. – Je l'ai déchirée et j'en ai écrit une autre *plus* verte qui *lui sera lue* (en public). De plus, ce qu'il a dit de la Princesse mérite qu'elle le foute à la porte de son salon. – Il y a longtemps que ce drôle m'agace. Il serait temps de le couler ? Communiquez-lui (à la Princesse) l'article en question. Et notez que D[arcel] fait des bassesses pour avoir la croix.

N.B. Se méfier de Villemot avec qui j'ai causé mercredi soir.

Écrivez-moi un mot pour me dire comment a été la 3e. Tenez-moi ainsi au courant toute la semaine.

Vous avez été crânes l'autre jour et je vous ai admirés tous les deux du fond de l'âme.

Je vous embrasse tous les deux très tendrement.

Samedi matin.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Paris, 9 décembre 1865.]

Ne pas oublier de m'apporter demain l'article de ***Levallois*** !

Quel rhume de cerveau !

À vous.

Samedi.

Venez de bonne heure. L'Idiot est enchanté de votre pièce.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Croisset, 11 décembre 1865.]

Je m'attendais ce matin à un petit mot de vous me disant comment s'était passée la 3e ? J'espère en avoir un, mercredi matin, qui me donne en même temps des nouvelles de la 4e.

Un brave garçon dont je réponds me prie de vous demander des places pour lui et sa femme (il se met à votre disposition pour « la bataille »). Donc, si vous avez deux balcons, faites-moi le plaisir de les envoyer rue Pigalle, 18 à M. Eugène Crépet.

Avez-vous pensé à me recueillir quelques feuilletons. J'attends ce cadeau. – Nom de Dieu, comme j'ai envie que ça tienne !

Envoyez-moi des nouvelles fréquentes pendant 10 ou 12 jours, après quoi je vous laisserai tranquille.

Mille tendresses de votre vieux.

[Croisset,] lundi 4 heures.

P.-S. – Je r'ouvre ma lettre, car je viens de lire un re-article de Darcel (numéro d'aujourd'hui) plus poli que l'autre, mais guère plus bienveillant. D'après lui c'est vous qui faites une cabale.

Il y avait dans un vaudeville de Grassot (je ne sais plus lequel) cette phrase remarquable : « J'éprouve le besoin de ficher des calottes à mon ami de vingt ans. » C'est ce que j'éprouve à l'encontre du susdit.

Tenez ferme.

Re-post scriptum : le Darcel a une place au Louvre. Je souhaite qu'on l'en chasse et qu'il crève de faim, dans le ruisseau. Tel est mon caractère. ***Pas de pitié pour les envieux***.

À HIPPOLYTE TAINE

Croisset, mardi [12 décembre 1865].

Il faut que je vous dise en deux mots, mon cher Taine, combien j'ai eu de plaisir en lisant vos ***Nouveaux essais de critique*** – en voilà de la critique, à la bonne heure !

Je ne connais rien de réussi comme votre morceau sur ***Terre et Ciel***. À chaque ligne on s'extasie, on se dit : « Bien, bien, c'est cela », on éprouve enfin un contentement absolu. – J'applaudis mêmement à votre analyse du bouddhisme. – Ce sont là les deux chefs-d'œuvre du volume. Je connaissais déjà le Balzac et je ne vous en dis rien pour éviter les redites. Vous avez porté sur son œuvre un jugement ***définitif***, il faut tirer l'échelle.

Quant au Racine, permettez-moi de relever un seul mot p. 260 : « On ne trouvait… aucune image assez juste. » – Mille pardons, on ne s'inquiétait pas du tout des images. Racine fourmille de vers comme celui-ci :

Cependant de Taxile appuyons les soupirs

parce que le mot ***appuyer*** ne lui représentait rien aux yeux ; – « couronner la flamme » est fréquent au XVIIe siècle parce que ***flamme*** pour eux voulait dire « amour » et ***couronner*** : « récompenser par un heureux mariage ».

Oui, ces hommes-là s'occupaient de style. Mais ils le prenaient à rebours. Pourquoi n'y a-t-il pas une image fausse dans les poètes du XVIe siècle, – et peut-être pas une précise ou originale dans ceux du XVIIe ? La rage de l'***idée*** leur avait enlevé tout sentiment de la n***ature***. Leur poétique était antiphysique.

Vous avez admirablement fait voir comme il s'emboîtait dans son époque. Mais vous êtes passé maître en ces analyses. – Ce que je voudrais vous voir discuter, doctement, ce sont les procédés ***esthétiques***, et non les sources.

Je vous remercie pour Marc Aurèle – qui est un des saints de mon calendrier –, bref votre volume m'a charmé, et j'attends l'autre (celui que vous m'avez promis) avec grande impatience.

Je vous serre les deux mains très fort et suis, vous le savez, votre

Quand verra-t-on en volume votre voyage en Italie ?

Le tapage de « la Jeunesse des écoles » contre ***Henriette Maréchal*** me semble un signe des temps ?

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Croisset, 12 décembre 1865.]

Comment remercier V[otre] A[ltesse] de son beau cadeau ? Car elle est là ! Je l'ai enfin, cette aquarelle tant cherchée par les gares de Rouen.

Je viens de l'accrocher à mon mur, devant ma table, entre un buste de ma sœur par Pradier et un masque d'Henri IV, en chère et illustre compagnie, comme vous voyez.

Étant un pauvre connaisseur en peinture, mes compliments doivent être médiocrement agréables à un artiste comme vous, Princesse ? Je m'abstiens donc de tout éloge sur cette œuvre, craignant d'en faire de maladroits.

Cependant, permettez-moi de vous dire qu'elle m'a paru charmante ? Où avez-vous trouvé cette jolie tête ? Quel goût dans l'ensemble ! J'adore cette chemise blanche, d'un faire si

large, se mariant aux tons bleus du paysage, et la petite bouche ! et les fleurs ! et le reste ! Tout cela est plein de lumière, de style, de charme et de rêveries.

Eh bien ? et nos amis les de Goncourt ? Comme vous avez été brave, mardi dernier ! Toute la littérature doit vous en être reconnaissante !

C'est en arrivant de Compiègne que vous recevrez ce billet ? Ainsi je vous présente mes hommages, dès votre retour chez vous, Princesse ! Et je me mets à vos pieds en vous priant de croire que je suis

votre très respectueux et sincèrement affectionné serviteur.

Croisset, mardi soir.

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Croisset, 14 décembre 1865 ?]

Madame et Princesse,

Voici la carte photographique que vous avez eu la bonté de me demander. Je la reçois à l'instant même et vous l'envoie bien vite, en vous priant d'excuser mon retard involontaire.

Tel est le résultat de trois essais ! Celui-là vaut-il mieux que les deux autres ? J'en doute. Il me semble que je n'ai pas, d'habitude, la main droite si noire, ni l'œil gauche si malade ?

Je suis chargé près de V[otre] A[ltesse] d'une commission assez ridicule. La voici :

Vous rappelez-vous la propriété du sieur Narcisse Crépet, que vous avez visitée l'année dernière ? Eh bien, ce jeune bourgeois ***vient de manquer*** (style rouennais) de trois millions (rien que cela) pour avoir joué, inconsidérément, sur les cotons ! Or il faut de l'argent, et tout de suite, et le plus possible ! Donc on est venu m'obséder pour que je propose à Votre Altesse ladite propriété de Varengeville, moyennant la somme de 240 mille francs. J'ai eu beau répondre un tas de choses, il a fallu promettre que je vous ennuierais. C'est fait ! Excusez-moi donc !

Et plaignez-moi, Princesse, car me voilà revenu au travail et à la solitude…

Je me mets à vos pieds, vous baise les mains, et suis, Madame (quoique la formule soit banale) très sincèrement

vôtre.

Croisset, jeudi, 6 heures du soir.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Croisset,] mardi [19 décembre 1865].

Eh bien ? est-ce vrai ? Votre pièce est retirée par ***ordre*** ? Pourquoi ? J'imagine que votre Préface n'est pas étrangère à cela ? On aura été blessé, je ne sais de quoi ?

Vous avez dit tout ce qu'il y avait à dire. Je vous ai trouvés seulement trop loyaux et ***trop modestes***. Quand on est braves comme vous, on peut être crânes. Quand on a votre talent, on doit être fiers !

La mesure autoritaire m'étonne d'autant plus qu'un bourgeois de Rouen (qui a assisté à l'une des dernières d'*Henriette*) m'a dit, hier, que tout s'y était très bien passé.

Tout cela est d'un incroyable à devenir fou !

J'ai relu ***Henriette*** deux fois. ***C'est bon***. Voilà mon avis. Et je m'y connais autant que Darcel.

Je vous supplie de m'écrire un peu longuement. – Et même le plus longuement que vous pourrez.

Je sens qu'il y a du Prêtre dans votre cabale ? La Sociale n'a pas cet acharnement ? Et puis, avant tout et surtout, vous avez ***le style***, cette chose qui ne se pardonne jamais.

Qu'est-ce que la Princesse dit de tout cela ?

Tandis que l'on supprime votre pièce pour satisfaire au vœu de Pipe-de-bois, on chasse des écoles les étudiants qui ont parlé à Louvain. – C'est l'équilibre. Ô sainte Voyoucratie !

Adieu, mes pauvres chers vieux. Comme vous devez être las ! et énervés, maintenant ! Mais, sacré nom de Dieu ! Vous êtes de bons bougres. Vous pouvez vous dire cela à vous-mêmes dans le silence du cabinet. Et nous faisons un beau métier, après tout, puisqu'il fait crever de rage et d'envie jusqu'à la « Jeunesse des écoles ».

Des détails, hein ?

Je vous embrasse et vous aime encore plus, si c'est possible.

Votre

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Croisset, 23 décembre 1865.]

Votre Altesse m'ayant permis de lui demander quelquefois de ses nouvelles, c'est ce que je fais, aujourd'hui, Princesse, en vous priant de m'envoyer un peu de votre écriture.

Voilà un bien mauvais temps pour votre atelier. Et vos toiles, par ces tristes lumières, doivent rester sur le chevalet ? Mais je doute que les jours de Paris soient aussi abominables que les nuits de Croisset. Le vent, la pluie, la grêle, « tous les éléments sont déchaînés », comme disent les poètes tragiques ; et je passe des heures qui manquent de gaieté. Surtout quand je pense à la rue de Courcelles, ce qui souvent arrive.

Le temps, du reste, n'est pas aux humeurs folâtres. J'ai reçu des Goncourt une épître où ils me paraissent s'ennuyer démesurément. L'homme de lettres est un animal mélancolique. Et puis il leur manque tant de choses, à ces pauvres gens ! Toujours quelque tempête les secoue !

J'ai déjeuné dernièrement avec un homme bien ***d'aplomb***, M. Leroy, le préfet de Rouen.

Il m'a fait boire à votre santé, et m'a parlé de vous, Princesse, en des termes qui m'ont attendri.

C'est, à ce qu'il paraît, mon rival en sucre de pomme. J'espérais le dépasser par les ***cheminots***, mais on n'en fait pas encore. Que ne suis-je boulanger !

Voilà le Jour de l'An, bientôt. Que les visites vous soient légères ! N'est-ce pas, actuellement, le souhait convenable ? Et soignez-vous ! Prenez garde à ces affreux brouillards.

J'attends avec impatience le moment où je pourrai vous voir, et vous assurer, de nouveau, Princesse, que je suis votre très humble et sincèrement dévoué et affectionné

Nuit de samedi.

À HIPPOLYTE TAINE

[Croisset,] 25 décembre 1865.

Merci bien, cher Ami, mais je possède depuis longtemps votre *Tite-Live* et votre *La Fontaine*. – Ce que je n'ai pas lu de vous c'est le guide aux Pyrénées.

J'ai fait à votre *Philosophie de l'art* des traits sur les marges. – Comme ce livre est le résumé de votre doctrine il nous servira à une définitive discussion – les coudes sur la table –, *inter pocula*.

Je vous souhaite pour 1866 pas trop de spleen et beaucoup de travail. Le reste est secondaire.

À vous.

Nuit de Noël, il y a des gens qui font le réveillon maintenant ; est-ce drôle !

À ADÈLE HUSSON

[Paris, 1865-1866 ?]

Le plus adorable des moutons,

Oui, nous ramènerons nos deux trombines dimanche prochain dans votre cher logis.

Comment ne pas vous adorer ?

Je me dépose à vos pieds ainsi que mon associé, et suis vôtre.

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Croisset, vers le 1er janvier 1866.]

Madame,

Si j'étais à Paris, j'irais déposer mon nom chez votre concierge, ce qui serait une façon silencieuse de vous faire mes compliments. Permettez-vous que je les écrive, Princesse ?

Que faut-il vous souhaiter ?

Du soleil, l'hiver, pour vos promenades ; de la pluie, au printemps, pour vos gazons ; pas de maladies à vos toutous ; d'entendre la plus belle musique du monde et de rencontrer de bons livres.

Quoi encore ? Que vous manque-t-il ?

Si vous avez un chagrin, qu'il s'en aille ! Un désir, qu'il s'accomplisse !

Je voudrais être dévot afin de prier le Ciel pour vous, et bien qu'aujourd'hui soit le jour des mensonges, je vous prie de croire, Princesse, que je suis

votre très affectionné et très dévoué

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Croisset,] jeudi, 2 heures [4 janvier 1866].

Entendu : vous me trouverez samedi prochain dans la gare de la rue Verte à 1 h 25 mn.

Mais :

Vous ne prétendez pas abuser de moi jusqu'à me faire passer un après-midi entier dans mon odieuse patrie. Le dévouement ne va pas jusque-là.

Donc :

Je vous remmène ici, mes chéris, ***où*** vous dînerez et ***où*** vous coucherez. (Je n'admets pas d'observations. Plus un mot ! Sortez !) Nous y taillerons une soignée bavette. Après quoi vous partirez le lendemain si bon vous semble.

Vos lits sont déjà faits. – Ne me refusez pas ça !

À samedi, 1 h 25 !

Je vous embrasse comme je vous aime, c'est-à-dire très fort.

Si vous avez un rendez-vous lubrique vous avez le temps d'écrire pour le remettre au lendemain.

En repartant de Rouen dimanche par le train de 1 h 40 vous serez à Paris à 4 h 20.

Au reste ! merde ! il faut que vous restiez.

MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE À GUSTAVE FLAUBERT

Angers, ce 15 janvier 1866.

Cher Monsieur,

Je viens encore à vous comme à un appui, un consolateur, dont l'intelligence supérieure, le cœur excellent, comprend et plaint mes cruelles souffrances. Le mieux que j'avais éprouvé pendant la belle saison ne s'est pas soutenu. Les brumes de novembre, les frimas de l'hiver, la maladie, la réclusion forcée où je vis 6 mois de l'année, l'aspect désolé de la campagne, toutes ces causes réunies m'ont rendu mes hallucinations intérieures. Plus que jamais je suis la proie des imaginations affreuses ; la confession, cette idée fixe qui m'ôte la raison depuis plusieurs années, est devenue un fléau, un cauchemar incessant. J'ai eu encore mille raisons d'aggravation de mon état moral. Les villes de province sont tristes en général, mais nulle n'est aussi morte qu'Angers, c'est un sépulcre, un tombeau où s'ensevelissent et meurent les intelligences les mieux trempées. Il n'y avait pour moi qu'un élément de vie : le théâtre, et une heure a suffi pour le détruire. Je ne puis aimer que l'opéra, on devait jouer ***La Somnambule*** que toute ma vie j'ai désiré entendre, je m'étais endormie avec l'attente de la réalisation de mon désir ; à mon réveil, j'apprends que le théâtre a brûlé dans la nuit. L'opéra était mon remède, mon lieu de refuge, mon champ d'asile ; je savais que là on ne viendrait pas me tourmenter. Le théâtre était mon seul intérêt dans la vie monotone que je mène. Il ne me reste rien, je n'ai plus de courage, plus de cœur à rien. Ce n'était pas pour moi un plaisir, une distraction. C'était le seul amour qui me restât en ce monde ! Entendre l'opéra m'est plus nécessaire que le pain de chaque jour ; encore s'il me restait une espérance, mais d'ici 4 ans je

serai morte ; où trouverai-je de l'opéra à Nantes, le théâtre est fermé et dans toutes les villes voisines il n'y a rien. Je serais forcée d'aller à Paris, mais je n'y suis jamais allée ; avec ma santé il faudra me loger dans les environs, et puis il me faudra toujours revenir l'hiver à Angers. On remplace ici l'opéra par un cirque. Ce n'est même plus la troupe nomade du roman comique, ce sont des saltimbanques. Il ne nous manque plus que les combats de taureaux et les gladiateurs pour être en tout conformes aux Romains de la décadence. Patience, nous y viendrons ! nous sommes en bon chemin. Ici le sol se couvre de couvents, le clergé règne et gouverne, à voir ce qui se passe on dirait être à la veille d'une guerre de religion. J'ai été bien impressionnée par la mort des deux grand-mères de la ferme que j'habite. J'aimais ces pauvres femmes et je ne puis vous dire tout ce que j'ai souffert en sachant cette mort pendant la nuit à deux pas de moi, car le mur seul sépare nos maisons. Toute ma nature se révolte contre l'idée de la destruction, je ne puis l'accepter ; voir souffrir et mourir l'être le plus infime me fait moi-même souffrir comme si cela m'était personnel. C'est le sentiment de la vie universelle atteinte dans une de ses parties, c'est la fibre humaine qui chez moi est plus sensible que chez les autres. Je ne crains pas la mort, je souffre trop pour ne pas désirer sortir de ce monde qui m'a été si hostile, mais je crains le prêtre, la confession à ma dernière heure ; n'est-ce pas barbare de tourmenter des mourants ? Il vaut mieux habiter avec les sauvages en cela plus humains. Je voudrais me confesser, je ne le pourrais, puisque la seule pensée me rend folle. Suis-je donc destinée à souffrir et à mourir ainsi ? Il me semble pourtant qu'il y aurait un remède et qu'on me laisse périr faute de secours ! Je dois bien vous ennuyer avec mes plaintes. J'ai lu dans un journal que vous écrivez un roman que l'on vante beaucoup. Je me réjouis de le lire, je pense

bien à vous et je vous adresse ma lettre à la campagne où je vous suppose. C'est près de Rouen. J'ai pleuré de regret en lisant que la troupe italienne y chantait, moi qui serais si heureuse de l'entendre. J'ai lu le ***Sylvestre*** de G. Sand, c'est admirable, surtout la dernière lettre. J'ai un ouvrage à faire imprimer, que me conseillez-vous ? Ne m'oubliez pas trop, mille vœux de bonheur pour l'année qui commence !

Adieu, cher Monsieur, croyez à toutes mes sympathies.

M.-S. LEROYER DE CHANTEPIE.

À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE

Croisset, mardi [16] janvier 1866.

Vous avez bien tort de m'appeler ***consolateur***, chère Demoiselle. Je voudrais mériter ce titre, mais que puis-je pour vous, sinon vous envoyer l'assurance d'une sympathie très profonde !

Je vous croyais occupée d'un grand travail historique sur Angers, et j'espérais que votre esprit trouverait du calme dans cette sage besogne. Il n'en est rien, hélas ! et je m'en afflige. ***Forcez-vous*** donc à étudier les faits, les choses, la nature enfin ! Bien que vous soyez dans le courant philosophique moderne, le Moyen Âge vous étouffe. Vous y tenez par des attaches multiples ! Et encore une fois, malgré tout, ***fuyez votre pays***, quittez votre maison comme si le feu y prenait, et toutes vos habitudes qui sont mortelles. Ne soyez pas complaisante pour vos douleurs.

Vous goûtez trop, comme dirait Montaigne, cette délicatesse qui est au giron de la mélancolie.

Vous vous étonnez du fanatisme et de l'imbécilité qui vous entourent. Que l'on en soit blessé, je le comprends ; mais surpris, non ! Il y a un fond de bêtise dans l'humanité qui est aussi éternel que l'humanité elle-même. L'instruction du peuple et la moralité des classes pauvres sont, je crois, des choses de *l'avenir*. Mais quant à l'intelligence des masses, voilà ce que je nie, quoi qu'il puisse advenir, parce qu'elles seront toujours *des masses*.

Ce qu'il y a de considérable dans l'histoire, c'est un petit troupeau d'hommes (trois ou quatre cents par siècle, peut-être) et qui depuis Platon jusqu'à nos jours n'a pas varié ; ce sont ceux-là qui ont tout fait et qui sont la *conscience* du monde. Quant aux parties basses du corps social, vous ne les élèverez jamais. Quand le peuple ne croira plus à l'immaculée Conception, il croira aux tables tournantes. Il faut se consoler de cela et vivre dans une tour d'ivoire. Ce n'est pas gai, je le sais ; mais, avec cette méthode, on n'est ni dupe ni charlatan.

Je m'en vais demain à Paris où je compte rester jusqu'à la fin du mois. Si vous pensez à moi, écrivez-moi donc boulevard du Temple, 42.

J'ai beaucoup travaillé cet hiver ; j'ai fini la première partie de mon roman. Quand la totalité sera-t-elle finie ? Voilà ce que j'ignore.

Mille bons souvenirs de votre tout dévoué.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris, 3 février 1866.]

Mon Bibi,

Dès le lendemain de mon arrivée, mon domestique a fait la commission de ton mari. Le marchand de poudre dentifrice a répondu qu'il allait en envoyer deux boîtes, et qu'au reste son voyageur était à Rouen. Je mène comme toi une vie agitée, mais non dans le grand monde. Je suis perdu dans les fabriques de porcelaine. – J'ai passé hier tout mon après-midi avec des ouvriers du faubourg Saint-Antoine et de la barrière du Trône. J'avais eu, le matin, la visite d'un conducteur de diligence. – Je vais aller aujourd'hui à la gare d'Ivry. – Rentré chez moi, je lis des traités sur les faïences. Je n'ai pas été au bal des Tuileries ni à celui de l'Hôtel de Ville ; les ***pots*** m'occupent trop.

Hier j'ai dîné chez le père Cloquet. Mardi je dîne avec le Prince. Et, mercredi j'aurai Monseigneur. – Voilà toutes les nouvelles.

Comme je comprends que tu sois ***tannée*** de Rouen en général et de la famille en particulier ! Tout cela vous énerve et vous abrutit. Il est sain pour l'esprit de s'en ***esbigner*** quand on peut.

Dès que tu seras à Paris, je t'engage à aller voir Batty, le dompteur de lions. C'est le seul spectacle où j'ai été. Et où, probablement, j'irai.

Je te fais une prédiction : c'est que si vous restez à Paris un mois, ta grand-mère ne résistera pas à son ennui, et viendra vous retrouver. Elle ferait mieux de s'arranger pour venir avec vous tout de suite.

Adieu, pauvre bibi. Continue à t'amuser, pendant que tu es jeune. Il faut prendre du bon temps quand on le peut, va ! – Quant à moi, j'avoue que j'ai revu Paris et mes amis avec grand plaisir. – J'ai l'esprit assez perverti et le cœur assez dur pour ne pas regretter la campagne, et ne pas sentir le besoin d'aller à la chasse chez Saint-André. – Mais ce que je regrette, c'est ta bonne mine à bécoter. – Si les adorations de M. le Préfet te laissent quelque loisir, écris à ton vieux

Ganachon qui t'aime tendrement.

***

Embrasse pour moi ton ***oiseau***, qui est bien gentil.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris, vers le 9 février 1866.]

Chère Caro,

Ta grand-mère a l'intention de descendre chez moi. Mais je n'avais pas songé que je n'ai pas de place pour Joséphine. Elle va sans doute te montrer ma lettre où tu verras mes explications. Je n'ai pas de place pour mettre un 3e lit chez moi, puisque mon domestique couche dans la cuisine. De plus, il me manque des matelas et des couvertures.

Tu connais assez ta grand-mère pour comprendre qu'elle va croire : que je ne veux pas la recevoir et que tout cela est un prétexte. Tâche de lui faire entendre raison. – Je ne demande pas mieux que de la loger. Mais, franchement, Joséphine me gênerait, outre que je ne vois pas moyen de nous tasser tous dans mon domicile. Il faut donc : 1° ou qu'elle se résigne à se passer de femme de chambre ; 2° ou

que j'envoie chaque soir mon domestique coucher à l'hôtel, ou 3° que ta grand-mère descende au Helder, ce qui franchement serait plus simple et plus commode pour elle et pour moi. – Mais je me pendrais plutôt que de le lui dire, moi-même. Et je te prie, ma chère Carolo, de ne pas lui dire que je t'ai écrit à ce sujet. ***Je compte sur ta discrétion***.

Et t'embrasse.

Ton vieil oncle.

Réponds-moi tout de suite, de manière à ce que j'aie une lettre dimanche matin. –

Dimanche soir, je passerai au Helder si mon rhume a diminué. Je ne fais que tousser, cracher et moucher.

À GEORGE SAND

[Paris, 11 février 1866 ?]

C'est demain lundi jour de Magny, chère Maître.

J'y serai, bien entendu. D'ici là je vous embrasse.

Dimanche matin.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris, 15 février 1866.]

Chère Caro,

Je ne sais pas si je pourrai aller te voir rue du Helder lundi matin, parce que ce jour-là j'aurai à faire ranger mon logement pour ta grand-mère ; je dîne chez Sainte-Beuve et je dois prendre en route Mme Sand. Aussi est-il peu probable que j'irai au chemin de fer au-devant de ma mère.

Si tu ne me vois pas dimanche soir à ton hôtel, entre 11 heures et minuit, tu serais bien aimable de venir chez moi le lundi dans la matinée. Je voudrais te parler.

J'espère que tu vas te reposer un peu. Car si tu continuais ***la vie brûlante***, tu te ferais crever, mon bibi.

Comme il y a longtemps que nous ne nous sommes vus ! J'ai bien envie de te bécoter.

Tu vois que ***moi***, je suis un homme exact, et que je réponds de suite aux lettres.

Le Lion amoureux est une infection, et Ponsard un idiot. Tu peux le dire sans crainte. Mais il ***est convenu*** que c'est beau.

Adieu. Je t'embrasse bien fort.

Ton vieux.

Embrasse Ernest pour moi.

P.-S. – Êtes-vous heureux de quitter momentanément votre infecte patrie ?

Re-P.-S. – Je te dispense de faire, de ma part, le moindre compliment à mes amis et connaissances.

À CHARLES-EDMOND CHOJECKI

3 [mars 1866 ?].

Mon cher Ami,

Pouvez-vous m'envoyer trois cartes pour visiter la coupole du Sénat ? Elles seront à l'usage de ma nièce Mme Commanville, de son mari, et de votre serviteur.

Je pense que vous verrez Bouilhet au prochain Magny. D'ici là mille poignées de mains et à vous.

Boulevard du Temple, 42.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris,] lundi soir, 10 heures [5 ? mars 1866].

Mon Caro,

Voici la lettre de Chennevières, tu peux couper la page, et t'en servir.

Je ne sors pas demain mardi (ni le matin ni l'après-midi ni le soir).

Mercredi je serai absent toute la journée.

Jeudi je reste chez moi à travailler.

Vendredi je sors, à 3 heures.

Samedi je dîne chez Baudry.

Quand te verrai-je ? Quand repartez-vous pour l'infect Rouen ?

Ta grand-mère ne m'a écrit qu'une fois depuis son départ (mercredi dernier).

Je baise tes deux jouettes.

Ton ganachon.

À JULES DUPLAN

[Paris, 8 mars 1866.]

Saint-Florent,

Peux-tu me prêter 200 francs jusqu'au milieu de la semaine prochaine ? Une bêtise de mon cousin Bonenfant fait que je suis sans le sol.

Je ne bougerai de chez moi ni aujourd'hui ni demain.

Merci.

Ton vieux.

Jeudi matin.

À LAURE DE MAUPASSANT

Paris, vendredi [9 mars 1866].

Ma chère Laure,

Comment t'exprimer ma stupéfaction et ma douleur ? Je n'ai appris l'affreuse nouvelle qu'hier au soir, seulement. J'en suis encore écrasé.

Je t'aime trop pour te donner des consolations, et te dire de ces choses banales qui exaspèrent la souffrance. Pleure, ma pauvre vieille amie, pleure tant que tu pourras ! Celle que tu as perdue mérite toutes les larmes, car personne plus qu'elle ne fut intelligent, bon, dévoué, charmant ! Quelles vacances de Pâques je passais autrefois à Fécamp ! Quels souvenirs exquis ! Quelles conversations avec mon Alfred et vous ! Je n'ai retrouvé cela, nulle part !

Il me semble entrer encore dans votre cour de la Grande-Rue, et apercevoir Mme Le Poittevin sur la terrasse, près de la volière…

Que vas-tu devenir ? Comme tu vas te trouver seule ! Comme je te plains !

Adieu, ma pauvre Laure. Tâche d'avoir du courage pour tes enfants ! Dis de ma part à Virginie tout ce que je t'écris à toi-même.

Je t'embrasse. Ton vieux camarade et ami.

À SAINTE-BEUVE

Paris, lundi [12 mars ? 1866].

Mon cher Maître,

Avez-vous pensé à moi ? Pourriez-vous me dire ce qu'il faut lire pour connaître un peu le mouvement néo-catholique vers 1840 ? Mon histoire s'étend de 1840 au Coup d'État. J'ai besoin de tout savoir, bien entendu, et, avant de m'y mettre, d'entrer dans l'atmosphère du temps.

Si vous avez quelque livre ou recueil qui puisse m'être utile, ***L'Avenir*** par exemple, vous seriez bien aimable de me le prêter.

Je ne puis aller vous voir, parce que j'ai un horrible clou qui m'empêche de m'habiller. – Il m'est impossible d'aller aux bibliothèques. Je perds mon temps et je me ronge.

Mille poignées de main de votre

À FRÉDÉRIC FOVARD

[Paris, 15 mars ? 1866.]

Eh bien, cher vieux, et le Lévy ? Y as-tu songé ? Quelle réponse ?

Je suis ***fixé*** chez moi par un horrible ***clou*** à la cuisse. Voilà ce qui m'empêche d'aller moi-même m'informer de mes affaires. Si tu passes demain ou après-demain ou dimanche dans mon quartier, tu es sûr de me trouver.

À toi. Ton

Jeudi, 4 heures.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris,] vendredi midi [16 mars 1866].

Pauvre loulou ! tu m'as l'air de t'ennuyer bien fort dans ta noble patrie ? C'est, quant à moi, l'invariable effet qu'elle me produit depuis mes plus tendres années. L'aspect de Rouen a quelque chose de ***mastoc*** qui vous écrase ! Conve-

nons-en ! Mais, en revanche, les habitants sont très gentils, on ne peut plus bienveillants, et démesurément spirituels. Je te conseille de te précipiter dans les Beaux-Arts et de reprendre Montaigne. Ça te consolera.

J'ai présentement un clou à la joue droite, un autre sur la rotule du genou gauche et un troisième au milieu de la cuisse droite, lequel est gros comme un petit œuf de poule. Je ne puis, non seulement marcher, mais me tenir debout, et je suis enharnaché de bandes et enfoui sous les cataplasmes. Cela va me tenir ainsi cinq à six jours au moins. – Je vais en profiter pour ne pas sortir et travailler. Je suis privé dimanche prochain d'entendre une comédie du divin Feuillet chez la Princesse.

Je ne sais encore si c'est demain ou de demain en huit que je verrai Monseigneur.

Je ne vois pas d'autres choses à narrer, mon Caro. Si ce n'est que je regrette tes visites, bien qu'elles fussent rares et courtes.

Et je t'embrasse ainsi que ton époux.

Ton vieux ganachon d'oncle.

P.-S. – Si tu t'ennuies trop, en faisant beaucoup de bassesses tu pourrais arriver à te faire inviter chez Saint-André !!!

Ou bien, va un peu à Ouville. La société des enfants t'amusera. Rien n'est charmant comme la famille à la campagne !

LA FAMILLE ET LA CAMPAGNE
Horrid, horrid, most horrid

SHAKESPEARE.

Dis à ta bonne-maman que je lui écrirai dès que j'aurai reçu sa lettre.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris,] jeudi midi [29 mars 1866].

Mon pauvre Bibi,

Ta grand-mère m'a écrit que tu étais pâlie, maigrie, et fatiguée. C'est le résultat d'un hiver trop échevelé et de la vie brûlante de Paris. Tâche de te reposer et de reprendre ta bonne mine. Quant à moi, voilà quinze jours que je suis dans l'impossibilité de marcher et même de me tenir debout, ce qui joint à mes trois semaines fait que, depuis deux mois, j'en ai passé plus d'un chez moi. Telles sont mes folichonneries dans la capitale. – J'ai voulu dimanche aller dîner chez Mme Husson et m'en suis très mal trouvé. – Aujourd'hui, pour la première fois, je n'ai plus de cataplasmes ; j'en profite pour me purger, si l'on peut s'exprimer *rainsi*. Je profite de mes arrêts forcés pour travailler. – Et quand je reviendrai à Croisset, au milieu de mai, j'aurai, probablement, fini le 1er chapitre de ma seconde partie. Le 2e et le 3e me demanderont plus d'un an ! C'est pire que les clous, cela.

Monseigneur est parti hier matin pour s'embêter dans sa famille pendant les vacances de Pâques !

Je ne pense pas que ***Spirite*** t'amuse ? Dis-moi ce que tu en trouves. Écris-moi une lettre littéraire comme pour la Divine ; ça flattera ma vanité. Son auteur (l'auteur de ***Spirite***) va bientôt marier sa fille, ce qui ne l'amuse pas du tout. Je serai probablement témoin du mariage. Ce sont des histoires à la fois comiques et lamentables.

Recommences-tu à faire de la musique ?

As-tu repris ce brave Montaigne ?

Je devais demain dîner avec Grimaux. La chose me sera impossible. Je n'ai pas été lundi à Magny, ni hier chez la Princesse. – Ma seule distraction consiste à regarder, de ma table, les voitures sur le boulevard. – On vient me voir et j'ai d'ailleurs mes dimanches.

Vous ne me donnez jamais de nouvelles de mon ami Fortin ?

Adieu, pauvre loulou, embrasse pour moi ta grand-mère et ton époux.

Deux gros baisers de nourrice sur tes bonnes joues.

Ton vieil oncle qui t'aime.

À JULES DUPLAN

[Paris, 30 mars 1866.]

Cher Vieux,

J'imagine que tu vas venir me faire une visite ce soir, puisque dimanche tu déjeunes chez Maxime ?

Au lieu de te présenter à 8 heures, viens à 6 h 1/2. Je te ferai *faire GRAS* comme il convient à un philosophe. – Tu te trouveras avec un ami ***partageant tes principes***.

À bientôt.

Vendredi, 4 heures et demie.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Mars-avril 1866 ?]

Ma chère Nièce,

Comme je pense toujours à toi je te confie ce livre que m'a prêté Monseigneur. Étudie-le ! apprends-le ! bourre-t'en !

Je tiens à ce que tu m'en répètes, quand je te verrai, les plus beaux passages.

Plût à Dieu que nos princes actuels nous offrissent d'aussi beaux exemples !

On peut y puiser, dans toutes les conditions, d'utiles enseignements pour la vie, avec laquelle j'ai l'honneur d'être.

Ton tendre oncle CRUCHARD.

Nota bene. C'est *sérieusement* la seule bonne histoire de France que je connaisse.

À THÉOPHILE GAUTIER

[Paris,] mercredi, 4 heures [mars-avril 1866].

Vieux Théo,

Je devais aller dîner chez toi aujourd’hui avec Maxime. Mais il m’a écrit que ce serait pour mercredi prochain.

Je t’attends demain pour 7 heures. Arrive !!!

À FRÉDÉRIC FOVARD

[Paris,] mardi soir [3 avril 1866].

Eh bien ! et le Lévy ?

Tu m’as l’air d’un Monsieur qui m’a complètement oublié depuis un mois ? – dont j’ai passé la plus grande partie embrené de cataplasmes.

As-tu vu l’enfant d’Israël ? Que dit-il ? Dois-je m’écrier comme Athalie : « Dieu des Juifs, tu l’emportes ! »

Tâche, mon cher vieux, de lui tirer ***une prime*** (qu’il me doit, franchement) et en désespoir de cause, une avance. C’est une démarche qui me répugne, personnellement, beaucoup. Je me fie à ta vieille amitié pour avoir des monacs, le besoin s’en faisant de plus en plus sentir.

Mille tendresses de ton

À FRÉDÉRIC FOVARD

[Paris,] vendredi soir [6 avril 1866].

Cher Ami,

Tu as ***bien fait***, en somme, ***potius mori quam fœdari***, comme disent les hermines de Bretagne. Et maintenant que tu m'as rappelé à la décence, je te remercie de ton inaction. Mieux vaut se serrer le ventre que faire petite figure devant les enfants d'Israël. Soyons catholique et hidalgo ! seulement tu me permettras de m'écrier, comme dans Racine : « Dieu des Juifs, tu l'emportes ! »

Quant au traité, rien à y changer. C'est une affaire mal faite. – Mais faite. Il y a cependant ceci : quand un éditeur a gagné beaucoup (ou espère en gagner beaucoup) avec un livre, il est d'usage que ledit éditeur donne une prime.

Michel lui-même a eu tant de remords relativement à la ***Bovary*** qu'il m'a donné sans aucune réclamation de ma part ***500 francs***, somme énorme par rapport au prix du livre 800 francs.

N'y aurait-il pas moyen, ***tout en gardant des manières***, d'arriver à avoir une prime pour ***Salammbô*** qui lui a rapporté ***plus*** que ***Bovary*** (QUOI QU'IL DISE), vu le prix du volume ?

N.B. – Théo va se mettre, définitivement, à l'opéra.

Enfin, bon vieux, arrange tout comme bon te semble. Je te laisse la direction de mes intérêts et de ***mon honneur***.

À toi.

J'irai te voir très prochainement.

À SA NIÈCE CAROLINE

Paris, mercredi soir [11 avril 1866].

Mon pauvre Loulou,

Il me semble que je suis en retard dans ma correspondance ? Je t'en fais mes excuses. Comment vas-tu ? As-tu retrouvé tout à fait ta bonne mine, et repris tes petites habitudes ? Comment se portent la gravure, la musique et le père Montaigne ? Donnes-tu toujours des soirées du grand monde ?

Quant à moi, je suis repris, par les clous, depuis hier. J'ai un cataplasme sur la main gauche (je ne sais pas comment je ferai pour aller dîner demain chez le père Cloquet), j'en souffre même, assez fortement, ce soir. – Ce n'est pas faute, cependant, de me soigner ! Je prends beaucoup de bains et m'abreuve de boissons amères. C'est samedi que je serai témoin du mariage de Judith Gautier. Triste histoire.

***

J'ai reçu une lettre de Mme de La Chaussée (écrite ***soi-disant*** sans que son mari en sache rien) pour me prier de faire nommer son époux chef de bataillon. – C'est un mystère. Quand je lui répondrai, je dois écrire à Mme Vasse. (Je ne trouve pas la ficelle bien forte, ni le procédé d'un goût exquis. N'importe.) Tu peux lui dire de ma part qu'elle demande là une chose ***très*** difficile. Mme Cornu a été deux ans, avant de faire nommer un chef de bataillon. L'Empereur renvoie la demande dans les bureaux ; et c'est comme si on n'avait rien fait du tout. – Je tiens beaucoup, cependant, à obliger Cora ; mais franchement je doute du succès ?

Mme Morin est venue hier pour que je lui fasse gagner son procès. – Tout cela m'honore infiniment. – Mais on me prête une puissance que je n'ai pas.

Malgré mes infirmités, je ne prolongerai pas mon séjour à Paris, au-delà du milieu de mai. – Donc dans six semaines, je serai revenu. Vous seriez bien gentils de choisir ce moment-là pour séjourner un peu à Croisset, afin que je te voie et que je te bécote à mon aise, mon pauvre Caro.

On a donné aux Bouffes une *Didon* où une Salammbô figure. Mais je me prive de ce spectacle. Messieurs les auteurs ne m'ont pas envoyé de billet, ce que je trouve d'une grossièreté insigne. Tel est le genre des gens de théâtre, d'ailleurs.

As-tu lu *Les Travailleurs de la mer* ? Nous causerons de *Spirite*, livre en main. C'est vendredi que paraît l'histoire des *Apôtres* de Renan.

Adieu, pauvre chérie, embrasse pour moi ta grand-mère et ton époux.

Un bon baiser sur tes joues.

Ton vieux ganachon.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris,] mardi soir [24 avril 1866].

Mon Loulou,

T'es-tu bien amusée à Verneuil ? Ce petit voyage a dû faire passer les remords de ta *vertu* ? Tu n'es guère « comme il faut » : *on doit* haïr Paris et raffoler de la campagne.

Ton époux m'a fait part du fameux secret. Et j'ai de suite deviné que la petite chapelle t'avait profondément séduite. Je souhaite que la chose s'arrange, puisque cela vous fait plaisir, mes chers enfants.

Quelle mère Galuchet tu es ! Acheter un château et ne pas acheter un livre dont tu as envie !… Me recevras-tu bien, au moins ? Me donneras-tu des FÊTES !

Quant à moi, étant délivré de clous pour le moment, je passe tous mes après-midi aux bibliothèques publiques à lire des journaux de l'année 1847. – J'en ai encore pour une quinzaine de jours. Rien n'est plus ennuyeux ni plus pénible que de travailler dans ces grandes halles. On y a froid. On y est mal assis. On y fait du bruit. C'est abominable.

As-tu lu ***Les Apôtres*** de Renan ? Je trouve cela superbe. – C'est la seule nouveauté intéressante. Les Bichons vont publier après-demain un nouveau livre.

Le ***Louis XV*** du père Michelet va paraître dans une huitaine. Telles sont les nouvelles des Arts.

Viendras-tu voir l'exposition ?

Adieu, mon pauvre bibi. Ma lettre est stupide. Mais c'est que je n'ai vraiment rien à te dire, sinon que je t'aime et t'embrasse bien fort.

Ton vieux ganachon d'oncle.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Paris, 26 avril 1866.]

Vous avez bien fait de me dédier votre bouquin parce que c'est celui de vous où je retrouve le mieux ***mes Bichons***. Jamais vous n'avez rien écrit de plus personnel.

J'avais vu la chose, cette nuit, avant de m'endormir. – Et elle m'a ***charmé***. C'est le mot juste.

Je vous ferai mes remarques dimanche. Je vais relire votre livre et y apposer des coups de crayon.

Si vous pouviez me donner un exemplaire vulgaire, vous seriez bien gentils.

Je vous remercie, vous embrasse et suis votre

Jeudi, 7 heures du soir.

À SAINTE-BEUVE

[Paris, 1er mai 1866.]

Monsieur le Secrétaire des commandements,

Je vous remercie de m'avoir transmis les ordres de S[on] A[ltesse]. Je compte y obéir, et vous prie d'agréer mes très humbles respects avec l'hommage de ma considération distinguée, etc., etc., etc…

Et je vous serre la dextre.

Mardi matin.

À THÉOPHILE GAUTIER

[Paris, 8 mai 1866.]

Mon cher vieux Maître,

Voici l'embryon de scénario que tu m'as demandé. Il est fait depuis un mois, mais je n'ai pu te le remettre 1° parce que tu as manqué deux Magny ; 2° j'ignore ton adresse à Montrouge.

Tache donc de venir lundi en huit au banquet de Magny !

Adieu. Je t'embrasse. Ton

Mardi matin.

I

Banquet des mercenaires, dans les jardins d'Hamilcar.

Les mercenaires vont partir le lendemain. C'est une orgie d'adieu qu'ils se donnent. – Le second chœur composé de Carthaginois chante : « Il est temps qu'ils partent. Nous en avons assez ou sinon menaces vagues. »

Les mercenaires s'exaltant de plus en plus commettent un sacrilège. Ils veulent prendre le voile de Tanit. – Et vont aller briser les portes du temple qui le contient.

Apparition de Salammbô. Elle les arrête.

Mâtho et Narr'Havas. – Jet du javelot. – Tous se retirent sauf Mâtho et Taanach.

Taanach propose à Mâtho ce que dans le roman Spendius lui a proposé. Elle peut lui donner le voile et en explique les vertus : « Quel intérêt y as-tu ? » dit Mâtho. – « Je te regarderais alors comme maître du monde. » Mâtho ne répond pas d'une manière précise. – Puis quand Taanach est partie : « Ce n'est pas pour toi, mais pour elle » (il se tourne vers la terrasse). « C'est pour celle-là. Pour la voir, pour l'obtenir je ferais tout, je traverserais les airs, l'océan, la terre. » En résumé : « Je prendrai le voile. »

II

La chambre de Salammbô.

Sala[m]mbô et le grand prêtre. Le grand prêtre lui propose comme moyen d'alliance politique de se marier à Narr'Havas. Mais Salammbô préfère la déesse. Invocation à la Lune.

Salammbô rêvasse aux ordres du prêtre, et s'endort, sur un chant doux et vague, tandis que Taanach à part pense à Mâtho tout en lui frottant les pieds.

Salammbô endormie et seule. Mâtho entre. Elle se réveille. Déclaration de Mâtho. Horreur de Salammbô. Fureur de Taanach : « Quoi ! ce n'était pas moi qu'il aimait. »

Au cri terrible de Salammbô la foule accourt, et veut prendre Mâtho. Il rejette son premier burnous et montre en dessous, sur lui, le zaïmph. La foule se recule.

Dialogue en ***a parte*** de Taanach qui fait encore des propositions à Mâtho : « Emporte-moi dans ses plis de feu. – Je

n'emporte pas les esclaves », répond Mâtho. Elle tombe évanouie, ce qu'on attribue à la terreur religieuse.

Mâtho passe au milieu de la foule qui s'écarte. Bien marquer qu'on ne le suivra pas et qu'on a peur de lui.

Salammbô est furieuse de la lâcheté du peuple. Elle chasse tous ces misérables. Puis se penche sur Taanach qui se réveille en hurlant de vengeance, tandis que la foule au loin en fait autant.

« Oh ! comment faire ? qui sauvera Carthage ? » dit Salammbô. Le grand prêtre survenant : « C'est toi ! »

III

La tente.

Mâtho, Spendius, Narr'Havas. – Celui-ci vient offrir son alliance. Elle est acceptée.

« Méfie-toi de lui, dit Spendius, car il est fiancé à Salammbô. » Les deux amis s'épanchent. Énergie de l'un, mélancolie de l'autre : « Pourquoi te tourmenter pour une femme que tu ne verras jamais ? »

Salammbô entre, avec Taanach. – Spendius plein de méfiance tire son épée. Mâtho lui ordonne de s'en aller.

« Que viens-tu faire ? dit Mâtho.

— Parce que je t'aime.

— Ah ! elle l'aime, se dit Taanach. Ce n'est pas là ce qu'elle m'avait dit. Nous devions nous glisser jusqu'à lui

comme des serpents et le tuer. » Puis se tournant vers Salammbô : « Vous oubliez… malheur à vous ! » Mâtho la fait sortir. – Elle sort en méditant une vengeance.

Scène d'amour entre Salammbô et Mâtho. Elle le cajole, tout en regardant où peut être le voile. – Mâtho prend ses avances au sérieux. Mais tout à coup l'incendie éclate. Cris, Spendius arrive l'avertir. Mâtho sort en lui donnant un baiser : « Rien à craindre, je reviens. »

Une fois seule elle se précipite sur le voile et elle le tient quand Taanach rentre en disant : « C'est moi qui ai allumé l'incendie. »

SALAMMBÔ : Partons vite.

TAAN[ACH] : Comment ! Vous ne l'aimez donc pas.

— Non, je voulais le voile, seulement.

— Comment a-t-elle pu l'obtenir, se demande Taanach, elle a cédé ?

— Vous n'avez [pas] été souillée ?

— Si je l'étais, c'est toi qui porterais le voile et non pas moi. »

Elle le met sur ses épaules. Le prêtre venant les prendre dit que la route est libre.

Vue du camp qui brûle et des femmes qui s'enfuient à l'horizon.

IV

Dans le camp des mercenaires battus et mourant de faim.

Spendius et Mâtho avec quelques braves s'en vont pour attaquer Hamilcar. Mais par défiance de Narr'Havas on le confine dans le camp avec les siens. Il s'y était attendu et a donné rendez-vous à ses espions.

Arrivée du prêtre et de Taanach, déguisés. Taanach est chargée par Salammbô d'un message pour Narr'Havas. Mais elle a, en outre, l'espoir de rencontrer Mâtho, de le sauver et de s'en faire aimer, puisque Salammbô ne l'aime pas.

Le prêtre, instruit du plan de la bataille, ou d'un défilé, par Narr'Havas, sort pour aller le dire à Hamilcar. Taanach voudrait suivre le prêtre pour se rapprocher de Mâtho. Mais Narr'Havas la retient.

Trouver moyen d'occuper la scène jusqu'au retour de Mâtho, Spendius et autres.

Ils reviennent enchaînés. Chant de triomphe des Carthaginois et des auxiliaires de Narr'Havas.

Taanach se glisse près de Mâtho : « Si tu veux m'aimer, je te sauve. » Réponse amère de Mâtho : « Je t'abandonne. »

Trouver quel est le moyen que Taanach aurait de sauver Mâtho.

Recrudescence de fureur contre Mâtho. On le hisse sur un éléphant. On voudrait en manger.

V

Mariage de Salammbô.

Processions, danses, etc.

Sur la terrasse, à gauche, au premier plan, le banquet de noces. Narr'Havas, Hamilcar, Salammbô. –

Taanach sinistre et avide.

Arrivée de Mâtho, insulté et déchiré. – Il tombe de faiblesse : « Ne le tuez pas encore », crie la foule.

Mais Taanach descend, avec un couteau, et le tue.

Mort de Salammbô.

Lamentations de toute la ville.

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

[Palaiseau, 9 mai 1866.]

Monsieur Flobaire,

Faut que vous soïet un vraie arsouille pour avoir prit mon nom et en avoir écrit une lettre à une dame qu'avai des bontées pour moi que vous y avez sandoutte étée reçue à ma plasse et héritée de ma quasquete dont gai ressue la votre en plasse que vous y avè laisser s'est des salletées de conduitte de cette dame et de la vôtre faut panser quele manque bien d'educassion Et de tous Les sentiment quele doit d'entendre les poliçonerie infect que vous y ecriver et se trompée sur nos stilles. Ci vous ête contant d'avoir écris Fanie et Salkenpeau, moi je cuit contant de les avoire pas lut. Fau pas vous monté le bourichon pour sa. Geai vue su des Journos que s'était des Vilenit contre la Religion où je cui

rentrer dans son sin depuis le pênes que geai ut de cette dame quele mont fai rentrer en moi même et repentire de mes eqsès avec elle, et pourlor si je vous rancontre avec elle que je ni tient plus, vous orrez mon point sur la gueulle. Sa serat la Reparassion de mes pécher et La punission de vos infamie ansamble. Voilla ce que je vous dit. et vous salut.

GOULARD.

À Palaisot,
Ché Les Fraires.

Il mon bien dits que j'étai punit de frécantée des fil de Téatre et des hauteur.

À FRÉDÉRIC FOVARD

[Paris, 12 mai 1866.]

Cher Vieux,

Eh bien ? Je ne vois rien venir !!! Cependant il faut que je m'en retourne à la fin de cette semaine. Et je voudrais avoir tout réglé d'ici-là.

Si l'Israélite refuse de me donner une prime de 3 mille francs, tâche, parmi les capitalistes de ta connaissance, de me trouver 6 mille francs que je rendrai dans quelques années (fixe l'époque toi-même) avec les intérêts accumulés. – Enfin ***je te supplie*** de t'arranger pour que je sois, de suite, TRANQUILLE pendant quelque temps. Tu ne te doutes pas combien je suis profondément embêté et irrité par cette pe-

tite gêne. – Je ne me livre pourtant pas à de grandes débauches et ma vie est peu rigolboche.

Je te remercie d'avance, en comptant sur toi.

Ton vieux.

Samedi matin.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris,] dimanche matin [13 mai 1866].

Je suis bien content de savoir qu'à mon retour je te trouverai à Croisset, ma chère Caro. Cela adoucira les commencements de ma solitude.

Je n'ai pas grand-chose de bien intéressant à te narrer. Voilà à peu près un mois que je n'ai écrit une ligne, étant tout occupé par la lecture des journaux de l'année 1847. – J'en ai avalé, avant-hier, pendant sept heures et demie ! Il n'y a pas de travail plus abrutissant et plus irritant que celui-là ! Je touche à la fin, Dieu merci !

Je voulais aller entendre ***Don Juan*** au Lyrique. Mais je n'en aurai pas le temps, probablement, et je reviendrai sans avoir, de tout l'hiver, mis les pieds dans une salle de spectacle. J'ai passé une heure à l'exposition ; j'y retournerai avec Monseigneur mardi, pour l'acquit de ma conscience. – Car il n'y a rien de bien remarquable.

Ledit Monseigneur est maintenant couché dans mon ***lit***, et ***lit*** le ***Louis XV*** du père Michelet, que je t'apporterai. J'attends mes visiteurs du dimanche, et il est ***9*** heures du matin ! Depuis quelque temps, je me mets à la besogne dès

cette heure-là ! Bref, je mène la « vie brûlante ». J'ai eu hier pour 19 francs 50 de voitures. – Nous avons hier dîné chez Charles-Edmond ; aujourd'hui nous dînons chez Mme Husson, et jeudi prochain chez le philosophe Baudry. Nous travaillerons toute la journée et toute la soirée de demain et mercredi.

Voilà mon existence dans ses plus grands détails, mon cher bibi.

J'ai bien envie de faire la connaissance de M. Joujou. – Embrasse-le pour moi ainsi que le reste de la famille, et garde les meilleurs ***bécots*** pour toi.

Ton vieux bonhomme d'oncle.

Je ne pourrai pas arriver à Croisset avant le jeudi (de jeudi en huit) parce que je resterai un jour plein à Mantes et que je partirai d'ici le mardi.

Tu devrais retarder un peu ton installation là-bas, afin que je ne perde rien du temps que vous y passerez.

Encore deux bons baisers sur tes bonnes joues.

À JULES ROHAUT

[Paris,] lundi matin [14 mai 1866].

Mon cher Ami,

Pouvez-vous me dire où je trouverais la collection du *Tintamarre* de 1847 ? – Il n'y a pas moyen de se le procurer dans aucune bibliothèque publique.

Bouilhet me dit que [vous] allez entrer dans cette sublime institution. Voilà pourquoi je vous demande le renseignement ci-dessus.

Si Commerson possédait la collection de 1847, pourriez-vous la lui emprunter ? Je la rendrais 24 heures après.

Remerciements d'avance et tout à vous.

Boulevard du Temple, 42.

Dernière prière : comme je quitte Paris à la fin de cette semaine, je vous serais très reconnaissant si vous me répondiez de suite ou tout de suite.

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

Palaiseau, 14 mai [1866].

Ceci n'est pas une lettre de Goulard. Il est mort ! Le faux Goulard l'a tué en le surpassant dans le réel et le comique. Mais aussi, ce faux Goulard ne se prive de rien, le drôle !

Cher ami, je viens vous dire que je désire vous dédier le roman qui va paraître. Mais comme chacun là-dessus ***a son idée*** – comme dirait Goulard –, je veux savoir si vous m'autorisez à mettre simplement en tête de ma première page : « À mon ami Gustave Flaubert. » C'est une coutume que j'ai prise de mettre mes romans sous le patronage d'un nom aimé. J'ai dédié le dernier à Fromentin.

J'attends qu'il fasse beau pour vous demander de venir dîner à Palaiseau avec la ***Sirenne*** à Goulard, et quelques autres Goulard de votre espèce et de la mienne. Jusqu'à pré-

sent il fait un froid de chien et ce n'est pas la peine de venir à la campagne pour s'enrhumer.

J'ai fini mon roman, et vous ? J'embrasse les deux gros diamants qui vous ornent la trompette.

JORJE SENS.

Goulard aîné est mon petit Lambert. Il me semble qu'il est assez littéraire comme ça.

À EUDORE SOULIÉ

[Paris, vers le 15 mai 1866.]

Mon cher Ami,

Pourriez-vous me rendre le service suivant : j'aurais besoin de savoir les actes de vandale et d'épicier commis par le père Louis-Philippe dans Versailles. Je tiens moins à ce qu'il a fait comme architecture qu'aux inepties picturales, rallongements ou diminutions de tableaux, etc. Pourriez-vous m'écrire une petite note de cinq lignes là-dessus et me l'apporter lundi prochain chez Magny ?

Si vous saviez, d'autre part, quelques bonnes filouteries en matière d'art, vous me rendriez service en me les indiquant.

Mille cordialités de votre

À GEORGE SAND

[Paris,] mardi matin [15 mai 1866].

Comment donc ! mais avec plaisir ! avec reconnaissance et attendrissement, chèr*e* Maître !

Il me faut remettre le voyage de Palaiseau au mois d'août parce que je m'en retourne aux champs mardi prochain. Ma pauvre vieille maman me réclame à grands cris. – Je vous dirai donc adieu ou plutôt au revoir lundi prochain.

J'ai lu *Monsieur Sylvestre* d'un seul coup et l'ai orné de notes marginales (selon ma coutume). Si j'ai le temps lundi j'apporterai mon exemplaire chez vous et nous en causerons avant d'aller chez Magny.

Vous avez bien raison de m'aimer, ce n'est que rendu.

Je vous serre les deux mains, vous baise sur les deux joues,

Et suis votre

À THÉOPHILE GAUTIER

[Paris, 15 mai 1866 ?]

Je t'attends jeudi (après-demain), cher vieux Maître. – Nous serons complètement seuls et pourrons gémir.

Ton

Mardi.

À THÉOPHILE GAUTIER

[Paris,] mercredi, 6 heures [16 mai 1866 ?].

Mon vieux Théo,

J'ai oublié de t'avertir qu'il ne faut pas que tu viennes dîner demain chez moi. Nous sommes obligés d'aller à Versailles chez ung drôle de nos amis.

À samedi chez le Feydeau.

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

Palaiseau, mercredi 16 [mai 1866].

Eh bien, mon grand ami, puisque vous vous en allez, et que, dans quinze jours, je vas m'en aller aussi en Berry, pour deux ou trois mois, faites donc un effort pour trouver le temps de venir demain jeudi. Vous dînerez avec cette chère et intéressante Marguerite Thuillier qui s'en va aussi. Venez donc voir mon hermitage et celui de Sylvestre. En partant de Paris, gare de Sceaux, à 1 heure, vous serez chez moi à 2 heures, ou en partant à 5, vous serez à 6, et le soir vous pourrez repartir avec mes ***cabots***, à 9, ou à 10.

Apportez l'exemplaire. Mettez-y toutes les critiques qui vous viennent. Ça me sera très bon, on devrait faire cela les uns pour les autres, comme nous faisions Balzac et moi. Ça ne fait pas qu'on se change l'un l'autre, au contraire, car en général on s'obstine davantage dans son ***moi***. Mais, en s'obstinant dans son moi, on le complète, on l'explique mieux, on le développe tout à fait, et c'est pour cela que l'amitié est bonne, même en littérature, où la première condition d'une valeur quelconque est d'être soi.

Si vous ne pouvez pas venir, j'en aurai mille regrets, mais alors je compte bien sur vous lundi avant le dîner.

Sylvanie demande la mort de tous les Goulard. Elle est féroce. Rien n'a pu attendrir ce cœur de bronze. Étaient-ils séduisants, pourtant, ces gaillards-là ! Ah mais non, je n'ai pas eu l'esprit de comprendre pourquoi cette création me fait honneur. Elle est ***gracieuse***, c'est vrai, mais un peu ***légère***, ne trouvez-vous pas ? Le dénouement est risqué. Je vous défie de vous en servir.

Au revoir et merci pour la permission fraternelle de dédicace.

G. SAND.

À GEORGE SAND

[Paris, 18 ou 19 mai 1866.]

Chère Maître,

Ne m'attendez pas chez vous lundi. Ce jour-là je suis obligé d'aller à Versailles. Mais je me trouverai au Magny.

Mille bonnes tendresses de

votre

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris,] samedi, 10 h 1/2 [19 mai 1866].

Mon Bibi,

Tu me demandes ce que je pense de la situation politique et ce qu'on en dit. – J'ai toujours pensé qu'***il n'y aurait pas la guerre*** et on dit maintenant que tout va peut-être s'arranger ?

La quantité de bêtises qui se débite est incroyable. Car fort peu de gens sont en état de pouvoir examiner froidement les choses publiques. Parce que : 1° presque tout le monde y a ses intérêts engagés ; et 2° on aborde le spectacle avec des idées préconçues, des opinions faites d'avance, et un défaut d'études complet. – J'ai bien ri, il y a quinze jours, de voir, après le discours d'Auxerre, les impérialistes furieux contre leur idole ! Ces bons bourgeois, qui ont nommé Isidore pour défendre l'ordre et la propriété, n'y comprennent plus rien ! et ils admirent M. Thiers qui a les idées d'un commis de M. de Choiseul !!! Eh bien, moi, je crois l'empereur plus fort que jamais. – Depuis son entrevue avec M. de Bismarck à Biarritz, il était évident qu'il se brassait quelque chose (mais de tout cela il ne résultera rien que de bon pour la France, momentanément, du moins). L'Italie est tellement exaspérée que, si Emmanuel ne se battait pas, il sauterait. Les bons Italiens vont donc se flanquer une tournée avec l'Autriche. Mais la France ***mettra vite le holà***. – On prendra la Vénétie, on donnera à l'Autriche les provinces danubiennes comme compensation, nos troupes reviendront du Mexique et tout sera fini, ***momentanément***.

Si nous faisions la guerre, nous nous en retirerions avec le Rhin. – Mais je ne crois pas à une guerre où la France s'engagerait très avant, et je n'y crois pas, ***parce que personne n'en veut***.

Quant à la question d'argent, c'est, selon moi, une idée arriérée que de voir dans la dette publique une banqueroute future. Tous les États européens sont dans une situation pire

encore que la nôtre. – On ne fait plus de banqueroute, maintenant. « Vieux jeu. »

L'Angleterre et la Russie sont actuellement avec nous. L'empereur tient l'Autriche sous son genou, et jusqu'à présent, dans cette question de politique extérieure, je le trouve démesurément fort, quoi qu'on dise.

Rien n'est sot comme de répondre de l'avenir. Cependant, je serais, moi, dans les affaires, que j'irais très crânement, maintenant (et j'achèterais de l'Italien).

L'emprunt Ottoman donne 25 pour cent. Voilà tout ce que je sais, mon bibi !

***

À propos de M. de Bismarck, ce qu'on a dit de la mort de son assassin ***est une blague***. Il l'a arrêté, lui-même, et l'a étranglé avec les deux mains, ce que je trouve assez chic.

Sais-tu ce qui me fait croire qu'on donnera les provinces danubiennes à l'Autriche ? C'est que personne n'a succédé à Couza. – Indice, peu remarqué.

En résumé je crois que, si la guerre a lieu, nous y participerons très peu et qu'elle se finira vite. La France ne peut pas laisser détruire son œuvre, à savoir l'unité italienne, et elle ne peut pas elle-même détruire l'Autriche, car ce serait livrer l'Europe à la Russie. – Donc, nous nous tiendrons au milieu, en empêchant qu'on ne se batte trop fort. Mais l'Autriche perdra quelques plumes de son aile, et La Chaussée ne sera pas maréchal de France. Tu sais bien que j'ai fait beaucoup de démarches pour lui.

Adieu, mon bibi. – J'espère que tu vas rester un peu longtemps à Croisset pour que j'aie le temps de t'embrasser

à mon aise. – Amitiés à mon neveu. Embrasse ta mère-grand pour moi.

Ton vieil oncle.

À JULES DUPLAN

[Paris,] samedi, 3 heures [19 mai 1866].

Cher Vieux,

Ne viens pas demain déjeuner chez moi. Ton géant crève de fatigue. Et il a demain 3 rendez-vous, dehors, de 11 heures à 3 heures.

Tu serais gentil de passer chez moi, avant d'aller chez le Mouton. Je pars lundi à 8 heures du matin.

Il faut que je t'embrasse auparavant.

Ton

À CHARLES LAMBERT

[Paris, avant le 22 mai 1866.]

Mon cher Lambert,

Excusez-moi de ne pas aller vous faire mes adieux. Recevez-les ici sur cette feuille de papier. N'allez-vous pas tous les ans au Tréport ou à Fécamp ? Si vous passez par Rouen, cet été, rappelez-vous que Croisset est à un quart d'heure de ladite ville, et que vous y serez reçu avec ivresse.

J'aurais bien voulu, cet hiver, vous voir plus souvent. Mais ! etc… Espérons que l'hiver prochain sera plus bourré de hautes questions.

Adieu, tout à vous.

Je vous serre les mains très affectueusement, cher ami.

À Charles-Edmond CHOJECKI

Croisset, près Rouen, lundi 6 heures [28 mai 1866.].

Mon cher Ami,

Je reçois aujourd'hui même une lettre de notre ancienne intime Béatrix, lettre qui vous regarde autant que moi. Voici l'histoire.

Il s'agirait d'avoir une lettre de recommandation près de M. de La Place consul de France à Maurice.

Vous savez que ladite Person n'est nullement mariée avec le sieur Godefroy, bien qu'ils passent tous deux à Bourbon pour être unis par des nœuds légitimes. Les parents de Godefroy se sont toujours opposés à ce mariage. Ils m'avaient prié d'aller trouver iceux pour leur faire entendre raison, commission que j'ai déniée, n'aimant point à faire des démarches ridicules et inutiles. Godefroy et Beatrix sont décidés à passer par là-dessus et à se marier quand même. Mais ils ne veulent point se marier à Bourbon, ce serait déclarer leur concubinage et nuire à leur fortune. Mais la chose peut s'accomplir dans la colonie française la plus voisine. Donc la Béatrix et son futur mari me demandent, à mains jointes, une lettre ***d'introduction*** près de M. de La Place. Ils me supplient puisque je ne connais personne aux Affaires

étrangères de m'adresser au Prince, à vous, à Doucet, à tous ses anciens amis. Béatrix me conjure d'aller à Paris vous trouver et de remuer ciel et pierre *[sic]* pour lui obtenir cette fameuse lettre d'introduction. Voilà. Remuez-vous donc et faites cela pour cette excellente créature – qui mérite vraiment le prix Montyon. Sa belle-sœur et son frère se sont tournés contre elle et cabalent avec le parti prêtre pour leur faire vendre leur propriété dans des conditions déplorables ; bref elle est dans une position digne de pitié. Quant à M. Jules Godefroy, c'est un garçon très honorable, prix aux Comices agricoles, etc.

La lettre peut être écrite dans les termes ***chauds*** quant à l'honorabilité des protégés, et ***vagues*** pour ce qui est du service à demander. Tâchez donc de faire cela. Vous serez gentil.

Mille tendresses à Mme Julie, ainsi qu'à vous.

Répondez-moi un peu ce qui en est.

N.B. Je ne suis pas encore dégrisé du DÎNER, absorbé il y a dix-sept jours.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset, fin mai-début juin 1866.]

Chère Caro,

N'oublie pas de me rapporter : 1° un gros paquet de journaux que l'on a dû remettre à mon portier peu de jours avant votre arrivée ; 2° le volume du père Michelet (s'il m'en

fait cadeau avant votre départ) ; 3° enfin toutes lettres et brochures qui peuvent être chez moi depuis mon dernier voyage.

Je me réjouis de savoir que mon « humble réduit » vous plaît. Par l'affreux temps qu'il fait, vous êtes mieux chez le ganachon qu'à l'hôtel. Je sais par ta lettre de ce matin que le clou disparaît. Tu vas pouvoir faire des courses, mais tu n'as pas la Divine pour te trimbaler avec elle dans les musées.

Quand revenez-vous ?

Je ne sais pas encore le jour où les Bonenfant s'en iront. Ce sera, je pense, dans le milieu de la semaine prochaine.

Juliette vient d'arriver ici avec ses abominables moutards. – Mais ce n'est que pour déjeuner.

Je me garderai bien de dire à Ed. de Goncourt la rencontre qu'il a faite et sa méprise. – Afin d'éviter un suicide.

Nous avons aujourd'hui à dîner la mère Lebret. Quelle fête !

Adieu, mon pauvre loulou. Je t'embrasse très fort. – Amitiés à ton mari.

Ton vieil oncle.

À CHARLES-EDMOND CHOJECKI

Croisset, lundi soir [4 juin 1866].

Je vous remercie de votre célérité et de votre obligeance, mon cher Vieux.

J'ai envoyé la chose immédiatement.

Je crois que vous *leur* avez rendu un fier service.

Quel homme vous faites ! C'est Beau !

Je vous serre les deux mains et suis votre

MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE À GUSTAVE FLAUBERT

Angers, ce 13 juin 1866.

Il y a longtemps, cher Monsieur, que je n'ai eu le plaisir de vous écrire. J'ai éprouvé bien des crises, depuis [que] le printemps est revenu. Vous devez être à la campagne, pour moi je l'habite toute l'année. Le retour de la belle saison est un événement, mais toute cette vie, toute cette joie m'attriste et me fait pleurer. Le temps n'a rien à m'apporter, que de nouvelles souffrances. Quand je pense à l'existence comprimée ou plutôt opprimée, à laquelle j'ai été condamnée, quand je vois le triste milieu où j'ai été jetée, je me prends dans une profonde pitié. Avec mon désir de savoir, de connaître, je n'ai rien vu, rien appris, avec mes aspirations vers la lumière j'ai vécu dans les ténèbres, comme le captif dans un sombre cachot ! Trouverai-je mieux au-delà ? Puis-je l'espérer ? Dieu le sait et je l'ignore. Je lis en ce moment ***La Pluralité des mondes*** de Flammarion. Je veux lire ensuite ***La Pluralité des existences*** de Pirani et ***Les Grands Mystères*** d'Eugène Nus. On m'a beaucoup vanté ***Le Cosmos*** de Humboldt, mais l'énigme de la vie future est ce qui m'intéresse le plus. Je suis moins tourmentée depuis que j'ai renoncé à la confession ; toutefois, il me faut une religion et je ne puis observer la prescription catholique de la confession. Je crois qu'avec le temps, bien des formes disparaî-

tront, mais il en faudra toujours une et quelle sera la nouvelle forme religieuse ? Ici tout se couvre de couvents, le clergé est seigneur et maître par les richesses et la toute-puissance. J'entends émettre des opinions si étranges que je crois rêver, c'est une exhumation du Moyen Âge. Dans aucun temps je ne vis rien de semblable. La réaction ira jusqu'à l'inquisition ; lorsqu'on la rétablira, je m'en irai, dussé-je mourir à la peine. J'attends toujours, cher Monsieur, un livre de vous, les journaux l'ont annoncé et j'espère que je l'aurai bientôt. La revue a de pauvres romans, il y a décadence générale. Nous sommes toujours sans théâtre. On a publié des brochures contre, il y a des gens qui voudraient l'abolition des théâtres en France et surtout Angers qui est la ville la plus arriérée. Ces gens-là ressemblent aux écrevisses et aux taupes, les unes ont une marche rétrograde, les autres travaillent dans les ténèbres. J'ai le plus grand désir de voir l'Opéra de Paris. Pour cela seul je voudrais aller dans cette ville que je n'ai jamais vue, mais j'ai une si déplorable santé. Tout me blesse et me nuit, je n'existe qu'à la condition d'être au milieu des jardins et des prairies, avec un régime suivi, et comment trouverai-je tout cela à Paris ? D'un autre côté, si la vie physique m'est facile ici, je meurs d'inanition morale. Je fais chercher à Saumur une maison pour y aller entendre l'opéra. Saumur est une petite ville sur la Loire à une heure d'Angers. Je n'y connais personne, mais il y a un théâtre et si vous saviez comme je désire en voir un, il me semblera retrouver un ami ! Je n'ai jamais vécu que de rêves, d'illusions, souvent elles ont été si affreuses que j'ai failli en perdre la raison, mais au théâtre c'est mon idéal réalisé. Ces créations du poète, du compositeur, ce sont mes frères, ma famille, je n'existe que là ! Et vous, cher Monsieur, êtes-vous heureux ? Vous verrai-je quelque jour ! Croyez que ma pensée vole

vers vous souvent, ne m'oubliez pas trop et recevez l'expression de mes meilleures sympathies.

M.-S. LEROYER DE CHANTEPIE.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] lundi, 7 heures du soir [vers le 15 juin 1866].

Tu es bien gentille, ma Caro, de m'avoir donné de tes nouvelles. Il n'en est pas de même de ta grand-mère qui n'a pas jugé à propos de m'écrire depuis vendredi.

J'ai envoyé Julie à l'Hôtel-Dieu aujourd'hui, et je sais par Achille qu'elle va très bien. Elle doit ce soir aller coucher à Dieppe. Quand vas-tu la chercher ? et quand te verrai-je ?

Je n'ai pas vu un chat depuis 3 jours. Je travaille tout l'après-midi et une partie de la nuit. En fait de spectacle j'ai eu celui de l'orage samedi matin. Je vis solitaire et calme.

Adieu, pauvre loulou, à bientôt. Je t'embrasse.

Ton vieux

À ERNEST FEYDEAU

[Croisset,] dimanche soir [24 juin 1866].

Mon vieux Feydeau,

Mon neveu qui lit les feuilles m'a appris que tu avais vendu la tienne.

Je te demande seulement de me dire si c'est pour toi une bonne ou une mauvaise affaire ? voilà.

Détails prolixes sur ton illustre personne.

Quant à la mienne, elle est enfoncée dans une copie féroce. *Si* je travaille bien j'aurai fini la seconde partie de mon roman dans dix-huit mois ! Je n'ose même pas songer à la troisième.

Adieu, vieux.

Je t'embrasse.

Tous mes mamours à ton splendide fils, et mes respects et autres sentiments à ta charmante femme.

À GEORGE SAND

[Croisset, 5 juillet 1866.]

Chère Maître,

Je sais, par des bourgeois, que le roman qui m'est dédié vient de paraître. Je vous en remercie encore, très sincèrement et très profondément. – J'attendrai pour le lire que tout soit paru. Un livre doit être avalé d'une bouchée, puis relu, quand il est de vous.

Je compte vers la fin de ce mois passer deux ou trois jours à Paris. Se verra-t-on ?

Je vous souhaite tout ce que vous désirez, vous aime et vous embrasse.

Votre

Croisset, près Rouen, 5 juillet.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] 8 heures du soir [7 juillet 1866].

Mon Bibi,

La réponse télégraphique de M. Cloquet nous arrive à l'instant, trois minutes après le départ du bateau qui emporte une lettre de ta grand-mère pour toi.

M. et Mme Cloquet seront à Rouen mardi prochain à 3 h 1/2.

Ta grand-mère et moi comptons sur vous pour embellir la réception. J'ai averti M. Cloquet que tu serais ici. Ne nous faites pas mentir. Comme je ne puis retarder mon départ et que les Cloquet s'en iront jeudi, toi et ta grand-mère vous repartirez ensemble pour Dieppe.

Voilà, mon cher Caro. Nous vous embrassons.

Ton vieux factice qui t'aime réellement.

À SA NIÈCE CAROLINE

Croisset, mercredi, 8 heures du matin [11 juillet 1866].

Mon Carolo,

Ta bonne-maman est tellement occupée et dérangée que c'est moi qui suis chargé de t'écrire.

Le père Cloquet est arrivé hier à 3 heures, seul. Mme Cloquet vient demain et ils ne repartiront que samedi. – Nous ne savons trop que faire pour les occuper. – Et quant à moi, ça dérange tous mes petits projets. Je suis obligé de contremander mes rendez-vous. Je partirai de Croisset samedi avec M. et Mme Cloquet.

Ta bonne-maman ne pourra pas être à Dieppe dimanche. Il lui faudra, au moins, un jour ou deux pour resserrer tout son bataclan.

C'est bien fâcheux que tu n'aies pas pu venir pour ***embellir*** notre foyer par ta présence.

Adieu, pauvre loulou. – Amitiés à ton mari. Je t'embrasse bien fort.

Est-ce que tu n'auras pas Flavie ? (Sa mère nous l'a dépeinte comme paralysée. Nous n'y comprenons rien.)

Quand tu la verras, n'oublie pas mes questions sur le ***tiers ordre***.

***

Réponds-moi avant mon départ.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Croisset, première quinzaine de juillet 1866.]

Mes chers Bons,

Merci du Debucourt que j'ai reçu ce matin, et lu *illico* avec plaisir. Vous faites bien de penser à moi, car je pense à vous et vous regrette.

Quand se verra-t-on ?

Je compte être à Paris vers la fin de ce mois, et alors passer quelques jours à Gratien ?

Je demande que vous m'écriviez un peu longuement. – J'ai beaucoup travaillé depuis un mois. – Présentement il est très tard. J'ai la tête cuite et je vous embrasse.

À SA MÈRE

[16 juillet 1866.]
311 King's Road. Chelsea S.W. London.

Chère Vieille,

J'arrive à l'instant à Londres et je ne t'en écris pas plus long, craignant qu'il ne soit trop tard pour la poste.

Je t'aurais envoyé un mot par le télégraphe si je savais au juste où tu es.

J'ai fait une traversée magnifique, mais je suis éreinté par la chaleur.

D'aujourd'hui en 15 je serai rentré à Paris, voulant être à Croisset vers le 19 août, après m'être débarrassé de toutes mes courses, y compris celle d'Ouville et de Dieppe.

Adieu, pauvre chère vieille, écris-moi.

Je t'embrasse bien fort.

Ton fieux.

À SA NIÈCE CAROLINE

[18 juillet 1866.]
311 King's Road. Chelsea S.W. London.

Ma chère Caro,

Comme sur ma dernière lettre écrite à ta grand-mère avant-hier j'ai oublié de mettre au bas de l'adresse ***France***, j'ai peur que cette lettre ne lui soit pas parvenue ? Tu serais bien aimable de me répondre tout de suite. – Ta grand-mère doit être près de toi, maintenant. Donne-lui de mes nouvelles si elle est à Croisset ou à Ouville.

Tu peux lui dire que je vais très bien. Mais c'est à peine si je suis remis de l'épouvantable chaleur que j'ai eue samedi et dimanche derniers. – Il faisait si chaud encore hier que nous n'avons pu sortir. – Nous commencerons nos promenades ce soir.

Je serai revenu à Paris de dimanche en huit, car le temps me presse. Je voudrais être revenu à Croisset le 19 et d'ici là j'ai bien des choses à faire. 19 jours ne seront pas de trop pour Saint-Gratien, Paris, Chartres, Ouville et Dieppe, voulant finir par la bonne bouche. – Comme il y a longtemps que je ne t'ai vue, mon pauvre loulou ! Je t'embrasse bien fort, fais-en de même à ta mère-grand.

Ton vieux ganachon.

Amitiés à ton époux.

Juliette me charge de t'embrasser.

Elle me charge aussi de te dire que tu lui dois une lettre.

Nous causons beaucoup de toi et du vieux temps.

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 31 juillet [18]66.

Mon brave cher camarade,

Est-ce que vous serez à Paris ces jours-ci, comme vous me le faisiez espérer ? Je pars d'ici le 2. Quelle bonne chance si je vous trouvais au dîner du lundi suivant ! Et puis on joue une pièce de mon fils et de moi le 10. Est-ce que je pourrai me passer de vous ce jour-là ? J'aurai de ***l'émotion*** cette fois, à cause de mon cher collaborateur. Soyez bon ami, et tâchez de pouvoir ! Je vous embrasse de tout cœur, dans cette espérance.

Feu Goulard
G. SAND.

À GEORGE SAND

[Paris, 4 août 1866.]

Chère Maître,

Que je sois au prochain Magny, j'en doute, mais je serai certainement à la 1re de votre pièce.

Je compte d'ici là aller vous faire une petite visite.

Je vous embrasse et suis votre vieux goulard surnommé

Paris, b[oulevar]d du Temple, 42.
Samedi matin.

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

[Paris,] samedi soir [4 août 1866].

Cher Ami,

Comme je suis toujours dehors, je ne veux pas que vous veniez pour vous casser le nez à mes antipodes. Venez à 6 heures et dînez avec moi et avec mes enfants que j'attends demain. Nous dînons chez Magny toujours à 6 heures précises. Vous nous ferez un ***sensible plaisir*** comme dirait – comme eût dit, hélas ! – l'infortuné Goulard.

Vous êtes bon frère comme tout de me promettre d'être aux ***Don Juan***. Pour ça je vous embrasse deux fois de plus.

G. SAND.

À GEORGE SAND

[Paris, 5 août 1866.]

Pouvez-vous, mon chère Maître, me dire positivement quel est le jour de votre 1re ? J'aurais besoin de le savoir pour mes petits arrangements ultérieurs.

Pardonnez-moi cette importunité.

Je vous baise les mains.

Dimanche matin, 10 heures.

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

[Paris,] dimanche [5 août 1866].

C'est *jeudi* prochain.

Je vous ai écrit hier soir ; nos lettres se croiseront.

À vous de cœur,

G. SAND.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris,] lundi matin [6 août 1866].

Ma chère Caro,

Es-tu disposée à me recevoir dimanche prochain ? Tu m'as écrit à Londres une lettre bien gentille et, si je ne t'ai pas répondu plus tôt, c'est que je voulais te dire le jour positif de mon arrivée.

Je ne couche pas à Saint-Gratien, mais j'y vais dîner tous les jours. Jeudi, cependant, je resterai à Paris pour assister à la 1re représentation du ***Don Juan de village*** de Mme Sand. – Je passerai la soirée de vendredi et la matinée de samedi chez Monseigneur. – Puis j'irai coucher à Croisset pour me débarrasser de mes nombreux colis, et dimanche enfin je bécoterai ta jolie mine. Telle est mon intention. Dis-moi si elle te convient.

Ne te gêne pas du tout avec moi, bibi. – Si tu avais du monde chez toi, je pourrais très bien reculer mon voyage.

Je profiterai de l'occasion pour aller faire une visite à Ouville. Mais il va sans dire que je resterai plus longtemps

chez mon Caro. – Je compte être revenu définitivement à Croisset l'autre dimanche, le 19, comme je l'avais projeté. La Princesse voulait m'emmener – avec sa bande – passer tout le mois de septembre sur les bords du lac Majeur. Mais le roman ! (le roman qu'il me tarde de reprendre), que serait-il devenu, ô mon Dieu !

Adieu, pauvre chérie. Embrasse ton mari pour moi.

Ton vieil oncle qui t'aime.

Je ***brûle*** de voir le fameux château.

***

Si tu as Flavie près de toi, n'oublie pas de lui demander en quoi consiste le ***tiers ordre***.

À PAUL DALLOZ

Caude-Côte, près Dieppe, 15 août [1866].

Cher Monsieur,

Je vous remercie de vos félicitations et surtout de votre empressement à me les faire. Car c'est de vous que j'ai appris la nouvelle.

J'accepte la moitié des choses aimables que vous me dites. Quant à la cordialité je la prends tout entière et suis votre très dévoué

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

Caude-Côte, près Dieppe, 16 août [1866].

Eh bien ? et vous ? J'ai été tout désappointé de voir à votre place Ponson du Terrail ! Et ma joie est troublée puisque je ne la partage pas avec vous. Mon délire est d'ailleurs médiocre. ***J'ai la tête forte*** et je consentirai encore à vous saluer. N'importe, ça m'embête que mes Bichons n'aient pas l'étoile.

Figurez-vous qu'un facteur de Croisset, idiot, a renvoyé votre lettre du 19 juillet, rue de la Chaussée-d'Antin, 21. J'ignore le sens de cette facétie. Ce qu'il y a de sûr, c'est que votre lettre m'est arrivée, après avoir beaucoup voyagé, il y a six ou sept jours seulement, jeudi dernier, je crois ? Cela vous explique mon long silence.

J'ai été en Angleterre voir des amis. Je suis revenu à Paris. J'ai été à Chartres. J'ai eu la foire. J'ai dîné deux fois chez la Princesse. Je suis ici depuis dimanche, et dimanche prochain je serai revenu à Croisset. Il est temps de se remettre à travailler.

Et vous ? Où en est le roman ? Celui de la mère Sand, qui m'est dédié, me vaut les plaisanteries les plus aimables. J'ai assisté à la chute douce des ***Don Juan de village***. Je ne comprends pas un mot aux choses de théâtre. Pourquoi tant d'enthousiasme au ***Marquis de Villemer***, et tant de froideur aux ***Don Juan*** ? Problème !

Puisque Saint-Victor est avec vous, serrez-lui les deux mains de ma part. Quant à vous deux, je vous baise sur les quatre joues, et suis votre vieux

La pièce de Monseigneur sera jouée vers le 24 octobre.

Et L'Idiot ? En avez-vous quelque révélation ?

À LA PRINCESSE MATHILDE

Caude-Côte, 16 août [1866].

Madame et Princesse,

Comme c'est aimable à vous de m'avoir écrit, tout de suite. J'ai reconnu là votre cœur excellent !

Je ne doute pas du bon vouloir de M. Duruy, mais j'imagine que l'idée lui a été quelque peu suggérée par une autre ? Aussi le ruban rouge est-il pour moi plus qu'une faveur, presque un souvenir. Je n'avais pas besoin de cela pour penser souvent à la princesse Mathilde.

Que faites-vous de la promenade en Italie ? Si vous vous y résignez, je vous souhaite bonne santé, beau soleil, bonne humeur, un bon voyage enfin.

Sinon pourquoi ne viendriez-vous pas à Dieppe, malgré la pluie ? Mais d'ici là elle sera passée.

Je viendrais vous faire une petite visite au bord des flots ; puis je reviendrais vers ma cabane, pour vous montrer aux environs diverses choses intéressantes.

Je me suis permis, samedi dernier, de vous adresser un paquet de chiques et du sucre de pomme – qui doit être mauvais, car ce n'est pas la saison où l'on confectionne cette douceur.

En attendant le plaisir et l'honneur de vous voir, Princesse, je vous baise les mains et vous prie de me croire votre très reconnaissant, dévoué et affectionné

Caude-Côte, près Dieppe, 16 août.

À Croisset à partir de dimanche prochain.

À SAINTE-BEUVE

Caude-Côte, près Dieppe, 16 août [1866].

Cher Maître,

Je reçois la lettre de M. Duruy avec votre petit mot. Merci de l'un et surtout de l'autre. Mais je suis accoutumé de longue date à vos procédés.

Est-ce que la main des amis n'est pas un peu là-dedans ? Je dis d'un ami ou d'une amie ? Cette dernière a été bien aimable aussi, car c'est d'elle que j'ai appris ma nomination.

Mille remerciements de votre sincèrement dévoué.

P.-S. – Ce serait le cas de trouver quelque chose de spirituel et de bien senti, mais je ne trouve rien. Donc, une repoignée de main.

À ERNEST CHEVALIER

Croisset, dimanche [19 août 1866].

Merci de ton bon souvenir, cher vieux Camarade, et de ton empressement à me l'envoyer. – Ce qui me fait plaisir là-dedans, c'est la joie de ceux qui m'aiment. Or tu es au premier rang parmi ceux-là.

Ma mère me charge de t'embrasser pour elle.

Je suis désespéré toutes les fois qu'arrivant à Paris je trouve ta carte chez mon concierge. Mais, cher vieux, je n'habite la capitale qu'à partir de la fin de janvier jusqu'à la fin de mai.

Si tu y viens l'hiver prochain écris-moi donc un mot 24 heures d'avance, pour que nous puissions, les coudes sur la table, causer du ***Garçon***, du vieux temps, et de tous les braves gens qui ne sont plus.

Que devient ton pauvre oncle Motte ? Embrasse-le de ma part, et à toi, cher Vieux, mes meilleures tendresses.

Mes respects à Mme Chevalier.

À AMÉLIE BOSQUET

Croisset, lundi soir [20 août 1866].

Je ne vous ai pas écrit, ma chère amie, parce que je n'avais rien à vous dire, et ce n'est pas gentil de m'en vouloir, car vous savez que je vous aime. J'ai travaillé ***furieusement*** pendant six semaines, de la fin de mai au milieu de juillet. – Puis j'ai été quinze jours en Angleterre, quinze jours à Paris et dans les environs. – Je suis revenu hier de Dieppe,

où j'ai passé une semaine, et me revoilà courbé sur ma table pour deux grands mois. – J'irai à Paris vers la fin d'octobre, voir la pièce de Bouilhet. – Mais je n'y resterai pas, ayant l'intention de passer ici tout l'hiver afin de hâter un peu mon interminable roman, si bien que ma saison ***mondaine*** ne commencera guère avant le mois de mars ?

Mais en revenant de Cambremer vous passerez, sans doute, par Rouen ? Je compte, ou plutôt nous comptons sur votre visite !

Ce qui me fait plaisir dans le ruban rouge, c'est la joie de ceux qui m'aiment ; c'est là le meilleur de la chose, je vous assure. Ah ! si l'on recevait cela à 18 ans !…

Quant à oublier mon procès et n'avoir plus de rancune, pas du tout ! Je suis d'argile pour recevoir les impressions et de bronze pour les garder. Chez moi rien n[e s]'efface ; tout s'accumule.

J'ignorais complètement l'existence d'un livre intitulé *Robert Burat*. Quelle drôle d'érudition vous avez !

Je ne partage pas tout à fait votre enthousiasme pour *L'Affaire Clemenceau*, bien que ce soit de beaucoup l'œuvre la plus forte de Dumas. Mais il l'a gâtée, à plaisir, par des tirades et des lieux communs. Un romancier, selon moi, ***n'a pas le droit*** de dire son avis sur les choses de ce monde. – Il doit, dans sa création, imiter Dieu dans la sienne, c'est-à-dire faire et se taire. – La fin de ce livre (*Clemenceau*) me semble radicalement fausse. Un homme ne tue pas une femme ***après***. On éprouve alors une détente générale contraire à toute énergie. Cela est une grande bévue physiologique, et psychologique.

Ce que j'ai trouvé de mieux, ce sont les lettres de la jeune femme.

Je ne peux rien vous dire du ***Dernier amour*** (dont la dédicace, par parenthèse, me vaut les plus aimables plaisanteries), par l'excellente raison que je n'en ai pas lu une ligne ; j'attends que tout soit fini et en volume.

Mais j'ai assisté à la 1re des ***Don Juan de village***. La chute a été complète, bien que douce. Le public m'échappe de plus en plus ; je n'y comprends goutte. Pourquoi hurlait-on d'enthousiasme au ***Marquis de Villemer*** et bâillait-on d'ennui aux ***Don Juan*** ? Tout cela me semble, à moi, absolument de même calibre.

Eh bien, et vous ? et vos travaux ?

Je n'aurai pas fini le mien avant trois ans ! et il sera médiocre, la conception étant mauvaise. Je prendrai ma revanche dans un autre, où je n'aurai plus de bourgeois, car le cœur m'en lève de dégoût.

Je vous baise sur les deux côtés de votre joli col, aussi longuement que vous le permettrez, et suis vôtre.

À ALFRED MAURY

Croisset, près Rouen, 20 août 1866.

Mon cher Ami,

Ce qui me fait plaisir dans le ruban rouge c'est la joie qu'il cause à ceux qui m'aiment. Et comme d'autre part vous êtes connaisseur en fait de mérite personnel, je vous assure que votre lettre m'a doublement touché.

La mienne vous sera-t-elle envoyée en Suisse ? Sinon, vous la trouverez chez vous, à votre arrivée. Ce sera comme une poignée de main donnée au retour.

Vous êtes trop bon, cher ami. Je ne partage pas vos espérances relativement au roman que je fais maintenant. Je crois, au contraire, que ce sera une œuvre médiocre, parce que la conception en est vicieuse ? Je veux représenter un état psychologique – vrai selon moi – et non encore décrit. Mais le milieu où mes personnages s'agitent est tellement copieux et grouillant qu'ils manquent, à chaque ligne, d'y disparaître. Je suis donc obligé de reculer à un plan secondaire les choses qui sont précisément les plus intéressantes. J'effleure beaucoup de sujets dont on aimerait à voir le fond. Mon but est complexe – mauvaise méthode esthétique, bref, je crois n'avoir jamais rien entrepris de plus difficile. – À la grâce de Dieu, après tout !

Quant aux affaires de ce monde, j'ai été (dans les quinze jours que j'ai passés dernièrement à Paris) singulièrement choqué par la bêtise des Français ! Les bons bourgeois qui admiraient tant M. Thiers sont belliqueux, maintenant. On parle comme sous Louis-Philippe de nos « hontes nationales », on veut des agrandissements de territoire, sans qu'il en coûte un homme ou un centime, – bien entendu tout cela est pitoyable ! La France qui est au fond de son âme catholique m'a l'air attristée de l'abaissement de l'Autriche ! Sent-elle vaguement que l'avenir est aux pays protestants ? Si d'ici un an ou deux nous ne flanquons pas une pile à la Prusse, ce pays nouveau jouera peut-être plus tard, le rôle de la Macédoine ?

En attendant ce qu'il adviendra, profitez de vos vacances, cher ami. Humez l'air ! Reposez-vous, délassez vos yeux, je ne dis pas votre cerveau qui est infatigable.

Je n’ai pas vu Mme Cornu. – Elle est en Allemagne avec son mari. Mais je sais qu’elle va mieux.

Je compte vous rencontrer vers la fin d’octobre.

D’ici là une bonne poignée de main et merci, encore une fois, pour les choses aimables et cordiales que vous avez écrites à votre.

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

Paris, mercredi soir [22 août 1866].

Mon bon Camarade et ami,

Je vas voir Alexandre à Saint-Valéry samedi soir. J’y passerai dimanche et lundi. Je reviendrai mardi à Rouen et j’irai vous voir. Dites-moi comment on s’y prend. Je passerai la journée avec vous si vous voulez, je reviendrai coucher à Rouen si je vous gêne où vous êtes, et je repartirai mercredi matin ou soir pour Paris. Un mot de réponse tout de suite, par télégraphe si vous pensez que votre réponse ne m’arriverait pas par la poste avant samedi 4 heures.

Je crois que je serai sur pied, car j’ai un rhume affreux. S’il empirait trop, je vous télégraphierais que je ne peux pas bouger. Mais j’espère ; je vas mieux déjà.

Je vous embrasse.

G. SAND.

À SA NIÈCE CAROLINE

Croisset [23 août 1866].

Mon Bibi,

La stricte politesse exigeait que je vous écrivisse pour vous remercier de votre gentille hospitalité. Mais ce n'est pas cela qui me « fait mettre la plume à la main ». Voici ce qui arrive :

Je reçois à l'instant une lettre de Mme Sand qui m'annonce sa visite à Croisset pour mardi prochain (en revenant de Saint-Valéry où elle va voir Dumas). Elle me dit qu'elle couchera à Rouen si je ne peux lui donner à coucher et qu'elle en repartira le mercredi.

Veux-tu la voir ? et au lieu d'arriver ici mercredi soir, nous présenter ta ravissante binette dès mardi ? Réponse immédiate, mon loulou. Car, ne sachant où loger Mme Sand, on prépare ta chambre à son intention.

Si tu viens coucher ici mardi, je lui donnerais la mienne et j'irais dormir dans celle du second ? Voilà la question.

Ta grand-mère a voulu que je t'avertisse de cela, de peur que tu ne sois ensuite fâchée. – Fâchée, bien entendu, de ne pas avoir vu G. Sand.

Adieu, chérie. Tire, de ma part, les favoris de mon neveu. Vous étiez très beaux tous les deux, il y a huit jours, dans votre équipage. Mais en revanche, dimanche matin, vous aviez l'air passablement ***vaches***.

Je bécote tes deux joues.

Ton vieil oncle,
BOURG-ACHARD, légionnaire.

À GEORGE SAND

Croisset, près Rouen, vendredi [24 août 1866].

Chère Maître,

Voici ce qu'il faut faire.

Dès que vous serez arrivée à Saint-Valéry vous retiendrez votre place dans la guimbarde qui mène de Saint-Valéry à Motteville. – Autrement vous courez chance d'être retardée dans votre départ.

En partant de Saint-Valéry à 9 heures moins le quart, vous arriverez à Rouen à 1 heure. Là vous me trouverez à la portière de votre wagon, et vous n'aurez plus à vous mêler de rien. – Si vous ne partez pas de Saint-Valéry le matin, vous n'avez plus que le départ du soir à quatre heures.

Vous avez dû recevoir un petit mot, par le télégraphe, pour vous dire que votre chambre vous attend. – Donc, vous coucherez ici.

Soyez assez bonne pour m'envoyer de Saint-Valéry une réponse m'annonçant l'heure exacte de votre arrivée.

Je vous baise les deux mains et suis votre

Si votre rhume ***s'obstinait*** (voir l'Épitre de Casimir Delavigne à Lamartine) et que votre

brûlante haleine
Par secousse en sifflant s'exhalât avec peine.

soyez [sans] crainte, on pourrait humecter

vos poumons irrités
Des sirops onctueux par Chalard inventés.

***

[De la main de Mme Flaubert.]

Je joins mes instances à celles de mon fils, et je compte, Madame, sur l'honneur de vous recevoir.

Votre servante
C[AROLI]NE FLAUBERT.

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

Saint-Valéry, lundi 1 heure du matin [26-27 août 1866].

Cher ami,

Je serai mardi à Rouen à 1 heure. Je m'arrangerai en conséquence. Laissez-moi voir Rouen que je ne connais pas, ou faites-le-moi voir si vous avez le temps.

Je vous embrasse. Dites à votre mère combien je suis touchée et reconnaissante du bon petit mot qu'elle m'a écrit.

G. SAND.

À LA COMTESSE PRIMOLI

Croisset, lundi soir [27 août 1866].

Madame et Princesse,

Je vous remercie bien sincèrement des choses aimables que vous m'envoyez ; le meilleur du ruban rouge c'est ce qui vient ensuite.

J'espérais vous voir à Saint-Gratien et j'ai été désappointé en vous sachant à Versailles. Mais vous vous y plaisez, donc tout est bien. Jusqu'à présent j'avais cru cette ville ennuyeuse. Je me trompais, sans doute, puisque vous y êtes.

Tout le monde est dispersé maintenant. La princesse Mathilde m'avait l'air triste de s'en aller là-bas ? Elle m'a envoyé, la veille de son départ, un petit adieu charmant. La famille me gâte, comme vous voyez.

Après une vacance de cinq semaines passées à Londres, à Paris, à Chartres et à Dieppe me revoilà courbé sur ma besogne jusqu'au milieu de l'hiver, tâchant d'avancer un peu mon interminable roman. C'est bien le dernier de ce genre que je fabrique ! Les vulgarités de la vie sont assez écœurantes sans que l'Art les reproduise ! Pourquoi ne pas se maintenir dans les hautes régions ? Pourquoi ne pas rêver tout ce qui nous manque ?

À propos de rêves, vous devez vous livrer maintenant à de grandes songeries historiques ? surtout si vous lisez Saint-Simon, car c'est le moment. Pardonnez-moi ce conseil et ne vous laissez pas corrompre par l'admiration fanatique de notre ami Soulié pour le Grand roi ! – Promenez-vous, humez le bon air, jouissez des derniers beaux jours et croyez, je vous prie, Madame, au sincère attachement de

votre respectueux et tout dévoué

Si vous voyez bientôt la princesse Julie, seriez-vous assez bonne pour me rappeler à son souvenir ?

Et pour dire au comte Primoli et à M. votre fils combien je suis touché de leurs gracieusetés.

À LA PRINCESSE MATHILDE

Croisset, vendredi soir [31 août 1866].

Eh bien, Princesse, comment s'est passé le voyage ? Sans encombre n'est-ce pas ? Le plus difficile est accompli ! Et le moment du retour ne va pas tarder. Un peu de courage !

Je connais mieux qu'un autre les ***arrachements*** du départ (chaque année, quand je quitte Paris, j'ai une heure douloureuse). Aussi ai-je bien compris tout ce que vous me dites.

Mais plus tard, c'est-à-dire bientôt, vous serez contente de votre résolution, et vous retrouverez Saint-Gratien et la rue de Courcelles avec une émotion de cœur délicieuse.

À propos d'attendrissement, j'en ai eu un, Princesse, en lisant vos dernières lignes, où vous m'annoncez un petit cadeau qui me sera plus doux que la chose en soi. Car l'honneur est partagé par beaucoup, mais cela non pas ! et je ne sais comment faire pour vous répondre et vous remercier.

Je vous trouve, néanmoins, bien sévère pour ***Mon Dernier Amour*** [*sic*]. Ce livre contient, selon moi, des parties très remarquables, entre autres les caractères de Félicie et de Tonino. Quant à ses défauts, je les ai dits de vive voix à l'auteur ; car ***Elle*** est tombée dans ma cabane, à l'improviste, avant-hier, en revenant de Saint-Valery, où elle avait été voir Al. Dumas (les oreilles ont dû vous saigner, Princesse, de tout le mal que nous avons dit de vous). Elle a été comme

toujours très simple et nullement bas-bleu. J'ai de l'expérience en cette matière-là, vous savez.

Je voudrais bien que mon futur roman pût vous amuser ! Il est entrepris pour apitoyer un peu sur ces pauvres hommes tant méconnus, et prouver aux dames combien ils sont timides.

Nous sommes maintenant dans la pluie jusqu'au cou, avec un froid d'hiver. Je vous souhaite donc un plus beau temps qu'ici. Mais vous l'avez, sans doute ? On ne peut rien désirer pour vous que vous ne l'ayez.

La Seine qui murmure sous mes fenêtres me fait songer au lac Majeur. Je m'y transporte en imagination, Princesse, je me mets à vos pieds.

Et suis (la formule se trouve vraie) votre très dévoué et

affectionné.

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

Paris, vendredi [31 août 1866].

Embrassez d'abord pour moi votre bonne mère et votre charmante nièce. Je suis vraiment touchée du bon accueil que j'ai reçu dans votre milieu de chanoine, où un animal errant de mon espèce est une anomalie qu'on pouvait trouver gênante. Au lieu de ça, on m'a reçue comme si j'étais de la famille et j'ai vu que ce grand savoir-vivre venait du cœur. Ne m'oubliez pas auprès des très aimables amies. J'ai été vraiment très heureuse chez vous.

Et puis, toi, tu es un brave et bon garçon, tout grand homme que tu es, et je t'aime de tout mon cœur. J'ai la tête pleine de Rouen, de monuments, de maisons bizarres. Tout cela vu avec vous me frappe doublement. Mais votre maison, votre jardin, votre ***citadelle***, c'est comme un rêve, et il me semble que j'y suis encore.

J'ai trouvé Paris tout petit hier, en traversant les ponts. J'ai envie de repartir. Je ne vous ai pas vus assez, vous et votre cadre. Mais il faut courir aux enfants, qui appellent et montrent les dents.

Je vous embrasse et je vous bénis tous.

G. SAND.

En rentrant chez moi hier, j'ai trouvé Couture, à qui j'ai dit de votre part que mon portrait ***de lui*** était, selon vous, le meilleur qu'on eût fait. Il n'a pas été peu flatté. Je vas chercher une très bonne épreuve pour vous l'envoyer.

J'ai oublié de prendre trois feuilles de tulipier, il faut me les envoyer dans une lettre, c'est pour quelque chose de cabalistique.

À ERNEST FEYDEAU

Croisset, 1er septembre [1866].

Où es-tu, sacré nom de Dieu ! à Paris, ou en Savoie ? Et que fais-tu ? qu'écris-tu ? que deviens-tu ? T'a-t-on payé ***L'Époque*** ? Es-tu bientôt re-père ?

Quant à ton ami, il a été successivement à Paris, à Londres, à Paris, à Chartres, à Mantes, à Dieppe, à Ouville et le revoilà à son travail en train de confectionner le chapitre II de la seconde partie de son interminable livre.

Si je ne t'ai pas écrit plus tôt, mon bon, c'est à cause de tous ces dérangements. De plus j'ai eu pas [mal] de lettres à répondre aux personnes qui m'ont félicité sur mon ruban rouge, honneur partagé avec Ponson du Terrail et que je regrette, Monsieur et très honorable Confrère, de ne point partager avec vous.

J'irai à Paris vers la fin d'octobre pour la pièce de Bouilhet. Mais je ne commencerai ma saison d'hiver qu'en février. Mme Sand m'a demandé dernièrement de tes nouvelles et m'a dit que dans votre dernière rencontre elle t'avait trouvé « froid ». Je t'ai justifié en lui affirmant que tu n'étais plus lubrique. Tu ***mesures*** moins.

N.B. Quel est l'individu qui signe, SIMPLEX, dans ***L'Événement*** ? Il a écrit, m'a-t-on conté, des infamies sur mon compte ? J'ignore quand et m'en fous, d'ailleurs. Adieu, je t'embrasse.

À GEORGE SAND

[Croisset,] samedi, 11 heures [1er septembre 1866].

Comme elle est gentille et bonne votre lettre de ce matin, chère Maître. Elle continue pour moi le regard d'adieu que vous m'avez donné avant-hier dans le wagon. On ne fait que parler de vous depuis votre départ. Car vous avez ex-

trêmement plu à tout le monde. C’est comme ça ! on ne tient pas contre l’irrésistible et involontaire séduction de votre personne.

Il faudra revenir, hein ? et pour plus de temps.

Vous avez oublié un châle de dentelle, qui voyagerait déjà sur le chemin de fer sans la peur que vous ne soyez plus à Paris pour le recevoir, et qu’il se trouve égaré chez votre portier. Répondez-moi un petit mot et on vous l’expédiera tout de suite.

Merci d’avance pour le portrait.

Je vous embrasse tendrement et suis votre

Pas n’est besoin de vous dire qu’on me charge de vous adresser tout ce que je pourrai trouver de plus aimable.

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

[Paris,] dimanche soir [2 septembre 1866].

Renvoyez-moi le châle de dentelle. Mon fidèle portier me le renverra où je serai. Je ne sais pas encore. Si mes enfants veulent venir avec moi en Bretagne, j’irai les chercher, sinon j’irai seule, devant moi, où le hasard me mènera. En voyage je ne crains que moi, les distractions. Mais je prends beaucoup sur moi et j’arriverai à me corriger.

Vous m’écrivez une bonne chère lettre que j’embrasse. N’oubliez pas mes trois feuilles de tulipier.

On me demande à l'Odéon de faire jouer une pièce fantastique, ***La Nuit de Noël*** du théâtre de Nohant, je ne veux pas, c'est trop peu de chose. Mais puisqu'ils ont cette idée, pourquoi donc n'essaierait-on pas ***votre féerie*** ? Voulez-vous que j'en parle ? J'ai dans l'idée que ce serait le vrai théâtre pour une chose de ce genre. L'administration Chilly et Duquesnel veut faire du décor et des ***trucs*** en restant littéraires. Nous parlerons de ça ensemble quand je serai revenue ici. Vous avez le temps de m'écrire encore, je ne partirai pas avant trois jours.

G. SAND.

Tendresses chez vous.

J'oubliais ! Lévy me promet de vous envoyer mon œuvre complète. C'est énorme. Vous fourrerez ça sur des rayons, dans un coin, et vous y puiserez quand le cœur vous en dira.

À GEORGE SAND

Croisset, samedi [8 septembre 1866].

Je n'ai pas eu de chance, dans mon court voyage à Paris, chè*re* Maître.

En apportant chez vous, mercredi, votre châle et les feuilles de tulipier, je comptais, en cas de non-rencontre, me représenter à votre porte le lendemain. Mais le lendemain, j'ai eu rendez-vous de M. Dumaine, qui nous a manqué de parole deux fois dans la même journée. – Bref, la lecture n'a

pas eu lieu. On a eu ***peur*** de nous entendre. C'est partie remise. Et je m'en moque profondément.

Je suis impatient de voir rangés sur une planche tous vos livres. C'est un cadeau, cela – un cadeau royal et qui m'attendrit.

N'oubliez pas non plus le portrait, afin que j'aie toujours sous les yeux votre chère et belle tête.

Où êtes-vous, maintenant ? Moi, je ne reparaîtrai dans les pays civilisés que vers la fin d'octobre, pour la 1re de mon ami Bouilhet.

Je suis complètement seul. Ma mère est dans le pays de Caux, d'où elle reviendra vers la fin de cette semaine. Nous avons bien parlé de vous, depuis votre départ !

Je vous souhaite tout ce que vous pouvez désirer, chère Maître. Je vous embrasse et suis

votre

À GEORGE SAND

Croisset, mercredi [12 septembre 1866].

Chère Maître,

J'ai reçu le paquet de livres. – Ils sont maintenant rangés devant moi. Je vous remercie bien de ce cadeau. On vous admirait et vous aimait, vous voulez donc qu'on vous adore !

Où êtes-vous maintenant ? Je suis seul, mon feu brûle, la pluie tombe à flots continuels, je travaille comme un homme, je pense à vous et je vous embrasse.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] mercredi soir [12 septembre 1866.]

Ma chère Carolo,

Tu m'as écrit de Saint-Martin une lettre qui m'a fait rire, dans « le silence du cabinet », tant tu y dépeins gentillement un ennui des plus cossus. – Pauvre loulou !

Ça ne m'a pas, du reste, bien étonné. Rien n'est embêtant comme la campagne, si ce n'est les bourgeois ; et quand on réunit l'une avec les autres, l'emmerdement (si j'ose m'exprimer ainsi) est complet. – Enfin te voilà rétablie dans ton petit intérieur avec tes petites habitudes, tes petits domestiques, et ta petite voiture. Tu dois te trouver mieux.

Quant à l'histoire de la lecture manquée, c'est bien simple.

Un des directeurs de la Gaîté (Dumaine) a exprimé devant Carjat le désir d'avoir une féerie en dehors des conditions ordinaires. Là-dessus Carjat s'est enflammé pour la nôtre et le rendez-vous a été donné.

Mais une fois arrivés à Paris pour exhiber notre marchandise, les histoires comiques ont commencé : 1° l'associé de Dumaine, Bonvel, était à la chasse ; 2° Dumaine a été appelé à la préfecture et a commencé par nous manquer de parole deux fois dans la même journée. Bref, j'ai parfaitement vu qu'il ***avait peur*** de ma littérature et ne se souciait guère de

l'entendre. Quoique un autre rendez-vous soit donné pour plus tard, pour cet hiver.

Le résultat de mon voyage a donc été nul. – J'ai dîné deux fois avec Monseigneur, avec les Bichons, et avec Duplan qui va partir pour l'Égypte et, en somme, ne me suis nullement ennuyé. Pleut-il à Dieppe comme à Croisset ? Ici il fait un temps abominable et froid. – Mais je fais du feu et je travaille comme un homme.

Mme Sand m'a envoyé la collection complète de ses œuvres : 75 volumes ! Adieu, pauvre bibi. – Quand vas-tu chez Mme Hazard ?

Embrasse ton mari pour moi et dis-lui qu'il te rende la pareille.

Ton vieux ganachon, ta vieille momie, ton vieux bonhomme en baudruche, ton petit oncle – Croûtonneau, ton Bourg-Achard en pain d'épice.

Ton oncle qui t'aime.

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Croisset, 12 septembre 1866.]

Madame et Princesse,

Il faut d'abord que je vous remercie pour les bonnes pages que vous m'avez envoyées de là-bas. Ensuite que je vous dise combien je suis content de vous savoir revenue, puisque vous désiriez ce retour.

L'air du *chez soi* est doux, quand il nous a manqué pendant longtemps. La maison sourit, les murailles vous recon-

naissent, les fauteuils vous tendent les bras, comme pour vous embrasser.

C'est aujourd'hui mercredi. Vos hôtes habituels doivent être chez vous. Je m'y place par la pensée, et ne suis pas un de ceux qui se réjouissent le moins de vous revoir.

Je vous souhaite, toutefois, un meilleur temps qu'ici, où il pleut sans discontinuer, à verse, à flots, par barriques, par océans. Mais je fais du feu et je travaille. Il faut bien se consoler avec des rêves de tout ce qui nous manque, le soleil, et le reste !

Ce qui me manque, surtout, Princesse, c'est de vous voir plus souvent. J'espère avoir cet honneur, qui est un plaisir, vers la fin du mois prochain.

Mais d'ici là, quand vous n'aurez rien de mieux à faire, traitez-moi comme ***en voyage*** et envoyez un peu de vos nouvelles à votre

très dévoué et affectionné.
Croisset, mercredi soir.

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 21 septembre [18]66.

Je viens de courir pendant 12 jours avec mes enfants, et en arrivant chez nous je trouve vos deux lettres, ce qui, ajouté à la joie de retrouver Mlle Aurore fraîche et belle, me rend tout à fait heureuse.

Et toi, mon bénédictin, tu es tout seul, dans ta ravissante chartreuse, travaillant et ne sortant jamais ? Ce que c'est que

d'***avoir*** trop sorti ! Il faut à monsieur des Syrtes, des déserts, des lac asphaltite ***[sic]***, des dangers et des fatigues ! Et cependant on fait des ***Bovary*** où tous les petits recoins de la vie sont étudiés et peints en grand maître. Quel drôle de corps qui fait aussi le combat du Sphinx et de la Chimère ! Vous êtes un être très à part, très mystérieux, doux comme un mouton avec tout ça. J'ai eu de grandes envies de vous questionner, mais un trop grand respect de vous m'en a empêché ***[sic]***, car je ne sais jouer qu'avec mes propres désastres, et ceux qu'un grand esprit a dû subir pour être en état de produire, me paraissent choses sacrées qui ne se touchent pas brutalement ou légèrement. Sainte-Beuve, qui vous aime pourtant, prétend que vous êtes affreusement vicieux. Mais peut-être qu'il voit avec des yeux un peu salis, comme ce savant botaniste, qui prétend que la germandrée est d'un jaune ***sale***. L'observation était si fausse que je n'ai pas pu m'empêcher d'écrire en marge de son livre : ***C'est vous qui avez les yeux sales***. Moi je présume que l'homme d'intelligence peut avoir de grandes curiosités. Je ne les ai pas eues, faute de courage, j'ai mieux aimé laisser mon esprit incomplet. Ça me regarde et chacun est libre de s'embarquer sur un grand navire à toutes voiles ou sur une barque de pêcheur. L'artiste est un explorateur que rien ne doit arrêter et qui ne fait ni bien ni mal de marcher à droite ou à gauche, son but sanctifie tout. C'est à lui de savoir, après un peu d'expérience, quelles sont les conditions de santé de son âme. Moi je crois que la vôtre est en bon état de grâce, puisque vous avez plaisir à travailler et à être seul malgré la pluie. Savez-vous que, pendant que le déluge est partout, nous avons eu, sauf quelques averses, du beau soleil en Bretagne ? Du vent à décorner les bœufs sur les plages de l'océan, mais que c'était beau, la grande houle, et comme la botanique des sables m'emportait, et que Maurice et sa

femme ont la passion des coquillages, nous avons tout supporté gaîment. Pour le reste, c'est une fameuse balançoire que la Bretagne. Nous nous sommes pourtant indigérés de dolmens et de menhirs, et nous sommes tombés dans des fêtes où nous avons vu tous les costumes qu'on dit supprimés et que les vieux portent toujours. Eh bien, c'est laid, ces hommes du passé avec leurs culottes de toile, leurs longs cheveux, leurs vestes à poches sous les bras, leur air abruti, moitié pochard, moitié dévot. Et les débris celtiques, incontestablement curieux pour l'archéologue, ça n'a rien pour l'artiste, c'est mal encadré, mal composé, Carnac et Erdeven n'ont aucune physionomie. Bref la Bretagne n'aura pas mes os, j'aimerais mille fois mieux votre Normandie cossue, ou, dans les jours où l'on a du drame dans la trompette, les vrais pays d'horreur et de désespoir. Il n'y a rien, là où règne le prêtre et où le vandalisme catholique a passé, rasant les monuments du vieux monde et semant les poux de l'avenir.

Vous dites ***nous***, à propos de la ***féerie***. Je ne sais pas avec qui vous l'avez faite, mais je me figure toujours que cela devrait aller à ***l'Odéon actuel***. Si je la connaissais, je saurais bien faire pour vous ce qu'on ne sait jamais faire pour soi-même, monter la tête aux directeurs. Une chose de vous doit être trop originale pour être comprise par ce gros Dumaine. Ayez donc une copie chez vous et, le mois prochain, j'irai, de Paris, passer une journée avec vous, pour que vous me la lisiez. C'est si près de Palaiseau, le Croisset ! Et je suis dans une phase d'activité tranquille où j'aimerais bien à voir couler votre grand fleuve et à rêvasser dans votre verger, tranquille lui-même, tout en haut de la falaise.

Mais je bavarde et tu es en train de travailler. Il faut pardonner cette intempérance anormale à quelqu'un qui vient de voir des pierres, et qui n'a pas seulement aperçu

une plume depuis 12 jours. Vous êtes ma première visite aux vivants, au sortir d'un ensevelissement complet de mon pauvre *moi*. Vivez ! Voilà mon *oremus* et ma bénédiction. Et je t'embrasse de tout mon cœur.

G. SAND.

À GEORGE SAND

Croisset [22 septembre 1866].

Moi, « un être mystérieux » ! chère Maître, allons donc ! Je me trouve au contraire d'une platitude écœurante, et je suis parfois bien ennuyé du bourgeois que j'ai sous la peau. – Sainte-Beuve, entre nous, ne me connaît nullement, quoi qu'il dise. Je vous jure, même, (par le sourire de votre petite-fille) que je sais peu d'hommes moins « vicieux » que moi. J'ai beaucoup *rêvé* et très peu exécuté. Ce qui trompe les observateurs superficiels, c'est le désaccord qu'il y a entre mes sentiments et mes idées. Si vous voulez ma confession, je vous la ferai tout entière.

Le sens du grotesque m'a retenu sur la pente des désordres. Je maintiens que le cynisme confine à la chasteté. – Nous en aurons à nous dire beaucoup (si le cœur vous en dit) la première fois que nous nous verrons.

Voici le programme que je vous propose. – Ma maison va être encombrée et incommode pendant un mois. – Mais vers la fin d'octobre, ou le commencement de novembre (après la pièce de Bouilhet), rien ne vous empêchera, j'espère, de revenir ici avec moi, non pour un jour comme vous dites, mais pour une semaine, au moins. Vous aurez votre chambre « avec un guéridon et tout ce qu'il faut pour

écrire ». Est-ce convenu ? Nous ne serons que trois, ma mère comprise.

Quant à la féerie, merci de vos bon[ne]s offres de service. Je vous ***gueulerai*** la chose (elle est faite en collaboration avec Bouilhet). Mais je la crois un tantinet faible et je suis partagé entre le désir de gagner quelques piastres et la honte d'exhiber une niaiserie ?

Je vous trouve un peu sévère pour la Bretagne. – Non pour les Bretons lesquels m'ont paru des animaux rébarbatifs, des porcs peu aimables. À propos d'archéologie celtique, j'ai publié dans ***L'Artiste***, en 1858, une assez bonne blague sur les pierres branlantes. Mais je n'ai pas le numéro et ne me souviens même plus du mois.

J'ai lu – d'une traite – les 10 volumes de l'***Histoire de ma vie***, dont je connaissais les deux tiers, environ, mais par fragments. Ce qui m'a le plus frappé, c'est la vie de couvent. – J'ai sur tout cela quantité d'observations à vous soumettre qui me reviendront.

Quelle pluie, hein ? Êtes-vous pour longtemps à Nohant ?

Que faut-il vous souhaitez ? Moi je me souhaite de vous revoir.

À bientôt donc. Je vous baise les deux mains, tendrement et

suis votre

Ma mère et moi nous parlons de vous tous les jours. Elle sera très contente de vous r'avoir.

***

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Croisset, 23 septembre 1866.]

Pas du tout, Princesse ! Gardez-la, cette chère petite croix que vous m'avez donnée. J'aurai bien plus de plaisir à la recevoir de vous-même, de vos mains, que par la poste. Ce sera en doubler la valeur. J'aime les choses complètes.

Et ne vous excusez plus pour votre « griffonnage » que je lis très couramment. Donc j'en demande le plus possible.

J'aimerais mieux, cependant, vous entendre, et vous voir. Ce n'est pas par caprice ou manie que je reste si longtemps privé de ce plaisir-là. Hélas, j'y suis contraint par une foule de nécessités très fâcheuses.

Dans les quarante-huit heures que j'ai passées à Paris, il y a quinze jours, j'ai trouvé nos compatriotes encore plus bêtes que jamais. Oh ! les bourgeois !…

Mais si le régime prussien est adopté, les choses, peut-être, changeront ? Alors tout le monde portant le fusil, saura qu'il doit mourir pour une idée. Cela nettoiera les consciences et enlèvera la crasse épicière qui obscurcit les cerveaux.

Ne le pensez-vous pas, Princesse, vous qui avez le cœur si haut et l'esprit si ferme ? C'est pour cela qu'on vous aime et pour tout le reste aussi.

Merci de vos bons souvenirs, et permettez-moi de vous baiser les deux mains en vous assurant, Princesse, que je suis votre très dévoué et affectionné.

Croisset, dimanche.

À JULES DUPLAN

Croisset, lundi 24 septembre [1866].

Mon cher Vieux,

N'ayant pas reçu avis de ton départ, je te suppose encore à Paris ? Tu m'as envoyé l'article de ***Simplice***, lequel m'a convaincu (derechef) qu'il ne faut jamais s'en rapporter à ce qu'on vous dit. – Merci de cette petite attention, mon bonhomme.

Je travaille comme un ours, et suis en plein dans l'endroit le plus difficile de mon roman. J'espère être parvenu à sa moitié vers le Jour de l'An ?

Mais voici le but de ma lettre. Tu sais que l'hiver dernier j'ai prié le sieur Fovard de me trouver 6 000 francs à emprunter que je rendrais quand il me plairait, capital et intérêts compris. Le taux m'était indifférent, j'aurais passé par les conditions les plus avantageuses pour le prêteur. J'ai été chez ledit Fovard plusieurs fois, je lui ai écrit quatre à cinq lettres pressantes sans qu'il s'émeuve le moins du monde. J'avais même l'air à la fin d'un pauvre importun, ou d'un polisson sans la moindre conséquence. Je t'avoue ***inter nos*** que cela m'a été désagréable et que je ne me soucie pas de recommencer. – Or comme je tiens à ce que ma famille et ma

mère surtout ignorent mes débordements, je ne sais à qui m'adresser ?

Demande donc à ton frère s'il peut (répondant ***officieusement*** de mon honorabilité) me trouver parmi ses clients un brave homme qui consente à me prêter 6 ou 7 mille francs ; il est probable (sans vouloir m'engager à rien) que je les rendrai dans 3 ans après la publication de mon roman.

Cela ne me paraît pas la mer à boire ! Je me souviens que mon père a prêté ainsi de l'argent plusieurs fois à différentes personnes. Je ne comprends pas ce qui a empêché Fovard de me rendre ce service. J'ai plusieurs petites dettes que je voudrais payer et avoir quelques piastres devant moi.

Si ton frère me trouvait cela, ce serait un brave. Sinon il faudra que je me tourne d'un autre côté, mais je ne vois pas où ? Voilà ce que c'est que de faire de l'art, mon cher vieux !

Là-dessus je te remercie d'avance de la démarche et je t'embrasse.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] vendredi [28 septembre 1866 ?].

Mon Bibi,

Je suis HHHHINDIGNÉ !!! contre toi !

Comment, le jour où ton oiseau va à Dieppe, tu ne viens pas déjeuner chez ton Vieux ?

Lui, bon oncle pourtant. Lui bon nègre. Lui aimer petite nièce. Mais petite nièce oublier lui. Elle pas gentille ! Elle cacatte. Lui presque pleurer !

Lui faire bécots, tout de même.

Achète-moi des joujoux pour Ernest et pour Jenny. Je me fie à ton goût ***artistique***.

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, La Châtre, Indre.
28 septembre [18]66.

C'est convenu, cher Camarade et bon Ami. Je ferai mon possible pour être à Paris à la représentation de la pièce de votre ami, et j'y ferai mon devoir fraternel comme toujours ; après quoi, nous irons chez vous et j'y resterai huit jours, mais à la condition que vous ne vous dérangerez pas de votre chambre. Ça me désole, de déranger, et je n'ai pas besoin de tant de chinois pour dormir. Je dors partout, dans les cendres ou sous un banc de cuisine, comme un chien de basse-cour. Tout est reluisant de propreté chez vous, donc on est bien partout. Je ferai le grabuge de votre mère et nous bavarderons, vous et moi, tant et plus. S'il fait beau, je vous forcerai à courir. S'il pleut toujours, nous nous cuirons les os des guiboles en nous racontant nos peines de cœur. Le grand fleuve coulera noir ou gris, sous la fenêtre, disant toujours : « Vite ! Vite ! » et emportant nos pensées, et nos jours et nos nuits, sans s'arrêter à regarder si peu de chose.

J'ai emballé et mis à la ***grande vitesse*** une bonne épreuve du dessin de Couture, signée du graveur, mon pauvre ami Manceau. C'est la meilleure que j'aie et je ne l'ai retrouvée qu'ici. J'y ai joint une épreuve photographique d'un dessin de Marchal, qui a été ressemblant aussi ; mais d'année en

année, on change. L'âge donne sans cesse un autre caractère à la figure des gens qui pensent et cherchent, c'est pourquoi leurs portraits ne se ressemblent pas et ne leur ressemblent pas longtemps. Je rêvasse tant, et je vis si peu, que je n'ai parfois que trois ans. Mais, le lendemain, j'en ai trois cents, si la rêverie a été noire. N'est-ce pas la même chose pour vous ? Ne vous semble-t-il pas, par moments, que vous commencez la vie sans même savoir ce que c'est, et, d'autres fois, ne sentez-vous pas sur vous le poids de plusieurs milliers de siècles, dont vous avez le souvenir vague et l'impression douloureuse ? D'où venons-nous et où allons-nous ? Tout est possible, puisque tout est inconnu.

Embrassez pour moi la belle et bonne maman que vous avez. Je me fais une joie d'être avec vous deux. Tâchez donc de retrouver cette ***blague*** sur les pierres celtiques, ça m'intéresserait beaucoup. Avait-on, quand vous les avez vues, ouvert le galgal de Lockmariaker et déblayé le dolmen auprès de Plouharnel ? Ces gens-là écrivaient, puisqu'il y a des pierres couvertes d'hiéroglyphes, et ils travaillaient l'or très bien, puisqu'on a trouvé des torques très bien façonnées.

Mes enfants, qui sont, comme moi, vos grands admirateurs, vous envoient leurs compliments, et je vous embrasse au front, puisque Sainte-Beuve a menti.

G. Sand.

Avez-vous du soleil aujourd'hui ? Ici on étouffe. Le pays est beau. Quand y viendrez-vous ?

À GEORGE SAND

Croisset, samedi soir [29 septembre 1866].

Eh bien, je l'ai, cette belle, chère et illustre mine. Je vais lui faire faire un large cadre, et l'appendre à mon mur, pouvant dire comme M. de Talleyrand à Louis-Philippe : « C'est le plus grand honneur qu'ait reçu ma maison. » Mauvais mot. Car nous valons mieux que ces deux bonshommes.

Des deux portraits, celui que j'aime le mieux, c'est le dessin de Couture. Quant à Marchal, il n'a vu en vous que « la bonne femme » ; mais moi, qui suis ***un vieux romantique***, je retrouve dans l'autre « la tête de l'auteur » qui m'a tant fait rêver dans ma jeunesse.

Vous êtes revenue à Paris, n'est-ce pas ? Qu'y faites-vous ? La pièce avance-t-elle ? Pour votre ami, il est maintenant étourdi par les marmots qui emplissent sa maison ; un petit neveu et une petite nièce, lesquels crient comme des ânes et gambadent comme des singes. Je travaille avec tant de difficulté que j'ai besoin de beaucoup de silence et de recueillement.

Il est convenu, vous savez, que vous reviendrez ici vers la fin d'octobre. – Nous serons seuls et nous aurons le temps de causer à fond et nous voir un peu.

Adieu, chère Maître, je vous embrasse bien tendrement et suis vôtre.

À GEORGE SAND

Croisset, samedi soir [29 septembre 1866].

L'envoi des deux portraits m'avait fait croire que vous étiez à Paris, chère Maître. – Et je vous ai écrit une lettre qui vous attend rue des Feuillantines.

Je n'ai pas retrouvé mon article sur les dolmens. Mais j'ai le manuscrit entier de mon voyage en Bretagne, parmi mes « œuvres inédites ». Nous en aurons à dégoiser, quand vous serez ici ! Prenez courage !

Je n'éprouve pas comme vous ce sentiment d'une vie qui commence, la stupéfaction de l'existence fraîche éclose. Il me semble, au contraire, que j'ai toujours existé ! et je ***possède*** des Souvenirs qui remontent aux pharaons. Je me vois à différents âges de l'histoire très nettement, exerçant des métiers différents et dans des fortunes multiples. Mon individu actuel est le résultat de mes individualités disparues. – J'ai été batelier sur le Nil, ***leno*** à Rome du temps des guerres puniques, puis rhéteur grec dans Suburre, où j'étais dévoré de punaises. – Je suis mort, pendant les Croisades, pour avoir mangé trop de raisins sur la plage de Syrie. J'ai été pirate et moine, saltimbanque et cocher. Peut-être empereur d'Orient, aussi ?

Bien des choses s'expliqueraient si nous pouvions connaître notre généalogie ***véritable***. Car les éléments qui font un homme étant bornés, les mêmes combinaisons doivent se reproduire ? Ainsi, ***l'Hérédité*** est un principe juste qui a été mal appliqué.

Il en est de ce mot-là comme de bien d'autres. Chacun le prend par un bout et on ne s'entend pas. – Les sciences psychologiques resteront où elles gisent, c'est-à-dire dans les

ténèbres et la folie, tant qu'elles n'auront pas ***une nomenclature exacte***, et qu'il sera permis d'employer la même expression pour signifier les idées les plus diverses. Quand on embrouille les catégories, adieu la morale !

Ne trouvez-vous pas, ***au fond***, que, depuis 89, on bat la breloque ? Au lieu de continuer par la grande route, qui était large et belle comme une voie triomphale, on s'est enfui par les petits chemins, et on patauge dans les fondrières. Il serait peut-être sage de revenir momentanément à d'Holbach ? Avant d'admirer Proudhon, si on connaissait Turgot ?

Mais le CHIC, cette religion moderne, que deviendrait-elle ?

Opinions chic (ou chiques) : être ***pour*** le catholicisme (sans en croire un mot), être pour l'esclavage, être pour la maison d'Autriche, porter le deuil de la reine Amélie, admirer ***Orphée aux Enfers***, s'occuper de comices agricoles, parler sport, se montrer froid, être idiot jusqu'à regretter les traités de 1815. Cela est tout ce qu'il y a de plus neuf.

Ah ! vous croyez, parce que je passe ma vie à tâcher de faire des phrases harmonieuses en évitant les assonances, que je n'ai pas, moi aussi, mes petits jugements sur les choses de ce monde ? – Hélas oui ! et même je crèverai enragé de ne pas les dire. –

Mais assez bavardé. Je vous ennuierais à la fin.

La pièce de Bouilhet passera dans les premiers jours de novembre. C'est donc dans un mois que nous nous verrons.

Remerciez pour moi vos enfants des choses aimables que vous m'envoyez de leur part.

Je vous embrasse très fort, chère Maître, et suis vôtre.

À JULES DUPLAN

[Croisset,] lundi soir [1er octobre 1866].

Mon cher Vieux,

Tu es gentil, comme on ne l'est pas !

Mais je suis ***rassasié*** du Fovard. Je t'assure que j'ai été chez lui, pour ce, cinq à six fois au moins ; et que je lui ai écrit plusieurs lettres restées sans réponse, que ***je regrette vivement***. J'avais conté la chose à Max, qui en a haussé les épaules et m'a dit : « Je lui en parlerai. » Cela se passait au mois d'avril, depuis lors rien.

Voici, je crois, le plus simple (communique cette idée à ton frère). Il n'est pas un homme de lettres que l'on ne paye d'avance. Or, il me semble que demander à Lévy 6 mille francs sur les 10 qu'il me devra lors de la livraison de mon manuscrit n'est point une chose déshonorante pour moi, ni exorbitante pour lui. Je crois entre nous qu'il me doit quelques égards. Je n'ai réclamé aucune prime et je lui ai fait gagner de l'argent. S'il me payait (sous forme de prime) les 3 mille francs de mon procès, ce ne serait que justice. Bref : autant s'adresser à celui-là qu'à un autre. Une avance, d'ailleurs, me semble être moins qu'un emprunt. Prie donc ce brave Blamont de faire pour moi cette démarche. Il lui donnera un reçu, en mon nom, et gardera l'argent que je prendrai à la fin d'octobre. – Si Lévy me refuse, je lui garderai une rancune éternelle. Quant à faire cette démarche-là moi-même, j'avoue qu'elle est au-dessus de mes forces.

Si ton frère consent à se déranger pour cela, et qu'il pense qu'une lettre de moi à lui, une lettre montrable, soit utile, je la lui enverrai.

***

Ce qui me décide, moi, pour tenter cela près de Lévy, c'est que je ne serai point ensuite obligé de rendre de l'argent à personne.

Adieu, vieux. – Merci encore une fois.

Je t'embrasse tendrement.

Je suis fâché pour toi que tu n'ailles pas en Égypte, espérons que ça viendra.

Quant à la pioche, je n'en peux plus. Je roule dans des doutes abominables. Mais je me roidis. Mauvais moment de toutes les façons !

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

[Nohant,] lundi soir [1er octobre 1866].

Cher Ami,

Votre lettre m'est revenue de Paris. Il ne m'en manque pas. J'y tiens trop pour en laisser perdre. Vous ne me parlez pas inondations. Je pense donc que la Seine n'a pas fait de bêtises chez vous et que le tulipier n'y a pas trempé ses racines. Je craignais pour vous quelque ennui, et je me demandais si votre levée était assez haute pour vous protéger. Ici, nous n'avons rien à redouter en ce genre. Nos ruisseaux sont très méchants, mais nous en sommes loin.

Vous êtes heureux d'avoir des souvenirs si nets des autres existences. Beaucoup d'imagination et d'érudition,

voilà votre mémoire. Mais, si on ne se rappelle rien de distinct, on a un sentiment très vif de son propre renouvellement dans l'éternité. J'avais un frère très drôle, qui souvent disait : « Du temps que j'étais chien […]. » Il croyait être homme très récemment. Moi je crois que j'étais végétal ou pierre. Je ne suis pas toujours bien sûre d'exister complètement, et d'autres fois je crois sentir une grande fatigue accumulée pour avoir trop existé. Enfin je ne sais pas, et je ne pourrais pas, comme vous, dire : « Je possède le passé. » Mais, alors, vous croyez qu'on ne meurt pas, puisqu'on ***redevient*** ? Si vous osez le dire ***aux chiqueurs***, vous avez du courage, et c'est bien. Moi j'ai ce courage-là, ce qui me fait passer pour imbécile, mais je n'y risque rien : je suis imbécile sous tant d'autres rapports !

Je serai enchantée d'avoir votre impression écrite sur la Bretagne. Moi je n'ai rien vu assez pour en parler. Mais je cherchais une impression générale et ça m'a servi pour reconstruire un ou deux tableaux dont j'avais besoin. Je vous lirai ça aussi, mais c'est encore un gâchis informe. Pourquoi votre voyage est-il resté inédit ? Vous êtes ***coquet*** ; vous ne trouvez pas tout ce que vous faites digne d'être montré. C'est un tort. Tout ce qui est d'un maître est enseignement, et il ne faut pas craindre de montrer ses croquis et ses ébauches. C'est encore très au-dessus du lecteur, et on lui donne tant de choses à son niveau que le pauvre diable reste vulgaire. Il faut aimer les bêtes plus que soi, ne sont-elles pas les vraies infortunes de ce monde ? Ne sont-ce pas les gens sans goût et sans idéal qui s'ennuient, ne jouissent de rien et ne servent à rien ? Il faut se laisser abîmer, railler et méconnaître par eux, c'est inévitable. Mais il ne faut pas les abandonner, et toujours il faut leur jeter du bon pain, qu'ils préfèrent ou non la m. Quand ils seront saouls d'ordures ils

mangeront le pain, mais s'il n'y en a pas, ils mangeront la m. ***in secula seculorum***.

Je vous ai entendu dire : « Je n'écris que pour 10 ou 12 personnes. » On dit, en causant, bien des choses qui sont le résultat de l'impression du moment. Mais vous n'étiez pas seul à le dire. C'était l'opinion du *lundi*, ou la thèse de ce jour-là. J'ai protesté intérieurement. Les douze personnes pour lesquelles on écrit et qui vous apprécient, vous valent ou vous surpassent. Vous n'avez jamais eu, vous, aucun besoin de lire les onze autres pour être vous. Donc on écrit pour tout le monde, pour tout ce qui a besoin d'être initié. Quand on n'est pas compris, on se résigne et on recommence. Quand on l'est, on se réjouit et on continue. Là est tout le secret de nos travaux persévérants et de notre amour de l'art. Qu'est-ce que c'est que l'art sans les cœurs et les esprits où on le verse ? Un soleil qui ne projetterait pas de rayons et ne donnerait la vie à rien. En y réfléchissant, n'est-ce pas votre avis ? Si vous êtes convaincu de cela, vous ne connaîtrez jamais le dégoût et la lassitude. Et si le présent est stérile et ingrat, si on perd toute action, tout crédit sur le public, en le servant de son mieux, reste le recours à l'avenir, qui soutient le courage et efface toute blessure d'amour-propre. Cent fois dans la vie, le bien que l'on fait ne paraît servir à rien, et ne sert à rien d'immédiat, mais cela entretient quand même la tradition du bien vouloir et du bien faire sans laquelle tout périrait.

Est-ce depuis 89 qu'on patauge ? Ne fallait-il pas patauger pour arriver à 48, où l'on a pataugé plus encore, mais pour arriver à ce qui doit être ? Vous me direz comment vous l'entendez, et je relirai Turgot pour vous plaire. Je ne promets pas d'aller jusqu'à d'Holbach, bien qu'***il ait du bon, la rosse*** !

Vous m'appellerez à l'époque de la pièce de Bouilhet. Je serai ici, piochant beaucoup, mais prête à courir et vous aimant de tout mon cœur. À présent que je ne suis plus une femme, si le bon Dieu était juste, je deviendrais un homme. J'aurais la force physique et je vous dirais : Allons donc faire un tour à Carthage ou ailleurs. Mais voilà, on marche à l'enfance, qui n'a ni sexe ni énergie, et c'est ailleurs, bien ailleurs qu'on se renouvelle. ***Où ?*** Je saurai ça avant vous et si je peux, je reviendrai vous le dire en songe.

À EDMOND LAPORTE

Croisset, mardi soir [2 octobre 1866].

Mon Brave,

Je compte sur vous dimanche prochain, 7 courant, vers 6 heures.

Ne vous inquiétez pas de votre retour. Je suppose que le conseiller Bataille vous reconduira dans son carrosse ? En tout cas, on a de quoi remiser le vôtre.

Ainsi, c'est convenu.

Tout à vous.

R.S.V.P.

À EUGÈNE BATAILLE

[Croisset, 5 octobre 1866.]

Trois fois oui ! certainement.

Donc, c'est convenu, nous t'attendrons dimanche prochain à 11 heures.

Ce qui serait bien bon, ce serait d'avoir aussi Madame Bataille ? Elle trouvera peut-être cette invitation un peu leste ? Mais bah ! à la campagne ! Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle est très cordiale et que Madame Bataille nous ferait grand plaisir si elle voulait bien t'accompagner.

Ne t'inquiète pas du bateau, nous avons de la place pour ton char et tes coursiers.

Tout à toi.

Croisset, vendredi 6 heures.

À SA NIÈCE CAROLINE

Croisset, samedi soir [6 octobre 1866].

Je trouve que ma belle nièce oublie un peu son Bourg-Achard et prétends par cette épître me rappeler à sa tendresse. Oui, mon pauvre loulou, je m'ennuie de toi. Je n'ai pas autre chose à te dire. Il me tarde de revoir ta bonne mine. Ta compagnie me sera aussi agréable que celle de mon petit-neveu et de ma petite-nièce, lesquels ont fait, pendant trois dîners consécutifs, tant de vacarme à table, que le cœur m'en battait de malaise nerveux. Je deviens sheik. Le bruit m'incommode.

Sais-tu de qui j'ai reçu tantôt la visite ? De M. et de Mme Cloquet. Ils revenaient du Tréport, et n'ont pas voulu, malgré mes instances, coucher à Croisset ni même y dîner. Nous aurons demain à dîner Fortin et son épouse avec Laporte, et peut-être Bataille, le conseiller d'État.

Voilà toutes les nouvelles d'ici.

La pièce de Monseigneur' passera dans les premiers jours de novembre.

Le petit Duplan a dû s'embarquer hier matin pour Alexandrie.

Je continue à travailler comme un bœuf. J'ai recopié cette semaine tout ce que j'ai écrit depuis mon retour de Dieppe. Cela fait 23 pages. Mon roman en est à la 170e, et doit en avoir 500 ! – Quelle perspective ! Aussi il y a des moments où je tombe sur les bottes !

Quand reviens-tu ? Est-ce mercredi ou jeudi ? Ta grand-mère se porte bien. Mais elle devient bien sourde.

Adieu, pauvre chérie. Amitiés à Ernest. Je t'embrasse.

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 19 octobre [1866].

Cher Ami,

On m'écrit de l'Odéon que la pièce de Bouilhet est pour le 27. Je dois être à Paris le 26. Des affaires m'y appellent dans tous les cas. Je dînerai chez Magny ce jour-là et le lendemain, et le surlendemain. Donc vous saurez où me pren-

dre, car je pense que vous venez pour la première représentation.

À vous de cœur toujours et tout plein.

G. SAND.

À EDMOND LAPORTE

[Croisset,] dimanche matin [21 octobre 1866].

Mon cher Ami,

Officiellement *La Conjuration d'Amboise* passera samedi, mais en réalité ce ne sera que lundi. Je n'en partirai pas moins mercredi prochain par le train de 1 h 40 et je compte sur vous.

Et suis votre

À GEORGE SAND

[Croisset,] dimanche matin [21 octobre 1866].

Chère Maître,

La Conjuration d'Amboise est affichée ou va être affichée pour samedi prochain mais en réalité ne sera jouée que le lundi 29.

On compte sur vous, bien entendu. Je serai au *boulevard du Temple, 42*, dès mercredi soir.

Donc à bientôt.

Je vous embrasse.

Et suis votre

Nous reviendrons ici tous les deux à la fin de l'autre semaine, c'est-à-dire vers le 2 ou le 3 novembre, alors on causera tranquillement, longuement et solidement.

À ERNEST CHEVALIER

Croisset, mardi soir [23 octobre 1866].

Ta lettre du 18 octobre m'a bien attristé, mon pauvre vieux ! Après toutes les bourrasques qui ont fondu sur toi, coup sur coup depuis un an, je comprends dans quel délabrement moral et physique tu dois être ! Pourquoi ne demandes-tu pas un congé et ne vas-tu pas passer l'hiver à Naples ou à Alger ? rien ne rétablit un homme comme le soleil.

Je pars demain matin pour Paris, afin d'aller à la 1re représentation d'une pièce de Bouilhet. – Mais je serai revenu ici dans une huitaine et j'y resterai jusqu'à la fin de février, probablement, afin d'avancer un peu dans mon interminable bouquin. Tel est mon programme dont je te fais part, pour t'épargner des courses inutiles au boulevard du Temple. – Mais je compte sur ta visite, ce printemps. Arrange-toi donc d'avance pour avoir un peu plus de temps à me donner que d'habitude.

Ma mère et moi, nous causons de toi bien souvent. Elle me charge de t'embrasser. C'est ce que je fais, mon pauvre vieux, en te souhaitant résignation et santé.

À toi.

Ton

À JEAN CLOGENSON

[Croisset,] mardi soir [23 octobre 1866].

Cher et vénérable Ami,

La 1re représentation de ***La Conjuration d'Amboise*** est, aujourd'hui, annoncée sur les affiches pour samedi prochain 27, mais Bouilhet m'a écrit dimanche dernier qu'elle serait probablement reculée jusqu'à lundi 29. Quant à vous dire, dès maintenant, quelque chose de plus positif, c'est ce qui m'est impossible.

Mais je puis vous envoyer de Paris un mot par le télégraphe. – Vous serez donc averti.

À bientôt, et tout à vous.

Merci du souvenir poétique.

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 23 [octobre 1866].

Cher Ami,

Puisque la pièce est pour le 29, je donne deux jours de plus à mes enfants, et je pars d'ici le 28. Vous ne m'avez pas dit si vous vouliez dîner avec moi et votre ami, le 29, en camarades, chez Magny, de bonne heure, à l'heure qu'il vou-

dra. Faites que je trouve un mot de réponse, rue des Feuillantines, 97, le 28.

Nous irons ensuite chez vous, le jour que vous voudrez. Ma grande causerie avec vous, sera de vous écouter et de vous aimer de tout mon cœur. Je vous porterai ce que j'ai ***en train***. Ça me ***baillera couraige***, comme on dit chez nous, de vous lire mon ***fétus***. Si je pouvais vous porter le soleil de Nohant ! Il est splendide.

Je vous embrasse et vous bénis.

G. SAND.

À ERNEST RENAN

[Paris, entre le 23 et le 27 octobre 1866.]
Boulevard du Temple, 42.

Mon cher Ami,

Je suis chargé par Bouilhet de vous offrir une place pour sa première qui a lieu lundi prochain.

Faites-moi le plaisir, si vous acceptez, de faire prendre votre billet chez moi lundi matin de 9 a 11 heures.

Tout à vous.

À EDMA ROGER DES GENETTES

[Paris, entre le 25 et le 27 octobre 1866.]

Chère Madame,

Je n'ai, actuellement, que ***deux places*** de balcon, une pour vous et la seconde pour M. Roger. Quant à des loges, il est impossible d'en avoir, même avec tous les trésors de Golconde.

Mon mameluk revient à l'instant de l'Odéon, sans les billets que l'on m'avait promis hier au soir. – Mais ce soir, je les aurai. – Et je les déposerai chez Mme Plessy, où je vous prie de les prendre.

J'espère vous rencontrer dans la salle, lundi soir.

Ce sera ***splendide*** !! vous verrez.

Permettez-moi, chère Madame, de vous baiser les mains et de vous assurer que je suis votre

Tous mes bons souvenirs à M. Roger.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Paris, 26 octobre 1866.]

La répétition générale est pour demain à 7 heures.

Monseigneur compte sur vous pour souper lundi. – Avec L'Idiot et moi. – Nous ne serons pas plus.

À vous.

Vendredi matin, 9 heures.

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Paris,] vendredi, 6 heures du soir [26 octobre 1866].

Je demande pardon à Votre Altesse de répondre si tardivement au petit mot que j'ai reçu d'elle hier au soir.

J'ai communiqué vos désirs à M. de Chilly. Il m'a chargé de vous présenter tous ses regrets. Mais la chose ***ne peut*** se remettre à mardi, pour une foule de raisons pécuniaires. Tâchez donc, Princesse, de vous arranger pour venir lundi. Je crois que ce sera une ***très*** belle première représentation ?

Quant à moi, il me semble que je ne vous ai pas assez remerciée l'autre jour ? Mais l'attendrissement m'a coupé la parole ! Cela est la pure vérité.

Je vous baise les deux mains, Princesse, et suis votre

tout affectionné et dévoué.

Vendredi, 6 heures du soir.

À GEORGE SAND

[Paris, 27 octobre 1866.]

Cher Maître,

On ne dîne pas le jour d'une 1re quand on est très nerveux et qu'on a à soigner un autre nerveux. Merci donc pour nous deux. J'espère, néanmoins, vous voir, pendant un entracte, dans la petite loge ci-jointe.

Nous dînerons et nous causerons tranquillement à Croisset vers jeudi ou vendredi.

D'ici là mille tendresses de votre

Samedi matin.

À GEORGE SAND

[Paris, 1er novembre 1866.]

Chère Maître,

Ma mère nous attend toujours *samedi* prochain.

Donc comme le train express part à 1 heure très précise, je serai sur le trottoir à midi et demi.

C'est convenu. Pas n'est besoin de réponse.

Mille tendresses de votre

Jeudi midi.
B[oulevar]d du Temple, 42.

À HIPPOLYTE TAINE

Croisset, lundi soir [5 ? novembre 1866].

Je vous remercie d'avoir songé à moi, cher Ami ! Mais passant par-dessus tout exorde, causons de votre livre.

Jamais, je crois, vous n'avez été plus vous. Ceux qui veulent connaître l'auteur nommé Taine n'ont qu'à le lire. On le trouve là avec toutes ses qualités – qui me semblent grossies –, car, Dieu merci pour vous, vous êtes excessif, ne vous en déplaise !

Comme ensemble et œuvre d'art, il y a des redites faciles à enlever, dans une seconde édition ; ça rendra le volume d'une lecture plus rapide. (Je vous signale la répétition fréquente du verbe *affleurer*.)

Les bourgeois doivent trouver qu'il est trop question de peintures dans votre ouvrage ? Moi non ! car j'aime vos descriptions de tableaux si bien mêlées à la morale et à l'histoire. Seulement je regrette le petit nombre de paysages, car ils sont tous parfaits et correspondent au modèle.

Dès la page 5 je suis empoigné par l'effet de nuit, avec ce postillon « qui sautille éternellement dans la clarté jaune » et le reste ne faiblit pas.

Je m'attendais à une description du lac Trasimène ! Mais vous me donnez un grand regret de n'avoir pas vu Assise. Quant à Pérouse, vous me le faites revoir.

C'est charmant ce que vous dites de Giotto et de saint François, plus que charmant : fort et creusé. Voilà ce qu'on ne faisait pas autrefois, – ce qui est nouveau, ce qui nous appartient.

Les idées des pages 44-55 (car je vous feuillette en vous écrivant) sont les miennes, par conséquent je les approuve. De temps à autre, vous avez des morceaux à mettre dans un cours de littérature, à apprendre par cœur, – tant c'est juste et *définitif*, tel que, p. 72, « C'étaient de nouvelles Athènes ». Mais je trouve que vous n'avez pas dit assez de bien d'Orcagna qui m'a ravagé avec son « triomphe de la mort ».

À la page 119 l'ami Flaubert vous remercie de votre petit souvenir, – en 1851 il a vu d'autres Italiens. Les gens avancés demandaient un Robespierre, rêvaient de guillotiner le pape *(sic)*.

Quel historien vous faites, cher ami ! – cette exclamation me revient à propos des pages 122-127 – et plus loin 158-177.

Page 191, « Plus tard les peintres feront mieux, mais ils seront moins originaux ! » En êtes-vous sûr ? – « Ils iront plus loin. » Eh bien, alors, qu'importe le reste ! Le principal, il me semble, c'est d'aller loin. Je vous sais gré d'exalter l'individu si rabaissé de nos jours par la démocrasserie. Mais il y a quelque chose au-dessus de lui. C'est l'idée qu'il se fait de l'ensemble des choses et la ***manière*** de l'exprimer, laquelle est une Création égale, sinon supérieure à celle de la nature. Encore une fois (et c'est là mon sujet de dissentiment entre nous) vous ne tenez pas assez compte de ***l'Art en soi***, qui ***est***, cependant.

Mais vous le sentez si bien qu'on vous pardonne. Il faut être un grand raffiné pour parler comme vous faites du plaisir que l'on éprouve à se promener dans les Uffizi. La page 202, surtout, est adorable.

Si tout s'explique par le milieu, par la physiologie et l'histoire, dites-moi pourquoi dans cette même tribune la ***Vierge au chardonneret*** est si belle et attirante et le ***Saint Jean au désert*** si froid, ennuyeux, désagréable enfin. Ce tableau m'apparaît comme le prototype de l'École française dans ce qu'elle a de mauvais ? Et cependant c'est ici que Raphaël montre l'individualité la plus tranchée ? (Je crois mon observation juste pour les tableaux de chevalet, du moins.)

Je recommence à m'incliner devant vous et très profondément à la page 208 : « C'est pourquoi dans la sculpture […]. »

227. Comme composition et ordonnance du livre, il aurait mieux valu rejeter le Titien à sa place ? Quand le lecteur

arrivera plus tard aux Vénitiens, il croira avoir lu ce qui va suivre.

De Florence à Venise on s'amuse à table d'hôte avec vos Anglaises, – très bien. ***Wery well [sic]***. La faculté admirative et amoureuse des Italiens, ***buono !***

Ce que vous dites de Ravenne, de l'art byzantin et de Constantinople, tout ce chapitre-là enfin est excellent, amusant ! neuf et juste ! – parfait ! parfait ! – Eh bien, pourquoi ne pas accomplir vous-même le souhait que vous formez (267) ? Antiquaire, vous l'êtes, parbleu ! et peintre aussi, comme pas un.

Ce qui s'étend de 308 à 318 : très beau morceau d'histoire philosophique, ou de philosophie historique, ***ad libitum***.

Mais j'ai hâte d'arriver à votre Venise qui est un chef-d'œuvre ni plus ni moins. Le monsieur qui fait ainsi les soleils couchants et les promenades en gondole est né dans la peau d'un écrivain. On ne peut que répéter : « Comme c'est senti, ***comme c'est ça !*** » Je relis ces pages en vous écrivant et mon impression recommence. Les pages 322-335 me paraissent enfoncer tout ce qui s'est fait dans ce genre-là. D'ailleurs, à Venise j'ai trop vos goûts pour remarquer ***les fautes***, s'il y en avait. Vous connaissez cela : découvrir dans un livre ce que l'on sent soi-même. Alors on se reconnaît avec émerveillement, et il s'élève dans votre âme comme une bénédiction pour l'auteur. Merci, mon vieux !

J'aime beaucoup votre psychologie de Venise, tant celle du XVIe que du XVIIIe siècle. – Ah ! moi aussi j'ai rêvé d'y vivre !

J'aurais voulu vers la fin, sur les rives du lac Majeur, une engueulade à Charles Borromée, à propos de sa statue faite en tuyaux de poêle.

Votre ouvrage m'a suggéré d'autres idées, qui me reviendront sans doute. Ma lettre est déjà trop longue, il est temps de la clore. J'ai voulu seulement vous montrer que je vous avais lu, avec attention, cher ami. Car je vous aime, vous admire et vous embrasse.

Nous ne nous verrons pas avant la fin de février ? Je voudrais avancer quelque peu mon interminable roman. – Bon courage et bonne santé.

Mes souvenirs et mes respects, je vous prie, à Mme votre mère.

À FRÉDÉRIC FOVARD

[Croisset, 7 novembre 1866.]

Mon cher Ami,

Je crois que ***tu as payé*** toi-même le terme d'avril, lequel je te dois ainsi que ceux de juillet et d'octobre ? Je te rendrai iceux à notre prochaine rencontre.

J'étais tellement brisé de fatigue ces jours derniers par la pièce de Bouilhet que je n'ai pas eu la force d'aller te voir. – Depuis samedi que je suis revenu je ne fais pas autre chose que dormir.

J'ai eu des nouvelles de Maxime, dernièrement. Il allait bien et compte revenir à Paris le 1er décembre.

Quant à moi je vais tâcher de pousser une violente pioche d'ici le mois de février.

Regarde donc dans tes cartons si tu as le reçu du 15 avril ? Sinon fais-moi le plaisir d'ajouter cette avance aux autres.

Et tâche de nous vendre Courtavant !

Mille poignées de main de ton vieux

Croisset, mercredi.

À CHARLES DE LA ROUNAT ?

Croisset, près Rouen, samedi 10 [novembre 1866].

Mon cher Ami,

La présente est pour réclamer de toi un petit service.

N'as-tu pas été, vers 1846 ou 47, dans la rédaction ou administration du journal *La Pandore* ?

J'aurais besoin de détails sur les feuilles de cette espèce, à cette époque. Ce sont les secrets de la boutique que je demande, avec le galbe d'icelle.

Combien un pareil journal demandait-il de capitaux ? Combien payait-on les articles ? etc. Bref, si tu pouvais me faire une petite physiologie de la chose, tu serais bien aimable.

Je ne te parle pas de Bouilhet ni de sa pièce, parce que tu dois avoir des nouvelles de l'un et de l'autre plus fraîches que les miennes.

J'étais si ahuri le jour de sa 1re que j'ai eu, à peine, le temps de te serrer la dextre.

Mille remerciements d'avance et tout à toi.

J'attends ta réponse, immédiatement, si faire se peut. Recueille tes souvenirs et instruis-moi.

Voici ma situation : c'est un journal d'art tel qu'un ***Artiste*** inférieur que l'on veut transmuer en journal politique. J'ai donc besoin de connaître ***l'intérieur d'une feuille*** artistique. L'intérieur d'une feuille ! jolie métaphore !

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

Paris, samedi soir [10 novembre 1866].

En arrivant à Paris j'apprends une triste nouvelle. Hier soir pendant que nous causions – et je crois qu'avant-hier nous avions parlé de lui – mourait mon ami Charles Duveyrier, le plus tendre cœur et l'esprit le plus naïf. On l'enterre demain ! Il avait un an de plus que moi. Ma génération s'en va pièce à pièce. Lui survivrai-je ? Je ne le désire pas ardemment, surtout les jours de deuil et d'adieux. C'est comme Dieu voudra, à condition qu'il me permette d'aimer toujours dans cette vie et dans l'autre. Je garde aux morts une vive tendresse. Mais on aime les vivants autrement. Je vous donne la part de mon cœur qu'il avait, ce qui, joint à celle que vous avez, fait une grosse part. Il me semble que ça me console de vous faire ce cadeau-là. Littérairement ce n'était pas un homme de premier ordre, on l'aimait pour sa bonté et sa spontanéité. Moins occupé d'affaires et de philo-

sophie, il eût eu un talent charmant. Il laisse une jolie pièce, *Michel Perrin*.

J'ai fait la moitié de la route seule, pensant à vous, à la maman, à Croisset et regardant la Seine qui grâce à vous est devenue une *divinité* amie. Après cela j'ai eu la société d'un particulier et de deux femmes d'une bêtise bruyante et fausse comme la musique de la pantomime de l'autre jour. Ex[emple] : « J'ai regardé le soleil, ça m'a laissé comme deux points dans les yeux. » – Le *mari* : « Ça s'appelle des points lumineux. » Et ainsi pendant une heure sans débrider.

Je ferai toutes les commissions de *la maison*, car j'en suis, n'est-ce pas ? Je vas dormir toute cassée, j'ai pleuré comme une bête toute la soirée, et je vous embrasse d'autant plus, cher ami. Aimez-moi *plus* qu'avant, puisque j'ai de la peine.

G. SAND.

Avez-vous un ami dans les magistrats de Rouen ? Si oui, écrivez-lui un mot pour qu'il prenne note de ce *nom-ci* : *Amédée Despruneaux*. C'est une cause civile qui viendra à Rouen d'un jour à l'autre. Faites savoir que ce *Despruneaux* est le plus honnête homme du monde. Vous en pouvez répondre comme de moi. En faisant ceci – si la chose est faisable – vous me rendrez personnellement service. À charge de revanche pour vos amis.

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

[Paris,] dimanche [11 novembre 1866].

Je crois que je vous ferai plaisir et joie en vous disant que *La Conjuration d'Ambroise* – ainsi s'exprime mon portier – s'annonce comme un véritable succès d'argent. Il y avait ce soir une queue comme à *Villemer*, et Magny qui est aussi un baromètre, est au beau.

Ainsi soyez content. Si cela se soutient, Bouilhet est à flot.

G. S.

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

Paris, dimanche [11 novembre 1866].

Je vous envoie mon ami Despruneaux en personne. Si vous connaissez un juge ou deux, ou que votre frère puisse lui donner un mot d'appui, faites, je vous embrasserai trois fois sur chaque œil.

G. SAND.

Cinq minutes d'audience et voilà tout le dérangement.

À JULES DUPLAN

[Croisset,] nuit de lundi [12 novembre 1866].

Ah ! c'est joli ! et j'ai à te dire que je te trouve un drôle de pistolet. ***Caouaga Douplâne mouch taïeb !***

Comment ! tu ne m'écris pas que tu es revenu.

Je t'ai expédié une dépêche télégraphique au Caire. – Et de plus une très longue lettre. Redemande-la.

Il me semble que je mérite la relation de ton voyage.

Adieu. Je t'embrasse.

Ton vieux

Blamont est bien gentil, et je compte toujours sur lui.

À GEORGE SAND

[Croisset,] nuit de lundi [12 novembre 1866].

Vous êtes triste, pauvre Amie, et chère Maître. – C'est à vous que j'ai pensé en apprenant la mort de Duveyrier. Puisque vous l'aimiez, je vous plains. Cette perte-là s'ajoute aux autres. – Comme nous en avons dans le cœur, de ces morts ! Chacun de nous porte en soi sa nécropole.

Je suis tout ***dévissé*** depuis votre départ ; il me semble que je ne vous ai pas vue depuis dix ans ! Mon unique sujet [de] conversation avec ma mère est de parler de vous. Tout le monde ici vous chérit.

Sous quelle constellation êtes-vous donc née pour réunir dans votre personne des qualités si diverses, si nombreuses, et si rares !

Je ne sais pas quelle espèce de sentiment je vous porte. Mais j'éprouve pour vous une tendresse ***particulière*** et que je n'ai ressentie pour personne jusqu'à présent. Nous nous entendions bien, n'est-ce pas ? C'était gentil.

C'était même si bon que je désire n'en pas faire jouir les autres. Si vous vous servez de Croisset dans quelque livre, déguisez-le, pour qu'on ne le reconnaisse pas. Ça m'obligera. – Le souvenir de votre présence ici est pour nous deux, pour moi. Tel est mon égoïsme.

Je vous ai surtout regrettée hier soir, à 10 heures. Il y a eu un incendie, chez mon marchand de bois. Le ciel était rose et la Seine couleur de sirop de groseille. J'ai travaillé aux pompes pendant trois heures, et je suis rentré aussi affaibli que le Turc de la girafe.

Qu'ont dit de votre pièce Chilly et Duquesnel ? Quand la jouera-t-on ? Qu'allez-vous faire, maintenant ? Vos scènes de la Révolution, sans doute ? etc., etc.

Un journal de Rouen (***Le Nouvelliste***) a relaté votre visite dans Rouen, si bien que samedi, après vous avoir quittée, j'ai rencontré plusieurs bourgeois ***indignés*** contre moi, parce que je ne vous avais pas exhibée. Le plus beau mot m'a été dit par un ancien magistrat : « Ah ! si nous avions su qu'elle était là… nous lui aurions… nous lui aurions » – un temps de cinq minutes, il cherchait le mot – « nous lui aurions… souri. » C'eût été bien peu, n'est-ce pas ?

À propos de magistrat, il faudrait m'envoyer une indication plus détaillée pour l'affaire Despruneaux. Quelle est son

affaire ? quand passe-t-elle ? est-ce en appel, ou en 1re instance ? Je ferai tout ce que je pourrai, soyez sans crainte.

Vous aimer « plus » m'est difficile. Mais je vous embrasse bien tendrement. Votre lettre de ce matin, si mélancolique, a été *au fond*. Nous nous sommes séparés au moment où il allait nous venir sur les lèvres bien des choses ? Toutes les portes, entre nous deux, ne sont pas encore ouvertes. Vous m'inspirez un grand respect et je n'ose pas vous faire de questions. Adieu, je baise votre belle et bonne mine et suis vôtre.

À EDMA ROGER DES GENETTES

[Croisset,] mardi soir [13 novembre 1866].

J'ai une telle courbature, pour m'être, dans la nuit d'hier, SIGNALÉ à un incendie, que j'ai à peine la force de tenir une plume. Au reste je ne regrette pas ma peine : j'ai été payé par la vue de la bêtise bourgeoise et administrative dans tout son lustre. Pour « maintenir l'ordre », on a appelé des soldats qui croisaient la baïonnette contre les travailleurs, et des cavaliers qui obstruaient toutes les ruelles du village. On n'imagine pas l'élément de trouble que jette partout le Pouvoir. Je suis rentré chez moi bassement démocrate.

Mon illustre amie m'a quitté samedi soir. On n'est pas meilleure femme, plus bon enfant, et moins bas-bleu. Elle travaillait toute la journée, et le soir nous bavardions comme des pies jusqu'à *des* trois heures du matin. Quoiqu'elle soit un peu trop bienveillante et bénisseuse, elle a des aperçus de

très fin bon sens, pourvu qu'elle n'enfourche pas son *dada* socialiste. Très réservée en ce qui la concerne, elle parle volontiers des hommes de 48, et appuie particulièrement sur leur bonne volonté plus que sur leur intelligence.

Je lui ai fait voir les *monuments*, ma mère la trouve délicieuse et maintenant je vais piocher ferme car toute distraction me dérange.

Quelle sotte vie que la mienne, et je n'en veux pas d'autre !

Votre dernière lettre était triste : pourquoi ? J'en demande une très longue.

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

[Paris,] nuit de mardi à mercredi [13-14 novembre 1866].

Je n'ai pas encore lu ma pièce. J'ai encore quelque chose à refaire, rien ne presse. Celle de Bouilhet va admirablement bien, et on m'a dit que celle de mon petit ami Cadol viendrait ensuite. Or, pour rien au monde je ne veux passer sur le corps de cet enfant. Cela me remet assez loin et ne me contrarie *ni ne me nuit* en rien. Quel style ! heureusement je n'écris pas pour Buloz. J'ai vu votre ami, hier soir, au foyer de l'Odéon. Je lui ai serré les mains. Il avait l'air heureux. Et puis j'ai causé avec Duquesnel, de la féerie. Il a grande envie de la connaître. Vous n'avez qu'à vous montrer quand vous voudrez vous en occuper. Vous serez reçus à bras ouverts.

Mario Proth me donnera demain ou après-demain les renseignements exacts sur la transformation du journal. Demain je sors, et j'achète les souliers de votre chère ma-

man. La semaine prochaine je vas à Palaiseau et je cherche mon livre sur la faïence. Si j'oublie quelque chose, rappelez-le-moi.

J'ai été malade deux jours. Je suis guérie. Votre lettre m'apporte du bien au cœur. Je répondrai à toutes les questions, tout bonnement comme vous avez répondu aux miennes. On est heureux, n'est-ce pas, de pouvoir dire toute sa vie ? C'est bien moins compliqué que ne le croient les bourgeois, et les mystères que l'on peut révéler à l'ami sont toujours le contraire de ce que supposent les indifférents.

J'ai été très heureuse pendant ces huit jours auprès de vous. Aucun souci, un bon nid, un beau paysage, des cœurs affectueux, et votre belle et franche figure qui a quelque chose de paternel. L'âge n'y fait rien, on sent en vous une protection de bonté infinie, et un soir que vous avez appelé votre mère ***ma fille***, il m'est venu deux larmes dans les yeux. Il m'en a coûté de m'en aller, mais je vous empêchais de travailler. Et puis, et puis – une maladie de ma vieillesse, c'est de ne pas pouvoir tenir en place. J'ai peur de m'attacher trop et de lasser. Les vieux doivent être d'une discrétion extrême. De loin je peux vous dire combien je vous aime sans craindre de rabâcher. Vous êtes un des ***rares*** restés impressionnables, sincères, amoureux de l'art, pas corrompus par l'ambition, pas grisés par le succès. Enfin vous aurez toujours 25 ans par toutes sortes d'idées qui ont vieilli à ce que prétendent les séniles jeunes gens de ce temps-ci. Chez eux je crois bien que c'est une pose, mais elle est bête. Si c'est une impuissance c'est encore pis. Ils sont ***hommes de lettres*** et pas ***hommes***.

Bon courage au roman. Il est exquis, mais c'est drôle, il y a tout un côté de vous qui ne se révèle ni ne se trahit dans

ce que vous faites, quelque chose que vous ignorez probablement. Ça viendra plus tard, j'en suis sûre.

Je vous embrasse tendrement et la maman aussi, et la charmante nièce. Ah ! j'oubliais : j'ai vu Couture ce soir ; il m'a dit que pour vous être agréable, il ferait son portrait au crayon, comme le mien, pour le prix que vous voudriez fixer. Vous voyez que je suis bon commissionnaire, employez-moi.

À GEORGE SAND

[Croisset,] mercredi (nuit de) [14 novembre 1866].

Chère Maître,

Votre ami Despruneaux a l'air d'un très brave garçon. Mais il n'est guère ***pratique***.

Son affaire passe demain matin à 10 heures. Et il n'est venu chez moi que tantôt, à 4 heures du soir. La liste de ses juges comporte une douzaine (?) de noms ! Comment faire les démarches nécessaires, en un si bref délai ?

S'il est condamné, faute de recommandations, c'est à lui seul qu'il devra s'en prendre !

Le seul conseiller de notre connaissance intime est, aujourd'hui, de noce, et par conséquent inabordable. Néanmoins ma nièce ira demain matin chez lui avant l'heure de l'audience pour qu'il recommande votre protégé à ses confrères. –

Si le jugement ne se rend que dans huit jours nous aurons le temps de nous retourner.

Mon frère se couchant dès 9 heures du soir et passant toute sa matinée à l'hôpital ne peut, demain, s'occuper de la chose. Mais je compte sur ma nièce.

J'ai un ami qui est très lié avec le Président. Mais le temps manque, je vous le répète.

C'est bien gentil, mieux que ça, c'est ***bon*** de m'avoir envoyé ce mot de l'autre jour sur le succès de Bouilhet. Rien n'est perdu avec moi. J'ai senti tout ce qu'il y avait de raffiné là-dedans. Les grands cœurs se dénotent par ces délicatesses.

Adieu. Je vous aime. Et je vous baise les deux mains, les deux joues et les deux yeux.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] nuit de jeudi [15 novembre 1866].

Mon Bibi,

Tâche de me trouver à Rouen, chez un marchand de journaux, le dernier numéro de ***La Vie parisienne*** : celui de samedi dernier. Il y a dedans un article intitulé « L'Hôtel que je vous souhaite », dont j'ai besoin. Je l'ai vu l'autre jour chez Mme Heuzey.

Tu m'apporteras ça dimanche. Couture fera ton portrait, comme celui de Mme Sand et au prix « que je fixerai moi-même ».

Je baise tes deux bonnes joues.

Ton vieil oncle qui t'aime.

À JULES DUPLAN ?

[Paris, seconde quinzaine de novembre 1866 ?]

MM. Duplan et Cernuschi sont dans la belle loge que vous m'avez donnée hier. J'en ai oublié le numéro. Faites-les entrer, je vous prie.

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

[Paris, 16 novembre 1866.]

Merci, cher Ami de mon cœur, pour tout l'ennui que je vous donne avec mon berrichon Despruneaux. Ce sont des amis du vieux pays, toute une adorable famille de braves gens, les pères, les enfants, les femmes, les neveux, tous de l'intimité de Nohant. Il aura été ***ému*** en vous voyant, il s'en faisait une joie, tout intérêt personnel à part. Et moi qui ne suis pas ***pratique***, j'ai oublié de vous dire que le jugement ne serait rendu que dans 15 jours, que par conséquent toute démarche d'ici à 15 jours serait extrêmement utile. S'il gagne son procès relatif aux constructions d'Yport, il se fixera là et je réaliserai le projet depuis longtemps formé, d'aller tous les ans chez lui. Il a une délicieuse femme et tout ça m'aime de longue date. Vous êtes donc menacé de me voir souvent gratter à votre porte en passant, vous donner un baiser au front, vous crier bon courage à la pioche, et filer.

J'attends toujours nos renseignements sur le journal. Il paraît que c'est un peu difficile à préciser pour 42. J'ai demandé la plus scrupuleuse exactitude.

Je suis en train de promener depuis deux jours mon ***Cascaret***, le petit ingénieur dont je vous ai parlé. Il est deve-

nu très joli, les dames le lorgnent, et il ne tiendrait qu'à lui de passer ***nègre giraffier***. Mais il ***aime*** ! il est fiancé, il a quatre ans à attendre, à travailler pour se faire une position, et il a fait ***un vœu***. Vous lui diriez qu'il est bête, moi je lui prêche au contraire ma morale de vieux troubadour. Morale à part, je ne crois pas que les enfants de ce temps-ci soient de force à mener de front les sciences et la chope, les cocottes et les fiançailles. La preuve, c'est qu'il ne sort plus rien de la jeune bohème.

Bonsoir ami, bon travail et bon somme. Marchez un peu pour l'amour de Dieu, et de moi. Dites à vos juges qui me promettaient un sourire, de sourire à mon Berrichon.

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

[Paris,] vendredi [16 novembre 1866].

Ne faites plus de démarches. Contre toute prévision Despruneaux a gagné son procès d'appel séance tenante. Que vous ayez fait ou non, il n'en est pas moins reconnaissant et me charge de vous remercier de tout son bon et honnête cœur.

Bouilhet va de mieux en mieux. Je viens de voir les directeurs qui sont enchantés.

Je vous aime et vous embrasse. Pensez quelquefois à votre vieux troubadour.

G. SAND.

À GEORGE SAND

[Croisset,] samedi matin [17 novembre 1866].

Eh bien le Despruneaux a gagné son procès, d'emblée ! le jugement ayant été rendu séance tenante, après les plaidoiries. Il m'annonce cette nouvelle ce matin.

Je ne doute pas que votre nom ne lui ait un peu servi ? Ma nièce Caroline s'était mise en marche dès le matin et avait séduit un conseiller. Il a dû (selon sa promesse) en parler à ses confrères. Ainsi c'est fini. Vous serez normande, chère maître, et on vous verra tous les étés.

Ne vous tourmentez pas pour les renseignements relatifs aux journaux. Ça occupera peu de place dans mon livre. Et j'ai le temps d'attendre.

Mais quand vous n'aurez rien à faire, jetez-moi sur un papier quelconque ce que vous vous rappelez de 48. – Puis vous me développerez cela en causant. Je ne vous demande pas de la copie, bien entendu, mais de recueillir un peu vos souvenirs personnels.

Connaissez-vous une actrice de l'Odéon qui a joué Macduff dans ***Macbeth*** : Duguéret ? Elle voudrait bien avoir dans ***Mont-Revêche*** le rôle de Nathalie. Elle vous sera recommandée par Girardin, Dumas et moi. Je l'ai vue hier dans ***Faustine***, où elle a montré du chien. Vous êtes donc prévenue. À vous de prendre vos mesures. Mon opinion est qu'elle a de l'intelligence et qu'on en peut tirer parti.

Si votre petit ingénieur a fait un ***vœu***, et que ce vœu-là ne lui coûte pas, il a raison de le tenir. Sinon, c'est une pure niaiserie, entre nous. Où la Liberté existera-t-elle, si ce n'est dans la Passion ?

Le catholicisme qui n'a songé qu'à empêcher la gaudriole, c'est-à-dire à restreindre la nature, nous a trop habitués à faire cas de la chasteté. Nous donnons à ces choses-là une importance grotesque ! Il ne faut plus être ni spiritualiste, ni matérialiste, mais ***naturaliste***. Isis me paraît au-dessus de la Vierge, comme de Vénus.

Eh bien, non. ***De mon temps***, nous ne faisions pas de vœux pareils. Et on était amoureux ! et crânement ! Mais tout s'associait dans un large éclectisme. – Et si l'on s'écartait ***des dames***, comme je l'ai fait absolument pendant deux ans (de 21 à 23), ***c'était par Orgueil***, par défi envers soi-même, comme tour de force ; après quoi, on se livrait aux excès contraires. Enfin, nous étions des romantiques, rouges, d'un ridicule accompli, mais d'une efflorescence complète.

Le peu de bon qui me reste vient de ce temps-là !

Adieu ma chère maître. Je vous aime tendrement et vous embrasse de même.

***

Savez-vous que vous me gâtez avec toutes les ***douceurs*** que vous m'envoyez dans vos chères lettres !

À JULES DUPLAN

Croisset, samedi [17 novembre 1866].

La dépêche que je t'ai envoyée au Caire était pour te dire la réussite de Monseigneur. J'avais pensé qu'il te serait très agréable d'avoir un écho de l'Odéon au pied des Pyra-

mides. – La fraîcheur de la nouvelle en aurait augmenté le plaisir. Voilà.

Bouilhet est à l'hôtel Corneille, ou plutôt y sera lundi (car il doit être à Mantes depuis hier).

M. et M[me] Cornu ont été inscrits pour des places et effacés plusieurs fois, ***par leur faute***. Le billet de M. Cornu m'a même donné du tracas le jour de la première ; il a fallu expédier 2 télégrammes pour savoir s'il s'en servirait ? Réponse : non ! Depuis ce temps-là pas de nouvelles.

J'ai fait rechercher par un avocat dans la ***Gazette des tribunaux*** l'affaire Belmontet-Saulcy, que tu m'avais indiquée comme exemple pouvant me servir. Mais dis-moi ***l'époque de ce procès***, année et mois ; les recherches ont été infructueuses.

Et puis je te ferai observer que les lois qui régissaient les sociétés en 1847 ont été modifiées depuis l'Empire ? Dans le cas où ça ne pourra aller, trouve-moi une affaire analogue. Je voudrais qu'Arnoux ne fût qu'un demi-coquin et encore plus un étourdi.

***

Quant à l'affaire Decazeville (***une grande entreprise*** où il aura des mémoires à écrire), j'en vois le jugement dans la ***Gazette des tribunaux*** du 28 juillet 1866, il n'y a rien de plus dans tous les numéros de juin et de juillet ? Je n'ai lu qu'une fois ce jugement, ça m'a paru duriuscule à comprendre et surtout à développer. Où trouver plus de détails ?

J'attends toujours le résultat de l'affaire Lévy, impatiemment comme tu penses, pour n'avoir plus à vous en embêter et à y songer.

Ton géant travaille roide. Il s'est couché ce matin à 4 heures.

La Conjuration d'Ambroise sera jouée vendredi devant l'Ange. Après la représentation, le Souverain dira certainement à l'auteur : « Avec des vers pareils vous devez avoir un… !!! »

Adieu, je bécote ta chère binette.

À AMÉDÉE POMMIER

[Croisset, 20 novembre 1866.]

Mon cher Confrère,

S'il fallait vous dire tout ce qui m'a charmé dans votre volume, relever les excellents vers qui s'y trouvent, citer les bonnes strophes, les choses exquises, les raretés de style, vous écrire enfin ce que j'en pense, je ferais un livre aussi gros que le vôtre. Et d'une lecture agréable. Quelle poussée, quelle verve ! Quel maître que celui qui a trouvé par exemple le paragraphe 181.

Puis la danseuse funambule

et le reste n'est pas moins bon.

Je suis accoutumé depuis longtemps à vos tours de force. Mais celui-là me semble dépasser les autres. On dirait du Rabelais versifié par Saint-Amant !

Je vous remercie bien d'avoir songé à moi et vous serre la main très cordialement, en vous assurant que je suis plus que jamais

votre

Croisset, près Rouen, mardi soir.

À HIPPOLYTE TAINE

Croisset, mardi soir [20 ? novembre 1866].

Laissez dire les imbéciles, cher Ami. – Votre style n'est ni « fatigant » ni « inintelligible ». Quand on a fait les ***morceaux*** dont votre dernier volume est plein, on est maître en l'art d'exprimer sa pensée par des mots.

Seulement, le genre voyage est par soi-même une chose presque impossible. Pour que le volume n'eût aucune répétition, il aurait fallu vous abstenir de dire ce que vous aviez vu. Il n'en est pas de même dans un voyage de découvertes, où l'auteur intéresse par sa propre personne. – Mais, dans le cas présent, le bon lecteur peut trouver qu'il y a trop d'idées relativement aux choses – ou trop de choses par rapport aux idées. Moi, tout le premier, je regrette qu'il n'y ait pas plus de paysages pour contrebalancer – comme effet – votre abondance de peintures. Enfin j'ai là-dessus (sur les voyages) des idées très arrêtées, pour en avoir écrit un moi-même. Nous en recauserons. Maintenant, je réponds à vos questions.

1° Oui *toujours*. L'image intéressée *[?]* est pour moi aussi vraie que la réalité objective des choses, – et ce que la réalité m'a fourni, au bout de très peu de temps ne se distingue plus

pour moi des embellissements ou modifications que je lui ai donnés.

2° Les personnages imaginaires m'affolent, me poursuivent, – ou plutôt c'est moi qui suis dans leur peau. Quand j'écrivais l'empoisonnement de M[me] Bovary j'avais si bien le goût d'arsenic dans la bouche, j'étais si bien empoisonné moi-même que je me suis donné deux indigestions coup sur coup, – deux indigestions réelles car j'ai vomi tout mon dîner.

Il y a bien des détails que je n'écris pas. Ainsi, pour moi, M. Homais est légèrement marqué de petite vérole. – Dans le passage que j'écris immédiatement je ***vois*** tout un mobilier (y compris des taches sur des meubles) dont il ne sera pas dit un mot.

La troisième question est plus difficile à résoudre. Je crois que généralement (et quoi qu'on en dise) le souvenir idéalise, c'est-à-dire choisit ? Mais peut-être l'œil idéalise-t-il aussi ? observez notre étonnement devant une épreuve photographique. Ce n'est jamais ***ça*** qu'on a vu.

L'intuition artistique ressemble en effet aux hallucinations hypnagogiques – par son caractère de ***fugacité*** –, ça vous passe devant les yeux, – c'est alors qu'il faut se jeter dessus, avidement.

Mais souvent aussi l'image artistique se fait lentement – pièce à pièce – comme les diverses parties d'un décor que l'on pose.

Du reste n'assimilez pas la vision intérieure de l'artiste à celle de l'homme vraiment halluciné. Je connais parfaitement les deux états ; il y a un abîme entre eux. – Dans l'hallucination proprement dite, il y a toujours terreur, on

sent que votre personnalité vous échappe, on croit qu'on va mourir. Dans la vision poétique, au contraire, il y a joie. C'est quelque chose qui entre en vous. – Il n'en est pas moins vrai qu'on ne sait plus où l'on est ?

Voilà tout ce que je trouve à vous dire à la hâte. Si vous ne jugez pas mes réponses satisfaisantes, dites-le-moi. – Je tâcherai de mieux m'expliquer.

Adieu. Je vous serre les mains très fort.

À JULES DUPLAN

[Croisset,] jeudi [22 novembre 1866].

Cher Vieux,

Ton frère me paraît trop coulant. Lévy me propose de lui signer des billets, or c'est ce que je ne veux pas. – Je la connais celle-là ! il jurera sa parole d'honneur que les billets resteront chez lui, et quinze jours après, mon neveu Commanville me dira : « Ah ! Dites donc ! J'ai vu votre signature. » Non, non !

Fais donc comprendre à Blamont que je ne peux pas accepter des conditions pareilles, qui ne tarderaient pas à être connues et qui me ruineraient dans l'opinion publique. Je connais la partie. Je t'assure que ça me déconsidérerait parmi mes confrères, et me nuirait pour l'avenir.

Je n'ai pas besoin de Lévy, pour amener, de la part de ma mère, des scènes de désespoir. – Si je m'adressais à mon frère, j'aurais cet argent tout de suite. Mais c'est précisément ce que je ne veux pas. Je tiens à ce que ma famille en ignore.

Enfin, vieux, je suis depuis ce matin résigné à rester à Croisset ***indéfiniment*** jusqu'à ce que mes minces revenus aient payé mes dettes, plutôt que d'en passer par là !

Voilà ce que c'est que de travailler consciencieusement ! Digne récompense de la Vertu, mon bon ! Les jours où la besogne ne marche pas et où l'on ***doute*** de son livre, c'est dur !

Mai j'ai de la mémoire et je te réponds que Lévy se repentira.

Tout cela ne serait pas advenu si le notaire Fovard, chargé, depuis deux ans, de nous vendre la ferme de Courtavant, s'en était un peu occupé ! Ah ! les Bourgeois !

Ton frère, j'en suis sûr, va me traiter de crétin et de fol. – Mais que je suis dans le vrai ; il est d'ailleurs, lui, trop facile. Pourquoi, nom d'un nom, m'a-t-il poussé, dans le traité de ***Salammbô***, à m'engager pour mon prochain roman ! Enfin, merde après tout ! Seulement calme-le et tâche qu'il me découvre mieux.

Adieu, je t'embrasse.

Ton vieux.

P.-S. – Qu'il envoie faire foutre Lévy, carrément. De l'humilité envers le vil incirconcis ? Jamais !

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

Palaiseau, 22 novembre [18]66.

Il me semble que ça me portera bonheur de dire bonsoir à mon cher camarade avant de me mettre à l'ouvrage.

Me voilà *toute seule* dans ma maisonnette. Le jardinier et son ménage logent dans le pavillon du jardin, et nous sommes la dernière maison au bas du village, tout isolés dans la campagne, qui est une oasis ravissante. Des prés, des bois, des pommiers comme en Normandie ; pas de grand fleuve avec ses cris de vapeur et sa chaîne infernale ; un ruisselet qui passe muet sous les saules ; un silence… ah ! mais il me semble qu'on est au fond de la forêt vierge : rien ne parle que le petit jet de la source qui empile sans relâche des diamants au clair de la lune. Les mouches endormies dans les coins de la chambre se réveillent à la chaleur de mon feu. Elles s'étaient mises là pour mourir, elles arrivent auprès de la lampe, elles sont prises d'une gaîté folle, elles bourdonnent, elles sautent, elles rient, elles ont même des velléités d'amour ; mais c'est l'heure de mourir, et, paf ! au milieu de la danse, elles tombent raides. C'est fini, adieu le bal !

Je suis triste ici tout de même. Cette solitude absolue, qui a toujours été pour moi vacance et récréation, est partagée maintenant par un mort qui a fini là, comme une lampe qui s'éteint, et qui est toujours là. Je ne le tiens pas pour malheureux, dans la région qu'il habite ; mais cette image qu'il a laissée autour de moi, qui n'est plus qu'un reflet, semble se plaindre de ne pouvoir plus me parler. N'importe ! la tristesse n'est pas malsaine : elle nous empêche de nous dessécher.

Et vous, mon ami, que fais-tu à cette heure ? La pioche aussi, seul aussi ; car la maman doit être à Rouen. Ça doit être beau aussi, la nuit, là-bas. Y penses-tu quelquefois au « vieux troubadour de pendule d'auberge, qui toujours chante et chantera le parfait amour » ? Eh bien, oui, quand même ! Vous n'êtes pas pour la chasteté, monseigneur, ça vous regarde. Moi, je dis « qu'elle a du bon, la rosse » !

Et sur ce, je vous embrasse de tout mon cœur et je vais faire parler, si je peux, des gens qui s'aiment à la vieille mode.

Vous n'êtes pas forcé de m'écrire quand tu n'es pas en train. Pas de vraie amitié sans liberté ***absolue***.

À Paris, la semaine prochaine, et puis à Palaiseau encore, et puis à Nohant.

J'ai vu Bouilhet au ***lundi***. J'en suis ***éprise***. Mais quelqu'un de nous claquera chez Magny. J'y ai eu une sueur froide, moi si solide, et j'y ai vu tout bleu.

À JULES DUPLAN

[Croisset, 26 ? novembre1866.]

Mais, mon cher petit, tu m'as mal compris. Je ne fais aucun reproche à ton frère. Mais bien à moi-même, à moi seul.

J'ai une dernière prière à lui faire. C'est d'être avec Lévy ***très insolent***, voilà tout. – Qu'il l'envoie chier carrément ; et je lui en serai très reconnaissant.

(Il serait même farce de lui faire accroire que la proposition n'a été faite qu'à cette seule fin de se convaincre de sa cuistrerie ?)

***

Ma lettre pour le Caire a dû partir de Rouen le 3 ou le 4 nov[embre] ? et était adressée à M. J[ules] Dupl[an], maison Laverrière, Caire. Le télégramme a été envoyé le 30 octobre à la même adresse.

***

Je suis *brisé* mon pauvre vieux. J'ai aujourd'hui travaillé sans discontinuer depuis 4 heures de l'après-midi (il en est près de trois du matin) et cela pour *deux* lignes qui ne sont pas faites. C'est à en devenir fou, par moments ! il serait même plus simple de crever tout de suite, cela vous épargnerait tous les emmerdements intérieurs et extrinsèques.

Adieu, je t'embrasse.

Ton

À GEORGE SAND

Croisset, mardi, 5 heures [27 novembre 1866].

Vous êtes seule et triste, là-bas, je suis de même, ici.

D'où cela vient-il, les accès d'humeur noire qui vous envahissent par moments ? Cela monte comme une marée, on se sent noyé, il faut fuir. Moi, je me couche sur le dos. Je ne fais rien et le flot passe.

Mon roman va très mal pour le quart d'heure. Ajoutez à cela des morts que j'ai apprises : celle de Cormenin (un ami de vingt-cinq ans), celle de Gavarni, et puis tout le reste ; enfin ! ça se passera.

Vous ne savez pas, vous, ce que c'est que de rester toute une journée la tête dans ses deux mains à pressurer sa malheureuse tête pour trouver un mot. L'idée coule chez vous largement, incessamment, comme un fleuve. – Chez moi, c'est un mince filet d'eau. Il me faut de grands travaux d'art avant d'obtenir une cascade. – Ah ! je les aurai connues, les Affres du Style !

Bref, je passe ma vie à me ronger le cœur et la cervelle. Voilà le vrai ***fond*** de votre ami.

Vous lui demandez s'il pense quelquefois à « son vieux troubadour de pendule », mais, je crois bien ! Et il le regrette ! C'était bien gentil, nos causeries nocturnes. Il y avait des moments où je me retenais pour ne pas vous ***bécoter*** comme un gros enfant. – Les oreilles ont dû vous corner hier au soir ? Je dînais [chez] mon frère, avec toute la famille. Il n'a guère été question [que] de vous et tout le monde chantait vos louanges. Si ce n'est moi, bien entendu, qui vous ai débinée le plus possible, chère maître bien-aimée.

J'ai relu, à propos de votre dernière lettre (et par une filiere d'idées toute naturelle), le chapitre du père Montaigne intitulé « Quelques vers de Virgile ». Ce qu'il dit de la ***chasteté*** est précisément ce que je crois. C'est l'Effort qui est beau et non l'Abstinence en soi. Autrement il faudrait maudire la chair, comme les catholiques ? Dieu sait où cela mène ! Donc, au risque de rabâcher, et de paraître un Prudhomme, je répète que votre jeune homme a tort. S'il est continent a vingt ans, ce sera un ignoble paillard à cinquante. Tout se

paye ! Les Grandes Natures, qui sont les Bonnes, sont avant tout prodigues et n'y regardent pas de si près à se dépenser. Il faut rire et pleurer, aimer, travailler, jouir et souffrir, enfin vibrer autant que possible dans toute son étendue. Voilà, je crois, le vrai humain ?

Adieu. Tâchez de vous tenir en sérénité. Vous allez revoir bientôt votre petite-fille. Cela vous fera du bien. – Et pensez à votre vieux qui vous aime et vous envoie mille tendresses.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Croisset, 27 novembre 1866.]

Comme je pense à vous, depuis que j'ai appris la mort de Gavarni ! Vous devez être tristes, mes pauvres vieux. C'est pourquoi je vous envoie une poignée de main. Voilà tout.

Et je vous embrasse.

Qu'est-ce que vous faites ?

Et le roman ? paraît-il ou va-t-il bientôt paraître ? etc., etc.

***

Croisset, mardi soir.

À AMÉLIE BOSQUET

[Croisset,] nuit de mercredi [28 novembre 1866].

Ma chère Amie,

Si je ne vous ai pas remerciée encore de votre ***Femme bien élevée***, c'est que j'ai voulu la relire. – Eh bien, savez-vous mon opinion ***très sincère*** ? Ça m'a paru meilleur que la première fois. Il aurait fallu très peu pour faire de ce livre un chef-d'œuvre. Les ***longues scènes*** manquent, voilà tout. Quant aux caractères, je vous assure qu'ils sont excellents. C'est étudié et bien fait. Bref, j'ai été très content.

Faites donc une large distribution d'exemplaires. Tâchez qu'on vous lise, et on vous applaudira !

Quant à moi, j'aurais tant de choses à vous dire sur mon travail que je ne vous en dirai rien. Je ne suis pas pour le moment dans une veine heureuse. Je barbote et me ronge.

Il est d'ailleurs quatre heures du matin, je suis éreinté. – Il me reste cependant assez de forces pour vous embrasser. (Je crois même que cette idée-là m'en redonne ?)

Adieu donc. Bon courage, et bonne humeur surtout. C'est l'essentiel.

À vous.

Parlez-moi un peu de ce que vous faites. Nous ne vous verrons pas avant la fin de février.

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

À G. Flaubert.

Je ne sais pas pourquoi elle est
restée dans mon buvard.

G. S.

Palaiseau, 29 novembre [1866].
À Paris, la semaine prochaine.

Il ne faut être ni spiritualiste ni matérialiste, dites-vous, mais naturaliste. C'est une grosse question.

Mon *Cascaret* (c'est comme ça que j'appelle le petit ingénieur) la résoudra comme il l'entendra. Ce n'est pas une bête, et il passera par bien des idées et des déductions, et des ***émotions*** avant de réaliser la prédiction que vous faites. Je ne le catéchise qu'avec réserve, car il est plus fort que moi sur bien des points et ce n'est pas le spiritualisme catholique qui l'étouffe.

Mais la question par elle-même est très sérieuse et plane sur notre art, à nous troubadours plus ou moins pendulifères, ou penduloïdes. Traitons-la d'une manière tout impersonnelle, car ce qui est bien pour l'un peut avoir son contraire très bien pour l'autre. Demandons-nous, en faisant abstraction de nos tendances ou de nos expériences, si l'être humain peut recevoir et chercher son entier développement physique sans que l'intellect en souffre. Oui, dans une société idéale et rationnelle, cela serait ainsi. Mais dans celle où nous vivons et dont il faut bien nous contenter, la jouissance et l'abus ne vont-ils pas de compagnie, et peut-on les séparer, les limiter, à moins d'être un sage de première volée ? Et si l'on est un sage, adieu l'entraînement qui est le père des joies réelles.

La question pour nous, artistes, est de savoir si l'abstinence nous fortifie, ou si elle nous exalte trop, ce qui dégénère en faiblesse. Vous me direz : il y a temps pour tout et puissance suffisante pour toute dépense de forces. Donc, vous faites une distinction et vous posez des limites, il n'y a pas moyen de faire autrement. La nature, croyez-vous, en pose d'elle-même et nous empêche d'abuser. Ah ! mais non, elle n'est pas plus sage que nous qui sommes aussi la nature. Nos excès de travail comme nos excès de plaisir nous tuent parfaitement, et plus nous sommes de grandes natures, plus nous dépassons les bornes et reculons la limite de nos puissances.

Moi je n'ai pas de théories. Je passe ma vie à poser des questions et à les entendre résoudre dans un sens ou dans l'autre, sans qu'une conclusion victorieuse et sans réplique m'ait été jamais donnée. J'attends la lumière d'un nouvel état de mon intellect et de mes organes dans une autre vie, car, dans celle-ci, quiconque réfléchit embrasse jusqu'à leurs dernières conséquences les limites du ***pour*** et du ***contre***. C'est M. Platon, je crois, qui demandait et croyait tenir le lien. Il ne l'avait pas plus que nous. Pourtant ce lien existe, puisque l'univers subsiste sans que le ***pour*** et le ***contre*** qui le constituent se détruisent réciproquement. Comment s'appellera-t-il pour la nature matérielle ? ***équilibre***, il n'y a pas à dire. Et pour la nature pensante ? modération, chasteté relative, abstinence des abus, tout ce que vous voudrez, mais ça se traduira toujours par ***équilibre***. Ai-je tort, mon maître ?

Pensez-y, car dans nos romans, ce que font ou ne font pas nos personnages ne repose pas sur une autre question que celle-là. Posséderont-ils, ne posséderont-ils pas l'objet de leurs ardentes convoitises ? Que ce soit amour ou gloire,

fortune ou plaisir, dès qu'ils existent, ils aspirent à un but. Si nous avons en nous une philosophie ils marchent droit selon nous, si nous n'en avons pas, ils marchent au hasard et sont trop dominés par les événements que nous leur mettons dans les jambes. Imbus de nos propres idées, ils choquent souvent celles des autres. Dépourvus de nos idées et soumis à la fatalité, ils ne paraissent pas toujours logiques. Faut-il mettre un peu ou beaucoup de nous en eux, ne faut-il rien mettre que ce que la société met dans chacun de nous ?

Moi je suis ma vieille pente, je me mets dans la peau de mes bonshommes. On me le reproche, ça ne fait rien. Vous, je ne sais pas bien si, par procédé ou par instinct, vous suivez une autre route. Ce que vous faites vous réussit, voilà pourquoi je vous demande si nous différons sur la question des luttes intérieures, si ***l'homme-roman*** doit en avoir, ou s'il ne doit pas les connaître.

Vous m'étonnez toujours avec votre travail pénible. Est-ce une coquetterie ? Ça paraît si peu ! Ce que je trouve difficile, moi, c'est de choisir entre les mille combinaisons de l'action scénique qui peuvent varier à l'infini, la situation nette et saisissante qui ne soit pas brutale ou forcée. Quant au style, j'en fais meilleur marché que vous.

Le vent joue de ma vieille harpe comme il lui plaît d'en jouer. Il a ses ***hauts*** et ses ***bas***, ses grosses notes et ses défaillances, au fond ça m'est égal pourvu que l'émotion vienne, mais je ne peux rien trouver en moi. C'est l'***autre*** qui chante à son gré, mal ou bien, et quand j'essaie de penser à ça, je m'en effraie et me dis que je ne suis rien, rien du tout.

Mais une grande sagesse nous sauve. Nous savons nous dire : Eh bien, quand nous ne serions absolument que des instruments, c'est encore un joli état et une sensation à nulle

autre pareille que de se sentir vibrer. Laissez donc le vent courir un peu dans vos cordes. Moi je crois que vous prenez plus de peine qu'il ne faut, et que vous devriez laisser faire l'***autre*** plus souvent. Ça irait tout de même et sans fatigue. L'instrument pourrait résonner faible à de certains moments, mais le souffle, en se prolongeant, trouverait sa force. Vous feriez après coup, ce que je ne fais pas, ce que je devrais faire, vous remonteriez le ton du tableau tout entier et vous sacrifieriez ce qui est trop également dans la lumière.

Vale et me ama.

G. SAND.

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

Palaiseau, 30 novembre [1866].

Il y aurait bien à dire sur tout ça, mon camarade. Mon ***Cascaret*** – j'appelle ainsi le fiancé en question – se garde pour sa fiancée. Elle lui a dit : « Attendons que vous ayez réalisé certaines questions de travail », et il travaille. Elle lui a dit : « Gardons nos puretés l'une pour l'autre », et il se garde. Ce n'est pas le spiritualisme catholique qui l'étouffe, mais il se fait un grand idéal de l'amour, et pourquoi lui conseillerait-on d'aller le perdre quand il met sa conscience et son mérite à le garder ?

Il y a un équilibre que la nature, notre souveraine, met elle-même dans nos instincts et elle pose vite la limite de nos appétits. Les grandes natures ne sont pas les plus robustes. Nous ne sommes pas développés dans tous les sens par une éducation bien logique. On nous comprime de toutes façons et nous poussons nos racines et nos branches

où et comme nous pouvons. Aussi les grands artistes sont-ils souvent infirmes et plusieurs ont été impuissants. Quelques-uns trop puissants par le désir se sont épuisés vite. En général, je crois que nous avons des joies et des peines trop intenses, nous qui travaillons du cerveau. Le paysan, qui fait nuit et jour une rude besogne avec la terre et avec sa femme, n'est pas une nature puissante. Son cerveau est des plus faibles. Se développer dans tous les sens, vous dites ? Pas à la fois, ni sans repos, allez ! Ceux qui s'en vantent blaguent un peu, ou s'ils mènent tout à la fois, tout est manqué. Si l'amour est pour eux un petit pot-au-feu et l'art un petit gagne-pain, à la bonne heure ; mais, s'ils ont le plaisir immense, touchant à l'infini, et le travail ardent, touchant à l'enthousiasme, ils ne les alternent pas comme la veille et le sommeil. Moi je ne crois pas à ces don Juan qui sont en même temps des Byron. Don Juan ne faisait pas de poèmes et Byron faisait, dit-on, bien mal l'amour. Il a dû avoir quelquefois – on peut compter ces émotions-là dans la vie – l'extase complète par le cœur, l'esprit et les sens ; il en a connu assez pour être un des poètes de l'amour. Il n'en faut pas davantage aux instruments de notre vibration. Le vent continuel des petits appétits les briserait. Essayez de faire quelque jour un roman dont l'artiste (le vrai) sera le héros, vous verrez quelle sève énorme, mais délicate et contenue, comme il verra toute chose d'un œil attentif, curieux et tranquille, et comme ses entraînements vers les choses qu'il examine et pénètre seront rares et sérieux. Vous verrez aussi comme il se craint lui-même, comme il sait qu'il ne peut se livrer sans s'anéantir, et comme une profonde pudeur des trésors de son âme l'empêche de les répandre et de les gaspiller. L'artiste est un si beau type à faire, que je n'ai jamais osé le faire réellement. Je ne me sentais pas digne de toucher à cette figure trop belle et trop compliquée. C'est viser

trop haut pour une simple femme. Mais ça pourra bien vous tenter quelque jour, et ça en vaudra la peine. Où est le modèle ? Je ne sais pas. Je n'en ai pas connu ***à fond*** qui n'eût quelque tache au soleil, je veux dire quelque côté par où cet artiste touchait à l'épicier. Vous n'avez peut-être pas cette tache, vous devriez vous peindre. Moi je l'ai. J'aime les classifications, je touche au pédagogue. J'aime à coudre et à torcher les enfants, je touche à la servante. J'ai des distractions et je touche à l'idiot. Et puis enfin, je n'aimerais pas la perfection. Je la sens et ne saurais la manifester. Mais on pourrait bien lui donner des défauts dans sa nature : quels ? Nous chercherons ça quelque jour. Ça n'est pas dans votre sujet actuel et je ne dois pas vous en distraire. Ayez donc moins de cruauté envers vous, mais allez de l'avant, et quand le souffle aura tout produit, vous remonterez le ton général et sacrifierez ce qui ne doit pas venir au premier plan. Est-ce que ça ne se peut pas ? Il me semble que si. Ce que vous faites paraît si facile, si abondant, c'est un trop-plein perpétuel. Je ne comprends rien à votre angoisse.

Bonsoir cher frère. Mes tendresses à tous les vôtres. Je suis revenue à ma solitude de Palaiseau. Je l'aime. Je m'en retourne à Paris lundi.

Je vous embrasse bien fort. Travaillez bien.

G. SAND.

À ERNEST FEYDEAU

[Croisset,] nuit de dimanche [novembre 1866 ?].

Il y a dans Béranger, notre grand poète national (celui que Gustave Planche comparait à Horace), une chanson à

cette fin de féliciter le père d'une petite fille nouvellement née. Je suis, ce soir, trop fatigué pour te la retranscrire de son volume. Mais cherche-la et chante-toi-la, de ma part.

Tu as été bien aimable de m'apprendre cette nouvelle. Puisque l'événement vous fait plaisir, il m'en fait.

Ah ! mon pauvre vieux, quand Mlle Feydeau sera en âge de m'inspirer des sentiments déshonnêtes, je ne serai plus en état de les lui prouver.

À HIPPOLYTE TAINE

Croisset, 1er décembre [1866].

Mon cher Ami,

Voici ce que j'éprouvais, quand j'ai eu des hallucinations :

1° D'abord une angoisse indéterminée, un malaise vague, un sentiment d'attente avec douleur, ***comme il arrive avant l'inspiration*** poétique, où l'on sent « qu'il va venir quelque chose » (état qui ne peut se comparer qu'à celui d'un fouteur sentant le sperme qui monte et la décharge qui s'apprête. Me fais-je comprendre ?).

2° Puis, tout à coup, comme la foudre, envahissement ou plutôt irruption instantanée ***de la mémoire*** car l'hallucination proprement dite n'est pas autre chose, – pour moi, du moins. C'est une maladie de la mémoire, un relâchement de ce qu'elle recèle. On sent les images s'échapper de vous comme des flots de sang. Il vous semble que tout ce qu'on a dans la tête éclate à la fois comme les mille pièces d'un feu d'artifice, et on n'a pas le temps de regarder ces

images internes qui défilent avec furie. – En d'autres circonstances, ça commence par une seule image qui grandit, se développe et finit par couvrir la réalité objective, comme par exemple une étincelle qui voltige et devient un grand feu flambant. Dans ce dernier cas, on peut très bien penser à autre chose, ***en même temps*** ; et cela se confond presque avec ce qu'on appelle « les papillons noirs », c'est-à-dire ces rondelles de satin que certaines personnes voient flotter dans l'air, quand le ciel est grisâtre et qu'elles ont la vue fatiguée.

Je crois que la Volonté peut beaucoup sur les hallucinations. J'ai essayé à m'en donner sans y réussir. – Mais très souvent, et le plus souvent je m'en suis débarrassé à force de volonté.

Dans ma première jeunesse j'en avais une singulière : je voyais toujours des squelettes, à la place des spectateurs, quand j'étais dans une salle de théâtre – ou du moins je pensais à cela si fortement que ça ressemblait à une hallucination car la limite est ***quelquefois*** difficile à discerner.

Je connais l'histoire de Nicolaï. J'ai senti cela : ***voir*** les choses fausses, – savoir que c'est une illusion, en être convaincu, et cependant les percevoir avec autant de netteté que si elles étaient réelles. – Mais dans le sommeil on éprouve un état pareil, – quand on sait qu'on rêve, tout en rêvant.

C'est si bien pour moi la mémoire qui est en jeu, dans l'hallucination, que le seul moyen d'imiter quelqu'un parfaitement (de représenter sa voix et ses gestes) ne s'obtient qu'avec une grande concentration du souvenir. Pour être un bon mime, il faut avoir une mémoire d'une netteté hallucinante, – ***voir*** enfin les personnes, en être pénétré. Reste il est

vrai la faculté instrumentiste : les muscles de la face et du larynx.

Vous devriez demander à des musiciens s'ils ***entendent*** absolument la musique qu'ils vont écrire, comme nous, les romanciers, nous voyons nos bonshommes !

***

Dans l'hallucination artistique, le tableau ***n'est pas bien limité***, quelque précis qu'il soit. Ainsi je vois ***parfaitement*** un meuble, une figure, un coin de paysage. Mais cela flotte, cela est suspendu, ça se trouve je ne sais où. Ça existe seul et sans rapport avec le reste, tandis que, dans la réalité, quand je regarde un fauteuil ou un arbre, je vois en même temps les autres meubles de ma chambre, les autres arbres du jardin, ou tout au moins je perçois vaguement qu'ils existent. L'hallucination artistique ne peut porter sur un grand espace, se mouvoir dans un cadre très large. Alors on tombe dans la rêverie et on revient au calme. C'est même toujours comme cela que cela finit.

Vous me demandez si elle s'emboîte, pour moi, dans la réalité ambiante ? Non. – La réalité ambiante a disparu. Je ne sais plus ce qu'il y a autour de moi. J'appartiens à cette apparition exclusivement.

Au contraire, dans l'hallucination pure et simple on peut très bien voir une image fausse d'un œil, et les objets vrais de l'autre. C'est même là le supplice.

Adieu. Bonne pioche et tout à vous.

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

[Paris, 4 décembre 1866.]

Monsieur, le bruits que Vous fete dans la literature par vos talent distinguée, j'en ai fete aussie dans les tems de la maniere que j'ai pue dans mes moyens, j'ai débuttée en 1804 sous les hospisses de la celebre M^{de} Saqui et ramportée des suqsès et laissée des souvenir dans les analles de la voltige et corigrafie equilibriste dans tout les pays que j'y ai bien étée aprécié par les generaux et autres oficiers de lempire dont j'ai étée solicité jusque dans une age avancée que des femmes de prefets et de Ministre ne pouraient pas s'en flatée. j'ai lue vos ouvrages distinguée notament M^{de} Bovary que je me sens capable de vous en servir de modèle quant elle casse la chaîne de ses piés pour aller ou son cœur l'appelle. Je suis bien conserver pour mon âge avancée et que si vous avez des répugnance pour une artiste dans le malheur, je me contenterais de vos sentiments idéalles. Vous pouvez donc compter sur mon cœur ne pouvant disposée de ma personne étant marié à un homme leger qui ma mangée un Cabinet de cire dont toutes figures de personnages celebre : rois empereurs, ancien et moderne, et crimes celebres que si j'en avais eue votre permissions on vous aurait mis du nombre. J'ai eue ensuitte une place dans les Chemins de fer sous gare pour la tenue des Cabinets dont la jalouzie de mes rivalle me l'ont fait perdre. C'est dans ces sentiment que je vous écris que si vous dégniez écrire lhistoire de ma Malheureuse existence, vous seulle en seriez digne et y verriez des choses dont vous seriez digne d'appréciée. je me represanterait à votre domicille a rouen que j'en ai eue ladresse par monsieur Bouilhet qui me connait bien maïant recherché dans son jeunne age. il vous dira que j'aie le phisique encore agreable et toujours fidelle à tous Ceus qui m'ont connu soit

dans le civille ou le militaire et dans ces sentiment serait pour la vie votre afectionnée.

VICTOIRE POTELET,
ditte Marengo Lirondelle,
femme Dodin.
Rue Lanion, 47, Belleville.

À GEORGE SAND

[Croisset,] nuit de mercredi [5 décembre 1866].

Oh ! que c'est beau, la lettre de Marengo l'Hirondelle ! Sérieusement, je trouve cela un chef-d'œuvre ! Pas un mot qui ne soit un mot de génie. J'ai ri tout haut à plusieurs reprises. Je vous remercie bien, cher maître, vous êtes gentille comme tout.

Vous ne me dites jamais ce que vous faites ? Le drame, où en est-il ?

Je ne suis pas du tout surpris que vous ne compreniez rien à mes angoisses littéraires ! Je n'y comprends rien moi-même. Mais elles existent pourtant, et violentes. – Je ne sais plus comment il faut s'y prendre pour écrire, et j'arrive à exprimer la centième partie de mes idées, après des tâtonnements infinis. Pas primesautier, votre ami. – Non ! pas du tout ! Ainsi, voilà deux jours entiers que je tourne et retourne un paragraphe sans en venir à bout. – J'en ai envie de pleurer dans des moments ! Je dois vous faire pitié ? Et à moi donc !

Quant à notre sujet de discussion (à propos de votre jeune homme), ce que vous m'écrivez dans votre dernière lettre est tellement ma manière de voir que je l'ai non seu-

lement mise en pratique, mais ***prêchée***. Demandez à Théo. – Entendons-nous cependant. Les artistes (qui sont des prêtres) ne risquent rien d'être chastes. – Au contraire ! Mais les Bourgeois, à quoi bon ? Il faut bien que certains soient dans l'humanité. – Heureux même ceux qui n'en bougent !

Je ne crois pas (contrairement à vous) qu'il y ait rien à faire de bon avec le caractère de l'***Artiste idéal***. Ce serait un monstre. – L'art n'est pas fait pour peindre les exceptions. – Et puis j'éprouve une répulsion invincible à mettre sur le papier quelque chose de mon cœur. – Je trouve même qu'un romancier ***n'a pas le droit d'exprimer son opinion*** sur quoi que ce soit. Est-ce que le bon Dieu l'a jamais dite, son opinion ? Voilà pourquoi j'ai pas mal de choses qui m'étouffent, que je voudrais cracher et que je ravale. À quoi bon les dire, en effet ! Le premier venu est plus intéressant que M. G. Flaubert, parce qu'il est plus ***général***, et par conséquent plus typique.

Il y a des jours néanmoins où je me sens au-dessous du crétinisme. – J'ai maintenant un bocal de poissons rouges. Et ça m'amuse. Ils me tiennent compagnie pendant que je dîne. Est-ce bête de s'intéresser à des choses si ***melones*** ! Adieu, il est tard, j'ai la tête cuite. Je vous embrasse tendrement et suis votre

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

[Paris, 7 décembre 1866.]

Ne rien mettre de son cœur dans ce qu'on écrit ? Je ne comprends pas du tout, oh mais, du tout. Moi il me semble qu'on ne peut pas y mettre autre chose. Est-ce qu'on peut séparer son esprit de son cœur, est-ce que c'est quelque

chose de différent ? est-ce que la sensation même peut se limiter, est-ce que l'être peut se scinder ? Enfin ne pas se donner tout entier dans son œuvre, me paraît aussi impossible que de pleurer avec autre chose que ses yeux et de penser avec autre chose que son cerveau. Qu'est-ce que vous avez voulu dire ? vous répondrez quand vous aurez le temps.

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

Paris, 8 décembre [18]66.

Vous me demandez ce que je fais ? Votre vieux troubadour est content, ce soir. Il a passé la nuit à refaire un second acte qui ne venait pas bien et qui est bien venu, si bien que mes directeurs sont enchantés, et que j'ai bon espoir de réussir la fin – laquelle ne me plaît pas encore, mais il faudra en sortir. Enfin je n'ai rien à vous dire de moi qui soit bien intéressant. Quand on a une patience de bœuf et le poignet rompu à casser des pierres, bien ou mal, on n'a guère de péripéties et d'émotions à raconter. Mon pauvre Manceau m'appelait le *cantonnier*, et rien de moins poétique que ces êtres-là.

Et vous, cher brave ami, vous avez des angoisses et des douleurs d'enfantement ? C'est beau et c'est jeune, n'en a pas qui veut ! Quand ma belle-fille met au monde de chers petits enfants, je me livre de cœur à un tel travail en la tenant dans mes bras, que ça réagit sur la bête, et que, l'enfant arrivé, je suis plus malade qu'elle et même sérieusement. Il me semble que votre peine actuelle réagit sur moi et que j'en ai mal à ma tête. Mais hélas, je ne peux aider à aucune nais-

sance, et je regrette presque le temps où on croyait hâter la délivrance en brûlant des cierges devant une image.

Je vois que ce coquin de Bouilhet m'a trahie, il m'avait promis de recopier, d'une folle écriture, la lettre de Marengo pour voir si vous y couperiez. On m'en écrit de sérieuses qui sont de cette force-là. Comme il est bon et gentil, votre grand ami ! il est adoré à l'Odéon et ce soir on m'a dit que la pièce allait de mieux en mieux. Moi j'ai été l'entendre de nouveau, il y a deux ou trois jours, et j'en ai été encore plus ravie que la première fois.

Allons, allons, bon courage quand même et quand vous vous reposez, souviens-toi qu'on t'aime.

G. SAND.

Des tendresses à la maman, au frère, à la nièce.

À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE

Croisset, 13 décembre 1866.

Non, chère Demoiselle, je ne trouve pas ridicule votre douleur à propos de la perte d'un petit chien. Qu'on aime une bête ou un homme (la différence n'est pas si grande), le beau est d'aimer. Nous ne valons quelque chose que par notre puissance d'affection ; c'est pour cela que vous valez beaucoup. Je sympathise avec vous, n'en doutez pas, et bien que nous ne connaissions pas nos visages, je vous considère comme une amie.

J'ai eu, il y a un mois, Mme Sand pendant une semaine chez moi et nous avons beaucoup parlé de vous. Elle vous aime et vous estime. Nous avons vainement cherché tous les deux à, ou en quoi, nous pourrions vous être utiles, comment faire, c'est-à-dire, pour vous tirer de l'état lamentable où vous restez plongée. Cela dépasse ses forces et les miennes. Il faut faire appel à votre volonté ; mais n'a pas de volonté qui veut.

Cependant ne pourriez-vous pas arriver, par une hygiène intellectuelle, à vous étourdir sur vos souffrances ? Si vous vous donniez des occupations forcées, une grande tâche à accomplir ? Entreprenez de longues lectures, en vous divisant la besogne, heure par heure, d'une façon monacale.

Vous a-t-on conseillé l'hydrothérapie ? L'eau froide réussit parfois très bien dans les névroses. Cela ôte les langueurs. Essayez, rien ne coûte ; et puis sortez donc de votre milieu ! *Il le faut, il le faut !* Promenez-vous, entendez de la musique.

Vous me parliez de vos lectures, autrefois. Lisez donc un nouveau roman d'un ami très intime, Maxime Du Camp (mon ancien compagnon de voyage). Cela a paru dans la ***Revue nationale*** et a pour titre ***Les Forces perdues***.

Voilà exactement comme nous étions dans notre jeunesse ; tous les hommes de ma génération se retrouveront là.

Je suis bien curieux d'avoir votre sentiment personnel sur cet ouvrage.

Quant au mien, je ne suis pas encore à la moitié. Il est très long et très difficile à écrire.

Je vous serre les mains bien affectueusement et suis votre tout dévoué.

À GEORGE SAND

[Croisset,] nuit de samedi [15 décembre 1866].

Tant mieux qu'on soit content à l'Odéon, chère Maître. Je m'attends à un ***re-Villemer***, et serai, bien entendu à la 1re. C'est pour le mois d'avril, n'est-ce pas ? Au reste peu importe. Que je sois ici ou là-bas j'irai.

***

Ah ! tout de suite, pendant que j'y songe ! Donnez-moi l'adresse de votre fameux cordonnier. Ma mère a brûlé ses bottines et voudrait s'en faire faire d'autres.

***

Mlle Bosquet (l'auteur de ***La Normandie merveilleuse***) a publié un roman intitulé ***Une femme bien élevée***. Il y a certainement là-dedans quelque chose ? Je me suis permis ***de*** lui conseiller ***de*** vous offrir (quel style !!!) un exemplaire. Si vous pouviez lui faire avoir un article par Mario Proth, ou quelqu'un de vos amis, vous feriez une bonne action. Maintenant causons de nous.

J'ai vu le citoyen Bouilhet, qui a eu dans sa belle patrie un vrai triomphe. Ses compatriotes, qui l'avaient radicalement nié jusqu'alors, du moment que Paris l'applaudit, hurlent d'enthousiasme. – Il reviendra ici samedi prochain pour un banquet qu'on lui offre. – 80 couverts au moins, etc. !

Quant à Marengo l'Hirondelle, il vous avait si bien gardé le secret qu'il a lu l'épître en question avec un étonnement dont j'ai été dupe. Pauvre Marengo ! C'est une figure ! et que vous devriez faire quelque part ? Je me demande ce que seraient ses mémoires écrits dans ce style-là ?

Le mien (de style) continue à me procurer des embêtements qui ne sont pas minces. – J'espère, cependant, dans un mois, avoir passé l'endroit le plus vide ? Mais actuellement je suis perdu dans un désert. Enfin, à la grâce de Dieu, tant pis !

Avec quel plaisir j'abandonnerai ce genre-là pour n'y plus revenir de mes jours ! Peindre des bourgeois modernes et français me pue au nez étrangement ! Et puis, il serait peut-être temps de s'amuser un peu dans l'existence, et de prendre des sujets agréables pour l'auteur ?

Je me suis mal exprimé en vous disant « qu'il ne fallait pas écrire avec son cœur ». J'ai voulu dire : ne pas mettre sa personnalité en scène. Je crois que le grand art est scientifique et impersonnel. Il faut, par un effort d'esprit, se transporter dans les Personnages et non les attirer à soi. Voilà du moins la méthode : ce qui arrive à dire : tâchez d'avoir beaucoup de talent et même de génie si vous pouvez. Quelle vanité que toutes les Poétiques et toutes les critiques ! Et l'aplomb des messieurs qui en font m'épate. Oh ! rien ne les gêne, ces cocos-là !

Avez-vous remarqué comme il y a dans l'air, quelquefois, des courants d'idée communs ? Ainsi je viens de lire, de mon ami Du Camp, son nouveau roman : ***Les Forces perdues***. Cela ressemble, par bien des côtés, à celui que je fais ? C'est un livre (le sien) très naïf et qui donne une idée ***juste*** des hommes de notre génération, devenus de vrais fossiles pour

les jeunes gens d'aujourd'hui. – La réaction de 48 a creusé un abîme entre les deux France.

N.B. M'avez-vous trouvé un ***titre*** ? Ce n'est pas facile. J'en suis sûr.

Et où êtes-vous maintenant ? À Paris ou à Nohant ?

Bouilhet m'a dit que vous aviez été à un des derniers Magny sérieusement indisposée, toute femme « en bois » que vous prétendiez être. Oh ! non, vous n'êtes pas en bois, cher bon grand cœur ! Vieux « troubadour » aimé. Il serait peut-être opportun de réhabiliter au théâtre Almanzor ? Je le vois avec sa toque, sa guitare et sa tunique abricot, engueulant, du haut d'un rocher, des boursiers en habit noir. Le discours pourrait être beau.

Allons, bonne nuit ; je vous baise sur les deux joues tendrement.

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

[Paris,] lundi [17 décembre 1866].

Il y a quelque chose comme huit jours, on est venu chez moi le matin pour me demander l'adresse du cordonnier. Ma bonne n'a pas voulu m'éveiller, et, à midi seulement, j'ai lu la lettre. Le porteur s'annonçant comme venant de la rue, et de l'hôtel du Helder, j'ai répondu tout de suite ***que Simonin demeurait rue Richelieu 15***. Je m'adressais à votre mère, croyant que c'était elle qui m'écrivait. Je vois qu'elle n'a pas reçu mon mot et je n'y comprends plus rien, mais il n'y a pas de ma faute.

Votre vieux troubadour est encore malade comme un chien aujourd'hui. Ça ne l'empêchera pas d'aller au Magny de ce soir. Il ne pourrait pas claquer en meilleure compagnie ; encore qu'il préférât le bord d'un fossé, au printemps.

Tout va bien d'ailleurs et je pars pour Nohant samedi. Je suis occupée à lancer de mon mieux le livre d'entomologie que Maurice publie et qui est très réussi. Je fais pour lui ce que je n'ai jamais fait pour moi, j'écris aux journalistes. Je vas recommander Mlle Bosquet à qui je pourrai. Mais ça, ça s'adresse à un autre public et je ne suis pas aussi bien accueillie des littérateurs que des savants.

Mais certainement Marengo l'Hirondelle est ***à faire***, et le troubadour abricot aussi. Tout ça c'était des ***Cadio*** de la révolution qui commençaient à être ou à vouloir être quelque chose, n'importe quoi. Je suis des derniers venus, et, vous autres nés de nous, vous êtes entre les illusions de mon temps et la déception crue des temps nouveaux. Il est tout simple que Du Camp se rencontre avec vous dans une série d'observations et d'idées, ça ne fait rien. Il n'y aura pas ressemblance.

Oh non ! Je ne vous ai pas trouvé un titre, c'est trop sérieux, et puis il faudrait tout connaître. Dans tous les cas, aujourd'hui je ne suis bonne qu'à rédiger mon épitaphe ! ***Et in Arcadia ego***, vous savez.

Je vous aime, cher ami frère, et vous bénis de tout mon cœur.

G. SAND.

À CHARLES CLÉMENT

[Croisset, 18 décembre 1866.]

Je vous remercie bien, cher Monsieur, de m'avoir envoyé votre livre. – Je viens de le lire très attentivement et vous en fais mes ***sincères*** félicitations. – Voilà au moins un ouvrage de critique qui apprend quelque chose (qualité rarissime).

Vous m'avez l'air de connaître le sujet, à fond. Je ne parle pas des notes et des citations qui prouvent des recherches, mais on ***sent*** partout que l'auteur parle en connaissance de cause.

Je vous sais gré de vous être privé ***de tout chic***, et d'avoir épargné au lecteur l'ennui des théories. Cela enfin est ***bien fait***. Je ne saurais dire rien de plus.

Ce qui m'a séduit surtout, c'est votre Léonard.

L'ordre chronologique que vous avez adopté est en même [temps] l'ordre philosophique. L'on saisit mieux, de cette manière-là, le développement des génies dont vous parlez.

Votre ouvrage m'a instruit sur bien des points, et d'un bout à l'autre m'a été fort agréable. – Recevez donc, cher confrère, tous mes remerciements, en me permettant de vous serrer la main et de vous assurer que je suis

Tout à vous.

Croisset, près Rouen, mardi soir.

À AMÉLIE BOSQUET

[Croisset, 27 décembre 1866.]

Voici le mot pour Lavoix, chère Amie.

Mais votre ami Darcel connaît bien plus de journalistes que moi !

Quant à Mme Sand, elle a été, avec vous, comme elle est avec tout le monde.

La pauvre femme est d'ailleurs malade.

Si vous aviez un peu moins de cette vertu, dont vous me paraissez très fière, vous seriez plus forte en physiologie masculine, et sauriez, ma belle amie, que nos facultés ne sont pas à commandement et que la littérature ne remplace pas tout. – C'est-à-dire ne tient pas lieu ***du reste***. Mais vous l'avez, vous, le reste. Aussi…

Adieu, je baise vos beaux yeux (si vous le permettez, bien entendu ; ne vous fâchez pas) et les deux côtés de votre charmant col.

À vous.

À GEORGE SAND

Croisset, jeudi [27 décembre 1866].

Eh bien, chère Maître, allez-vous mieux depuis que vous êtes à Nohant ? Quelle maladie avez-vous d'abord ? qu'est-ce ? La vue de votre petite Aurore a dû vous faire du bien ?

Qu'est-ce qu'il faut vous souhaiter pour 1867 ? D'abord tout, et puis le reste, parmi lequel je demande 200 représentations du ***Mont-Revêche***.

Je n'ai absolument rien à vous dire, vous savez bien, si ce n'est que je m'ennuie de ne pas vous voir. Voilà tout.

Combien de temps restez-vous là-bas ? C'est-à-dire quand revenez-vous à Paris ? – Moi, je compte y être vers le milieu de février.

Ne vous ayant pas près de moi, je vous lis. – Ou plutôt relis. J'ai pris ***Consuelo***, que j'avais dévoré jadis dans la ***Revue indépendante***. J'en suis, derechef, ***charmé***. Quel talent, nom de Dieu ! quel talent ! C'est le cri que je pousse, par intervalles, « dans le silence du cabinet ». J'ai tantôt pleuré pour de vrai au baiser que Porpora met sur le front de Consuelo !… Je ne peux mieux vous comparer qu'à un grand fleuve d'Amérique. Énormité et Douceur.

Je n'ai pas encore lu les ***Odeurs*** du grand homme nommé Veuillot. S'il n'y a pas d'injures contre vous, c'est incomplet. Et des gens d'esprit admirent tout cela, pourtant ! Oh ! saint Polycarpe !

Adieu. Je me sens tellement stupide que j'ai peur de vous assommer. Donc je m'arrête. Donnez-moi de vos nouvelles et pensez à moi quelquefois.

Je vous embrasse tendrement et suis votre vieux

Mme Maurice a dû recevoir ses fromages, il y a déjà longtemps ?

Ah ! j'oubliais une commission : le père Pouchet m'a chargé de vous dire ***que*** : il était tellement troublé par votre présence ***qu***'il avait oublié de vous dire ***que*** non seulement il admirait vos œuvres démesurément, mais encore celles de votre fils, etc.. (Quand il veut s'égayer, il ouvre ***Masques et visages***.) Et il est revenu sur sa barbe qui n'était pas faite ce jour-là. Ô !

À JULES DUPLAN

[Croisset, fin de décembre 1866.]

Cher Vieux,

Tu serais bien gentil le jour du Jour de l'An d'écrire mon nom chez le prince et chez la princesse Napoléon.

Je te la souhaite aussi bonne et heureuse accompagnée de plusieurs millions.

Et le Michel ?

Adieu, je t'embrasse.

Je te ferai observer que tu es un misérable de ne pas me dire un peu longuement ce que tu fais. Sacré nom de Dieu ! tu n'écris pas du matin au soir.

À ERNEST FEYDEAU

Croisset, mardi [fin de 1866-début de 1867].

Cher Vieux,

Je ne sais pas si tu existes encore, mais comme je viens te demander un service, j'espère que tu me donneras de tes nouvelles. Voici la chose ; elle concerne mon bouquin.

Mon héros Frédéric a l'envie légitime d'avoir plus d'argent dans sa poche et joue à la Bourse, gagne un peu, puis perd tout, 50 à 60 000 francs. C'est un jeune bourgeois complètement ignorant en ces matières et qui ne sait pas en quoi consiste le 3 %. Cela se passe dans l'été de 1847.

Donc, de mai à fin août, quelles ont été les valeurs sur lesquelles la spéculation s'est portée de préférence ?

Ainsi il y a trois phrases à mon histoire :

1° Frédéric va chez un agent de change, apporte son argent et se décide pour ce que l'agent de change lui conseille. Est-ce ainsi que cela se passe ?

2° Il gagne. Mais comment ? et combien ?

3° Il perd tout. Comment ? et pourquoi ?

Tu serais bien aimable de m'envoyer ce renseignement, qui ne doit pas tenir dans mon livre plus de 6 ou 7 lignes. Mais explique-moi clairement et véridiquement.

Fais attention à l'époque, c'est en 1847, l'été des affaires Praslin et Teste.

Par la même occasion, dis-moi un peu ce que tu deviens et fabriques.

À EMMANUEL GONZALÈS

[Croisset, fin de 1866-début de 1867.]

Mon cher Ami,

Vous seriez bien aimable de m'envoyer tout de suite par la poste le livre suivant dont j'ai grand besoin : ***Le Turf et les courses de chevaux en France et en Angleterre*** par Chapus.

Il me le faut absolument, coûte que coûte ! Si vous connaissez quelque chose d'analogue, envoyez-le-moi, mêmement.

Je vous remercie et vous serre la main.

Croisset, près Rouen, jeudi.

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Croisset, fin de décembre 1866-janvier 1867.]

Madame et Princesse,

Je ne comprenais rien, en effet, à la seconde partie de votre lettre. Je croyais mal lire, je me creusais la cervelle. Enfin tout est éclairci et je vous renvoie le billet destiné à Chennevières.

Mais il ne faut plus, Princesse, être si modeste ou si railleuse, c'est-à-dire écrire une ligne comme celle-ci : « Je me croyais si loin de votre pensée. » Vous loin de ma pensée ? ***Est-ce possible ?***

La mort de ce pauvre abbé Coquereau m'a fait doublement de peine. Je savais que vous aviez pour lui beaucoup

d’affection, et sa personne m’était très sympathique. Quelle triste chose que… ***tout***, n’est-ce pas ?

C’est pour s’étourdir qu’il faut se ruer sur une marotte quelconque ; heureux quand elle ne se brise pas dans vos mains !

Puisque l’Exposition vous ennuie (sentiment que je partage entièrement), je vous engage à lire dans un des volumes de Renan : ***Essais de morale et de critique***, un article intitulé « Poésie de l’Exposition » ; ça vous plaira.

Je vous remercie, Princesse, pour toutes les choses bonnes, aimables et charmantes que vous m’envoyez. Croyez à mon sincère attachement. Et permettez-moi de vous baiser les deux mains en me disant

Vôtre.

Mercredi.

À RENÉ DE MARICOURT

Croisset, près Rouen, 4 janvier [1867].

Monsieur et cher Confrère,

En rejetant les deux tiers et demi des choses extra-aimables que vous m’écrivez, il en resterait encore assez pour contenter les plus difficiles. Vous me paraissez un très aimable homme ; telle est mon opinion sur vous. Donc, je vous prie de vous rappeler ceci :

Vers la fin de février, à partir du 20 ou 25, je serai à Paris, boulevard du Temple, 42, où je resterai jusqu’au mois de juin. Je compte sur votre visite, une heure de conversation

valant mieux que dix lettres. Vous m'y trouverez tous les dimanches ; on y déjeune à onze heures. Apportez-moi vos manuscrits, pourvu qu'ils soient lisibles, et comptez sur moi entièrement.

Je ferai tout ce que je pourrai pour vous être agréable. Quant à vous faire avoir des articles, je ne demande pas mieux que d'en demander pour vous ; mais entre les promesses et l'exécution d'icelles il y a loin, comme vous savez. Enfin nous verrons.

Certainement il faut continuer ! Quand on a votre talent on ***doit*** s'en servir.

Vous avez voyagé, vous connaissez le monde, vous êtes ***un homme***, allez donc ! Il s'agit de mettre sa tête dans ses deux mains, et de bien réfléchir, et de ne pas se lasser.

Il est cependant une illusion que je dois vous ravir, c'est celle que vous avez relativement à la possibilité de gagner quelque sol. Plus on met de conscience dans son travail, moins on en tire de profit. Je maintiens cet axiome la tête sous la guillotine. Nous sommes des ouvriers de luxe ; or, personne n'est assez riche pour nous payer. Quand on veut gagner de l'argent avec sa plume, il faut faire du journalisme, du feuilleton ou du théâtre. La ***Bovary*** m'a rapporté… 300 ***francs***, que j'AI PAYÉS, et je n'en toucherai jamais un centime. J'arrive actuellement à pouvoir payer mon papier, mais non les courses, les voyages et les livres que mon travail me demande ; et, au fond, je trouve cela bien (ou je fais semblant de le trouver bien), car je ne vois pas le rapport qu'il y a entre une pièce de cinq francs et une idée. Il faut aimer l'art pour l'art lui-même ; autrement, le moindre métier vaut mieux.

Nous causerons de tout cela et de bien d'autres choses, avant deux mois, j'espère. D'ici là je vous serre la main et suis vôtre.

Envoyez-moi votre roman paru dans la ***Revue contemporaine*** (l'aîné de celui que je connais) ; mais je vous demande d'avance la permission de ne pas vous écrire dessus une longue lettre, car je travaille présentement beaucoup.

À SAINTE-BEUVE

[Croisset, 6 janvier 1867.]

Mon cher Maître,

La Princesse m'écrit que vous êtes souffrant depuis longtemps déjà ? Qu'avez-vous donc ? Ne faites pas la bêtise de devenir gravement malade. Soignez-vous. Reposez-vous ! Et ayez l'obligeance de me donner de vos nouvelles.

Si vous ne pouvez m'écrire, je me recommande à M. Troubat.

En vous la souhaitant « bonne et heureuse » je vous embrasse, cher maître et suis vôtre.

Croisset, près Rouen, dimanche.

À GEORGE SAND

Croisset, dimanche [6 janvier 1867].

Eh bien, chère Maître ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Votre lettre est-elle égarée ? Je n'ai pas de vos nouvelles de-

puis longtemps. Je m'ennuie de vous, et je suis inquiet de vous. Voilà. La dernière fois que vous m'avez écrit, vous étiez malade ! L'êtes-vous encore ? Je ne sais si vous êtes à Nohant, à Palaiseau ou à Paris ?

Je vous embrasse, en attendant quelques lignes de votre chère écriture.

Votre vieux.

À RENÉ DE MARICOURT

Croisset, nuit de mercredi [9 janvier 1867].

Mon cher Confrère,

Je vous demande la permission de garder encore quelques jours votre ***Veuve*** parce que je vais la prêter à ma mère et à ma nièce. C'est vous dire que j'ai trouvé ce livre très amusant. En effet, je l'ai lu d'une haleine.

Voici en deux mots ce que j'en pense : l'auteur est un homme ***naturellement*** plein d'esprit, d'observation et de sentiment. Mais il y a deux parties très distinctes dans ses livres, c'est-à-dire : tout un côté vrai, intense, relevé d'après nature, et un autre ***où il s'amuse*** : ce qui gâte l'effet de ses bonnes pages. L'art ne doit pas ***faire joujou***, bien que je sois partisan aussi entiché de la doctrine de l'art pour l'art, comprise à ma manière (bien entendu).

Ainsi, dans ***Veuve***, tous les caractères et les descriptions sont hors ligne, et cependant on ne ***croit*** pas à l'histoire, parce que les événements ne dérivent pas fatalement des caractères. Je m'explique : on ne comprend pas pourquoi M[me] Lebrun ne veut pas se marier avec Donatien. Parce

qu'elle a fait un vœu ? Mais la raison du vœu n'est pas motivée !

Elle n'aimait pas assez son mari, d'une part, et de l'autre elle n'est pas assez dévote. Puisque vous avez présenté le médecin comme un philosophe, il fallait faire de votre veuve une mystique. La mort de celle-ci ne me paraît pas la conséquence naturelle de sa passion, pas plus que celle du bourgeois qui imite Jacques ; lequel Jacques est un personnage de fantaisie, entre nous. Pourquoi aussi votre curé change-t-il d'aspect sans raison ? Nous sommes habitués à voir un grotesque, puis, tout à coup, une espèce de saint nous apparaît. Je vous demande franchement si cela est ordinaire dans la vie ? Or le roman, qui en est la forme scientifique, doit procéder par généralités et être plus logique que le hasard des choses. Bref, vous avez voulu donner ***une fin chrétienne*** à un livre commencé impartialement. De là les disparates !

Suis-je un pion assez sévère, hein ?

« Sévère, mais juste », si bien que je trouve la déclaration d'amour de Donatien un simple chef-d'œuvre. Cette page-là écrase, comme valeur et style, tout l'ouvrage. Écrase n'est pas le mot ; je veux dire domine. La description de la petite ville, M. Selvage, les fréquents monologues que fait Donatien, et la mort de Mme Mulot ***surtout*** m'ont charmé dès les premières pages.

Pourquoi, dans le portrait de Mme de Reversière, avez-vous mis l'indicatif ? Cela arrête la narration, – et c'est dommage, car le portrait est excellent. Vous me permettrez aussi, mon cher confrère, de vous faire observer que vous ne faites pas assez attention à la proportion relative de vos parties. Ainsi l'historiette de Lodoïska et d'Yves, qui ***n'amène aucun fait*** dans votre roman, est beaucoup trop longue.

M. Lebrun entendant par hasard ce qu'on dit de lui est un procédé qu'il faut laisser aux auteurs dramatiques.

Mais comme j'aime M. Lebrun ! Et vous aussi, n'est-ce pas ? Cela se sent, et c'est là ce qui fait le charme du livre. Vous avez, du reste, ce don-là : le charme ; et c'est, pour réussir, le premier de tous. Continuez donc.

Je cause avec vous, tout en feuilletant votre roman. Je vous expose mes doutes au hasard et à la hâte, comme ils viennent.

Pourquoi votre médecin : 1° boit-il de l'eau-de-vie pour se donner du cœur et, 2° est-il baron ? Évidemment un médecin de campagne peut boire de l'eau-de-vie dans une pareille circonstance et être baron, mais ***que gagnez-vous*** (comme effet dramatique ou portée philosophique) à cette fantaisie ? Car enfin, cela est rare. Un opérateur ne se rassure pas avec des alcools et il existe peu de gentilshommes dans le corps médical.

Pourquoi avez-vous fait d'Hector un personnage ridicule ? Vos deux héros (qui sont chacun dans leur genre des individus supérieurs) eussent été plus grands si l'individu qui leur est sacrifié eût été moins bas. Au reste, il est assez divertissant, mais je lui préfère M. Reversière fils.

Pourquoi Mme Lebrun pense-t-elle sous forme de journal ? Vous vous donnez là, volontairement, une difficulté insurmontable, qui est de faire parler ***longtemps*** les personnages. Car presque toujours ils parlent dans le même style que l'auteur.

Je retrouve la déclaration de Donatien, que je ne saurais assez louer. Bravo ! ***bravissimo !***

Mais comment est-il possible, après avoir écrit quatre pages d'une si grande valeur, de ***s'amuser*** à des bamboches comme les hallucinations qui suivent ? Ah ! c'est que l'auteur a voulu montrer sa malice, faire voir au lecteur qu'il avait pris du hachisch et en décrire les effets, comme il nous a décrit, très bien d'ailleurs (dans ***Les Deux Chemins***), le siège de Messine. Mais l'incendie de Troie, introduit dans votre livre, ne vaudrait pas cette seule ligne, qui m'a fait froid dans le dos : « Mais laissez donc là cette tapisserie, vous voyez bien que votre main tremble. »

Tout dépend de la place, et il faut savoir enlever de son œuvre, une fois qu'elle est finie, ce qui, souvent, nous plaît le plus. Il faut aussi être indulgent pour ceux qui donnent des conseils, et recevez, comme elle est donnée, la très cordiale poignée de main de

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

Paris, 9 janvier [1867] au soir.

Cher Camarade,

Ton vieux troubadour a été tenté de claquer. Il est toujours à Paris. Il devait partir le 25 janvier, sa malle était bouclée. Ta première lettre l'a attendu tous les jours à Nohant. Enfin le voilà tout à fait en état de partir et il part demain matin avec son fils Alexandre qui veut bien l'accompagner.

C'est bête d'être jeté sur le flanc et de perdre pendant trois jours la notion de soi-même et de se relever aussi affaibli que si on avait fait quelque chose de pénible et d'utile. Ce n'était rien, au bout du compte, qu'une impossibilité momentanée de digérer quoi que ce soit. Froid, ou faiblesse, ou

travail, je ne sais pas. Je n'y songe plus guère. Sainte-Beuve inquiète davantage, on a dû te l'écrire. Il va mieux aussi, mais il y aura infirmité sérieuse, et à travers cela, des accidents à redouter. J'en suis toute *[sic]* attristée et inquiète.

Je n'ai pas travaillé depuis plus de 15 jours. Donc, ma tâche n'a pas avancé, et comme je ne sais pas si je vas être en train tout de suite j'ai donné *campo* à l'Odéon. Ils me prendront quand je serai prête. Je médite d'aller un peu au Midi quand j'aurai vu mes enfants. Les plantes du littoral me trottent par la tête. Je me désintéresse prodigieusement de tout ce qui n'est pas mon petit idéal de travail paisible, de vie champêtre et de tendre et pure amitié. Je crois bien que je ne dois pas vivre longtemps, toute guérie et très bien que je suis. Je tire cet avertissement du grand calme, *toujours plus calme* qui se fait dans mon âme jadis agitée. Mon cerveau ne procède plus que de la synthèse à l'analyse ; autrefois c'était le contraire. À présent, ce qui se présente à mes yeux, quand je m'éveille, c'est la planète. J'ai quelque peine à y retrouver le *moi* qui m'intéressait jadis, et que je commence à appeler *vous* au pluriel. Elle est charmante, la planète, très intéressante, très curieuse, mais pas mal arriérée et encore peu praticable. J'espère passer dans une oasis mieux percée et possible à tous. Il faut tant d'argent et de ressources pour voyager ici ! Et le temps qu'on perd à se procurer ce nécessaire est perdu pour l'étude et la contemplation. Il me semble qu'il m'est dû quelque chose de moins compliqué, de moins civilisé, de plus naturellement luxueux et de plus facilement bon que cette étape enfiévrée. Viendras-tu dans le monde de mes rêves, si je réussis à en trouver le chemin ? Ah ! qui sait ?

Et ce roman, marche-t-il ? Le courage ne s'est pas démenti ? La solitude ne te pèse pas ? Je pense bien qu'elle

n'est pas absolue, et qu'il y a quelque part une belle amie qui va et vient, ou qui demeure par là. Mais il y a de l'anachorète quand même dans ta vie, et j'envie ta situation. Moi je suis trop seule à Palaiseau avec un mort ; pas assez seule à Nohant avec des enfants que j'aime trop pour pouvoir m'appartenir. Et à Paris, on ne sait pas ce qu'on est, on s'oublie entièrement pour mille choses qui ne valent pas mieux que soi.

Je t'embrasse de tout cœur, cher ami, rappelle-moi à ta mère, à ta chère famille, et écris-moi à Nohant, ça me fera du bien.

Les fromages ? Je ne sais plus, il me semble qu'on m'en a parlé. Mais je ne me souviens plus. Je te dirai ça de là-bas.

À JULES TROUBAT

[Croisset, 12 janvier 1867.]

Cher Ami,

Donnez-moi des nouvelles de notre maître.

J'[en] ai eu, indirectement, par la Princesse, mais elles étaient peu détaillées.

L'abcès s'écoule-t-il bien ? Quel est l'état général du malade ? etc.

Je compte le voir dans une quinzaine ? D'ici là une bonne poignée de main.

Et tout à vous.

Croisset, 12 janvier.

À GEORGE SAND

Croisset, nuit de samedi [12 janvier 1867].

Non, chère Maître, vous n'êtes pas près de votre fin. – Tant pis pour vous, peut-être ? Mais vous vivrez vieille et très vieille, comme vivent les géants, puisque vous êtes de cette race-là. Seulement ***il faut*** se reposer. Une chose m'étonne, c'est que vous ne soyez pas morte vingt fois, ayant tant pensé, tant écrit, et tant souffert. Allez donc un peu, comme vous en avez tant envie, au bord de la Méditerranée. L'azur détend et retrempe. Il y a des pays de Jouvence, comme la baie de Naples. – En de certains moments, ils rendent peut-être plus triste ? Je n'en sais rien.

La vie n'est pas facile ! Quelle affaire compliquée et dispendieuse ! J'en sais quelque chose ! Il faut de l'argent pour ***tout*** ! si bien qu'avec un revenu modeste et un métier improductif, il faut se résigner à ***Peu***. Ainsi fais-je ! Le pli en est pris ; mais les jours où le travail ne marche pas, ce n'est pas drôle. – Ah ! oui, je veux bien vous suivre dans une autre planète. Et à propos d'argent, c'est là ce qui rendra la nôtre inhabitable dans un avenir rapproché. – Car il sera impossible d'y vivre, même aux plus riches, sans s'occuper ***de son Bien***. Il faudra que tout le monde passe plusieurs heures par jour à tripoter ses capitaux. Charmant !

Moi, je continue à tripoter mon roman, et je m'en irai à Paris quand je serai à la fin de mon chapitre, vers le milieu du mois prochain. Il continue son petit train. Je sculpte laborieusement mon coco, comme un forçat. – En étant un, moi-même, (et un assez triste), pas forçat, mais coco.

Et quoi que vous en supposiez, « aucune belle dame » ne vient me voir. Les belles dames m'ont beaucoup occupé l'esprit, mais m'ont pris très peu de temps. – Me traiter

d'anachorète est peut-être une comparaison plus juste que vous ne croyez.

Je passe des semaines entières sans échanger un mot avec un être humain. Et à la fin de la semaine, il m'est impossible de me rappeler un seul jour, ni un fait quelconque. Je vois ma mère et ma nièce les dimanches, et puis c'est tout. – Ma seule compagnie consiste en une bande de rats qui font dans le grenier, au-dessus de ma tête, un tapage infernal, quand l'eau ne mugit pas et que le vent ne souffle plus. – Les nuits sont noires comme de l'encre, et un silence m'entoure, pareil à celui du Désert. – La sensibilité s'exalte démesurément dans un pareil milieu. J'ai des battements de cœur pour rien. Chose compréhensible, du reste, dans un vieil hystérique, comme moi. – Car je maintiens que les hommes sont hystériques comme les femmes et que j'en suis un. Quand j'ai fait ***Salammbô*** j'ai lu sur cette matière-là « les meilleurs auteurs » et j'ai reconnu tous mes symptômes. J'ai la boule, et le clou, à l'occiput.

Tout cela résulte de nos jolies occupations. Voilà ce que c'est que de se tourmenter l'âme et le corps. – Mais si ce tourment-là est la seule chose propre qu'il y ait, ici bas ?

Je vous ai dit, n'est-ce pas, que j'avais relu ***Consuelo*** et ***La Comtesse de Rudolstadt***. Cela m'a pris quatre jours. – Nous en causerons très longuement quand vous voudrez. Pourquoi suis-je « amoureux » de Liverani ? C'est que j'ai les deux sexes, peut-être ?

Ah ! vous m'avez promis de me retrouver à Nohant un article sur les faïences. S'il vous tombe sur la main envoyez-le-moi.

Faites pour moi une révérence à Mme votre belle-fille, donnez une poignée de main à votre fils, baisez sur ses

quatre joues Mlle Aurore. – Et quant à vous, soignez-vous bien, un peu pour l'amour de votre vieux.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Croisset,] nuit de samedi [12 janvier 1867].

Si c'est une consolation pour vous de savoir que je m'embête, ***soyez-le !*** car je ne m'amuse pas démesurément. Mais je travaille beaucoup, ce qui fait que je m'emm… Quand je dis que je travaille, c'est une manière de parler. Je me donne du mal et puis c'est peut-être tout. N'importe ! Je crois avoir passé l'endroit le plus vide de mon interminable roman. Mais je n'en referai plus de pareil. Je vieillis. Or, il serait temps de faire quelque chose de bien et d'amusant pour moi.

Je passe des semaines entières sans voir un être humain, ni échanger une parole avec mes semblables. D'ailleurs, je deviens ***insociable*** comme l'individu Marat, qui est au fond mon homme. J'ai même envie de mettre son buste dans mon cabinet, uniquement pour révolter les bourgeois ; mais il est trop laid. Hélas ! Beau sous le rapport moral, mais pas de plastique. Si bien (car tout cela est une parenthèse) qu'ayant accepté à dîner avant-hier chez ma nièce, à Rouen, j'ai pris plaisir à engueuler différentes personnes de la localité qui se trouvaient là, et me suis rendu complètement désagréable. […] Ce qui n'empêche pas Mme Sand de croire que de temps à autre « une belle dame vient me voir », tant les femmes comprennent peu qu'on puisse vivre sans elles. […]

Vous êtes bien gentils de m'avoir répondu tout de suite. Donnez-moi donc des nouvelles ***détaillées*** de Sainte-Beuve.

J'espère vous voir dans un mois environ, quand j'aurai fini mon chapitre. Alors, je serai à la moitié de mon volumineux ***Coco***, en étant moi-même un assez triste. […]

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 15 janvier [1867].

Me voilà chez nous, assez valide, sauf quelques heures le soir. Enfin ça passera, « le mal ou celui qui l'endure », disait mon vieux curé, ***ça ne peut pas durer***. Je reçois ta lettre ce matin, cher ami de mon cœur. Pourquoi que je t'aime plus que la plupart des autres, même plus que des camarades anciens et bien éprouvés ? Je cherche, car mon état, à cette heure, c'est d'être

Toi qui vas cherchant,
Au soleil couchant,
Fortune ? […]

Oui fortune intellectuelle, ***lumière*** ! Eh bien, voilà : on se fait, étant vieux, dans le soleil couchant de sa vie – qui est la plus belle heure des tons et des reflets – une notion nouvelle de toutes choses et de l'affection surtout. Dans l'âge de la puissance et de la personnalité on tâte l'ami comme on tâte le terrain, au point de vue de la réciprocité. Solide on se sent, solide on veut trouver ce qui vous porte ou vous conduit. Mais quand on sent fuir l'intensité du ***moi***, on aime les personnes et les choses pour ce qu'elles sont par elles-

mêmes, pour ce qu'elles représentent aux yeux de votre âme, et nullement pour ce qu'elles apporteront en plus à votre destinée. C'est comme le tableau ou la statue que l'on voudrait avoir à soi quand on rêve en même temps un beau chez-soi pour l'y mettre. Mais on a parcouru la verte Bohême sans y rien amasser, on est resté gueux, sentimental et troubadour. On sait très bien que ce sera toujours de même et qu'on mourra sans feu ni lieu. Alors on pense à la statue, au tableau dont on ne saurait que faire et que l'on ne saurait où placer avec honneur si on les possédait. On est content de les savoir en quelque temple non profané par la froide analyse, un peu loin du regard, et on les aime d'autant plus. On se dit : « Je repasserai par le pays où ils sont. Je verrai encore et j'aimerai toujours ce qui me les a fait aimer et comprendre. Le contact de ma personnalité ne les aura pas modifiés, ce ne sera pas moi que j'aimerai en eux. » Et c'est ainsi vraiment, que l'idéal qu'on ne songe plus à fixer, se fixe en vous parce qu'il reste ***lui***. Voilà tout le secret du beau, du bon, du ***seul vrai***, de l'amour, de l'amitié, de l'art, de l'enthousiasme et de la foi. Penses-y, tu verras.

Cette solitude où tu vis me paraîtrait délicieuse avec le beau temps. En hiver, je la trouve stoïque et suis forcée de me rappeler que tu n'as pas le besoin moral de la locomotion ***à l'habitude***. Je pensais qu'il y avait pour toi une autre dépense de forces durant cette claustration ; alors, c'est très beau, mais il ne faut pas prolonger cela indéfiniment. Si le roman doit durer encore il faut l'interrompre ou le panacher de distractions. Vrai, cher ami. Pense à la vie du corps qui se fâche et se crispe quand on la réduit trop. J'ai vu, étant malade à Paris, un médecin très fou, mais très intelligent qui disait là-dessus des choses vraies. Il me disait que je me ***spiritualisais*** d'une manière inquiétante, et comme je lui disais justement à propos de toi que l'on pouvait s'abstraire de

toute autre chose que le travail, et avoir plutôt excès de force que diminution, il répondait que le danger était aussi grand dans l'accumulation que dans la déperdition. Et, à ce propos, beaucoup de choses excellentes que je voudrais savoir te redire. Au reste, tu les sais, mais tu n'en tiens compte. Donc ce travail que tu traites si mal en paroles, c'est une passion et une grande ! Alors je te dirai ce que tu me dis : pour l'amour de nous et pour celui de ton vieux troubadour, ménage-toi un peu.

Consuelo, ***La Comtesse de Rudolstadt***, qu'est-ce que c'est que ça ? Est-ce que c'est de moi ? Je ne m'en rappelle pas un traître mot ! Tu lis ça, toi. Est-ce que vraiment ça t'amuse ? Alors je le relirai un de ces jours et je m'aimerai si tu m'aimes.

Qu'est-ce que c'est aussi que d'être hystérique ? Je l'ai peut-être été aussi, je le suis peut-être, mais je n'en sais rien, n'ayant jamais approfondi la chose et en ayant ouï parler sans l'étudier. N'est-ce pas un malaise, une angoisse, causés par le désir d'un impossible ***quelconque*** ? En ce cas, nous en sommes tous atteints, de ce mal étrange, quand nous avons de l'imagination ; et pourquoi une telle maladie aurait-elle un sexe ?

Et puis encore, il y a ceci pour les gens forts en anatomie : ***il n'y a qu'un sexe***. Un homme et une femme c'est si bien la même chose que l'on ne comprend guère les tas de distinctions et de raisonnements subtils dont se sont nourries les sociétés sur ce chapitre-là. J'ai observé l'enfance et le développement de mon fils et de ma fille. Mon fils était moi, par conséquent femme bien plus que ma fille qui était un homme pas réussi.

Je t'embrasse. Maurice et Lina qui se sont pourléchés de tes fromages t'envoient leurs amitiés, et Mlle Aurore te crie : « Attends, attends, attends ! » C'est tout ce qu'elle sait dire en riant comme une folle – quand elle rit, car, au fond, elle est sérieuse, attentive, adroite de ses mains comme un singe et s'amusant mieux du jeu qu'elle invente que de tous ceux qu'on lui suggère. Je crois qu'elle aura une trompette à elle.

Si je ne guéris pas ici, j'irai à Cannes où des personnes amies m'appellent. Mais je ne peux pas encore en ouvrir la bouche à mes enfants. Quand je suis avec eux, ce n'est pas aisé de bouger. Il y a passion et jalousie. Et toute ma vie a été comme ça, jamais à moi ! Plains-toi donc, toi qui t'appartiens !

À SAINTE-BEUVE

[Croisset, 16 janvier 1867.]

Ah ! sapristi ! je suis content, cher Maître. Votre lettre d'hier matin m'a causé une vraie joie.

J'espère vous retrouver à la fin de ce mois-ci en pleine convalescence. Nous cauponiserons ensemble pour célébrer icelle.

Il est fort possible que ***tout*** se rétablisse.

Quant à mon bouquin, il n'est pas près d'être fini. J'achève la seconde partie. Je ne puis être complètement débarrassé avant le milieu de 1869 !

Comme j'ai envie de vous voir !

En attendant ce plaisir-là, je vous embrasse.

16 janv[ier].

À JULES TROUBAT

[Croisset], jeudi [17 janvier 1867].

Merci derechef. Vous me mettez, comme on dit, « du baume dans le sang ».

La solution que vous m'annoncez ce matin m'a été prédite hier par quelqu'un qui s'y connaît. Il serait possible que notre cher maître arrivât à se guérir ***complètement***.

Prêchez-le, pour ***qu'il ne fasse rien du tout***.

Donnez-moi de ses nouvelles, quand vous en aurez le loisir.

Mille poignées de main de votre

MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE À GUSTAVE FLAUBERT

Angers, ce 21 janvier 1867.
Route de Nantes, commune d'Angers.

Merci mille fois, cher Monsieur, des consolantes paroles que vous m'avez adressées. Combien vous êtes bon de vous être souvenu de moi avec Mme Sand, que vous êtes heureux de l'avoir vue ! Vous m'avez dit souvent que lorsque j'aurais trop de chagrin, de venir à vous, que vous me plaindriez. Ah ! Monsieur, tout ce que j'ai souffert jusqu'ici n'était rien, comparé au malheur qui me menace ! Depuis quelques années j'ai vu mourir une nièce que j'avais élevée, un filleul

que j'avais élevé comme un fils est paralysé depuis 5 ans, un autre que j'avais pris à l'hospice et comblé de mes bienfaits m'a quittée avec une ingratitude extrême. Un réfugié polonais noble, bien élevé et d'un dévouement à toute épreuve, est mort lorsqu'on le croyait à peine malade ! Il n'est pas jusqu'à mon pauvre chien que j'ai perdu après 6 mois d'angoisses ; maintenant, un ami qui depuis 30 ans n'a pas été un jour sans le passer avec nous, est tombé très malade. J'en suis d'une inquiétude mortelle. Après la mort de ma mère, je restai seule, malade, abandonnée et on l'est toujours lorsqu'on n'a plus personne qu'on aime. L'ami dont je m'inquiète et qui alors donnait des leçons à mon filleul tout en faisant ses cours de médecine, me vint en aide pour mes affaires et mes lectures. Je m'attachais à lui par les services qu'il me rendait et encore plus par ceux que je lui rendis. Je m'habituais à sa présence, à lui dire ce que je pensais, à le consulter à l'extérieur comme à l'intérieur, rien ne se faisait sans lui. Il avait quitté la médecine et exploitait une petite propriété voisine de celle que j'habite. Si nous étions malades, connaissant la médecine, il accourait, il nous rassurait. Pour moi, je ne pouvais faire un pas sans sa présence, c'était la première condition d'existence pour moi. C'était le seul ami qui me fût resté, le seul auquel j'eusse confiance. Il a 10 ans de moins que moi, il devait me fermer les yeux, veiller à ma dernière heure. Depuis un an, il avait de fréquents accès de fièvre qui ont été suivis de jaunisse. Son médecin, qui est le premier d'Angers, et qui est l'ami du mien, était consulté à chaque instant sans prescrire de remèdes. Maintenant une maladie de foie qui, sans doute, existait à l'état latent, s'est déclarée. Mon amitié me rendait clairvoyante, je le voyais bien plus malade que le médecin ; je suis tourmentée à l'idée qu'il a trop tardé à faire des remèdes et qu'il n'est plus temps : c'était là le coup de grâce ! Si je le perds, il ne

me faudra plus rien, je m'enfermerai là où personne ne me connaîtra, sans voir un visage humain et j'y mourrai le plus tôt possible. Je vais le voir tous les jours, alors il me semble qu'il ne peut mourir, que je ne puis exister sans lui ; mais, rentrée chez moi, la nuit, je le vois mort et je ne fais que pleurer ! Je suis au désespoir, je ne puis prier, je n'ai pas confiance que Dieu me fasse mourir avant lui ! Que deviendrais-je sans lui, tous les actes de ma vie se rattachaient à lui, il n'est pas une place, pas un objet qui ne me le rappelle ! tout est vide. Je suis désespérée, Dieu n'est pas juste, m'enlever le seul bien qui me reste ; maudite ville, pourquoi y suis-je restée ! Plaignez-moi, ayez pitié de moi et souhaitez-moi une prompte mort ! J'espère encore, si du moins j'avais un médecin rassurant, mais je n'ose l'interroger, je n'ai plus confiance en eux, il me semble qu'ils me l'ont laissé mourir ! Ah ! cher Monsieur, ayez pitié de moi, adieu. Votre toute dévouée.

M.-S. LEROYER DE CHANTEPIE.

Je suis trop vieille pour me rattacher à rien sur la terre ni ailleurs.

À JULES DUPLAN

[Croisset,] nuit de mercredi [23 janvier 1867].

Cher Vieux,

J'avais prié ce brave Blamont (auquel je suis fort reconnaissant) de me dire s'il fallait que j'écrive un petit mot de remerciement à Lévy ou que je lui envoie ma carte ? Je n'ai

pas de réponse dudit Blamont, parce qu'il a jugé la chose inutile, sans doute ? Éclaire-moi là-dessus, ça va te forcer à me donner de tes nouvelles.

Je compte arriver à Paris dans un mois et j'apporterai à ton brave homme de frère ***un procès-verbal de gendarme***, digne d'enrouler le gabillot. – As-tu réfléchi que c'était samedi dernier la Saint-Sulpice ?…

Adieu, vieux, je t'embrasse.

Ton

À GEORGE SAND

[Croisset,] nuit de mercredi [23 janvier 1867].

J'ai suivi vos conseils, chère Maître. ***J'ai fait de l'exercice !!!***

Suis-je Beau, hein ?

Dimanche soir, à onze heures, il y avait un tel clair de lune sur la rivière et sur la neige que j'ai été pris d'un prurit de locomotion. – Et je me suis promené pendant deux heures et demie. – Me montant le bourrichon, me figurant que je voyageais en Russie ou en Norvège. Quand la marée est venue et a fait craquer les glaçons de la Seine, et l'eau gelée qui couvrait les cours, c'était, sans blague aucune, superbe. Alors j'ai pensé à vous, et je vous ai regrettée.

Je n'aime pas à manger seul. Il faut que j'associe quelqu'un ou l'idée de quelqu'un aux choses qui me font plaisir. – Mais ce quelqu'un est rare. Je me demande, moi aussi, pourquoi je vous aime. Est-ce parce que vous êtes un

grand homme ou un ***être-charmant*** ? Je n'en sais rien. Ce qu'il y a de sûr, c'est que j'éprouve pour vous un sentiment ***particulier*** et que je ne peux pas définir.

Et à ce propos, croyez-vous (vous qui êtes un maître en psychologie) qu'on aime deux personnes de la même façon ? et qu'on éprouve jamais deux sensations identiques ? Je ne le crois pas, puisque notre individu change à tous les moments de son existence.

Vous m'écrivez de belles choses sur « l'affection désintéressée ». Cela [est] vrai. Mais le contraire aussi ? Nous faisons toujours Dieu à notre image. Au fond de tous nos amours et de toutes nos admirations, nous retrouvons : ***Nous*** ! ou quelque chose d'approchant ? Qu'importe, si ***nous*** est Bien !

Mon ***moi*** m'assomme, pour le quart d'heure. Comme ce coco-là me pèse sur les épaules par moments ! Il écrit trop lentement ! Et ne pose pas le moins du monde quand il se plaint de son travail. Quel pensum ! et quelle diable d'idée d'avoir été chercher un sujet pareil ! Vous devriez bien me donner une recette pour aller plus vite ; et vous vous plaignez de chercher fortune ! Vous ?

Vous savez bien que vous n'avez pas dit ce que vous aviez comme maladie ? quoi ? qu'est-ce ? est-ce grave ? allez-vous passer l'hiver dans le Midi. – Pas trop longtemps, hein ? Ce serait ennuyeux si on ne se voyait pas bientôt. – Je serai à Paris dans un mois ; et vous !

J'ai reçu de Sainte-Beuve un petit billet qui me rassure sur sa santé. Mais qui est lugubre. Il me paraît désolé de ne plus pouvoir hanter les bosquets de Cypris ! Il est dans le vrai, après tout ! ou du moins dans son vrai, ce qui revient au même. Je lui ressemblerai peut-être quand j'aurai son

âge ? Je crois que non, cependant. N'ayant pas eu la même jeunesse, ma vieillesse sera différente.

Cela me rappelle que j'ai rêvé, autrefois, un livre sur ***Sainte-Périne***. – Le sieur Champfleury a traité ce sujet-là en idiot. Car je ne vois pas ce qu'il a de comique (le sujet, ou Champfleury). Moi, je l'aurais fait atroce et lamentable. Je crois que le cœur ne vieillit pas. – Il y a même des gens chez qui il augmente avec l'âge. J'étais plus sec et plus âpre il y a vingt ans qu'aujourd'hui. Je me suis féminisé et attendri par l'usure, comme d'autres se racornissent. – Et cela m'indigne. Je sens que je deviens ***vache***. Il ne faut rien pour m'émouvoir. Tout me trouble et m'agite. – Tout m'est aquilon comme au roseau.

Un mot de vous, qui m'est revenu à la mémoire, me fait relire maintenant ***La Jolie Fille de Perth***. C'est coquet, quoi qu'on en die. Ce bonhomme avait quelque imagination, décidément.

Allons, adieu. – Pensez à moi. Je vous envoie mes meilleures tendresses.

Votre

À MICHEL LÉVY

[Croisset,] dimanche [27 janvier 1867].

Mon cher Michel,

Je vous remercie beaucoup du service que vous venez de me rendre.

Comme j'ai pris l'habitude de ne point oublier ni les bons ni les mauvais procédés, je me souviendrai toujours avec plaisir du vôtre qui est excellent.

Je vous serre la main et suis plus que jamais

Votre tout dévoué.

À JULES DUPLAN

[Croisset,] dimanche [27 janvier 1867].

Cher Vieux,

En même temps que ta lettre j'en ai reçu une de Blamont.

Je viens, selon votre conseil, d'écrire un petit mot poli au Michel. Voilà donc une affaire terminée, ça me retire une épine du pied. Je vous en remercie tous les deux.

Tu me verras, je pense, vers le 20 du mois prochain. Ton géant a durement travaillé cet hiver ! Mais qu'on me pende si j'ai une idée sur la valeur de la chose ! Voilà ce qu'il y a d'atroce dans ce bouquin, il faut que tout soit fini pour savoir à quoi s'en tenir. Pas de Scène Capitale, ***pas de morceau***, pas même de métaphores, car la moindre broderie emporterait la trame. Enfin !!!???

Adieu, je t'embrasse bien fort.

Ton.

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Croisset,] dimanche [27 janvier 1867].

Madame,

J'ai eu des nouvelles de Votre Altesse hier, par Bouilhet. Je sais donc que vous vous portez bien. C'est l'essentiel. – Quand vous n'aurez rien de mieux à faire vous serez néanmoins bien bonne de m'envoyer un peu de cette écriture qu'on lit avec autant de plaisir que de peine. ***Autant*** n'est pas juste, car l'un l'emporte sur l'autre.

Je vous félicite d'avoir traversé ce mois-ci sans rhume, grippe, ou douleur. Il a fait sur « mes bords » un froid atroce terminé par un dégel abominable. J'ai eu des toits crevés, bref un tas d'événements pittoresques, mais désagréables.

Le plus désagréable c'est de vivre loin de vous. – Mon temps de solitude va heureusement cesser, car je compte me présenter chez vous vers le milieu du mois prochain.

Je vis dans une telle ignorance des choses de ce monde que j'ignorais les changements de ministre. – Et la suspension de ***Galilée***. Ne trouvez-vous pas que Ponsard tourne au ***Sixte Quint*** ?

Voilà les jours qui rallongent et la lumière qui revient ? Travaillez-vous !

Quant à moi, j'ai fait cet hiver tout ce que j'ai pu, et j'ai la conscience nette comme un bon casseur de cailloux !

Ah ! si le pauvre tas que j'élève pouvait vous plaire, je serais bien content !

J'aimerais à écrire quelque chose qui vous fût réellement agréable ! Car je vous avouerai, Princesse, que je re-

doute beaucoup votre jugement et que j'ambitionne votre suffrage. – Le nombre des gens pour lesquels je fais des livres est très restreint, et comme il y a peu d'esprits de la trempe du vôtre, j'aimerais mieux avoir amusé ou émotionné Votre Altesse que toute une foule.

Permettez-moi, je vous prie, de vous baiser les mains, en vous assurant que je suis

votre très humble et dévoué.

Puisque la crème de Sotteville ne vous a pas semblé désagréable, voulez-vous que je vous en […].

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

[Nohant, 27 janvier 1867.]

Bah ! zut, troulala, aïe donc, aïe donc, je ne suis plus malade ou du moins je ne le suis plus qu'à moitié. L'air du pays me remet, ou la patience, ou l'***autre***, celui qui veut encore travailler et produire. Quelle est ma maladie ? Rien. Tout en bon état, mais quelque chose qu'on appelle anémie, effet sans cause saisissable, dégringolade qui depuis quelques années menace, et qui s'est fait sentir à Palaiseau, après mon retour de Croisset. Un amaigrissement trop rapide pour être logique, le pouls trop lent, trop faible, l'estomac paresseux ou capricieux, avec un sentiment d'étouffement et des velléités d'inertie. Il y a eu impossibilité de garder un verre d'eau dans ce pauvre estomac durant plusieurs jours, et cela m'a mis ***[sic]*** si bas que je me croyais peu guérissable. Mais tout se remet et même depuis hier je travaille.

Toi, cher, tu te promènes dans la neige, la nuit. Voilà qui pour une sortie exceptionnelle est assez fou et pourrait bien te rendre malade aussi. Ce n'est pas la lune, mais le soleil que je te conseillais, nous ne sommes pas des chouettes, que diable. Nous venons d'avoir trois jours de printemps. Je parie que tu n'as pas monté à mon cher verger qui est si joli et que j'aime tant. Ne fût-ce qu'en souvenir de moi tu devrais le grimper tous les jours de beau temps à midi. Le travail serait plus coulant après et regagnerait le temps perdu et au-delà.

Tu es donc dans des ennuis d'argent ? Je ne sais plus ce que c'est depuis que je n'ai plus rien au monde. Je vis de ma journée comme le prolétaire ; quand je ne pourrai plus faire ma journée, je serai emballée pour l'autre monde, et alors je n'aurai plus besoin de rien. Mais il faut que tu vives, toi. Comment vivre de ta plume si tu te laisses toujours duper et tondre ? Ce n'est pas moi qui t'enseignerai le moyen de te défendre. Mais n'as-tu pas un ami qui sache agir pour toi ? Hélas ! oui, le monde va à la diable de ce côté-là, et je parlais de toi l'autre jour à un bien cher ami, en lui montrant l'artiste, celui qui est devenu si rare, maudissant la nécessité de penser au côté matériel de la vie. Je t'envoie la dernière page de sa lettre. Tu verras que tu as là un ami dont tu ne te doutes guère et dont la signature te surprendra.

Non, je n'irai pas à Cannes malgré une forte tentation. Hier, figure-toi que je reçois une petite caisse remplie de fleurs coupées en pleine terre il y a déjà cinq ou six jours, car l'envoi m'a cherchée à Paris et à Palaiseau. Ces fleurs sont adorablement fraîches, elles embaument, elles sont jolies comme tout. Ah ! partir, partir tout de suite pour les pays du soleil. Mais je n'ai pas d'argent et d'ailleurs je n'ai pas le temps. Mon mal m'a retardée et ajournée. Restons ! Ne suis-je pas bien ? Si je ne peux pas aller à Paris le mois prochain,

ne viendras-tu pas me voir ici ? Mais oui, c'est 8 heures de route ! Tu ne peux pas ne pas voir ce vieux nid. Tu m'y dois huit jours, ou je croirai que j'aime un gros ingrat qui ne me le rend pas.

Pauvre Sainte-Beuve ! Plus malheureux que nous, lui qui n'a pas eu de gros chagrins et qui n'a plus de soucis matériels. Le voilà qui pleure ce qu'il y a de moins regrettable et de moins sérieux dans la vie, entendu comme il l'entendait ! Et puis, très altier, lui qui a été janséniste. Son cœur s'est refroidi de ce côté-là. L'intelligence s'est peut-être développée. Mais elle ne suffit pas à nous faire vivre et elle ne nous apprend pas à mourir. Barbès qui depuis si longtemps attend à chaque minute qu'une syncope l'emporte, est doux et souriant. Il ne lui semble pas, et il ne semble pas non plus à ses amis que la mort le séparera de nous. Celui qui s'en va tout à fait, c'est celui qui croit finir et ne tend la main à personne pour qu'on le suive ou le rejoigne.

Et bonsoir, cher ami de mon cœur. On sonne la représentation. Maurice nous régale ce soir des marionnettes. C'est très amusant et le théâtre est si joli ! un vrai bijou d'artistes. Que n'es-tu là ! c'est bête de ne pas vivre porte à porte avec ceux qu'on aime.

À GEORGE SAND

[Croisset,] mercredi [6 février 1867].

J'ai reçu, hier, le volume de votre fils. Je vais m'y mettre quand je serai débarrassé de lectures, moins amusantes probablement ? Ne l'en remerciez pas moins, en attendant, chère Maître.

D'abord, parlons de vous. « De l'anémie », je crois bien ! IL FAUT boire du fer, se promener et dormir. – Et aller dans le Midi, quoi qu'il en coûte ! Voilà ! Autrement, ***la Femme en bois*** se brisera. Quant à de l'argent, on en trouve ; et le temps, on le prend. – Vous ne ferez rien de ce que je vous conseille, naturellement. – Eh bien, vous avez tort. Et vous m'affligez.

Non, je n'ai pas ce qui s'appelle des soucis d'argent. Mes revenus sont très restreints, mais sûrs. Seulement, comme il est dans l'habitude de votre ami d'anticiper sur iceux, il se trouve gêné, par moments, et il grogne « dans le silence du cabinet », mais pas ailleurs. À moins de bouleversements extraordinaires, j'aurai toujours de quoi manger et me chauffer jusqu'à la fin de mes jours. Mes héritiers sont ou seront riches (car c'est moi qui suis le pauvre de la famille), donc, zut !

Quant à gagner de l'argent avec ma plume, c'est une prétention que je n'ai jamais eue, m'en reconnaissant radicalement incapable. Il faut donc vivre en petit rentier de campagne, ce qui n'est pas extrêmement drôle. Mais tant d'autres, qui valent mieux que moi, n'ayant pas le sol, ce serait injuste de se plaindre. Accuser la Providence est d'ailleurs une manie si commune qu'on doit s'en abstenir, par simple bon ton.

Encore un mot sur la pécune et qui sera secret entre nous. Je peux, sans que ça me ***gêne en rien***, dès que je serai à Paris, c'est-à-dire du 20 au 23 courant, vous prêter mille francs ? si vous en avez besoin pour aller à Cannes ? Je vous fais cette proposition carrément, comme je la ferais à Bouilhet ou à tout autre intime. Pas de cérémonie ! voyons ! Entre gens du monde, ça ne serait pas convenable, je le sais ; mais entre troubadours on se passe bien des choses.

***

Vous êtes bien gentille avec votre invitation d'aller à Nohant. J'irai. Car j'ai grande envie de voir votre maison. Je suis gêné de ne pas la connaître, quand je pense à vous. – Mais il me faut reculer ce plaisir-là jusqu'à l'été prochain. J'ai actuellement besoin de rester à Paris quelque temps. Trois mois ne sont pas de trop pour tout ce que je veux y faire.

***

Je vous renvoie la page de ce bon Barbès, dont je connais la *vraie* biographie, fort imparfaitement. Tout ce que je sais de lui, c'est qu'il est honnête et héroïque. Donnez-lui une poignée de main de ma part, pour le remercier de sa sympathie.

Est-il, *entre nous*, aussi intelligent que brave ? J'aurais besoin, maintenant, que des hommes de ce monde-là fussent un peu francs avec moi. – Car je vais me mettre à étudier la révolution de 48.

Vous m'avez promis de me chercher dans votre bibliothèque de Nohant : 1° un article de vous sur les faïences ; 2° un roman du père X***, jésuite, sur la Sainte Vierge.

Mais quelle sévérité pour le père Beuve, qui n'est ni jésuite ni vierge ! Il regrette, dites-vous, « ce qu'il y a de moins regrettable, entendu comme il l'entendait ». Pourquoi cela ? Tout dépend de l'*intensité* qu'on met à la chose. Je vous trouve au fond infestée (en cette matière) de catholicisme, ô chère maître.

Les hommes trouveront toujours que la chose la plus sérieuse de leur existence, c'est jouir. La femme, pour nous

tous, c'est l'Ogive de l'infini. Cela n'est pas noble, mais tel est le vrai fond du Mâle. On blague sur tout cela, démesurément ! Dieu merci, pour la littérature, et pour le bonheur individuel, aussi ? N'importe, gloire à Vénus.

Doit être dit en Grassot :

Elle a du bon, la rosse ! allons ! allons !
Des voluptés essayons le délire !
Couronnez-moi de fleurs ! apportez-moi ma lyre
Que le vin coule !
Que mon pied foule
Les parfums les plus doux !

L'abbé DELILLE.

***

Ah ! je vous ai bien regrettée tantôt. Les marées sont superbes, le vent mugit, la rivière blanchit et déborde. Elle vous a des airs d'océan qui font du bien.

Adieu. Je vous embrasse comme je vous aime, très tendrement.

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 8 février [18]67.

Non, je ne suis pas catholique, mais je proscris les monstruosités. Je dis que le vieux laid qui se paie des tendrons ne fait pas l'amour et qu'il n'y a là ni Cypris, ni ogive, ni infini, ni mâle, ni femelle. Il y a une chose contre nature

car ce n'est pas le désir qui pousse le tendron dans les bras du vieux laid, et là où il n'y a pas liberté et réciprocité, c'est un attentat à la sainte nature. Donc ce qu'***il*** regrette n'est pas regrettable, à moins qu'il ne croie que ses petites cocottes regretteront sa personne – et je vous le demande, regretteront-elles autre chose que leur malpropre salaire ? Ceci a été la gangrène de ce grand et admirable esprit, si lucide et si sage à tous autres égards. On pardonne tout à ceux qu'on aime, quand on a à les défendre de leurs ennemis. Mais ce que nous disons entre nous deux est enterré, et je peux vous dire que le vice m'a bien gâté mon vieux ami.

Il faut croire que nous nous aimons tout de bon, cher camarade, car nous avons eu tous les deux en même temps la même pensée. Tu m'offres mille francs pour aller à Cannes, toi qui es gueux comme moi, et quand tu m'as écrit que tu étais embêté de ces choses d'argent, j'ai rouvert ma lettre pour t'offrir la moitié de mon avoir qui se monte toujours à 2 000. C'est ma réserve. Et puis, je n'ai pas osé. Pourquoi ? C'est bien bête, tu as été meilleur que moi, tu as été tout bonnement au fait. Donc je t'embrasse pour cette bonne pensée et je n'accepte pas. Mais j'accepterais, sois-en sûr, si je n'avais pas d'autre ressource. Seulement je dis que si quelqu'un doit me prêter c'est le seigneur Buloz qui a acheté des châteaux et des terres avec mes romans. Il ne me refuserait pas, je le sais. Il m'offre même. Je prendrai donc chez lui s'il le faut. Mais je ne suis pas en état de partir. Je suis retombée ces jours-ci. J'ai dormi 36 heures de suite, accablée. À présent je suis sur pied, mais faible. Je t'avoue, que je n'ai pas l'énergie de ***vouloir*** vivre. Je n'y tiens pas. Me déranger d'où je suis bien, chercher de nouvelles fatigues, me donner un mal de chien pour renouveler une vie de chien, c'est un peu bête, je trouve ; quand il serait si doux de s'en aller comme ça, encore aimant, encore aimé, en guerre

avec personne, pas mécontent de soi et rêvant des merveilles dans les autres mondes ce qui suppose l'imagination encore assez fraîche.

Mais je ne sais pourquoi je te parle de choses réputées tristes. J'ai trop l'habitude de les envisager doucement. J'oublie qu'elles paraissent affligeantes à ceux qui sont dans la plénitude de la vie. N'en parlons plus et laissons faire le printemps qui va peut-être me souffler l'envie de reprendre ma tâche. Je serai aussi docile à la voix intérieure qui me dira de marcher qu'à celle qui me dira de m'asseoir.

Ce n'est pas moi qui t'ai promis un roman sur la Sainte Vierge. Je ne crois pas du moins. Mon article sur la faïence, je ne le trouve pas. Regarde donc s'il n'a pas été imprimé à la fin d'un de mes volumes pour compléter la dernière feuille. Ça s'appelait « Giovanni Freppa ou les majoliques ».

Oh ! mais – quelle chance ! en t'écrivant, il me revient dans la tête un coin où je n'ai pas cherché. J'y cours, je trouve ! Je trouve bien mieux que mon article, et je t'envoie trois ouvrages qui te rendront aussi savant que moi. Celui de Passeri est charmant.

Barbès est une intelligence, certes ! Mais ***en pain de sucre***. Cerveau tout en hauteur, un crâne indien aux instincts doux, presque introuvables ; tout pour la pensée métaphysique devenant instinct et passion qui domine tout. De là un caractère que l'on ne peut comparer qu'à celui de Garibaldi. Un être invraisemblable à force d'être saint et parfait. Valeur immense, sans application immédiate en France. Le milieu a manqué à ce héros d'un autre âge ou d'un autre pays.

Sur ce, bonsoir. Dieu, que je suis ***veau*** ! Je te laisse le titre de ***vache*** que tu t'attribues dans tes jours de lassitude. C'est égal, dis-moi quand tu seras à Paris. Il est probable

qu'il me faudra y aller quelques jours pour une chose ou l'autre. Nous nous embrasserons, et puis, vous viendrez à Nohant cet été. C'est convenu, il faut !

Mes tendresses à la maman et à la belle nièce.

Tu m'accuseras réception des 3 brochures ; ce serait une perte.

À LA PRINCESSE MATHILDE

Dimanche 10 [février 1867].

Madame et Princesse,

Vous n'avez pas besoin, pour m'écrire, d'avoir à me conter « des choses intéressantes ». Des nouvelles de vous, quelles qu'elles soient, m'intéressent, et puis comment ne pas désirer vos lettres qui sont… mais je me tais ! pour n'avoir pas l'air d'un ***vil courtisan***.

En fait d'existence monotone, la mienne ne le cède à aucune ! Aussi vais-je interrompre ce train de vie, plus laborieux qu'agréable. Car, au milieu de la semaine prochaine (dans dix jours environ), je me précipiterai vers la rue de Courcelles, et avec quelle joie !

Je doute, comme vous, que le nouveau Régime de la Presse tourne à bien ? Les journaux sont une des causes de l'abrutissement moderne (cela rentre dans la doctrine secrète). Mais le meilleur moyen de les rendre innocents est, je crois, de les laisser libres ? La Parole imprimée ne devrait pas avoir plus d'importance que la Parole prononcée. Espérons qu'on y arrivera !

Je vous remercie ***personnellement***, Princesse, d'avoir houspillé le sieur Buloz, que je ne connais pas du tout, à qui je n'ai rien fait, et qui s'est toujours acharné contre moi, avec persistance. Quelle sale boutique que cette ***Revue des Deux Mondes*** !

Mon « illustre amie », comme vous dites, a été assez malade. Elle est maintenant à Nohant. Je crois qu'elle va passer le reste de l'hiver dans le Midi.

Je souhaite à Ponsard et à Dumas tout le succès possible. Je les applaudirai de grand cœur, si je peux être à leur 1re.

Tant mieux que Sainte-Beuve se rétablisse ; il faut qu'il vive longtemps, nous en avons tous besoin. Vous faites bien d'avoir pour lui de l'affection, car il vous est sincèrement dévoué. Mais peut-on vous connaître et ne pas vous aimer, Princesse !

C'est pourquoi je prends la liberté de vous baiser les mains et de vous affirmer que je suis

Entièrement vôtre.

Dimanche 10.

À GEORGE SAND

[Croisset,] mardi [12 février 1867].

Je viens de recevoir vos trois brochures en même temps que votre lettre, chère Maître. Merci des unes et de l'autre.

Je serai à Paris vers la fin de la semaine prochaine.

Si vous y venez, quand sera-ce ? Soignez-vous pour ***nous***.

Adieu. Je vous embrasse.

Je suis au milieu du ***Coq***. C'est bien estrange ! Ce qui est dire que ça me botte.

Certainement, j'emploie le mot ***vache*** à mon usage. J'ai même inventé le verbe ***vacher***. Je vache, tu vaches. Mais le plus beau c'est l'***impératif*** : vachons !

À AMÉLIE BOSQUET

[Croisset,] dimanche [17 février 1867].

Non, ma chère Amie, je ne vous oublie pas ! Si mes épîtres sont rares, c'est que je n'ai rien à vous dire, voilà tout ! Que faut-il faire pour vous calmer ? Dites-le !

Au reste (ou du reste), j'irai vous porter mes excuses, moi-même, du 20 au 23 courant.

Mme Sand est encore à Nohant et en reviendra, je ne sais quand.

M. Levallois est trop aimable ; qu'il ne se gêne nullement et publie dans son volume son article sur ***Salammbô***. Il ne m'avait pas blessé, mais irrité, à cause des idées historiques qui, selon moi, étaient fausses. Je ne prétends imposer à personne mon opinion, et serais fâché qu'on me fît des sacrifices.

En fait d'opinions, je crois que mon présent livre les révoltera toutes ? mais cela tient au sujet même. Tant pis, après tout ! et à la grâce de Dieu !

Je vous félicite de passer dans ***L'Opinion nationale*** après l'Exposition. D'ici à l'hiver prochain, il ne faut rien publier, tout va être pris par les machines et les bottes sans coutures. Aussi MM. les gens de lettres, jaloux des industriels, se sont mis « à faire un ouvrage pour l'Exposition ». Les phrases s'alignent à côté des clysopompes. Vive le Progrès !

Tenez-vous en joie. Je vous baise sur les deux côtés de votre joli col, et suis

Vôtre.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Paris, 21 février 1867.]

Je vous attends dimanche.

On va donc se voir

ENFIN !!!!!

Jeudi.

À ERNEST COMMANVILLE

[Paris,] lundi, 10 heures [25 février 1867].

Mon cher Ami,

Je reçois, ce matin, de Bonenfant une lettre où il y a ceci :

« J'envoie aujourd'hui à M. Commanville les actes de vente et le modèle de la procuration que vous devez tous signer ; le temps presse et, pour n'en rien perdre, je dis à M. Commanville qu'il ferait bien de te mander par dépêche à Rouen, afin que toutes les signatures fussent données en même temps : te voilà donc averti de manière à ne faire aucune disposition qui puisse t'empêcher de partir au premier signal ». Suivent des plaisanteries du sieur Bonenfant sur mes occupations.

Ce départ au premier signal cette semaine ne m'arrange nullement et même me dérange extrêmement.

Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen, puisque les paperasses traverseront Paris pour aller à Nogent, de les envoyer chez moi ou chez un notaire où on les décachetterait, je les signerais et on referait le paquet que l'on remettrait à la poste ?

Ou bien est-ce que je ne peux pas envoyer d'ici à M. Bidault une procuration autorisant quelqu'un de Rouen à signer pour moi ?

Ce voyage à Rouen m'embête extrêmement encore une fois. J'ai des rendez-vous tous les jours de cette semaine.

Faites-moi donc le plaisir, mon beau neveu, d'aller chez M. Bidault lui demander ce qu'il faut faire. – Admettons que j'aie la jambe cassée, comment s'y prendrait-on ?

Embrassez pour moi Caro et ma mère.

À vous.

J'attends votre réponse. Donnez-moi des détails sur la vente si vous avez le temps.

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Paris, 27 ? février 1867.]

Hélas, non, Princesse, je ne serai pas libre mercredi prochain. J'ai le soir un dîner dont le jour a été choisi par moi, et puis le soir, à 9 heures, un rendez-vous d'affaires (pour la vente d'une ferme, etc., un tas de choses ennuyeuses !).

Mais je prendrai mercredi la liberté de me présenter chez vous, dans l'après-midi, de bonne heure. – De sorte que ma première course sera (comme d'habitude) pour aller offrir mes respects à Votre Altesse, ou plutôt pour avoir tout simplement le plaisir de vous revoir.

Vous confusionnez un pauvre homme avec votre modestie ! Vous êtes pourtant une des rares personnes qui aient le droit de n'en pas avoir. (La phrase est incorrecte, mais la pensée est juste.)

Puisque vous me tendez la main, je m'incline et je la baise en vous assurant, Princesse, que je suis

Votre très humble et très affectionné.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris,] jeudi, 11 heures [28 février 1867].

Mais, mon pauvre loulou, il me semble ***que*** la décence exigeait ***que*** ce fût la nièce ***qui*** écrivît d'abord à son oncle. Il est vrai que ton vieux ganachon ne tient pas beaucoup à la décence ! C'est là ce qui te justifie à mes yeux des reproches ***amers*** que tu m'envoies.

Je savais par Mme Laurent le voyage peu agréable de ton époux. L'important, c'est que la ferme est vendue et qu'on sera délivré des lamentations des Bonenfant à propos de Dupont.

Quant à ta grand-mère, ne crois pas qu'elle en sera plus tranquille. Il est dans sa nature de se tourmenter toujours. Quand les sujets d'inquiétude lui manquent, elle en invente. Elle ne sait que ***s'ingénier*** pour se rendre malheureuse.

As-tu des nouvelles de ton amie Frankline ; j'ai su par Blanche (celui de Passy) qu'il devait (lui, Blanche) la faire entendre à Gounod ?

En fait de nouvelles « du Théâtre et des Arts », je ne puis t'en donner aucune. Je n'ai pas encore été à aucun spectacle et n'irai probablement de tout l'hiver que pour la 1re de Ponsard et la 1re de Dumas. Je m'occupe exclusivement de l'histoire de 48. Cela remplace les faïences. Mes courses principales sont finies, et j'aurai écrit à la fin [de] cette semaine deux pages. Ce qui est beau. Il est probable que j'irai voir samedi prochain ce pauvre Bouilhet. Je partirai le matin et reviendrai le soir.

Pourquoi donc ces névralgies dans ta caboche, mon mimi ? Ce sont des migraines, n'est-ce pas ?

Tu ne me dis pas si j'aurai l'honneur et le plaisir de votre visite le mois prochain ?

Le loriot est-il passé ?

Adieu, mon Caro. Écris-moi le plus souvent que tu pourras. – Au lieu de rêvasser au coin de ton feu, comme tu dis. – Embrasse pour moi ton mari et ta bonne-maman.

Ton vieil oncle qui t'aime te bécote sur les deux joues.

À GEORGE SAND

[Paris,] samedi 2 [mars 1867].

Chère Maître,

Que devenez-vous donc ? On prétend que vous êtes toujours malade ?

Vous verra-t-on à la 1re de Dumas ? Le père Sainte-Beuve a été splendide au dernier Magny, lequel était orné d'un Américain qui est, je crois, de vos amis.

Vous savez que mon pauvre Bouilhet a perdu sa mère. J'ai été le voir aujourd'hui à Mantes et l'ai trouvé brisé.

J'aurais tant de choses à dire sur ***Le Coq aux cheveux d'or*** de votre fils, qui en est un lui-même (de coq), que je préfère vous communiquer de vive voix ce que j'en pense. Autrement il me faudrait écrire ***une lettre de grand Homme***, ce qui serait très sot.

Quel froid ! on est coupé en quatre !

Il m'ennuie de vous, et je vous embrasse tendrement.

Votre vieux.

Les bruits les plus contradictoires circulent sur votre pièce ? On affirme, d'autre part, que l'on reprendra *Villemer* pendant l'Exposition.

Je continue à écrire un peu. Mais ce qui m'occupe surtout c'est la Révolution de 48.

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 4 mars [1867].

Cher bon Ami,

L'ami de ton cœur, le vieux troubadour, se porte comme dix mille hommes, qui se portent bien, il est gai comme un pinson, puisque de nouveau le soleil brille et la copie marche. Il ira probablement bientôt à Paris pour la pièce de son fils Dumas. Tâchons d'y être ensemble.

Maurice est tout fier d'être décrété coq par un aigle. En ce moment il fait la noce avec du veau et du vin bleu en l'honneur de ses pompiers.

L'*Américain* en question est charmant. Il a pour toi, littérairement parlant, une passion, et il m'écrit qu'après t'avoir vu, il t'aime davantage. Ça ne m'étonne pas.

Pauvre Bouilhet. Fais-lui tenir le petit mot ci-joint. Je partage sa douleur, je la connais.

T'amuses-tu à Paris ? Y es-tu aussi sédentaire qu'à Croisset ? En ce cas je ne t'y verrai guère, à moins que je

n’aille te voir. Tu me diras les heures où tu ne reçois pas le beau sexe, et où les troubadours sexagénaires ne te dérangent pas.

Cadio est tout refait et récrit jusqu’à l’endroit que je t’ai lu. C’est moins infect. Je ne fais pas ***Mont-Revêche***, je te conterai ça. C’est toute une histoire.

Je t’aime et je t’embrasse de tout mon cœur.

Ton vieux

GEORGE SAND.

As-tu reçu mes brochures sur la faïence ? Tu ne m’as pas accusé réception. C’était envoyé à Croisset au lendemain de ta dernière lettre.

À GEORGE SAND

[Paris, 5 mars 1867.]

Je suis tout réjoui de savoir que vous allez bien. – Mais il ne faut plus s’éreinter de travail, ni se croire une « femme en Bois ».

Il me semblait que je vous avais accusé réception des brochures sur les faïences ? Mille excuses, chère maître.

Mais certainement je compte sur votre visite dans mon domicile privé ! Quant aux encombrements qu’y peut apporter le Beau Sexe, vous ne vous en apercevrez pas (soyez-en sûre), pas plus que les autres. Mes petites histoires de Cœur ou de Sens ne sortent pas de l’arrière-boutique. Mais comme

il y a loin de mon quartier au vôtre et que vous pourriez faire une course inutile, dès que vous serez à Paris donnez-moi un rendez-vous. – Et nous en prendrons un autre pour dîner seul à seul les deux coudes sur la table.

J'ai envoyé à Bouilhet votre petit mot affectueux.

À l'heure qu'il est, je suis écœuré par le populaire qui se rue sous mes fenêtres à la queue du Bœuf-Gras ! Et on dit que l'esprit court les rues !!!

Adieu. À bientôt ! c'est singulier comme j'ai envie de vous revoir ! Aussi je vous embrasse très fort.

Votre vieux

Mardi, 4 heures.

À FRÉDÉRIC FOVARD

[Paris, 6 mars 1867.]

Cher Ami,

Voici un modèle de procuration que l'on m'envoie de Rouen !

Elle est détachée de la procuration collective que l'on fait à Rouen. Il faudrait que tu me la fasses signer vers midi, afin qu'elle puisse être légalisée dans l'après-midi, et envoyée chez moi vers 5 heures, assez tôt pour que j'aie le temps de la mettre à la poste avec les deux compromis de vente (que j'ai là sur ma table).

Bonenfant a besoin de tout cela demain jeudi.

Peux-tu donc m'envoyer cet après-midi un clerc qui me ferait signer. Je lui donnerais tous les papiers et il se chargerait du reste.

De cette manière-là tu m'éviteras de perdre tout mon après-midi ?

Je suis obligé de passer dans ton quartier vers 6 heures.

Tout à toi.

Dis-moi donc ***combien*** je te dois pour mes loyers, est-ce un ou deux termes ?

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris, 13 mars 1867.]

Mon Loulou,

J'ai reçu, ce matin, une lettre de toi, bien gentille. Et il me tarde de baiser tes bonnes joues. Quel jour de la semaine prochaine, viens-tu ? J'aimerais à le savoir d'avance pour mes arrangements ultérieurs. Combien resterez-vous de temps à Paris ?

Mon « impression » sur *Galilée* est que : c'est pitoyable. On ne peut pas se figurer une œuvre dramatique plus piètre, plus vide, plus ennuyeuse. Puisque tu tiens à savoir des nouvelles des théâtres, je t'apprendrai aussi que *Don Carlos* a paru lamentable aux connaisseurs et a fortement embêté le public.

J'assisterai samedi prochain à la première d'Alex. Dumas fils au Gymnase. Mais, en fait de spectacle, j'en vois un presque tous les soirs qui me divertit parfois extrêmement, je veux dire les noces qui se passent chez Bonvalet. – Dans la grande salle vitrée faisant face à ma fenêtre, j'aperçois des bourgeois et des bourgeoises gambadant comme des singes. Tous les messieurs sont en habit noir, toutes les demoiselles en robe blanche. L'ensemble de tous ces gens qui se remuent, (sans que j'entende rien de la musique), me paraît étrange et fou. Tout à l'heure la lune brillait dans le ciel, un peu à droite, à côté de la maison. – Et cette grandeur et cette petitesse faisaient un contraste qui ***avait du cachet***.

Pauvre Cora ! J'en suis inquiet comme toi. Mais ignorant l'adresse de Mme Jacques je ne puis envoyer chercher de ses nouvelles.

M. René de Maricourt n'a rien d'attrayant à première vue. Mais je le crois un excellent garçon, et très malheureux, très à plaindre. Il m'a dit que son frère était un fou fieffé. Le gaillard aimait beaucoup les cocottes et le vin, particulièrement celui d'Asti. Dix bouteilles de ce cru ne l'effrayaient pas. Avant de servir le pape, il avait été soldat de Garibaldi et avait fait toutes sortes d'extravagances.

Tu feras de ma part à ton amie Frankline mes compliments de condoléance sur son concert manqué. – Qu'elle soit malade, je n'en suis nullement surpris et je suis persuadé ***entre nous***, que ses parents la feront crever d'ennui et d'aspirations rentrées. Mais la morale, ma chère Madame ! le qu'en-dira-t-on, les convenances, les idées reçues ! Oh ! les Bourgeois !

Adieu, mon bibi. Je t'embrasse bien fort.

Ton vieux ganachon qui t'aime.

P.-S. – Dis à ta bonne-maman de m'écrire. Nos deux dernières lettres se sont croisées. – Et franchement elle doit être moins fatiguée d'écrire que moi.

Je n'ai pas bougé de mon domicile depuis dimanche soir. – Mais demain je me lève à 9 heures et me mets en courses. – J'en ai 14 d'inscrites sur ma liste. Forte journée de voiture ! hélas ! –

J'ai eu, hier, à déjeuner Ernest Chevalier.

Ton mari a pu te dire qu'il m'avait surpris buvant le champagne dans des seaux et dansant le cancan avec des demoiselles de l'Opéra. Bonenfant n'est pas très éloigné de se figurer de cette façon ***la vie que je mène à Paris***. Pourquoi sa lettre m'a-t-elle révolté ? C'est bête, de ma part : n'importe ! sa lettre m'a ***choqué***.

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

[Nohant,] 14 mars [1867].

Ton vieux troubadour a encore été sur le flanc. À tout moment sa vieille guitare menace de se casser. Et puis il dort 48 heures et il est guéri – mais faible, et il ne pourra pas être à Paris le 16 comme il en avait l'intention. Maurice est parti seul tantôt. J'irai le rejoindre dans 5 ou 6 jours.

La petite Aurore me console de ce contretemps. Elle gazouille comme un oiseau, avec les oiseaux qui gazouillent déjà comme en plein printemps. L'anémone Sylvie que j'ai apportée des bois dans le jardin et que j'ai eu de la peine à acclimater, pousse enfin des milliers d'étoiles blanches et

roses dans la pervenche bleue. Il fait chaud et moite. On ne peut pas casser sa guitare par un temps comme ça.

À bientôt, cher bon ami.

G. SAND.

À JULES DUPLAN

Paris, dimanche 17 [mars 1867], 6 heures du soir.

Mon cher Bonhomme,

J'ai été bien content, ce matin, en recevant ta lettre. Je commençais à trouver qu'elle tardait à venir. J'avais même été, jeudi, chez Blamont pour avoir de tes nouvelles. Enfin, tu vas bien et tu t'amuses ! « ***Taïeb, taïeb quetir*** ! »

Tu ne sauras croire comme tu me manques ici, mon pauvre vieux ! Et je serais bien dupe si je m'en retournais à Croisset, avant ta rentrée à Paris. Dans ce cas-là, il faudra que tu viennes me voir là-bas, ne serait-ce qu'un jour. Tu es juste maintenant dans le milieu dont j'aurai besoin pour mon roman sur l'Orient moderne. Tu vois des choses et fréquentes des binettes qui me seront indispensables. ***Pense-z-y***. Je ne te demande pas, bien entendu, de prendre des notes.

Mais j'en prendrai d'après tes souvenirs tout récents que tu me dérouleras, dans le silence du cabinet.

Blamont a été très gentil. Lévy m'a enfin prêté 5 mille francs. – Que j'espère, du reste, lui rendre au mois de mai prochain. Car ma mère a vendu sa ferme de Courtavant et veut nous en partager le montant. Le premier paiement aura lieu dans six semaines. – Je dois avoir, alors, 10 mille francs,

dont je cracherai la moitié à l'Israélite et tout sera dit. Pour remercier Blamont de ses bons services, je lui ai communiqué deux palimpsestes HÉNAURMES ! L'un est un procès-verbal de gendarmerie, l'autre, les mémoires secrets d'une Dame. Pas n'est besoin de dire que les deux documents sont lubriques.

Je suis arrivé de Croisset, ici, avec Monseigneur, le 19 février, pour la centième de la *Conjuration*. – Trois jours après, la mère de Bouilhet mourait. Le pauvre bougre a passé par d'atroces moments. J'ai été le voir à Mantes, et il est venu ici dimanche dernier. – Je l'attends dimanche prochain. Il lit des livres sur la Régence tâchant de trouver un sujet de pièce.

Notre ami Maxime a publié dans la ***Revue des Deux Mondes*** un grand article sur le télégraphe, et est maintenant lancé dans les voitures. *Ses Forces perdues* ont paru en volume. Connais-tu cela ? C'est évidemment ce qu'il a fait de meilleur. Il va supérieurement bien comme santé. Il engraisse et se passe, chaque soir, dans le cornet cinq à six petits verres d'alcool. – Ce qui lui fait du bien. – Quant à la mère Husson, au Major, à Grimm, au gros chat blanc et à tout le reste de la famille, ça continue son petit train-train.

Mes dimanches sont ornés à présent d'un Américain,

L'Américain farouche est un monstre sauvage
Qui mord en frémissant le frein de l'esclavage.

VOLTAIRE, ***Alzire.***

lequel Américain ayant traduit la ***Vie de Jésus*** a été amené à Magny par Renan. J'ai eu aujourd'hui Graindorge, le Major, les Bichons, etc., et il n'a été question, bien entendu, que des ***Idées de M***[me] ***Aubray***, dont la 1[re] a eu lieu hier. – Succès énorme, je crois. Mais le plus beau a été le père Dumas, qui s'est par trois fois présenté au public, pour se faire applaudir à la place de son fils. – ***(Sic.)*** Notre souverain lui a envoyé de sa loge un salut très amical auquel il a répondu par un baiser ***(sic)***. ***Elle*** était là ! mais ne m'a pas vu ! ***Elle*** ne m'a pas encore invité, l'ingrate ! Son môme m'a l'air de filer un mauvais coton ?

Non ! tu n'imagines pas quelque chose d'emmerdant comme ***Galilée***. ***Nous renonçons à peindre*** (VICTOR HUGO, ***Notre-Dame de Paris***, t. III).

On n'a parlé tous ces jours-ci que du jeune Émile qui s'est fâché avec le gouvernement et a été condamné à cinq mille francs d'amende. Il a rompu avec la Princesse et lui a écrit une espèce de lettre d'injures. Je ne sais pas si tu sens la finesse du procédé ? Il s'est dans le compte rendu ***Galilée*** comparé à ce bonhomme. – (Textuel). Le devoir avant tout ! Il lui en coûte de rompre avec des amitiés précieuses. C'est « une amputation ». Il s'ampute. Le Beau, c'est que les Bourgeois l'ont pris au sérieux. Notre grand historien national baisse un peu. Je vois moins d'enthousiasme que l'année dernière. –

Le poète Glatigny improvise à l'Alcazar et Lagier se range. Elle vit en garni et paie ses dettes.

Je cherche quelles nouvelles t'envoyer et je n'en trouve plus. Il reste donc à parler de moi. « Il n'y a plus que moi » (la mère Lengremont, rue du Pérou). Eh bien, mon pauvre vieux, je continue à pousser péniblement ma décharge. J'en

suis maintenant au milieu de ma 2e partie. J'espère avoir fini mon chapitre III vers Pâques. J'ai passé, je crois, l'endroit le plus vide comme plan. Que sera-ce, que sera-ce ? Je l'ignore. Tu me demandes si je suis content de ce qui est fait ? Franchement je n'en sais rien. Je ne puis avoir sur le livre d'opinion définitive avant un an ! – Présentement je lis un tas de choses sur 48. Je vais à la bibliothèque des Députés et je recueille des renseignements de droite et de gauche.

La Princesse continue à me blaguer atrocement sur Dorothée. – C'est m'honorer infiniment trop. – Ton géant, d'ailleurs, *rate* quelquefois, maintenant. – Il imite Dubourg. Il est vrai que les récents affronts avaient une raison extrinsèque. La Dame schlinguait, atrocement. Pour me prouver ma virilité je suis retourné à une ancienne. Et alors… oh ! alors !…

À propos, mon bonhomme, as-tu réclamé au Caire une lettre que je t'ai écrite au mois de novembre dernier. – Ainsi que ma dépêche télégraphique ?

***

Ah ! combien je voudrais être présentement dans ta peau, ou plutôt à côté d'icelle, pour fumer ensemble un *chicheh* sous les arbres de l'Esbekiekh ! Tu n'imagines pas l'abominable hiver que nous avons ; il fait par moments aussi froid qu'au mois de janvier ! La neige tombe et le vent vous coupe en quatre.

La présente épître est stupide. Je viens de l'écrire en hâte. Il est 7 heures ; je n'ai que le temps de dîner, après quoi j'irai chez la Princesse, où l'on joue un proverbe de Feuillet. – Tu sais que c'est mon Auteur. –

Tâche, sacré nom de Dieu, de revenir avant la fin du mois de mai. – Les Bichons partent pour Rome dans une quinzaine. Il ne me restera plus de fidèle que le Major ! C'est beaucoup. Mais pas assez. Il devient, du reste, énorme, rugit contre les Bourgeois et veut ***qu'on les guillotine*** ! – Nous avons « perdu » par cet instrument un bien joli jeune homme, il y a une quinzaine, le nommé Lemaire. Si tu lis les feuilles de ta patrie, tu as dû admirer les faits et dits de cet adolescent, pareil au jeune Victor !

Adieu, mon pauvre vieux. Porte-toi bien et reviens-nous le plus tôt possible.

Je t'embrasse comme je t'aime, c'est-à-dire très fort.

Ton

Amitiés au Grand.

Je n'ai encore vu ni Gleyre, ni les Cornu, ni Maisiat.

***

J'ai foutu, personnellement ***et en face***, des injures au gars Darcel. Ça m'a soulagé beaucoup.

À MADAME JULES SANDEAU

[Paris,] mercredi, 3 heures [20 mars 1867].

Ah ! sapristi ! comme il est difficile de se rencontrer, ma chère amie. Nous qui vous attendions aujourd'hui, nous en sommes tout « marrys ».

Je ne serai pas chez moi vendredi dans l'après-midi, parce que j'ai un rendez-vous avec un commissaire de police pour des renseignements littéraires. Mais j'y serai tout l'après-midi de samedi, et en venant à quatre heures, vous trouverez ma nièce qui rentrera pour vous recevoir.

Mille tendresses de votre vieux fidèle.

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Paris, 22 mars 1867.]

Il m'ennuie de ne pas vous voir, Princesse, et je ne sais quand j'aurai ce plaisir-là, car depuis un mois, toutes les fois que je sors, je suis re-empoigné par la grippe.

Je suis obligé, deux fois par semaine, d'aller chez ma nièce pour le buste de ma mère. – Et chacune de ces courses me vaut un redoublement de toux. Hier j'ai commencé à prendre de la morphine ; espérons qu'elle me fera du bien !

Je voudrais avoir de vos nouvelles, voilà tout !

Et je vous baise les deux mains.

Votre vieux fidèle.

Vendredi midi.

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

[Paris,] vendredi [22 mars 1867].

Ton vieux troubadour est ici, pas trop patraque. Il ira dîner lundi chez Magny. Nous conviendrons d'un jour pour dîner tous deux avec Maurice. Il est chez lui à cinq heures, mais pas avant lundi. Il trotte !

Il t'embrasse.

À GEORGE SAND

[Paris, 23 mars 1867.]

Ah ! enfin ! on va donc se voir !

Je n'irai pas lundi prochain chez Magny parce que j'ai une grippe dégoûtante.

Mais qui nous empêche de dîner chez moi mercredi ou jeudi prochain ? Quel *quatrième* voulez-vous ? ou bien pas de quatrième ? Si le père Beuve consentait à venir, ce serait beau ?

À bientôt, chère Maître.

Je vous embrasse tendrement.

Samedi, 11 heures.

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

[Paris,] samedi soir [23 mars 1867].

Alors mercredi si vous voulez, mon cher vieux. Qui tu voudras avec nous. Certes le cher Beuve si ça se peut, et personne si tu veux.

Nous t'embrassons.

G. S. MAURICE.

À GEORGE SAND

[Paris, 24 mars 1867.]
Donné à mon ami Harrisse,
G. Sand.

C'est convenu, chère Maître.

À mercredi !

Venez tôt, pour vous en aller très tard.

Mille tendresses de votre

Dimanche soir, b[oulevar]d du Temple, 42.

À HENRY HARRISSE

[Paris, 25 mars 1867 ?]

Non, cher Ami, n'invitez pas Mme Sand, parce que 1° elle aura besoin de repos mercredi et que 2° ce n'est pas moi qui

vous promène, mais G. Pouchet, lequel n'a jamais vu notre amie. Je crois qu'elle ***les*** gênerait ?

Donc à mercredi entre 10 heures et 10 h 1/4.

Tout à vous.

Lundi minuit.

À LOUIS BOUILHET

[Paris,] mercredi soir [mardi], 7 heures [26 mars 1867].

Feydeau m'a enfin envoyé le manuscrit de Mme Régnier, ce matin, seulement. L'écriture m'en paraît facile à lire.

Je vais m'y mettre, dès ce soir, et quand j'aurai fini, je te dirai sincèrement ce que j'en pense dans une longue lettre de ***Pion***. Après quoi je tâcherai de le placer quelque part.

Ma grippe m'ayant empêché de sortir, je n'ai pu aller à l'Odéon voir ce qui en était de la reprise présente de ***La Conjuration d'Amboise***. G. Pouchet m'a dit, dimanche, que la pièce de Meurice passait dans 8 ou 10 jours.

Celle du jeune Dumas fait de l'argent, mais le public est froid. ***Pas un applaudissement***. Il y a trop de choses ***fausses*** dans cette œuvre pour qu'on s'en éprenne.

N.B. – Je prie Philippe de me dire si Mme Maurice est encore à Mantes. J'ai besoin de le savoir pour écrire à son mari, relativement au fils Pradier.

La mère du susdit m'a appris sur lui des choses pas fortes. Il va se marier entre autres. Bref, il me paraît (de plus de plus) mériter très peu d'intérêt. J'ai reçu de lui un mot pour nous prier d'aller, toi et moi, voir un de ses dessins, et me rappeler l'article que je lui ai promis. – Noble nature d'artiste !

As-tu reçu une lettre du sieur Lepince ? qui est venu me demander ton adresse « pour quelque chose de littéraire, à propos de l'Exposition ».

J'ai demain à dîner chez moi G. Sand et son fils. Le père Sainte-Beuve ne pourra y venir. Il m'a l'air sérieusement malade.

À propos de maladies de monsieur, Cloquet, à qui j'ai fait tâter mes boules prétend que j'ai une maladie « fréquente chez les ecclésiastiques ». Le remède est de faire cracher son goupillon.

L'archevêché nous envahit. L'idéal entre jusque dans nos testicules.

***

Les ouvriers tailleurs se sont mis en grève. « L'horizon politique s'assombrit. » Je ne vois pas pourquoi, ni en quoi. N'importe ! le Bourgeois est inquiet.

***

Les Bichons partent pour Rome, mardi prochain. Je t'ai dit, n'est-ce pas, que j'avais de bonnes nouvelles du petit Duplan.

***

La Dupin m'a appris aujourd'hui que Théo revoyait sa fille. Tant mieux pour lui, mais il devient moins bon chrétien.

Adieu, cher vieux. Je t'embrasse, et vais me mettre à tâble.

Ton grand vicaire.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris,] jeudi matin [28 mars 1867].

Mon Carolo,

Je viens de recevoir les 250 francs inclus dans ta gentille lettre. – Merci des uns (dont le besoin se faisait sentir) et de l'autre qui m'a été fort agréable.

Je me suis très peu trimbalé dans le monde depuis ton départ, car je n'ai pas été dimanche chez la Princesse, ni lundi au Magny de la quinzaine, ni hier chez M. Cloquet où j'étais invité à dîner. –

Je vais aujourd'hui aller à l'Exposition avec la Princesse Mathilde. Je dînerai chez Mme Husson, mais demain et après-demain je ne sors pas de chez moi, afin de piocher pour finir mon chapitre avant mon retour dans ma Patrie.

Voilà des nouvelles peu intéressantes, mais je n'en ai pas d'autres à te donner.

Tu ne me dis pas comment va cette pauvre Frankline ni Mme de La Chaussée.

Quant à la Politique, les bourgeois ont toujours une extrême venette de la guerre. Je ne crois pas, quoi qu'on dise, qu'elle ait lieu, maintenant.

Beaucoup de personnes de ma connaissance sont déjà parties pour la campagne. « Tout part. » Je n'ai pas envie de faire comme Tout. Le plus grand charme de la campagne est pour moi le voisinage et la société de ma belle nièce, que je bécotte sur ses deux joues fraîches.

Son vieil oncle.

Embrasse pour moi ta bonne-maman. Je lui écrirai dimanche comme d'habitude.

Mes respects à Monsieur mon neveu.

À JEANNE DE TOURBEY

[Paris, 28 mars 1867 ?]

Je ne vous oublie pas du tout, ma chère belle ! – Mais j'ai une ***grippe abominable*** (dont je vous épargne la description) et qui me retient au coin de mon feu.

La semaine dernière, d'ailleurs, je me suis présenté chez vous – vers 5 heures – inutilement, hélas !

Ma première sortie sera pour aller baiser vos deux jolies mains, et vous dire – ce qui n'est pas nouveau – que je vous aime, et suis toujours

Vôtre.

Jeudi soir.

À SAINTE-BEUVE

[Paris, 30 ? mars 1867.]

Merci, mon cher Maître, pour nous, pour tous !

(Si avariée qu'elle soit, votre vessie peut leur servir de lanterne !)

À EUGÈNE CRÉPET

[Paris,] vendredi soir [mars ? 1867].

Mon Ami très cher,

Vous êtes bien aimable, mais bien pressé ! Cela me flatte, mais me gêne. Pour avoir fait une promesse de pareille nature à Charles-Edmond, je me suis reculé d'un an dans la confection de ***Salammbô*** ! Si je vous répondais par un oui formel, il en serait de même pour le roman auquel je suis attelé. J'ai besoin, pour travailler, de la plus complète liberté d'esprit ; ce qui chauffe les autres me glace, ce qui les anime me paralyse. Ma haine pour la typographie est telle que je n'aime pas à entrer dans une imprimerie et que j'ignore la manière de corriger les épreuves. Je vous réponds donc brutalement : ***laissez-moi tranquille***, ou autrement je n'en finirai jamais.

Vous ne doutez pas que je n'aie envie 1° d'entrer dans votre papier, puisqu'il est vôtre, et 2° de gagner quelques piastres avec ma copie. Voilà deux vérités qui me semblent incontestables.

Mon bouquin ne peut être fini avant la fin de 1869, ainsi vous avez du temps. Quant à revoir mon traité avec Lévy, je

ne l'ai pas sous la main ; il est à Croisset. Voulez-vous venir me voir un de ces matins (avant midi) à partir de mardi ou mercredi prochain ? Je ne vous donne rendez-vous ni dimanche ni lundi, parce que je serai absent ces deux jours-là. Je suis content que vous vous soyez arrangé avec M. de Maricourt.

Mille poignées de main et tout à vous.

À LOUIS BOUILHET

[Paris,] nuit de lundi [1er avril 1867].

Monseigneur,

J'ai lu le roman de Mme Régnier. Nous en causerons tout à l'heure.

Ma grippe a l'air de se passer. Mais elle a été violente et j'ai peur qu'elle ne recommence dans mes courses que je vais être obligé de faire à Sèvres et à Creil. Il faut pourtant que je m'y résigne. Car je ne puis aller plus loin, dans ma copie, sans voir une fabrique de faïence. Je bûche la révolution de 48 avec fureur. Sais-tu combien j'ai lu et annoté de volumes depuis six semaines ? Vingt-sept, mon bon. Ce qui ne m'a pas empêché d'écrire dix pages.

Hier, chez la princesse, où j'ai dîné, Théo m'a dit qu'il avait organisé un sous-Magny chez Mme de Païva. Je serai invité au premier vendredi ; je te dirai ce qui en est.

Le Moniteur a donné inexactement la séance du Sénat où le père Beuve s'est signalé par sa haine des prêtres ; il a été *énorme*. Le public est pour lui. Il a reçu hier des visites et des félicitations en masse.

J'attends Duplan dans une huitaine de jours. Les bichons partent demain soir pour Rome. Je dînerai probablement un de ces jours avec le prince, chez la Tourbey. Le public est ***très*** froid aux ***Idées de Mme Aubray***. Il y a tous les soirs quelques sifflets. Quant au succès d'argent, il est énorme. Je n'ai pas été à l'Exposition et n'irai pas d'ici à longtemps. Voilà toutes les nouvelles.

Ce que je blâme dans ***Un duel de salon***, c'est le fond de l'histoire. Cette invention d'un ancien forçat déguisé en grand seigneur et captant le cœur d'une riche veuve me semble manquer de vérité et de nouveauté. Le style, la psychologie, les descriptions, en un mot la forme entière du livre dépasse de beaucoup la fable. Et j'ai été tout désillusionné en arrivant au secret de la comédie. Une fois cette réserve faite, je trouve l'œuvre pleine de qualités très remarquables. Telle est mon opinion ***sincère***. J'ai été surtout frappé de la nouveauté et [de] la justesse de certaines comparaisons. Comment peut-on, avec tant d'esprit, tomber dans la rengaine du forçat en gants blancs ! Ce qui n'empêche pas le livre d'être amusant et de pouvoir être présenté bravement à un journal. Mme Régnier veut-elle que je tente l'épreuve au grand ou au petit ***Moniteur*** ? Je suis à ses ordres. Quant à réussir, je ne promets rien. Mais je ferai la réclame très chaudement et très sincèrement.

Quant aux critiques de détail, je reproche au commencement d'avoir trop de dialogues. (Tu sais du reste la haine que j'ai du dialogue dans les romans. Je trouve qu'il doit être ***caractéristique***.) Je me permettrai également de blâmer un certain nombre d'expressions toutes faites, telles que, dans la première page : « Se mettant de la partie, lui donna gain de cause. » Puis, à côté de cela, des choses ravissantes :

« Une de ces mains expressives qui parlent avec le bout des ongles ! » De semblables raretés sont fréquentes.

Charmant, le chapitre II : ***Le Bois de Boulogne***. Pourquoi n'avoir pas commencé le roman à cet endroit-là avec les portraits des deux rivales ?

J'aime beaucoup le bal, où il y a d'excellents détails : « Des nuages de gaze et de dentelles coupés par des éclairs de rubis et de diamants passaient aux bras de cavaliers ***aussi noirs que possible***. » Pourquoi gâter une vraie merveille de Style ! Oh ! les femmes !

Page 43, nous retombons dans Célimène et Arsinoé !

La sortie de d'Arello fumant son cigare, excellente !

Les rêveries de Madeleine au soleil levant, très bon. Il y a un vrai talent de moraliste dans l'analyse de Madeleine en prières. C'est ***senti*** et profond.

Page 99 : « Offrant en miniature un tableau de l'industrie universelle. » Hum ! hum !

Les deux dialogues entre la duchesse et le comte, chapitres IX et X, sont pleins de talent scénique. À la bonne heure ! Rien, ici, ne pourrait remplacer le dialogue.

De Breuil et sa maladie m'intéressent peu. On n'a nulle inquiétude sur son compte. La visite que ses deux amis lui font est spirituelle.

Page 57. Les preuves de l'identité (fausse) du comte devaient, il me semble, être données ici par Madeleine. Cela dérouterait le lecteur qui serait convaincu, comme de Breuil, que le comte est un honnête homme ??? et ça abrégerait les explications postérieures.

Page 161. Le langage des deux personnages en scène est-il bien vrai ? « Heureux l'homme qui a su faire vibrer les nobles instincts de votre âme, Madame. »

Gustave, l'***artiste*** sceptique, est un personnage de vaudeville. Il ressemble trop au confident de ***toutes*** les pièces.

Mais le roman prend une allure beaucoup plus relevée à partir du chapitre XIV commençant par la description de Nice, qui est un ***morceau***.

Malgré des phrases telles que celle-ci : « Les premiers mois de mariage furent pour les deux époux un enchantement perpétuel », les premiers détachements du comte sont finement faits.

Le domino jaune, enveloppé de jais noir, fait une grande impression, excite la curiosité, et le dialogue est bon. Une phrase sur la voix du domino, exquise de justesse.

J'aime la description d'Hélène courant à cheval. Mais je demande, en toute humilité, si l'action héroïque qu'elle fait n'est pas un peu poncive ?

Chapitre XIX. Pourquoi Venise ? puisque rien d'utile au roman ne s'y passe, ou plutôt ce qui s'y passe pourrait être dit en trois mots.

Page 279. Bon, le boudoir d'Hélène, et le dialogue qui s'y trouve, ***idem***. Je trouve superbe le marquis de Vher et la fin du chapitre XXI.

Les scènes du chalet sont intéressantes ; on a peur pour cette pauvre Madeleine ; il y a de la ***puissance*** dans toute cette partie-là. De la puissance dramatique, il me semble. On regrette que ça ne soit pas sur les planches.

La lâcheté du comte est concevable en ce sens qu'elle est bien amenée ; mais l'atrocité d'Hélène (dont j'admire le caractère) aurait dû être préparée, dans les parties précédentes, par des motifs, des faits plus explicites.

Le marchand d'huile est comique et réussi.

La confession du comte est raide !!! Ici, selon moi, est (je le répète) le défaut constitutionnel du comte.

La salle admire, l'auteur en a tiré bon parti, et les conséquences se déroulent logiquement. L'entrevue entre les deux rivales, à Paris, est ce qu'elle devait être.

Le suicide de Madeleine était indispensable comme ***drame*** ; mais, dans la réalité, elle aurait vécu en paix avec ce bon de Breuil, ce qui n'eût pas révolté le lecteur. Cette fin est amusante, du reste, comme tout le livre.

Voilà tout ce que j'ai à en dire.

Adieu, cher vieux, il est près de quatre heures du matin. Ce qui me fait une journée de dix-huit heures de travail. C'est raisonnable. Sur ce, je vais me coucher et t'embrasse.

À MAURICE SCHLÉSINGER

[Paris, 2 avril 1867].

Mon cher Ami,

J'ai trois choses à vous dire :

1° Vous êtes venu en France dernièrement et je ne vous ai pas vu, ce qui n'est point gentil de votre part.

2° Le fils de notre ancien ami Pradier désirerait avoir, dans la ***Gazette musicale***, un article (d'éloges, bien entendu) sur un ***Album pour piano***, qu'il a récemment publié. Je ne connais aucun des rédacteurs de la ***Gazette***. Pouvez-vous, vous, lui faire avoir cet article ?

3°e question (importante et pressée, S.V.P.). Je suis forcé, dans le travail que je fais maintenant, de passer par la Révolution de 48. – Vous avez joué un rôle dans ***Le Club des femmes***. Le récit exact de cette soirée se trouve-t-il quelque part ? Ce qui serait bien, ce serait de recueillir vos souvenirs à ce sujet et de me les envoyer lisiblement écrits – car j'ai souvent du mal à déchiffrer vos rares épîtres.

Tel est le service que j'attends de vous, cher ami.

Si Mme Maurice est de retour à Bade, présentez-lui mes meilleurs souvenirs.

Je vous embrasse et suis vôtre.

Boulevard du Temple, 42.

AU DOCTEUR FRANÇOIS VEYNE

[Paris, 2 avril 1867 ?]

Quelles sont les heures, cher ami, où je puis aller vous prendre pour vous transporter chez votre ami Besançon ?

Serez-vous chez vous dans l'après-midi, demain, vendredi ou samedi ? Jeudi prochain je suis pris jusqu'à 4 heures.

Mille poignées de main et tout à vous.

Mardi soir.

P.-S. Vive Sainte-Beuve !!!

Donnez-moi de ses nouvelles par la même occasion.

À SAINTE-BEUVE

[Paris,] mercredi soir [3 avril 1867].

Mon cher Maître,

Quand pourrai-je vous voir ? Vers la fin de la semaine serez-vous libre ? Il y a bien longtemps que je n'ai passé deux bonnes heures dans votre cabinet ! Feydeau me dit que vous êtes actuellement très occupé.

Votre article au ***Moniteur*** m'a fait grand plaisir. Cette protestation m'a été droit ***au cœur***. – Merci pour nous tous.

Je vous serre les mains très affectueusement.

Boul[evard] du Temple, 42.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris,] lundi matin [8 avril 1867].

Mon pauvre Loulou,

Comment vas-tu ? Causons un peu.

J'ai eu, hier, de tes nouvelles par Mme Brainne, ta voisine. Je sais, en conséquence, que tu continues à embellir les

soirées de M. le Préfet. – Chose qui ne me paraît pas difficile si toutes ses réceptions ressemblent à celles que j'ai vues. –

Celle que tu vas avoir ce soir, chez toi, sera probablement plus amusante. Car c'est aujourd'hui, n'est-ce pas, qu'a lieu le fameux quintette ? Je voudrais y être, pauvre chérie !

Je vais tantôt aller à notre dîner de Magny, où j'apprendrai comment s'est passée réellement la fameuse [séance du] Sénat où Sainte-Beuve a pris la défense de Renan. Demain je fais mon expédition de Creil, et samedi prochain je dîne chez le père Baudry. Tel est le programme de ma semaine.

« L'horizon politique se rembrunit. » Personne ne pourrait dire pourquoi ? Mais il se rembrunit, il se noircit, même. Les bourgeois ont peur de tout ! peur de la guerre, peur des grèves d'ouvriers, peur de la mort (probable) du Prince Impérial. C'est une panique universelle. Pour trouver un tel degré de stupidité, il faut remonter jusqu'en 1848 ! – Je lis, présentement, beaucoup de choses sur cette époque. L'impression de bêtise que j'en retire s'ajoute à celle que me procure l'état contemporain des esprits, de sorte que j'ai sur les épaules des montagnes de crétinisme. – Il y a eu des époques où la France a été prise de la danse de Saint-Guy. Je la crois, maintenant, un peu paralysée du cerveau. Tout cela, chère Madame, « n'est pas rassurant pour les Affaires ! ».

Ce que tu me dis de ton amie Frankline ne me surprend nullement. Voici des lignes que je lisais hier au soir dans un fort bouquin et qui m'ont fait penser à elle : « La vraie manière de souffrir, c'est de quitter le chemin de sa destinée. Des punitions immédiates et qui sortent elles-mêmes de l'ordre des choses atteignent tout homme qui s'écarte de

cette voie, et proportionnellement au degré dont il s'en écarte. » (Jouffroy, ***Cours de droit naturel***.) Pensée forte, pour être mise dans un album.

Je n'ai pas été à l'Exposition, ayant d'autres choses à faire. Il y a des vitrines très amusantes, quoi qu'on dise.

Adieu, chère nièce. Je te bécote sur [tes] deux bonnes joues fraîches. – Embrasse pour moi ta mère-grand, et ton mari.

À toi.

Ton vieil oncle.

J'attends Monseigneur dimanche. – Il restera chez moi jusqu'au mercredi suivant.

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 11 avril [18]67.

Me voilà revenue dans mon nid et remise à peu près d'un gros accès de fièvre qui m'avait prise à Paris la veille de mon départ. Vraiment ton vieux troubadour a la santé folle depuis six mois. Il a le mois de mars et d'avril stupides. Ça ne fait rien, il en revient encore, et voit encore fleurir les arbres et les herbes. C'est toujours la même chose et c'est pour ça que c'est beau et bon. Maurice a été tout attendri de l'amitié que tu lui as témoignée ; lui qui n'est pas démonstratif, tu l'as séduit et ravi. Lui et sa femme – qui n'est pas une femme ordinaire du tout – veulent absolument que tu

viennes chez nous cette année. Je suis chargée de te le dire très sérieusement et ***obstinément***, au besoin.

Et cette vilaine grippe est-elle passée ? Maurice voulait aller savoir de tes nouvelles, mais, en me voyant si aplatie par la fièvre, il n'a plus songé qu'à m'emballer et à m'apporter comme un colis. Je n'ai fait qu'un somme de Paris à Nohant, et je me suis ravigotée en recevant les baisers d'Aurore qui sait à présent donner de gros baisers en riant comme une folle. Elle trouve ça très drôle.

Et le roman ? Il va toujours son train à Paris comme à Croisset ? Il me semble que tu mènes partout la même vie érémitique. Quand tu as le temps de penser aux amis, souviens-toi de ton vieux camarade et dis-lui en deux lignes que tu te portes bien et ne l'oublies pas.

GOULARD.

À GEORGE SAND

[Paris,] samedi [13 avril 1867].

Chère Maître,

Vous devriez, vraiment, aller voir le soleil quelque part. C'est bête d'être toujours souffrant ; voyagez donc ! Reposez-vous. La résignation est la pire des vertus.

J'aurais besoin d'en avoir pour supporter toutes les bêtises que j'entends dire ! Vous n'imaginez pas à quel point on en est. La France, qui a été prise quelquefois de la danse de Saint-Guy (comme sous Charles VI), me paraît maintenant avoir une paralysie du cerveau. On est idiot de peur : peur de la Prusse, peur des grèves, peur de l'Exposition qui « ne

marche pas », peur de tout. Il faut remonter jusqu'en 1849 pour trouver un pareil degré de crétinisme.

On a tenu au dernier Magny de telles conversations de portier, que je me suis juré intérieurement de n'y pas remettre les pieds. Il n'a été question, tout le temps, que de M. de Bismarck et du Luxembourg ! J'en suis encore gorgé ! Au reste, je ne deviens pas facile à vivre ! Loin de s'émousser, ma sensibilité s'aiguise ; un tas de choses insignifiantes me font souffrir. Pardonnez-moi cette faiblesse, vous qui êtes si Forte et si tolérante !

Le roman ne marche pas du tout. Je suis plongé dans la lecture des journaux de 48. – Il m'a fallu faire (et je n'en ai pas fini) différentes courses à Sèvres, à Creil, etc.

Le père Sainte-Beuve prépare un discours sur la Libre Pensée, qu'il lira au Sénat, à propos de la loi sur la presse. Il a été très crâne, savez-vous.

Vous direz à votre fils Maurice que je l'aime beaucoup. – D'abord parce que c'est votre fils et 2° parce que c'est *lui*. Je le trouve bon, spirituel, lettré, pas poseur, enfin charmant « et du talent ».

Certainement j'irai à Nohant. – Mais quand revenez-vous à Paris ?

Mille tendresses de votre

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Paris,] samedi [13 avril 1867].

C'est gentil de m'avoir écrit votre arrivée, mes bons Vieux. – Mais ce qui serait plus gentil encore serait de m'écrire votre retour.

Je m'ennuie beaucoup de votre absence. Être à Paris sans mes Bichons me semble insolite, et ***dévissant***.

Le dernier Magny a été tellement stupide que je me suis juré à moi-même de n'y plus refoutre les pieds. On n'y disait pas de bêtises mais on y était bête (ce qui est différent). Vous n'imaginez pas des conversations de portier comme celle-là ! Il n'a été question, tout le temps, que de M. de Bismarck et du Luxembourg. J'en suis encore gorgé. – Pour calmer ma fureur je me suis rué sur l'Odéon, où l'on donnait la 1re de ***La Vie nouvelle*** ; c'était sinistre d'ennui. À la fin du 3e acte une colique m'a pris, et je me suis esbigné, pour aller pousser une salle aux kiosques du Palais-Royal…

La copie n'a pas du tout marché depuis quinze jours. – Je suis perdu dans les journaux de 48 !

J'ai été à la manufacture de Sèvres et à celle de Creil. J'y retournerai (à Creil) la semaine prochaine. Voilà, je crois, tout ce que j'ai à vous dire ?

Ah ! j'oubliais. Théo a fondé un sous-Magny où vous serez conviés. Devinez chez qui ? Chez la Païva ! J'y ai été hier pour la première fois. C'est un logis ***chic***. Quant à la dame, elle demanderait un long chapitre.

N.B. Harrisse n'y va pas.

Rien de nouveau chez la Princesse ?

Mille tendresses. Je vous baise sur vos quatre joues et suis votre vieux

À LA COMTESSE CHARLOTTE PRIMOLI

[Paris, 23 avril 1867.]

Madame,

L'aimable invitation de V[otre] A[ltesse] m'est arrivée trop tard hier au soir pour que j'aie pu m'y rendre.

J'ai été bien fâché samedi de ne pas vous rencontrer. La faute en est à moi, qui avais oublié la Sainteté du jour !

Veuillez agréer, je vous prie, mes excuses et mes regrets et me croire, Madame,

votre très humble et dévoué.

L'adresse des de Goncourt est : Rome, poste restante.

Mardi matin.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris,] mercredi, 9 heures du matin [24 avril 1867].

Ma chère Caro,

Remercie pour moi ton oncle Achille de m'avoir écrit tout de suite. Vous avez tous été bien gentils. – Je compte

avoir par toi des nouvelles de notre pauvre vieille tous les jours. – Si je ne craignais que mon retour immédiat ne l'inquiétât, je lâcherais Paris et reviendrais auprès de vous. Dis-moi ***entre nous*** quand Croisset sera habitable. Au lieu de revenir à la fin de mai, comme j'en avais l'intention, je m'arrangerai pour avoir fini ce que j'ai à faire vers le 15.

Ta grand-mère s'inquiète-t-elle beaucoup ? Dis-moi comment est son moral. – Il me tarde bien de la voir. Penses-tu qu'une visite de moi l'impressionnerait trop ?

J'ai dîné lundi avec tous les Bonenfant chez Mme Laurent. À ma grande surprise, ***ils chérissent*** ton époux qui les a ***fascinés*** dans son voyage à Nogent. C'est tout le contraire que je croyais, d'après la narration du personnage lui-même. – Puisqu'il est en correspondance avec eux, dis-moi quand est-ce que j'aurai de l'argent, de ce côté ? Je suis présentement à sec, et n'ose le dire à ta bonne-maman ; tu sais que ces affaires-là l'aigrissent et la tourmentent. Bref, arrange-toi, mon loulou, pour qu'on m'envoie quelques centaines de francs.

Ta bonne-maman peut-elle écrire ? Dimanche était le jour des colères. J'en ai eu une violente contre un cocher. Adieu, mon Caro, l'heure de la poste me presse. Je t'embrasse bien fort. Ton vieux oncle.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris, 27 avril 1867.]

Merci de ta petite lettre, mon loulou. Donne-moi aussi des nouvelles de ta bonne-maman tous les jours.

Dis-moi si elle continue à s'inquiéter beaucoup ? Peut-elle lire et marcher ? etc.

Le docteur Tardieu (le Doyen de l'École de Médecine), avec qui je dînais hier, m'a dit que pareil accident était arrivé à sa mère il y a 5 ans et qu'aucun autre n'avait encore reparu. Cela m'a tranquillisé pour notre pauvre vieille.

Il fait aujourd'hui un temps splendide. On revoit enfin le soleil.

Quand est-ce que Croisset sera habitable ?

Monseigneur me paraît avoir beaucoup de concurrents (d'après sa lettre d'hier, du moins !). Son affaire n'est pas encore décidée. Pourquoi ? Cela dépend uniquement du Maire et du Préfet.

Oui. J'accepte sans vergogne si Ernest peut m'envoyer quatre à cinq cents francs, ça m'obligera. – En me donnant le temps d'attendre une partie de la somme de Nogent.

Adieu, chère Carolo. Je t'embrasse bien fort. Ton vieux.

À EUGÈNE CRÉPET

[Paris,] vendredi soir [27 avril 1867].

Pauvre cher Ami,

Je suis encore tout atterré par l'atroce nouvelle qui m'a surpris hier soir. Est-ce bien vrai ! Je ne puis le croire. Que voulez-vous que je vous dise ? Il n'existe pas de consolations pour des douleurs pareilles. Ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de se jeter dedans de toutes ses forces et de s'en saouler, puis de revenir au travail, si cela se peut.

Une nécessité impérieuse, quelqu'un qui attendait de moi un devoir important, m'a empêché d'aller ce matin vous donner le bras. Comme vous avez dû souffrir, mon pauvre vieux ! Je n'ai fait que penser à vous, toute la journée. Dès que vous le pourrez, donnez-moi de vos nouvelles, dites-moi si vous voulez me voir.

Je vous embrasse.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris, 4 mai 1867.]

Ma chère Caro,

Merci de ton télégramme d'hier soir et merci de la lettre chargée que j'ai reçue ce matin.

Je suis bien content de la nomination de Monseigneur. Lui aussi sans doute, et tout le monde aussi.

J'écrirai ce soir à ta bonne-maman pour qu'elle ait sa lettre dimanche comme d'habitude.

Remercie ton mari de son obligeance.

Adieu, mon loulou. Je te bécote sur tes deux bonnes joues.

Ton vieux.

Samedi 8 h 1/2.

À JULES DUPLAN

[Paris, 4 mai 1867.]

Bouilhet est nommé d’hier au soir.

À demain.

Ton

Samedi matin.

À GEORGE SAND

[Paris,] lundi soir [6 mai 1867].

Je m’ennuie de ne pas avoir de vos nouvelles, chère Maître ! Que devenez-vous ? Quand vous reverrai-je ?

Mon voyage à Nohant est manqué. Voici pourquoi. Ma mère a eu, il y a huit jours, une petite attaque. Il n’en reste rien. Mais cela peut recommencer. Elle s’ennuie de moi. Et je vais hâter mon retour à Croisset. Si elle va bien vers le mois d’août et que je sois sans inquiétude, ***pas n’est besoin*** de vous dire que je me précipiterai vers vos Pénates.

En fait de nouvelles, Sainte-Beuve me paraît gravement malade ? et Bouilhet vient d’être nommé bibliothécaire à Rouen.

C’est aujourd’hui jour de Magny, mais je n’y vais pas, les meilleurs y manquent.

Depuis que les bruits de guerre se calment, on me semble un peu moins idiot. L’écœurement que la lâcheté publique me causait s’apaise.

J'ai été deux fois à l'Exposition ; cela est écrasant. Il y a des choses splendides et extra-curieuses. Mais l'homme n'est pas fait pour avaler l'infini. Il faudrait savoir toutes les Sciences et tous les Arts pour s'intéresser à tout ce qu'on voit dans le Champ-de-Mars. – N'importe, quelqu'un qui aurait à soi trois mois entiers et qui viendrait là tous les matins prendre des notes s'épargnerait par la suite bien des lectures et bien des voyages.

On se sent là très loin de Paris, dans un monde nouveau et laid, un monde énorme qui est peut-être celui de l'avenir. – La première fois que j'y ai déjeuné, j'ai pensé tout le temps à l'Amérique et j'avais envie de parler nègre.

Donc je vais, dans quinze jours, regagner Croisset. Après trois mois de séjour ici où, selon ma coutume, j'ai fait à peu près la quinzième partie de ce que je voulais faire.

Mille amitiés à Maurice.

Je vous embrasse tendrement.

Votre vieux.

On m'a affirmé que Girardin ***servait la Messe*** dans la chapelle de sa femme. C'est lui qui secoue la sonnette. Est-ce Beau !

À EUGÈNE BATAILLE

[Paris, 6 ? mai 1867.]

Mon cher Ami,

J'ai toutes sortes d'excuses à vous faire. Car je partirai d'ici sans vous avoir revu. Ma mère, comme je vous l'ai dit, a eu une petite congestion, dont les suites sont passées. Mais à 73 ans tout est grave. Bref, j'avance mon retour vers Croisset d'une quinzaine de jours. Mais la visite que nous nous étions promise peut avoir lieu cet été. Je compte sur vous si vous allez chez votre tante, à Hautot comme je l'espère. Mille poignées de main de votre

À ERNEST COMMANVILLE

[Paris,] lundi matin [6 ? mai 1867].

Certainement, mon cher neveu. Gardez chez vous mes modestes capitaux.

Sur 15 566 francs vous commencerez par prendre les 500 francs que je vous dois. – Mais comme votre oncle a un arriéré de petites dettes, faites-moi le plaisir de m'envoyer ***cinq*** mille francs.

Si vous venez à Paris d'ici à une quinzaine, vous me les apporterez vous-même. Sinon envoyez-les-moi.

Et bien entendu ne dites pas cela à ma mère. Elle s'imaginerait que je me ruine et ça la désolerait. Il est inutile de la tourmenter. Je vous remercie et vous embrasse.

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 9 mai [18]67.

Cher Ami de mon cœur,

Je vas bien, je travaille, j'achève *Cadio*. Il fait chaud, je vis, je suis calme – et triste, je ne sais guère pourquoi. Dans cette existence si unie, si tranquille et si douce que j'ai ici, je suis dans un élément qui me débilite moralement en me fortifiant au physique, et je tombe dans des spleens de miel et de roses qui n'en sont pas moins des spleens. Il me semble que tous ceux que j'ai aimés m'oublient et que c'est justice, puisque je vis en égoïste, sans avoir rien à faire pour eux. J'ai vécu de dévouements formidables, qui m'écrasaient, qui dépassaient mes forces et que je maudissais souvent. Et il se trouve que, n'en ayant plus à exercer, je m'ennuie d'être bien. Si la race humaine allait très bien ou très mal, on se rattacherait à un intérêt général, on vivrait d'une idée, illusion ou sagesse. Mais tu vois où en sont les esprits, toi qui tempêtes avec énergie contre les trembleurs. Cela se dissipe, dis-tu ? mais c'est pour recommencer ! Qu'est-ce que c'est qu'une société qui se paralyse au beau milieu de son expansion parce que demain peut amener un orage ? Jamais la pensée du danger n'a produit de pareilles démoralisations. Est-ce que nous sommes déchus à ce point qu'il faille nous prier de manger, en nous jurant que rien ne viendra troubler notre digestion ? Oui, c'est bête, c'est honteux. Est-ce le résultat du bien-être, et la civilisation va-t-elle nous pousser à cet égoïsme maladif et lâche ? Mon optimisme a reçu une rude atteinte dans ces derniers temps.

Je me faisais une joie, un courage à l'idée de te voir ici. C'était comme une guérison que je mijotais. Mais te voilà inquiet de ta chère vieille mère, et certes, je n'ai pas à réclamer. Enfin si je peux finir le *Cadio* auquel je suis attelée sous peine de n'avoir plus de quoi payer mon tabac et mes souliers, avant ton départ de Paris, j'irai t'embrasser avec Maurice. Sinon je t'espérerai pour le milieu de l'été. Mes enfants, tout déconfits de ce retard, veulent t'espérer aussi, et

nous le désirons d'autant plus que ce sera signe de bonne santé pour la chère maman.

On s'est replongé dans l'histoire naturelle. Maurice veut se perfectionner dans les ***micros***. J'apprends par contrecoup. Quand j'aurai fourré dans ma trompette le nom et la figure de deux ou trois mille espèces imperceptibles, je serai bien avancée, n'est-ce pas ? Eh bien, ces études-là sont de véritables ***pieuvres*** qui vous enlacent et qui vous ouvrent je ne sais quel infini. Tu demandes si c'est la destinée de l'homme de ***boire l'infini*** ; ma foi oui, n'en doute pas, c'est sa destinée puisque c'est son rêve et sa passion. ***Inventer***, c'est passionnant aussi, mais quelle fatigue après ! Comme on se sent vidé et épuisé intellectuellement quand on a écrivaillé des semaines et des mois, sur cet animal à deux pieds qui a seul le droit d'être représenté dans les romans ! Je vois Maurice tout rafraîchi et tout rajeuni quand il retourne à ses bêtes et à ses cailloux, et si j'aspire à sortir de ma misère, c'est pour m'enterrer aussi dans les études qui, au dire des épiciers, ***ne servent à rien***. Ça vaut toujours mieux que de dire la messe et de ***sonner*** l'adoration du créateur. Est-ce vrai, ce que tu me racontes de G. ? est-ce possible ? je ne peux pas croire ça. Est-ce qu'il y aurait dans l'atmosphère que la terre engendre en ce moment, un gaz, ***hilariant*** ou autre, qui empoigne tout à coup la cervelle et porte à faire des extravagances, comme il y a eu sous la première révolution un fluide exaspérateur qui portait à commettre des cruautés ? Nous sommes tombés de l'enfer du Dante dans celui de Scarron.

Que penses-tu, toi, bonne tête et bon cœur, au milieu de cette bacchanale ? Tu es en colère, c'est bien, j'aime mieux ça que si tu en riais ; mais quand tu t'apaises et quand tu réfléchis ?

Il faut pourtant trouver un joint pour accepter l'honneur, le devoir et la fatigue de vivre ? Moi je me rejette dans l'idée d'un éternel voyage dans des mondes plus amusants. Mais il faudrait y passer vite et changer sans cesse. La vie que l'on craint tant de perdre est toujours trop longue pour ceux qui comprennent vite ce qu'ils voient. Tout s'y répète et s'y rabâche.

Je t'assure qu'il n'y a qu'un plaisir, apprendre ce qu'on ne sait pas – et un bonheur : aimer les exceptions. Donc je t'aime et je t'embrasse tendrement.

Ton vieux troubadour

G. SAND.

Je suis inquiète de Sainte-Beuve. Quelle perte ce serait ! Je suis contente si Bouilhet est content. Est-ce une position et une bonne ?

À SAINTE-BEUVE

[Paris,] vendredi soir [10 ? mai 1867].

Mon cher Maître,

Comment allez-vous ?

Si cela vous ennuie de m'écrire, je me recommande à M. Troubat, dont j'ai éprouvé la complaisance.

Mme Sand me demande de vos nouvelles.

Dites-moi aussi quel jour de la semaine prochaine, je puisse vous voir un peu longuement. Car je vais regagner ma

maison des champs, et il me semble que j'ai beaucoup de choses à vous dire ? En tout cas j'ai grande envie de vous voir et je vous embrasse.

B[oulevar]d du Temple, 42.

MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE À GUSTAVE FLAUBERT

Angers, ce 10 mai 1867.

Bien des fois, cher Monsieur, ma pensée est allée vers vous, car quoique je ne vous aie jamais vu, vous êtes pour moi un ami dont l'âme est sympathique à la mienne. C'est pour moi un besoin, une consolation de vous dire mes souffrances. Je viens de passer la plus triste année ; tout l'été dernier je suis à peine sortie, ne voulant pas quitter ma petite chienne malade. Deux jours après sa mort, un ami que je considère comme de ma famille est tombé dangereusement malade. Depuis le 6 janvier, je n'ai pas été un jour sans aller le voir. Je vous dirai que cet ami M. S*** est depuis 30 ans tout dans ma maison. Il était professeur à la pension de mon filleul lorsqu'il vint chez moi ; élevé dans un collège pour être prêtre et ne se sentant pas la vocation, il étudiait la médecine et n'avait de ressources que les leçons qu'il donnait. Je venais de perdre ma mère, j'étais seule, malade, désolée, M. S*** vint à mon secours. Il se mit à me faire mes lectures et à s'occuper de mes affaires. Je lui rendis de grands services à mon tour pendant une maladie dont il faillit mourir. Il renonça à la médecine et je lui donnai à gérer une petite propriété voisine de la mienne et où il habite encore. M. S*** est bon, obligeant, honnête homme, mais un défaut paralysait ses bonnes qualités : un besoin maladif de boire,

[dont] ni prières, ni menaces de ma part et de celles de mon médecin, son ami d'enfance, n'étaient parvenues à le corriger. Cependant il était pendant des mois, une année, sans retomber dans ce triste défaut. Toutefois même dans ses mauvais moments il m'était dévoué et ne s'occupait que de me faire soigner, obéir et servir ; je sentais qu'il y avait là un attachement à toute épreuve, un être tout à fait à moi. Depuis un an, il avait des fièvres fréquentes et une maladie de foie suivie d'hydropisie s'est déclarée, mon médecin l'a soigné, un ami, sa domestique aussi, j'y suis allée chaque jour, veiller à ce qu'il eût tous les soins imaginables. Le curé est venu le voir, et cela lui a fait du mal ; j'ai donc fait en sorte de l'écarter. Voyez à ce sujet, cher Monsieur, quelle inquisition ; on craindrait d'être malade, on en serait réduit à cacher ses malades comme un crime pour les soustraire à un pareil tourment. Enfin, ce que j'ai souffert est inexprimable. La nuit surtout je croyais voir M. S*** mort, puis le jour, lorsque j'allais le voir, il me semblait que je l'empêcherais de mourir, et puis quel vide autour de moi, il me semblait être perdue dans l'immensité, j'étais comme l'enfant privé de sa lisière, moi, qui depuis 30 ans ne pouvais rien faire, pas un pas, sans le secours de M. S*** tant on a besoin de s'appuyer même sur un plus faible que soi ! Enfin, il est mieux, mais je crains qu'il ne reste dans un état constant de maladie, et me voilà encore captive ici, où tout me rappelle les plus tristes événements de ma vie. J'y ai vu mourir ma mère que je soignais depuis 20 ans, ma pauvre nièce y est morte, mon filleul est à jamais paralysé et M. Pierre, ce Polonais qui m'était si dévoué, est mort tout à coup. Il ne me restait que M. S*** et Annette, la sœur de mon filleul à laquelle j'ai confiance. J'ai encore chez moi une dame et son fils, mais ils sont occupés au-dehors. J'ai un de mes parents, mais je ne puis avoir confiance en lui et nos idées sont si opposées que nous ne pou-

vons nous entendre. Reste un ancien artiste qui pourrait peut-être m'être utile, mais il a 70 ans et je ne sais si après une existence nomade il accepterait une vie sédentaire. Il me faudrait changer de lieu, mais je ne puis quitter mon malade, et puis, comment aller seule, rien que des femmes, moi si malade au moindre changement de lieu ou d'habitudes ! Si j'avais perdu M. S***, je m'en serais allée, et où ? Je n'en sais rien, mais je n'aurais rien voulu revoir du passé, ni personnes, ni choses. J'avais pensé à une petite ville où je suis née et où je ne connais plus personne. Enfin, voilà 3 ans que je végète à la même place et j'attendais le printemps pour aller chercher ailleurs un peu de distraction. Angers est un grand village, sans théâtre, j'ai la nostalgie de l'opéra, et quand je pense que tant d'autres jouissent des merveilles de l'art et que moi qui les ressens si vivement j'en suis déshéritée. C'est ici le pays des ténèbres, de la superstition, de l'esclavage, de l'ignorance. Malgré tout ce qui devrait me tuer, il y a en moi une vitalité qui résiste. Ah ! si vous saviez combien j'aspire à la vie, à la lumière, à la liberté ! Je ne puis suivre la religion catholique, la confession m'est impossible et on m'assure que sans elle je suis perdue à jamais. C'est une impasse dont je ne puis sortir. Je crains de mourir à cause du prêtre qui viendrait m'interroger, cela est plus cruel que la justice humaine qui attend que le malade puisse répondre en toute lucidité. Quelle domination est celle dans laquelle nous sommes tombés ! Ah ! vous ne sauriez croire à quel point je suis triste vers le soir en me promenant sous les arbres de mon jardin à l'heure où la cloche sonne l'angélus. Que de souvenirs se pressent dans mon âme, alors je pense à vous, à Mme Sand, à tout ce que j'admire et aime, et pourtant je suis plus triste encore à l'heure où je vous écris, car le jour se lève et j'en pressens déjà d'avance la douleur, la pesanteur et l'ennui !

Adieu, cher Monsieur, gardez-moi un peu de sympathie. Tout à vous.

M.-S. LEROYER DE CHANTEPIE.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris,] lundi, 5 heures [13 mai 1867].

Mon Bibi,

Je dis à tout le monde que je pars de Paris vendredi prochain. Mais il ne me sera pas possible d'être débarrassé de mes affaires avant lundi ? jour où les Bichons reviennent de Rome ; ils m'ont donné rendez-vous pour ce jour-là. – Bref, je serai à Croisset mardi au plus tard, c'est-à-dire de demain en huit.

Ton bonhomme d'oncle est dans tout le coup de feu du départ. J'arrive à l'instant de Creil et de Montataire où j'ai pris des notes sous la pluie pendant 2 heures. C'est la troisième fois que je fais ce voyage !

Je vais re-sortir et aller au Jockey-Club pour les renseignements sur les courses, etc., etc.

N'envoie pas de cartes au père Cloquet parce que sa nomination n'est pas encore officielle.

Embrasse bien ta bonne-maman pour moi. J'ai, de mon côté, grande envie de la voir.

Adieu, mon loulou. – Deux bons baisers sur tes bonnes joues.

Ton vieil oncle.

Envoie-moi par le chemin de fer la caisse dans laquelle je t'ai envoyé tes livres reliés. Mets-y la clef.

À LA COMTESSE CHARLOTTE PRIMOLI

[Paris, 17 mai 1867.]

Voici, Princesse, le moins hideux de mes portraits. (C'est moi qui gagne à l'échange, bien que les yeux du vôtre aient l'air d'être aperçus par le petit bout de la lorgnette ?) N'importe ! cette carte vous remettra en pensée un homme qui vous est entièrement dévoué, Princesse, et qui a l'honneur de se dire

votre très humble et affectionné

(Vendredi matin.)

P.-S. Il me semble que je ne vous remercie pas suffisamment de votre cadeau, qui m'a cependant bien touché. Comme c'est bon et aimable à vous !

À GEORGE SAND

[Paris,] vendredi matin [17 mai 1867].

Je m'en retourne vers ma mère lundi prochain, chère Maître, et d'ici là je n'ai guère l'espoir de vous voir !

Mais quand vous serez à Paris, qui vous empêchera de pousser jusqu'à Croisset, où tout le monde vous adore, y compris moi !

Sainte-Beuve a enfin consenti à voir un spécialiste et à se faire sérieusement traiter. Aussi va-t-il mieux. Son moral est remonté.

La place de Bouilhet lui donne quatre mille francs par an et le logement. Il peut, maintenant, ne plus penser ***à gagner sa vie***, ce qui est le vrai luxe.

On ne parle plus de la guerre, on ne parle plus de rien. L'Exposition seule « occupe tous les esprits » et les cochers de fiacre exaspèrent tous les bourgeois.

Ils ont été bien beaux (les bourgeois) pendant la grève des tailleurs. On aurait dit que ***la Société*** allait crouler.

Axiome : la haine du Bourgeois est le commencement de la vertu. Moi, je comprends dans ce mot de « bourgeois » les bourgeois en blouse comme les bourgeois en redingote. C'est nous, et nous seuls, c'est-à-dire les lettrés, qui sommes le Peuple, ou pour parler mieux, la tradition de l'Humanité.

Oui, je suis susceptible de colères désintéressées, et je vous aime encore plus de m'aimer pour cela. La bêtise et l'injustice me font rugir. Et ***je gueule***, dans mon coin, contre un tas de choses « qui ne me regardent pas ».

Comme c'est triste de ne pas vivre ensemble, chère maître ! Je vous admirais avant de vous connaître. Du jour que j'ai vu votre belle et bonne mine, je vous ai aimée. Voilà. Aussi je vous embrasse très fort. Votre vieux

G. F.

Je fais remettre rue des Feuillantines le paquet de brochures relatives aux faïences.

Une bonne poignée de main à Maurice. Un baiser sur les quatre joues de mademoiselle Aurore.

À AMÉLIE BOSQUET

Croisset, mardi, 6 heures [21 mai 1867].

Je comptais voir Nefftzer lundi dernier (il y a eu hier huit jours) et, comme j'ai été ce jour-là à Versailles, revenir à Paris dans sa compagnie. Je ne l'ai pas rencontré et il n'est pas venu. ***Mais*** je viens de lui écrire ! Êtes-vous contente ?

Que m'avez-vous chanté dans votre dernière lettre ? et sur quelle herbe aviez-vous marché pour vous plaindre de ce qu'on ne vous « prônait pas » et soupirer après la grosse caisse ? Prenez garde, vous allez prendre la maladie parisienne de la Célébrité. Pensez donc à vos livres, à votre style, et à rien de plus. Si je vous parle ainsi, c'est que 1° vous m'honorez de votre confiance et que 2° j'ai le droit de prêcher la vertu littéraire, car je paie mes paradoxes.

Vous avez beau me soutenir que vous travaillez, je vous affirme que ***non***. J'entends, par travailler, lutter contre les difficultés et ne laisser une œuvre que lorsqu'on n'y voit plus rien à faire. Vous êtes suffisamment préoccupée du Vrai, mais pas assez du Beau. – Et je m'indigne (comme la dernière fois) quand je vous entends me parler de talents de XXIIIe ordre, comme André Léo ou je ne sais plus qui. Acharnez-vous donc sur les classiques, sucez-les jusqu'à la

moelle. Ne lisez rien de médiocre comme littérature. Emplissez-vous la mémoire de statues et de tableaux, et regardez surtout au-delà du Peuple, car c'est un horizon borné et transitoire. Ah ! quel livre c'eût été que ***Le Roman d'une ouvrière***, avec un peu plus de patience et de concentration ! Ne sentez-vous pas qu'il y a là-dedans des choses excellentes à côté de choses ***poncives*** ? Si vous aviez songé davantage à l'Harmonie du livre, la disparate entre le Jeune Premier, personnage convenu, et votre ouvrière, personnage vrai, n'eût pas existé ?

C'est parce que je fais un très grand cas de votre esprit que je vous dis toutes ces vérités. Et là-dessus je vous embrasse très tendrement sur les deux côtés de votre joli col.

À MADAME JULES CLOQUET

Croisset, dimanche [26 mai 1867].

Chère Madame,

J'ai trouvé ma mère (bien que vieillie et affaiblie) mieux que je ne m'attendais à la voir.

Je lui ai dit l'intention où vous étiez de venir nous faire une visite. Elle vous ***espère*** comme on dit en Normandie.

Quand viendrez-vous ? Quand pourra-t-on embrasser M. le Baron et Mme la Baronne ?

Je ne suis pas fâché pour ma part que « notre cher Jules » examine un peu ma maman.

Ainsi, puisque rien maintenant ne vous retient à Paris, pourquoi ne feriez-vous pas votre malle et ne seriez-vous pas ici, dans une huitaine de jours, je suppose ?

Il ne faut pas reculer l'exécution des bonnes promesses.

Je vous baise les deux mains (et les deux joues, si vous le permettez) et suis, chère Madame,

Tout à vous.

À JULES DUPLAN

[Croisset,] dimanche [26 mai ? 1867].

Ma Biche,

Fais-moi le plaisir, cette semaine, de te transporter au ***Moniteur*** et de demander à M. ***Lambert Delacroix*** un ***ms.*** par moi confié à sa personne.

C'est un roman d'une amie de Bouilhet, qui a été refusé au ***Moniteur***. Tu le garderas chez toi jusqu'à nouvel ordre.

Voilà tout, cher vieux. Écris-moi quand tu auras le temps.

J'ai trouvé ma mère très vieillie et affaiblie. Je n'ai pas cependant d'inquiétudes immédiates.

Je t'embrasse ainsi que nos amis du Rocher.

Ton

J'irai voir Mme Cornu cet été si elle est à Paris ?

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 30 mai [18]67.

Te voilà chez toi, Vieux de mon cœur, et il faudra que j'aille t'y embrasser avec Maurice. Si tu es toujours plongé dans le travail, nous ne ferons qu'aller et venir. C'est si près de Paris, qu'il ne faut point se gêner.

Moi j'ai fini *Cadio*, ouf !!! Je n'ai plus qu'à le relicher un peu. C'est une maladie que de porter depuis si longtemps cette grosse machine dans sa trompette. J'ai été si interrompue par la maladie réelle, que j'ai eu de la peine à m'y remettre. Mais je me porte comme un charme depuis le beau temps et je vas prendre un bain de botanique. Maurice en prend un d'entomologie. Il fait trois lieues avec un ami de sa force pour aller chercher au milieu d'une lande immense un animal qu'il faut regarder à la loupe. Voilà le bonheur ! c'est d'être bien toqué.

Mes tristesses se sont dissipées en faisant *Cadio*. À présent je n'ai plus que quinze ans et tout me paraît pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Ça durera ce que ça pourra. Ce sont des accès d'innocence, où l'oubli du mal équivaut à l'inexpérience de l'âge d'or.

Comment va la chère mère ? Elle est heureuse de te retrouver près d'elle. Et le roman ? Il doit avancer, que diable ! Marches-tu un peu ? es-tu plus raisonnable ?

L'autre jour, il y avait ici des gens pas trop bêtes qui ont parlé de *Madame Bovary* très bien, mais qui goûtaient moins *Salammbô*. Lina s'est mise dans une colère rouge, ne voulant pas permettre à ces malheureux la plus petite objection. Maurice a dû la calmer, et là-dessus, il a très bien apprécié l'ouvrage, en artiste et en savant, si bien que les récalcitrants

ont rendu les armes. J'aurais voulu écrire ce qu'il a dit. Il parle peu et souvent mal. Cette fois c'était extraordinairement réussi.

Je ne veux donc pas te dire adieu mais au revoir, dès que je pourrai. Je t'aime beaucoup, beaucoup, mon cher vieux, tu le sais. L'idéal serait de vivre à longue année avec un bon et grand cœur comme toi. Mais alors on ne voudrait plus mourir, et quand on est ***vieux*** de fait, comme moi, il faut bien se tenir prêt à tout.

Je t'embrasse tendrement, Maurice aussi. Aurore est la personne la plus douce et la plus farceuse. Son père la fait boire en disant : ***« Dominus vobiscum »***, elle boit et répond : ***« Amen. »*** La voilà qui marche. Quelle merveille que le développement d'un petit enfant ! On n'a jamais fait cela. Suivi jour par jour, ce serait précieux, à tous les points de vue. C'est de ces choses que nous voyons tous sans les voir. Adieu encore, pense à ton vieux troubadour qui pense à toi sans cesse.

G. SAND.

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Croisset, fin de mai-début de juin 1867.]

C'était par pure discrétion, Princesse, que je ne vous écrivais pas, vous supposant trop occupée par les visites des Souverains pour avoir le loisir de penser à mon humble personne.

Que « les absents aient tort » (quand c'est vous qui êtes ***l'absente*** !) je n'admets pas cela ! Vous n'en croyez rien,

n'est-ce pas ? Autrement vous vous tromperiez, ce qui serait contraire à vos habitudes.

Mais que voulez-vous que je fasse ici, dans l'isolement, sinon songer à vous ! C'est même la plus douce de mes occupations.

Je vous remercie bien de l'intérêt que vous marquez pour ma mère. Je l'ai trouvée affaiblie et vieillie. Cependant je n'ai pas d'inquiétudes immédiates.

Je la mènerai voir l'Exposition vers le milieu de juillet, c'est dire que dans six semaines, Princesse, je me présenterai à Enghien, et j'espère, quelque temps après, vous retrouver à Dieppe ?

Depuis mon retour dans ma patrie, je suis travaillé par un mal de dents qui me fait souffrir violemment. Car mon enveloppe de gendarme recouvre une sensitive. Heureux les gens qui n'ont pas de nerfs, les gens calmes et forts, ceux qui ne sont pas ***naturellement*** et toujours agités, comme les feuilles du tremble ! Mais j'ai peur de vous ennuyer avec mes plaintes ?

C'est vous, au contraire, qu'il faut plaindre. Car la vie que vous menez maintenant doit vous excéder ! Vous aimez trop le Vrai pour vous plaire à l'Officiel.

Allons ! que la foule des têtes couronnées vous soit légère et qu'elle passe vite ! Gardez-moi toujours, de temps à autres, un bon souvenir, et permettez-moi, Princesse, de vous baiser les deux mains, en vous assurant que je suis entièrement

le vôtre.

À ERNEST FEYDEAU

[Croisset, fin de mai-début de juin 1867.]

Mon vieux Feydeau,

Tu es gentil comme on ne l'est pas et ma mère te remercie de penser à elle. Je l'ai trouvée très maigrie et vieillie. Elle n'a pas eu vraiment une attaque, mais quelque chose d'approchant. À 73 ans, d'ailleurs, tout est grave. Je n'ai pas néanmoins d'inquiétudes immédiates.

Ton ami pioche comme trois bœufs et douze nègres.

Je serai à Paris vers la fin du mois prochain ou dans le courant d'août. Y verrai-je ta Seigneurie ? En tout cas, je me présenterai à ton domicile. D'ici là, je baise ta vieille binette aimée et suis ton

Toutes mes tendresses au cher Georges et tout ce que tu trouveras de mieux à Mme Feydeau.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] mardi matin [4 juin 1867].

Je viens de lire avec bien du plaisir ta gentille lettre, mon Carolo. Tant mieux que vous soyez contents de mon logement ! C'est dans cet espoir-là qu'il était offert. Il me serait impossible de vous suivre dans vos promenades. Car au mal de dents a succédé un rhumatisme du pied qui m'empêche ce matin de me tenir debout ; aussi je n'irai pas voir demain les Bohémiens. Monseigneur viendra dîner ici et passera la journée de jeudi.

Ta grand-mère m'écrit qu'elle ne se sent pas du tout fatiguée de son voyage. Mais elle n'a pas trouvé Juliette et sa fille en bon état. – Quant à Mme Achille on a répondu hier à Louis qu'elle était « toujours de même ».

Puisque Nélaton est nommé membre de l'Institut et que les Cloquet attendaient cette nomination pour s'absenter, tu devrais dans deux ou trois jours retourner chez eux, afin que nous en ayons le cœur net.

Je n'ai aucune nouvelle à t'apprendre, je n'ai pas vu un chat depuis votre départ. Ma plus grande distraction a été l'orage dans la nuit de dimanche. – Le temps s'est rafraîchi, tu dois un peu moins suer, maintenant, ma grosse lolotte ?

Adieu, je baise tes bonnes joues.

Ton vieux ganachon qui t'aime.

Tu diras à Ernest que j'ai retrouvé le paquet de lettres dont j'étais inquiet ; embrasse-le de ma part – (pas le paquet de lettres, mais l'homme).

Mon propriétaire, ou plutôt le ***séquestre***, m'avait promis de mettre des persiennes neuves aux deux fenêtres qui sont sur le boulevard. – Rappelle cette promesse au portier. J'aimerais à ce que ce travail se fît pendant que vous êtes là, n'aimant point à ce que les ouvriers batifolent dans mon logement quand il n'y a personne. – Le séquestre s'appelle M. ***Brûlé***, mais son activité n'est pas brûlante !

MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE À GUSTAVE FLAUBERT

Angers, ce 6 juin 1867.

J'espère, cher Monsieur, que la santé de madame votre mère est meilleure. Je le désire bien, j'ai soigné la mienne 20 ans, avec des angoisses inexprimables. Souvent je rêve que je suis encore à la soigner, que je la vois souffrir et mourir et je m'éveille avec autant de douleur que si ce malheur appartenait au présent. L'âme souffre du présent, du passé et de l'avenir ! Je suis presque de l'âge de Mme votre mère, j'ai 66 ans ! Mon pauvre malade est vivant, c'est une résurrection, mais je crains bien que toute sa vie il ne reste aussi malade qu'à présent ! Comment aurais-je le courage de le quitter, moi qui suis à peine sortie pour prendre l'air l'an dernier, pour ne pas quitter ma pauvre petite chienne ! Vous me parlez d'aller à l'Exposition, vous ignorez que je n'ai pas une heure de force, ni de santé, que je ne puis ni manger, ni dormir, ni marcher, ni vivre physiquement et moralement comme les autres ! Le monde me fait peur, je ne puis me trouver quelque part où il y ait foule sans me trouver mal. Je ne puis surtout penser comme les autres, et jugez si on me trouve ici excentrique pour ne pas dire plus ; n'importe, je ne voudrais pas leur ressembler. Vous me parlez d'aller à l'Exposition, je bornais mes désirs à aller à Saumur un jour et revenir après avoir entendu l'opéra, car j'ai si peur de mourir avant d'avoir revu un théâtre ; eh bien ! je m'effraie d'y aller, des femmes seules, et je me sens si souffrante, si inquiète, que ce seul espoir de distraction devient pour moi un tourment. Où voulez-vous que j'aille seule, vieille, malade. Ma vie s'est passée en dévouements inutiles, en conscience je n'ai jamais fait de mal à personne ; je crois, au contraire, que tous mes maux sont l'ouvrage des autres. De quoi

voulez-vous que je me défende, moi, pauvre femme, sans ami, sans appui, sans qu'une personne sûre me tende une main secourable ! Rien n'est cruel comme le sentiment de l'abandon. Je suis si triste, si découragée, que j'ai besoin de vous le dire, car vous êtes bon et compatissant. Je n'ai point lu la *Vie des Apôtres* de Renan, sa *Vie de Jésus* m'avait semblé si nulle que je n'ai point lu les *Apôtres*, mais je lirai ce livre puisque vous le trouvez beau. J'ai lu le *Dernier Amour* de G. Sand qu'elle vous a dédié. Il y a d'admirables pages, le caractère de Sylvestre est sublime et sympathique parce que G. Sand y a mis du sien, mais je n'aime point Félicie, je ne crois pas qu'une femme pareille existe, c'est une fantaisie. Ce n'est pas Mme Bovary, ah ! pour celle-là, elle est vivante, je l'ai aimée, pleurée, elle m'a fait pitié ! J'aurais voulu la sauver, la secourir. J'admire les ouvrages de G. Sand, toutes mes pensées, moi-même s'y retrouve, et pourtant aucun ne m'a fait pleurer, si ce n'est la lettre où elle parle de sa grand-mère. J'ai souvent cherché la raison de cela, tandis que j'ai tant pleuré Mme Bovary.

Je lis *L'Infâme* d'About dans la *Revue des Deux Mondes*, c'est très spirituel ; on parle beaucoup de *Monsieur de Camors*. Je le lirai si je vis encore quelque temps. Que pensez-vous de la mort, de l'inconnu ? Je crois à l'immortalité et en Dieu, mais quel mode d'existence nous attend ? La personnalité sans la mémoire, c'est scinder la vie. J'ai lu *Les Grands Mystères* de Nus, *La Pluralité de l'existence de l'âme* de Pizzani, tout cela ne me révèle pas le mot de l'énigme. Je voudrais savoir ! J'aspire à la vie, à la liberté, à la lumière ! trois choses qui m'ont toujours manqué. Je continue mon *Histoire d'Anjou*, je vais achever jusqu'à la Révolution, mais je veux continuer jusqu'à présent et je ne sais où trouver un ouvrage qui me renseigne, personne n'a écrit là-dessus : *De la Révolution en Anjou* ; au reste, personne ne me lira, j'écris pour

moi ! quand je le puis ! Adieu, cher Monsieur, je pense bien à vous. Votre dévouée

M.-S. LEROYER DE CHANTEPIE.

À SA NIÈCE CAROLINE

Croisset, vendredi, 4 heures [7 juin 1867].

Ma chère Caro,

Les Souverains désirant me voir comme une des plus splendides curiosités de la France, je suis invité à passer la soirée avec eux lundi prochain.

Mon intention est d'arriver à Paris dimanche, à 4 h 20 mn.

N'y aurait-il pas moyen de loger dans mon logement ? pour deux nuits seulement ? car je repartirai mardi matin. Après quoi, je vous rendrai ma propriété.

Je me contenterai du divan qui est dans mon cabinet. Mais il faudra que tu me prêtes ma table de toilette.

Tu me prêteras également « ***your little tiger Anselme*** » pour aller aux Tuileries, le lundi soir.

Si vous n'avez pas d'invitation dimanche, il me serait plus commode ce jour-là (comme le suivant, du reste) de dîner chez vous.

Ta grand-mère arrive à l'instant d'Ouville. – Elle va ***très bien***.

Juliette est toujours dans le même état.

Je t'embrasse, mon loulou.

Ton vieux *Dérangeur* d'oncle.

À SA NIÈCE CAROLINE

Croisset, mardi, 2 heures [11 juin 1867].

Mon Loulou,

J'ai les boutons de manchette de ton époux attenant à une chemise.

Tâche de me retrouver : 1° mon écrin et ma croix ; 2° mon passe-partout ; 3° la clef de ma cantine.

Le père Cloquet arrivera ***seul*** ici jeudi.

Dans quelle exaspération j'étais ce matin !!!

Je vous embrasse, en exceptant de mes tendresses votre bon petit domestique de voyage.

Ton vieux.

Ce à quoi je tiens le moins, c'est à mon paletot. Quoique je serais content de le retrouver.

Ta mère va très bien. – Nous vous attendons toujours demain par le train express du soir.

À JULES DUPLAN

[Croisset, 11 juin 1867.]

Cher Vieux,

J'ai passé chez toi, hier, à 9 heures et demie du matin. Pas de bonhomme !

J'ai eu ***20 heures de coupé***, hier, et me voilà revenu ici.

Fais-moi le plaisir, d'ici à une huitaine, d'aller au ***Café anglais*** et de demander au chef de l'établissement le menu de 1847 qu'il a promis à M. G. F.

Je crève de fatigue.

Et t'embrasse.

Ton

Et Mme Tocu ?

As-tu pris le roman de Mme Régnier au ***Moniteur*** ?

À ERNEST FEYDEAU

[Croisset,] mercredi [12 juin ? 1867].

Tu es bien gentil de me demander des nouvelles de ma mère.

Elle m'avait inquiété les premiers jours de mon retour. À présent elle va mieux, mais elle s'affaiblit physiquement et moralement ! J'espère que l'air de Dieppe lui redonnera un peu de vigueur.

Ton ami va passer une grande partie de l'été complètement seul.

Je travaille beaucoup et redoute le monde,
Ce n'est pas dans les bals que l'avenir se fonde.

Camille Doucet.

Mais il me faut encore, pour finir mon interminable bouquin, quatorze mois de pioche forcenée.

Je ne lis rien du tout et t'embrasse.

Mets-moi aux pieds de Mme Feydeau. Écris-moi quand tu n'auras rien de mieux à faire.

À JULES DUPLAN

[Croisset,] mercredi soir [12 juin 1867].

Ne t'embête pas du *ms.* de Mme Régnier (au reste voici un mot pour *Le Moniteur*). Je le reprendrai moi-même à la fin de juillet.

Quant à répondre à *tes infâmes plaisanteries*, que veux-tu que je te dise, si ce n'est qu'on me fait beaucoup d'honneur. Mme Cornu s'amuse, ou s'abuse.

Eh bien ! *l'Ange* n'est pas froide, car c'est elle qui m'a fait venir avant-hier à Paris. Je n'ai pas regretté mon voyage.

Je me suis profondément diverti aux Tuileries. J'ai fait là de bonnes études, mon cher vieux. – Dans la journée j'avais fait des courses pour mon roman, total ***14 heures de voiture***. N'oublie pas d'aller chercher d'ici à quelques jours au ***Café anglais*** le menu qu'on m'a promis. – Et envoie-le-moi.

À quelle heure sors-tu donc de ton domicile ? Je te suspecte de découcher ? Il y avait de jolies cocottes, l'autre jour, aux Tuileries. Ton géant a fait l'aimable près des dames, a été infect et Pompadour, ***sans perdre une minute de vue la littérature***. Car je collais immédiatement tout ce que je voyais et tout ce que je sentais dans un coin de ma mémoire, pour m'en servir en temps opportun.

J'ai fini mon chapitre, et j'aborde le plan du suivant où les faits surabondent. Mais je n'ai pas encore la liaison qui doit les rendre vraisemblables. Adieu, je t'embrasse malgré ta canaillerie.

Ton

À GEORGE SAND

[Croisset,] mercredi soir, 12 [juin 1867].

Chère Maître,

Une question tout d'abord : quand venez-vous à Croisset avec mon ami Maurice ? Ce n'est pas seulement moi qui ai envie de vous, mais ma mère. – Son intention est d'aller dans une huitaine de jours à Dieppe et à Ouville près de ses deux petites-filles. Puis à la fin de juillet je la mènerai à Paris pour voir l'Exposition. Elle serait très désolée de manquer votre visite et subordonne ses projets aux vôtres. Voilà.

Donc ne vous gênez nullement. Venez quand vous voudrez (sauf pendant le mois d'août). Le plus tôt et pour le plus longtemps possible sera le meilleur.

J'ai passé 36 heures à Paris au commencement de cette semaine, pour assister au Bal des Tuileries. Sans blague aucune, c'était splendide. Paris, du reste, tourne au colossal. Cela devient fou et démesuré. Nous retournons peut-être au vieil Orient ? Il me semble que des idoles vont sortir de terre. On est menacé d'une Babylone. Pourquoi pas ? L'***individu*** a été tellement nié par la Démocratie qu'il s'abaissera jusqu'à un effacement complet comme sous les grands despotismes théocratiques.

Le czar de Russie m'a profondément déplu. Je l'ai trouvé pignouf. En parallèle avec le sieur Floquet qui crie sans danger aucun : « Vive la Pologne ! », nous avons des gens ***chic*** qui se sont fait inscrire à l'Élysée. – Oh ! la bonne époque !

Quant au roman, il va ***piano***. À mesure que j'avance, les difficultés surgissent. Quelle lourde charrette de moellons à traîner ! Et vous vous plaignez, vous, d'un travail qui dure six mois ! J'en ai encore pour deux ans, au moins (***du mien***). Comment diable faites-vous pour trouver la liaison de vos idées ? C'est cela qui me retarde. – Ce livre-là, d'ailleurs, me demande des recherches fastidieuses. Ainsi, lundi, j'ai été successivement au Jockey-Club, au ***Café anglais*** et chez un avoué.

Ah ! à propos j'oubliais de vous dire que ce bon Chilly a lu ***Le Château des cœurs***. Ce que j'ai compris c'est qu'il n'y comprend rien. Donc l'ours est rentré dans sa Fosse.

Aimez-vous la Préface du père Hugo à *Paris guide* ? Pas trop, n'est-ce pas ? La philosophie d'Hugo me semble toujours vague.

Je me suis pâmé, il y a huit jours, devant un campement de Bohémiens qui s'étaient établis à Rouen. – Voilà la troisième fois que j'en vois. – Et toujours avec un nouveau plaisir. L'admirable, c'est qu'ils excitaient la ***Haine*** des bourgeois, bien qu'inoffensifs comme des moutons. Je me suis fait très mal voir de la foule en leur donnant quelques sols. – Et j'ai entendu de jolis mots à la Prudhomme. Cette haine-là tient à quelque chose de très profond et de complexe. On la retrouve chez tous les *gens d'ordre*. C'est la haine que l'on porte au Bédouin, à l'Hérétique, au Philosophe, au solitaire, au poète. – Et il y a de la peur dans cette haine. Moi qui suis toujours pour les minorités, elle m'exaspère. – Il est vrai que beaucoup de choses m'exaspèrent. Du jour où je ne serai plus indigné, je tomberai à plat, comme une poupée à qui on retire son bâton. Ainsi, *le pal* qui m'a soutenu cet hiver, c'était l'indignation que j'avais contre notre grand historien national, M. Thiers, lequel était passé à l'état de demi-dieu, et la brochure Trochu, et l'éternel Changarnier revenant sur l'eau. – Dieu merci, le délire de l'Exposition nous a délivrés momentanément de ces paillasses. – Adieu, chère maître, je vous embrasse comme je vous aime, c'est-à-dire très fort. – Venez donc ! Je m'ennuie de ne pas voir votre illustre et aimée binette.

À HIPPOLYTE TAINE

Croisset près Rouen, 14 juin [1867].

Mon cher Ami,

J'ai trouvé lundi dernier, à Paris, votre *Graindorge* – et ce matin, j'ai reçu ici votre *Idéal*. C'est vous dire que depuis deux jours ***je me suis foutu une bosse***.

La critique complète de ces deux forts bouquins pourrait fournir matière à un troisième, aussi gros qu'eux. Je suis encore tout étourdi de l'un et de l'autre.

Et tout d'abord le sieur G. Flaubert vous remercie des nombreux mots d'amitié que disent sur son compte le docteur Graindorge et le professeur Taine.

Ça me plaît, ***Graindorge ! c'est fin et fort***. Vous avez, je crois, donné la note contemporaine, saisi la nuance fugitive. Ce qui surnage pour moi (après une lecture très rapide), c'est l'histoire de ***Butler*** et un ***dîner***.

Quant au second livre je lui reproche seulement d'être trop court. – Vous n'aurez pas de moi de longs compliments parce que, comme ces idées sont les miennes, ce serait me louer moi-même. Voilà la première fois que je vois de l'esthétique pratique, ou plutôt de praticien. Ce que vous dites de l'importance du caractère et de la convergence des effets est de première force. Je regrette que vous ne vous soyez pas plus étendu sur ce que c'est que le style.

Un mot de vous m'avait autrefois révolté : à savoir qu'une œuvre n'avait d'importance que comme document historique. Il me semble qu'ici au contraire vous faites grand cas de l'art en soi ? et vous avez, je crois, raison. En effet une œuvre n'a d'importance qu'en vertu de son éternité, c'est-à-dire que plus elle représentera l'humanité de tous les temps, plus elle sera belle. – Le moyen d'être idéal c'est de faire vrai, et on ne peut faire vrai qu'en choisissant et en exagérant. – Toute la différence [?] consiste à exagérer harmonieusement.

Je vous le répète, je regarde votre petit volume comme un excellent catéchisme*.

Quant à Graindorge j'imagine qu'il doit révolter ? Le monde ne pardonne pas à qui le méprise.

Que faites-vous maintenant ? Et où êtes-vous ? Aurai-je la chance de vous trouver à Paris vers le milieu d'août ?

Merci encore une fois, et re-compliments.

Je vous serre la main très fort et suis, vous le savez, vôtre.

* Mieux que cela ! pardon du mot, et c'est d'un *très* bon style, clair, ferme et haut.

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 14 juin [18]67.

Cher ami de mon cœur,

Je pars avec mon fils et sa femme le 20 courant pour passer 15 jours à Paris, peut-être plus, si la reprise de *Villemer* me mène plus tard. Donc ta bonne chère mère que je ne veux pas manquer non plus a tout le temps d'aller voir ses filles. J'attendrai à Paris que tu me dises si elle est de retour, ou bien si je vous fais une vraie visite, vous me donnerez l'époque qui vous ira le mieux. Mon intention pour le moment était tout bonnement d'aller passer une heure avec vous, et Lina était tentée d'en être. Je lui aurais montré

Rouen et puis nous eussions été t'embrasser, pour revenir le soir à Paris, car la chère petite a toujours l'oreille et le cœur au guet quand elle est séparée d'Aurore, et ses jours de vacances lui sont comptés par une inquiétude continuelle que je comprends bien. Aurore est un trésor de gentillesse qui nous absorbe tous. Si cela peut s'arranger nous irons donc en courant te serrer les mains. Si cela ne se peut pas, j'irai seule plus tard quand le cœur t'en dira ; et si tu vas dans le Midi je remettrai jusqu'à ce que tout s'arrange sans entraver en quoi que ce soit les projets de ta mère ou les tiens. Je suis très libre, moi. Donc, ne t'inquiète pas et arrange ton été sans te préoccuper de moi. J'ai trente-six projets aussi, mais je ne m'attache à aucun. Ce qui m'amuse, c'est ce qui me prend et m'emmène à l'improviste. Il en est du voyage comme du roman : ce qui passe est ce qui commande. Seulement quand on est à Paris, Rouen n'est pas un voyage et je serai toujours à même quand je serai là, de répondre à ton appel. Je me fais un peu de remord *[sic]* de te prendre des jours entiers de travail, moi qui ne m'ennuie jamais de flâner, et que tu pourrais laisser des heures entières sous un arbre, ou devant deux bûches allumées, avec la certitude que j'y trouverai quelque chose d'intéressant. Je sais si bien vivre ***hors de moi*** ! Ça n'a pas toujours été comme ça. J'ai été jeune aussi et sujette aux indignations. C'est fini ! Depuis que j'ai mis le nez dans la vraie nature j'ai trouvé là un ordre, une suite, une placidité de révolutions qui manquent à l'homme, mais que l'homme peut jusqu'à un certain point s'assimiler, quand il n'est pas trop directement aux prises avec les difficultés de la vie qui lui est propre. Quand ces difficultés reviennent, il faut bien qu'il s'efforce d'y parer, mais s'il a bu à la coupe du vrai éternel, il ne se passionne plus trop pour ou contre le vrai éphémère et relatif.

Mais pourquoi est-ce que je te dis cela ? C'est que cela vient au courant de la plume, car, en y pensant bien, ton état de surexcitation est probablement plus vrai, ou tout au moins plus fécond et plus humain que ma tranquillité ***sénile***. Je ne voudrais pas te rendre semblable à moi, quand même, au moyen d'une opération magique, je le pourrais. Je ne m'intéresserais pas à ***moi***, si j'avais l'honneur de me rencontrer. Je me dirais que c'est assez d'un troubadour à gouverner et j'enverrais l'autre à Chaillot.

À propos de Bohémiens, sais-tu qu'il y a des Bohémiens de mer ? J'ai découvert aux environs de Tamaris, dans des rochers perdus, de grandes barques bien abritées, avec des femmes, des enfants, une population côtière, très restreinte, toute basanée, pêchant pour manger, sans faire grand commerce, parlant une langue à part que les gens du pays ne comprennent pas ; ne demeurant nulle part que dans ces grandes barques échouées sur le sable quand la tempête les tourmente dans leurs anses de rochers ; se mariant entre eux, inoffensifs et sombres, timides, ou sauvages, ne répondant pas quand on leur parle. Je ne sais plus comment on les appelle. Le nom que l'on m'a dit a glissé, mais je pourrais me le faire redire. Naturellement les gens du pays les abominent et disent qu'ils n'ont aucune espèce de religion. Si cela est, ils doivent être supérieurs à nous.

Je m'étais aventurée toute seule au milieu d'eux. « Bonjour messieurs. » Réponse, un léger signe de tête. Je regarde leur campement, personne ne se dérange. Il semble qu'on ne me voie pas. Je leur demande si ma curiosité les contrarie. Un haussement d'épaules comme pour dire : qu'est-ce que ça nous fait ? Je m'adresse à un jeune garçon qui refaisait très adroitement des mailles à un filet. Je lui montre une pièce de 5 francs en or. Il regarde d'un autre côté. Je lui en

montre une en argent. Il daigne la regarder. « La veux-tu ? » Il baisse le nez sur son ouvrage. Je la place près de lui. Il ne bouge pas. Je m'éloigne. Il me suit des yeux. Quand il croit que je ne le vois plus, il prend la pièce et va causer avec un groupe. J'ignore ce qui se passe. J'imagine qu'on met cela au fonds commun. Je me mets à herboriser à quelque distance, en vue, pour savoir si on viendra me demander autre chose ou me remercier. Personne ne bouge. Je retourne comme par hasard de leur côté. Même silence, même indifférence. Une heure après, j'étais en haut de la falaise et je demandais au garde-côte ce que c'était que ces gens-là qui ne parlaient ni français, ni italien, ni patois. Il me dit alors ce nom que je n'ai pas retenu. Dans son idée c'était des Mores, restés à la côte depuis le temps des grandes invasions de la Provence, et il ne se trompait peut-être pas. Il me dit qu'il m'avait vue au milieu d'eux, du haut de son guettoir, et que j'avais eu tort, parce que c'était des gens capables de tout ; mais quand je lui demandai quel mal ils faisaient, il m'avoua qu'ils n'en faisaient aucun. Ils vivaient du produit de leur pêche et surtout des épaves qu'ils savaient recueillir avant les plus alertes. Ils étaient l'objet du plus parfait mépris. Pourquoi ? Toujours la même histoire : celui qui ne fait pas comme tout le monde ne peut faire que le mal. Si tu vas dans ce pays-là, tu pourras peut-être en rencontrer à la pointe du ***Brusq***. Mais ce sont des oiseaux de passage, et il y a des années où ils ne paraissent plus.

Je n'ai pas seulement aperçu le ***Paris-Guide***. On me devait bien pourtant un exemplaire, car j'y ai donné quelque chose sans réclamer aucun paiement. C'est à cause de ça probablement, qu'on m'a oubliée.

Pour conclure, je serai à Paris du 20 juin au 5 juillet. Donne-moi là de tes nouvelles, toujours Feuillantines 97. Je resterai peut-être davantage, mais je n'en sais rien.

Je t'embrasse tendrement mon grand vieux. Marche un peu je t'en supplie. Je ne crains rien pour le roman', mais je crains pour le système nerveux, prenant trop la place du système musculaire. Moi je vas très bien, sauf des coups de foudre où je tombe sur mon lit pendant quarante-huit heures sans vouloir qu'on me parle. Mais c'est rare et pourvu que je ne me laisse pas attendrir pour qu'on me soigne je me relève parfaitement guérie. Tendresses de Maurice. L'entomologie l'a repris cette année, il trouve des merveilles. Embrasse ta mère pour moi et soigne-la bien. Je vous aime de tout mon cœur.

G. SAND.

À JULES DUPLAN

[Croisset, 20 juin 1867.]

Eh bien ? Pas de nouvelles de mon bardache !

1° As-tu passé et repassé au *Café anglais* pour mon menu ?

2° T'a-t-on rendu au *Moniteur* le manuscrit de Mme Régnier ?

3° Fais-moi le plaisir d'entrer à la librairie Lacroix au coin de la rue Vivienne, de demander M. *Lecuir* (un gars a longues moustaches blondes) et de dire à iceluy que j'attends toujours les livres qu'il m'a promis.

Et dis-moi un peu ce que tu deviens, sacré nom de Dieu !

Je t'embrasse.

Ton vieux.

Croisset, jeudi.

À ERNEST DUPLAN

Croisset près Rouen, vendredi [21 juin 1867].

Jules est-il malade ? ou en voyage ?

Je lui ai écrit deux fois sans en obtenir de réponse ?

Donnez-moi de ses nouvelles, cher ami, et par la même occasion des vôtres.

Je vous serre la dextre.

Et suis tout à vous.

À JULES DUPLAN

[Croisset, 22 juin 1867.]

Ne sachant ce que tu devenais j'ai écrit hier à Blamont pour avoir de tes nouvelles.

Mais tu es Beau. J'ai reçu le livre de Lecuir ce matin même en même temps que ta lettre.

Dans quelques jours repasse au ***Café anglais***, je te prie.

J'écrirai à Max un de ces jours.

Adieu, homme obscène et calomniateur.

Ton

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

Croisset, mercredi [26 juin 1867].

Mes chers Bons,

J'ai reçu dimanche votre La Tour et je l'ai lu immédiatement suivant mes us. Ladite chose m'a amusé et plu ; 1° parce que j'aime La Tour ; 2° parce que tout ce qui sort de votre plume me botte.

Quand vous y penserez, envoyez-moi le portrait de M. de Voltaire (dont je suis fol) afin que je le fasse encadrer et que j'en orne mon laboratoire.

Avez-vous à votre disposition, ou dans votre mémoire, une bibliographie touchant Mlle Aïssé ?

Dites-moi vos projets d'été ?

Je retournerai à Paris vers la fin de juillet.

J'ai trouvé ma mère très affaiblie et très vieillie. Son état ne m'inspire pas cependant d'inquiétude pour le moment.

Quand vous verrez la Princesse, inventez pour moi tout ce que vous pourrez trouver de plus gentil. Ce ne sera que justice. Car je vous ai fortement débiné, en votre absence.

Je vous embrasse tendrement.

À SAINTE-BEUVE

[Croisset, 27 juin 1867.]

Mon cher Maître,

Tous ceux qui ne sont pas plongés dans la plus crasse bêtise, tous ceux qui aiment l'art, tous ceux qui pensent, tous ceux qui écrivent vous doivent une gratitude infinie. Car vous avez plaidé leur cause, et défendu leur Dieu, notre Dieu innommé qu'on outrage.

Dans un milieu pareil, il n'y avait que cela à dire. ***La mesure*** et la précision de votre langage ne font que mieux ressortir l'extravagance et le vague de leurs inepties. Ils ne sont pas forts, décidément ! non, pas forts, du tout.

Quelle triste chose que l'Humanité ! Voilà la première assemblée politique du premier pays de la terre.

N'importe, vous leur avez craché très poliment la Vérité. Elle restera sur eux.

Je regrette seulement qu'il n'y en ait pas plus long.

Il ne faut pas que vous soyez bien malade pour avoir tant de vigueur ?

Priez de ma part M. Troubat de me donner de vos nouvelles.

Je voudrais que mes bras eussent 34 lieues de longueur pour vous embrasser. C'est ce que je compte faire dans un mois.

Tout à vous, cher maître.

Jeudi.

À PHILOXÈNE BOYER

[Croisset, après le 22 juin 1867.]

Mon cher poète,

J'ai lu d'un seul coup tout votre volume auquel je ne ferai qu'un seul reproche, c'est d'être trop court. On se dit à la fin : « Comment ! déjà ! », alors on recommence, c'est ce que j'ai fait.

Je n'ai pas la compétence nécessaire pour parler prosodie. N'importe ! Je suis sûr que cela est extrêmement bien fait, car c'est très beau. – J'ai retrouvé quelques-unes des pièces que je connaissais ; et l'éblouissement que j'en avais gardé n'a fait que s'accroître. Il faudrait citer toutes les pièces. Il faudrait relever tous les vers.

Vous avez bien fait de me dédier un des plus gros morceaux, car je suis un des hommes qui vous aiment le mieux.

Vite, un nouveau volume ! Il faut que le gros Public pense de vous ce que nous en pensons depuis longtemps.

Je vous réitère mes applaudissements, mon cher Philoxène, et vous serre les deux mains très fort.

Tout à vous.

Mes respectueux souvenirs et hommages à Mme Boyer, je vous prie.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Croisset, fin de juin ou 1er juillet 1867.]

Mes chers Vieux,

Vous vous embêterez violemment à Vichy, je vous en préviens ; aussi je vous conseille, pour vous distraire, d'aller ensuite faire un petit tour en Auvergne. Clermont vaut la peine qu'on se dérange et vous trouverez là des ***sites pittoresques***.

Vous pouvez vous faire piloter dans cette ville par un ami à moi, qui se nomme Bardoux, avocat, rue de l'Éclache. Ledit Bardoux a publié un vol[ume] de vers et, étant un lettré, regarderait comme une injure une lettre de moi où je vous nommerais. Ci-inclus ma carte, qui vous servira d'introduction. En l'absence de Bardoux, adressez-vous à un gentilhomme nommé de La Vergne, lequel est très bon enfant et expert en choses de sa localité. Je vous conseille de descendre à Clermont, à l'hôtel du Mulet, sur la Grande place ; on s'y empiffre convenablement. Ne pas oublier, à Royat, d'aller dîner chez la mère Fournier ; elle accommode les côtelettes de veau et les champignons d'une manière idéale.

Quant aux hôtels de Vichy, ils sont tous pitoyables. Pas de pays où la nourriture soit plus piètre. Nous sommes descendus à l'***Hôtel Britannique***, tenu par Léger, mais je crois qu'il n'existe plus. Le plus célèbre est l'hôtel Guillermin. Les prix varient de 10 à 15 francs par jour.

En votre qualité d'hommes de lettres, vous serez invités à dîner chez Callou, le fermier des eaux. Je vous conseille d'accepter, parce que c'est le seul endroit de Vichy où l'on boive de l'eau non médicinale.

N.B. – Observer la bedaine de Jules César, libraire.

Le docteur Willemin auquel je vous adresse, quoique marié et père d'une nombreuse famille, vous indiquera où se trouve le b… et se ferait même un plaisir de vous y conduire. Bref, je crois que vous le trouverez gentil.

Adieu, mes bons vieux, envoyez-moi de là-bas quelque épître.

Eh bien, et le roman ? quand paraît-il en volume ? Ma mère va assez bien et vous remercie de votre bon souvenir.

Je vous embrasse tendrement.

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

[Paris, fin de juin ou début de juillet 1867.]

Ami,

J'irai à ton appel dès que tu me diras : « J'ai fini. »

Je t'embrasse et je t'aime.

G. SAND.

À SAINTE-BEUVE

[Croisset, 1er juillet 1867.]

Cher Maître,

C'est là ce qu'il fallait faire – et répondre.

La proposition du sieur Lacaze me paraît des plus grotesques. Cela s'ajoutera au tas.

Nonobstant, ***s'il y tenait***, vous pouvez convoquer votre armée. J'en connais qui demandent à être capitaine.

Mais jamais de la vie on n'a vu d'ours plus bêtes ! « Mon Dieu, mon Dieu, dans quel siècle m'avez-vous fait vivre » comme disait saint Polycarpe.

Vous devriez vous débarrasser le plus promptement possible de ce que vous faites, et écrire ***l'état de la question***, j'entends par là un livre où vous en finiriez avec ces deux rengaines : 1° le respect de la religion et 2° la moralité dans l'art.

Notez que ***vous seul*** avez assez d'autorité pour être écouté.

Vous enlevé, qui nous défendra ?

Vivez donc pour nous !

Je vous embrasse très tendrement.

Lundi.

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Croisset, 2 juillet ? 1867.]

Je suppose, maintenant, Votre Altesse débarrassée de ses corvées ***souveraines*** ? C'est pourquoi je lui écris sans crainte de la déranger.

Je désire savoir de vos nouvelles. Êtes-vous revenue à Saint-Gratien ? Avez-vous repris la peinture ? Comme vous devez vous reposer tranquillement, n'est-ce pas ?

Que dites-vous du père Sainte-Beuve ? Je l'ai trouvé très beau ! Il a défendu la cohorte vaillamment, et en bons termes. Ses adversaires me paraissent d'une médiocrité désespérante !

D'où vient donc cette haine contre la littérature ? Est-ce envie ou bêtise ? L'une et l'autre, sans doute, avec une forte dose d'hypocrisie, en sus.

Comme ils sont rares les mortels tolérables !

Mais Vous, Princesse, vous êtes indulgente. L'élévation de votre esprit fait que vous regardez, de haut, la sottise. Moi, elle m'écrase, étant, comme vous savez, un homme faible et ***sensible***.

Ma délicatesse physique est même telle que j'ai fui mon logis pour fuir l'odeur de la peinture. – Car on badigeonne actuellement l'extérieur de ma cabane, et je me suis réfugié à Rouen, pour deux ou trois jours.

Je viens d'y recevoir la visite inattendue du trouvère Glatigny. – Ce pauvre diable m'a paru très reconnaissant de ce que vous lui avez envoyé.

J'ai eu, sous mon toit, la semaine dernière, d'autres obligés de Votre Altesse : le baron et la baronne Jules Cloquet ; cette dernière particulièrement ***suffoque*** de reconnaissance.

Les de Goncourt doivent être à Vichy ? Edmond surtout m'a l'air malade. – Mais nous sommes tous malades ! C'est le résultat du joli métier que nous faisons. Des efforts enra-

gés, une angoisse permanente, la vie domestique étroite, et l'amour refoulé, voilà notre sort.

Mais je vous ennuie, sans doute, Princesse ? Donc sans chercher une formule pour finir, permettez-moi de vous assurer que je suis entièrement

tout à vous.

Mardi soir.

Le bal des Tuileries reste dans mon souvenir comme une chose féerique, comme un rêve. Il ne m'a manqué que de vous y voir de plus près et de pouvoir vous parler.

À GEORGE SAND

[Croisset, 18 juillet 1867.]

Vous devez être à Paris, chère Maître ? Y serez-vous encore dans une quinzaine ? J'y mènerai ma mère pour lui montrer l'Exposition.

Villemer fait-il de l'argent ? Donnez-moi de vos nouvelles. Il m'ennuie de vous, et j'ai grande envie de vous embrasser.

Le père Beuve a été beau, n'est-ce pas ?

Je vais être dehors, forcément, tout le mois d'août. Mais à partir du commencement de septembre jusqu'au milieu de février, je ne bougerai plus d'ici, afin d'avancer l'interminable roman qui m'embête de plus en plus.

Il faudra que nous réglions notre entrevue d'automne. C'est trop bête de se voir si peu quand on s'aime tant.

À bientôt donc. Mille tendresses du vieux.

Jeudi.

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Croisset, 18 juillet 1867.]

Si Votre Altesse n'a pas avancé son séjour aux bains de mer, j'espère me présenter chez elle dans une quinzaine, environ. Car au commencement du mois prochain je mènerai ma mère à Paris, afin de lui montrer l'Exposition.

J'aurais très bien accepté vos deux billets pour la cérémonie. C'eût été une occasion légitime de vous voir ; or vous savez, Princesse, que ces occasions-là, je ne les *rate* pas.

Ce que vous me dites de Sainte-Beuve est peut-être vrai ? Il a peut-être dépassé la mesure ? (à un certain point de vue, qui n'est pas le mien, d'ailleurs). Mais ses adversaires lui avaient donné l'exemple. – Et puis, il est si difficile de rester dans les limites ! On est lâche en deçà, téméraire au-delà ! Que faire ?

Je ne comprends goutte à l'histoire de l'École normale. La mort de Maximilien m'a fait horreur ! Quelle abomination ! et quelle triste chose que l'espèce humaine !

C'est pour ne pas songer aux crimes et aux sottises de ce monde (et pour n'en pas souffrir) que je me réfugie dans l'art, à corps perdu. Triste consolation ! À défaut d'autres, cependant ?…

Que dites-vous de Ponsard qui a trouvé moyen, avec son pantalon, d'être ridicule jusque dans la mort ! Il n'y a que les poètes tragiques pour atteindre à ces effets !

La gent de lettres doit se remuer beaucoup, maintenant pour avoir son fauteuil ? « L'Académie ! quelle douceur ! » comme me disait, un jour, Camille Doucet.

Il y a, selon moi, de meilleures ambitions, des choses plus tentantes ! Mais quand on dit cela, on vous répond par la fable du Renard et des raisins.

Aux trente-neuf visites qu'il faut faire dans Paris pour briguer la verdurette, je préfère celle que je ferai prochainement à Saint-Gratien, pour vous baiser les deux mains, Princesse, et vous assurer que je suis du fond du cœur,

tout à vous.

Croisset, jeudi 19 *[sic]*.

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Croisset,] mardi [23 juillet 1867].

Certainement, Princesse ! Je dirai, écrirai et ***ferai*** tout ce que vous voudrez.

Je compte toujours vous voir vers la fin de la semaine prochaine et j'irais même à Paris dès maintenant, si je n'attendais ma nièce (la fille de mon frère), qui vient exprès à Rouen pour l'anniversaire de la mort de son mari.

Je désire causer avec vous longuement et très franchement de ce qui vous occupe maintenant : à savoir notre ami.

Comment faire pour vous être agréable ? Vous me le direz ; j'obéirai.

Je ne connais pas le roman de Cherbuliez, ne recevant point la ***Revue des Deux Mondes***. Ce brave recueil, d'ailleurs, m'a toujours été hostile, infortune que je partage philosophiquement avec de plus grands que moi.

N'enviez pas ma solitude. Elle est amère quelquefois, bien que douce à la surface.

Que le ciel vous tienne en joie, Princesse, et vous envoie toutes les bénédictions que vous méritez.

Je vous baise les deux mains et suis à vous.

Mardi.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] mercredi, 4 heures [24 juillet 1867].

Mon pauvre Loulou,

Tes deux pauvres vieux n'ont pas été d'une gaieté folle après ton départ. Enfin ! il faut bien se résigner. Ta grand-maman a eu une petite attaque de nerfs qui n'a pas eu de suites. Cela lui est venu à propos de ses comptes de cuisine. Mais depuis lors elle est beaucoup mieux. En fait de nouvelles, Monseigneur est venu dîner avec nous samedi et est reparti lundi matin. Croirais-tu que les Achille s'en vont aujourd'hui à Paris, voir l'Exposition ?

M. et Mme Fortin nous ont donné sur ton ami le père Calame les détails les plus déplorables. Il paraît que c'est un vieux pochard – et pas trop honnête.

Nous attendons toujours Juliette avec ses mioches samedi prochain, et notre intention est de partir jeudi (de demain en huit). Je crois que les dames Vasse viendront ici vers le milieu d'août.

Nous avons maintenant des couvreurs sur le toit. Le tapotement a succédé à l'infection. – Combien je te plains d'être au milieu de la peinture ! Tes maux de cœur ne m'étonnent nullement. Je regarde comme insensé d'habiter dans une maison pareille ! – Je n'ai pas dit à ta grand-mère ce que tu m'avais recommandé de lui cacher ; mais, à l'avenir, quand tu voudras m'écrire quelque chose de particulier, mets-le sur un petit bout de papier spécial, car il faut, bien entendu, que je lui lise tout haut tes lettres. Autrement la bonne femme se blesserait.

N'oublie pas de m'envoyer très prochainement des bouffettes pour mes pantoufles.

N'as-tu pas le 1er volume du *Chateaubriand* de Sainte-Beuve ?

Adieu, ma chère Caro. Je te baise sur tes deux bonnes joues. – Amitiés à Ernest et tout à toi.

Ton vieil oncle qui t'aime.

hauteur de la caisse	19 cm
longueur de ladite	2 mètre 20 cm
épaisseur du matelas	16 cm
longueur générale du divan	2mètres 20 cm

* * *

Mais le matelas s'est affaissé par l'usage. —

longueur des coussins	92
hauteur	38

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 24 juillet [1867].

Cher bon Ami,

J'ai passé trois semaines à Paris avec mes enfants, espérant te voir arriver ou recevoir un mot de toi qui me dirait d'aller t'embrasser. Mais tu étais ***plongé***, et je respecte ces crises de travail ; je les connais !

Me voilà revenue dans le vieux Nohant, et Maurice à Nérac, terminant par un arrangement le procès qui le frustre de son héritage. Son agréable père vole environ 300 000 f. à ses enfants pour complaire à sa cuisinière. Heureusement tandis que Monsieur menait cette vie édifiante, je travaillais et n'entamais pas mon fonds. Je n'ai rien, moi, mais je laisserai le pain assuré.

La petite Aurore est jolie comme tout et fait mille singeries gracieuses. Ma fille Lina est toujours ma vraie fille. L'***autre*** se porte bien et elle est belle, c'est tout ce que j'ai à lui demander. Je ***re***travaille, mais je ne suis pas forte. Je paye l'énergie et l'activité de Paris. Ça ne fait rien, je n'ai pas d'humeur contre la vie.

Je t'aime de tout mon cœur. Je vois, quand je suis ***gloomy***, ta bonne figure et je sens ta bonté rayonner autour de la puissance de ton être. Tu es un charme dans l'arrière-saison de mes douces et pures amitiés, sans égoïsme et sans déceptions par conséquent. Pense à moi quelquefois, travaille bien et appelle-moi quand tu seras en train de flâner. Autrement pas de gêne. Si le cœur te disait de venir ici, ce serait fête et joie dans la famille.

J'ai vu Sainte-Beuve. Je suis contente et fière de lui.

Bonsoir, ami de mon cœur. Je t'embrasse ainsi que ta bonne mère.

G. SAND.

On m'écrit que *Villemer* va bien.

À GEORGE SAND

[Croisset,] samedi [27 juillet 1867].

Il faut rayer ce mot-là, chère Maître ; je n'étais pas assez ***plongé*** dans le travail pour n'avoir pas envie de vous voir. J'ai fait à la Littérature assez de sacrifices jusqu'à présent, sans y ajouter ce dernier. La raison était que : on a repeint la façade de mon logis, lequel « schlinguait comme un homme », si bien que j'ai passé quinze jours à Rouen dans le logement de ma mère, puis une semaine dans le petit pavillon qui est au bout du jardin.

Voilà pourquoi on n'a pas prié son ***vieux*** de venir. –

Mais qui empêche de nous voir ici à partir du mois de septembre ?

Je vais être absent tout le mois d'août. Adressez-moi vos lettres boulevard du Temple, 42.

Et le travail ? Que devient *Cadio* ?

Je me sens vieux comme une pyramide et fatigué comme un âne. Ma mère ne contribue pas à me rendre gai. Elle s'affaiblit, s'aigrit, s'attriste et m'attriste. – C'est pour la distraire un peu que je la mène à l'Exposition.

Nonobstant, je continue mon sillon et j'espère, à la fin de cette année, avoir fini ma seconde partie ? Le tout ne sera pas fait avant deux ans ! Et puis adieu pour jamais aux Bourgeois ! Rien n'est épuisant comme de creuser la bêtise humaine.

À propos de bêtise, il paraît que le monde officiel est furieux contre le père Sainte-Beuve ? L'affliction de Camille Doucet touche au sublime.

Au point de vue de la Liberté future, il faut peut-être bénir cette hypocrisie religieuse des gens du monde qui nous révolte tant ! Plus tard la question sera vidée, mieux elle sera vidée. – Ils ne peuvent que s'affaiblir, et ***nous***, nous fortifier.

Bouilhet et moi, nous avons fait le scénario d'une comédie ***farce***, qui serait bien belle à jouer sur le théâtre de Nohant.

Reste, il est vrai, à l'écrire, ce qui n'est pas une petite besogne.

Adieu, chère grand et bon maître. Je vous embrasse avec toutes mes tendresses.

Amitiés à l'ami Maurice.

Quant à venir à Nohant je réponds en Normand : « Je ne dis pas non. »

Je vous avertirai deux ou trois jours à l'avance.

À ERNEST CHEVALIER

Croisset, dimanche [28 juillet 1867].

Mon cher Ernest,

Je viens d'apprendre que tu es nommé procureur général à Angers.

Comme je sais que tu désirais beaucoup cette résidence, je m'en réjouis, ainsi que ma mère.

Si tu passes par Paris la semaine prochaine, tu es sûr de m'y trouver.

Angers étant moins loin que Grenoble, nous nous verrons, je l'espère, un peu plus souvent maintenant.

Adieu, cher vieux, je t'embrasse.

À JULES DUPLAN

[Croisset,] dimanche [28 juillet 1867].

J'arriverai à Paris au milieu de cette semaine, jeudi ou vendredi. J'ai grande envie de t'embrasser, mon bon vieux.

Garde-moi ton dimanche, prochain.

À toi.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Croisset, 31 juillet 1867.]

J'arrive demain au soir à Paris et n'y resterai que peu de jours ?

Où se trouver ?

(Je passerai, probablement, ma soirée de demain à Saint-Gratien.)

À bientôt. Je vous embrasse.

Croisset, mercredi, 6 heures.

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 6 août [18]67.

Quand je vois le mal que mon vieux se donne pour faire un roman, ça me décourage de ma facilité, et je me dis que je fais de la littérature ***savetée***. J'ai fini ***Cadio***, il est depuis longtemps dans les pattes de Buloz. Je fais une autre machine, mais je n'y vois pas encore bien clair ; que faire sans soleil et sans chaleur ? C'est à présent que je devrais être à Paris, revoir l'Exposition à mon aise, et promener ta mère avec toi. Mais il faut bien travailler puisque je n'ai plus que ça pour vivre. Et puis les enfants ! cette Aurore est une merveille. Il faut bien la voir. Je ne la verrai peut-être pas longtemps. Je ne me crois pas destinée à faire de bien vieux os : faut se dépêcher d'aimer !

Oui, tu as raison, et c'est là ce qui me soutient : cette crise d'hypocrisie amasse une rude réplique et on ne perd rien pour attendre. Au contraire, on gagne. Tu verras ça, toi

qui es un vieux encore tout jeune. Tu as l'âge de mon fils. Vous rirez ensemble quand vous verrez dégringoler ce tas d'ordures.

Il ne faut pas être Normand, il faut venir nous voir plusieurs jours. Tu feras des heureux, et moi ça me remettra du sang dans les veines et de la joie dans le cœur.

Aime toujours ton vieux troubadour et parle-lui de Paris ; quelques mots quand tu as le temps. Fais un canevas pour Nohant à quatre ou cinq personnages, nous te le jouerons.

On t'embrasse et on t'appelle.

G. SAND.

À JULES DUPLAN

[Paris, 8 août ? 1867.]

Ma Biche,

N'oublie pas que je t'attends pour déjeuner dimanche prochain.

Tâche que d'ici là ton frère ait fait recopier les Mémoires de Mme ***Tocu***. Je dois rendre l'original à Lafayette.

Mme Cornu n'ayant pas répondu à ma lettre, je n'ai point été la voir.

Adieu, vieux, à dimanche.

Ton

Jeudi soir, 11 heures.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris,] lundi matin [12 août 1867].

Oui, mon loulou, je trouvais que tu oubliais un peu ton vieux, ton pauvre ganachon d'oncle qui t'aime tant ! mais je ne t'en voulais pas et ne m'en plaignais pas, n'ayant point l'affection tyrannique. Je t'excusais d'ailleurs rejetant tout sur les embarras de ton installation.

Il me tarde de te voir dans ton atelier.

Tu n'imagines pas comme ta grand-mère a été de bonne humeur et en bonne santé, pendant son séjour ici. – On aurait dit qu'elle avait 15 ans de moins, et ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'elle était moins sourde. – Il ne faut pas qu'elle soit un instant seule, aussi a-t-elle dû s'ennuyer effroyablement dimanche. Mais j'espère que les dames Vasse lui tiennent maintenant compagnie.

Si elle n'avait pas eu peur d'être indiscrète, elle aurait, samedi, poussé jusqu'à Dieppe avec Mlle Ozenne. Mais tu sais qu'il faut toujours l'inviter plutôt trois fois qu'une. Quand tu seras prête à la recevoir et elle à aller chez toi (c'est-à-dire après le départ des dames Vasse et avant la venue des Bonenfant), je crois qu'une invitation venant de la part d'Ernest la toucherait beaucoup ?

Quant à moi, mon loulou, je m'en vais demain passer une douzaine de jours à Londres. – Puis j'irai à Nogent, et peut-être chez la Princesse. – Si toutefois elle n'est pas à Dieppe à ce moment-là ? En tout cas, je compte être revenu à Croisset vers le 1er ou le 2 septembre.

Embrasse ton mari pour moi.

Je te baise sur tes deux bonnes joues.

Ton vieil oncle.

À ERNEST FEYDEAU

[Paris, 1re quinzaine d'août 1867 ?]

Mon bon Feydeau,

Tu es un auteur ***pollllisssson***, mais très amusant ! Comme c'est cocasse ! J'ai ri tout haut, plusieurs fois. Et j'ai bien envie de t'embrasser. Ce que je compte faire dimanche prochain si tu veux m'honorer de ta visite boulevard du Temple.

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

[Nohant] 18 août [18]67.

Où es-tu, mon cher vieux ? Si par hasard tu étais à Paris dans les premiers jours de septembre, tâche que nous nous voyons ***[sic]***. J'y passe trois jours et je reviens ici. Mais je n'espère pas t'y rencontrer. Tu dois être dans quelque beau pays, loin de Paris et de sa poussière. Je ne sais même pas si ma lettre te joindra. N'importe, si tu peux me donner de tes nouvelles, donne-m'en.

Je suis au désespoir. J'ai perdu tout à coup, et sans le savoir malade, mon pauvre cher vieux ami Rollinat, un ange de bonté, de courage, de dévouement. C'est un coup de massue pour moi. Si tu étais là, tu me donnerais du courage, mais mes pauvres enfants sont aussi consternés que moi, nous l'adorions, tout le pays l'adorait.

Porte-toi bien, toi, et pense quelquefois aux amis absents. Nous t'embrassons tendrement. La petite va très bien, elle est charmante.

G. SAND.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris,] lundi soir [19 août 1867].

Mon Bibi,

Tu commenceras par remercier ton mari de la démarche qu'il a faite près de ma mère. Je lui en suis très reconnaissant. La pauvre bonne femme a maintenant si peu de bonheur dans le monde, que la plus petite marque d'attention à son endroit est un véritable acte de charité. – Elle est, d'ailleurs, très sensible aux bons procédés (et aux mauvais, aussi !). Enfin vous l'avez rendue bien heureuse, elle me l'a écrit tout de suite.

Quant à moi, ma chère Caro, je n'ai pas été en Angleterre parce que, ***entre nous***, j'ai eu d'assez fortes coliques qui ne me permettaient pas de me mettre en voyage ; mais ***n'en dis rien à ta grand-mère***, je t'en prie, elle s'inquiéterait. – Ma maladie grotesque est enfin passée, ou à peu près. C'est, je crois, l'effet de la chaleur. Je la supporte moins bien qu'autrefois, preuve que je vieillis ; je tourne au sheik.

Je compte être revenu à Croisset dimanche ou lundi prochain. – Là, je vais me livrer à un travail acharné jusqu'au mois de février. Croirais-tu que je m'ennuie de ne pas écrire ?

Tu dois t'amuser, maintenant, avec tes deux bonnes amies. Dis-leur de ma part (à l'une surtout) tout ce que tu pourras trouver de plus aimable.

Qué chaleur ! j'en tombe sur les bottes ! je sue comme une éponge !

Écris-moi quand ça ne t'ennuiera pas, mon pauvre loulou.

Je baise tes deux bonnes joues tendrement.

Ton vieux ganachon d'oncle qui t'aime.

À GEORGE SAND

[Paris,] lundi soir, 19 [août 1867].

Chère Maître,

Je n'avais pas répondu à votre lettre ayant l'intention d'y répondre par ***ma personne***. C'est-à-dire que je voulais aller vous surprendre à Nohant. Mais j'avais compté sans des maux d'entrailles assez violents qui me travaillent depuis une douzaine de jours. – Un voyage de plusieurs heures en chemin de fer m'exposerait à des incommodités graves. Bref, je vais m'en retourner, à Croisset, me mettre au frais, et me soigner.

Pourquoi resterez-vous à Paris si peu de temps ?

Est-ce qu'il vous serait impossible de pousser jusqu'à Croisset avec votre cher fils ?

Je sais qui était ***Rollinat***, et je vous plains, pauvre chère maître !

À mesure que nos affections diminuent, il faudra se resserrer contre celles qui subsistent. – C'est pourquoi je vous attends là-bas.

Je suis abruti par la chaleur et la colique (révérence parler), mais j'ai la force, cependant, de vous embrasser en vous priant de déposer de ma part, sur les quatre joues de Mlle Aurore, quatre bons baisers.

Mille tendresses du vieux troubadour.

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

[Nohant, 21 ou 22 août 1867.]

Je te bénis, mon cher vieux, pour la bonne pensée que tu as eue de venir ; mais tu as bien fait de ne pas voyager malade. Ah ! mon Dieu, je ne rêve que maladie et malheur, soigne-toi, mon vieux camarade. J'irai te voir si je peux me remonter ; car, depuis ce nouveau coup de poignard, je suis faible et accablée, et je traîne une espèce de fièvre. Je t'écrirai un mot de Paris. Si tu es empêché, tu me répondras par télégramme. Tu sais qu'avec moi il n'y a pas besoin d'explications. Je sais tout ce qui est empêchement dans la vie et jamais je n'accuse les cœurs que je connais. Je voudrais que, dès à présent, si tu as un moment pour m'écrire, tu me dises où il faut que j'aille passer trois jours pour voir la côte normande sans tomber dans les endroits où va *le monde*. J'ai besoin, pour continuer mon roman, de voir un paysage de la Manche, dont tout le monde n'ait pas parlé, et où il y ait de vrais habitants chez eux, des paysans, des pêcheurs, un vrai village dans un coin à rochers. Si tu étais en train, nous irions ensemble. Sinon ne t'inquiète pas de moi.

Je vas partout et ne m'inquiète de rien. Tu m'as dit que cette population des côtes était la meilleure du pays, qu'il y avait là de vrais bonshommes trempés. Il serait bon de voir leurs figures, leurs habits, leurs maisons et leur horizon. C'est assez pour ce que je veux faire, je n'en ai besoin qu'en accessoires. Je ne veux guère décrire ; il me suffit de *voir*, pour ne pas mettre un coup de soleil à faux.

Comment va ta mère ? As-tu pu la promener et la distraire un peu ? Embrasse-la pour moi comme je t'embrasse.

G. SAND.

Maurice t'embrasse. J'irai à Paris sans lui. Il tombe au jury pour le 2 septembre jusqu'au… on ne sait pas. C'est une corvée. Aurore est très coquette de ses bras, elle te les offre à embrasser ; ses mains sont des merveilles et d'une adresse inouïe pour son âge.

À revoir donc, si je peux me tirer de l'état où je suis. Le diable, c'est l'insomnie. On fait trop d'efforts le jour pour ne pas attrister les autres. La nuit, on retombe dans soi.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Paris], vendredi 23 [août 1867].

Vous êtes partis sans dire, suivant votre coutume, où vous trouver. J'espère néanmoins que ceci vous parviendra.

Comment allez-vous ? Amphitrite vous fait-elle du bien ?

Quant à moi, je suis travaillé depuis quinze jours par une colique abominable et je m'en retourne demain vers Croisset. Adressez-moi donc votre réponse là-bas.

Je suis tanné de l'Exposition, gorgé, saturé. Néanmoins si j'avais été plus argentifère je me serais repassé une fille du Céleste Empire. D'autant plus que les médecins m'ont ordonné de baiser. Je suis atteint d'une ***constipation séminale***. Très joli, très joli ! et VRAI ! et on me traite d'homme immoral !

Je vous conseille de lire dans ***Le Temps*** les œuvres de l'Empereur Maximilien ! C'est d'une belle architecture ! Quel jeune homme distingué ! Quel con !

J'ai vu hier Mme Charles-Edmond. Je l'ai trouvée vieillie (entre nous), mais toujours charmante et bon enfant.

La Princesse doit revenir de Dieppe demain.

Nouvelle importante (et secrète) : la maîtresse de Claudin, Angèle (son ange) le trompe avec un écuyer. La culotte de peau la fascine. Je comprends ça.

Si vous voyez l'artiste Feydeau donnez-lui une poignée de main de ma part. Quant à vous deux, toutes mes tendresses.

Je compte sur votre visite à Croisset. À quelle époque ?

Je vous félicite de votre non-croix du moment que M. de Lescure l'a. Sont-ils bêtes, sacré nom de Dieu ! Je cherche le sens politique de tout cela et ne trouve rien qu'une immense et infinie stupidité.

À JULES DUPLAN

[Paris,] 10 heures du soir [23 août 1867].

Soirée stupide !

1° J'ai erré de 6 heures à 7 heures sur le boulevard pour rencontrer Florimont, pas de bonhomme !

2° J'ai dîné seul.

3° J'ai été payer à Lecuir une note que je croyais devoir monter à 12 ou 20 francs et qui était de 47.

4° Ne sachant comment passer mon temps j'ai été chez Cernuschi pour t'y prendre. Vous étiez sortis !

5° J'ai reflâné sur le boulevard de 9 à 10 heures, sans trouver mon bardache.

6° Pas de Duplan chez lui.

***

Nota bene

Peux-tu me donner ***60*** francs. La note de Lecuir m'a enfoncé et je ne sais comment m'en retourner demain.

Je n'ai pas besoin de plus de 3 napoléons.

Mais si tu te portes bien demain matin tu sortiras de bonne heure ? Donc :

tu serais bien aimable de m'envoyer les 3 pièces par un commissionnaire.

Si je ne les ai pas à 9 heures, je me tournerai d'un autre côté ?

P.-S. – ***Je pousserai la délicatesse*** jusqu'à payer le commissionnaire.

Merci, cher vieux, à toi.

Ton

À JULES DUPLAN

[Paris, 24 août 1867.]

Tu es le plus aimable des bougres.

Je viens de recevoir les ***60 francs***, merci, cher vieux.

Tu serais bien gentil de venir les chercher à Croisset.

Donne-moi de tes nouvelles, au moins !

Je t'embrasse.

Ton G[usta]ve.

Samedi, 8 h 1/2.

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Paris, 24 août 1867.]

Je comptais, Princesse, reculer mon départ jusqu'à lundi prochain pour avoir le plaisir et l'honneur de vous voir dimanche. Mais une indisposition grotesque, qui me tourmente depuis ces grandes chaleurs, fait que je m'en retourne

tout à l'heure vers Croisset, n'étant pas pour le moment un homme ***sociable***.

Je vous aurai bien peu vue, cet été ! Je compte prendre ma revanche cet hiver !

La vie s'écoule sans que l'on fasse rien de ce que l'on veut, rien de ce que l'on désire ! Tout est bien mal organisé, en ce monde, ne trouvez-vous pas ?

Je croyais que vous deviez rester à Dieppe un mois ? Et que vous ne partiriez pas de Saint-Gratien avant la fin d'août. – Aussi ai-je été fortement dupé lundi dernier en trouvant porte close.

Permettez-moi, princesse, de me mettre à vos pieds et de vous assurer que je suis

tout à vous.

Samedi matin.

À ERNEST DUPLAN

[Croisset, 25 août ? 1867.]

Eh bien ! et Tocu ? Lafayette me l'a redemandée, il y a quinze jours. – Comme je retournerai à Paris d'ici à peu de temps, apportez-la-moi.

Ainsi que le p[rocès] Sénard-Pinard.

À vous, comme un homme qui a la tête cuite.

Nuit de dimanche.

Je ne bougerai pas de chez moi de toute la semaine. Le dimanche je travaille avec Bouilhet.

À LA PRINCESSE MATHILDE

Croisset, dimanche [25 août 1867].

Je reçois, à l'instant, la lettre de V[otre] A[ltesse] datée d'hier et qui m'est r'envoyée de Paris.

Vous avez dû en arrivant à Saint-Gratien en trouver une de moi, qui vous disait, Princesse, combien j'étais fâché de ne pouvoir me présenter chez vous, aujourd'hui ?

J'étais et je suis encore très souffrant. Est-ce le souffle du choléra qui vient ? Je le crois.

En tout cas, à moins d'être complètement mort, j'irai vous faire une petite visite cet automne. Car attendre jusqu'au mois de janvier ou de février, ce serait trop long, je m'ennuierais trop.

En attendant ce plaisir-là, Princesse, je vous baise les deux mains, et suis, vous le savez,

Votre très humble et tout dévoué.

À GEORGE SAND

Croisset, dimanche 25 [août 1867].

Le monde ne va pas à ***Arromanches*** et à ***Grand-Camp*** (ces deux villages sont du côté de Caen). Il y a également fort peu de baigneurs à ***Langrune***, mais un endroit cocasse et

« qui a du cachet », c'est Cayeux, à cinq lieues au-delà du Tréport (Seine-Inférieure). Le sable dépasse les toits des maisons et les barques, comme celles des Grecs sur la plage d'Ilion, sont tirées sur le galet.

Mais pour bien voir les côtes normandes, chère maître, il faut attendre la saison normande, l'automne, le mois d'octobre.

Les plus belles falaises se trouvent aux environs de Dieppe et d'Étretat.

Quant aux ***intérieurs*** maritimes, ou marins, je connais très bien Honfleur, Trouville et Villerville.

Donc si le roman ne presse pas, je vous conseille d'attendre jusqu'au mois d'octobre. – Vous viendrez ici, et nous aviserons à faire un tour ensemble.

En plein hiver ce serait encore mieux, non pour moi qui ai envie de vous voir tout de suite, mais pour la chose en elle-même.

Je continue à être abruti par la colique.

Ma mère me charge de vous embrasser. C'est ce que je fais pour elle, et pour moi. Aux vôtres toutes mes amitiés, et à vous toutes mes tendresses.

***

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] lundi soir [26 août 1867].

J'ai à te dire, mon loulou, que je serais indigné si tu ne profitais pas de l'*Ouverture*, pour venir me faire une visite. Combien de temps resterez-vous dans le délicieux Pissy ? Vous pouvez bien nous donner un jour de plus, afin que l'on voie vos aimables binettes.

À propos d'indignation, tu diras à Flavie que je ne trouve pas du tout gentil à elle de s'être en allée justement le jour où j'arrivais. Je regrette beaucoup de n'avoir pu jouir de sa charmante compagnie.

Les Farmer nous ont quittés ce matin. Je ne suis pas fâché d'être revenu ici, et de me remettre à la besogne. La chaleur de Paris m'a accablé, chose qui m'humilie. Je deviens sheik et bedole au physique comme au moral ! ma parole d'honneur !

T'es-tu bien amusée aux Courses de Dieppe, dimanche dernier ? M. le Sénateur-Préfet a-t-il été bien aimable ? As-tu *brillé* ?

Il paraît que la mère Lainé s'est conduite avec vous d'une façon inconvenante ? ce qui ne m'étonne nullement. En revanche, Mme Edmond Heuzey (que j'ai rencontrée mercredi à l'Exposition et [à] qui j'ai payé des petits verres) est enchantée de votre installation.

As-tu vu la Princesse Mathilde à Dieppe ? Elle n'y est pas restée longtemps, s'ennuyant de voir « tant d'imbéciles sur le galet », m'écrie-elle ce matin. C'est qu'elle ne t'a pas rencontrée, mon mimi.

Allons, adieu. J’espère te voir bientôt. Rapporte-moi les livres que tu ne lis plus.

Je t’embrasse très fort.

Ton vieil oncle.

***

Ta grand-mère va bien.

À AMÉLIE BOSQUET

Croisset, mardi soir [27 août ? 1867].

Ma chère Amie,

Si je n’avais pas pour votre esprit beaucoup d’estime et pour votre personne beaucoup d’affection, je vous dirais tout simplement que ***Jacqueline de Vardon*** est un chef-d’œuvre, au lieu de vous envoyer l’abominable lettre que vous allez lire. Rassurez-vous cependant : je pense de votre roman beaucoup de bien ***par places***, il y a des choses excellentes, mais je blâme radicalement sa conduite et je trouve que vous vous lâchez beaucoup sous le rapport de l’écriture. – Vous étiez plus sévère autrefois, quand vous lisiez de meilleure littérature et que vous n’imprimiez pas. Il me semble que Paris vous perd ?

Je commence :

et d’abord : pourquoi la première description, celle des environs de Jumièges, description qui n’a aucune influence sur aucun des personnages du livre, et qui est mangée, d’ailleurs, par une autre qui vient immédiatement, celle de Rouen ? Celle-là est magistrale en soi, et excellente parce

qu'elle est utile. – On ne sait pas qui sont ***les deux femmes*** en scène, ni qui est ce M. Louis, ni qui est M[lle] Vardon ? Comment voulez-vous alors qu'on s'intéresse à elle ? Puis ça s'arrête brusquement, et nous sommes transportés dans un autre pays, à Rouen.

Quant au style, je trouve dans le premier paragraphe deux relatifs se régissant : « ***qui*** embrasse l'étendue du lit ***qu'***elle occupait », et, chose plus fâcheuse, une métaphore rococotte « les limites de son empire ». L'empire d'un fleuve ! À bas l'Empire !

Je tire mon chapeau, comme je vous l'ai dit, à la description de Rouen et à l'enfance de Jacqueline. Mais là le dialogue direct n'était pas utile, puisque vous n'êtes pas encore dans votre action. Les paroles de la bonne, qui ***n'est pas un personnage du livre***, devaient être racontées et non dites. Vous n'observez pas les plans.

Voici quelques lignes de premier ordre : « L'orthodoxie n'est qu'une fiction, » etc., mais cela aurait dû faire la conclusion de toute la vie religieuse de Jacqueline, en être le jugement. Alors on les eût remarquées. On dirait que vous perdez à plaisir toute votre monnaie.

Votre dialogue commence par le vrai mot de la situation : « Tu n'es pas heureuse de ton mariage », mais combien il ferait plus d'effet si c'était le premier dialogue du roman ! Les silhouettes de Clémence et de son mari sont agréables, on commence à s'y intéresser, et puis on ne les revoit plus, ou presque plus.

(Et pourquoi ne les revoit-on plus ? Parce que l'auteur ***a voulu faire une héroïne noble***, mais les trois quarts des femmes à qui serait arrivée l'histoire de Jacqueline ne se se-

raient pas tuées. – Jacqueline ne s'étant pas tuée, M. de Blavy aurait pu reparaître, et qui sait le reste ?)

J'admire profondément tout votre passage sur l'addition ; mais vous me permettrez de vous dire que M[lle] de Vardon a un singulier goût en fait de toilette ? Elle porte une broche camée et un bracelet ***de cheveux***, deux horreurs ! Mais en voici une autre, plus forte : « Achevait de donner à l'ensemble ***de*** la toilette ***de*** M[lle] ***de*** Vardon UN CACHET puritain » !!! et ce n'est pas la seule fois que vous ayez employé cette exécrable métaphore. Ma rage est indescriptible, j'ai besoin de souffler !

Votre jeune magistrat est très bien et très vrai, plus sympathique même que vous ne croyez. La lettre du père également est bonne. Mais je ne vois pas de différence de caractère entre M[lle] Lizel et Clémence ?

On arrive à la proposition d'aller au bal masqué ; très bien ; et le lecteur s'attend à y suivre les personnages. Pas du tout, on le mène à la campagne, et on le fait assister aux amours de deux personnages épisodiques. Il y a là-dedans des détails gentils (bien que votre Frédéric parle tantôt comme un artiste : « Quelle charmante courbe d'épaule » et tantôt comme un notaire : « Scellons ce pacte ». Où diable avez-vous rencontré des gens qui disent : « Scellons ce pacte » !) Puis nous revenons au bal (juste au moment où l'on s'intéresse à vos deux enfants) et ce bal ne tient pas plus de place, que le passage précédent.

Pourquoi n'avez-vous pas fait une description à fond de ce bal, puisqu'il a une importance décisive sur Jacqueline ? Ce qu'elle ressentait est très bien analysé. Mais le tableau, où est-il ? Et M[lle] Lizel, est-ce que la foule ne doit pas aussi l'agiter ? Il y avait là deux émotions différentes à peindre,

sans compter celle du père Dherban qui ***devait*** aussi éprouver quelque chose, nonobstant la présence de sa pupille.

Puis voici une chose excellente : « Marianne, couchez-vous », etc., c'est inattendu et cependant à sa place. – La petite scène chez le restaurant, bonne.

Le remords immédiat de Jacqueline est trop exclusivement chrétien pour une femme qui se suicidera ? J'aurais voulu que l'auteur insistât plus sur l'idée de dégradation ? C'est un doute que je vous soumets.

Vous avez un très bon dialogue, ensuite, entre elle et son amant ; il en est de même de vos analyses psychologiques, çà et là.

Mais à quoi sert le retour de M. de Blavy et de Clémence, si ce n'est à amener un mot, un seul mot !

Seconde scène avec Edmond, très bonne. Mais voici Jacqueline qui fait exactement à Marie ce qu'elle a fait à Clémence. Le parallélisme, puisqu'il est voulu, devrait être plus marqué, et vous deviez rappeler l'autre situation analogue en mettant les pieds dans le plat, franchement, et en insistant dessus.

Je vous assure que Jacqueline n'est pas sympathique, parce qu'elle n'a pas été suffisamment amoureuse. On donne presque raison à M. Dherban fils, qui ne l'a jamais trompée, en définitive, et qui est l'homme de la nature. Elle lui en veut d'avoir éprouvé une surprise des sens, et il y a dans sa colère contre lui plus d'orgueil blessé que d'amour. – Chose très vraie et très commune. Mais l'auteur n'a pas l'air d'en avoir conscience, et semble prendre le parti de son héroïne.

Quant à la lettre finale, ***c'est un morceau achevé*** ; alors, seulement, on se rappelle le premier chapitre, qui est beaucoup trop loin derrière nous.

***

Voilà ce que j'avais à vous dire de plus dur. Il y a aussi quantités d'expressions toutes faites, d'idiotismes usés. Vous ne me paraissez pas vous inquiéter, comme autrefois, du sacro-saint style ?

J'ai vidé le fond de mon sac, et je vous embrasse. Me pardonnez-vous ?

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Croisset,] jeudi [29 août 1867].

Il n'est pas possible, Princesse, d'écrire à quelqu'un une lettre plus charmante que la vôtre (du 26). J'en ai été touché jusqu'au fond de l'âme, ***sincèrement***.

Quel dommage que vous ne soyez pas une simple bourgeoise ! La gratitude se lâcherait avec plus de liberté. Vous savez d'ailleurs que je suis timide, quoi que vous en disiez.

Mon indisposition persistante m'a fait revenir de Champagne à Paris et de Paris à Croisset plus tôt que je ne l'avais projeté. Ce qui m'a le plus contrarié là-dedans c'est de n'avoir pu vous voir à Saint-Gratien. – Qui est un petit coin de ce monde exquis, Princesse, comme tout ce qui vous concerne. Je prendrai ma revanche avant l'hiver. J'irai vous surprendre à quelque jour si vous le permettez. On est toujours sûr de trouver votre personne et votre affection.

Je me suis présenté chez Sainte-Beuve la veille de son départ. Une de ses odalisques m'a répondu qu'il dormait. Je l'ai laissé continuer son somme, et ne l'ai pas vu, par conséquent. – Je n'ai pas de nouvelles des de Goncourt qui sont à Trouville. Ceux-là m'inquiètent, aussi. Je ne les crois pas solides ?

Je partage entièrement le dégoût que vous inspire la vue du monde dans les villes d'eaux. Il arrive une époque où la Banalité vous horripile, et où la Bêtise vous exaspère. C'est alors qu'on se rejette, avec égoïsme, sur les rares personnes qui en sont exemptes.

Tout en lisant, je manie le petit couteau indien que vous m'avez donné, et quand je lève les yeux je vois votre grande aquarelle. – Quoique je n'aie pas besoin de ***souvenirs*** pour songer à vous, Princesse, je réclame humblement, néanmoins, un certain portrait, une certaine gravure dont il était question, l'autre jour, chez vous.

À ce moment-là, nous étions assis par terre sur les marches de votre escalier, à vos pieds. C'est la place naturelle de ceux qui vous connaissent. Je m'y remets et j'y reste, car je suis, Princesse, tout à vous.

À AMÉLIE BOSQUET

[Croisset,] mardi soir [3 ? septembre 1867].

On a bien raison de vous aimer, car vous êtes une bonne femme et un bon esprit. Combien d'autres, qui ne sont pas dignes de décrotter vos bottines, m'en auraient voulu pour les duretés de ma dernière lettre !

Je vous ai écrit comme à un homme. Et je vois que j'ai bien fait.

Nous recauserons de ***Jacqueline de Vardon*** longuement.

En attendant, je vous aime plus que jamais et vous embrasse.

À EDMOND DE GONCOURT

[Paris,] vendredi, 1 heure [6 septembre 1867].

Mon cher Vieux,

En arrivant à Paris avant-hier, j'ai appris votre nomination ***par l'article de Scholl***. Mon plaisir donc a été mêlé de désagrément.

Puis, hier soir, la Princesse m'a dit que vous étiez à Paris. Si vous aviez l'habitude d'ouvrir aux gens qui viennent frapper à votre porte, je me serais présenté chez vous, vers minuit, pour vous embrasser.

Comment nous voir ? car je repars ce soir.

Ce n'est pas vous que je voulais complimenter, mais Jules, à qui la chose a dû faire plus de plaisir qu'à vous.

Le 15 août prochain, ce sera votre tour.

Adieu, mon cher vieux, je vous embrasse tous les deux très tendrement.

Votre G. F.

Je vous ai écrit à Trouville, poste restante. Avez-vous reçu ma lettre ?

P.-S. Un remords me prend.

Que faites-vous ce soir ? Où serez-vous de cinq heures à minuit ? Il n'est pas sûr que je puisse dîner avec vous ??? Mais où se voir ?

Vous savez que ça se porte dès que c'est imprimé dans *Le Moniteur*.

Donc, voici un petit cadeau de votre ami.

Coupez ledit ruban et le portez.

Je dis coupez par moitié, car il y en a pour deux.

À EUGÈNE CRÉPET

[Croisset,] nuit de mardi [10 septembre 1867].

Vous avez tort d'envier ma sérénité, mon cher ami. Elle est plus superficielle que profonde, ou tout au moins intermittente.

Je suis fâché d'avoir été, par M. de Maricourt, l'occasion indirecte de votre rupture avec Charpentier. Mais comme toute question a deux faces, peut-être faut-il vous féliciter d'être maintenant libre de toute entrave, en dehors de toute boutique. Profitez-en pour vous lancer dans une pioche effrénée, sans regarder derrière vous. Faire trop attention à soi est le moyen de se perdre. Dès qu'on se tâte le pouls on se trouve malade.

J'ai passé la semaine dernière deux jours à Paris (mais je n'ai pas eu le temps d'aller vous voir). Je n'y retournerai plus avant la fin de février, époque où j'espère avoir terminé la seconde partie de mon roman. Je ne travaille pas trop mal pour le quart d'heure. C'est le seul moyen d'escamoter l'existence.

Adieu, ou plutôt au revoir. Bon courage !

Je vous serre les deux mains très fort.

À ERNEST FEYDEAU

[Croisset, 10 septembre 1867 ?]

Mme Commanville, quai du Havre 9 ***bis***, Rouen.

***

Frédéric Baudry, rue de Tournon 20, Paris.

***

Je suppose que c'est le Baudry bibliothécaire à l'Arsenal dont tu me demandes l'adresse ?

À moins que ce ne soit son frère Alfred qui demeure à Rouen, place Impériale 1.

***

Et le roman qui a tant de succès, quand le verra-t-on en volume ?

Adieu, homme obscène.

Je t'embrasse.

Croisset, mardi soir.

À PAUL DE SAINT-VICTOR ?

Croisset près Rouen, jeudi [12 septembre 1867 ?]

Homme obscène et aimable,

Un renseignement, s'il vous plaît, c'est-à-dire un service.

J'ai dans mon bouquin un duel qui se passe au Bois de Boulogne, en l'an 1847.

Dans quelle partie du bois ce genre d'affaires avait-il lieu, à cette époque. J'aurais besoin de la route qui y menait et du paysage ambiant.

Je ne puis mettre la chose à la Mare d'Auteuil que vous connaissez mieux que personne. Vu que les de Goncourt ont placé là (dans *Renée Mauperin*) un duel qui est très bien fait.

Il faudrait que l'endroit où mes gens se battent fût assez découvert pour qu'ils puissent voir, à quelques pas de distance, un cabriolet arrivant sur eux à bride abattue.

Comprenez-vous ce que je désire, mon bonhomme ?

J'ai fixé mon rendez-vous à la Porte Maillot (qui était alors une grosse porte en bois, n'est-ce pas ?). Mais de là où aller ? ***et par où ?***

Comme vous seriez gentil de me répondre *illico* et prolixement !

Merci d'avance et tout à vous.

Mille respects à Madame, je vous prie.

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 12 septembre [18]67.

Cher Vieux,

Je suis inquiète de n'avoir pas de tes nouvelles depuis cette indisposition dont tu me parlais. Es-tu guéri ?

Oui, nous irons voir les galets et les falaises le mois prochain si tu veux, si le cœur t'en dit. Le roman galope, mais je le saupoudrerai de couleur locale après coup.

En attendant je suis encore ici, fourrée jusqu'au menton dans la rivière, tous les jours, et reprenant mes forces tout à fait dans ce ruisseau froid et ombragé que j'adore, et où j'ai passé tant d'heures de ma vie, à me refaire après les trop longues séances en tête à tête avec l'encrier.

Je pars définitivement le 16 pour Paris, le 17 à 1 heure je pars pour Rouen et Jumièges où m'attend chez M. Lepel-Cointet, propriétaire, mon amie, Mme Lebarbier de Tinan. J'y resterai le 18 pour revenir à Paris le 19. Passerai-je si près de toi sans t'embrasser ? J'en serai malade d'envie, mais je suis si absolument forcée de passer la soirée du 19 à Paris, que je ne sais pas si j'aurai le temps. Tu me le diras. Je peux recevoir un mot de toi le 16 à Paris, rue des Feuillantines 97. Je ne serai pas seule, j'ai pour compagnon de voyage une charmante jeune femme de lettres, Juliette Lamber. Si tu étais joli, joli, tu viendrais te promener à Jumièges le 19, nous reviendrions ensemble, de manière à ce <ce> que je puisse être à Paris à 6 heures du soir au plus tard. Mais si tu

es tant soit peu souffrant encore, ou ***plongé*** dans l'encre, prends que je n'ai rien dit et remettons à nous voir au mois prochain. Quant à la promenade d'***hiver*** à la grève normande, ça me donne froid dans le dos, moi qui projette d'aller au Golfe-Juan à cette époque-là !

J'ai été malade de la mort de mon pauvre Rollinat. Le corps est guéri, mais l'âme ! Il me faudrait passer huit jours avec toi pour me retremper à de l'énergie tendre, car le courage froid et purement philosophique ça me fait comme un cautère sur une jambe de bois.

Je t'embrasse et je t'aime (et aussi ta mère). Maurice aussi. Quel français ! On est heureux de l'oublier, c'est une scie.

Ton troubadour

G. SAND.

À ERNEST FEYDEAU

[Croisset,] vendredi, 3 heures [20 septembre 1867].

Cher Vieux,

En débarquant de Dieppe (il y a cinq minutes) je trouve ta lettre et ton livre. J'ai dévoré l'une et quand j'aurai piqué un chien me mettrai à l'autre.

Tu es beau comme un ange. Je vais écrire mon passage. Tu me le corrigeras, s'il y a lieu.

Quant au Lévy, je ne saurais trouver d'expression pour peindre mon ire. Eh bien ! ça ne m'étonne pas. Quand j'imprimais ***Salammbô*** les épreuves passaient préalablement par ses mains. Ce qui me semblait louche.

Mais ton imprimeur, de son côté, me paraît un joli coco. Le bon à tirer n'existait donc pas ? Bref je t'engage à poursuivre cette affaire vigoureusement dans notre intérêt à tous.

Mille remerciements encore une fois. Bonne pioche.

Un de ces jours je t'écrirai plus longuement, mais pour le quart d'heure je tombe de fatigue, ce qui ne m'empêche pas de t'embrasser.

À GEORGE SAND ·

[Croisset,] vendredi, 3 heures [20 septembre 1867].

Chère Maître,

Je suis tout déconfit ! mortifié, dupé.

J'arrive de Dieppe et je trouve votre lettre de La Châtre. – Vous êtes déjà partie de Jumièges. – Nous ne nous verrons donc pas !

Votre dépêche télégraphique ne m'est parvenue à Dieppe qu'hier dans l'après-midi. J'y ai répondu immédiatement par un mot, mis à la poste.

Enfin, quand se verra-t-on dans le mois d'octobre ? Du 1er au 15 j'aurai des Champenois qui nous embêteraient,

mais passé le 15 je serai complètement libre. Mille vraies tendresses du vieux.

Ça va bien. L'air de la mer m'a retapé.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset, 21 septembre 1867.]

Mon Bibi,

Je n'ai rien du tout à te dire si ce n'est que je m'ennuie de toi et que j'ai envie de t'embrasser ! D'ailleurs,

Madame,

Je dois vous remercier de la gracieuse hospitalité que j'ai reçue dans votre délicieuse villa, etc.

J'avoue que je me suis considérablement embêté, hier. Toutes les fois que je me remets au travail il en est ainsi. – Mais dans deux ou trois jours j'aurai repris goût à l'encre.

J'ai été, ce matin, réveillé par un bruit de tambours et de clairons. Messieurs les Pompiers n'ont pas cessé ***pendant trois heures*** de s'exercer à cette jolie musique, en face de moi, dans l'île. Je les aurais étranglés avec délices.

La pluie tombe. Il fait froid. Et j'ai du feu comme en hiver.

On a dû recevoir aujourd'hui même à Ouville deux cartes photographiques de moi ? Tu verras demain ta grand-mère. Elle a donc eu des nouvelles de moi tous les jours.

Sait-elle enfin le jour de l'arrivée des Bonenfant ? Qu'elle me l'écrive.

Adieu, mon pauvre loulou. – Embrasse ton mari pour moi. Je te bécote sur tes deux bonnes joues.

Ta vieille bedolle d'oncle.

Et les clous ?

À AMÉLIE BOSQUET

Croisset, dimanche 22 [septembre 1867].

Que devenez-vous ? Où êtes-vous ? Que faites-vous ?

Ce n'est pas gentil d'oublier comme ça un homme ***qui vous aime***.

Je n'ai pas été chez vous à Paris au mois d'août, parce que je vous croyais chez Mme Fourneaux ? Vous n'êtes donc pas revenue par Rouen ?

J'ai eu, depuis six semaines, une vague colique (révérence parler) qui m'amollissait singulièrement. – Mais le vent de la mer (j'arrive de Dieppe) m'a retapé. – Et je vais me remettre à mon lourd bouquin. – J'espère avoir fini la 2e partie à la fin de février. – Restera la 3e !

Bref, je n'aurai pas terminé le tout avant deux ans ! Il est inutile que je vous ennuie de mes jérémiades ; mais je suis terriblement inquiet de ce livre. ***Sa conception*** me paraît vicieuse ?

Que pensez-vous de *Camors* ?

Ma mère est à Ouville chez ma nièce Juliette. J'ai passé trois jours chez mon autre nièce à Dieppe. – J'attends la semaine prochaine des parents de Champagne. – Et vers le milieu d'octobre G. Sand. – Je resterai ici jusqu'à la fin de février. – Voilà tout ce que j'ai à vous dire, il me semble ?

Je baise les deux côtés de votre charmant col, puisque vous ne m'abandonnez que ça ; vous avez pourtant de ravissantes paupières brunes que… allons ! je deviens inconvenant !

Tout à vous.

À GEORGE SAND

[Croisset, 24 septembre 1867.]

Chère Maître,

Comment ? pas de nouvelles ?

Mais vous allez me répondre puisque je vous demande un service. Je lis ceci dans mes notes : « *National* de 1841. Mauvais traitements infligés à Barbès, coups de pied sur la poitrine, on le traîne par la barbe et les cheveux pour le transférer dans un *in pace*. – Consultation d'avocats signée : E. Arago, Favre, Berryer, pour se plaindre de ces abominations. »

Informez-vous près de lui si tout cela est exact. Je vous en serai obligé.

En revenant de Jumièges, vous avez dû passer par Canteleu ? Comme c'était près de Croisset ! Mais je vous par-

donne, à cause des ***Beaux Messieurs de Bois-Doré*** ! Êtes-vous contente ? Ça va-t-il bien ?

Je ne sais pas encore quand mes Nogentais s'en iront. – Mais dès qu'ils seront partis, c'est-à-dire d'ici à trois semaines environ, ma mère et moi (moi surtout bien entendu) nous comptons sur vous. ***Pas de blagues***. Il faut venir ! C'est trop bête d'être ainsi longtemps sans nous voir.

J'ai peur d'avoir mal mis votre numéro dans ma dernière lettre. Vous l'avez reçue, néanmoins, n'est-ce pas ?

À bientôt donc, mille tendresses.

Je vous embrasse.

Nuit de mardi.

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

Paris, mardi 1er octobre [1867].

Cher Ami,

Tu auras ton renseignement. J'ai demandé hier soir à Peyrat, j'écris aujourd'hui à Barbès qui te répondra directement.

D'où crois-tu que j'arrive ? De Normandie ! Une charmante occasion m'a enlevée il y a six jours. Jumièges m'avait passionnée. Cette fois j'ai vu Étretat, ***Yport*** le plus joli de tous les villages, Fécamp, Saint-Valéry que je connaissais, et Dieppe qui m'a éblouie, les environs, le château d'Arques, la cité de Limes. Quels pays ! J'ai donc repassé deux fois à deux pas de Croisset, et je t'ai envoyé de gros baisers, toujours prête à retourner avec toi au bord de la mer

et à bavarder avec toi, chez toi, quand tu seras libre. Si j'avais été seule, j'aurais acheté une vieille guitare et j'aurais été chanter une romance sous la fenêtre de ta mère. Mais je ne pouvais te conduire une *smala*.

Je retourne à Nohant et je t'embrasse de tout mon cœur.

G. SAND.

Je crois que les *Bois-Doré* vont bien, mais je n'en sais rien. J'ai une manière d'être à *Paris*, le long de la Manche, qui ne me met guère au courant de quoi que ce soit. Mais j'ai cueilli des gentianes dans les grandes herbes de l'immense oppidum de Limes, avec une vue de mer – un peu chouette. J'ai marché comme un vieux cheval : je reviens toute guillerette.

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Croisset, fin de septembre-début d'octobre 1867.]

« Qu'est-ce qui peut penser à moi ? » m'écrivez-vous. Tous ceux qui vous connaissent, Princesse, et ils font plus que d'y penser. Les littérateurs, gens dont le métier est de voir et de sentir, ne *peuvent* pas être bêtes ! Aussi je crois que mes intimes, les de Goncourt, Théo, le père Beuve et moi ne sont pas les moins dévoués de votre entourage.

À propos de Sainte-Beuve, comment va-t-il ? Je n'en ai aucune nouvelle.

Ici également il fait un froid abominable, et on se chauffe comme en plein hiver. – J'ai actuellement la compa-

gnie de trois cousines et d'un cousin venus de Champagne ! Bonnes gens d'ailleurs. Dans quelques jours, peut-être, j'aurai celle de Mme Sand, qui vous fournit, Princesse, des plaisanteries si flatteuses pour ***un homme de mon âge***. Je travaille avec assez d'entrain, et je me promets, comme une récompense, au bout de mon chapitre, d'aller vous voir.

Il y aura peut-être d'ici là de grands changements ? Seront-ils bons ? je le crois. Car la guerre est maintenant impossible, vu la saison. Les affaires d'Italie se décideront, d'elles-mêmes, et la confiance renaîtra.

Quant à la peur que fait la Prusse aux bons Français, j'avoue n'y rien comprendre et en être, pour ma part, humilié.

Si robuste que l'on soit, il y a des jours, n'est-ce pas, où l'on se sent comme broyé par la sottise universelle ? Mais il y en a d'autres où l'on reprend courage à la vie, ceux qui vous apportent quelque chose de bon, les matins où l'on reçoit une lettre de la Princesse.

Il y en a de meilleurs encore, c'est quand on peut lui baiser les mains et lui dire comme je fais : je suis, Madame,

tout à vous.

À ARMAND BARBÈS

Croisset, 8 octobre 1867.

Je ne sais, Monsieur, comment vous remercier de votre lettre, si aimable, si cordiale et si noble. J'étais habitué à vous respecter, à présent je vous aime.

Les détails que vous m'envoyez seront mis (incidemment) dans un livre que je fais et dont l'action se passe de 1840 à 1852. Bien que mon sujet soit purement d'analyse, je touche quelquefois aux événements de l'époque. Mes premiers plans sont inventés et mes fonds réels.

Vous connaissez mieux que personne bien des choses qui me seraient utiles et que j'aurais besoin d'entendre. Mais il n'y a pas moyen de nous voir, puisque vous habitez là-bas et moi ici. Sans Mme Sand, je ne saurais même comment vous faire parvenir mes remerciements. J'ai été bien touché de ce que vous me dites sur elle. Ce nous est une religion commune, – avec d'autres.

Aussi, je me permets de vous serrer les mains très fort et de me dire

Tout à vous.

À GEORGE SAND

[Croisset,] mardi soir [8 octobre 1867].

Chère Maître,

Voici quelques lignes de remerciements pour Barbès qui m'a écrit une lettre charmante, séduisante.

Comme je n'ai nullement un passé ***patriotique*** et que je gueulais des phrases dans le silence du cabinet pendant qu'il exposait sa vie pour la liberté, au milieu des rues, je n'ai pas cru devoir lui dire tout le bien que je pensais de lui – j'aurais eu l'air d'une espèce de courtisan. Ce qui m'a donné de cet homme une grande idée, c'est le récit (fait par lui) des jours où il s'attendait à être exécuté. Il lisait lord Byron et fumait

sa pipe. C'est assez propre. – Et puis enfin il aimait la Liberté, celui-là, et ***sans phrases***, en homme de Plutarque. Il me semble enfin avoir été dans ***la grande route***, tandis que les autres (et presque tous les nôtres) l'avaient perdue. – Hélas !

On y revient tout doucement ? et par le bon bout, par celui d'où le reste entier dépend : la question religieuse. Quoi qu'il arrive bientôt en Italie, et quoi qu'il en résulte plus tard pour la France, voilà le gouvernement de la grâce qui en est à sa dernière heure, à son dernier hoquet. La Justice monte à l'horizon. Tout va bien.

En relisant mes notes sur 48, je m'étonne de l'immense place et de la grande action qu'y ont eues messieurs les ecclésiastiques ! et je [ne] m'étonne plus du dénouement.

Mais dans tout ça, quand nous verrons-nous, nom d'un pétard !

Quelle singulière idée d'être revenue en Normandie et de passer par Rouen sans me prévenir ! Une pareille conduite demande réparation !

Mes Champenois sont toujours ici. Mais je ne les aurai plus dans une huitaine, et puis quand même…

Enfin je crève d'envie de vous voir. – Voilà, et je vous embrasse.

Le vieux.

À JULES DUPLAN

[Croisset, 11 octobre 1867.]

Et le Vi ?

Qu'en faisons-nous ?

Et le reste du bonhomme ? que devient-il ?

Je m'ennuie de n'avoir pas de nouvelles de mon petit Duplan. Et n'ai pas autre chose à lui dire.

Depuis que tu ne m'as vu, j'ai pioché comme trente nègres. – Dans huit ou dix jours j'aurai fini mon chapitre qui sera le plus long de tous : 50 pages !

Et si ça va bien, je peux, à la fin de février, avoir terminé ma seconde partie.

Mais que sera-ce, que sera-ce ?

Problème !

Monseigneur revient à Rouen le 15 de ce mois, sans avoir écrit un vers de toute l'année, sans s'être encore décidé pour un sujet. Il a été ***dérangé***, il est vrai, par la mort de sa mère. Il l'est, je crois, encore plus, par son déménagement. Au lieu de se réjouir de sa position qui lui assure l'indépendance, il est, au fond, assez triste. Quels singuliers êtres que les poètes !

Supplie donc Blamont de me renvoyer les Mémoires de Mme Tocu.

***

Comment va Mme Cornu ? J'ai parlé de sa maladie à Achille. Et comme je la connais, je ne me suis pas trompé. Il prétend, affirme, que cela se guérit par des toniques, de l'eau froide !

Il y a longtemps que je n'ai eu de nouvelles de Maxime.

L'horizon politique se rembrunit, hein ? les cotonniers de Rouen pas contents, du tout !

À propos de politique, Messieurs les conservateurs n'ont, dans mon livre, plus rien à envier maintenant aux Patriotes. Je me ferai encore bien voir avec celui-là ! N'importe, il faut avant tout : défendre la Justice, engueuler l'Autorité, – et Ahurir les Bourgeois.

Sans lesquels, je t'embrasse.

Nuit de vendredi.

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 12 octobre [1867].

J'ai envoyé ta lettre à Barbès ; elle est bonne et brave comme toi. Je sais que le digne homme en sera heureux.

Mais moi, j'ai envie de me jeter par les fenêtres ; car mes enfants ne veulent pas entendre parler de me laisser repartir si tôt. Oui, c'est bien bête d'avoir vu ton toit 4 fois sans y entrer. Mais j'ai des discrétions qui vont jusqu'à l'épouvante. L'idée de t'appeler à Rouen pour vingt minutes au passage m'est bien venue. Mais tu n'as pas, comme moi, ***un pied qui remue***, et qui toujours est prêt à partir. Tu vis dans ta robe de chambre, le grand ennemi de la liberté et de l'activité. Te forcer à t'habiller, à sortir, peut-être au milieu d'un chapitre attachant, et tout cela pour voir quelqu'un qui ne sait rien dire au vol, et qui, plus il est content, tant plus il est stupide ! je n'ai pas osé.

Me voilà forcée d'ailleurs d'achever quelque chose qui traîne, et, avant la dernière façon, j'irai encore en Norman-

die probablement. Je voudrais aller par la Seine à Honfleur ; ce sera le mois prochain, si le froid ne me rend pas malade. Et je tenterai, cette fois, de t'enlever en passant. Sinon, je te verrai du moins, et puis, j'irai en Provence.

Ah ! si je pouvais t'enlever jusque-là ! Et si tu pouvais, si tu voulais, durant cette 2de quinzaine d'octobre où tu vas être libre, venir me voir ici ! C'était promis, et mes enfants en seraient si contents ! Mais tu ne nous aimes pas assez pour ça, gredin que tu es ! Tu te figures que tu as un tas d'amis meilleurs. Tu te trompes joliment ; c'est toujours les meilleurs qu'on néglige ou qu'on ignore.

Voyons, un peu de courage ! On part de Paris à 9 h 1/4 du matin, on arrive à 4 à Châteauroux, on trouve ma voiture, et on est ici à 6 pour dîner. Ce n'est pas le diable, et ici, on vit entre soi comme de bons ours ; on ne s'habille pas, on ne se gêne pas, et on s'aime bien. Dis oui.

Je t'embrasse. Et moi aussi, je m'embête d'***un an*** sans te voir.

Ton vieux troubadour.

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 27 octobre [1867].

Je viens de résumer en quelques pages mon impression de paysagiste sur ce que j'ai vu de la Normandie ; cela a peu d'importance, mais j'ai pu y encadrer entre guillemets trois lignes de ***Salammbô***, qui me paraissent peindre le pays mieux que toutes mes phrases, et qui m'avaient toujours frappée comme un coup de pinceau magistral. En feuilletant

pour retrouver ces lignes, j'ai naturellement relu presque tout, et je reste convaincue que c'est un des plus beaux livres qui aient été faits depuis qu'on fait des livres.

Je me porte bien, et je travaille vite et beaucoup, pour vivre de *mes rentes* cet hiver dans le Midi. Mais quels seront les délices de Cannes et où sera le cœur pour s'y plonger ? J'ai l'esprit dans le pot au noir, en songeant qu'à cette heure on se bat pour le pape. Ah ! Isidore !

J'ai vainement tenté d'aller revoir *ma Normandie* ce mois-ci, c'est-à-dire mon gros cher ami de cœur. Mes enfants m'ont menacée de mort si je les quittais si vite. À présent il nous arrive du monde. Il n'y a que toi qui ne parles pas d'arriver. Ce serait si bon pourtant ! Le mois prochain, je ferai le diable pour te trouver où que tu sois, et, en attendant, je t'aime comme tout.

Et toi ? Le travail ? La santé de ta mère ? La tienne ? Je m'ennuie de n'avoir pas de tes nouvelles.

G. SAND.

À ALFRED NION ?

[Croisset,] 28 octobre 1867.

Mon cher Ami,

Je compte sur ta complaisance pour me rendre le service suivant :

Il s'agit de recommander Mlle Marguerite Asselin qui se présentera à l'hôtel de ville le 3 novembre pour passer le second examen d'institutrice 2e degré, avec dispense d'âge. La

jeune fille est très capable mais d'une timidité extrême. Il y a ***urgence*** pour la mère à ce que son enfant soit reçue dès maintenant.

Les examinateurs de la session d'octobre sont : Mlle Henne, Aimar, Tarnier, Daltenhem-Mayer, l'abbé Gerdille, Denis, Mme Barrière, et des Étangs (ou Étanges ?). Président M. Picard.

Si tu peux faire quelque chose ou même beaucoup pour ma protégée, tu seras bien aimable.

Mille remerciements d'avance.

Tout à toi.

À GEORGE SAND

[Croisset,] mercredi 30 [octobre 1867].

Chère Maître,

J'ai été aussi honteux qu'attendri hier au soir en recevant votre « tant gente épître ». Je suis un misérable de n'avoir pas répondu à la première. – Comment cela se fait-il ? Car ordinairement je ne manque pas d'exactitude.

Le travail ne va pas trop mal. J'espère avoir fini ma seconde partie au mois de février. Mais pour avoir tout terminé dans deux ans, il faut que d'ici là votre vieux ne bouge de son fauteuil. – C'est ce qui fait que je ne vais pas à Nohant. Huit jours de vacances, c'est pour moi trois mois de rêverie. Je ne ferais plus que songer à vous, aux vôtres, au Berry, à tout ce que j'aurais vu. Mon malheureux esprit naviguerait

dans des eaux étrangères ! J'ai si peu de forces, je suis un si triste coco !

Je ne cache pas le plaisir que m'a fait votre petit mot sur ***Salammbô***. – Ce livre-là aurait besoin d'être allégé de certaines inversions ; il y a trop d'***alors***, de ***mais*** et de ***et***. On sent le travail.

Quant à celui que je fais, j'ai peur que la conception n'en soit vicieuse, ce qui est irrémédiable. Des caractères aussi mous intéresseront-ils ? On n'arrive à de grands effets qu'avec des choses simples, des passions tranchées. – Mais je ne vois de simplicité nulle part dans le monde moderne ?

Triste monde ! Est-ce assez déplorable et lamentablement grotesque, les affaires d'Italie ! Tous ces ordres, contrordres et contrordres des contrordres ! La terre est une planète très inférieure, décidément.

Vous ne m'avez pas dit si vous étiez contente des reprises de l'Odéon ? Quand irez-vous dans le Midi ? Et où cela, dans le Midi ?

D'aujourd'hui en huit, c'est-à-dire du 7 au 10 novembre, je serai à Paris, ayant besoin de flâner dans Auteuil, pour y découvrir des petits coins. Ce qui serait gentil, ce serait de nous en revenir à Croisset ensemble ! Vous savez bien que je vous en veux beaucoup pour vos deux derniers voyages en Normandie.

À bientôt, hein ? Pas de blague ! Je vous embrasse, comme je vous aime, chère Maître, c'est-à-dire très tendrement.

Voici un morceau que j'envoie à votre cher fils, amateur de ce genre de friandises :

Un soir attendu par Hortense,
Sur la pendule ayant les yeux fixés,
Et sentant son cœur battre à mouvements pressés,
Le jeune Alfred séchait d'impatience.

(Mémoires de l'Académie de Saint-Quentin.)

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Croisset, 31 octobre 1867.]

C'est bien aimable à vous, Princesse, de me donner de vos nouvelles, j'irai, du reste, en chercher moi-même, dans une huitaine de jours à la fin de la semaine prochaine. – Et (quoi que vous en disiez) Paris ne me semblera pas « triste », puisque je vous y verrai.

Je partage vos ennuis politiques. Ces affaires d'Italie sont déplorables ! Comment tout cela finira-t-il !

Je vous remercie de me donner des nouvelles de l'ami Sainte-Beuve, et je suis bien content de savoir qu'il va mieux. J'ai eu, dernièrement, un mal de paupières fort désagréable. Cela venait de l'excès de fumée qu'il y avait dans mon cabinet, – fumée causée par les grands vents. Mais je suis guéri, et mes yeux seront nets pour regarder la Princesse.

Je vous plains beaucoup d'être dérangée par la maçonnerie. Il n'y a pas que les grands malheurs pour nous affliger ; les petits tourments, aussi, sont terribles par leur per-

manence et leur quantité. Moi, je redoute plus le grincement d'une porte que la trahison d'un ami. Il est vrai que je suis un malade, un ***écorché***. Ma grosse enveloppe de gendarme est menteuse. – Vous voyez bien que je parle de moi comme une femmelette !

Non ! le travail n'absorbe pas toujours, mais il occupe, et c'est beaucoup. – Triste consolation, au fond ! Cependant la vie s'écoule. C'est là l'important. Vivre dans une tour d'ivoire est d'ailleurs un excellent moyen de ne pas se salir les pieds. Je gèle un peu dans la mienne, par moments.

C'est pourquoi, jeudi ou vendredi prochain, j'aurai l'honneur, Princesse, et le plaisir de vous baiser les deux mains et de vous assurer une fois de plus que je suis

tout à vous.

Croisset, jeudi.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Paris, 7 novembre 1867 ?]

Au lieu de dîner ensemble samedi vous serait-il désagréable de remettre cette petite fête de famille à dimanche. Je m'en vais lundi matin et me propose d'aller samedi soir faire ma visite de digestion à Saint-Gratien.

Mais si cela vous gêne de dîner ensemble dimanche ce sera pour samedi comme il était convenu.

Réponse, et merde pour les plumes de fer !

À vous.

Jeudi soir.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Paris, 9 novembre 1867 ?]

Vous seriez bien gentils de venir demain chez moi ; autrement je ne pourrai pas vous voir.

Je vous embrasse.

Votre

Je vous attends de midi à 3 heures.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] mardi [12 novembre 1867].

Chère Caro,

Je suis revenu hier au soir mourant de faim et de froid, et après un somme de dix heures mon premier soin est de t'écrire. – Il paraît que je ne vais pas être longtemps sans te voir, mon pauvre loulou. Tant mieux, car je m'ennuie beaucoup de ton aimable personne. Il me semble qu'il y a fort longtemps que je ne t'ai vue.

Tu serais bien gentille de m'écrire un petit mot pour me dire quand est-ce que tu viendras.

Ta bonne-maman repassera sans doute par Dieppe jeudi. Tu peux la garder encore, car elle s'amuse et se plaît

beaucoup plus chez toi que chez elle. Le temps est ***magnifique***. Qu'elle en profite !

Julie est retombée malade le jour même de mon départ. Elle est couchée et Fortin vient la voir tous les jours, mais elle va mieux. Pas n'est besoin de te dire que ton hospitalité l'a ravie.

Je te quitte, mon pauvre loulou, pour écrire au père Michelet qui m'a envoyé son ***Louis XVI***.

Adieu. À bientôt j'espère. Embrasse ton mari pour moi. Je te bécote sur tes deux bonnes joues.

Ton vieux ganachon d'oncle qui t'aime.

J'ai reçu d'Émilie Bonenfant une lettre pour me prier de faire entrer une orpheline de Nogent à l'hôpital de la Princesse – chose que je ne ferai pas. – Je ne trouve même pas la requête d'Émilie gentille à mon endroit. C'est vouloir que j'***use*** de mon crédit, pour des étrangers. Il faut le réserver pour des amis. – Voilà ce que c'est que ***de rendre service***. Si je n'avais fait avoir de l'avancement à Laurent, on ne serait pas aujourd'hui à me relancer pour autre chose !

Garde ces opinions personnelles pour toi, bien ***entendu***.

À JULES MICHELET

Croisset, mardi [12 novembre 1867].

Mon cher Maître,

Je ne sais de quelle formule me servir pour vous exprimer mon admiration.

La dernière pierre de votre gigantesque monument me semble un bloc d'or. J'en suis ébloui.

Voilà la première fois que je saisis nettement la fin du dix-huitième siècle. Jusqu'à vous je n'avais rien compris à M. de Choiseul, à Marie-Antoinette, à l'affaire du Collier, etc. Je vous remercie d'avoir remis à sa place Calonne, dont l'exaltation par Louis Blanc me semblait une ***injustice***. C'est pour cela qu'on vous aime. Vous êtes juste, vous.

Quant à votre jugement sur Rousseau, je puis dire qu'il me charme, car vous avez précisé exactement ce que j'en pensais.

Bien que je sois dans le troupeau de ses petits-fils, cet homme me déplaît. Je crois qu'il a eu une influence funeste. C'est le générateur de la démocratie envieuse et ***tyrannique***. Les brumes de sa mélancolie ont obscurci dans les cerveaux français l'idée du droit.

Je ne relève pas tout ce qui m'a enthousiasmé dans votre volume. Les aperçus, les mots, les traits, les idées. Un tissu de merveilles.

Il ne me reste plus qu'à relire souvent ce volume, que j'ai dévoré d'un seul coup. Puis, je vais le mettre près de ses aînés dans le compartiment de ma bibliothèque qui contient Tacite, Plutarque et Shakespeare, ceux qu'on relit toujours et dont on se nourrit. Cela n'est pas une manière de parler, car vous êtes certainement l'auteur français que j'ai le plus lu, relu.

Il me tarde de vous voir pour vous remercier encore une fois, mon cher maître. Je sais que vous avez eu la bonté de passer chez moi au mois de septembre dernier. Je ne reviendrai pas à Paris avant la fin de janvier.

Voulez-vous avoir la bonté de me rappeler au souvenir de M[me] Michelet ?

Permettez-moi de vous serrer les deux mains.

Votre admirateur et très affectionné.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Croisset,] nuit de mercredi, 2 heures [13 novembre 1867].

J'ai reçu les deux volumes ce matin à 11 heures et je viens de les finir. C'est vous dire, mes bons, que ***Manette Salomon*** m'a occupé toute la journée. J'en suis ahuri, ébloui, bourré. Les yeux me piquent. Donc, je vous expectore mon sentiment, sans la moindre préparation.

Quant à du talent, ça en regorge. Quelle abondance, nom de Dieu ! Jamais de la vie vous n'avez été plus ***vous***, ce qui est le principal.

Voici, en fermant les paupières, ce que je revois : primo et ***avant tout*** le caractère de Garnotelle. Ce bonhomme-là est réussi d'un bout à l'autre et enfonce Pierre Grassou de cent coudées ; 2° toutes les ***poses*** de Manette. Vous avez là des pages à apprendre par cœur, des ***morceaux*** qui sont exquis, parfaits ; 3° un clair de lune finissant par « et la bêtise même des femmes rêvait » ; n'est-ce pas là la phrase ?

Il n'y a pas une seule des tirades de Chassagnol qui ne me plaise ! Mais (il faut bien critiquer), je vous demande, en toute humilité, si elles ne sont pas toutes un peu pareilles comme valeur et comme tournure ?

Je me suis moins amusé au commencement du second volume. Fontainebleau m'a semblé un peu long. Pourquoi ?

Ah, sacré nom de Dieu ! j'oubliais une chose ***superbe*** : la baignade d'Anatole, dans la Seine, la nuit. Il est ***excellent***, le bohème, excellent d'un bout à l'autre.

Id. des embêtements causés à Coriolis par la Juiverie. Il y a, vers la fin du second volume, une foule de choses exquises. L'enfoncement de l'artiste par la femme, les doutes qu'il a de lui-même, toute cette fin m'a navré. C'est neuf, vrai et fort. Je connaissais le jardin des Plantes et le tableau du satyre-bourgeois. Mais j'ignorais celui de Trouville, qui le vaut.

Comment avez-vous pu faire des descriptions d'Asie Mineure si vraies, et dans la ***mesure*** exacte ? ce qui n'était pas facile.

Deux chicanes idiotes : 1° Vous écrivez ***tatikos***, il me semble. C'est ***tactikos*** ; 2° « aux miss », le pluriel de ***miss*** est ***misses***.

Le père Langibout m'a été au cœur, en souvenir de M. Langlois qui était, lui aussi, un élève de David.

J'ai reconnu beaucoup de masques et retrouvé beaucoup de choses.

L'enterrement du singe au clair de lune me reste dans la tête comme si je l'avais vu, ou plutôt éprouvé. Pauvre singe ! On l'aime !

P.-S. – Envoyez-moi un exemplaire sur papier ordinaire, car je ne veux pas prêter mon exemplaire, et comme il va rester sur ma table, les personnes de ma famille me le prendraient.

Je n'y vois plus, excusez la bêtise de ma lettre. J'ai voulu seulement vous envoyer un bravo, mes chers bons. J'ai bien raison de vous aimer et je vous embrasse plus fort que jamais. À vous, ***ex imo***.

À MADAME JULES SANDEAU

[Croisset,] samedi [16 novembre 1867].

Si je vous écrivais chaque fois que je pense à vous, je me ruinerais en timbres-poste. Comment d'ailleurs ne songerais-je pas à votre jolie mine, puisque je l'ai là, devant moi, clouée sur mon armoire aux pipes ! Je voudrais bien la voir en nature. C'est tout ce que j'ai à vous dire.

Que faites-vous ? Que lisez-vous ? etc. Et votre cher fils ?

Vous devez être maintenant revenue à l'Institut ?

Comment va Mme Plessy ? On m'a conté qu'elle était ou avait été très malade.

Quant à votre ami, il espère, à la fin de janvier, avoir terminé la seconde partie de son roman. Comme il m'embête ! Comme il m'embête ! Après celui-là, bonsoir ! Je dirai adieu aux bourgeois pour le reste de mes jours.

J'oubliais de vous remercier de votre dernière lettre qui était ravissante. Le mot est bien usé, n'importe ! Ici, je le maintiens bon. Pourquoi est-on si ***attaché*** à vous ?

Une de vos prédilections m'est revenue à la pensée, dernièrement, en lisant, dans le dernier volume de Michelet, son jugement sur Rousseau. Ce jugement-là (qui est le mien et que, par conséquent, j'admire) a dû vous choquer. Car vous aimez ce vieux drôle, autrement vous ne seriez pas femme. À toutes les objections que l'on fait contre lui, on vous répond qu'il avait « tant de cœur » ! Moi aussi, j'en ai, mais je n'ai pas précisément toutes ses habitudes, ni sa descente – ni son style, hélas !

Nous ne nous sommes pas vus depuis que votre ami Feuillet a publié *Camors*. Je trouve cela très remarquable. Jamais il n'a si bien fait.

Et votre époux ? « a-t-il quelque chose sur le chantier » ?

Je voudrais bien produire une œuvre qui vous enchantât, car vous êtes une des personnes dont j'estime le plus le goût – malgré votre voisinage de l'Académie.

Envoyez-moi quelquefois de votre écriture.

Je vous baise les deux mains aussi longtemps que vous le permettrez.

À AMÉLIE BOSQUET

[Croisset,] samedi soir [16 novembre 1867].

Si je vous écrivais chaque fois que je pense à vous, ce serait tous les jours, mais j'ai si peu de choses à vous conter,

ma vie est si plate et je me trouve tellement éreinté de manier la plume que, sans le désir d'avoir de vos nouvelles, je ne vous donnerais pas des miennes.

Comment allez-vous ? que faites-vous et que lisez-vous ?

J'ai à vous remercier du ***Roman des ouvrières*** que j'ai, derechef, non pas lu en entier mais repassé. C'est supérieur à ***Mademoiselle de Vardon***, soyez-en sûre, et les parties excellentes sont nombreuses.

Mais pourquoi cette Préface ? Allez-vous faire des livres ***utiles*** maintenant ?

En quoi, ***dans le domaine de l'Art***, MM. les ouvriers sont-ils plus intéressants que les autres hommes ? Je vois, maintenant, chez tous les romanciers, une tendance à représenter ***la Caste*** comme quelque chose d'essentiel en soi. Exemple : ***Manette Salomon***.

Cela peut être très spirituel, ou très démocratique. Mais avec ce parti pris on se prive de l'élément éternel ; c'est-à-dire de la Généralité Humaine.

Je sais bien tout ce que vous pourrez me répondre ! C'est une chicane que je vous cherche pour vous engager à faire sortir votre Muse des classes pauvres. Il faut représenter des Passions et non plaider pour des Partis.

Le ton bourru de ma dernière lettre vous a prouvé quel cas je fais du ***fond*** de votre esprit. Je n'aime pas moins tout le reste de la personne, vous le savez. – Aussi ai-je vu avec plaisir que Darcel prenait avec vous un genre de critique plus révérencieux. J'ai été content de son article, ou à peu près.

J'espère vous voir, à la fin de janvier, quand j'aurai fini le dernier chapitre de ma seconde partie.

Pensez quelquefois à moi. Je baise les 2 côtés de votre joli col.

À GEORGE SAND

[Croisset, 3 décembre 1867.]

Je ne trouve pas ça gentil.

Point de nouvelles depuis bientôt deux mois !!!

Pourquoi ? je commence à être inquiet ?

Voilà tout ce que j'ai à vous dire, chère maître,

et puis que je vous embrasse très fort.

Le vieux.

Mardi 3 décembre, Croisset.

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 5 décembre [18]67.

Ton vieux troubadour est infect, j'en conviens. Il a travaillé comme un bœuf, pour avoir de quoi s'en aller cet hiver, au Golfe-Juan, et, au moment de partir, il voudrait rester. Il a de l'ennui de quitter ses enfants et la petite Aurore ; mais il souffre du froid, il a peur de l'anémie et il croit faire son devoir en allant chercher une terre que la neige ne rend

pas impraticable, et un ciel sous lequel on puisse respirer sans avoir des aiguilles dans le poumon. Voilà.

Il a pensé à toi, probablement plus que toi à lui, car il a le travail bête et facile, et sa pensée trotte ailleurs, bien loin de lui et de sa tâche, quand sa main est lasse d'écrire. Toi, tu travailles pour de vrai et tu t'absorbes, et tu n'as pas dû entendre mon esprit qui a fait plus d'une fois *toc toc* à la porte de ton cabinet pour te dire : *c'est moi*. Ou tu as dit : c'est un esprit frappeur, qu'il aille au diable !

Est-ce que tu ne vas pas venir à Paris ? J'y passe du 15 au 20. J'y reste quelques jours seulement, et je me sauve à Cannes. Est-ce que tu y seras ? Dieu veuille !

En somme, je me porte assez bien. J'enrage contre toi qui ne veux pas venir à Nohant, je ne te le dis pas, parce que je ne sais pas faire de reproches. J'ai fait un tas de pieds de mouche sur du papier. Mes enfants sont toujours excellents et gentils pour moi dans toute l'acception du mot, Aurore est un amour.

Nous avons *ragé* politique, nous tâchons de n'y plus penser et d'avoir patience.

Nous parlons de toi souvent, et nous t'aimons. Ton vieux troubadour surtout, qui t'embrasse de tout son cœur, et se rappelle au souvenir de ta bonne mère.

G. SAND.

À ALFRED CANEL

[Croisset, 8 décembre 1867.]

Monsieur,

Mon ami Bouilhet m'a remis de votre part votre traduction de Catulle et votre étude sur l'abbé Baston. Permettez-moi de vous envoyer mes remerciements. Le dernier de ces ouvrages m'a vivement intéressé. J'ai tout lieu de croire qu'il en sera de même de l'autre.

Daignez agréer l'assurance de ma parfaite considération.

À ERNEST FEYDEAU

Vendredi, 5 heures [13 décembre 1867].

Mon vieux Brave,

Je suis ***enchanté***. Sans la moindre exagération et blague aucune. C'est leste et bien fait et amusant et vrai. Par-ci par-là des mots exquis. La comtesse de Châlis m'excite démesurément, moi qui ai comme elle « la plus inconcevable des dépravations ».

Ce qui me plaît là-dedans, c'est le sentiment de la ***Modernité***.

Mais tu vas avoir un succès énorme ?

Bonne et vraie binette, que le prince Titiane.

Courage, vieux ! Fais ça toujours comme ça. Je t'embrasse plus fort que jamais.

À FRÉDÉRIC FOVARD

[Croisset,] vendredi 13 [décembre 1867].

Mon cher Vieux,

Voici une chose qui m'embête et que je te prie de tirer au clair.

Mon propriétaire m'a augmenté, cet été, de deux cents francs (soit 1 200 francs). Je ne sais même pas à partir de quel terme le loyer renchéri a commencé ? Puis voilà qu'il me demande 300 francs de plus. Je trouve cela un peu vif et le ton de sa lettre manque de douceur. Que faire ?

Malheureusement, je n'ai pas fait faire de bail quand sont venues les dernières conventions ?

Il se pourrait qu'il y eût erreur ? c'est-à-dire, qu'il crût ne m'avoir pas encore demandé d'augmentation ?

En tout cas, est-ce que je n'ai pas six mois pour déménager, c'est-à-dire du 15 janvier au 15 juillet ?

Bref, comme il m'est impossible maintenant de m'occuper d'un déménagement et que m'en occuper d'ici à deux ans me gênerait beaucoup, et que d'autre part 1 500 francs pour passer quatre mois de l'année à Paris me paraissent vifs, conseille-moi un peu, homme pratique, et dis-moi combien je te dois pour mes loyers. Je te dois ceux de juillet et d'octobre. Mais je ne sais pas à combien ils se montent, vu cet embrouillement de renchérissement.

Tu dois voir à la lettre du monsieur qu'il m'engage à lui répondre *illico*.

Il faut songer aussi que la maison, pour être à l'alignement, sera démolie un de ces jours.

Si je consens aux 1 500 francs, qui me dit que, dans trois mois, il n'en demandera pas 2 000 ?

Pardon de tous ces embêtements. Embrasse pour moi « tes Demoiselles ».

À toi.

Peux-tu me donner des nouvelles d'un certain Maxime Du Camp ?

À JULES DUPLAN

Croisset, dimanche 15 décembre [1867].

Comme je voudrais être avec toi, mon bon cher vieux : 1° parce que je serais avec toi ; 2° parce que je serais en Égypte ; 3° parce que je ne travaillerais pas ; 4° parce que je verrais le soleil, etc., etc. Tu n'imagines pas l'horrible temps qu'il fait aujourd'hui. Le ciel est grisâtre comme un pot de chambre mal lavé. – Et plus bête encore que laid.

Je vis, actuellement, tout à fait seul, ma mère étant à Rouen. Monseigneur vient me voir, d'habitude, tous les dimanches. Mais aujourd'hui, il traite, il donne à dîner à un tapissier de ses amis. Sa sérénité commence à revenir. Je crois qu'il est sur le point d'empoigner un sujet. Mais son changement de résidence l'avait complètement dévissé. – J'ai reçu, avant-hier, une lettre de Maxime. Il me paraît en très bon état, rugissant d'ailleurs contre M. Thiers, lequel est maintenant le roi de la France. Voilà où nous en sommes, mon bon, absolument cléricaux. Tel est le *fruit* de la bêtise démocratique ! Si on avait continué par la grande route de M. de Vol-

taire, au lieu de prendre par Jean-Jacques, le néo-catholicisme, le gothique et la Fraternité, nous n'en serions pas là. La France va devenir une espèce de Belgique, c'est-à-dire qu'elle sera divisée franchement en deux camps. Tant mieux ! Quel coupable qu'Isidore ! Mais comme il faut toujours tirer de tout un agrément personnel, je me réjouis, quant à moi, du triomphe de M. Thiers. Cela me confirme dans le dégoût de ma patrie et la haine que je porte à ce Prudhomme. Est-il possible de parler de la Religion et de la Philosophie avec un laisser-aller plus idiot ! Je me propose, du reste, ***de l'arranger*** dans mon roman, quand j'en serai à la Réaction qui a suivi les Journées de juin. J'aurai (dans le second chapitre de ma 3e partie) un dîner où on exaltera son livre sur la ***Propriété***.

Je travaille comme trente mille nègres, mon pauvre vieux. – Car je voudrais avoir fini ma seconde partie à la fin de janvier. Pour avoir terminé le tout, au printemps de 69, de manière à publier dans deux ans d'ici, je n'ai pas ***huit jours à perdre***. Tu vois la perspective. – Il y a des jours, comme aujourd'hui, où je me sens ***moulu***. J'ai peine à me tenir debout, et des suffocations intermittentes m'étouffent.

C'est jeudi dernier que j'ai eu 46 ans ; cela me fait faire des réflexions philosophiques ! En regardant en arrière, je ne vois pas que j'aie gaspillé ma vie ? Et qu'ai-je fait, miséricorde ! Il serait temps de pondre quelque chose de propre.

N'oublie pas d'étudier, pour moi, ***le Coquin Orientalo-Occidental***. Fourre dans ta mémoire quelques anecdotes idoines à mes désirs ; prends-moi des notes.

Et ne t'abrutis pas dans les billards européens ! Repasse-toi une séance d'almées et va voir les Pyramides. Qui sait si

tu retourneras jamais en Égypte ? Profite de l'occasion ! crois-en un Vieux plein d'expérience. – Et qui t'aime.

Si tu y penses, rapporte-moi : 1° un flacon d'huile de santal, et 2° une ceinture de pantalon, en filet. Songe que ton ami a la bedaine grosse.

En fait de nouvelles, l'artiste Feydeau a un vrai succès avec ***La Comtesse de Châlis***, ce qui ne l'empêche pas d'échanger, dans ***Le Figaro***, des objurgations avec l'israélite Lévy. – La ***Manette Salomon*** des Bichons me paraît avoir remporté une veste d'une telle longueur qu'elle peut passer pour linceul ; c'est à lire, néanmoins, ainsi que la tribade de « l'auteur de ***Fanny*** ».

Suzanne a dû débuter, hier, au nouveau théâtre de son marlou. – Dans une pièce qui s'appelle ***Suzanne***. Je trouve ça très fin. Tout le monde bâille au ***Gulliver*** du Châtelet, ce qui n'empêche pas que Messieurs les auteurs vont gagner de l'argent. Blum en est un homme fort.

En fait de lectures, je me suis livré, dernièrement, à l'étude du croup. Il n'y a pas de style plus long et plus vide que celui des médecins ! Quels bavards ! Et ils méprisent les avocats !

Fais-moi penser à t'apporter une roide pièce de vers composée par Bérat. C'est un éloge de Rouen, comme tu n'en découvriras pas dans les hypogées, je t'en réponds.

Adieu, pauvre cher vieux. Porte-toi bien, amuse-toi, tâche de voir le plus de choses possibles. Amitiés au Grand. Réponds-moi.

Je t'embrasse. Ton

Dis-moi quand tu reviens, bien entendu. Tu seras, sans doute, à Paris, avant moi.

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Croisset, 16 décembre 1867.]

Il m'ennuie beaucoup de vous, Princesse, car je n'ai pas reçu de vos nouvelles depuis longtemps. Que devenez-vous, par la température sibérienne qu'il fait ?

Avez-vous fini l'arrangement de votre galerie ?

Il m'a été impossible de retrouver le numéro de cette maison du boulevard Bineau dont je vous avais parlé et où il y a une ornementation indienne. Chennevières pourrait vous donner ce renseignement, en le demandant à Foulongne. – Mais je crois la chose (entre nous) peu intéressante à contempler ?

Connaissez-vous un joueur de harpe qui s'appelle Godefroid ? Le hasard me l'a fait entendre la semaine dernière. Il me semble qu'il n'a jamais joué chez V[otre] A[ltesse] ? Quant à moi, il m'a ravi. Je crois qu'il vous produirait le même plaisir.

Puisque vous aimez ***Fanny*** de mon ami Feydeau, avez-vous lu ***La Comtesse de Châlis*** ? C'est assez drôle. – Drôle est le mot.

Je n'ai pas trouvé la même qualité au discours de M. Thiers ! Quel immense bourgeois ! Quel Prudhomme ! – Et on l'admire ! N'est-ce pas désolant de voir la France affolée d'un esprit si foncièrement médiocre ?

Vous ennuie-t-on toujours avec la question des cimetières ? Tout ce qui vous regarde m'intéresse. C'est pourquoi je me permets tant de questions.

Je vis maintenant complètement seul, ma mère étant à Rouen, et je travaille le plus que je peux, afin d'avoir fini ma seconde partie vers les derniers jours de janvier. – C'est à cette époque-là que j'espère vous voir, Princesse, et pouvoir vous dire une fois de plus que je suis

votre très humble, très dévoué et très affectionné

Croisset, lundi soir.

À GEORGE SAND

[Croisset,] nuit de mercredi [18 décembre 1867].

Chère Maître, chère Amie du Bon Dieu,

« Parlons un peu de Dozenval ! » rugissons contre M. Thiers !

Peut-on voir un plus triomphant imbécile, un croûtard plus abject, un plus étroniforme bourgeois ! Non ! rien ne peut donner l'idée du vomissement que m'inspire ce vieux melon diplomatique, arrondissant sa bêtise sur le fumier de la Bourgeoisie ! Est-il possible de traiter avec un sans-façon plus naïf et plus inepte la Philosophie, la religion, les peuples, la liberté, le passé et l'avenir, l'histoire, et l'histoire naturelle, tout, et [le] reste ! Il me semble éternel comme la Médiocrité ! Il m'écrase.

Mais le beau, ce sont les braves gardes nationaux qu'il a fourrés dedans en 48 et qui recommencent à l'applaudir !

Quelle infinie Démence ! Ce qui prouve que tout consiste dans le tempérament. Les prostituées, comme la France, ont toujours un faible pour les vieux farceurs.

Je tâcherai, du reste, dans la 3e partie de mon roman (quand j'en serai à la réaction qui a suivi les Journées de juin), d'insinuer un panégyrique dudit, à propos de son livre : ***De la propriété***, et j'espère qu'il sera content de moi.

Quelle forme faut-il prendre pour exprimer parfois son opinion sur les choses de ce monde, sans risquer de passer, plus tard, pour un imbécile ? Cela est un rude problème. Il me semble que le mieux est de les peindre, tout bonnement, ces choses qui vous exaspèrent. – Disséquer est une vengeance.

Eh bien, ce n'est pas à lui que j'en veux, ni aux autres. Mais aux ***Nôtres*** !

Si on avait suivi la grande route de M. de Voltaire au lieu de prendre les petits sentiers néo-catholiques, si on avait un peu plus songé à la Justice sans tant prêcher la Fraternité, si l'on se fût préoccupé de l'instruction des classes ***Supérieures*** en reléguant pour plus tard les comices agricoles, si on avait mis, enfin, la Tête au-dessus du Ventre, nous n'en serions pas là, probablement ?

Je viens de lire, cette semaine, la « Préface » de Buchez à son ***Histoire parlementaire***. C'est de là entre autres que sont sorties beaucoup de bêtises, dont nous portons le poids, aujourd'hui.

***

Et puis, ce n'est pas bien de dire que je ne pense pas à « mon vieux troubadour ». À qui donc penser ? À mon bou-

quin peut-être ? Mais c'est bien plus difficile et moins agréable.

Jusques à quand restez-vous à Cannes ? Je suis jaloux de Mme Lamber.

Après Cannes, est-ce qu'on ne reviendra pas à Paris ? Moi, j'y serai vers la fin de janvier.

Pour que j'aie fini mon livre dans le printemps de 1869, il faut que d'ici là je ne me donne pas huit jours de congé ! Voilà pourquoi je ne vais point à Nohant. C'est toujours l'histoire des Amazones. Pour mieux tirer de l'arc, elles s'écrasaient le téton. Est-ce un si bon moyen, après tout !

Adieu, chère maître, écrivez-moi, hein !

Je vous embrasse tendrement.

Il est 3 heures. Je m'en vais absorber une tasse de chocolat, en songeant à nos soupers de l'année dernière. Est-ce que ça ne reviendra pas ? Ma mère me parle souvent de Mme Sand, qu'elle « aime beaucoup ».

À FRÉDÉRIC FOVARD'

Croisset, jeudi [19 décembre 1867].

L'éditeur Charpentier, trouvant que sa femme le faisait trop cocu, s'écriait : « Est-il possible de traiter ainsi un homme qui a tant fait pour la Librairie ! »

Moi, je dis : « Est-il possible de ne pas répondre à un homme qui travaille tant la prose française ! »

Tu as dû recevoir une lettre de moi ? As-tu vu mon propriétaire ?

Débarrasse-moi donc de ces affaires-là. Fais ce que tu voudras, pourvu que je ne déménage pas maintenant.

Je suis harassé ! et si je veux avoir fini mon livre dans le printemps de 1869, je [ne] dois pas, d'ici là, perdre ***une*** semaine.

Je t'embrasse.

Ton

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 21 décembre [1867].

Enfin ! voilà donc quelqu'un qui pense comme moi sur le compte de ce goujat politique. Ce ne pouvait être que toi, ami de mon cœur. ***Étroniformes*** est le mot sublime qui classe cette espèce de végétaux ***merdoïdes***. J'ai des camarades et bons garçons qui se prosternent devant tout symptôme d'opposition quel qu'il soit et d'où qu'il vienne, et pour qui ce saltimbanque sans idées est un Dieu. Ils ont pourtant la queue basse depuis ce discours à grand orchestre. Ils commencent à trouver que c'est aller un peu loin, et peut-être est-ce un bien que, pour conquérir la royauté parlementaire, le drôle ait vidé son sac de chiffonnier, ses chats morts et ses trognons de chou devant tout le monde. Cela instruira quelques-uns. Oui, tu feras bien de disséquer cette âme en baudruche et ce talent en toile d'araignée ! Malheureusement quand ton livre arrivera, il sera peut-être claqué et peu dangereux, car de tels hommes ne laissent rien après eux.

Mais peut-être aussi sera-t-il au pouvoir. On peut s'attendre à tout. Alors, la leçon sera bonne.

Je ne suis pas dans ton idée qu'il faille supprimer le sein pour tirer l'arc. J'ai une croyance tout à fait contraire pour mon usage et que je crois bonne pour beaucoup d'autres, probablement pour le grand nombre. Je viens de développer mon idée là-dessus dans un roman qui est à la ***Revue*** et qui paraîtra après celui d'About. Je crois que l'artiste doit vivre dans sa nature le plus possible. À celui qui aime la lutte, la guerre ; à celui qui aime les femmes, l'amour ; au vieux qui, comme moi, aime la nature, le voyage et les fleurs, les roches, les grands paysages, les enfants aussi, la famille, tout ce qui émeut, tout ce qui combat l'anémie morale. Je crois que l'art a besoin d'une palette toujours débordante de tons doux ou violents suivant le sujet du tableau ; que l'artiste est un instrument dont tout doit jouer avant qu'il joue des autres. Mais tout cela n'est peut-être pas applicable à un esprit de ta sorte qui a beaucoup acquis et qui n'a plus qu'à digérer. Je n'insisterais que sur un point, c'est que l'être physique est nécessaire à l'être moral et que je crains pour toi un jour ou l'autre une détérioration de la santé qui te forcerait à suspendre ton travail et à le laisser refroidir.

Enfin tu viens à Paris au commencement de janvier et nous nous verrons, car je n'y vais qu'après le premier de l'an. Mes enfants m'ont fait jurer de passer avec eux ce jour-là, et je n'ai pas su résister, malgré un grand besoin de locomotion. Ils sont si gentils ! Maurice est d'une gaîté et d'une invention intarissables. Il a fait de son théâtre de marionnettes une merveille de décors, d'effets, de trucs, et les pièces qu'on joue dans cette ravissante boîte sont inouïes de fantastique. La dernière s'appelle ***1870***. On y voit ***Isidore*** avec Antonelli commandant les brigands de la Calabre pour

reconquérir son trône et rétablir la papauté. Tout est à l'avenant. À la fin, la veuve ***Ugénie*** épouse le grand Turc, seul souverain resté debout. Il est vrai que c'est un ancien ***démoc***, et on reconnaît qu'il n'est autre que le grand tombeur masqué. Ces pièces-là durent jusqu'à 2 h du matin et on est fou en sortant. On soupe jusqu'à 5 h. Il y a représentation deux fois par semaine et le reste du temps, on fait des ***trucs***, et la pièce (qui) continue avec les mêmes personnages, traversant les aventures les plus inouïes. Le public se compose de 8 ou 10 jeunes gens, mes trois petits-neveux et les fils de mes vieux amis. Ils se passionnent jusqu'à hurler. Aurore n'est pas admise ; ces jeux ne sont pas de son âge. Moi, je m'amuse à en être éreintée. Je suis sûre que tu t'amuserais follement aussi, car il y a, dans ces improvisations, une verve et un laisser-aller splendides, et les personnages sculptés par Maurice ont l'air d'être vivants, d'une vie burlesque, à la fois réelle et impossible ; cela ressemble à un rêve.

Voilà comme je vis depuis 15 jours que je ne travaille plus. Maurice me donne cette récréation dans mes intervalles de repos qui coïncident avec les siens. Il y porte autant d'ardeur et de passion que quand il s'occupe de science. C'est vraiment une heureuse nature et on ne s'ennuie jamais avec lui. Sa femme est charmante, toute ronde en ce moment, mais portant fièrement son petit ventre, agissant toujours, s'occupant de tout, se couchant sur le sofa vingt fois par jour, se relevant pour courir à sa fille, à sa cuisinière, à son mari qui demande un tas de choses pour son théâtre, revenant se coucher, criant qu'elle a mal, et riant aux éclats d'une mouche qui vole, cousant des layettes, lisant des journaux avec rage, des romans qui la font pleurer, pleurant aussi aux marionnettes quand il y a un bout de sentiment, car il y en a aussi. Enfin, c'est une nature et un type, ça chante à ravir, c'est colère et tendre, ça fait des friandises succulentes

pour ***nous surprendre***. Et chaque journée de notre phase de récréation est une petite fête qu'elle organise.

La petite Aurore s'annonce toute douce et réfléchie, comprenant d'une manière merveilleuse ce qu'on lui dit, et ***cédant à la raison***, à 2 ans. C'est très extraordinaire et je n'ai jamais vu cela. Ce serait même inquiétant si on ne sentait un grand calme dans les opérations de ce petit cerveau.

Mais comme je bavarde avec toi ! Est-ce que tout ça t'amuse ? Je le voudrais, pour qu'une lettre de causerie te remplaçât un de nos soupers, que je regrette aussi, moi, et qui seraient si bons ici avec toi, si tu n'étais un cul de plomb qui ne te laisses pas entraîner ***à la vie pour la vie***. Ah ! quand on est en vacances, comme le travail, la logique, la raison semblent d'étranges balançoires ! On se demande s'il est possible de retourner jamais à ce boulet.

Je t'embrasse tendrement mon cher vieux, et Maurice trouve ta lettre si belle qu'il va en fourrer tout de suite des phrases et des mots dans la bouche de son premier philosophe. Il n'oubliera pas ***étroniforme***, qui le charme, ***étronoïde***, ***étronifère***. Il me charge de t'embrasser pour le mot.

Ton vieux troubadour qui t'aime.

Mme J. Lamber est vraiment charmante, tu l'aimerais beaucoup. Et puis il y a là-bas 18 degrés sur zéro, et ici, nous sortons dans la neige. C'est dur, aussi nous ne sortons guère, et mon chien lui-même ne veut pas aller pisser. Ce n'est pas le personnage le moins épatant de la société. Quand on l'appelle Badinguet, il se couche par terre honteux et désespéré, et boude toute la soirée.

MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE À GUSTAVE FLAUBERT

Angers, le 22 décembre 1867.

Ce n'est point aujourd'hui, cher Monsieur, ma bonne et grosse écriture que vous allez rencontrer, car depuis le mois d'août mes yeux sont malades, c'est ce qui m'a empêché de vous écrire ; il y a si longtemps, que vous devez me croire morte, et ce serait sans doute ce qui pourrait m'arriver de plus heureux. Imaginez-vous une personne renfermée, car il en est ainsi pour moi tout l'hiver, ne pouvant ni lire, ni écrire, ni travailler manuellement, et vous aurez une idée de ma situation. Ajoutez à cela une imagination dont l'activité devient mon plus grand ennui. J'ai été obligée de laisser mon ***Histoire de l'Anjou*** qui était à moitié et au moment le plus intéressant ; ce travail m'avait été d'un grand secours pour combattre mes obsessions morales, dont je souffre plus que jamais. Cette complication de calamités jointe à ma mauvaise santé m'accable entièrement. Je suis souvent si désespérée que je me sens prête à succomber sous tant de maux. J'ai bien pensé à vous et à l'ouvrage que vous écrivez et dont vous m'avez parlé, j'espère qu'il paraîtra bientôt ; quoique je ne lise pas, on me fait la lecture, j'ai donc connaissance du roman tant vanté d'Octave Feuillet, ***Monsieur de Camors*** ; cela est bien écrit, mais en réalité ne vaut pas grand-chose ; comme dans ***Sibylle***, Octave Feuillet a voulu prouver qu'il n'y a pas de morale sans religion. Il y a bien loin de ***Monsieur de Camors*** à ***Madame Bovary***, c'est ce que me disait un avocat très intelligent qui ajoutait que jamais rien ne lui avait laissé une impression si profonde que la lecture de ***Madame Bovary***, c'est l'opinion de tous ceux qui ont lu ce roman ; là, tout est vrai, les personnages sont vivants, c'est une réalité saisissante qui sera de tous les temps et ne

cessera jamais d'être admirée par tous les lecteurs. Rappelez-vous que vous me disiez il y a quelques années que vous croyiez à une guerre de religion, nous y voilà arrivés, il ne nous manque plus que la Saint-Barthélemy et l'Inquisition qu'au reste on préconise tous les jours. Nous y arriverons s'il plaît à Dieu ; en attendant l'art est tombé au plus bas, ainsi que la littérature. Il ne peut en être autrement. Tout cela est déplorable et je ne sais ce que vous en pensez. Avez-vous vu Mme Sand cet automne ? Il y a bien longtemps que je ne lui ai écrit et j'espère le faire bientôt. J'ai été bien attristée par la mort de ce pauvre Victor Mangin, le rédacteur en chef du ***Phare de la Loire***, un de mes plus anciens amis, mon premier article littéraire avait été inséré dans son journal ; peu avant sa mort il m'écrivait encore de son lit, et il avait commencé un testament politique qu'il n'a pu achever. Il est mort avec bien du courage, en affirmant ses convictions. Pour moi, je voudrais aller jusqu'au printemps afin d'accomplir trois désirs bien modestes : achever mon ***Histoire d'Anjou***, revoir ma ville natale et revoir un opéra ; je désespère souvent de pouvoir accomplir un seul de ces désirs. L'inaction à laquelle je suis forcée me fatigue extrêmement. Toutes mes pensées s'accumulent dans mon cerveau et deviennent pour moi un véritable tourment. Je ne puis m'habituer à dicter, et pourtant, je n'ai pas voulu vous laisser croire, par mon long silence que je vous oubliais.

Adieu, cher Monsieur, plaignez-moi, et pensez quelquefois combien je suis malheureuse ! Adieu encore une fois. Votre toute dévouée.

M.-S. LEROYER DE CHANTEPIE.

À ERNEST FEYDEAU

Croisset, mercredi soir [25 décembre 1867].

Mon cher Vieux,

Je ne t'oublie pas du tout, quoi que tu en dises ! mais je n'ai rien à te conter ! Mon silence n'a pas d'autre raison.

Je me mets à ma table vers midi et demi. À 5 heures je pique un chien qui dure quelquefois jusqu'à 7, alors je dîne.

Puis, je me refous à la pioche jusqu'à 3 heures et demie ou 4 heures du matin, et je tâche de fermer l'œil après avoir lu un chapitre du sacro-saint, immense et extra-beau Rabelais. Voilà.

J'espère avoir fini ma seconde partie à la fin de janvier, et tout le reste dans l'été de 1869 ? Ce qui ne me promet point, jusque-là, poires molles.

Tu serais bien aimable de m'envoyer une re-***Comtesse de Châlis***, pour la répandre. La mienne est déjà éreintée.

Je te remercie des trois numéros du ***Figaro***. Qu'est-ce que ça devient ?

Rugis-tu contre M. Thiers ? Quel profond penseur ! hein !

Peux-tu voir un Prudhomme plus radical ? Est-on bête en France, nom de Dieu !

Là-dessus, je t'embrasse.

Ton

À FRÉDÉRIC FOVARD

[Croisset, 26 décembre 1867.]

Merci de ta note, cher Ami, elle me servira.

Quant à l'augmentation de loyer il faut bien en passer par là !

Mais ne ferais-je pas bien de me faire faire un bail ?

Tout à toi.

Jeudi matin.

À FRÉDÉRIC FOVARD

[Croisset, 28 décembre 1867.]

Tu es beau comme un ange. Je te remercie. – Et ***je m'incline***. Donc, fais savoir à mon propriétaire que j'accepte ses conditions, mais arrange-toi pour qu'il ne me refasse pas bientôt des tours pareils.

Je t'embrasse.

Ton.

Samedi matin.

À SAINTE-BEUVE

[Paris,] mercredi soir [1864-1867 ?].

Mon cher Maître,

Êtes-vous assez aimable pour venir samedi prochain dîner chez moi avec Théo ?

Si rien ne vous en empêche, faites-nous ce plaisir !

Mille poignées de main de votre

Boulevard du Temple, 42.

À ALFRED BAUDRY

[1867-1868.]

Mon petit père,

1° Je ne suis ***nullement*** de votre avis, étant l'ennemi né des textes qui expliquent des dessins et des dessins qui expliquent les textes, ma conviction est là-dessus radicale et fait partie de mon esthétique.

Je vous ***défie*** de me citer parmi les Modernes dont c'est la manie (car pour les Anciens, ils se sont abstenus de ce sacrilège) un bon exemple en faveur du contraire. L'explication d'une forme artistique par une autre forme d'une autre espèce est une monstruosité. Vous ne trouverez pas dans tous les musées du monde un bon tableau qui ait besoin d'un commentaire. Regardez les livrets d'exposition. Plus il y a de lignes, plus la peinture est mauvaise.

D'ailleurs l'exposition qu'on a fait[e] des œuvres du père Langlois me paraît insuffisante. Je n'ai pas vu là ce que vous possédez.

Si l'idée réussit, je me propose (entre nous) de faire ***un petit discours*** pour le jour de la cérémonie, mais la biographie

n’y tiendra guère de place. Je donnerai Langlois comme l’idéal de l’artiste pauvre en province.

Pour dépasser le travail de Richard, il faudrait entrer dans une précision pittoresque qui me vaudrait une citation en justice.

Là-dessus, mon bon, je vous embrasse.

À EDMA ROGER DES GENETTES

[1867-1868.]

Je doute de la réussite de ce livre ; parce que j’en crois la conception vicieuse et même impossible. Toutes les malices d’exécution ne rachèteront pas la difformité constitutionnelle de l’idée première. Cette idée-là est trop complexe et trop vraie pour être plastique. On ne fait de chefs-d’œuvre qu’avec des idées simples et des passions violentes. ***Graindorge***, qui a eu peu de succès en France, en a en Angleterre et doit en avoir plus en Amérique. Nous autres qui sommes des Latins, nous nous sentons blessés là-dedans par quelque chose de nouveau et d’amèrement rationaliste qui n’est ni la vieille gaîté gauloise, ni la grande ironie romantique. Singulièrement puissance de tempérament ! Voici un homme qui a reçu, plus que pas un, une éducation classique, et qui a l’esprit le plus anti-classique du monde.

Quant à Sainte-Beuve, il a pour moi une qualité supérieure : il est humain, ce qui ne veut pas dire humanitaire. […]

À GEORGE SAND

[Croisset,] 1er janvier [1868].

Bien que ce soit bête comme chou de souhaiter ***la bonne année***, c'est [ce] que je fais, cependant, chère maître. Et faisant mentir les prédictions de Matthieu Laensberg : « Ce jour-là, comme les années précédentes, bien des baisers de Judas seront échangés », etc., je vous embrasse tendrement. Voilà tout.

Ce n'est pas gentil de m'attrister avec le récit des amusements de Nohant ! puisque je ne peux en prendre ma part. Il me faut tant de temps pour faire si peu que je n'ai pas une minute à perdre (ou à gagner), si je veux avoir fini mon lourd bouquin dans l'été de 1869.

Je n'ai pas dit qu'il fallait se supprimer le cœur, mais ***le contenir***, hélas !

Quant au régime que je mène, et qui est hors des règles de l'hygiène, ce n'est pas d'hier. J'y suis fait. – J'ai néanmoins un éreintement assez conditionné et il est temps que ma seconde partie finisse, après quoi j'irai à Paris. Ce sera vers la fin de ce mois. Vous ne me dites pas quand vous reviendrez de Cannes. Espérons que nous ne passerons pas 1868 aussi bêtement que 1867 et qu'on se verra.

Quel froid, saperlotte !

Amitiés à Maurice. – Et pour vous, chère Maître, mille tendresses de

P.-S. Ma fureur contre Monsieur Thiers n'est pas calmée.

Au contraire !

Elle s'idéalise et s'accroît.

À JEANNE DE TOURBEY

Croisset, mercredi [1er janvier 1868 ?].

« Quel joli billet que le vôtre, ma chère Jane. » Flaubert accepte l'invitation à dîner de Mme de Tourbey, en la reportant au dernier vendredi du mois. Ce qu'il fait ? Il travaille et ne sait rien de ce qui se passe dans le monde. Il envoie ses souhaits du Jour de l'An : « Que le ciel vous accorde tout et le reste. Restez toujours jolie, bonne et charmante. Aimez-moi un peu puisque je vous *adore* » (il souligne). Puis ceci, où il y a la part du Prince Napoléon : « Amitiés (et respects) aux amis *grands* (il souligne) et petits. »

Et la note gaie en *P.-S.* « Bouilhet qui est chez moi maintenant se dépose à vos pieds. Mais j'ai pris la place. »

À AMÉLIE BOSQUET

[Croisset,] jeudi [2 janvier 1868].

Et à vous, aussi, ma chère amie, je la souhaite « Bonne et Heureuse, accompagnée de plusieurs autres ». Je n'ai même rien de plus à vous dire, mon existence n'offrant pas le moindre intérêt. Je travaille comme un misérable et je suis *éreinté* jusque dans la moelle des os. Voilà tout.

Savez-vous que vous avez présentement un Fanatique ? Devinez qui ? *Censier* ! oui ! lui-même, en personne ; il ne parle que du ***Roman des ouvrières (sic)***.

Je ne pense pas, comme son auteur, que « la liberté d'aimer, le divorce, l'adultère, etc. », soient au-dessus de toutes les questions. Je crois même que, si nous sommes tellement bas moralement et politiquement, c'est qu'au lieu de suivre la grande route de M. de Voltaire, c'est-à-dire celle de la Justice et du Droit, on a pris les sentiers de Rousseau, qui, par le Sentiment, nous ont ramenés au Catholicisme. Si on avait eu souci de l'Équité et non de la Fraternité, nous serions Haut ! Mais je m'arrête sur cette matière, que je commence à connaître, car je l'ai étudiée à fond pour mon livre. Je me contente de vous dire que, selon moi : on donne trop d'importance à ce que messieurs les médecins nomment dans leur langage élégant « les organes uro-génitaux ».

Quant à « l'esprit de caste », je ne vous ai pas écrit qu'il ne fallait pas l'exprimer ; c'est le défendre que je blâme.

Si vous aviez moins ***défendu*** les ouvriers (dans votre ***Roman de l'ouvrière***), vous auriez pu aller plus loin. Je vous ai trouvée trop douce pour les bourgeois.

Mme Sand doit être à Cannes, chez Mme Juliette Lamber.

Je ne connais pas ***un*** journal, où j'aie quelque autorité. L'année dernière j'ai offert au ***Moniteur*** un roman très convenable ; on m'a rendu le ***manuscrit*** après m'avoir fait faire cinq à six courses.

Je n'appelle pas faire des lectures sérieuses lire des bouquins traitant de matières graves, mais lire des livres bien faits, et bien écrits surtout, en ***se rendant compte des procédés***. Sommes-nous des romanciers ou des agriculteurs ?

J'espère dans six semaines contempler vos charmants yeux et baiser à droite et à gauche votre joli col.

Tout à vous.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Croisset, 4 janvier 1868.]

Tout en vous la souhaitant bonne et heureuse et en vous affirmant qu'il fait un froid de chien « sur les bords de la Seine au milieu de ce peuple français que j'aurai si peu aimé », je vous prie de me rendre un petit service. J'ai envoyé à la princesse, il y a aujourd'hui huit jours, des cheminots, de la crème de Sotteville et un bâton de sucre de pomme. Cela faisait deux colis distincts. Elle ne m'a pas répondu. Les a-t-elle reçus ? Trouve-t-elle que j'aurais dû accompagner mes cadeaux d'une lettre ? La sienne a-t-elle été perdue à la poste ? Ce qui est probable. En tout cas je vous prie de demander au maître d'hôtel si deux boîtes sont arrivées de ma part la semaine dernière et de me répondre *illico*. Vous serez bien gentils. Que devenez-vous ? Quand paraît le roman ? Que faites-vous ? etc. Je compte vous embrasser dans six semaines. D'ici là, mille tendresses de votre vieux

Croisset, samedi.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Croisset, 12 janvier 1868.]

Qu'est-ce que ça veut dire ? Est-ce une conduite ? Êtes-vous morts ? On oublie sa vieille. Pas plus de Goncourt que si je n'en avais jamais eu !…

Je sais tout bonnement que vous êtes à Paris. Mais rien de plus.

Vous ne m'avez pas dit ce qu'on a débagoulé sur ***Manette***.

J'ai travaillé comme trente bœufs cet hiver, et j'arrive à la fin de ma seconde partie ! Il en est temps ! Autrement ce serait la Mienne qui arriverait.

Vous verrez votre ami dans une quinzaine environ.

D'ici là il vous [la] souhaite bonne et heureuse et serre vos deux dextres tendrement.

12 janvier.

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 12 janvier [1868].

Non, ce n'est pas bête de s'embrasser au Jour de l'An ; au contraire, c'est bon et c'est gentil. Je te remercie d'y avoir pensé et je t'embrasse sur tes beaux gros yeux. Maurice t'embrasse aussi.

Je suis claquemurée ici par la neige et le froid, et mon voyage est ajourné. Nous nous amusons ***follement*** à domicile pour oublier que nous sommes prisonniers et je prolonge mes vacances d'une façon insensée. Pas une panse ***d'a*** du matin au soir. Quelle chance quand tu pourras en dire autant ! Mais quel bel hiver, dis ? Est-ce beau, ce clair de lune sur les arbres couverts de neige ? Regardes-tu ça la nuit, en travaillant ?

Si tu vas à Paris à la fin du mois j'ai encore la chance de t'y rencontrer.

De loin ou de près, cher vieux, je pense à toi et je t'aime de tout mon vieux cœur qui ne connaît pas le chiffre des années.

G. SAND.

Mes tendresses à ta mère, toujours. Je pense qu'elle est à Rouen par ce grand froid.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] mercredi, 3 heures [15 janvier 1868 ?].

E. Feydeau ; rue de Valois-du-Roule, 24.

Voilà le renseignement demandé, mon bibi.

Un bon bec de ton vieux.

P.-S. Ça va nous faire deux hivers.

Y dégèle ! Mais ce n'est pas un bon dégel.

Au reste, faut pas nous plaindre. C'est de Saison. Y serait peut-être à souhaiter que le Froid reprenne ? pour les biens de la terre, ah ! oui pour le blé. Ça tue le Man !

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Croisset, 15 janvier 1868.]

Comment « pour ***Manette Salomon*** dont je veux bien m'occuper » ! C'est elle qui m'a occupé. Je l'ai lue et relue. Vous n'avez donc pas reçu ma lettre ? Je vous en reparlerai d'ailleurs, longuement, d'ici à peu.

N.B. Mais vous seriez, auparavant, bien aimable[s] de : demander au maître d'hôtel de la Princesse si elle a reçu une caisse de sucre de pomme ? J'ai de fortes raisons de croire le colis égaré. Deux autres pareils expédiés à la même époque c'est-à-dire vers le Jour de l'An se promènent on ne sait où. Je voudrais tirer la chose au clair avant de partir d'ici.

Il faut que je vous exprime toute l'admiration que m'inspire votre bravoure : comment 1° une pièce aux Français et 2° sur la Révolution. ***Je crève d'envie*** de la connaître.

Puisqu'on engueule le Magny, il me semble que je suis forcé d'y revenir ?

À bientôt, dans une quinzaine.

Je vous embrasse.

Nuit de mercredi.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] jeudi, 3 heures [23 janvier 1868 ?].

Mon Loulou,

S'il fait demain aussi froid qu'aujourd'hui, je vous engage à ne pas venir voir le vieux. – Ou tout au moins ne venez pas par le bateau ! Ce serait imprudent à cause de ta bonne-maman. – Amène-la dans ton somptueux équipage.

J'irai toujours dîner chez elle samedi. L'artiste Feydeau m'a écrit afin d'avoir ton adresse. – Dans quel but ? Il m'a demandé en même temps celle de Baudry.

Deux baisers sur tes bonnes joues.

L'oncle CRUCHARD, m[ar]quis de Pisaley.

À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE

Croisset, 24 janvier 1868.

Non ! je ne vous oublie pas, chère Demoiselle, et je suis peiné de vous savoir malade. Si la sympathie en ces occasions pouvait servir à quelque chose, vous seriez guérie. Quel genre de maux d'yeux avez-vous ? Il est donc intermittent, puisque vous m'avez écrit quelques lignes au bas de votre lettre.

Vous m'annoncez la mort d'un vieil ami à vous. Moi aussi, j'ai à vous parler de deuil. La semaine dernière j'ai perdu une petite-nièce que j'aimais beaucoup, une enfant de trois ans. Emportée en cinq jours par une pneumonie, suite d'une rougeole. La mère était malade elle-même. J'ai assisté à des désespoirs profonds, dont j'avais ma part, et j'ai monté

une fois de plus la côte de ce cimetière où j'en ai déjà tant mis des miens.

Puisque nous aimons tous les deux Mme Sand et que vous me demandez de ses nouvelles, je puis vous en donner, quoique je ne l'aie pas vue depuis longtemps. Mais je la verrai dans une huitaine de jours à Paris, où je retourne pour quatre mois environ. Elle va très bien et devait passer l'hiver dans le Midi, mais le grand froid qui rendait les voyages difficiles l'en a empêchée.

Mon roman est arrivé à la fin de sa seconde partie. Mais pour l'avoir entièrement terminé, il me faut bien encore dix mois. J'aborde la Révolution de 1848 et, en étudiant cette époque-là, je découvre beaucoup de choses du passé qui expliquent des choses actuelles. Je crois que l'influence catholique y a été énorme et déplorable.

Je ne pense pas comme vous qu'on soit à la veille d'une guerre religieuse : la Foi manque trop de part et d'autre. Nous sommes dans le temps de la blague, et rien de plus. Tant pis pour les gens comme nous qu'elle n'amuse pas !

Est-ce que vous ne pourriez pas trouver quelqu'un qui vous ferait des lectures, pour continuer votre histoire de l'Anjou ? Je suis très fâché que vous ayez abandonné ce travail, qui vous était sain et utile.

Vos chagrins me semblent si profonds et enracinés que je ne sais plus que vous conseiller, chère Demoiselle. Soignez vos yeux et tâchez de ne pas songer à ce qui vous afflige.

À JULES DUPLAN

Croisset, nuit de vendredi à samedi,
24-[25] janvier [1868].

Comme je suis content de te savoir heureux, mon cher bougre ! Je vois, d'ici, ta binette et celle de Cernuschi contemplant les fresques de Medinet-Abou. La plus basse envie me dévore. – Nom d'une balle, que je voudrais être avec vous ! Mais quels seigneurs vous faites, un pyroscaphe pour Vos Excellences et Mariette-Bey pour cicerone !

Me voilà arrivé à peu près à la fin de ma seconde partie. Je viens, ce soir, de bâcler les huit dernières pages. Il me reste à y mettre le « ***grainé fin*** » ; la ***ligne*** est faite ; quant au ***trait de force*** ?…

Aussi, mercredi prochain, vais-je me ruer vers la capitale, ce centre des arts, cette ville qui, comme une courtisane, etc. Un peu de repos, franchement, ne me sera pas nuisible. D'ailleurs, j'ai, depuis six mois, vécu si obstinément sur le Parnasse qu'il est bien juste que j'aille à Cythérée ! Je t'avouerai même que la perspective de […] m'est agréable. – Une autre idée qui me fait plaisir est celle que dans un mois ou six semaines je reverrai mon petit Duplan.

J'ai eu, dernièrement, des embêtements graves. La petite fille de ma nièce Juliette est morte d'une pneumonie, suite d'une rougeole. La mère et le moutard avaient eu la rougeole. La mère l'avait encore et était dans son lit. Tu n'imagines rien de lamentable comme cette jeune femme, la tête sur son oreiller, et répétant au milieu de ses larmes : « Ma pauvre petite fille. » Le grand-père (mon frère) était complètement dévissé, foutu. Quant à ma mère, elle supporte cela (jusqu'à présent, du moins) mieux que je ne l'aurais cru.

Je ne suis pas content de Monseigneur. Il me semble profondément malade, sans pouvoir dire en quoi ? Il tousse fréquemment et souffle sans discontinuer, comme un cachalot. Ajoute à cela une tristesse invincible. Monseigneur tourne à l'hypocondrie, et l'animal a plus de talent que jamais ! Il fait des pièces de vers détachées superbes, mais ne trouve pas de sujet de drame. C'est là ce qui le désole, et lui fait prendre le genre humain en haine. Il débine tout le monde.

Le Major m'a écrit une lettre gigantesque (humoristique et blagueuse), où il luttait avec Grimm de verve et de fantaisie. – Notre Max va bien.

Laporte m'a fait cadeau de VI fromages. Voilà à peu près toutes les nouvelles. Quant à la politique, l'horizon se calme. On est à la paix.

Quel chien d'hiver ! J'ai vu la Seine à Rouen complètement prise ; c'est la troisième fois seulement que, dans ma longue carrière, je jouis de ce spectacle hyperboréen. – Après le froid, nous avons eu des coups de vent abominables. À l'heure où je t'écris, le vent mugit et la rivière prend des tournures d'océan. Il doit faire plus beau à tes côtés.

Vous êtes-vous repassé une soirée de cocottes indigènes, au moins !

Réponds-moi à Paris et dis-moi que tu reviens bientôt.

Amitiés à Cernuschi. Quant à toi, mon bon vieux, je t'embrasse tendrement.

Ton

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Croisset, 25 janvier 1868.]

J'ai bien envie d'avoir des nouvelles de V[otre] A[ltesse] ! Et si je n'en ai pas demandé depuis quelque temps, c'est que j'ai eu des préoccupations douloureuses. La fille de mon frère vient de perdre de la rougeole une pauvre enfant de trois ans, qui gazouillait comme un oiseau, qui m'amusait et que j'aimais. J'ai assisté et participé à des scènes lamentables !

Je me tourne vers un horizon meilleur, en songeant, Princesse, que je vous verrai d'ici à peu de temps. – Ce sera, je l'espère du moins, vers la fin de la semaine prochaine, dans cinq ou six jours.

Sainte-Beuve m'a écrit lui-même qu'il allait mieux. Je me réjouis de le trouver en convalescence.

Il me semble que « l'horizon politique », comme disent les journaux, s'éclaircit, un peu, se calme ? Il me préoccupait moins avant de vous connaître.

Ces mêmes journaux m'ont appris qu'au dernier bal des Tuileries vous portiez une robe jaune.

Je me permets de baiser les deux mains qui étaient au bout des manches, en vous assurant, Princesse, que je suis entièrement

le vôtre.

Nuit de samedi.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Paris, 31 janvier 1868.]

Me voilà revenu ! Je vous attends dimanche, dans l'après-midi, pour reprendre les vieux us et vous embrasser.

Vendredi matin.

À JULES MICHELET

[Paris,] mercredi [19 ? février 1868].

Non, mon cher Maître, je n'ai pas reçu votre livre ; mais je l'ai lu et je le relis. Quelle ***Montagne*** que la vôtre ! Où vous arrêterez-vous ?

Je suis écrasé par cette masse d'idées, ébahi par ces profondeurs.

Jamais, je crois, je n'ai lu quelque chose qui m'ait pénétré plus profondément que les Bains d'Acqui. Vous m'avez remis sous les yeux les Pyrénées et les Alpes. Avec vous, du reste, on est toujours sur les sommets.

Le lourd roman auquel vous vous intéressez (lourd pour moi en attendant qu'il le soit pour les autres) ne sera pas terminé avant une grande année. Je suis en plein, maintenant, dans l'histoire de 48. Ma conviction profonde est que le clergé a ***énormément*** agi.

Les dangers du catholicisme démocratique, que vous signalez dans la « Préface » de votre ***Révolution***, sont tous advenus. Ah ! nous sommes bien seuls !

Mais vous restez, vous !

Je vous serre les mains très fort, en vous priant de me croire, mon cher maître, votre très affectionné.

À AMÉLIE BOSQUET

[Paris,] mardi, 3 heures [25 février 1868].
(Pendant que passe le Bœuf.)

Ma chère Amie,

Je me suis présenté chez vous hier à 5 [heures] moins le quart. – Votre portier n'était pas dans sa loge et j'ai vainement sonné à votre porte.

Sainte-Beuve est très content de votre roman et on va vous faire un article dans ***Le Moniteur***.

Quant à Girardin, il « n'était pas prévenu, il n'a pas vu ma carte », etc. Bref, il a fait des excuses.

Tenez-vous à ce que votre roman paraisse dans ***La Presse*** ?

Je peux l'y faire présenter par Mme de Tourbey à Mlle Cahen.

Vous voyez que je pense à vous. – Car je vous aime et vous baise sur votre joli col en contemplant vos charmants yeux.

À vous.

À FRÉDÉRIC FOVARD

[Paris, 3 mars 1868.]

Mon Bon,

1° Je suis exténué de courses.

2° Je vais, à partir de ce matin, devenir un personnage insalubre à cause de mon trimballage dans les hospices d'enfants.

C'est pourquoi je t'expédie mon mameluk afin que tu remettes l'***excédent des capitaux*** que j'ai versés en ton étude.

Je te la serre.

Ton

Mardi matin, 7 heures.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris,] lundi, 1 heure [9 mars 1868].

Ma chère Carolo,

Je croyais vraiment que tu avais oublié ton pauvre vieux, quand ta gentille lettre a calmé ma fureur. Amuse-toi pendant que tu es jeune, mon loulou, mais pense quelquefois à envoyer un peu de ton écriture à ton oncle ganachon.

« La saison des bals » doit être finie et tu vas avoir un peu plus de temps.

Le mien a été fort occupé par des courses à l'hôpital Sainte-Eugénie pour voir des enfants qui avaient le croup.

(C'est abominable et j'en sortais navré. Mais l'art avant tout !) Je n'y ait été hier que deux fois en cinq heures. Heureusement que c'est fini. Je puis maintenant faire ma description. – Je me livre aussi à pas mal de courses pour avoir des renseignements sur 48. Et j'ai bien du mal à emboîter mes personnages dans les événements politiques. Les fonds emportent mes premiers plans.

J'étais, hier soir, si éreinté que j'ai lâché ma Princesse, aussi, croyant que j'étais malade, vient-elle tout à l'heure de m'envoyer un estafier avec un billet (qui m'invite à dîner pour mercredi). Ledit commissionnaire est surchargé de médailles militaires et très grand, ce qui me donne près de mon portier beaucoup de considération. Mais ce soir, je vais au concert chez son cousin l'Empereur.

Tout à l'heure on vient de m'apporter un billet de faire part m'annonçant la mort de Mme Valazé mère. Je ne puis faire autrement que d'aller à son enterrement.

As-tu lu ***Thérèse Raquin*** ? Je trouve ce livre-là très remarquable, quoi qu'on dise. Quant à ***La Comtesse de Châlis***, on n'en parle plus. Mais plus du tout.

Donne-moi donc des détails sur les ***femmes*** de ta bonne-maman ! Est-ce que, ***sérieusement***, elle renvoie Julie de chez elle ? Pourquoi ? Cette mesure me paraît bien rigoureuse.

Quand venez-vous à Paris ? Il m'ennuie de ta fraîche trombine ?

« L'horizon politique » continue à s'assombrir et tout le monde déblatère contre le gouvernement. Ce qui ne m'empêche pas, moi, de croire à sa solidité par la raison suivante : il n'y a pas un mot de ralliement, une idée commune, un drapeau quelconque, autour duquel on puisse se grouper.

Je défie à qui que ce soit de réunir vingt personnes ayant la même opinion ***active***. La question, d'ailleurs, n'est plus politique. Et un changement de gouvernement ne la résoudrait pas. La seule chose importante, Madame, c'est la religion. Or il se pourrait que la France fît comme la Belgique, c'est-à-dire se divisât en deux partis tranchés, les catholiques d'un côté et les philosophes de l'autre. Mais y a-t-il encore de vrais catholiques ? et où sont les philosophes ?

Quant à la guerre, avec qui ? Avec la Prusse ! La Prusse n'est pas si bête.

Là-dessus, ma petite dame, je vous bécote sur les deux joues et suis

ton vieux bonhomme d'oncle en baudruche.

Rends à ton époux le baiser qu'il m'envoie et donnes-en d'autres à ta mère-grand.

À THÉOPHILE GAUTIER

[Paris, 9 mars 1868.]

Mon cher Maître,

Ne viens pas tantôt dîner chez moi. Je suis invité au Concert des Tuileries.

Mille excuses. Je t'embrasse.

Ton vieux.

Dès que je te verrai en présence des de Goncourt, nous « fixerons un jour ».

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Paris, 9 mars 1868.]

Mes chers Bons,

Il y a une fatalité sur ***mon*** dîner. Ne venez pas tantôt.

Je suis invité chez l'Empereur, au concert. Et comme j'ai déjà refusé une invitation de bal…

***

Je vous ai attendu[s] hier, tout l'après-midi, hommes peu exacts !

Il faudrait pourtant aussi aller chez Charles-Edmond ?

N.B. Dès que je vous verrai en présence de Théo nous ferons un serment solennel, et tâcherons de n'y pas mentir.

Je vous embrasse.

Votre vieux.

Lundi matin.

Pas de nouvelles du Domino !…

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Paris, 9 mars 1868.]

Non, Princesse, je n'étais pas malade hier, mais éreinté, ayant été deux fois à l'hôpital Sainte-Eugénie. J'ai dîné à dix heures du soir. Il était trop tard pour m'habiller et pour aller chez vous.

Je prendrai ma revanche mercredi. Comment vous exprimer l'attendrissement que me procure votre court et charmant billet…

Ce soir, je vais au concert chez votre impérial cousin. Vous y verrai-je ? Espérons-le.

En tout cas, à mercredi.

Je vous baise les deux mains, Princesse, et suis, vous le savez,

le vôtre.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris,] mercredi matin [11 mars 1868].

Mon Loulou,

Ma lettre va t'arriver au milieu des préparatifs de ta soirée. – Car je sais que demain jeudi Madame donne une fête du grand monde. Auras-tu seulement le temps de lire les baisers du pauvre oncle ?

Demain, je ferai des courses, du matin au soir, c'est-à-dire que je me repasserai 6 ou 7 heures de voiture, ce qui

n’est ni économique ni amusant. – Après quoi je dînerai chez Mme Husson. Ce soir, je vais dîner chez ma Princesse…

J’ai appris, ce matin, une grande nouvelle. Émilie Bonenfant se marie. Sa mère m’a écrit pour m’inviter à la noce et me prier d’être témoin.

J’ai accepté. – Elle ne me donne aucun détail. – Je ne sais ni le nom ni la profession du coco.

Et toi, pauvre chérie, ton mal de gorge est-il, enfin, passé ? Quand pensez-vous venir « dans la capitale » ? Comme je m’ennuie de ne pas voir ta bonne mine fraîche !

Je suis peu sorti depuis quelque temps. Je tâche d’arranger le plan de ma 3e partie, et je lis un tas de choses ineptes. De sorte qu’au fond Monsieur est assez bougon et rébarbatif.

Cette pauvre Jeanne ! J’ignore son adresse, autrement j’aurais été la voir.

J’ai des remords à l’endroit des dames Vasse ! Mon intention est d’aller chez elles demain. – Mais vraiment, à Paris, on n’a le temps de rien faire. Tu n’imagines pas la quantité de blagues que j’invente pour refuser des invitations. Autrement, je ne resterais pas un jour chez moi, et adieu la littérature.

Quand tu m’écriras, n’entrecroise plus tes lignes. Ça m’agace.

Donne-moi des nouvelles de ta bonne-maman et envoie-moi de longues lettres. Bavarde un peu avec ton pauvre vieux ganachon qui t’aime.

Embrasse pour moi ton mari et ta grand-mère, pas n'est besoin de le dire.

***

Monseigneur m'écrit que Lagier est à Rouen.

***

Quel dommage que je n'y sois pas. Je l'aurais amenée chez toi, pour embellir ta soirée !!!

À JULES DUPLAN

[Paris,] samedi soir, 14 mars [1868], minuit.

Mon cher Vieux,

J'ai été bien content, hier, de recevoir ta lettre, mais en même temps bien embêté d'apprendre que je ne te reverrai pas, avant six semaines ! J'avais vu Blamont, une douzaine de jours auparavant, et je m'attendais à ta présence d'un moment à l'autre. Il faut donc se résigner ! Reviens-nous en bon état, voilà tout ce qu'on te demande, et « enrichissez-vous », comme disait ***Lord Guizot***.

Tout le monde du Rocher se porte à merveille. – Max ne sort pas des boucheries, marchés et abattoirs, toujours pour son grand travail sur Paris ! Il m'a entraîné une nuit aux Halles. Mais je l'ai lâché à 3 heures du matin, car j'étais gelé.

Monseigneur fait deux scénarios. Il m'a l'air, d'après ses lettres, un peu remonté ? Tant mieux ! car je t'assure qu'il était médiocrement sociable. Monsieur parlait « de donner sa démission de bibliothécaire », etc. Oh ! les poètes ! – En

fait de poètes, mon brave ami Théo schlingue, actuellement, d'une si formidable façon que la société s'écarte de lui ***(sic)***. Je le crois profondément malade et en suis inquiet. Quant au père Sainte-Beuve, il va mieux.

Comme nouvelles politiques, tu connais sans doute l'incident Kervéguen-Cassagnac et toutes ses phases. C'est d'un grotesque profond et d'une bêtise infinie. Je trouve d'ailleurs Paris changé cet hiver. Le souverain tourne à la victime, victime de sa majorité, laquelle rappelle par son ineptie les beaux jours de la rue de Poitiers. S'il cassait la Chambre, il regagnerait peut-être tout ce qu'il a perdu. ***La question*** ne me paraît pas tenir à lui ? On sent qu'un changement de régime n'amènerait rien de neuf. Et précisément parce que tout le monde crie contre l'Empire, je crois l'Empire solide. On ne trouverait pas vingt hommes pour se ranger « sous une bannière ». Le mot d'ordre manque à tous les partis. – Donc immobilité complète d'ici à longtemps peut-être.

Tu as su l'immense succès du jeune Augier ! et on a surtout admiré les vers ! C'est à rendre fou ! Le sieur Rolland (ce poète qui s'habille en Breton et trouve Corneille « pas fort ») a remporté une veste insigne, au Vaudeville. Son œuvre fourmille de jolies phrases dont tu pourras orner l'album de la vicomtesse. Je ne vois guère, comme infections, autre chose à te narrer.

Quant à ton vieux géant, il a commencé aujourd'hui le 1er chapitre de sa 3e partie. Mais j'ai bien du mal à emboîter mes personnages dans les événements politiques de 48 ! J'ai peur que les fonds ne dévorent les premiers plans. C'est là le défaut du genre historique. Les personnages de l'histoire sont plus intéressants que ceux de la fiction, surtout quand ceux-là ont des passions modérées. On s'intéressera moins à

Frédéric qu'à Lamartine ? – Et puis, quoi choisir parmi les Faits réels ? Je suis perplexe. ***C'est dur !*** Quant aux renseignements à recueillir, ça me demande un temps terrible ! Je fais des courses, j'écris des lettres, j'envoie et renvoie mon mameluk dans les maisons, etc. J'ai passé une semaine entière à me trimbaler à l'hôpital Sainte-Eugénie, pour étudier des moutards atteints de croup. Bref, je suis fatigué, et assez dégoûté, et il me reste encore 250 pages à écrire ! Ne comptes-tu pour rien, non plus, les bourgeois qui vous abordent par ces phrases : « Eh bien, avez-vous quelque nouvelle page sur le chantier ? ***Vous êtes paresseux*** », etc.

De tout cela, il résulte que ton ami bande très peu. Jamais je n'ai été moins priapique. Le souci de ma 3e partie arrête l'essor des Miennes (de parties génitales).

J'ai lâché complètement le dîner Magny, où l'on a intercalé des binettes odieuses. Mais tous les mercredis je dîne chez la Princesse, avec les Bichons et Théo.

Je t'attendais pour aller à Versailles. Je ferai cette course tout seul. – Mais je ne sais quand, étant fort dérangé et occupé.

Comme folichonnerie, j'ai été, le Mardi gras, au bal chez Arsène Houssaye. Le plus clair, c'était la jalousie des bons camarades contre notre délicieux fantaisiste. Le plus aigre étonnement se peignait sur les visages.

Je t'engage à ne pas rater la foire de Tantah, si faire se peut. – Et à ***visiter*** les Pyramides, y compris celles de Sakkhara.

Ce que tu me dis des almées m'étonne. Tout est donc en décadence !

Le philosophe Baudry a publié le 1er volume de sa ***Linguistique***, qui doit lui ouvrir les portes de l'Institut. Je dîne chez ce brave homme mardi prochain, avec Littré, Renan et Maury. Quelle réunion de bardaches ! La princesse Julie ***raffole*** de Renan, ne parle que de ses œuvres, et même vous en ***tanne***, si j'ose m'exprimer ainsi. Il a publié un nouveau bouquin de mélanges, avec une préface, qui fait du bruit, mais que je ne connais pas encore.

Puisque tu es si plongé dans l'oriental moderne, pense à moi, pour mon futur roman de ***Harel-Bey***.

J'ai bien envie de te revoir. – Car tu me manques singulièrement. – Amitiés à Cernuschi.

Je t'embrasse à deux bras et te bécote sur les deux joues ; soigne ton ventre, et pense à ton vieux.

Maisiat va bien ; je l'ai vu dimanche dernier.

À GEORGE SAND

[Paris, 15 mars 1868.]

Eh bien ? c'est joli ! Pas de nouvelles depuis un grand mois ! et sans Harrisse, je ne saurais même où vous écrire, chère maître.

Il m'a dit que vous deviez bientôt revenir à Paris, puis, de là, aller à Nohant. Et après ? à Paris, n'est-ce pas ? et ensuite à Croisset.

Un petit mot, hein ? quelques lignes de cette bonne écriture qui…, etc.

Je vous aime et vous embrasse tendrement.

Votre vieux troubadour.

Dimanche soir 15, boulevard du Temple, 42.

À ERNEST FEYDEAU

[Paris, vers le 15 mars 1868.]

J'ai été ENCHANTÉ du ***Coup de Bourse*** ! Ça prouve un homme qui en a (des Bourses !). Telle est mon opinion ! Et si tu la trouves mauvaise, merde ! na ! tant pis.

Sérieusement parlant, ***c'est une œuvre***.

Maintenant que je ne me livre plus au croup tu vas me revoir.

Je t'embrasse, mon bon vieux.

À GEORGE SAND

[Paris, 19 mars 1868.]

Mille respects à Mlle Gabrielle, compliments à la maman, et deux gros baisers de nourrice à la grand-mère !

Enfin, enfin, on a donc de vos nouvelles, chère maître. – Et de bonnes, ce qui est doublement agréable.

Je ne m'en vais pas de Paris, avant le 20 mai. – Mais au milieu d'avril je ferai une absence de quarante-huit heures pour aller en Champagne à la noce d'une cousine dont je serai le témoin. Or je compte m'en retourner vers ma maison des champs avec M[me] Sand et ma mère l'espère aussi. Qu'en dites-vous ? Car enfin, dans tout ça, on ne se voit pas, nom d'une balle !

Quant à mes déplacements, à moi, ce n'est pas l'envie de m'y livrer qui me manque. – Mais je serais ***perdu*** si je bougeais d'ici à la fin de mon roman. Votre ami est un bonhomme en cire ; tout s'imprime dessus, s'y incruste, y entre. Revenu de chez vous, je ne songerais plus ***qu'à*** vous, et aux vôtres, à votre maison, à vos paysages, aux mines des gens que j'aurais rencontrés, etc. Il me faut de grands efforts pour me recueillir. À chaque moment je déborde. Voilà pourquoi, chère bon maître adoré, je me prive d'aller m'asseoir et rêver tout haut dans votre logis. – Mais dans l'été (ou l'automne) de 1869 vous verrez quel joli voyageur du commerce je fais, une fois lâché au grand air. Je suis abject, je vous en préviens.

En fait de nouvelles, il y a du re-calme depuis que ***l'incident Kervéguen*** est mort de sa belle mort. Était-ce farce ! et bête !

Sainte-Beuve prépare un discours sur la Loi de la Presse. – Il va mieux, décidément. J'ai dîné mardi avec Renan. Il a été merveilleux d'esprit et d'éloquence. – ***Et artiste*** comme jamais je ne l'avais vu. Avez-vous lu son nouveau volume ? Sa « Préface » fait du bruit.

Mon pauvre Théo m'inquiète. Je ne le trouve pas roide.

Vous êtes bien gentille de m'avoir répondu si vite. Et je vous aime de tout mon cœur.

Votre vieux troubadour.

Quand donc pourrai-je lire *Cadio* ?

Quand paraît-il en volume ?

À AMÉLIE BOSQUET

[19 ? mars 1868.]

« Vous pouvez envoyer le roman à Mlle Cahen, rue Saint-Jacques, 350. – Il passera probablement d'ici à trois ou quatre mois, assurément avant six mois. »

Voilà ce que je reçois à l'instant, ma chère amie.

Envoyez donc ledit ***manuscrit*** (en mettant sur l'enveloppe, entre parenthèses, de la part de M. G. F.).

L'article de Lavoix a paru dans ***Le Moniteur il y [a] au moins trois semaines*** ; c'est Lavoix lui-même qui me l'a dit hier au soir.

Vous voyez que je pense à vous ! Et c'est tout naturel, car vous savez ***au fond*** les sentiments ou le sentiment que j'ai pour vous.

Jeudi matin.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris, 23 mars 1868.]

Mon Loulou,

Je n'ai rien à te dire, si ce n'est que je m'ennuie de toi beaucoup et que j'ai fort envie de te voir. Ta grand-mère arrivera à Paris de samedi prochain en quinze, la veille de Pâques. Viendrez-vous avec elle ? Le mariage d'Émilie étant pour le mercredi de Pâques, vous ne pouvez guère venir plus tard.

N.B. – Fais-moi le plaisir de demander à ton époux combien j'ai à attendre de lui, le 1er avril ? Car, depuis le 1er janvier, mes vastes capitaux déposés en ses mains se sont accrus par l'apport nouveau de… est-ce mille ou deux mille francs, je ne sais plus.

***

Oui, ma belle nièce, j'admire beaucoup *Les Châtiments*. Et je trouve ces vers-là HÉNAURMES ! bien que le fond du livre soit bête. Car c'était la France, le peuple, qu'il fallait engueuler.

Je ne connais pas l'ouvrage de Büchner dont tu me parles. Mais je vois avec plaisir que mon ancien élève se livre à des lectures sérieuses. Quant à mon avis sur ces choses, le voici en un mot. Je ne sais pas ce que veulent dire ces deux substantifs *Matière* et *esprit* ; on ne connaît pas plus l'une que l'autre. Ce ne sont peut-être que deux abstractions de notre intelligence ? Bref, je trouve le Matérialisme et le Spiritualisme *deux impertinences égales*.

Demande à Monseigneur de te prêter ***Le Banquet*** et le ***Phédon*** de Platon (dans la traduction de Cousin). Puisque tu aimes l'idéal, mon loulou, tu le boiras, dans ces livres, à la source même. Comme art, c'est merveilleux.

***

J'ai hier dîné chez Bataille, avec le duc et la duchesse de Persigny, le terrible Jolibois et l'ancienne sous-préfète de Mantes, Mme de Marcilly. Ce brave Bataille a encore reparlé « du bon dîner » que ta grand-mère lui a donné l'année dernière. Il a l'estomac reconnaissant. (C'est du reste un bon père de famille : la façon dont il bécotait sa petite fille m'a attendri.) Il s'est aussi étendu sur la beauté de Mme Fortin. – Après quoi j'ai été chez la Princesse, où j'ai vu plusieurs Anges. Quelles plumes, nom de Dieu !

As-tu lu ***Thérèse Raquin*** ?

Jeudi, probablement, je dînerai avec mon chéri Tourgueneff, qui vient de publier un nouveau roman que je t'engage à lire : ***Fumée***.

Je me suis livré cette semaine à des recherches dans les vieux ***Tintamarres***, ce qui fait que mon répertoire de calembours s'est accru : je pourrai ***briller*** à la noce d'Émilie.

Adieu, ma chère Caro, je t'embrasse tendrement.

À GEORGE SAND

[Paris, 4 avril 1868.]

Mon cher Maître,

Un renseignement :

Où demeure le terrible Couture ? et combien à peu près un homme comme lui ferait-il payer une bourgeoise comme ma nièce (celle que vous connaissez) un portrait comme le vôtre ?

Dans votre dernière lettre, parmi les choses gentilles que vous me dites, vous me louez de n'être pas « hautain ». On n'est pas hautain avec ce qui est haut. Ainsi, sous ce rapport, vous ne ***pouvez*** me connaître ; je vous récuse. Bien que je me croie un bon homme, je ne suis pas toujours un monsieur agréable, à preuve ce qui m'est arrivé jeudi dernier. – Après avoir déjeuné chez une dame que j'avais appelée « imbécile », j'ai été faire une visite chez une autre que j'ai traitée de « dinde » ; telle est ma vieille galanterie française.

La première m'avait assommé avec ses discours spiritualistes et ses prétentions à l'idéal. La seconde m'a indigné en me disant que Renan était « un coquin ». Notez qu'elle m'a avoué n'avoir pas lu ses livres. Il y a des sujets sur lesquels je perds patience. Et quand on débine devant moi un ami, mon sang de sauvage revient, je vois rouge. Rien de plus sot ! car ça ne ***sert à rien*** et ça me fait un mal affreux.

Ce vice-là, du reste, ***le lâchage des amis en société***, me semble prendre des proportions gigantesques ?

Dans la semaine de Pâques j'irai, comme témoin, assister en Champagne à la noce d'une cousine. Cela me demandera trois jours. – Puis je reviendrai ici à vous attendre.

Et cette fièvre ?

Et Miss Gabrielle ?

Amitiés à tous les vôtres. Mais à vous toutes mes tendresses.

Samedi.

À SAINTE-BEUVE

[Paris,] lundi soir [6 avril 1868].

Mon cher Maître,

Oui, j'accepte.

Car c'est vous, n'est-ce pas, qui m'avez écrit aujourd'hui une lettre non signée ? J'ai reconnu votre écriture bien qu'extraordinairement lisible, – et surtout votre cachet.

Je suis pris par la grippe. Mais je me transporterai chez vous sain ou malade.

Quelle histoire que celle qui circule !… J'en suis navré (tout cela d'ailleurs retombe sur nous). Si vous aviez entendu et vu hier, chez la Princesse, les bons petits camarades, c'était du propre !…

Je vous serre les deux mains.

Tout à vous.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris, 13 ? avril 1868.]

Ma chère Caro,

Je me suis occupé de toi, relativement à Couture.

La conduite inqualifiable qu'il a tenue avec l'Impératrice et ce que m'avait dit de lui, dernièrement, la Princesse m'ont engagé à prendre de plus amples informations. J'ai écrit à Mme Sand ; ce matin elle m'a envoyé une lettre que je te montrerai et d'où il résulte que tu aurais tort d'entrer en relations avec un pareil monsieur.

Je vais aujourd'hui me trouver avec des amis intimes d'Amaury Duval, que je connais d'ailleurs, et qui est un homme charmant. J'ai vu de lui des portraits au crayon, exquis ; je demanderai ce qu'il en coûterait.

Ta bonne-maman t'aura, sans doute, raconté ***ma scène*** avec la baronne ; je te la narrerai plus au long. C'était beau de bêtise, je t'assure.

Quel est le fameux violoncelliste avec qui tu as si bien joué dimanche ?

Moi, dimanche prochain, j'entendrai pour la seconde fois la fameuse Suédoise qui pince le violon d'une manière si distinguée.

Feydeau, l'autre jour, devant un « aréopage » de gens de lettres, a encore parlé avec exaltation des critiques que Mme Commanville lui avait faites sur ses livres ! Je me suis rengorgé, bien entendu.

Comme il m'ennuie de ne pas voir ta bonne fraîche mine que je bécote.

Ton vieux oncle en baudruche.

À GEORGE SAND

[Paris,] lundi 13 [avril 1868].

Mon chère Maître,

Je regagnerai ma maison des champs vers le 20 ou le 24 mai. Vous avez donc du temps devant vous pour faire vos paquets. Il ne faudrait pas d'ailleurs vous mettre en route par l'abominable froid qu'il fait ! Votre ami est affreusement grippé, ce qui ne l'empêchera pas de s'en aller demain en Champagne pour y faire le sheik, comme témoin ! quelle fonction !

Nous avons, hier au soir, longuement causé de vous, moi et le Prince. J'ai été touché par le respect et l'affection qu'il vous porte.

Avez-vous lu la préface de ***La Dame aux camélias*** ? Connaissez-vous l'histoire abominable de Mme Feydeau ? etc., etc. Ah ! J'ai bien envie de vous voir pour me dégorger d'un tas de choses que ne supporte point le papier !

Il faudra passer, chez votre vieux troubadour, au moins huit jours et non deux !

Ma mère qui est là, près de moi, joint ses instances aux miennes.

Je vous embrasse très fortement.

Ex imo.

Écrivez-moi à Paris. J'y serai revenu à la fin de cette semaine.

Comment va Mme Plessy ?

Amitiés à tous les vôtres.

MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE
À GUSTAVE FLAUBERT

Angers, ce 13 avril 1868.

Je veux vous écrire, Monsieur, cher Monsieur, quoique mes yeux ne me permettent pas encore de lire, d'écrire et de faire de la musique. C'est une conjonctivite, dit mon médecin, que j'ai eue et qui ne disparaît pas, quoique je sois mieux. Jugez de mon ennui ! Enfermée dans une chambre sans pouvoir m'occuper, car tout travail manuel me cause une douleur dans le sein gauche, qui m'a beaucoup inquiétée. J'attends avec impatience votre nouvel ouvrage. Vous me dites que le parti catholique n'a pas été étranger à 48. Ainsi le catholicisme n'est plus qu'un parti politique, voilà où nous en sommes. C'est au point qu'on n'oserait bientôt plus se dire catholique ! Pour moi, je trouve que la domination cléricale est la plus odieuse de toutes, et ***jamais*** en aucun ***temps***, elle n'a pesé plus ***lourdement*** sur la France ! Dieu est au-dessus de toute religion et il faut une forme à l'idée religieuse et nous sommes nés catholiques. Pour moi, à qui il faut une religion, je ne sais plus où la trouver ! J'ai vu dans une encyclopédie que la confession existait au IIIe siècle, qu'elle fut abolie au Ve comme immorale et rétablie au XIIIe par le concile de Latran. À présent, suis-je obligée, oui ou non, de me confesser ! Je ne le puis, je ne le tenterai que sous peine de folie. J'ai été bien sensible, bien touchée de votre douleur, de celle de la pauvre mère de votre petite nièce. Personne mieux que moi ne comprend, ne partage ces douleurs, que j'ai hélas ! si souvent subies ! Croyez qu'elles me sont miennes, surtout lorsqu'il s'agit de vous, ou des

vôtres. J'aime, j'admire Mme Sand comme ce qui existe de meilleur et de plus admirable au monde. Ses sentiments, ses pensées, sont aussi les miennes, je crois en *elle* mille fois plus qu'en moi-même ! Je sais qu'elle est à Nice et que n'y suis-je avec elle ; on me lit ***Mademoiselle Merquem*** et cela me fait un moment oublier mes maux. Le malade qui m'avait tant inquiétée l'an passé, quoique mieux, est resté convalescent et j'en suis toujours inquiète, car il est la seule personne en qui je puisse avoir une entière confiance. Comme vous l'aviez prévu, je suis très malheureuse ici ; à Angers, il faut vivre physiquement et moralement comme tout le monde, boire, manger, dormir, s'habiller comme chacun, aller à la messe, se confesser de même, autrement vous êtes un être excentrique, un fou, ou quelque chose de pire ! On m'a fait longtemps un crime d'aller sans gants à la messe. J'ai eu le malheur d'écrire, alors je suis une paria, on me traite ainsi. Jamais on ne manque une occasion de me faire une impolitesse ; s'il y a un bal, un concert, une fête, on envoie des invitations à tout le monde, excepté à moi. Ici j'ai fait du bien à tous et à chacun et j'ai trouvé un ennemi dans chaque obligé. Vous me direz que je devrais m'en aller, je l'ai désiré toute ma vie, mais, après avoir soigné ma mère pendant 20 ans, je me suis trouvée moi-même si malade, et je le suis encore tant, et si vieille, que rien ne m'est plus possible ! et puis, j'ai autour de moi des personnes octogénaires, des malades que je ne puis déplacer et qui, sans ma présence, ne vivraient pas, et moi-même comment me transplanter à mon âge ? Je vous ai parlé de trois désirs que je voulais accomplir avant de mourir : achever mon ***Histoire d'Anjou***, que je suis si triste d'avoir interrompue, travail qui m'avait presque guérie de mes hallucinations ! Ensuite revoir ma ville natale qui n'est qu'à douze lieues et que je n'ai pas revue depuis 20 ans ; enfin entendre l'opéra, car c'est pour moi une condi-

tion d'existence. Nantes est la seule ville à 60 lieues à la ronde où il y en ait. J'y ai pris pour 2 mois une laide maison n'en trouvant pas d'autre, pour entendre au moins un opéra. Je crains bien de ne pouvoir rester dans ce local, je crains ce déplacement pour mon convalescent, et moi-même ne puis supporter l'air de Nantes, sans cela je l'habiterais et y serais mieux qu'ici. Vous [me dites] : « Voilà 30 ans que vous souffrez, qu'y puis-je faire ? » Vous me dites : « Vos chagrins sont si anciens que je n'y puis rien. » Cela prouve seulement que je suis inguérissable, ce n'est pas consolant. Je vais me faire lire ***La Comtesse de Châlis*** de votre ami Feydeau, je n'ai pu encore avoir ce roman.

Adieu, cher Monsieur, pensez un peu à moi et surtout plaignez-moi. Toute à vous.

M.-S. LEROYER DE CHANTEPIE.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris, 21 avril 1868.]

Mon Loulou,

Ta bonne-maman m'annonce ce matin qu'elle ne reviendra que samedi.

Ne m'attends pas jeudi pour aller au Louvre. Comme je sors aujourd'hui, demain et vendredi, je voudrais bien travailler toute la journée de jeudi. J'irai te faire une petite visite vendredi vers 6 h 1/4, 6 h 1/2.

Ton vieux ganachon t'embrasse.

Mardi, 2 heures.

À FRÉDÉRIC FOVARD

[Paris,] samedi [25 avril 1868 ?].

Mon Bon,

En te promettant hier de venir dîner chez toi le lundi prochain en huit, je n'ai pas pensé que ce jour-là est un de mes Magny. Je tiens à y aller parce que le père Sainte-Beuve s'y traîne, en partie pour moi.

D'autre part, je ne veux pas manquer ton festin. Comment faire ? Si tes autres invitations ne sont pas faites, peux-tu les remettre au lendemain ?

À toi.

À JULES DUPLAN

[Paris,] dimanche 26 [avril 1868].

Mon cher Vieux,

J'ai appris par ton frère que tu étais malade. Il m'a montré ta lettre. Je ne suis pas sans inquiétude de ta chère personne.

Ne te fais pas saigner !

Et reviens ! reviens ! La mer guérit de tous les maux.

N.B. – Donne-moi, ou fais-moi donner de tes nouvelles.

Je suis à Paris jusqu'au 20 ou 25 mai.

Meilleure santé, mon pauvre vieux.

Je t'embrasse.

Ton

À SA NIÈCE CAROLINE

Paris, mardi matin [5 mai 1868 ?].

Mon Loulou,

Je te suppose rétablie de ton indisposition, car une lettre que je reçois ce matin de ta grand-mère ne m'en parle pas. – Tu vas donc pouvoir embellir de ta présence « nos dernières fêtes ». Je te félicite cependant de préférer la peinture au cotillon.

J'ai vu hier au soir Monseigneur (nous avons dîné ensemble chez Magny) et – ***je lui ai fait des excuses***. Car le pauvre garçon était resté navré de la façon dont je l'avais traité. « Monseigneur est si bon ! » N'avais-je pas eu la mine du grand vicaire qui secoue son évêque ! Il paraît que toi ou ta grand-mère vous avez raconté la scène aux Achille, car Mme Achille l'a redite à Bouilhet lui-même. – Bref, j'ai eu des remords et lui ai demandé pardon. Car tu sais que je n'aime pas à affliger ceux que j'aime. Bon nègre, au fond.

Jane Robinet m'a envoyé deux billets pour son concert, avec une lettre ***très bien*** troussée où elle me prie d'y venir. Mais, franchement, je suis si indigné contre moi-même de sortir le soir, trop souvent, que je balance un peu à perdre encore cinq à six heures de travail. C'est pour lundi prochain.

J'ai vu hier Mme Sand qui m'a demandé de vos nouvelles à tous. Elle est de plus en plus aimable.

Dernière nouvelle : on a vuidé cette nuit les lieux de mon domicile, et messieurs les vidangeurs ont fait tant de bruit que je n'ai pu fermer l'œil.

Dans l'espèce de cauchemar qu'ils m'ont donné, j'ai rêvé… l'Empereur… et ma nièce : toutes les sommités !

Adieu, pauvre loulou. Embrasse pour moi ton mari et ta bonne-maman. Soigne-la bien. Deux baisers sur tes joues.

Ton vieux ganachon.

À GEORGE SAND

[Paris,] mardi, 3 heures [5 mai 1868 ?].

Chère Maître,

Je passe chez vous, à tout hasard, vous y trouverai-je ?

Si votre soirée d'aujourd'hui n'est pas prise, envoyez-moi un commissionnaire chez Mme Commanville, rue de Luxembourg, 35. J'y serai jusqu'à 9 heures. Et j'irais vous rejoindre n'importe où.

Mes soirs de demain et d'après-demain sont pris. – Mais vendredi et samedi j'ai toute ma liberté. Si vous passiez demain dans mon quartier (par hasard), je ne sortirai pas de chez moi avant 6 heures. Mais je serai dehors toute la journée de jeudi.

Je vous embrasse.

À SAINTE-BEUVE

[Paris, 9 mai 1868.]

Je viens de lire la chose dans ***Le Moniteur*** ! Bravo, cher maître, et merci !

Il y a une phrase sur « l'affront » et « le public » qui vaut cher.

Je suis très content de Nieu[werkerke] et vous aussi, n'est-ce pas ?

À bientôt.

À GEORGE SAND

[Paris, 9 mai 1868.]

Chère Maître,

Préparez-vous à partir pour Croisset au commencement de ***l'autre*** semaine, c'est-à-dire vers le 18 ou le 20.

Cela vous arrange-t-il ? Je ne vais pas vous voir, parce que 1° j'ai peur de ne pas vous trouver et 2° que j'ai bien des petites choses à faire, maintenant.

Mille tendresses du vieux troubadour.

Samedi matin.

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

Paris, 10 mai [1868].

Oui, ami de mon cœur, si je ne suis pas dans des choses terribles, cette pauvre petite Mme Lambert est bien menacée. J'ai vu M. Depaul aujourd'hui. Il faut s'attendre à tout ! Si la crise est passée ou retardée, car il est question de ***provoquer*** l'événement, je serai heureuse de passer deux jours avec mon vieux troubadour que j'aime tendrement.

G. SAND.

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

[Paris,] lundi soir [11 mai 1868].

Si tu étais chez toi mercredi soir, j'irais bavarder seule avec toi, une heure, en sortant de dîner dans ton quartier. Je désespère un peu d'aller à Croisset. C'est demain qu'on décide du sort de ma pauvre amie.

Un mot de réponse et surtout ne te dérange d'aucun projet. Que je te voie ou non, je sais que les deux vieux troubadours s'aiment bien !

G. SAND.

À GEORGE SAND

[Paris, 12 mai 1868.]

Non ! chère Maître, ne venez pas demain au soir, parce que je dîne chez la Princesse et qu'il m'est impossible d'être revenu avant 11 heures.

Je me propose d'aller vous faire, un des matins de cette semaine, avant midi, une petite visite. Et là, nous réglerons notre conduite.

Je suis chagrin de votre chagrin et tourmenté de votre inquiétude.

Et je vous embrasse comme je vous aime, c'est-a-dire tendrement.

Le vieux.

Mardi, 9 heures.

À GEORGE SAND

[Paris, 13 mai 1868.]

Chère Maître,

Voulez-vous de moi pour dîner, chez Magny, ***vendredi prochain*** ? j'ai des courses à faire dans votre quartier de 4 à 6 heures.

Si vous m'acceptez ne me répondez pas.

Mille tendresses du vieux.

Mercredi, 3 heures.

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

[Paris,] dimanche [17 mai 1868].

J'ai un peu de répit, puisqu'on ne provoque pas l'accouchement. J'espère aller passer deux jours à ce cher Croisset ; mais ne pars donc pas jeudi. Je donne à dîner au prince chez Magny et je lui ai dit que je te retiendrais ***de force***. Dis-moi oui, bien vite.

Je t'embrasse et je t'aime.

G. SAND.

À GEORGE SAND

[Paris, 18 mai 1868.]

Chère Maître,

Non seulement je ne dînerai pas avec vous, mercredi. – Mais je ne vous verrai pas avant que vous ne veniez à Croisset. Quand sera-ce ?

Car je pars tout de suite, étant enragé et ***ayant peur de crever (sic)***. Il est maintenant 2 heures de l'après-midi. Or, j'ai fait, depuis ce matin, ***deux hôtels***, sans pouvoir y dormir. ***Je n'ai pas fermé l'œil*** depuis vendredi soir. Ma pauvre caboche éclate.

Excusez-moi.

Et à bientôt.

Mille tendresses.

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

[Paris, 19 mai 1868.]

Je n'irai pas avec toi à Croisset, car il faut que tu dormes, et nous bavardons trop. Mais dimanche ou lundi si tu veux toujours ; seulement je te défends de te déranger. Je connais mon Rouen, je sais qu'il y a des sapins au chemin de fer et qu'on va tout droit chez toi sans aucun embarras.

J'irai le soir probablement. Embrasse pour moi la chère maman que je serai heureuse de revoir.

G. SAND.

Si ça ne te va pas ces jours-là, un mot et moi je te préviendrai encore.

Aie l'obligeance de mettre l'adresse à la lettre *ci-incluse* et de la faire jeter à la poste.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Croisset,] mercredi [20 mai 1868].

[…] Rentré chez moi, dimanche, à onze heures et demie, je me couche, en me promettant de dormir profondément, et je souffle ma bougie. Trois minutes après, éclats de trombone et battements de tambour ! C'était une noce chez Bonvalet. Les fenêtres dudit gargotier étant complètement ouvertes (vu la chaleur de la nuit), je n'ai pas perdu un quadrille ni un cri ! L'orchestre (comme j'ai l'honneur de vous le répéter) était enjolivé par *deux tambours* !

À six heures du matin, re-maçons. À sept heures, je déménage pour aller loger au ***Grand Hôtel***.

Là, trois quarts d'heure de promenade avant de trouver une chambre.

À peine y étais-je (dans la chambre) qu'on se met à clouer une caisse dans l'appartement contigu. Re-promenade dans le même hôtel pour y découvrir un gîte. Bref, à neuf heures, j'en sors et vais à l'hôtel du Helder, où je trouve un abject cabinet, noir comme un tombeau. Mais le calme du sépulcre n'y régnait pas : cris de MM. les voyageurs, roulement des voitures dans la rue, trimbalage de seaux en fer-blanc dans la cour.

De 1 heure à 3 heures, je fais mes paquets et quitte le boulevard du Temple.

De 4 à 6 heures, avoir tâché de dormir chez Du Camp, rue du Rocher. Mais j'avais compté sans d'autres maçons qui édifient un mur contre son jardin.

À 6 heures, je me transporte dans un bain, rue Saint-Lazare. Là, jeux d'enfants dans la cour et piano.

À 8 heures, je reviens rue du Helder, où mon domestique avait étalé sur mon lit tout ce qu'il me fallait pour aller, le soir, au bal des Tuileries. Mais je n'avais pas dîné et, pensant que la faim peut-être m'affaiblissait les nerfs, je vais au café de l'Opéra.

À peine y étais-je entré qu'un monsieur dégueule à côté de moi.

À 9 heures, je retourne à l'hôtel du Helder. L'idée de m'habiller m'épuise comme une saignée aux quatre

membres. Je renâcle et je me décide à regagner les champs au plus vite. Mon serviteur fait ma cantine.

Ce n'est pas tout. Dernier épisode : ma cantine déroule de l'impériale du fiacre par terre et me tombe sur l'épaule. J'en porte encore les marques. Voilà.

À vous.

À GEORGE SAND

[Croisset, 20 mai 1868.]

Dimanche ou lundi, chère Maître, quand vous voudrez. – On vous attend, ***votre chambre est prête***.

En venant dimanche, vous nous donnerez 24 heures de plus. Il faut donc venir dimanche ?

La lettre pour Renan est mise à la poste en même temps que celle-ci.

Écrivez-moi un mot pour me dire l'heure et le jour de votre arrivée.

Mille tendresses du vieux qui vous aime.

Mercredi 20. – Croisset.

À SAINTE-BEUVE

Croisset, jeudi midi [21 mai 1868].

Mon cher Maître,

Je viens de recevoir ***Le Moniteur*** et de lire votre discours. Merci pour l'un et pour l'autre.

Vous devez être content de vous, ***au fond***, n'est-ce pas ?

Il me semble que vos paroles sont magistrales et définitives. Vous les avez forcés, cette fois, à vous écouter. Cela restera comme ***morceau*** et comme date.

Mais quel imbécile que M. Dupin ! J'en suis suffoqué.

Ce que je trouve surtout excellent dans votre discours, c'est le ton. La forme est grave et supérieure. Vous avez été calme comme la Justice et vrai comme l'Histoire.

Comme on a raison de vous aimer, mon cher maître ! Sans vous, qui nous défendrait ?

Je voudrais bien savoir ce qu'on ***en*** dit ?

Priez M. Troubat de me donner de temps à autre de vos nouvelles.

Nos amis vous auront dit, sans doute, pourquoi je suis parti de Paris si brusquement. « Je frisais la folie furieuse » ***(sic)***. Vous qui êtes un nerveux, vous me comprendrez.

J'ai eu quarante-huit heures de fièvre violente. Cette nuit, enfin, j'ai pu dormir, et je vais me remettre tout doucement.

Ce billet doit se ressentir de l'ébranlement de mon malheureux cerveau. J'ai voulu seulement ***vous remercier*** et vous dire une fois de plus que je vous aime.

Et que je vous embrasse.

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

Paris, jeudi 21 mai 1868.

Je vois que les trains du jour sont très lents, je ferai un grand effort et je partirai à huit heures dimanche, pour aller déjeuner avec toi ; si c'est trop tard, ne m'attends pas. Je déjeune de deux œufs en omelette ou sur le plat, et d'une tasse de café. Je dîne d'un peu de poulet ou de veau et de légumes.

En renonçant à m'efforcer de manger des ***viandes vraies***, j'ai retrouvé l'estomac solide. Je bois du cidre avec enthousiasme, plus de vin de Champagne ! À Nohant je vis de piquette et de galette, et depuis que je ne cherche plus à me ***bien nourrir***, plus d'anémie, croyez donc à la logique des médecins !

Enfin, il ne faut pas plus s'occuper de moi que du chat, même pas tant. Dis bien cela à la petite maman. Je vas donc enfin te voir mon saoul pendant deux jours ! Sais-tu qu'à Paris tu es ***inabordable*** ? Pauvre vieux, as-tu enfin dormi comme un loir dans ta cambuse ? Je voudrais te donner un peu de mon somme que rien, pas même le canon, ne peut troubler.

Mais j'ai fait de bien mauvais rêves depuis quinze jours sur ma pauvre Esther, et voilà qu'enfin Depaul, Tarnier, Guénaux et Nélaton nous déclarent hier qu'elle accouchera toute seule et très bien, d'un enfant qui n'a pas de raison pour n'être pas superbe ? Je respire, je renais, et je vas t'embrasser si fort que tu en seras scandalisé. À dimanche donc, et ne te dérange pas.

G. SAND.

À GEORGE SAND

[Croisset, 22 mai 1868.]

C'est entendu !

Nous déjeunons dimanche ensemble. Mais arrangez-vous, d'avance, pour rester plus de deux jours, puisque rien ne vous force à revenir là-bas.

Vous voilà tirée d'inquiétude, tant mieux !

Je vous embrasse, chère maître.

À dimanche donc !

Tout à vous.

Vendredi matin.

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

[Paris,] mardi soir [26 mai 1868].
Rue Gay-Lussac, 5.

Arrivée en pionçant. Dîné avec ton brave et charmant ami Du Camp. Nous avons parlé de toi, rien que de toi et de ta maman, et nous avons dit cent fois que nous vous aimions. Je vas dormir pour déménager demain matin. J'ai un charmant local sur le jardin du Luxembourg.

Je vous embrasse, mère et fils, de tout mon cœur qui est à vous.

G. SAND.

IVAN TOURGUENEFF À GUSTAVE FLAUBERT

Bade, Thiergartenstrasse, 3, ce 26 mai 1868.

Mon cher Ami,

Je vous remercie beaucoup d'avoir eu l'idée de m'écrire. Votre lettre m'a fait un bien grand plaisir, parce qu'elle a renoué nos relations et parce qu'elle m'a fait voir que mon livre vous a plu.

Il n'y a plus d'artiste, par le temps qui court, qui ne soit doublé d'un critique. L'artiste est fort grand en vous, et vous savez combien je l'admire et je l'aime ; mais j'ai aussi une haute idée du critique et je suis très heureux de son appréciation. Je sais bien que votre amitié pour moi y est pour quelque chose : mais je sens qu'un maître s'est placé devant mon tableau, l'a regardé et a hoché la tête d'un air satisfait. – Eh bien, cela m'a fait plaisir, je le répète.

J'ai bien regretté de ne vous avoir pas vu à Paris – je n'y suis resté que trois jours – et je regrette encore davantage que vous ne veniez pas à Bade cette année. – Vous vous êtes attelé à votre roman – c'est bien, je l'attends avec la plus grande impatience – mais ne pourriez-vous pas vous donner quelques jours de repos, dont vos amis d'ici profiteraient ? Depuis la première fois que je vous ai vu (vous savez, dans une espèce d'auberge, de l'autre côté de la Seine) je me suis pris d'une grande sympathie pour vous. Il y a peu d'hommes, de Français surtout, avec lesquels je me sente si tranquillement à mon aise et si éveillé en même temps. Il me semble que je pourrais causer avec vous des semaines entières – et puis, nous sommes des taupes qui poussons notre sillon dans la même direction. –

Tout ceci veut dire que je serais bien content de vous voir. – Je pars pour la Russie dans une quinzaine de jours, mais je n'y resterai pas longtemps et dès la fin de juillet je serai de retour, et j'irai à Paris pour y voir ma fille, qui m'aura probablement rendu grand-père à cette époque. Je serai homme à aller vous relancer jusque chez vous, si vous y êtes. Ou bien viendriez-vous à Paris ? Mais il faut que je vous voie. –

En attendant je vous souhaite bonne chance. La vérité vivante et humaine que vous poursuivez d'une étreinte infatigable ne se laisse prendre que dans les bons jours. Vous en avez eu, vous en aurez encore et beaucoup.

Portez-vous bien ; je vous embrasse aussi moi – et avec une véritable amitié.

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Croisset, 28 mai 1868.]

Quand je suis arrivé ici, au milieu de la semaine dernière, j'étais si malade que j'ai été plusieurs jours sans pouvoir ni dormir ni travailler. – J'ai trouvé ma mère singulièrement faible. Elle m'a même, pendant un moment, causé de l'inquiétude. Mais enfin tout va mieux, Dieu merci, et je vous demande de vos nouvelles, Princesse, car je m'ennuie de vous, comme si je ne vous avais pas vue, depuis quinze ans.

Vous me recevez avec une bonté si gracieuse, et je me suis fait d'aller rue de Courcelles une habitude si douce, que revenu dans ma solitude je sens un grand vide.

Je n'en bougerai pas de tout cet été, sauf pour aller à Saint-Gratien, bien entendu. Ce sera le seul plaisir que je me permettrai. Je n'en vois pas de plus grand à prendre.

J'ai été très content du discours de Sainte-Beuve et vous aussi, n'est-ce pas ? Comme Monseigneur l'Archevêque de Rouen est beau ! Et voilà les hommes qui ***nous*** dénigrent et qui ***vous*** trahissent.

Je vous souhaite tout le bonheur que vous méritez, Princesse. Je vous baise les deux mains et suis entièrement

vôtre.

Croisset près Rouen, jeudi.

À SAINTE-BEUVE

Croisset près Rouen, jeudi [28 mai 1868].

Eh bien ? cher Maître, l'histoire me paraît finir d'une façon gigantesquement grotesque ! Monseigneur de Rouen est bien beau, bien beau. – On nous a reproché d'aimer la cochonnaille. Mais leur cochonnerie leur sera d'une digestion plus difficile.

Vous n'imaginez pas ***l'effet*** que tout cela produit, en province, chez les bourgeois.

J'étais encore trop brisé de fatigue pour répondre comme je l'aurais voulu à l'envoi de votre discours. – Je m'attends à le recevoir en brochure ainsi que l'autre ? pour le faire dorer sur tranche, bien entendu.

Si vous avez un peu de loisir, écrivez-moi pour me dire comment vous allez.

Je vous embrasse.

À GEORGE SAND

[Croisset,] jeudi [28 mai 1868].

Je pense à vous, je m'ennuie de vous, et je voudrais vous revoir, voilà.

Si j'ai quelque chose de neuf à vous dire, que je sois pendu, chère maître ! non ! rien du tout.

Ma mère me charge de vous redire qu'elle vous aime beaucoup, et moi donc !

Mille tendresses du vieux.

J'ai commencé hier au soir *Cadio*.

***

Il faudra s'arranger pour venir ici, cet automne, passer une quinzaine.

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

[Paris,] jeudi soir [28 mai 1868].

Ma petite amie a mis au monde ce matin en 2 h de crise, un garçon qui semblait mort et qu'on a si bien *taquiné* qu'il est très vivant et très gentil, ce soir. La mère va très bien. Quelle chance ! Mais quelle scène ! c'était là quelque chose *à*

voir. Je suis bien lasse, mais bien contente et je te le dis, parce que tu m'aimes.

G. SAND.

Je pars mardi pour Nohant.

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

Paris, vendredi soir [29 mai 1868].

Les alcyons patinent sur l'eau, et sont communs partout. Le nom est joli et assez connu.

Je t'embrasse.

Ton troubadour.

Au mois d'octobre oui, je tâcherai !

À HENRY HARRISSE

[Croisset, 30 mai 1868.]

Adieu, donc, mon cher Harrisse. – Adieu, ou plutôt, non ! au revoir !

Arrangez toutes vos affaires là-bas, et revenez-nous.

Je vous souhaite donc non pas une mais deux bonnes traversées.

Donnez-moi quelquefois de vos nouvelles, car je penserai souvent à vous.

Mille poignées de main, encore

et tout à vous.

Croisset, 30 mai

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Croisset, 31 mai 1868.]

Princesse,

Votre affection pour l'Empereur sera satisfaite, sans doute, d'avoir sur son voyage d'aujourd'hui quelques détails vrais. Je m'empresse de vous dire ***ce que j'ai vu***.

Dès midi, je me suis transporté dans ma noble patrie, affrontant pour voir mon souverain le spectacle de mes compatriotes, et à ce propos, Leurs Majestés ont dû être ébahies de leur laideur ? Il y avait longtemps que je ne les avais contemplés en masse ! Quelles têtes ! Je reprends ma narration.

Il faisait un soleil splendide, un temps merveilleusement beau. L'Empereur, au bras de l'impératrice, est arrivé à trois heures sur le Cours-la-Reine, devant son Pavillon. On criait beaucoup. Il paraissait très content. Je lui ai rarement vu meilleure mine.

Après avoir fait le demi-tour de l'espèce de cirque où étaient dressées les tribunes contenant l'aristocratie locale, il a visité, un peu plus loin, les produits agricoles, puis est revenu vers son Pavillon, dont il a monté les degrés. Alors on a commencé la distribution des Croix.

On a remarqué la manière ***cordiale*** dont il serrait la main des décorés. Il a dû, lui, remarquer les mauvaises manières de ces braves gens. Sauf un curé et un sergent tous le saluaient d'une façon pitoyable. Je suis sûr qu'il se rappellera longtemps un individu grotesque, orné de lunettes bleues à quatre carreaux, et qui a exprimé sa reconnaissance par une gesticulation indescriptible. C'est un ancien directeur d'hôpital, ex-chanteur de romances, ***le doyen des gardes nationaux de France***, âgé de 85 ans, et qui, il y a six ans encore, prenait des leçons de polka ! homme entièrement postiche, avec corset, toupet, fausses dents, faux mollets et œil de verre, le tout répondant au nom de Gervais.

Ensuite il y a eu un petit Bossu, un vrai Mayeux, qui faisait un drôle d'effet. Mais celui-là est un homme de mérite, un avocat nommé DU TRAVERSAIN.

Troisième épisode : mon ami le marquis Le Froid de Méreaux, compositeur de musique, homme charmant d'ailleurs, autrefois l'amant et presque l'ami de la Damoreau, s'est flanqué par terre sur l'estrade, en allant chercher l'Étoile.

J'ai entendu l'Empereur demander à M. Pietri, s'il était parent du Préfet de police. – Car je m'étais placé le plus près possible, au bas de l'estrade, dans un angle, derrière un vase de fleurs. – Mais je n'ai pu m'approcher davantage de Leurs Majestés. Le cardinal de Bonnechose m'a intercepté l'impératrice. C'est à grand-peine que j'ai donné la main au général Fleury. – En résumé la réception ***a été très bien***. Tout le monde, je crois, s'est en retourné content.

Il est maintenant minuit. Voilà votre dernier dimanche de cette année qui vient de finir. Je pense à ceux de l'année prochaine.

Et je me mets à vos pieds, Princesse, en vous assurant que je suis

entièrement à vous.

À AGLAÉ SABATIER

[Croisset, 3 juin 1868 ?]

Mieux vaut tard que jamais, ma chère Présidente, c'est moi !

Vous croyez que je n'ai plus pensé ni à vous, ni à votre tableau. Pas du tout ! pas du tout.

Mais j'ai remis de jour en jour à aller vous voir ou à vous écrire, ayant eu du reste une foison de petits tracas, pendant mes quatre mois de séjour à Paris. Il est inutile que je vous en ennuie.

Bref, voici ce que m'a conseillé Chennevières. Il faut que Meissonier, ***lui-même***, prie M. Petit de faire passer ladite toile dans une vente où il y en aura d'autres de lui.

C'est là, selon Chennevières, la meilleure chance de profit. – Il vous connaît du reste parfaitement et vous pouvez vous adresser à sa personne.

En désespoir de cause seulement, resterait à tenter une démarche près de la Princesse.

Voilà, ma belle amie, tout ce que j'ai à vous dire. Car vous savez depuis longtemps que je vous aime et de toutes les façons.

Je vous baise les deux mains jusqu'aux épaules et les deux pieds jusqu'où il vous plaira, étant absolument

Vôtre.

Croisset près Rouen, mercredi 3 juin.

À GEORGE SAND

[Croisset,] vendredi soir [5 juin 1868].

J'ai reçu vos deux billets, chère Maître :

1° Dans l'un vous m'annonciez la délivrance de Mme Lambert. Et je m'en réjouis pour vous. Vous souvient-il que j'avais émis des doutes sur le diagnostic ? ***a priori***, sans rien savoir, tant je connais la boutique.

2° Dans l'autre, vous m'envoyez pour remplacer le mot ***libellules*** celui d'***alcyons***. Georges Pouchet m'a indiqué celui de ***gerre*** des lacs (genre *Gerris*). Eh bien ! ni l'un ni l'autre ne me convient, parce qu'ils ne font pas tout de suite image pour le lecteur ignorant. Il faudrait donc décrire ladite bestiole ? Mais ça ralentirait le mouvement ! Ça emplirait tout le paysage ! Je mettrai ***des insectes à grandes pattes***, ou ***de longs insectes***, ce sera clair et court.

Peu de livres m'ont plus empoigné que *Cadio* et je partage entièrement l'admiration de Maxime.

Je vous en aurais parlé plus tôt si ma mère et ma nièce ne m'avaient pris mon exemplaire. Enfin, ce soir, on me l'a rendu. Il est là sur ma table, et je le feuillette, tout en vous écrivant.

Et d'abord, il me semble que ***ça doit avoir été comme ça*** ! Ça se voit, on y est et on en palpite. Combien de gens ont dû ressembler à Saint-Gueltas, au comte de Sauvières, à Rebec ! et même à Henri, quoique les modèles aient été plus rares. Quant au personnage de Cadio, qui est plus d'invention que les autres, ce que j'aime surtout en lui, c'est sa rage féroce. ***Là*** est la vérité locale du caractère. L'humanité tournée en fureur, la guillotine devenue chose mystique, l'existence n'étant plus qu'une sorte de rêve sanglant, voilà ce qui devait se passer dans des têtes pareilles. Je trouve que vous avez une scène à la Shakespeare : celle du délégué de la Convention avec ses deux secrétaires est d'une force inouïe. C'est à faire crier ! Il y [en] a une aussi qui m'avait fortement frappé à la première lecture : la scène où Saint-Gueltas et Henri ont chacun des pistolets dans leur poche. Et bien d'autres ! Quelle splendide page (j'ouvre au hasard) que la page 161 ?!

Dans la pièce, ne faudrait-il pas donner un rôle plus long à la femme légitime de ce bon Saint-Gueltas ? Le drame ne doit pas être difficile à tailler. Il s'agit seulement de le condenser et de le raccourcir ? Si on vous le laisse jouer, je vous réponds d'un succès effrayant. Mais la censure ?

Enfin, vous avez fait un maître livre, allez ! et qui est ***très amusant***. Ma mère prétend que ça lui rappelle des histoires qu'elle a entendues étant enfant. À propos de Vendée, saviez-vous que son grand-père paternel a été, après M. de Lescure, le chef de l'armée vendéenne ? Ledit chef s'appelait M. Fleuriot d'Argentan. Je n'en suis pas plus fier pour ça. – D'autant plus que la chose est problématique, car le père de ma mère, royaliste violent, cachait ses antécédents politiques !

Elle va, dans quelques jours, s'en aller à Dieppe, chez sa petite-fille. – Je serai seul une bonne partie de l'été, et me propose de piocher vigoureusement :

Je travaille beaucoup et redoute le monde,
Ce n'est pas dans les bals que l'avenir se fonde.

Camille Doucet.

Mais mon sempiternel roman m'assomme parfois d'une façon incroyable ! Ces minces particuliers me sont lourds à remuer ! Pourquoi se donner du mal sur un fond si piètre !

Je voulais vous en écrire très long sur *Cadio*. – Mais il est tard et les yeux me cuisent. Donc, merci tout bonnement, ma chère Maître.

Je vous aime et vous embrasse.

Amitiés à Maurice.

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Croisset,] mercredi soir [10 juin 1868].

Je commençais à m'inquiéter de vous, Princesse. Votre bonne lettre, heureusement, est venue, hier, me rassurer.

Vous vous plaignez « du Monde » qui vous occupe. Il est peu de personnes pourtant sur lesquelles il ait moins d'influences. Il n'a pu entamer votre nature, et de toutes les calomnies imaginables ou inimaginables, il y en a une qu'on [ne] se permettra jamais : c'est de vous accuser d'être banale. Prudhomme (permettez-moi de vous le dire, Princesse) est très loin de vous, ne serait-ce que par l'écriture. Vous

n'avez rien de « Brard et Saint-Omer » et vos lettres ressemblent à ces grandes dames turques qui laissent voir des yeux splendides à travers la gaze.

Dans vos lignes, à première vue, on saisit, çà et là, des choses charmantes et on est dépité de ne pas voir le reste. Mais on y revient ; ce sont des acquisitions graduelles.

Tout cela est pour m'excuser de ne pouvoir répondre à une question que vous me faites sur le ménage Taine. C'est, du reste, le seul endroit de votre lettre qui me soit resté obscur.

Mais certainement ! je tiendrai ce que vous avez l'amabilité d'appeler « ma promesse ». Je n'ai rien de mieux à faire, et je ne ferai jamais rien qui me soit plus agréable ! Le mois de juillet ne se passera pas sans que vous ayez ma visite. Il me semble qu'il y a très longtemps que je ne vous en ai fait.

L'Empereur ne se doute pas du prodigieux développement qu'il a donné à la cuisine rouennaise ! On ne fait que banqueter pour se réjouir des croix d'honneur distribuées par Sa Majesté. Je suis même forcé d'assister lundi prochain à un de ces festins.

Non ! je ne connais pas le livre de Robert Halt. J'en ai entendu parler à des gens de goût qui, comme vous, le trouvaient remarquable.

Quant au mien, il me faut encore une grande année de travail acharné avant de l'avoir fini. Vous plaira-t-il, au moins ! Quelle folie, n'est-ce pas, de se donner tant de mal pour arriver souvent à d'aussi piètres résultats ? Mais l'Art, en soi, est une bonne chose, quand tout le reste vous

manque. À défaut du Réel, on tâche de se consoler par la fiction. C'est là notre secret, à nous autres, racleurs de guitare.

La vie a pourtant de bons jours, ceux où l'on est près de vous, Princesse, et où je puis vous baiser les deux mains, en vous assurant, une fois de plus, que je suis

Entièrement à vous.

À JULES DUPLAN

[Croisset, 14 juin 1868.]

L'important c'est que tu aies rapporté ta peau, mon cher vieux ! tu m'as donné de belles inquiétudes cet hiver. – Et pas plus tard que ce soir, j'allais écrire encore à Blamont pour avoir de tes nouvelles.

Il aurait mieux valu revenir avec beaucoup de piastres ! mais enfin…

Oui ! tu n'as pas de chance, c'est vrai, mon pauvre bonhomme !

Repose-toi ! soigne-toi ! s'il y a ***le moindre doute*** sur la cause de tes souffrances physiques, fais donc moi le plaisir de consulter un ***vrai*** médecin (***rara avis !***) ; prends sous le bras Georges Pouchet et dis-lui qu'il te mène chez Robin. J'ai la plus extrême confiance en lui.

Quand tu te seras débarrassé de tes affaires les plus urgentes, viens donc m'embrasser, nom d'un pétard ! nous fumerons quelques pipes ensemble et je t'offrirai une forte platée de mon roman.

À moins que tu ne préfères venir quand les gens du Rocher seront partis pour Baden ?

Je ne bougerai pas de tout l'été. Ma mère en passera une bonne partie à Dieppe et à Ouville. Donc je serai seul. – D'ici à une quinzaine environ.

Dès que tu auras un moment, écris-moi.

Je te bécote sur les deux joues.

Ton

Croisset, dimanche soir.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Croisset,] mercredi 17 juin [1868].

Êtes-vous à Vichy ? Allez-vous partir pour Vichy ? Ou êtes-vous revenus de Vichy ? En tout cas, je vous envoie le bonsoir rue Saint-Georges.

Et d'abord, le bruit, ça se calme-t-il un peu ? Moi, j'étais si profondément agacé en revenant ici, que j'ai été plusieurs jours encore sans pouvoir dormir. À trente-trois lieues de distance, j'entendais les maçons ! Ce serait un joli [sujet de] thèse médicale que celui-ci : « De l'influence de la bêtise parisienne sur le développement de la folie. »

Et, à ce propos, quel est ce « quelqu'un » qui me croyait fou ? […]

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 21 juin [18]68.

Me voilà encore à t'embêter avec l'adresse de M. Du Camp que tu ne m'as jamais donnée bien que tu lui aies fait parvenir une lettre de moi, et ***à qui (lui)*** je n'ai pas songé à la demander en dînant avec lui à Paris. Je viens de lire son livre des ***Forces perdues***. Je lui avais promis de lui en dire mon avis, et je lui tiens parole. Écris l'adresse et donne au facteur, et merci.

Te voilà seul aux prises avec le soleil, dans ta villa charmante ? Que ne suis-je la… rivière, qui te berce de ***son doux murmure*** et qui t'apporte la fraîcheur dans ton antre ! Je causerais discrètement avec toi entre deux pages de ton roman et je ferais taire ce fantastique grincement de chaîne que tu détestes et dont l'étrangeté ne me déplaisait pourtant pas. J'aime tout ce qui caractérise un milieu, le roulement des voitures et le bruit des ouvriers à Paris, les cris de mille oiseaux à la campagne, le mouvement des embarcations sur les fleuves. J'aime aussi le silence absolu, profond, et en résumé j'aime tout ce qui est autour de moi, n'importe où je suis. C'est de ***l'idiotisme auditif,*** variété nouvelle. Il est vrai que je choisis mon milieu et ne vais pas au Sénat ni autres mauvais lieux.

Tout va bien chez nous, mon troubadour. Les enfants sont beaux, on les adore. Il fait chaud, j'adore ça. C'est toujours la même rengaine que j'ai à te dire, et je t'aime comme le meilleur des amis et des camarades. Tu vois, ça n'est pas nouveau. Je garde bonne et forte impression de ce que tu m'as lu. Ça m'a semblé si beau qu'il n'est pas possible que ce ne soit pas bon. Moi, je ne fiche rien, la flâne me domine. Ça passera. Ce qui ne passera pas, c'est mon amitié pour toi.

G. SAND.

Tendresses des miens, toujours.

À JULES DUPLAN

[Croisset,] vendredi [26 juin 1868].

Mon cher Vieux,

Fais-moi le plaisir de me rendre le service suivant.

Tu n'es pas sans savoir que j'ai cuydé crever de rage, tant on faisait de bouzin dans mon logis du boulevard du Temple.

Je me propose d'aller à Paris dans une quinzaine. Mon tapissier m'écrit que mon gîte est inhabitable. Mais mon concierge prétend le contraire. Tu serais bien aimable la semaine prochaine d'aller voir toi-même ce qui en est et de me l'écrire.

Y a-t-il encore des maçons ?

N'empeste-t-on pas trop la peinture ?

J'ai besoin de retransporter ma binette dans la capitale :

1° pour lire encore quelques journaux sur 48,

2° pour aller passer deux jours dans la forêt de Fontainebleau (tu serais même un brave si tu m'accompagnais dans cette excursion. – Nous tâcherons de retrouver la cabane de Cœur-d'acier).

3° J'irai aussi chez la Princesse,

et 4°, je t'embrasserai enfin, sacré nom de Dieu !

Est-ce toujours Legrand qui te soigne ? Est-il bien ***sûr*** de son diagnostic ?

Pourquoi ne vas-tu pas voir Robin ?

Mansion est depuis 6 semaines chez Monseigneur ! Il y couche, mange et boit. Vois-tu le tableau !

N.B. – Léonie est emmerdée dudit Mansion.

Adieu ou plutôt à bientôt.

Ton vieux.

Je compte sur toi, à Croisset, pour août comme il est convenu.

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Croisset, 27 juin 1868.]

Comment ! « des excuses », Princesse ? – Et de quoi donc ? « Si vous l'avez encore » (cette lettre). Je crois bien ! et les autres aussi ! Rien de vous n'est à perdre.

D'ailleurs, voici la phrase en question, que je m'étonne maintenant de n'avoir pas lue couramment : « Je suis sûre que la vue de ce ménage nous laissera la sécurité pour leur

avenir. Mais ne sommes-nous pas curieux, qu'en pensez-vous ? »

Quant à l'incident nouveau, je trouve que ce bon Sainte-Beuve n'a pas été très philosophe ? Il me semble qu'à sa place, j'en aurais ri. Je me vante peut-être. Mais il y avait, je crois, mieux à faire qu'à *se fâcher* ?

Je voudrais vous retrouver dans la correspondance de Voltaire une lettre qu'il envoyait à Thieriot dans une circonstance analogue. Mme Du Deffand le déchirait, en arrière, tout en lui faisant des cajoleries. On l'avertit de la chose, et il répond là-dessus d'un ton supérieur, le ton d'un homme qui connaît les Hommes et les Femmes.

L'aventure est extrêmement comique, du reste, et m'a fait rire. Je vous remercie de me l'avoir communiquée. Elle rappelle un peu la scène des billets, dans le dernier acte du *Misanthrope*. Mais quelle étourderie ! C'est inexplicable !

Quant aux *Conseils pratiques* que vous me donnez, Princesse, je vous en suis très reconnaissant, et j'en ferai mon profit.

Nous en causerons. C'est une raison de plus pour désirer être auprès de vous.

Je me mets à vos pieds et suis votre très affectionné et dévoué.

Samedi soir.

À FRÉDÉRIC FOVARD

[Croisset, 28 juin 1868.]

Mon cher Ami,

Ma mère te prie d'écrire à Bonenfant pour lui dire de faire estimer la ferme de l'Isle. C'est là ce qu'il faut faire d'abord, n'est-ce pas ?

N'est-ce pas pour M. Demeufve qui en a envie ?

Avec une chaleur pareille à la tienne, je te serre la dextre.

Ton

Tu me verras probablement vers la fin de juillet.

Dimanche soir.

À CHARLES-EDMOND CHOJECKI

Croisset, lundi soir [29 juin 1868.]

Cher Ami,

C'est encore moi.

Pouvez-vous me donner le renseignement suivant ? Louis Blanc a publié sous Louis-Philippe la ***Revue du progrès*** et ***Le Monde*** ?

J'aurais besoin de ces deux feuilles !

Cette publication a commencé, je crois, vers 1839 ? Durait-elle encore en 1847 ? Le Sénat la possède-t-il ? Y a-t-il moyen de la tirer subrepticement de ladite boutique ? Une fois bien entendu que les séances de cet Établissement seront closes.

J'espère vous voir à Paris vers la fin de juillet.

Mille tendresses chez vous et à vous.

À SA NIÈCE CAROLINE

Croisset, mardi, 3 heures [30 juin 1868].

Mon Loulou,

Ta grand-mère me charge de te dire que : jeudi prochain (après-demain), elle compte partir de Rouen à 11 h 45 et espère te voir à la gare.

J'aurais bien du plaisir à l'accompagner, pour bécoter ta bonne fraîche mine. Mais le sacerdoce me retient !

Quand je reviendrai de Paris, je pousserai tout droit jusqu'à Dieppe, afin d'aller jouir un peu de ton « hospitalité dans ta délicieuse villa ». Ce ne sera pas, je crois, avant le milieu du mois d'août ?

Tu sais que nous avons eu hier, à dîner, Censier et le ménage Lapierre. Eh bien ! cette petite fête de famille a été réellement charmante. On n'était pas stupide comme la dernière fois. Au contraire ! et ce bon Didier n'a même dit de mal de personne. – De qui a-t-on dit du bien ? De ma belle nièce ! Les oreilles ont dû t'en corner, mon loulou.

Je n'ai encore aucun détail sur la représentation dramatique de dimanche dernier, chez ton ami Pinel. Fortin m'a l'air perdu par le théâtre ? Sérieusement, il a le bourrichon très monté.

Je viens de voir ton ancien modèle, Valentine, passer en canot sous ma fenêtre. Elle pêchait avec son papa. Voilà toutes les nouvelles.

Et quel beau temps ! Je pense bien à toi, ma Caro, et te regrette.

Un bon baiser sur les deux joues.

Ton vieux ganachon.

Amitiés à Ernest, bien entendu.

***

Je trouve que ta grand-mère va beaucoup mieux, physiquement, et moralement surtout.

Tu me donneras de ses nouvelles fréquemment. Je compte sur toi pour cela.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset, 3 juillet 1868.]

Mon Loulou,

Dis à ton mari qu'il garde MON argent. Je n'en ai pas besoin maintenant. Je le prendrai quand j'irai vous voir, ce qui, du reste, ne tardera peut-être pas beaucoup !

Croiras-tu qu'hier, pour aller de la rue Verte à la rue Bihorel, ***je me suis perdu !!!*** J'ai été une grande demi-heure à faire cette course par un soleil et des pentes de terrain atroces ! De plus, comme je suis revenu à pied jusqu'à la place Henri-IV, je cuydais crever de fatigue. J'en ai encore des cloches aux pieds, et me sens brisé.

Adieu, chère Caro, je t'embrasse tendrement.

Ton vieux CRUCHARD.

Écris-moi. Tes gentilles lettres me font plaisir.

Merci du billet de ce matin.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

Croisset, vendredi 4 [3] juillet [1868].

Premièrement, mes très chers Bons, cent milliards de compliments pour l'acquisition Tourbey. Ce sont là de ces vrais bonheurs ! dont on se réjouit et qu'on envie. Si bien que ces deux sentiments (style Thiers) se partagent mon âme. Sérieusement et sans blague je suis bien content de savoir que vous serez enfin tranquilles ! Sacré nom de Dieu !

Quand emménagez-vous ? Il me tarde de vous voir là-dedans.

Secundo, vous seriez bien gentils de retarder votre séjour chez la Princesse jusqu'au 26 (au lieu du 20). Je ne serais pas libre avant cette époque. D'ici là je vais chez mes nièces, puis à Fontainebleau, à Nogent et à Paris. – Mais dans trois semaines je n'aurai rien de mieux à faire que

d'être avec vous à Saint-Gratien. – Ça m'embêterait de n'y pas avoir votre compagnie.

Je savais l'histoire de la Princesse Julie, ***bien entendu***. Je possède même une copie du morceau ! et me propose de faire causer les personnages !

Vous seriez bien gentils de me répondre ***tout de suite*** et de me dire comment vous allez.

Je partirai de Croisset mercredi prochain. Au-delà de ce terme, je ne sais trop quelle adresse vous donner. –

Je vous embrasse sur vos quatre joues comme je vous aime, c'est-à-dire très fort.

Un mot, hein ?

À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE

Croisset, 5 juillet 1868.

Comment se fait-il, chère Demoiselle, que je retrouve sur ma table une lettre de vous datée du 13 avril ? Je ne vous ai donc pas répondu ? Cela se peut-il ? Comme je suis honteux !

Vous me disiez que vous aviez mal aux yeux. Souffrez-vous moins maintenant ? Et vos autres douleurs, qu'en faites-vous ?

J'ai été, à mon retour ici, assez inquiet de ma mère que j'ai trouvée très affaiblie. Elle va mieux maintenant, Dieu

merci ! Mais comme c'est triste de voir les gens que l'on aime vieillir ! Ou plutôt comme tout est triste, n'est-ce pas ?

Je crois comprendre vos mélancolies si profondes. Elles me paraissent incurables, car vous êtes comme Rachel, qui ne « voulait pas être consolée » ; vous ne voulez pas guérir. Se plaire dans sa douleur est le dernier terme de la tristesse. Avez-vous au moins été à Nantes entendre un opéra ? Et un jour, vous pourriez venir à Paris. Avez-vous repris votre histoire de l'Anjou ? Et vos Mémoires ? En se fixant une tâche et en l'exécutant comme une bête de somme, la vie passe assez vite.

J'ai eu pendant quelques jours, le mois dernier, la visite de notre amie Mme Sand. Quelle nature ! Quelle force ! Et personne en même temps n'est d'une société plus calmante. Elle vous communique quelque chose de sa sérénité.

Je suis toujours plongé dans mon roman. Il me faut encore une bonne année avant de l'avoir fini… et puis je ne recommencerai plus de pareilles besognes. Cette cohabitation morale avec des bourgeois me tourne sur le cœur et m'épuise. Je sens le besoin de vivre dans des milieux plus propres.

Donnez-moi quelquefois de vos nouvelles, et ne prenez jamais mon silence pour de l'oubli, car je vous plains et je vous considère comme une amie.

Tout à vous.

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Croisset, 5 juillet 1868.]

J'ai un peu tardé à répondre à Votre Altesse parce que je voulais savoir l'époque précise où il me sera possible d'aller chez elle.

Je compte donc, Princesse, user de votre hospitalité dans la dernière semaine de ce mois. J'espère néanmoins vous voir d'ici-là. Dans une huitaine de jours, probablement, j'irai vous faire une petite visite. Je ne vous ai pas vue depuis la fin de mai, c'est long, pour moi.

Mais l'histoire de la fameuse ***page*** se répand ! On m'a envoyé ce matin un numéro du ***Figaro*** où l'anecdote est racontée ! On vous y prête un mot assez drôle et qui, n'étant pas bête, doit être vrai.

J'ai reçu, il y a quelques jours, une lettre des de Goncourt. Ils me parlent fort peu de leur santé et beaucoup de leur nouvelle maison. J'ai peur de retrouver encore des maçons dans la mienne. Mais la perspective de Saint-Gratien me calmera.

Quant à l'ami Taine, vous avez raison, il sera heureux ***quand même***. Je ne le crois pas capable de sentiments violents ? Une grande souffrance et une grande ivresse doivent lui être étrangères ? Tant mieux pour lui ! Ne trouvez-vous pas qu'il a l'air né-marié ?

C'est un homme moderne. Moi, je suis un fossile. Il est plein de calme et de raison. Moi, un rien me trouble et m'agite. Donc je l'envie profondément.

Je me mets à vos pieds, Princesse, et vous baise les deux mains, en étant votre très affectionné.

Croisset, dimanche.

À GEORGE SAND

Croisset, dimanche 5 juillet [1868].

Eh bien, moi aussi, c'est « la même rengaine », chère Maître, je vous aime, na, et beaucoup ! De plus, j'ai la fatuité de croire que vous n'en doutez pas. ***Il faudra*** revenir ici à l'automne et passer un long temps, conjointement. C'est d'ailleurs ***juré***. Votre ami va prendre un peu d'air. Après-demain, je m'en vais chez mes deux nièces jusqu'à la fin de la semaine. Puis, de là à Fontainebleau (pour mon bouquin) et à Paris. Je ne serai revenu ici que dans les premiers jours d'août. – À partir du 12 écrivez-moi donc au boulevard du Temple, 42.

J'ai violemment bûché depuis six semaines. Les patriotes ne me pardonneront pas ce livre, ni les réactionnaires non plus ! Tant pis ; j'écris les choses comme je les sens, c'est-à-dire comme je crois qu'elles existent. Est-ce bêtise de ma part ? mais il me semble que notre malheur vient ***exclusivement*** des gens de notre bord ? Tout ce que je trouve de christianisme dans les révolutionnaires m'épouvante ! Ainsi voilà deux petites notes qui sont là sur ma table :

« Ce système (le sien) n'est pas un système de désordre. Car il a sa source dans l'Évangile, et de cette source DIVINE ***ne peuvent découler*** la haine, les guerres, le froissement de tous les intérêts, car la doctrine formulée de l'Évangile est une doctrine de paix, d'union et d'amour » (L. Blanc).

« J'oserai même avancer qu'avec le respect du dimanche s'est éteinte dans l'âme de nos rimeurs la dernière

étincelle du feu poétique. On l'a dit : sans religion, pas de poésie ! » (Proudhon).

À propos de celui-là, je vous ***supplie***, chère Maître, de lire à la suite de son livre sur la célébration du dimanche, une histoire d'amour intitulée, je crois, ***Marie et Maxime***. Il faut connaître ça pour avoir une idée du style des ***Penseurs***. C'est à mettre en parallèle avec ***Le Voyage en Bretagne***, du grand Veuillot ! dans ***Çà et là***. Ce qui n'empêche pas que nous avons des amis très admirateurs de ces deux messieurs. En revanche on ***blague Voltaire***.

Quand je serai vieux, je ferai de la critique ; ça me soulagera. – Car souvent j'étouffe d'opinions rentrées. Personne, mieux que moi, ne comprend les indignations de ce brave Boileau contre le mauvais goût : « Les bêtises que j'entends dire à l'Académie hâtent ma fin. » Voilà un homme !

Toutes les fois, maintenant, que j'entends ***la chaîne*** des bateaux à vapeur, je songe à vous, et ce bruit-là m'irrite moins, en me disant qu'il vous plaît. Quel clair de lune il faisait cette nuit sur la rivière !

Je suis complètement seul depuis huit jours. Ma mère est chez Caroline. Elle va mieux, physiquement et moralement.

Amitiés aux vôtres. Et à vous mille tendresses.

À FRÉDÉRIC FOVARD

[Croisset, 6 juillet 1868.]

Mon cher Ami,

La ferme a été demandée par M. Demeufve qui en a offert 60 mille francs. Nous avons demandé 70, il y a un an, et l'affaire en est restée là. N'est-ce pas la même demande ?

Nous attendons les offres.

Tout à toi.

Il faisait si chaud hier que je perdais la boule.

Lundi matin.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset, mercredi 8 juillet 1868.]

Chère Caro,

Je prendrai demain le train qui part pour Dieppe à 11 h 45 mn. Je compte te voir un moment et te laisser ma cantine. Puis vendredi je coucherai chez toi, et samedi à Paris. Mais je reviendrai à Dieppe en revenant de Paris.

Tu serais bien aimable de me retenir tout de suite une voiture pour Ouville.

Adieu, mon loulou, à bientôt.

Ton vieux CRUCHARD.

À JULES DUPLAN

[Croisset, 8 juillet 1868.]

Cher Vieux,

Je perds mon temps ici, d'une façon abominable, au lieu d'être à Paris où j'ai pour une quinzaine d'occupations.

Malgré l'état de mon logis il faut que je m'y rende (à Paris).

Tu serais bien aimable de me retenir un appartement dans ton quartier.

Prends-moi ***sur le boulevard*** une chambre et un salon. Tâche que ce soit propre et que le prix ne dépasse pas 10 francs par jour. – Si on pouvait manger dans l'hôtel, ça me serait commode.

Tu peux retenir l'appartement pour samedi soir.

Je vais de ce pas à Dieppe (chez Mme Commanville, Neuville, Dieppe).

J'en partirai samedi à midi et arriverai à Paris à 4 h 20.

Je me transporterai immédiatement chez toi : 1° pour savoir où je loge et 2° pour dîner ensemble. Lâche ta vieille ce samedi-là. Préviens-la d'avance. Il me tarde d'embrasser ta binette. Moi je délaisserais pour toi CELLES ***dont tu es jaloux***.

Si ton samedi était ***forcément*** pris, écris-moi à Dieppe.

Je te demande pardon de t'embêter avec mon hôtel. Mais rien n'est abominable comme de se trimballer d'auberge en auberge avec des paquets sur son fiacre.

Tu peux dire que je garderai le logement (s'il me convient, bien entendu) une quinzaine.

Tu m'as rendu un vrai service en allant au boulevard du Temple. M. mon concierge n'a pas répondu à ***deux*** de mes lettres ; sans toi j'aurais été dans une belle fureur samedi soir. Note que j'ai manqué crever de rage dans ce bougre de logement-là au mois de mai dernier. Il est vrai qu'on me l'a augmenté. Je vais avoir, le 15, 350 francs à payer.

Donc à samedi, cher vieux.

Je t'embrasse.

Ton.

Sur le boulevard pourvu que ce ne soit pas au Grand Hôtel, pas un bazar de putains. J'aurai assez de toi, mon Ange !

Croisset, mercredi, 10 heures du matin.

MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE À GUSTAVE FLAUBERT

Angers, ce 10 juillet 1868.

Votre lettre, cher Monsieur et ami, m'a fait du bien. Je croyais que vous m'aviez tout à fait oubliée ! Je ne m'en étonnais pas, je suis si peu de chose comparée à vous ! J'ai besoin de vous dire tout ce que j'ai fait et n'ai pas fait depuis le 13 avril. D'abord, au moment où j'espérais aller à Nantes, cinq familles de cette ville ont été empoisonnées par des farines vendues par un boulanger. Une jeune fille de commerçant, venue en vacances chez ses parents, en est morte en

quelques heures. Cela m'a vivement effrayée, le poison m'a toujours frappée de peur. J'avais à peine 5 ans lorsque je vis mourir des tourterelles que ma mère aimait beaucoup et qui s'empoisonnèrent avec du poison mis dans nos greniers pour les rats. Pendant plus d'un an, je me croyais empoisonnée ; c'était mon idée fixe. J'ai donc été effrayée d'aller à Nantes et pour moi et pour mon malade. J'ai voulu vaincre cette impression et mon médecin, me voyant si malade, a jugé prudent de me conseiller de rester. Lorsque j'avais cru partir, j'avais pris en amour tout ce qui m'entourait, mon jardin, mes fleurs, et lorsque j'ai été condamnée à rester, j'ai pris tout cela dans un affreux dégoût. J'ai donc été privée de l'accomplissement d'un de mes désirs les plus ardents, voir, entendre un opéra. Je crois que je mourrai avant d'avoir ce plaisir, comme celui qui mourut sans voir Carcassonne ! Je ne me tiens pas pour battue, je fais chercher une maison à Nantes, mais il paraît impossible d'en trouver une pour le temps où recommence l'opéra. Je ne puis habiter qu'une avenue fermée de grille, une espèce de jardin, surtout à cause d'une petite chienne que j'ai élevée avec amour, toute naissante, par le grand froid de l'hiver dernier et qu'il faut promener. Enfin, mon neveu qui habite Tours m'a offert une maison toute meublée. J'aurais accepté, mais il n'y a à Tours ni théâtre, ni concerts, c'est comme Angers ; la Touraine me plaît bien mieux que Nantes, mais qu'y ferai-je sans connaissances et surtout sans opéra. J'ai un autre désir : celui de voir ma ville natale. Je crois que lorsque j'y aurai passé huit jours, ce sera assez, car dans une petite ville il n'y a que la promenade, et [je] crains encore que les 12 lieues en voiture – il n'y a pas de chemin de fer – ne fatiguent trop mon convalescent et s'il allait être plus malade, quels regrets j'aurais. Je suis donc très embarrassée. Je suis effrayée de l'hiver ; si du moins j'avais de l'opéra ! C'était pour moi un ami et je

n'avais plus besoin de rien. Voilà ce que j'ai fait pour en avoir. Lorsque le théâtre fut incendié le 5 décembre 1865, il y avait une petite salle avec un théâtre que la ville eût pu acquérir, il y avait encore un ancien théâtre qui pouvait servir, et Angers ne manque pas de vieux monuments où on peut établir un théâtre. Loin de là, la ville laissa acheter le petit théâtre par les prêtres de l'Adoration perpétuelle et concéda gratuitement, et sans conditions artistiques, un terrain où un cirque, destiné à remplacer le théâtre, fut élevé, mais les propriétaires l'ont loué indifféremment aux écuyers, ou même, le pourraient aux ménageries s'ils le voulaient ; ce cirque est donc entièrement détourné de sa destination théâtrale. Pendant ce temps, le maire demandait à son conseil de voter les fonds pour l'érection d'un nouveau théâtre. Plusieurs membres du conseil voulaient qu'il n'y eût plus de théâtre à Angers, dans une ville de 60 mille âmes ! Que voulez-vous ? ces gens-là ressemblent aux taupes qui vivent dans les ténèbres ou aux écrevisses à la marche rétrograde. Pour obtenir l'érection d'un théâtre, le maire fut obligé de promettre à son conseil qu'il ne serait désormais accordé aucune subvention au théâtre. Trois directeurs de drames et de comédies firent successivement faillite au cirque. Cela devait être ; autrefois on donnait la salle gratuitement avec 36 000 francs de subvention. Au cirque, il faut payer 1 500 par mois de location, le droit des pauvres et se passer de subvention ; de plus l'acoustique est telle au cirque qu'on n'y entend pas du tout le dialogue. Les concerts seuls et l'opéra peuvent y être donnés, mais sans subvention et avec une lourde location, c'est impossible ; autant dire qu'Angers ne veut plus d'artistes, ni de théâtre. Pendant ce temps, le maire ne peut, ni n'ose demander une subvention à son conseil. Je lui ai proposé de faire une souscription et j'ai de suite offert une somme assez forte, mais il eût fallu que le maire et

les notabilités se missent à la tête de la souscription et ils n'en ont rien fait, et pourtant ils ont tant d'argent qu'ils n'en savent que faire et que quelques mille francs suffiraient pour avoir de l'opéra pendant l'hiver. Voyant cela, j'ai adressé une supplique à Napoléon. J'avais adressé cette supplique directement il y a deux ans, et jamais je n'en ai entendu parler. Depuis, je fus tellement inquiète de mon malade que j'oubliai tout. Il y a un mois j'eus l'idée d'adresser une nouvelle supplique au souverain afin d'obtenir que par son influence il forçât le conseil à donner une subvention ou que, le gouvernement accordant quelques mille francs, le conseil fût obligé d'en faire autant ! J'avais connu ici aux réunions des concerts, il y a bien des années, une femme d'esprit mariée à Eugène Janvier, dont le frère me rechercha longtemps en mariage. Cette dame, devenue veuve, a épousé M. Perrot ; elle écrit et vient de publier un roman au ***Journal des débats*** signé : Adèle Genevray, son nom de demoiselle. M. Perrot habite chez sa fille, la comtesse de Lepic, le frère de ce dernier est chambellan de l'empereur. J'eus donc recours à l'obligeance de Mme Perrot qui remit ma supplique à la princesse Poniatovski qui la donna à M. Piétri qui l'a remise à l'empereur. La princesse m'a envoyé la réponse de ce dernier qui, par les ordres de l'empereur, a renvoyé la supplique au ministre des Beaux-Arts, le maréchal Vaillant. Maintenant, cher Monsieur, que me conseillez-vous ? Dois-je adresser une supplique au maréchal Vaillant, et ce, dois-je considérer ce renvoi comme un gage de succès ou une preuve d'oubli ? Dites-moi ce que je dois faire ou espérer ? On m'avait conseillé d'écrire à Camille Doucet. Je l'ai fait de suite. Son secrétaire m'a répondu que M. Doucet était absent pour un mois et qu'à son retour il lui remettrait ma lettre. Je sais que M. Doucet est à Cauterets, pensez-vous que je doive lui écrire là, ou attendre son retour. Conseillez-moi sur la

marche à suivre, car je veux réussir à tout prix, seulement pour avoir de l'opéra, car, si on accordait pour avoir du drame ou de la comédie, je m'en voudrais à la mort de mes démarches. Maintenant, j'ai la ferme que j'habite, mon jardin, les vergers, les prés et une vue superbe sur les coteaux et la rivière, mais en hiver, c'est triste à mourir. Si je pouvais m'occuper, ce ne serait rien, mais j'ai des yeux que je ne conserve qu'à la condition de ne pas m'en servir, et le travail des mains me cause des douleurs très vives dans le sein gauche, il [y] a tout de suite rougeur, gonflement à l'extrémité, mon médecin dit qu'il n'y a rien à craindre, que c'est une irritation ; mais, [me] figurez-vous l'hiver enfermée sans pouvoir ni lire, ni écrire, ni travailler, il y a de quoi devenir fou. J'aime ma maison de campagne, mais je déteste Angers ; souvent j'éprouve un tel sentiment d'indignation contre cette ville maudite que je voudrais, comme Samson, l'engloutir, dussé-je m'ensevelir sous ses ruines. Vous me demandez si j'ai repris mon ***Histoire de l'Anjou*** ; depuis le mois d'août, je n'ai ni lu, ni écrit, et si je puis reprendre un jour mon travail, ce sera pour dire aux Angevins combien ils sont sots et haïssables ; il y a tant de plaisir à dire la vérité ! Je ne sais où aller passer l'hiver, ici tous mes amis sont morts ou partis. À Tours mes parents viendront bien me voir, mais je ne veux pas de simples visites. Il me faudrait au moins 2 fois la semaine de l'opéra, de bonne musique, et à défaut de cela, avoir des amis ayant mes idées qui viendraient faire de la musique, jouer et causer chez moi. Vous allez me dire que Paris me conviendrait, mais j'ai ici 18 personnes à faire vivre, mon revenu ne suffit pas à moitié, je ne vis que sur le capital. J'ai chez moi une femme qui y est depuis 52 ans, son mari, sa fille, sa petite fille, deux servantes ; au-dehors, mon filleul paralytique, marié, avec femme et enfant, domestique, puis mon malade et sa domes-

tique, dans le même local un ancien artiste dont la santé et l'âge imposent le repos. Plus chez moi un parent que des revers de fortune y ont amené. Enfin, au-dehors, une dame et son fils qui a 22 ans et qu'elle a élevé chez moi. Ensuite, nous sommes habitués à de vastes appartements, de grands jardins, au bon air, du feu en hiver dans toutes les cheminées, des vivres abondants, volaille, gibier, lait, beurre, fruits de toutes espèces ; en admettant que je n'emmènerais que la moitié de ce monde, ce serait une dépense impossible pour moi. Enfin, je les aime tous, ils se trouvent heureux, ils tiennent plus à la vie matérielle qu'à autre chose, mais moi qui vis de rien matériellement parlant, la vie intellectuelle est tout, et dans ce milieu hostile et antipathique, je me sens mourir de tristesse et d'ennui ! Comment faire ? n'aurai-je donc jamais mon jour, mon heure ! J'ai été bien touchée du sentiment que vous m'exprimez en parlant de madame votre mère. J'ai soigné la mienne pendant 20 ans et elle est restée mon meilleur et mon plus puissant amour ! Nul ne la remplacera dans mon cœur. Je dois être plus âgée que madame votre mère, j'ai eu 67 ans la veille de la Toussaint. Il est affreux d'être condamné, dès en naissant, à mourir jeune ou à voir mourir ceux qu'on aime. Quand je posséderais tous les biens de ce monde, la nécessité de souffrir et de mourir me rendrait encore inconsolable. Voir souffrir et mourir, même les êtres les plus infimes de la création, me rend malheureuse ! La fibre humaine est si sensible en moi, qu'il me semble souffrir et mourir avec tout ce qui souffre et meurt. Vous avez vu Mme Sand, j'envie votre bonheur, car je l'admire et l'aime comme ce qu'il y a de plus parfait au monde. Elle est calme, sereine, c'est que ses convictions et sa foi sont à l'abri du doute, elle est bien plus forte et bien plus grande que nous. On m'a lu sa ***Mademoiselle Merquem*** mais pour moi sa ***Lélia*** est le chef-d'œuvre des chefs-

d'œuvre, ce livre ne peut épuiser mon admiration, c'est moi-même que j'y lis, sa première lecture fut pour moi une révélation, de moi à moi-même. Et vous, cher Monsieur, nous donnerez-vous un chef-d'œuvre comme ***Madame Bovary*** ? Jamais rien ne m'a si vivement émue, ni laissé une trace aussi profonde dans mon âme. Écrivez toujours ainsi et vous n'aurez pas un égal, ni un rival en littérature. Je finis en vous disant à quel point le clergé est puissant ici. À quelques lieues d'Angers est mort un général Borgilla, respectable vieillard ayant reçu l'extrême-onction, en sorte qu'on pouvait dire qu'il était mort ***muni*** des sacrements de l'Église, phrase si souvent ***menteuse***, que depuis quelque temps on a pris l'usage de mettre aux lettres de faire-part ; quelque muni que fut le général, on a refusé de l'enterrer, malgré les instances des magistrats d'Angers, près de l'évêque. Alors la cour impériale, tout le barreau, le préfet d'Angers, le général, ne sont pas allés à la procession de la Fête-Dieu, le maire seul et ses adjoints y figuraient. Pendant ce temps, un pasteur protestant enterrait le général Borgilla et son convoi était suivi d'une foule imposante. Depuis, pendant la procession faite dans l'intérieur des hospices, un interne ayant été aperçu dans sa chambre avec son chapeau sur la tête, a été apostrophé par l'aumônier et la supérieure et condamné par les administrateurs à perdre sa place. Ajoutons que sa famille est pauvre. Nous marchons droit à l'Inquisition et elle existe déjà moralement. Adieu, cher Monsieur et ami, réfléchissez et donnez-moi un conseil pour réussir à avoir l'opéra. Toute à vous.

M.-S. LEROYER DE CHANTEPIE.

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Croisset, 12 juillet 1868.]

Je suis bien content de ce que vous dites de ***Lui***, Princesse. Tout ce qui vous a fait plaisir, ***là-bas***, m'en fait aussi, par contrecoup.

La mesure dernière, dont j'ai appris la nouvelle ce matin, m'a réjoui. Car vous savez que je garde une forte dent contre un de ces Messieurs, lequel me paraît, d'ailleurs, d'une maladresse insigne.

Il me semble (ou plutôt, je sens) que vous, aussi, vous n'en êtes pas fâchée ? Est-ce vrai ? Je le saurai mercredi prochain, car j'espère, ce jour-là, vous voir. Dès mon arrivée, je me précipiterai rue de Courcelles, suivant ma coutume indiscrète. – Il me tarde de vous baiser les deux mains, Princesse, et de vous dire, encore une fois, que je suis

Tout à vous.

Croisset, dimanche matin.

À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE

Paris, 15 juillet [1868].

Chère Demoiselle,

À mon retour de Fontainebleau, je trouve votre lettre qui m'est envoyée de Croisset, et je réponds de suite à votre question touchant l'Opéra.

Ce que je vous conseille, c'est de ne rien faire, car vous n'arriverez à rien. On ne peut pas forcer une ville à avoir un

théâtre malgré elle. Sur quels fonds serait prise la subvention ? L'empereur, je crois, n'y peut rien du tout.

Je connais Camille Doucet, mais il n'est pas à Paris maintenant.

La question des théâtres me paraît, du reste, près de se vider par la mort. Après trois ans, si cela continue, personne ne voudra plus aller au spectacle.

Le mieux est de venir entendre de la musique à Paris et de laisser là quelque temps votre hôpital, c'est-à-dire tous les gens dont vous vous êtes chargée.

Je vous demande pardon de vous écrire si laconiquement. N'en croyez pas moins à ma sincère affection.

P.-S. – Je serai de retour à Croisset vers le 15 août.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Croisset, 16 juillet 1868.]

Mes chers Bons,

Voulez-vous m'envoyer ***illico*** l'adresse du petit hôtel avenue de l'Impératrice, celui qui coûte 60 mille francs et que vous vouliez acheter.

C'est un renseignement que j'ai promis et oublié de donner.

À dimanche.

Je serre vos deux dextres.

Jeudi matin.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris,] mercredi, 10 heures [22 juillet 1868].

Mon Caro,

Qué chaleur ! qué chaleur ! qué chaleur ! Nonobstant, ton vieux Cruchard se porte très bien. Je vois avec plaisir qu'il en est de même de vous tous. Garde ta bonne-maman le plus longtemps possible, puisqu'elle se trouve si bien dans ton logis. Je ne le crois pas assez grand pour contenir quatre personnes à la fois et peut-être ferai-je mieux de ne venir chez toi qu'une fois les dames Vasse parties ? Ce n'est pas l'envie de revenir chez toi qui me manque, je t'assure !

Je compte être chez la Princesse mardi prochain. J'y resterai une huitaine. Après quoi je retournerai à Fontainebleau, resterai encore un jour à Paris et *revolerai* vers la Normandie.

Arrange-toi pour garder ton monde jusqu'à mon arrivée, si tu veux de moi en même temps que lui. (Voilà une phrase !)

Je regrette de ne pas te donner *des leçons de char*. Tu sais que j'ai là-dessus des prétentions et des Principes. Ça me serait agréable aussi de prendre des bains de mer.

Quelle gentille lettre tu m'as écrite hier, mon loulou !

Embrasse pour moi ta bonne-maman et Ernest. Je bécote ta bonne mine fraîche.

Ton vieux.

À IVAN TOURGUENEFF

Paris, boulevard du Temple, 42.
25 juillet [1868].

Mon cher Tourgueneff,

Ceci est tout bonnement pour vous rappeler votre promesse ! Vous deviez être à Paris à la fin de juillet ou au commencement d'août ? Quant à moi, m'y voilà et je vous attends.

Afin de ne pas vous faire faire de démarches inutiles, je vous envoie mon programme : du 30 juillet (jeudi prochain) au 8 août je serai à Saint-Gratien chez la princesse Mathilde. Puis je reviendrai deux jours à Paris. J'en passerai, ensuite, deux autres à Dieppe chez une de mes nièces. Puis je reviendrai à Croisset pour y reprendre mon bouquin.

Il faut que nous passions quelques bonnes heures ensemble.

Je vous embrasse en vous souhaitant plus de fraîcheur qu'il n'en fait à Paris, et suis tout à vous.

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Paris,] dimanche matin [26 juillet 1868].

Puis-je venir à Saint-Gratien, *jeudi matin*, Princesse ?

Dans le cas de l'affirmative, seriez-vous assez bonne pour m'envoyer un petit mot au boulevard du Temple (42), car j'y suis revenu depuis quatre jours. Les ouvriers aussi y sont revenus ! Ce ne sont plus les maçons, mais les serruriers !!! J'aurais fui vers vos ombrages, si je n'avais été rete-

nu par la maladie d'un ami très intime que je vais voir deux fois par jour. – Et près duquel je reste une partie de mon temps.

J'ai vu Sainte-Beuve, avant-hier, il m'a paru très malade. – Mais héroïque.

Quelle abominable chaleur, n'est-ce pas ? Tout le monde répète cette phrase, et on a des figures lamentablement grotesques.

Je vous baise les deux mains, Princesse, et suis

entièrement à vous.

IVAN TOURGUENEFF À GUSTAVE FLAUBERT

Bade, Thiergartenstrasse, 3.
Mardi 28 juillet [18]68.

Mon cher Ami,

C'est bien aimable à vous d'avoir pensé à moi et de me donner, comme vous le dites, votre programme. – Je suis ici depuis quatre jours, mais malheureusement je ne suis pas revenu seul de Russie ; j'ai amené avec moi un bel accès de goutte, qui m'a pris à Moscou et m'a repris depuis mon arrivée à Bade. – Me revoilà donc dans une chaise longue, avec toutes les misères inévitables « huile de marrons d'Inde », etc., etc. – Pourtant c'est moins violent que l'année passée, et je ne perds pas l'espoir de faire mon voyage de France vers le milieu du mois prochain – et d'après le programme, je vous relancerai dans votre ***tanière***. J'avoue que je suis assez curieux de la connaître.

Je n'ai pas vu Du Camp, qui doit être ici : je n'ai pas quitté ma chambre depuis mon arrivée. Dans deux ou trois jours je pourrai peut-être faire des petites courses en voiture.

Portez-vous bien et travaillez avec appétit et tranquillité – c'est la meilleure façon. – Je vous embrasse amicalement.

Votre

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Paris, 28 juillet 1868.]

Je me propose, Princesse, de prendre après-demain le train qui part de Paris à 10 heures moins cinq minutes.

Mais je trouverai à Enghien des voitures qui me mèneront chez vous. Si parfois je manquais le train, je serais fâché d'avoir dérangé vos gens. Ne vous inquiétez donc pas de moi. Vous êtes trop bonne.

Je vais donc vous voir un peu ! J'en suis, d'avance, tout heureux.

Votre très humble et très affectionné.

MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE À GUSTAVE FLAUBERT

Angers, le 28 juillet 1868.

Cher Monsieur,

Votre réponse est dure, elle m'a fait de la peine. Vous portez un arrêt de mort contre les théâtres, autant vaudrait m'annoncer mes funérailles. Dans trois ans, dites-vous, les théâtres n'existeront plus, mais alors, ***bien*** d'autres choses auront disparu, nous-mêmes peut-être tous les premiers. Vous êtes invité à la Cour, votre mérite personnel, votre intelligence, vos relations avec les sommités politiques et littéraires doivent vous donner une grande influence. Je n'ai jamais demandé à personne un service qui pût être désagréable ou ennuyeux, mais l'intérêt bienveillant, l'amitié même que vous m'avez témoignée me persuadaient que vous seriez le premier à m'offrir votre appui pour faire réussir ma modeste demande. Ne me dites pas que l'empereur ne peut rien, il est le maître absolu de toutes les volontés, il règle les destinées de l'Europe, il peut tout, un mot de sa bouche, un signe de sa main seraient plus que suffisants pour faire obéir tous les maires et les conseils municipaux de France et Navarre. L'empereur est grand par le génie et par le cœur et je suis bien sûre que si je pouvais l'implorer moi-même, il m'accorderait ma pauvre demande ! Vous comparez ma maison à un hôpital, en effet ma vocation d'abnégation et de dévouement marquent ma place dans un hôpital. Je pense que personne n'a le droit d'abandonner les malheureux, quoique le plus grand nombre s'en dispense. J'aime ceux qui souffrent, car ceux-là me ressemblent, et sont surtout mes frères. Je n'ai point de sympathie pour les heureux de ce monde, ils sont tous trop égoïstes pour avoir besoin d'affection. Vous me dites de venir à Paris entendre l'opéra, mais croyez-vous que si je le pouvais, j'en serais réduite à mendier quelques heures de distraction pour m'aider à supporter ma triste vie. Si vous voulez que j'aille à Paris, donnez-moi la force et la santé. Ce que je demande est bien peu ! Rappelez-vous Lazare qui, à la porte du riche, aurait

bien voulu se nourrir des miettes tombées de sa table, mais personne ne lui en donnait ; ce n'était pas dureté, mais indifférence ; on l'oubliait ; ne suis-je pas ce pauvre infortuné ! Je sais que Camille Doucet est à Cauterets, je lui ai écrit, il doit arriver incessamment, et puisque vous le connaissez, c'est l'occasion de lui recommander ma demande. L'amitié ne serait qu'un vain mot si elle ne s'affirmait par des actes et non par des paroles. Jamais livre ne m'a causé une si vive impression que ***Madame Bovary***, cette œuvre vous place au rang des premiers écrivains de l'époque, alors j'ai admiré votre talent littéraire, et depuis j'ai aimé votre sensibilité et l'excellence de votre cœur et pourtant vous m'avez fait de la peine doublement, puisqu'elle me vient de vous.

Adieu, cher Monsieur, croyez à l'inaltérable amitié avec laquelle je suis

M.-S. LEROYER DE CHANTEPIE.

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 31 juillet [1868].

Je t'écris à Croisset quand même. Je doute que tu sois encore à Paris par cette chaleur de Tolède. À moins que les ombrages de Fontainebleau ne t'aient gardé. Quelle jolie forêt, hein ? Mais c'est surtout en hiver, sans feuilles, avec ses mousses fraîches, qu'elle a du chic. As-tu vu les sables d'Arbonne ? Il y a là un petit Sahara qui doit être gentil à l'heure qu'il est. Nous, nous sommes très heureux ici. Tous les jours un bain dans un ruisseau toujours froid et ombragé ; le jour, 4 heures de travail, le soir récréation et vie de polichinelle. Il nous est venu un ***Roman comique*** en tournée,

partie de la troupe de l'Odéon, dont plusieurs vieux amis, à qui nous avons donné à souper à La Châtre, deux nuits de suite, avec toute leur bande, après la représentation : chants et rires avec champagne frappé, jusqu'à 3 heures du matin, au grand scandale des bourgeois qui faisaient des bassesses pour en être. Il y avait là un drôle de comique normand, un vrai Normand qui nous a chanté de vraies chansons de paysan dans le vrai langage. Sais-tu qu'il y en a d'un esprit et d'une malice tout à fait gaulois ? Il y a là une mine inconnue, des chefs-d'œuvre de genre. Ça m'a fait aimer encore plus la Normandie. Tu connais peut-être ce comédien. Il s'appelle ***Fréville***. C'est lui qui est chargé dans le répertoire, de faire les valets lourdauds et de recevoir les coups de pied au cul. Il est détestable, impossible, mais sorti du théâtre, c'est un garçon charmant et amusant comme dix. Ce que c'est que la destinée !

Nous avons eu chez nous des hôtes charmants et nous avons mené joyeuse vie, sans préjudice des ***Lettres d'un voyageur*** dans la Revue, et des courses botaniques dans des endroits sauvages très étonnants. Le plus beau de l'affaire, ce sont les petites filles. Gabrielle un gros mouton qui dort et rit toute la journée ; Aurore plus fine, des yeux de velours et de feu, parlant à trente mois comme les autres à cinq ans, et adorable en toutes choses. On la retient pour qu'elle n'aille pas trop vite.

Tu m'inquiètes en me disant que ton livre accusera les patriotes de tout le mal. Est-ce bien vrai, ça ? et puis les vaincus ! C'est bien assez d'être vaincu par sa faute, sans qu'on vous crache au nez toutes vos bêtises. Aie pitié. Il y a eu là tant de belles âmes quand même ! Le christianisme a été une tocade, et j'avoue qu'en tout temps, il est une séduction. Quand on n'en voit que le côté tendre, il prend le cœur.

Il faut songer au mal qu'il a fait pour s'en débarrasser. Mais je ne m'étonne pas qu'un cœur généreux comme celui de L. Blanc ait rêvé de le voir épuré et ramené à son idéal. J'ai eu aussi cette illusion, mais aussitôt qu'on fait un pas dans ce passé, on voit que ça ne peut pas se ranimer et je suis bien sûre qu'à cette heure L. Blanc sourit de son rêve. Il faut penser à cela aussi ! Il faut se dire que tous ceux qui avaient une intelligence, ont terriblement marché depuis vingt ans et qu'il ne serait pas généreux de leur reprocher ce qu'ils se reprochent probablement à eux-mêmes. Quant à Proudhon, je ne l'ai jamais cru de bonne foi. C'est un rhéteur, ***de génie***, à ce qu'on dit. Moi, je ne le comprends pas. C'est un spécimen d'antithèse perpétuelle, sans solution. Il me fait l'effet d'un de ces sophistes dont se moquait le vieux ***Socrates***.

Je me fie à toi pour le sentiment du ***généreux***. Avec un mot de plus ou de moins, on peut donner le coup de fouet sans blessure, quand la main est douce dans la force. Tu es si bon que tu ne peux pas être méchant.

Irai-je à Croisset cet automne ? Je commence à craindre que non, et que *Cadio* ne soit en répétition. Enfin je tâcherai de m'échapper de Paris, ne fût-ce qu'un jour.

Mes enfants t'envoient des amitiés. Ah ! diable ! il y a eu une jolie prise de bec pour *Salammbô*. Quelqu'un que tu ne connais pas, se permettait de ne pas aimer ça. Maurice l'a traité de bourgeois, et pour arranger l'affaire, la petite Lina qui est rageuse, a déclaré que son mari avait tort de dire un mot pareil, vu qu'il aurait dû dire ***imbécile***.

Voilà, je me porte comme un Turc. Je t'aime, et je t'embrasse.

Ton vieux troubadour,

G. SAND.

À SA NIÈCE CAROLINE

Mercredi, 4 heures, Saint-Gratien [5 août 1868].

Mon Loulou,

Réponds-moi tout de suite pour me dire si mes projets te conviennent.

Je partirai d'ici demain. – Vendredi je retournerai à Fontainebleau. Et dimanche soir tu m'auras pour dîner « dans ta délicieuse villa ».

J'avoue que je me trouve si bien chez la Princesse que j'en pars à regret. – Mais il faut s'en retourner travailler.

Si Mme de La Chaussée est près de toi, tu peux lui dire que la Princesse m'a promis de s'occuper de son affaire.

Je ne resterai pas bien longtemps chez toi, ma chère Caro : 1° parce que ta grand-mère me semble avoir envie de retourner chez elle, et que 2° d'Osmoy doit venir me faire une visite avant le 15.

Je viens de faire un somme sur mon lit et je dors encore tout en t'écrivant.

Adieu, pauvre chérie. Je vais donc – bientôt – revoir ta gentille mine. Embrasse pour moi ta grand-mère et Ernest.

Ton vieux CRUCHARD qui t'aime.

À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE

Dieppe [10 août 1868].

Chère Demoiselle,

Je suis désolé que vous ayez si mal compris ma dernière lettre. Je ne croyais pas que vous trouveriez dans l'expression franche de ma pensée la moindre dureté ! Vous avez pris pour de l'égoïsme ce qui n'est que la vérité. Je m'explique :

Je crois (je vous le répète) que le théâtre et les théâtres touchent à leur dernier moment, et qu'il faudrait pour y porter remède une révolution radicale. Ceux des provinces ***ne peuvent vivre***. Tous les directeurs, les uns après les autres, font faillite ; cela est un fait indiscutable ! On aura beau prodiguer les subventions, le goût public manque ; or un théâtre ne peut vivre que par le public. Quant à celui d'Angers, qui vous intéresse particulièrement, je vous répète encore une fois que l'Empereur n'en est pas plus le maître que vous. J'admets qu'il fasse savoir son désir à votre conseil municipal et que ledit conseil vote une subvention ; avant six mois votre théâtre sera fermé faute de spectateurs. Rouen, qui est une ville de cent mille habitants, n'a plus qu'une petite troupe de vaudeville, malgré une subvention de 60 000 francs ; c'est la somme qui servait autrefois à payer le corps de ballet !

Je n'ai fait aucune démarche pour vous être agréable, parce qu'on m'aurait ri au nez. ***Je vous en donne ma parole d'honneur***. Je n'ai point d'ailleurs l'autorité que vous me supposez. Ainsi, vendredi dernier, j'ai eu beaucoup de mal à obtenir la permission de visiter le château de Fontainebleau et on a été sur le point de me mettre à la porte, fort poliment, il est vrai, et sans Octave Feuillet (qui est le bibliothé-

caire de ce palais), je m'en retournais à Paris comme un simple mortel. Je vous assure, chère Demoiselle, que vous n'avez pas des choses une notion exacte.

Si vous y tenez cependant, je verrai Camille Doucet la première fois que je retournerai à Paris ; mais je suis sûr d'avance de la réponse.

Ne croyez donc pas qu'il y ait de ma part mauvaise volonté et soyez persuadée de l'affection que vous porte

Je serai revenu à Croisset à la fin de cette semaine.

À JULES MICHELET

Dieppe, lundi 10 [août] 1868.

J'ai été très fâché de ne pas vous voir à Paris, mon cher maître. Il y a longtemps que je ne vous ai pas pressé la main ! Il me semble que j'ai beaucoup de choses à vous dire !

Après-demain, je reprends mon interminable livre, qui sera fini, je pense, en 1869 !

Et vous ? Que faites-vous ?

Nous sommes plus bas que jamais. On a besoin d'une de vos œuvres. Cela nous donnera de l'air.

Voulez-vous présenter mes respects à Mme Michelet et me croire (comme d'habitude), mon cher maître,

votre affectionné

À GEORGE SAND

Dieppe, lundi [10 août 1868].

Mais oui, chère Maître, j'étais à Paris par cette chaleur ***trop Picale*** (comme dit M. Amat, le gouverneur du château de Versailles). – Et j'y ai sué fortement. J'ai été deux fois à Fontainebleau, et la seconde fois, selon votre avis, j'ai vu les sables d'Arbonne. – C'est tellement beau que j'ai cuydé en avoir le vertige.

J'ai été aussi à Saint-Gratien. – Me voilà à Dieppe et mercredi je serai à Croisset, pour n'en plus bouger d'ici à longtemps ; il faut avancer le roman.

Hier j'ai vu Dumas, nous avons parlé de vous, bien entendu. – Et comme je le reverrai demain, nous en reparlerons.

Je me suis mal expliqué, si je vous ai dit que mon livre « ***accusera*** les patriotes de tout le mal ». Je ne me reconnais le droit d'accuser personne. Je ne crois même pas que le romancier doive exprimer ***son*** opinion sur les choses de ce monde. Il peut la communiquer, mais je n'aime pas à ce qu'il la dise. (Cela fait partie de ma poétique, à moi.)

Je me borne donc à exposer les choses telles qu'elles me paraissent, à exprimer ce qui me semble le Vrai. Tant pis pour les conséquences. Riches ou pauvres, vainqueurs ou vaincus, je n'admets rien de tout cela. Je ne veux avoir ni amour, ni haine, ni pitié, ni colère. Quant à de la sympathie, c'est différent. Jamais on n'en a assez. – Les Réactionnaires, du reste, seront encore moins ménagés que les autres, car ils me semblent plus criminels.

Est-ce qu'il n'est pas temps de faire entrer la Justice dans l'Art ? L'impartialité de la Peinture atteindrait alors à la Majesté de la Loi, – et à la précision de la Science ?

Enfin, comme j'ai dans votre grand esprit une confiance absolue, quand ma 3e partie sera terminée, je vous la lirai, et s'il y a dans mon travail quelque chose qui vous semble ***méchant***, je l'enlèverai.

Mais je suis d'avance convaincu que vous ne me ferez pas une objection.

Quant à des allusions à des individus, il n'y en a pas l'ombre.

Le prince Napoléon, que j'ai vu, jeudi, chez sa sœur, m'a demandé de vos nouvelles et m'a fait l'éloge de Maurice. La princesse Mathilde m'a dit qu'elle vous trouvait « charmante », ce qui fait que je l'aime un peu plus qu'auparavant.

Comment ? les répétitions de *Cadio* vous empêcheront de venir voir votre pauvre vieux cet automne ? Pas possible ! pas possible.

Je connais Fréville. C'est un homme excellent et très lettré.

Je vous baise sur les deux joues tendrement.

À LA PRINCESSE MATHILDE

Dieppe, lundi soir [10 août 1868].

Je ne sais, Princesse, en quels termes encore une fois vous remercier des huit jours que j'ai passés chez vous. Mon séjour à Saint-Gratien me fait maintenant l'effet d'un rêve

exquis. Il me semble que quelque chose de votre personne y circule dans l'air. – Et j'en aime tout, tant il y a de charme partout.

Je vais vivre pendant deux mois sur ces souvenirs. Ils me tiendront compagnie dans ma solitude.

Combien de fois ne reprendrai-je pas un à un tous les bons moments que j'ai vécus près de vous !

Ma première chose en arrivant à Rouen après-demain sera de faire encadrer votre portrait, pour le mettre sur ma cheminée, à la place où les dévots mettent leurs amulettes.

Et la statuette de Barre ? avance-t-elle ? En êtes-vous contente ?

Vous avez dû être triste hier ? C'était le départ de Mlle Vimercati. Quelle charmante enfant ! Elle fait, dans votre maison, un contraste harmonique avec la vénérable figure de Mme de Fly.

Vendredi dernier j'ai été à Fontainebleau et grâce à Octave Feuillet j'ai pu voir une partie du palais. Le lendemain j'ai reçu du même Feuillet un aimable mot, où il me disait que l'Impératrice lui avait demandé ***Salammbô*** (il paraît que c'est un goût impérial ?)

Samedi, avant de partir, j'ai été voir Sainte-Beuve que j'ai trouvé assis et déjeunant. Il m'a paru très gai. Si les médecins se trompaient, par hasard ? S'il était moins malade qu'on ne dit ?

Pensez à moi quelquefois, Princesse, c'est-à-dire envoyez-moi de temps à autre de vos nouvelles. Et laissez-moi me mettre à vos pieds et vous baiser les deux mains.

À LOUIS BONENFANT

Croisset, jeudi [13 août ? 1868].

Mon cher Ami,

Je ne t'ai pas suffisamment remercié. Ta narration est de tout point excellente et me fournira de bons détails. Tu m'as rendu un vrai service en me l'envoyant.

Je remercie aussi ma petite cousine Émilie pour son vocabulaire nogentais et je reconnais cette attention par la plus noire ingratitude, car :

Je ne puis me soumettre à son désir, qui est de changer le nom du héros de mon roman… Tu dois te souvenir, cher ami, qu'il y a quatre ans je t'ai demandé s'il y avait encore à Nogent des personnes du nom de Moreau ? Tu m'as répondu qu'il n'y en avait pas, et tu m'as fourni plusieurs noms du pays que je pouvais employer sans inconvénient. Fort de tes renseignements je me suis embarqué naïvement. Il n'est plus temps pour moi de revenir là-dessus. Un nom propre est une chose extrêmement importante dans un roman, une chose ***capitale***. On ne peut pas plus changer un personnage de nom que de peau. C'est vouloir blanchir un nègre.

Tant pis pour les Moreau qui existent à Nogent !

Ils n'auront pas d'ailleurs à se plaindre de moi. Car mon M. Moreau est un jeune homme très chic.

À LA PRINCESSE MATHILDE

Croisset, 15 août [1868].

Princesse,

Je suis bien fâché de vous avoir importunée inutilement. Mais l'épouse légitime de mon protégé (qui est une amie de ma nièce) m'avait affirmé que son homme était parfaitement en mesure d'être promu chef de bataillon. Je prie donc Votre Altesse de m'excuser.

En arrivant ici jeudi matin, j'ai trouvé votre aimable lettre du 12. – Où je vois (du moins, vous le dites) que je ne vous ai pas trop été à charge pendant huit jours. C'est bien gentil, cela ! Quant à moi, si j'avais suivi mon propre entraînement, je serais resté indéfiniment près de vous ; mais... mais... mais... sans compter ma ***timidité***, dont vous vous moquez, et dont, au fond, vous ne doutez pas, Princesse.

J'étais si troublé jeudi soir en vous quittant, que je n'avais plus la tête à moi. La Princesse Charlotte vous a conté mes grotesques embarras au chemin de fer. On ne saura jamais tout ce qu'il y a de faiblesses sous ma grosse enveloppe de gendarme. Mais je m'arrête, pour ne pas ressembler au Monsieur (de mes amis) qui pose chez vous l'homme sentimental.

Me voilà donc revenu à mon travail. Puisse-t-il vous plaire, Princesse ! Comme vous êtes difficile, votre suffrage serait pour moi un vrai triomphe.

Je suis fâché d'apprendre que votre vieux Giraud est malade. Quand vous m'écrirez, donnez-moi de ses nouvelles. Rien de ce qui vous intéresse ne m'est indifférent. D'ailleurs j'aime ceux qui vous aiment.

Je vous baise les deux mains, Princesse, et suis votre tout dévoué et très affectionné

À propos de vos mains, le moulage est-il bien venu ?

***

P.-S. – On ne fait plus de ces boules en caoutchouc avec un tuyau mobile, dont je vous avais parlé. J'en ai cherché vainement, samedi dernier. La parfumerie, en progrès comme le reste, a quitté cette mode, pour les petits tubes de fer-blanc mou.

MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE À GUSTAVE FLAUBERT

Angers, ce 15 août 1868.

Cher Monsieur et ami,

J'ai eu tort, je me repens, pardonnez-moi ! Je suis si vive, si sensible que bien des choses inaperçues des autres me font de la peine. Je vous aime, je vous admire, à mes yeux ceux qui possèdent une intelligence comme la vôtre, sont les véritables rois de ce monde. Après avoir réalisé l'idéal, il me semble qu'ils peuvent dominer toutes les réalités de ce monde. Je croyais que votre mérite personnel, la célébrité littéraire qui s'attache à votre nom, et vos relations, devaient vous donner une immense influence. Vous avez fait partie des invités de Compiègne, ce qui me fait supposer que vous êtes bien en Cour. Quant au théâtre, il n'est point mort à Angers. Lors du théâtre incendié, on donnait la salle et 36 000 francs de subvention pour 6 mois d'opéra ; le drame et la comédie n'ont jamais rien fait, mais après 6 mois d'opéra, le directeur, de son propre aveu, se retirait avec 40 mille francs de bénéfice, tous frais payés ; maintenant, au cirque destiné à remplacer le théâtre, 3 misérables troupes

de drame ont fait successivement faillite, ce genre ne réussira jamais. Mais il est impossible d'avoir de l'opéra, il faut payer 1 500 francs par mois de location au cirque, l'éclairage et pas de subvention. Il faudrait que la ville se chargeât de la location, ou donnât une subvention. J'avais aussi proposé une souscription. Tout le mal vient du maire et du conseil d'Angers. Tout ce qui vient de Paris les domine ; s'ils pensaient qu'on s'occupe à Paris de l'absence d'opéra à Angers, ils céderaient, le public est pour nous. Si cela ne vous dérange pas, voyez donc M. Doucet, on m'avait dit qu'il m'aiderait, je lui ai écrit à Paris et à Cauterets, il ne m'a pas honoré d'une réponse. Je suis d'une impatience et d'un ennui inexprimables ! Je n'ai eu de nouvelles ni de ma supplique à l'empereur, ni de celle que j'ai adressée au maréchal Vaillant. J'attends tous les jours, et puis rien, c'est un supplice. Songez que je suis malade, que je ne puis me déplacer, que je ne désire qu'un peu d'opéra, alors je ne serais plus malade, je n'aurais plus besoin de rien ! Mon Dieu, ils n'auraient qu'un mot à dire, il faut avoir le cœur bien dur pour me refuser ! eux qui ont tout. Cher Monsieur, si vous pouvez m'obliger, vous le ferez, car pour vous, pour vous faire plaisir, je ferais l'impossible.

Adieu, cher Monsieur et ami, croyez à ma reconnaissance et à mon amitié dévouée.

M.-S. LEROYER DE CHANTEPIE.

IVAN TOURGUENEFF À GUSTAVE FLAUBERT

Bade, Thiergartenstrasse, 3.
Mardi, 18 août 1868.

Mon cher Ami,

J'ai tardé jusqu'à présent avec ma réponse à votre bon petit billet, parce que j'espérais toujours pouvoir vous annoncer en même temps mon arrivée ; mais ma diablesse de goutte s'obstine à ne pas me quitter, et je ne puis encore songer à un voyage un peu long. – C'est ennuyeux, mais qu'y faire ? Je viendrai dès que je le pourrai ; et en attendant je vous embrasse et vous prie de présenter mes hommages à Mme votre mère, que je serai bien heureux de connaître.

Travaillez ferme en attendant.

À SA NIÈCE CAROLINE

Croisset, vendredi matin [21 août 1868].

Ma chère Caro,

Je n'avais pas besoin de ton petit rappel à l'ordre, car mon intention était de t'écrire aujourd'hui : 1° Pour vous remercier, Madame, de la gracieuse hospitalité, etc., et puis pour causer un peu avec toi.

Nous en causons (de toi) ! C'est là le fond de notre conversation entre ta grand-mère et moi. Son séjour à Dieppe lui a fait beaucoup de bien et je la trouve infiniment mieux moralement et physiquement qu'elle n'était cet été.

Nous avons eu depuis dimanche soir jusqu'à mardi matin la visite de ce brave d'Osmoy. Monseigneur est venu lundi soir.

J'ai lu à l'Idiot d'Amsterdam 370 pages de mon roman (tout ce qu'il y a d'écrit). Cette petite lecture m'a demandé 12 heures ! Aussi étais-je fatigué mardi ! Mon auditeur a paru enchanté.

Je prépare maintenant la fin de mon chapitre. J'arrange le château et la forêt de Fontainebleau ! Quel travail ! Et songer que j'en ai encore pour une grande année ! C'est quand je me remets à la besogne que je me sens fatigué !

Hier, nous avons été en citadine faire une visite à M. et Mme Bataille. Monsieur ***présidait*** les prix de Sahurs et Madame allait le rejoindre. Leur domicile m'a eu l'air splendide. Voilà comme la fortune est la récompense du mérite !

Tourgueneff m'a écrit qu'il était retenu par la goutte. Il ne sait pas encore quand il viendra. Mais il viendra.

Telles sont, je crois, toutes les nouvelles.

Penses-tu ***que*** c'est à la fin de la semaine prochaine ***qu***'aura lieu :

L'Ouverture !

Fais inviter ta grand-mère par ton bel oncle.

Adieu, pauvre loulou. J'ai bien envie de bécoter ta bonne mine fraîche.

Ton Vieux.

Tu diras de ma part tout ce que tu pourras trouver de plus gentil à Mme Winter.

Embrasse Ernest pour moi.

À IVAN TOURGUENEFF

Croisset, dimanche soir [23 août 1868].

Je suis bien fâché de votre retard, mon cher Tourgueneff, d'abord parce que j'ai envie de vous voir, et puis parce que je vous sais souffrant. Soignez-vous ! Guérissez-vous ! La goutte prend par accès, il me semble ? Donc, quand votre accès sera passé, écrivez-moi « J'arrive », et venez. Je ne bougerai pas de chez moi d'ici à longtemps. Vous êtes sûr de me trouver.

Je vous serre les deux mains très fort.

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Croisset,] mercredi soir [26 août 1868].

Princesse,

L'attitude de la garde nationale au 15 août ne m'a, moi, nullement surpris. Je vous assure que les gens du monde officiel connaissent très mal ce qui se passe ! Ce seul épisode peut vous montrer l'idée fausse qu'ils se font de l'esprit public. À quoi servent tant d'informations ?

Je ne me permets jamais de parler politique, parce que c'est trop commun, trop bête, ou trop impertinent, mais j'ai ma petite opinion comme tout le monde, et je soupire dans mon coin, en me disant comme disent les portiers : « Ah ! si j'étais le gouvernement !… »

Si j'étais le gouvernement, je me moquerais de beaucoup de choses dont il se préoccupe. Et je m'occuperais d'un plus grand nombre qu'il néglige.

Ainsi les petites histoires Rochefort et Cavaignac ont ***naturellement*** chauffé l'enthousiasme de la garde nationale. Il y a eu réaction pour l'Empereur. Des indifférents se sont sentis indignés. Voilà ce que je crois. Et je crois aussi que, si ***La Lanterne*** avait continué à paraître, dans un mois au plus tard la foule aurait d'elle-même assommé l'auteur ? Je vous demande pardon de vous parler aussi librement, Princesse. Mais je ne fais que répondre à la première page de votre lettre.

Vos hôtes de Saint-Gratien se succèdent. J'envie ceux qui y sont maintenant. – Et je garde des autres un souvenir exquis. Tout le monde a été si bon pour moi ! Par esprit d'imitation sans doute ? Non ! d'eux-mêmes, spontanément, car vous savez choisir votre monde.

Ce que vous me dites de Viollet-Le-Duc ne me surprend pas. Je le connais peu. Mais je le crois une nature ***distinguée***.

Vous ai-je dit que j'avais vu au Puy (près Dieppe) Alex. Dumas ? Il est là avec toute sa famille et Mlle Delaporte, l'actrice du Gymnase. Il a pour voisin un jeune homme qui vient quelquefois chez Votre Altesse, M. d'Osmoy, lequel est tourmenté grandement par son épouse, à ce que conte Dumas.

J'ai eu, pendant deux jours, la visite d'un ami, que je n'avais pas vu depuis longtemps, le comte d'Osmoy, et j'attends toujours celle de Tourgueneff. Que ne suis-je au moment où j'irai vous en refaire une ! au moment où je vous reverrai, Princesse ! Si, au moins, je pouvais vous oublier un peu en travaillant beaucoup ! Mais cela est impossible. Donc, quand vous n'aurez rien de mieux à faire, envoyez-moi de ces petites lettres que j'ai tant de plaisir à recevoir et un peu de peine à lire.

Je baise les deux mains que vous me tendez et suis, vous n'en doutez pas,

entièrement le vôtre.

À JULES DUPLAN

[Croisset,] nuit de jeudi [27 août 1868].

Cher Vieux,

Voici la chose.

Je raconte, ou plutôt une cocotte de mon bouquin raconte son enfance. Elle était fille d'ouvriers à Lyon. J'aurais besoin de détails sur l'intérieur d'iceux.

1° Trace-moi, en quelques lignes, l'intérieur d'un ménage d'ouvriers lyonnais ;

2° Les canuts (qui sont, je crois, les ouvriers en soie) ne travaillent-ils pas dans des appartements très bas de plafond ?

3° Dans leur propre domicile ?

4° Les enfants travaillent-ils aussi ?

Je trouve ceci dans mes notes : « Le tisserand du métier à la Jacquard reçoit sans cesse dans l'estomac le contrecoup des mouvements du balancier par ***l'ensouple*** sur lequel l'étoffe s'enroule à mesure qu'elle avance. »

5° C'est l'ensouple qui donne les coups ? Rends-moi la phrase plus claire.

Bref, je veux faire en quatre lignes un tableau d'intérieur d'ouvrier pour contraster avec un autre qui vient après, celui du dépucelage de Notre Héroïne dans un endroit luxueux.

Son tambour de basque lui est crevé par un Saint-Florent. Je n'ai malheureusement pas de place pour m'étendre sur ce personnage. Mais si tu connais un de tes compatriotes que tu veuilles ***stigmatiser***, envoie-moi sa photographie.

Cela du reste est peu important. Ce qu'il me faut, c'est mon ***intérieur de canuts travaillant au milieu de leur pot-bouille***.

Tu serais bien gentil de m'envoyer ce renseignement tout de suite. J'attends après.

Je t'écrirai plus longuement quand tu m'auras répondu, vieux bougre.

Je t'embrasse. Ton

À JULES DUPLAN

[Croisset, 2 septembre 1868.]

Cher bon Vieux,

Voilà ce qui m'arrive :

J'avais fait un voyage de Fontainebleau avec retour par le chemin de fer, quand un doute m'a pris, et je me suis convaincu, hélas ! qu'en 1848 il n'y avait pas de chemin de fer de Paris à Fontainebleau.

Cela me fait deux passages à démolir et à recommencer !

Je vois dans *Paris-Guide* (t. 2, p. 1660) que la ligne de Lyon n'a commencé qu'en 1849.

Tu n'imagines pas comme ça m'embête ! ***J'ai donc besoin de savoir*** : 1° comment, en juin 1848, on allait de Paris à Fontainebleau ? 2° peut-être y avait-il quelque tronçon de ligne déjà faite qui servait ? 3° quelles voitures prenait-on ? 4° et ***où*** descendaient-elles à Paris ?

Voici ma situation : Frédéric est à Fontainebleau avec Rosanette. Il apprend la blessure de Dussardier (c'est le 25 juin) et il part pour Paris, avec Rosanette qui n'a pas voulu le lâcher. Mais en route la peur la reprend et elle reste. Il arrive seul à Paris, où, par suite des barricades Saint-Antoine, il est obligé de faire un long détour avant de pouvoir atteindre au logis de Dussardier, qui demeure dans le haut du faubourg Poissonnière.

Te rappelles-tu la ***binette des ambulances*** ?

S'il te revient à la mémoire quelques détails sur les nuits de Paris, cette semaine-là, envoie-les-moi.

Mon héros vagabonde dans les rues pendant la dernière nuit, celle du 25 au 26 (c'est le 26 que tout a été fini).

Maintenant, tu comprends la chose comme moi-même.

Tâche de me trouver des renseignements précis. Tu seras bien gentil. Je t'embrasse.

Mon bougre de roman m'épuise jusqu'à la moelle. J'en suis fourbu ! j'en deviens sombre.

Mercredi, 5 heures.

En 48, le chemin de Corbeil à Paris était ouvert. Reste à savoir comment aller de Fontainebleau à Corbeil ? Mais ce n'est pas la route.

À GEORGE SAND

[Croisset,] nuit de mercredi [2 septembre 1868].

Chère Maître,

Je serai à Paris ***le dernier jour*** ou l'avant-dernier jour ***de ce mois-ci***. Et il n'y a pas à dire, ***il faut*** qu'on se voie et qu'on devise les coudes sur la table.

Eh bien, Sylvanire et Thuillier devenues des catholiques exemplaires ! ô saint Polycarpe ! Le P. Hyacinthe me paraît décidément un homme dangereux ?

***

Voici ce que ma mère m'a dit hier : « Tu diras à Mme Sand que je pense à elle très souvent, que je désire la revoir et que je l'aime comme si j'étais son égale. »

Les yeux me sortent de la tête. Il est temps de piquer un chien.

Mille tendresses du vieux troubadour.

À JULES DUPLAN

[Croisset, 9 septembre 1868.]

Si tu pouvais me donner des nouvelles d'un Nommé Jules Duplan tu serais bien aimable.

S'il est malade, tu lui diras que je l'embrasse et de me faire parvenir quelques détails sur son état par son frère, le tabellion.

S'il se porte bien, tu lui crieras dans les oreilles que c'est un sacré nom de Dieu de cochon qui oublie

Son vieux géant.

***

Croisset, mercredi 9 septembre.

À LA PRINCESSE MATHILDE

Croisset, mercredi soir [9 septembre 1868].

Je m'ennuie de vous extrêmement, Princesse, et il me serait très agréable d'avoir de vos nouvelles.

Que devenez-vous ? La statuette avance-t-elle ? En êtes-vous contente ? Qui sont vos hôtes, maintenant ?

Depuis que je vous ai quittée, je n'ai pas eu de révélations de Sainte-Beuve, ni des de Goncourt. Je vis absolument comme une huître et ne sais rien de rien. Mon abominable bouquin me donne du mal et j'y avance très lentement. Je ne pourrai pas l'avoir fini avant l'été prochain. –

Après quoi je n'en fais plus de pareil. Les bourgeois sont trop laids en nature pour s'éreinter à les peindre.

Un vieux rhumatisme, que j'ai attrapé dans les neiges de la Grèce, m'est revenu et m'a fait souffrir assez violemment. Mais tout cela est peu de chose. Ce qui est plus triste, c'est d'être forcé, par le hasard des choses, à vivre loin de vous, Princesse. – Et à vous voir rarement.

J'espère, cependant, me procurer ce bonheur-là, dans le milieu du mois prochain.

La Politique se calme, n'est-ce pas ? et on parle moins de guerre ? On ne parle plus de ***La Lanterne*** ! Quel soulagement ! La France n'est pas forte tous les jours, il faut en convenir.

Je vous avais promis (si vous vous en souvenez) de vous envoyer d'excellentes graines de navets. – Il est probable que cette promesse est sortie de votre mémoire, vu son importance ? N'importe, comme il y a près d'Elbeuf un pays nommé Martot, et renommé pour ce genre de légumes (que vous m'aviez dit aimer), je me suis mis en recherche, mais j'ai appris que 1° il était beaucoup trop tard pour semer des navets ; 2° que Martot ***était en pleine décadence*** ! Hélas, oui ! Martot, tout comme Athènes et Babylone, a eu sa splendeur ! Mais c'est fini ! et le voyageur errant dans ses potagers contemple avec tristesse les tronçons de légume sans gloire, de pauvres navets rabougris. Soyons stoïques. Je suis cependant fâché de n'avoir pu vous envoyer un petit sac de graines. Cela vous aurait montré que je songe à vous, Princesse.

Je vous baise les deux mains et me mets à vos pieds.

À GEORGE SAND

Croisset, mercredi soir, 9 septembre [1868].

Est-ce une conduite, cela, chère Maître ? Voilà près de deux mois que vous n'avez écrit à votre vieux troubadour !

Êtes-vous à Paris ? à Nohant ? ou ailleurs ?

On dit que *Cadio* est présentement en répétition à la Porte-Saint-Martin ? (vous vous [êtes] donc fâchés, vous et Chilly ?) On dit que Thuillier fera sa re-apparition dans votre pièce ? (Mais je la croyais mourante, Thuillier, pas la pièce.) Et quand le jouera-t-on, ce *Cadio* ? Êtes-vous contente ? Etc., etc.

Je vis absolument comme une huître. Mon roman est le rocher qui m'attache et je ne sais rien de ce qui se passe dans le monde.

Je ne lis même pas (ou plutôt n'ai pas lu) *La Lanterne* ! Rochefort me *scie*, entre nous. Il faut de la bravoure pour oser dire timidement que ce n'est peut-être pas le premier écrivain du siècle. « Ô Velches ! Velches ! » comme soupirait (ou rugissait) M. de Voltaire. – Mais, à propos du même Rochefort, ont-*ils* été assez COINES ! Quels pauvres gens !!!!!

Si vous êtes trop occupée, priez de ma part ce bon Maurice de m'écrire comment vous allez.

Et Sainte-Beuve ? le voyez-vous ? Moi, je travaille furieusement. Je viens de faire *une description* de la forêt de Fontainebleau, qui m'a donné envie de me pendre à un de ses arbres. Comme je m'étais interrompu pendant trois semaines, j'ai eu un mal abominable pour me remettre en train. Je suis de l'acabit des chameaux, qu'on ne peut ni arrêter lorsqu'ils marchent, ni faire partir quand ils se repo-

sent. – J'en ai encore pour un an. Après quoi, je lâche les bourgeois, définitivement. C'est trop difficile et en somme trop laid. Il serait temps de faire quelque chose de Beau et qui me plaise.

Ce qui me plairait bien, pour le quart d'heure, ce serait de vous embrasser. Quand sera-ce ?

D'ici là, mille bonnes tendresses de votre

Ma mère va très bien et vous dit mille m'amours.

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

Paris, 10 septembre 1868.

Pour le coup, cher Ami, il y a une rafle sur les correspondances. De tous les côtés, on me reproche ***à tort*** de ne pas répondre. Je t'ai écrit de Nohant, il y a environ quinze jours, que je partais pour Paris, afin de m'occuper de ***Cadio***. Et maintenant je repars pour Nohant, demain dès l'aurore, pour revoir mon Aurore. J'ai écrit, depuis huit jours, quatre tableaux du drame, et ma besogne est finie jusqu'à la fin des répétitions, dont mon ami et collaborateur, Paul Meurice, veut bien se charger. Tous ses soins n'empêchent pas que les débrouillages du commencement ne soient un affreux gâchis. Il faut voir les difficultés de monter une pièce pour y croire, et, si l'on n'est pas ***cuirassé*** d'***humour*** et de gaieté intérieure pour étudier la nature humaine, dans les individus réels que va recouvrir la fiction, il y a de quoi rager. Mais je ne rage plus, je ris ; je connais trop tout ça pour m'en émouvoir, et je t'en conterai de belles quand nous nous verrons.

Comme je suis optimiste quand même, je considère le bon côté des choses et des gens ; mais la vérité est que tout est mal et que tout est bien en ce monde.

La pauvre Thuillier n'est pas brillante de santé ; mais elle espère porter le fardeau du travail encore une fois. Elle a besoin de gagner sa vie, elle est cruellement pauvre. Je te disais, dans ma lettre perdue, que Sylvanie avait passé quelques jours à Nohant. Elle est plus belle que jamais et bien ressuscitée après une terrible maladie.

Croirais-tu que je n'ai pas vu Sainte-Beuve ? que j'ai eu tout juste ici le temps de dormir un peu et de manger à la hâte ? C'est comme ça ; je n'ai entendu parler de qui que ce soit en dehors du théâtre et des comédiens. J'ai eu des envies folles de lâcher tout et d'aller te surprendre deux heures ; mais on ne m'a pas laissée un jour sans me tenir aux arrêts forcés.

Je reviendrai ici à la fin du mois, et, quand on jouera *Cadio*, je te supplierai de venir passer ici vingt-quatre heures pour moi. Le voudras-tu ? Oui, tu es trop bon troubadour pour me refuser.

Je t'embrasse de tout mon cœur, ainsi que ta chère maman. Je suis heureuse qu'elle aille bien.

G. SAND.

MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE À GUSTAVE FLAUBERT

Angers, 12 septembre 1868.

Cher Monsieur,

Je sais bien que notre souverain a bien d'autres choses à faire qu'à s'occuper de théâtre. Mais on m'avait assuré, et il était jadis d'usage, que toute pétition reçût une réponse. J'en ai adressé une au ministre des Beaux-Arts, restée, comme celle du souverain, sans réponse. J'avais écrit à Camille Doucet, son secrétaire répondit dès le lendemain que M. Doucet répondrait à son retour et il ne m'a pas honorée d'une réponse. Je vous crois fermement, cher Monsieur, je n'ai à cet égard ni doute, ni besoin d'assurance. Je n'ai point l'habitude des refus, sans doute, parce que je n'ai point celle des demandes. Vous avez raison de dire que je suis ignorante des choses de ce monde. Je sais un refus si pénible, que, quoiqu'il puisse m'en coûter, c'est un chagrin que je n'inflige à personne. J'ai le tort de juger les autres cœurs d'après le mien. Vous m'aviez, cher Monsieur et ami, offert de voir Camille Doucet, ou de lui écrire un mot relatif à mes désirs et comme c'est sa spécialité, j'avais accepté votre offre et j'espérais en votre intervention. Je croyais que votre lettre m'annonçait le résultat quelconque de votre démarche auprès de M. Doucet et vous ne m'en dites pas un mot. Je sais que Mme Sand est à Paris, mais je n'ai pas son adresse. Au reste, je ne veux rien lui demander, ni à personne ; je donnerai, mais je ne demanderai plus. J'ai pourtant à vous remercier de la bonne intention que vous avez eue de m'obliger. J'en serai toute ma vie reconnaissante. Croyez donc, cher Monsieur, à ce sentiment, ainsi qu'à l'affection dévouée avec laquelle je suis

M.-S. LEROYER DE CHANTEPIE.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset, 13 septembre 1868.]

Ma chère Caro,

Je viens d'écrire à mon concierge pour lui donner des ordres relatifs à mon bocal, en cas qu'Ernest veuille s'en servir.

Je n'aurai pas besoin de mon logement avant le milieu d'octobre, époque où j'irai à Paris pour la 1re représentation de *Cadio*. Mme Sand m'a écrit hier pour me prier de ne pas manquer à cela. – Mais je ne resterai à Paris que trois ou quatre jours.

Est-ce que le voyage d'Ernest sera long ? Quand il reste peu de temps, il préfère loger à l'hôtel.

Est-ce pendant ce voyage que tu viendras nous faire une visite, ou bien l'accompagneras-tu là-bas ?

Ta grand-mère a été très *marrie* de n'être pas invitée à Saint-Martin !

Tu lui dis, dans une de tes dernières lettres, que tu serais contente de savoir ton Vieux s'ennuyant de ta personne. Sois archi-contente. Je m'embête beaucoup de ne pas te voir. Cela tient sans doute à ce que j'ai eu ta compagnie plus souvent cette année que les autres. – C'est une mauvaise habitude qu'il faudra tâcher de reprendre.

Quant à ta bonne-maman, elle ne *rêve* que toi. Sa santé d'ailleurs est excellente. Mais la solitude lui pèse.

Nous attendons les dames Vasse dimanche ou lundi prochain.

Je travaille beaucoup, mais n'avance pas vite. Ce qui me reste encore à écrire m'épouvante. Enfin !…

Adieu, pauvre loulou ! ou plutôt à bientôt, n'est-ce pas ?

Je t'embrasse bien fort.

Ton vieux oncle.

À JULES DUPLAN

[Croisset, 13 septembre 1868.]

Tu es bien gentil de m'avoir répondu tout de suite, et de m'avoir envoyé ce matin les renseignements en question. J'en ferai mon profit.

Mais je suis embêté de te savoir toujours malade. Je ne comprends pas qu'on ne trouve point quelque chose pour te tirer de là !

Est-ce que jamais de la vie tu ne viendras voir ton vieux Géant ? Ma mère me charge de te dire que « ce n'est pas bien, parce qu'elle t'aime beaucoup ».

Je travaille comme un bœuf, mais je n'avance guère ! il y a des jours où je me sens vidé et écrasé. Quel bouquin ! Je ne suis pas gai, par moments, je t'assure.

Monseigneur a repris du vif. Son 1er acte d'*Aïssé* est charmant.

J'irai à Paris dans le courant d'octobre pour la 1re de *Cadio*.

Adieu, mon pauvre vieux. Tâche de ne pas trop t'emmerder. Et pense à ton Géant qui t'aime.

Dimanche 13.

À GEORGE SAND

Croisset, dimanche [13 septembre 1868].

C'est convenu, chère Maître, j'irai à la 1re de *Cadio*. Pas n'était besoin de me le dire !

Seulement, avertissez-moi cinq ou six jours d'avance.

Ce sera, n'est-ce pas, pour le milieu d'octobre ? dans un mois environ ?

Vous ne m'avez pas l'air trop contente ?

Oh ! que ce serait beau un livre ***vrai*** sur les gens de théâtre !

Donc, à bientôt.

Mille tendresses de votre vieux.

À SA NIÈCE CAROLINE

Croisset, jeudi, 2 heures [17 septembre 1868].

Mon Loulou,

Ta bonne-maman me charge de t'écrire, commission dont je m'acquitte avec empressement.

Elle a eu, hier, la visite de ton bel oncle Achille Dupont, qui est resté 3 heures ; puis, à dîner, Mme de Maupassant, qui a braillé plus que jamais, si bien qu'elle a été obligée d'aller se coucher, au milieu du repas.

Aujourd'hui, il n'y paraît plus. Elle va bien.

La voiture de sa « fameuse fille » va la remmener à Rouen ***dîner chez Mme Lebret***. Quelle partie de plaisir !

Le seul événement de mon existence a été, mardi, l'apparition du sieur Raoul-Duval, qui s'est pris pour moi de passion (ou de curiosité ?), et puis j'ai un rhume inimaginable ! Je tousse et je mouche, dans le silence du cabinet, d'une façon incessante. Mon pauvre nez va rester au fond d'un de mes mouchoirs, et j'ai peur de lancer mes poumons sur les cendres.

Amuse-toi bien dans la nouvelle Athènes, et embrasse Ernest pour nous.

Je bécote ta bonne mine fraîche.

Ton vieux GANACHARD.

La vis qui tient la poignée ***de*** la porte ***de*** la salle à manger est trop lâche.

J'ai déjà dit plusieurs fois au portier d'en faire mettre une autre. Parle-lui-en, derechef.

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 18 septembre [1868].

Ce sera, je crois, pour le 8 ou le 10 octobre. Le directeur annonce pour le 26 septembre mais cela paraît impossible à tout le monde. Rien n'est prêt, je serai prévenue, je te préviendrai. Je suis venue passer ici les jours de répit que mon collaborateur, très consciencieux et très dévoué, m'accorde. Je reprends un roman sur le ***théâtre*** dont j'avais laissé une première partie sur mon bureau, et je me flanque tous les jours dans un petit torrent glacé qui me bouscule et me fait dormir comme un bijou. Qu'on est donc bien ici, avec ces deux petites filles qui rient et causent du matin au soir comme des oiseaux, et qu'on est bête d'aller composer et monter des ***fictions***, quand la réalité est si commode et si bonne ! Mais on s'habitue à regarder tout ça comme une consigne militaire et on va au feu sans se demander si on sera tué ou blessé. Tu crois que ça me contrarie ? Non je t'assure, mais ça ne m'amuse pas non plus. Je vas devant moi, bête comme un chou et patiente comme un Berrichon. Il n'y a d'intéressant, dans ma vie à moi, que ***les autres***. Te voir à Paris bientôt me sera plus doux que mes affaires ne me seront embêtantes. Ton roman m'intéresse plus que tous les miens. L'impersonnalité, espèce d'idiotisme qui m'est propre, fait de notables progrès. Si je ne me portais bien, je croirais que c'est une maladie. Si mon vieux cœur ne devenait tous les jours plus aimant, je croirais que c'est de l'égoïsme. Bref, je ne sais pas, c'est comme ça. J'ai eu du chagrin ces jours-ci, je te le disais dans la lettre que tu n'as pas reçue. C'était le 31 août : inscrit sur mon livre. Une personne que tu connais, que j'aime beaucoup, ***Célimène***, s'est faite dévote, oh mais, dévote extatique, mystique, moliniste, que sais-je ? imbécile ! Je suis sortie de ma gangue, j'ai tem-

pêté, je lui ai dit les choses les plus dures, je me suis moquée. Rien n'y fait, ça lui est bien égal. Le père Hyacinthe remplace pour elle toute amitié, toute estime, comprend-on cela ? Un très noble esprit, une vraie intelligence, un digne caractère ! et voilà ! Thuillier est dévote aussi, mais sans être changée ; elle n'aime pas les prêtres, elle ne croit pas au diable, c'est une hérétique sans le savoir ; Maurice et Lina sont furieux contre l'*autre*. Ils ne l'aiment plus du tout. Moi ça me fait beaucoup de peine de ne plus l'aimer.

Nous t'aimons, nous t'embrassons. Je te remercie de venir à *Cadio*.

G. SAND.

À JULES DUPLAN

[Croisset,] samedi soir [19 septembre 1868].

Non, « nous n'avons plus vingt ans » ! C'est précisément pour cela qu'il serait temps de faire quelque chose de beau avant de déguerpir. – Je voudrais avoir fini ce livre-là afin d'en écrire un autre plus *chic*. Et je travaille avec acharnement dans le seul but de m'en débarrasser.

Aussi, mon bon vieux, j'attends les renseignements en question. Est-ce qu'aux Messageries tu ne pourrais pas les avoir ? Quelque bourgeois du Crédit foncier doit savoir ça ?

On avait la diligence de Lyon ? mais ça ne me convient pas. J'aime mieux une guimbarde ; où descendait cette guimbarde-là dans Paris ?

Ma page (de voyage) est restée en blanc, et de plus celle où Frédéric se promène la nuit dans la capitale. Car avant de le faire marcher, il faut savoir d'où il part.

J'espère te voir vers le 8 ou le 10 du mois prochain. Car j'irai à Paris pour la première de ***Cadio***. – Ça m'embête et me dérange, mais c'est un Devoir. D'ailleurs, j'y suis particulièrement convié.

Adieu, ou plutôt, à bientôt.

Je t'embrasse.

Ton GÉANT !

À GEORGE SAND

[Croisset,] samedi soir [19 septembre 1868].

Ça vous étonne, chère Maître ? Eh bien, pas moi ! ***Je vous l'avais bien dit, mais vous ne vouliez pas me croire***.

Je vous plains. Car c'est triste de voir les gens qu'on aime changer. Ce remplacement d'une âme par une autre dans un corps qui reste identique à ce qu'il était, est un spectacle navrant. On se sent ***trahi***. J'ai passé par là, et plus d'une fois.

Mais cependant, quelle idée avez-vous donc des femmes, ô vous qui êtes du troisième sexe ? Est-ce qu'elles ne sont pas, comme a dit Proudhon, « la désolation du Juste » ? Depuis quand peuvent-elles se passer de chimères ? Après l'amour, la Dévotion ; c'est dans l'ordre ! Sylvanire n'a plus d'hommes, elle prend le Bon Dieu. Voilà tout.

Ils sont rares ceux qui n'ont pas besoin du surnaturel. La Philosophie sera toujours le partage des aristocrates. Vous avez beau engraisser le bétail humain, lui donner de la litière jusqu'au ventre et même dorer son écurie, il restera ***brute***, quoi qu'on dise. Tout le progrès qu'on peut espérer, c'est de rendre la brute un peu moins méchante. Mais quant à hausser les idées de la masse, à lui donner une conception de Dieu plus large et partant moins Humaine, j'en doute, j'en doute.

Je lis maintenant un honnête homme de livre (fait par un de mes amis, un magistrat) sur la Révolution dans le département de l'Eure. C'est plein de textes écrits par des bourgeois de l'époque, de simples particuliers de petites villes. Eh bien, je vous assure qu'il y en a peu maintenant de cette force-là ! Ils étaient lettrés et braves, pleins de bon sens, d'idées et de générosité.

Le néo-catholicisme d'une part et le Socialisme de l'autre ont abêti la France. Tout se meut entre l'Immaculée Conception et les gamelles ouvrières.

Je vous ai dit que je ne flattais pas les Démocrates dans mon bouquin. Mais je vous réponds que les Conservateurs ne sont pas ménagés. J'écris maintenant trois pages sur les abominations de la garde nationale en juin 48, qui me feront très bien voir des bourgeois. Je leur écrase le nez dans leur turpitude, tant que je peux. –

Avec tout ça, vous ne me donnez aucun détail sur ***Cadio***. Quels sont les acteurs ? etc.

Je me méfie de votre roman sur le théâtre ? Vous les aimez trop, ces gens-là ! En avez-vous beaucoup connu qui aiment leur art ? Quelle quantité d'artistes qui ne sont que des bourgeois dévoyés !

Nous nous verrons donc, d'ici à trois semaines, au plus tard. J'en suis tout content et je vous embrasse.

Et la Censure ?

J'espère bien pour vous qu'elle va faire des bêtises. D'ailleurs, ça m'affligerait si elle manquait à ses us.

Avez-vous lu ceci dans un journal : « Victor Hugo et Rochefort, les plus grands écrivains de L'Époque ! » Si Badinguet maintenant ne se trouve pas vengé, c'est qu'il est bien difficile en supplices.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset, 22 septembre 1868.]

Mon Loulou,

Fais des *Tintamarres* et des *Vies parisiennes* ce que tu voudras. Cependant, si tu as de la place dans une de tes boîtes, apporte-les, car il n'y a jamais trop de vieux journaux à Croisset.

A-t-on *enfin* : 1° nettoyé ma cuisine, 2° repeint le bas de la fenêtre dans la salle à manger, 3° repeint dans ce même appartement la porte du corridor, près de la serrure, et 4° m'a-t-on remis des fiches neuves à chaque poignée des deux portes ?

Je te prie de réclamer tout cela violemment à mon concierge et de lui dire que je suis *très* mécontent de sa négligence. Depuis le mois d'avril mon logement est inhabitable ! voilà 750 francs de loyer pour rien.

Dis-lui, pour qu'il se dépêche, que j'arriverai à Paris le 5 octobre, le lundi prochain en huit.

Les dames Vasse viennent d'arriver ici, tantôt, à une heure ; elles vont très bien.

Nous t'attendons jeudi.

Je n'ai aucune nouvelle à t'apprendre. Il pleut. Et le temps est triste. Mais il fera gai quand je pourrai revoir et baiser ta gentille mine.

Adieu, mon Carolo, à bientôt.

Ton vieux bonhomme d'oncle qui t'aime.

Mardi 5 heures.

N.B. – Si on ne fait pas les peintures ***tout de suite***, qu'on ne les fasse pas du tout, afin que je ne sois point empoisonné.

À GEORGE SAND

Croisset, samedi soir [26 septembre 1868].

À ***quand*** ? chère Maître ?

Le savez-vous ?

Dès que le jour sera définitivement fixé, dites-le-moi.

Ce renseignement m'importe pour mes petits arrangements personnels.

Mille tendresses de votre vieux.

À ERNEST CHESNEAU

Croisset, dimanche [27 septembre 1868].

Non ! mon cher ami, votre livre ne « contrarie en rien mes goûts », loin de là ! J'ai même été ravi de voir ce que je sens, ce que je pense, formulé d'une telle façon.

Votre morceau sur l'École anglaise est à lui seul une œuvre. Et d'abord, vous avez très bien signalé son trait saillant, l'absence de composition – (si vous aviez tenu à noircir du papier, vous auriez pu faire un rapprochement entre la peinture et la littérature britanniques).

Bien que j'aie lu l'ouvrage de Milsand, voilà la première fois que je trouve enfin une définition nette du Préraphaélisme ! –

La manière dont l'Absolu et le contingent doivent être mêlés dans une œuvre d'art me semble indiquée nettement page 62. Je pense comme vous : « Dès qu'il y a interprétation dans l'œuvre d'un peintre, l'artiste a beau s'en défendre, il fait fonction d'idéaliste » (94). Bref, on n'est idéal qu'à la condition d'être réel et on n'est vrai qu'à force de généraliser. Du reste, vous concluez fort bien, en montrant l'inanité des théories par l'exemple des deux Écoles anglaise et belge arrivant à des résultats divers, bien qu'elles soient parties du même principe (85-90).

La *limite* de la peinture (ce qu'elle peut et ce qu'elle ne peut pas) est montrée avec une évidence qui crève les yeux, à propos d'un tableau de Pauwels et d'un autre de Comte. Enfin, je n'ose trop vous louer de vos idées, parce que ce sont les miennes. Donc sur la Religion nous sommes d'accord.

Quant aux appréciations particulières (question de nerfs et de tempérament autant que de goût), je vous trouve parfois un peu d'indulgence – comme pour mon ami H. Bellangé entre autres. Cela tient peut-être à ce que vous savez beaucoup et que vous êtes sensible à des mérites que je ne vois pas ? Cependant j'applaudis sans réserve à tout ce que vous dites sur Ingres et Flandrin (215), Gérôme (221), le sculpteur italien Vela (378), bien d'autres encore ! et je vous remercie d'avoir rendu justice à Gustave Moreau, que beaucoup de nos amis n'ont pas, selon moi, suffisamment admiré. Mais pourquoi dites-vous ***le*** sphinx ? C'est, ici, ***la*** sphinx. Cette infime remarque vous prouvera que je vous ai lu attentivement. Ainsi, page 124, il y a une faute : « ***Les Récits d'hist[oire] romaine*** d'Augustin Thierry » ; vous avez voulu dire « ***Les Récits mérovingiens*** » d'A. Thierry. ***Les Récits d'hist[oire] romaine*** sont d'Amédée Thierry.

Mais je ne suis nullement de votre opinion quand vous prétendez que « Decamps nous fit un Orient imaginaire ». Son Orient n'est pas plus imaginaire que celui de Lord Byron. Ni par la brosse, ni par la plume, personne encore n'a dépassé ces deux-là comme ***vérité***.

Vous m'avez souvent remis sous les yeux des tableaux que j'avais oubliés. La description des portraits de l'Empereur et de Mme de Ganay sont des pages du meilleur style, achevées, excellentes. – Votre article sur l'art japonais est d'un critique supérieur, où l'on sent le Praticien sous l'esthéticien (pardon du mot). À preuve : vos observations sur les surfaces courbes, la perspective, 420. – Cela est creusé. Vous êtes entré au cœur de l'art japonais, il me semble.

Une chicane, cependant. Êtes-vous bien sûr que « ce soit le rationalisme étroit et sec de la Chine » qui lui ait fait

repousser toute tentative de Progrès ? Le rationalisme seul en est-il la cause ? Je n'en sais rien.

En résumé, mon cher Chesneau, votre livre m'a fait grand plaisir et je vous remercie de me l'avoir envoyé. Je vous remercie également de l'aimable lettre qui l'accompagnait. Mon nom répété deux fois dans votre volume m'a prouvé votre sympathie. – Croyez bien à la mienne.

Je vous serre les deux mains, et suis votre

Si vous voyez les de Goncourt, priez-les donc de m'envoyer leur adresse.

Rappelez-moi au souvenir de votre patron.

Enfin, si cela n'est pas inconvenant, présentez tous mes respects à la Princesse.

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

[Paris, 29 septembre 1868.]

Cher Ami,

C'est pour samedi prochain, 3 octobre. Je suis au théâtre tous les soirs de six heures du soir à deux heures du matin. On parle de mettre des matelas dans les coulisses pour les acteurs qui ne sont pas en scène. Quant à moi, habituée aux veilles comme toi-même, je n'éprouve aucune fatigue ; mais j'aurais bien de l'ennui sans la ressource qu'on a toujours de penser à autre chose. J'ai assez l'habitude de faire une autre pièce pendant qu'on répète, et il y a quelque

chose d'assez excitant dans ces grandes salles sombres où s'agitent des personnages mystérieux parlant à demi-voix, dans des costumes invraisemblables ; rien ne ressemble plus à un rêve, à moins qu'on ne songe à une conspiration d'évadés de Bicêtre.

Je ne sais pas du tout ce que sera la représentation. Si on ne connaissait les prodiges d'ensemble et de volonté qui se font à la dernière heure, on jugerait tout impossible, avec trente-cinq ou quarante acteurs parlants, dont cinq ou six seulement parlent bien. On passe des heures à faire entrer et sortir des personnages en blouse blanche ou bleue qui seront des soldats ou des paysans, mais qui, en attendant, exécutent des manœuvres incompréhensibles. Toujours le rêve. Il faut être fou pour monter ces machines-là. Et la fièvre des acteurs, pâles et fatigués, qui se traînent à leur place en bâillant, et tout à coup partent comme des énergumènes pour débiter leur tirade ; toujours la réunion d'aliénés.

La censure nous a laissés tranquilles quant au manuscrit ; demain, ces messieurs verront des costumes qui les effaroucheront peut-être.

J'ai laissé mon cher monde bien tranquille à Nohant. Si *Cadio* réussit, ce sera une petite dot pour Aurore ; voilà toute mon ambition. S'il ne réussit pas, ce sera à recommencer. Voilà tout.

Je te verrai. Donc, dans tous les cas, ce sera un heureux jour. Viens me voir la veille, si tu arrives la veille, ou le jour même. Viens dîner avec moi la veille ou le jour ; je suis chez moi d'une heure à cinq heures.

Merci ; je t'embrasse et je t'aime.

G. SAND.

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

Paris, 6 octobre [18]68.

Cher bon ami,

Je te recommande de nouveau mon ami Despruneaux pour que tu fasses encore une fois tout ton possible pour le servir dans une cause bien juste et déjà jugée en sa faveur.

À toi.

GEORGE SAND.

À EDMOND ET JULES DE GONCOURT

[Croisset, 10 octobre 1868.]

Puisque nous n'avons pu nous rencontrer vous seriez bien aimables de me dire comment vous allez.

Est-ce fini, l'installation ?

Et le roman, quand paraît-il ?

Etc., etc.

Votre ami travaille énormément. Voilà tout ce qu'il a à vous dire et puis qu'il vous embrasse.

Vous seriez bien gentils de m'écrire une vraie lettre.

Samedi soir.

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 15 octobre [1868].

Me voilà ***cheux nous***, où, après avoir embrassé mes enfants, et petits-enfants, j'ai dormi 36 heures d'affilée. Il faut croire que j'étais lasse, et ne m'en apercevais pas. Je m'éveille de cet ***hibernage*** tout animal, et tu es la première personne à qui je veuille écrire. Je ne t'ai pas assez remercié d'être venu pour moi à Paris, toi qui te déplaces peu, je ne t'ai pas assez vu non plus ; quand j'ai su que tu avais soupé avec Plauchut, je m'en suis voulu d'être restée à soigner ma patraque de Thuillier, à qui je ne pouvais faire aucun bien et qui ne m'en a pas su grand gré. Les artistes sont des enfants gâtés, et les meilleurs sont de grands égoïstes. Tu dis que je les aime trop ; je les aime comme j'aime les bois et les champs, toutes les choses, tous les êtres que je connais un peu et que j'étudie toujours. Je fais mon état au milieu de tout cela et comme je l'aime, mon état, j'aime tout ce qui l'alimente et le renouvelle. On me fait bien des misères que je vois, mais que je ne sens plus. Je sais qu'il y a des épines dans les buissons. Ça ne m'empêche pas d'y fourrer toujours les mains et d'y trouver des fleurs. Si toutes ne sont pas belles, toutes sont curieuses. Le jour où tu m'as conduit ***[sic]*** à l'abbaye de Saint-Georges, j'ai trouvé la ***scrofularia borealis***, plante très rare en France. J'étais enchantée ; il y avait beaucoup de merde à l'endroit où je l'ai cueillie. ***Such is life !***

Et si on ne la prend pas comme ça, la vie, on ne peut la prendre par aucun bout, et alors, comment fait-on pour la supporter ? Moi je la trouve amusante et intéressante, et de ce que j'accepte ***tout***, je suis d'autant plus heureuse et enthousiaste quand je rencontre le beau et le bon. Si je n'avais pas une grande connaissance de l'espèce, je ne t'aurais pas

vite compris, vite connu, vite aimé. Je peux avoir l'indulgence énorme, banale peut-être, tant elle a eu à agir. Mais l'appréciation est autre chose, et je ne crois pas qu'elle soit usée encore dans l'esprit de ton vieux troubadour.

J'ai trouvé mes enfants toujours bien bons et bien tendres, mes deux fillettes jolies et douces toujours. Ce matin, je rêvais, et je me suis éveillée en disant cette sentence bizarre : « Il y a toujours un jeune grand premier rôle dans le drame de la vie. Premier rôle dans la mienne : Aurore. » Le fait est qu'il est impossible de ne pas idolâtrer cette petite. Elle est si réussie comme intelligence et comme bonté, qu'elle me fait l'effet d'un rêve.

Toi aussi, sans le savoir, ***t'est un rêve*** – comme ça. Plauchut t'a vu un jour et il t'adore. Ça prouve qu'il n'est pas bête. En me quittant à Paris, il m'a chargé ***[sic]*** de le rappeler à ton souvenir.

J'ai laissé ***Cadio*** dans des alternatives de recettes bonnes ou médiocres. La cabale contre la nouvelle direction s'est lassée dès le second jour. La presse a été moitié favorable moitié hostile. Le beau temps est contraire. Le jeu détestable de Roger est contraire aussi. Si bien que nous ne savons pas encore si nous ferons de l'argent. Quant à moi, quand l'argent vient, je dis tant mieux sans transport et quand il ne vient pas, je dis tant pis, sans chagrin aucun. L'argent n'étant pas le but, ne doit pas être la préoccupation. Il n'est pas non plus la vraie preuve du succès puisque tant de choses nulles ou mauvaises font de l'argent. Me voilà déjà en train de faire une autre pièce pour n'en pas perdre l'habitude. J'ai aussi un roman en train sur ***les cabots***. Je les ai beaucoup étudiés cette fois-ci, mais sans rien apprendre de neuf. Je tenais le mécanisme. Il n'est pas compliqué et il est très logique.

Je t'embrasse tendrement ainsi que ta petite maman. Donne-moi signe de vie. Le roman[3] avance-t-il ?

G. SAND.

À GEORGE SAND

[Croisset,] samedi soir [17 octobre 1868].

Chère Maître,

Votre lettre d'hier m'a ***édifié***. C'est le mot, et ce que vous me dites sur l'indulgence qu'on doit avoir pour les égoïstes est tellement beau que j'en ai eu envie de pleurer.

Je voudrais vous répondre longuement. Mais j'ai la tête cuite. Depuis mon retour ici, mes plus longues nuits n'ont pas dépassé cinq heures, et maintenant que mon chapitre est fini, je crève d'envie de dormir.

Oui, j'ai été indigné contre Thuillier ! et enchanté de votre ami Plauchut. Il m'a pris tout de suite.

Je vous baise les deux mains, les deux joues et les quatre de Mlle Aurore.

Quand se verra-t-on, dans tout ça ?

***

Tenez-moi au courant de *Cadio*. Quel malheur que ce Roger !

À FREDERIC BAUDRY ?

[Croisset, 20 octobre 1868 ?]

3 merlans ;

1 légume quelconque ;

une bonde.

Peut-on fusionner ces deux festivaux ?

À SA NIÈCE CAROLINE

Croisset, mardi, 5 heures [20 octobre 1868].

Ma chère Caro,

Je n'ai rien du tout à te dire, si ce n'est que je baise ta gentille mine. Tu m'as écrit une lettre qui mériterait pourtant une longue réponse, si j'en juge par le plaisir qu'elle m'a fait.

Aujourd'hui, j'ai eu tout l'après-midi Fr. Baudry. J'irai dîner chez lui vendredi prochain, puis un des jours de la semaine prochaine chez Monseigneur, afin d'aller le soir à la foire Saint-Romain.

Je travaille beaucoup et redoute le monde.
Ce n'est pas dans les bals que l'avenir se fonde.

Camille Doucet.

Cependant, des renseignements dont j'ai absolument besoin et que j'ai demandés plusieurs fois ne m'arrivent pas.

– Ce qui fait que je suis indigné. J'aurai fini mon chapitre (le second de la 3e partie) dans une quinzaine de jours. Si ta grand-mère était encore chez toi à cette époque, je serais homme à aller la chercher. Comme son séjour dans ta « délicieuse villa » lui fait grand bien, retiens-la le plus que tu pourras.

Va-t-elle à Ouville ? Elle m'écrit qu'elle a un clou et tremble qu'il ne lui vienne un anthrax. J'aime à croire que sa crainte est vaine.

Et la peinture ? Et les promenades romantiques au bord de la mer ?

Il fait beau, mais froid. Le fond de l'air n'est pas chaud, et sa surface peu bouillante.

Adieu, pauvre loulou. Comme il m'ennuie de toi, et que je voudrais te voir plus souvent ! Embrasse pour moi Ernest et ta mère-grand.

Ton vieil oncle qui t'aime.

À SA NIÈCE CAROLINE

Croisset, lundi, 1 heure [26 octobre 1868].

Mon Loulou,

Vraiment ? Tu penses à revenir « sur nos bords » ? Ce serait bien bon de se revoir et s'il faut pour cela du mauvais temps je souhaite des déluges. Il ne pouvait pas, ces jours-ci, être pire à Dieppe qu'à Croisset ! La pluie claquait dans les feuilles du tulipier, sans discontinuer. Le vent soufflait dans les arbres, les nuages se roulaient. C'était superbe.

Tu as parfaitement raison de garder ta grand-mère. Elle est beaucoup mieux chez toi que chez elle. – J'ai envoyé hier un paquet de linge pour ses cataplasmes. Il a dû arriver par le train de 4 h 1/2 ? Si elle reste chez toi encore une dizaine de jours, et qu'elle veuille alors s'en revenir ici, je suis homme à aller la chercher. – Bien que ça me dérange, je te l'avoue. Mais je ne résisterai pas à l'occasion de bécoter un peu ta bonne mine. Ce qui serait mieux, ce serait de vous en retourner tous ensemble.

Puisque tu aimes les beaux vers, connais-tu ceux-ci :

Notre ami, possesseur d'une papeterie,
A fait avec succès, appel à l'industrie.

Ponsard.

Faites, faites, mon Dieu, que mon cœur se rappelle
Qu'Octave fut sauvé par monsieur Dufournelle !

C. Doucet.

Du même :

Il fera son chemin, ce jeune homme ! il me plaît.
Je viens de l'amener dans mon cabriolet.

Tout cela est à méditer, mon loulou !

Mais voici un chef-d'œuvre découvert par moi dans les *Mémoires de l'académie de Saint-Quentin* :

Un soir, attendu par Hortense,

Sur la pendule ayant tes yeux fixés
Et sentant son cœur battre à mouvements pressés,
Le jeune Alfred séchait d'impatience.

Avec laquelle j'ai l'honneur d'être

Ton vieil oncle en baudruche qui t'aime.

Embrasse pour moi tes deux compagnons, bien entendu.

À ERNEST FEYDEAU

Croisset, mardi soir [27 octobre 1868].

Ce que je deviens, mon bon Feydeau, mais rien du tout ! Je passe mon existence à me monter et à me démonter le Bourrichon. Après avoir été pendant une semaine et demie, sans dormir plus de cinq heures sur vingt-quatre, je suis présentement affecté de douleurs carabinées à l'occiput. J'ai besoin d'une bosse de sommeil, après quoi ça recommencera ! espérons-le !

Je t'avouerai que je ne suis pas gai, tous les jours. Je finis par être fourbu comme une vieille rosse. – D'autant plus que je ne suis pas sans de violentes inquiétudes sur la ***Conception*** de mon roman ? Mais il est trop tard pour y rien changer !

Je vais avoir fini, dans une huitaine, le second chapitre de la dernière partie. – Et j'espère être affranchi du tout, au mois de juillet prochain ?

Mais je ne recommencerai plus à peindre des bourgeois. Ah ! non ! ah ! non ! Il est temps que je m'amuse.

Tu serais bien aimable si tu pouvais répondre à ces deux questions : 1° quels étaient en juin 48 les postes de la garde nationale dans les quartiers Mouffetard, Saint-Victor et Latin ?

2° Dans la nuit du 25 au 26 juin (la nuit du dimanche au lundi), était-ce la garde nationale ou la ligne qui occupait la rive gauche de Paris ?

Je me suis déjà adressé à pas mal de personnes et on ne m'a pas répondu ; je reste le bec dans l'eau avec trois pages blanches.

J'ai été il y a trois semaines à Paris, pour la 1re de ***Cadio***. Je n'y suis resté que trois jours et ne suis pas allé chez toi, persuadé que tu étais encore à Trouville.

Ma mère est maintenant dans le pays de Caux, chez ses petites-filles. Elle va mieux qu'au printemps dernier. Ses longues stations au bord de la mer lui font du bien. –

Moi, je reste à Croisset, où je vis comme un ours. Je deviens d'ailleurs de plus en plus irritable et ***insociable***. Je finirai par ressembler à Marat ! qui est une belle binette, quoique ce fût un rude imbécile. –

À mes moments perdus, je me livre à l'étude de la Révolution française.

Oui, j'envie Marfori. Seulement c'est un maladroit. Quelle perte pour la littérature s'il avait cassé la gueule à Rochefort ! Car tu sais que ledit est « le premier écrivain de l'époque » ! Il me dégoûte radicalement du père Hugo.

Cherche dans ton imagination tout ce que tu pourras trouver de plus aimable pour M[me] Feydeau. Embrasse de ma part tes héritiers.

Et à toi, ton

À MAURICE SAND

[Croisset,] mardi soir, 27 [octobre 1868].

Tout ce que je peux vous dire, d'abord, mon cher ami, c'est que votre livre m'a fait passer une nuit blanche. Je l'ai lu, d'emblée, d'un seul coup. Ne m'interrompant dans ma lecture que pour bourrer une pipe de temps à autre et résumer mon impression.

Quand elle se sera un peu effacée, je reprendrai votre livre pour y chercher des poux. Mais je crois qu'il y en a peu ! Vous devez être content ? Ça doit plaire ? C'est dramatique et amusant, au possible !

Dès les premières pages, j'ai été charmé par ***l'air vrai*** de la peinture. – Et à la fin, j'ai admiré la Composition de l'ensemble, la manière dont les événements se déduisent et dont les personnages se rattachent.

Votre caractère principal, Miss Mary, est trop haïssable (d'après mon goût personnel) pour n'être [pas] d'une exactitude parfaite. C'est là ce qu'il y a de plus rare dans votre livre, avec les scènes d'intérieur, la vie à New York.

Votre bon sauvage m'a fait rire, franchement, quand il est à l'Opéra.

J'ai été saisi par la maison du Missionnaire (la première nuit de Montaret). Ça se voit.

Naïssa scalpant, et s'essuyant ensuite les mains sur l'herbe, m'a paru de premier ordre. – Ainsi que le dégoût qu'elle inspire à Montaret.

Je hasarde une observation timide : il me semble que l'évasion du Père Athanase et de Montaret, quand ils s'échappent de leur prison, manque un peu de clarté ? L'explication matérielle du fait est-elle trop courte ? Je vous reproche, comme langage, deux ou trois locutions toutes faites, telles que « rompre la glace ». Vous voyez si je vous ai lu attentivement ! Quel ***pion*** je fais, hein ?

Je vous dis tout cela de mémoire, car j'ai prêté votre livre et on ne me l'a pas encore rendu. – Mais le souvenir que j'en ai maintenant est celui d'une chose très bien faite.

Ne pensez-vous pas comme moi qu'on en pourrait tirer pour un théâtre du boulevard une pièce à très grand effet ?

À propos, comment va ***Cadio*** ?

Dites à votre chère maman que je l'adore. Harrisse, dont j'ai reçu une lettre aujourd'hui, me charge de le « rappeler à son souvenir ». Moi, je vous charge de l'embrasser.

Et je vous serre les deux mains très fort en vous disant derechef « bravo ».

Et tout à vous.

À HENRY HARRISSE

Croisset, mercredi 28 octobre [1868].

Je vous assure, mon cher ami, que je songe très souvent à vous et que votre lettre m'a fait un grand plaisir.

Quant au roman de ***mistress*** Braddon, je connaissais la chose. On m'en a envoyé d'Angleterre une analyse et des extraits. Ne vous occupez pas d'une pareille misère.

Voici ce que je sais de nos amis.

Le père Sainte-Beuve ne va pas plus mal. Ça peut continuer comme cela, pendant longtemps.

Les de Goncourt logent maintenant à Auteuil dans une maison ***à eux***.

Cadio aurait peut-être eu cent représentations sans le bras factice de Roger, lequel bras a jeté un froid sur toute la pièce. Je ne crois pas malheureusement qu'elle dépasse 30 à 40 représentations ? Mais vous connaissez notre amie. Elle est sur ces choses-là d'un stoïcisme qui stupéfie l'imagination. Son fils m'a envoyé la semaine dernière son nouveau livre ***Miss Mary***, tableau, ou plutôt narration de mœurs américaines.

Fr. Baudry, qui a déjeuné chez moi jeudi dernier, m'a avoué que la littérature française était en décadence depuis le XIIe siècle et que Rabelais avait une mauvaise syntaxe ! Vous voyez que les idées – ***chic*** ne sont pas mortes en France.

Elle a été bien bête avec ***La Lanterne*** cette pauvre France ! – Et ***ils*** n'ont pas été forts non plus, à cette même occasion.

Quant à moi, après avoir passé le mois d'août à Paris, à Saint-Gratien, à Fontainebleau et à Dieppe, je suis revenu ici, d'où je n'ai bougé qu'il y a trois semaines pendant quatre jours pour aller à la 1re de Mme Sand. Si je veux publier mon interminable bouquin en 1869, il faut que je l'aie fini au mois de juillet. D'ici là je n'ai pas une heure à perdre. Aussi je ne commencerai pas ma saison d'hiver cette année avant la fin de février.

C'est cela qui serait gentil si vous reveniez en griller un dans ma boîte, sur le boulevard du Temple !

Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de transporter définitivement votre toge « sur nos bords » ? Il me semble qu'il y aurait place pour vous à Paris. – Et même qu'une place vous y attend ?

On n'y est fort ni en droit commercial ni en législation étrangère.

Donc, revenez-nous si vous le pouvez. D'ici là tenez-vous en joie. Et de temps en temps, donnez-nous de vos nouvelles.

Je vous serre la main très fort.

Ex imo.

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Croisset,] samedi [31 octobre 1868].

Il y aura demain trois semaines que je vous ai quittée, Princesse. – Ce qui est bien long sans avoir de vos nouvelles !

Comment allez-vous ? La pluie va-t-elle bientôt vous chasser de votre cher Saint-Gratien ? Et vos travaux de peinture ? Et le buste ? etc. Je vous serai reconnaissant de m'écrire le plus longuement possible. Plus il y en a de vous, plus c'est bon !

Si vous ne savez présentement que lire et que vous aimiez les histoires dramatiques, procurez-vous le dernier roman de Maurice Sand, ***Miss Mary***. Il vous amusera peut-être. Je ne crois pas que la pièce de sa mère fasse grand argent ? Tout a été gâté par le bras factice du premier rôle.

Il me semble que « l'horizon politique » (comme on dit dans les feuilles) se rassainit depuis les affaires d'Espagne. Mais ce Marfori est un grand maladroit. Ce n'est pas la clavicule qu'il aurait dû casser au « grand écrivain » nommé Rochefort. – Enfin, Dieu merci, on n'en parle plus ! Mais quelle ***scie*** va succéder à celle-là ?

Je n'ai pas bougé de mon cabinet depuis mon retour ici. Je me contente de regarder l'automne par mes fenêtres. Une promenade dans les bois mènerait ma pauvre imagination trop loin. Il faut qu'elle me serve et non qu'elle m'emporte. Le feuillage est bien beau cependant ; il a des tons de pourpre, des rougeurs presque humaines, quelque chose de mélancolique et de passionné.

Mais il faut « cultiver notre jardin » comme dit Candide.

Cette citation de Voltaire me fait penser à Mme de Fly. N'est-ce pas maintenant qu'elle doit subir son opération ? Vous seriez bien bonne de me dire comment elle va. Car c'est une personne charmante et dont le cœur, je crois, vous est très dévoué.

Mais il faudrait être un monstre pour ne pas l'être à Votre Altesse, quand on la connaît.

Je suis, par devers moi, tout triste, en songeant que je vais passer encore un bon mois et demi sans la voir !

Je vous baise les deux mains, Princesse.

À SA NIÈCE CAROLINE

Croisset, samedi, 5 heures [31 octobre 1868].

Oui, mon bibi, je viens de finir mon chapitre. – Il est même recopié et lundi j'espère commencer le suivant.

Ta bonne-maman réclame Mlle Julie et désire qu'elle soit rentrée à Croisset lundi soir, parce qu'elle a besoin d'elle mardi.

Elle attend le moment de te revoir avec une certaine impatience, et serait très dupe si ton mari ne venait pas mercredi.

Je ne demanderais pas mieux que de l'accompagner. Mais il faut être raisonnable, et rester à son Sacerdoce.

Mme Cloquet m'a écrit hier pour me dire que M. de Montblanc m'attendait, afin de partir ensemble vers Toulon. – Le beau temps qu'il fait présentement ajoute à mes regrets. J'aimerais fort à batifoler sur les rivages de la Méditerranée ! Mais mon Ve chapitre, que deviendrait-il ? Un dérangement de 15 jours me ferait perdre tout mon hiver.

J'irai samedi prochain à la foire Saint-Romain avec Monseigneur. C'est moins loin, moins long et moins cher.

Mon fameux tricot est fini. Il me va admirablement, et ne manque pas de ***cachet***.

Nous avons hier dîné à l'Hôtel-Dieu sans aucune compagnie que les maîtres de la maison.

Voilà, mon pauvre loulou, toutes les nouvelles. Il me reste maintenant à te remercier pour ta charmante lettre de ce matin, laquelle m'a donné envie de te couvrir de bécots. – Pourquoi ne lis-tu plus de choses sérieuses ? C'est ainsi que peu à peu on s'enfonce dans l'abjection ! Tu as cependant assez emporté de livres. Mets-toi à ce bon Froissart, ça t'amusera.

***

J'oubliais deux choses : 1° Mme Fortin a disposé de son toutou ; 2° Monseigneur m'a dit que ***Don Dick d'Arrah*** était devenu d'une moralité suspecte. – Il est un peu filou. Quelle désillusion !

3° Fait, important. L'amour d'horloger a comparu jeudi, à Croisset, avec le bras en écharpe. Le pauvre chéri a cuydé se casser la gueule en tombant d'un escabeau sur lequel il était juché pour remonter une pendule : il y a eu échappement de sa personne par terre.

Adieu, chère Caro. – Embrasse ton mari pour moi.

Ton pauvre vieux qui t'aime.

À GEORGE SAND

[Croisset,] samedi soir [31 octobre 1868].

C'est un remords pour moi que de n'avoir pas répondu plus longuement à votre dernière lettre, ma chère maître. Vous m'y parliez « des misères » que l'on vous faisait. Croyez-vous que je l'ignorais ? Je vous avouerai même (entre nous) que j'ai été, à cette occasion, blessé, plus encore dans mon bon goût que dans mon affection pour vous. Je n'ai pas trouvé plusieurs de vos intimes suffisamment ***chauds***. « Mon Dieu ! mon Dieu ! comme les hommes de lettres sont bêtes ! » : fragment de la correspondance de Napoléon Ier. Quel joli fragment, hein ? Ne vous semble-t-il pas qu'on le débine trop, celui-là ?

L'infinie stupidité des masses me rend indulgent pour les individualités, si odieuses qu'elles puissent être. – Je viens d'avaler les 10 premiers volumes de Buchez et Roux. Ce que j'en ai tiré de plus clair, c'est un immense dégoût, à l'encontre des Français. Nom de Dieu ! a-t-on été inepte de tout temps dans notre belle patrie ! Pas une idée libérale qui n'ait été impopulaire, pas une chose juste qui n'ait scandalisé, pas un grand homme qui n'ait reçu des pommes cuites ou des coups de couteau. – « Histoire de l'esprit humain, histoire de la sottise humaine », comme dit M. de Voltaire.

Et je me convaincs de plus en plus de cette vérité : nous sommes pourris de catholicisme. La doctrine de la Grâce nous a si bien pénétrés que le sens de la justice a disparu. Ce qui m'avait effrayé dans l'histoire de 48 a ses origines toutes naturelles dans la Révolution, qui ne s'est pas dégagée du Moyen Âge, quoi qu'on die. J'ai retrouvé dans Marat des fragments entiers de Proudhon (sic) et je parie qu'on les retrouverait dans les prédicateurs de la Ligue.

Quelle est la mesure que les plus avancés proposèrent après Varennes ! La dictature. Et la Dictature militaire. On ferme les églises, mais on élève des temples, etc.

Je vous assure que je deviens stupide avec la Révolution. C'est un gouffre qui m'attire.

Cependant je travaille à mon roman comme plusieurs bœufs. J'espère, au Jour de l'An, n'avoir plus que cent pages à écrire, c'est-à-dire encore six bons mois de travail. J'irai à Paris le plus tard possible. – Mon hiver va se passer dans une solitude complète, bon moyen de faire écouler la vie rapidement.

Maurice m'a écrit une lettre extra-gentille. Mais pourquoi s'est-il laissé embêter par Buloz ? Nous sommes tous trop modestes, avec ces messieurs.

Quand viendrez-vous me faire une visite ? J'irai peut-être à Paris trois ou quatre jours vers la fin de décembre.

Que faites-vous, maintenant ? etc., etc.

Toutes mes tendresses.

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Croisset,] lundi, 10 heures du soir [2 ou 9 novembre 1868].

Princesse,

Quand j'ai reçu votre cadeau, tantôt, j'ai été si joyeusement troublé que je n'ai trouvé, tout d'abord, rien à vous dire. Il faudrait être M. de Voltaire pour imaginer un ***compliment*** digne du sujet ! Que dois-je donc faire ? vous dire que j'ai été attendri, voilà tout.

Je n'avais pas besoin d'avoir votre buste sous les yeux, pour songer à vous, très souvent ! Je l'ai placé à ma gauche, sur une petite étagère, près de la table où j'écris. Quand je lève les yeux, je l'aperçois. Cela fait comme un sourire continuel dans ma solitude, une bénédiction qui plane sur moi.

Je vous envoie toute ma gratitude, Princesse, je vous baise les deux mains et je suis

tout à vous.

À HIPPOLYTE TAINE

Croisset, mardi 10 [novembre 1868].

Vous avez bien fait, cher Ami, de me dédier votre livre ! (quelle modestie de ma part, hein ?) car il n'est pas de choses de vous dont la lecture m'ait causé autant de plaisir. J'ai avalé cela d'un seul coup, dans mon après-midi de dimanche. Il m'a semblé voyager en Hollande.

Ce qui me paraît ***le plus nouveau***, c'est tout ce qui a trait à la peinture même. Ainsi les pages 49-52, les pages 57-60 et ***sq.***, la théorie de la ***tache***, etc., sont des choses parfaitement originales (je crois) et supérieurement exprimées. Je vous remercie, pour ma part, d'avoir remis à sa place le grandissime Rubens que les gens de goût méprisent et que moi j'idolâtre.

Ce livre-là est une des meilleures démonstrations de votre système. Quel écrivain et quel peintre vous faites ! J'ai été frappé tout d'abord par la description des femmes de la Frise (page 10). Vous avez une merveilleuse phrase (page 25) : « […] ils dorment vautrés dans leur lit […] le

brouillard épaissi enveloppe toute la campagne d'une humidité bleuâtre. »

En voici une autre qui me ***va au cœur*** (je ne sais pourquoi). « Les chênes déracinés qui tombaient dans les fleuves faisaient des radeaux comme aujourd'hui sur le Missisipi et venaient choquer les flottes romaines » (page 26).

Je trouve sur la marge de la page 29 un point d'interrogation à cette phrase : « les Celtes d'Irlande et de la haute Écosse n'ont atteint qu'à des mœurs chevaleresques et à des légendes poétiques. Il fallait ici de bonnes têtes », etc. Ah ! voilà toute la question ! il fallait « de bonnes têtes ». Donc le milieu n'est pas ***aussi*** important que vous le dites ? Il y a le milieu, d'abord, puis la race (que vous pouvez moins préciser que le milieu), puis l'***ingenium*** de chaque individu, que vous ne pouvez pas définir.

Je continue à relever ce qui m'a frappé : l'intérieur des villes (page 42).

Les grandes fêtes flamandes où vous avez donné des détails exquis. J'en connaissais quelques-uns (par Chatelain ?). Mais c'est vous qui m'avez appris les plus régalants.

Les pages 154 et ***sq.*** sont splendides de force et d'abondance.

Pages 162-163, la psychologie de Rembrandt.

À propos de psychologie, que devient votre grand livre ? Quand l'aurons-nous ?

Vous seriez bien aimable de me donner votre nouvelle adresse.

Merci encore une fois pour votre dédicace, mon cher Taine. Je vous en suis très reconnaissant et vous embrasse.

J'espère vous voir au mois de décembre (vers la fin), mais je resterai peu de temps à Paris.

P.-S. – Je ne vous dis pas suffisamment dans ce billet tout le bien que je pense de votre petit livre. Nous en recauserons.

À IVAN TOURGUENEFF

Croisset, mercredi [18 novembre 1868].

Ah ! enfin ! on va donc se voir un peu, cher Ami !

Je vous conseille de prendre le train express de 8 heures du matin, qui arrive à Rouen à 10 h 40. Arrivé à Rouen, vous trouverez un fiacre qui vous mènera à Croisset en vingt minutes.

Mais ce qui est mieux, c'est de me répondre tout de suite, pour me dire à quelle heure vous arrivez. J'irai au-devant de vous. Car je grille de l'envie de vous voir et de vous embrasser.

Donc, à dimanche. Je compte sur vous, irrévocablement. Un mot de réponse d'ici là, cependant, s.v.p. Et tout à vous plus que jamais.

IVAN TOURGUENEFF À GUSTAVE FLAUBERT

[Paris,] hôtel Byron, rue Laffitte.
Jeudi [19 novembre 1868].

Je partirai dimanche, mon cher ami, à 8 h. du matin par l'Express et je serai très heureux de vous revoir dès la gare.

À dimanche donc et mille amitiés.

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

[Nohant,] 20 novembre [18]68.

Tu me dis : quand se verra-t-on ? Vers le 15 décembre, ici, nous baptisons ***protestantes***, nos deux fillettes. C'est l'idée de Maurice qui s'est marié devant le pasteur et qui ne veut pas de persécution et d'influence catholique autour de ses filles. C'est notre ami Napoléon qui est le parrain d'Aurore, moi la marraine. Mon neveu est le parrain de l'autre. Tout cela se passe entre nous, en famille. Il faut venir. Maurice le veut, et si tu dis non, tu lui feras beaucoup de peine. Tu apporteras ton roman, et dans une éclaircie tu me le liras, ça te fera du [bien] de le lire à qui écoute bien. On se résume, et on se juge mieux, je connais ça. Dis oui à ton vieux troubadour. Il t'en saura un gré ***soigné***.

Je t'embrasse six fois si tu dis oui.

G. SAND.

À ERNEST FEYDEAU

[Croisset, 23 novembre 1868.]

Ô Feydeau,

Je ne sais pas qui a écrit : « Je voudrais jeter le monde sur sa face. » Désir que je partage. Ça a l'air biblique. Mais c'est peut-être Shakespeare.

Merci pour ta note. La réponse à la deuxième question est précise, mais est-elle bien vraie ? Puisque Guastalla la contredit, demande-lui là-dessus une explication ; éclaircis-moi ce point-là et tu seras bien aimable.

Quant aux postes, ils devaient être aux mairies. Quel bouquin emm… !

Tu me verras au mois de décembre (vers la fin), mais je ne resterai à Paris que très peu de jours, n'ayant pas l'intention de commencer ma saison d'hiver avant la fin de février. C'est le moyen d'aller plus vite. Pour paraître en octobre prochain, il faut que j'aie fini en juillet ; or, je n'ai pas d'ici là une minute à perdre.

Qu'est-ce qui occupe ta cervelle pour le quart d'heure !

Est-ce assez beau, l'affaire Baudin ! Quels maladroits !

Bien que je ne sois pas tout à fait une immondice et que Mme Feydeau soit loin de ressembler à un mur, je te prie de me déposer à ses pieds.

P.-S. En mai 1849, existait une société ayant pour but de fournir des ornements au culte catholique, soutanes, re-

liques, etc. Cette société, qui avait pour chef M. de Savouillan, avait été fondée par M. de Calonne.

Renseignements sur icelle, s.v.p.

N'est-ce pas là-dedans qu'était le gars Barbey d'Aurevilly ?

J'ai passé une partie du mois d'août à Paris, mais ne me suis pas présenté à ton domicile, croyant que tu étais à Trouville. Tu dois y être encore ; avec les de Goncourt ? Je les avais priés de me donner de tes nouvelles, ils ne m'ont pas écrit.

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Croisset,] lundi [23 novembre 1868].

Princesse,

Si j'en avais cru mon premier mouvement, j'aurais répondu tout de suite à votre dernière lettre, tant elle m'a enthousiasmé comme ***littérature***. Mais j'avais peur de vous fatiguer par la fréquence de mes autographes ?

Oui ! oui ! oui ! (sans que vous en ayez le moindre soupçon, j'en suis sûr) vous m'avez envoyé, sur Leurs Majestés espagnoles, un morceau de style qui est tout bonnement ***un chef-d'œuvre***. J'en ai ri, tout haut « dans le silence du cabinet ». Vous n'imaginez pas comme ce tableau-là est réussi. Il me semblait, en le lisant, vous entendre parler. C'est charmant. – Et je vous ferai observer que je m'y connais (au style) et que je ne me trompe pas.

À propos de style, j'ai eu hier des nouvelles de Sainte-Beuve par Tourgueneff, qui est venu passer la journée de dimanche à Croisset. Il y a peu d'hommes dont la compagnie soit meilleure et l'esprit plus séduisant. Quel dommage qu'on ne vive jamais avec les gens que l'on aime !

Ma mère me quitte jeudi prochain pour s'en retourner à Rouen près de ses petites-filles et ma solitude complète va commencer. J'en profiterai pour accélérer mon interminable bouquin, qui commence à m'exaspérer par la lenteur de sa confection ! Mme Sand m'a invité au baptême, où le Prince Napoléon doit être parrain. – Mais un voyage à Nohant me dérangerait trop. J'ai refusé.

Ce qui ne me dérangera pas, ce sera d'aller à Paris, vers Noël ou même avant. Il ne doit plus y avoir qu'une série d'invités pour Compiègne ? Vous êtes de la dernière, n'est-ce pas ? Ne finit-elle pas vers le 15 décembre ?

Je ne saurais vous dire combien l'affaire Baudin m'a chagriné. Mais je n'ai peut-être pas besoin de vous le dire ?

Ne me faites plus d'excuses sur votre mauvaise écriture, Princesse. Je suis, à cause de cela même, un peu plus de temps avec vous et je ne m'en plains pas. – Car je suis tout à vous et je vous baise les deux mains.

À GEORGE SAND

[Croisset,] mardi [24 nov[embre 18]68].

Chère Maître,

Vous n'imaginez pas ***la peine que vous faites*** ! Malgré l'envie que j'en ai, je réponds « non ». Cependant, je suis dé-

chiré par l'envie de dire « oui ». Cela me donne des airs de monsieur indérangeable, qui sont fort ridicules. Mais je me connais : si j'allais chez vous à Nohant, j'en aurais ensuite pour un mois de rêverie sur mon voyage. Des images réelles remplaceraient dans mon pauvre cerveau les images fictives que je compose à grand-peine, tout mon château de cartes s'écroulerait.

Il y a trois semaines, pour avoir eu la bêtise d'accepter un dîner dans une campagne des environs, j'ai perdu quatre jours (sic). Que serait-ce en sortant de Nohant ! Vous ne comprenez pas ça, vous, être fort !

J'irai chez vous quand je serai « libre d'inquiétude ». Présentez à Maurice non pas mes excuses, mais mon chagrin.

Ma mère s'en retourne à Rouen, jeudi prochain. Et je vais rester ici jusqu'à la fin de février sans doute. À cette époque-là j'espère être arrivé à mon dernier chapitre qui me demandera encore trois mois. Bref ***il faut*** que j'aie fini en juin si je veux paraître en octobre.

Et vous ? que faites-vous présentement ?

Votre vieux troubadour vous embrasse comme il vous aime, c'est-à-dire très fort.

IVAN TOURGUENEFF À GUSTAVE FLAUBERT

Paris, rue Laffitte, hôtel Byron.
Mardi 24 novembre 1868.

Mon cher Ami,

Le fromage vient d'arriver ; je l'emporte à Bade et à chaque coup de dent nous penserons à Croisset et à la charmante journée que j'y ai passée. Décidément je ***nous*** sens très sympathiques l'un à l'autre.

Si tout votre roman est aussi fort que les fragments que vous m'en avez lus, vous aurez fait un chef-d'œuvre, c'est moi qui vous le dis. –

Je ne sais pas si vous avez lu le ***bouquin*** que je vous envoie ; dans tous les cas, mettez-le sur un des rayons de votre bibliothèque.

Présentez mes hommages à Mme votre mère, et laissez-moi vous embrasser.

Votre

P.-S. – Mon adresse est : Carlsruhe, poste restante. Vous seriez bien gentil de m'envoyer votre carte photographique. –

En voilà une de moi, qui a l'air bien rébarbatif.

P.-S. – Trouver un autre titre. ***Éducation sentimentale*** est mauvais.

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Croisset,] nuit de mercredi [2 décembre 1868].

Tantôt, à six heures, on m'a apporté de Rouen votre charmant cadeau, Princesse.

Je le trouve si joli et il me plaît tellement que je l'ai gardé sur ma table au milieu de mes paperasses et que je le contemple, sans m'en lasser, comme un grand enfant que je suis. – Je songerai donc à vous, tout en mangeant ; ce sera une fois de plus dans la journée. – Mais ce qui flatte encore mieux que le cadeau, c'est le souvenir : je ne me rappelais plus cette promesse, faite à Saint-Gratien, dans les bons jours que j'ai passés près de vous.

J'imagine que le moment approche où vous allez partir pour Compiègne. Je ne me déplacerai pas, avant votre retour, bien entendu. – Comme mon voyage à Paris n'a, ***au fond***, d'autre but que de vous voir, je tiens à ne pas vous manquer. Ma grippe et mon enrouement seront passés d'ici là, je l'espère ? D'ailleurs, tant pis !

J'ai eu dernièrement des nouvelles de Sainte-Beuve, par Tourgueneff qui m'a fait une visite de vingt-quatre heures. Je connais peu d'hommes d'une conversation plus exquise (c'est de Tourgueneff que je parle et non de Sainte-Beuve ; on peut s'y tromper). Sa compagnie vous plairait infiniment, j'en suis sûr.

Voilà de bien ***mauvais jours*** pour votre atelier, n'est-ce pas ? Quelle humidité, quel vilain temps ! Ne vous semble-t-il pas, quelquefois, que l'eau du ciel nous entre dans le cœur et y fait des larmes ?

C'est pour cela qu'il faut se créer un autre monde, en dehors de la Nature. L'idéal console du Réel. – Il y a pourtant de belles réalités, et qui sont bonnes, en même temps.

Je vous baise les deux mains, Princesse,

et suis tout à vous.

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Croisset, 4 décembre 1868.]

Princesse,

J'ai commencé mes investigations relatives à la famille dont vous me parlez ! – Moi, je ne connais personne à Rouen, mais j'ai mis du monde en marche et je vous enverrai les renseignements les plus exacts et les plus détaillés possible. – Je ne puis les avoir ***complets*** avant mardi soir.

Faut-il vous les envoyer à Compiègne ou rue de Courcelles ?

J'enverrai ma lettre, à tout hasard, rue de Courcelles. C'est plus sûr, n'est-ce pas ?

Je me mets, ou plutôt, je reste à vos pieds.

Vendredi, 5 heures du soir.

À HENRY HARRISSE

[Croisset, 12 décembre 1868.]

Non, mon cher Ami, je ne suis pas encore à Paris. C'est pourquoi je ne vous vois pas.

J'espère avoir ce plaisir vers la fin de janvier.

Êtes-vous définitivement des nôtres, c'est-à-dire Français ? Ce n'est guère le moment de vous en féliciter.

Mille poignées de main.

Croisset, 12 décembre.

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Croisset,] mercredi [16 décembre 1868].

Voici les renseignements que vous m'avez demandés, Princesse ! Je suis honteux de vous les avoir fait attendre. Mais il m'a fallu m'adresser à différentes personnes. Je vous envoie le résumé de tout ce qu'on m'a dit.

Vous êtes-vous amusée à Compiègne ? L'hospitalité y est belle. Et il faudrait être difficile pour se plaindre. Mais j'aime mieux celle de Saint-Gratien ! – Et celle de la rue de Courcelles, où j'espère me présenter dans une quinzaine, pour vous baiser les mains et vous dire une fois de plus, Princesse, que je suis

tout à vous.

Il y avait deux frères Maillot-Duboulay, l'un directeur de la navigation de la Seine ou quelque chose d'approchant, l'autre architecte. Ce dernier seul, vit.

La femme qu'il a épousée (une demoiselle Énault) était l'enfant d'une mère riche, mais ***ignoble***. – Cela est de l'histoire très ancienne. – La famille Duboulay n'habite plus Rouen depuis plus de vingt ans. Elle y jouissait d'une bonne position et était considérée, bien que Duboulay l'architecte ait eu des histoires fort ridicules, à propos de ses maisons qui croulaient comme des châteaux de cartes.

Il possède une propriété à Herqueville (près *Poses* sur les bords de la Seine, à côté de Saint-Pierre-Louviers. M. Pichon, l'ancien consul en Orient, habite cet endroit). Il en a une autre à Paris, et il en possédait une 3e à Rouen, une maison quai du Havre, 8 qu'il a vendue tout dernièrement

pour la somme de 140 mille francs. M. Duboulay l'architecte doit avoir hérité de son frère d'une dizaine de mille livres de rentes.

Son fils, un jeune homme qui passe pour un petit gandin assez nul, a la rage des plats de faïence. Et a, ***dit-on***, mangé une grande partie de la fortune que lui a laissée sa mère ?

À GEORGE SAND

[Croisset,] nuit de samedi [19 décembre 1868].

Il me semble que l'on en veut un tantinet à son vieux troubadour ? (mille excuses si je me trompe) et qu'on le trouve un fier cochon (révérence parler) de n'être pas venu au baptême des Deux Amours de l'ami Maurice ?

Il faut que la chère maître m'écrive pour me dire si j'ai tort et pour me donner de ses nouvelles !

En voici des miennes : je travaille démesurément et suis, au fond, ***réjoui*** par la perspective de la ***Fin*** qui commence à se montrer. Pour qu'elle arrive plus vite, j'ai pris la résolution de demeurer ici tout l'hiver, jusqu'à la fin de mars probablement ? En admettant que tout aille pour le mieux, je n'aurai pas terminé le tout, avant la fin de mai. – Je ne sais rien de ce qui se passe, et je ne lis rien, sauf un peu de Révolution française, après mes repas, pour faire la digestion. J'ai perdu la bonne coutume que j'avais autrefois de lire tous les jours du latin. Aussi n'en sais-je plus un mot. Je me remettrai au Beau quand je serai délivré de mes odieux bourgeois. – Et je ne suis pas près d'en reprendre !

Mon seul dérangement consiste à aller dîner tous les dimanches à Rouen, chez ma mère. Je pars à 6 heures et je suis revenu à dix. Telle est mon existence.

Vous ai-je dit que j'avais eu la visite de Tourgueneff ? Comme vous l'aimeriez !

Sainte-Beuve se soutient. Au reste, je le verrai la semaine prochaine. Car je serai à Paris pendant deux jours, afin d'y trouver des renseignements dont j'ai besoin. – Sur quoi les renseignements ? Sur la garde nationale !!!

Ouïssez ceci : *Le Figaro*, ne sachant avec quoi emplir ses colonnes, s'est imaginé de dire que mon roman racontait la vie du chancelier Pasquier. Là-dessus, venette de la famille dudit, qui a écrit à une autre partie de la même famille demeurant à Rouen, laquelle a été trouver un avocat dont mon frère a reçu la visite, afin que… Bref, j'ai été stupide pour ne pas « tirer parti de l'occasion ». Est-ce beau, comme bêtise, hein ?

Je vous embrasse, comme je vous aime, du fond du cœur et très fort.

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 21 décembre [18]68.

Certainement que je te boude et que je t'en veux, non pas par exigence ni par égoïsme, mais au contraire, parce que nous avons été joyeux et *hilares*, et que tu n'as pas voulu te distraire et t'amuser avec nous. Si c'était pour t'amuser mieux ailleurs, tu serais pardonné d'avance, mais c'est pour t'enfermer, pour te brûler le sang et encore pour un travail

que tu maudis, et que – voulant et devant le faire quand même – tu devrais pouvoir faire à ton aise et sans t'y absorber. Tu me dis que tu es comme ça. Il n'y a rien à dire, mais on peut bien se désoler d'avoir pour ami qu'on adore, un captif enchaîné loin de soi, et que l'on ne peut pas délivrer. C'est peut-être un peu coquet de ta part, pour te faire plaindre et aimer davantage. Moi qui ne me suis pas enterrée dans la littérature, j'ai beaucoup ri et vécu dans ces jours de fête, mais en pensant toujours à toi et en parlant de toi avec l'ami du Palais-Royal qui eût été heureux de te voir et qui t'aime et t'apprécie beaucoup.

Tourgueneff a été plus heureux que nous, puisqu'il a pu t'arracher à ton encrier. Je le connais très peu, lui, mais je le sais par cœur. Quel talent, et comme c'est original et trempé ! Je trouve que les étrangers font mieux que nous. Ils ne posent pas, et nous, ou nous nous drapons, ou nous nous vautrons. Le Français n'a plus de milieu social, il n'a plus de milieu intellectuel.

Je t'en excepte, toi qui te fais une vie d'exception, et je m'en excepte à cause du fonds de bohème insouciante qui m'a été départi. Mais moi, je ne sais pas soigner et polir, et j'aime trop la vie, je m'amuse trop à la moutarde et à tout ce qui n'est pas le dîner, pour être jamais un littérateur. J'ai eu des accès, ça n'a pas duré. L'existence où on ne connaît plus son ***moi*** est si bonne, et la vie où on ne joue pas de rôle est une si jolie pièce à regarder et à écouter ! Quand il y faut donner de ma personne je vis de courage et de résolution, mais je ne m'amuse plus. Toi, troubadour enragé, je te soupçonne de t'amuser du métier plus que de tout au monde. Malgré ce que tu en dis, il se pourrait bien que l'***art*** fût ta seule passion, et que ta claustration, sur laquelle je m'attendris comme une bête que je suis, fût ton état de dé-

lices. Si c'est comme ça, tant mieux, alors, mais avoue-le pour me consoler.

Je te quitte pour habiller les marionnettes, car on a repris les jeux et les ris avec le mauvais temps, et en voilà pour une partie de l'hiver, je suppose. Voilà l'imbécile que tu aimes et que tu appelles ***Maître***. Un joli Maître, qui aime mieux s'amuser que travailler !

Méprise-moi profondément mais aime-moi toujours. Lina me charge de te dire que tu n'es qu'un pas grand-chose et Maurice est furieux aussi, mais on t'aime malgré soi et on t'embrasse tout de même. L'ami Plauchut veut qu'on le rappelle à ton souvenir. Il t'adore aussi.

À toi, gros ingrat.

G. SAND.

J'avais lu la bourde du ***Figaro*** et j'en avais ri. Il paraît que ça a pris des proportions grotesques. Moi, on m'a flanqué dans les journaux un petit-fils à la place de mes deux fillettes et un baptême catholique à la place d'un baptême protestant. Ça ne fait rien. Il faut bien mentir un peu pour se distraire.

À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE

Croisset, lundi [28 décembre 1868].

Chère Demoiselle,

Je suis fort heureux de recevoir de vos nouvelles. Je désirerais seulement qu'elles fussent meilleures. Sans jamais

avoir eu la satisfaction de vous voir, je vous compte au nombre de mes amis. Tout ce qui vous arrive de fâcheux m'afflige. Soignez bien vos yeux.

Je connais le livre de Ténot, qui ne m'a rien appris de neuf, car j'ai assisté de ma personne au coup d'État, et j'ai même manqué rester sur le trottoir. Des gens ont été tués sous mes yeux ; je ne sais comment je l'ai échappé.

Mais l'opposition actuelle me paraît stupide. Elle s'attaque à l'Empire, ou plutôt à l'Empereur, au lieu de s'en prendre à la question religieuse, qui est la seule importante.

Il y a quelque temps que je n'ai eu des nouvelles de Mme Sand. Elle m'avait invité à aller chez elle à Nohant, le 15 de ce mois, pour le baptême de ses petites-filles. Mais mon bouquin m'a retenu. Le moindre dérangement physique me trouble la cervelle.

Je vous remercie de vous intéresser à ma mère. Elle va aussi bien qu'on peut aller à son âge : soixante-quinze ans ! si ce n'est que sa surdité l'attriste beaucoup.

Comme voici le Jour de l'An et qu'on a coutume, à cette époque, de se faire de petits cadeaux, je me permets de vous envoyer le portrait d'un homme qui pense souvent à vous.

P.-S. – Je viens de recevoir votre article et vous en remercie.

Mais pourquoi se retourner toujours vers le passé, quand l'avenir est là, l'avenir infini ?

C'est parce que nous pensons à nous que nous sommes tristes et malades.

À MADAME AUPICK

31 décembre 1868.

Madame,

J'ai été fort sensible à l'envoi des œuvres de votre fils que j'aimais beaucoup et dont j'appréciais le talent plus que personne.

Je me rappelle la gracieuse hospitalité que vous m'avez offerte à Constantinople dans l'hiver de 1851. C'est donc une double reconnaissance que je vous ai, Madame, et une double raison pour vous de me croire, en recevant l'assurance de mes respects,

votre obligé et très humble

À JULES DUPLAN

[Croisset, 31 décembre 1868.]

Pense à mon vol.

Il faut que Dussardier ait gardé une preuve matérielle du vol de la Vatnas ou du moins que la Vatnas croie qu'il en a une.

Je profite de la circonstance, mon cher vieux, pour te la souhaiter bonne et heureuse.

Et je t'embrasse.

Ton

Croisset, 31 décembre.

À LA PRINCESSE MATHILDE

31 décembre [1868], 11 heures.

Princesse,

J'ai coutume tous les ans, pendant la nuit de la Saint-Sylvestre, de me recueillir comme les dévots qui font leur examen de conscience, et de résumer mon année comme les négociants qui font leur inventaire.

Ce qui domine pour moi ces douze mois c'est vous ! Mon meilleur souvenir c'est Saint-Gratien.

Je vous souhaite pour 1869… ***tout*** ! (C'est plus simple que ceci et cela, n'est-ce pas vrai ?)

Parmi tous les compliments et les vœux qu'on vous adressera demain, je ne doute pas qu'il ne s'en trouve de sincères ; ***quoique*** vous soyez une Altesse Impériale. Car vous avez des amis qui vous aiment pour vous, pour vous-même.

Je me mets avec ceux-là, Princesse, je vous baise les deux mains et je suis

tout à vous.

Index des lettres

À propos de cette édition électronique

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Juillet 2023

—

— Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : GeorgeTD, YvetteT, PatriceC, MarcD, Coolmicro.